LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEIZIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1909

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

ARÈNES SANGLANTES

I

Comme toutes les fois qu'il y avait course de taureaux [1], Juan Gallardo déjeuna de bonne heure : — seulement une tranche de viande rôtie, et pas une goutte de vin, car il fallait être en pleine possession de son sang-froid. — Il but deux tasses de café noir, très fort, et, après avoir allumé un cigare énorme, il resta les coudes sur la table et la mâchoire appuyée sur les mains, regardant avec des yeux somnolents les personnes qui, peu à peu, arrivaient dans la salle à manger.

Depuis quelques années, c'est-à-dire depuis qu'on lui avait donné « l'alternative [2] » au cirque [3] de Madrid, il venait loger à

1. *Corrida.*

2. Avant d'être *matador de cartel*, — « matador d'affiche », matador en titre, — on a commencé ordinairement par être *sobresaliente de espada*, — « suppléant d'épée ». — Il y a trois sortes de matadors : le *primer espada*, — « première épée », — le *segundo espada*, — « seconde épée », — le *medio espada*, — « demi-épée ». — Quant au *sobresaliente*, c'est un débutant qui, en cas de besoin, remplacerait un *espada* hors d'état de continuer son service ; et il ne devient *matador de cartel* que lorsque son chef, sur l'arène de Madrid, lui a cédé l'épée pour tuer un taureau ; après quoi, il lui est permis d' « alterner » dans n'importe quel cirque avec tout autre matador.

La *cuadrilla* ou troupe de toreros se compose d'un *primer espada*, chef suprême, d'un *segundo espada*, de quatre ou cinq *banderilleros*, de plusieurs *capeadores*, de deux ou trois *picadores*, et d'un *cachetero* ou *puntillero*.— Voir plus loin. — Quant aux hommes qui enlèvent les ordures du cirque, répandent du sable sur les mares de sang, conduisent les attelages de chevaux ou de mules, etc., ils ne sont considérés que comme des ouvriers salariés.

3. *Plaza de toros*, — « place de taureaux », — lieu où se donnent les

205472

cet hôtel de la *calle* d'Alcalá, où les patrons le traitaient comme s'il avait été de la famille, où les garçons de salle, les portiers, les cuisiniers et les vieilles servantes l'adoraient comme une des gloires de l'établissement.

C'était là aussi qu'il avait passé de longues journées, enveloppé de linges, dans une atmosphère chargée d'iodoforme et de fumée de tabac, à la suite de deux blessures [1] ; mais ce fâcheux souvenir ne l'affectait guère. Avec sa superstition de méridional exposé à des dangers continuels, il croyait que cet hôtel était de bon augure et que, logé là, il n'aurait à craindre aucun accident funeste ; — peut-être quelqu'un des moindres risques du métier, une déchirure dans le costume ou dans la peau, mais non le désastre de tomber pour ne pas se relever, comme étaient tombés des camarades dont le souvenir troublait ses heures les plus heureuses.

Les jours de course, après avoir déjeuné tôt, l'*espada* aimait à s'attarder dans la salle à manger et à observer le mouvement des voyageurs, — étrangers, provinciaux venus de loin, — qui d'abord passaient à côté de lui sans le regarder, puis se retournaient curieusement, lorsqu'ils avaient appris par les garçons que ce bel homme à la face rasée et aux yeux noirs, vêtu en fils de famille, c'était Juan Gallardo, celui que tout le monde appelait familièrement « le Gallardo [2] », l'illustre *matador*. Il trouvait là une distraction à sa pénible attente, jusqu'au moment d'aller aux arènes. Comme le temps était long ! Ces heures d'incertitudes, où de vagues appréhensions

courses. Dans les villes, c'est ordinairement un grand cirque (celui de Madrid a 14 000 places) dont voici les parties essentielles : — 1° Le cirque proprement dit comprend le *redondel*, — « le rond » sablé, l'arène proprement dite, — et l'amphithéâtre où sont assis les spectateurs. Cet amphithéâtre a des places découvertes, — *tendidos*, — des places couvertes, — *grada cubierta*, — et, au-dessus des places couvertes, des loges — ou *palcos*. — 2° Les principales dépendances du cirque sont le *toril*, où les taureaux sont logés avant la course, le *matadero*, — « boucherie » — où on les dépèce, l'écurie des chevaux, l'infirmerie pour les toreros blessés.

1. *Cogida* : — tout acte par lequel le taureau saisit le torero, en conséquence, soit d'une passe mal exécutée, soit d'un mouvement imprévu, de quelque autre conjoncture.

2. Les toreros sont presque toujours désignés par des surnoms qui manquent de majesté. Ici le surnom se confond avec le nom de famille, — *Gallardo*, « Gaillard », — pour exprimer à la fois l'idée de grâce et de vaillance.

surgissaient du fond de son âme et le faisaient douter de lui-même, étaient les plus amères de sa profession. Il ne voulait pas sortir dans la rue, parce qu'il songeait aux fatigues de la course et à la nécessité de se conserver frais et agile ; et il ne pouvait pas prolonger le repas, parce qu'il fallait manger peu et vite, pour arriver au cirque sans avoir à redouter les pesanteurs de la digestion. Il restait donc au bout de la table, la tête entre les mains, avec un nuage de fumée odorante devant les yeux, jetant de temps à autre autour de lui, non sans fatuité, un coup d'œil circulaire, pour examiner quelques femmes qui considéraient avec intérêt le fameux *torero* [1].

Dans les regards de ces dames, son orgueil d'idole des foules croyait deviner des éloges et de flatteuses avances. Sans doute, elles le trouvaient élégant et bien fait. Et alors, oubliant ses préoccupations, obéissant à son instinct d'homme accoutumé à prendre en public une fière attitude, il se redressait, faisait choir avec une chiquenaude la cendre tombée de son cigare sur la manche de son veston et rajustait la bague qui couvrait toute une phalange de l'un de ses doigts, bague où un diamant énorme s'entourait d'un rayonnement de feux.

Il promenait sur sa propre personne des regards satisfaits, admirant son « complet » de coupe élégante, la casquette qu'il mettait pour circuler dans l'hôtel et qu'il avait posée sur une chaise voisine, la belle chaîne d'or qui traversait son gilet d'une poche à l'autre, la perle de sa cravate qui semblait éclairer d'une lumière laiteuse la couleur brune de son visage, et les chaussures de cuir de Russie qui laissaient voir, entre le cou-de-pied et le bord du pantalon retroussé, des chaussettes de soie brodées à jour comme des bas de cocotte.

Des effluves de parfums anglais, suaves et subtils, répandus avec profusion, émanaient de ses vêtements, de sa chevelure noire et lustrée, dont il lissait les boucles sur les tempes, et il se carrait dans une posture de triomphateur devant la curiosité féminine. Non, pour un torero, il n'était pas mal, et il se sentait content de lui-même. Un autre qui fût plus distingué,

1. Nom que l'on donne, en Espagne, à tous ceux qui font profession de combattre les taureaux. Le mot : *toreador*, que les Espagnols n'emploient pas, quoique le dictionnaire de la *Real Academia española* l'admette, est d'origine française.

plus capable de plaire aux femmes, on ne le trouverait pas facilement!...

Mais bientôt revenaient les préoccupations : l'éclat de ses yeux s'éteignait, son menton se rabaissait sur les paumes de ses mains, et il tirait fortement sur son cigare, le regard perdu dans les nuages de la fumée.

Il songeait avec impatience à l'heure où le soir tomberait, à l'heure où il reviendrait des arènes, trempé de sueur et harassé, mais avec la joie du péril vaincu, avec les appétits réveillés, avec une folle envie de jouissance et avec la certitude d'avoir plusieurs jours de repos et de sécurité. Si Dieu le protégeait comme les autres fois, il pourrait alors manger avec la voracité des années où il n'était qu'un meurt-de-faim, se griser un peu, se mettre en quête d'une certaine fille qui chantait dans un *music-hall* et qu'il avait vue à un voyage précédent, mais dont il n'avait pas eu le loisir de cultiver la bienveillance. Cette vie de déplacements continuels, qui l'obligeait à courir sans cesse d'un bout à l'autre de la péninsule, ne lui laissait de temps pour rien.

Sur ces entrefaites, entrèrent dans la salle à manger des amis enthousiastes qui, avant d'aller déjeuner, désiraient voir le *diestro*[1]. C'étaient de vieux *aficionados*[2], qui, avides de figurer dans une coterie et d'avoir une idole, avaient adopté le jeune Gallardo pour « leur matador » et lui donnaient de sages conseils, non sans lui rappeler, à tout bout de champ, leur vieille adoration pour Lagartijo ou pour Frascuelo[3]. Ils tutoyaient le matador avec une familiarité protectrice; mais celui-ci, lorsqu'il répondait, ne manquait pas de mettre « *don*[4] » avant leurs prénoms, en vertu de la traditionnelle séparation de castes qui existe entre le torero, surgi de la plus basse classe

1. Littéralement, « bon escrimeur » : ce mot s'emploie comme synonyme de torero ou de matador. On dit aussi *maestro* — « maître ».

2. Le véritable *aficionado* n'est pas seulement un « amateur » de courses, c'est aussi un « connaisseur » : — celui qui joint à l'amour passionné de ce spectacle une science tauromachique suffisante pour apprécier les diverses phases du combat. — On désigne souvent l'ensemble des amateurs d'un lieu sous le nom de *la aficion*.

3. Deux matadors célèbres. Le surnom du premier signifie « petit lézard gris », et celui du second, « demi-bouteille ».

4. Titre d'honneur qui se mettait devant le prénom des nobles. Aujourd'hui, il s'emploie aussi fréquemment que, chez nous, le mot : « monsieur ».

sociale, et ses admirateurs. L'enthousiasme de ces gens s'alliait à de lointains souvenirs pour faire sentir au jeune « maître » la supériorité que donnent les années et l'expérience. Ils parlaient volontiers de « l'ancienne place » de Madrid, la seule où l'on ait connu de vrais taureaux et de vrais toreros; et, pour ce qui est de l'époque voisine de la nôtre, ils tremblaient d'émotion lorsqu'ils prononçaient le nom du *Negro*, c'est-à-dire de Frascuelo.

— Si vous l'aviez vu, celui-là!... Mais, toi et ceux de ton époque, vous tétiez encore ou vous n'étiez pas nés.

Parmi les zélés partisans qui entraient dans la salle à manger, il y en avait de piteuse mine et d'aspect famélique : obscurs reporters, connus seulement des toreros auxquels ils adressaient leurs éloges ou leurs censures; individus de profession douteuse, qui apparaissaient dès que l'arrivée de Gallardo était annoncée et qui l'assaillaient de louanges, tout en quémandant des billets de faveur. Le commun enthousiasme leur permettait de fraterniser avec les autres, grands commerçants ou fonctionnaires, qui, sans s'inquiéter de leur aspect misérable, discutaient chaleureusement avec eux sur les questions tauromachiques.

Tous, en abordant Gallardo, l'embrassaient ou lui serraient la main, avec accompagnement de questions et d'exclamations :

— Juanillo!... Et comment va ta femme Carmen?

— Très bien, merci.

— Et ta mère, la *señora* Angustias?

— Très bien, merci. Elle est à la Rinconada[1].

— Et ta sœur? et tes jeunes neveux?

— Tous très bien, merci.

— Et ton singe de beau-frère?

— Bien également. Toujours hâbleur.

— Ta famille ne s'est pas augmentée? Il n'y a rien en perspective?

— Non, rien en perspective.

Et il faisait claquer un ongle contre ses dents, avec une énergique expression de dénégation; puis, à son tour, il adressait des questions au nouveau venu, dont il ne savait d'ailleurs

1. Ferme qui appartenait à Gallardo. — Voir plus loin.

absolument rien, sinon que c'était un passionné de la tauromachie.

— Ça va bien aussi chez vous?... Allons, tant mieux!... Asseyez-vous donc et prenez quelque chose.

Puis il s'informait de l'apparence des taureaux qu'il devait combattre dans quelques heures : car tous ces bons amis-là sortaient des arènes, où ils avaient assisté à la séparation et à la mise en loges[1] du bétail. Enfin, avec la curiosité d'un professionnel, il demandait des nouvelles du Café anglais[2], où se réunissent beaucoup d'aficionados.

Les admirateurs de Gallardo témoignaient de grandes espérances, citaient les comptes rendus où les journaux avaient raconté les récents triomphes remportés par lui dans les autres cirques d'Espagne.

Aucun matador n'avait autant d'engagements que lui. Depuis la course donnée à Séville pour les fêtes de Pâques, — la première course importante de l'année, — il voyageait de ville en ville, tuant des taureaux. Et, quand août et septembre seraient venus, il lui faudrait passer les nuits en chemin de fer et les après-midi sur les arènes, sans avoir un instant pour reprendre haleine. Son fondé de pouvoir[3] ne savait plus où donner de la tête, obsédé qu'il était par les lettres et les télégrammes, ne sachant comment concilier toutes ces demandes d'engagement avec la brièveté de la saison.

La veille, Gallardo avait combattu à Ciudad Real, et, sans avoir même le temps de dépouiller son costume de gala, il avait dû se jeter dans le train pour arriver le lendemain matin à Madrid. — Une nuit blanche, ou à peu près, pendant laquelle il avait à peine fermé l'œil, pelotonné dans le coin que lui avaient laissé les autres voyageurs en se serrant un peu, afin d'accorder quelque repos à cet homme qui, le jour suivant, exposerait sa vie pour le plaisir du peuple.

Les enthousiastes admiraient sa résistance physique et le

1. *Apartado* et *enchiqueramiento*. — Le matin de la course, chacun des taureaux destinés au combat est enfermé séparément dans un *chiquero*, c'est-à-dire dans une petite stalle close.

2. Le Café anglais, fréquenté spécialement par les toreros, se trouve dans la rue de Séville.

3. *Apoderado*. — Les matadors ont ordinairement un fondé de pouvoir qui se charge de traiter pour eux avec les entrepreneurs de courses.

courage téméraire avec lequel, au moment de tuer, il s'élançait sur le taureau.

— Nous allons voir ce que tu feras, cette après-midi, — lui disaient-ils avec une ferveur de croyants. — La *aficion* attend beaucoup de toi. Tu vas rabattre le chignon à plus d'un rival. Tâche d'être aussi brillant qu'à Séville!

Puis les admirateurs s'en allèrent déjeuner, parce qu'ils voulaient arriver de bonne heure au cirque, et Gallardo, resté seul, se disposait à remonter dans sa chambre, sous l'influence de l'excitation nerveuse qui le dominait. Mais un homme, tenant par la main deux petits enfants, poussa la contre-porte vitrée et entra dans la salle à manger, sans faire attention aux domestiques qui lui demandaient ce qu'il voulait. A l'aspect du matador, l'homme sourit béatement et s'avança, avec ses mioches à la remorque, les yeux fixés sur le personnage, sans prendre garde aux endroits où il mettait les pieds. Gallardo le reconnut :

— Comment allez-vous, mon compère?

Et ce salut fut suivi de tout le chapelet des questions habituelles sur la santé de la famille. Enfin l'homme se tourna vers ses enfants et leur dit avec gravité :

— Regardez-le bien : c'est lui!... Vous brûliez d'envie de le voir... Tout pareil à ses portraits!

Les deux petits contemplaient religieusement le héros si souvent admiré dans les images qui ornaient les chambres de leur pauvre demeure : un être surnaturel, dont les exploits et la richesse avaient été leur premier émerveillement, dès qu'ils avaient commencé à comprendre les choses de la vie.

— Juanillo, baise la main de ton parrain.

Le plus jeune des moutards appliqua contre la main droite du « maître » son petit museau rouge, récemment débarbouillé par la mère à l'occasion de cette visite; et Gallardo lui caressa distraitement la tête. C'était un des innombrables filleuls qu'il avait en Espagne. Ses fidèles l'obligeaient à être parrain de leurs enfants, croyant assurer de cette façon l'avenir de leur progéniture. S'exhiber de baptême en baptême était pour lui une des conséquences de la gloire. Or ce filleul-ci lui remémorait le mauvais temps où il débutait dans la carrière, et il gardait au père une certaine gratitude pour la foi

que celui-ci avait eue en lui, à une époque où tout le monde discutait encore son talent.

— Et les affaires? — demanda Gallardo. — Vont-elles mieux?

L'aficionado fit la grimace. Il était commissionnaire au marché de la Cebada, et cela lui permettait tout juste de ne pas mourir de faim. Gallardo regarda avec compassion son triste accoutrement de gueux endimanché.

— Il vous plairait, sans doute, de voir la course, hé! compère? Montez donc à ma chambre, et Garabato[1] vous donnera un billet. Adieu, mon brave... Et vous autres, prenez ça, pour vous acheter un joujou.

Et, de la main gauche, en même temps que son filleul lui baisait de nouveau la main droite, il remit à l'aîné une couple de *douros*[2]. Le père tira dehors sa progéniture, après mille excuses et remerciements, dont la confuse expression n'arrivait pas à faire bien discerner si l'enthousiaste reconnaissance était pour le cadeau fait aux bambins ou pour le billet que lui remettrait le domestique.

Gallardo laissa passer quelques minutes, afin de ne pas se retrouver dans sa chambre avec le fanatique et ses enfants. Puis il regarda sa montre : une heure! Que de temps encore avant la course!...

Comme il sortait de la salle à manger et se dirigeait vers l'escalier, une femme enveloppée dans un mauvais châle déboucha de la loge du concierge et lui barra le passage avec une familiarité résolue, sans se soucier des protestations des gens de service.

— Juaniyo[3]!... Juan!... Tu ne me reconnais pas?... Je suis la *Caracola*[4], la *seña* Dolores, la mère du pauvre petit *Lechuguero*[5]...

Gallardo sourit à cette femme, vieille, noire, petite et ridée, dont les yeux de sorcière luisaient comme de la braise et qui parlait avec véhémence. Et, en même temps, devinant bien l'objet de tout ce bavardage, il mit la main à sa poche.

1. « Le Balafré », surnom.
2. Le *douro* vaut 5 francs.
3. Forme sévillane de *Juanillo*, qui est un diminutif familier de *Juan*.
4. « La Limace ». — *Seña*, abréviation populaire de *señora*, « madame ».
5. « Marchand de laitues », surnom.

— Quelle misère, mon fils! Quelle indigence, quelle agonie!... Quand j'ai su que tu descendais aujourd'hui dans l'arène, je me suis dit : « Allons voir Juaniyo, qui n'aura pas oublié la mère de son pauvre petit camarade!... » Comme tu es beau, mon gaillard! Pour sûr, toutes les femmes courent après toi, brigand!... Moi, mon fils, je suis très malheureuse. Je n'ai pas même une chemise. Depuis ce matin, il n'est entré dans ma bouche qu'un peu de *cazaya*[1]. On me garde par charité dans le logement de la *Pepona*[2], une femme de là-bas, une payse... C'est un logement très convenable, à cinq douros par mois. Viens nous voir : chez nous, on t'apprécie sincèrement... Je coiffe les filles et je fais les commissions des messieurs... Ah! si mon pauvre enfant vivait!... Te souviens-tu de Pepiyo[3]? Te souviens-tu de cet après-midi où il est mort?...

Au lieu de mettre un douro dans la main sèche de la vieille, Gallardo s'efforcait d'échapper à ce verbiage où commençait à se mêler le chevrotement des pleurs. Maudite sorcière! Venir, un jour de course, lui rappeler ce pauvre Lechuguero, ce camarade des premières années, qu'il avait vu mourir presque instantanément d'un coup de corne en plein cœur, sur les arènes de Lebrija, au temps où ils combattaient ensemble comme *novilleros*[4]!... Maudite vieille de funeste présage!... Et il la repoussa. Mais elle, passant de l'attendrissement à la gaîté, avec une inconscience de linotte, éclata en démonstrations chaleureuses pour ces vaillants champions, pour ces intrépides toreros qui savaient conquérir l'argent du public et le cœur des femmes.

— C'est la reine des Espagnes que tu mérites, mon joli garçon! La seña Carmen fera bien d'ouvrir l'œil. Un beau jour, une *gachi*[5] te volera et ne te rendra pas... Tu ne me

1. Pour *Cazalla*, petit ville située dans la Sierra Morena et appartenant à la province de Séville : — on désigne vulgairement par ce nom d'origine une espèce d'anisette.

2. « La Pastèque ».

3. Diminutif familier de Pepe, qui est lui-même le diminutif de Jose.

4. Le *novillero* est un apprenti torero qui n'a pas reçu l' « alternative » et qui combat des *novillos*, — jeunes taureaux de deux à trois ans. — Les courses où l'on combat ces jeunes taureaux s'appellent *novilladas*.

5. Mot d'argot, emprunté à la langue des gitanos et qui signifie « fille » ou « jeune femme ».

donnes pas un billet pour cet après-midi, Juaniyo? J'ai si grande envie de te voir estoquer, mon bijou!

Les exclamations de la vieille et ses cajoleries extravagantes forcèrent à rire les employés de l'hôtel et firent fléchir la sévère consigne qui retenait sur le seuil de la porte un groupe de curieux et de pauvres diables attirés par la présence du matador. Refoulant doucement les domestiques, une invasion de mendiants, de vagabonds, de camelots se glissa dans le vestibule. Les petites crieurs de journaux, portant leurs paquets d'imprimés sous le bras, ôtaient leurs casquettes et saluaient avec une enthousiaste familiarité :

— Le Gallardo! *Olé*[1], le Gallardo! Vivent les braves!

Les plus hardis lui prenaient une main qu'ils serraient forlement, qu'ils secouaient avec énergie, désireux de prolonger le plus possible ce glorieux contact avec le héros national dont ils avaient vu l'image sur les feuilles publiques. Puis, pour faire participer leurs copains à cette gloire, ils les invitaient rudement à faire de même :

— Touche-lui donc la main! Il ne se fâche pas. Il est si bon garçon!

Et peu s'en fallait que, dans leur respect, tous ces galopins ne s'agenouillassent devant lui.

D'autres curieux, à la barbe mal peignée, accoutrés de vieilles nippes qui jadis avaient pu être élégantes, promenaient leurs chaussures éculées autour de Gallardo et inclinaient vers l'idole leurs chapeaux gras, en lui parlant à voix basse et en l'appelant « don Juan », pour se distinguer des enthousiastes et irrévérencieux voyous[2]. Après l'avoir entretenu de leurs malheurs, ils sollicitaient une aumône, ou, plus audacieux, ils imploraient, au nom de leur passion tauromachique, un billet d'entrée pour la course, bien décidés, d'ailleurs, à le revendre aussitôt.

Gallardo se défendait en riant contre cette avalanche qui le bousculait, l'écrasait, sans que l'intervention des serviteurs de l'hôtel, intimidés par le respect qu'inspirent les témoignages de l'admiration populaire, réussît à le délivrer. Il fouilla et

1. Exclamation par laquelle on applaudit ou encourage quelqu'un.
2. *Golfos.*

refouilla dans ses poches jusqu'à ce qu'elles furent vides, distribuant au hasard les pièces d'argent entre les mains qui se tendaient vers lui.

— Je n'en ai plus!... Ma provision de braise est épuisée!... Laissez-moi, farceurs!

Après quoi, feignant d'être fâché de cette popularité qui le flattait, il s'ouvrit un passage par une poussée de ses muscles d'athlète et monta l'escalier quatre à quatre, franchissant les marches avec une agilité de gymnaste, tandis que les serviteurs, n'ayant plus maintenant d'égards pour cette canaille, rejetaient violemment la bande dans la rue.

Gallardo passa devant la chambre qu'occupait Garabato, et, par la porte entrebâillée, il aperçut son domestique qui, au milieu des malles et des caisses, préparait le costume pour la course.

Lorsque enfin il se trouva seul dans sa propre chambre, il sentit s'évanouir subitement la joyeuse excitation que lui avait donnée l'enthousiasme de ses partisans. Les pires moments de la journée étaient venus : les heures d'anxiété qui précédaient le départ pour les arènes. Les taureaux de Miura [1] et le public de Madrid! Le danger qui, plus tard, vu de près, semblait l'enivrer et accroître son audace, le préoccupait, lorsqu'il était seul, comme quelque chose de surnaturel, d'effrayant par son incertitude même.

Il eut la sensation d'être anéanti comme si, tout d'un coup, se fussent abattues sur lui les fatigues de la mauvaise nuit précédente. L'envie lui vint de s'étendre sur un des lits qui étaient au fond de la chambre; mais, de nouveau, l'inquiétude que lui causait cet après-midi incertain et mystérieux fit évanouir sa somnolence. Il se promena de long en large; il alluma un autre havane avec le reste de celui qu'il achevait de fumer.

Que serait pour lui cette saison de Madrid? Que diraient ses ennemis? Comment se comporteraient ses rivaux professionnels? Il avait déjà tué maints taureaux de Miura, et, en

1. Don Eduardo Miura est un des plus célèbres éleveurs, et ses taureaux ont une grande réputation de férocité.

somme, c'étaient des bêtes pareilles aux autres. Mais pourtant, malgré lui, il songeait aux camarades qui avaient succombé dans l'arène, presque tous victimes d'animaux de cette provenance. Ces satanés taureaux de Miura! Ce n'était pas pour rien que, dans les contrats, les autres matadors et lui-même exigeaient mille *pesetas*[1] de plus, quand ils devaient combattre ce bétail.

Il continua de se promener avec agitation dans sa chambre. Par moments, il s'arrêtait pour fixer un regard stupide sur quelque objet faisant partie de ses bagages; puis il se laissait tomber dans un fauteuil, saisi d'une subite défaillance. A plusieurs reprises, il regarda sa montre : il n'était pas encore deux heures. Le temps avait-il donc cessé de couler?

Il souhaitait, comme un remède pour ses nerfs, que l'heure de s'habiller et de se rendre aux arènes vînt le plus vite possible. La foule, le bruit, la curiosité populaire, le désir de se montrer serein et allègre, et surtout la proximité du péril physique et corporel dissipaient instantanément cette angoisse qui, dans la solitude, en l'absence des réconfortantes excitations venues du dehors, ressemblait un peu à de la peur.

Le besoin de se distraire fit qu'il chercha dans la poche intérieure de son veston une petite enveloppe d'où émanait une odeur suave et pénétrante. Debout près d'une fenêtre par laquelle entrait la faible clarté d'une cour, il considéra cette enveloppe, qu'on lui avait remise lorsqu'il était arrivé à l'hôtel, et il admira l'élégance des caractères fins et déliés qui formaient l'adresse. Puis il ouvrit la lettre et aspira avec délices le voluptueux parfum dont elle était imprégnée. Ah! ces dames de haute naissance et qui ont voyagé beaucoup! C'était jusque dans les moindres détails que se révélait leur supériorité inimitable!

Gallardo, comme si son corps eût conservé l'âcre relent de la misère où s'était passée sa jeunesse, se parfumait avec une scandaleuse prodigalité. Ses ennemis se moquaient de ce garçon athlétique, qui fleurait bon comme une courtisane. Quant à ses amis, ils souriaient de cette faiblesse; mais, quelquefois, ils étaient obligés de détourner le nez, parce que ces violents

1. La *peseta* vaut 1 franc.

effluves leur soulevaient le cœur. Toute une parfumerie l'accompagnait dans ses voyages, et les essences les plus féminines embaumaient sa personne, lorsqu'il descendait dans l'arène, parmi les chevaux morts, au milieu des entrailles répandues et des bouses mêlées de sang. Quelques cocottes enthousiastes, dont il avait fait la connaissance au cours d'une tournée dans la France méridionale, lui avaient enseigné le secret de certaines mixtures extraordinaires. Mais rien n'était comparable au parfum de la lettre, à ce parfum fort et suave, puissant et subtil, le même dont se parfumait aussi la femme qui lui avait écrit, cet inimitable parfum qui semblait émané d'une chair aristocratique et qu'il appelait « odeur de dame ».

Il lut et relut la lettre, avec un béat sourire de délectation et d'orgueil. Pourtant ce n'était pas grand'chose : une demi-douzaine de lignes, un salut envoyé de Séville, de bons souhaits pour la saison de Madrid, des félicitations anticipées sur les prochains triomphes. Une lettre comme celle-là, on pouvait la perdre sans compromettre en rien la femme qui l'avait signée. Au début : « Mon cher monsieur Gallardo », et à la fin : « Votre amie, Sol » ; — le tout écrit d'une jolie écriture qui semblait chatouiller les yeux du matador, dans un style froidement aimable, sur un ton de noblesse courtoise, comme si les paroles descendaient de haut, par condescendance, vers un inférieur.

En relisant cette lettre avec une révérence de plébéien peu versé dans l'art de la lecture, Gallardo ne pouvait se défendre d'un certain malaise, comme s'il s'était senti dédaigné.

— Cette *gachi!* — murmura-t-il, — quelle femme! Rien ne la déconcerte! Dire qu'elle me donne du « vous », à moi!...

Mais d'agréables souvenirs le firent sourire de satisfaction. Cette froideur du style, c'était pour les lettres : une habitude de grande dame, une précaution d'ambassadrice qui a couru le monde. Bref, l'ennui du matador se transforma en admiration.

— Ce qu'elle est avisée, cette femme!... une maligne bête!...

Et son sourire trahissait une satisfaction de vanité professionnelle, un orgueil de dompteur qui, en vantant la force de l'animal vaincu, exalte sa propre gloire.

Tandis que Gallardo admirait la lettre, Garabato, son

domestique, allait et venait, apportant des vêtements, des caisses qu'il posait sur un lit.

C'était un garçon aux mouvements silencieux et aux mains agiles, qui semblait ne pas remarquer la présence du matador. Depuis plusieurs années, il accompagnait celui-ci dans tous ses voyages en qualité de *mozo de estoques*[1]. Il avait autrefois commencé à « taurer[2] » dans les « capées[3] » avec Gallardo, sur les *plazas* des environs de Séville; mais tous les mauvais coups étaient pour lui, tandis que les succès et les éloges étaient pour son camarade. Petit, très brun, de faible musculature, il avait une cicatrice tortueuse, aux bords mal réunis, qui balafrait d'un sillon blanchâtre sa face ridée et maigre de vieux. Cela lui venait d'un coup de corne qui l'avait laissé presque mourant sur les arènes d'une petite ville de province; et, outre cette atroce blessure, il en avait plusieurs autres qui défiguraient les parties cachées de son corps. Le plus cruel pour lui, à cette époque-là, c'était que les gens riaient de ses mésaventures et prenaient plaisir à le voir foulé aux pieds et déchiré par les taureaux. Mais, par miracle, il était sorti vivant de tous ces mauvais pas; et à la fin, sa maladresse têtue cédant à la malchance, il s'était résigné à n'être que le serviteur de son ancien camarade, le serviteur de confiance qui l'escortait partout. Il était le plus fervent admirateur de Gallardo, quoiqu'il abusât un peu des franchises de l'intimité et se permît les remontrances et les critiques. « S'il s'était trouvé dans la peau du maître, en telle ou telle occasion, il aurait fait mieux!... » Les amis de Gallardo profitaient de ses ambitions ruinées pour se moquer de lui; mais il ne faisait pas attention à leur persiflage. Renier la tauromachie? Jamais! Pour empêcher que la mémoire de son passé s'abolît entièrement, il arrangeait en luisants accroche-cœurs,

1. « Garçon d'estocs », serviteur chargé plus spécialement des épées de combat, qui s'appellent *estoques*. — L'*estoque*, dont la lame, faite en acier forgé et tranchante des deux côtés, a environ 85 centimètres, a une poignée en croix, très courte, de 5 ou 6 centimètres, terminée par une boule sur laquelle s'appuie la paume de la main pour enfoncer le coup. Cette poignée est entourée d'étoffe rouge, afin d'assurer la prise.

2. *Torear*, — faire le métier de torero, combattre les taureaux.

3. *Capea*, — petite course de taureaux où l'on ne fait guère que des passes de cape.

au-dessus de ses oreilles, les touffes raides de ses cheveux, et il conservait le long de l'occiput la sacro-sainte mèche, la *coleta*[1] de sa jeunesse, noble insigne qui le distinguait du reste des mortels.

Quand Gallardo se fâchait contre lui, c'était toujours à cet ornement capillaire que s'en prenait la bruyante irritation du nerveux matador :

— Et tu portes la *coleta*, effronté? Je vais te la couper, ta queue de rat, *maleta*[2], mauvais drôle!

Garabato accueillait avec résignation ces outrages; mais il se vengeait en s'enfermant dans un silence d'homme supérieur, ne répondait que par des haussements d'épaules à la gaîté de l'espada, lorsque celui-ci, au retour des arènes, après une course heureuse, lui demandait avec une fierté enfantine :

— Comment as-tu trouvé la course? N'est-ce pas que j'ai été bon?

De leur camaraderie de jeunesse, Garabato conservait le privilège de tutoyer le « maître ». Il n'aurait pu lui parler autrement; mais son « tu » était accompagné d'un geste grave, d'une expression de respect naïf. Sa familiarité était semblable à celle dont usaient les anciens écuyers avec les chevaliers coureurs d'aventures.

Torero depuis le vertex jusqu'au bas de la nuque, il avait dans le reste de sa personne quelque chose du tailleur et du valet de chambre. Habillé d'un complet de drap anglais, cadeau de son maître, il portait une multitude d'épingles piquées sur les revers de la jaquette, des aiguilles pourvues de leur fil et attachées sur une manche. Ses mains sèches et brunes maniaient et ajustaient les choses avec une adresse féminine.

Quand il eut placé sur un lit tout ce qui était nécessaire pour la vêture du matador, il passa en revue ces nombreux objets, s'assura qu'il ne manquait rien. Puis il se planta au milieu de la chambre, et, sans regarder Gallardo, de l'air de

1. Littéralement « petite queue » : — longue mèche de cheveux que les toreros laissent pousser et portent en cadenette derrière la tête.

2. Littéralement, « valise ». — On appelle ainsi les valets de matadors. Ce mot, appliqué à un torero, est une insulte.

quelqu'un qui parle pour lui-même, il dit, d'une voix rauque et grincheuse :

— Deux heures !

Gallardo releva brusquement la tête, comme s'il ne s'était pas encore aperçu que son domestique fût là. Il remit la lettre dans sa poche et s'avança, non sans quelque lenteur, vers le fond de la pièce, désireux peut-être de retarder le moment de se vêtir.

— Tout est prêt?...

Mais soudain il sursauta; sa face pâle se colora; ses yeux s'ouvrirent démesurément : il avait l'aspect d'un homme qui vient de subir le choc d'une effrayante surprise.

— Où est le costume que tu m'as préparé?

Garabato indiqua le lit; mais avant qu'il pût prononcer un mot, la colère du maître s'abattit sur lui, éclatante et terrible :

— Malédiction! Tu ne sais donc rien des choses de ton métier? Est-ce que tu sors de ton village?... Une course à Madrid, des taureaux de Miura, et tu me donnes un costume rouge, celui que portait ce pauvre Manuel l'Espartero[1]!... Pis que si tu étais mon ennemi, fripouille! Tu désires donc ma mort?

Et son irritation croissait à mesure qu'il réfléchissait sur l'énormité de cette inadvertance, laquelle était comme un défi au mauvais sort. Combattre à Madrid en costume rouge, après ce qui était arrivé! Ses yeux jetaient des éclairs hostiles, comme si l'on venait de l'attaquer par trahison; ses pupilles flamboyaient, et il semblait prêt à tomber sur le pauvre Garabato avec ses rudes poings de matador.

Un coup frappé discrètement à la porte mit fin à cette scène.

— Entrez!

Celui qui entra était un jeune homme en vêtements clairs et cravate rouge, qui tenait un feutre cordouan dans sa main où brillaient les gros diamants de plusieurs bagues. Gallardo le reconnut sur-le-champ, grâce à cette prompte mémoire des visages que possèdent tous les hommes obligés de vivre en fréquents rapports avec les foules. Et, brusquement, il passa de la fureur à une amabilité souriante, comme

1. « Le marchand de sparterie ».

si cette visite lui causait la plus agréable surprise. Le visiteur était un ami de Bilbao, un aficionado enthousiaste, un zélé partisan de sa gloire. C'était tout ce que le matador pouvait se rappeler de lui. Mais comment cet homme se nommait-il? La seule chose certaine, c'était que Gallardo devait employer avec lui le tutoiement, puisqu'il existait entre eux une amitié ancienne.

— Assieds-toi. Quelle surprise! Quand es-tu arrivé?... Ça va bien, chez toi?

Et l'admirateur s'assit avec la satisfaction du dévot qui pénètre dans le sanctuaire de l'idole, bien résolu à ne plus bouger de là jusqu'au dernier moment, heureux d'être tutoyé par le virtuose de l'épée, dont il répétait le prénom à chaque phrase, pour que les meubles, les murailles et les gens qui passeraient dans le corridor fussent édifiés sur ses relations cordiales avec le grand homme. Il était arrivé ce matin de Bilbao et il y retournerait demain; il n'avait fait ce voyage que pour voir le « maître »; il avait lu dans les journaux les merveilleux succès du matador : la saison commençait bien. Aujourd'hui, la course serait bonne : il avait assisté dans la matinée à la mise en loges, et il avait remarqué un *bicho*[1] à la robe châtain foncé qui, sans nul doute, rendrait beaucoup entre les mains de « Juan ».

Le matador coupa court, non sans un peu de hâte, à ces prophéties de l'aficionado :

— Excusez-moi, s'il vous plaît. Je reviens, à l'instant!

Et il sortit de la chambre, se dirigea vers une petite porte sans numéro, qui était au fond du corridor. Mais Garabato l'arrêta au passage, et, d'une voix rendue plus rauque par le désir de se montrer soumis :

— Quel costume dois-je préparer? — demanda-t-il.

— Le vert, le bleu, le marron... celui que tu voudras!

Et Gallardo disparut derrière la petite porte, tandis que le domestique, délivré de sa présence, souriait avec une malice vengeresse. Garabato connaissait bien cette fugue rapide, au moment de se vêtir : « Le pipi de la frousse[2]! » comme disaient

1. « Bestiole », « insecte », — nom par lequel les toreros et les amateurs désignent volontiers le taureau.

2. *La meada del miedo.*

les gens du métier. Et ce sourire exprimait le contentement du subalterne, à voir une fois de plus que les grands hommes de l'art, les braves à trois poils, éprouvaient, eux aussi, les angoisses d'un besoin causé par l'émotion, tout comme il les avait éprouvées lui-même, au temps où il « taurait » dans les arènes de province.

Un peu plus tard, lorsque Gallardo rentra dans sa chambre, il y trouva un nouveau visiteur. C'était le docteur Ruiz, médecin qui, depuis trente ans signait les bulletins médicaux de toutes les blessures et soignait tous les toreros écharpés sur la « place » de Madrid. Gallardo l'admirait, le tenait pour le plus remarquable représentant de la science universelle; ce qui ne l'empêchait pas de se permettre d'affectueuses plaisanteries sur le caractère trop bienveillant et sur la tenue négligée du docteur : — l'admiration du matador était la même que celle de la populace, pour qui le savoir ne va pas sans une toilette débraillée et sans certaines bizarreries d'humeur par lesquelles le savant se distingue du commun des hommes.

Le docteur était courtaud, avait l'abdomen proéminent, la face large, le nez écrasé, un collier de barbe d'un blanc sale, de sorte qu'il offrait une lointaine ressemblance avec Socrate. Lorsqu'il était debout, sa grosse panse flasque sursautait, dans son ample gilet, à chacune de ses paroles; et, lorsqu'il était assis, cette même région de son organisme lui remontait jusqu'à la poitrine. Ses habits, tachés et fripés après quelques jours d'usage, flottaient, comme des effets qui ne lui auraient pas appartenu, autour de ce corps inharmonieux, obèse dans les parties affectées à la digestion et grêle dans celles destinées au mouvement.

— Tu es un nigaud! — lui disait Gallardo. — Savant, oui, bon comme le pain, mais archi-toqué! Jamais tu n'auras une peseta... Un homme toujours prêt à donner ce qu'il a, et ne prenant que ce qu'on veut bien lui offrir!...

A la passion des taureaux le docteur joignait celle de la révolution. Une révolution vague et terrible, qui devait se produire un jour et qui ne laisserait debout en Europe aucune des institutions existantes : — le rêve d'un républicanisme anarchiste, qu'il ne se donnait pas la peine d'expliquer, et qui n'avait de clair que ses négations exterminatrices.

Les toreros parlaient à Ruiz comme à un père; lui, il les tutoyait tous; et il suffisait d'un télégramme arrivé de n'importe quelle extrémité de la péninsule pour qu'aussitôt le bon docteur prît le train et s'en allât soigner le coup de corne reçu par un de ses « gars [1] », sans autre espoir de récompense que ce qu'on voudrait bien lui donner.

En revoyant Gallardo après une longue absence, il l'embrassa, pressa son ventre mou contre ce corps de bronze. Ah! les braves garçons!... Il trouvait à Gallardo meilleure mine que jamais.

— Et comment va l'affaire de la république, docteur? Quand la proclame-t-on? — interrogea Gallardo avec un flegme andalou. — Le Nacional [2] dit qu'elle est sur le point de venir, que c'est pour un de ces jours...

— Et que t'importe, à toi, farceur? Laisse en paix le pauvre Nacional... Mieux vaudrait pour lui être plus adroit à poser les banderilles [3]. Quant à toi, ce qui t'intéresse, c'est de continuer à tuer des taureaux comme Dieu lui-même... Nous allons avoir une bonne après-midi : on m'a dit que le bétail...

Mais, à cet endroit, le jeune homme qui avait assisté à la mise en loges, et qui désirait fournir des nouvelles, interrompit le docteur pour parler d'un certain taureau châtain foncé « qui lui avait donné dans l'œil » et dont il espérait des merveilles. Les deux hommes, qui étaient demeurés longtemps seuls dans la chambre et qui, après s'être salués, n'avaient plus échangé une parole, se trouvèrent ainsi face à face, et Gallardo crut une présentation nécessaire. Mais comment s'appelait donc cet ami qu'il tutoyait? Il se gratta la tête, fronça les sourcils, réfléchit un instant; d'ailleurs son indécision fut courte :

— Écoute un peu. Tu t'appelles?... Excuse-moi : avec tant de monde!...

Le jeune homme dissimula sous un sourire le désenchan-

1. *Chicos*, — « petit garçon », — nom d'amitié que l'on donne familièrement aux toreros, et surtout aux capeadors et aux banderilleros.

2. Surnom d'un des banderilleros faisant partie de la quadrille de Gallardo.

3. *Banderillear*. — Les *banderillas* sont des bâtons d'environ deux pieds et demi, enjolivés de papier découpé et terminés par une pointe aiguë, en forme d'hameçon, qui reste fixée dans la plaie. Les toreros appellent souvent les banderilles *palos*, — « bâtons ».

tement de se voir oublié par le maître et déclina son nom. A peine ce nom entendu, Gallardo sentit que le passé lui remontait subitement à la mémoire et répara son oubli en ajoutant : « riche propriétaire de mines à Bilbao ». Puis il présenta « le fameux docteur Ruiz » ; et les deux hommes, comme s'ils s'étaient connus toute leur vie, rapprochés par l'enthousiasme de la passion commune, se mirent à disserter sur le bétail de l'après-midi.

— Asseyez-vous, — dit Gallardo en indiquant un sofa, au fond de la pièce. — Là, vous ne gênerez personne. Causez, et ne vous occupez pas de moi. Je vais m'habiller. Entre hommes...

Et il quitta ses vêtements, resta en manches de chemise. Assis sur une chaise, au milieu de la baie cintrée qui séparait le petit salon de l'alcôve, il se livra aux mains de Garabato, lequel avait ouvert un sac de cuir de Russie et en avait tiré un nécessaire presque féminin pour la toilette du matador.

Quoique celui-ci fût déjà soigneusement rasé, Garabato lui savonna de nouveau la face et lui passa le rasoir sur les joues, avec la prestesse d'un homme habitué à faire tous les jours cette besogne. Gallardo, après s'être lavé, revint occuper son siège. Le domestique inonda de brillantine et de parfums la chevelure du maître, la disposa en boucles sur le front et sur les tempes ; puis il entreprit d'ajuster l'insigne professionnel, la sacro-sainte *coleta*.

Il peigna avec respect la longue mèche qui couronnait l'occiput et la tressa ; puis, interrompant l'opération, il en releva l'extrémité, l'attacha avec deux épingles à cheveux sur le haut de la tête et remit à plus tard l'ajustement définitif. Pour le moment, il devait s'occuper des pieds. Il dépouilla donc le torero de ses chaussettes et ne lui laissa qu'un maillot et des caleçons brodés de soie. La robuste musculature de Gallardo ressortait sous l'étoffe en saillies vigoureuses. Un creux dans une cuisse correspondait à une profonde cicatrice, la chair enlevée par un coup de corne ; sur la peau brune des bras, des taches blanches marquaient les anciennes blessures. La poitrine, fauve et sans poil, était barrée par deux lignes irrégulières et violacées, qui rappelaient aussi des luttes sanglantes. A l'une des chevilles, la peau, déprimée comme si elle avait

servi de moule à une monnaie, présentait une teinte rougeâtre. Cet organisme de combat exhalait une odeur de chair saine et vaillante, mêlée à de violents parfums de femme.

Garabato, dont un bras était chargé de coton et de bandes blanches, s'agenouilla aux pieds du maître.

— Tout comme les gladiateurs antiques! — dit le docteur Ruiz, interrompant sa conversation avec le propriétaire de Bilbao. — Te voilà devenu Romain, Juan!

— C'est l'âge, docteur! — répondit le matador avec une nuance de mélancolie. — Nous nous faisons vieux. Quand je combattais à la fois contre les taureaux et contre la faim, je n'avais pas besoin de tout cela : mes pieds étaient de fer, dans les passes de cape.

Entre les doigts de pied, Garabato introduisit de petites touffes de coton ; puis, sur la plante et sur le cou-de-pied, il étendit des plaques de cette molle enveloppe, et, tirant sur les bandes, il commença de les rouler en spirales serrées, comme celles qu'on voit aux momies égyptiennes. Puis il prit les aiguilles, qu'il portait tout enfilées sur sa manche, et cousit soigneusement les extrémités des bandes.

Gallardo frappa le sol avec ses pieds emmaillotés qui, dans leur blanche enveloppe, paraissaient plus solides. Ainsi comprimés, il les sentait plus forts et plus agiles. Son domestique les introduisit dans de longs bas qui montaient jusqu'à moitié de la cuisse, des bas épais et souples, pareils à des guêtres, unique défense des jambes sous la soie du costume de combat.

— Prends garde aux plis... Tu sais : je n'aime pas les bas qui godent!

Et, debout en face du miroir, Gallardo essayait de se voir lui-même par devant et par derrière, se courbait pour passer ses mains sur les cuisses et y effacer les plis. Par-dessus les bas blancs Garabato mit des bas de soie rose, qui cachaient complètement les premiers. Puis l'espada se chaussa d'escarpins qu'il avait choisis entre plusieurs paires rangées sur un coffre, toutes à semelles blanches, entièrement neuves.

C'était maintenant que commençait la vraie difficulté de l'opération. Le domestique prit la culotte de soie couleur tabac, ornée de lourdes broderies d'or sur les coutures, et, la tenant

par le haut, bien ouverte, il la présenta au matador qui y plongea ses jambes, tandis que les *machos*[1], terminés par des glands d'or, demeuraient pendants sur les pieds. Ensuite Gallardo recommanda à son domestique de bien tendre les cordons, en même temps que lui-même gonflait les muscles de ses cuisses. Cette opération était l'une des plus importantes : un matador doit avoir les *machos* très serrés. Et Garabato, adroit et rapide, fit une jolie boucle avec les extrémités pendantes des cordons enroulés et invisibles sous le bas de la culotte.

Le matador endossa la fine chemise de batiste que lui présentait le domestique, chemise ornée d'un jabot tuyauté sur la poitrine, molle et transparente comme un linge de femme. Garabato, après l'avoir boutonnée, fit le nœud de la cravate, dont les bouts descendants coupèrent le plastron d'une ligne rouge et allèrent se perdre dans la culotte.

Restait à mettre ce qui exige le plus de soin, la ceinture : une bande de quatre mètres au moins, qui semblait remplir toute la pièce, tandis que Garabato la maniait avec la magistrale habileté que donne l'habitude.

Le matador alla se placer près de ses amis, de l'autre côté de la chambre, et il enfonça dans le haut de la culotte l'une des extrémités de la bande.

— Fais bien attention, à présent! — dit-il au domestique, — et montre si tu es habile.

Puis, tournant lentement sur les talons, il se rapprocha peu à peu de Garabato, qui tenait l'autre extrémité, de sorte que la ceinture s'enroulait à la taille du torero en courbes régulières, qui donnaient à cette taille plus de sveltesse. Garabato, par de rapides mouvements de la main, modifiait la position de la bande de soie. A certains tours, la ceinture s'enroulait en double; à d'autres tours, elle s'étalait entièrement; et partout elle s'ajustait si bien sur le corps, sans plis et sans saillies, qu'elle était lisse comme s'il n'y avait eu qu'une épaisseur d'étoffe. Au cours de ce voyage rotatoire, Gallardo, minutieux et difficile à contenter pour ce qui concernait l'ajustement de

1. Gros cordons qui servent à serrer la culotte au-dessous du genou et qui, par leur étreinte, donnent à la jambe une vigueur factice.

sa personne, s'arrêtait de temps à autre, et reculait de deux ou trois tours pour rectifier le travail.

— Ce n'est pas ça! — disait-il, de mauvaise humeur. — Morbleu! fais donc attention, Garabato!

Après de nombreuses haltes, le matador arriva enfin au terme du voyage et eut toute la ceinture de soie enroulée à la taille.

L'habile serviteur avait fait des coutures, avait posé des épingles partout, si bien que toutes les pièces de l'habillement ne formaient plus qu'une seule pièce.

Pour en sortir, il fallait que le maître eût recours aux ciseaux et à des mains étrangères; il lui était impossible de quitter un seul de ses vêtements jusqu'à ce qu'il revînt à l'hôtel, — sauf dans le cas où un taureau se chargerait de l'en dépouiller au beau milieu de l'arène et où on finirait de le déshabiller à l'infirmerie.

De nouveau le matador s'assit, et, pour la seconde fois, Garabato s'occupa d'arranger la *coleta*, qu'il délivra des épingles à cheveux et qu'il attacha à la *moña*[1], ce faux chignon de rubans noirs qui rappelle l'ancienne résille des premiers temps de la tauromachie.

Le torero, comme s'il voulait retarder le moment de s'emprisonner définitivement dans son costume, s'étirait, demandait à Garabato le cigare qu'il avait laissé sur la table de nuit, s'informait de l'heure, semblait croire que toutes les montres étaient en avance.

— Il est encore très tôt... En tout cas, les gars ne sont pas arrivés... Il me déplaît d'être de trop bonne heure à la *plaza* : c'est assommant, de faire là-bas le pied de grue!...

Mais un garçon de l'hôtel annonça que la voiture attendait en bas avec la quadrille. L'heure était venue. Il n'y avait plus de prétexte pour retarder le moment du départ. Gallardo mit par-dessus la ceinture le gilet à galons d'or, et, par-dessus le gilet, la veste éblouissante, aux énormes broderies en relief, lourde, comme une armure et flamboyante comme un brasier. La soie de couleur tabac ne restait visible qu'à la partie interne

1. C'est un large nœud fait avec des rubans entrelacés, que les toreros fixent à la *coleta*, lorsqu'ils vont combattre. — Ce nœud n'est pas seulement un ornement; il sert aussi à amortir les coups, dans les chutes.

des manches et aux deux triangles des épaules. Presque toute l'étoffe disparaissait sous l'épaisse couche des soutaches et des broderies d'or, lesquelles formaient des fleurs où des pierreries colorées représentaient la corolle. Les épaulettes étaient de lourdes masses de broderie d'or qui se prolongeaient jusqu'à la bordure et qui formaient ensuite des franges compactes, tremblant à chaque pas. A l'ouverture dorée des poches se montraient les pointes de deux foulards de soie, rouges comme la cravate et la ceinture.

— Donne la *montera* [1].

Avec beaucoup de précaution, Garabato tira d'une caisse ovale la toque noire et pelucheuse, aux deux touffes qui ressortaient de chaque côté comme des oreillettes de passementerie. Gallardo la posa sur sa tête, en ayant soin que la *moña* demeurât à découvert et pendît symétriquement entre les épaules.

— Donne la cape [2].

Garabato prit sur le dossier d'une chaise la cape du « défilé [3] », la cape de gala, manteau princier en soie de même couleur que le costume et non moins chargé de broderies d'or. Gallardo le jeta sur une de ses épaules et se regarda dans le miroir, satisfait de ces préparatifs. Vrai, il n'était pas mal. Et maintenant, au cirque!

Ses deux amis le quittèrent à la hâte, en quête d'une voiture pour le suivre. Garabato mit sous son bras un gros paquet d'étoffes rouges aux extrémités duquel apparaissaient les gardes et les bouterolles de plusieurs épées.

Descendu dans le vestibule de l'hôtel, Gallardo vit que la porte était encombrée d'une foule nombreuse et grouillante, comme s'il venait de se passer quelque grand événement, et

1. Coiffure des toreros. — C'est une sorte de toque noire, garnie de deux renflements qui font saillie au-dessus des oreilles.

2. *Capa*, — manteau à l'ancienne mode espagnole, avec collet et pèlerine, en étoffe de couleur voyante, que l'on fait papillonner devant le taureau pour le provoquer, l'éblouir, le distraire, détourner ses coups. Les capes de luxe, faites en soie et chargées de broderies, ne servent qu'à parader dans le cirque. Les capes de travail sont d'habitude en percaline.

3. *Paseo*, — « promenade ». — Lorsque la quadrille vient défiler devant la loge présidentielle, le cortège est ainsi ordonné : en tête, les alguazils; puis les espadas (le plus ancien à droite); puis les banderilleros, les picadors, et enfin deux attelages de mules aux couleurs espagnoles.

il entendit même la rumeur d'une autre multitude qu'il ne pouvait voir, parce qu'elle s'était massée dans la rue, à droite et à gauche du porche. Le patron de l'hôtel accourut avec sa famille, tous ayant les bras tendus comme s'ils prenaient congé de lui pour un long voyage :

— Bonne chance! bon succès!

Les garçons, à qui l'entraînement de l'enthousiasme et de l'émotion faisait oublier les distances, lui serraient aussi la main:

— Bonne chance, don Juan!

Il se tournait de tous côtés, le sourire aux lèvres, sans remarquer les faces alarmées des dames de l'hôtel :

— Merci bien, merci bien. A tantôt!

C'était un autre homme. Depuis qu'il avait jeté sur son épaule la cape resplendissante, un sourire calme éclairait son visage. Il était pâle, d'une pâleur un peu moite qui ressemblait à celle d'un malade; mais il riait, content de vivre et de s'en aller vers le public, adoptant cette nouvelle attitude avec l'instinctive facilité de celui qui a besoin de se faire une physionomie pour se montrer à la foule. Il se carrait avec arrogance, en mâchonnant le cigare qu'il tenait dans sa main droite; il marchait en se dandinant sous sa riche cape, et il posait les pieds d'aplomb, avec une assurance de bel homme qui sait qu'on l'admire.

— Allons, messieurs, laissez-moi passer... Merci bien, merci bien!

Et il tâchait d'éviter à son costume les contacts salissants, tandis qu'il s'ouvrait un chemin dans cette cohue de gens mal nippés, mais enthousiastes, qui se pressaient à la porte. Ils n'avaient pas d'argent pour aller à la course, mais ils profitaient au moins de l'occasion pour donner la main au fameux Gallardo, pour toucher le pan de son costume.

Près du trottoir attendait une calèche attelée de quatre mules aux harnais superbes, ornées de houppes et de grelots. Garabato s'était déjà hissé près du cocher avec son paquet de *muletas*[1] et d'épées. A l'intérieur étaient trois toreros, avec

1. La *muleta* est un morceau d'une étoffe de laine écarlate à peu près carré, que l'on manie au moyen d'un bâton d'environ 75 centimètres et qui est destiné à attirer l'attention du taureau. Les toreros l'appellent souvent *trapo*, « chiffon ».

leurs capes sur les genoux, vêtus de costumes aux brillantes couleurs, aussi brodés que celui du chef, mais les broderies n'étaient que d'argent.

Gallardo, parmi les efforts de l'ovation populaire, se défendant à coups de coude contre les mains avides, arriva au marchepied de la voiture et fut aidé dans son ascension par un enthousiasme dont les violentes poussées lui caressaient le dos.

— Bonjour, messieurs, — dit-il brièvement à sa quadrille.

Il s'assit sur le siège de derrière, près du marchepied, pour que tout le monde pût le voir aisément, et il répondit par des sourires et par des inclinations de la tête aux cris de quelques femmes dépenaillées et au bref applaudissement dont les petits vendeurs de journaux donnèrent le signal.

La calèche, enlevée par l'impétuosité de ses mules fougueuses, emplit la rue d'un allègre bruit de sonnailles. La foule s'ouvrit pour laisser passage aux bêtes ; mais plusieurs individus s'élancèrent vers la voiture comme s'ils voulaient se précipiter sous les roues. Un frémissement courait parmi les assistants : c'était une de ces contagions d'enthousiasme qui, à certaines heures, agitent et affolent les masses populaires et font que tout le monde crie sans savoir pourquoi.

— Olé les braves!... Vive l'Espagne!

Gallardo, toujours pâle et souriant, continuait à saluer et à répéter : « Merci bien », ému par cette exaltation et fier d'entendre associer son nom à celui de la patrie.

Une bande de gamins et de fillettes échevelées suivit la calèche à toutes jambes, comme si, à la fin de cette course folle, quelque chose d'extraordinaire les attendait.

Depuis une heure, la *calle* d'Alcalá était comme un fleuve de voitures entre deux rives de piétons qui marchaient à la hâte vers l'extérieur de la ville. Tous les véhicules, anciens et modernes, figuraient dans ce flux passager, tumultueux et bruyant, depuis l'antique diligence, reparue au jour comme un anachronisme, jusqu'à l'automobile. Les tramways passaient combles, avec des grappes de gens qui débordaient sur les marchepieds. Les omnibus chargeaient des voyageurs au coin de la rue de Séville, tandis que le conducteur vociférait d'en haut : « Pour la *plaza!* pour la *plaza!*... » Les mules, parées de

houppes rouges, trottaient avec un joyeux bruit de sonnailles, traînant des landaus découverts où étaient des femmes en mantille blanche, avec des fleurs pourpres. A chaque instant, jaillissaient des exclamations d'effroi, et, d'entre les roues d'une voiture, on voyait sortir indemne, avec une agilité simiesque, quelque gamin qui courait d'un trottoir à l'autre, défiant la dangereuse rapidité des voitures. Les trompes des automobiles hurlaient, les cochers vociféraient, les marchands de programmes criaient la feuille qui portait l'image et l'histoire des taureaux à combattre, les portraits et les biographies des matadors fameux; et, de temps à autre, une explosion de curiosité enflait la sourde rumeur de cette multitude. Entre les sombres gendarmes de la garde municipale, passaient, sur de maigres et pitoyables haridelles, de superbes cavaliers aux cuisses prises dans des culottes jaunes, aux vestes dorées, aux larges chapeaux de castor avec une grosse houppe en guise de cocarde. C'étaient les picadors, rudes chevaucheurs à l'aspect montagnard, qui portaient en croupe, derrière la haute selle moresque, une sorte de diable vêtu de rouge, — le « singe savant[1] », le serviteur qui leur avait amené la monture.

Les quadrilles passaient dans des calèches découvertes, et les broderies des toreros, reflétant la vive lumière de l'après-midi, semblaient éblouir la foule et provoquer son enthousiasme :

— Celui-ci, c'est Fuentes!

— Celui-ci, c'est Bomba!

Et les gens, satisfaits de cette identification, suivaient de leurs regards inquiets les voitures qui s'éloignaient, comme s'il allait se passer quelque chose de très intéressant et que l'on eût peur d'arriver en retard.

Du haut de la *calle* d'Alcalá, on voyait dans toute la longueur cette artère large et droite, blanche de soleil, les rangées d'arbres qui verdoyaient à la brise printanière, les balcons noirs de gens et, seulement par endroits, la chaussée où fourmillait la multitude et où roulaient les voitures descendant vers la fontaine de Cybèle. A partir de cette fontaine,

1. *Mono sabio*, nom que l'on donne aux valets chargés d'enlever les harnais des chevaux morts et de jeter du sable sur les traces sanglantes.

la rue remontait entre des allées d'arbres et de grands édifices, et, à l'extrémité, pour clore la perspective, se dressait comme un arc triomphal la porte d'Alcalá, dont la masse, percée d'une baie, se détachait sur un ciel bleu où flottaient çà et là quelques flocons de nuages.

Il sembla qu'une mystérieuse influence avertissait la foule du passage de la dernière quadrille qui se rendait aux arènes. Les gamins, qui d'abord avaient galopé derrière la calèche en acclamant Gallardo, étaient restés en arrière, s'étaient perdus parmi le flot des véhicules ; et néanmoins les gens tournaient la tête, comme s'ils sentaient derrière eux l'approche du célèbre matador, et ils faisaient halte, un instant, s'alignaient sur le bord du trottoir, pour le voir mieux. Dans les voitures qui précédaient la calèche, les femmes se retournaient, averties par le tintement des sonnailles. Un rugissement confus partait de certains groupes : c'étaient, sans doute, des acclamations frénétiques. Des hommes agitaient leurs chapeaux ; d'autres arboraient des gourdins et les brandissaient, comme pour saluer.

Gallardo, muet à sa place, ne répondait à la foule que par la grimace d'un immuable sourire et paraissait ne pas se rendre compte de ces saluts admirateurs. Depuis qu'il avait dit bonjour aux banderilleros, il n'avait plus rien dit. Eux aussi restaient silencieux et pâles, dominés par l'anxiété de l'inconnu. Puisqu'ils étaient entre toreros, ils jugeaient inutile d'affecter la gracieuse désinvolture qui est indispensable devant le public.

A côté du matador était assis le Nacional, le *peon*[1] de confiance, banderillero plus âgé de dix ans que le chef, rude colosse aux sourcils joints et à la physionomie grave. Il était fameux entre les gens du métier pour sa bonté, pour son honnêteté et pour ses convictions politiques.

— Juan, — dit le Nacional à Gallardo, — tu n'auras pas à te plaindre de Madrid. Tu as conquis le public.

Mais Gallardo, comme s'il n'eût pas entendu et que le besoin le pressât d'exprimer les pensées qui le préoccupaient, répondit :

1. « Piéton », — torero à pied : — ceux qui « capent » et qui « banderillent ». — On les appelle aussi *chulos*.

— Mon cœur me dit que, tantôt, il arrivera quelque chose.

Près de la Cybèle, la calèche dut s'arrêter : un grand enterrement, venant par le Prado, se dirigeait vers la Castellana et avait coupé le torrent des voitures dans la *calle* d'Alcalá. Gallardo pâlit davantage encore, considéra de ses yeux effarés le passage de la croix et le défilé des prêtres qui, tout à coup, entonnèrent un chant lugubre, en même temps qu'ils regardaient, les uns avec aversion, les autres avec envie, tous ces gens oublieux de Dieu, qui allaient se divertir. Le matador se hâta d'enlever sa *montera*, et les banderilleros l'imitèrent, à l'exception du Nacional.

— Mais, sacrebleu, — s'écria Gallardo, — découvre-toi donc, brigand!

Et il le dévisageait avec colère, comme s'il voulait le frapper, convaincu que cette impiété pouvait attirer sur lui-même les plus grands malheurs.

— Bon! je me découvre! — répondit le Nacional avec une brusquerie d'enfant maussade, lorsque la croix se fut éloignée. — Je me découvre, mais c'est pour le mort!

Ils durent s'arrêter longtemps, afin de laisser défiler le long cortège.

— Quelle déveine! — murmura Gallardo, d'une voix que l'irritation faisait trembler. — A-t-on jamais vu personne rencontrer un enterrement sur le chemin du cirque!... Quand je vous dis que tout à l'heure il arrivera quelque chose!...

Le Nacional sourit, haussa les épaules :

— Superstition et fanatisme!... Dieu *ou* la Nature ne s'occupe pas de ces bagatelles.

Ces paroles irritèrent encore plus le matador et chassèrent les soucis des autres toreros, qui commencèrent à se moquer de leur camarade, comme toutes les fois qu'il prononçait dans la conversation sa phrase favorite sur « Dieu *ou* la Nature ».

Quand la chaussée fut libre, la calèche repartit au grand trot de ses mules, passant entre les autres voitures qui affluaient au cirque. En y arrivant, elle tourna à droite pour gagner la porte dite « des Écuries », laquelle donne accès au *corral*[1] et

1. Vastes cours faisant partie de la *plaza* et où les taureaux peuvent se reposer à l'aise.

aux étables; mais, au milieu de la foule compacte, il fallut reprendre le pas. Lorsque Gallardo descendit de voiture avec sa quadrille, on lui fit une nouvelle ovation, tandis qu'il donnait des coups de poing et des coups de coude pour protéger son costume contre les contacts sordides, souriait à tout le monde et cachait sa main droite que tout le monde voulait serrer.

— Laissez-moi passer, messieurs, laissez-moi passer!... Merci bien!

La vaste corral, situé entre le corps du cirque et le mur des dépendances, était plein d'un public qui, avant d'aller occuper ses places, voulait voir de près les toreros. Par-dessus les têtes des gens émergeaient les picadors à cheval, les alguazils dans leurs costumes du XVIIe siècle. D'un côté du corral s'élevaient des constructions en briques, à un seul étage, avec des treilles sur les portes et des pots de fleurs aux fenêtres : — tout un petit village de bureaux, d'ateliers, d'étables et de logements où vivaient les garçons d'écurie, les charpentiers et les autres employés du cirque.

Le matador s'avança péniblement entre les groupes. Son nom volait de bouche en bouche, avec des exclamations d'enthousiasme :

— Gallardo!... C'est Gallardo!... Vive l'Espagne!

Et lui, voué entièrement au culte du public, il s'avançait en se dandinant, serein comme un dieu, radieux et satisfait comme s'il assistait à une fête donnée en son honneur.

Soudain deux bras s'enroulèrent à son cou et une forte odeur de vin frappa ses narines :

— Gros polisson! Mon joli cœur! Vivent les gars vaillants!

C'était un monsieur de bonne apparence, un bourgeois qui avait déjeuné avec des amis et qui venait de se soustraire à leur souriante vigilance, tandis qu'ils l'observaient à quelque distance. Il pencha la tête sur l'épaule du matador et resta dans cette position, comme s'il voulait s'y endormir d'extase. Les bourrades du matador et les secousses données par les amis délivrèrent Gallardo de cet embrassement interminable. L'ivrogne, se voyant séparé de son idole, éclata en cris fana-

tiques : « *Olé*, les preux! Tous les peuples du monde pouvaient venir à Madrid et crever d'envie! »

— Ils ont des navires, ils ont de l'argent; mais tout ça, c'est de la gnognote! Ils n'ont pas de taureaux, ils n'ont pas de gars capables de dégoter celui-ci de sa réputation de bravoure. Vive le coquin! Vive la terre de mes aïeux!

Gallardo traversa une grande salle peinte à la chaux, où il n'y avait aucun meuble et où se tenaient ses compagnons professionnels, environnés de groupes enthousiastes. Puis il s'ouvrit un passage parmi la foule qui bouchait une porte et il entra dans une pièce étroite et sombre, au fond de laquelle brûlaient des lumières : c'était la chapelle. Un vieux tableau représentant la Vierge de la Paloma décorait le rétable. Sur l'autel même brûlaient quatre cierges, et quelques bouquets de fleurs artificielles s'y rongeaient des vers, tout poudreux dans des vases de faïence commune.

La chapelle était pleine de monde. Les aficionados d'humble condition s'y entassaient pour voir de près ces grands hommes. Ils restaient là dans l'obscurité, la tête découverte, les uns assis aux premiers rangs, les autres montés sur des chaises et sur des bancs, presque tous tournant le dos à la Vierge et regardant curieusement vers la porte; et, dès qu'ils apercevaient la scintillation d'un costume de gala, ils citaient un nom.

Les banderilleros et les picadors[1], pauvres diables qui allaient exposer leur vie aussi bien que les matadors, soulevaient à peine, par leur présence, un léger murmure. Il n'y avait que les aficionados fervents qui connussent leurs surnoms. Mais soudain s'éleva un bourdonnement prolongé, et un nom fut répété de bouche en bouche :

— Fuentes... c'est Fuentes!

Et le gracieux torero, à la taille svelte et au port élégant, la cape étalée sur l'épaule, s'avança jusqu'à l'autel et plia un genou, avec une affectation théâtrale. La flamme des

1. Les picadors, toreros à cheval, sont armés de la *pica*, appelée aussi *vara*, — « verge ». — C'est une lance en bois de hêtre, longue d'environ 3 mètres et terminée par un fer triangulaire. Ce fer est enveloppé à sa base d'une cordelette, dite *citron*, qui forme bourrelet et qui ne laisse pénétrer dans le corps du taureau qu'un pouce de fer.

cierges se reflétait dans le blanc de ses yeux de gitano, tandis qu'il cambrait son buste ramassé, gracieux et agile. Après avoir dit une oraison et s'être signé, il se releva et recula jusqu'à la porte, sans perdre de vue la sainte image, comme un ténor qui se retire de la scène en saluant le public.

Gallardo était plus ingénu dans sa dévotion. Il entra, la *montera* à la main, la cape repliée, se dandinant avec non moins d'affectation; mais, quand il fut devant l'image, il mit les deux genoux en terre et s'absorba dans son oraison, sans prendre garde aux centaines d'yeux qui se fixaient sur lui. Son âme de chrétien naïf palpitait de crainte et de remords. Il demanda la protection céleste, avec la ferveur des hommes simples qui vivent dans un continuel péril et qui croient à toute sorte d'influences contraires et de secours surnaturels. Pour la première fois depuis le matin, il pensa à sa femme et à sa mère. Cette pauvre Carmen qui, là-bas, à Séville, attendait le télégramme! Et la señora Angustias qui, tranquille avec ses poules dans la basse-cour de la Rinconada, ignorait probablement que son fils devait combattre!... Quelle terrible chose que ce pressentiment d'un malheur qui arriverait dans l'après-midi! Un peu de protection, ô Vierge de la Paloma! Désormais il serait sage, il oublierait « le reste », il vivrait selon le commandement de Dieu.

Après avoir réconforté son esprit superstitieux par cet inutile repentir, il sortit de la chapelle, encore ému, les yeux troubles, sans voir les gens qui obstruaient le passage. Dehors, dans la salle où attendaient les toreros, il fut salué par un monsieur à la face rasée, vêtu d'une redingote noire qu'il semblait porter avec une certaine gaucherie.

— Quelle déveine! — murmura le matador en poursuivant son chemin. — Quand je vous dis qu'il arrivera quelque chose!...

C'était le chapelain du cirque, un enthousiaste de la tauromachie, qui apportait les saintes huiles dans sa poche. Il venait du faubourg de la Prosperidad, escorté par un voisin qui, moyennant une place pour voir la course, lui servait de sacristain. Depuis des années, ce prêtre était en contestation avec une paroisse de l'intérieur de Madrid, qui se prétendait mieux fondée en droit pour monopoliser le service religieux des

arènes. Les jours de course, il prenait une voiture de place aux frais de l'entreprise, cachait sous sa redingote le vase sacré, choisissait, à tour de rôle, parmi ses amis et ses protégés, quelqu'un à qui il ferait le plaisir d'offrir le billet octroyé au sacristain, et il partait pour le cirque, où on lui gardait deux places de devant, près de la porte du *toril*.

Le prêtre entra dans la chapelle comme un propriétaire et se scandalisa de l'attitude du public. Tout le monde avait la tête découverte; mais tout le monde parlait haut, et quelques-uns même fumaient.

— Ce n'est pas ici un café, messieurs! Veuillez sortir. La course va commencer.

Cette nouvelle eut pour effet la rapide dispersion des assistants, et le prêtre tira de dessous le pan de sa redingote les saintes huiles, les serra dans un coffre de bois peint. Puis, aussitôt après avoir mis sous clef le sacré dépôt, il se hâta d'aller occuper sa place dans l'amphithéâtre, avant la sortie de la quadrille.

La foule avait disparu des dépendances. On ne voyait plus dans le corral que des hommes vêtus de soie brodée, des cavaliers jaunes coiffés de larges feutres, des alguazils à cheval et des hommes de service habillés de rouge et de bleu.

A la porte dite « des Chevaux », sous une voûte qui donnait accès à l'arène, les toreros formaient leur cortège : les matadors en tête, puis, à de larges intervalles, les banderilleros, et, derrière eux, dans le corral, l'arrière-garde qui piétinait, l'escadron des picadors, brutal et bardé de fer, puant le cuir échauffé et la bouse de vache, sur des chevaux étiques dont un œil était bandé. Comme train des équipages, il y avait à la queue de cette armée les deux attelages de trois mules destinés à traîner hors du cirque les cadavres : — des bêtes inquiètes et vigoureuses. à la robe luisante, aux harnachements garnis d'une multitude de houppes et de grelots, ayant, arboré sur le collier, le drapeau national.

Au bout de la voûte, par-dessus les clôtures de bois qui le fermaient à mi-hauteur, s'ouvrait un cintre bleu et lumineux qui laissait apercevoir un morceau de ciel, la toiture de l'amphithéâtre et une section du *tendido* chargée d'une foule compacte et grouillante, où palpitaient, semblables à

des papillons de couleur, les éventails et les programmes. Un souffle immense, la respiration d'un poumon formidable, entrait par cette galerie. Un bourdonnement harmonieux, apporté par les ondes aériennes, laissait pressentir une autre multitude, plutôt devinée qu'entendue. Sur les bords du cintre se penchaient des têtes, beaucoup de têtes, celles des spectateurs assis aux places les plus voisines, et qui se penchaient, curieux, pour voir le plus tôt possible les héros.

Gallardo, après avoir échangé avec les deux autres espadas une grave salutation, se mit dans la file. Ils ne parlaient pas, ne souriaient pas. Chacun pensait à soi-même et laissait son imagination s'envoler au loin, ou peut-être ne pensait à rien du tout, l'esprit vidé. Leur souci se manifestait par le soin machinal avec lequel ils arrangeaient les plis de leur cape, n'en finissant plus, la déployant sur une épaule, enroulant les extrémités autour de leur buste, prenant soin que, en bas de cette sorte d'entonnoir aux vives couleurs, les cuisses se dégageassent bien, élégantes dans leur enveloppe de soie et d'or. Tous avaient la face pâle, non d'une pâleur mate, mais d'une pâleur luisante où la sueur mettait le vernis de l'émotion. Ils songeaient à l'arène encore invisible, et ils éprouvaient cette insurmontable frayeur que donnent les choses qui s'accomplissent de l'autre côté d'un mur, la crainte de ce qui ne se voit pas, du péril obscur qui se présente sans se révéler. Comment finirait l'après-midi?...

Derrière les quadrilles résonna le trot de deux chevaux qui arrivaient par les arcades extérieures du cirque. C'étaient les alguazils avec leurs petits manteaux noirs, avec leurs chapeaux à cornes chargés de plumes rouges et jaunes. Ils venaient de faire évacuer l'arène, de la débarrasser des curieux, et ils allaient se mettre à la tête des quadrilles auxquelles ils serviraient de batteurs d'estrade.

Les portes de la voûte s'ouvrirent complètement, comme aussi celles de la « barrière[1] ». Le *redondel* apparut, ce large

1. *Barrera*, — « barrière », — clôture en planches et en madriers, d'environ deux mètres de hauteur, qui forme la première enceinte de l'arène; elle est ordinairement peinte en rouge et porte dans sa partie inférieure, à 50 centimètres du sol, un *estribo*, — « étrier » ou marchepied, — qui aide le torero serré

cercle sablé où allait se jouer la tragédie, pour le frémissement et pour la jouissance de quatorze mille spectateurs. Le bourdonnement harmonieux et confus grandit encore, se convertit en musique allègre et gaillarde, en marche triomphale, où les éclats des cuivres invitaient les bras à se mouvoir martialement et les torses à se balancer. En avant, les braves!

Et les toreros, dont les yeux clignaient, éblouis par cette violente transition, sortirent de l'ombre à la lumière, du silence au vacarme du cirque où la multitude s'agitait sur les gradins avec des houles de curiosité, où tout le monde se mettait debout pour mieux voir.

Les toreros s'avancèrent, subitement rapetissés, dès qu'ils mettaient le pied dans l'arène, par l'immensité de la perspective. Ils ressemblaient à des marionnettes scintillantes, où le soleil allumait dans les broderies des reflets irisés. Leurs mouvements gracieux excitaient les spectateurs, provoquaient des transports analogues à ceux de l'enfant en présence d'un jouet extraordinaire. Le vent de folie qui parfois soulève les multitudes, qui fait courir dans le dos un frisson nerveux et qui donne la chair de poule sans qu'on sache pourquoi, secoua toute l'assistance. Les uns applaudissaient; d'autres, plus exaltés, criaient, l'orchestre rugissait, et, au milieu de ce brouhaha qui crépitait à droite et à gauche, depuis la porte de sortie jusqu'à la loge de la présidence, les quadrilles s'avançaient avec une lenteur solennelle, compensant la brièveté du pas par de jolis mouvements des bras et par le balancement du corps. Dans le cercle de ciel bleu tendu au-dessus du cirque, des pigeons blancs volaient, effrayés par le tumulte qui s'élevait de ce cratère de briques.

A mesure qu'ils s'avançaient dans l'arène, les toreros se sentaient d'autres hommes. Ils exposaient leur vie pour quelque chose de plus que l'argent. Les hésitations, la terreur de l'inconnu, ils avaient laissé tout cela derrière la clôture. Maintenant ils foulaient le sable, ils étaient en face du public. Cela, c'était la réalité! La passion violente de la gloire, le désir

de trop près à sauter par-dessus la barrière. La *contrabarrera*, — « contre-barrière » — est une seconde clôture qui enveloppe l'autre. Entre la *barrera* et la *contrabarrera* s'étend un assez large corridor circulaire, que l'on nomme *callejon*, — « ruelle » ou « couloir ».

de surpasser les camarades, l'orgueil d'être forts et habiles, aveuglait ces âmes simples et barbares, leur faisait oublier toute appréhension, leur inspirait une brutale audace.

Gallardo s'était transfiguré. Il se dressait en marchant, pour hausser sa taille ; il se mouvait avec une arrogance de conquérant, jetait de tous côtés des regards de triomphateur, comme si ses deux confrères n'eussent pas existé. Tout lui appartenait, le cirque et le public. Il se sentait capable de tuer tout ce qu'il y avait de taureaux, à cette heure, dans les pâturages d'Andalousie et de Castille. Tous les applaudissements étaient pour lui, il n'en doutait pas. Aux loges et le long des barrières, les milliers d'yeux féminins, dans l'ombre des mantilles blanches, ne se fixaient que sur sa personne, il en avait la certitude. C'était lui que le public adorait. Et, tout en marchant et en souriant avec une insolente présomption, comme si cette ovation se fût adressée à lui seul, il passait en revue les gradins de l'amphithéâtre, sachant où se massaient les principaux groupes de ses partisans et voulant ignorer où se trouvaient les amis de ses confrères.

Ils saluèrent le président, *montera* en main ; puis le brillant cortège se désagrégea, les péons et les cavaliers se dispersèrent sur l'arène. Puis, tandis qu'un alguazil recevait dans son chapeau la clef du toril jetée par le président, Gallardo se dirigea vers l'endroit des gradins où étaient ses plus zélés partisans, et il leur donna à garder sa cape de gala. La riche cape, empoignée par plusieurs mains, fut étalée sur le bord de la clôture comme un étendard, symbole sacré d'un parti. Les plus fanatiques, debout, agitant les mains et les cannes, acclamaient le matador, proclamaient leurs espérances. On allait voir comment se comporterait l'enfant de Séville !

Lui. appuyé à la barrière, il souriait, satisfait de sa force, et il répétait à tous :

— Merci bien. On fera ce qu'on pourra...

Ce n'étaient pas seulement les fanatiques qui nourrissaient des espérances. Tout l'amphithéâtre avait les yeux sur lui, dans l'attende de profondes émotions. C'était un torero qui, comme disent les amateurs, « promettait de la toile cirée [1] »,

1. *Prometer hule.*

— celle des lits de l'infirmerie. — Tout le monde croyait qu'il était destiné à mourir en pleine arène, d'un coup de corne, et c'était pour cela qu'on l'applaudissait avec un enthousiasme homicide, avec un intérêt cruel, analogue à celui de ce misanthrope qui suivait un dompteur dans tous ses déplacements, avec l'espoir de le voir un jour dévoré par ses bêtes.

Gallardo se moquait des anciens aficionados, graves docteurs en tauromachie, qui jugeaient un accident impossible pourvu que le torero observât exactement les règles de l'art. Les règles! Il les ignorait, lui, et il ne se mettait pas en peine de les apprendre. Ce qu'il fallait pour vaincre, c'était de la vigueur et de l'audace. Et, presque à l'aveugle, sans autre guide que sa témérité, sans autre ressource que ses qualités corporelles, il avait fait une rapide carrière, transportant d'admiration le public, le stupéfiant par sa hardiesse folle.

Il n'avait pas, comme d'autres matadors, avancé par étapes successives; il n'avait pas servi de longues années, en qualité de capeador et de banderillero, à côté des maîtres. Les cornes des taureaux ne lui faisaient pas peur. « Les pires cornes, disait-il, sont celles de la faim. » L'important, c'était de percer vite. Il s'était d'emblée produit en public comme espada, et il était parvenu en quelques années à une immense popularité.

Si on l'admirait, c'était précisément parce que l'on tenait pour certaine une catastrophe finale. La foule s'exaltait d'un affreux enthousiasme, à constater l'aveuglement avec lequel cet homme défiait la mort; et elle avait pour lui les mêmes attentions et les mêmes soins que l'on a pour un condamné mis en chapelle. Gallardo n'était pas de ceux qui se ménagent; il donnait tout, y compris sa vie : il valait l'argent qu'il coûtait. Et le public, avec l'ignoble satisfaction de ceux qui, étant en lieu sûr, jouissent du péril d'autrui, admirait et stimulait le casse-cou. Quant aux gens prudents, ils se rembrunissaient à l'aspect de ces prouesses, disaient que c'était un véritable suicide, et murmuraient : « Pourvu que cela dure!... »

Les timbales et les clairons résonnèrent, et le premier taureau parut. Gallardo, portant sur un bras sa cape de travail, sans aucun ornement, restait contre la barrière, près des gradins de

ses sectateurs, dans une immobilité hautaine, persuadé que tout l'amphithéâtre avait les yeux sur lui. Ce taureau-là était pour l'autre matador. Lui, il donnerait signe de vie quand viendrait son tour. Mais les applaudissements accordés aux jeux de cape qu'exécutaient ses camarades le tirèrent de son inertie, et, en dépit de ses résolutions, il s'approcha du taureau et il effectua quelques *suertes*[1] où il y avait plus de hardiesse que de science. Tout l'amphithéâtre l'applaudit, en raison du goût impulsif que l'on avait pour sa témérité.

Lorsque Fuentes tua le premier taureau et, en saluant la foule, se dirigea vers la présidence, Gallardo pâlit davantage encore, comme si toute marque de faveur qui ne s'adressait pas à lui équivalait à un injurieux oubli de sa personne. Mais enfin, à présent, c'était son tour, et on allait voir quelque chose de beau. Il ignorait lui-même ce que cela serait; mais il se sentait en veine d'étonner le public.

A peine le second taureau fut-il sorti, Gallardo, grâce à son agilité et à son envie d'exceller, parut emplir toute l'arène. Sa cape était sans cesse près du mufle de la bête. Un picador de sa quadrille, appelé Potaje, fut renversé de cheval et resta fort exposé, tout près des cornes; et le maître, cramponné à la queue de la « bête féroce[2] », le tira avec une force si herculéenne qu'il l'obligea à tourner jusqu'à ce que le cavalier démonté fût à l'abri. Le public applaudit frénétiquement.

Lorsque vint la *suerte* des banderilles, Gallardo demeura dans le couloir, entre les barrières, attendant que la trompette sonnât pour la mort. Le Nacional, les « bâtons » à la main, provoquait le taureau au milieu de l'arène. Point de coquets mouvements ni d'élégantes témérités : il ne s'agissait que de gagner son pain! Là-bas, à Séville, il avait quatre mioches qui, s'il venait à mourir, ne trouveraient pas un autre père. Accomplir son devoir, et rien de plus : planter les banderilles comme un prolétaire de la tauromachie, sans prétendre à des ovations, mais en évitant, si possible, les sifflets.

1. *Suerte*, — du latin *sors*, chance, hasard : — toute action du torero pour agacer ou attaquer le taureau. Les principales *suertes*, correspondant aux trois actes du drame tauromachique, se font avec la pique (*suerte de vara*), avec les banderilles (*suerte de banderillas*), avec l'épée (*suerte de muerte*).

2. *Fiera*, — nom par lequel on désigne très souvent le taureau de combat.

Quand il eut posé sa paire, les uns, dans le vaste amphithéâtre, applaudirent, les autres le censurèrent sur un ton gouailleur, faisant allusion à ses idées :

— Fais donc moins de politique, et appuie davantage!

Le Nacional, trompé par la distance, entendait mal ces semonces et répondait, souriant comme son chef :

— Merci bien! merci bien!

Une sonnerie de trompettes et de timbales annonça la *suerte de muerte* : Gallardo sauta de nouveau dans l'arène. Aussitôt la foule s'agita avec un bourdonnement d'émotion. C'était le matador favori, et on attendait de ui le meilleur du spectacle.

Il prit la *muleta* des mains de Garabato qui, du « couloir », la lui offrait pliée; il tira l'épée que lui tendait aussi son domestique, et, à petits pas, il alla se camper devant la présidence, *montera* en main. Tout le monde allongeait le cou, dévorait des yeux l'idole. Personne n'entendit les paroles qu'il prononça [1]; mais cette fière figure, à la taille bien prise, dont le buste se cambrait un peu pour donner plus de portée aux paroles, produisit sur la foule le même effet que la harangue la plus éloquente. Lorsqu'il termina sa péroraison en faisant demi-tour et en jetant sa *montera* par terre, l'enthousiasme éclata bruyamment : « *Olé*, l'enfant de Séville! Cette fois, on allait voir un vrai combat!... » Et les spectateurs se regardaient les uns les autres, se promettant tacitement de prodigieuses prouesses. Un frisson parcourut les gradins de l'amphithéâtre, comme si l'on était dans l'attente d'un spectacle sublime. Puis un silence tomba sur la foule, si profond qu'on aurait pu croire le cirque vide. Toute la vie de ces milliers d'hommes s'était concentrée dans les yeux. On ne respirait plus.

Gallardo s'avança vers le taureau avec lenteur, tenant horizontalement la muleta déployée comme un étendard; et, de l'autre main, il balançait l'épée avec un mouvement de pendule qu'il réglait sur son pas. Ayant tourné la tête une seconde, il

1. Le *brindis*. — Avant de tuer, le matador *brinda su toro*, c'est-à-dire qu'il déclare en l'honneur de qui il va lui donner la mort. La formule traditionnelle du *brindis* est : « Je fais hommage de ce taureau à X... Ou c'est moi qui le tuerai, ou c'est lui qui me tuera. »

s'aperçut que le Nacional et un autre péon de sa quadrille le suivaient, la cape sur le bras, prêts à l'aider.

— Tout le monde au large! — cria-t-il.

Sa voix, résonnant dans le silence du cirque, arriva jusqu'aux bancs les plus lointains, et une explosion d'admiration lui répondit. « Tout le monde au large! » Il avait dit : « Tout le monde au large!... » Quel homme!

Il arriva seul près de la bête féroce, et soudain se fit un nouveau silence. Le matador déploya tranquillement sa muleta, l'étendit en avançant encore un peu, jusqu'à toucher presque le mufle du taureau étonné et effrayé par l'audace de cet homme. Le public n'osait plus parler, ne respirait plus; mais dans tous les yeux brillait l'admiration. Quel courage! S'avancer jusqu'aux cornes!

Le matador frappa du pied le sable avec impatience, excitant la bête à l'attaque; et cette énorme masse de chair armée de défenses aiguës se précipita en mugissant. La muleta passa au-dessus des cornes, qui effleurèrent les glands et les franges du costume; mais le matador resta en place, sans autre mouvement que d'écarter un peu le buste. Un rugissement de la foule répondit à cette passe. *Olé*!...

La bête se retourna, attaquant de nouveau l'homme et son chiffon rouge; et la même passe, répétée, provoqua le même rugissement du public. Le taureau, de plus en plus furieux d'être ainsi trompé, se ruait sur le torero, et celui-ci multipliait les passes de muleta, se déplaçant sur un étroit terrain, enhardi par la proximité du péril, enivré par les acclamations de la foule.

Gallardo sentait près de lui les violentes bouffées du monstre, recevait sur sa main droite et sur son visage l'haleine humide de bave. Mais, comme familiarisé par ce contact, il semblait ne voir dans la brute qu'un ami qui allait se laisser tuer pour contribuer à sa propre gloire.

Enfin le taureau demeura immobile, comme fatigué de ce jeu, regardant avec des yeux pleins d'une sombre réflexion l'homme et son chiffon rouge, soupçonnant en son obscure pensée l'existence d'un artifice trompeur par lequel, d'attaque en attaque, on le conduisait à la mort. Alors Gallardo éprouva le battement de cœur des grands jours.

« Allons-y!... »

Par un mouvement circulaire de la main gauche, il ramassa la muleta et la tint roulée autour du bâton; puis il leva la main droite à la hauteur de ses yeux et inclina l'épée vers le garrot de la bête.

La foule s'agita dans un mouvement de protestation étonnée.

— Ne te risque pas! — crièrent des milliers de voix. — Non! non!

C'était trop tôt. Le taureau n'était pas bien placé : il était prêt à s'élancer et pouvait blesser le matador. Celui-ci procédait contre toutes les règles de l'art.

Mais qu'importaient les règles, qu'importait la vie même à cet affolé? Tout à coup il fonça, l'épée en avant, à l'instant même où le taureau se jetait sur lui. Ce fut une rencontre violente, sauvage. Pendant un instant, l'homme et la bête ne formèrent qu'une masse, et, ainsi réunis, firent ensemble quelques pas, sans que l'on pût distinguer lequel était vainqueur, — l'homme avec un bras et une partie du corps engagés entre les cornes, la bête baissant la tête et se démenant pour saisir à la pointe de ses terribles armes le pantin bariolé d'or et de couleur qui se dérobait en sautillant.

Enfin le groupe se désagrégea, la muleta tomba par terre comme une loque, et le matador, les mains libres, sortit du corps-à-corps en vacillant sous l'impulsion du choc, puis, quelques pas plus loin, reprit son équilibre. Son costume était en désordre; sa cravate flottait hors de son gilet, accrochée et déchirée par une corne.

Le taureau poursuivit d'abord sa course avec la rapidité de la première impulsion. Sur son large cou se détachait à peine la poignée rouge de l'estoc enfoncé jusqu'à la garde. Mais bientôt l'animal s'arrêta, oscilla avec un douloureux mouvement, par lequel il semblait faire la révérence, plia les genoux de devant, inclina la tête jusqu'à toucher le sable avec son mufle beuglant, et finit par se coucher, dans les frissons de l'agonie.

Ce fut à croire que le cirque s'écroulait, que les briques s'entrechoquaient, que la foule, debout, pâle et tremblante, était prise de panique, tant elle gesticulait et agitait les bras. Le taureau mort! Quelle estocade! Durant une seconde, tout le

monde avait cru le matador saisi entre les cornes, tout le monde s'était attendu à le voir rouler sanglant sur l'arène; et on le voyait sur pieds, encore étourdi par le choc, mais vivant et souriant. La surprise et l'admiration portèrent au comble l'enthousiasme.

— Ah! l'animal! — criaient sur l'amphithéâtre les assistants, qui ne trouvaient pas d'expression plus juste pour exprimer leur émerveillement. — Quel sauvage!

Et les chapeaux volaient dans l'arène, et un gigantesque redoublement d'applaudissements, pareil à une averse de grêle, courait de gradin en gradin, à mesure que le matador s'avançait dans le *redondel*, le long de la barrière, jusqu'en face de la présidence.

L'ovation éclata, formidable, lorsque Gallardo, ouvrant les bras, salua le président. Tout le monde criait, réclamait pour le diestro les honneurs de sa maîtrise : il fallait lui donner l'oreille[1]. Jamais cette distinction n'avait été mieux méritée. Des estocades comme celle-là, on n'en voyait guère... Et l'enthousiasme fut plus grand encore lorsque le valet de piste lui remit un triangle sombre, poilu et sanglant : le bout d'une oreille de la bête.

Déjà le troisième taureau était dans l'arène, et l'ovation faite à Gallardo durait toujours, comme si le public n'était pas revenu encore de son émotion, comme si tout ce qui pouvait arriver durant le reste de la course n'avait plus aucun intérêt.

Les autres toreros, pâles d'envie, s'efforçaient d'attirer sur eux l'attention du public : les applaudissements résonnaient, mais mous et clairsemés. Le public était comme épuisé par le délire précédent, et il ne prêtait qu'une attention médiocre discrète aux péripéties du nouveau drame qui se jouait sous ses yeux. Puis de véhémentes discussions s'engagèrent de banc à banc. Les zélateurs des autres matadors, déjà calmés et affranchis du ravissement qui s'était emparé de toute l'assistance, regrettaient déjà leur involontaire admiration et discutaient Gallardo. Très brave, oui, très audacieux, faisant bon

1. Lorsqu'un taureau a été tué par le matador d'une façon remarquable, les spectateurs crient : « *Suyo* ! » — « Sien! Qu'il soit à lui! » — Si cette demande est accordée par le président, on coupe une des oreilles de l'animal, et cette oreille est remise au matador.

marché de sa vie; mais tout cela, ce n'était pas de l'art. Et les fanatiques de l'idole, les plus ardents et les plus brutaux, ceux qui, étant eux-mêmes violents et téméraires, goûtaient d'autant plus en lui la violence et la témérité, s'indignaient avec la furieuse intolérance du croyant qui voit mettre en doute les miracles de son saint.

L'attention du public était distraite par d'obscurs incidents qui agitaient les gradins. Toup à coup, les gens s'agitaient dans telle ou telle « section[1] » de l'amphithéâtre; les spectateurs se mettaient debout, tournaient le dos à l'arène; des bras et des cannes étaient brandis au-dessus des têtes.

— Il y a du grabuge au 3! — criait-on gaiement. — On se cogne au 5!

Et on apercevait les agents de police qui montaient lentement vers l'endroit où avait éclaté l'altercation.

— Assis! assis! — criaient les plus flegmatiques, privés de la vue de l'arène où les toreros continuaient leur travail.

Et. peu à peu, les houles de la multitude s'apaisaient, les têtes reprenaient leur position normale sur la longue courbe des bancs. Mais le public avait les nerfs surexcités, et cet énervement se manifestait par une animosité injuste contre certains matadors ou par un dédaigneux silence.

Le public, gâté par la grande émotion de tout à l'heure, trouvait tout insipide, et il entretenait sa mauvaise humeur en mangeant et en buvant. Les marchands circulaient entre les barrières, lançant avec une merveilleuse adresse les choses qu'on leur demandait. Les oranges volaient comme des pelotes vermeilles jusqu'au haut de l'amphithéâtre, allaient en ligne droite de la main du vendeur à celle de l'acheteur, comme si un fil invisible les eût dirigées. On débouchait des bouteilles de boissons gazeuses. L'or liquide des vins andalous étincelait dans les verres.

Un courant de curiosité passa dans l'amphithéâtre : Fuentes allait poser les banderilles à son taureau, et tout le monde attendait quelque chose d'extraordinairement habile et gracieux.

Il s'avança au milieu de l'arène, les banderilles à la main,

1. *Seccion del tendido.* — L'amphithéâtre est divisé en plusieurs parties marquées de gros numéros qui sont peints sur les planches de la contre-barrière.

tranquille, marchant à pas lents, comme s'il commençait un jeu. Le taureau suivait ses mouvements avec des yeux inquiets, étonné de voir en face de lui cet homme seul, après le tohubohu des capes déployées, des piques plantées dans son garrot et des haridelles qui venaient s'offrir à ses coups.

Le torero hypnotisait la bête. Il s'approcha jusqu'à lui toucher le front avec la pointe des banderilles; puis il courut à petits pas, et le taureau, comme cédant à la persuasion, courut derrière lui, gagna avec lui l'autre côté de l'arène. Le monstre semblait apprivoisé par l'homme, lui obéissait dans toutes ses évolutions, jusqu'au moment où celui-ci jugea à propos de finir le jeu. Alors, tenant une banderille dans chaque main, il écarta les bras, dressa sur la pointe de ses pieds son corps svelte et bien découplé, marcha vers le taureau avec une majestueuse assurance et planta les dards enguirlandés dans le cou de la bête surprise.

Trois fois de suite il exécuta la même passe, aux acclamations du public. Ceux qui se considéraient comme des « connaisseurs [1] » prenaient maintenant leur revanche de l'enthousiasme suscité par Gallardo : « Celui-là, c'était un vrai torero. Ça, c'était de l'art pur!... »

Gallardo, debout contre la barrière, essuyait la sueur de son front avec un linge que lui avait donné Garabato. Puis il but un verre d'eau, les épaules tournées vers les arènes, pour ne pas voir les prouesses de son camarade. Hors du cirque, il estimait ses rivaux, avec cette fraternité que crée le péril; mais, dès qu'il était dans l'arène, tous devenaient pour lui des ennemis, et leurs succès le chagrinaient comme autant d'offenses. A cette heure, l'enthousiasme du public pour Fuentes lui faisait l'effet d'un vol commis au détriment de sa propre gloire.

Dès que parut le quatrième taureau, qui était pour lui, il s'ingénia à émerveiller le public par ses prouesses. Si quelque picador tombait, c'était lui qui déployait la cape et qui emmenait à l'autre extrémité du *redondel* la bête ahurie par les passes rapides, jusqu'à ce qu'elle demeurât immobile. Alors il lui touchait le mufle avec le pied, ou ôtait sa *montera* et la

1. *Inteligentes.*

lui posait entre les cornes. D'autres fois, par un audacieux défi, il abusait de la stupéfaction de l'animal, soit en lui présentant le ventre, soit en s'agenouillant à peu de distance et en se couchant presque sous son mufle.

Les vieux aficionados protestaient sourdement : « Des singeries, des bouffonneries que l'on n'aurait pas tolérées jadis !... » Mais ils étaient obligés de se taire, vaincus par les acclamations frénétiques du public.

Lorsqu'on sonna pour les banderilles, les gens s'ébahirent de voir que Gallardo prenait au Nacional ses « bâtons » et se dirigeait avec eux vers la bête. On protesta. Banderiller aussi ! Non, non ! Tout le monde connaissait sa faiblesse dans cette phase de la lutte. Cette *suerte*-là était pour ceux qui avaient fait leur carrière étape par étape, pour ceux qui avaient banderillé longtemps à côté des maîtres avant de devenir matadors. Mais Gallardo, lui, avait commencé par la fin, avait tué des taureaux aussitôt qu'il s'était produit dans les cirques.

— Non ! non ! — hurlait la foule.

De la contre-barrière, le docteur Ruiz lui cria, en agitant les mains :

— Laisse donc ça, mon garçon ! Toi, tu ne sais que l'essentiel, tuer la bête !

Mais Gallardo méprisait les avis du public et restait sourd à ses protestations, lorsqu'il sentait en lui-même la poussée de l'audace. Malgré le vacarme, il alla directement au taureau, et, sans que celui-ci fît un mouvement, pan ! il lui planta les banderilles. La paire, maladroitement posée, n'était pas bien à sa place, et, au sursaut de surprise que fit la bête, l'un des « bâtons » tomba. Mais qu'importait ? Avec cette indulgence que les foules montrent à leurs favoris, dont elles excusent et justifient tous les défauts, le public sourit de plaisir à voir cette audace. Alors, de plus en plus intrépide, Gallardo saisit d'autres banderilles et les planta, sourd aux admonestations des gens qui craignaient pour sa vie. Et il répéta le même exercice une troisième fois, toujours avec maladresse, mais avec tant d'audace que ce qui, pour un autre, aurait provoqué des sifflets, fut acueilli par une explosion d'admiration : « Quel homme ! comme la chance le favorisait, ce luron-là !... »

Sur les six banderilles, le taureau n'en avait gardé que quatre,

et si mollement posées que la bête paraissait ne pas sentir le *castigo*[1].

— Le taureau est encore « entier »[2], — criaient les aficionados sur les gradins, tandis que Gallardo, empoignant estoc et muleta, s'avançait vers lui, superbe et tranquille, confiant dans sa bonne étoile.

— Tous au large! — commanda-t-il de nouveau.

Puis, devinant que quelqu'un restait derrière lui sans obéir à son ordre, il retourna la tête. Fuentes le suivait, la cape sur le bras, feignant la distraction, mais prêt à lui porter secours, comme s'il pressentait un malheur.

— Laissez-moi, Antonio! — lui dit Gallardo sur un ton impératif, mais pourtant respectueux, comme s'il parlait à un frère aîné.

Et l'expression de sa physionomie était telle que Fuentes, haussant les épaules comme pour dire qu'il déclinait toute responsabilité, lui tourna le dos et s'éloigna un peu, certain que, d'un moment à l'autre, son intervention serait nécessaire.

Gallardo déploya la muleta sur la tête même de la bête, qui l'attaqua incontinent. Une passe.

— *Olé!* — rugirent les enthousiastes.

Mais la bête se retourna et fondit de nouveau sur le matador, avec un violent coup de tête qui lui arracha la muleta des mains. Le torero, se voyant désarmé et serré de près, dut courir vers la barrière; mais, au même instant, la cape de Fuentes arrêta l'animal. Gallardo, dans sa fuite, devinait la soudaine immobilité du taureau, et, au lieu de sauter la barrière, il s'assit sur le marchepied et y resta quelques secondes, contemplant son ennemi à quelques pas. La déroute aboutit ainsi à des applaudissements soulevés par cette ostentation de courage.

Gallardo ramassa la muleta et l'estoc, arrangea soigneusement l'étoffe rouge et vint se replacer vis-à-vis du fauve, mais avec moins de sang-froid, dominé maintenant par une colère meurtrière, par le désir de tuer le plus vite possible cette

1. « Châtiment » : — se dit des coups de piques ou de banderilles reçus par le taureau.

2. *Entero* : — se dit du taureau qui, après les coups de piques et de banderilles, conserve toute sa vigueur.

brute qui l'avait obligé à fuir sous les yeux de ses admirateurs. A peine eut-il fait une passe, il crut arrivé le moment décisif et il se mit en position, la muleta basse, la poignée de l'estoc à la hauteur des yeux. De nouveau le public protesta, craignant pour la vie du matador :

— Ne te risque pas!... Non, non!... Aïe!...

Une exclamation d'horreur ébranla tout le cirque; la foule se leva dans un spasme d'épouvante, les yeux agrandis, tandis que beaucoup de femmes se cachaient la face ou s'accrochaient convulsivement au bras le plus voisin. Le matador, en fonçant, avait rencontré un os au bout de son estoc, et, retardé par cet obstacle dans le mouvement fait pour se dégager, il avait été saisi par une des cornes et restait accroché à mi-corps, de sorte que ce gaillard fort et membru, soulevé de tout son poids, sautillait à la pointe comme une chétive marionnette, — tant qu'enfin la brute puissante le rejeta d'un coup de tête à plusieurs mètres de distance. Le torero retomba lourdement sur le sable, bras et jambes écartés, comme une grenouille qui serait vêtue de soie et d'or.

— Il est tué!... Un coup de corne dans le ventre! — criait-on sur les gradins.

Mais Gallardo, entre les capes et les hommes accourus pour le couvrir et le sauver, se releva. Il sourit, tâta ses membres, puis haussa les épaules, pour indiquer qu'il était sain et sauf. L'étourdissement de la chute, rien de plus, et la ceinture en lambeaux. La corne n'avait pénétré que dans cette enveloppe de forte soie.

Il alla ramasser « les ustensiles de mort[1] »; mais personne ne voulut se rasseoir : on était certain que la lutte serait brève et terrible. Gallardo aborda le taureau avec un aveuglement d'impulsif, comme si, après être sorti indemne de ses cornes, il ne croyait plus en leur pouvoir : il s'agissait pour lui de vaincre ou de mourir, mais tout de suite, sans retards et sans précautions. Ou la bête ou lui! Il voyait rouge, comme si ses yeux avaient été injectés de sang. Il entendait à peine, ainsi qu'un grondement lointain, venu de l'autre monde, la clameur de la foule qui lui conseillait la prudence.

1. *Trastos de matar.*

Il ne fit que deux passes de muleta, aidé par un capeador qui se tenait à côté de lui; et soudain, avec une rapidité de songe, comme par le déclic d'un ressort, il bondit sur le taureau et lui porta une estocade dont ses admirateurs dirent que c'était un éclair. Il engagea le bras si avant que, quand il le retira d'entre les cornes, il sentit le contact de l'une d'elles et fut poussé, chancelant, à plusieurs pas; mais il resta debout, et la bête, après un galop affolé, vint choir à l'autre bout de l'arène, les pattes pliées et la tête sur le sable, jusqu'à ce que le *puntillero*[1] lui eût porté le coup de grâce.

Le public délira d'enthousiasme. Course admirable! Des émotions à n'en pouvoir plus! Non, Gallardo ne volait pas l'argent des spectateurs : ce qu'il donnait valait plus que le prix de la place. Les aficionados auraient matière à causer trois jours, dans les cafés où ils se réunissaient. Ah! le brave, le sauvage!... Et les plus enthousiastes, pris d'une fièvre belliqueuse, regardaient de tous côtés comme pour chercher les tenants du parti adverse :

— Le premier matador du monde! Et je suis là pour répondre à celui qui prétendra le contraire!

Ce fut à peine si la fin de la course attira l'attention. Après les hauts faits de Gallardo, tout le reste paraissait fade et incolore.

Lorsque le dernier taureau succomba, une volée de gamins, d'amateurs de la basse classe, d'apprentis toreros envahit le *redondel*. Ils entourèrent Gallardo, l'escortèrent dans sa marche depuis la présidence jusqu'à la porte de sortie. Ils le bousculaient, voulaient tous lui serrer la main, toucher son costume. Finalement, les plus fanatiques, sans s'occuper des bourrades du Nacional et des autres banderilleros, empoignèrent le maître par les cuisses et le portèrent en triomphe, sur leurs épaules, à travers l'arène, puis dans les galeries et jusqu'en dehors du cirque.

Le matador, ôtant sa *montera*, saluait les groupes qui l'applaudissaient sur son passage. Enveloppé dans sa cape de luxe, il

1. *Puntillero* ou *cachetero*, torero qui, avec la *puntilla* ou *cachete*, poinçon triangulaire ou cylindrique, d'environ 30 centimètres et terminé par une sorte de lancette, achève le taureau par un coup porté à la jonction du crâne et de la colonne vertébrale.

se laissait porter comme une divinité, dressé avec orgueil au-dessus de ce fleuve de chapeaux cordouans et de casquettes madrilènes d'où jaillissaient des vivats enthousiastes.

Quand il se vit dans la calèche, au bas de la *calle* d'Alcalá, salué par la multitude de ceux qui n'avaient pas assisté à la course, mais qui déjà étaient au courant de ses triomphes, un sourire d'orgueil et la satisfaction de sa propre force éclairèrent son visage en sueur, où persistait la pâleur de l'émotion. Le Nacional, encore ému de la terrible chute faite par le maître, voulait savoir si celui-ci souffrait quelque part et s'il y avait lieu d'appeler le docteur Ruiz.

— Mais non! Une simple caresse!... Il n'y a pas de taureau qui puisse me tuer, moi!

Et néanmoins, comme si, parmi les fumées de son orgueil, venait de remonter à sa mémoire le souvenir des appréhensions du matin, et comme s'il croyait entrevoir dans les yeux du Nacional une expression ironique, il ajouta :

— C'est des idées qui me viennent avant d'aller au cirque. Quelque chose comme les vapeurs des femmes... Et pourtant tu as raison, Sebastián. Comment dis-tu ça?... Dieu *ou* la Nature, n'est-ce pas?... Eh bien, Dieu *ou* la Nature ne se mèle pas de tauromachie. Chacun se tire d'affaire comme il peut, avec son adresse ou avec son courage, sans que lui servent à rien ni les protections de la terre ni celles du ciel... Toi, Sebastián, tu as de la capacité : si tu avais étudié, tu aurais réussi dans une profession libérale...

Dans l'optimisme de sa joie, il considérait le banderillero comme un savant, sans prendre garde qu'il avait toujours accueilli par des moqueries les raisonnements embrouillés de ce brave homme.

En rentrant chez lui, il se heurta dans le vestibule à de nombreux admirateurs qui voulaient l'embrasser. Ils parlaient de ses prouesses avec de telles hyperboles qu'il lui semblait que ce ne fussent plus les siennes, tant elles avaient été exagérées et défigurées par les commentaires, pendant le court trajet du cirque à l'hôtel.

Remonté dans son appartement, il le trouva pleins d'amis, plein de messieurs qui le tutoyaient et qui, affectant le parler

rustique des gens de la campagne, des pâtres et des bouviers, lui disaient en lui frappant sur les épaules :

— Tu as été très bon! Je ne te dis que ça : très bon!

Il se débarrassa de cet accueil trop chaleureux en gagnant le corridor avec Garabato.

— Va expédier le télégramme pour la maison. Tu sais : « Rien de nouveau. »

Garabato voulait s'excuser : il lui fallait aider le matador à se dévêtir; les gens de l'hôtel se chargeraient d'envoyer la dépêche.

— Non : je veux que ce soit toi. J'attendrai ton retour... Et tu auras aussi à expédier un second télégramme... Tu sais : pour cette personne... pour doña Sol... Tu lui télégraphieras : « Rien de nouveau. »

VICENTE BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

SEDAN — DERNIERS EFFORTS[1]

Prévoyant la perte imminente du Calvaire d'Illy, le général Douay revient du bois de la Garenne sur les positions de la division Liébert quand, vers deux heures, un officier lui remet un message de Wimpffen, expédié à une heure : « Je me décide à percer l'ennemi pour aller à Carignan prendre la direction de Montmédy. Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à vous les troupes qui sont dans le bois [2]. »

Le commandant en chef se faisait d'inconcevables illusions. A ce moment, des directions d'Illy et de Givonne, « le flot de la déroute roule vers les fossés de Sedan, où vont s'engloutir les débris de notre pauvre armée ; il entraîne avec lui des fractions de tous corps et de toutes armes ; les obus arrivent de tous les points de l'horizon et prennent ces masses affolées de face, de flanc et à revers ; aux cris d'épouvante se mêlent les gémissements ; à notre droite une ambulance prend feu et s'écroule sous les obus ; tout autour de nous, les caissons d'artillerie sautent et augmentent par leurs éclats le nombre des victimes ; de toutes parts on voit errer, isolés ou par pelotons, des chevaux sans cavaliers, épaves sanglantes de l'héroïque charge de cavalerie qui vient d'être exécutée [3]... » Douay assiste impuissant, « le cœur gonflé de rage et de larmes », à ce désastre désormais irrémédiable. « Que faire ? que répondre aux

1. Voir la *Revue* du 15 août 1909.
2. Prince Bibesco, *op. laud.*, 154.
3. *Ibid.*, 155.

officiers qui viennent demander des ordres? Quel poste leur assigner? Quel espoir leur laisser[1]? »

Sans doute, la vaillante division Liébert, quoique débordée sur sa gauche, extrêmement réduite, accablée sous le nombre, traversée par les débris de nos escadrons, défend encore le terrain pied à pied, mais elle ne se bat plus que pour sauver l'honneur. D'ailleurs, depuis la perte du Calvaire d'Illy, elle risque d'être prise à revers. Comment, avec ces troupes épuisées, arrêter les bataillons allemands sans cesse renouvelés et couvrir la retraite? Douay fait répondre à Wimpffen que, réduit à trois brigades, sans artillerie et sans munitions, tout ce qu'il peut faire est « de se retirer du champ de bataille sans trop de désordre[2] ». Il prescrit à Liébert de rompre par échelons vers l'est, en résistant sur toutes les positions favorables, dont il va, en personne, faire la reconnaissance[3].

La situation est à peu près désespérée. Arrêtée dans son mouvement offensif pour faire tête à la cavalerie, l'infanterie allemande a repris sa marche. A droite, la *43e* brigade, sous les ordres de von Schkopp, gagne du terrain vers Cazal; à gauche, les quatre bataillons de la *19e*, venant des environs de Fleigneux, atteignent la route de Floing à Illy; au centre, les troupes qui ont débouché de Floing, s'avancent au nord et au sud du chemin de la ferme de Quirimont, et se portent partie vers l'est, partie vers le bois de l'Algérie. D'autres unités, trois bataillons environ, restées jusqu'alors au Hattoy comme soutien de l'artillerie, suivent en seconde ligne. La division Liébert est donc assaillie de front et de flanc par des forces considérables; en même temps sa ligne de retraite vers Sedan est très sérieusement menacée[4]. Malgré tout, elle se maintient encore, avec l'appui de deux batteries de la division Dumont qui, sur l'ordre de Ducrot, sont venues s'établir au Terme[5]. Les bataillons de la *19e* brigade sont très éprouvés par le feu parti des tranchées-abris. Ils gravissent les pentes

1. Prince Bibesco, *op. laud.*, 156.

2. Rapport du général Douay (Archives de la Guerre).

3. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition du général Douay (*Ibid.*).

4. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1178-1179.

5. Rapport du lieutenant-colonel Bonnin (Archives de la Guerre).

du plateau ; « mais ce mouvement est salué par une grêle de balles d'une telle violence que quelques groupes seulement, ralliés par les officiers autour des drapeaux, parviennent à s'élever péniblement d'assise en assise [1] ».

Vers trois heures trente, la retraite de la division Liébert commence par les 37e et 89e de ligne, qui vont occuper le bois de l'Algérie. Le 6e bataillon de chasseurs, après avoir arrêté l'ennemi par un feu violent à 400 mètres, se retire à son tour. La retraite du 5e de ligne s'effectue avec de faibles pertes, sous la protection de quelques compagnies groupées autour du drapeau. Le 53e se dégage également sans trop de difficultés, grâce à quelques contre-attaques partielles [2]. Tous ces mouvements sont exécutés en bon ordre, malgré le feu intense de l'infanterie et de l'artillerie adverses.

Dans cette malheureuse journée, la division Liébert a eu une conduite au-dessus de tout éloge, et l'on peut juger du retard qu'elle eût infligé à l'ennemi, si elle avait été placée dès le début de la matinée à la ferme de Champ-de-la-Grange et à Saint-Menges, avec son artillerie au Hattoy, de façon à barrer la sortie est du défilé de Saint-Albert [3].

Le plateau de Floing et la crête du Terme sont enfin aux mains des Allemands. Deux batteries viennent s'y établir et canonnent nos colonnes en retraite que quelques débris de notre artillerie cherchent à protéger [4]. Trois autres débouchent de Floing dans la direction de Sedan ; l'une d'elles essaie de tirer sur la place, mais les bouches à feu établies sur les remparts l'obligent à se retirer [5]. Entre trois et quatre heures la 43e brigade mêlée à des fractions du Ve corps s'avance à droite vers la Meuse et s'empare de Cazal, puis du cimetière de Sedan que les Allemands ne peuvent conserver toutefois, sous le feu venant des glacis. Sur les hauteurs au nord-est, les progrès de l'assaillant sont

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1179.

2. Rapport du général Liébert (Archives de la Guerre); Historiques manuscrits du 6e bataillon de chasseurs, des 5e et 37e de ligne (*Ibid.*).

3. Pertes de la division Liébert : Officiers, 32 tués, 89 blessés, 2 disparus; troupe : 346 tués, 1 012 blessés, 1 301 disparus.

4. Rapport du lieutenant de Lyonne (Archives de la Guerre); Rapport du capitaine Berquin (*Ibid.*).

5. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1183.

à peu près arrêtés, grâce à la fière attitude des bataillons de la division Liébert, qui rétrogradant en échelons, dans le meilleur ordre, met près de deux heures pour atteindre les abords des fortifications. Quelques unités embusquées dans des bouquets de bois, derrière des clôtures et dans des maisons, tiennent l'ennemi à distance jusqu'à la nuit[1].

La retraite de Liébert a découvert la gauche de la division Conseil-Dumesnil dont le flanc droit est menacé par les progrès de l'adversaire dans le bois de la Garenne, dont l'artillerie est d'ailleurs à peu près réduite à l'impuissance, et dont tous les bataillons, sauf un du 47e, sont engagés. L'occupation par l'ennemi de la crête du Terme fait tomber progressivement toutes les positions à l'est. La division Conseil-Dumesnil exécute sa retraite sous un feu d'artillerie violent. Deux bataillons du 47e, traversant au pas de course le vallon au sud, s'établissent sur la partie nord-est du plateau de l'Algérie et s'y maintiennent jusqu'à quatre heures trente[2]. Une partie du 99e se défend à outrance, tenant un bouquet d'arbres d'où elle est rejetée dans le bois de la Garenne, cernée et contrainte de déposer les armes[3]. Le général Conseil-Dumesnil, resté un des derniers sur la position, et n'ayant plus auprès de lui que trois hussards d'escorte est fait prisonnier[4]. Vers quatre heures, au moment de la suprême tentative de Wimpffen sur Balan, une des batteries de la division attelle cinq pièces et se porte sur la route de Bouillon. Elle ouvre le feu contre les batteries établies au sud-ouest de Wadelincourt, puis contre celles qui se trouvent au sud-est de Balan. Bientôt accablée, elle tente de gagner la Belgique par la route d'Illy, mais arrivée dans le bois de la Garenne, elle est entourée et forcée de se rendre[5].

Au moment de la retraite de la division Conseil-Dumesnil, le général Pellé veut prendre quelques dispositions pour faire rétrograder en bon ordre la brigade Gandil. Mais l'infanterie, démoralisée, reste « sourde à la voix de ses chefs[6] ». Les

1. Rapports du général Douay et du général Liébert (Archives de la Guerre).
2. Historique manuscrit du 47e de ligne (*Ibid.*).
3. Historique manuscrit du 99e de ligne (*Ibid.*).
4. Notes du capitaine d'état-major Mulotte (*Ibid.*).
5. Historique de la 10e brigade d'artillerie, 238.
6. Notes du capitaine Achard (Archives de la Guerre).

bataillons du 1er régiment de marche en particulier, dont les soldats savent à peine manier leur fusil, se débandent et se jettent dans les bois de la Garenne, entraînant avec eux les troupes voisines. Instinctivement tout reflue vers Sedan[1]...

*
* *

De midi à deux heures, la situation demeure à peu près stationnaire sur la haute Givonne. Maîtresse des points de passage de la rivière, la Garde termine son déploiement sur le front Daigny-Givonne, tandis que l'artillerie continue à bombarder le bois de la Garenne et à rendre presque intenables les crêtes de la rive droite. Les batteries françaises du 1er corps sont à peu près complètement éteintes; l'infanterie a reculé dans le bois ou sur les hauteurs qui dominent Fond-de-Givonne au nord. La brigade Bréger, de la division Wolff, a commencé vers midi son mouvement rétrograde : le 18e de ligne se porte, en échelons par bataillon, sur la crête à l'est de Triples-Levrettes; le 96e l'y rejoint vers deux heures et poursuit sa marche vers Sedan, suivi bientôt du 18e .Traversés à plusieurs reprises par des voitures, par de la cavalerie, par des fuyards en grand nombre, les deux régiments perdent de vue le général Wolff et finissent par aboutir aux glacis, puis dans la place, dont ils garnissent les remparts. Pourtant un bataillon du 96e et deux compagnies du 18e se dirigent sur Balan, où ils combattront encore avec Wimpffen. Un autre bataillon du 96e se jette dans le bois de la Garenne[2]. A la brigade du Houlbec, 2e de la division Wolff, les trois bataillons du 1er zouaves, séparés depuis le matin, errent sur divers points du champ de bataille aux abords du même bois. Vers trois heures, le gros du régiment se rassemble sur les glacis; 200 hommes environ combattent vers Cazal avec la division Liébert. Le 45e de ligne se dirige sur Sedan dès midi. L'artillerie de la division se replie sur la place vers une heure[3]. Toutes ces unités sont loin d'avoir

1. Historique de la division Pellé (*Ibid.*).

2. Rapports du colonel Bréger et du colonel Bluem (Archives de la Guerre).

3. Historiques manuscrits du 1er zouaves et du 45e de ligne (*Ibid.*); Notes du lieutenant-colonel Lecœuvre (*Ibid.*).

épuisé leur force de résistance : elles semblent démoralisées plutôt que défaites. La retraite de la brigade Montmarie, de la division Pellé, commence vers deux heures, bien que les 50e et 74e de ligne n'aient pas été engagés. L'artillerie ennemie crible d'obus ces colonnes, dont la majeure partie reflue vers Sedan, non sans quelque désordre [1]. Il en est de même du 3e régiment de tirailleurs et du 2e de marche, de la division de Lartigue [2].

Entre midi et une heure, le prince Georges de Saxe a ordonné à la 23e division de se porter sur Illy en suivant la vallée de la Givonne jusqu'à Daigny. Vers une heure, après l'arrivée des renforts attendus par le Ier corps bavarois [3], celle-ci se trouve rassemblée tout entière aux abords est de Monvillers. Le général de division, supposant que les Français ont entièrement abandonné les hauteurs de la rive droite, se met en marche en une seule colonne, formation peu appropriée à la situation tactique. A La Moncelle, le 46e brigade, arrêtée par d'autres troupes, revient sur la rive gauche et poursuit son mouvement vers Daigny, en arrière et à droite de la 45e. Le flanc gauche est à peine couvert, et la surprise est complète quand la compagnie de tête est accueillie à coups de fusil en approchant du petit bois à l'ouest de Daigny [4]. A la suite d'un combat long, acharné et assez confus, dans lequel interviennent des batteries allemandes de la rive gauche, cinq compagnies saxonnes parviennent à refouler vers Fond-de-Givonne les fractions françaises du 58e qui leur font face. D'autres unités saxonnes progressent en même temps sur les hauteurs à l'ouest de Haybes avec l'appui de deux bataillons du 2e grenadiers de la Garde, et rejettent également sur Fond-de-Givonne une partie du 34e de ligne [5].

La brigade Marquisan, du 12e corps, formée des 3e et

1. Historiques manuscrits du 16e bataillon de chasseurs, des 50e et 74e de ligne (Archives de la Guerre).

2. Historiques manuscrits du 3e tirailleurs et du 2e régiment de marche (*Ibid.*).

3. 3e division bavaroise et partie du IVe corps.

4. Suivant toute vraisemblance, c'étaient des fractions du 58e de ligne qui occupaient ce bois (Historique manuscrit du 58e, Archives de la Guerre).

5. Von Schimpff, *Das XII. Corps*, 176-178; *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1188-1189; Historique manuscrit du 34e de ligne (Archives de la Guerre).

4e régiments de marche, et placée précédemment à gauche du 58e, s'est repliée dès une heure sur le bois de la Garenne puis vers Sedan, sauf le 4e bataillon du 64e de ligne qui s'engagera plus tard aux abords de Balan [1]. Aussi les Saxons parviennent-ils sans difficulté jusqu'à Fond-de-Givonne, mais ils en sont bientôt chassés par un retour offensif des Français.

La division Goze, du 5e corps, s'est rassemblée dans les premières heures de la matinée sur les emplacements mêmes de ses bivouacs, c'est-à-dire sur les glacis voisins de la porte de Balan. Le 11e de ligne et un bataillon du 46e ont été détachés à Balan, d'où ils observent les bords de la Meuse. A sept heures, la division se porte au nord de Fond-de-Givonne, d'où elle exécute quelques marches et contre-marches vers le bois de la Garenne et le Vieux-Camp. Vers une heure et demie, elle se dirige sur Fond-de-Givonne que les Saxons évacuent en toute hâte; elle traverse ensuite la route de Bouillon et se déploie sur le plateau au sud, face à Daigny, dans une formation très dense et précédée de nombreuses compagnies en tirailleurs [2]. A gauche se sont ralliées des fractions des 22e, 34e et 58e de ligne, appartenant à la division Grandchamp. Les trois batteries divisionnaires, à peine en position, sont criblées d'obus qui arrivent de front, d'écharpe et à revers. Elles se maintiennent néanmoins avec énergie et couvrent l'infanterie ennemie, qui cherche à déboucher sur le plateau, de tout ce qu'elles ont de boîtes à mitraille [3]. Il leur est impossible toutefois d'arrêter les tirailleurs des *100e* et *101e* saxons, et surtout ceux du 2e régiment des grenadiers de la Garde qui, gagnant du terrain, gênent bientôt par leurs balles, le service des pièces [4]. Vers deux heures trente, les batteries, obligées de battre en retraite « sous une véritable pluie de projectiles »,

1. Journal de marche de la brigade Marquisan (Archives de la Guerre).

2. Journal de marche de la 2e brigade de la division Goze (*Ibid.*); Historiques manuscrits des 11e et 46e de ligne (*Ibid.*). — D'après le premier de ces documents, le mouvement aurait été ordonné par le général en chef. Wimpffen déclare au contraire en avoir été surpris (*Op. laud.*, 173).

3. Rapport du chef d'escadron Pérot, 19 octobre 1870 (Archives de la Guerre).

4. Rapports des capitaines commandant les 6e et 7e batteries du 6e (*Ibid.*).

exécutent cependant leur mouvement « en bon ordre et au pas des chevaux[1] ». Elles vont s'établir au Vieux-Camp.

Les quatre batteries de la 23e division ont déjà franchi la Givonne et pris position au nord de la route de Sedan. Les *100e* et *101e* solidement installés désormais sur les hauteurs à l'ouest de Daigny et de Haybes, le prince Georges de Saxe envoie également, par La Moncelle, l'artillerie de corps sur la rive droite de la Givonne, de sorte qu'en comptant l'artillerie déjà placée à l'est de Balan, vingt et une batteries allemandes couronnent les crêtes depuis Bazeilles jusqu'au nord-est de Fond-de-Givonne[2]. Grâce à cet appui formidable, l'infanterie allemande gagne du terrain sur le front de la division Goze, mais surtout sur le flanc gauche couvert seulement par les débris de la division de Grandchamp, qui cèdent et entraînent la retraite des troupes de Goze. Chaque régiment rompt par peloton en suivant la grande route et le faubourg de Givonne; les tirailleurs tiennent l'ennemi à distance[3].

Vers trois heures, le prince Georges de Saxe constate que, de toutes parts, les troupes françaises refluent sur Fond-de-Givonne et Sedan, tandis qu'une violente fusillade retentit dans le bois de la Garenne, que la Garde se prépare à aborder par Givonne. Dans ces conditions il ne juge plus possible le mouvement sur Illy. Considérant d'ailleurs la bataille comme gagnée, il estime qu'une continuation de l'offensive dans la zone d'action de la place causerait des pertes inutiles. Un compte rendu dans ce sens est adressé au commandant de l'armée de la Meuse, et la 23e division est maintenue sur place, sauf quelques fractions du *108e* et du *101e* dirigées vers le bois de la Garenne, afin de relier le XIIe corps à la Garde. Le prince royal de Saxe approuve ces dispositions et suspend le mouvement des troupes saxonnes encore en marche vers le nord.

A quatre heures, tout le XIIe corps est massé à Givonne,

1. Journal de marche de la 2e brigade de la division Goze.

2. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1192. — De la gauche à la droite : six batteries des Ier et IIe corps bavarois; quatre de la 8e division; sept de l'artillerie de corps du XIIe corps; quatre de la 23e division.

3. Journal de marche de la 2e brigade de la division de Goze.

sur les hauteurs à l'ouest de Haybes et de Daigny, et aux abords mêmes de Daigny[1].

La violente canonnade de l'artillerie de la Garde a presque complètement annihilé la défense de la lisière est du bois de la Garenne, quand, vers trois heures, la 1re division de la Garde se porte en avant. Après une dernière salve tirée par toutes les batteries, la première colonne d'attaque, forte de quatre bataillons, gravit les pentes à l'ouest de Givonne. Le bataillon de chasseurs, partant de Haybes, la flanque à gauche. La 1re brigade la suit par Givonne avec mission de se porter ensuite vers le saillant nord du bois, déjà occupé par des unités du XIe corps venues d'Illy[2]. Les Prussiens abordent le bois sans difficulté, mais à l'intérieur a lieu une série d'engagements confus livrés par des fractions françaises qui résistent parfois avec énergie, et dont la plupart ne se rendent qu'après avoir été enveloppées et avoir épuisé toutes leurs cartouches. Le 17e de ligne, en particulier, après avoir défendu longtemps la lisière nord contre les troupes ennemies du XIe corps venues d'Illy et de Chataîmont, est pris à revers par la Garde et contraint de se replier sur Quirimont. Scindé en deux tronçons, le régiment rallié par des isolés de tous les corps, continue la lutte aux abords de la ferme, quand la sonnerie de la cessation du feu se fait entendre, mêlée à des sonneries allemandes. Bientôt on aperçoit près de Quirimont un grand nombre de soldats français désarmés, entourés de groupes ennemis et criant : « Ne tirez pas, le général s'est rendu[3], on pose les armes ». En effet, déjà une quantité de fusils sont entassés à la porte de la ferme et le 17e, ne pouvant se faire jour sans tirer sur tant de Français, est obligé de se rendre[4]. Les fractions du 1er zouaves et du 78e de ligne, enveloppées de toutes parts, en vinrent à la même extrémité après une résistance très honorable. Le 3e bataillon du 96e, plus heureux, se défendit jusqu'à la nuit et parvint à gagner Sedan[5].

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1191-1193.
2. *Ibid.*, 1195-1196.
3. Il s'agissait vraisemblablement du général de Fontanges (Rapport du général de Fontanges, Archives de la Guerre).
4. Rapport du colonel Weissenburger (*Ibid.*). — D'après l'Historique du 17e, le drapeau aurait été détruit et ses débris enterrés.
5. Rapport du colonel Bluem (Archives de la guerre).

Tandis que le bois de la Garenne est ainsi abordé par l'est et par le nord, il est également envahi par l'ouest. Les deux batteries du XIe corps en position près du Terme canonnent d'abord la lisière où se portent deux bataillons et demi, qui atteignent assez facilement la route d'Illy à Sedan, non loin de la ferme Quirimont. Un autre groupe, d'environ cinq bataillons, pénètre dans le bois entre les chemins qui conduisent de Cazal et de Floing à Quirimont. Un troisième, fort de six bataillons, opère concentriquement contre le saillant sud-ouest où tiennent encore des fractions du 47e de ligne, qui finalement, entourées et sans cartouches, mettent bas les armes. Enfin un dernier groupe, appuyant plus à droite jusqu'à la route de Sedan à Illy, remonte vers le nord et prend à revers les dernières troupes françaises qui s'obstinent à tenir. Parmi elles, le 14e bataillon de chasseurs ne se rend qu'au moment où toute résistance est devenue impossible [1]. A cinq heures, le bois de la Garenne est tout entier à l'ennemi. A ce moment, une partie des réserves du Ve corps entre en ligne. La *20e* brigade, avec deux escadrons de dragons, arrive au Calvaire d'Illy, derrière la gauche de la *19e*. La *17e* brigade, venant du bois du Hattoy, atteint Cazal et pousse un bataillon sur la hauteur au sud-est. La *18e* reste au Champ-de-la-Grange. Les 2e et *4e* divisions de cavalerie ont atteint dans l'après-midi les environs d'Illy. Une brigade et l'artillerie de la 2e division ont suivi l'infanterie sur les hauteurs au sud; le reste a été rappelé, dès quatre heures, à Donchery et Frénois, afin de s'opposer éventuellement à une sortie des Français dans cette direction. La *4e* division franchit la Givonne pour intercepter la route de Bouillon [2].

Après l'engagement de la *1re* division de la Garde dans la partie nord-est du bois de la Garenne, un bataillon est allé occuper La Chapelle. La 2e division reste à l'est de Haybes jusque vers cinq heures et se rapproche ensuite de Givonne. L'artillerie de corps traverse ce village pour gagner le Calvaire d'Illy. La division de cavalerie se tient derrière les batteries du Ve corps [3].

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1699-1201; Historique du 14e bataillon de chasseurs (Archives de la Guerre).

2. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1201.

3. *Ibid.*, 1202.

*
* *

Après avoir examiné la situation sur le front du 7e corps, Wimpffen a acquis la conviction de l'impossibilité d'une retraite vers Mézières pendant le jour. Les manœuvres en lignes intérieures que — suivant ses déclarations postérieures aux événements — il aurait conçues dans la matinée, ne lui paraissent plus possibles. Il prend alors le parti de tenir jusqu'à la nuit et de se replier alors vers l'ouest[1].

Vers midi, il se rend au Vieux-Camp, point central et dominant, d'où il embrasse l'ensemble de la bataille. Il y rencontre Lebrun et Ducrot. Celui-ci exprime de nouveau le regret que, dans la matinée, on n'ait pas donné suite à son projet de concentration sur Illy et fait valoir la nécessité d'exécuter ce mouvement sans retard. Wimpffen objecte que l'opération, impossible quelques heures auparavant, est encore plus irréalisable à ce moment. Lebrun est du même avis[2].

Douay ayant manifesté des inquiétudes au sujet des troupes qui occupent le bois de la Garenne, Wimpffen prescrit de les renforcer et, s'étant rendu sur ce point, il constate par lui-même que, sous un feu d'artillerie intense, certaines d'entre elles sont très démoralisées avant d'avoir combattu[3].

Vers une heure, il revient au Vieux-Camp. Le cercle de feu se rétrécit de plus en plus. Douay mande que sa situation est critique. Déjà quelques éléments des 1er et 7e corps refluent en désordre vers la place. Désormais Wimpffen doit renoncer à l'espoir de se maintenir sur ses positions jusqu'à la nuit. Telle est également l'opinion de Lebrun[4].

La belle contenance du 12e corps suggère alors un autre projet au général de Wimpffen : joindre à ces troupes toutes les forces disponibles des 1er et 5e corps « pour jeter une fraction de l'armée ennemie dans la Meuse », et se frayer une

1. Rapport du général de Wimpffen (Archives de la Guerre); général de Wimpffen, *op. laud.*, 168.

2. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Lebrun (Archives de la Guerre).

3. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 166.

4. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Lebrun.

issue dans la direction de Carignan. C'est une résolution désespérée, qui peut permettre, non de sauver l'armée, mais de succomber honorablement. Wimpffen fait écrire dans ce sens à Douay et à Ducrot. Le premier est chargé « de couvrir la retraite »; le second marchera, avec tout ce qu'il pourra réunir, sur La Moncelle et Bazeilles, tout en assurant avec le 7e corps la possession du Calvaire d'Illy[1]. Les divisions Goze et de Lespart, du 5e corps, sont mises à la disposition de Lebrun, qui leur prescrit de se placer en deuxième ligne, derrière l'infanterie de marine[2]. Enfin, vers une heure quinze, Wimpffen adresse à l'Empereur la lettre suivante, qui fut portée en double expédition par les capitaines d'état-major de Saint-Haouen et de Lanouvelle :

« Sire,

« Je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan.

« Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage[3]. »

L'Empereur ne voulut pas adhérer à cette proposition. Il se contenta de manifester au capitaine de Lanouvelle le désir d'être informé de toutes les phases de l'action qui allait s'engager et, croyant devoir expliquer et justifier son refus, il ajouta « qu'il ne pouvait se faire prendre[4] ».

Le message de Wimpffen parvient à Ducrot vers trois heures au moment où, suivant le mouvement de retraite de ses troupes, il arrive sous les murs de Sedan seul, séparé même

1. Rapports des généraux Wimpffen et Lebrun; prince Bibesco, *op. laud.*, 154.

2. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Lebrun (Archives de la Guerre); général de Wimpffen, *op. laud.*, 170. — Ces dispositions ne sont pas relatées dans le rapport du général de Wimpffen. L'ordre ne semble pas être parvenu au général Ducrot (*La Journée de Sedan*, 45). Le général de Wimpffen ne disposait, assure-t-il, que d'un petit nombre d'officiers d'ordonnance et d'état-major (Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Wimpffen).

3. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 170.

4. Journal inédit du capitaine de Lanouvelle. — Les mots placés entre guillemets le sont également dans le manuscrit. L'auteur semble donc citer textuellement les paroles de l'Empereur.

de son escorte[1]. Déjà le drapeau blanc, arboré par l'ordre de l'Empereur, flotte sur l'un des bastions. Ducrot, Douay et quelques autres généraux tiennent conseil et jugent utile de pénétrer dans la place, afin d'en examiner les défenses et de savoir ce qui se passe vers le sud-est. Ils constatent avec le général Dejean, commandant le génie de l'armée, combien les moyens de résistance sont précaires. Ils placent cependant quelques soldats sur les parapets et dans les chemins couverts, mais ces hommes, démoralisés et découragés, quittent le poste dès qu'on les perd de vue. Ducrot prend le parti de traverser la ville pour se mettre en communication avec Wimpffen.

« A l'intérieur de Sedan, le spectacle était indescriptible; les rues, les places, les portes étaient encombrées de voitures, de chariots, de canons, de tous les impedimenta d'une armée en déroute. Des bandes de soldats, sans fusils, sans sacs, accouraient à tout moment, se jetaient dans les maisons, dans les églises. Aux portes de la ville, on s'écrasait. Plusieurs malheureux périrent piétinés. A travers cette foule, accouraient des cavaliers ventre à terre, des caissons passant au galop, se taillant un chemin au milieu de ces masses affolées. Les quelques hommes qui avaient conservé un reste d'énergie ne semblaient s'en servir que pour accuser et maudire : « Nous avons été trahis, criaient-ils, nous avons été vendus par les traîtres et les lâches! » Il n'y avait évidemment rien à faire avec de tels hommes[2]... »

En présence de cet effondrement, Ducrot et Douay décident de se rendre à la sous-préfecture et de conférer de la situation avec l'Empereur. Napoléon III n'a plus cette figure froide et impassible qui lui est habituelle : sa physionomie altérée et ses traits ravagés trahissent les cruelles émotions et les souffrances physiques auxquelles il est en proie. Dès qu'il aperçoit Ducrot, le souverain exprime ses vifs regrets de la nomination de Wimpffen au commandement de l'armée et ajoute que seul le mouvement prescrit par Ducrot eût pu la sauver. Puis à ce moment critique, où il sent tout s'effondrer — l'armée et l'empire, — revenant sur les faits antérieurs à la

1. Dans *la Journée de Sedan*, Ducrot a donné une heure plus tardive.
2. Général Ducrot, *op. laud.*, 46.

guerre, il rend justice aux avertissements et aux conseils du général et reconnaît qu'il aurait dû en tenir plus sérieusement compte. L'Empereur se tait un instant poursuivant le cours de ses pensées douloureuses, évoquant à la fois le passé irrévocable et l'avenir si compromis, et le silence rend plus saisissant encore le bruit du dehors. L'air est en feu; les obus tombant sur les toits entraînent des pans de maçonnerie qui s'abattent avec fracas sur le pavé. L'éclatement des projectiles se mêle au grondement de 600 bouches à feu, « épouvantable canonnade qui fut entendue jusque devant Metz par le prince Frédéric-Charles [1] ».

L'Empereur se montre surpris d'entendre la bataille se continuer quand, depuis quelque temps déjà, le drapeau parlementaire a été arboré. Il annonce son intention d'avoir une entrevue avec le roi de Prusse; il espère obtenir des conditions avantageuses pour l'armée. Ducrot répond qu'il ne compte pas beaucoup sur la générosité de l'adversaire et propose de tenter une sortie à la nuit. L'Empereur objecte le désordre et l'encombrement de la ville, ainsi que la démoralisation des troupes. A son avis, « une tentative de cette sorte n'aboutirait qu'à une nouvelle effusion de sang ». Peut-être réussirait-il, avec quelques officiers, à s'échapper; mais il ne fallait plus songer à sauver l'armée.

Cependant la canonnade, loin de diminuer, redouble d'intensité. L'incendie se déclare sur plusieurs points de la ville. Acculées aux murailles, entassées dans les fossés et dans les rues, les troupes subissent des pertes très fortes. Des obus éclatent à tout instant dans le jardin et la cour de la sous-préfecture : « Il faut absolument faire cesser le feu », dit nerveusement l'Empereur. Montrant à Ducrot une table : « Écrivez là ». Et le souverain dicte : « Le drapeau parlementaire ayant été arboré, les pourparlers vont être ouverts avec l'ennemi; le feu doit cesser sur toute la ligne ». Puis comme le général regarde l'Empereur, celui-ci ajoute : « Maintenant, signez. — Oh non! Sire, je ne peux pas signer. A quel titre signerais-je? Je commande le 1er corps. C'est le général de Wimpffen qui est général en chef. — Vous avez raison; mais je ne sais pas où est le

1. Général Ducrot, *op. laud.*, 48.

général de Wimpffen; il faut que quelqu'un signe. — Faites signer par son chef d'état-major, ou par le plus ancien général de division, qui est le général Douay. — Oui, répond l'Empereur, faites signer par le chef d'état-major[1]. »

Ducrot sort et communique les ordres de l'Empereur au colonel Robert, qui se met à la recherche du général Faure et le trouve dans la citadelle. Faure se refuse énergiquement à signer : « Je viens de faire abattre le drapeau blanc, ajoute-t-il; ce n'est pas moi qui le ferai relever[2]. »

Sur ces entrefaites, le général Lebrun a été reçu par Napoléon III. Il attendait, pour mettre le 12e corps en mouvement[3], que la division Goze eût occupé l'emplacement prescrit, quand il constate que des fractions de plus en plus nombreuses des 1er et 7e corps refluent en désordre vers Sedan. Redoutant de voir cet exemple suivi par d'autres troupes encore compactes, il se rend en toute hâte à la porte de Balan et fait fermer la barrière. Le remède est d'ailleurs insuffisant : de tous côtés, les soldats débandés se jettent dans les fossés. Lebrun poursuit alors son chemin jusqu'à l'enceinte et fait lever les ponts-levis. Puis il a la fâcheuse idée de pousser jusqu'au quartier général, afin de rendre compte de ce qui se passe soit à l'Empereur, soit au maréchal de Mac-Mahon. Arrivé malgré mille difficultés à la sous-préfecture, Lebrun est introduit aussitôt auprès de Napoléon III qui, sans lui laisser le temps d'exposer la situation, manifeste à nouveau son étonnement d'entendre la lutte se continuer quand, « depuis plus d'une heure », il a demandé un armistice en faisant hisser le drapeau blanc sur la citadelle.

1. Général Ducrot, *op. laud.*, 50; Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Ducrot (Archives de la Guerre). On observera qu'il faut s'en rapporter au général Ducrot seul pour le récit de cette entrevue.

2. Notes du colonel Robert (Archives de la Guerre).

3. Dans une lettre datée d'Aix-la-Chapelle, 20 octobre 1870, et adressée au général de Wimpffen, Lebrun déclare n'avoir pas reçu, vers une heure, l'ordre de tenter avec son corps d'armée une trouée vers Carignan (*Étoile belge* du 26 octobre 1870). Wimpffen répondit aussitôt qu'il avait donné verbalement, entre une heure et deux heures, « l'ordre positif » à Lebrun de commencer le mouvement (général de Wimpffen, *op. laud.*, 283). Lebrun ne relate pas ces instructions dans sa déposition au Conseil d'Enquête sur les Capitulations, mais dans son ouvrage *Bazeilles-Sedan* il reconnaît avoir reçu l'ordre de faire un effort sur Bazeilles (p. 120).

Lebrun objecte justement qu'il est impossible que ce signal ait été aperçu de toutes les troupes, sur un champ de bataille d'une si grande étendue. D'ailleurs il est peu vraisemblable que l'on cesse le feu à la vue du drapeau blanc. Ce n'est pas ainsi, observe-t-il enfin, que, suivant les lois de la guerre, on demande un armistice, mais en envoyant au quartier général ennemi un parlementaire muni de pleins pouvoirs. Lebrun propose de charger de cette mission le général Gresley, son chef d'état-major[1].

L'Empereur lui dicte alors la lettre suivante :

Sous Sedan, le 1er septembre 1870.

« Je soussigné, commandant en chef de l'armée française, ai l'honneur d'adresser à M. le général en chef de l'armée allemande une demande d'armistice, pendant la durée duquel il sera possible de traiter des conditions également acceptables pour les deux armées.

« *Le général en chef de l'armée française*[2]. »

Napoléon III ajoute que cette pièce doit être signée du général de Wimpffen. Lebrun part à sa recherche, dans la direction de Balan. Des officiers de la maison militaire de l'Empereur, croyant que le général Lebrun lui-même est désigné comme parlementaire[3], le font suivre par un sous-officier de cavalerie portant au bout d'une lance un fanion blanc. Lebrun ne tarde pas à s'en apercevoir, mais il se borne à prescrire au sous-officier de rester à grande distance[4].

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Lebrun (Archives de la Guerre).

2. Général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 133. — « J'ai cru comprendre que l'Empereur, parfaitement édifié sur l'insuccès complet de ses armes, d'après les rapports des généraux Ducrot et Douay qu'il avait vus avant moi, n'avait pas voulu attendre que la déroute fut générale, sans rien faire en vue d'obtenir de l'ennemi des conditions moins dures » (Notes personnelles du général Lebrun, Archives de la Guerre).

3. Le rapport du Conseil d'Enquête sur la capitulation de Sedan le déclare par erreur. Ducrot se trompa également sur la mission exacte dont était chargé Lebrun (*op. laud.*, 51).

4. Général Lebrun, *op. laud.*, 134 et 284-288.

*
* *

Après avoir attendu pendant une heure la réponse de l'Empereur, le général de Wimpffen se rendant compte de la nécessité d'agir sans tarder davantage, réunit des fractions de tous les corps massées aux abords nord-est de Sedan et se place à leur tête avec son état-major[1]. En même temps, il donne à la division de Vassoigne l'ordre de se porter en avant[2]. Il est trois heures environ. Toutes ces troupes, comptant 5000 à 6000 hommes, suivent la route de Bouillon et gravissent ensuite les hauteurs qui dominent Fond-de-Givonne au sud. Peu à peu elles appuient vers le sud-ouest et viennent combattre dans les jardins, les clôtures et les vergers attenant à Balan[3].

Surpris de n'avoir pas aperçu le reste du 12e corps, Wimpffen se rend à Balan où il espère rencontrer Lebrun[4]. Vers quatre heures, un officier d'ordonnance de l'Empereur le rejoint et lui remet une lettre du souverain. Jugeant la tentative sur Carignan « impraticable », Napoléon III le prévient que le drapeau blanc a été hissé sur la citadelle. Il invite Wimpffen à faire cesser le feu et le charge de négocier avec l'ennemi[5]. Wimpffen refuse de lire le message de l'Empereur et de se conformer à ses instructions. Il entre dans Sedan pour appeler à lui toutes les troupes qui y sont accumulées et pour tenter encore un effort. Il parvient à entraîner à sa suite quelques fractions dans la direction de Balan[6].

Lebrun survient à ce moment. Apercevant le fanion blanc dont il est suivi, Wimpffen ne lui laisse même pas le temps de parler : « Non, non, s'écrie-t-il, je ne veux pas de capitulation ; qu'on fasse disparaître tout de suite ce drapeau blanc.

1. Rapport du général de Wimpffen (Archives de la Guerre).

2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 172.

3. *Ibid.*, 173; Journal de marche de la division de Vassoigne (Archives de la Guerre).

4. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Wimpffen (Archives de la Guerre).

5, Napoléon III à Wimpffen, Wilhemshöhe, 3 octobre 1870.

6. Rapport du général de Wimpffen (Archives de la Guerre); Conseil d'Enquête sur les Capitulations, déposition Wimpffen (*Ibid.*).

Je veux qu'on continue de se battre [1]. » Lebrun tente de lui expliquer qu'il n'a qu'une mission à remplir : lui faire connaître le désir de l'Empereur de demander un armistice. Il le supplie de prendre lecture du pli qu'il apporte. Wimpffen s'y refusant obstinément, Lebrun lui conseille d'aller exposer ses projets à l'Empereur. Wimpffen reprend la direction de Sedan non pour se rendre auprès du souverain, mais pour faire sortir d'autres troupes de la ville [2].

La situation s'aggrave en effet à chaque instant au nord-ouest de Bazeilles. A onze heures quinze, la 5e brigade d'infanterie bavaroise, formant deux lignes, s'est portée vers Balan à travers les prairies qui bordent la Meuse. La gauche se dirige sur le village, le centre sur le parc du château qui constitue un saillant au sud-est, la droite sur les hauteurs découvertes au nord. Les troupes avancées du Ier corps bavarois rallient les unités dont elles font partie, sauf trois compagnies du 7e bataillon de chasseurs, qui se sont avancées vers Balan et quelques fractions des 3e et 10e régiments qui demeurent en position sur la crête au nord-est du village. Déjà elles ont engagé la fusillade avec les tirailleurs du 8e bataillon de chasseurs déployés en avant du chemin creux conduisant de Balan à la cote 215. Cinq batteries françaises luttent péniblement contre neuf batteries allemandes établies aux abords de la Platinerie [3].

Au moment où les Bavarois, en marche sur Balan, arrivent à bonne portée, la majeure partie du 8e bataillon de chasseurs ouvre le feu. Le général Carteret-Trécourt fait intervenir aussitôt : à droite, deux compagnies du 2e zouaves; à gauche, deux compagnies du 36e de ligne [4]. Le 11e de ligne se trouve depuis le matin dans les jardins qui entourent Balan, mais la partie sud-est du village n'est guère occupée que par quelques fractions d'infanterie de marine, qui ont évacué

1. Général Lebrun, *op. laud.*, 135; général de Wimpffen, *op. laud.*, 173. D'après Wimpffen, un de ses officiers d'ordonnance fit jeter le fanion à terre.

2. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, dépositions Lebrun et Wimpffen (Archives de la Guerre).

3. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1143.

4. Rapport du général Carteret-Trécourt 18 mai 1871 (Archives de la Guerre); Rapport du chef de bataillon Viénot, 25 septembre 1870 (*Ibid.*).

Bazeilles. Aussi les Bavarois pénètrent-ils presque sans résistance dans Balan. Bientôt ils occupent en forces le petit bois et les maisons qui avoisinent le cimetière et repoussent une contre-attaque de deux bataillons du 11e de ligne. Mais, dans le parc, le 1er bataillon du 2e zouaves leur oppose une résistance acharnée; il faut, pour le déloger, l'intervention des troupes de seconde ligne. A midi quinze seulement, les zouaves abandonnent leur point d'appui [1].

Sans espoir d'être secouru et menacé d'être tourné par Fond-de-Givonne, le général Carteret-Trécourt a préparé sa retraite vers le Vieux-Camp. Il place sur une crête, à 300 mètres au nord de la position, derrière une haie parallèle au chemin creux, un bataillon du 36e de ligne et les 2e et 3e bataillons du 2e zouaves. Un autre bataillon du 36e et deux compagnies de zouaves s'établissent aux ailes de la première ligne pour recueillir les défenseurs du parc. Une fusillade de pied ferme, d'une extrême violence, s'engage alors sur cette partie du champ de bataille. La retraite de la brigade Carteret-Trécourt s'effectue dans de bonnes conditions [2].

Vers une heure de l'après-midi, la 5e brigade bavaroise est en position sur la face nord de Balan vis-à-vis du 11e de ligne et d'éléments du 2e zouaves. Un retour offensif, dirigé vers l'angle nord-est du parc, rejette même les Allemands dans l'intérieur. L'arrivée de fractions de la 6e brigade rétablit le combat en faveur de l'assaillant et lui permet, vers deux heures trente, de reprendre ses emplacements primitifs. Plusieurs tentatives pour gagner du terrain échouent et, à partir de trois heures, les Bavarois se bornent à conserver leurs positions. En raison du manque de munitions et de la dissociation de ses unités, la 5e brigade est ramenée en arrière et remplacée par les bataillons encore disponibles de la 6e [3].

Sur ces entrefaites, la brigade Abbatucci, de la division de Lespart, jusqu'alors en réserve au Vieux-Camp, s'est mise en marche, vers deux heures trente, dans la direction de Balan. Traversant la route de Bouillon, à l'ouest de Fond-de-Givonne,

1. Historique manuscrit du 11e de ligne (Archives de la Guerre); *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1144.

2. Rapport du général Carteret-Trécourt.

3. *Historique du grand État-Major prussien*, VII, 1203-1204.

elle gravit les hauteurs au sud de la chaussée, précédée de nombreux tirailleurs. Une grande quantité d'isolés et de groupes séparés de leurs régiments se joignent à ce mouvement offensif qu'appuie une batterie, restée au Vieux-Camp. La droite de la brigade, un peu désunie, pénètre dans la partie nord-ouest de Balan et progresse ensuite le long de la lisière occidentale. Deux compagnies bavaroises postées sur ce point sont débordées et rejetées dans la grande rue ; elles entraînent dans leur fuite les unités qui s'y trouvent[1].

Le général von der Tann fait avancer trois bataillons à peine reconstitués de la 5e brigade ; il charge la 4e de la défense de Bazeilles, tandis que la 1re va s'établir sur les hauteurs au nord, auprès des batteries. Lorsque vers trois heures quinze, les trois bataillons poussés vers Balan en atteignent les abords, la situation de la 6e brigade est devenue « excessivement critique ». Vigoureusement attaquées de front et débordées sur leur gauche, les troupes bavaroises qui occupent le village « se rabattent... à la débandade, par les deux rues longitudinales, vers les débouchés sud-est, dont elles ferment ainsi l'accès aux renforts qui arrivent précisément[2] ». Seul un bataillon parvient à se frayer un passage au travers des groupes qui refluent pêle-mêle sur la chaussée et à se maintenir dans les maisons au sud de l'église.

L'aile gauche de la brigade Abbatucci a dû surmonter de plus grandes difficultés. Le 3e bataillon du 27e n'a pu s'emparer du parc et du bois voisin qu'après « un combat long et meurtrier[3] ». Finalement la 6e brigade bavaroise bat en retraite en échelons, non sans laisser aux mains des Français de nombreux prisonniers, et en entraînant deux des bataillons de la 5e envoyés pour la recueillir. A ce moment, le 3e bataillon du 27e reçoit des renforts. Coupé du gros de la brigade Marquisan, le 4e bataillon du 64e, sous les ordres du commandant Moch, s'est dirigé en très bon ordre vers la porte de Balan. De là, il gagne le parc où Moch réunit à sa troupe quantité

1. Rapport du général Abbatucci (général de Wimpffen, *op laud.*, 344); Historiques manuscrits du 19e bataillon de chasseurs et du 27e de ligne (Archives de la Guerre).

2. *Historique du grand État-Major prussien*, VII, 1206.

3. Historique manuscrit du 27e de ligne (Archives de la Guerre).

d'isolés. Il place en réserve ceux qui n'ont plus de cartouches, afin de les utiliser dans le cas où il faudrait combattre à la baïonnette. Il répartit les autres et les compagnies de son bataillon sur deux lignes, la seconde devant se substituer à la première après épuisement des munitions. Sans compter ce qui reste du 3e bataillon du 27e, il y a là environ 1 500 combattants pourvus de cartouches et 300 maintenus en arrière. A quelque distance de l'extrême gauche, se trouvent deux mitrailleuses et deux canons de 4 qui, après avoir tenté de contrebattre l'artillerie bavaroise, sont bientôt réduits au silence. Moch recommande de ne tirer qu'au commandement et à bonne portée. Bientôt deux colonnes bavaroises débouchent d'un petit bois : l'une pour enlever le parc, l'autre pour s'emparer des bouches à feu. Accueillies par un feu nourri et bien ajusté, elles tourbillonnent un instant sur place et battent en retraite « avec la plus grande rapidité ». Aussitôt les batteries bavaroises couvrent le parc d'une grêle d'obus, qui causent des pertes sérieuses aux défenseurs. Moch profite d'une accalmie pour mettre en sûreté les deux mitrailleuses. Le lieutenant Pavot, du 17e bataillon de chasseurs, accompagné d'une trentaine d'hommes, se glisse jusqu'aux bouches à feu et les ramène près du parc, puis à la porte de Bouillon « avec le sang-froid le plus digne d'éloges[1] ».

***

Vers quatre heures, Wimpffen est entré à Sedan, afin de réunir quelques fractions et de tenter avec elles un dernier effort à Balan. Il s'avance jusqu'à la place Turenne, appelant sur tout son parcours les troupes au combat et les invitant à le suivre si elles ne voulaient pas se trouver bientôt dans l'obligation de déposer les armes. Autour de lui, pour galvaniser tous ces hommes découragés, ses officiers répètent : « Bazaine arrive, Bazaine arrive! » Ainsi, à la fin de la bataille de Waterloo, annonçait-on l'approche des colonnes de Grouchy. Quelques groupes se rallient autour de Wimpffen, mais un grand nombre de soldats refusent de lui obéir,

1. Rapport du commandant Moch (Archives de la Guerre); Historique manuscrit du 17e bataillon de chasseurs (*Ibid.*).

déclarant que le drapeau parlementaire flotte sur la citadelle par ordre de l'Empereur. Néanmoins Wimpffen, à force d'exhortations, parvient à réunir environ 2000 hommes de tous les corps et deux bouches à feu qu'il entraîne dans la direction de Balan.

Arrivé dans l'intérieur de ce village, Wimpffen rencontre Lebrun et lui demande s'il ne juge pas possible, avec ces troupes, de « faire quelque chose encore ». Lebrun répond qu'on peut certainement les sacrifier, mais sans espoir d'obtenir un résultat utile. Il se déclare prêt toutefois à se conformer aux intentions du commandant en chef et se place auprès de lui, en tête de la colonne. Le général Pellé amène à ce moment un certain nombre d'isolés du 1er corps, ralliés autour d'une fraction du 16e bataillon de chasseurs [1].

A la sonnerie de la charge, tous ces braves se lancent au pas de course dans la grande rue, les ruelles latérales, les jardins, et dans l'espace compris entre Balan et la Meuse. Des éléments du 19e bataillon de chasseurs et du 27e de ligne, de la brigade Abbatucci, se joignent à ce mouvement offensif. Malgré une grêle de balles, les Français parviennent, presque d'un seul élan, jusqu'au carrefour situé près de l'église. Là les Bavarois, embusqués dans une grande maison et derrière les murs du jardin, opposent une résistance plus énergique. Le capitaine Desmazières accourt avec quatre pièces de la 6e batterie du 6e. Chargés à peu près à l'abri, les canons sont amenés à bras dans la rue et font brèche dans les murs. Les servants font des pertes sensibles : les lieutenants Pravaz et Degorge servent les pièces comme de simples canonniers. Les Bavarois abandonnent la maison, qui est aussitôt occupée. Balan est repris presque en entier : l'ennemi ne conserve que le dernier bâtiment situé au débouché de la grande rue, et quelques clôtures avoisinantes. Plusieurs fractions, dont une compagnie du 1er zouaves et un groupe de soldat du 19e bataillon de chasseurs, poussent même au delà de la sortie sud-est du village [2].

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, dépositions des généraux de Wimpffen et Lebrun (Archives de la Guerre); Historiques de la 2e division du 1er corps et du 16e bataillon de chasseurs (*Ibid.*).

2. Rapport du capitaine Desmazières, 3 septembre 1870 (Archives de la

L'artillerie bavaroise s'occupe aussitôt de préparer la reprise de Balan. Une batterie rejoint d'abord la grande ligne de bouches à feu en position sur les hauteurs à l'ouest de La Moncelle, puis elle se porte jusqu'à 800 mètres du village et ouvre le feu sur la partie sud et sur l'église. Deux autres, traversant Bazeilles, s'établissent au débouché nord-ouest. En même temps les batteries bavaroises, gardant leurs emplacements, et l'artillerie de corps du IVe corps, occupant les pentes à l'ouest d'Aillicourt, dirigent leurs feux sur Balan, « de sorte qu'une grêle d'obus s'abat à la fois de l'est et du sud sur le village, les jardins qui l'entourent et les hauteurs voisines [1] ».

Quelque temps auparavant, tandis que l'infanterie bavaroise luttait encore pour la possession de Balan, trois bataillons de la *1re* brigade et neuf compagnies prussiennes se sont avancés, à son aide, jusqu'à la sortie nord-ouest de Bazeilles; puis, vers quatre heures, ces troupes se sont mises en marche sur Balan de part et d'autre de la grande route. Mais les fractions chassées du village par l'offensive de Wimpffen viennent en désordre se jeter dans ces unités fraîches et les entraînent quelque temps dans leur retraite. Les colonnes se reforment pourtant et progressent jusqu'à l'entrée de Balan : deux bataillons occupent la lisière sud-est, tandis que les Français rétrogradent à l'intérieur [2].

Le retour offensif de Wimpffen sur Balan a fait croire à l'état-major allemand que l'adversaire n'a pas encore renoncé à l'idée d'un effort général dans ce secteur du champ de bataille, afin de percer sur Carignan. Vers cinq heures, de nouvelles dispositions sont prises pour parer à cette éventualité. La 2e brigade du Ier corps bavarois se porte au nord de Bazeilles; la 3e reçoit l'ordre de se tenir prête à La Moncelle. Trois régiments de cuirassiers bavarois se rassemblent sur les pentes à l'ouest de cette localité ainsi que deux régiments de chevau-légers et deux escadrons des ulans de la Garde. Après s'être reformés peu à peu, les bataillons de la 3e division bava-

Guerre); Historiques manuscrits du 19e bataillon de chasseurs et du 27e de ligne (*Ibid.*).

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1209.

2. *Ibid.*

roise se déploient en avant de la 2e brigade entre Bazeilles et Balan. Une brigade du IVe corps se porte derrière les batteries bavaroises, sur les hauteurs au nord de Bazeilles. Le XIIe corps appuie un peu à gauche pour former réserve aux abords de La Moncelle [1].

Ces mesures ont à peine reçu un commencement d'exécution que le général de Wimpffen, voyant fondre les troupes qu'il a entraînées à sa suite, perd enfin courage et juge nécessaire de rétrograder : « Je vois, dit-il à Lebrun, que nous ne sommes pas suivis et qu'il n'y a plus rien à faire. Donne des ordres pour que toutes nos troupes effectuent leur retraite sur Sedan. Je vais donner ma démission de général en chef, tu prendras le commandement à ma place. — Donner ta démission ! Tu n'y penses pas. Ta démission ne sera pas acceptée ; si elle l'était, d'ailleurs, ce ne serait pas moi, dans tous les cas, qui devrais être appelé à te remplacer, ce serait le plus ancien des commandants de corps d'armée. Il est bien entendu que tu me donnes l'ordre positif de faire exécuter la retraite pour faire entrer nos troupes dans Sedan ? — Oui. — Eh bien, alors, je vais faire en sorte que le mouvement de retraite ne soit pas précipité ; les troupes se replieront, en disputant pied à pied le terrain à l'ennemi ; je les ferai entrer successivement dans Sedan, et puis, lorsque je croirai qu'aucun de nos soldats n'est plus dehors, j'y entrerai moi-même et ferai fermer derrière moi la barrière de l'avancée [2]. »

Lebrun réunit quelques fractions qui protégèrent de leur mieux le mouvement rétrograde et tinrent les Bavarois à distance. Près de l'entrée de la ville, des appels de clairon répétés rappelèrent les soldats attardés. Quand Lebrun ne vit plus arriver personne, il franchit la barrière avec les officiers de son état-major, disposa à droite et à gauche, sur la banquette intérieure du parapet une centaine d'hommes qu'il avait retenus, et leur donna l'ordre d'en défendre les approches [3].

1. *Historique du grand État-Major prussien.*, 1210-1211.

2. Général Lebrun, *op. laud.*, 140-141. — Dans son ouvrage, *Sedan*, le général de Wimpffen ne relate pas cette conversation.

3. Général Lebrun, *op. laud.*, 142.

L'infanterie bavaroise traverse ou contourne Balan sans rencontrer de résistance sérieuse : tout se borne à quelques engagements partiels avec des fractions embusquées dans les maisons et les jardins. Le commandant Moch, après de brefs pourparlers entamés par les Bavarois, se maintient dans le parc Philippoteaux jusqu'à six heures trente et ramène son détachement à Sedan [1].

Les Bavarois viennent d'arriver sous les murs de la place quand le feu cesse du côté des Français ; en même temps un drapeau blanc apparaît sur la porte. Apprenant que les négociations sont engagées, les troupes allemandes suspendent également la lutte.

Pendant ces engagements au sud-est de Sedan, deux autres tentatives de trouée se produisent. Vers quatre heures trente, le général Wolff réunit quelques centaines d'hommes appartenant pour la plupart au 1er corps, et donnant un bel exemple de bravoure, il gravit à leur tête les hauteurs au nord-est de Fond-de-Givonne. D'autres fractions débouchent du village vers l'est. Quelques bouches à feu établies au nord-est de la ferme de la Garenne, près du saillant du bois, appuient cette offensive désespérée. Surprises, les troupes de la 45e brigade plient d'abord sous le choc. Mais le général Wolff est grièvement blessé. L'artillerie saxonne ouvre le feu, renforcée ensuite par les batteries à cheval de la Garde. Les Français sont bientôt contraints de faire demi-tour, et les Allemands, les poursuivant, arrivent également sur ce point jusqu'aux abords des glacis. Le prince royal de Saxe fait avancer toute l'artillerie du XIIe corps et de la Garde, afin de canonner la place. Mais, sur ces entrefaites, on apprend que des négociations sont entamées et les hostilités cessent également en ce point [2].

Au nord-ouest de Sedan, le chef d'escadrons d'Alincourt tente un suprême effort pour s'ouvrir un passage.

Vers quatre heures, il part des glacis avec le 2e escadron du

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1211 ; Rapport du commandant Moch (Archives de la Guerre).

2. Souvenirs inédits du général Wolff (Archives de la Guerre) ; *Gaulois* du 23 novembre 1876 (récit d'un témoin oculaire) ; *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1213, 1216.

1er cuirassiers et se met en marche par la route de Mézières, suivi des capitaines Haas et Blanc, du capitaine d'état-major Mangon de la Lande, du lieutenant d'état-major Lafuente. Les lieutenants Théribaut et Garnier, les sous-lieutenants Anyac et de Montenon dirigent les pelotons. Quatre sous-officiers et une vingtaine de cavaliers du 1er escadron rallient, chemin faisant, ainsi que le sous-intendant Seligman-Lui, une fraction du 5e escadron dirigée par le capitaine Fuchey et le sous-lieutenant Diehl, enfin le lieutenant de chasseurs d'Afrique de la Moussaye.

A peine la colonne, forte d'une centaine d'hommes, arrive-t-elle au faubourg de Gaulier, qu'elle est accueillie à coups de fusil par les tirailleurs prussiens qui occupent les maisons. La charge sonne. La colonne traverse le faubourg à toute allure et poursuit sa course parcourant ainsi environ 1 500 mètres sous le feu de fractions ennemies embusquées sur les pentes au nord de la route. Une barricade de voitures mises en travers de la chaussée arrête l'élan des cuirassiers. Le capitaine Mangon de la Lande et le lieutenant Théribaut tombent percés de balles; le capitaine Haas est blessé à l'épaule; son cheval est tué ainsi que ceux du capitaine Blanc et du sous-intendant Seligman-Lui. Les sous-lieutenants Anyac et de Montenon sont mis hors de combat. Le commandant d'Alincourt parvient, avec une fraction de la colonne, à tourner l'obstacle, mais pour se heurter bientôt à une ligne de cavalerie prussienne déployée entre la Meuse et Floing. Il tombe blessé à son tour et est fait prisonnier avec ce qui reste de cette vaillante petite troupe [1].

Des hauteurs au sud-ouest de Frénois, le roi de Prusse constate que l'artillerie allemande balaie tout l'espace sur lequel l'armée française est refoulée. Des officiers du grand Etat-Major, envoyés en reconnaissance, annoncent que derrière les fronts de l'armée allemande, à l'est et à l'ouest de Sedan, se trouvent des réserves suffisantes pour faire face à toutes les tentatives de trouée que les Français pourraient tenter. Dès lors, on juge « qu'une puissante action de l'artillerie contre les derniers points de refuge de l'adversaire »

1. Historique manuscrit du 1er cuirassiers (Archives de la Guerre); *Choses vues* (*Revue de Paris* du 15 septembre 1906).

sera « le moyen le plus propre à le convaincre du caractère désespéré de sa situation et à le déterminer à déposer les armes [1] ».

Vers quatre heures, le Roi prescrit à toute l'artillerie disponible sur la rive gauche de la Meuse de faire converger ses feux sur Sedan. Les batteries würtembergeoises appelées de Donchery prennent position de part et d'autre de la grande route, à l'est de Bellevue et de Frénois. Cette violente canonnade produit des ravages terribles parmi les troupes françaises entassées en masses confuses dans les rues et dans les fossés de Sedan. Les généraux Guyot de Lespart et Girard sont mortellement frappés, le premier sur la place Turenne, l'autre non loin de là. Les soldats affolés se réfugient pêle-mêle dans les maisons, dans les caves, partout où s'offre un abri. Des incendies se déclarent sur plusieurs points de la ville. Une compagnie de chasseurs bavarois s'approche par Torcy de la porte de France. Elle n'y rencontre qu'une faible résistance, et un de ses pelotons se dispose à franchir les palissades quand les défenseurs, cessant le feu, arborent le drapeau blanc et ouvrent des pourparlers.

La lutte est terminée : l'armée française n'a plus qu'à se rendre ou à mourir.

COMMANDANT ERNEST PICARD

1. *Historique du grand État-Major prussien*, VIII, 1215.

MARLY

A une lieue de Versailles, le promeneur qui descend vers la Seine, par les bois, rencontre une clairière herbeuse, resserrée entre de vieux bosquets dont les ramures n'ont pu se soustraire encore à une discipline surannée. La vue est bornée par une colline verdoyante, mais s'échappe vers Paris sur un lointain que barre un viaduc moderne. Quelques vieux murs au ras du sol, des vestiges de bassins défaits, un abreuvoir solennel : c'est un des cimetières de la grâce française et tout ce qui reste de Marly.

***

Une page célèbre de Saint-Simon sur la création de Marly, contribua à former des légendes autour du château de Louis XIV. Le roi cherchant un lieu « sans vue ni moyen d'en avoir » pour construire « un ermitage », se laissant peu à peu entraîner à des dépenses qui arrivaient « aux milliards », plantant des forêts entières, détruisant des bois pour établir des pièces d'eau, puis comblant des pièces d'eau pour ravoir des bois, — voilà un mélange d'exagérations et d'erreurs, propre à s'adapter à l'image qu'on se fait de Louis XIV et destiné par là même à une longue vie, et aux citations fréquentes des écrivains mal informés. La vérité est différente.

Le 18 novembre 1738, Luynes écrivait : « On commença à bâtir Marly en 1677, au mois de septembre. Le roi chargea

M. Mansart de lui chercher un endroit aux environs de Versailles où il trouvât de la vue, de l'eau et des bois. Le lieu où est situé le château lui parut favorable et M. Mansart en rendit compte au roi. Tout était bois. On mit un nombre prodigieux de paysans pour couper ces bois. On bâtit d'abord les douze Pavillons tels qu'ils sont aujourd'hui, au moins pour le dehors; on éleva ensuite le Pavillon du château ». Luynes tenait ces renseignements de M. Delotte, contrôleur des bâtiments de Fontainebleau, et qui avait, semble-t-il, travaillé à la construction de Marly.

M. Piton, dans un livre sur le village de Marly-le-Roi, cite encore un passage des mémoires manuscrits d'Antoine de Bois, concierge et garde-meuble de la chancellerie à Saint-Germain, porte-arquebuse du roi. Le 8 juin 1679, le roi aurait fait une promenade afin de chercher un lieu convenable pour construire un château, dans les environs de Versailles et de Saint-Germain, « où il put jouir quelquefois d'un repos et être en son particulier avec quelques personnes de sa cour les plus favorisées, où il put y avoir des bois, des eaux et de la vue; s'étant trouvé fortuitement dans une espèce de marais où la situation se trouva assez convenable à son dessein, y ayant trouvé quelques sources d'eau ramassées dans un aqueduc qui avait été construit vers l'an 1653 par le sieur Franchine pour les faire conduire à Saint-Germain, y ayant trouvé aussi une belle échappée de vue du côté de la rivière, le lieu entouré de plusieurs bois taillis, tout cet aspect fit déterminer Sa Majesté sur le champ à choisir et à prendre ce terrain. »

Enfin, en novembre 1686, — c'est le témoignage le plus ancien puisque Antoine de Bois écrivait vers 1715, — le *Mercure galant,* dans une description du château, parlait de la belle vue qu'on en avait et ajoutait : « La dépense la plus considérable de cette maison a été dans l'accommodement qu'il a fallu faire pour combler ce vallon qui était marécageux, pour donner de l'étendue au jardin et pour faire un plan aussi extraordinaire que celui de cette situation ». On aurait quelque peine à tirer une idée claire de toutes ces contradictions si les archives ne donnaient des renseignements plus précis.

Nous ne pouvons décider, il est vrai, qui, du roi ou de Mansart, découvrit l'emplacement du château ; mais nous pouvons affirmer presque sûrement que le roi connaissait le vallon de Marly. La baronnie de Marly lui appartenait dès 1676 : il l'avait achetée à la famille Bossuet. Il avait fait faire, en 1669, et non en 1653 comme dit Antoine de Bois, des travaux afin de conduire l'eau du vallon à Saint-Germain, et Louis XIV s'intéressait assez à ces sortes de choses pour être venu en personne examiner l'œuvre de ses ingénieurs. Au surplus, ses chasses durent l'amener dans ces parages : les forêts de Marly jouxtaient toutes celles que le roi possédait dans les environs. L'emplacement était boisé : il n'y eut point, contrairement aux dires de Saint-Simon, de forêts à planter, point d'arbres à transporter dispendieusement de Compiègne ou d'ailleurs ; il fallut, en vérité, déboiser pour pouvoir construire. Mais qui a raison sur les autres points, de Saint-Simon, de Luynes ou du *Mercure*? Louis XIV chercha-t-il un emplacement « sans vue ni moyen d'en avoir »? voulut-il, au contraire, de l'espace et de beaux horizons?

En 1699, le Roi fit enlever une colline qui se trouvait au-dessus de l'abreuvoir. Il semble pourtant qu'il faille donner tort à Saint-Simon : Marly n'était point un lieu si ridiculement choisi. Le *Mercure de France* écrit, en 1686, que du château on aperçoit Saint-Germain et ses environs. On peut reprocher au grand Roi des dépenses démesurées ; il ne faut pas l'accuser d'incohérence : dès le début il voulut faire de Marly ce qu'il en fit, et si Saint-Simon eût été moins malveillant, il eût été forcé de convenir que le plan du château, de ses dépendances et du parc, était trop spécial pour n'avoir pas été conçu, à l'origine même, au moins dans ses grandes lignes, tel qu'il fut exécuté.

Les travaux furent commencés en septembre 1677, dit Luynes ; après juin 1679, dit Antoine de Bois. La date de 1676, avancée par Aug. Guillaumet, dans son album sur Marly, paraît également erronée. M. Guiffrey, en publiant les *Comptes des Bâtiments du Roi*, déclare que les travaux n'ont pas dû commencer avant juillet 1679, car il n'a pu trouver de payement antérieur. M. de Nolhac, qui s'est occupé brièvement de Marly dans un article de journal, en 1901,

prend parti pour juin 1679. Il faut remonter plus haut encore.

Il se trouve aux *Archives nationales* un registre (o[1] 1 490), intitulé : *Extrait général de ce que chacun des ouvrages de Marly a coûté depuis le 4 décembre 1683 jusqu'à la fin du mois d'avril 1699, où est compris tous les ouvrages dont le sieur de Ruzé, ci-devant contrôleur dudit Marly, a eu connaissance depuis le commencement du susdit Marly jusqu'à la fin du mois d'avril de ladite année 1699.*

Les sommes portées dans ce registre ne sont pas exactement toutes celles retrouvées dans les *Comptes des Bâtiments du Roi*. Le sieur de Ruzé en donne lui-même les raisons, qu'il serait sans intérêt de répéter ici. Mais ce qui importe, c'est de remarquer que le sieur de Ruzé a consulté les *États de quinzaine* qui ne nous sont point parvenus et où les sommes étaient détaillées plus que dans les comptes définitifs. Le premier paiement relevé est du 22 mai 1679 : ce n'est donc point le 8 juin 1679, comme le veut Antoine de Bois, que l'emplacement a pu être choisi par le Roi. Il est probable qu'il faut remonter d'une année : une année ne semble pas être un temps trop long pour établir le plan détaillé de constructions aussi considérables. C'est vers la fin de 1678 que Louis XIV dut se décider à placer son « Ermitage » à Marly : les architectes se mirent aussitôt à l'œuvre; au mois de mai de l'année suivante, les ouvriers commencèrent les premiers travaux.

On connaît la disposition générale de Marly : une sorte de fer à cheval fort étroit d'où la vue s'étend jusqu'à Saint-Germain.

En haut du vallon, le château, de forme quadrangulaire, de quarante-deux mètres de côté, s'élevait sur une terrasse de marbre blanc, qu'entouraient des grilles en fer forgé et dorées en partie, et qu'ornaient des groupes d'enfants et de sphinx. Gabriel père, dans son article sur Marly, du dictionnaire de La Martinière, a écrit :

Toutes les faces extérieures de ce palais sont superbement décorées par des peintures à fresques avec pilastres d'ordre corinthien, feints de marbre et ornés de bases et de chapiteaux feints d'or. Divers cartouches et ornements singuliers renfermant des bas-reliefs mêlés de guirlandes de fleurs en coloris ornent les faces et le tout

est couronné d'un entablement sur lequel s'élève une balustrade au pourtour, dont les piédestaux sont feints de marbre et les balustres couleur d'or, sur les angles de laquelle sont des groupes d'enfants qui accompagnent des corbeilles de fleurs en sculpture et des vases sur les trémeaux; et dans le milieu des faces sont des frontons renfermant de grands bas-reliefs de sujets différents, couronnés par d'autres groupes, accompagnés de fleurs, le tout sans combles qui paraissent étant au-dedans derrière les balustrades.

Au-dessous du château, dans la ligne de fond du vallon, s'étageaient quatre pièces d'eau, de chaque côté desquelles se trouvaient six pavillons reliés par des berceaux de verdure. Derrière, à droite et à gauche, deux bosquets furent dessinés dans la forêt, celui de Luciennes et celui de Marly, avec des allées, des statues, des jets d'eau et des jeux.

Le château était réservé au Roi et à la famille royale; il avait au centre un immense salon octogone, à l'italienne, se terminant en coupole et de la hauteur de l'édifice entier, qui avait deux étages. Les courtisans étaient logés dans les pavillons et dans d'autres constructions placées à droite et à gauche du château, les unes près de la chapelle et de la salle des gardes, qui formaient l'entrée du côté de Versailles, les autres masquant les communs et célèbres pour la perspective que Rousseau y avait peinte à fresque. L'originalité de ces édifices résidait, à part ce plan très particulier, en ce qu'ils étaient tous peints à fresque, du moins le château et les pavillons. L'idée venait de Louis XIV, qui avait cru diminuer la dépense : il n'avait pas pensé que les frais constants de restauration rendraient cette économie illusoire. Mais pour imaginer sous leur aspect véritable ces splendeurs disparues, il faut placer tous ces bâtiments, d'une coquetterie un peu solennelle, dans un bouquet de fleurs et de verdures : le grand attrait de Marly, tous les mémoires le répètent, ce sont les jardins. Le Roi en payait à forfait l'entretien 18 000 livres par an, environ 100 000 francs au taux actuel de l'argent. Ceux qui visitaient la cour de France emportaient de Versailles une vision de grandeur qu'aucun autre palais royal ne leur donnait; de Marly, ils gardaient le souvenir d'un de ces lieux d'élection « qui touchent et où l'on aimerait à vivre ». Le parc offrait une infinité d'avenues, de ronds-points et de sentiers, des

salles de verdure, des cascades et des allées d'eaux. Il y avait les jeux les plus divers. Chaque bosquet avait sa vasque de marbre. A l'ombre des feuilles bruissantes, s'y réflétait le geste d'une statue. Le tout, malgré une ordonnance supérieure et un goût de symétrie si raffiné qu'il n'engendrait aucune monotonie, était rendu plus charmant, et parfois imprévu, par les accidents naturels d'un terrain assez restreint pour la réunion de tant de beautés, justement choisi pour ses proportions mesurées, afin « de n'y point dépenser », et forcé, violenté, souvent en une nuit, par la fantaisie du roi.

*
* *

Deux grands noms sont liés à la création de Marly : Mansart et Le Brun.

Mansart ne conçut point seulement le plan des bâtiments; ce fut lui encore qui ordonna tous les jardins. L'éditeur de Saint-Simon, M. de Boislisle, voulait que les jardins fussent l'œuvre de Le Nôtre, mais les témoignages contemporains lui donnent tort. Le *Mercure galant* et Gabriel père sont tout à fait affirmatifs à cet égard : Mansart est le seul architecte des palais comme des jardins. Louis XIV d'ailleurs le récompensa royalement : en 1682, il le nomma premier architecte; en 1685, conseiller du Roi en ses conseils, intendant et ordonnateur alternatif des bâtiments; en 1702, un an après qu'on estime ne plus pouvoir rien faire pour embellir Marly, Mansart est élevé au rang de surintendant. Tout autant que les honneurs, les gratifications lui étaient venues : il reçut 20 000 livres en 1681 avec un terrain pour construire une maison à Versailles, et 15 000 livres l'année suivante.

Le Brun fournit les dessins de la décoration peinte à fresque du château et de six pavillons. Le *Mercure galant* l'affirme. M. Guillet de Saint-Georges, dans les *Mémoires sur les membres de l'Académie de peinture*, dit au contraire qu'il dessina les fresques du château et des douze pavillons, mais qu'on n'exécuta sur ses projets que le premier pavillon de gauche et le deuxième de droite. C'est en effet fort probable, car la décoration des derniers pavillons, nous le savons d'autre part,

était conçue tout autrement que celle des premiers, sur des données beaucoup plus simples. Les dessins originaux de Le Brun, conservés au Louvre et dans la collection Bottolier-Lasquin, et les *Divers dessins de décoration des pavillons inventés par M. Le Brun, 1er peintre du Roi,* gravés par Chatillon, ne correspondent pas exactement entre eux, pas plus qu'avec les élévations qui se trouvent dans les albums des Archives et de la Bibliothèque nationale; on peut seulement assurer que Le Brun n'exécuta pas lui-même les fresques dont il avait dessiné les projets. Les Comptes des Bâtiments en font foi. Les peintres employés à ce travail furent Monier, Nocret, Bonnemer, Rambour, Simon, Le Moyne, et enfin Rousseau, l'auteur de *la Perspective*. M. Jouin, il est vrai, dans son livre sur Le Brun, dit que Rousseau, entravé par la révocation de l'édit de Nantes, abandonna les fresques du bâtiment principal et que Meunier, son disciple, peignit ensuite les douze pavillons sur les dessins de Le Brun. Nous avons déjà vu quels furent les peintres chargés de cette besogne, et Rousseau, en 1686, un an après la révocation de l'édit de Nantes, recevait encore des paiements « pour des ouvrages de peinture en perspective, qu'il a fait à cinq pavillons et autres endroits du château de Marly », ainsi que « pour des peintures faites aux attiques des six pavillons des deux ailes de Marly du côté de Saint-Cyr ». Il toucha une somme totale de 40 777 livres, 4 sols, 1 denier, et ne travailla certainement pas aux fresques du château proprement dit.

Au reste, les discussions sur la part qui revient à chacun des artistes qui travaillèrent à Marly ne présentent pas un grand intérêt : leurs œuvres sont abolies; il ne nous reste qu'à en rêver. C'est plutôt à l'ordonnateur qu'il faut s'attacher. Tout un côté de la personnalité de Louis XIV prend un relief saisissant par l'étude des Archives et des Comptes des Bâtiments. Plus que partout se développe et se contente, à Marly, sa manie de construire.

La première année, en 1679, on dépensa 450 000 livres à Marly, dont environ 250 000 pour la maçonnerie et plus de 100 000 pour les fouilles et les transports de terre. L'année suivante, les dépenses allèrent à 483 601 livres : on procéda à la couverture du château proprement dit, qui, contrairement

aux dires de Luynes, ne fut pas construit le dernier; on commença à peindre à fresque quelques-uns des pavillons; on termina une des pièces d'eau et on apporta déjà des caisses d'oignons de fleurs.

En 1681, on construit les murs de clôture et deux réservoirs. Les sculpteurs Briquet, Caffiers, Le Hongre et Jouvenet s'établissent à Marly et commencent divers travaux. En 1682, des pièces d'eau sont creusées et des terrassements entrepris, comme toutes les années précédentes. Caffier travaille aux sculptures des boiseries du grand salon. De nouveaux peintres, de nouveaux sculpteurs, des doreurs complètent l'armée d'ouvriers et d'artistes occupés au château. Le 29 juillet, on déballe des caisses de sculptures venues de Rome. En 1683, des pièces d'eau sont encore creusées, des gazons sont semés, les perrons du château établis; on installe les offices et des cuisines provisoires. Et il semble que tous les artistes de France soient réunis à Marly : Nocret, Bonnemer, Le Moyne sont occupés aux fresques; Baptiste et Fontenay peignent des dessus de portes; Mazeline fait des sculptures dans le grand salon et Jouvenet dans les vestibules; Caffiers et Miché-Amourette sont chargés des ornements des portes; Le Hongre est occupé à d'autres travaux. Enfin Mazeline, Le Comte, Vanapstal, Mazière, Lespingola, Legros, Laviron, Mosnier, Vauclère, Carlier, Netrel, Cornu, Prou et Masson exécutent les groupes de stuc qui devaient être placés l'année suivante au pourtour du château, et tous détruits en 1685.

En 1683, le château était meublé. L'ameublement de chacun des appartements réservés aux membres de la famille royale serait d'une description peu intéressante. Selon le premier inventaire du 9 octobre 1683, le mobilier des salons et des quatre passages des appartements bas se composait de seize banquettes et de quarante-huit tabourets couverts d'un brocart fond blanc avec quatre couleurs, garni de franges d'or. Les bois étaient sculptés et dorés. Le mobilier de l'appartement du roi était couvert de damas rouge cramoisi avec des franges d'or; les rideaux étaient de damas blanc. Dans l'appartement de la reine, le damas était vert, garni d'or. Elle ne l'occupa point, car elle mourut cette même année 1683. Ce fut plus tard l'appartement de madame de Maintenon. Au cours de la brève

existence de Marly, l'ameublement fut modifié à plusieurs reprises, mais c'était surtout dans les teintes des damas ou des brocarts qu'étaient apportés les changements. En 1688, pour ne citer que la première modification, la tapisserie de la chambre du roi avait, par le haut et par le bas, une bordure de brocart fond d'or filé, avec des fleurs d'or et de soie et des arabesques de toutes couleurs; dans la hauteur, alternaient des laizes de ce même brocart et des laizes de damas rouge. Les fauteuils étaient couverts de bandes de brocart, fond d'or, à fleurs d'or et d'argent avec des coqs et des oiseaux au naturel, enfermant un carré de damas rouge. Partout des tableaux, dont plusieurs encastrés dans les murs, et aussi des Gobelins, tels que ceux que cite un inventaire de 1701 et qui représentaient le triomphe des dieux d'après Raphaël, des sujets de la fable : *Vulcain et Mercure*, *Psyché*, *Bacchus et Silène*, *Psyché au Bain*, d'après Jules Romain, le *Jugement de Pâris*, le *Mariage d'Alexandre et de Roxane*, l'*Enlèvement d'Hélène*, d'après Raphaël.

Au mois de novembre, Louis XIV donna une première fête à Marly. Citons le *Mercure galant* :

Le roi invita dernièrement Madame la Dauphine à une simple promenade à Marly. Il s'y rendit le premier parce que cette Princesse s'y rendit en chaise à cause de sa grossesse. Elle y fut accompagnée d'un fort grand nombre de dames. On y vit d'abord les eaux. On se promena et l'on joua ensuite dans le grand salon. Je ne vous décrirai pas encore ce délicieux palais : il faut attendre qu'il soit achevé.

Le Roi était rayonnant de joie. Il avait ménagé une surprise aux dames. Après qu'on eut un peu joué, il leur dit : « Je viens d'apprendre que l'Oyselier est ici et qu'il a apporté des choses assez curieuses. Voyons-les, et si ce qu'il apporte est beau nous le jouerons ». L'Oyselier était un marchand célèbre de bijoux et d'objets de luxe, dont il avait rempli les salles du premier étage du château. C'étaient une profusion de cannes à pommeaux garnis de diamants, des porcelaines de Chine, des cabinets ornés de plaques d'or et d'argent, des tapis d'Orient, des joyaux, « raretés et hardes » comme robes de chambre et rubans tissés d'or. On en fit une loterie et les courtisans com-

prirent bientôt qu'il ne leur en coûterait rien. « Il s'éleva alors une espèce de petit bruit causé par des acclamations et formé par un concert de louanges au Roy. »

En 1684, tandis que l'on commence à poser les berceaux de fer aménagés pour relier entre eux par un chemin de verdure les pavillons, Dumoiselet, Poisson et Lefebvre peignent cinquante-huit dessus de portes. On met des vases dans le parc. Le grand lustre est pendu au salon et La Lande sculpte des boiseries pour six tableaux de Van der Meulen, encastrés dans les murailles.

Les dépenses grandissent d'année en année; en 1685, elles atteignent 677 111 livres. C'est que l'on construit les bâtiments des offices, de la chapelle et de la salle des Gardes, et que déjà, bien avant que tout soit terminé, les transformations, les démolitions commencent : les vieilles offices — vieilles de deux ans — sont détruites, les statues de stuc, placées autour du château, sont renversées; le mur de clôture est démoli; des pièces d'eau sont supprimées. Le Roi, enfin, fait disparaître une colline au bas du vallon : elle gênait la vue.

On commence aussi à établir une administration de Marly. On donne à forfait l'entretien des jardins et des fontaines. Dès 1684, nous avons le *Journal* de Dangeau pour mieux préciser l'état des travaux et surtout pour mettre en lumière l'intérêt que le Roi y prenait.

De 1684 au premier voyage du 2 septembre 1686, Louis XIV fit 15 promenades à Marly et y donna en outre 21 fêtes, — dîners ou soupers. — Sourches remarque, à propos des deux premiers voyages (du 3 au 5 et du 22 au 25 septembre 1686), que les bâtiments ne sont pas encore assez considérables pour loger beaucoup de monde et que le Roi n'emmène à Marly qu'une fort petite cour. Après cette date, il y eut donc encore des constructions nouvelles, mais il y eut surtout des transformations et des embellissements.

Le Roi s'en occupa avec une véritable passion. Les attiques du château et des pavillons lui paraissaient trop basses : il fit faire des modèles de toile pour un projet d'exhaussement et se décida finalement pour des ornements sculptés qui ne furent terminés qu'en 1689. Les bosquets et le parc sont l'objet de remaniements et de créations considérables : on établit les

jeux de l'anneau tournant et du trou-madame; on place des statues de marbre et de bronze. Le Roi et Monseigneur sont toujours là pour choisir les emplacements. Dans le parc et la forêt, on fait des routes si nombreuses, dit Dangeau, « que c'est présentement le plus beau lieu du monde pour courre le cerf ».

Pendant quelques années, de 1690 à 1695, les dépenses diminuèrent sensiblement. Il en était de même pour Versailles. A Marly, sauf une année, elles ne dépassèrent pas 100 000 livres et elles descendirent même, en 1695, à 39 000 livres. Des jeux : l'escarpolette, la roulette, la ramasse; de petites fontaines, de petits bassins, quelques transformations dans les bosquets, c'est à peu près tout ce que le Roi fait exécuter durant ces années. Dans chacun des bosquets, on établit les appartements verts, où, dit Dangeau, « l'on sera à l'ombre à toutes les heures du jour ». On y place des copies de l'antique, le *Sanglier*, les *Lutteurs* et la *Vénus de Médicis* de Florence, des bassins, des muses. A la fin d'une promenade, comme il s'en revenait au château, le Roi eut l'aimable surprise de trouver toutes, réunies aux appartements verts et y travaillant à leurs ouvrages, les dames de la Cour, et il fut assez sensible à cette flatterie pour que Dangeau crût devoir le noter.

Dès 1696, les dépenses recommencèrent à croître pour arriver à un point qu'elles n'avaient jamais atteint. Ce sont des bâtiments nouveaux, construits afin de loger un plus grand nombre de courtisans. En 1697, on aménage la rivière. Elle descend, des hauts de Marly, jusque devant la façade postérieure du château, en une succession de cascades de marbre accompagnées de statues et de groupes. En 1698, on construit l'abreuvoir au bas du vallon et hors du jardin. C'est l'immense pièce d'eau qui reste aujourd'hui l'unique vestige de tant de splendeurs ruinées.

Ces grands travaux n'occupaient point seuls Louis XIV : il faisait toujours détruire ou transformer ou construire quelque nouvelle fontaine, quelque nouveau bassin. On conserve aux Archives, pour les années qui vont de 1692 à 1702, le *Registre des ordres du Roi* concernant Marly. Louis XIV venait très fréquemment à son ermitage vers cette époque; il ne se passait pas de semaine qu'il n'y fît plusieurs prome-

nades, et pas de mois qu'il n'y fît un voyage avec toute sa Cour. Les ordres cependant ne portent durant ces quatre années que sur 59 jours; ils sont au nombre de 259 et représentent une dépense totale de 2 183 863 livres, 17 sols, 5 deniers, soit au bas mot 12 000 000 de francs de notre monnaie. Blâmons cet excès, si vous le croyez bon, mais reconnaissons que Louis XIV avait une persévérance, un amour de la perfection, un souci du détail, un haut goût qui en font assurément un des artistes de son règne.

Le 10 janvier 1699, le Roi fait remplacer les cheminées de pierre dans les appartements hauts du château par des cheminées de marbre. Le 31 janvier, il donne l'ordre « de baisser le terrain de la rampe de l'avenue principale au bout de la place circulaire de la salle des Gardes, pour découvrir le seuil de la première grille d'entrée sur le chemin et celui de la grille joignant la chapelle, ou tout au moins de découvrir, de la grille d'en haut, le seuil du vestibule du château. Et pour se raccorder à la dite rampe, faire des glacis et murs de terrasse au pourtour de la dite place. » Le 22 février, il commande un dessin pour un dôme destiné à éclairer par le haut le grand salon; il se décidera plus tard pour des fenêtres ovales à placer dans le haut.

En mai, il fait remplacer la cheminée de « l'antichambre où le Roi mange ». Le 29 juin, on ôte les carreaux de marbre du grand salon pour mettre des parquets. Le 6 août, on enlève les glaces dans tous les ovales des trumeaux des grands appartements pour y placer des tableaux de fleurs de Fontenay, et l'on commence à transformer les vestibules, le parc, les jardins hauts. En octobre 1700, le Roi fait faire « par Martin un autre tableau de conqueste pour mettre sur la porte de sa garde-robe, les figures de celui de Parrocel s'étant trouvé trop grandes et *d'un autre ton de couleur que les autres* ».

Il serait fastidieux de relever par le détail tous les ordres que donna Louis XIV pour son cher ermitage. Étaient-ils toujours heureux? Nous n'en pouvons juger nous-mêmes. Ces transformations perpétuelles concouraient-elles à un embellissement véritable, ou n'étaient-elles que jeux de roi? Il y avait, sans doute, un peu de manie, un peu d'amour du changement pour le changement, mais aussi et surtout beaucoup de cet

amour de l'achevé qui est un des traits du caractère français. Quand Louis XIV remplaçait les grandes glaces du salon par « des tableaux des meilleurs maîtres, de sujets sages et agréables », quand il ménageait des vues dans le parc, quand il plaçait sur le perron du château la grille magnifique et délicate dont nous avons seulement les dessins, avec des sphinx, des groupes d'enfants, il savait enrichir sa création sans surcharge, sans étalage prétentieux, avec un goût sûr, juste, de grand seigneur et de véritable artiste.

En 1699, on avait élevé une nouvelle construction encore, « le bâtiment neuf », près du second commun, qui donnait 14 logements nouveaux, ce qui portait à 104 les logements des courtisans, sans compter ceux des petits officiers.

En 1700, le Petit Parc ou jardin haut fut augmenté, ainsi que le Grand Parc où travaillait le régiment du Roi et qui, commençant au village de Marly, passait à la Loubardière, à la Route Royale, à la porte Saint-Nom, à la Tuilerie-Bignon, contournait le parc de Noisy et arrivait jusqu'à Bailly et Volusseaux, près Rocquencourt.

Le 23 juillet 1701, le Roi, rapporte Dangeau, « nous dit à sa promenade qu'il n'imaginait plus de pouvoir faire aucun embellissement à Marly, le lieu étant fort petit et aussi orné qu'il est ». Et, le 28, Dangeau notait qu'il n'y avait plus un homme travaillant à Marly. Pourtant, jusqu'en 1707, Louis XIV y dépensa une moyenne de 400 000 livres annuellement. En 1703, la dépense est exactement de 597 816 livres, 4 sols, 8 deniers : on change tous les tableaux des appartements bas, remplaçant dans les vestibules les Jean-Paul par des Van der Meulen; on transforme l'appartement de madame de Maintenon. En 1704, on met une balustrade à la demi-lune des Vents, — pour la supprimer en 1705 et pour détruire la demi-lune elle-même un peu plus tard.

De 1702 à 1706, on construit, transforme, supprime et reconstruit des bassins pour les carpes. On en place un dans les appartements verts : il avait en son milieu une île avec une *Vénus* de Prou accompagnée d'enfants, d'oiseaux et de fleurs en plomb. Poultier, Poirier, Lespingola, Hardy, Thierry, François, Armand, Le Moyne, La Pierre, Montheau, Noireau, Offement les sculptèrent. Desportes coloria les oiseaux, et

Fontenay les fleurs. En 1702, on place au bas des jardins la *Renommée* et le *Mercure* de Coysevox. A partir de cette année, on transforme presque complètement le Bosquet de Marly. Le plus gros ouvrage fut de remplacer le Réservoir par la pièce d'eau dite « des Sénateurs ». Et jusqu'à la mort du vieux roi les mêmes pratiques continuèrent.

Saint-Simon disait que Marly avait coûté des milliards à Louis XIV. D'autres écrivains ont donné, d'après des sources incertaines ou par des approximations hasardées, des chiffres erronés pareillement. Il suffit de consulter les *Comptes des Bâtiments* pour apprendre que la dépense fut exactement, de 1679 à 1715, de 11 686 969 livres, 5 sols, 5 deniers, environ 65 000 000 de l'argent actuel.

Il faut dire toutefois qu'un grand nombre d'objets provenant d'établissements royaux, des pépinières, des magasins généraux ou encore d'autres maisons royales furent transportés à Marly et consacrés à sa décoration sans que leurs dépenses fussent portées au budget de Marly. Au total, d'ailleurs, la différence ne peut être bien considérable. Il faut dire encore que la fameuse machine de Marly fut construite en partie pour élever les eaux de la Seine jusqu'aux jardins de Marly, mais aussi et surtout pour alimenter les pièces d'eau de Versailles. Commencée en 1682, achevée en 1688, la machine coûta 3 000 000 de livres environ. Affectant la moitié de cette somme à Marly, nous atteindrons une somme totale d'environ 13 200 000 de livres, soit 70 000 000 de notre monnaie répartis sur trente-sept années.

Nous sommes loin des milliards de livres de Saint-Simon, loin aussi d'une économe administration des deniers publics. Il faut penser cependant, pour juger avec impartialité de ces choses, que les idées et les mœurs du grand siècle n'étaient point les nôtres et que, dans la vie d'un peuple, l'impeccabilité administrative vaut parfois moins, en fin de compte, que l'activité intellectuelle et artistique qu'il a su développer à certaines époques.

Peut-être trouvera-t-on alors Louis XIV moins coupable : 13 000 000 de livres pour exprimer une idée française, pour harmoniser dans une seule construction la pensée des meilleurs artistes de son temps, ce n'est point trop en vérité! Un regret

plus vivace persiste de ce qu'une erreur de la Révolution nous ait privé d'une des plus belles expressions du génie français. Elle était à la fois fastueuse et charmante. Le goût du siècle le plus mesuré de l'art français avait créé un ensemble d'architectures et de jardins pour lequel il avait adouci son rigorisme, attendri sa manière. Il s'était agi de créer une maison d'intimité, et d'intimité pour Louis XIV. L'argent seul n'aurait pu y réussir. Le maître y avait mis son âme. Marly était presque une confidence. Orgueilleusement le Pavillon du Roi était nommé Pavillon du Soleil : *nec pluribus impar*. Aux quatre frontons qui achevaient ses façades, Apollon paraissait dans son char. « Au premier, — dit le *Mercure galant*, — Apollon semble monter sur l'horizon pour marquer le soleil levant; au deuxième, il est dans son midi; au troisième, il commence à se pencher vers le couchant; au quatrième, il finit sa carrière et la nuit le couvre de son voile... » Soixante-quinze ans après que mourut son créateur, en juin 1789, sans que les quelques retouches apportées à son ensemble par la Régence, Louis XV et Louis XVI l'eussent particulièrement modifié, le Palais du Soleil, ayant déjà connu presque l'abandon, achevait lui aussi sa carrière. Une dernière fois, ses fenêtres allaient resplendir de la clarté des lustres. Il recevait la visite d'un roi presque déchu. La Nuit venait.

*
* *

De l'époque, de l'inconscience des acteurs principaux, du contraste entre les lieux délicieux parés de printemps et l'angoissante gravité des circonstances, ce dernier *Voyage à Marly* prend un intérêt émouvant. Louis XVI y avait été décidé par Marie-Antoinette et les Princes : en l'éloignant de Versailles, on pensait pouvoir plus aisément lui arracher une mesure de rigueur qui empêchât la réunion des Trois Ordres.

Depuis la réforme de 1780, les déplacements royaux restaient loin de la splendeur de ceux de Louis XIV. Mais aucun voyage à Marly ne fut plus dénué d'apparat que celui qui nous occupe. Avant 1780, à Marly, le roi avait d'ordinaire à sa table une trentaine de convives. « La Bouche » servait encore

à part les dîners de la Reine, de Monsieur, de Madame, de Monseigneur le Comte d'Artois et de Madame Élisabeth, avec leurs invités; de plus, le « Petit Commun » servait trente-quatre tables. En juin 1789, au contraire, la famille royale mangea ensemble comme à Versailles; il n'y eut pas plus de huit à dix dames invitées et on les réunit à une même table. On supprima le service du Grand Maître, et les officiers du Roi mangèrent à la table du Bureau.

A part ces preuves d'une sorte d'abandon dans les maintiens et ce manque d'apparat qui pourrait déceler les préoccupations politiques de la Cour, rien ne reste, parmi les documents d'archives compulsés à ce sujet, de la vie morale et angoissée, sans doute, des habitants de Marly, du 14 au 23 juin. Le sort de la monarchie était en jeu. Les avertissements les plus impérieux avaient déjà retenti. Cependant, tout le premier, le roi montrait une attitude tranquille et indifférente. Voici qui peut mieux que tous les commentaires en donner l'impression. En son *Journal*, le roi écrivit :

Dimanche	14	Juin.	Départ pour Marly, 8 h. 3/4.
Lundy	15	—	Chasse au cerf à Port-Royal.
Mardy	16	—	Rien. Mes sœurs sont venus (*sic*) dîner.
Mercredy	17	—	Rien.
Jeudy	18	—	Départ à 8 h. 1/2. Procession en dedans. Vespres et salut. Soupé et couché à Marly.
Vendredy	19	—	Rien.
Samedy	20	—	Chasse au cerf à Bocant, pris un.
Dimanche	21	—	Retour de Marly à 9 heures. Vespres et salut. Audience de la noblesse.
. . . . .			
Mardy	23	—	Séance royale aux États à 10 heures. Voyage à Marly à 7 h. 1/2 pour faire les paquets.

Il y avait eu des Conseils, pourtant, des intrigues. Marie-Antoinette, les princes, les courtisans, les ministres, les uns contre les autres avaient lutté. Mais, de cette dernière semaine passée au Marly de Louis XIV, Louis XVI mentionnait les chasses au cerf, la visite de ses sœurs, la procession, les préparatifs « pour faire les paquets ». Le reste n'était « rien »... Le reste devait cependant devenir ce que l'on sait.

Le sort réservé au château sembla réglé en mai 1791 par

l'Assemblée nationale. Il avait été compris parmi les domaines dévolus au Roi. Mais la fuite de Varennes remit tout en question. Un mois après, Louis XVI signait — ironie des choses! — un décret pour faire apposer les scellés aux maisons royales, dont l'administration lui était enlevée. On la remettait aux directoires des départements et districts. Le sieur Picard, inspecteur de Marly, dès cette époque n'avait plus les crédits nécessaires pour l'entretien du château [1]. Il commence à se plaindre d'être privé des moyens d'empêcher la ruine des merveilles qui lui sont confiées.

En dehors même des scellés qui rendaient tout difficile, les couvertures se rongeaient, les gouttières perdaient : l'humidité détruisait le plus délicat des intérieurs royaux. Le pauvre Picard demanda la levée des scellés; il n'était pas au bout de ses peines! Il devait voir la Convention décréter la vente des meubles et immeubles de la Liste civile et la fonte de tous les bronzes des maisons de la Couronne : le roi était détrôné; l'ennemi était en France : il fallait de l'argent, des canons. Le sentiment patriotique et la haine du luxe se conjuraient pour détruire même les grâces de l'ancien régime.

Il y eut des hommes courageux et habiles qui, dans leurs bureaux, — asile déjà inviolable, — cherchèrent à éloigner la mort des beautés qu'avait créées le génie français. Roland et la Commission des Arts furent les ouvriers de cette œuvre intelligente. Ils réussirent, sans trop de peine, aux débuts. Roland refusa de cantonner les Fédérés à Marly. Il fit tant qu'en septembre 1793 pas une seule des statues du Parc n'avait été déplacée. Il sut éluder la volonté de la Convention. La suppression de tous les employés de la liste civile avait été décrétée. Cependant, comme il fallait pour la surveillance de Marly une nombreuse domesticité, le personnel ancien fut conservé : inspecteur, concierge, frotteurs et suisses, jardiniers et taupiers, une cinquantaine environ. Tous sont portés aux rôles. Néanmoins, là encore, sur ce dernier témoignage d'une vie qui va s'éteindre, l'époque marque son emprise. Dans ces rôles, en face du nom d'un suisse, se lisent ces deux mots : *aux frontières*.

1. Les Bâtiments devaient plus de 250 000 livres à leurs entrepreneurs pour Marly seulement.

Le 26 septembre 1793, en effet, trois représentants du peuple en mission, les citoyens Treilhard, Anguis, Enlard, arrivent à Marly pour diriger la vente du mobilier et le dépouillement des bronzes et des marbres. Aussitôt ils font placarder cette affiche :

Vente des meubles et effets de la ci-devant liste civile en vertu de la loi du 10 juin dernier, au ci-devant château de Marly, dimanche 6 octobre 1793, l'an II de la République, une et indivisible, depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures de relevée et jours suivants. Savoir : batterie et ustensiles de cuisine et d'office, ferrailles et meubles communs, meubles de suite consistant en lits avec leurs housses de différentes époques, secrétaires, tables, consoles partie à dessus de marbre, feux, chaises longues, fauteuils, canapés, banquettes, chaises à tabouret de damas, lampas, velours de soie d'Utrecht et moquette, porcelaine d'office et de table.

Cette vente se fera sous la surveillance des Représentants du Peuple, en présence des commissaires du district, au ci-devant château de Marly.

N.-B. — Les meubles de la ci-devant liste civile peuvent être transportés à l'étranger en exemption de tous droits.

Les Commissaires de la Convention Nationale,

TREILHARD, ANGUIS, ENLART

Les trois députés ne restèrent que deux mois en fonction à Marly. Le 5 frimaire an II, deux nouveaux représentants, les citoyens Blasimare et Davantière, les remplacèrent. L'œuvre des uns et des autres consista en un dépouillement systématique du château et du parc. La vente du mobilier dura quatre-vingt-sept jours. Elle rapporta 435 493 livres. Il faut remarquer toutefois qu'on paya souvent en assignats démonétisés, ainsi que le mentionne le procès-verbal, et que, de ce fait, le résultat financier pour l'État dut être assez médiocre.

Au reste, il semble que la vente fut conduite avec intelligence. Un sculpteur, le sieur Boizot, avait été adjoint aux représentants du peuple par la Commission des Arts. Il réserva les objets qui présentaient une haute valeur artistique. Il fit mettre dans les communs, dans la chapelle et dans quelques pavillons, les plus beaux vases, des tables de marbre, une cinquantaine de statues, parmi lesquels plusieurs de Lepeautre, de Coysevox et de Coustou.

Il réserva pour Paris les fameux « chevaux de Marly » et pour le *Muséum* un certain nombre de tableaux : une dizaine de batailles de Van der Meulen, une vierge de Mignard, la *Fête flamande* de Lemire, les *Quatre Saisons* de Jouvenet, Lafosse, Boulogne-Lejeune et Coypel. Ces quatre panneaux décoraient le grand salon, dont Boizot sauva encore des dessus de portes par Natoire et Fontenay.

D'autre part, cinq voitures furent envoyées à Paris; elles contenaient les tentures et les meubles les plus précieux. Des tentures, on fondit les galons d'or et d'argent, et l'on vendit dans la capitale les meubles qui n'auraient pas trouvé d'acquéreurs à Marly.

On mit enfin de côté pour l'armée tous les matelas, traversins, couvertures et lits de sangle. Les citoyens Blasimare et Davantière les firent entasser dans les appartements royaux : ceux du roi abritèrent 220 matelas; ceux de la reine, 236.

Les commissaires ne se bornèrent pas à la vente du mobilier. A peine arrivés, ils avaient fait détruire dix tableaux de la famille royale et toutes les fleurs de lis, les blasons et « autres signes de la féodalité ». Afin de parfaire leur œuvre politique, ils exhortèrent les habitants du village à former une société populaire « pour discuter publiquement les intérêts de la Nation et contribuer ainsi à former l'esprit public de tout le canton ». — « Notre proposition, ajoutaient-ils dans leur rapport, a été reçue avec une espèce de transport. » — Plus tard, ils destituèrent la municipalité de Marly. Ils en avaient « reconnu l'inexpérience et la tiédeur », bien qu'elle eût été déjà partiellement renouvelée par la substitution de « bons citoyens aux mauvais ».

Les comptes rendus des deux commissions sont conservés aux Archives. On ne peut les lire sans être frappé de la tranquille inconscience artistique qu'ils révèlent. Ce Marly que trois rois n'avaient cessé d'embellir, dont chaque coin de parc contenait une œuvre charmante, les représentants du peuple ne le considèrent pas autrement qu'une mine dont ils ont la mission glorieuse d'exploiter les ressources. Ils écrivent à la Convention nationale, qui les récompensera par une mention honorable et une inscription au *Bulletin*, qu'ils ont

« envoyé une quantité de métaux suffisante à elle seule pour exterminer tous les satellites des tyrans ».

En l'an III, on avait extrait déjà plus de 2 500 000 livres de plomb, cuivre et étain. On avait vendu encore des marbres, des pavés, les poteaux des barrières et les carpes des bassins. Les berceaux qui entouraient les grandes pièces d'eau devant les pavillons avaient été détruits pour l'amour des fers qui les soutenaient. Les allées et les parterres étaient défoncés pour la recherche des conduites de plomb. On louait plusieurs hectares de terrain afin qu'ils fussent cultivés, les commissaires n'en pouvant plus supporter « la scandaleuse inertie ». Quelques statues restaient encore debout, — des copies de l'antique ou de la Renaissance, des Faunes, des Déesses, des Muses, des Grâces. — Près des boulingrins défleuris, des cascades muettes, au milieu de l'appareil d'abandon qui fait les jardins désolés, le peuple de marbre ne devait plus paraître insensible : sa présence si détonnante dans ces lieux dévastés ne pouvait plus qu'ajouter à la tristesse du spectacle. Le génie français s'était appliqué durant un siècle à créer et à embellir un château et un parc ; il en avait fait, comme il le sait si bien, une œuvre ordonnée, soignée dans ses plus petits détails, élégante, harmonieuse. Sans doute, les artistes qui y furent employés n'étaient point des génies ; leurs œuvres, prises individuellement, ne dépassaient pas les mérites d'une excellente exécution ; groupées, elles constituaient, des salons aux parterres, un ensemble de goût sûr et caressant, une grande leçon française de mesure, de précision et de grâce.

Mais les représentants du peuple, délégués à Marly, n'étaient point faits pour l'entendre. Les esprits étaient ailleurs. Il n'en pouvait guère être autrement. Toutefois pour rester impartial il faut un effort au critique d'art et le sentiment de la grandeur démesurée de l'œuvre de l'époque : car, enfin, ce fut pour retirer du plomb à fondre des balles et pour trouver 500 000 livres à peine, que fut détruit ce qui avait coûté tant de millions à Louis XIV et tant de talent à ses artistes.

Que restait-il, en effet, de Marly, après le départ des citoyens Blasimare et Davantière ? Des bâtiments aux murs dénudés, un parc dévasté, des bassins taris, quelques statues disséminées dans les bosquets ou entassées dans les magasins. C'est l'hon-

neur de la Commission des Arts d'avoir défendu encore ces débris et ces ruines. Elle s'émut et agit chaque fois que des mesures nouvelles menacèrent le château. Elle devait d'ailleurs être écoutée en haut lieu, car elle réussit à éluder bon nombre des arrêtés du citoyen Delacroix, représentant du peuple et délégué au département de Seine-et-Oise, qu'il ne gouvernait point sans tyrannie. Les commissaires quittèrent Marly au commencement de l'an III.

On maintint ce qui restait du personnel, quelques gardes, quelques concierges et le fidèle Picard, à qui l'on ne payait même plus ses appointements. Pour la surveillance, on envoya un détachement de la garde nationale. Picard demanda cependant à en être privé : il n'empêchait pas les vols qui ne cessaient plus depuis la mort de Louis XVI. Pour éviter les déprédations, les commissaires avaient fait hisser sur le château le drapeau tricolore. « Nous espérons, avaient-ils écrit à la municipalité de Marly, que ce signe de républicanisme indiquera à tous que ce séjour n'est plus maintenant que celui de la liberté et des lois. » On ne s'en amusa pas moins à tirer à coups de fusil sur les statues du parc. Le 22 pluviôse an II, l'un des chevaux de Marly avait six fractures à la queue, une à la crinière, une à la housse et cinq grenailles de plomb dans une cuisse.

Après le départ des commissaires, le vandalisme continua. Des habitants du village s'emparèrent des terrains appartenant à l'ancienne liste civile. Les écuries étaient occupées par des chevaux de remonte, et par les bœufs « destinés au service de la République ».

Toutefois, malgré cet abandon, il semble certain que le pouvoir exécutif, au moins, ait désiré sauver Marly. Des murs de clôture et des bâtiments reçurent des réparations, légères certainement, mais qui n'eussent pas été entreprises si Marly avait été sacrifié définitivement. Au reste les discussions parlementaires que souleva la question de la vente de Marly sont des preuves de cet état d'esprit.

Le 3 nivôse an IV, une loi décidait la vente de Saint-Cloud, Meudon, Vincennes, Madrid, Bagatelle, Choisy, Marly, Saint-Germain, Maisons-Carrières, Le Vésinet, Rambouillet, Chambord, Chantilly, Chanteloup et Le Pin. Pour Marly, la loi n'eut que trois effets immédiats : 1° le transport au muséum de

Versailles des derniers objets d'art restés dans les magasins; 2° la vente réelle de quelques terrains; 3° la soumission des sieurs Coste et Cagnon.

Le 5 vendémiaire an V, le Directoire, s'appuyant sur une autre loi, qui déclarait non soumissionnables les domaines qui pouvaient être utiles à l'État, demanda au Conseil des Cinq-Cents de révoquer la loi du 3 nivôse an IV, en ce qui concernait Marly. On nomma une commission. Le rapporteur fut le citoyen Garnier (de Saintes). Il était partisan de la vente, mais il donna de son opinion des motifs tels que les défenseurs de Marly obtinrent l'ajournement.

Le citoyen Garnier estimait que l'achat de Marly serait très avantageux pour l'acquéreur et préjudiciable pour le Trésor Public. « Cependant, ajoutait-il, il faut se convaincre de cette vérité que le gouvernement ne perd jamais quand le peuple gagne. » Il craignait qu'on ne décourageât les acheteurs de biens nationaux si l'on évinçait les soumissionnaires de Marly et voyait là les sombres menées de l'Angleterre. « Implacables ennemis de la France, écrivait-il, ministres anglais, vous échouerez dans ce nouveau moyen de perfidie qui se rattache à vos fils de trahison. » Le conseil des Cinq-Cents ne sourit point, mais l'ajournement dura un an. Pour quelles raisons le Directoire était-il contraire à la vente. L'affaire lui semblait-elle peu profitable à l'État? Voulait-il sauver les restes d'une si belle œuvre d'art? Nous savons seulement qu'il chercha à s'opposer à l'acte qui devait rendre définitive et complète la destruction du château.

Comme Garnier avait insinué dans son rapport qu'il faudrait des sommes énormes pour rétablir l'état primitif de Marly et qu'en tout cas le château ne serait jamais qu'un « objet de luxe et de dépenses sans profit », le Directoire déclara qu'il en ferait une caserne. On logea, durant l'an V, le 14e chasseurs dans les communs, Il y fit même des dégâts, et le village aussi dut souffrir de la soldatesque : car, à la fin de l'an V, le colonel, au moment où le régiment quittait Marly, se vit refuser par la municipalité le certificat de bonne conduite qu'il demandait pour ses hommes.

Ce fut alors que Coste, le soumissionnaire, ému de ces incidents et lassé d'attendre, commença à faire des démarches

en vue de la réalisation de la vente. Rien ne se décidait cependant. Le 25 nivôse an VI, il écrivit directement au Conseil des Cinq-Cents. La réponse ne se fit pas attendre : on avisait le soumissionnaire qu'on demandait un nouveau rapport sur la question. Puis le Conseil déclara finalement qu'il s'en remettait au Directoire Exécutif.

Le Directoire chercha encore à éluder les rigueurs de la loi : il ne put qu'en ajourner l'effet. La chose traîna un an ; mais on dut se résigner à la vente et l'acte fut passé le 11 germinal an VII. Le procès-verbal d'estimation renseigne exactement sur l'état de Marly à cette époque. Le parc était dévasté ; les pièces d'eau détruites ; une bonne partie des bâtiments semblait avoir subi un pillage. Dans la salle des Gardes, les lambris avaient été arrachés, les alcôves démantelées, les carrelages détruits, les fenêtres brisées, les portes enlevées. Dans le bâtiment rond, l'humidité avait pourri toutes les boiseries. Le Pavillon des Bains avait été, à l'intérieur, complètement saccagé. Pour deux autres pavillons, les croisées n'ont plus un carreau, et les escaliers plus de rampes.

Le château toutefois restait presque intact. Les tableaux, les glaces, les dessus de portes avaient disparu ; mais tous les lambris sculptés étaient en place.

Les constructions, le parc, les bosquets, les futaies furent estimés à 418 227 francs 39 centimes. Le sieur Coste avait agi pour le compte d'un sieur Sagniel. Les trois quarts de la somme représentant la valeur du domaine avaient été déposés lors de la soumission. Sagniel devait encore le complément en 1806. Il s'agissait de 50 000 francs. L'affaire pourtant avait dû être bonne. Le paiement, fait en assignats, en était réduit dans la proportion que l'on sait. Cependant Sagniel se ruina.

Il avait établi, en l'an VIII, une filature de coton et une fabrique de « drap de France » dans les dépendances du château. Les tisserands se promenaient dans le parc où, selon la flatterie célèbre d'un courtisan, « la pluie ne mouillait pas ». Mais l'entreprise ne semble pas avoir été bien prospère. En l'an XII, Sagniel employait 350 ouvriers ; en 1806, il n'en avait plus que 150. A une enquête officielle, Sagniel répondait qu' « il avait la satisfaction d'avoir porté une précieuse partie de l'industrie nationale à la plus grande perfection connue en

France ». Il dut cependant cesser son entreprise la même année, et dès lors il ne considéra Marly que comme un chantier de matériaux facile à exploiter : il commença la démolition.

La municipalité du village s'émut. Ce n'était plus celle qui envoyait ses délégués féliciter la Convention de détruire les « repaires de la féodalité » : elle écrivit à Napoléon; elle suppliait l'Empereur de sauver le château en le rachetant et dénonçait Sagniel qui, n'ayant pas complètement acquitté sa dette envers l'État, n'avait pas le droit de démolir :

Sire, les notables et habitants de la commune de Marly et de celles environnantes, implorent votre puissance.

Habitués de vivre depuis des siècles auprès de leurs souverains, ils en ont goûté tous les avantages. Si la Révolution les en a privés depuis des années, l'espoir seul a soutenu leurs débiles existences. Tout leur faisait espérer qu'ils touchaient au terme de leurs maux, et ils n'attendaient plus que le moment qui devait leur apprendre que le beau domaine digne d'un souverain était rentré dans celui du plus grand des monarques. Mais, Sire, quelle a été leur douleur en apprenant que ce qui le compose est sur le point d'être entièrement détruit! Nous disons sur le point, Sire, et déjà les ouvriers démolissent!...

Que deviendront ensuite ces bois de la plus belle venue? les jardins délicieux par leur position unique peut-être, qui ont fait l'admiration générale, fruits de l'art, et qui ont coûté tant d'or et de sueur? Sans doute ils feront place à un champ qui sera l'objet du deuil éternel des malheureux habitants de ces contrées et de leur postérité! Sire, ils se jettent à vos genoux et attendent tout de votre grandeur et de votre générosité. Qu'il leur sera doux, Sire, de devoir leur existence et celles de leurs descendants au plus grand, au plus magnanime, au héros unique connu jusques ici! Leurs veilles, leurs prières, sont pour la conservation de vos précieux jours.

L'Empereur chargea Daru, intendant général de sa Maison, de s'occuper de l'affaire.

La dénonciation du receveur de l'enregistrement eut un effet plus immédiat : Fouché, par un ordre de police, chargea le maire de faire susprendre la démolition jusqu'à plus ample informé. De son côté, Daru fit faire une estimation; mais les prétentions de Sagniel furent si exagérées — il demandait à Napoléon 1 600 000 francs — que l'Empereur refusa de continuer les pourparlers, d'autant plus que Sagniel essaya de lui

forcer la main en montrant un acte sous seing privé par lequel il vendait pour 426 000 francs les matériaux à provenir de la démolition. Daru ne donna plus signe de vie.

Le préfet, pris entre le maire de Marly et Sagniel, entre Fouché et Daru, écrivait à tout le monde, sans réussir à définir la question. Fouché renvoyait à Daru et Daru à Fouché. « C'est le ministre de la police qui a arrêté les démolitions de son propre mouvement, — écrivait l'intendant général de la Maison Impériale : qu'il s'arrange. » Les derniers documents que fournissent les Archives sur le château sont donc une pétition grandiloquente, touchante et ridicule, et une querelle de bureaux. Le sort de l'ermitage de Louis XIV n'intéressait plus que quelques notables de Marly, moins préoccupés de sauver un chef-d'œuvre que de se ménager, par le voisinage d'une Cour, de florissantes affaires.

Ce qui subsistait de Marly ne tarda point à disparaître. Interrompue par l'effet de la pétition à l'Empereur, la démolition fut reprise en 1808 et consommée en 1810. Sagniel commença par faire abattre les charmilles des allées placées devant les pavillons. Puis ce fut le tour des constructions; toutes subirent un sort commun. En 1810, il n'y avait plus qu'un terrain abandonné. Sagniel vendit le terrain 288 000 francs à un sieur Gandulphe Andriane, qui lui-même le revendit 400 000 francs à la Maison Impériale, pour les chasses.

Il reste aujourd'hui de Marly quelques murs qui affleurent terre et une pièce d'eau : « l'Abreuvoir ».

ERNEST FORICHON

DARWINIENS A CAMBRIDGE

Le XIXe siècle a été, on le répète souvent, le siècle de l'histoire. Il serait encore plus vrai de dire qu'il a été le siècle de l'histoire naturelle. L'histoire naturelle, après la chimie, a enfin pris rang parmi les sciences explicatives : il n'y a peut-être pas eu, de 1800 à 1870, d'événement intellectuel plus gros de conséquences. Les premiers centenaires scientifiques célébrés par le jeune XXe siècle sont donc des centenaires de naturalistes. Après Lamarck, Darwin. Grâce à la Société des Amis du Muséum, nous avons entendu parler un peu de Lamarck : ces temps derniers, le centième anniversaire de la *Philosophie zoologique* fut convenablement fêté à Paris. Au pied d'une nouvelle statue, dans le vieux jardin des Plantes, des discours nombreux et savants évoquèrent les intuitions géniales du grand-père, si longtemps méconnu, du transformisme. Mais il est dit que, jusque dans les honneurs posthumes, Darwin sera mieux partagé que son prédécesseur. Le centième anniversaire de la naissance de Darwin, qui est aussi le cinquantième anniversaire de la publication de son *Origine des Espèces*, vient d'être commémoré en Angleterre avec une pompe, une solennité, une magnificence qui défient toute comparaison.

C'est l'Université de Cambridge qui s'est chargée d'ordonner ces fêtes. Darwin étudia à Cambridge entre 1828 et 1831. Du moins il y fut étudiant. A l'en croire, il y perdit son temps le plus glorieusement du monde. Il y aurait même fait quelques mauvaises connaissances : dans son autobiographie,

il s'accuse de s'être laissé entraîner, par des amis sportsmen, à quelques beuveries. Mais il se fit d'autres amis, plus dignes de ce nom. Le professeur Henslow entre autres, le savant et croyant Henslow, qui presque chaque après-midi battait avec lui, en quête de plantes ou d'animaux rares, les buissons des alentours. Ce fut Henslow qui mit Darwin en relation avec Fitz-Roy, le capitaine du *Beagle*. Et cette croisière de cinq ans autour du globe fut la véritable école où se forma le génie du jeune collectionneur. Au total, la part de l'enseignement universitaire, dans son bagage intellectuel, dut rester bien mince. Mais, — ainsi que me l'expliquait gravement un de mes collègues anglais, — que notre enseignement ne déforme pas, ne stérilise pas un puissant esprit, c'est déjà beau, c'est un résultat dont il est permis de se glorifier. Et puis, entre ces vieilles Universités anglaises, la lutte pour la gloire est si vive que chacune d'elles est trop heureuse de revendiquer, comme un de ses fils intellectuels, tout grand homme qui s'est assis dans les fauteuils de ses collèges, n'y eût-il fait que fumer sa pipe.

C'est pourquoi la riche et fière Université de Cambridge fête aujourd'hui avec tout son cœur, avec toutes ses ressources, la mémoire de cet étudiant un peu détaché que fut Darwin. Elle ne s'est pas contentée d'éditer en son honneur un somptueux Livre d'or, où les diverses influences que la théorie darwinienne a pu exercer sur la pensée contemporaine sont relevées une à une par les hommes compétents. Elle a encore convié, à Cambridge même, savants et professeurs de toutes les parties du monde. Plus de quatre cents délégués ont répondu à son appel. Et pendant trois jours elle a ménagé à cette foule cosmopolite et bariolée, — dans ces incomparables musées que sont ses antiques collèges, dans ses *dining-halls* qui sont autant de petits Panthéons, dans ses parcs où l'on montre, entre les ormes et les saules pleureurs, les mûriers plantés par les grands hommes, sur ses pelouses tondues et roulées avec tant de piété — les spectacles les plus instructifs et les plus pittoresques.

Nous sommes reçus, le premier soir, dans un vrai musée, le Fitzwilliam Museum, le même où Darwin venait faire des expériences sur ses goûts esthétiques et apprendre consciencieusement à classer les tableaux. Au sommet du double escalier

intérieur, devant l'entrée des galeries, se tient le chancelier de l'Université, lord Rayleigh, grave figure, avec un rien d'ironie au coin des yeux. Deux massiers imposants l'encadrent. Un joli page en bas noirs attend derrière lui pour porter la queue de sa longue robe, de damas chamarré d'or. Le vice-chancelier est là aussi (le véritable recteur). Avec sa chape d'hermine, ses longs cheveux gris rejetés en arrière, son menton glabre, ses yeux clairs et doux, il a tout à fait l'air de quelque donateur, descendu d'un tableau de Memling.

Nous montons processionnellement vers eux. Sur la prière expresse du Comité d'organisation, nous avons apporté robes, chapes, rabats, insignes de toutes sortes. Et c'est bientôt dans les galeries illuminées, entre les tableaux qui paraissent sombres, au milieu des toilettes féminines qui paraissent ternes, un tohu-bohu de couleurs éclatantes.

Les Universités anglaises ont chacune leur uniforme, comme il convient à un pays où les Universités n'ont été ni créées ni ressuscitées par l'État et sont restées vraiment des personnes autonomes. Le plus souvent les robes sont rouges, mais quelques détails, la couleur des revers, — roses pour Cambridge — ou celle des manches — grises pour Oxford — servent de signes distinctifs. Parmi les étrangers, les plus étonnants sont les Portugais : une sorte de cucule de velours bleu les engonce magnifiquement. Notons aussi la pèlerine de pourpre, toute brodée d'or, que promène le recteur de l'Université de Bonn : « Oh! oh! mais c'est un empereur », risque une de mes voisines. Avouons encore que la robe de nos Facultés des Lettres, toute en soie jaune, unique en son genre, provoque une discrète surprise.

Où donc ai-je vu déjà pareil meeting multicolore? J'y suis : c'est dans les ouvrages d'histoire naturelle, sur ces planches où Weismann a copié avec amour les plus éclatantes vêtures des papillons. Avec leurs larges manches, plissées en haut, c'est à une foule pressée de papillons que ressemblent les respectables savants réunis dans ces galeries : des papillons qui ne voleraient pas et qui seraient embarrassés de leur splendeur. Mais par quelle *mimicry* expliquera-t-on ces colorations inattendues? Charmante habitude, d'ailleurs, de vous recevoir ainsi dans des Musées. On devrait bien l'implanter en France.

Mais il y faudrait sans doute la croix et la bannière. Il est pourtant fort agréable, quand on en a assez de se regarder les uns les autres, de pouvoir admirer de véritables vieux tableaux. Le Rembrandt et le Titien du musée sont beaux. J'aime mieux, ici, regarder le Burne Jones : une Vénus gracieusement mélancolique dont les compagnes se mirent, avec des poses légèrement affectées, dans l'eau d'un étang. Il y a aussi une admirable série d'aquarelles inachevées de Turner, don de Ruskin : on y saisit le geste du peintre; on l'y voit, de date en date, chercher sa manière. Est-ce avec cette série en main que Ruskin voulut donner à Darwin la leçon d'esthétique que celui-ci nous raconte si drôlement? Il n'osa pas avouer qu'il ne comprenait pas très bien. Et dès lors Ruskin conçut pour lui une haute estime.

A côté de cette collection je découvre avec plaisir une vitrine réservée à nos vieux émaillistes de Limoges, et une autre à nos médaillistes contemporains.

Quand on sort de la Sorbonne, superbe bloc de pierre sur une montagne encombrée, c'est une grande joie de respirer librement, largement dans une de ces Universités de plein air que sont les vieilles Universités anglaises. Une Université anglaise est d'abord un parc, une collection de parcs, avec des pelouses pour le cricket, des pelouses pour le foot-ball, des pelouses pour le tennis. C'est là que les éphèbes, tête nue, en pantalon de flanelle blanche et en vestons rayés. passent le plus clair de leurs journées. A les voir s'ébattre méthodiquement, on ne peut se défendre de l'impression qu'en de pareilles Universités, les bâtiments sont choses secondaires.

Il faut avouer que ces « choses secondaires », à Cambridge, sont de purs joyaux. La ligne des collèges que l'on aperçoit au bout des longues prairies, par delà le Cam coupé de petits ponts de pierre, forme, avec ses portes crénelées et ses tours ajourées, le plus imposant décor moyen-âgeux qu'on puisse rêver. Sous leurs sombres manteaux de lierre, galonnés de géraniums et de myosotis aux fenêtres, ces vieux cloîtres offrent à la retraite d'incomparables asiles. Ici, on conserve avec piété les vieilles pierres et, quand il faut remplacer, on remplace avec intelligence. Le Peterhouse, le plus vieux collège de Cambridge, — il date de 1284, — montre avec orgueil,

dans le *Combinaison-room*, — la salle où les fellows se réunissent après le repas, — à côté d'une poutre de plus de six cents ans, des vitraux de Burne Jones et des faïences de William Morris. Travaille-t-on vraiment dans ce beau décor? M. W. Clark, registrary, ancien fellow de Trinity College, qui connaît et aime plus qu'homme d'Angleterre le passé de son Université, fait valoir soigneusement, dans le petit Guide qu'il a édité, le rendement scientifique. Il fait remarquer non seulement les travaux personnels de ses professeurs, mais les exercices variés auxquels les étudiants sont soumis, les nouveaux diplômes qu'ils sont mis à même de conquérir.

A ce propos, au banquet du soir, qui a lieu dans une nouvelle salle immense édifiée tout exprès pour les examens, nous entendons avec surprise M. Foulton — le professeur d'Oxford, l'ingénieux auteur des travaux sur le mimétisme — protester, ses gros soucils froncés, avec une colère mal dissimulée, contre le développement qu'a pris en Angleterre, depuis Darwin, le système des examens et des concours. Et en effet, dans le cabinet de travail de mes collègues anglais, n'ai-je pas découvert, avec une joie perverse, presque autant de copies à noter que j'en trouverai moi-même à mon retour! Quand on nous prêchera à nouveau la supériorité des Anglo-Saxons, que l'on ne vienne plus nous insinuer qu'elle tient à l'absence de diplômes. Mais les parcs séculaires sont là. Ils veillent. Que les diplômes se multiplient comme les feuilles des arbres : ils ne réussiront pas à faner cette heureuse jeunesse.

Curieuses rencontres sur ces pelouses, qu'illuminent des girandoles : voici venir, des quatres points cardinaux, les plus illustres chevaliers du microscope, Hertwig, petit et nerveux vieillard, l'un des parrains de la théorie cellulaire, en face de Jacques Lœb, jeune homme élancé qui arrive de la Calédonie, étonné et confus de sa nouvelle autorité. Le Hollandais de Vries, l'auteur de la troublante théorie des mutations brusques, promène sa haute taille et sa figure grave aux côtés de Sir Ray Lankaster, puissant d'épaules et de mâchoires. Du botaniste slave Timiriazeff, aux longues moustaches tombantes, un Japonais à lunettes d'or prend une interview.

Comme il est naturel, ces chercheurs sont loin d'être d'accord. Et cela se sent. Sir Ray Lankaster, ce matin, en séance

publique, n'a pu s'empêcher de dire leur fait aux audacieux novateurs qui déforment la théorie de Darwin sous prétexte de la compléter par des hypothèses de Mendel. Weismann, plus darwinien que Darwin, n'a pu venir. Mais le mémoire qu'il a envoyé au Livre d'or sent la poudre. Il lance de nouveau le gant aux lamarkiens; il réédite son fameux défi : « Montrez-moi un cas, un seul, qu'on ne puisse expliquer autrement que par l'hérédité des qualités acquises. » Le Dantec, en face de de Vries, ne peut s'empêcher de se rappeler qu'il a devant lui le dangereux auteur de ce qu'il appelle, dans son dernier ouvrage, la *Crise du Transformisme*. Mais tous ces antagonismes n'éclatent pas ici en ironies ou en invectives. Si la lutte pour la vie des théories continue autour des orangeades, elle prend du moins les formes les plus amicales. Nos naturalistes rentrent leurs griffes. C'est la trêve de Darwin.

La délégation française est assez nombreuse, et fait bonne figure. Le prince Roland Bonaparte et M. Perrier font admirer l'épée pacifique et l'habit vert de l'Institut, sur lequel ils passent tout à l'heure la robe rouge des docteurs de Cambridge. La Sorbonne a envoyé deux jeunes maîtres, Lapicque et Le Dantec, celui-ci plus logicien, celui-là plus expérimentateur, tous deux combatifs. Plusieurs de nos Universités de province — Nancy, Caen, Montpellier — ont leurs délégués. Le docteur Papillaud, le monocle à l'œil, représente l'École d'Anthropologie. L'*Année sociologique* est aussi représentée par l'un de ses collaborateurs. Mais de tous les délégués français le plus « sensationnel » est assurément M. Metchnikoff. Déjà docteur de l'Université de Cambridge, il porte le chapeau-béret de velours et la robe écarlate. Avec sa barbe large et drue, il a l'air d'un lansquenet qui se serait déguisé en cardinal.

A la séance d'ouverture, dans la salle du Sénat, après que les délégués des Universités et corps savants eurent remis processionnellement leurs adresses, Metchnikoff s'est distingué par la brièveté de son discours. Évoquant discrètement le souvenir de Pasteur, il montre par quelques exemples topiques, — fièvres récurrentes, tumeurs malignes, — quelles utiles recherches peut suggérer, dans le monde des infiniment petits, l'hypothèse darwinienne. Il laisse parler les faits, avec une sorte de simplicité brutale qui ne manque pas de grandeur.

***

En gens pratiques, en hôtes aimables, les organisateurs des fêtes ont limité le nombre des discours. Tout de même cela en fera bien huit ou dix. Et c'est, en l'honneur du grand solitaire que fut Darwin, comme un tournoi oratoire : à qui trouvera la formule la plus frappante ou la plus piquante.

Le premier orateur au grand banquet du second jour, est un ex « Premier » : M. Balfour ; l'éminent homme d'État aime à se balancer de la politique à la philosophie. La philosophie qui garde ses préférences est une philosophie vaguement spiritualiste. Et c'est pour se dégager du naturalisme où il se sentait s'enliser, c'est pour s'aider à ressaisir la tradition catholique que Brunetière devait « utiliser » les *Bases de la Croyance*. Mais ses préférences n'empêcheront pas M. Balfour, qui est lui aussi un « homme de Cambridge », de louer avec entrain celui qui dévoila, envers et contre toute tradition, l'origine naturelle, la formation insensible des espèces animales, y compris l'espèce humaine.

Avec une parole charmante, qui sait hésiter quand il faut et, quand il faut, préciser, M. Balfour demande si ce serait exagérer que de comparer Darwin à Newton. Newton — encore un produit de Cambridge : son masque est pieusement exposé, dans la bibliothèque de Trinity College — a découvert la grande loi d'équilibre du monde inorganique. Darwin a découvert, pour le monde des vivants, la grande loi de progrès.

Il est remarquable que Darwin lui-même avait amorcé cette comparaison. Francis Darwin a eu l'heureuse idée de publier l'esquisse de l'*Origine des Espèces* que son père avait rédigée dès 1842 et gardée par devers lui. En tête du livre l'éditeur a placé une note écrite dès 1837 : « Les astronomes auraient dit naguère (avant Newton) que Dieu ordonne le mouvement de chaque planète en vue de sa destinée particulière. De la même manière (on dit aujourd'hui) que Dieu donne à chaque animal qu'il crée une forme déterminée pour un milieu déterminé. Mais combien son pouvoir nous paraîtra plus simple et plus sublime si nous admettons que, l'attraction agissant selon certaines lois, telles conséquences en découle-

ront inévitablement! De même, posons des animaux une fois créés, alors, par des lois déterminées de la génération, leurs successeurs seront tels et tels. »

Magnifique et prudent programme : Darwin y semble offrir d'avance, à ceux que ses découvertes pourraient contrister, aux partisans de la théologie et de la métaphysique traditionnelles, des fiches de consolation, des planches de conciliation. Il proteste que l'ordre de l'univers, une fois qu'il en aura découvert les secrets ressorts, pourra paraître encore plus admirable.

Admirable, soit. Il n'empêche qu'après l'explication sélectionniste l'ordre de l'univers fera l'effet d'une réussite : on n'aura plus de raisons d'y voir la marque d'un plan. Le pouce de la Providence? Le transformiste en efface une à une les empreintes traditionnelles. Qu'a-t-il besoin, même, de la chiquenaude initiale? Quelle erreur fut celle de Flourens lorsqu'il accusa Darwin de personnifier la Nature en lui prêtant on ne sait quel pouvoir d'élection! Le tri entre les types, dans le système darwinien, s'opère automatiquement. La variation qui se trouve la mieux adaptée au milieu survit par la force des choses et devient, comme par hasard, la source d'une espèce nouvelle. Et ainsi la philosophie de l'universelle finalité est reconduite, couronnée de fleurs, en dehors des frontières de la nature.

Dans le hall du Christ's College on voit, à côté du portrait de Darwin, le portrait de Paley. Ironique rapprochement. Si les portraits pouvaient s'animer, de quelles malédictions ce bon philosophe à la face débonnaire ne poursuivrait-il pas l'imprudent chercheur! Quand Darwin se présenta à son dernier examen, il dut apprendre par cœur, raconte-t-il, de longs passages des *Evidences of Christianity* de son illustre prédécesseur. C'était la méthode chère à Paley, de prendre la nature à témoin de la vérité des dogmes et de relever partout les signes manifestes d'une volonté providentielle. Sur ce fonds d'idées à la fois chrétiennes et aristotéliciennes, beaucoup d'âmes pendant des siècles ont vécu tranquilles. Si beaucoup aujourd'hui ne s'en peuvent contenter, c'est la faute à Darwin, bien plus encore qu'à Voltaire : les collectionneurs silencieux sont plus dangereux que les polémistes.

Au surplus, on ne s'y est pas trompé les premiers temps. Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui le scandale

que provoqua, à son apparition, l'*Origine des Espèces*. On comprit vite que la théorie de la descendance allait s'appliquer au roi de la création et, comme dit notre Cournot, le réintégrer dans la nature. De là les doléances des poètes, de Victor Hugo comme de Carlyle, que choquait le rattachement de l'homme aux primates; de là les alarmes et les colères des gardiens de l'orthodoxie. M. Laurent — qui représentait nos lycées aux fêtes de Cambridge — n'a pas manqué de rappeler à ce propos, dans ses Vies des savants illustres, les démêlés d'Huxley, le bon paladin, avec l'évêque Wilberforce. En pensant à ces levés de pieux boucliers, le bon Darwin ne pouvait s'empêcher de répéter en souriant : « Et dire que la première idée de mon père était de faire de moi un clergyman! »

On pouvait croire que la commémoration d'aujourd'hui aurait pour premier résultat d'évoquer ce passé de bataille. Rappeler les résistances de toutes sortes rencontrées par Darwin, c'eût été le moyen le plus topique de mesurer le champ gagné, depuis cinquante ans, par l'esprit scientifique. Mais ce n'est pas la manière anglaise de triompher sur les épaules des vaincus, surtout lorsque ceux-ci se sont décidés à suivre, fût-ce clopin-clopant, le char du vainqueur. On aime mieux faire semblant d'oublier qu'il y eut combat.

Le caractère « révolutionnaire » du chercheur de Down, un seul orateur le marqua avec force. Ce fut un étranger, le Suédois Arrhenius : chargé de porter le toast à la mémoire de Darwin, il ne craignit pas d'affirmer que depuis la prise de la Bastille aucun événement plus que l'apparition de l'*Origine des Espèces* n'avait ébranlé le monde par ses répercussions infinies. Quant à la réaction suscitée par cette révolution intellectuelle, à peine si lord Rayleigh y fit une discrète allusion, en rappelant avec un sourire qu'on aurait bien étonné les gens, il y a une quarantaine d'années, si l'on avait pu leur prédire une cérémonie comme celle d'aujourd'hui.

Le progrès en Angleterre marche sans tambour ni trompette. Nous sommes bien ici sur la terre de l'évolution continue et insensible. Quand on aperçoit des hiatus, on jette un voile. L'idée nouvelle ne rejette pas avec dédain, elle porte au contraire avec complaisance la robe du passé. Et voilà pourquoi sans doute on a voulu, en l'honneur de Darwin, assem-

bler tant de robes! Tant de robes qui sont des survivances du temps où les Universités étaient des dépendances de l'Église, où les professeurs étaient des clercs. On nous fait donc défiler à plaisir, avec nos survivances sur les épaules, en de véritables processions. Puis nous assistons au Sénat à une sorte d'office : c'est la réception des nouveaux docteurs, continuateurs plus ou moins directs de l'œuvre émancipatrice. L' « orateur public » de l'Université loue en latin, avec des prodiges d'ingéniosité, leurs travaux sur les glaciers ou le protoplasma : puis, les prenant par la main, il les transmet au chancelier qui les confirme *in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.*

Et juste à ce moment, pour dire *Amen*, voici les membres de la Douma qui arrivent de Londres et s'asseoient près de nous. Ils sont venus prendre l'air de la civilisation occidentale. Peut-être va-t-elle leur apparaître, ici, sous des traits quelque peu vieillots. Mais ils auront bientôt compris qu'en Angleterre du moins, l'archaïsme des rites n'exclut pas le modernisme des idées.

***

Les prédécesseurs ou émules de Darwin n'ont pas été oubliés à Cambridge. Wallace n'avait pu venir. Mais on n'a pas négligé d'évoquer le souvenir de sa curieuse rencontre avec Darwin : les deux naturalistes s'apercevant en 1858 qu'ils avaient découvert ensemble l'application au monde animal des réflexions de Malthus c'est-à-dire la théorie même de la sélection, résultat fatal de la disproportion entre la quantité limitée des subsistances et l'accroissement illimité des vivants. Le plus beau est qu'ils ne conçurent de cette rencontre aucune mauvaise humeur et restèrent très bons amis : fait quasi unique, M. Balfour nous l'a malicieusement rappelé, dans les annales de la science! Un applaudissement unanime accueillit le vice-chancelier de l'Université lorsqu'il proposa au banquet d'envoyer à Wallace un télégramme l'assurant que les naturalistes rassemblés à Cambridge regrettaient son absence et n'oubliaient pas la part qu'il avait prise à l'œuvre qu'ils célébraient. A ce même banquet, le toast d'Arrhenius commença par un hommage à Lamarck.

Le premier article du Livre édité par l'Université et dont le professeur de botanique, M. Sewart, a si habilement dirigé la composition, est consacré aux prédécesseurs de Darwin. D'Empédocle à Érasme Darwin, tous les évolutionnistes avant l'heure sont soigneusemeut dénombrés. Les philologues — il y en avait à Cambridge — ont pu nous faire observer avec orgueil que le transformisme est, comme tant d'autres jeux de l'esprit, renouvelé des Grecs.

Mais les ethnologues, comme chacun sait, dament le pion aux philologues. M. Frazer, dans le même Livre remonte beaucoup plus haut que les Grecs. Le glorieux auteur du *Rameau d'or* habite Cambridge, mais il n'est pas encore professeur à l'Université. Il a néanmoins payé son écot en contant quelques-unes de ces histoires de sauvages qu'il sait si bien. Il a montré que chez les peuples primitifs on rencontrait, aussi souvent que l'idée de création, celle d'une formation progressive des espèces, y compris l'espèce humaine. Conception qui nous paraîtra très naturelle, ajouta-t-il, si nous nous rappelons que pour les Australiens par exemple il semble qu'il n'y ait pas la moindre différence de nature entre les hommes et les animaux : n'est-ce pas souvent chez ceux-ci que ceux-là cherchent, de préférence, les ancêtres qui donnent leur nom à leurs tribus? Spirituelle façon d'insinuer, peut-être, que le totémisme est le véritable grand-père du darwinisme. Mais de quoi le totémisme n'est-il pas le grand-père?

« Darwin considéré au point de vue des causes de son succès », c'est le titre un peu lourd d'un joli petit livre que de Candolle écrivit tout d'un trait, en revenant de Down. Beau sujet de conversation pour les fêtes actuelles. Pourquoi les admirations se sont-elles concentrées sur la tête de Darwin? Pourquoi le « darwinisme » est-il devenu le nom classique du transformisme? Chacun propose son hypothèse : « On savait que Darwin était surtout un collectionneur. C'est pourquoi lorsqu'il a formulé à son tour la théorie évolutionniste, le public l'a enfin prise au sérieux. » — « N'oublions pas, risque un « littéraire », que l'*Origine des Espèces* est un très beau livre. On dit quelquefois que les savants anglais, quand vient l'heure de publier, se contentent de vider leurs tiroirs : ils exposent un pêle-mêle de fiches. De Darwin du moins cela

n'est pas vrai du tout. Il voulait *démontrer*. A la fois passionné et scrupuleux, il enchaîne les arguments, pare les objections, précise les conclusions. Ce recueil d'observations est ordonné en séries de théorèmes. C'est — *rara avis* en matière de science naturelle — un ouvrage bien composé. »

Tout cela est bel et bon. Mais, parmi les raisons « anglaises » du prestige de Darwin, il faut compter sans doute, et en première ligne, les raisons d'ordre moral. Darwin est révéré ici non seulement ni surtout pour la puissance de son esprit, mais pour la grandeur de son caractère, pour la beauté, la dignité, la pureté de sa vie. Les journaux, tout encombrés qu'ils soient ces temps-ci par les croisades pour ou contre le budget, et aussi par les championnats de tennis, ont fait une large place à l'événement international qu'est la commémoration de Darwin. Ils insistent peu, à ce qu'il m'a semblé, sur cette revision des idées générales à laquelle, selon Huxley, les découvertes de Darwin obligeaient tout homme qui pense. Mais ils louent à l'envi la « vie simple » et la méthodique énergie du grand malade de Down. « Nous nous plaisons à retrouver en lui, disait Sir Ray Lankaster devant l'assemblée des délégués, ces fortes qualités morales qui sont caractéristiques de tous les héros de la race anglaise. » De tous sans exception? La prétention serait un peu méridionale. Ce qui reste vrai, c'est que, dans aucun pays, dans aucun temps, nul « héros » plus que Darwin n'attire la sympathie. Je feuillette une fois de plus sa *Correspondance*. Quel livre délicieux! L'autobiographie surtout, qui précède les lettres et que Darwin écrivait pour ses enfants. Écoutons Darwin parler de lui, confesser ses péchés, avouer ses qualités. Par des transitions insensibles sa bonhommie va et vient de la candeur à l'ironie, de l'ironie à la candeur. C'est le plus savoureux des mélanges que ce récit, à la fois piquant et touchant. On n'en a pas oublié le trait final : « Mon succès comme homme de science, à quelque degré qu'il se soit élevé, a donc été déterminé, autant que je puis en juger, par des qualités et conditions mentales complexes et diverses. Parmi celles-ci, les plus importantes ont été l'amour de la science, une patience sans limites pour réfléchir sur un sujet quelconque, l'ingéniosité à réunir les faits et à les observer, une dose moyenne d'invention aussi bien que de sens commun. Avec les capacités

modérées que je possède, il est vraiment surprenant que j'aie pu influencer à un degré considérable la croyance des savants sur quelques points importants. »

A ce chapelet d'anecdotes charmantes, les fêtes de Cambridge auront ajouté quelques grains. Au banquet, pour remercier l'Université et les délégués, le fils aîné de Darwin a eu l'heureuse inspiration de raconter, tout simplement, quelques incidents dont il avait gardé le souvenir, comment son père l'ayant grondé un soir avec un peu de vivacité vint l'embrasser dans son lit dès le petit jour en lui disant qu'il craignait d'avoir été trop loin, qu'il n'en avait pas pu dormir, comment encore, ayant appris que les moutons de son voisin étaient insuffisamment nourris, Darwin, après des avertissements infructueux, se décida à dénoncer le mauvais berger à la justice. — Tant il y avait de pitié, pour les animaux mêmes, dans le cœur du théoricien de la lutte universelle.

On ira d'ailleurs, en pèlerinage, visiter le fameux jardin où Darwin mena si patiemment ses expériences. Le propriétaire actuel de Down ouvre gracieusement ses portes aux hôtes de l'Université. Leurs pas pourront fouler la fameuse « allée de sable ». Darwin l'avait plantée d'arbres d'essences diverses, et chaque jour, méthodique autant que Kant, il y comptait, à l'aide d'un tas de cailloux qu'il déplaçait du pied en passant, ses tours de promenade. En attendant, à Cambridge même, une sorte d'exposition est organisée dans le Christ's College. On visite la chambre qu'occupa Darwin. (Je me souviens d'avoir visité au Prytanée de la Flèche, la « chambre de Descartes ». Dans quel état, grands dieux! Le treillis d'un pioupiou y séchait). Sous vitrine, le microscope du grand homme, sa règle, son compas sont pieusement conservés. Aux murs, des autographes, des caricatures, des photographies, des portraits. Je ne puis m'empêcher de me rappeler, devant ces portraits, l'influence que faillit avoir, sur la carrière de Darwin, la forme de son nez. Fitz-Roy, le capitaine du *Beagle*, auquel on le présenta, était féru de Lavater. Il jugeait les gens sur la mine. Il estima qu'avec un tel nez le jeune homme devait manquer de l'énergie et de la décision nécessaires pour entreprendre une croisière autour du monde. C'est ainsi que Darwin pensa manquer le voyage qui devait éveiller son génie de naturaliste.

Le nez de Darwin, s'il eut été un peu plus large encore, l'*Origine des Espèces* n'aurait pas été écrite !

Quelques-uns des portraits de Darwin dans ses dernières années sont très beaux. Est-ce à propos de l'un d'eux que Darwin écrivait à son ami Hooker, je crois, qui promène en ce moment dans les jardins du Christ's College, son sourire presque centenaire : « Je me trouve l'air d'un vieux chien finaud et mélancolique ? »

D'un peu loin, avec sa longue barbe blanche et ses yeux enfoncés sous les sourcils broussailleux, Darwin vieux ressemble à Tolstoï. Ressemblance toute superficielle : la figure est plus pleine, moins ravagée, le regard moins fiévreux. On sent ici une âme plus tranquille, et qui a trouvé dès longtemps, dans le mouvement perpétuel de la recherche scientifique, le parfait équilibre moral.

Avec quel art les Anglais savent recevoir leurs hôtes, on l'a dit cent fois. Et ce n'est pas le moindre trait de cet art que l'égalité dans la courtoisie qui est ici témoignée à tous les étrangers. On fait preuve envers tous de cette inaltérable, de cette infatigable affabilité dont les cinq fils de Darwin, sur le perron du Trinity College, étaient les premiers à donner l'exemple. Nous sera-t-il permis de dire que dans l'intimité des *homes* où ils étaient reçus, les Français se sentaient enveloppés d'une sympathie toute particulière ? La différence de tempérament entre les deux peuples, dans ces fêtes mêmes, crève les yeux. Mais elle est de ces différences qui n'excluent pas le désir d'accord. Vague besoin de se compléter ? Obscure volonté de se coaliser, si c'était nécessaire, pour la défense d'un commun patrimoine ? Toujours est-il que, dans le pittoresque pêle-mêle de races que le souvenir de Darwin a concentré ici, les représentants des deux vieilles nations « libérales » se sentent très près les uns des autres...

CHARLES BOUGLÉ

CHRISTIAN-FRÉDÉRIC HEBBEL

Entre l'embouchure de l'Elbe et celle de l'Eider, le long de la mer du Nord, s'étend, sur une longueur de soixante kilomètres environ, derrière une double ligne de digues, le petit pays des Dithmarses. Il y a deux mille ans, il dormait sous les flots; il y a huit siècles, on ne savait encore, selon Saxo Grammaticus, s'il appartenait au continent ou à la mer : — « car, l'hiver, il est sillonné par les barques, et, l'été, par la charrue ». — Les Dithmarses le conquirent, pouce par pouce, sur l'Océan ; parfois une tempête crevait une digue et les flots recouvraient les champs, les villages, le bétail et quelques centaines d'hommes; les survivants bouchaient la brèche et reprenaient la marche en avant : cela dura bien des générations.

Les Dithmarses estimèrent qu'en bonne logique, pour ce sol en quelque sorte créé par eux, ils n'avaient à reconnaître ni seigneur ni maître : c'est ainsi qu'au plus beau temps de la féodalité prospéra dans ce coin perdu une vaillante petite république de paysans qui pendant quatre siècles mit en fuite les ducs de Holstein et les rois de Danemark. Un jour, en 1500, à Hemmingstedt, six mille Dithmarses attaquèrent, dans des chemins détrempés et des champs coupés de fossés, trente mille envahisseurs, la plupart chevaliers bardés de fer, tuèrent les chevaux à coups de flèches et de hache et laissèrent la boue et la marée noyer les cavaliers : longtemps encore les paysans attachèrent leurs chiens avec des chaînes d'or trouvées sur les cadavres des chevaliers danois.

A la fin, leur sens de l'indépendance s'exaspéra tellement qu'ils ne voulurent plus obéir aux juges qu'ils élisaient; en 1559, au milieu de cette anarchie, les Danois vinrent et les conquirent enfin. Mais le joug fut léger; les Dithmarses développèrent la richesse de ce sol d'alluvions merveilleusement fertile, et, après l'orgueil de la liberté, ils eurent celui de l'opulence. Ils gardèrent jusqu'à nos jours leurs traits héréditaires : courageux, travailleurs, tenaces, peu communicatifs, hautains, impérieux, violents sous des apparences calmes, fiers d'être eux-mêmes et affirmant leur droit de rester tels, dédaignant d'assouplir leur caractère pour plaire à leurs voisins — et secrètement flattés de s'entendre appeler « les grossiers Dithmarses ».

Mais la mer au bruit monotone, la grève blanche et unie, la ligne des digues à perte de vue, la plaine, — prairies, céréales ou colza, — uniforme, sans arbres et sans bornes; sur la hauteur, le marais aux teintes brunes et neutres et la lande silencieuse et déserte, — tout ce paysage un peu mélancolique, qui laisse une impression d'immutabilité, d'infini et d'éternité, forma en chaque Dithmarse, sous l'homme d'action, un songeur et un méditatif. De là vient qu'ils sont, au témoignage d'un de leurs romanciers, Frenssen, particulièrement doués pour la philosophie et les mathématiques, curieux de science, portés à la spéculation, qui, sous les apparences infiniment diverses et changeantes, cherche l'immuable et l'éternel; dans leur sang lourd et épais circule l'instinct métaphysique et seules des rêveries transcendantes peuvent parfois enflammer leur cerveau. Ils ont eu de tout temps le goût de la poésie, du conte et de la légende : au moyen âge, ils chantèrent, non sans succès, leurs luttes et leurs victoires ; dans les temps modernes, naquirent parmi eux des littérateurs de talent et un écrivain de génie. Hebbel, par son caractère et son esprit, est un authentique représentant de la race dithmarse.

*
* *

Christian-Frédéric Hebbel naquit, le 23 mars 1813, à Wesselburen, un village de douze cents habitants, où son père était

maçon. Le pain manquait souvent et l'enfant n'avait pas toujours une chemise sur le corps. Le père, homme dur, farouche et aigri par la misère, ne pouvait supporter le rire de ses enfants et leur reprochait le peu qu'ils mangeaient. Il détestait surtout Frédéric parce que celui-ci se refusait à devenir manœuvre ou valet de charrue, sentant vaguement que s'y résigner eût été immoler quelque chose qui s'agitait dans son âme. C'était l'instinct poétique. Tout ce que voyaient ses yeux se gravait dans sa mémoire : le puits moussu, sous le poirier, au fond du jardin, et le visage sévère du pasteur regardant par-dessus la haie. Tout ce qu'il entendait raconter revêtait dans son imagination des formes grandioses ou fantastiques : les histoires de sorcières et de revenants d'une voisine et les scènes de la Bible, — un livre qu'il apprit presque par cœur et dont l'austère poésie exerça sur son esprit une profonde influence. — A l'école, il était bon élève et lecteur infatigable de la modeste bibliothèque de l'instituteur. Il avait quatorze ans lorsque son père mourut; le bailli de l'endroit le prit pour secrétaire : il lui donnait ses vieux habits, le faisait coucher avec ses domestiques et, comme il avait engrossé une de ses servantes, il proposa à Hebbel de l'épouser. Hebbel garda toute sa vie la haine implacable de l'homme qui pendant huit années l'avait tenu dans une dégradante servitude.

Vers 1830, il commença d'écrire : — poésies lyriques, nouvelles, essais dramatiques; en somme, un tas assez considérable de papier noirci. — Mais il étouffait dans sa prison, sans livres, sans rapports avec le monde extérieur. Il aurait voulu devenir acteur, vagabond, brigand même; il écrivit au poète danois Œhlenschlæger, à Uhland, le suppliant de le tirer du marais où il s'enlizait, mais en vain. Les privations et les humiliations accumulées depuis l'enfance exaspérèrent la sensibilité de sa nature poétique; il avait, d'ailleurs, une conscience d'autant plus haute de ses droits qu'ils étaient plus méconnus. Il devint ombrageux, irritable, à la fois timide et orgueilleux; mais ce qui dominait en lui, c'était une volonté de fer, la résolution indomptable d'assurer le développement de son individualité. Forcé de se replier sur lui-même et de tirer toutes ses idées de sa propre substance, il réfléchit énormément et se fit une philosophie du monde, de la vie et de l'art. Il disait plus tard

que depuis sa vingt-deuxième année, âge où il quitta Wesselburen, il n'avait pas acquis une idée nouvelle. Dans l'isolement et l'adversité, sa personnalité s'est constituée : forte, cohérente, volontaire, mais hautaine et tyrannique.

Au début de 1835, Amélie Schoppe, la directrice d'un journal de modes de Hambourg, réunit quelque argent pour lui permettre de venir étudier dans cette ville. Amélie Schoppe, qui écrivit à peu près cent cinquante volumes de romans, aujourd'hui oubliés, fut une femme serviable, bonne même, mais médiocrement intelligente, assez commère, très bas bleu et totalement dépourvue de tact. Elle avait quarante-cinq ans et voulut traiter Hebbel comme un petit garçon, dont elle contrôlait les actes, les paroles, les manières, les relations et les dépenses ; lorsqu'il se révolta contre cette Providence déguisée en gouvernante, Amélie Schoppe, suffoquée, puis vexée, lui fit sentir durement la rancune d'une femme et d'un petit esprit. Il prenait ses repas chez diverses personnes qui se croyaient le droit de le traiter de haut parce qu'elles lui faisaient l'aumône de leur soupe.

Au bout de trois mois, Hebbel songeait à rompre tout lien avec ses pseudo-bienfaiteurs, dût-il mourir de faim ; mais il avait fait entre temps la connaissance d'une modiste, Élise Lensing, qui était devenue sa maîtresse. C'était, semble-t-il, une fille d'une certaine culture d'esprit et d'éducation assez raffinée, en tout cas d'un cœur excellent, qui dès le premier moment aima Hebbel avec un dévouement d'esclave. Quant à lui, il a déclaré plus tard ne l'avoir jamais aimée : elle avait près de dix ans de plus que lui et sa beauté était déjà fanée. Elle fut pour lui une confidente de ses peines et de ses espoirs, une sœur aînée qui lui enseignait les manières de la bonne société ; il admirait son absence totale d'égoïsme, il devenait lyrique en célébrant la noblesse de son âme, mais il ne l'aimait pas. Elle satisfaisait son instinct de domination et, avec l'égoïsme inconscient du génie, il ne se croyait tenu envers elle à aucune reconnaissance, si reconnaissance devait signifier dépendance, abandon du moindre des droits de sa personnalité, à aucun amour, si l'amour est l'abdication partielle de l'individualité.

A Hambourg, il avait commencé de combler les lacunes énormes de son instruction en étudiant comme un petit collégien les éléments du latin ou des mathématiques. En avril 1836, il alla étudier le droit à Heidelberg. Pour la première fois, il vit, sinon des montagnes, du moins des collines, et le paysage, plus accidenté, plus riant que les sables de l'Elbe, le ravit : ses poésies trahissent alors un éveil du sentiment de la nature. Il lisait Gœthe sur la terrasse du château, regardant le Neckar couler à ses pieds et un orage monter à l'horizon; ou bien, au sommet du Kaiserstuhl, par une nuit de juin, assis autour du feu avec d'autres étudiants, il attendait le lever du soleil.

Il ne se mêlait guère pourtant à la jeunesse universitaire, manquant trop de cordialité, d'abandon, de gaieté franche et naïve pour ne pas être déplacé dans ce milieu. L'existence l'avait rendu timide et silencieux, raide et méfiant. Il faillit s'attirer un duel en s'obstinant à ne pas couper ses longs cheveux, qui choquaient son entourage. Il vivait replié sur lui-même, lisant Gœthe et Shakespeare, écrivant des nouvelles et voyant s'en aller peu à peu les cent soixante marks qui formaient à la fois son capital et ses espérances. Il suivait consciencieusement les cours de droit, écrivant sous la dictée et repassant ses cahiers; mais le plus perspicace de ses professeurs lui conseilla de ne pas perdre davantage son temps à l'étude des Pandectes. En septembre, il se décida à changer d'air : il gagna à pied Strasbourg, où, au sommet de la cathédrale, il contempla les plaines d'Alsace et vit la pierre sur laquelle Gœthe avait gravé son nom soixante-six ans auparavant; puis, par Stuttgard et Tübingen, il arriva à Munich au début d'octobre.

Son chef-d'œuvre dans cette ville fut de ne pas y mourir de faim. D'Amélie Schoppe et de ses autres protecteurs il ne reçut à peu près rien. Il essaya de collaborer à divers journaux, mais il était incapable d'écrire sans goût, uniquement pour gagner de l'argent. Il chercha des éditeurs pour ses poésies et ses nouvelles; mais tantôt les manuscrits se perdaient en route, tantôt un incendie détruisait la librairie, tantôt les négociations traînaient interminablement. En réalité, il vivait de l'argent

que lui envoyait Élise : elle dépensa pour lui le plus clair des revenus de son petit magasin de modes; vers la fin de 1838, elle se trouvait dans une situation financière assez embarrassée. Hebbel, de son côté, observait la plus stricte économie : il ne mangeait qu'une fois par jour; à midi, il allait se promener pour faire croire à ses propriétaires qu'il se rendait au restaurant, puis il rentrait pour tremper un morceau de pain dans un bol de café. Ses lettres à Élise sont remplies de plaintes sur son pantalon qui s'effiloche et son chapeau qu'il n'ose plus porter; il affecte un mépris extrême du froid pour qu'en hiver ses amis ne s'étonnent pas de le rencontrer sans manteau, et ses propriétaires de le voir rester sans feu. Élise lui envoie des chemises, des mouchoirs, — une fois, même, un costume complet, — et ce sont chez Hebbel des explosions naïves de joie.

Il ne voyait presque personne; son unique ami était un étudiant en droit, Émile Rousseau, de quatre ans plus jeune que lui et son admirateur enthousiaste. Hebbel lui faisait supporter tous les caprices de son humeur, jugeait dédaigneusement ses essais littéraires et monologuait sans trêve devant lui sur la philosophie de l'art et de la vie. Il avait pour maîtresse la fille d'un menuisier chez lequel il habitait; il lui reprochait de n'avoir pour lui qu'une passion purement sensuelle, animale, de ne pas le comprendre, et la traitait parfois brutalement. La pauvre fille l'aimait pourtant du meilleur de son cœur : lorsqu'elle croyait avoir rompu à jamais avec lui, elle se rappelait que ses chaussettes étaient toutes trouées, qu'il n'avait personne pour les lui repriser, et elle revenait.

Le plus souvent, Hebbel se trouvait horriblement seul : il se consolait en déversant son amertume dans son journal et surtout dans de longues lettres à Élise. Il n'alla jamais à la Faculté de droit; il assistait aux cours de Schelling et de Görres, il découvrait dans les musées l'art antique et la peinture moderne, il empruntait des livres en masse à la bibliothèque de l'Université : sa seule étude consistait à réaliser en lui son idéal du poète.

Le poète, professe-t-il, est l'individu dans lequel s'incarne l'âme de l'univers. Après les romantiques et Schelling, Hebbel conçoit l'art, et, en particulier, la poésie, comme l'Évangile

éternel, le terme ultime de la philosophie et de la religion. L'art est une révélation; il pénètre jusqu'à la racine métaphysique des choses, il remonte du lourd sommeil, troublé de rêves confus, où est plongée la nature, et de l'homme, où est apparue la lueur vacillante de la conscience, jusqu'au principe des êtres, jusqu'au Dieu, à la substance, à la formule qui les a tous engendrés. Le poète est le voyant qui a déchiffré cette formule, et qui la retrouve dans chaque phénomène, dans le grain de sable que roule la mer, comme dans les plus hautes spéculations de l'homme. Il doit tout connaître, tout sentir, pour que son cerveau soit le cerveau de l'univers; son cœur, le cœur de l'univers; sa voix, la voix de l'univers. Il ne peut pas travailler pour un but précis, exercer une fonction déterminée dans la société; il a une mission divine : devenir le microcosme, la monade où se reflète le monde.

En des heures de joyeuse ivresse, la vie universelle, intellectualisée et sublimisée, gonfle la poitrine de Hebbel et court dans ses veines comme une vague grondante et écumante. Aprement, jalousement, il se défend contre tout ce qui menace les mystérieuses bacchanales que célèbre son âme. Il se défend contre Élise, qui lui parle d'amour et de mariage : au lieu de l'amour, passion égoïste qui enchaîne deux individus l'un à l'autre, il lui offre l'amitié, pure communication de deux âmes où chacune reste elle-même; au mariage, liaison bourgeoise, entrave sociale, limitation de l'individualité, il déclare préférer, pour lui et pour l'artiste, la mort. Il se défend contre les gens de Hambourg, qui ont voulu l'attacher à la meule de la jurisprudence, le condamner à tourner en cercle comme un cheval aveugle. Il se défend contre la littérature contemporaine, qu'il dédaigne, surtout contre Gutzkow et la « Jeune Allemagne », gens qui écrivent, au jour le jour, pour flatter les goûts du public; lui ne veut dépendre d'aucun public ni d'aucune école. Il se défend même contre le christianisme, qu'il hait, et méprise parce qu'il prêche l'humilité, l'asservissement volontaire, l'abdication de soi-même; avant Nietzsche il rêve du surhomme, qui a secoué le joug de Dieu, qui est devenu Dieu. Et, tandis qu'il se persuade qu'il possède en lui l'univers et toutes ses richesses, le froid lui rappelle qu'il n'a pas de charbon dans son poêle, et la faim qu'il n'a pas

déjeuné. Il ne sait pas de quoi il vivra dans huit jours; personne ne le connaît; plus tard, l'humanité répètera son nom, mais auparavant il sera mort de faim.

En de pareils moments, il songe au suicide et goûte déjà la « volupté de la mort »; il ne souhaite que le sommeil, un sommeil sans aurore. Ce génie, qui est sa joie lorsqu'il y croit, fait son malheur lorsqu'il en doute : une foule d'éléments s'agitent confusément en lui, mais arrivera-t-il à les coordonner en une forme artistique? Assis à sa table de travail, il ronge sa plume : son cerveau bouillonne d'idées et il ne peut écrire une ligne. C'est cependant pour lui une question de vie et de mort, car son talent le tuera s'il ne peut éclore; si l'homme ne trouve le mot de l'énigme, le sphinx déchirera sa poitrine.

Dans les dix-huit premiers mois de son séjour à Munich, il crut avoir épuisé la capacité de souffrance de l'âme humaine; enfin, peu à peu, la lumière se fit. Cette période fut, de son propre aveu, décisive : lorsqu'il regagna Hambourg, en mars 1839, il estimait qu'aucun poète en Allemagne ne lui était supérieur, sauf Tieck et Uhland; décidé à sauvegarder son indépendance envers et contre tous, il proclamait avec sérénité que la plus belle qualité de la vie est d'être un combat.

*
* *

Revenu à Hambourg, il sembla, il est vrai, avoir remporté la victoire sans avoir livré bataille. Gutzkow lui offrait de collaborer à une revue; un autre lui demandait une histoire de la poésie lyrique; les libraires lui commandaient des ouvrages ou se disputaient ceux déjà parus. Il y avait à Hambourg un centre littéraire assez important, composé principalement de disciples de la « Jeune Allemagne »; on faisait bonne figure à Hebbel pour se ménager en lui un allié. Il comprit vite combien il y avait peu de cordialité et de sincérité dans ces démonstrations et resta sur la défensive. Une grave maladie le tint au lit tout l'été; en septembre, convalescent, mais déprimé, dégoûté, il examine de nouveau l'éventualité du suicide. Brusquement, le 2 octobre, il commence une tragédie, *Judith*; sans effort, les scènes s'ajoutent aux scènes, comme

s'il portait depuis longtemps, sans le savoir, l'œuvre tout entière écrite dans sa tête. Le 28 janvier 1840, *Judith* est terminée.

Après beaucoup d'autres, Hebbel avait pris pour base le récit biblique, mais, fidèle à sa théorie esthétique, il avait voulu mettre en lumière l' « idée », c'est-à-dire la manifestation d'une loi universelle dans un fait singulier. L'idée de *Judith*, — comme déjà, selon Hebbel, de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, — c'est que Dieu, ou la pensée de l'univers, dans une crise décisive de l'histoire d'un peuple, suscite parfois un individu qui apporte le salut à sa nation. Cet individu, symbole et instrument de la divinité, s'élève ainsi, pour un instant, au-dessus de la condition humaine, mais cet effort insensé constitue précisément la « faute » du héros, au sens tragique du mot. De même que le destin abat la puissance excessive d'Œdipe, de même que la Némésis atteint les mortels trop heureux, de même l'univers rabaisse ceux qu'il a élevés. Il n'a pu les arracher que pour un instant à la bassesse originelle; leur œuvre accomplie, frappés d'aveuglement, ils trébuchent et tombent : c'est ainsi qu'ils sont punis, quoiqu'ils ne soient pas coupables selon nos concepts vulgaires.

Holopherne assiège Béthulie, la dernière ville du peuple élu; une femme, Judith, entend la voix de Jéhovah : « Lève-toi et va tuer celui qui veut détruire mon peuple et mon culte. » Elle paraît devant Holopherne; il est la personnification du paganisme à son apogée, le surhomme qui a renversé toutes les idoles et songe à se faire adorer à leur place. Devant sa grandeur, un frisson secoue Judith : elle est encore femme, elle l'admire, elle va l'aimer; pour se faire admirer et aimer de lui, elle lui révèle avec quelle intention elle est venue dans son camp. Mais il l'entraîne en riant sur sa couche et s'endort ensuite à côté d'elle, confiant et dédaigneux. Il ne reste plus à Judith qu'à lui trancher la tête; cependant, lorsque le peuple de Béthulie acclame en elle la libératrice d'Israël, elle comprend que ce n'est pas avec la pensée de sa mission divine qu'elle a tué Holopherne, mais simplement pour se venger de son outrage et de son mépris. Jéhovah l'a abandonnée, elle n'a commis qu'un meurtre vulgaire, et l'idée l'épouvante qu'elle porte peut-être dans ses flancs le fils qui vengera sur elle la mort du père.

La pièce eut assez de succès à Berlin et valut quelque argent à son auteur, qui en avait grand besoin. Élise avait épuisé ses dernières ressources pour lui venir en aide; elle était enceinte : en novembre 1840, ils eurent un fils. A cette époque, il s'éprenait d'une passion fougueuse, quoique passagère, pour une belle et élégante jeune fille; il rêvait d'un baiser sur ses lèvres et gardait dans un tiroir une rose qu'elle lui avait donnée. A Élise, qui n'était ni belle ni jeune et qui devait se contenter de son amitié, il écrivait : « L'amour est tout de même autre chose que l'amitié, et il est vrai aussi que l'amour ne s'adresse qu'à la beauté et à la jeunesse. » — Entre temps il rompait définitivement avec Amélie Schoppe, se querellait, puis se réconciliait, puis se brouillait encore avec Gutzkow et ses acolytes. Pendant l'été de 1840, il est généralement déprimé, mécontent des autres et de lui-même; comme à Munich, au lieu de regarder autour de lui, il regarde en lui-même, songe à son triste passé, à l'incertitude de l'avenir, et dans ces réflexions stériles ne trouve qu'inquiétude et découragement. La vérité, c'est qu'une œuvre nouvelle aspire à la lumière : comme pour *Judith*, dès qu'il commence d'écrire *Genoveva*, en septembre 1840, il verse des larmes de joie et de reconnaissance en songeant que Dieu lui a donné le plus grand bonheur de ce monde : celui d'être un poète. *Genoveva* fut achevée en août 1841.

C'est la légende de Geneviève de Brabant, mais profondément transformée. Le personnage principal est Golo, un jeune écuyer au service du comte Siegfried, l'époux de Geneviève. Depuis longtemps il aimait d'un amour chaste et infiniment respectueux Geneviève, qui lui apparaissait, dans sa piété et sa pureté célestes, comme une sainte; mais, lorsqu'il la voit dans les bras de Siegfried qui part pour la croisade, il comprend qu'elle est aussi une femme : l'amour charnel s'éveille en lui et il cherche, mais en vain, à la séduire. Le dépit, l'horreur qu'il s'inspire à lui-même, le regret de l'innocence à jamais perdue, changent son amour en haine : il fait jeter Geneviève en prison, sous prétexte d'infidélité, et obtient de Siegfried trop crédule un arrêt de mort. Quand il croit la condamnation exécutée, il confesse tout et se tue.

L'idée centrale reste obscure; Genevière est purement pas-

sive, trop éthérée, — une délicieuse figure de vitrail ou de missel. — La perpétuelle analyse du caractère de Golo ralentit l'action; l'ensemble est un long poème dramatique plutôt qu'un drame.

La pièce ne put d'ailleurs être jouée; une comédie, *der Diamant* [le *Diamant*] (1841), très peu comique, surchargée de métaphysique, resta ignorée; un recueil de poésies lyriques (1842) ne trouva qu'un accueil des plus tièdes. — Pour vivre, pour nourrir Élise et son enfant, Hebbel écrivait, au prix de quatre-vingts thalers (à peu près trois cents francs), une histoire de la guerre de Trente Ans et une histoire de Jeanne d'Arc. Il commençait à être connu, sinon célèbre; mais, depuis trois ans et demi qu'il était revenu de Munich, sa situation matérielle restait toujours aussi précaire. Il résolut de faire un effort désespéré pour sortir de l'ornière et de s'adresser à la libéralité du roi Christian VIII de Danemark, son souverain. Il partit pour Copenhague, en novembre 1842; en deux audiences, il exposa au roi respectueusement, mais librement, comme d'égal à égal, ses besoins et ce qu'il estimait être ses droits. Il attendit longtemps; enfin, en avril 1843, le roi lui accorda une bourse de voyage de six cents thalers (un peu plus de deux mille francs) par an, pour deux ans. Hebbel passa encore quatre mois à Hambourg; en septembre, il s'embarqua pour le Havre et arriva le 12 de ce mois à Paris.

Il y était à peine depuis quelques semaines lorsqu'une lettre d'Élise lui apprit la mort de leur fils. Hebbel fut bouleversé. Il se reprochait de n'avoir pas aimé son enfant, de n'avoir vu en lui qu'une charge; dans son affolement, il se laissa entraîner à une démarche qu'il n'aurait jamais faite de sang-froid : il écrivit à Élise qu'ils devaient se marier aussitôt. Mais, dans la lettre suivante, il s'était déjà ressaisi : il démontrait, avec chiffres à l'appui, qu'à Paris comme à Hambourg ils mourraient de faim. Il y avait encore d'autres motifs plus graves qu'il laissait seulement entrevoir : à la réflexion, le mariage l'effrayait parce qu'il ne serait plus possible de rompre la chaîne, parce qu'il serait éternellement condamné à une vie misérable, ou médiocre, qui entraverait l'essor de son génie et lui deviendrait rapidement intolérable; célibataire, il gardait sa

liberté d'action. Il met son offre sur le compte de l'émotion et finit par vanter à Élise la solidité d'un « mariage de conscience » comme leur liaison. Mais Élise, inquiète, ne voyait de sécurité pour elle-même que dans un lien légal, d'autant plus qu'elle se sentait de nouveau enceinte. Hebbel, agacé, lui reprochait à demi-mot d'avoir des idées mesquines. Il la blâmait aussi de pleurer trop longtemps leur enfant : il lui envoyait de belles dissertations philosophiques pour lui exposer que leur fils était rentré dans le sein de la Substance et s'étonnait très sincèrement que ces consolations, qui lui suffisaient, ne produisissent aucun effet sur Élise. — Cependant il travaillait : il avait apporté de Hambourg le premier acte d'un drame, et, le 4 décembre 1843, *Maria-Magdalena* était achevée.

Maître Antoine, le charpentier, est un homme d'une probité rigide, mais qui ne peut s'affranchir de la conception étroite de l'honneur, naturelle à un artisan qui n'a pas assez d'intelligence pour remonter aux principes sur lesquels repose la morale, et ne connaît de celle-ci que la « forme », les prescriptions infinies de détail où elle s'est figée. Son esprit est minutieusement dogmatique, son cœur froid et sa conscience morte; il n'est pas capable de reconnaître qu'en certains cas il faut juger les choses d'un point de vue plus large, plus généreux et, au fond, plus moral que les commères du voisinage dont la seule norme est : « Ceci se fait », et : « Cela ne se fait pas ». Parce que son fils a commis quelques peccadilles de jeune homme, il n'hésite pas à le croire coupable d'un vol : le fils, reconnu innocent, ne veut plus rentrer dans la maison paternelle. La fille, Clara, victime des circonstances, est devenue la maîtresse de son fiancé : lorsque celui-ci l'abandonne, elle se souvient que son père aimerait mieux la voir morte que déshonorée, et se jette dans un puits; — elle est la « Marie-Madeleine », la pécheresse à qui dans le ciel il sera beaucoup pardonné. — La mère est morte de douleur; un premier fiancé de Clara, qu'elle aimait, mais qui n'a pu se résoudre à épouser celle qui a appartenu à un autre, paie de sa vie de n'avoir pas su s'élever au-dessus de la conception traditionnelle de l'honneur, — et le père reste debout au milieu de ces cadavres, en proie au doute, pour la première fois, et murmurant : « Je ne comprends plus le monde. »

Dans cette pièce, la plus actuelle du théâtre de Hebbel, les personnages sont ce qu'en vertu de leur milieu ils peuvent être et ne peuvent pas ne pas être : ainsi, subjectivement, ils ont tous raison, et, parce qu'ils ont raison, ils doivent périr. Ils se débattent dans leur inextricable moralité comme dans un filet, et la conviction finale du spectateur est qu'à cette morale seront sacrifiées encore d'innombrables victimes, tant que l'humanité, renversant les traditions, ne sera pas remontée à la source de toute moralité.

En tête de *Maria-Magdalena*, une préface développe une théorie du drame d'où procède, à la même époque, l'esquisse d'un *Moloch*, fragment d'un cycle total où se serait déroulée l'histoire du genre humain. Le drame doit en effet prendre pour thème le « devenir » de l'Esprit éternel qui se réalise dans l'évolution de l'humanité depuis la brute préhistorique jusqu'à l'homme-Dieu des temps futurs, en passant par les grands hommes, incarnations de l'Esprit dans les crises de l'univers...

Comme à Munich, comme à Copenhague, Hebbel devait à Paris limiter strictement ses dépenses. Il habitait une chambre de trente francs et économisa, tout l'hiver, le chauffage en restant au lit jusqu'à neuf heures, et en passant la moitié de sa journée au Louvre ou à la Bibliothèque royale. A trois heures, il allait déjeuner pour un franc (avec deux sous de pourboire au garçon, tous les huit jours), dans un restaurant proche de la place Vendôme. Il errait jusqu'à huit heures dans les rues ou, s'il pleuvait, dans les passages, et dînait, le soir, dans sa chambre, d'un morceau de pain, d'un peu de fromage et d'une tasse de café : il déboursait, en tout, cent francs par mois. Mais il se plaignait de ne pouvoir, faute d'argent, voir et apprendre beaucoup de choses ; il savait à peine le français, de sorte que ses uniques relations furent deux Allemands, Henri Heine et surtout le docteur Bamberg, avec lequel il faisait, presque chaque jour, de longues promenades. Paris lui plaisait : il pensait que Babylone n'a rien possédé de plus magnifique que les grands boulevards ; il admirait la « grâce sévère » de la Madeleine, la « fière simplicité » du Palais Bourbon et la « masse grandiose » de Saint-Sulpice ; quant au Panthéon, il déclare qu'à lui seul il vaut le voyage. Au con-

traire, Notre-Dame, « noire et sombre », lui semble « une corneille égarée au milieu des floraisons de mai ». A propos de la statue de Strasbourg élevée sur la place de la Concorde, il écrivait : « C'est une enfant que nous avons mise en pension chez les Français et que nous reviendrons chercher lorsque nous aurons besoin d'une gouvernante pour nos autres filles. » Des Champs-Élysées, qu'il remonta par une belle après-midi de novembre, au milieu de la foule endimanchée, il voulut fixer le souvenir dans une poésie. Il vit les chaînes autour de l'Arc de Triomphe s'abaisser devant la voiture de Louis-Philippe, et il lui sembla que le roi venait de « violer la gloire ». Il allait peu au théâtre, faute d'argent; cependant il vit Rachel, qu'il jugea sublime, « environnée de tragique »; la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo lui parut le comble de l'absurdité. Il restait stupéfait de la quantité de tableaux réunis chaque année au Salon. « Et il n'y a rien de médiocre; le jury examine tout très sérieusement; un mérite ordinaire ne suffit pas pour qu'un artiste soit admis à exposer ses œuvres. » Sans être un admirateur enthousiaste des Français, il louait leur gaieté, leur cordialité, la douceur de leurs mœurs, la sobriété des ouvriers, la politesse des sergents de ville et l'aspect martial de la garde nationale. Il se sentit bientôt complètement acclimaté et fut fier d'avoir acquis en quelque sorte droit de cité chez un grand peuple. Pour la première fois, il comprit combien la vie dans une immense cité était nécessaire à son génie : son élément était un océan humain. Il aurait voulu passer ici son existence; pourtant il lui fallait voir encore l'Italie. Le jour de son départ, il écrivit dans son journal : « Paris restera toujours le centre de mes désirs; adieu, ville magnifique, qui me fus si hospitalière; puisses-tu fleurir plus longtemps que toutes les villes du monde. »

A Rome, où il arriva au commencement d'octobre 1844, il se sentit dépaysé. « Paris, dit-il, est un océan, Rome, le lit d'un océan. » L'archéologie ne lui inspirait aucun intérêt; il ne parvenait pas à ressusciter les temples devant ses yeux et il avait beaucoup moins de sens esthétique que Gœthe, son grand devancier dans la Ville éternelle. Sans doute,

il admira les ruines et les statues antiques, les monuments et les œuvres d'art de la Renaissance; il prit sa modeste part des réjouissances du carnaval et suivit les offices de la semaine sainte à Saint-Pierre. Mais à Rome se dévoila pour lui la splendeur de la nature. Le jour de Noël, assis sur le Pincio, en haut de l'escalier d'Espagne, sur un banc de pierre, adossé à un mur, il resta quatre heures en extase, contemplant les jardins remplis de roses et d'orangers et sentant son être se fondre dans la tiédeur du soleil et l'azur splendide du ciel. Le soir, il dîna avec de jeunes peintres allemands à une table jonchée de roses et le front couronné de pampres. De la villa Médicis, de la villa Panfili, de la villa Ludovisi, il regardait Rome surgir du sein d'une verdure éternelle et les montagnes bleuâtres s'arrondir à l'horizon, et au-dessus de lui reposait toujours ce ciel d'une pureté inimaginable vers lequel fuit l'ardente nostalgie du Germain pour les pays du Sud. En allant à Naples, en juin 1845, il vit la *Campagna felice*, les oliviers, les vignes, les figuiers, les cactus; il gravit le Vésuve et écouta le monstre prisonnier gronder sous ses pieds. A Naples, il fut surtout frappé du contraste entre la misère du peuple et le luxe de quelques privilégiés, en même temps que de la corruption générale. Le soleil et la nature de Rome lui avaient inspiré un grand nombre d'épigrammes, — au sens antique, — dans lesquelles il visait à une clarté et une pureté nouvelles de la forme, de même, disait-il, que son esprit n'avait jamais été aussi serein et aussi lumineux.

Cependant la misère le talonnait : il fut malade de la fièvre tout l'hiver pour avoir, par économie, loué une chambre où ne pénétraient pas les rayons du soleil. En Allemagne, les directeurs de théâtre étaient sourds et les libraires avares. Le gouvernement danois lui refusait une prolongation de sa bourse. Au moment de quitter l'Italie, il avait plus de mille francs de dettes. La naissance d'un second fils, en mai 1844, n'avait pas apaisé le sourd mécontentement qui régnait entre lui et Elise. Elle ne lui avait pas pardonné d'être revenu sur sa décision de l'épouser; Hebbel, de son côté, lui reprochait de manœuvrer à Hambourg de façon à rendre le mariage inévitable dès son retour: il découvrait en elle maintenant l'égoïsme de la femme qui cherche à s'assurer la possession légale d'un

homme. Or il était décidé à n'aliéner pour rien au monde sa personnalité. Son objection radicale restait toujours la même : ce mariage était « un contrat solennellement passé avec la misère ». Il ne voyait dans leur enfant « qu'une lettre de change qu'il ne pouvait payer, rien de plus ». L'artiste, disait-il, a besoin pour travailler d'un intérieur confortable; la misère arrêtait net l'essor de son génie; sans avoir jamais connu les joies de l'existence, il livrait depuis dix ans un combat où la victoire devenait toujours plus incertaine : être mis dans l'impossibilité de faire œuvre d'artiste ou y renoncer équivalait pour lui à signer sa condamnation à mort.

Il quitta l'Italie à la fin d'octobre 1845, se dirigeant vers Vienne et Berlin, sans savoir où de là il porterait ses pas, sans argent, sans projets et sans espérances.

*
* *

Il arriva à Vienne malade et assez déguenillé. Au bout d'un mois, convaincu qu'il était inutile de s'attarder ici davantage, il allait, un matin de décembre, au bureau de la diligence retenir une place pour Prague, lorsqu'on l'avertit que deux jeunes seigneurs galiciens, admirateurs enthousiastes de sa *Judith*, étaient à sa recherche. Il remit son départ au lendemain et ce ne fut pas vingt-quatre heures de plus qu'il resta à Vienne, mais dix-huit ans, jusqu'à sa mort. Car, fêté, acclamé, grisé de champagne et des adulations les plus extravagantes, et aussi habillé et pourvu d'argent par les Galiciens, il se trouva tout à coup « lancé » : il devint, en quinze jours, « le lion de la saison ». On se disputait dans les salons l'honneur de lui être présenté, on lui offrait des banquets avec toasts au dessert; les journaux publiaient des articles biographiques où se glissaient les erreurs les plus bizarres; les libraires commandaient par centaines des exemplaires de ses drames.

Il y avait, sans doute, une bonne part d'engouement fort superficiel et de snobisme littéraire et mondain dans cette soudaine popularité. Le nom de Hebbel n'était pas absolument inconnu en Allemagne, loin de là, mais lorsque Vienne eut donné le signal, un chœur d'acclamations monta de tous

les pays germaniques. Ses ouvrages lui rapportèrent soudain de l'argent, on lui offrit de collaborer à des revues bien payantes, et on lui promit à Vienne de le jouer. Il se décida à y séjourner encore quelques mois, accueillant ces hommages sans surprise et sans embarras comme quelque chose de naturel et de mérité.

Enfin arrive l'événement décisif : en février 1846, il annonce à un ami son prochain mariage, et ce n'est pas Élise qu'il épouse. Dès le mois de novembre, il avait fait la connaissance d'une actrice du *Burgtheater*, Christine Enghaus. Elle admirait déjà passionnément l'auteur, bientôt elle aima l'homme; lui admira sa beauté, sa jeunesse, son talent, et sentit auprès d'elle ce qu'il n'avait jamais senti auprès d'Élise ; ils se fiancèrent dès leur quatrième entrevue. Pour Hebbel, c'était l'avenir assuré, car Christine avait au *Burgtheater* (la Comédie-Française de Vienne) un engagement à perpétuité et un traitement qui mettait le jeune ménage à l'abri des trop pressantes préoccupations pécuniaires.

Au commencement de 1846, Hebbel s'épanouit, fier d'avoir conquis une femme et vaincu le destin adverse; il lui semble, pour la première fois, que « la vie lui appartient ». Il a mis fin à une « situation fausse et sans fondement », à une liaison sans amour qui a été « pendant dix ans comme un voile de deuil jeté sur son existence » : il a rompu avec Élise. Bamberg, on devine par quels scrupules, a détruit toute la correspondance échangée entre elle et son ami à cette époque. Nous savons seulement qu'elle protesta énergiquement en son nom et au nom de son enfant, et Hebbel fut péniblement surpris de lui trouver tant d'égoïsme et si peu de résignation, après qu'elle lui avait toujours promis de ne pas être un obstacle à son bonheur et à son avenir.

Ce n'était pas seulement l'amour qui l'attirait vers Christine, mais encore « la brillante situation » qu'il devait à ce mariage. Il déclare lui-même qu'il aurait pu triompher de l'amour, mais la vie pesait si lourdement sur ses épaules que cette union lui apparut comme la seule chance de salut. Il estimait qu'il n'avait pas le droit de sacrifier à une femme (Élise) une existence aussi précieuse que la sienne : il ne s'appartenait pas lui-même, il appartenait à son génie. En abandonnant

avec son fils une femme qui avait dépensé pour lui tout son petit avoir et l'avait empêché de mourir de faim, pour en épouser une autre qui lui apportait la fortune, Hebbel croyait obéir à une haute nécessité. Six ans auparavant, il écrivait déjà (et l'on ne saurait dégager en meilleurs termes la philosophie de cet épisode) : « On appellera toujours les grands hommes des égoïstes. Leur moi sacrifie à lui-même toutes les autres individualités avec lesquelles ils sont en rapport, et les gens voient une intention dans ce qui est naturel et nécessaire, dans ce qui résulte simplement de la proportion des forces en présence. » Il était « naturel et nécessaire » que la faible individualité d'Élise fût sacrifiée au développement de la géniale individualité de Hebbel[1].

Il se maria en mai 1846; en décembre, il lui naquit un fils. Il jouissait de l'affection de sa femme, de la sécurité du toit sous lequel il reposait enfin sa tête, du confortable de son appartement, et de sa popularité qui grandissait à Vienne et en Allemagne. En 1846-47, il achevait deux pièces déjà conçues ou commencées en Italie, le *Trauerspiel in Sicilien* (*Tragédie en Sicile*) et *Julia*, produits médiocres de transition, liquidation du passé. Il déclarait entrer dans une période nouvelle de sa vie, non pas seulement matérielle mais intellectuelle. Le recueil de poésies qu'il publia à la fin de 1847 le montre adorateur d'une beauté apaisée, plus proche de l'antique : il ne voit plus uniquement dans l'univers contradiction, lutte, misère et mystère insoluble; avec une résignation joyeuse, il accepte la souffrance en ce monde comme un élément nécessaire; assis sur les marches des temples sereins, il voit bien au-dessous de lui les naufrages de la vie.

Un événement lui rappela bientôt qu'il n'était pas encore à l'abri des grandes vagues : la révolution de 1848, à Vienne; pendant huit mois, l'anarchie régna dans la ville. Hebbel n'était nullement un partisan de l'absolutisme et du système Metternich ; mais il n'avait que du mépris et de l'horreur pour

1. D'ailleurs la réconciliation ne se fit pas longtemps attendre : en 1847-48, Élise passa plusieurs mois auprès de Hebbel et de sa femme. — Un fils que Christine avait eu avant son mariage avec Hebbel était aussi l'hôte de la maison.

la démagogie. Convaincu que l'univers évolue selon des lois éternelles dont l'action est continue et presque insensible, il n'éprouvait aucune sympathie pour des gens qui voulaient rompre violemment avec le passé. Le despotisme, l'indécision, la médiocrité des chefs, la crédulité et la brutalité de la foule, la violence et la bassesse des appétits déchaînés l'effrayèrent : de progressiste, ami des « réformes », il devint conservateur, partisan de l'ordre établi ; il se réjouit de la victoire du gouvernement impérial sur la démocratie, à laquelle il aurait préféré, dit-il, l'autocratie du czar.

Au milieu des troubles politiques, l'art restait son refuge. Résolu à ne cesser d'écrire que lorsque « la crosse d'un fusil lui fracasserait le crâne », il termina pendant le bombardement de Vienne, en octobre 1848, *Herodes und Mariamne*. Hérode, mandé à Alexandrie par Antoine, sachant son pouvoir et sa vie menacés, ne veut pas que sa femme, dont il est jalousement épris, lui survive. Deux fois il laisse l'ordre de la tuer dès que le bruit de sa propre mort parviendra à Jérusalem ; deux fois cet ordre est révélé à Marianne. Elle aimait Hérode et était décidée à le suivre d'elle-même dans la tombe ; mais lorsqu'elle apprend qu'il la traite comme sa chose et non comme sa femme, qu'il dispose de sa vie arbitrairement, elle se considère comme outragée dans sa liberté et sa personnalité, et se venge en provoquant Hérode, en se faisant condamner à mort par lui parce qu'il la croit infidèle : après l'exécution seulement on lui dira combien elle l'a aimé.

Hebbel a voulu, selon ses principes, exposer une crise de l'humanité, la chute de ce despotisme asiatique, judaïque et romain et le déclin du monde païen auquel sont restés inconnus la notion du libre arbitre et le respect des droits de l'individu. Mais dans *Hérode*, de l'aveu même de Hebbel, apparaît un changement important de sa conception du drame. Jusqu'ici, il n'y avait pas dans ses pièces de « conciliation » ; après la catastrophe, nous restions en présence des ruines du passé ; à partir d'*Hérode*, Hebbel, sous l'influence de l'optimisme né de la victoire, prend soin de nous montrer à l'horizon les temps meilleurs. Dans *Hérode*, à la dernière scène, s'annonce le christianisme ; les rois mages sont en marche vers Bethléem et « une lueur d'aurore baigne les tombeaux ».

Herodes und Mariamne n'eut que peu de succès sur le théâtre de Vienne. Après 1848, le *Burgtheater* avait joué toutes les pièces de Hebbel interdites auparavant par la censure; mais dès 1850 elles furent de nouveau proscrites. Hebbel n'avait à se louer ni de la révolution ni de la réaction. Il ressentit douloureusement l'écrasement final de sa petite patrie, le Schleswig-Holstein, soulevée contre le Danemark en 1848, remise sous le joug par les puissances européennes en 1850. A Vienne, il se plaignait que les journalistes lui fissent la vie dure; la représentation d'une comédie, *der Rubin* (*le Rubis*), en 1849, fut un éclatant échec. Le nouveau directeur du *Burgtheater*, Laube, un converti de la Jeune Allemagne, prenait contre lui et sa femme toutes sortes de mesures mesquines et vexatoires. Cependant Hebbel vivait heureux entre Christine et une petite fille née en 1848. Ses revenus étaient abondants; il payait ses anciennes dettes et faisait des économies; il accompagnait sa femme dans ses tournées théâtrales et villégiaturait l'été à Penzing, près de Vienne. — Récapitulant dans son journal ce que chaque année lui a apporté de joies et de peines, il clôt 1849, 1850, 1851 par le même souhait : « Puissent les choses rester comme elles sont. »

Des derniers mois de 1851 date une tragédie : *Agnes Bernauer*. Les chroniqueurs bavarois racontent que vers 1420 le jeune duc Albert de Bavière, passant par Augsbourg, s'éprit de la fille d'un barbier de cette ville, Agnès Bernauer, célèbre dans toute la région pour sa beauté, et l'épousa. Il vécut plusieurs années avec elle, malgré son père, le vieux duc Ernest, qui voulait le marier à une princesse pour assurer la succession du duché. Enfin le père, à bout d'arguments, profita un jour de l'absence de son fils pour s'emparer de la jeune femme et la faire jeter dans le Danube; comme elle essayait de se sauver à la nage, on l'assomma à coups de perche. Au bout de quelque temps, le fils se réconcilia avec le père et perpétua la dynastie.

Le but de Hebbel a été de prouver que la condamnation d'Agnès était juste parce que nécessaire, parce que son existence entraînait pour la Bavière une suite incalculable de maux et parce que l'État a le droit de supprimer ce qui le gêne. Le conflit se trouve ainsi ramené à la formule favorite

de Hebbel : la victoire de l'univers sur un individu qui trouble l'ordre éternel des choses. Agnès est coupable, au sens, non pas juridique, mais métaphysique, parce qu'elle est trop belle, parce que sa beauté, fatale aux peuples comme celle d'Hélène, dépasse les limites permises, comme la sainteté de Geneviève, l'héroïsme de Judith et, chez Sophocle, la piété d'Antigone. Il est juste et nécessaire qu'elle périsse, comme le grain de sable est broyé qui dérangerait le fonctionnement de la machine, car ce n'est pas le salut de l'individu qui importe, mais la conservation de l'Univers, le triomphe de la Loi et l'apothéose de l'Idée.

Cet optimisme spinoziste forme maintenant le fond du caractère de Hebbel. — Pendant trente-trois ans, son individualité avait triomphé contre tous les obstacles qui menaçaient de l'écraser ; son âme était sombre, dure, inquiète ; dans la réalité comme dans ses drames, le présent était combat et souffrance, l'avenir une énigme. Désormais il se sent « calmé, purifié ». Son âme est harmonieuse et le monde harmonieux. Son idéal est « l'amour intellectuel » du Dieu-univers : l'individu arrive au terme de son développement lorsqu'il cesse d'être individu, lorsqu'il comprend son rapport nécessaire avec le monde, lorsque cette compréhension supprime en lui l'égoïsme originel et qu'il aspire à se confondre de nouveau dans le tout, devançant la mort terrestre pour rentrer dans la vie éternelle.

Ces dix années de la vie de Hebbel, entre 1850 et 1860, sont comme un paysage uni et ensoleillé sur lequel glisse à peine l'ombre de quelques nuages fugitifs. Il avait une femme tendrement aimée, une petite fille qui faisait leur joie et un cercle d'amis fidèles. Le matin, à son réveil, les larmes lui venaient parfois aux yeux en entendant la voix de sa femme et de sa fille. Boire son café, prendre son repas, donner à manger à son petit chien, se promener au Prater, et surtout, le soir, bavarder devant un verre de bière et un morceau de pain beurré, — cette série de fêtes composait sa journée.

Chaque année, il faisait au moins un voyage, le plus souvent avec sa femme : il vit en 1851 Berlin ; en 1852, Munich, puis Venise et Milan ; en 1853, Hambourg et Helgoland ; en 1854, Marienbad, Prague, Dresde ; en 1857,

le Rhin, Francfort, — où il fit la connaissance de Schopenhauer, — Weimar; en 1858, Cracovie; en 1859, Weimar; en 1860, Paris; en 1862, Londres et son exposition. Dans ces voyages il concluait des traités fructueux avec les libraires et nouait des relations avec les directeurs de théâtre : on ne le jouait pas à Vienne, mais Berlin, Dresde et surtout Weimar et Munich lui étaient ouverts. A Weimar et à Munich, la Cour l'accablait d'attentions flatteuses : il était de tous les dîners et de tous les bals, fréquentait les princesses et causait esthétique avec le grand-duc ou le roi; il reçut l'ordre du Faucon de Weimar et celui de Maximilien de Bavière. Dorénavant ses cartes de visite portent : « Frédéric Hebbel, chevalier de plusieurs ordres ».

Toute cette gloire se monnayait en florins : il achetait des titres de rente (la baisse des valeurs autrichiennes, en 1859, lui causa de grandes inquiétudes) et une villa à Gmunden. Il se serait, dit-il, aussi peu attendu autrefois à devenir propriétaire qu'à se voir pousser des ailes, mais il se hâtait de revêtir le costume gris et vert des propriétaires fonciers de l'endroit. Dès lors il passa ses étés avec sa famille à Gmunden, dormant sous l'ombre de ses treize pommiers ou dans le foin de sa grange, se baignant dans le lac et regardant, le soir, la pleine lune au-dessus des montagnes.

Le travail littéraire de ces dix années se résume dans une épopée parue en 1859 : *Mutter und Kind* (*Mère et enfant*), dans une édition complète de ses poésies, publiée en 1857, et dans deux drames : *Gyges und sein Ring* (*l'Anneau de Gygès*), qui date de 1854, et les *Nibelungen*, qui l'occupèrent de 1855 à 1860.

Hérodote raconte que le roi de Lydie, Candaule, montra par vanité à son favori, Gygès, sa femme Rhodope dans toute la splendeur de sa nudité : indignée, la reine mit Gygès dans l'alternative ou de périr ou de tuer Candaule, ce que préféra Gygès; il épousa Rhodope et régna heureux.

Chez Hebbel, Candaule est, selon l'expression de R.-M. Meyer un « décadent », un souverain dilettante, le dernier rejeton d'une race épuisée, qui, par ennui, par besoin de la nouveauté, s'attaque à tous les usages que son peuple et la reine elle-même tiennent pour sacrés. Il veut précipiter l'évolution de l'huma-

nité, mais il n'a ni le génie ni le sérieux nécessaires pour guider l'univers dans des voies nouvelles : du mur qu'il veut renverser tombe seulement la pierre qui l'écrase, et il meurt en recommandant à Gygès de « ne pas troubler le sommeil du monde ». Contre les révolutionnaires Hebbel se pose en partisan de la tradition.

Dans sa trilogie des *Nibelungen*, ce « monstre en onze actes », Hebbel a pris pour base la vieille épopée germanique, se comparant à un horloger qui enlève la poussière et les toiles d'araignée sous lesquelles dormait une vieille mais excellente horloge, de sorte qu'elle peut aussitôt, après des siècles, se remettre en marche. Ici encore nous sommes en présence d'une crise de l'univers. Le monde immense et mystérieux du paganisme germanique tombe en ruines, tandis que ses suprêmes défenseurs, Siegfried, Brunhild, Kriemhild, Hagen et les rois burgondes s'entretuent; lorsque le soleil se lève sur les milliers de cadavres qui remplissent le palais incendié d'Etzel, il n'y a plus qu'un héros capable de porter le monde sur ses fortes épaules : Dietrich von Bern, le représentant du christianisme.

Le succès éclatant de la trilogie, à Weimar, en 1861, fut la dernière grande joie de Hebbel. Il sentait sa vie pencher vers son déclin ; l'âge venait, et la maladie et le dégoût de l'existence. Il avait été profondément affecté par la défection de son disciple préféré Émile Kuh, — révolte légitime de l'indépendance de Kuh, trop longtemps tenu par lui en étroite tutelle. — En 1859, il avait eu un fort accès d'un mal que les médecins qualifièrent de rhumatisme. Hebbel était usé avant l'âge : la misère et les privations de sa jeunesse avaient miné sa constitution. En mars 1863, au moment de son cinquantième anniversaire, une nouvelle crise le mit au lit; il passa l'été dans diverses stations thermales, incapable souvent de faire un mouvement et même de respirer sans douleur. Cependant il travaillait à un *Démétrius*. En novembre, derechef au lit, il reçut la nouvelle que le prix Schiller destiné à honorer les grands poètes allemands, lui avait été décerné pour ses *Nibelungen*. « Tel est, dit-il, le sort de l'homme : tantôt c'est le vin qui lui manque et tantôt c'est la coupe. » Il mourut dans la nuit du 12 au 13 décembre 1863.

*
* *

Le trait essentiel du caractère de Hebbel est l'impérieuse énergie de son individualité. Il veut être lui-même et imposer aux autres le respect de lui-même; sa nature fut despotique, nietzschéenne, — « dévoreuse d'hommes », disait-il; — « une nature d'oiseau de proie », disait Kuh. — Sa volonté fut encore fortifiée par le combat qu'il soutint sans se lasser contre l'adversité pendant les deux tiers de sa vie. Par là il se montra un digne descendant des vieux Dithmarses : la ténacité que sa race avait employée à vaincre l'océan fut consacrée par lui à conquérir une place dans le monde et à arracher à l'univers le mot de son énigme.

De son individualité résulta sa philosophie. L'origine de l'Être est dans la lutte, dans le dualisme dont la plus haute expression est le conflit éternel entre l'univers et l'individu humain. — De la Substance naît la série des existences particulières, qui, selon des lois immuables, se développe de l'inorganique à la vie organique et à la conscience avec l'homme. Partout règne le déterminisme, le libre arbitre est une illusion. Cependant l'individu se révolte contre l'univers : de là naît le dualisme; Hebbel l'admet comme un fait sans chercher à l'expliquer. — L'existence particulière, la vie et la conscience n'existent que par cette primordiale et nécessaire révolte. La volonté particulière s'oppose à la volonté universelle; l'égoïsme, la tendance de l'être à persévérer dans l'être est la condition de la vie, — de celle de l'univers, qui tâche d'absorber de nouveau l'individu, comme de celle de l'individu, qui tâche de se développer jusqu'à égaler l'univers. — Celui-ci triomphe fatalement et cet écrasement de l'individu est juste, car la solution de l'énigme de l'univers est l'identité de la moralité et de la nécessité. Tout ce qui est nécessaire est bon; la volonté individuelle est mauvaise, parce qu'individuelle, parce que révoltée contre la nécessité universelle. Elle deviendra morale en se supprimant elle-même, en s'identifiant de nouveau avec l'univers. L'individu doit par la raison comprendre la Loi immuable des choses : de cette compréhension naîtra la vertu, c'est-à-dire l'abdication de l'égoïsme vital; de la vertu naîtra

l'amour de l'univers, la résignation joyeuse, la paix de l'âme, par laquelle déjà sur la terre l'existence individuelle se résoudra dans la vie éternelle.

De l'individualité et de la philosophie de Hebbel résulte son esthétique dramatique. Le dualisme de l'univers est un « pantragisme » : la vie de l'univers n'est qu'un drame éternel, dans lequel le héros est l'individu; l'action, la lutte de l'individu contre l'univers; la « faute » tragique, l'affirmation de l'individualité; la « conciliation », le retour contraint ou volontaire de l'individu dans le sein de l'univers. La tragédie résume l'histoire de l'humanité en découvrant le conflit primordial sous les formes infinies, mesquines ou grandioses qu'il revêt à travers les nations et les âges. C'est ainsi que l'art, particulièrement l'art dramatique, devient le véritable et dernier évangile. Au-dessus de la philosophie et de la religion, il est la forme la plus haute de la vie et de la conscience, la révélation de la suprême énigme. Le poète, détaché de toute contingence, montre au monde et à l'humanité leur but. C'est le sentiment de cette mission divine qui soutient Hebbel à travers l'existence: c'est cette foi, sous la forme d'un génial égoïsme, qui fait l'unité de sa vie et de ses actions.

Il avait été, de son vivant, fort discuté; après sa mort, pendant trente ans, un silence à peu près complet se fit sur son nom. C'est grâce à Ibsen que l'on redécouvrit Hebbel. Lorsqu'on chercha les précurseurs allemands du Norvégien, on s'aperçut que Hebbel ne le lui cédait en rien pour l'importance actuelle des problèmes traités : les droits respectifs des pères et des enfants, les rapports du citoyen et de l'Etat, la valeur de la personne humaine, le rôle de la femme, la nécessité d'une tradition pour régler l'évolution d'un peuple, Hebbel n'a ignoré aucun de ces sujets, et, malgré ses sympathies secrètes pour l'individualisme, il y a déjà en lui cette conviction très forte, vulgarisée depuis lors par le progrès des sciences, que les lois naturelles et sociales constituent une nécessité immanente à laquelle nul ne se soustrait. Il y a donc dans ces drames de quoi exciter l'intérêt de spectateurs que laissent froids les destinées d'Iphigénie en Tauride ou la conspiration de Guillaume Tell.

Cela ne suffirait pas pourtant à expliquer l'engouement des

Allemands pour Hebbel dans ces dernières années. Des pièces, en effet, où ces problèmes sont soulevés et même résolus, les auteurs dramatiques d'aujourd'hui en produisent plus qu'un chroniqueur théâtral et, à plus forte raison, un homme ordinaire n'en saurait voir impunément. Mais Hebbel a sur l'immense majorité de ses successeurs cette supériorité que ses œuvres sont des drames et que les leurs n'en sont pas. Il y a vingt ans, le drame allemand était déjà bien malade; il est tombé, depuis lors, successivement, entre les mains de deux ou trois écoles, — naturalisme, symbolisme, néo-romantisme, — qui ont essayé à ses dépens, sous prétexte de lui rendre la santé, des traitements infaillibles et contradictoires, si bien qu'il semble près maintenant d'entrer en agonie.

Le public allemand est le plus patient de tous : aujourd'hui cependant il est las d'écouter des pièces où, cinq actes durant, des ouvriers ou des paysans vaquent à leurs occupations habituelles ou causent de leurs petites affaires sans que l'action avance d'un pas; il est las de voir errer sur la scène des personnages qui ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent, et dont la conduite est un perpétuel défi aux règles les plus élémentaires de la logique. Chez Hebbel, on assiste à des péripéties et on marche vers un dénouement; ses héros, malgré la complexité de leur nature, sont d'intelligence lucide et de volonté forte : ils nous donnent de notre espèce une meilleure idée que des dégénérés, des alcooliques, des morphinomanes ou des déséquilibrés. C'est pourquoi les regards se tournent vers Hebbel comme vers une sorte de Messie dramatique. On bâtit (à Berlin, par exemple) des théâtres que l'on place sous son invocation en leur donnant son nom; on taille dans ses œuvres la centième dramaturgie que possèdera l'Allemagne; on multiplie sur lui les travaux d'ensemble et les études de détail; enfin, ce qui est mieux que tout le reste, on le joue, et partout les spectateurs applaudissent. Ainsi se vérifie la prédiction faite par Gervinus en 1850 : Hebbel s'élève comme un grand arbre au-dessus des broussailles du drame allemand.

ANDRÉ TIBAL

L'OMBRE DE L'AMOUR[1]

XXIV

— Tu sors?

— Oui, père : je vais chercher Fortunade au chalet des Cascades.

Cayrol, par la fenêtre ouverte de son bureau, regardait Denise. Elle avait déjà posé la main sur le loquet de la grille basse. Sa robe brune frôlait les tiges des lilas presque défeuillés et les hautes touffes mauves des asters. Le vent des soirs d'octobre, chargé de l'enivrante odeur du moût et de l'âcre parfum des noyers, passa sur elle...

— Tu es pâle, Denise.

— J'ai besoin de marcher... Je ramènerai Fortunade.

— Tu feras bien. Elle est très changée, elle aussi ; elle pleure nuit et jour, m'a dit la Brandou. Son accident lui a laissé un grand ébranlement nerveux : il faut la distraire.

— Pourquoi dire qu'elle est changée, « elle aussi »?... Je ne suis pas changée, moi. Tu t'inquiètes à tort, père.

Cayrol soupira.

— Depuis que Fortunade ne travaille plus en journées, — reprit Denise, — je suis embarrassée quelquefois, pour mes robes. Les froids vont venir. Cette robe brune est bien usée.

— Ah! si tu pouvais être coquette, ma chérie!...

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

— A quoi bon?

— Je n'aime pas que tu t'habilles de noir. Cette étoffe que tu as choisie à Tulle me déplaît...

— Tu fais attention à la couleur de mes robes, maintenant?... Cela n'a pas d'importance, père...

Elle sortit. Cayrol resta debout à la fenêtre.

Oui, Denise était bien changée, presque autant que la petite Brandou dont la santé, depuis l'accident mystérieux du bois, — la chute dans un fossé, — était devenue inquiétante... Une secousse morale détraque si vite les plus solides organismes féminins! Ce voyage d'Arles avait bouleversé Denise, plus peut-être que la mort de Jean.

« Elle souffre, — pensait Cayrol. — Elle semble me garder rancune. Son âme, autrefois si confiante, est repliée pour moi... Et cependant, je suis très doux avec elle : je ne lui ai pas reproché ce brusque départ que je n'aurais pas autorisé, certainement, si j'avais été à Royat... Nous ne parlons presque jamais du mort... Mais elle y songe. Et voilà qu'elle veut, sans en convenir, porter une espèce de deuil!... Quelle détestable sentimentalité!... Denise, romanesque!... Ah! ce pauvre petit Favières nous aura fait bien du mal!... »

Cayrol n'avait pas de colère contre le jeune homme qui reposait, depuis trois semaines dans le cimetière d'Arles, mais il se disait, parfois : « Si j'avais su!... Comme j'aurais prié mon beau-frère d'envoyer son pupille à un autre médecin!... »

Et il se rappelait, avec une ironie mélancolique, la lettre de madame Fabre...

Jean n'a pas eu d'agonie. Nous l'avons trouvé faible, mais calme et rempli d'espoir. La trop courte visite de votre chère fille — que nous n'avons pu rencontrer, hélas! — avait eu la meilleure influence sur l'esprit du pauvre malade. Bien qu'il parlât de dispositions à prendre, d'un testament à rédiger, il ne croyait pas à sa fin prochaine. Il s'est endormi, un soir, en faisant les plus beaux rêves...

Je vous remercie, cher docteur, et je remercie mademoiselle Denise pour le dévouement que vous avez prodigué à mon fils. Il vous aimait tous deux, avec respect, et, j'ose dire, avec enthousiasme... Comme il regrettait votre maison, et avec quelle impatience il attendait l'automne!... Une mère en larmes prie Dieu de vous bénir, cher docteur, chère mademoiselle Denise, et de vous

rendre en bonheur le bien que vous avez fait à notre pauvre mort...

Denise n'avait pas pleuré en lisant cette lettre. Elle était demeurée muette, blanche et glacée... Et puis elle avait dit :

— Je m'y attendais, père... Quand je lui ai dit adieu, là-bas, j'ai senti que tout était fini, et qu'il mourait, pour moi, à cette minute...

Ensuite elle était montée dans sa chambre, et elle n'était redescendue que le soir, les yeux à peine rougis. Et les vingt premiers jours de l'automne, voilés de pluie, ensanglantés de couchants écarlates, avaient lentement passé sur cette douleur. Cayrol la respectait, cette douleur pudique, qui ne s'épanchait pas en plaintes; mais, à la sentir sans cesse voisine, il éprouvait un chagrin presque indigné... Qu'avait donc ce Jean Favières pour que Denise le regrettât si amèrement, pour qu'elle en voulût porter le deuil, dans son âme, et même sur sa personne?... Qu'avait-il?... Un charme fragile d'enfant blessé, et rien de plus, rien des mâles vertus, rien de l'intelligence et de la volonté actives qui font l'homme vraiment homme...

« Est-ce possible qu'elle l'ait aimé!... Non : il devait lui répugner physiquement!... Qu'a-t-elle donc éprouvé, sinon de la pitié amoureuse, ce sentiment haïssable!... Mais cela même, c'est trop... Elle n'aurait pas dû... »

Et, malgré lui, Cayrol en voulait à Denise de pleurer Jean Favières, quand elle était seule...

Pendant qu'il songeait ainsi, Denise s'en allait sur le chemin de Monadouze, tournant le dos au soleil couchant qui était, ce soir-là, terne et fumeux. Elle passa devant le scieur d'arbres, installé sous le grand orme, salua mademoiselle Muret, la receveuse, qui désherbait son petit jardin, et entra un instant dans l'auberge pour avertir Maria Brandou.

— Emmenez Fortunade, mademoiselle, et ne la gardez pas trop tard... Le « grand » ira la chercher, avec Madeleine, vers les dix heures... Depuis son accident, elle est craintive, la Fortunade!... Vous étiez à Royat quand c'est arrivé. Si vous aviez vu dans quel état elle nous est revenue : toute déchirée, tout égratignée, la figure pleine de terre, des bleus partout...

Et la peur lui avait coupé la langue : elle ne pouvait pas nous expliquer... Une mauvaise farce, une peur qu'on lui avait faite!... « *Boun diou!* — que j'ai dit; — tu n'iras plus en journées, *filhota*[1]!... Faut trouver une autre besogne... » Et monsieur Cayrol a parlé pour elle à ce monsieur du chalet... La place n'est pas vilaine : il n'y a qu'à recevoir le monde, servir les boissons, vendre les cartes postales... Bien sûr, quand il n'y a pas de touristes, les jours de pluie, on s'ennuie un peu, dans ce chalet... Mais elle tricote, la Fortunade.

— Ou elle dit son chapelet...

Maria Brandou secoua sa petite tête noire, serrée dans un filet rond :

— Pauvre demoiselle!... vous ne savez pas?... il est loin, le chapelet!... Elle n'est plus dévote, notre Fortunade!... Elle manque la messe, oui, et comme exprès... Quant à la confession... prrr!... depuis le 15 août, monsieur le curé attend encore...

— Mais pourquoi?

— Qui sait?... C'est une drôle de tête, notre Fortunade! Elle a sa volonté. Et pas bavarde!... Elle était trop portée à la dévotion, tout de même!... Je ne regrette pas que l'idée lui en ait passé... Vous rappelez-vous qu'elle voulait se faire sœur?

— Elle avait la vocation.

— Dites donc que les sœurs lui avaient monté la tête!... Donner une dot à un couvent, cela ne me plaisait point. Et le « grand » se fâchait... Il pensait au Lionassou du Bourg d'Eyrein... Mais cette *mindrota*, cette chétive, elle répondait au vieux : « Est-ce vous ou moi qu'on marie?... Je n'en veux pas, du Lionassou... » Ah! les enfants de ce temps-ci, c'en est, une race!...

Et, comme Denise s'éloignait, Maria Brandou cria :

— Dites-lui qu'on fera la *velhade*, ce soir, et qu'on lui gardera des châtaignes!

Un pont de bois, jeté sur le torrent, en amont des chutes, reliait le promontoire rocheux de Monadouze au flanc opposé du ravin. Une route en corniche suivait, au delà du pont, les sinuosités de la gorge, et Denise, parvenue sur cette route,

1. « Fillette. »

aperçut, de l'autre côté du gouffre, le chemin qu'elle avait suivi tout à l'heure et le toit bleuâtre de sa maison. Elle marchait, maintenant, face au couchant, et l'immense clameur des cascades, montant de terre, presque sous ses pieds, l'assourdissait, la faisait vibrer toute, comme un cristal. A travers les châtaigniers qui couvrent la pente, elle distinguait la masse écumeuse de la première chute, celle qui tombe, obliquement, de trente-cinq mètres, et s'écrase sur un tas de granits, dans un poudroiement d'arc-en-ciel... Un grillage défendait l'enclos. Denise poussa la petite porte, qui fit jouer une sonnette, et s'engagea dans l'étroit chemin, récemment frayé, qui serpentait entre les arbrisseaux et les grosses pierres déclives. Il était toujours humide, ce chemin, glissant, traître, malgré les marches taillées çà et là, et plein de feuilles déjà moisies. Des houx, des genévriers chargés de baies noires, des fougères poussaient partout. Et, de lacet en lacet, on arrivait, à mi-profondeur, jusqu'à la seconde chute, la Redole, un large épanouissement de neige mouvante. Là, sur une roche avancée en proue de vaisseau, le chalet minuscule, nouvellement construit, dressait ses pignons suisses, allongeait sa petite terrasse protégée par un garde-fou... Plus bas, dans un chaos de granits violets et rougeâtres, la troisième chute semblait l'énorme « queue du cheval » pâle de l'Apocalypse, — une gerbe éclatante, allongée, fuyante, aspirée par les ténèbres de l'*Inferno*...

Denise, les oreilles brisées, les cheveux mouillés d'embrun, arriva enfin au chalet. Les tables et les chaises de fer, sur la terrasse, étaient rangées bien en ordre, et la porte de la maisonnette fermée à clef. Par une des fenêtres, mademoiselle Cayrol entrevit la salle boisée de pitchpin, les armoires de « curiosités », la vitrine des cartes postales, et, sur une table, en évidence, un tricot bleu aux grandes aiguilles...

Elle appela :

— Fortunade!

Les cascades emportèrent sa voix. Accoudée au garde-fou, elle attendit quelques instants sa petite amie... Sans doute, Fortunade était montée dans les chambres qu'on louait parfois aux visiteurs; elle allait venir, dolente et pâlotte, moins triste peut-être que les jours passés... car elle aussi était triste...

« Mon père a bien vu, — pensa Denise; — Fortunade a

beaucoup changé depuis que Veydrenne est en prison... comme j'ai changé moi-même depuis... faut-il dire : « depuis le malheur »?... Hélas! je n'ose plus plaindre Jean... Le malheur est pour moi seule... »

Elle ne se disait pas : « J'ai péché... » Elle n'avait pas de remords. Maîtresse d'elle-même, elle avait disposé d'elle-même, non pour son plaisir égoïste, mais pour la joie suprême d'un malheureux... Personne au monde n'avait le droit de lui reprocher cette action... personne... pas même Cayrol : une fille de vingt-huit ans échappe à la juridiction paternelle...

Et cependant!...

Pourquoi, après la folie sublime d'Arles, après l'ivresse du sacrifice accompli et du merveilleux bonheur prodigué, pourquoi un malaise obscur naissait-il dans la conscience de Denise?

Elle songeait aux étreintes désespérées de Jean, à sa joie sanglotante, à ce sommeil extatique qu'il avait dormi, roulé dans les cheveux blonds de la femme aimée, enseveli dans ce linceul d'amour... Et tous ces souvenirs, doux et déchirants, s'effaçaient, en un cauchemar trouble... Par moments, ce passé si proche, qu'elle voulait éterniser et chérir, Denise le sentait se dissoudre dans sa mémoire... Il lui échappait... Il perdait, avec son caractère de réalité, toute sa puissance d'émotion... Alors Denise essayait de le raviver aux sources du souvenir : elle se rappelait minutieusement les détails du voyage, de l'arrivée, la maison, la chambre...

Hélas! les traits de Jean commençaient à s'évanouir, dans sa pensée... Elle le revoyait comme les figures des vieux daguerréotypes qui apparaissent nettes sous un certain jour, et qu'on cherche parfois, vainement, sur la plaque mal éclairée... « Est-ce possible!... Oublier ainsi ce qu'on a aimé, ce que l'on aime!... » Quelle âcre et honteuse douleur ajoutée à la douleur de l'avoir perdu!...

Quand Mion Labastide lui renvoya le petit paquet de ses lettres, Denise eut un sursaut de passion et de désespoir, — le dernier...

Et un sentiment qu'elle ne voulait pas s'avouer, un sentiment qu'elle eût déclaré absurde chez toute autre, s'insinua en elle : le sentiment héréditaire, le sentiment chrétien de la déchéance physique...

Peut-être eût-elle ignoré ce sentiment, et tous les autres, la gêne, l'aridité étrange du cœur, si elle s'était donnée en vraie femme, par le seul amour de l'amour, et non dans l'ivresse du sacrifice. Peut-être!...

... Le courant glauque, entre la *Redole* épanouie et la longue *Gouttatière*, était si rapide que les yeux de Denise se fatiguaient à suivre les parcelles d'écume, les branches et les feuilles, qui filaient entre les rocs pointus et crochus, dressés comme les dents d'une mâchoire... Elle prit à son corsage une tige fleurie d'asters, et la lança pour la voir disparaître...

Cette galopade blanche de l'eau, ce fracas, cette sensation de la chute possible, facile... et l'isolement de cet espèce de balcon de pierre et de bois, plongé à mi-côte, dans les demi-ténèbres!... Denise frémit :

— Ah!

Elle se rejeta en arrière, et cria une fois encore :

— Fortunade!

Une fois encore, la clameur énorme emporta son appel... Denise revint au chalet, regarda la porte close, la salle intérieure, en bon ordre, le tricot bleu sur la table :

« Fortunade est partie. Elle a oublié de fermer la barrière, là-haut... Elle était à l'église, ou chez Lionardoune, pendant que je parlais à sa mère : je vais la rencontrer en chemin... »

Elle regrimpa, non sans peine, jusqu'à la route, et s'en fut à l'auberge Brandou.

— Fortunade n'est plus au chalet.

— Alors elle est chez vous, mademoiselle. Elle a dû passer par le moulin... Vous la retrouverez sûrement là-bas...

Mais, quand Denise arriva, Cayrol et Françounette, n'avaient pas vu Fortunade.

Après le dîner, Cayrol s'installa dans son fauteuil, les pieds contre la porte du poêle, fumant sa pipe, pendant que Denise étalait sur la table l'étoffe noire dépliée et le patron de la *Mode Pratique*. La lampe de porcelaine éclairait, comme autrefois, la salle aux boiseries grises, le baromètre doré, les têtes de chevreuil, et la tresse fauve de la jeune fille inclinée; — mais l'atmosphère intime et douce n'était plus la même. Le bon rire de Cayrol ne résonnait plus. Il y avait des trous de

silence, dans la trame trop lâche de la conversation, des phrases qui ne s'achevaient point, qui s'effilochaient en exclamations basses, en murmures...

Le bruit sec et triste des ciseaux semblait couper tout désir de confidences.

A dix heures, quelqu'un frappa, dehors : Françounette alla ouvrir la porte. C'étaient le vieux Brandou et sa petite-fille Madeleine ; ils demandaient Fortunade.

— Elle n'est pas venue... Nous avons pensé qu'elle était allée ailleurs, chez d'anciennes pratiques, au château... et qu'elle était rentrée trop tard chez elle...

Le vieux s'effara :

— On fait la *velhade*... on l'attend...

— Voyez chez mademoiselle Muret, père Brandou...

— Qu'est-ce qu'elle ferait chez la receveuse ?

Madeleine, qui détestait l'inquiétude et la tristesse, objurgua son grand-père, en un patois vigoureux... « Sûr, elle était au château, cette Fortunade fantasque. Madame la baronne l'avait gardée... »

— Passez tout de même à la poste, — dit le médecin.

Le vieillard et la fillette s'en retournèrent.

Françounette hocha la tête coiffée de la *palhole*, et déclara que la Brandou n'avait pas fini ses chagrins.

— On dit qu'il ne faut pas faire « grenier » de filles, car une seule, dans la maison vaut treize belettes... Cette Fortunade, pour une fille dévote, aime trop courir la nuit. Cela n'est pas convenable. « *Angelus sounada, filha retirada*[1] », disait ma grande... Mais il y a dans tout cela, quelque chose de pas naturel... On a porté *biset* à la Fortunade : car, depuis la Saint-Jean, elle est triste comme Barrabas à la Passion... »

Cayrol interrogea Denise : « Toutes choses étaient-elles en ordre, au chalet ?... Rien ne révélait une surprise... une lutte... un accident ?... »

— Non, rien.

Denise revoyait le tricot bleu aux longues aiguilles, bien proprement roulé et posé sur la table :

— Rien d'anormal, vraiment...

1. « *Angelus* sonné, fille retirée. »

Cayrol dit :

— Si Veydrenne était libre... je craindrais qu'il n'eût rencontré Fortunade... Mais il est en prison depuis deux mois, et il passe en jugement la semaine prochaine...

Il ajouta pensivement :

— Cette histoire de peur, de chute, m'a toujours paru bizarre... Je me suis demandé parfois si Veydrenne n'avait pas attaqué la pauvre petite... Elle ne pouvait plus entendre prononcer le nom de cet homme, elle pâlissait...

— Tu ne l'as pas interrogée, père?

— J'ai essayé : elle n'a jamais varié dans son récit...

— Veydrenne ne lui voulait aucun mal. Elle l'avait secouru...

— Qui sait?... J'ai toujours cru qu'il avait attaqué cette pauvre fille, et qu'elle n'avait pas voulu le dénoncer...

Le lendemain matin, le docteur alla au village. Il trouva les Brandou affolés : Fortunade n'avait point paru à la poste, ni au château... Un garçon de Touzac prétendait l'avoir croisée sur le chemin de la gare.

— Elle se serait sauvée?... Pour aller où?... Avec qui?... Elle n'avait pas d'amoureux...

— Sait-on jamais si une fille n'a pas d'amoureux? — dit le docteur.

Il s'en fut chez ses malades, questionna les gens, au hasard, et rentra, vers deux heures, mourant de faim, sans avoir rien appris sur Fortunade.

Il achevait son déjeuner, quand le curé Barbazan se présenta.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le curé?...

— Il faut que je vous parle, docteur.

— Entrez là... Prenez ce fauteuil... Vous êtes malade, monsieur le curé?...

Le prêtre, noir et rougeaud, ses souliers boueux dépassant sa soutane trop courte, regardait la vitrine aux instruments, la bibliothèque, et, sur la cheminée, le buste en plâtre d'Auguste Comte, qui portait l'écusson vert avec la devise : *Ordre et Progrès*.

Il demanda :

— C'est le portrait de qui?

— D'Auguste Comte.

— Un de vos parents?

— Non...

— Ah! un grand médecin...

— Si vous voulez!...

C'était la première fois que Barbazan pénétrait chez Cayrol.

Ces deux hommes, naguère hostiles, avaient appris à s'estimer, en se rencontrant au chevet des malades. Fils de paysans, restés paysans malgré la soutane et les diplômes, ils avaient la même passion pour les arbres bien taillés, les champs bien labourés, les troupeaux gras, et, demeurant, en théorie, des adversaires irréductibles, ils s'accordaient pratiquement afin de soulager les misères et de réparer les injustices. Ils n'étaient pas pessimistes, l'un par amour des hommes, l'autre par amour de Dieu; ils croyaient que la somme du bien l'emportait sur la somme du mal, quoique la souffrance et l'erreur fussent inséparables de la condition humaine. L'expérience professionnelle leur avait montré les tares des esprits et des corps. Ils savaient qu'ils ne faut pas trop demander à l'homme, et, en particulier, au pauvre paysan. Ni les raisins de Chanaan ni les vertus héroïques ne mûrissaient sur le sol ingrat, entre les horizons bornés de Monadouze. Dure était la terre, dur le climat, et durs les cœurs, — pas tous les cœurs!... Une âme de bonne volonté, une touffe de beau blé vert, faisaient croire Cayrol et Barbazan à la beauté de la vie... Profondément réalistes, soucieux avant tout du devoir présent, ils aimaient du même amour ce petit morceau de France, et ce petit peuple qui attendait d'eux le secours moral et matériel.

— Je ne suis pas malade, docteur... je suis venu pour vous parler de Fortunade Brandou.

— Vous savez quelque chose? — s'écria Cayrol.

— Et vous?

— Non, monsieur le curé... rien... presque rien...

— Presque?...

— Je soupçonne... quoi, au juste?... C'est difficile à dire... Un accident?... un enlèvement?...

— Un enlèvement, non! — déclara le prêtre — un accident... peut-être... Alors, vous ne savez rien!... Quand Fortunade est tombée dans un fossé, en revenant de Saint-Dumine, on vous a fait appeler?

— Non... La petite n'avait que des contusions et une forte fièvre. Je suis allé la voir, de mon chef.

— Que vous a-t-elle raconté?

— Des choses vagues : « J'ai cru entendre quelqu'un derrière moi : j'ai eu peur, j'ai couru... Je suis tombée dans un fossé plein d'épines... »

— Ah!... Et, depuis, vous l'avez revue?

— Rarement : ma fille était absente; la petite ne venait plus en journées.

— Elle avait beaucoup maigri... elle était jaune... et son humeur, dit-on, s'altérait...

— Elle avait toujours montré une tendance à l'exaltation...

Le curé murmura :

— J'ai fait ce que j'ai pu pour atténuer un mysticisme exagéré... Mais, ce qui m'inquiète le plus, docteur, c'est le revirement moral de la petite Brandou... Pour l'Assomption, — avant l'accident, remarquez-le bien! — elle s'est confessée... Et, depuis, elle a cessé de fréquenter l'église...

— Pourquoi?

— Ah! voilà! j'ai une idée... sans doute, absurde... mais une idée qui me tourmente... Cette enfant a été précipitée dans le désespoir... Elle a douté d'elle-même, des hommes... peut-être — la malheureuse! — de la bonté de Dieu!... Sa pauvre tête faible de femme a chaviré... Docteur, je ne peux, je ne dois rien dire de plus... J'espérais un éclaircissement de vous...

Il se leva :

— Je reverrai les Brandou, en passant. La mère s'obstine dans l'espérance... Elle envoie des gens à Tulle, à Corrèze, et même à Eyrein... Elle disait en pleurant : « Si seulement elle était partie avec le Lionassou!... » A cette heure, on fouille les étangs et les gorges, au delà des cascades...

— Si on a besoin de moi, qu'on me fasse chercher. Je ne sortirai plus... J'attendrai les nouvelles...

Et la journée passa, l'ardente journée d'octobre, chaude aux derniers vendangeurs qui se dispersaient un peu partout parmi les vignes rougies, sur les flancs tailladés des collines. Et cinq heures avaient sonné, quand le journalier de Touzac, Gineste, entra, comme un fou, dans le jardin des Cayrol, en criant :

— Monsieur le docteur!... Mademoiselle Denise!

Cayrol et sa fille accoururent.

— J'ai retrouvé la Fortunade... Je ne l'ai pas touchée, bien sûr!... Venez, monsieur le docteur... Il y a déjà du monde qui descend...

— Où çà?

— Dans l'*Inferno*...

— Bon Dieu!...

Déjà Cayrol était sur la route, courant, suivi de loin par Denise et par Françounette...

— Par ici!... il y a un sentier, monsieur le docteur... ça descend raide...

Le soleil déclinait. Une poudre dorée qui brûlait les yeux emplissait le cirque des roches, et Cayrol, ébloui, la main en auvent sur les paupières, regardait au loin, en contre-bas, le groupe indistinct des sauveteurs qui s'agitait.

Il entendait leurs voix et d'autres voix qui commençaient à gémir du côté du village. Puis il vit des femmes qui se hâtaient... Et, tout à coup, une bergère, debout à la pointe d'un roc, pointa sa quenouille vers l'abîme et jeta un cri lugubre :

— *Ati!... ati!...*[1]

La clameur des femmes répondit.

Alors le docteur pâlit et son cœur tapa lourdement sa poitrine. Il dit à Gineste :

— Vite, allons!

L'homme assura ses pieds sur le granit, parmi la bruyère, et, s'accrochant aux châtaigniers, aux ifs, aux petits chênes, il descendit, lent et silencieux. Cayrol suivait, avec des glissades, entraîné par le poids de son grand corps, trop ému pour songer aux risques réels de la descente. Le soleil oblique l'obligeait à tourner la tête et à cligner des cils.

Le sentier formait des lacets interminables. A mesure que les deux hommes avançaient, les cris et les plaintes d'en haut s'éloignaient et la grande voix des cascades couvrait toutes les autres voix. La zone lumineuse franchie, ce fut soudain l'ombre verdâtre, la fraîcheur humide, — le dernier cercle de l'*Inferno*.

1. « Là!... là!... »

Cayrol et Gineste ne descendaient plus. Ils avançaient de gauche à droite, suivant le lit du torrent, et Gineste disait :

— On est allé chercher monsieur le maire et le garde-champêtre, et monsieur le curé, avant la famille...

Et, non sans fierté secrète :

— C'est moi qui l'ai vue... Elle était prise entre deux rochers, et c'est pour ça qu'elle n'était pas allée au fond du *gour*... Si elle était allée au fond, elle serait remontée dans huit jours, comme les autres... Elle était toute nue, avec des yeux!... des yeux!...

Il lâcha un if pour empoigner, plus bas, une tige de houx :

— Toute nue, oui!... C'est toujours comme ça. Les gens qui tombent dans les cascades, le fort courant les roule sur les pierres et ça les dépouille...

Il prit haleine et ajouta :

— J'ai rien vu de si *cheitiu* que cette pauvre *drolle*...

— Avance! avance!... — dit Cayrol.

Mais Gineste avait vu les sauveteurs, et les « autorités », — le maire et le garde champêtre qui étaient descendus par un autre chemin : ils étaient cinq ou six groupés autour d'une grande pierre plate.

Gineste cria :

— Hé!... voilà monsieur Cayrol!

— Il ne pourra rien faire, — dit Jouaillac, le maire, plus blanc que son col de chemise. — La pauvre n'a plus besoin que du fossoyeur.

Le garde champêtre ajouta :

— Il faut constater... C'est dans la loi... Et, surtout, il ne faut pas toucher le corps...

— Constater quoi? — demanda le vieux Beneytou qui était descendu avec Chastre et Chadebech, avant tous les autres. — Elle est tombée de là-haut... C'est pas la première qui aura glissé dans ce sacré sale chemin du diable...

— Chut! — fit Jouaillac, qui n'aimait pas à entendre parler du diable, devant un corps mort. — Est-ce qu'on sait?...

— Elle ne s'est pas détruite, *té*!... Pourquoi qu'elle se serait détruite...?

Cayrol s'approcha, et tous, reculant un peu, firent silence, comme si le docteur allait du premier coup, et par des moyens mystérieux, éclaircir le secret de cette mort.

Maintenant Cayrol voyait le cadavre : il était là où le flot l'avait roulé, étendu sur la table de pierre, une jambe pendante, prise et entravée entre deux fragments de roc. La tête était renversée et les cheveux noirs, cachant à demi le visage, trempaient dans l'eau sombre et transparente, mêlés aux longues herbes du fond. Un frisson faible passait, avec le courant, dans cette belle chevelure noyée.

Dans la nuit verte du gouffre, le petit corps livide s'étalait, fragile, encore enfantin. Des taches violacées marquaient le ventre gonflé, meurtrissures ou stigmates de la décomposition commençante. Les bras, jetés en arrière, étaient disloqués et roides, comme les bras d'une marionnette cassée. Et rien ne cachait les seins aux auréoles brunes, les aisselles soyeuses, tout le mystère brutalement révélé de la femme.

Mais, devant cette morte nue, les hommes de Monadouze n'avaient aucune pensée vilaine... Le maire songeait à l'enquête inévitable, et au dérangement que cette histoire lui vaudrait. Gineste songeait à la Brandou. Chadebech et Chastre se demandaient comment l'accident était arrivé... L'accident?... Était-ce bien un accident?...

Cayrol, repris par l'habitude professionnelle, écartait lentement les cheveux mouillés, et le visage de cire, verdi par l'onde verte, apparaissait un peu tuméfié, les lèvres retroussées sur les gencives, les paupières laissant voir une effrayante ligne de blanc.

Les mains de Cayrol, fortes et délicates, soulevaient cette tête qui retombait, les vertèbres du cou étant rompues. Elles maniaient les membres aux os brisés, et ne tremblaient pas, insensibles au froid visqueux, au froid répulsif du cadavre.

— Il faut la remonter, vite, avant la nuit. Je l'examinerai après... chez elle...

Et, subitement, ces mots : « chez elle », évoquèrent la maison, la mère, la sœur, l'aïeul... Cayrol eut le sentiment que ce cadavre, c'était Fortunade Brandou, la petite fille brune, fière, exaltée, que Denise et lui avaient aimée, qu'ils avaient vu vivre, des jours et des jours, entre eux... Fortunade! *cela*, c'était Fortunade!...

Le père se substitua au médecin : Cayrol pensa à Denise, et il eut un désir éperdu de revoir sa fille, de la tenir vivante,

sur son cœur... Les yeux brouillés, la gorge étreinte, il dit à Gineste :

— Il ne faut pas l'emporter comme ça : donne ta blouse.

Dans la toile bleue, il enveloppa Fortunade, ne voulant pas que ce misérable petit corps s'en allât, ainsi nu, aux mains des hommes, vers les yeux qui là-haut le contempleraient. Avec effort, il dégagea la jambe entravée dans l'étau des roches, puis il prit le corps entre ses bras. Aidé par Gineste, précédé ou suivi par les autres, il remonta les lacets obscurs, les cercles de l'*Inferno*.

A mesure qu'ils s'élevaient sur la paroi du gouffre, une lueur plus chaude circulait autour d'eux, filtrée par les arbres, dorant la bruyère roussie. Et, à mesure que la rumeur des cascades s'enfonçait sous leurs pas, la grande plainte humaine, encore inarticulée et sanglotante, descendait à leur rencontre.

Ils furent sur la route, enfin ! Tous les gens du village étaient là, sauf la mère, retenue par le curé. On avait apporté une civière.

Au premier moment, tous se turent, devant la mort apparue. Cayrol et Gineste étendirent le cadavre sur la civière et rabattirent les cheveux. Les jambes dépassaient un peu la toile, et les bras étaient toujours dressés en arrière, si durs qu'il aurait fallu les briser pour les étendre.

Deux hommes soulevèrent le brancard, et, quand ils se mirent en marche, le gémissement des femmes retentit, lugubre et déchirant, mêlé d'invocations religieuses :

— *Paubra !... paubra !...*

— *Paubra maïré !...*

— *Santa Vierdza*[1] *!...*

Denise vit venir le cortège. Elle était debout contre la grille du cimetière, devant la chapelle où, selon l'usage, on allait déposer le corps. Autour d'elle, se pressaient des femmes : mademoiselle Muret, la mère Buneil, la Lionardoune avec sa quenouille et son grand chapeau.

Un ouvrier, tout près, sciait des troncs d'arbre. Il n'avait rien vu encore, et ne perdait pas de temps à musarder, dans l'attente. Le bruit régulier de la scie entrait dans le cœur de Denise et le déchirait.

1. « Pauvre !... pauvre !... — Pauvre mère !... — Sainte Vierge !... »

Elle voulait voir et craignait de voir. L'énorme noyer, au coin du cimetière, lui dérobait la perspective de la vallée. Les branches tordues étaient toutes noires, et les feuilles mordorées, contre l'écarlate intense du ciel et les violets cendrés de l'horizon.

Denise restait sans larmes, hallucinée par le vieil arbre aux gestes douloureux, par le rouge couchant d'automne.

Rouge, rouge, comme il était rouge, le ciel de ce soir-là! rouge, derrière les longs nuages déchiquetés et les fumées montantes, rouge comme le sang, rouge comme le vin dans la cuve, rouge comme l'incendie et la bataille! C'était une magnificence terrible, une fête pourpre qui se déroulait là-haut, avec des torches, des cavalcades, des étendards échevelés, comme pour des funérailles héroïques.

Les porteurs s'arrêtèrent devant la chapelle, et le sacristain ouvrit les portes : l'humble autel parut, orné de statues peintes et de porcelaines dorées.

Les cheveux de Fortunade étaient retombés, balayant le sol. Des feuilles, de petites châtaignes épineuses se collaient, s'accrochaient aux mèches noires dont le tas mouillé s'égouttait dans la poussière. Une rigole d'eau se forma tout de suite et coula jusque sous les pieds de Denise.

Mademoiselle Cayrol, écartant les femmes, était venue près du brancard. Elle tomba sur les genoux, et baisa la morte au front.

Elle se rappela, en un seul éclair, la figure inquiète de Fortunade, disant : « Je n'irai pas seule au Chastang... J'ai peur!... » Puis l'accident inexpliqué du mois d'août, l'état maladif de Fortunade... Elle revit le tricot bleu sur la table du chalet, avec les longues aiguilles brillantes, la terrasse, le garde-fou, la fleur d'aster emportée par le courant glauque... Et la divination du drame qui s'était dénoué là, quelques minutes peut-être avant son arrivée, secoua Denise d'un sanglot profond.

Oui, quelques minutes plus tôt, elle aurait sauvé Fortunade : elle aurait lu, dans les yeux de cette enfant, la volonté tragique; elle l'aurait déchargée du secret trop lourd, — lourd comme une pierre au cou, — qui l'avait entraînée parmi l'écume bondissante et le fracas furieux des cascades.

Morte, morte!... Non par le hasard d'un faux pas, non par chagrin d'amour, — elle n'avait jamais aimé que Dieu, la chaste fille, Dieu et les pauvres! — morte pour être allée vers celui que tous haïssaient, morte pour avoir tenté l'entreprise folle de sauver une âme perdue!... Perdue elle-même, sans doute, brutalement outragée, deux fois victime, elle avait payé de sa pudeur et de sa vie l'imprudence sublime de sa pitié.

Qu'elle avait dû souffrir, elle, si bonne chrétienne, pour désespérer d'elle-même et de Dieu, pour se précipiter à la mort sans confession, l'âme pesante de ce qu'elle croyait son péché!... Et de ces tortures de conscience, de cette marche à la folie, qui avait duré des semaines et des mois, personne, ni la mère, ni la sœur, ni Cayrol même, ne connaîtraient jamais rien.

Personne n'avait compris Fortunade, personne n'avait entrevu sa nature véritable, son grand cœur, trop grand pour l'amour humain. Elle avait passé, pareille en apparence aux autres filles de Monadouze, ignorante, gauche, occupée de soins vulgaires, parmi les êtres vulgaires... Bientôt oubliée, elle allait nourrir de sa substance l'herbe grasse et les racines du vieux noyer... Et Denise seule saurait quelle flamme pure s'était éteinte avec cette âme!...

Cayrol toucha l'épaule de sa fille :

— Lève-toi!... dit-il. Rentre chez nous... Je le veux... Voilà le curé qui arrive avec...

Tout près, maintenant, on entendait les cris de la mère.

XXV

Dans la soirée, Cayrol rejoignit sa fille. Elle était assise près du poêle, un mouchoir sur les yeux, le dos tourné à la lampe.

Elle demanda :

— Eh bien!... la pauvre Maria Brandou?...

— Elle a beaucoup crié... Elle s'apaise, peu à peu... Il y a des femmes avec elle, et tout ce monde s'installe pour veiller... Le curé est venu. Il a été parfait, le curé... Il n'a voulu admettre que l'hypothèse d'un accident... ou d'un accès maladif... Et il a dit les prières. Fortunade sera enterrée après-

demain, en terre bénite... La Brandou, violente et orgueilleuse comme elle est, n'aurait pas supporté le scandale de funérailles sans prêtre : elle aurait quitté le pays...

— Je vais veiller avec elle...

— Non, mon enfant... Je l'ai prévenue que tu voudrais veiller et que je ne le permettrais pas... Tu as eu trop d'émotions depuis quelque temps... Reste. Demain, tu iras revoir Fortunade et tu lui porteras des fleurs... Ces femmes l'ont habillée de blanc. Elle a sur la tête sa couronne de communiante...

— Père, je l'aimais beaucoup : ma place...

— Ta place est ici, près de moi... Je ne compte plus dans ta vie, Denise, moi qui suis vivant?

Il s'assit près d'elle et l'entoura de ses bras :

— Chérie!... Nise!... ma petite Nise!... Soigne-toi bien, je t'en conjure!... garde-toi!... Il y a tant de menaces obscures autour de nous : les maladies, la mort!... et le reste!... tous les malheurs...

Denise l'embrassa :

— Je suis forte, père, rien ne me menace... Je n'ai que du chagrin... beaucoup... Ces deux morts, à si peu d'intervalle!... Deux êtres jeunes...

— L'un était condamné, chérie... L'autre... Ah! la destinée de l'autre!... Si on savait, Denise, on plaindrait moins Fortunade... Elle a eu peur de vivre; elle a eu tort : avant tout, on *doit* vivre... le temps arrange tout... Mais, étant donné son caractère, je comprends son coup de folie...

— Tu crois que...

— Et toi?

— Oui, — fit tout bas Denise, — j'y ai pensé... Elle avait un secret, une déception abominable... Cet homme...

— Veydrenne?...

— Elle ne l'aimait pas, j'en suis sûre! Elle tâchait de le ramener au bien, mais elle le redoutait. Que s'est-il passé?... Je l'ignore... Jamais Fortunade ne m'a fait de confidences...

— Jamais?

— Jamais... C'était une âme fermée pour tous, et, pour moi, à peine entr'ouverte... Les parents ne soupçonnent rien?

— Non. Ils croient à un accident. Je ne les ai pas dissuadés... Mais...

Le docteur leva les deux mains et hocha la tête.

— Toi, père, tu devines...

Cayrol hésita... Dans la cuisine, Françounette se lamentait. Sa voix de vieille montait, par instants, chevrotante, dans le silence de la maison :

— *Paubra!... paubra filhota!... Te perdouno lou Salvadour!... Per te aqueï fini!... Meritas pas de mouri, Fortunadouno*[1]*!...*

Cayrol baissa le ton, pour dire :

— J'ai examiné le corps, étant seul, avant de donner le permis d'inhumer... Aucune trace d'agression... Il n'y a pas eu de crime... mais... Oserai-je te dire cela, chérie?... Ce sera un chagrin de plus, pour toi... Je ne l'ai dit à personne, pas même au curé... J'ai constaté un commencement de grossesse...

Denise eut une exclamation :

— Père!... Tu t'es trompé!... Elle!... elle!...

— Je ne me suis pas trompé!... Elle était enceinte de deux mois environ, ce qui expliquerait la nature de l'accident qui a surpris tout le monde : la pauvre petite a été attaquée et violentée par un misérable... Quand elle a compris son état, avec son caractère, ses préjugés campagnards, la peur qu'elle avait de sa famille, elle s'est crue déshonorée : elle a perdu la tête... Je ne l'excuse pas, certes, mais je la comprends... Ses parents, qui la pleurent, l'auraient battue et chassée... Elle n'avait pas confiance en eux. Elle ne pouvait leur demander secours... Ah! si elle m'avait parlé!... Je l'aurais défendue contre les siens, la pauvre! J'ai tant de pitié pour la femme qui devient mère dans l'abandon et la douleur!... Elle est deux fois sacrée, celle-là... Et toi aussi, Denise, tu aurais défendu Fortunade!

Denise se laissa aller contre l'épaule de Cayrol : elle s'évanouissait...

Elle reprit conscience dans le cabinet du docteur. Cayrol et Françounette l'avaient couchée sur le divan, la tête à plat,

1. « Pauvre!... pauvre fillette!... Que le Sauveur te pardonne!... Pour toi, tout est fini!... Tu ne méritais pas de mourir, Fortunade!... »

son corsage était ouvert et l'odeur du vinaigre piquait ses narines.

— Là... c'est passé. — dit Cayrol tendrement — Tu as été trop secouée, ma pauvre chérie : tu es à bout de forces... Ne parle pas. Dès que tu pourras marcher, tu t'appuieras bien sur moi et tu monteras dans ta chambre...

— Je peux marcher.

Elle se souleva, chancelante. Françounette prit un bougeoir pour éclairer l'escalier. Denise fut bientôt dévêtue et couchée dans son lit.

— Ne pense plus aux choses tristes... dors, ma mignonne!

Attendri, Cayrol baisa sa fille sur le front, sur les cheveux. Elle se rétractait nerveusement sous ces baisers, et fermait les paupières.

— Bonsoir, Nise. Je vais me coucher aussi : je suis bien las.

— Bonsoir, père.

— Tu es mieux?

— Oui, mieux... Sois tranquille...

Il sortit. Denise resta étendue sur le dos, les bras allongés, rigide et pâle. Elle ne pleurait plus. Elle ne songeait plus à Fortunade... Une pensée qu'elle ne voulait pas accueillir était comme une bête noire, au vol obsédant et circulaire, qui tournait autour de son cerveau... Non, non, Denise ne voulait pas l'accueillir, cette pensée horrible, cette larve informe prête à s'installer en elle, et à devenir un monstre vivant, qui lui rongerait l'âme et ne s'en irait plus jamais, jamais...

La pensée rôdait, resserrait le cercle de sa hantise, et soudain, précisée par des mots, elle devint une image, et posséda l'esprit qui la repoussait.

Denise se jeta hors du lit, les prunelles dilatées, toute sa peau devenue froide et presque granuleuse, au souffle glacé de l'épouvante... Ses dents claquaient. Ses mains tremblaient si fort qu'elle faillit lâcher le flambeau de cuivre. Elle glissa ses pieds dans ses pantoufles, jeta un châle sur sa mince robe de nuit, et descendit au rez-de-chaussée...

Cayrol et Françounette n'entendirent aucun bruit.

Parvenue dans le cabinet du docteur, Denise posa le flambeau sur la table et chercha un livre dans la bibliothèque.

Elle lut, fiévreusement, comprenant mal les descriptions

anatomiques et les figures gravées qui ne ressemblaient à rien d'imaginable, croyait-elle, et lui inspiraient de la surprise et un dégoût apeuré.

Tout le drame sanglant de la féminité se déroulait devant ses yeux, tout le mystère des entrailles maternelles, dont Cayrol lui avait dit l'essentiel, naguère, avec respect et admiration, et qui, révélé crûment, dans ses détails, apparaissait l'épouvantable fantaisie d'un dieu pervers, une torture raffinée, inutile, lente, comme des tortures chinoises.

Le livre replacé, Denise reprit son flambeau, remonta chez elle, et se coucha. Elle tira les couvertures jusque par-dessus sa tête, comme pour s'ensevelir dans le noir. Ses mains écartées n'osaient frôler son corps qui lui semblait différent, étranger, et qu'elle haïssait comme un ennemi...

Heureuse, Fortunade qui reposait avec son secret mort dans ses flancs, et son front couronné de roses candides! heureuse, Fortunade qui ne s'éveillerait plus jamais!...

XXVI

L'enterrement de Fortunade, le désespoir de la famille Brandou, l'émotion de tout le village, Denise a tout vu, comme de loin... Il n'y a plus, dans cette âme généreuse, dans cette âme qui était toute à tous, aucune possibilité de s'émouvoir sur les autres.

Quel secours attendre des autres?... Impuissants aujourd'hui, ennemis demain, ils disparaissent du champ de sa pensée. La voilà seule dans l'univers, n'espérant le salut que du hasard. Son intelligence se replie et s'aiguise pour épier les moindres troubles de son corps, et, par un singulier dédoublement, il semble à Denise que ce corps n'est pas *elle*, mais un compagnon inséparable d'*elle*, qui l'a trahie, qu'elle hait, et sur lequel elle ne peut rien...

Naguère elle ne pensait pas à lui. Elle éprouvait le plaisir inconscient de la vie physique harmonieuse, comme les beaux enfants très purs, et, comme eux, elle ignorait presque sa chair, qui ne lui donnait ni souffrance, ni volupté, ni désir... Elle ignorait sa forme même, conciliant, avec la sévère hygiène

enseignée par Cayrol, une modestie de couventine... Et c'était pour elle, maintenant, une obsession pénible, une honte, que la surveillance perpétuelle de cette matière soumise aux lois fatales du sexe, qui reçoit et développe les germes de vie comme la terre reçoit la semence, passivement.

Parfois, avec une curiosité sauvage, qui abolissait sa pudeur, et qui, ensuite, la faisait pleurer, elle considérait son corps ferme, blanc, fleuri, qui gardait ses lignes virginales, et ne livrerait son mystère qu'après tant et tant de jours... Elle guettait les douleurs légères, les malaises normaux, qu'elle croyait ressentir, à tout instant; déçue, elle s'effrayait d'en ressentir d'autres, où elle voulait ne voir que de simples réactions nerveuses, bien explicables par les secousses morales des derniers mois...

Elle avait caché dans sa chambre le livre pris à la bibliothèque du docteur. Chaque soir, elle le feuilletait avidement. Le besoin de certitude anéantissait ses répugnances. Mais elle ne comprenait pas tout. Devenue physiologiquement une femme, — et peut-être une mère, — elle était encore une jeune fille. La nuit d'Arles — rapide comme le songe d'un fiévreux, — ne lui avait laissé aucun souvenir précis... Elle se rappelait, vaguement, des sensations vagues, et plutôt une anesthésie physique... Ni joie, ni douleur, — une émotion inouïe... Rien de plus chaste que ce don sans réserve... Aussi Denise ne pouvait-elle encore associer le souvenir de ce don et l'image de Jean à l'idée d'une maternité possible... Et l'idée même de la maternité n'éveillait pas en elle l'instinct maternel. Elle ne pensait pas à l'enfant qui naîtrait peut-être, et dont l'existence était encore hypothétique... Elle pensait à l'horreur de l'attente et de la déception quotidienne. Elle ne voulait pas penser au delà.

Chaque matin, en s'éveillant, elle se disait :

« Je serai rassurée aujourd'hui. Il est impossible que *cela* soit... Si j'avais vécu avec un mari, j'aurais pu avoir un enfant, mais dans ces conditions!... Je dois me tromper!... Allons, allons, n'y pensons plus!... Je me suggestionne ridiculement... »

Elle vaquait aux besognes ménagères. Son activité surprenait Françounette et Cayrol. Le travail ne la fatiguait pas; les

aliments ne lui causaient aucun dégoût. Elle était comme elle avait toujours été... A peine quelques vertiges, un peu de sueur aux tempes et au creux des mains, des envies soudaines de dormir...

« Cela ne prouve rien. Tout le monde a eu des vertiges, des sueurs, des somnolences... »

La matinée passait ainsi. Mais, l'après-midi, quand Denise se mettait à lire, ou à coudre, ou qu'elle se promenait seule, dans le jardin, la peur, tout à coup, la saisissait... Elle blêmissait, les jambes molles, le souffle coupé... Elle croyait reconnaître les indices décrits par le livre... Alors elle montait dans sa chambre, tirait le verrou, cherchait dans les descriptions médicales, dans les planches anatomiques, des motifs d'espérer et de désespérer... Elle se déshabillait brutalement, étudiait sa poitrine et ses flancs... Et quelquefois elle se couchait sur son lit, les rideaux rabattus faisant l'ombre, et, sans larmes, elle balbutiait : « Oh! Dieu!... oh! Dieu!... » avec le sentiment d'une honte incompréhensible et imméritée qui s'abattait sur elle... Que faire?.. attendre quoi?.. Chaque heure préparait la catastrophe... Quoi qu'elle fît, Cayrol saurait... Et cette idée que Cayrol saurait, était si horrible pour Denise qu'elle déchirait son oreiller entre ses dents et ses ongles pour étouffer ses cris... Non! Il ne fallait pas qu'il sût...

Mourir?

Fortunade était morte, et Cayrol avait su tout de même...

Et le temps vint où elle ne douta plus. Sa ceinture s'élargit, ses seins se gonflèrent comme des fruits; un cerne bleuâtre assombrit ses paupières. Ses cheveux brillèrent moins sous la brosse. Sa chair changea de grain et de nuance. Il y eut en elle un épanouissement et une sorte de fanure délicate.

Et son caractère aussi changea, plus instable, plus craintif. Elle eut des colères subites, des accès de larmes, des stupeurs mornes.

Elle passa de longs moments au cimetière, à genoux dans l'herbe, sur la tombe de Fortunade, où se flétrissaient les chrysanthèmes.

L'arbre des morts, le vieux noyer, n'avait plus de feuilles, et son branchage, comme le lacis noir d'un vitrail, contenait les

morceaux violets, bleus et roux, du paysage de novembre. Sous le ciel de fer, les oiseaux passaient en noirs triangles qui s'effilaient et ondulaient comme la queue des cerfs-volants. Le vent du nord emportait leurs appels sauvages.

Denise, se relevant, tressaillait du même désir qui palpitait dans les fortes ailes, dans les cous tendus des migrateurs. Partir! Aller vers la lumière, vers les pays inconnus et les visages nouveaux, recommencer la vie!...

Mais, autour d'elle, les collines mouillées dressaient leurs parois, et devant elle se creusait le gouffre. L'horizon était fermé, comme l'avenir. Ses pieds même semblaient rivés au sol, retenus par la puissance magnétique des morts qui l'attiraient... Retombée à genoux, elle entendait Fortunade et Jean qui l'appelaient à travers la terre

Si fort était en elle l'instinct de vivre qu'il faisait taire ces voix. Elle déracinait ses pieds du sol funèbre où ils semblaient enfoncés déjà, et, les yeux détournés de l'abîme, elle se réfugiait dans sa maison... Alors Fortunade venait s'asseoir en face d'elle, dans l'embrasure profonde de la fenêtre; et, la nuit, Denise entendait Jean soupirer de l'autre côté du mur...

Décembre... Les veillées recommençaient chez la Brandou, et les garçons couraient, le soir, de village en village, pour sonner l'*Avenamen*. Comme l'année précédente, Denise travaillait près du poêle de la salle à manger, et regardait le crépuscule précoce bleuir les mousselines sur les vitres, quand on allumait la lampe.

Elle n'avait pris aucune décision. Une immense lassitude de corps et d'âme la tenait engourdie, dans l'attente, et elle souffrait beaucoup moins, maintenant, parce qu'elle avait épuisé, pour quelque temps, sa puissance de souffrir.

Et puis, vers la mi-décembre, quand sa maternité ne fut plus une certitude théorique, mais une réalité tangible et que son corps se transforma, et qu'elle sentit le poids presque insensible et le frisson de l'enfant, elle s'éveilla comme d'entre les morts, et se reconnut, étonnée d'avoir reconquis son âme d'autrefois, son âme droite, courageuse et résignée. Elle n'espéra plus le salut d'un caprice de la nature. Le sentiment de sa responsabilité, la volonté de faire tout son devoir, lui rendirent des forces pour les épreuves prochaines.

Elle commença de penser, non plus à elle, non plus même à Cayrol, mais à l'enfant. Elle commença de le créer, dans son imagination, ainsi qu'elle le créait dans sa chair ; elle lui prêta une forme et une sensibilité. L'amour maternel, qui couvait en elle depuis l'adolescence, éclata tout à coup, absorba la douleur dans son rayonnement, consuma l'égoïsme à sa flamme.

Mère !... Le corps fécondé que Denise regardait avec peur et dégoût, — avec haine ! — elle le touchait maintenant comme une chose sacrée, avec respect. Elle ne pouvait admettre qu'il fût moins pur qu'autrefois, ce corps qui n'avait connu de l'amour que le sacrifice physique, et qui allait connaître les supplices de l'enfantement. Elle oubliait la nuit d'Arles ; elle oubliait Jean. Il lui semblait que sa virginité, par miracle, fleurissait en maternité. Et si Cayrol n'avait pas dû souffrir, elle se fut trouvée heureuse malgré tout...

Mais il y avait Cayrol !... Et Denise, en pensant à lui, redevenait une créature écrasée, déchirée, sans courage...

Il n'était pas un père de comédie. Il ne débiterait pas à sa fille humiliée des tirades sur l'honneur du nom ; il ne la chasserait pas, d'un noble geste, elle et son bâtard !... Bien qu'il fût très attaché aux traditions et qu'il eût le culte de la famille, Cayrol était plein de pitié pour la femme et pour la mère.

Il avait dit maintes fois qu'il saluait avec respect toutes les femmes enceintes, — comme faisaient les vieux Romains de la République, — sans leur demander si le *drolle* était légitime ou nom. Toute plaisanterie sur les choses de la maternité l'irritait, comme une sottise un peu lâche. A son goût, la plus belle œuvre d'art était moins belle qu'une jeune mère allaitant un nouveau-né...

Lui qui n'accablait pas les bergères séduites, qui s'entremettait auprès des parents pour assurer leur pardon à la fille abandonnée, qui, vingt fois, avait payé de sa bourse la pauvre layette d'un gamin sans père, lui qui eût défendu et sauvé Fortunade, — il ne repousserait pas sa fille ; il la sauverait, elle aussi !

Mais au prix de quelles douleurs, et dans quel naufrage de sa fierté paternelle, de sa confiance, de sa tendresse !...

« Il faut que je lui parle ! il le faut ! — pensait Denise quand elle était seule. — Le jour viendrait où, de lui-même,

il soupçonnerait notre malheur... Si je vais à lui, humblement, il n'aura pas moins de chagrin, mais il sera mieux disposé au pardon... »

Elle se retrouvait devant Cayrol, à cette heure d'après dîner qui les réunissait toujours et qui favorisait l'effusion et la confidence, et, quand elle regardait l'honnête visage de son père, les cheveux gris sur le front bossué, les yeux francs, la bouche grosse et bonne sous la moustache gauloise, elle se disait : « Je ne peux pas... Il me serait plus facile de mourir. »

Elle parla pourtant, un soir...

Dans le cabinet de travail aux tentures vertes, flambait le feu de bûches et de brandes. Cayrol, qui parcourait un journal de médecine, leva soudain les yeux sur Denise et l'observa, un instant.

Assise, vêtue d'un peignoir ample, les coudes sur les genoux, le menton sur ses mains jointes, elle contemplait le feu dont le reflet l'enveloppait toute d'ombres et de lueurs qui frissonnaient.

— A quoi songes-tu, chérie?

— A rien...

— Ne mens pas : tu es soucieuse; je l'ai bien vu... Ah! Denise, tu ne seras donc jamais consolée!...

Il ajouta plus bas :

— Je connais le secret de ton cœur, ma pauvre fille. C'est la première fois que j'y fais allusion, parce que j'ai respecté ta peine... Ceux qu'on a aimés et perdus, on les pleure, on leur rend un culte de souvenir; mais on se doit aux vivants... Les morts sont morts, Denise : ne regarde pas toujours vers les tombes. Regarde, devant toi, la vie... Elle peut être belle et bonne, si tu l'acceptes d'un cœur fort. Consens à être heureuse. Je t'y aiderai... Ce n'est pas impossible...

— C'est impossible!

— Comme tu dis cela!

— Père... tu crois savoir... tu crois!...

Elle courba la tête, d'un air si douloureux que Cayrol sentit entre elle et lui comme le vent d'une aile noire, l'appréhension du malheur. Ce secret de Denise, qu'il croyait connaître, l'effraya... Il fut, une seconde, faible et tremblant... Il eut

peur des mots qu'elle allait prononcer, et qui peut-être, changeraient leurs cœurs, leurs rapports, leur avenir, les bases mêmes de leur existence commune.

Mais il se ressaisit promptement. Il prit les mains de sa fille, la força de s'approcher, tout contre lui, et, d'une voix grave :

— Denise, il faut parler. Il faut dire, sans retard, sans détours, sans réticence, ce que tu as à dire et que je ne devine pas.

Elle eut un sanglot :

— C'est trop dur, pour moi, pour toi... Père, oh! père!...

— Ton père, oui, et ton ami, et ton protecteur... Que crains-tu de lui? Si tu avais commis une mauvaise action, il serait moins sévère pour toi que toi-même... Aie du courage... Ayons du courage...

Éclair dans le ciel obscur, le pressentiment passa encore, révélant le malheur tout proche... Cayrol murmura :

— C'est à cause de Jean Favières?...

— Oui.

— Je m'en doutais... Tu as fait une grande folie, n'est-ce pas?... Tu as écrit des lettres à ce jeune homme... On les a trouvées... Tu es inquiète?

Dans sa candeur, il n'imaginait pas autre chose que cette puérile histoire de lettres compromettantes... Denise répondit :

— Non... Toutes mes lettres m'ont été retournées.

— Par lui?

— Par sa vieille servante : il avait donné des ordres.

— Elle te les a envoyées... après?...

— Oui... après.

— Et personne n'a rien su de votre affection?

— Personne.

— Alors, que crains-tu?

— Tout...

— Tout?... Que veux-tu dire?... Parle!... parle donc!

Elle était debout, il la tenait par les poignets, comme une prisonnière, et serrait avec une force dont il n'avait pas conscience. La colère grondait dans son sang. Sous le médecin, sous le philosophe, le paysan se réveillait, encore imbu du vieux dogme de l'autorité paternelle...

— Parle !

— Pas comme ça,..

— Tu as peur de moi ?

— Oui...

— Denise !

Il lâcha les poignets meurtris, et Denise, dont il soutenait presque tout le poids, tomba sur les genoux, et ne se releva plus. Cayrol eut honte de son emportement, et la vue de sa fille, ainsi humiliée, à ses pieds, pâle, malade, dissipa sa colère.

Il recula vers la table, heurta le fauteuil du pied et le repoussa. Soulagé par ce geste violent, il revint vers Denise.

— Allons !... ne perdons par la tête, tous deux... Nous nous exagérons, probablement, la gravité des circonstances... Viens, ma petite Denise, là... Reprenons l'entretien affectueux que ma colère a interrompu...

Il se rassit :

— Viens.

Elle ne bougeait pas.

— Tu ne veux pas te lever ?... Tu veux rester ainsi, comme une pauvre criminelle ?... Petite, mets ta tête sur mon épaule... et dis-moi, tout bas, à l'oreille... Tu aimais Jean ?

— Il m'aimait...

— Mais toi... toi ?...

— J'ai cru...

— Tu as cru l'aimer ?... tu avais pitié de lui ?...

— Oui...

— Et il voulait ton amour ?...

— Oui...

— Je ne m'étais donc pas trompé !... Pourquoi n'as-tu pas été plus sincère ?...

Elle balbutia :

— Tu l'aurais renvoyé d'ici, plus tôt ; tu lui aurais fait comprendre que... jamais...

— Que jamais tu ne l'épouserais ?... Oui, je le lui aurais fait comprendre... Il aurait eu du chagrin... et puis, il se serait consolé...

— Non.

— Qu'en sais-tu ?...

— Il m'aimait trop.

— C'est toi qui l'aimais trop.

— Peut-être...

— Mais pourquoi?... Mais qu'avait-il donc, ce Favières?...

— Il était si malheureux!...

— Il ne te méritait pas... Non, non, tu ne me feras jamais accepter l'idée que...

— Père, il est mort.

— Oui, la mort détruit tous les griefs et toutes les responsabilités... Je serais mal venu à m'irriter contre un fantôme... Mais l'œuvre du mort lui survit, Denise!... Le mal qu'il t'a fait dure encore... Ah! comme ce Favières t'a troublée profondément!...

— Il ne savait pas... Il était si heureux d'espérer, si confiant en ma promesse!... Il avait une bonne volonté si touchante!... Ne l'accuse pas! Moi seule ai péché contre toi... Je suis responsable...

— Enfin! que s'est-il passé entre vous?... Tu parles de « promesse »...

Blottie contre les jambes de Cayrol, cachant sa figure dans la poitrine robuste où le cœur battait à larges coups, elle avoua les secrètes fiançailles.

— Alors, tu l'aimais?

— Je ne l'aimais pas d'amour... Je me trouvais engagée peu à peu, par la force des choses... Et je savais que l'engagement était fictif, que Jean ne m'épouserait pas... Cette aumône d'illusion que je lui faisais...

— Tu mentais à lui comme à moi.

— Hélas!

— Il savait que je te refuserais à lui!... Il connaissait mes opinions sur le mariage... Donc il était conscient de son vilain rôle...

Pour excuser Denise, le docteur accusait Jean...

— Ne parle pas ainsi de lui! Tu es injuste. Il voulait te demander ma main : je l'ai persuadé d'attendre... Et toi-même, tu lui affirmais qu'il guérirait... Tu le trompais, toi aussi, par bonté d'âme... Père, tu l'as dit : les morts sont morts. Ne mêlons pas Jean à ce débat... Je suis seule en cause, seule, seule!...

— Tu m'as menti, pendant des mois!... Tu as pu me mentir!... Et j'avais confiance en toi! je t'appelais « mon

amie »... Tu me regardais avec tes yeux purs; tu ne rougissais pas, lorsque je m'asseyais entre toi et Favières... Et je commençais à te perdre... et je t'ai perdue tout à fait... Je le sens... Tu n'as plus la même âme....

Il eut un retour de colère :

— Que s'est-il passé, quand tu l'as revu, quand tu es allée en Provence?... Réponds!... Tu me fais mal, en te taisant... Je vais supposer des choses absurdes... Empêche-moi d'y penser... parle!...

Il frémit. Sa violence se brisa tout à coup :

— Parle!.. Quoi que tu aies à dire, j'en souffrirai moins que d'attendre... de soupçonner... Je serai bon pour toi, je serai doux... Aie pitié de moi... rassure-moi!.. Je t'ai toujours chérie... Je ne veux pas que ma pensée même t'offense... Ma fille!

Il tremblait tout entier. Denise l'étreignit :

— Père!... Il faut que je te fasse souffrir!... Et je ne peux pas... Je suis trop punie!... Toutes les expiations, je les accepte, mais pas celle-là, pas ta douleur... Père!... père!...

— Ma petite!... mon enfant!... Qu'as-tu fait?

— Je suis malheureuse... Il n'y a pas de créature plus malheureuse... Je suis épuisée... je meurs... Ne m'accable pas... Père!... père!... Sauve-moi!

Elle jeta cet appel au secours avec un accent qui remua Cayrol jusqu'aux entrailles.

— Je te sauverai, ma chérie... Mais de quoi?... Qui te menace?... Quel danger?...

— Tu aurais pardonné à Fortunade, si elle avait été ta fille... Tu l'as dit... Eh bien...

Il comprit :

— Toi!... toi... tu es...

Il ne proféra pas de malédiction. Il n'eut pas de geste tragique. Son visage devint si blanc que ses cheveux gris, sa moustache parurent sombres... Puis un froid étrange sur la peau, la vue qui se brouille, la lampe qui danse, le sol qui fuit... Dans le silence, monte la grande vague de la douleur... Cayrol la sent venir, cette douleur inouïe, avec une sorte d'espoir de lui échapper... Il a le cauchemar... il va s'éveiller...

Il ne s'éveille pas. Et la douleur vient...

Quelle est cette femme, prosternée entre les genoux de Cayrol, et qui se laisse aller contre lui en criant des mots incompréhensibles, si lourde qu'elle lui écrase le cœur?... Visage convulsé, flanc gonflé sous l'ample robe noire, elle ressemble à Denise vieillie, malade, mais elle n'est pas Denise... Cayrol ne peut pas croire qu'elle soit Denise... Il voudrait lui échapper, l'ôter de lui... Elle soulève sa tête, que le feu éclaire de bas en haut. L'ombre la défigure... Mais elle dit :

— Père!...

C'est Denise... meurtrie, souillée, — car il la sent souillée, en ce moment où son instinct d'homme et de père domine sa raison; — il la reconnaît pourtant. Comme elle s'attache à ses vêtements, comme elle crie : « Sauve-moi! » comme ses mains sont prenantes et tenaces! Si Cayrol se lève, il la traînera toute après lui... Ainsi le fruit pend à la branche qui le porte et qui l'a nourri de sa sève. Jamais Cayrol ne déliera ces mains crispées! jamais il ne rejettera le fardeau de cette vie née de sa vie... Et, voulût-il faire le geste qui repousse, il fera, contre sa volonté, le geste paternel, qui protège...

Une voix gémit. A des sanglots, à des fragments d'aveux, se mêle le nom de Fortunade :

— Je serais morte comme elle, si je n'avais pas cru en toi... Sauve-moi! sauve-nous!... L'enfant...

Cayrol pleure...

XXVII

Le crépuscule du matin hésitait dans les rideaux. Sur la table une bougie achevait de se consumer, et la petite flamme, au ras de la bobèche, vacillait, ternie par la vapeur grisâtre qui, peu à peu, remplaçait la nuit.

Denise eut un faible mouvement... Quelqu'un s'approchait de l'alcôve. Elle sentit le poids d'un lourd regard, et tourna, sur l'oreiller, son front qu'oppressait la migraine.

Le contour de ses joues, aminci déjà, semblait changé depuis la veille; les pommettes s'exagéraient sous les paupières largement cernées de bleu, et les globes des yeux, striés de

filets sanglants, apparaissaient entre les cils humides. La double lueur du jour gris et de la flamme jaunâtre blessa ces pauvres yeux qui ne pouvaient plus pleurer, et Denise détourna la tête.

Cayrol murmura :

— Je suis venu. Je souffrais trop, seul, dans ma chambre... Peux-tu m'écouter?

— Oui.

— Tu dois être brisée...

— Oui.

— Préfères-tu attendre pour savoir ce que j'ai résolu?

— Je préfère savoir, maintenant.

Il s'assit sur le bord du lit :

— Je ne te ferai aucun reproche. A quoi bon!... Et je ne pleurerai pas... Vaines sont les récriminations et les larmes devant le fait accompli... Je ne t'ai pas accablée, hier soir, dans la première stupeur; je ne t'accablerai pas, ce matin, après réflexion. Sois rassurée...

— Tu me pardonnes?

— Je te pardonne tes mensonges... Le reste, tu te le pardonneras à toi-même, si tu peux... Il te faudra du temps... toute la vie... Et quant à oublier, nous n'oublierons pas, ni l'un ni l'autre, mais nous vivrons comme si nous avions oublié... A présent, dis-moi, que veux-tu faire?...

— Ce que tu voudras; je n'ai plus de volonté. Ordonne : je t'obéirai strictement...

— Tu ne peux pas rester à Monadouze : j'ai résolu de t'envoyer à Paris. Ton oncle s'occupera de toi. Il a sa part, lui aussi, dans notre malheur... Naturellement, je resterai ici : je me dois à mes malades... et nous ne sommes pas riches.

— Je ne t'imposerai pas une charge nouvelle, père... Je travaillerai...

— A quoi?.. Tu n'as pas de métier.

— Une femme courageuse peut toujours gagner sa vie et celle de... de son enfant...

Le docteur haussa les épaules.

— Tant que je vivrai, tu n'auras besoin de rien. Après moi, tu auras le strict nécessaire, pas plus, pas moins. Quant à...

l'enfant... je crois qu'il est inutile de faire des projets à longue échéance...

Denise s'émut :

— Pourquoi ?

Elle passait ses mains sur ses yeux presque aveugles et sortait de sa torpeur. Elle dit :

— Je ne l'abandonnerai pas...

— Qui te parle de l'abandonner?... Tu supporteras... nous supporterons... toutes les conséquences de... ta faiblesse... S'il vit, nous le placerons entre des mains sûres, et, plus tard, nous le prendrons avec nous... Ne me remercie pas : c'est notre devoir absolu...

— Le mien, pas le tien...

— Le nôtre.

— Une fille de mon âge est seule responsable de ses actions...

— J'aurais dû mieux te connaître et mieux veiller sur toi... Ne discute pas!... non!... assez sur ce sujet...

Il ne s'attendrissait plus. Sa voix était calme, sèche, parfois impérieuse.

— J'ai dit : « Si l'enfant vit », mais je ne crois pas qu'il vive... Il faut que tu saches cela : l'enfant d'un moribond a peu de chances de résister... Et, s'il résiste, il sera en état d'infériorité, vis-à-vis des autres... Et c'est, déjà, le châtiment de la femme qui l'a conçu... Tu ne ressemblais pas à ces jeunes filles de la bourgeoisie qu'on élève avec des préjugés et des romances. Tu savais ce qu'il y a sous ces mots : « amour », « mariage », « maternité »... Je t'avais enseigné les devoirs de la femme envers la race... Les autres, qui se laissent séduire, et qui deviennent mères d'enfants dégénérés, ont l'excuse de leur ignorance... Cette excuse, tu ne l'avais pas...

Elle dit :

— Je connais mes torts... Je les expierai... mais il faut que mon enfant vive.

— Que sera-t-il, cet enfant!

— Sain ou malade, il sera mon enfant... Je me dévouerai à lui. A force d'amour, je le sauverai... Je suis robuste; j'ai un sang pur, le tien : il vivra!... Je veux qu'il vive...

— Un jour, tu te rappelleras mes paroles...

— J'accepterais des reproches, des injures même... Mais cela!... cette prophétie de mort... Elle me révolte... Je la repousse... Ne la répète pas...

Dressée sur son lit, dans une agitation convulsive, elle se tordait les bras :

— Non!... non!... pas ça!... Je veux qu'il vive... Toi, tu le détestes... tu le renies... Mais moi, je suis la mère... Tu n'empêcheras pas que je sois la mère...

— Pauvre malheureuse! — dit Cayrol.

Son énergie céda, un instant, à la pitié... Il se mit à marcher par la chambre, le dos arrondi, la tête basse, et Denise vit le brusque vieillissement de son allure. Le choc du malheur l'avait trop courbé : il ne se redresserait jamais comme autrefois...

Une nuit l'avait fait sexagénaire.

Il revint vers l'alcôve. Denise mit son bras nu sur ses yeux. Cayrol la considéra en silence, et se souvint qu'elle était une malade, et qu'il était un médecin. Des questions lui montaient aux lèvres, qu'il n'osait proférer.

Il demanda :

— Tu es sûre de ton état?...

— Sûre...

— Il y a... trois mois?...

— Oui...

— Ne t'effraie pas. Ne sois pas nerveuse. Je parle en médecin... Il faut bien que je te soigne... Qu'as-tu ressenti?...

Elle balbutia :

— Non... pas à toi... je n'ose pas parler de ces choses... à toi... J'ai honte...

Un douloureux désir de savoir se mêlait à la pudeur paternelle... Cayrol regarda le corps voilé par les couvertures, qu'il devinait plus ample, déjà un peu déformé.

— Maintenant, — dit-il, — il ne faut plus penser qu'à ta santé... Ne pleure plus. Sois en paix, ma fille...

XXVIII

Albert Lapeyrie attendait les nouvelles, dans la petite pièce d'angle aux murs laqués, aux meubles vernis, crûment éclairée par la grande porte-fenêtre.

La maison de santé, que dirigeait la doctoresse Kousmine, était discrète et blanche entre les massifs d'arbrisseaux, — lilas, aubépines, troënes, qui, l'été venu, l'entouraient de fleurs, sans intercepter la lumière. Au delà de la grille, le quai du Quatre-Septembre, élevait ses peupliers, et la Seine grise sous le ciel gris, embrassant de vertes îles, reflétait les arches du pont de Boulogne et les coteaux de Saint-Cloud.

La doctoresse entra, vêtue encore de sa blouse en grosse toile. Petite, avec un front bombé, des yeux pâles, un sourire doux et le teint lacté des Russes blondes, elle paraissait très jeune.

Lapeyrie demanda :

— C'est fini?

— Non. Ça commence...

— Et ça durera?...

— Qui peut le dire?...

— Deux heures, ou douze heures?

Marfa Kousmine sourit :

— Plutôt douze heures que deux heures, et, sans doute, plus de douze heures...

— C'est effrayant.

— C'est très normal.

— Et tout va bien?

— Tout va très bien, pour la mère...

— L'enfant vit?

— Oui, certes, mais il sera très petit, et son cœur bat faiblement... Peut-être le sauverons-nous.

Lapeyrie soupira :

— Devons-nous souhaiter qu'il vive?... Je ne sais...

— La tuberculose n'est pas héréditaire, mais le malheureux être, fils et petit-fils de phtisiques, risque fort de devenir phtisique à son tour... Et, s'il arrive à l'âge d'homme, ses enfants

seront, comme lui, des victimes toutes prêtes pour le fléau... Ils empoisonneront la race...

— Vous parlez comme mon beau-frère Cayrol.

— Votre beau-frère est médecin : il ne peut se faire aucune illusion sur la santé de son futur petit-fils...

— Il a dit à sa fille ces vérités cruelles.

— Pour la préparer à un nouveau malheur.

— Et pour la punir.

La doctoresse protesta :

— Non, monsieur, non. J'ai vu le docteur Cayrol, quand, sur votre conseil, il m'a confié madame Denise. Nous avons causé longuement. Il a plus de chagrin que de colère... Je comprends son état d'esprit. La faiblesse de sa fille lui est douloureuse comme une trahison... Et il revendique pourtant une part de responsabilité!...

— Il a donné à sa fille d'affreux remords. Rappelez-vous son désespoir morne, quand nous vous l'avons amenée.

— Elle avait des remords... à cause de l'enfant.

— Elle est beaucoup plus calme, depuis quelques semaines.

— Savez-vous pourquoi?

— Elle entrevoit la délivrance; elle se résigne au risque de perdre l'enfant...

— Au contraire!... A mesure que le terme approche, elle se persuade que nous nous trompons tous, que l'enfant vivra. Son instinct de mère s'insurge contre les prophéties de mauvais augure. Elle puise sa confiance dans la tendresse inouïe qu'elle éprouve, déjà, pour ce petit... Et, ce qui vous paraîtra singulier, elle ne parle jamais du père... L'aimait-elle réellement?

— Qui sait?

— Si elle l'aima jamais, elle l'oublie... L'enfant accapare tout son amour... Elle coud et brode pour lui; elle m'a demandé de beaux livres pour y trouver des pensées hautes et sereines; elle se plaît à regarder le ciel du soir, les fleurs, les jolis enfants... Et cette pauvre femme emploie ainsi toute sa volonté à n'être pas trop malheureuse : cela ferait du mal au petit!

— Quelle déception pour elle, si...

— J'en frémis! — dit Marfa Kousmine.

Ses yeux bleu pâle, aux paupières un peu rouges, étaient comme embués par des larmes.

— Quelle horrible histoire! — dit-elle, avec une émotion qui toucha M. Lapeyrie. — Vraiment, il nous faut enseigner aux malades leur devoir qui est de respecter la vie intacte et saine : votre filleul a été un criminel..

— Un criminel inconscient...

— L'homme est lâche devant la mort; la femme est lâche devant la souffrance de l'homme. La pitié devient complice de l'égoïsme... et des malheureux sont condamnés à naître...

— Vous n'empêcherez jamais ceux qui souffrent d'être égoïstes, et celles qui aiment d'être faibles... Les femmes sans amour et sans enfants, si elles ont de la tendresse inutile plein le cœur, la porteront toujours aux déshérités. Si la pitié disparaissait de l'âme féminine, il n'y aurait plus de contrepoids à la brutalité des hommes...

La doctoresse se récria :

— Ce n'est pas supprimer la pitié que de la rendre clairvoyante... Croyez-vous que je ne sache pas compatir à toutes les misères, physiques et morales? Une femme médecin qui aurait l'âme dure serait un monstre... Il y a, dans nos âmes une source de tendresse et de compassion qui coule, largement, pour tous les misérables... Mais ce sentiment, en aucun cas, ne peut devenir de l'amour...

— En aucun cas!... Vous êtes sûre de vous, mademoiselle!

— Très sûre...

— Vous n'avez pas été éprouvée!...

— Je l'ai été peut-être, et peut-être me suis-je vaincue... Ce qui m'a préservée de la déviation sentimentale, c'est...

— Votre expérience de médecin?

— C'est mon amour des enfants. Plutôt renoncer au mariage que de mettre au monde des créatures dégénérées...

— Vous n'êtes pas une amoureuse.

— Je serais une bonne épouse... Du moins j'essaierais de l'être... Voulez-vous voir madame Denise?

— Très volontiers.

Marfa Kousmine reboutonna la blouse de toile qu'elle avait ouverte, sur sa robe noire. Alerte, résolue, légère, elle guida

M. Lapeyrie par les escaliers et les corridors. Des infirmières passaient, portant des poupons.

— Ce sont « les grands », — dit mademoiselle Kousmine. — Ils ont trois, quatre, cinq mois... Leurs mamans prolongent ici une convalescence un peu tardive...

— Vous les aimez tous?

— Je les aime tous.

Elle allait, si jeune avec sa taille mince et ses cheveux cendrés que M. Lapeyrie pensa :

« Non ce n'est pas une amoureuse, mais c'est une femme, malgré ses diplômes... Denise est en bonnes mains... »

Denise tricotait une brassière, assise dans un fauteuil, près d'un berceau. La chambre laquée avait la nuance des perce-neige, ce blanc verdi très doux pour les yeux, et qui repose la pensée. Les rideaux imprimés de feuillages, le lit étroit, les nattes écrues jetées sur le carreau, composaient une gamme de couleurs où dominaient les blancs et les verts. Et la barcelonnette vide, avec ses mousselines croisées sur la nacelle, était au milieu de cette chambre comme un œuf blanc dans un nid de pâles roseaux.

La longue natte de Denise tombait sur son peignoir. L'ovale aminci de sa figure, l'expression de ses yeux baissés et de sa bouche sérieuse, lui donnaient un air de madone primitive. Quelque chose de virginal se mêlait encore à sa gravité maternelle, et son oncle la considéra avec un respect attendri.

Jamais elle ne s'était plainte ; elle acceptait la douleur, comme une rançon qu'elle payait au destin. Tous ses actes, tous ses désirs étaient subordonnés à l'intérêt de l'enfant. Pour lui, elle s'était contrainte à cette attitude sereine, et, à force de paraître calme, elle s'était calmée. Après tant de secousses qui avaient fait dévier son caractère, la maternité la rendait à la loi profonde de sa nature.

Elle s'informa de son père, qui ne lui avait point écrit depuis quatre jours. Lapeyrie montra une lettre reçue le matin : « Veydrenne était en prison pour cinq ans... Le vieux *metje* venait de mourir. Madeleine Brandou épousait Lionassou du Bourg d'Eyrein... Il y avait beaucoup de rougeoles et de grippes... »

Des sentiments intimes de Cayrol, pas un mot. Lui aussi,

avait la pudeur de sa tristesse : il affectait une résignation qui cachait les révoltes de son cœur et les angoisses de sa paternité.

Denise murmura :

— Quand reviendrai-je à Monadouze ?

Elle revoyait la maison coiffée d'ardoise écailleuse, le jardin où fleurissaient les poiriers, la gorge de la rivière, les collines bleuâtres entrecroisées jusqu'à l'horizon du Lot. Elle revoyait Jean Favières, sur la chaise longue, et les *drolles* qui chantaient l'alleluia pascal... C'était un jour comme celui-ci : — pluie et soleil mariés dans un ciel d'azur et de nuages...

Un soupir gonfla son sein... Paix aux morts! Son regard s'arrêta sur le berceau.

Une vie languissante s'agitait en elle : Denise souhaita qu'elle fût moins légère à son flanc, moins chétive, cette vie déjà menacée... Le froid de la peur passa sur sa nuque... Elle mordit ses lèvres.

— Vous souffrez? — dit Marfa.

— Non. .

Une douleur franche, qui la saisit aux reins, lui arracha un cri.

— Si, je souffre... Cela recommence.

Lapeyrie demanda :

— Tu n'es pas effrayée?... Tu sais qu'il n'y a aucun danger pour toi... Tu as confiance en mademoiselle Kousmine?

Denise répondit :

— Prévenez mon père... Je voudrais le voir.

L'enfant naquit, le lendemain, au crépuscule. Mais quand Étienne Cayrol arriva, le fils de Jean Favières avait rejoint Jean Favières.

Et bien des jours passèrent encore, et Denise, devenue l'ombre de l'ancienne Denise, consentit à vivre, pour Cayrol...

Ils quittèrent Boulogne, vers la mi-juin. Marfa Kousmine pleura en embrassant Denise.

— Rappelez-vous que je suis votre amie, que ma maison est la vôtre... Si jamais vous êtes seule, sans devoirs et sans affections, venez : nous travaillerons ensemble... Il y aura toujours ici des mères malheureuses à secourir, des enfants à soigner...

Denise la remercia :

— Si j'étais seule, je resterais. Mais, tant que mon père vivra, je serai près de lui. Il faut que je lui refasse un bonheur, avec les morceaux de nos vies... Plus tard, vous et moi, nous nous reverrons peut-être...

A Monadouze, Françounette se récria lorsqu'elle aperçut Denise, si maigrie que ses robes d'autrefois flottaient sur son corps. La tresse blonde, moins épaisse, avait perdu le beau reflet roux et l'éclat soyeux de naguère.

Le lendemain, quand les malles furent défaites, quand chaque objet eut retrouvé sa place, et que la maison eût repris son aspect coutumier, Denise s'assit, dans la salle à manger, près de la fenêtre, les pieds sur un escabeau, l'aiguille aux doigts.

L'horloge battait, cœur paisible de la vieille maison. Sur la boiserie grise, entre les têtes de chevreuils, les lithographies surannées s'effaçaient dans leurs cadres. Les roses dorées du baromètre, à contre-jour, brillaient doucement.

La rumeur des cascades emplissait le chaud silence du soir d'été.

Denise, en fouillant la boîte à ouvrage, fit tomber un dé d'acier, mangé de rouille, qui tinta sur le carreau.

Cayrol qui entrait, ramassa ce dé.

Il dit à sa fille :

— Ce n'est pas le tien.

Elle avait au doigt le dé d'argent, un peu usé, qui venait de sa mère et de son aïeule. Elle l'ôta et prit l'autre dé, qui était celui de Fortunade.

Une larme glissa sur sa joue. Le front baissé, elle se mit à coudre, — comme autrefois...

MARCELLE TINAYRE

ESQUISSES ITALIENNES

I

ROME ESTIVALE

Lorsque l'Été puissant a chassé d'Italie
L'invasion bruyante et l'importunité
Des Barbares nouveaux épris de ta beauté,
Rome, ville de rêve et de mélancolie,

Je te retrouve alors telle que je t'aimai,
Superbe et calme, ainsi que tu m'es apparue
Pour la première fois, sous la lumière crue
Qui tombait lourdement de ton ciel enflammé.

Et je retrouve le silence des ruelles
Où l'on suit l'ombre, avec prudence, au ras des murs,
Et les visages clos des grands palais obscurs,
Et les villas, que leur tristesse rend si belles;

Je reconnais aussi le charme douloureux
Qui vient orner le front des fantômes de pierre
Érigeant au Forum leur silhouette altière,
Lorsque la solitude enfin règne autour d'eux.

Je goûte la fraîcheur de ces églises vides
Où l'ardente clarté ne pénètre jamais,
Et qui savent garder le silence et la paix
Sous le ciel d'or luisant aux voûtes des absides.

Puis, quand j'ai savouré l'égoïste plaisir
D'errer, seul, parmi les fontaines et les marbres,
De l'éclat des pavés au demi-jour des arbres,
Je vais offrir la ville entière à mon désir.

Et je prends le chemin qui mène au Janicule
Pour faire peu à peu surgir, devant mes yeux,
Rome, blanche d'abord sous le bleu pur des cieux,
Et de pourpre vêtue au rouge crépuscule.

Lorsque je la vois toute, étalée au soleil,
Comme une bête immense et qui dort, accablée,
Je crois saisir sur cette face inconsolée
Les songes orgueilleux qui hantent son sommeil.

Jardins, temples déchus, sévères basiliques,
Et vous, humbles maisons, dont se pressent les toits,
Vous faites resplendir les gloires d'autrefois
Dans le soir défaillant sous les rayons obliques!

Vous mêlez près de moi tant de siècles divers
Qu'un vertige m'étreint, comme au bord d'un abîme,
Devant la majesté de ce miroir sublime
Qui semble refléter encore l'univers...

Déjà, pourtant, les voix graves ou cristallines
Des cloches ont sonné l'Angelus; et toujours
Je reste à contempler les dômes et les tours
Qui jalonnent l'histoire, aux flancs des Sept collines...

Mais la nuit qui se hâte, avec son voile frais,
Recouvre à l'horizon la cime du Soracte,
Enfouit l'Apennin sous une ombre compacte,
Submerge la campagne, et la voici tout près;

Aux vitres des maisons, les lampes vacillantes,
Dans un jaillissement soudain de feux follets,
Du jour agonisant dispersent les reflets,
Et le ciel s'est paré d'étoiles scintillantes.

Il faut laisser ici les fastes évoqués,
Coupe du souvenir où mon âme s'abreuve,
D'un pas lourd de regret descendre vers le fleuve
Où se doublent, là-bas, les lumières des quais;

Il faut s'en retourner vers la ville indolente
Que la brise du soir éveille doucement,
Et qui va s'animer et frémir, un moment,
Sous la moiteur de sa caresse tiède et lente.

Et voici venir l'heure où notre corps lassé
Trouve enfin le repos, l'heure exquise et trop brève
Où l'âme, s'envolant sur les ailes du rêve,
Berce la Fantaisie au rythme du Passé.

II

PETITS MODÈLES

On les rencontre, par les places,
Qui viennent s'accrocher à vous,
Humbles, mutines et tenaces
Offrant leurs bouquets de deux sous.

Elles ont des jeux de gamines,
Avec des rires puérils,
Et parfois de coquettes mines,
Des yeux qui luisent sous les cils;

Leur brune frimousse est friponne,
Leurs cheveux sont trop bien tressés;
L'étoffe qui les enjuponne
Fait trébucher leurs pas pressés;

Elles ont des boucles d'oreille
Qu'elles aiment pour leur grosseur,
Des bagues de cuivre pareilles
A celles de la grande sœur;

En dissimulant de leur buste
L'enfantine fragilité,
Le velours du corset robuste
Flatte déjà leur vanité.

Or ces mignonnes bouquetières,
Outre leur métier de hasard,
En ont un qui les rend très fières,
Car elles travaillent pour l'Art,

— L'Art, qui vaut bien l'effort suprême
De rester au moins un instant
Immobiles, graves, ou même
Silencieuses!... Et pourtant,

Petites filles ingénues,
Se peut-il que vous dévoiliez
La minceur de vos formes nues
Sur les tables des ateliers

Pour incarner le paganisme
En quelque symbole charmant,
Quand vous devez au catéchisme,
Tout à l'heure, aller sagement?...

Mais non, vous n'êtes pas choquées
De ce contraste original,
Et vos âmes peu compliquées
N'y savent trouver aucun mal:

Si le jour où l'on communie
N'est guère pour vous, je crois bien,
Qu'une belle cérémonie
Et qu'un jour où l'on ne fait rien,

Votre foi n'en est pas moins vive,
Pour n'avoir pas de profondeur;
Vous priez d'une âme naïve,
Et vous posez avec candeur.

Pourquoi donc s'indigner, fillettes?
Votre insousciance me plaît :
La nature, qui vous a faites,
Vous éclaire de son reflet.

Vous n'avez pas peur d'être gaies,
Pas honte de tendre la main,
Ni, quand vous êtes fatiguées,
De vous reposer en chemin.

Ah! comme on voit bien que la vie,
Pour vous, ne fait que commencer;
Et comme aussi l'on vous envie
De la vivre sans y penser!

III

RÉVEIL

Se réveiller dans une chambre italienne
Où le soleil se glisse entre les volets clos
Et trace au plafond peint des méandres falots
Dont l'œil suit, amusé, la danse aérienne;

Entendre au loin vibrer la voix musicienne
Des cloches, — rires clairs, grondements et sanglots, —
En rêvant de palais, de marbres, de tableaux
Où survit la beauté d'une époque ancienne;

Ouvrir d'un brusque élan la fenêtre, et, joyeux,
Voir le matin fleurir dans la pâleur des cieux
Et les vieux toits flamber sous la lumière neuve,

Tandis qu'à promener son regard incertain
De la colline illustre à la courbe du fleuve,
On sent battre en son cœur, plus fort, le sang latin!

IV

SOIRS DE SIROCCO

L'indolent sirocco, dont les moiteurs troublantes
Détendent les ressorts des membres énervés,
Fait monter de la mer les averses cinglantes
Et lance leurs torrents fangeux sur les pavés :

Les faces des maisons, peintes de rouge ou d'ocre,
Que les soleils d'été tachaient de pourpre et d'or,
Sous les ternes reflets de la clarté médiocre
Prennent l'aspect terreux d'un visage de mort;

Et le dernier rayon, que l'écran des nuées
Laisse traîner encor sur un toit qui reluit,
A l'horizon brumeux s'évapore en buées
Pour se fondre bientôt dans l'ombre de la nuit.

Il s'enfuit mollement, sans ces lueurs tragiques
Où meurt l'effort sanglant d'un suprême combat;
Et la lividité des lampes électriques
Peut triompher enfin dans son brutal éclat...

Crépuscules d'hiver, dont la mélancolie
S'infiltre dans les cœurs découragés ou las,
Comme vous êtes lourds aux villes d'Italie,
Quand vous les accablez d'un ciel morne et trop bas!

Elles n'auront jamais le reposant mystère
De nos pays du Nord, drapés dans le brouillard :
Que le soleil pâlisse, et leur charme s'altère,
Leur brillant coloris paraît faux ou criard.

Il faut à leur beauté le chatoyant cortège
Des lointains francs et nets, découpés dans l'air pur,
Où des villages blancs et des sommets de neige
Rosissent, au couchant, sur l'Apennin d'azur;

Il faut à leur gaîté la lumière qui joue
Et s'attarde, les soirs, aux frises des palais,
Et non ces fins de jour où l'on voit, dans la boue,
Piétiner des passants éclaboussés et laids.

Et c'est pourquoi je sens dans mon âme rebelle
Naître et grandir l'effroi de l'hiver détesté,
Lorsque descend la nuit, et que Rome Éternelle
Au triste sirocco livre sa majesté.

V

LES FONTAINES

L'eau captée aux sources lointaines
Par les aqueducs des Césars
Vient éclabousser sans égards,
Dans les orgueilleuses fontaines,

Les héros, les nymphes, les dieux,
Les dauphins, les tritons fantasques
Qui sont dressés autour des vasques
Pour l'amusement de nos yeux.

Elle coule, giele ou s'étale,
Sur le marbre luisant et sur
La matité du bronze obscur,
Dans la coupe monumentale

Et parmi les rocs entassés
En un pittoresque désordre,
Qu'elle s'efforce en vain de mordre
De ses baisers jamais lassés.

Cette eau bondissante et chantante,
Pour en savourer la beauté
Il faut avoir, les jours d'été,
Respiré sa fraîcheur tentante.

O délices des jets cinglants!
Splendeur de la gerbe apparue
Au détour d'une vieille rue
Lorsqu'on fuyait les murs brûlants!

Rumeurs des fontaines berceuses,
Qui, par les chauds après-midi,
Bourdonnent dans l'air engourdi,
Hâtant les siestes paresseuses!

Et, même quand l'ombre du soir
Conquiert les ruelles maussades,
Langueur secrète des cascades
Qu'on entend pleurer, sans les voir!...

Mais c'est à l'heure où la lumière,
Déclinant sans mourir encor,
Revêt le somptueux décor
D'une grâce plus familière,

Quand l'eau, dans un reflet changeant,
Au ciel pâle penché sur elle
Renvoie une image fidèle
Faite d'émeraude et d'argent,

Que l'on pénètre le génie
Exubérant, confus et lourd,
Qui sut pourtant créer, un jour,
O fontaines, votre harmonie!

Sous le crépuscule apaisant,
La laideur des tritons s'estompe,
Les dieux ont perdu de leur pompe,
Les nymphes vont s'humanisant.

L'âme complexe de la ville
Effleure, d'un vol incertain,
Les grisailles du travertin
Fouillé d'un ciseau trop habile;

Et, légère comme un frisson,
Près des bassins de marbre rose
Où l'eau murmure, elle se pose,
Pour en écouter la chanson.

Dans l'heure molle qui s'achève,
Sur les audaces du Bernin,
D'un geste doux et féminin,
Elle met un voile de rêve,

Puis, repliant ses ailes d'or
Devant les ténèbres prochaines,
Ordonne aux sonores fontaines
De bercer Rome, qui s'endort.

VI

EN CHOCHARIE

La gamme des tons verts, jaunes, rouges ou bleus
Dont les filles d'ici rehaussent leur parure,
Jette l'éclat de son étrange bigarrure
Sur l'uniformité des blancs chemins poudreux :

Elles s'en vont ainsi, par groupes, le dimanche,
Bras dessus, bras dessous, fières de leurs atours,
Et faisant, sous l'étau du corset de velours,
Onduler largement la courbe de la hanche;

Le front découronné du fardeau quotidien,
Sous le foulard voilant leurs brunes chevelures,
Elles gardent encor les prudentes allures
Qui leur valent ce noble et sévère maintien.

Loin de la vieille ville aux ruelles fétides,
Aux sombres murs suintant l'humidité des puits,
Elles cherchent les fleurs, les arbres et les fruits,
Et la vigne de pourpre, et les ruisseaux limpides;

Sous les rameaux ténus des pâles oliviers,
Scandant leur marche lente aux stances d'un cantique,
Elles font résonner la cadence mystique
Dans le rappel vibrant des échos familiers;

La douce mélopée au rythme monotone,
Sillage harmonieux qui prolonge leurs voix,
Plane, d'un vol léger, sur les champs et les bois,
Sur le tapis doré des feuillages d'automne.

Elles s'en vont ainsi, suivant d'un pas égal
Le fond de la vallée, en longue théorie,
Jusqu'à l'heure où, chantant la gloire de Marie,
La cloche sonne au loin l'Angelus vespéral;

Jusqu'à l'heure où dans un baiser de son haleine
La brume éteint l'ardeur du soleil éclatant,
Où, d'un geste furtif, la nuit sournoise étend
Son manteau de silence et d'ombre sur la plaine.

VII

NOSTALGIE

Automne, harmonieux automne triste et doux
Des forêts, des jardins et des plaines de France,
Ton souvenir emplit mon âme de souffrance
Et vers le sol natal porte mon cœur jaloux.

O flottante beauté des brouillards bleus et flous,
Voiles mystérieux du matin qui commence;
Geste du laboureur épandant la semence!
Flammes changeantes des luisants feuillages roux!

Le pays que j'habite ignore la magie
Des coteaux estompés dont j'ai la nostalgie
Et des nuages gris vers l'horizon fuyant :

Son ciel a les splendeurs impeccables des marbres;
L'Automne s'y réchauffe au soleil flamboyant...
Oh! la brume accrochée aux squelettes des arbres!

JACQUES SERMAIZE

LE
DÉBARQUEMENT DES ANGLAIS
EN ALLEMAGNE

On sait quelles sont les craintes qu'inspire aux Anglais la menace d'une invasion allemande. Il y paraît assez lorsqu'on les voit affolés à la seule idée qu'un « dirigeable », type Zeppelin, Gross ou Parseval, pourrait venir jeter des grenades sur la cité de Londres. Ce qu'on sait moins peut-être, c'est que ces craintes, chimériques pour le moment, sont entretenues par les militaires et certains politiques pour obtenir, d'une nation jusqu'ici rebelle à l'institution du service obligatoire, qu'elle fasse au soin de sa sécurité un sacrifice depuis longtemps consenti par toutes les nations européennes. Mais dans la création d'une armée nouvelle [1], plus nombreuse, mieux orga-

1. L'ordre royal du 1er janvier 1907 a fixé de la manière suivante la composition et l'effectif de la force armée britannique :

Armée de 1re ligne.	Armée active. . . .	115 000	320 000 hommes.
	Réserve	115 000	
	Réserve spéciale . .	90 000	
Armée de 2e ligne (territoriale).			315 000 hommes.

Il faut admettre que l'Inde absorbe 75 000 hommes, chiffre que l'on serait moins que jamais aujourd'hui disposé à réduire; que les autres colonies en prendront toujours 45 000; qu'en Irlande — où les Allemands seraient tentés de faire quelque entreprise — on devra laisser 30 000 hommes environ; qu'enfin, en Angleterre même, 10 000 hommes seraient nécessaires, ne fût-ce que pour les dépôts. Il reste donc bien 160 000 hommes pour l'armée expéditionnaire. Mais c'est là le chiffre de l'avenir!

nisée, plus mobile, un point particulier préoccupe les états-majors anglais, qui savent bien que le meilleur moyen de se défendre, c'est de prévenir l'adversaire; ils savent fort bien aussi quel intérêt il pourrait y avoir, à tel moment donné, à porter à la France un secours plus direct que celui qu'elle tirerait de la plus belle flotte du monde.

Il s'agit donc de la formation d'un corps expéditionnaire, d'une armée, plutôt, que l'on voudrait porter jusqu'à 150 000 hommes de toutes armes, mais qui, pour l'instant, ne compterait guère que six divisions d'infanterie, une division de cavalerie, 160 ou 180 bouches à feu et des services auxiliaires, soit, en tout, 80 000 hommes environ. Agir offensivement contre l'Allemagne avec 80 000 hommes! Prétention insoutenable, dira-t-on, et qui ferait sourire à Berlin, où l'on a si malignement commenté les humiliants échecs de la guerre contre les Boers. La prétention n'est point si insoutenable; et pour le montrer, il n'est que de bien établir les conditions diverses dans lesquelles pourrait se produire avec efficacité une intervention armée sur le littoral allemand.

*
* *

Il est d'abord bien entendu en principe qu'il ne s'agit pas, pour l'Angleterre, d'affronter seule sur le continent la puissante Allemagne. Nous adoptons la donnée générale du conflit entre la Triple Alliance et la Triple Entente comme base de notre étude; les opérations mixtes dont je vais parler se combineraient étroitement, pendant telle ou telle phase de ce conflit, avec les opérations exclusivement continentales engagées entre les armées belligérantes. Rien ne dit, au surplus, que la force mobile, mise en jeu par l'état-major général anglais et transportée par sa flotte, se bornerait aux 80 000 hommes du corps expéditionnaire. Il est rare que les Anglais fassent la guerre seuls; il l'est aussi que leurs troupes débarquent, surtout en Europe, sans un fort appoint de contingents alliés. C'est ainsi qu'à l'époque de nos grandes guerres, on les vit s'adjoindre successivement, en 1799, les Russes pour descendre en Hollande, en 1806, les Napolitains ou Siciliens pour descendre en Italie, en 1811, les mêmes Siciliens pour débarquer dans le royaume de

Valence. C'est avec l'aide des Portugais qu'ils avaient en 1807, à peine débarqués, repoussé victorieusement Junot à Vimeïro et l'on sait assez que, de 1808 à 1814, ils n'agirent guère qu'avec les Espagnols et les Portugais. En mai 1815, les troupes du nouveau royaume des Pays-bas étaient [1] à Ostende et à Anvers, pour les recevoir. En 1809, une première apparition dans l'Escaut leur avait mal réussi, bien que leur expédition fût très forte et bien organisée : 45 000 hommes environ et un matériel considérable, pour le siège d'Anvers. Mais, justement, ils étaient seuls, n'ayant pas trouvé sur place les concours qu'ils attendaient, et ils choisirent fort mal leur point de débarquement, l'île de Walcheren, où la fièvre paludéenne fit fondre en quelques jours leur effectif. Ce coup droit porté à la France, tandis que la grande Armée était bien loin, soit en Autriche, soit en Espagne, était, au fond, trop téméraire. Quarante-cinq ans plus tard c'étaient les Français qui étaient appelés à l'honneur toujours coûteux de soutenir la politique anglaise; la journée du 14 septembre 1854, à Oldfort, vit descendre 15 000 Anglais en même temps que 30 000 Français; 60 000 Turcs prenaient terre un peu plus loin, à Eupatoria. Quelques mois après, l'armée alliée, recevait le renfort de 16 000 Piémontais, qui venaient en Crimée acheter le droit d'affranchir l'Italie.

On peut raisonnablement admettre que, cette fois, en 19...., le corps expéditionnaire britannique se grossirait d'au moins une forte division française [2] et peut-être d'une division russe, surtout si la Baltique était le théâtre de l'opération. Or 110 ou 120 000 hommes, ce n'est jamais, certes, une quantité négligeable, et si cette masse imposante débarquait sans encombre, au bon moment et sur un point judicieusement choisi de la côte allemande, nul doute que la face des affaires n'en pût être modifiée. Mais je vais plus loin et j'affirme que seuls, nos 80 000 Anglais [3], une fois à terre, bien établis, bien ravi-

1. Quelques régiments encore revêtus de l'uniforme français.

2. Formée probablement des meilleurs éléments des 9e et 10e corps territoriaux, car, pour « l'active », elle aurait assez à faire dans l'Est; on disposerait aussi sans doute de bataillons et batteries de marche de l'armée coloniale, constitués à Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort.

3. Notons ici que la marine anglaise fournit, sous le nom de *brigades navales*, d'excellents contingents de marins pour les opérations à terre. Il

taillés, appuyés et flanqués par leur flotte, donneraient fort à faire aux généraux allemands. C'est qu'il ne faut pas oublier qu'une troupe anglaise en position est quasiment inexpugnable : nous sommes payés pour le savoir, nous qui n'avons jamais pu les déloger pas plus à Waterloo qu'à Talaveyra, Fuentès d'Orono ou Vimeïro ; le maréchal Bugeaud, qui s'y connaissait, tenait le soldat anglais pour le meilleur de l'Europe : « Heureusement qu'il y en a peu », disait-il. Oui, sans doute, de son temps, et hier encore ; mais aujourd'hui, voici qu'il y en a bien davantage. Que l'on ne vienne pas parler de la guerre de l'Afrique Australe : outre que les Anglais avaient eu le tort de dédaigner leurs adversaires, ils se trouvaient forcés par la nature des choses de prendre toujours l'offensive, à la fois stratégique et tactique, qui convient beaucoup moins que la défensive active à leur tempérament. Et cette offensive tactique, ils l'exécutaient d'une manière déplorable, n'ayant pas su modifier à temps leurs vieilles méthodes d'approche et d'attaque d'une position. De ce côté-là encore, on a fait des progrès en Angleterre, depuis dix ans : la leçon n'a pas été perdue.

— Soit ! dira-t-on ; ces 80 000 Anglais débarqueront ; ils s'établiront solidement sur le point de la descente ; ils y repousseront tous les assauts ; on ne pourra même pas les bombarder efficacement, le terrain en avant de leur lignes étant battu fort loin par les énormes canons de leurs vaisseaux. Mais après ?... Si bien postés sur ce petit coin de la terre ennemie, ils y seront définitivement tenus en échec, avant d'avoir pu s'organiser pour la marche en avant, par l'afflux rapide des corps allemands accourant de tous les points du littoral et de l'intérieur, barrant toutes les routes avec des effectifs bien supérieurs à ceux du téméraire assaillant. Heureux encore, ces 80 000 Anglais ! Car s'ils gagnaient du champ et perdaient le contact de leur flotte, ainsi que l'appui de leur camp retranché, ils se verraient bientôt cernés par 200 000 hommes ! En somme, ils peuvent débarquer ; ils ne pourront pas « déboucher ». Alors, à quoi bon l'expédition ?...

faut y ajouter au moins 3 000 *Marines* (soldats d'infanterie de marine employés sur les vaisseaux), l'effectif total de cette troupe étant de 18 000 hommes. Cela ferait, en tout 6 000 hommes de plus.

Ces objections sont conformes aux « principes » admis dans les Écoles. Mais, d'abord le retentissement de cette opération serait considérable en Allemagne : les grands états-majors dédaignent volontiers les « diversions » ; le gros d'une nation ne les dédaigne pas ; l'opinion s'émeut ; le populaire s'effraie ; les soldats peuvent être ébranlés... La confiance du peuple allemand dans l'intangibilité de l'Empire est inattaquable. Il n'en reste pas moins qu'une brèche est ouverte, par où peuvent, petit à petit, rentrer beaucoup de gens. Les 80 000 feront la pelote, deviendront bientôt les 100 000, les 120 000. Comme le disait récemment une publication de l'état-major français, dans le cas de réussite d'une descente en Allemagne, il y aurait en Angleterre quantité de volontaires prêts à s'y joindre et des corps entiers de l'armée de 2e ligne — la « territoriale » — qui, d'enthousiasme, demanderaient à marcher : l'auteur connaît bien les Anglais d'aujourd'hui, qui nourrissent à l'égard de leurs cousins de Germanie tout juste les sentiments que leur inspiraient les Français en 1860.

Ce n'est pas tout ; la confiance appelle la confiance : hésitants peut-être avant le débarquement, les alliés de la Grande-Bretagne ne craindraient plus de faire monter leurs contingents disponibles sur ses vaisseaux ; d'autres alliés se révéleraient probablement, Danois ou Hollandais, suivant le cas ; et qui sait si Espagnols et Portugais ne se montreraient pas, comme il y a cent ans déjà, sur les rivages étonnés de la Baltique?.... tout cela venant doubler au moins, la force de l'armée expéditionnaire, ce qui ferait assurément réfléchir les plus optimistes stratèges de Berlin, car, dès lors, ce ne serait plus une diversion, mais bien une opération principale et, du coup, l'invasion de la France serait arrêtée, aussi bien que celle de la Pologne, ou des provinces Baltiques de la Russie.

En dernière analyse, comment ne voit-on pas qu'il y a des points du territoire côtier allemand, d'où il ne serait plus possible de déloger les Anglais — ne fussent-ils que cinquante mille — une fois bien retranchés et appuyés sur leur flotte? L'Allemagne ne manque pas de presqu'îles longues et étroites, les « Nehrung » des grandes lagunes de la Prusse ; elle ne manque pas non plus de grandes îles à peine détachées de la terre ferme, assez cependant pour que la défense en soit aussi

facile que la conquête, pour qui a la prépondérance sur mer. Alsen et Fehmavn, qui encadrent si opportunément la baie de Kiel, Rügen qui domine toute la côte prussienne, Usedom et Wollin qui ferment le Haff de Stettin, aux bouches de l'Oder; de l'autre côté de la péninsule Cimbrique, le long chapelet des îles Frisonnes, de Borkum à Sylt, en passant par Wangerood, avancée de Wilhelm'shaven, par Neuwerk, avancée de Cüxhafern et de Brunsbüttel, débouché du Canal maritime.

Que pensent les Allemands de l'humiliation d'un Calais ou d'un Gibraltar?...

*
* *

On tient d'habitude que, pour entreprendre sans trop de témérité une opération de descente de quelque envergure, il convient de s'assurer, au préalable, la maîtrise de la mer. Ce n'est pas qu'on ne puisse citer des exemples de grands débarquements parfaitement réussis sans que cette condition fût remplie : notre expédition d'Égypte, en 1798, sans aller plus loin. On pourrait d'ailleurs ergoter sur la valeur de l'expression « être maître de la mer ». La maîtrise absolue de la mer! Qui oserait y prétendre, tant qu'il y aura encore, remisés dans les coins inaccessibles de la côte ennemie, quelques torpilleurs et quelques sous-marins? Mais admettons qu'il soit nécessaire que la flotte de l'assaillant ait acquis une supériorité bien marquée, à la suite, soit d'une bataille navale décisive, soit du blocus étroit des rades ennemies. Cette condition est certainement remplie, jusqu'ici, par la flotte britannique vis-à-vis de la flotte allemande. Toutes mesures sont prises par l'Amirauté pour qu'en face des dix-sept unités de combat de l'escadre allemande de première ligne, viennent au premier signal se ranger un nombre à peu près double de cuirassés anglais[1]. Le grand

1. La flotte de combat britannique compte 32 cuirassés capables de se mesurer avec les unités similaires allemandes, qui ne sont pas toutes du dernier modèle. Elle en a en tout 52. Mais où la supériorité des Anglais éclate encore mieux, c'est dans la comparaison des effectifs en croiseurs cuirassés. Ils en ont plus de trente, en effet, auxquels les Allemands n'en pourraient opposer que 7.

Ne perdons d'ailleurs pas de vue que, dans le conflit dont nous étudions

état-major de Berlin risquera-t-il une rencontre dont le résultat ne saurait guère être douteux? Assurément non. Je me représente mieux l'escadre allemande postée à l'embouchure de l'Elbe, sous le canon de Cüxhaven et d'Helgoland, à l'affût et guettant le moment du défilé vers le Skagerrack de l'immense convoi anglais. Fonçant alors à corps perdu sur les bloqueurs, si nombreux qu'ils fussent, l'amiral allemand réussirait bien, en sacrifiant le gros de sa force navale, à faire passer quelques-unes de ses unités les plus rapides qui gagneraient promptement au large et iraient se jeter sur les transports[1] : sans doute ceux-ci seraient défendus par une puissante escorte, bien disposée, bien éclairée surtout du côté menacé; mais enfin il y aurait probablement « de la casse » et j'en reviens à la constatation que je faisais déjà plus haut : maître de la mer, on ne peut encore se flatter de ne point subir, à l'occasion, quelque dommage. Rappelons-nous le « raid » de l'*Augusta*, au commencement de 1871, à l'embouchure de la Gironde.

Pourquoi, au demeurant, cette éventualité de la perte de deux ou trois transports ne serait-elle pas admise au même titre que celle de l'enlèvement d'un convoi de voitures cheminant, à terre, sur une route quelconque? Ce sont là risques de guerre communs à toute opération importante, Les Japonais et les Russes, en 1904, comme les Chinois, en 1896, éprouvèrent des pertes de ce genre sans que l'issue des événements en ait été sérieusement influencée. Il ne faut pas se laisser hanter par le souvenir de l'*Armada* de Philippe II, dont la destruction fut bien plutôt le fait des éléments que celui des marins d'Élisabeth. On peut se reposer sur l'Amirauté anglaise, servie par une expérience consommée, autant que par les immenses ressources de sa ma-

une des phases, l'Angleterre disposerait, si elle le jugeait utile, des bâtiments de la flotte française de l'Océan (8 croiseurs cuirassés, 6 gardes-côtes capables d'agir en haute mer, 40 contre-torpilleurs et torpilleurs) et même de la flotte russe de la Baltique, laquelle n'est point négligeable, en dépit de Tsoushima : 4 cuirassés modernes et 6 croiseurs cuirassés.

1. La position que j'indique pour l'escadre allemande, dans le cas que nous examinons, serait d'autant meilleure que c'est dans l'estuaire de l'Elbe que débouche le grand canal Guillaume, ce qui assure aux bâtiments postés à Cüxhaven une porte de sortie dans la Baltique, protégée par les ouvrages de Kiel. Si les circonstances leur présentaient comme plus favorable l'attaque du convoi dans le Cattégat ou dans le Grand Belt, rien ne saurait les empêcher d'adopter cette solution.

rine, du soin d'éviter de trop cruels mécomptes dans le transport de l'armée expéditionnaire sur la côte allemande, et je n'entrerai pas, à ce sujet, dans des détails de pure tactique navale ou de précautions relatives à la navigation qui feraient longueur.

Mais combien — à peu près — en faudra-t-il, de bâtiments de transport pour conduire à bonne fin cette grande entreprise? Un nombre considérable, évidemment. Cela n'est pas pour arrêter une puissance qui possède plus de 10 000 vapeurs. L'effort sera cependant sensible, parce qu'au grand détriment des intérêts du trafic commercial, il sera nécessaire d'opérer une sélection sur ces vapeurs, de prendre les meilleurs, les mieux aménagés, ceux qui disposent du plus grand cube d'air dans leurs entreponts, d'une hauteur de plafond convenable pour les chevaux [1], des cales les plus spacieuses pour un tonnage donné, des moyens de levage les plus perfectionnés et aussi d'embarcations en nombre suffisant. Quoi qu'il en soit, calculons un peu.

S'il n'y avait à transporter que de l'infanterie, même en tenant compte des chevaux des états-majors et des officiers de troupe, des voitures de bagages, de munitions et d'approvisionnements immédiats, l'opération n'exigerait encore qu'un nombre relativement restreint de paquebots, surtout si l'on faisait appel aux « villes flottantes » des grandes compagnies, *Cunard*, *Starline*, *Peninsular and Oriental*, etc... (réserve faite de certaines considérations relatives au tirant d'eau, réserve faite aussi de l'intérêt de laisser les *Lusitania* et *Mauretania* à leur rôle de croiseurs auxiliaires). En somme, pour une traversée de faible durée, ce qui est le cas, 70 000 fantassins et tous leurs impédimenta seraient assez aisément logés sur 50 ou 60 paquebots de tonnage moyen.

1. Il est essentiel que ces animaux ne se blessent pas dans le mouvement qu'ils font si fréquemment de relever la tête. — Il y a ainsi, dans les opérations de débarquement une foule de détails importants qui exigent, outre quelque expérience, beaucoup de prévoyante réflexion chez les organisateurs. Je citerai à ce sujet un petit fait qu'on a pu relever lors des manœuvres combinées de 1901, sur les côtes de l'Aunis : les transports du commerce nolisés par l'administration militaire n'étant pas assez chargés, leurs échelles de débarquement se trouvèrent trop courtes et les fantassins hésitaient à sauter, tout équipés, les deux mètres qui séparaient la dernière plate-forme de l'échelle, du pont de l'allège qui devait les porter à terre.

Mais la cavalerie, l'artillerie, les services auxiliaires, c'est-à-dire, au bas mot 10 000 chevaux et un millier de voitures, sans parler de 7 000 à 8 000 hommes, demanderont 40 ou 50 autres paquebots, pour le moins. Ajoutons-y les simples cargo-boats chargés de charbon, de matières grasses, d'eau douce, de munitions de réserve pour la flotte de combat, les remorqueurs, toujours si utiles, indispensables même pour la descente, les allèges, chalands, pontons bigues et mouilleurs d'ancres, etc., etc... et nous dépasserons le chiffre de 120 unités [1], non compris les 50 ou 60 de l'escorte, où il faudra beaucoup de bâtiments légers (destroyers, torpilleurs, avisos) comme grand'gardes, flanqueurs, estafettes et éclaireurs.

Quelles énormes difficultés pour le chargement méthodique de cette flotte de transports, pour son organisation en escadres et divisions, pour sa concentration, sa navigation en bon ordre, sa protection! Mais ces difficultés ne sont pas nouvelles; elles ont été vaincues déjà, elles le seront encore. Il est bien vrai — l'idée en vient tout de suite — qu'on pourrait avantageusement diviser l'effort à produire en fractionnant et échelonnant le convoi. Malheureusement ce procédé, qui serait recommandable dans une guerre avec une puissance militaire de second ordre, ne semble plus de mise quand il s'agit de s'attaquer à l'Empire allemand, celui-ci fût-il engagé déjà avec la France et la Russie. Ce ne sera pas trop, en effet, d'un bloc de 60 000 à 70 000 hommes au moins, pour résister dès le début, dans une position avantageuse, aux assauts des rassemblements allemands [2] dont l'organisation, n'en doutons

1. Voici des évaluations de source officielle anglaise (manœuvres combinées de 1906) :

On comptera 3 tonnes par homme et 9 tonnes par cheval transportés, étant admis que le matériel (canons, voitures, approvisionnements, etc.) correspondant trouvera place suffisante dans les cales des paquebots dont le nombre résultera de la base de calcul adoptée. Dans l'espèce, il s'agit de 80 000 hommes et de 10 000 chevaux — auxquels il faut alors ajouter ceux des états-majors et officiers de troupes, soit 2 000 de plus, en tout, donc, 12 000 chevaux — il faut d'une part 240 000 tonnes et de l'autre 108 000, c'est-à-dire, au total, 348 000 tonnes.

Ces 348 000 ou 350 000 tonnes peuvent être représentées par 120 paquebots de 3 000 tonnes *de port*, environ, soit de 6 000 tonnes *de déplacement*, terme moyen.

Il reste toujours à ajouter les cargo-boats, remorqueurs, allèges, etc.

2. Les Allemands laisseront probablement deux de leurs quatre corps

pas, sera rapide, autant que la mise en jeu intelligente et vigoureuse. Cependant il me semble possible — sauf circonstances spéciales — de faire le transport de l'armée expéditionnaire en deux grands échelons, le premier composé du personnel combattant et de ses approvisionnements immédiats, le second des munitions, vivres et matériel de réserve, ainsi que de tout ce qui sera nécessaire pour l'organisation du point de débarquement, devenu, par le fait, base d'opérations intermédiaire de l'armée, en même temps que base de ravitaillement d'un bon nombre d'unités flottantes.

Quand on réfléchit sur ces questions, on ne peut s'empêcher de remarquer combien serait aplanie la grande difficulté finale, celle d'arriver en masse et en bon ordre sur le point choisi pour la descente, si l'on pouvait disposer, tout près de la côte allemande, d'une vaste place d'armes, dans le sens le plus étendu du mot, où l'on aurait la faculté de se concentrer, de réparer pertes et avaries, de s'organiser définitivement, d'attendre les fractions du convoi que des incidents quelconques auraient retardées, de constituer enfin une base provisoire de ravitaillement d'autant plus précieuse qu'elle ne serait pas immédiatement exposée aux entreprises de l'adversaire. Or cette vaste place d'armes existe, du moins dans le cas où l'on porterait la guerre dans la Baltique, et c'est le Danemark; pour préciser, la Seeland et Copenhague.

Seulement, l'Angleterre peut-elle se flatter de disposer éventuellement du Danemark?...

d'armée côtiers, le IIe (Poméranie) et le IXe (duchés de l'Elbe), à la garde du littoral. Il faut ajouter les huit divisions de landwehr formées dans les XVIIe (Dantzig) IIe, IXe et X^e (Hanovre) régions de corps d'armée. Les deux divisions de landwehr du Brandebourg pourraient probablement aussi être utilisées contre l'armée expéditionnaire anglaise. Tout cela fait au moins 200 000 hommes de toutes armes, mais dispersés, mal soudés, point encore organisés en armée, avec tous les services auxiliaires indispensables. Et il ne peut en être autrement faute de savoir exactement à l'avance ce que fera l'adversaire d'outre-mer et où il descendra. Il restera donc toujours de grandes chances de succès pour un général habile qui osera prendre une énergique offensive avec 80 000 hommes bien réunis dans sa main. Notons que des *diversions* ou plutôt des *feintes*, faciles à exécuter quand on a beaucoup de navires à sa disposition, pourront retenir longtemps une partie des forces de la défense loin du point où se passeront les événements décisifs.

Il ne peut être question — la témérité serait grande — de donner des conseils, des indications tendancieuses à un vaillant petit peuple, jusqu'ici maître de ses destinées et qui sait sans doute mieux qu'un militaire étranger à quel cap il doit orienter sa barque. Maître de ses destinées? Hélas! n'en est-il pas de ce genre de maîtrise comme de celle de la mer? Aucun peuple, en réalité, ne saurait se flatter de jouir absolument d'un tel avantage, pas même celui — il y paraît assez aujourd'hui — dont le « splendide isolement » bénéficiait d'une admirable position insulaire; aucun peuple, surtout parmi les peuples européens, non seulement à cause de la solidarité qui résulte de la parenté ethnique, de l'enchevêtrement des intérêts, de la similitude des conditions matérielles et morales de la vie, mais encore parce que l'exiguïté de leurs territoires par rapport au chiffre des habitants, aussi bien que l'âpreté de la concurrence économique, ont créé depuis trente ans entre eux cet état d'hostilité latente qui se traduit par la fièvre des armements et par la constante menace de la substitution du régime de la force à celui du droit.

Or le Danemark se trouve placé dans la position la plus difficile que l'on puisse imaginer en cas de conflit entre l'Allemagne et l'Angleterre. La valeur stratégique de l'archipel et de la péninsule Cimbrique est telle que la neutralité ne sera pas plus permise en 19... aux Danois d'aujourd'hui qu'elle ne le fut à ceux d'il y a cent ans, à qui coûta si cher, d'abord, en 1801, de s'être rangés dans la Ligue des neutres, ensuite, en 1807, d'avoir pris, contre les Anglais, le parti de celui qui commandait à toute l'Europe. Au reste personne en Danemark, sauf quelques socialistes aux illusions tenaces, n'ose espérer que, dans le formidable conflit qui se prépare, le droit des gens, le droit des petits peuples, soit respecté.

Y aura-t-il, de la part des belligérants, une mise en demeure de se décider immédiatement? Je ne le pense pas. Cette démarche relativement courtoise et supposant un délai, un examen, presque une discussion, entraînerait des lenteurs qui cadrent mal avec l'impérieuse nécessité de prendre, dès le

début des hostilités, des positions militaires indispensables. Non, l'Allemagne n'hésitera pas plus, au moment décisif, à entrer dans le Jutland qu'à faire traverser la Belgique — la vallée de la Meuse, du moins — par l'une de ses armées d'invasion. Une note concise suffira à prévenir le gouvernement danois en même temps que la frontière sera franchie. Mais si le Jutland est bon à tenir, où les Anglais pourraient descendre, les îles danoises, Seeland surtout, avec Copenhague, le seraient davantage encore, pour priver l'adversaire de cette belle base intermédiaire dont je parlais tout à l'heure et lui fermer décidément la Baltique. Ici commencent pour l'Allemagne de sérieuses difficultés; il ne s'agit plus de pousser en avant ses troupes, il faut les embarquer, détruire la flottille danoise embusquée dans son fort d'Agersö, débarquer, enfin enlever une place forte assez sérieusement organisée (bien que les plans primitifs de défense de Copenhague n'aient pas été complètement exécutés). Tout cela est long, si bien préparé que l'on soit, et il ne faudrait pas laisser aux Danois le temps de se retourner, ni aux Anglais celui d'accourir.

Agir par surprise? En pleine paix et comme déclaration d'hostilités générales, jeter 30 000 hommes à Korsör, d'un seul bloc, cela ne semble pas aussi facile qu'on l'a dit récemment encore dans les publications militaires allemandes. Les indispensables préparatifs, à Kiel, à Flensburg, à Lübeck, à Rostock, comment les dissimuler complètement, ou quel prétexte plausible en donner? Admettre « a priori » la réussite d'un coup aussi audacieux, n'est-ce pas trop compter sur l'insouciance, sur l'aveuglement des Danois, sur la coupable négligence de leurs agents dans les duchés? Il semble donc que l'Allemagne — toute réserve faite de circonstances particulièrement favorables — doive borner ses vues à l'occupation immédiate ou préalable du Jutland, peut-être aussi, et tout au plus, de l'île de Fünen (Fionie) qui n'est séparée du Jutland que par un étroit bras de mer, une rivière d'eau salée, le Petit Belt.

L'Angleterre, de son côté et pour des raisons inverses, doit viser de préférence une action presque exclusivement maritime par le Sund, une « pression », sinon une intimidation, résultant de la menace plus ou moins voilée du bombardement de

Copenhague[1]. Une intervention plus immédiatement énergique, tranchons le mot, plus brutale, dans le genre de celle de 1807, avec corps de débarquement, parc de siège, etc... demanderait trop de temps et ferait courir trop de risques en présence de la flottille danoise[2], appuyée cette fois, évidemment, par la Marine allemande. Il suffit d'ailleurs, au début des hostilités, d'obtenir un accord avec le gouvernement danois, en lui apportant le précieux secours d'une force navale et sans doute aussi de quelques troupes d'infanterie et d'artillerie de forteresse. Préserver Copenhague et Seeland, avec sa baie de Kioje, si favorable aux opérations de débarquement et d'embarquement, tel est, dans la première phase des opérations, le seul point essentiel.

Voilà donc assez bien définis et délimités, par la nature même des choses, les rôles probables des deux principaux belligérants, en ce qui touche le Danemark. Mais qui des deux préviendra l'autre? Ou plutôt qui des deux a le plus grand intérêt à prévenir l'autre? Il semble, tout bien pesé, que ce soit l'Anglais, puis qu'enfin, s'il ne se présentait pas le premier devant Copenhague, l'Allemand pourrait, à tout risque, faire franchir le Grand Belt à son escadre, en même temps que ses troupes occuperaient le Jutland et Fünen : la question du débarquement dans la Baltique serait tranchée ; il ne resterait plus que les chances médiocres d'une descente sur le littoral de la mer du Nord.

Chances médiocres, si l'on ne considère que la côte allemande de cette *Deutsche See*. Mais il n'y a pas que l'Allemagne

1. Pourquoi, dira-t-on, la flotte allemande n'en pourrait-elle pas faire autant? — Ce n'est pas impossible, mais c'est cependant peu probable. D'abord elle n'est pas encore assez nombreuse pour compromettre un bon nombre d'unités dans l'attaque, toujours périlleuse, d'ouvrages à terre bien armés, puis il faut remarquer que Copenhague n'étant accessible que par le nord (le Sund n'a que six mètres, au sud de la capitale danoise), l'escadre allemande serait obligée de franchir le Grand Belt, de faire le tour de Seeland et de perdre le contact de sa base d'opération, Kiel, en risquant d'être prise entre la flotte danoise et l'escadre anglaise.

2. 4 petits garde-côtes cuirassés, 2 petits croiseurs, 8 grands torpilleurs et 8 de 2e classe, le tout très marin, très entraîné, connaissant son « terrain ». L'armée danoise peut mobiliser une soixantaine de mille hommes. Mais encore faut-il que les contingents du Jutland et de Fünen puissent se former en temps utile et rallier le gros dans le Seeland.

qui soit là, en bordure de la mer. La Hollande ne serait-elle pas de ce côté comme un autre Danemark, avec cet avantage pour l'Angleterre d'être beaucoup plus rapproché d'elle? Les Hollandais, en dépit de l'infiltration germanique qu'ils subissent, paraissent bien résolus à ne pas se laisser étouffer par le colosse voisin, ni même à épouser ses querelles. Et sans doute il ne leur agréerait pas davantage de s'asservir aux volontés de la Grande-Bretagne en passant, avec armes et bagages, dans son camp. Mais cette indépendance nationale, si justement chère, pourront-ils, dans la grande guerre de demain, la maintenir intacte et, suivant l'expression consacrée, faire respecter leur neutralité? Ne seront-ils pas forcés, eux aussi, de prendre parti et, s'ils ne se déclaraient pas spontanément pour l'un ou pour l'autre, ne risqueraient-ils pas de se voir pris entre l'enclume et le marteau, envahis du côté de terre par les Allemands, tandis que les Anglais feraient effort sur Rotterdam et le Helder pour prendre en gage les deux grands ports de commerce et de guerre, ainsi que la flotte batave [1]?

Si l'Angleterre pouvait en effet disposer de la Hollande, le problème de l'intervention de son armée expéditionnaire se trouverait bien simplifié, soit que le débarquement s'effectuât dans les ports même de la Néerlande, soit que, pour dissimuler jusqu'au bout et aussi pour ménager certaines susceptibilités hollandaises, la descente eût lieu sur la rive allemande de l'estuaire de l'Ems [2]. Dans ce cas, aussitôt les Anglais à Emden, ils se lieraient par leur droite à l'extrême gauche de l'armée hollandaise, qui franchirait « la nouvelle ligne d'eau », à Muiden, Utrecht et Gorkum, puis l'Yssel à Deventer, Zütphen et Doësburg. Cet appoint des troupes néerlandaises, ne serait point négligeable. Elles forment, en temps de guerre, une petite mais très solide armée de 60 000 hommes au moins : 4 divisions d'infanterie à 15 bataillons en moyenne, une division de cavalerie, 144 pièces et des troupes auxiliaires fort

1. 6 croiseurs de 6 000 tonnes environ, partiellement cuirassés, des types *Königin Regentes*, *Heemskerk* et *Zeven Provincien*; 7 croiseurs protégés de 3 500 à 4 000 tonnes, 3 petits cuirassés gardes-côtes, type *Piet Hein*, 1 monitor de rivière *Reinier Claeszen* et 50 torpilleurs de diverses classes.

2. Avec, pour opération préliminaire, l'occupation de Borkum, assez grande île fort bien placée, à l'embouchure même du fleuve.

bien organisées. Quant à la valeur militaire de ce contingent, les Anglais purent l'apprécier, il y a quatre-vingt-quatorze ans, aux Quatre Bras et à Mont Saint-Jean, où, sans les Hollando-Belges et le vaillant prince d'Orange, lord Wellington aurait difficilement échappé à l'étreinte de Napoléon.

⁂

Examinons maintenant de près les côtes de l'Empire allemand, en ce qui touche d'une part les facilités tactiques pour un débarquement, de l'autre les avantages stratégiques qui peuvent faire préférer tel point favorable à tel autre.

Il faut que ces deux ordres d'avantages se trouvent réunis. A quoi servirait de descendre sur une côte tout à fait favorable à la mise à terre de l'armée, s'il ne se présentait là aucun objectif stratégique satisfaisant? Et, par contre, à quels dangers ne s'exposerait-on pas si, pour satisfaire aux seules considérations stratégiques, on faisait choix d'un point trop bien défendu par l'adversaire ou trop battu par la mer? Prenons deux exemples caractéristiques, l'embouchure de l'Eïder, dans la mer du Nord et la petite presqu'île de Holgenœs, dans le Cattégat, au revers sud du Jutland. Admirable point de débarquement que celui-ci et bien fait pour solliciter le choix d'un état-major qui n'aurait d'autres visées que d'établir l'armée expéditionnaire dans une région où elle aurait peu à craindre des efforts des Allemands, mais d'où, aussi, il lui serait peu aisé de « déboucher » et d'entreprendre des opérations de quelque intérêt. A l'embouchure de l'Eïder, au contraire, à la gorge de la péninsule Cimbrique, tout près du Canal maritime et à quelques lieues de Kiel, que l'on prendrait à revers, il y aurait de beaux coups de manœuvre à faire; mais comme la descente serait laborieuse, lente, traversée d'incidents fâcheux, sur cette côte basse, vaseuse, sablonneuse, largement ouverte aux vents régnants qui soulèvent en dures petites vagues les flots jaunâtres de la *Deutsche See*!

J'ai fait entendre que, d'une manière générale, il valait mieux agir dans la Baltique que dans la mer du Nord. Le premier de ces deux bassins offre, dans la belle saison des mers

fréquemment calmes [1] ; en tout cas on y trouve des replis de côte à l'abri desquels, même par vent frais, le plan d'eau est peu agité. La côte, mamelonnée en arrière de la frange littorale, partout saine pour les grandes unités, reste d'un abord facile pour les embarcations. Pas de marée ou seulement de faibles dénivellations, dues aux vents régnants plutôt qu'aux influences lunaires : c'est un grand point pour la facilité des débarquements en pleine côte. Avec cela, de très bons ports secondaires, peu ou point défendus, car les Allemands ne se mirent jamais en grands frais de ce côté là. Enfin le développement même du littoral baltique — plus du triple de celui de la mer du Nord — rend la défense difficile, par la lenteur inévitable des concentrations [2] et la dispersion des objectifs possibles. Il reste toutefois au passif de la Baltique la longueur du trajet depuis la côte anglaise et les écueils — au propre et au figuré — de la traversée du Grand Belt [3], en présence d'un adversaire habile et résolu.

Dans la mer du Nord, où les eaux allemandes forment un vaste golfe, débouché commun des estuaires de cinq fleuves fort inégaux, Eïder, Elbe, Weser, Jade et Ems, les caractéristiques sont toutes différentes : frange littorale très basse, que des digues disputaient difficilement, il y a peu de temps encore, aux assauts violents du flot; immenses bancs de sable à limites indécises qu'encadrent un chapelet d'îles plates, séparées par des chenaux capricieux, un ciel souvent brumeux et gris, « bouché » disent les marins; vagues rageuses, soulevées par les vents dominants du sud-ouest au nord, tourmentées par des courants de marée, contrariés eux-mêmes par ceux des fleuves; atterrissages difficiles et navigation dangereuse; accostages plus difficiles encore et plus dangereux, limités à certains

1. En hiver, il s'en faut bien, comme on le croit communément, que « les glaces envahissent la Baltique », du moins la partie de la Baltique qui est au sud du golfe de Finlande. C'est tout au plus si, de fin janvier à fin mars, certains estuaires, certains « hafen » sont obstrués par des glaçons dont viennent à bout, du reste, le plus souvent, des engins spéciaux, bateaux brise-glaces, notamment.

2. Chemins de fer côtiers au débit médiocre, sinon dans les duchés de l'Elbe, du moins sur les côtes de la Prusse.

3. Il y a là, au nord de Langeland, un passage vraiment difficile, que marque certain banc dit de la « Vengeance », où restent fréquemment accrochés les bâtiments allemands.

point d'un accès chanceux, une fois le balisage enlevé, ou, qui pis est, changé. Tels sont les obstacles naturels qui arrêtèrent nos escadres de 1870 et qui gêneraient encore beaucoup celles de la Grande-Bretagne. Ajoutez-y des moyens militaires qui n'existaient pas, il y a quarante ans : les entrées de l'Elbe, de la Weser, de la Jade non pas formidablement, mais suffisamment défendues, aussi bien par des ouvrages permanents, à terre, que par des mines bien disposées, sans parler des torpilleurs, des gardes-côtes et même de quelques sous-marins. Et enfin Helgoland!... Helgoland qui, anglaise en 1870, neutre par conséquent, donnait quelque abri, quelque repos à nos frégates cuirassées, Helgoland devenue allemande depuis 1890[1] et remarquablement organisée pour son rôle de sentinelle forte et vigilante, Helgoland ne couvrira plus aujourd'hui que des vaisseaux allemands, mieux embusqués là qu'à Cüxhaven pour tomber sur les vaisseaux anglais.

Mais, avec tout cela, il faut bien reconnaître l'avantage, pour les opérations dans la mer du Nord, de la proximité relative des ports britanniques : de Hull, point central, on n'est qu'à 230 milles de l'embouchure de l'Ems et à 300 de celle de l'Elbe : « Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise »... Ici, grâce à la vapeur, qui permettra justement d'appareiller par vent contraire — le sud-est, si possible, favorable à la descente parce qu'il n'y aura pas de clapotis à la côte — grâce à la vapeur, dis-je ce sera l'affaire d'une forte journée, tout au plus.

Mais les objectifs stratégiques, où seront-ils le plus avantageux? Dans le théâtre d'opérations Baltique, ou dans l'autre? A l'est de l'Elbe, dans les anciens duchés danois, en Mecklembourg, en Prusse, ou à l'ouest, dans ce Hanovre que des liens étroits unissaient, avant 1866, à la Grande-Bretagne?

Évidemment, le choix subira l'influence des circonstances politiques et militaires du moment. S'agira-t-il de porter un

1. Quel crève-cœur pour l'Angleterre, aujourd'hui, que cette malencontreuse cession, ou, si l'on veut, cet échange de Helgoland contre Zanzibar! Est-ce une suffisante consolation pour nos voisins de penser que les flancs argileux de l'îlot continuent à s'effriter au choc des lames de l'ouest, de sorte que la base du Gibraltar allemand n'est pas beaucoup plus solide que les parois trop creusées du grand rocher anglais de la Méditerranée.

coup droit, décisif — à la Napoléon — au royaume de Prusse plus encore qu'à l'Allemagne?... Alors, nul doute à concevoir, c'est la Baltique qu'il faut choisir et, dans la Baltique, le point le plus rapproché de Berlin, soit Swinemünde, aux bouches de l'Oder, soit Stralsund, l'ancienne place forte suédoise, où l'on s'établira aisément, après avoir occupé l'île de Rügen, toujours bonne à prendre, d'ailleurs. Voudra-t-on favoriser les opérations des Russes et la défense de la Pologne, qui sera laborieuse?... En ce cas, c'est dans le golfe de Dantzig qu'il faut aller. Il y a là des raisons politiques intéressantes (la population de Dantzig étant médiocrement allemande), en même temps que des facilités militaires, car la position même de cette grande place maritime, en bordure sur son golfe uni et profond, se prête assez bien à une attaque méthodique conduite par une forte escadre. Inclinerait-on à menacer les points vitaux de la puissance maritime allemande, le beau port de guerre de Kiel, le Canal maritime et le colossal emporium de Hambourg, rival de Liverpool et de Londres même?... Ce serait à la racine de la péninsule Cimbrique qu'il faudrait descendre, soit à la baie de Howaldt, soit à celle de Neustadt, en prenant pour réduit défensif l'île de Fehmarn.

Plus au nord, vers Apenrade ou Kölding, l'opération serait peut-être plus facile, moins audacieuse, puisqu'on n'irait plus se jeter en plein milieu des contingents du IXe corps, mais elle n'aurait aussi que les résultats assez minces d'une attaque de front qui se heurterait bientôt à la ligne d'eau du Canal maritime. Il est vrai qu'on aurait, appuyant sur la gauche, vers Eckernforde, la possibilité d'enlever les défenses de la rive ouest du fjord de Kiel, bon début pour une attaque en règle, par terre et par mer, de l'arsenal maritime allemand. A noter encore ce point intéressant que le faible développement du théâtre d'opérations qu'offre le Sleswig — 50 kilomètres, à peine, d'une mer à l'autre — permettrait peut-être au 80 000 Anglais d'opérer seuls sans trop de risques d'être écrasés par les masses allemandes, qui seraient gênées pour exécuter leur manœuvre habituelle d'enveloppement. Quant à débarquer au nord du Jutland, au delà du Lym-fjord, ce ne pourrait être qu'un pis aller stratégique, dont l'insuffisance ne saurait être balancée par des incontestables avantages tactiques.

A prendre, au contraire, pour champ de manœuvre le littoral de la mer du Nord, que peut-on viser d'important?... Raviver les sentiments guelfes dans le Hanovre? Il y a peut-être de bons Hanovriens qui se rappellent Langensalza[1], de glorieuse mémoire.

Ce qu'il y aurait de grand à faire de ce côté-là, ce n'est pas tant l'attaque directe de l'Elbe, d'Helgoland, de Cüxhaven, etc., intéressante, pourtant, car ce serait prendre aux naseaux le taureau allemand; non, ce serait de débarquer à Borkum et à Emdem, de remonter rapidement l'Ems d'abord, la rive droite du Rhin, ensuite, et de prendre d'écharpe tout le dispositif allemand de l'invasion de la France. Ah! certes, un tel coup bien mûri, bien préparé, vigoureusement frappé avec des forces suffisantes — 80 000 Anglais, 50 000 Hollandais, 10 000 ou 20 000 Français — sans se laisser intimider par les conséquences possibles, avec la seule préoccupation de bouleverser les lignes de communications des 1 200 000 Allemands engagés dans l'ouest et de s'établir sur leurs derrières, voilà qui serait une belle, une magnifique opération, justement celle que Napoléon, après Leipzig, voulait faire exécuter le long de l'Elbe, par les garnisons réunies de Dresde, de Wittemberg, de Magdebourg, et de Hambourg, une de ces opérations qui décident de l'issue d'une guerre et du sort des nations!

Passons maintenant aux considérations de l'ordre tactique, et signalons deux points d'un sérieux intérêt. Le premier, c'est que, tout en admettant le débarquement en pleine côte, le seul, du reste, qui se prête — si la mer est clémente — à une mise à terre rapide des éléments combattants et à leur prompt déploiement, il faut songer à occuper le plus tôt possible un port de commerce placé dans les environs immédiats et dont l'abri sûr, autant que les ressources en outillage permettront de décharger à bref délai les vapeurs qui portent le matériel de l'armée, ses munitions de réserve, ses approvisionnements de toute sorte, faute de quoi la marche en avant serait entravée dès le début.

1. Victoire des Hanovriens sur les Prussiens, le 27 juin 1866, victoire sans lendemain, malheureusement.

Cette condition du succès, importante, sinon essentielle[1], peut être aisément satisfaite, au moins sur la côte baltique; et de même que Bonaparte, à peine descendu dans l'anse du Marabout, courut sur Alexandrie et l'enleva, de même le général anglais, aussitôt quelques milliers d'hommes débarqués dans la baie de Neustadt, par exemple, devrait marcher sur Lübeck et s'en emparer, d'autant que Lübeck serait un remarquable pivot de manœuvres pour le cas d'opérations dans la région comprise entre le canal maritime, l'estuaire de l'Elbe et le cours de la Trave; descendu à Döbberan, il marcherait sur Rostock; et si c'était aux belles plages d'Herringsdorf et de Aalbeck que se faisait le débarquement, il faudrait évidemment se hâter de faire tomber Swinemünde avant l'arrivée des renforts. On se heurtera, sans doute, dans ces diverses places, autrefois fortifiées et qui restent villes de garnison, à une résistance plus sérieuse que celle que l'on trouverait sur les plages voisines. C'est qu'en outre des unités tactiques de la landwehr, des dépôts de régiments actifs et de l'*Ersatz-Reserve*, déjà des renforts arrivent de l'intérieur par les chemins de fer qui rayonnent vers la côte, chemins de fer à double voie, bien organisés pour les transports militaires et d'un débit considérable. Ces renforts, en effet, ont été mis en route aussitôt la flotte assaillante signalée au large, non seulement par les sémaphores, mais encore et surtout par les éclaireurs côtiers, torpilleurs, avisos, etc.

De là, justement — et c'est mon second point — l'impérieuse nécessité d'une feinte, et d'une feinte poussée très loin, avec toutes les apparences capables d'obliger le grand état-major, à Berlin, ou à Altona, à lancer partout des ordres de mouvements qui ne répondront plus, quelques heures après, aux véritables nécessités de la situation. Or on sait

1. J'ai parlé plus haut, sans m'y étendre, des *services auxiliaires* de l'armée expéditionnaire : ces services comportent, un personnel spécial et un matériel ajusté d'avance, tout ce qui est nécessaire à l'établissement sur la plage de débarquement d'une série de wharfs ou appontements sur pilotis et sur chevalets, de chaînes de radeaux dont l'une des extrémités est ancrée au large et l'autre fixée à terre, de chèvres, de poteaux, de grues, d'un poids supérieur à celui des plus lourdes voitures. Il faut aussi prévoir, à une certaine distance du rivage, l'installation de *pannes* ancrées, ou si l'on veut de barrages flottants, destinés à rompre le clapotis.

quelles pertes de temps entraînent de fausses directions données à toute une gerbe de trains militaires...

Voici l'expédition anglaise concentrée au sud de Copenhague, dans cette baie de Kioje dont je parlais plus haut. La flotte allemande est paralysée ; du moins, étroitement bloquée dans la baie de Kiel, elle ne peut guère se flatter d'intervenir en temps opportun — fût-ce par un coup désespéré — en raison de la faible durée du trajet final de l'armée ennemie. A la vérité quelques unités rapides tiennent encore la mer et pourraient fournir, par la télégraphie sans fil, d'utiles avis ; mais elles sont pourchassées par les éclaireurs anglais et tenues hors de vue du gros de la flotte de transport. Où va-t-elle, cette grande flotte, qui a pris le large vers sept heures du matin ?... Il semble qu'elle fasse route vers le sud ; mais, de si loin, l'appréciation du cap où elle navigue n'est point aisée. Va-t-elle tout droit à Warnemünde ? Obliquera-t-elle vers l'ouest, du côté du Holstein, ou vers l'est, du coté de Rügen, de Swinemünde, de Colberg, ou même de Dantzig ? Non ; les fumées estompent décidément l'horizon de l'ouest... Les Anglais vont donc à Howaldt ou à Neustadt.

Et la télégraphie sans fil de jouer, et les éclaireurs allemands de se hâter, les uns à la suite de l'adversaire, au grand risque d'être coulés par les croiseurs d'arrière-garde, les autres vers le sémaphore d'Arkona [1] pour confirmer l'importante nouvelle. L'armée expéditionnaire, en effet, arrive vers quatre heures du soir en vue de Travemünde et se déploie dans la belle baie de Neustadt. La descente commence aussitôt. Déjà, derrière les obus qui déchirent l'ourlet des petites dunes de la plage, la brigade navale anglaise et les « marines » sont à terre avec les petits canons traînés à bras. Les grand'gardes allemandes se replient en tiraillant sur Travemünde et Lübeck. Mais bientôt ces défenseurs reçoivent des renforts et reprennent l'offensive. Le combat grandit, s'étend, avec des alternatives de succès et de revers, car les assaillants, eux aussi, ont été secourus : la première brigade d'infanterie de ligne débarque...

La nuit, qui descend sur le champ de bataille, ne semble

1. Au nord-est de l'île Rügen, sur une belle falaise crayeuse. C'est le point saillant de la côte prussienne, parfaitement placé pour le rôle de transmetteur d'ordres et de renseignements.

pas arrêter les opérations; comment juger exactement de ce que font les Anglais? Leurs innombrables vaisseaux s'illuminent; des faisceaux électriques s'entrecroisent, balayant la mer luisante, et toutes ces lumières en mouvement, tous ces éclairs éblouissants ne font qu'augmenter les incertitudes du défenseur. En tout cas la fusillade crépite toujours, le canon tonne, les gros projectiles labourent la grande plaine qui s'étend au nord de la Trave. Peut-on douter, vraiment, de ce qui va se passer?... Non : le jour prochain verra à terre le gros de l'armée anglaise, dont l'avant-garde s'établit déjà solidement sur le rivage; n'entend-t-on pas les compagnies du génie qui creusent leurs tranchées? Et, les renforts allemands arrivent toujours, arrivent toute la nuit. Demain matin il aura 30 000 hommes, demain soir plus du double.

Le jour s'est levé. Des hautes flèches de la vieille ville hanséatique, l'état-major allemand promène ses regards sur la mer... Au loin dans l'est, le lourd nuage de fumées grises... Dans la baie même, quelques grands croiseurs à peine qui, en hâte, réembarquent les dernières compagnies de la brigade navale, tout en tenant en respect, de leurs obus, les contingents allemands accourus à la plage, étonnés d'une trop facile victoire... Que s'est-il donc passé? — Dès dix heures du soir, derrière l'éclatant et impénétrable rideau des projections électriques, la flotte de transport a repris le large et ses divers échelons naviguent en bon ordre vers l'est, vers Sassnitz de Rügen, où ils arriveront à six heures du matin, après avoir été ralliés, chemin faisant, par la division rapide qui porte la brigade navale et les « marines ». Et l'on peut être assuré que même après avoir été signalée, depuis plusieurs heures, par les éclaireurs de Swinemünde et par Arkona, les assaillants ne trouveront pas, cette fois, de résistance sérieuse. A la fin du jour, à l'aube suivante, au plus tard, la pointe d'avant-garde des Anglais atteindra Graalhof et leurs bâtiments légers seront devant Stralsund.

*
* *

Quand on jette les yeux sur une carte de l'Allemagne du Nord, on est frappé de l'importance des eaux intérieures,

détroits, estuaires, « hafen », lacs et lagunes; on constate aussi que cinq grands fleuves *navigables*, coulant d'une manière générale, du sud au nord, fournissent des routes d'invasion naturelles qui aboutissent aux objectifs stratégiques les plus intéressants. C'est ainsi que l'Elbe et l'Oder conduisent tout droit à Berlin, tandis que la Vistule vous mène dans cette Posnanie où s'accumulent aujourd'hui tant de haines contre la Prusse. De l'autre côté la Weser et l'Ems permettent de remonter jusqu'au Rhin moyen et vous poussent, au travers d'une des plus riches régions industrielles de l'Allemagne, à ce coude si important que marque le confluent du grand fleuve et du Mein, vers Francfort, vers Mayence, places à ce point essentielles aux lignes de communications des armées allemandes que leur occupation suffirait déjà à justifier une opération comme celle dont je traçais plus haut les grandes lignes.

L'idée s'impose, par conséquent, du bénéfice que tirerait une armée expéditionnaire appuyant, par exemple, une de ses ailes à l'Elbe ou à l'Oder[1], du concours d'une nombreuse flottille de petits bâtiments. Et sans doute l'envahisseur pourra utiliser tous ceux qui lui tomberont sous la main — il y en a beaucoup, mouches, hirondelles, remorqueurs, vapeurs de plaisance, chalands à hélice, etc., etc., sur les fleuves allemands — tous ceux, du moins, que le défenseur voudra bien lui laisser ou qu'il n'aura pu détruire en battant en retraite; mais il ne sera pas facile et il sera long, en tout cas, d'armer ces petites unités, de leur donner une organisation militaire convenable. Il vaudrait mieux en amener avec soi un nombre suffisant de bien disposés, bien armés en personnel et en matériel, — artillerie légère relativement protégée, torpilles portées, pour rompre les barrages, — des navires, en un mot, répondant au type connu de la petite canonnière de rivière.

L'Angleterre en avait un grand nombre, il y a quelques années. Cette « poussière navale », si utile, quoi qu'on en

1. Comme au Havel, à la Sprée; ou encore à la Vistule et ensuite, par le canal de Bromberg, à la Netze et à la Wartha. Notons que, d'une manière générale, les estuaires allemands sont entretenus à 6 mètres et que, dans leur cours moyen, les fleuves ont de 3 à 5 mètres de profondeur. On sait aussi que nos voisins ont beaucoup de grands canaux transversaux.

dise, a-t-elle complètement disparu devant les « Dreadnought » où s'hypnotise en ce moment l'Amirauté [1] et qui, pourtant, ne sauraient satisfaire à toutes les exigences d'une grande guerre, à la fois continentale et maritime?...

On a sans doute les torpilleurs. Mais ceux-ci ont tout autre chose à faire qu'à tirer du canon sur des berges de fleuves, à convoyer et remorquer des chapelets de bélandres. Ce sont des bâtiments de mer et leur tirant d'eau, leur crosse et leurs hélices délicates, leurs formes aussi, qui ne leur permettent guère de tourner court, doivent les écarter de ces opérations.

Oserai-je dire encore l'intérêt capital d'avoir un service bien organisé d'aérostats (ballons captifs ou « dirigeables », aéroplanes même, si l'on veut), pour les reconnaissances, en particulier pour celle du point où l'on veut effectuer la descente, soit définitivement, soit à titre de feinte et de diversion? Dans un cas comme dans l'autre, en effet, il est essentiel de savoir si la côte sera défendue et comment elle le sera. Or, à moins de circonstances exceptionnellement favorables, les éclaireurs de la flotte assaillante seront fort empêchés de recueillir là-dessus des renseignements précis : les moyens de découverte d'un bâtiment sur la terre, qui le domine toujours, peu ou prou, qui lui présente des accidents, des rideaux, sont précaires et restreints. Au contraire un aérostat verra tout de suite [2] s'il y a des troupes, de l'artillerie, des retranchements à proximité du rivage, derrière les abris naturels ou les constructions. Il verra fort bien aussi accourir les renforts sur les

1. Un ancien lord de l'Amirauté engageait dernièrement ses compatriotes à ne pas songer exclusivement au combat en haute mer, soutenu par des cuirassés géants. C'est, il me semble, un reproche que l'on pourrait faire à nos marins, encore plus qu'aux marins anglais. Les nôtres ont du moins cette excuse que, disposant de peu de ressources, ils les emploient à créer les types les plus essentiels. C'est fort bien, mais il n'est pas moins vrai qu'aujourd'hui, sur la côte allemande, notre flotte ne serait pas beaucoup moins embarrassée que son aînée de 1870.

2. On avait fait, il y a quelques années, dans la Marine française, des expériences intéressantes à ce sujet et je crois bien que l'on avait reconnu nettement les avantages de l'emploi des ballons captifs. Et cependant on apprit, peu de temps après, la suppression du parc aréostatique de Toulon et la dispersion du personnel qui avait été déjà formé en vue du service des reconnaissances par ballons. Il serait téméraire d'insinuer à ce propos que nos camarades de la Marine manquent un peu de constance : peut-être, d'ailleurs, s'agit-il là d'un pur caprice de ministre.

routes et arriver les trains de chemin de fer ; et tout cela est précieux... On prétend que les Anglais se sont laissés un peu distancer du côté de l'aéronautique. Peut-être, avec moins de bruit et plus de sang-froid, font-ils d'aussi bonne besogne que les Allemands. Qu'il soit permis, en tout cas, de leur signaler l'urgence de se donner toutes les chances de réussite dans la plus difficile des opérations qu'un état-major général puisse entreprendre.

*
* *

En résumé, le succès d'une intervention de l'Angleterre sur le territoire allemand, au cours du conflit des puissances de le Triple Alliance et de celles de la Triple Entente, est jusqu'ici très possible, en raison de la supériorité encore très marquée de la marine de guerre britannique, grâce aussi aux immenses ressources qu'offrirait la marine de commerce anglaise. Le succès, toutefois, serait très disputé, peut-être même chèrement acquis. Que la flotte allemande ait été battue ou qu'elle soit seulement bloquée, il ne sera pas possible d'en paralyser complètement tous les éléments actifs. Il y a donc lieu de prévoir des pertes de transports, mais ces accidents resteront d'autant plus limités que des précautions plus minutieuses seront prises pour protéger les convois et pour dérober leur marche à l'adversaire. En tout cas, des pertes partielles ne sauraient arrêter l'opération, une fois commencée, les moyens d'action correspondant à l'objectif visé ayant dû être établis à l'avance, d'une manière très large.

Il est clair que le plus fort effectif possible est à rechercher pour l'armée expéditionnaire, à cause du nombre et de la valeur des formations de réserve allemandes, qui se grouperont autour de deux ou trois corps de l'armée active laissés à la garde d'un littoral très étendu. Dans cette vue, et tant que l'Angleterre ne pourra disposer que d'une force totale de 80 000 hommes de toutes armes, environ, il est désirable que cet effectif soit renforcé de contingents fournis par les deux puissances alliées ; il le serait surtout que l'armée anglaise pût combiner ses opérations soit avec l'armée

danoise, soit avec l'armée hollandaise. Au défaut d'entente secrète préalable entre les gouvernements intéressés, une résolution énergique, prise en temps opportun par l'Angleterre, peut amener le résultat désiré.

Il n'y a, à ce sujet, aucun scrupule à concevoir, la nécessité de *prévenir l'Allemagne* ne pouvant faire aucun doute.

Il n'est d'ailleurs pas indispensable, si le point de la descente et l'objectif final sont judicieusement déterminés, que le transport d'une masse de plus de 100 000 hommes soit effectué en une seule fois. L'effort serait colossal et dépasserait sans doute les facultés de l'Angleterre elle-même. L'armée à débarquer ne fût-elle que de 80 000 hommes, il y aurait encore lieu d'en former deux échelons, *les combattants*, munis de leurs approvisionnements immédiats, et les *services à l'arrière*.

En tout cas et particulièrement si la distance entre le point de départ et le point de débarquement est assez considérable, il y aura grand avantage à se procurer une base d'opérations intermédiaire, une place d'armes vaste et sûre à la fois, à peu de distance de la côte allemande, où l'expédition, dont l'ordonnance aura certainement souffert des incidents de guerre ou de navigation, pourra s'organiser définitivement en vue du débarquement simultané du plus grand nombre possible d'unités combattantes bien constituées. La réalisation de cette dernière condition augmenterait singulièrement les chances, soit d'occuper d'une manière inexpugnable le point de débarquement, soit de s'emparer aussitôt d'un port susceptible de faciliter la longue et pénible opération du déchargement.

Les objectifs stratégiques à poursuivre dépendront dans une large mesure des circonstances générales de la guerre. Il pourra y avoir urgence à dégager la France envahie par la majeure et la meilleure partie des forces allemandes, ou, au contraire, à aider les Russes, qui seront pressés à la fois par les Allemands sur la Vistule et par les Autrichiens sur le Boug et le Dniester. Les bouches de l'Ems et de la Vistule sont naturellement indiquées dans ces deux cas comme points de débarquement, toutes réserves faites, dans le second, de la difficulté d'opérer dans la Baltique, si l'on n'a pas expressément pour soi le Danemark.

Sous cette même réserve, un objectif essentiel et qui se suffit

à lui-même, est la capitale même de l'Empire allemand, Berlin, dont la distance à la mer n'est que de 160 kilomètres et que l'on peut atteindre soit par la Poméranie (Swinemünde ou Stralsund), soit par le Mecklembourg (Wismar ou Warnemünde-Rostock). Enfin, la région des duchés, du canal Guillaume Ier, des villes hanséatiques, Hambourg et Lübeck, offre un théâtre d'opérations d'une étendue médiocre mais d'un intérêt puissant, où les objectifs, assez variés pour que le défenseur soit tenu en suspens, ont tous une sérieuse importance.

Au point de vue de la « grande tactique » j'ai cru devoir signaler la nécessité des feintes, destinées à faciliter la descente sur le point réellement choisi. De tout temps on s'efforça de se ménager ainsi les bénéfices de la surprise. Mais la vapeur est venue fournir à la flotte assaillante des avantages que ne saurait balancer la plus savante organisation des transports de troupes sur les voies ferrées. C'est que la mer est un immense chemin où les vaisseaux n'ont à craindre ni engorgements, ni faux aiguillages, ni encombrement des voies de retour et des garages; où ils peuvent toujours — sauf bien gros mauvais temps [1] — progresser régulièrement et sans « à-coups ». Le secret de la puissance des Anglais est justement d'avoir su, dans toutes les grandes guerres et grâce à la mobilité de leurs flottes, jouer à point le jeu des « navettes » stratégiques ou tactiques, multipliant ainsi les effets utiles de leurs forces de terre, si restreintes jusqu'au moment actuel.

Enfin j'ai appelé l'attention sur l'intérêt de se constituer un outillage militaire flottant susceptible d'être utilisé dans les eaux intérieures de l'Allemagne. Là encore les Anglais n'ont qu'à recueillir les enseignements du passé. Inutile de faire remarquer que des canonnières à vapeur seraient autrement efficaces dans l'Oder, ou dans l'Elbe, que ne le furent dans l'Escaut, en 1809, les canonnières à voiles que lord Chatham avait amenées d'Angleterre — et qui, au surplus, rendirent des services. Quant à ceux que l'on tirera des aérostats pour les

1. Des paquebots qui déplacent 6000 tonnes restent assez peu sensibles aux assauts des vagues courtes. La faible traversée finale ne sera d'ailleurs entreprise qu'avec toutes les chances de temps « maniable ». Au pis aller, la flotte de transport regagnerait sa base intermédiaire. Et ce serait encore là une feinte utile, qui énerverait le défenseur.

reconnaissances, je n'ai qu'une chose à ajouter à ce que j'en disais tout à l'heure, c'est que si les Anglais avaient pu disposer de ce moyen d'investigation dans quelques-unes de leurs descentes de vive force, ils n'eussent point été jetés à la mer.

Il faut bien se convaincre que tout nouvel engin applicable au combat sert d'abord et mieux l'offensive que la défensive. C'est un des axiomes fondamentaux de l'art de la Guerre. Et ceci nous conduit tout naturellement, au moment de conclure, à rappeler aux Anglais d'aujourd'hui ce que savaient si bien les Anglais d'autrefois, que « faire la guerre, c'est attaquer ».

★ ★ ★

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

PAUL LE NOMADE

I

Amenés par le rapide du matin, Marguerite et Paul descendirent à Saint-Raphaël.

Leurs pensées étaient confuses, parce qu'ils avaient très mal dormi, et ils demeurèrent quelque temps stupides, aveuglés par la lumière violente du Midi. Le mistral soufflait en ouragan.

Paul songea : « Quelle aventure! mon Dieu, quelle aventure!... »

C'en était une, en effet, que son mariage, issu d'un duel. Paul, ayant naguère mis à mal, dans une rencontre à l'épée, un M. Linar, était venu prendre des nouvelles du blessé : de là des causeries, une sympathie croissante, finalement une entremise matrimoniale, sollicitée par Paul lui-même, et la présentation de celui-ci à Émile Sart, « le romancier bien connu », qui avait accordé à cet ingénieur encore oisif la main de sa fille.

Quelle aventure, surtout, pour un jeune homme épris d'espace et nomade, jusque-là, dans l'ordre des sentiments et des principes, que de se trouver tout à coup sédentaire par destination!... Paul avait de tout cela une conscience très vague, comme au cours d'un rêve. Il ne savait même pas si, au total, il était satisfait ou déçu. Bientôt cependant, son esprit fonctionna d'une manière plus précise : « Je fonde une famille, — se dit-il en retenant son couvre-chef prêt à s'envoler. — N'importe, quand je voyageais seul, une valise me suffisait... » Mais

il conçut ensuite un certain orgueil de son équipage élégant, neuf, abondant, et de sa femme élégante, neuve, unique. Tout cela était sous la dépendance de M. Paul Méliande.

— Quel hôtel? — demanda le porteur.

— Quel hôtel, décidément? — répéta Paul, hurlant presque pour se faire entendre de Marguerite malgré les mugissements du mistral.

— Ah! mon Dieu! — s'écria celle-ci.

— Quoi?

— Mon ombrelle!...

— En voici deux dans le fourreau.

— Non : la bleue avec manche japonais, vous savez, le cadeau de madame Sablonceaux-Latouche.

Hélas! il roulait, le cadeau de madame Sablonceaux-Latouche, il ne s'arrêterait plus avant Cannes... Le porteur conseilla de faire télégraphier par le chef de gare.

Mais, celui-ci n'étant pas dans son bureau, on dut envoyer quelqu'un à sa recherche, ce qui dura une demi-heure. Alors Marguerite reprit :

— Quel hôtel?... de l'Europe, ou d'Angleterre?...

Et les deux époux luttèrent à qui ne choisirait pas. Ils convinrent enfin laborieusement de s'en aller à pied choisir entre les deux gîtes après avoir déposé les bagages à la consigne. C'était une occasion de visiter, en même temps, Saint-Raphaël. Marguerite entra au bureau de poste, où elle rédigea pour ses parents un télégramme dont elle déchira les trois premiers brouillons :

Bien arrivés Saint-Raphaël. Heureuse. Mistral. Tendresses.

Puis elle visita des merceries, qui ne purent lui fournir ce qu'elle désirait. Paul la mena chez une fleuriste et s'offrit ensuite à lui-même les meilleurs cigares du pays, afin de continuer cette existence de luxe nécessaire aux nouveaux mariés. Alors seulement il se souvint de la mer qui devait être en fureur : spectacle superbe! Il remorqua Marguerite, péniblement, à travers la rafale. De petits graviers leur cinglaient la figure.

Ils entrevirent un casino, ou une cathédrale, ou les deux à la fois, des maisons neuves, le tout sec, éblouissant, désert,

géométrique. Une balustrade blanche était tirée au cordeau, le long de la mer bleue comme le bleu des blanchisseuses.

— Horrible, votre Saint-Raphaël! — s'écria Marguerite.

— Mon Saint-Raphaël! mon Saint-Raphaël! — répliqua Paul vexé; — dites plutôt le Saint-Raphaël de votre père et de votre mère. Ils nous ont envoyés ici et je...

Mais le vent calma cette querelle matrimoniale dès sa naissance. Il obstrua l'issue de leur nid à d'autres paroles ailées, et Marguerite songeait trop à l'ordre compromis de sa coiffure pour s'irriter, même par chauvinisme familial. Un souhait réalisa l'union morale des époux aussitôt qu'un hôtel fut en vue : se mettre à l'abri et déjeuner. Non pas qu'ils eussent faim : Marguerite avait pris un grand bol de lait au buffet d'Avignon, un autre à celui de Marseille, un autre à Toulon, un autre aux Arcs, tandis que Paul jalonnait ces diverses étapes d'une manière plus virile par l'absorption de deux cafés et de quatre bocks. Ils éprouvaient cette gêne spéciale d'estomac qu'on peut baptiser « dyspepsie de wagon ».

— Êtes-vous contente? — demanda Paul à sa femme quand ils furent attablés au restaurant de l'hôtel de l'Europe.

— Très contente, — répondit-elle assez froidement. — J'ai même télégraphié que j'étais heureuse.

— Pourtant vous faites la moue, vos yeux ne rient pas, — objecta Paul.

— Parce que je me sens décoiffée... Vous ne m'avez pas laissé le temps de rentrer la moitié de mes mèches... Est-ce que mon chapeau n'est pas de travers?

— Non.

— Mais si!

Et une ride verticale se creusa entre les sourcils de Marguerite, qui se leva soudain pour aller vers une glace. Elle s'y étudia en se tapotant les cheveux, puis, remarquant la présence de deux personnes à l'autre bout de la salle à manger, elle demeura immobile, comme hypnotisée. Soudain elle eut des mouvements fébriles, courut presque s'asseoir, tira sa chaise, donna de nouveaux petits coups à ses cheveux et à son chapeau, dit : « Je suis rouge », en agitant son mouchoir, mit ses gants sur la table, repoussa sa chaise. « J'en ai le vertige! — songea Paul. — Toutes les femmes sont pareilles... »

Et il eut des suggestions mauvaises en se rappelant les belles de nuit qui, elles aussi, faisaient leur manège devant les glaces. Mais déjà Marguerite avait repris sa pose de gazelle au repos, de gazelle douce et innocente.

« Nous devons être heureux, — se dit Paul. — Nous voici même parvenus au comble du bonheur, d'après les hommes qui ont parlé avec autorité des joies conjugales. Pourtant je ne ressens rien de particulier, sinon un peu de malaise physique et moral, moral surtout, quand je pense qu'il va falloir initier Marguerite... Bah! il y a tant de mariages!... A ce soir les affaires sérieuses!... »

Il but un coup de vin avec brusquerie, comme les gens qui veulent se donner du cœur.

Marguerite lui fit une chaste pression de pied :

— Regardez — dit-elle — ces jeunes mariés. Ils sont bien sots.

Elle désignait les deux autres occupants de la salle. La femme pinçait les lèvres, en plissant les yeux d'un air polisson, et lançait des boulettes de mie de pain à la figure de son compagnon. Celui-ci, un très joli homme de quarante-cinq ans à peu près, se signalait par un maintien si correct que sa correction seule marquait son ennui.

— Le monsieur est encore le plus sot de ne pas goûter son bonheur, — répondit Paul. — Il n'a qu'à se laisser aimer : quoi de plus commode? Sa petite amie manque un peu de fraîcheur d'âme et d'éducation, mais elle a le reste agréable : c'est beaucoup, et, si les jeunes épousées lui ressemblaient toutes, cela simplifierait les choses au commencement des lunes de miel. Mais on cherche les difficultés en amour ; moi, j'apprécie, au contraire, les facilités.

Marguerite repartit, avec un sourire étonné :

— Vous en avez autant que ce monsieur qui reçoit des boulettes dans la figure, puisque nous voilà mariés. Je ne comprends pas ce que vous lui enviez.

— Justement, nous ne sommes pas encore mariés! — objecta Paul.

— Pas mariés? — s'écria Marguerite, — vous dites des bêtises!

— Notre mariage — répliqua Paul — est incomplet. Com-

ment avez-vous oublié, vous, une bonne chrétienne, qu'il y a dans tous les sacrements la matière et la forme? L'évêque *in partibus* d'Agathopolis nous a conféré la forme, toute la forme, rien que la forme. Reste la matière.

Marguerite garda le silence. Des inquiétudes, qu'elle avait eues déjà par accès, revinrent troubler ses prunelles agrandies. Très candide, elle n'ignorait pas cependant qu'un mystère plein de vagues épouvantes la guettât. C'était sans doute cette « matière du sacrement », partie que monseigneur d'Agathopolis n'avait pas eu le pouvoir de lui administrer. Elle repassa en son esprit tout ce qu'elle connaissait de l'amour par les romans : — lèvres qui s'unissent, pâmoisons, soupirs, extases, mots dont le sens ultime lui demeurait caché parce que sa pudeur instinctive l'avait toujours détournée de certaines curiosités. — Elle considéra son mari et, lui trouvant l'air inoffensif, se rassura.

« Manquée, ma préparation! » se dit Paul. Et il reprit :

— Non, je n'aime pas les difficultés en amour, et il y en a tant qu'il y en a trop, surtout quand on se marie... La Bible prétend que nous formons une seule chair. Je le voudrais. Que ce serait commode! nous aurions faim aux mêmes heures et envie des mêmes plats, nous craindrions les mêmes courants d'air. Un accord pareil supprime bien des chances de disputes... Je ne crois pas à cet avenir : la Bible s'exprime en symboles. Nous ne serons pas dispensés de faire des efforts pour nous entendre... Il faudra quelquefois que le ménage ait une seule volonté. Un moyen d'y arriver serait que l'un de nous deux obéisse à l'autre. Je ne me prête pas du tout à cette combinaison : je déteste obéir, et commander me semble très fatigant. N'est-ce pas une difficulté, ma chérie?... Mais, après tout, je n'ai aucun tourment : vous êtes gentille et je vous trouve gentille; alors tout ira bien, d'une manière ou de l'autre.... Je vous parle pour vous montrer la lanterne magique de ma cervelle, pour infuser mon esprit dans le vôtre et le vôtre dans le mien... Et votre petite tête, que s'y passe-t-il?...

— Hein? quoi? — demanda Marguerite, réveillée encore une fois de quelque rêve; — je n'ai rien compris du tout.

— Dites plutôt que vous n'écoutiez pas! — riposta Paul sèchement, après un sursaut.

Il s'appuya contre le dossier de sa chaise, étendit les jambes,

plongea ses mains dans ses poches et ne les sortit plus que par intervalles, pour prendre à bout de bras des miettes de pain qu'il pétrissait et jetait par terre avec violence.

« Je suis idiot, — songeait-il. — Me voilà bien ! je vois dans les livres des tirades que font les amoureux ; ils s'expliquent l'un à l'autre : et, à mon tour, je fais ma tirade... Ce qui m'intéresse n'intéresse pas ma femme. On appelle cela la vie commune... »

Marguerite cependant se désolait de ses distractions. Un génie malin lui avait soufflé à l'oreille : « Que fait ta mère, à cette heure-ci ? Elle est déjà sur sa chaise longue, auprès de son guéridon, où tu revois tous les bibelots à leur même place... Suzanne vient de partir pour une conférence à la Sorbonne... » Et maintenant Marguerite cherchait des idées propres à renouer l'entretien, mais elle en découvrit d'autant moins qu'elle s'appliquait davantage.

Ils quittèrent la table. Un salon désert leur servit de refuge. Où aller, en effet, avec ce mistral et cette lumière ? Le *bow-window* donnait vue sur l'arbre unique du jardin, — un palmier qui tordait ses palmes avec un désespoir fatigant. — Paul, encore de mauvaise humeur, s'allongea dans un fauteuil.

— Il y a longtemps qu'on ne s'est embrassé, — dit Marguerite.

Elle se mit sur les genoux de son mari, qui aussitôt recommença de trouver l'existence bonne. De longs baisers furent échangés. « On pourrait passer ainsi toute l'après-midi », songea Paul. Mais il eut des fourmis dans les jambes quand sa femme se leva, au bout d'un quart d'heure, pour aller feuilleter des albums.

— C'est joli, la gorge du Loup ! — s'écria-t-elle. — On y va par les chemins de fer du Sud. Est-ce qu'il n'y en a pas un ici ?

— Oui, mais il ne mène pas à la gorge du Loup.

— Cela ne fait rien, prenons-le.

— Pour quel endroit ?

— Je ne sais pas.

— Ainsi on change tous les plans ? Vous supprimez le séjour à Saint-Raphaël ?

— Dame ! nous ne pouvons pas rester ici. Que ferions-nous jusqu'au soir dans ce vilain salon ? Et le pays ne me plaît pas.

— Soit! — conclut Paul, sans bonne humeur, car il eût volontiers exploré les environs. — Voici un indicateur : choisissez votre station.

Marguerite promena son doigt sur l'horaire de l'embranchement Hyères-Saint-Raphaël. A chaque ligne, elle s'arrêtait pour réfléchir; quelquefois même, elle éloignait le livret de son visage en clignant des yeux comme font les connaisseurs quand ils jugent un tableau, car elle s'efforçait de deviner l'aspect des endroits d'après leur nom. Elle imagina ainsi une petite rivière à « la Garonnette », parce qu'elle se souvint de la Garonne. Mais ce n'était là qu'une halte, évidemment dénuée de ressources. Enfin « le Lavandou » lui imposa une vision de champs de lavande. La lune de miel au milieu des lavandes, quelle ivresse!

— Je me décide pour le Lavandou, — dit-elle. — Voyez, dans ce guide, si nous trouverons là une auberge.

— Il y a deux hôtels, — dit Paul, désappointé, après avoir consulté le guide. — A quelle heure le train?

— A trois heures.

— Dépêchons-nous, alors... C'est sûr, vous avez bien envie de ce Lavandou?

Pour toute réponse, Marguerite embrassa Paul et dit :

— Partons!

Ce fut une bousculade : régler la note, envoyer un télégramme aux Sart, un autre pour qu'on réexpédiât au Lavandou le cadeau de madame Sablonceaux-Latouche, retirer les bagages de la consigne, les enregistrer, — il fallut faire tout cela dans un ahurissement fiévreux que le mistral augmentait encore. Et Marguerite, à chaque instant, devenait rouge, par la frayeur qui la poignait d'avoir perdu quelque chose.

On roula enfin. On étouffait dans le wagon clos où il fallait se protéger d'un côté contre le soleil et de l'autre contre le vent. La chaleur empêcha de dormir les jeunes mariés, cependant accablés de sommeil.

Ils s'efforcèrent de tromper leur ennui par des caresses, sans y réussir plus qu'à demi, tant il y avait peu de fraîcheur matérielle dans leurs baisers. Paul écartait parfois un des stores pour regarder le paysage. Il y avait des pins, des pins, encore des pins, puis, tout à coup, une petite calanque pleine d'eau

bleue apparaissait, avec un canot d'où l'on eût aimé jeter sa ligne sous les rocs ombragés. De nouveau les pins défilaient. D'autres fois on voyait par une trouée les fleurs jaunes, blanches ou roses des ficoïdes qui dévalaient en tapis serré vers une grève éblouissante. Paul appelait sa femme, trop tard! et Marguerite recommençait de cacher ses bâillements derrière son éventail.

A Cavalaire, le vent cessa. Le soleil descendait. Cela permit d'ouvrir les fenêtres du compartiment et de relever les stores. Après un tunnel, Paul et Marguerite crurent approcher de pays enchantés. Des montagnes bordaient la mer. Une forêt en amphithéâtre atteignait le rivage où les derniers arbres s'inclinaient comme des parasols. L'air semblait composé d'un or léger qui se déposait sur les cimes des chênes-lièges, et poudrait la silhouette lointaine d'une île émergée subitement. Chaque sinuosité de la route démasquait des promontoires nouveaux. On vit l'un d'eux tout blanc de papillons qui ne s'envolèrent pas : c'étaient des papillons parfumés, les cistes, dont l'odeur se mélangea ensuite avec celle des myrtes et des lavandes. Le train longea un champ de roses : on ne cultivait que les fleurs sur cette côte, parmi les rares éclaircies de la brousse. Les jeunes mariés se sentirent émus par la volupté douce de l'heure et du pays. C'en était fini des rudesses de l'azur méditerranéen. La mer, où l'on eût dit que des gorges de colombes avaient semé leurs plumes, entourait d'amour l'île du Levant. Marguerite et Paul rêvèrent que tout à l'heure ils embarqueraient pour une Cythère mystérieuse, moment solennel où les cœurs sont oppressés à la fois par l'espoir des joies suprêmes et l'angoisse de l'Inconnu...

Le sentiment de la réalité les ressaisit quand ils se trouvèrent, après avoir quitté leur wagon, en face des deux portiers d'hôtel, l'un à tablier vert, l'autre à tablier rouge.

— Prenons le vert, — dit Marguerite ; — c'est une couleur de tablier plus raisonnable.

La cloche du dîner sonna comme les arrivants passaient le seuil du gîte qu'ils avaient choisi. Pendant le repas leur attitude fut grave. Que faire ensuite? Aller se coucher? Ils n'y songèrent pas. Ils se dirent : « Attendons encore un peu », suivant la coutume des gens qui ont à dénouer une situation.

— Voulez-vous faire un petit tour? — demanda Paul. — Cette nuit est délicieuse.

— Oui, délicieuse, — répondit Marguerite. — Apportez-moi donc mon gros manteau de laine, qui est dans le paquet de couvertures... Maman m'a bien recommandé de toujours me couvrir quand je sortirais le soir.

Paul obéit. Après son retour, tous deux cheminèrent languissamment et, au bout de quelques pas, il poussa un soupir.

— Pourquoi soupirez-vous? — demanda Marguerite, — n'êtes-vous pas heureux?

— C'est l'effet du bonheur, — répondit Paul,

Et, dans la nuit épaissie par l'ombre des platanes, les jeunes gens unirent leurs lèvres. Paul soupira encore. Il marchait en tenant sa femme serrée contre lui.

Ils atteignirent une petite place qui se confondait avec la grève elle-même. Des bateaux gisaient à sec, en face d'un café de pêcheurs. On avait orné ce lieu d'un morceau architectural : une stèle entourée de grillages et surmontée par un aloès dans un vase, le tout minuscule.

— Y aurait-il un grand homme? — s'écria Paul. — A qui est dédié ce monument?

Et, comme il frottait une allumette pour lire l'inscription, Marguerite répondit :

— C'est le monument du baromètre.

En effet on distinguait un tube de verre enchâssé dans la stèle.

Paul rit beaucoup. Il trouva sa femme pleine d'esprit. Aucun charme ne lui manquait, décidément! Il l'adorait, cette nuit-là, comme une merveille incomparable.

Ils continuèrent leur promenade, avec plus de lenteur encore parce qu'ils suivaient la marge des flots sur le sable mou. Ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé, d'assez loin à leur gré, les dernières maisons. Leur lassitude alors les arrêta. Ils s'adossèrent, à demi couchés, contre un petit monticule de la grève.

Des grenouilles, que leur approche avait effrayées, se remirent à coasser.

— Ces bêtes-là ont beau chanter mal, — dit Paul, — elles ont l'agrément d'animer la nuit : je les aime.

— Moi aussi, — repartit Marguerite. — Autrefois j'en avais une dans un bocal, avec une petite échelle... Suzanne et moi nous nous amusions beaucoup de toutes sortes de bêtes... Nous faisions des courses d'escargots : on collait sur leur coquille des coquelicots retournés; cela représentait des écuyères à jupes rouges et à corsage noir.

Paul trouva une grâce fraîche à ces jeux, tels sans doute que ceux de la fée Titania dans son enfance. Il dit :

— Vous êtes exquise, exquise!...

Il appuya sa tête contre la poitrine de Marguerite, en souhaitant de prolonger ce repos toute l'éternité. Le rythme des vagues le berça.

— Ai-je dormi? — demanda Paul au bout d'un instant.

— Je ne le crois pas, — répondit Marguerite.

Ils s'étreignirent, ils échangèrent des caresses passionnées, dont Marguerite recevait du plaisir sans trouble; mais Paul était pris soudain de frissons nerveux, suivis d'un choc du cœur, comme celui qu'on éprouve au début du sommeil, quand on rêve de chute. Marguerite lui disait alors, d'un ton inquiet :

— Dans quel état vous êtes!... Vous avez la fièvre.

Il répondit, une fois :

— Je voudrais être à votre place.

Combien lui eût-il plu, en effet, de se voir métamorphosé en femme, en être passif, dispensé d'initiative! Il savait que là où l'entraînait la chair il paraîtrait à Marguerite odieux ou ridicule. Encore, s'il pouvait perdre entièrement conscience!... Mais un être clairvoyant subsistait en lui parmi toutes les ivresses. Il avait beau se dire : « Puisque d'innombrables gens se sont mariés et se marient tous les jours, je subis donc une vicissitude bien commune! » Cela ne réussissait guère à le calmer : la même réflexion ne devait-elle pas rendre insensible à la mort, plus banale encore que les noces, puisqu'elle frappe même les célibataires? Il était certain, d'autre part, que les impressions de Marguerite au moment critique seraient ineffaçables. Et Paul jouerait l'avenir sur une seule carte...

Il fut ballotté entre ces pensées et le désir.

Sa femme avait raison de lui trouver de la fièvre, puisqu'il

passait de la chaleur au froid et que son âme se tournait et se retournait sans trêve, comme il arrive dans le délire.

La lune montait. On distinguait le paysage. Les jeunes époux n'étaient pas loin d'un fourré de roseaux, à l'embouchure d'un ruisseau barré par le sable. Les troncs de quelques vieux tamaris rampaient du côté de la terre, masquant à demi une bergerie basse, délabrée, aux fenêtres en meurtrières. C'était un monde abandonné, propice aux amants, assez sauvage pour les porter à se réfugier l'un vers l'autre, capable aussi de les charmer.

— Rentrons, — dit Marguerite. — Il est temps. Il n'y a plus qu'une seule lumière au Lavandou.

Elle voyait le feu de la jetée, — une étoile au pied des montagnes toutes noires. — Au delà du port les caps se profilaient, pareils à des navires dormant sur leurs ancres et dont les plus lointains se dissolvaient peu à peu dans une buée. Un chemin fait de miroirs tremblants traversait la mer jusqu'à des îles vaporeuses.

— Restons encore un peu! — s'écria Paul; — quand reverrons-nous une pareille nuit?

Marguerite insista : tous deux étaient fatigués.

— Qu'importe? — répondit Paul. — Nous en serons quittes pour nous lever tard demain. Rien ne nous presse.

« C'est moi qui suis la jeune fille, — songea-t-il. — Je retarde les événements, j'ai peur... » Marguerite, qui devinait cette peur, se rassurait d'autant. Elle se fit maternellement impérieuse :

— Ce n'est pas raisonnable, — reprit-elle; — après le mariage, la cérémonie, une nuit de chemin de fer, le mistral, le trajet depuis Saint-Raphaël... Je ne veux pas vous avoir malade sur les bras... Hop!

Et elle tira son mari par la main, en riant. Il la suivit.

Quand ils furent rentrés dans leur chambre, — une chambre à deux lits, — tout alla bien d'abord. Le déballage des objets les plus tôt nécessaires les absorba jusqu'au moment où ils ôtèrent leurs bottines pour se mettre en pantoufles. Mais alors il y eut pour ainsi dire un point d'orgue. Paul, en face du danger immédiat, revint à des sentiments plus mâles : il s'arma de résolution et s'assit dans un fauteuil. « Attendons,

— se disait-il. — Nous agirons suivant l'occurrence. » Ce fut au tour de Marguerite d'être mal à l'aise. Avec sa mobilité féminine, elle tomba sans transition dans une épouvante qu'elle voulut dissimuler par une activité inutile. Elle rangeait, elle dérangeait, elle feignait de contempler avec attention l'extrémité de ses ongles, elle s'évertua même à faire reluire un bouton de porte, et cependant elle observait à la dérobée le visage de son mari qui, par un flegme volontaire, lui parut terrible. Paul eut pitié d'elle. Il la prit dans ses bras et la sentit palpitante.

— Je vous abandonne la chambre jusqu'à ce que vous soyez couchée, — dit-il en déposant un baiser attendri sur sa nuque.

Il fut englouti, en sortant, par les ténèbres de l'hôtel, une honnête maison bourgeoise où l'on se couchait de bonne heure. Comment tuer le temps? Il eut bien l'inspiration de fumer un cigare au clair de lune; mais, comme il avait déjà réveillé le portier en rentrant, il ne voulut pas tirer ce malheureux de son sommeil deux fois de plus. Le seul expédient qu'il inventa fut de s'aller étendre commodément sur un canapé du salon.

Dès qu'il se fût allongé, une quiétude heureuse l'envahit. « Sapristi! — se dit-il, — ce n'est pas le moment de s'assoupir... » Il alluma un cigare. Des pensées relatives à la nuit de noce revinrent l'assaillir. « Suffit, suffit!... la paix!... » murmura-t-il à demi-voix. Sa main ramenait le cigare à sa bouche comme par un mécanisme régulier et il regardait la braise rouge grandir en devenant plus jaune. C'était amusant, cela suffisait à occuper un jeune homme sérieux... Que valaient donc la vie, la femme, l'humanité, l'amour, comparés à une braise!... rien... rien... Et sa main ne bougea plus...

Quoi?... où était-il!... pourquoi cette mauvaise odeur?... « J'ai brûlé le tapis, — songea Paul; — heureusement que je n'ai pas mis le feu!... Ma femme, ma femme... C'est drôle, j'ai une femme!... »

Il remonta, un peu inquiet, en se disant que, si Marguerite le craignait, peut-être lui en voulait-elle d'avoir fait une absence aussi prolongée. Il se glissa doucement dans la chambre nuptiale. Les bougies étaient éteintes. Marguerite, immobile dans son lit, laissait pendre son bras blanc sur lequel coulait un rayon de lune.

Paul y déposa un baiser : elle ne remua pas. Fallait-il

insister? Non : une femme réveillée est redoutable, surtout quand elle dort exprès. Paul se paya de cette mauvaise raison, et il se coucha, sans bruit, en célibataire.

Il était dans le même état d'esprit qu'au jour d'un de ses examens. « L'examen est reculé de vingt-quatre heures », lui dit-on lorsqu'il se présenta. Il respira, délivré de l'angoisse immédiate. D'autre part, n'allait-il pas consumer toute sa journée dans une agitation perpétuelle, à feuilleter ses livres, à découvrir des questions qu'il ne savait pas, sans avoir le temps de les repasser? Le repos dans l'insouciance absolue valait mieux. Ce serait un rafraîchissement de l'esprit. Cependant une seule question rapprise exigeait peu de travail, et on pouvait la lui poser, celle-là, ou la suivante, ou une troisième... Fallait-il se réjouir du répit ou le regretter?

Et maintenant il s'interrogeait d'une manière analogue : « Est-ce une nuit gagnée ou perdue?... » Problème qu'il résolut en le supprimant jusqu'au lendemain, par le sommeil.

II

A quelque temps de là, Paul, s'étant habillé, guettait le petit lever de Marguerite. Il la contemplait curieusement, comme si un être nouveau allait surgir devant lui. La veille, il ne connaissait encore qu'une jeune fille ; ce matin, une jeune femme se réveillait, — changement que les autorités compétentes s'accordaient à estimer considérable.

Marguerite eut un bâillement qui rappelait fort ses bâillements virginaux ; après quoi, elle se mit la main sur la bouche et sourit d'avoir fait ce geste trop tard. Elle avait le teint frais et l'œil limpide. « C'est surprenant! » songea Paul, qui jeta un regard furtif du côté de la glace, sans remarquer dans sa propre physionomie, non plus, rien d'insolite, — sauf peut-être un peu d'embarras, car, en y réfléchissant, il ne savait plus quelle expression donner à son visage : fallait-il se poser en vainqueur, en galant chevalier, en amoureux pâmé, en esclave? L'orgueil du triomphe, la gratitude, l'humilité convenaient à la situation. — Ainsi parlait le « double » de Paul, un démon intérieur, un étranger installé au sanctuaire de son âme et qui,

là, examinait tout avec froideur, sinon malveillance. Quand ce double éleva la voix, Paul fut troublé.

— Qu'avez-vous donc? — demanda Marguerite; — vous avez l'air tout drôle. Embrassez-moi. Quelle heure est-il?

En apprenant qu'il était dix heures, elle repoussa vivement son mari :

— Je n'ai pas le temps! — reprit-elle. — Demandez le thé.

Quand Paul, après avoir sonné, se fut retourné, il trouva Marguerite debout et croisant déjà son peignoir. Elle se mit ensuite devant la glace de la cheminée; elle cambra la taille tandis qu'elle faisait à sa coiffure des réparations élémentaires pour accueillir avec plus de dignité la bonne qui allait apporter le petit déjeûner. Paul admira sa femme : elle était presque aussi grande que lui, elle avait en ce moment un type royal. N'était-ce pas un privilège singulier que de pouvoir presser entre ses bras ce corps de princesse? L'idée vint à Paul de se confirmer à lui-même la possession de ce privilège. Mais il lui fut signifié de ne pas interrompre les travaux en cours.

On frappa : c'était la bonne. Paul, doutant qu'elle fût un exemplaire d'innocence, fut pris de pudeur : n'allait-elle pas soupçonner quelque chose et jaser à l'office, d'où la nouvelle parviendrait au bureau, qui la répandrait parmi les touristes?... Il importait de garder une mine impénétrable, et ce fut le parti adopté par Paul, qui fourra ses pouces dans les poches de son gilet en fredonnant un petit air. Marguerite prit un ton de maîtresse de maison pour dire à la bonne :

— Nous allons voir si vous n'avez rien oublié... Hier il nous manquait les couteaux et le sel.

Comme tout, cette fois, était correct, autant du moins que le permettait la modestie ultra-bourgeoise de cet hôtel, la servante put se retirer. Aussitôt Marguerite, joyeuse, applaudit. Le thé lui plaisait toujours, parce qu'il comporte beaucoup d'accessoires. Elle servit son mari, avec des airs gracieux quand elle allongeait le bras droit, qui apparaissait alors jusqu'au coude, car elle retenait la manche évasée de son peignoir. Ce bras actif et nu offrait à Paul un joli spectacle : c'était le cou du cygne qui picore. Mais soudain Marguerite demeura immobile, repliée mollement sur elle-même, la tête penchée, les prunelles agrandies. Sans doute elle venait de songer au

grave phénomène qui rénovait sa vie : « Je suis femme, — se disait-elle, — je serai mère. Quels devoirs!... » Paul du moins le supposait ainsi, d'après ses propres inductions, qu'il voulut vérifier. Prenant sa voix la plus tendre, il demanda :

— A quoi pensez-vous, ma chérie?

Cette question coupa le fil des rêveries; Marguerite parut réveillée en sursaut :

— A rien, mon chéri.

Et, comme Paul insistait, le fil se renoua peu à peu :

— Je me disais — reprit-elle — qu'en fait de services à thé on nous a donné bien des choses. J'essayais un inventaire... Il y a des objets dépareillés... Nous avons trois théières. Je me rappelle des amours de pots en foule : du Louis XVI, du moderne, du japonais : comment les rassortir?... Et je compte acheter beaucoup de petites assiettes, parce que j'aurai des sandwichs de toutes les espèces... On m'a mené chez une Américaine qui mettait une feuille de laitue entre deux carrés de mie de pain : c'était mignon. Je ferai comme elle... Par exemple, il ne faudra pas que je serve du beurre pareil à ce beurre-là : il sent la bique... Je me fournirai en Bretagne... Un moyen commode, c'est de se faire envoyer des colis postaux...

— Marguerite, — dit Paul gaîment, — vous n'êtes pas sérieuse!

— Pas sérieuse? — mais qui donc s'occuperait de notre ménage? — Les hommes ne se figurent pas la quantité de choses auxquelles il faut penser.

— Étiez-vous sérieuse au moment de notre mariage?

— Oh! oui!... je pleurais.

— Vous avez pleuré à la mairie, vous avez pleuré à l'église. Et maintenant quel torrent de larmes devrait couler de vos yeux s'il y avait de la logique dans leurs glandes lacrymales!

— C'est vous qui n'êtes pas sérieux, puisque vous riez.

— Vous avez raison : je ris... bêtement...

Et Paul convint avec lui-même qu'il disait vrai. Il se trouva stupide : il affectait un ton badin pour parler d'un événement jugé par lui considérable, et il s'étonnait que sa femme ne fût pas confite en gravité à ce même propos. Malgré ce *meâ culpâ*, il ne sentait pas dissipé son étonnement. Quoi! une épousée se réveillait femme, et elle bâillait, elle pensait à ses cheveux.

au petit déjeûner, au service à thé, comme si de rien n'était! Elle avait pleuré d'émotion à la sacristie, quand son mariage demeurait encore à l'état d'ébauche, et maintenant que le pape lui-même se serait déclaré impuissant à le rompre, elle disait : « Ce beurre sent la bique!... » Et c'était une croyante, une femme presque pieuse!...

— Vous allez me laisser m'habiller, — dit Marguerite. — Qu'est-ce que je vais mettre? Mon corsage de dentelle peut-être... Le connaissez-vous? Je crois bien que non. Je vais vous le montrer.

Paul regarda ce corsage attentivement, non par intérêt, mais pour se donner le loisir d'imaginer une appréciation humoristique.

— Pas mal, — prononça-t-il enfin, — très joli!... Du reste, je n'y entends rien. Cela me fait l'effet du papier découpé que l'on place dans les boîtes de dragées.

— Comment! — s'écria Marguerite, suffoquée, — vous ne voyez pas que c'est du point d'Angleterre, du vrai?... Moi qui voulais vous faire une surprise!... être belle pour vous... parce que je suis votre petite femme... Et vous dites : « C'est une dentelle fabriquée à la machine... » Vous êtes méchant... vous ne m'aimez pas...

Cette fois, ses larmes coulaient. Un peu ému, Paul s'efforça de la consoler.

— Voyons!.. là! là!... Je suis une brute... Je n'ai pas parlé de machine... Je vous adore... Comment voulez-vous que je juge des dentelles d'après un corsage étalé? Enfilez-le bien vite : sur vous il sera délicieux.

Les yeux de Marguerite séchèrent sous des caresses et elle se reprit même à rire.

— Où avez-vous la tête, mon chéri? — dit-elle. — Ici, au Lavandou, à déjeûner, pour quatre chats, m'exhiber dans une toilette pareille!... Mon costume tailleur est bien assez élégant. Il me va. On se retourne, on me trouve chic... Vous m'embrassez trop : je ne serai jamais prête. Allez prendre l'air.

Dehors, Paul réfléchit à l'incident du corsage. En pleurant sur le point d'Angleterre, Marguerite pleurait-elle sa virginité, ou en la pleurant obéissait-elle à un simple réflexe, ou avait-elle souffert d'une déception de coquetterie, et dans celle-

ci était-ce l'amour qui dominait ou la vanité? Mille questions se posèrent ainsi, dont Paul finit par être effrayé. Le mariage deviendrait-il pour lui une école d'anatomie psychologique où il faudrait perpétuellement couper les cheveux en quatre? Non, non, mieux valait cent fois renoncer à connaître les sentiments d'une jeune épousée sur l'initiation aux mystères. Il y renonça.

Mais soudain il se frappa le front comme un homme coupable d'un grave oubli : « Je ne l'ai pas tutoyée! — se dit-il. — Cela se fait toujours à ces moments-là... On prétend que l'égarement porte à faire passer la seconde personne du pluriel au singulier. Il m'a empêché, au contraire, de modifier mes habitudes de langage... D'autre part, nous sommes entrés à l'hôtel en nous disant *vous*; si nous prenions le *tu*, on se douterait de quelque chose... Quant à l'alternance du *vous* devant le monde avec le *tu* dans l'intimité, je n'en veux pas : cela m'embrouillerait. »

Et il résolut d'attendre le prochain changement d'hôtel.

III

— Vous achèverez mon éducation littéraire, — avait dit Marguerite à son fiancé.

Paul s'était promis beaucoup de joie de cette pédagogie qui s'exercerait parmi les fleurs et les baisers. Il avait emporté des volumes de Victor Hugo, de Musset, de Baudelaire, de Flaubert et même de Zola, sans souci des excédents de bagage, car il voulait faire largement les choses durant cette lune de miel.

Au Lavandou, la promenade pendant toute l'après-midi s'imposait aux jeunes mariés comme emploi nécessaire du temps. Parfois ils faisaient venir une voiture de Bormes; le plus souvent ils allaient en chemin de fer ou à pied chercher un lieu propice à la flânerie.

Paul se montra d'abord plein d'attentions. Le jour où il mena Marguerite dans la vallée de la Vieille, à un kilomètre de l'hôtel, il se munit d'un pliant, pour le cas où sa femme ne voudrait pas s'asseoir par terre; d'un coussin, qui lui

permettrait de s'adosser aux arbres sans imprimer en rouge sur sa peau les rides des écorces et sans abîmer son corsage; d'une couverture, car elle préférerait peut-être s'allonger sur le sol, d'un manteau par crainte de la fraîcheur du soir, d'un petit pain, de chocolat et d'oranges, pour le goûter; d'une demi-bouteille d'eau minérale, parce que l'hygiène commandait la méfiance à l'endroit des eaux locales... Ni le plaisir ni l'appétit spontané du dévouement ne poussaient Paul à se charger de la sorte : il agissait par devoir, et la découverte de ce devoir résultait chez lui de ce qu'il avait médité sur les égards dus par un bon mari à sa femme. Ce fut en vain que Marguerite protesta vivement contre cet excès de zèle. Paul tenait d'autant plus à ses décisions une fois formées que leur enfantement lui avait coûté davantage : on s'attache ainsi aux choses chèrement acquises, même si l'on en déplore la possession. Voilà pourquoi Paul se mit en route, ce jour-là, sous un faix embarrassant. Marguerite le suivait sans avoir elle-même les mains libres, car elle portait son ombrelle ouverte et deux volumes : *Salammbô* et des poésies de Musset; en outre, elle relevait sa jupe.

Il faisait beau et, par conséquent, un peu chaud. Marguerite et Paul ne devaient guère marcher plus d'une demi-heure, mais c'était au soleil. Ils quittèrent bientôt la grande route éblouissante pour entrer dans une large vallée que fermaient des montagnes en demi-cercle; le sentier les conduisit le long d'un bras de rivière desséché. Ils avaient devant eux la ferme dite de la Vieille, petite, pauvre, basse, aux tuiles décolorées, sur lesquelles une yeuse plaquait la tache noire de son feuillage. Que cette masure était loin, au gré de Paul! Une fine gouttelette de sueur qui venait de rouler jusqu'aux poils de son visage, lui donnait d'intolérables démangeaisons, et il se refusait à lui-même de déposer la moitié de son fardeau pour se libérer une main : le point d'honneur lui inspirait ce stoïcisme. D'autre part, les chatouillements se renouvelleraient avant qu'on atteignît des lieux ombragés : autant souffrir d'une traite, le moins longtemps possible, et, pour cela, ne pas retarder l'allure. Mais tout arrive : la ferme fut dépassée. Il y eut de l'eau dans la rivière qui, rétrécie entre des roseaux, commença même de grommeler une faible chanson de tor-

rent. De vieux oliviers s'élevaient sur un banc de gazon et le chemin s'enfonçait parmi les chênes-lièges.

— Arrêtons-nous, — dit Marguerite.

Quand Paul eut disposé le pliant auprès d'un olivier, elle remarqua des fleurs qui la tentèrent : c'étaient des orchidées brun pourpre, nuancées délicatement comme les étoffes anciennes. On alla plus loin, et plus loin il y avait d'autres fleurs. Enfin le sentier s'effaça près d'une clairière en pente. Marguerite et Paul montèrent un peu. Ils eurent de la vue et firent une halte, cette fois définitive, mais non sans que Marguerite eût cherché longtemps une posture de repos : le pliant manquait de stabilité, la couverture ne la protégeait pas assez contre les aspérités du terrain, le coussin lui parut trop chaud. Elle finit par s'asseoir sur un petit rocher, en se tenant bien droite, comme toutes les femmes qui ont une jolie taille.

Il y eut un silence. On apercevait des montagnes boisées, une plaine, la mer, le cap Bénat avec sa brousse noire qui se détachait sur l'arrière-plan violacé des îles d'Hyères. C'était ici une solitude où la brise ne parvenait pas. Les oiseaux faisaient la sieste. Paul entendait parfois un appel doux et bref, pareil à ceux qui traversent l'âme quand on rêve tout éveillé : il regrettait alors un peu de savoir que c'était le vol d'un insecte. Il le regrettait, parce qu'on lui avait mis au cœur dès son enfance, comme une empreinte indélébile, le goût du mystère et du merveilleux, quoique son esprit positif ne pût s'empêcher de détruire les chimères. Que devenait déjà celle du mariage, des âmes sœurs, de l'extase amoureuse, de la compagne qui tout à la fois serait une maîtresse et donnerait les joies complètes de l'amitié même intellectuelle ?... « N'exagérons rien, — songea-t-il. — Si je n'ai pas trouvé le ciel, je n'ai pas davantage trouvé l'enfer ni le purgatoire. J'étais sur terre ; j'y suis encore... »

— Et la lecture ? — dit Marguerite.

Ces paroles firent conclure à Paul que la terre n'était pas dénuée de charmes : des écrivains y avaient passé dont les œuvres allaient unir deux jeunes époux par une délicieuse communion.

— Vous connaissez probablement les *Nuits* de Musset ? — demanda Paul.

— A fond, — répondit Marguerite, — mais je les ai oubliées. Lisez-les.

Paul choisit la *Nuit de Mai* pour son actualité, puisqu'on était en avril. Accoudé sur la terre, il commença :

— Poète, prends ton luth et me donne un baiser...

Or il ne lisait pas, il débitait les vers comme une machine débite un produit industriel, toujours le même, avec un ronron uniforme, — régularité funeste à l'attention. — D'ailleurs Marguerite ne faisait aucun effort pour trouver un sens au bourdonnement qui lui frappait l'oreille. Son esprit était captivé par d'autres objets. Elle voyait fumer le front un peu dégarni de Paul, spectacle qui l'inclina vers une critique malveillante. Elle désapprouva le nez et la barbe de son mari, celui-là épaté à la racine et retroussé du bout, celle-ci formant un collier où les poils fauves se mélangeaient sans harmonie avec les poils châtains. Et quelles mains il avait! fines à la vérité, mais pourvues de vilains ongles trop courts en voie de s'atrophier. Il péchait encore contre l'élégance, sinon par la nature ou la coupe de ses vêtements, du moins par les plis que son corps leur imprimait... C'était la première fois que Marguerite remarquait tout cela; elle le crut, du moins, et s'étonna d'en être à de pareilles découvertes après des fiançailles qui avaient duré trois mois.

Paul poursuivait :

— Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!...

— Pourquoi — demanda Marguerite — votre pantalon fait-il ces pointes au-dessus de vos genoux? Elles me rappellent l'Himalaya de l'atlas où j'étudiais la géographie, quand j'étais petite.

Paul sursauta : que venait faire l'Himalaya dans « l'amère souffrance »?

— Il y a — reprit Marguerite — une manière de porter ses vêtements, de marcher, de se tenir. Vous ne la connaissez pas; sans cela, ce complet que vous avez étrenné pour notre voyage aurait meilleure tournure.

— Je m'en fiche! — répondit Paul.

Il gardait rancune à l'élégance, parce qu'il avait tenté sans succès, au temps de son célibat, de pratiquer l'équitation et l'adultère. C'est pourquoi il ne put s'empêcher d'être blessé par les paroles de Marguerite. Comment fallait-il se venger de ce mépris féminin, marque d'une âme futile? Par le mépris supérieur, évidemment, par l'impassibilité. Aussi Paul déclara-t-il, avec un calme artificiel :

— Je vais commencer la *Nuit de Mai* : j'espère que, cette fois-ci, Musset l'emportera sur mon pantalon.

Et il se remit à débiter les vers par le même procédé qu'auparavant; mais, comme il était un peu en colère, il imitait une machine à pilon, et non plus un pacifique moulin. Marguerite l'arrêta bientôt :

— Je connais cette pièce. Je pourrais presque la réciter par cœur.

— Pourquoi — demanda Paul — disiez-vous avoir oublié Musset?

— Je l'avais oublié d'abord, et puis tout m'est revenu.

On essaya de *Salammbô*. Le style condensé de Flaubert rebuta Marguerite, qui ne réussissait pas à suivre. Elle déclara qu'un tel livre ne convenait pas pour la lecture à voix haute : il fallait stopper à chaque phrase, afin de repasser les précédentes.

— Lisez-le vous-même, tout bas! — dit Paul.

Elle secoua la tête : elle n'avait pas envie de lire. Elle resta silencieuse. Paul voulut lire, elle parla. Il voulut parler, elle laissa tomber la conversation.

Quand il s'agit de goûter, Marguerite ne mangea rien, parce qu'elle se sentait de l'appétit seulement pour les sandwichs et qu'il n'y en avait pas.

Mais l'approche du soir, qui donnait à toute chose une sérénité plus douce, rendit soudain Paul agréable à Marguerite. Il eut le front intelligent, ses yeux brun-jaune l'affirmèrent à la fois bienveillant et malicieux, son nez cynique devint le symbole de l'indépendance du jugement; sa bouche, celui de la tendresse; sa barbe fut une barbe d'artiste... De nouveau s'était formé le mari, non pas idéal sans doute, mais singulier, rare, et donnant par là des satifactions d'amour-propre à la femme qui le possédait. Comment Marguerite avait-elle

pu voir Paul sous un autre aspect? Elle ne se l'expliquait plus. Prise de remords, elle l'embrassa.

Paul sentit la tendresse lui submerger le cœur, comme une marée subite; des sables desséchés, mêlés de sel, couvraient à perte de vue son âme, et voici qu'ils avaient disparu; un océan immense, aux reflets doux, s'étendait à leur place...

Telles furent les journées de la lune de miel, à quelques variantes près. L'ennui et les caresses y alternaient. Comme l'amour, tout seul, ne remplit que des heures trop brèves, il fallait bien lui joindre d'autres plaisirs en commun, et c'était là que les deux jeunes mariés ne s'accordaient guère. La conversation était une ressource médiocre, parce qu'ils ne s'intéressaient pas aux mêmes choses. Marguerite, sans doute, avait des idées en dehors du domaine de la santé, du ménage ou de la toilette, et elle savait au besoin les exprimer avec esprit, mais c'étaient de beaux oiseaux qui traversaient à tire-d'aile le champ d'une lucarne : ils passaient, on n'avait pas eu le temps de les voir, et on ne les voyait plus.

Paul eût trouvé de l'occupation dans ces menus soins par lesquels se distinguent, au début de leur carrière d'époux, les jeunes gens conformes à l'idéal. Il se contraignit aux prévenances; mais, comme elles étaient le résultat d'efforts, elles ne durèrent pas. A la seconde promenade pédestre, il supprima le coussin et le pliant; à la troisième, autre chose, de sorte qu'avant de quitter le Lavandou il ne portait plus rien. Sa bienveillance naturelle, la même à peu près pour tout le monde, fut dès lors son guide unique : ce que sa femme demandait, il le faisait aussitôt, sans d'ailleurs la satisfaire, car les désirs de Marguerite changeaient presque toujours plus vite qu'on ne parvenait à les réaliser. Il eût fallu agir sur elle par suggestion et ainsi lui faire prendre l'objet qu'on lui donnait pour l'objet dont elle avait envie. Paul ne possédait pas ce pouvoir, réservé aux seuls hommes qui ont inspiré une passion.

Il espéra que son marasme allait guérir lorsqu'on se résolut à visiter les villes : Cannes, Nice, Monte-Carlo, Menton. Ce ne furent plus alors qu'expéditions en voiture. On faisait de nombreuses et longues haltes en face des panoramas célèbres, et, à chaque fois, pour se distraire, Paul absorbait des consom-

mation coûteuses en fumant des cigares. Il eut mal à l'estomac.

Dès qu'on fut en Italie, de la mésintelligence artistique se manifesta. A Florence, Paul voulut voir et revoir les fresques de Giotto, sans se douter qu'elles étaient un peu l'œuvre des restaurateurs du XIXe siècle; Marguerite les eut en abomination, et, prise *à priori* d'un goût éclectique pour tout le reste, elle exigea des courses dans les musées, admira les tableaux sans s'arrêter devant eux, les confondit et les oublia, ce qui ne l'empêcha pas de les juger. De là naquirent des querelles entre les époux, d'autant plus vives qu'ils n'entendaient rien aux arts ni l'un ni l'autre.

Ils regagnèrent la France par Milan et le Gothard. Enfin! la vraie vie de ménage allait donc commencer. Paul mènerait une existence active. Il reviendrait le soir, heureux de se reposer en savourant, sans penser à rien, le charme de sa jolie femme. Il découvrit que le travail était nécessaire à l'amour comme les intervalles de jeûne aux repas et dans une proportion analogue.

C'était cette raison qui lui inspirait la résolution de chercher une place, et non le besoin d'argent : car le jeune ménage avait de quoi subsister, avec ses vingt-cinq mille livres de rente. Paul ne prévoyait aucune difficulté : il comptait tirer parti de son diplôme d'ingénieur É. C. P. (École Centrale, Paris) et d'études poursuivies au sortir de l'École. Il avait ambitionné, au temps de son célibat, un emploi industriel qui lui servît de prétexte à parcourir le monde. Orphelin, il était alors libre de toute attache. Pourquoi avoir rompu net avec ses goûts nomades en se mariant tout jeune, à vingt-cinq ans? Rupture apparente : l'attrait de l'inconnu dominait parmi les causes qui avaient déterminé l'ardeur matrimoniale de Paul.

IV

A son retour, le jeune ménage fit des visites de noces. Une des premières fut pour le commandant Georges Montreuil, oncle maternel de Paul, qui demeurait avec sa femme, dans un petit hôtel, à Passy.

On introduisit les Méliande au petit salon, où Marguerite

eut tout le loisir d'examiner le mobilier : car les maîtres de la maison étaient occupés à faire de la peinture. Il y avait là deux styles : l'oriental et le parisien. Les échantillons de l'oriental comprenaient les tentures, le divan, la table à café et quelques vases achetés en Algérie par « le commandant », qui avait été lieutenant de spahis. Quant au parisien, il était représenté par un assemblage de bibelots facétieux et bêtes qui témoignaient de l'esthétique chère à madame Montreuil. Deux chats en porcelaine blanche, dressés sur leurs pattes de derrière, coiffés de bonnets et portant des cabas pleins de légumes, se faisaient l'un à l'autre des mines coquettes. Un vieux et une vieille en terre cuite passaient la tête à travers un cadre en peluche comme par une fenêtre. Un bébé pleurait d'avoir une mouche sur la joue, et l'on eût juré la mouche naturelle. Les cendriers figuraient en réduction des couvertures du *Journal amusant*.

— Oh! tous ces petits chiens qui se ressemblent comme des frères!... Pourquoi y en a-t-il tant? — demanda Marguerite en désignant les toiles pendues au mur.

— C'est Bijou Ier, Bijou II, Bijou III, etc., — dit Paul. — Le Bijou régnant est le septième du nom... Je les ai tous connus... Ils ont un peintre ordinaire, monsieur...

Il n'eut pas le temps de prononcer le nom. Le commandant faisait son entrée en s'écriant d'une voix tonnante :

— Ah! voilà ces moutards... le moutard et sa moutarde!... Fixe! que je vous inspecte un peu... Toujours jolie, ma nièce... Pas d'espérances?... C'est vrai... que je suis gogo! Il n'y a qu'un mois et demi... Ne me faites pas languir, surtout! Le bon Dieu m'a refusé des enfants : je réclame des petits-neveux... Et ta sœur, Paul, qu'est-ce qu'elle fiche donc, cette mâtine, au bout d'un an de mariage? Je n'ai encore entendu parler de rien. Ni toi?

— Aline ne m'a rien écrit, — répondit Paul, — mais tranquillisez-vous : elle est un peu cachottière.

— Vous ne le serez pas, vous, ma nièce, du moins avec votre vieil oncle? — reprit le commandant.

Marguerite resta muette : elle était choquée.

Pour détourner l'entretien de ces affaires conjugales, Paul dit à sa femme :

— Vous voyez que mon oncle a une charmante installation, un jardin...

M. Montreuil poussa une clameur :

— Comment! tu dis « vous » à ta femme! Que je t'y reprenne... Veux-tu bien la tutoyer tout de suite, b... de cosaque!...

Mais cette bourrasque fut apaisée soudain par le son d'une voix pointue :

— Fi! que c'est vilain, petit papa, de faire ce tapage!

Et la maîtresse de Bijou apparut, escortée de Bijou lui-même. Elle s'était retouché le visage : c'est pourquoi elle avait été devancée par « petit papa » qui, lui, ne mettait de peinture que sur des assiettes.

On s'accola, non sans précaution.

— Eh bien, Paul! — dit madame Montreuil, — as-tu suivi ma recommandation... celle que je t'ai faite au moment de ton mariage?

— Oui, oui..., — répondit Paul. — Nous arrivons de Milan par le Gothard.

Cette recommandation, arrosée de larmes, avait été : « Je suis un peu ta mère. J'ai une expérience qui m'autorise à te donner un bon conseil pour le soir de tes noces : sois... sois délicat avec ta femme!...»

Paul redoutait un interrogatoire détaillé; mais sa tante reprit, en s'adressant à Marguerite :

— Le voyage en chemin de fer est dangereux pour les jeunes femmes. Vous n'avez pas eu de malaises, pas de maux de reins?... C'est que j'aime beaucoup Paul. Ce pauvre cher bébé n'a plus ses parents. Je vous parle comme le ferait sa mère, que je veux remplacer... Elle aurait mon âge, à présent... N'est-ce pas que cela vous étonne et que vous avez une tante fameusement conservée? Nous autres honnêtes femmes, nous sommes obligées par notre devoir à nous maintenir jeunes pour garder nos maris auprès de nous. Sans cela, hein? farceur de petit papa, comme vous iriez courir après les cotillons!

Elle tira l'oreille de « petit papa », grand et ventru, qui poussa un grognement hilare. Puis elle se retourna vers Marguerite :

— Soyez toujours élégante et belle. Vous l'êtes maintenant;

mais si le bon Dieu vous envoie beaucoup de bébés, comme il faut le souhaiter, vous devrez veiller à rester une jolie Parisienne, toujours fraîche, malgré vos fatigues de mère et de nourrice... Car vous nourrirez : il faut nourrir... « De quoi se mêle-t-elle, cette vieille tante Montreuil ? » allez-vous penser. Ma chère mignonne, écoutez-moi dans votre intérêt : si je n'ai pas d'enfants...

Elle énuméra ses maternités déçues, — chutes de cheval, émotions, — il y en avait bien une demi-douzaine. Elle raconta encore qu'elle était fille d'un simple ouvrier parisien, qu'elle avait brouillé Georges Montreuil avec les autres Montreuil pour l'avoir épousé après « un petit roman »... Oh ! les torts n'étaient pas de son côté !... Puis elle parla de ses fards et de ses teintures capillaires : c'étaient des produits hygiéniques.

Il vint un moment où elle parut en avoir fini avec ses observations gynécologiques et autres à l'usage des jeunes épousées. Déjà la durée de la visite se trouvait excessive. Les Méliande manifestèrent l'intention de prendre congé.

— Vous dînerez avec nous une fois par semaine, — dit M. Montreuil, d'un ton impératif.

— Nous ne sommes guère libres, — murmura Paul.

Et il interrogea Marguerite :

— Savez-vous s'il nous reste un jour ?

Un coup de tonnerre retentit :

— Sacré rossard, tu ne veux donc pas tutoyer ta femme !

Puis le commandant posa la main sur l'épaule de Paul, d'un geste paternel qui n'excluait pas la rudesse.

— Explique-moi — reprit-il — pourquoi tu ne la tutoies pas !

— Pour une foule de raisons, — répondit Paul. — Parce que je n'y ai pas pensé, parce que cela n'a aucune importance, pour vous en particulier ; parce que « vous » si l'on y réfléchit, vaut bien « tu ». Le son *ou* est dans « doux », et le son *u* dans « dur »...

— Voilà des raisons de pékin ! — repartit le commandant. — Tu ferais mieux de me dire quel jour vous viendrez dîner.

Après quelques pourparlers, on tomba d'accord sur le mardi.

M. Montreuil accompagna ses neveux jusqu'à la porte et,

tandis qu'ils s'éloignaient, les poursuivit de sa voix parmi les passants :

— Espèce de gogo! ne ref... pas les pieds ici avant d'avoir appris à tutoyer ta femme!... Et, si tu n'as pas un bébé dans neuf mois, je te déshérite.

Paul, parvenu hors de la zone dangereuse, dit à Marguerite :

— Bien que ce soit humiliant d'obéir à ce bon oncle, nous ferons sagement de nous tutoyer. Vous ne vous figurez pas son obstination : il est capable de vous faire tous les jours une visite rien que pour demander : « Est-ce que Paul s'est enfin décidé à vous tutoyer?... » Et, dans l'intervalle, il enverrait des cartes-télégrammes... Tutoyons-nous donc, quand ce ne serait que pour avoir la paix... Veux-tu que nous commencions tout de suite?

Désormais les Méliande cessèrent de se dire « vous ».

V

Pendant que Paul cherchait un emploi d'ingénieur, Marguerite cherchait des meubles. Elle en trouvait, qu'elle se faisait livrer aussitôt, et Paul, en rentrant, toujours bredouille, était invité à les admirer.

Il eut, un soir, à exprimer son avis sur certain fauteuil.

— Il est beau, — dit Marguerite.

— Il est beau, — répondit Paul, — mais...

— Attends! — reprit Marguerite, — il fera mieux dans le petit salon : l'éclairage est meilleur.

On transporta le fauteuil. Cela fait, Marguerite se mit à distance et cligna des yeux en répétant :

— Il est beau.

— Très beau, mais...

— Ne dis rien!... Décidément sa place est dans l'antichambre.

Le fauteuil passa dans l'antichambre, où il ne resta pas. Il finit par revenir à son point de départ. Alors Paul eut le loisir d'achever sa pensée :

— Il est beau, mais il ne va pas ici.

Marguerite se pencha vers le meuble dont elle caressa le bois.

— Quel travail! — dit-elle.

— Tu me fais une salade, — poursuivit Paul. — Nous avons du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI, du premier Empire, du second Empire, du...

Marguerite l'interrompit :

— Ce fauteuil est de la Renaissance italienne.

— Il ne s'en harmonise que moins avec les autres.

— On me le laisse pour cent francs... Je n'ai jamais déniché d'occasion aussi extraordinaire.

— Voulons-nous une collection, ou un mobilier?

— Il y a de la marqueterie.

— Si c'est une collection, elle ne vaut guère plus qu'un modeste fonds de bric-à-brac à ses débuts.

— Je suis sûre que tu n'as pas remarqué les deux anges avec une banderole...

— Ah! je regrette bien que nous soyons entrés en ménage seulement avec le strict nécessaire, sous prétexte que ce serait amusant de compléter notre installation petit à petit, en furetant...

— Ce fauteuil est garanti authentique.

— J'aurais évité un peu le chaos dans notre ameublement : nous jouirions d'un salon Louis XVI, d'une chambre Louis XV, d'un Louis différent pour chaque pièce... C'est déjà bien assez idiot!... Nos pères, en achetant des meubles, ne s'inquiétaient que de les choisir neufs et beaux, et ces meubles se trouvaient être tous d'un même style, qui était le style de l'époque... On n'avait pas l'idée de se faire une salle à manger Chilpéric II ou des chambres Pépin le Bref... Il est vrai que nous avons de la difficulté à faire comme nos aïeux : les produits conformes à notre style sont trop laids ou trop chers. Subissons donc le Louis XVI, l'Empire, etc... Mais, de grâce, n'habitons pas des magasins de curiosités où l'on ne vend rien avant décès!... Je ne comprends l'incohérence des bibelots que si l'on veut en trafiquer de son vivant. Encore les marchands d'antiquités ne couchent-ils pas dans leur boutique! S'ils sont un peu cossus, ils n'y mangent pas, leur femme n'y joue pas de piano, n'y tient pas ses *five o'clock* et n'y fait pas danser... Crois-moi, rends ton fauteuil...

Marguerite n'objecta rien, mais garda le fauteuil.

VI

Un soir que Marguerite n'avait pas acheté de meubles, — entre deux chaises, pour ainsi dire! — il fut question de religion. C'était un sujet que les deux époux, opposés de croyances, n'abordaient guère.

Paul se disait : « Marguerite croit fermement à l'immortalité de l'âme et au bonheur éternel. Je suis sûr qu'elle se trompe : nous mourrons tout entiers. Mais, comme elle ne pense pas à l'enfer pour elle, ni pour les siens, son erreur ne lui cause aucun préjudice. Si, à l'instant de sa mort, elle s'imagine entrer en paradis, elle n'aura aucune désillusion le moment d'après, puisqu'elle ne sentira plus rien. Et moi, quand je serai avec elle dans le néant, je n'aurai pas la satisfaction de m'écrier : « Je te l'avais dit! » faute de pouvoir triompher sans exister... Dès lors, à quoi bon soutenir une vérité inutile, désagréable pour ma femme et dont je ne pourrais pas administrer la preuve?... »

De son côté, Marguerite estimait naturel qu'une chrétienne eût un mari incrédule. Tel était le cas chez ses parents, et dans plusieurs autres ménages qu'elle connaissait. Elle avait vu depuis son enfance la foi cohabiter en paix avec l'athéisme, et ce fait singulier lui paraissait conforme à l'ordre des choses parce qu'il était pour elle quotidien. Lorsqu'on lui enseigna les commandements de l'Église, elle se dit : « Papa ne va jamais à la messe; c'est très ennuyeux, parce que je ne le retrouverai pas au ciel... » Et elle confia ses inquiétudes à sa mère, qui la rassura. Un instinct obscur finit même par lui représenter l'incrédulité comme un attribut essentiellement masculin, — au même titre, par exemple, que l'habitude de fumer ou le port extérieur du pantalon. — Elle rencontrait bien des hommes à l'église, mais ce furent pour elle des gens au-dessus de la nature, des demi-ascètes qui ne devaient jamais prendre de liqueurs. Une femme sans Dieu lui eût inspiré la même répugnance qu'une femme déguisée en homme.

Marguerite était « croyante », suivant le terme vulgaire. En fait, elle adhérait à une petite minorité de dogmes qu'elle

retouchait d'ailleurs à sa fantaisie; quant aux autres, elle les avait oubliés : — les avait-elle, même, jamais connus? Aussi réalisait-elle, en quelques minutes de méditation pieuse, un nombre prodigieux de schismes et d'hérésies. Toutefois elle accomplissait avec régularité les pratiques prescrites, ce qui l'empêcha de jamais concevoir aucun doute sur son orthodoxie. En outre, elle aimait réellement le Christ, mais non sans distractions. Elle priait ainsi : « O Jésus, je vous adore de tout mon cœur... Cette dame, devant moi, porte un bien joli chapeau... quelle est donc sa modiste?... »

L'entretien théologique entre les jeunes époux résulta d'un tendre élan que Marguerite eut brusquement vers Paul. Dès qu'il revint ce soir-là, elle l'étreignit en s'écriant :

— Je t'aime, mon chéri; c'est inouï comme je t'aime!

Paul n'en fut pas surpris, ayant reconnu déjà que le caractère de sa femme ressemblait aux climats variables : on ne savait pas d'avance si l'on recevrait une averse ou un coup de soleil; on savait seulement qu'il fallait s'attendre à l'un ou à l'autre, mais jamais à un bon petit temps gris, doux et durable. Cependant Paul éprouva du plaisir. Il craignit aussi que ce plaisir ne fût court.

— Je suis heureuse, — poursuivit Marguerite, — en pensant que nous sommes unis pour toujours, oui, pour l'éternité entière!

— Vivons d'abord, — dit Paul, qui se mit à sourire. — Plus tard, dame! si Dieu est juste, il m'interdira de te suivre au ciel.

— On ne va qu'au ciel, — reprit Marguerite, — Judas seul est en enfer.

— Du moins, je n'éviterai pas le purgatoire, et, pendant que j'y ferai pénitence, nous serons séparés.

— Tu n'y entends rien, mon petit chat! Ne te rappelles-tu pas que nous sommes unis dans la bonne et dans la mauvaise fortune? On nous l'a dit à l'église. Les ménages ont tout en commun, les punitions aussi bien que les récompenses. Si tu attrapes cent ans de purgatoire, et moi rien du tout, cela fera cinquante ans pour chacun de nous.

— Mais si l'un précède l'autre... de dix ans, par exemple?...

— Fais le calcul. En tout cas, nous sortirons ensemble, à la même heure, à la même minute.

Cette gentille théologie de dévouement attendrit Paul, qui s'écria :

— Sais-tu à quoi tu viens de me faire songer? Tu me découvres une grande injustice : les femmes n'ont pas dans la religion chrétienne le rang qu'elles méritent. Elles devraient la gouverner, puisque c'est un culte d'amour et de dévouement. La Vierge a mis Dieu au monde, elle berçait l'Enfant Jésus entre ses bras, elle l'a nourri, et les femmes ne peuvent pas consacrer les hosties! Dieu tient sa chair d'une femme, et l'on réserve aux hommes de réincorporer cette chair dans le pain et le vin! Est-ce logique? La prêtrise appartiendrait aux seules femmes, si les hommes étaient justes. Mais ils accaparent tout, même Dieu. C'est le droit du plus fort. Ce droit...

Marguerite l'interrompit :

— Tes ongles, mon chéri, tes ongles!

Elle fit à peine tressaillir son mari par cette exclamation, inattendue pour tout autre que pour lui, mais qui prenait place parmi les épisodes familiers de la vie des Méliande : — l'attention de Marguerite, instable, en général, revenait cependant se fixer, plusieurs fois par jour, au bout des doigts de Paul.

VII

« Tes ongles, mon chéri, tes ongles!... » Ces mots étaient devenus le supplice de Paul. Il se repentit amèrement d'avoir grignoté jadis les ornements cornés de ses doigts. Il maudit ses anciens maîtres, parce que nul d'entre eux ne lui avait jamais dit : « Méliande, vous me conjuguerez vingt fois le verbe : *Ungues meos stulte rodo* (Je me ronge stupidement les ongles) ». En vain avait-il perdu vers quinze ans cette habitude : le mal était fait, irréparable évidemment, à telle enseigne que, parmi les annonces, consultées fiévreusement par Paul, on en trouvait pour les cheveux, pour les seins, pour la peau, pour les dents, mais les ongles étaient presque oubliés. Si des praticiens s'offraient à les polir et à les tailler, nul n'osait promettre d'augmenter leur surface d'adhérence à la chair, ce qui, seul, importait à Paul.

Marguerite fut, toute jeune, préoccupée de l'élégance des mains. On la surprenait dans les grands dîners à ne plus se souvenir de parler ni de manger, et n'ayant rien de mobile que les prunelles, comme les petits chats qui regardent voler une mouche : une main de convive l'hypnotisait alors. Elle n'avait pas vu Paul déganté avant ses fiançailles : autrement, elle l'eût peut-être refusé. Après l'avoir accepté, elle se dit toutefois avec sagesse que les vilains ongles ne suffisaient pas à faire les mauvais maris. Paul avait d'ailleurs les ongles bien tenus, mais avec une partie rose trop réduite. Marguerite s'y habitua d'abord, puis, un beau jour, une inquiétude la saisit : « Je suis sûre — songea-t-elle — que les ongles de Paul diminuent... S'il allait ne plus en avoir!... » Il lui devint impossible d'échapper à cette hantise et, par conséquent, d'en maîtriser la manifestation, car elle était une femme impulsive.

Dès son réveil, elle disait à Paul :

— Mon chéri, j'ai rêvé de tes ongles. Il ne t'en restait plus qu'un liseré large comme un fil rose... Montre-les moi, tes pauvres ongles!

Dans le cours de la journée, s'il y avait un silence entre Paul et Marguerite, les pensées de celle-ci étaient entraînées sur la pente fatale et soudain un soupir s'élevait :

— Tes ongles!...

Quand, au contraire, les jeunes mariés parlaient, tout allait bien tant que Marguerite n'avait pas d'effort cérébral à faire; mais, aussitôt que Paul employait plus d'une phrase à développer une idée, l'attention de sa femme tombait, ce qui avait pour effet, comme le silence, de ramener le refrain :

— Tes ongles!...

Refrain que Marguerite répétait du geste ou du regard, à certains moments où elle n'usait pas de la parole.

Le soir, souvent, Paul ouvrait un livre :

— Écoute! — disait-il.

Et il lisait à haute voix tel passage qu'il jugeait remarquable. Après quoi, il demandait à Marguerite ses impressions.

— Relis, — répondait-elle. — Je n'écoutais pas : je *les* regardais.

Enfin on se couchait, on éteignait les lumières, Paul se

faisait tendre, mais il sentait les doigts de Marguerite jouer du piano sur les siens.

— Ils raccourcissent, — murmurait-elle, — tes pauvres ongles!

Paul souffrit énormément. Il employa tous les moyens qui se présentèrent à son imagination pour traiter cette maladie domestique. Et d'abord il essaya d'y appliquer le mépris, en se représentant combien un homme lui paraîtrait ridicule de se laisser accabler jusqu'à l'infortune par le refrain : « Tes ongles!... » Il ne manquait pas de calamités plus terribles. On devait avoir de la philosophie... Paul épuisa tout ce que la sagesse humaine a inventé pour guérir l'âme avec des maximes : ce furent de vaines tentatives. Un supplice effroyable, Edmond About l'a révélé dans le *Roi des Montagnes*, est celui qui consiste à vous dégarnir la tête poil par poil, et les meilleurs raisonnements sur l'insignifiance de chaque douleur composante ne procurent aucun soulagement. Or un : « Tes ongles!... » était pour Paul comme un arrachement de cheveu.

Après s'être adressé à la victime, il entreprit le bourreau. Il fit appel à la pitié, au bon sens, à la religion. Il se mit en colère, il déploya de l'éloquence, il fut ironique, il menaça de se plaindre à sa belle-mère.

Tout cela semblait réussir :

— Je ne t'*en* parlerai plus, mon chéri, plus jamais! — disait Marguerite, — je ne *les* regarderai plus.

Au bout de quelques minutes, elle reprenait le refrain trop connu. Sa volonté n'y était pour rien. La propension à s'écrier : « Tes ongles! » était désormais établie en son âme, parmi les forces inconscientes, — croyances, manies, atavismes, traits de race, — qui s'incarnent surtout dans la femme et dont il est rare de triompher.

JULES SAGERET

(A suivre.)

LETTRES DE GEORGE SAND

A

EUGÈNE FROMENTIN [1]

George Sand était âgée de cinquante-trois ans lorsque en 1857 elle entra en relations épistolaires avec Eugène Fromentin. Elle avait déjà produit les trois quarts de son œuvre, une centaine de volumes : ceux de sa première manière, romantiques et retentissants; ceux de la seconde, animés d'un socialisme ardent et chimérique; enfin, depuis 1846 et 1848, ces purs chefs-d'œuvre, les idylles rustiques dont les noms demeurent dans toutes les mémoires. 1853 avait vu éclore *les Maîtres Sonneurs*; 1854, l'*Histoire de ma Vie*. Au théâtre, *François le Champi*, *Claudie*, *le Mariage de Victorine*, *Mauprat*, et, en 1856, *Françoise*, venaient d'exposer au feu de la rampe un talent plus accoutumé à se mouvoir dans le livre et qui, sans doute, s'y mouvait avec plus d'aisance et de maîtrise. Contes, nouvelles, articles de critique, essais divers, George Sand avait conquis la renommée dans tous les genres.

La politique elle-même, presque toujours nuisible aux efforts du penseur et de l'artiste, avait plutôt servi l'auteur de *Consuelo*. En même temps qu'avec Barbès et Mazzini, elle correspondait avec le

1. Madame Alexandre Billotte, fille d'Eugène Fromentin, a bien voulu me communiquer les documents qu'on va lire : je lui témoigne ici toute ma gratitude.

Je dois à l'obligeance de madame Aurore Lauth-Sand, et de MM. Calmann-Lévy l'autorisation de mettre au jour cette correspondance et je les en remercie.

prince Jérôme-Napoléon. Après s'être mêlée, en écrivain militant, aux événements de 1848, elle sollicitait efficacement l'empereur et l'impératrice en faveur des proscrits, des acteurs malheureux, des journaux suspendus pour écarts de presse. Tout ce que la France et une partie de l'Europe comptaient d'illustre dans les lettres, les arts, la haute politique, fréquentait chez elle, et, de Nohant, où elle aimait à vivre, la pensée universelle, métamorphosée en poésie, répandait par tout le monde intellectuel un courant d'idées fécondes et de généreuses aspirations.

Eugène Fromentin, né à La Rochelle le 24 octobre 1820, n'avait que trente-sept ans lorsqu'il écrivit pour la première fois à George Sand[1].

Au Salon de 1849, il avait remporté la deuxième médaille de peinture; il s'était, par de rapides et d'éclatants succès, imposé dès avant 1857 comme l'interprète le plus séduisant du mirage oriental.

Mais, de ces pays du soleil, et surtout des impressions qu'il en avait ressenties, son pinceau ne traduisait pas tout ce qu'il en voulait exprimer. Aussi, en 1856, utilisant ses notes et les lettres adressées par lui à son ami Armand du Mesnil, offrit-il à la *Revue de Paris* sa première œuvre écrite : *Un Été dans le Sahara*. Ce fut, pour les admirateurs du peintre, une révélation.

L'ouvrage parut en volume, chez Michel Lévy, dans les premiers jours de 1857. La critique le salua d'unanimes éloges. Théophile Gautier en donnait, peu après, dans l'*Artiste*, un compte rendu qui aurait suffi à tourner la tête d'un débutant moins modeste. Lui, cependant, s'était paisiblement réfugié, pour y peindre, à Saint-Maurice, près La Rochelle, dans la maison familiale qu'il devait évoquer plus tard, avec tant de charme, au cours des plus belles pages de *Dominique*. Il préparait déjà son *Année dans le Sahel*, que devaient publier en 1858 l'*Artiste* et la *Revue des Deux Mondes*. Armand du Mesnil, resté à Paris, était chargé de veiller à l'envoi des volumes, et même d'inscrire sur chaque exemplaire — en le datant de Saint-Maurice! — telle dédicace qu'il jugerait opportun. En janvier 1857, Fromentin écrit à cet intime et sûr ami d'envoyer l'ouvrage à Eugène Pelletan, à Gustave Planche et à quelques autres. Il ajoute : « Va pour Lamartine et Sand, avec hommage respectueux! »

Il est assez piquant de voir une amitié littéraire qui sera si déférente chez le peintre de l'Algérie, si cordiale chez la romancière, débuter par une dédicace banale et par la négligente supercherie d'une écriture contrefaite. Mais pour George Sand, au moins,

1. Voir, pour la biographie et la psychologie d'Eugène Fromentin jusqu'à sa trentième année, ses *Lettres de Jeunesse* (Plon, Nourrit et Cie, Paris, 1909).

l'auteur ne se contenta pas de cet hommage emprunté : la première lettre d'elle, en effet, que nous allons publier, répond à une lettre de Fromentin qui, évidemment, précéda ou suivit de peu l'envoi du volume.

La correspondance Fromentin-Sand, ou du moins ce qui en subsiste, s'échelonne de 1857 à 1866, — avec d'importantes lacunes (mai 1857-décembre 1858, juillet 1859-avril 1862, juillet 1863-août 1865). — De 1866 à 1876, année où George Sand et Fromentin moururent l'un et l'autre, nous ne possédons rien.

Au total, trente et une lettres de George Sand et trente de Fromentin. La série se complète par une lettre de Maurice Sand et sept d'Alexandre Manceau à Fromentin, un billet de Fromentin à Manceau et trois lettres de lui à Maurice Sand [1].

Les lettres de George Sand sont inédites, sauf quatre (27 mars 1857, 12 décembre 1858, 22 juillet 1859 et 18 avril 1862) insérées pour la plus grande partie par M. Louis Gonse dans son intéressant ouvrage sur Eugène Fromentin (A. Quantin, éditeur, Paris, 1881). La lettre du 18 avril 1862 est incomplète : Fromentin avait fait don de l'original à M. Alfred Arago et nous avons dû reproduire le texte tel qu'il figure dans l'ouvrage de M. Gonse.

Presque toutes les lettres écrites par Eugène Fromentin à George Sand ont été publiées par M. Gonse : nous n'en donnerons qu'une brève analyse, — tout juste ce qu'il est nécessaire d'en connaître pour comprendre les lettres de George Sand.

Le peintre, en écrivant à son illustre correspondante, n'avait aucune arrière-pensée de littérature. Aux encouragements presque maternels qu'elle lui prodigue avec un véritable accent d'autorité, s'il répond d'un ton quelque peu contraint et d'un style parfois recherché, c'est qu'il est modeste, inquiet de tout, scrupuleux à l'excès. Débutant dans l'art littéraire, il s'incline avec respect devant l'âge, le sexe et la gloire, en même temps qu'il éprouve, avec la crainte de la mal exprimer, une ardente gratitude pour cette reine du roman qui daigne l'accueillir, lui donner des conseils et le protéger.

1. On sait que Maurice Sand (1825-1889), dessinateur et peintre de talent, a illustré des romans de sa mère. Il en écrivit lui-même. Son meilleur ouvrage, *Masques et Bouffons*, étude d'acteurs et de mimes de la comédie italienne, illustré par lui, parut en 1859.

Alexandre Manceau, graveur et homme de lettres (1817-1865), a gravé notamment les dessins de *Masques et Bouffons* et le fameux portrait de George Sand par Couture. Ami de Maurice, il vécut au foyer de George Sand dès avant 1857 et jusqu'à la fin de sa vie.

*
* *

Nohant, par La Châtre (Indre), 18 mars 1857.

Monsieur,

Bien que je n'aie encore lu que la moitié de votre livre[1] (je ne l'ai reçu de Paris que ces jours derniers), je veux ne pas tarder plus longtemps à vous en remercier, ainsi que de votre lettre si modeste et si aimable. Je ne sais pas ce que vous pensez de vous-même, je ne sais pas ce qu'on en dit dans le monde littéraire, mais je sais que vous êtes un talent de premier ordre, ou bien je ne m'y connais pas du tout. Je n'ai jamais rien lu de plus *artiste* et de plus *maître*. C'est de la grande peinture, un coup d'œil supérieurement net et riche, avec l'expression simple, juste et grande. Rien pour l'effet ni pour la fantaisie, et toujours la langue au service de l'idée et du fait, sans vouloir faire étalage de ses ressources. Vous êtes heureux : vous sentez la nature par tous vos pores, et vous la faites voir et sentir comme si on l'avait devant les yeux. Croyez que je ne vous dis rien par politesse : je suis, au contraire, très impolie, la plupart du temps, faute de savoir mentir. Votre voyage est une chose excellente où l'on respire et où l'on se retrempe. Ne restez pas là-dessus, faites n'importe quoi en littérature, vous le pouvez.

Adieu, monsieur, et encore merci.

GEORGE SAND

Si vous voyagez encore, passez par *chez nous*.

Fromentin répond, le 23, par une lettre de confusion et de reconnaissance. Il n'est pas un écrivain de profession, il écrit par hasard : « Car malheureusement je suis peintre; je dis malheureusement, en attendant que je l'aie plus honorablement prouvé. » Il tâchera d'alterner ces deux carrières. Les encouragements de George Sand lui donneraient le désir de bien faire, s'il ne l'avait déjà « à l'état de tourment ».

George Sand réplique :

1. *Un Été dans le Sahara.*

Nohant, 27 mars 1857.

Monsieur,

Votre lettre me fait bien plaisir, parce que je suis contente de vous avoir fait plaisir, mais je n'ai pas fini. Je vous dois mon sentiment sur la seconde moitié du volume, qui est encore plus belle que la première. La rencontre de la tribu est un chef-d'œuvre[1]. C'est de la peinture de maître, et, bien qu'il n'y ait aucun événement dans ce voyage, on le fait avec vous, avec la passion d'artiste que vous y mettez; — et une passion sage, toujours dans le vrai, dans le goût, dans le simple et le sincère. — Je crois que vous ne vous doutez pas du talent que vous avez. Mais tant mieux! Restez modeste, c'est-à-dire artiste vrai, et vous ferez encore mieux, si c'est possible. Vous avez dix fois plus en vous que Jacquemont et peut-être, entre nous soit dit, que tous ceux qui écrivent en ce moment sur n'importe quoi. Je ne sais pas si votre peinture est à la hauteur de votre littérature. Dans ce cas, vous seriez une organisation bien privilégiée et bien extraordinaire.

Restez bon : voilà le plus difficile, mais, comme je vous crois vraiment fort, j'espère que vous en viendrez à bout.

A-t-on parlé de votre livre? Je n'ai rien lu.

Je serais bien curieuse de voir votre peinture. Mais ça ne fait rien. Vous tenez un grand art de peindre, soit avec les couleurs et les formes, soit avec les mots et les idées. La grandeur dans la sobriété. Et pas une longueur, pas une tache, pas de personnalité ridicule ou folle, — l'écueil de tous ceux qui ont du talent, ou qui n'en ont pas.

Moi, je vous remercie pour les quelques délicieuses soirées que j'ai passées à vous lire avec un ami[2] aussi surpris, aussi enchanté que moi. Nous étions comme de pauvres poissons nourris de paille, saturés de déceptions, ou de satisfactions presque toujours mélangées de gros déplaisirs; et nous nous sommes retrouvés nageant en pleine eau limpide, toute pleine de soleil. Ce n'est pas que le pays me tente. Je vous réponds bien de n'y aller jamais. A quoi bon? Je l'ai vu, je le connais, je le sais depuis que je vous ai lu. C'est un tableau de Dela-

1. Voir *Un Été dans le Sahara* (Plon, Nourrit et Cie), 12e édition, p. 229.
2. Alexandre Manceau.

croix, et j'y sens plus de certitude encore. Il n'y a pas l'ombre de fantaisie. J'en ai savouré tout le grand et tout le beau. Pour la souffrance dont vous l'avez payé, je suis trop vieille. D'ailleurs j'ai la passion des arbres et je n'aime pas les plaines. Et la malpropreté, j'en ai horreur. Elle m'empêche de voir, et, comme vous dites si admirablement dans un moment terrible : *c'est tant pis pour moi.*

Il faut que vous appreniez un peu de géologie et de minéralogie, élémentaire seulement, si vous voulez. Ou, si vous la savez, car vous êtes capable de tout savoir sans le montrer, il faut avoir, pour votre lecteur, la complaisance de dire si vous êtes dans un terrain volcanique, calcaire, granitique, etc... Il n'y a pas de risque que vous fassiez le pédant, et il est nécessaire, quand on se promène avec vous dans ces espaces et dans ces rochers, que l'on voie sur quel terrain on marche. Tout ce sol dont vous dites si bien la couleur et la forme, on a besoin de savoir sa nature. Je crois aussi que les peintres doivent savoir cela. Tous font des contresens quand ils composent. Un rocher de granit ne ressemble pas plus à un bloc de grès pour le ton et l'attitude, pour le caractère, et pour l'impression qu'on en reçoit, qu'un More ne ressemble à un Anglais. Ah! les montagnes granitiques! que peu de gens savent pourquoi elles les impressionnent! Moi, je ne le sais pas encore, je ne sais rien; — mais je sais qu'il y a toujours du nouveau à regarder, à sentir et à tâcher de comprendre.

Voilà une longue lettre; moi qui n'écris que des mots!... Ne vous en plaignez pas. J'ai un vrai bien-être à trouver beau ce qui est beau.

Mon adresse à Paris, *rue Racine, 3.* Je n'y suis presque jamais, ni vous non plus, ce me semble. Quand vous irez, informez-vous si j'y suis, et, si vous avez affaire ou occasion par ici, venez, vous serez bien reçu. Je ne vous invite pas autrement : je ne suis ni aimable, ni spirituelle, pas amusante du tout. Mon fils est plus gentil que moi, et mes amis plus intéressants.

Mais je suis à peu près seule, l'hiver, dans mon coin. Je vous dis seulement que je serai très contente de vous connaître, et que, si je peux vous être utile en quelque chose, vous pouvez compter sur moi.

GEORGE SAND

Dans sa réponse, datée du 1er avril, Fromentin se déclare très troublé et très ému des paroles de George Sand. Il y veut voir la récompense anticipée de ce qu'il pourra faire de bien un jour. Il connaît sa valeur, qui est mince : il n'est pas modeste, mais horriblement défiant de ses forces. Quant à sa peinture, elle est médiocre, comme la plupart des petites œuvres du temps. Il n'estimera avoir produit quelque chose qui vaille que le jour où il approchera du but défini par les maîtres. « Je répondrais plutôt d'être bon que de devenir un *vrai peintre.* » Il ne croit pas qu'on parle beaucoup de son livre à Paris, et la presse n'a rien donné jusqu'alors qu'un article bienveillant de Théophile Gautier, dans l'*Artiste*. Enfin Fromentin remercie George Sand de ses offres de service, auxquelles il recourra avec bonheur lorsque son travail lui paraîtra moins imparfait.

Mais voici que, le 8 mai, le journal la *Presse* publie un article de George Sand, fort élogieux, sur l'*Été dans le Sahara*. Tout y est, dit-on, *montré* plutôt que *décrit*. C'est un chef-d'œuvre littéraire qui place d'emblée l'auteur au rang des grands écrivains. Conscience, esprit, goût, sobriété, touche énergique et délicate à la fois, « le juste et le vrai mariés avec le grand et le fort », toutes les qualités d'un « talent de premier choix » se rencontrent dans ces lettres « très supérieures à celles de Jacquemont » et qui sont appelées à « un immense succès populaire ».

Le 11 mai, Fromentin remercie l'auteur de l'article avec effusion. Ne faisant rien pour appeler la fortune, il lui est arrivé de penser qu'elle l'oublierait peut-être longtemps. Mais George Sand semble vouloir réparer d'un seul coup le temps perdu. Aujourd'hui Fromentin ne désire donc plus rien de personne. — George Sand répond :

Paris, 15 mai 1857.

Ne me remerciez pas : je n'ai fait que remplir un devoir, et j'ai eu la satisfaction de faire partager mon estime pour votre ouvrage, en le faisant lire, sinon à beaucoup de gens, du moins à des gens sincères et choisis. Je suis bien payée si je vous donne confiance en vous-même, car le doute fait grand mal au talent. Puis j'ai vu ici des personnes qui m'ont dit que votre caractère était à la hauteur de votre travail, entre autres mon pauvre cher enfant Édouard Plouvier [1]. Vous voyez donc que j'ai bien fait et que, si je vous porte bonheur, le bonheur sera aussi pour moi.

GEORGE SAND

Je retourne à Nohant avec l'espérance que vous passerez par là quelque jour.

1. Auteur dramatique, romancier et poète (1821-1876).

Cette lettre émeut vivement Fromentin; quatre jours après, il la transmet à son ami Armand du Mesnil, avec ce commentaire : « Ci-joint un mot de madame Sand, reçu ce matin. Quelle bonté vraiment parfaite! Tu juges si je suis reconnaissant. Je rêve au moyen de lui témoigner combien je suis sensible à tant d'égards si délicats. Mais que faire? Nous verrons ensemble. »

*
* *

Dix-huit mois plus tard, la *Revue des Deux Mondes* publie le second ouvrage de Fromentin, *Une Année dans le Sahel*. — Et George Sand lui écrit :

Nohant, 12 décembre 1858.

Monsieur,

Charles Edmond[1] me demande, un peu de votre part, peut-être, si je suis contente du *Sahel*. Je n'en suis pas contente, j'en suis enthousiaste. J'avais déjà écrit à M. Buloz pour lui en dire mon avis et lui faire compliment de sa bonne fortune. Je vis si loin de tout que je ne sais pas si vous avez le succès que vous méritez, et j'avais bien envie de faire un article sur ce chef-d'œuvre. Mais je crains de vous faire plus de tort que de bien, et de vous donner pour ennemis littéraires tous ceux que j'ai moi-même. D'ailleurs vous n'avez pas besoin d'aide. Quiconque sait lire et comprendre, doit apprécier un talent hors ligne qui se manifeste avec tant de modestie, d'élévation et de véritable couleur. Car, vous avez beau dire, vous êtes en littérature un grand peintre de localité, et je ne suis pas absolument de votre avis que la *Seine* ne soit qu'un *fleuve*[2]. Tant mieux donc, si votre instinct vous entraîne à particulariser; suivez-le : il est si puissant et si beau! Ici je ne vous parle pas peinture. Je n'ai rien vu de vous en fait de peinture *au pinceau*. Mais votre œil est si bien doué, et le style est une forme que vous maniez avec tant de *maestria* (grandeur et habileté mariées ensemble), que je vois ce que vous voyez et que je sens ce que vous sentez, absolument comme vous-même, j'ose le dire. Ceci

1. Charles Edmond, — de son vrai nom Edmond Choïeski, — auteur dramatique, romancier et publiciste, né en Pologne en 1821.

2. Voir *Une Année dans le Sahel*, 9e édition, p. 234.

est un résultat prodigieux que vous savez obtenir et dont tout l'honneur vous revient. J'ai vu l'Afrique, à présent; je m'y promène, j'y respire. Je connais les figures qui la remplissent. Je sais l'odeur des bois et la couleur de l'immensité, et tous ceux qui vous lisent doivent être aussi éclairés que moi de ce rayon de vérité et de vie que vous savez faire luire pour les autres comme vous l'avez reçu.

Du reste, à propos du *genre*, je n'entends pas critiquer vos définitions[1]. Elles sont d'un énorme intérêt, lucides, ingénieuses et vraies dans leur application aux trois peintres que vous prenez pour types. Jamais Delacroix n'a été si finement loué et si largement compris. Quant à vous, vous êtes *vous*, et vous tenez des trois natures, dont vous faites, peut-être à votre insu, un résumé, de forme aussi exact qu'éblouissant.

Ce qui m'enchante, c'est un progrès très grand et très sensible du *Sahara* au *Sahel*. Nous avons dévoré cela en famille, à trois : mon fils, un ami artiste qui vit avec nous[2], et moi qui ne les influençais pas, car chacun avait lu le *Sahara* de son côté, et je vous assure que, s'il y a un petit coin du monde où l'on vous apprécie comme vous le méritez, c'est chez nous.

Continuez, je vous en supplie, voyez et décrivez, n'importe quoi. On se console, en vous lisant, d'être attaché où il faut que l'on broute; on voyage, on vit et on *voit*, jouissance supérieure qui entre vos mains est la source du beau.

GEORGE SAND

Le *Sahel*, répond Fromentin le 15 décembre, a été écrit sous l'impression directe des encouragements de George Sand, avec l'ambition secrète de la satisfaire. L'auteur s'est donné pour but de faire mieux que le *Sahara*. Il a essayé de corriger quelques-uns de ses défauts, de mettre d'accord en lui le peintre et le critique, l'instinct trop sensible aux nouveautés et la théorie trop immobilisée dans les traditions. Mais il sent qu'il est encore loin du *vrai bien* et qu'il a plutôt la vision passagère du vrai qu'il n'en a la certitude. Il n'aurait osé solliciter de George Sand un article sur le *Sahel*; si cependant elle y avait songé, il la prie de n'y pas renoncer. Car elle l'a « *créé* quelque chose, il y a deux ans, dans la *Presse*. » Il

1. Voir : *Une Année dans le Sahel*, p. 215.
2. Alexandre Manceau.

n'est pas, d'ailleurs, de ceux qui peuvent se passer d'aide, étant un « esprit désireux de bien faire et tourmenté d'incertitude ». — Elle réplique :

Nohant, 17 décembre 1858.

Je vous remercie, monsieur, de votre bonne lettre. Puisque vous croyez que cela peut être utile, je ferai un article. En ce moment, je n'ai pas même le temps de vous écrire. Mais dans une huitaine de jours je serai libre.

T. à v.

GEORGE SAND

Dites à madame Fromentin toutes mes sympathies.

Trois jours après, Fromentin s'excuse d'avoir été indiscret en accueillant l'offre qu'on lui faisait de signaler son livre au public. Six semaines passent; George Sand reprend :

Nohant, 3 février 1859.

Je viens, monsieur, d'envoyer à Charles Edmond un petit article sur votre *Sahel*. Je n'ai pas pu trouver un jour dans tout le mois dernier. Cela est cause que, par excès de conscience, j'ai relu le *Sahel*, et j'en ai été encore plus enchantée que la première fois. Vous êtes un grand écrivain et un grand esprit : soyez sûr de votre affaire et marchez!

Tout à vous,

GEORGE SAND

Si, par hasard, mes deux articles sur le *Sahara* et le *Sahel* vous facilitaient l'achat par un éditeur (je sais qu'en ce moment c'est la chose la plus difficile du monde que de faire paraître les bonnes choses), disposez de ces deux articles en guise de préface ou comme l'éditeur l'entendra.

Lorsque Fromentin répond, le 20 février, l'article n'a pas encore paru dans la *Presse*, — il ne paraîtra que le 10 mars, — mais l'artiste en a lu le manuscrit chez Charles Edmond. Au dire de George Sand, l'auteur du *Sahel* est un vrai poète qui a voyagé et vu en peintre, il est de ceux dont on dit, non pas : « Comme il a bien vu! » mais : « Comme il a fortement senti! » Il a su peindre dans leur diversité le *Sahara* et le *Sahel* et nous révèle par là une nouvelle richesse de son talent. « Toujours maître de son individualité, on

sent bien en lui la puissance d'une âme rêveuse et contemplative, mariée, pour ainsi dire, avec l'éternel spectacle de la nature. »

Fromentin s'excuse de n'avoir pas remercié plus tôt de cet élogieux article : il est depuis quelques jours mécontent, fatigué, inquiet et dans ces humeurs noires où, par la conscience qu'il a de sa faiblesse, tout ce qui devrait l'encourager le plus contribue à l'accabler davantage. Dans de pareilles dispositions, il se cache et se tait. Il est, d'ailleurs, « confus, heureux, honoré et reconnaissant » de cet article « admirablement beau, grave et affirmatif ». — « Vous voulez bien surtout me démontrer à moi-même une chose éminemment intéressante pour moi, c'est que, par instinct comme par théorie, je suis à l'opposé de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme; et vous me comblez de joie en me prouvant que j'ai réussi à faire vivre des fictions. »

Cependant le peu d'empressement que met le journal à publier cette étude préoccupe Fromentin; il s'en ouvre à George Sand, qui lui répond :

24 février 1859.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a pas à s'inquiéter de *l'article*. Il est toujours très difficile de trouver place à l'improviste dans un grand journal, et le retard que nous éprouvons, je l'ai éprouvé presque toujours, même du temps de M. de Girardin, qui était très obligeant pour moi. Quant à M. Guéroult, mon ancien ami et camarade, il a beaucoup de talent et de succès, et il est passé grand homme au point de me répondre aussi, à moi, quand il y pense[1]. Il ne sait pas encore que l'exactitude est la politesse des rois. Ça viendra, et il n'y a pas à désespérer de notre article. Je lui écrirai de nouveau, et je pense que *nous passerons*, comme ils disent dans l'argot du journalisme, en temps utile.

Vous avez donc aussi des heures et des jours et des semaines de *low spirit*! Tous les vrais artistes en ont, ne vous en effrayez pas. Je connais cela... trop! Mais ça passe, ce sont des réactions nécessaires. Ceux qui ne doutent jamais d'eux-mêmes ne font jamais de progrès : que cette certitude-là vous console. Vous avez fait un pas immense du *Sahara* au *Sahel*. En peinture, ce doit être la même chose. Et, en désespoir de cause, si cela n'était pas, si vous ne trouviez pas sur la toile la

1. Adolphe Guéroult (1810-1872), était alors le principal rédacteur de la *Presse*. Il fonda peu après l'*Opinion nationale*. Il représenta Paris au Corps législatif de 1863 à 1869.

manifestation de votre sentiment et de votre individualité, vous resteriez un des grands écrivains de l'époque, et il n'y a pas de quoi s'arracher les cheveux. Et puis, voyez-vous, que l'on soit apprécié ou non, on peut toujours se sentir artiste vrai quand on a précisément ces joies et ces angoisses de la production; et, que l'on soit triomphant ou désespéré, c'est comme cela qu'il faut vivre, puisqu'on est né pour cela. Il y a quelque chose de grandiose, de divin, de sublime après cette vie : quoi? n'importe. Un monde où la plénitude de la sensation est en harmonie avec la sublimité des choses extérieures. Les catholiques croient qu'il faut y marcher par l'abstinence de l'esprit. Les artistes sentent, au contraire, qu'ils s'en rapprochent et qu'ils s'y destinent par le développement de l'âme, et qui dit développement dit souffrance... Mais vous ne voulez peut-être pas de cette métaphysique. Pardon! c'est ma folie, à moi, la source de mes petits moments de patience et de sagesse. Si vous n'en voulez pas, il y a autre chose.

Il y a l'éternelle beauté des choses de ce monde, dont nous sommes les amants fidèles et passionnés, tantôt éloquents pour parler à cette splendeur infatigable des cieux et de la terre, tantôt impuissants et muets, fatigués, pensifs et rêveurs. C'est la contemplation pour la contemplation, cette chose accablante et délicieuse dont vous parlez si bien et que vous avez si bien savourée. Eh bien! si l'on faisait de vous un homme libre, c'est-à-dire très riche et très oisif, — il n'y a que ceux-là aujourd'hui, — vous n'auriez pas vos accablements et vos inquiétudes; mais vous les regretteriez, car la nature se fait laide et bête aux yeux de ceux qui n'ont plus besoin d'elle, et qui ne l'interrogent plus avec amour. Ayez foi, il n'y a pas d'autre courage possible.

Tout à vous.

G. SAND

Le 10 mars enfin, l'article sur le *Sahel* est inséré dans *la Presse* : le surlendemain, Fromentin prodigue de nouveau à George Sand les effusions de sa reconnaissance. Son livre va paraître : il se produira, comme l'auteur l'avait tant souhaité, sous les auspices de l'illustre romancière. « Je suis tout surpris moi-même, dit-il, de découvrir, en vous lisant, la notion même de certains procédés et d'apercevoir des formules d'art partout où je n'avais agi que par un instinct. »

Quant à l'offre de « disposer de l'article en guise de préface », Fromentin en est vivement touché, mais il n'ose l'accepter. Il rougirait de publier de tels éloges en tête de son livre, par la même raison qui lui a fait cacher à tous les regards, en dehors de son intimité de famille, les lettres de George Sand. Qu'elle excuse un sentiment dont le nom même, modestie ou pudeur, lui coûte énormément à écrire. Il n'est pas un ingrat, qu'on en soit bien convaincu; mais plutôt sacrifier une grande satisfaction d'amour-propre que souffrir d'une continuelle blessure aux points de l'âme « les plus obscurs et les plus sensibles ».

Son travail de peinture est acharné. Il est, d'ailleurs, constamment en lutte avec ses livres : « Je ne connais rien de plus difficile, en fait d'art descriptif, que de donner par des idées plastiques l'équivalent des idées littéraires ». — Et George Sand de riposter :

Nohant, 16 mars 1859.

Tout ce que vous décidez ne peut qu'être inspiré par la plus noble délicatesse, et, d'ailleurs, je ne veux pas que vous puissiez jamais vous croire *ingrat* envers moi. Je ne fais que vous rendre justice et obéir à un sentiment spontané qui est dû à votre talent comme à votre caractère. Vous ne me devez aucune reconnaissance, et, si j'ai droit à votre sympathie, c'est uniquement parce que je sais vous comprendre et vous apprécier.

GEORGE SAND

Fromentin réplique le 17. S'est-il bien fait comprendre? A-t-il suffisamment marqué sa gratitude, son admiration, son attachement? Il a peur. Il s'inquiète de ces marques d'estime qu'il « ne mérite guère ». Mais que George Sand le reprenne : il ne peut recevoir d'elle que des conseils et des leçons.

Cependant *Une Année dans le Sahel* vient de paraître chez Michel Lévy; l'auteur a envoyé à George Sand un des premiers exemplaires mis à sa disposition. Elle lui écrit :

Nohant, 19 mars 1859.

Je reçois aujourd'hui votre précieux volume, enrichi d'une dédicace bien plus affectueuse qu'une dédicace publique, et dont je vous remercie de cœur. Et je reçois aussi votre lettre, dont j'ai envie de vous gronder. Vous ne me croyez donc pas franche et sincère, que vous me rêvez mécontente ou piquée? J'ai trouvé, au contraire, que vous aviez raison, et que modestie et fierté étaient chez vous sérieuses et respectables. D'où vient donc que vous vous étonnez d'inspirer l'estime? Voilà où votre

timidité envers vous-même va trop loin, je crois, ou bien c'est de la méfiance envers moi, et je vous jure que je ne mérite pas cela du tout.

Merci encore et tout à vous.

GEORGE SAND

*
* *

Le succès de ses deux livres et de sa peinture valut à Eugène Fromentin, après le Salon de 1859, la première médaille et la croix de la Légion d'honneur. Il en avise George Sand, le 15 juillet. Ce résultat inespéré lui apparaît plutôt comme un encouragement que comme une récompense.

Il mande aussi qu'il est entré en relations régulières avec Eugène Delacroix et que celui-ci est parfait de bonté et d'intérêt pour lui : — on n'ignore pas quelle amitié unissait George Sand au peintre du *Massacre de Scio*.

Vers la fin de ce printemps, Eugène Fromentin et George Sand, qui s'écrivaient depuis deux ans, s'étaient enfin rencontrés, nous ne savons en quel lieu ni dans quelles circonstances. George Sand avait trouvé Fromentin « petit et délicatement constitué ». Sa figure lui avait semblé « saisissante d'expression »; ses yeux, « magnifiques » ; sa conversation, comme sa peinture et comme ses écrits, « brillante, et forte, solide, colorée, pleine [1] ». Eugène Fromentin, de son côté, avait été heureux des courts moments passés avec l'auteur d'*Indiana*. Il y fait allusion dans cette même lettre du 15 juillet, — à laquelle George Sand répond :

Nohant, 22 juillet 1859.

Je suis une âme errante depuis deux mois, j'ai vu tous les volcans du monde (volcans éteints), de l'Auvergne et du Velay : les beaux pays, mon Dieu! J'ai bien pensé à vous. Je trouve votre lettre. Je m'étais déjà réjouie en lisant dans les journaux les distinctions qui vous sont accordées et que vous méritez si bien.

J'ai eu trois grandes joies à Paris à cause de vous. D'abord, celle de vous voir et de trouver votre *vous* si bien d'accord avec votre talent et tout ce qu'il révèle. Et puis, celle de voir votre peinture, dont votre modestie m'avait presque fait peur et qui est aussi belle que vos livres, ce qui n'est pas peu dire.

1. Lettre à M. Jules Claretie, publiée par M. Gonse, ouvr. cité, p. 31.

Enfin, celle de voir comme Delacroix vous apprécie et vous aime. Tout cela fait que je vous aime aussi, et que je suis heureuse de vous voir prendre votre place dans l'opinion. Ce n'est pas nécessaire pour être artiste et pour être heureux, mais c'est bien utile, surtout aux âmes timorées comme la vôtre, et j'espère qu'à présent vous ne doutez plus de vous : vous n'en avez pas le droit. — Ne me dites pas que vous me devez quelque chose. Je n'ai peut-être servi qu'à avancer d'un jour ou deux le succès que vous ne pouviez pas manquer; j'ai eu tant de joie à le faire qu'il ne faut pas m'en remercier. Quant à mon influence du côté de la peinture, elle est absolument nulle et je n'ai même pas essayé de vous recommander à l'attention. Dieu merci, c'était bien inutile : votre œuvre était là, plaidant toute seule et bien haut. Dès le premier regard, j'ai été bien tranquille : votre place était faite. C'est de la peinture vraie et sincère comme votre style; il y a la grandeur et la délicatesse, ne se nuisant pas, se servant, au contraire, l'une l'autre, enfin le savoir joint à l'inspiration. Vous avez si bien défini tout ce qu'il faut pour être vraiment un grand artiste que ce serait une ingratitude de Celui qui dispense le feu sacré, si vous ne l'aviez pas.

Je vous remercie de votre bonne lettre et du sentiment affectueux qui vous a fait me l'écrire. Il est bien partagé, je vous assure, et personne ne vous désire plus que moi longue carrière bien remplie des joies sérieuses du travail et de la famille.

GEORGE SAND

Deux billets de George Sand, non datés, se doivent placer entre 1859 et 1862.

Dimanche matin.

Cher monsieur.

Êtes-vous à Paris et aurai-je le plaisir de vous y voir pendant le peu de jours que j'ai à y passer? Je cours beaucoup pour des affaires pressées. Mais je serai chez moi mardi soir, — rue Racine, 3, — au 4e, — porte à droite.

Ayez l'obligeance de dire à quiconque vous parlerait de moi

que je ne suis pas arrivée ou que je suis repartie. Il y a tant de gens que je ne voudrais pas voir!

Pardon pour ce sale billet. Il est tard et je dors debout.

G. SAND

Dimanche soir.

Cher ami,

Je vas [*sic*] au spectacle lundi, mercredi et vendredi. Tous les autres soirs, je serai chez moi. Je ne voudrais pas faire faire à votre chère petite femme l'affreux voyage de la rue Racine pour rien. Mais je compte bien que vous me tiendrez parole.

A vous de cœur.

G. SAND

*
* *

Dans un billet sans date, Eugène Fromentin exprime l'enthousiasme absolu qu'il éprouve pour *Tamaris*, — publié à la fin de l'année 1861. — A ce moment, l'artiste vient d'écrire *Dominique;* le 15 avril 1862, ce roman commence à paraître dans la *Revue des Deux Mondes*. Le début en est long, quelque peu traînant, et l'auteur s'inquiète. — George Sand lui répond :

18 avril 1862.

... Oui, c'est très beau, c'est admirablement dit, et c'est d'un fond excellent; ça s'engage un peu lentement, mais c'est si bien peint et si bien posé! Du moment que Dominique raconte, on est tout à lui. Le coup de pistolet surprend un peu, mais nous saurons bien ce qui l'amène. Ce *qu'il amène* est très bien amené ainsi. Ce récit ne ressemble à rien et fait beaucoup chercher, beaucoup penser, beaucoup attendre. Donc l'intérêt, au point de vue romanesque, y est tout aussi bien que si d'habiles combinaisons d'événements l'avaient engagé. Tout ce qui est peinture de lieux, de personnes, de situations et d'impressions, est exquis. Tout ce qui est analyse est très fouillé, très profond, encore mystérieux à beaucoup d'égards

et bien ménagé. Enfin, j'attends la suite avec impatience. C'est bien long, quinze jours!

Je ne peux pas vous dire le bien que me fait cette lecture. Je ne sais pas si l'on peut dire que la raison est génie ou si c'est le génie qui est la raison même. Mais génies ou talents, ils me font tous péter la cervelle avec leur *pose*, et je les trouve tous fous. Leur manière de dire et de penser est de la *manière* du premier au dernier. Je ne sais pas analyser comme vous les causes de cette lassitude étonnée qu'ils me causent. Je ne sais pas comme vous me dire où commmence le sublime et où il finit. Je ne juge que par l'impression qui m'est laissée, et, comme votre Dominique, avec qui d'ailleurs je me suis trouvée en contact étonnant dans mes souvenirs d'enfance, je sens beaucoup plus que je ne sais. Avec vous, je vis et j'existe, et le goût d'écrire me revient : je ne dirai pas que c'est un bain qui me repose, — ce n'est pas si froid que cela, — c'est une eau qui me porte et où je navigue en voyant bien clair ce qui fuit au rivage, en allant avec confiance vers ce qui se dessinera demain sur les rives nouvelles. Car, en somme, Dominique n'est pas moi. Il est très original. Il s'écoute vivre, il se juge, il veut se connaître, il se craint, il s'interroge, et il a le bonheur triste, ou grave : j'ai donc pour lui un respect instinctif et je me sens très enfant auprès d'un homme qui a tant réfléchi. Mais ce pilote qui s'est emparé de ma pensée ne me cause aucune inquiétude. Je suis sûre qu'il va au vrai et qu'il regarde mieux que moi la route que nous suivons. Il vit dans une sphère plus élevée, mieux choisie, et, s'il fait de l'orage autour de nous, il n'y perdra pas la tête. Tel je vois Dominique jusqu'à présent. Mais il va aimer et, probablement, souffrir. Là est pour moi la grande curiosité. Il vaincra. Mais par quel moyen? Grand problème d'arriver à la sagesse. J'ai souvent essayé en moi de le résoudre pour le peindre. Mais cela se résout dans ma tête en enthousiasme, et dans mon cœur en bonheur. C'est qu'il me faut si peu de chose pour me sentir très heureuse, quand le mal des choses extérieures me laisse tranquille un instant! C'est peut-être l'appréciation de ce bonheur pris et goûté dans les choses les plus simples qui viendra ou naturellement ou laborieusement à Dominique. Nous verrons bien, mais il me tarde de savoir, et, en dehors

de l'exécution du livre, qui est et sera parfaite, — cela est déjà assuré, — je vous dirai si la pensée me persuade et me contente absolument...

GEORGE SAND

En remerciant de cette lettre dès le lendemain, Eugène Fromentin, « comme ébahi de ce qu'elle a de bon et de fortifiant », s'effraye de ce qu'on attend de lui. Il ne sait pas lui-même ce qu'il y a dans son livre : « Je ne suis pas bien sûr d'avoir voulu prouver quelque chose, sinon que le repos est un des rares bonheurs possibles; et puis encore, que tout irait mieux, les hommes et les œuvres, si l'on avait la chance de se bien connaître et l'esprit de se borner. Ce qu'il y a de plus clair pour moi, c'est que j'ai voulu me plaire, m'émouvoir encore avec des souvenirs, retrouver ma jeunesse à mesure que je m'en éloigne, et exprimer sous forme de livre une bonne partie de moi, la meilleure, qui ne trouvera jamais place dans des tableaux. » Ce roman n'est qu'un embryon, les aventures y ont peu de piquant, une ligne directe y mène sans détour au dénouement comme un fil tendu. Que George Sand conseille l'auteur, il remaniera son œuvre profondément, s'il le faut, et lui donnera une moralité plus claire ou plus noble. Il modifiera l'introduction en assignant au Dominique retraité un rôle plus actif, en le faisant moins personnel et plus utile, un peu comme un gentilhomme anglais ayant le goût et la science de la terre. En un mot, sauf à le vieillir, il le déterminera davantage et le virilisera. Au reste, d'un bout à l'autre du roman, il marquera des accents, des affirmations plus solides, de plus gros points sur les *i*.

Quinze jours après, George Sand écrit :

Nohant, 2 mai 1862.

Cher ami (je ne veux plus du tout vous dire : Monsieur), il s'agit d'un autre roman que les nôtres. Le sujet, c'est un mariage de cœur, et tout de convenances morales et intellectuelles [1]. Le héros, c'est *Maurice*; l'héroïne, c'est *Lina*. Il y a un rôle de père qui s'appelle *Calamatta*, un rôle de mère qui s'appelle *G. Sand*. Ces deux vieux, qui s'estiment et se chérissent depuis trente ans et qui connaissent réciproquement leurs enfants de longue date, presque autant l'un que l'autre, sont enchantés et en radotent.

Les deux fiancés, qui se plaisent depuis longtemps sans se

1. Voir dans la Correspondance générale de George Sand la lettre à Lina Calamatta, du 21 mars précédent. — Le mariage fut célébré le 17 mai.

le dire, les sournois! vont publier leurs bans; nous n'avons pas encore fixé le jour du mois et le lieu de la scène. Mais vous voyez que le dénouement est trouvé.

Je suis bien heureuse, mon cher enfant. J'aime tendrement cette petite Italienne et elle m'aime aussi. J'adore mon fils, toujours si sûr et si grand ami pour moi; je suis contente de le voir fixer sa vie dans le vrai, et dans le connu, c'est-à-dire dans l'éprouvé. La résolution qu'il a prise dans ces derniers temps, et qui lui est apparue très nette dans les forêts vierges de son voyage, est la conclusion de toutes ses idées longtemps ballottées par le monde extérieur et toujours ramenées au vrai dans ses épanchements avec moi, ou dans ses heures de solitude et de réflexion. Nous avons ici toutes les conditions d'une vie heureuse et sage, et de l'amour par-dessus tout, mais un amour qui n'a pas besoin de fièvre et d'aveuglement pour s'affirmer.

Partagez mon grand contentement, vous qui avez pour moi de la bonne amitié, et donnez-nous vite la suite de ce beau livre dont les conclusions auront, je crois, quelque rapport avec les nôtres. Je vous serre les mains, et Manceau aussi, bien affectueusement.

G. SAND

Manceau écrivait, le lendemain : « Je viens de lire à haute voix à madame Sand votre deuxième numéro de *Dominique*... J'ai tenu *ma public* pendant deux heures bouche bée, ne remuant que pour lire quelques lignes pendant que je reprenais haleine, et pour dire deux cents fois, — *je n'exagère pas du tout* : — « C'est parfait! admirable! superbe! splendide! quel talent! comme c'est heureux! »

Et George Sand reprend elle-même :

3 mai 62.

Je vous écrivais hier pour vous dire ma joie de famille. Le soir, après ma lettre, j'ai eu une autre joie. C'est de lire avec Manceau la seconde partie de *Dominique*. Mon cher enfant, c'est vraiment beau, et vous êtes appelé à prendre un essor de premier ordre. Croyez ce que je vous dis et n'en soyez pas troublé. Ne me répondez pas et allez toujours.

G. SAND

Voilà que Manceau me dit qu'il vous a écrit la même chose.

C'est égal, je vous envoie mon mot : il est vrai, et il faut toujours dire ce qui est vrai.

Ah mais! une critique! Les tamaris des rives de France n'ont aucun rapport avec les tamarins des tropiques. Il y a là-dessus une note dans le roman de *Tamaris*. Ma botanique se hérisse, corrigez aux épreuves.

Trois semaines après, George Sand a lu la dernière partie de *Dominique* dans la *Revue* du 15 mai :

Nohant, 24 mai 1862.

C'est un beau, beau livre, une de ces choses rares qu'on savoure et qu'on relit en soi-même après, et qu'on relira plusieurs fois, avec des découvertes toujours. C'est tout près d'être un chef-d'œuvre, mais il y a une lacune. Quelque chose manque, ou n'est pas assez clairement dit. Quelques pages de plus entre le dernier adieu de Madeleine et le mariage de Dominique, et le chef-d'œuvre y est. Ou bien, peut-être, quelques pages du commencement reportées à la fin. — Je n'aime pas beaucoup le suicide d'Olivier là où il est placé; je ne sais pas encore pourquoi il m'a choquée; j'attendais une explication que je n'ai pas trouvée suffisante. Peut-être ai-je mal lu : je recommencerai. Ceci d'ailleurs n'est qu'une appréciation d'instinct, et toute personnelle, dont il ne faut pas tenir grand compte, car ceux qui font des romans sont parfois de très mauvais juges du détail. La critique *amie* et pleine de sollicitude à laquelle vous donnerez attention, parce que je la crois juste, est celle que je vous ai dite : il manque quelque chose entre le désespoir et le bonheur retrouvé, et ce quelque chose est justement ce que vous saurez le mieux dire, ce que vous avez peut-être négligé de dire, croyant que c'était trop vrai et sous-entendu. Or les chefs-d'œuvre doivent être compris de tout le monde. Vite, à l'ouvrage, et en avant le chef-d'œuvre! Et si mon observation n'est pas assez claire, dites-le moi, ou venez me voir. Donnez-nous les quelques jours promis, non pas cette semaine où nous entrons, mais la semaine d'après, c'est-à-dire dans les premiers jours de juin. Il fait beau, la campagne verte n'est qu'un pré d'un bout à l'autre. La maison est tranquille, on

se repose dans un bonheur qui n'a pas encore de nuages. Nous causerons à fond des heures entières, et, si j'ai tort, ce qui est possible, vous aurez au moins acquis dans la discussion une complète certitude pour votre œuvre. Avec le défaut que j'y crois voir, elle est encore admirable et je n'ai pas de mots pour vous dire les qualités exquises et la plénitude de talent extraordinaire que j'y vois.

A vous,

G. SAND

Le lendemain, 25 mai, Fromentin remercie vivement George Sand de ses appréciations, qui le rendent très fier et très tranquille. Il fera ce qu'elle lui propose, car il n'a aucune idée de la tenue, de la logique et des vraies conditions qui assurent l'équilibre d'un livre bien construit : « L'instinct; hors de là, pas l'ombre de raison. » Le coup de pistolet, c'est un hasard de plume qui l'a fait éclater là. Une fois posé, l'auteur en a tiré le mouvement de Dominique à s'épancher : il s'est alors persuadé qu'il était bien là. Quant à la brusquerie de la fin, même absence de préméditation : « J'étais essoufflé de cœur après avoir écrit les adieux; séance tenante, j'ai sauté au dernier chapitre, uniquement pour me remettre moi-même et comme par un besoin tout personnel de me reposer, à de longues années d'intervalle, dans des conclusions de vie plus sereine. »

*
* *

Eugène Fromentin, se rendant à l'invitation pressante de George Sand, part le 13 juin pour Nohant. Réception excellente, écrit-il le même jour à sa femme (lettre inédite). L'artiste est charmé d'assister à la leçon de géographie donnée par madame Sand à ses enfants :

Belle maison, jolie vie, simple, unie, cordiale, indépendante pour chacun, d'un ton de bonne compagnie qui ne ressemble guère à ce qu'on peut imaginer dans un certain monde. Bref, je suis très heureux d'être venu voir de près, dans sa vie de travail et de famille, un grand esprit et un excellentisme cœur... Nous avons causé de *Dominique*. J'ai noté toutes ses observations, très légères et très justes : j'y ferai droit. Il s'agit de quelques allongements et de quelques explications, — le tout très facile à faire. *Pas une coupure*, même dans les parties descriptives; du moins, c'est son avis, et je m'y tiendrai.

Le 17, au retour d'une représentation théâtrale à La Châtre, Fromentin écrit encore à sa femme qu'il est enchanté de son séjour. George Sand va lui lire son roman (probablement, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*).

Voici les notes prises par Eugène Fromentin, au sujet de *Dominique*, sous la dictée, pour ainsi dire, de George Sand [1] :

1re partie. — *Pas de coupure dans l'introduction. Allonger la fin de manière à faire équilibre* [2].

Page 799. — Lettre d'Olivier. Dominique la lit, devient pâle et sort. — Olivier est malade. Dominique se fait seller un cheval et part. Quelques jours d'absence. Il revient. — Olivier s'est blessé (chute de cheval) gravement, sinon dangereusement. Il va mieux. Il quitte le pays. — L'auteur demande une explication. Dominique lui montre la lettre : « Il est arrivé là par de grands ennuis. Pour vous expliquer Olivier, il vous faut raconter sa vie, et je ne puis vous parler de lui sans vous parler de moi. » *Confidences* [3].

Page 184. — Expliquer qu'Olivier ne donne pas sa maîtresse à Dominique, mais qu'il le lance dans un monde où lui-même il a pu faire son choix, ou faire simplement qu'il y ait trois personnes dans la voiture, Olivier et deux femmes [4].

Page 185. — « Il ne sera pas difficile, ma tante y venant avec eux, de la déterminer, etc. » — *Introduire la tante aux Trembles par convenance et trouver le moyen de la nommer pendant le séjour* [5].

Page 193. — « Tâcherons » (*erreur*), toucheurs de bœufs. — *Trouver le nom local. — « Tâcheron » veut dire : « homme à la tâche », et, proprement,* entrepreneur de travaux *ruraux, homme qui se charge d'une tâche* [6].

Page 429. — Indiquer par un ou deux mots, çà et là, les rap-

1. Ces notes sont inédites. — La pagination est celle de la *Revue des Deux Mondes* (avril-mai 1862), le roman n'ayant pas encore paru en volume. — La page 799 correspond à la p. 44 du volume (5e édition) ; les pp. 184 et 185, aux pp. 175 et 177 ; — la p. 193, à la même page du volume ; — les pp. 429 et 432, aux pp. 288 et 293 ; — la p. 439, à la p. 304 ; — la p. 440, à la p. 308. — Le volume ne comporte pas de chapitre XIX.

2. Fromentin n'a pas tenu compte de ce conseil.

3. Ce passage a été modifié à peu près comme George Sand le demandait.

4. Le conseil a été suivi. Dans la première version, la voiture ne contenait d'abord que deux personnes : Olivier et une jeune femme. Olivier poussait Dominique à sa place et s'asseyait en face de lui : il avait l'air de lui donner sa maîtresse. Dans le volume, la voiture contient deux jeunes femmes ; Olivier fait asseoir Dominique à côté de lui, en face d'elles.

5. Ce passage n'a pas été modifié.

6. Fromentin a remplacé « tâcherons » par « valets de labour », qui est le mot propre.

ports affectueux de M. d'Orsel et de Dominique et faire comprendre plus clairement que M. d'Orsel a deviné la double passion de sa fille et de Dominique[1].

Page 432. — Course à cheval; se trouve dans Mauprat, — *avec la même signification : coquetterie d'Edmée qui fuit au galop pour attirer et exciter Mauprat. — Laisser la course, mais indiquer nettement l'analogie, en nommant le livre, et même en rapprochant par un mot la situation presque identique des personnages, avec des caractères tout différents*[2].

Page 432. — Ne pas laisser croire ici que Madeleine s'est donnée. On pourrait l'imaginer, d'après le paragraphe 3e de la page[3].

Page 439. — Course dans le bois avec Augustin. Introduire le retour que je voulais mettre :

Tout à coup je rebroussai chemin. « Où donc allez-vous? » me dit Augustin. L'interrogation d'Augustin me rappela à moi-même. « Où je vais? » lui dis-je avec égarement, et je compris que machinalement je retournais sur mes pas pour courir à Nièvres. Eut-il, ou non, le soupçon du combat qui se livrait en moi? Mais il s'arrêta lui-même et m'examina avec pitié pendant que je demeurais stupidement et comme indécis planté au milieu du sentier. Je courus à lui, je lui pris le bras : « Savez-vous bien que je l'ai épargnée? — lui dis-je avec fureur. — Elle était à moi, et je l'ai épargnée![4] »

Page 440. — Chapitre XVIII. — Ici introduire un chapitre long ou court, n'importe, ainsi conçu :

Mon désespoir fut sans bornes. J'étais seul et je pus m'y livrer sans danger pour personne et sans remords pour une conscience qui ne demandait plus, de tout un passé, ruiné, bouleversé, perdu, que l'inviolable possession de ses regrets et l'assouvissement de sa douleur. Il m'arriva souvent de me révolter contre moi-même et de m'écrier, comme si je parlais à quelqu'un qui pût me plaindre, me contredire, ou seulement m'écouter : « Augustin, savez-vous bien que je l'ai épargnée?... » L'idée que Madeleine était à moi, que je l'avais possédée, pour ainsi dire, m'enivrait de regrets; et la pensée du peu de mérite que j'avais eu à respecter sa dernière défense, la certitude trop évidente que je n'aurais guère été plus coupable en

1. Ce passage n'a pas été modifié.

2. Fromentin a intercalé dans le texte : « comme Bernard de Mauprat attaché aux pas d'Edmée ».

3. Ce passage n'a pas été modifié : — il semble assez clair que Madeleine ne s'est pas donnée.

4. Le morceau indiqué ici n'a pas été ajouté : — il eût allongé inutilement.

étant plus heureux, l'oubli du danger de mort, l'effroi plus vague d'une horrible faute, beaucoup d'ombres amassées déjà sur la pitoyable agonie qui nous avait sauvés l'un et l'autre, un chagrin persistant, des désirs horribles, la solitude et le noir hiver pour accroître encore ce désordre total d'esprit, de cœur et de sens; tout cela me plongea dans le plus abominable état où je me sois encore trouvé. — Je me surpris riant de moi-même et traitant de niaiserie le seul acte de résistance qui m'eût cependant préservé d'un désespoir sans remède. J'accusais Madeleine et j'allai jusqu'à voir des supercheries dans le jeu tragique qui m'avait désarmé. Les sophismes ne manquaient pas pour m'encourager à nous calomnier tous deux. Qui sait si l'abandon n'était pas pire que la faute? si je ne la laissais pas plus digne, mais plus désespérée? si des violences n'auraient pas étouffé ses remords? si je n'avais pas strictement rempli tous mes devoirs d'honnête homme en attendant des années le libre abandon de ce cœur si douloureusement, si patiemment acquis? Ne pas se l'approprier quand il s'offrait, le laisser échapper quand il se donnait, respecter Madeleine quand peut-être elle eût voulu des brutalités pour l'absoudre, était-ce le fait d'un scrupule bien méritoire, ou un acte de pure imbécillité? Je devenais furieux au soupçon perfide que je m'étais trompé de conduite et que j'avais agi comme un sot en n'agissant pas comme un maître. « Ce n'était pas le moment d'être sage! — m'écriai-je. — C'était plus tôt qu'il fallait l'être, ou jamais. Lâche cœur, qui pense au mal quand il est fait, qui déserte le danger qu'il a fait naître[1]! »

Conserver le mariage. — Portrait de madame de Bray : qu'elle soit tout le contraire de Madeleine. Qu'elle représente l'amour durable, comme Madeleine a représenté la passion. Moins séduisante, moins brillante, aussi charmante. Bonheur pour la vie. — L'introduire au milieu du récit sous le nom de mademoiselle X, même monde que madame de Nièvres. La montrer une fois. La faire intervenir, si c'est possible. — Quand, la grande douleur passée, Dominique se hasarde à revenir à Paris, il la retrouve. Elle lui plaît, elle le tranquillise. Elle n'est plus très jeune. Il veut lui tout apprendre et laver tout le passé par une confiance absolue. — Trouver, au besoin, une jolie scène, après quoi le mariage est sous-entendu[2].

1. Ce nouveau chapitre, « long ou court », n'a pas été écrit. Ces réflexions, tous ces retours sur le passé auraient paru plutôt longs. Ne valait-il pas mieux laisser au lecteur le soin d'interpréter la situation et le silence de l'auteur ?

2. Le portrait de madame de Bray, Fromentin l'a jugé superflu : — là encore, il a préféré ne pas appuyer, mais laisser deviner.

Il n'a pas voulu, non plus, introduire la future madame de Bray dans le

Ici seulement chapitre XIX. — Commencement de même. Modifier seulement la fin : 1° Il ne faut pas laisser le moindre doute sur la parfaite guérison de cœur et d'esprit de Dominique; et, pour le moment, le lecteur peut en douter. — 2° Ne pas le confiner à toujours dans la vie de gentilhomme campagnard. Laisser supposer que, tranquillisé de cœur, il l'est d'esprit et qu'il recommencera à produire. Un homme capable de sentir ainsi et de raconter de la sorte n'est pas médiocre. Là est la véritable contradiction du livre. Augustin pourrait le lui dire, ou l'auteur : « Eh bien! mon cher Dominique, vous voilà heureux et réconcilié avec votre talent comme avec la vie! » — Trouver un mot qui résume et soit le dernier du livre[1].

Quant à Olivier, pousser ses coquetteries plus loin. Cet amour obstiné de Julie ne le touche en rien, mais l'irrite et le provoque. Soit à Paris, soit à Nièvres, il pourrait se rapprocher d'elle et avoir l'air de céder. Julie se méfie d'abord, et puis s'enflamme. Olivier se retirant, désespoir de Julie, moitié rage et moitié amour. Nulle tendresse, une ardeur passionnée, quasi-haineuse. — La séduira-t-il?[2].

PIERRE BLANCHON

(La fin prochainement.)

récit sous son nom de jeune fille; — d'abord par pudeur, sans doute, afin de ne pas rappeler trop son propre mariage; ensuite, c'eût été encombrer inutilement le récit et établir, en outre, une symétrie conventionnelle avec le groupe d'Olivier et de Julie.

1. Fromentin ne paraît pas avoir tenu compte de ces critiques. Cependant la guérison de Dominique n'est pas douteuse. Il demeure gentilhomme campagnard. Est-il médiocre? Nous ne le pensons pas, quoique l'auteur ait tenu à laisser ce qualificatif dans la bouche de son héros, et cela pour des raisons qu'il n'y a pas à indiquer ici. Dominique ne pouvait pas se réconcilier avec son talent sans que le sens du livre différât de ce qu'il est.

2. Les personnages d'Olivier et de Julie sont demeurés ce qu'ils étaient primitivement. George Sand romantisait leurs caractères et leur aventure plus que Fromentin ne le voulait faire. Olivier, séducteur, fût devenu odieux. Du reste, en insistant sur l'histoire de ces deux cœurs, on lui donnait trop d'accent : elle passait de la pénombre du second plan à la pleine lumière du premier, au détriment de la perspective générale du roman.

OBUS DE PERFORATION

ET

OBUS EXPLOSIFS

La question des obus préoccupe toutes les puissances navales. Pour la Guerre, le problème était relativement facile et il a été résolu ; il était, il est resté, beaucoup plus difficile pour la Marine ; à l'heure actuelle, aucune puissance ne peut se vanter d'avoir trouvé la solution qui lui assurerait, dans une bataille navale, une supériorité certaine. Partout à l'étranger, les recherches se continuent avec la plus grande activité ; mais il semble qu'abandonnant volontiers les idées qui ont créé les obus actuels, — c'est-à-dire des obus de perforation, capables de percer des cuirasses, — les ingénieurs d'artillerie cherchent l'augmentation des explosifs qu'on peut, sans danger, y enfermer. Depuis la bataille de Tsoushima, depuis, surtout, la publication du premier carnet de notes du capitaine de frégate Séménoff, attaché à l'état-major de l'amiral Rodjestventski, et de sa traduction française sous le titre : « l'Agonie d'un cuirassé », cette disposition d'esprit est très accentuée.

En France, nos officiers de l'artillerie navale, qui furent, il y a vingt ans, les chercheurs les plus passionnés et les partisans les plus convaincus des obus chargés en explosifs, suivent, comme à regret, ce mouvement. Leurs efforts et leurs

travaux avaient eu pour résultat de nous doter d'un obus en fonte, chargé de mélinite, qui, n'ayant plus la résistance suffisante pour être tiré sans danger par les canons actuels, est devenu par suite inutilisable, mais qui aurait dû être le point de départ de recherches nouvelles. Nos officiers et ingénieurs d'artillerie n'ont pas voulu continuer dans cette voie; depuis plus de dix ans, leurs études portent principalement sur les projectiles de perforation. L'expérience de la guerre russo-japonaise n'a pas modifié leurs idées; il semble, au contraire, qu'elle ait consolidé leur foi dans l'importance de la perforation des blindages; ils ont engagé et continuent la lutte du canon contre la cuirasse pour conserver au canon sa supériorité. Cette supériorité, les tirs de polygone la démontrent certainement; elle est même, aujourd'hui, d'autant plus facile à maintenir que les poids donnés à la protection des bâtiments sont en décroissance dans toutes les marines; on préfère accroître l'offensive et diminuer la défensive, en diminuant l'épaisseur des blindages et en augmentant le nombre et le calibre des canons.

Mais le canon n'est qu'un moyen et c'est le projectile qu'il eût fallu étudier tout d'abord, non pour lui permettre de traverser victorieusement des épaisseurs d'acier de plus en plus grandes, — le problème n'est pas là, — mais pour assurer son utilisation *maxima* comme agent de destruction. L'artillerie la plus puissante sera toujours celle qui pourra, toutes choses égales d'ailleurs, lancer les projectiles les plus meurtriers. C'est là une vérité qu'il semble puéril d'exprimer; pourtant les efforts des inventeurs et des constructeurs se portent principalement sur le perfectionnement des tourelles, des canons et de tout le matériel accessoire, sans examiner d'abord le résultat dernier que l'on poursuit.

Il en a été ainsi dans toutes les marines. A cela, il y a une excuse qui est aussi une raison : les premiers efforts faits pour remplacer les projectiles de perforation par des obus à explosifs ne furent pas heureux ; il y eut de nombreux accidents de polygone ; les obus éclataient souvent dans les canons, tandis qu'ils n'éclataient pas au choc des cuirasses ou n'éclataient que partiellement; les dégâts étaient d'ailleurs insignifiants. On craignit donc l'emploi de pareils obus à bord des bâtiments;

puis les difficultés de fabrication rebutèrent. Ceci explique suffisamment que toutes les marines se trouvent actuellement sans approvisionnement d'obus à explosifs ou du moins d'obus à grande capacité d'explosifs. Mais la Marine française a vu l'administration de la Guerre réussir à fabriquer et à organiser merveilleusement un obus à grande capacité d'explosif, le fameux obus *P*, dont toutes nos batteries de côte sont actuellement approvisionnées et qui a fait dernièrement ses preuves contre la coque du *Duperré*.

Contre les projectiles de perforation, les cuirassés et les grands croiseurs se défendent par des ceintures superposées, qui assurent la protection sur une hauteur relativement faible au-dessous de l'eau et sur une hauteur beaucoup plus grande au-dessus : ce qui reste, sous l'eau, des œuvres vives, trouve sa protection dans l'épaisseur de la nappe d'eau, qui a pour effet de faire ricocher les projectiles actuels. Contre les obus *P*, dont une des qualités est de pénétrer dans l'eau sans ricocher et d'aller atteindre les œuvres vives au-dessous de la cuirasse, les bâtiments actuels n'ont donc aucune défense. On a appelé avec raison ces derniers projectiles des *obus torpilles* : on peut les appeler aussi obus à *grande capacité*, car ils contiennent un peu plus de 20 p. 100 de leur poids d'explosif.

*
* *

Les projectiles de perforation furent d'abord construits dans le but unique de faire des trous à la flottaison des navires, de disloquer les plaques de cuirasse, de *rompre* la ceinture protectrice, d'où leur autre nom de *projectiles de rupture*; on admettait qu'à la fin d'un combat, la ceinture cuirassée des bâtiments les plus atteints serait percée comme une écumoire et que les bâtiments chavireraient sous le poids de l'eau qui les aurait envahis. Cette idée n'a pas encore entièrement disparu : elle est soutenue chez nous par l'espérance qu'on va ajouter, — car ce n'est qu'un projet pour lequel même le ministre de la Marine demandera un crédit de cinq millions, — qu'on va donc ajouter au projectile actuel quelques kilogrammes

d'explosif, 2 1/2 p. 100 de son poids environ, pour en faire un véritable *obus de rupture*. Quand la transformation sera effectuée, nos approvisionnements comporteront donc, non plus des projectiles qui ne peuvent que perforer, mais des obus à double fin, destinés à percer les cuirasses épaisses et à exploser en les traversant. Ils n'exploseront d'ailleurs, ces obus nouveaux, que dans des conditions très favorables, que l'on démontre faciles et réalisables dans des tirs de polygone, mais qui se produisent rarement dans la pratique de la guerre. Aussi les officiers de Marine ne veulent encore voir en ces projectiles que des engins de perforation, non d'explosion, et c'est pour cette raison qu'ils en réclameront tout aussitôt la suppression, comme ils réclament depuis longtemps, sans aucun succès d'ailleurs, celle des projectiles de rupture actuels.

Mais les partisans de l'*obus explosif* se divisent en deux groupes à peu près égaux et aussi ardents l'un que l'autre à défendre ses préférences. Il y a les partisans de l'obus qui contiendrait peu d'explosif et dont les parois seraient suffisamment résistantes pour assurer la perforation des cuirasses peu épaisses; il y a les partisans de l'obus qui contiendrait une grande quantité d'explosif, aurait des parois relativement minces, ne pourrait perforer que des tôles minces, mais dont l'effet meurtrier sur le personnel serait assuré par la déflagration épouvantable de la charge. Autrement dit, il y a les conservateurs qui croient certainement à la puissance des explosifs, mais qui croient indispensable de la combiner avec celle de la perforation, — et les radicaux qui font bon marché de la perforation et demandent toute la puissance de destruction à la grande quantité et aux effets certains de l'explosif.

Pour satisfaire les premiers, nos ingénieurs de l'artillerie navale ont imaginé un obus à petite capacité d'explosif qu'ils ont appelé *obus de semi-rupture*, qui contient 6 à 7 p. 100 d'explosif et doit éclater après avoir traversé les blindages. Il reste à satisfaire les seconds, ceux qui réclament un obus à grande capacité, semblable à l'obus *P*, c'est-à-dire contenant 20 à 25 p. 100 d'explosif et organisé de façon à éclater au choc. Le problème est loin d'être insoluble; mais il n'a pas été résolu, ni même abordé par notre artillerie navale dont toute la confiance va à l'obus de semi-rupture.

Nos ingénieurs ont donc décidé que le chargement en poudre noire des obus de rupture serait remplacé par de la mélinite et ils ont adopté en principe, pour l'artillerie des futurs bâtiments de combat, en particulier pour celle des cuirassés type *Danton*, un *obus alourdi* qui, en raison de sa plus grande longueur, contiendra plus d'explosif que l'obus actuel, dont sont approvisionnés les cuirassés type *Patrie* [1]. Dans les deux cas, ils ont hésité. Mais, sans parler de l'étude qu'ils auraient dû entreprendre d'un obus à 20 ou 25 p. 100 d'explosif, ils ne se sont préoccupés que tout récemment, et poussés par les officiers de Marine, d'établir de nouveaux obus à 10 p. 100, organisés comme métal et résistance de façon à pouvoir être tirés par les pièces, à grandes vitesses initiales et à fortes charges, de l'artillerie qu'ils créaient pour les bâtiments nouveaux. Les obus en fonte à 10 p. 100 de mélinite, dont ils avaient approvisionné nos escadres, il y a vingt ans, et qui nous donnaient alors une supériorité incontestable sur les autres puissances maritimes, sont pourtant, depuis plus de dix ans, inutilisables.

Personne n'ignore en effet que jamais, à bord de nos bâtiments les plus modernes, on n'a osé tirer un seul de ces obus. La nouvelle, qui fit tant de bruit, au début des affaires du Maroc, du bombardement de Casablanca par la *Gloire* tirant des obus à la mélinite, était fausse; seuls les petits croiseurs, tels que le *Galilée*, dont l'artillerie est précisément du modèle à faible vitesse initiale pour laquelle ils furent créés, ont pu, sans trop de danger, s'en servir pour le bombardement. Encore assure-t-on que le commandant d'un des croiseurs avait pris la précaution de faire diminuer la charge de poudre, afin de diminuer la pression et, par suite, les chances d'éclatement dans l'âme des pièces. C'est très vraisemblable et pareille mesure n'était que prudente, puisque, à cette époque, la sécurité de la poudre *B* était très discutée; il avait été reconnu, en particulier, qu'elle donnait lieu souvent à des pressions exagérées, dangereuses pour les canons eux-mêmes. Il faut louer sans réserve le courage de tous ceux qui partici-

1. L'obus actuel de 305 millimètres pèse 340 kg. 5 et contient 8 kg. 500 de mélinite; l'obus alourdi pèsera 440 kilogrammes et en contiendra 13 kg. 200; il va être expérimenté sur l'*Iéna*.

pèrent à ces tirs, les premiers qu'on eût osé exécuter à bord des bâtiments. Chacun resta à son poste, comme pour un tir ordinaire. Tout autres furent les précautions que l'artillerie elle-même crut devoir prendre, lors des expériences que l'on fit, en juin dernier, à bord du *Masséna*, de ces mêmes obus en fonte à la mélinite : les lots de poudre furent soigneusement choisis, les pièces furent évacuées et le feu communiqué à distance par l'électricité.

On ne peut donc pas dire que nos obus en fonte à la mélinite, utilisables seulement par les vieux bâtiments, offrent toute la sécurité désirable. En est-il autrement des obus en acier de semi-rupture, chargés également en mélinite, mais en proportion à peu près moitié moindre? Ces obus sont destinés aux canons les plus puissants et ils ont remplacé, dans les approvisionnements des bâtiments modernes, les obus en fonte à la mélinite. Sont-ils utilisables? — Oui, sans doute; mais ils ne sont pas encore au point, puisque, en décembre et janvier derniers, quatre obus de cette espèce éclataient au polygone de Gâvres : deux du calibre de 305 mm., dont un à l'intérieur même de la pièce, et deux du calibre de 194 mm.

Il est certain que les puissances étrangères poussent leurs études de ce côté et il est non moins certain qu'elles ont réussi, depuis longtemps déjà, à fabriquer des obus à 10 p. 100 d'explosif, comparables, mais supérieurs, à nos obus en fonte à la mélinite et qui peuvent être tirés dans les pièces les plus modernes. De fait, les Japonais en lancèrent à Tsoushima qui furent très meurtriers pour les Russes, si bien que beaucoup d'auteurs ne s'attardent pas à démontrer la supériorité de tactique de l'amiral Togo sur celle de l'amiral Rodjestvenski et, y croyant peu, considèrent que les fameuses valises à explosifs, les *portemanteaux* comme les surnommèrent les officiers russes, décidèrent, ce jour-là, de la victoire.

Mais parmi nos ingénieurs d'artillerie, les plus fervents de l'emploi des explosifs n'ont visé jusqu'ici qu'à l'utilisation des canons qu'ils ont construits et le problème qu'ils ont cherché à résoudre est le suivant : *Organiser un projectile qui contiendrait la quantité maxima d'explosif compatible avec la puissance des canons actuels et qui serait capable de perforer les cuirasses minces en éclatant au choc, quel que fût l'obstacle.*

Problème difficile assurément, nécessitant de nombreuses études de détail, tout particulièrement l'étude du mécanisme d'explosion, puis des expériences complètes de tir au polygone, en employant des canons de tous calibres et des plaques de blindage de diverses épaisseurs. Nos ingénieurs ont victorieusement résolu ce problème, dit-on, par le projectile de semi-rupture en acier. Mais la question véritable était la suivante : *Construire un canon qui posséderait une puissance suffisante pour conserver les chances d'atteindre des canons actuels, mais qui serait compatible avec l'adoption d'un projectile à grande capacité d'explosif éclatant au choc, quel que fût l'obstacle.*

L'augmentation des vitesses initiales et des puissances de perforation hypnotisant les esprits, nos artilleurs ont toujours en vue la destruction des tourelles et les brèches à la flottaison pour arriver à l'anéantissement du navire; ils affirment que la puissance de destruction d'un obus à explosif est liée intimement à sa puissance de perforation. Cela peut se démontrer par des expériences de polygone, et nous acceptons volontiers leur affirmation, mais la question est plus complexe. Il faudrait d'abord calculer les chances de perforation, puisque la perforation est la raison de la préférence que l'on accorde aux obus de semi-rupture sur l'obus à grande capacité. Or les chances de perforer sont toujours très réduites, en temps de guerre : dans l'équation du problème bien posé, on ne devrait donc les faire entrer qu'avec un faible coefficient. Au contraire, des obus à qui on ne demande que d'exploser au choc produisent, à chaque touché, des explosions dont la puissance est fonction de la quantité d'explosif qu'ils renferment. Ils ne déterminent pas d'avaries majeures, c'est vrai; les ceintures cuirassées leur défendent l'accès des entreponts, des machines, des chaufferies, des soutes à poudre, en un mot, de toutes les parties vitales du navire; mais, en dehors des avaries partielles, fort importantes, qu'ils produisent sur les coques imparfaitement cuirassées et sur les superstructures, ils sont, plus que les obus de perforation, capables de produire la crise qui met le bâtiment à la merci de son adversaire et en fait une proie sans défense contre les torpilleurs eux-mêmes qui n'ont qu'à se présenter pour lui donner le coup de grâce. Car les commotions que leurs explosions produisent sur les nerfs du

personnel enlèvent à celui-ci toute faculté d'agir. Les hommes, que les éclats n'ont pas atteints, sont incapables d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent et de se ressaisir dans l'intervalle de deux ouragans de feu. Dans les fonds du navire eux-mêmes, où le bruit des explosions arrive assourdi et qui sont à l'abri de la mitraille, les effets sont tout aussi terribles, car les gaz délétères qui ont envahi le pont sont rapidement entraînés dans les machines et les chaufferies où elles tuent lentement le personnel. C'est la désorganisation rapide et complète de tout ce qui fait l'âme d'un bateau; ses parties vitales sont intactes, il flotte, mais il est anéanti.

Ce fut là, sans aucune exagération, l'action des obus japonais à Tsoushima. Le capitaine de frégate Séménoff a décrit cette journée à bord du *Souvaroff*, le bâtiment sur lequel s'était concentré le feu de toute la ligne japonaise parce qu'il portait le pavillon de l'amiral Rodjestvenski :

Il me semblait que ce n'était plus des projectiles ordinaires qui frappaient nos flancs ou s'abattaient sur notre pont, mais bien des mines entières, et ces mines explosaient dès qu'elles rencontraient la moindre chose. Le plus petit obstacle trouvé sur leurs trajectoires, une rambarde, un étai de cheminée, une simple poulie de bossoir de canot, amenait un éclatement immédiat. Les plaques du bord extérieur et de la superstructure étaient déchirées, tordues en masses informes dont les éclats meurtrissaient le personnel. Les échelles de fer, en se repliant, prenaient des formes de roues; les canons, bien qu'indemnes, étaient arrachés de leurs affûts.

Un tel carnage n'aurait jamais pu être causé par le simple choc d'un projectile, encore moins par ses éclats : il ne pouvait provenir que d'une explosion extraordinairement puissante, et les Japonais avaient dû réaliser l'idée américaine qui avait fait mettre à bord du *Vesuvius* les fameux canons à la dynamite.

Et tout cela n'eût été que peu de chose si, en plus, ne s'était manifestée une élévation de température affreuse et un dégagement de feu liquide qui inondait tout. De mes yeux grands ouverts, je voyais sous le choc d'un obus jaillir d'une plaque d'acier une gerbe d'étincelles et je n'hésite pas à déclarer que si la plaque n'entrait pas en fusion, toute la peinture n'en était pas moins volatilisée, laissant le métal complètement décapé.

Des objets difficilement inflammables, tels que des hamacs ou des bailles pleines d'eau, placées en traverses sur plusieurs rangs, brûlaient instantanément d'une flamme brillante comme des torches allumées;

même avec des verres fumés on ne pouvait rien fixer tant était troublée et déformée la silhouette de toute chose par les vibrations de cette atmosphère infernale [1].

Le narrateur ajoute : « Ce n'était pas comme au 10 août! » Il avait assisté à bord du *Tsarevitch* à ce combat du 10 août où les deux adversaires n'employèrent que les projectiles de perforation ou des obus à faible charge et il le considérait plutôt comme une école à feu que comme une action de guerre...

***

L'Américain Gathmann avait imaginé une formidable torpille aérienne pesant 830 kilogrammes et contenant 320 kilogrammes d'explosif qu'on lançait dans un canon de 46 centimètres. Pour permettre à l'esprit de faire une comparaison, nous ferons remarquer que la charge d'un torpille de même diamètre n'est que de 100 kilogrammes et que celle d'un obus de semi-rupture de 46 cent. 1/2 ne dépasserait pas 35 kilogrammes. Les résultats mécaniques de l'obus Gathmann furent relativement peu considérables; dans leur rapport officiel, les Américains le constatent. L'étude des obus à grande capacité d'explosifs fut momentanément abandonnée. Mais les enseignements de Tsoushima, en fixant la véritable action de ces obus, ont incité les diverses puissances à reprendre les expériences; la marine française seule semble s'en désintéresser.

Nos officiers de l'artillerie navale, pour imposer aux officiers de marine le matériel qu'ils croient le plus propre à la guerre, ont toujours allégué l'insuccès de l'obus Gathmann. Tout au moins auraient-ils dû faire les études et les expériences comparatives qui pouvaient éclairer la Marine et lui permettre de fixer son choix; ils ont préféré s'abstenir. Ils n'ont accumulé essais sur essais pendant de longues années que pour trouver l'obus de semi-rupture qui répondait le mieux à leurs vues personnelles, tout en donnant satisfaction, au moins provisoi-

1. « L'Agonie d'un cuirassé », traduction du carnet de notes du commandant Séménoff pour le commandant de Balincourt.

rement, à ceux qui réclamaient des obus à explosifs. Ils conservent précieusement les obus de rupture qu'ils destinent aux cuirasses épaisses des ceintures de flottaison, arguant qu'en cas de combat rapproché, ils feraient des dégâts effrayants. Pourtant la bataille de Tsoushima leur suggère cette remarque : *la perforation des obus de rupture a été en général insuffisante.*

Il y a bien des chances pour qu'il en soit toujours ainsi dans les guerres navales, parce que trop de conditions doivent être réunies pour assurer la perforation complète, et surtout parce qu'elles sont difficiles à réaliser. Néanmoins, dans les cours d'artillerie de l'École supérieure de Marine, il n'est toujours question que de perforation : il est dit, par exemple, que « si l'allongement des projectiles est avantageux au point de vue du changement », — l'allongement est le seul moyen que l'on ait d'augmenter la charge d'explosif d'un calibre donné, — « il est désavantageux au point de vue de la perforation » ; et encore : « l'approvisionnement actuel devrait comporter uniquement des obus de rupture et de semi-rupture, mais il serait avantageux de remplacer cet ensemble par un projectile analogue à l'obus de rupture actuel, contenant plus d'explosif, parce que le projectile de rupture a plus d'action sur les plaques épaisses... »

On pourrait multiplier les citations de ce cours, qui montrent cette hantise de la perforation : les conséquences en sont incalculables ; inquiétantes dès aujourd'hui, elles le sont bien davantage pour l'avenir, en raison de la rapidité avec laquelle le matériel maritime progresse, des sommes énormes qui sont nécessaires pour changer les approvisionnements de projectiles et, ce qui est plus grave, du temps qu'il faut pour leur fabrication.

La possibilité de faire des tirs sur une coque aussi favorable à l'expérimentation que la coque de l'*Iéna* aurait dû inciter notre direction de l'Artillerie navale à reprendre les expériences d'obus à la mélinite en prenant comme point de départ un obus en acier à 10 p. 100 d'explosif et en augmentant les charges jusqu'à 20 ou 25 p. 100. Elle aurait eu le temps de fabriquer les lots nécessaires à ces expériences qui, pour être probantes, auraient dû être complètes. On a cru que ces expériences auraient lieu ; on parlait d'un lot d'obus à grande capacité fabriqués pour les cuirassés type *Danton* ; on disait

même que si l'état-major général n'avait commandé, pour ces cuirassés, que la moitié de l'approvisionnement en obus de rupture et de semi-rupture, c'est qu'il attendait les résultats des expériences pour fixer le choix du complément. Or pour les tirs sur l'*Iéna*, l'artillerie n'a fabriqué que des obus à 10 p. 100, et encore seulement pour le calibre 16 centimètres. Elle a d'ailleurs eu à peine le temps de les étudier, de telle sorte que les résultats des expériences ne pourront être acceptés qu'avec la plus grande circonspection; ce que l'on a cherché surtout c'est à compléter, pour des projectiles connus, réglementaires ou peu différents des projectiles réglementaires, les indications déjà fournies par les tirs du polygone de Gâvres. Ce n'est pas assez; cette cible qui nous avait coûté tant de vies humaines et pour l'aménagement de laquelle on avait dépensé des sommes considérables, cette cible, qu'il sera impossible de remplacer, aurait dû être utilisée avant tout, et même uniquement, pour résoudre le problème de l'obus à grande capacité d'explosif, qui est, sans doute, le problème le plus important de l'artillerie moderne.

Le *Duperré* du moins n'a pas sombré sans fournir à la Guerre des indications précieuses sur l'obus *P* et sans faire cesser les controverses et les incertitudes qui inquiétaient l'opinion. Car il y a en France deux camps nettement opposés sur la question des obus : d'un côté la Guerre, de l'autre, la Marine; la Guerre, qui a adopté, pour la défense des côtes, un obus à grande capacité et qui a en lui une confiance absolue, depuis qu'elle a acquis la preuve de sa puissance; la Marine qui, au contraire, ne croit qu'aux obus de perforation à faible charge d'explosif. Qui détient la vérité? Encore un coup, la bataille de Tsoushima n'est-elle pas l'action de guerre la plus propre à nous diriger dans une pareille incertitude? Voici les conclusions qu'elle a suggérées au commandant Séménoff :

La première école, dit-il (l'école des obus à faible capacité), nous conduit au projectile massif et à parois assez épaisses pour percer les cuirasses; mais la capacité de la chambre interne de l'obus diminuera en conséquence et il n'y rentrera que bien peu d'explosif; les fusées seront ainsi agencées que l'explosion sera retardée, jusqu'à ce que l'obus ait pénétré dans l'intérieur de la cible. Pour les avocats

de la deuxième théorie, l'épaisseur des parois doit être juste assez forte pour que l'éclatement ne survienne pas prématurément; mais alors la chambre intérieure et par suite la charge d'explosif en seront augmentées d'autant, et il faudra régler les fusées pour qu'elles puissent détoner au moindre choc. La première de ces théories est française et l'autre, anglaise : or, dans la dernière guerre, nous nous étions ralliés au premier mode de construction d'obus, tandis que les Japonais avaient adopté le second...

Si nos officiers de marine avaient été les maîtres chez eux, ils eussent exigé que la direction d'Artillerie s'attelât, dans la résolution du problème, à la méthode que nous avons exposée et qui comporte d'abord la recherche d'un projectile à grande capacité d'explosif, puis celle du canon approprié. Pour se refuser à toutes les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet, l'Artillerie a allégué deux raisons principales :

1° Les trajectoires les plus tendues sont celles qui comportent le plus de chances d'atteindre;

2° Ce sont les seules qui permettent un réglage rapide du tir.

Si aucune de ces raisons n'était réfutable, il faudrait renoncer aux projectiles à grande capacité, puisque la faible épaisseur de leur enveloppe ne permet pas de les lancer au moyen des fortes charges qui, seules, donnent, avec de grandes vitesses initiales, des trajectoires tendues. Mais la première n'est qu'une affirmation, et la seconde n'a pas grande valeur.

Pour la première, l'Artillerie base tout son raisonnement sur l'étendue des zones dangereuses qui, évidemment, est d'autant plus grande que les trajectoires sont plus tendues; mais elle oublie, parmi les données du problème, *toutes* les causes d'écart — et elles sont très nombreuses — qui influencent les tirs de bâtiment à bâtiment. Les zones dangereuses ne peuvent pas servir de mesure absolue aux chances d'atteindre ; elles ne leur sont que proportionnelles. Si donc, tenant compte de toutes les causes d'écart et dans les conditions d'une mer houleuse, on calcule les chances d'atteindre pour deux projectiles l'un lancé avec 600 mètres de vitesse initiale, l'autre avec 800 mètres, on trouve que : 1° *avec un bon réglage*, pour toutes les distances, l'avantage est à la plus faible vitesse initiale ; 2° *dans les conditions d'un mauvais réglage*, il y a égalité de chances aux grandes distances, et supériorité encore, pour la plus

faible vitesse, aux distances moyennes et petites. Les grandes distances considérées sont celles de 5 000 à 6 000 mètres et au-dessus; les petites distances, celles qui sont inférieures à 3 000 mètres.

Les conditions, que nous avons fixées, peuvent être considérées comme les conditions moyennes du tir à la mer : l'avantage de la vitesse initiale de 600 mètres est donc à peu près absolu.

Voyons les plus grandes facilités de réglage. Dans le cas des trajectoires tendues, il n'est pas douteux que plus les vitesses initiales seront grandes, plus faibles seront les durées de trajet, plus facile et plus rapide sera le réglage par l'observation des points de chute. Or la rapidité du réglage du tir aura, le jour du combat, une importance considérable, puisque l'escadre qui recevra les premiers coups sera immédiatement dans un état d'infériorité certain. Mais les différences de rapidité de réglage de deux tirs exécutés, l'un avec des vitesses initiales de 600 mètres, l'autre avec des vitesses de 800 mètres, sont faibles, même dans de simples écoles à feu où l'observation des points de chute n'est nullement gênée; sur le champ de bataille, elle s'atténuera encore.

Pourquoi donc les vitesses initiales voisines de 600 mètres, qui sont avantageuses au point de vue des chances à atteindre, qui n'ont qu'un inconvénient faible au point de vue du réglage du tir et qui, seules, permettent l'emploi d'un obus à grande capacité d'explosif tels que l'obus *P*, n'ont-elles pas encore été adoptées ? Pourtant les avantages d'une telle réforme, au point de vue du matériel, apparaissent comme considérables. Ils se résument en ceci : diminution du poids des canons et de tous leurs accessoires, diminution du prix de revient et, par suite, à tonnage égal, des bâtiments, augmentation du nombre de canons, de leurs approvisionnements, ou augmentation de la vitesse et du rayon d'action, etc. C'est toute une rénovation du matériel.

*
* *

Mais c'est précisément parce que c'est toute une révolution que personne n'ose l'entreprendre. Les ingénieurs d'artillerie

de toutes les nations, s'entraînant les uns les autres dans ce qu'ils croyaient la voie du progrès, ont créé des canons extrêmement perfectionnés qui sont le fruit d'études savantes et du labeur d'un grand nombre d'années : ils ne veulent pas s'avouer que si, réellement, l'avenir est aux projectiles à grande capacité d'explosif, leur œuvre est, pour ainsi dire, réduite à néant. Pourtant ce serait là une inéluctable conséquence : une conception nouvelle de la puissance des projectiles ferait décrier les canons à grande vitesse initiale, le produit le plus merveilleux de la métallurgie moderne, et nous ramènerait vers des types démodés, jusqu'à vingt-cinq ans en arrière !...

L'idéal du projectile à grande capacité d'explosif serait d'ailleurs celui qui exploserait aussi bien sur les superstructures que sur l'infrastructure située au-dessous de la ceinture cuirassée : outre que la cible serait *maxima*, un coup heureux dans l'infrastructure serait mortel. La Guerre compte l'obtenir en modifiant l'obus *P*; il n'est pas douteux que la nation qui, la première, le découvrira et transformera son artillerie en conséquence, obtiendra la suprématie sur mer. Dans cette voie, nous sommes la marine la plus en retard; nous avions un moyen de prendre de l'avance ; c'était de profiter de l'*Iéna* pour faire des expériences complètes : l'*Iéna* périra sans qu'elles aient été faites; il sera trop tard ensuite pour avoir des regrets.

★★★

ARÈNES SANGLANTES[1]

II

Quand la *señora* Angustias perdit son mari, le *señor* Juan Gallardo, ravaudeur fort estimé dans le quartier de la Feria[2], à Séville, et qui avait son échoppe sous un porche, elle le pleura avec la désolation qui convenait à la circonstance; mais, en même temps, dans le tréfonds de son âme, elle éprouva la secrète satisfaction que l'on ressent à être débarrassé d'un lourd fardeau et à se reposer après une longue marche.

— Le pauvre chéri! Que Dieu l'ait en sa gloire! Il était si bon, si laborieux!

En vingt ans de vie commune, ce mari ne lui avait pas donné d'autres ennuis que ceux dont n'était exempte aucune femme du quartier. Des trois pesetas qu'en moyenne il tirait chaque jour de son travail, il remettait l'une à la señora Angustias, pour les dépenses du ménage et pour l'entretien des enfants, et il gardait les deux autres pour ses menus plaisirs et pour ses frais de représentation. Il était bien obligé de répondre aux « politesses » de ses amis, quand ils l'invitaient à boire un verre, et le vin d'Andalousie, par la raison même qu'il est la gloire de Dieu, ne coûte pas bon marché. De plus, il lui fallait nécessairement aller aux courses de taureaux :

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

2. Grande rue qui passe près de l'église *Omnium sanctorum*, au nord de Séville, et qui est très fréquentée, surtout le jeudi, par les brocanteurs.

car un homme qui ne boirait ni n'assisterait aux courses de taureaux, pourquoi diable serait-il venu en ce monde?

La señora Angustias, qui était chargée de deux enfants, Encarnacion et Juanillo, devait s'ingénier et déployer de multiples talents pour subvenir aux besoins de la famille. Elle travaillait comme femme de ménage dans les maisons les plus aisées du quartier, s'occupait de couture pour les voisines, faisait le courtage des effets et des bijoux pour le compte d'une certaine brocanteuse de sa connaissance et roulait des cigarettes à la main pour les messieurs, ce qui lui rappelait le métier de sa jeunesse, au temps où le señor Juan, fiancé ardent et cajoleur, venait l'attendre à la sortie de la Fabrique de tabacs.

Jamais elle n'avait eu à se plaindre d'infidélités ou de mauvais traitements. Les samedis, lorsque, très tard dans la nuit, le ravaudeur revenait ivre à la maison, soutenu par des camarades, c'était l'allégresse et la tendresse qui revenaient dans la maison avec lui. La señora Angustias devait le faire entrer à force de bourrades, parce qu'il s'obstinait à rester sur la porte, à battre des mains et à entonner, d'une voie baveuse, quelque lente chanson d'amour dédiée à sa volumineuse compagne. Et quand la porte se refermait derrière lui, privant les voisins de ce sujet de réjouissance, le señor Juan, en pleine « cuite » sentimentale, s'obstinait à contempler les mioches déjà couchés, les embrassait, les inondait de grosses larmes; et il recommençait sa sérénade en l'honneur de la señora Angustias : — « Olé! la plus belle femme du monde! » — tandis que celle-ci, tout en le déshabillant et en le maniant comme un enfant malade, finissait par se dérider et par sourire.

C'était l'unique vice du défunt. Pauvre garçon! En fait de femmes et de jeu, pas ça! Cet égoïsme qui le portait à se bien vêtir tandis que les siens étaient en loques, cette inégalité dans le partage des produits de son travail, il les compensait par de généreuses initiatives. La señora Angustias se rappelait avec orgueil les jours de grande fête où son mari lui faisait mettre le foulard de Manille[1], qui avait été sa mantille de

1. *Pañolón de Manila.* — Le *pañolon* est un grand foulard que les femmes du peuple portent sur la tête en guise de mantille.

mariage, et, poussant les marmots devant lui, s'en allait à côté d'elle, coiffé du feutre clair de Cordoue et tenant à la main la canne à pomme d'argent, faire un tour aux Delicias[1], du même air qu'une famille de négociants de la *calle de las Sierpes*[2]. Les jours où l'on donnait des courses de taureaux à prix réduits, il lui offrait magnifiquement, avant d'aller au cirque, un verre de *manzanilla*[3] à *la Campana*[4] ou dans un café de la *Plaza Nueva*.

Mais, hélas! ces temps heureux n'étaient désormais, pour la pauvre femme, qu'un pâle et agréable souvenir. Le señor Juan devint phtisique et, pendant plusieurs années, son épouse dut lui donner des soins, faisant chaque jour de nouveaux prodiges d'industrie pour compenser la perte de la peseta que son mari ne pouvait plus lui remettre. Il finit par mourir à l'hôpital, résigné à son sort, convaincu que l'existence ne vaut rien sans *manzanilla* et sans taureaux; et son dernier regard fut un regard d'amour et de gratitude pour sa femme, comme s'il lui criait par les yeux : « Olé! la plus belle femme du monde!... »

Le veuvage n'empira point la situation de la señora Angustias; au contraire, il lui sembla que, débarrassée de cet homme qui, depuis deux ans, était pour elle une charge plus lourde que tout le reste de la famille, elle redevenait libre de ses mouvements. Femme énergique et de prompte résolution, elle assigna tout de suite une carrière à ses enfants. Encarnacion, qui avait déjà dix-sept ans, entrerait à la Fabrique de tabacs, où sa mère la ferait admettre par les bons offices d'amies de jeunesse qui étaient devenues surveillantes. Quant à Juanillo qui, depuis son enfance, avait passé toutes ses journées sous le porche à regarder travailler son père, il serait cordonnier, de par la volonté maternelle. Il fut donc retiré de l'école, où il avait appris à lire tant bien que mal, et, à l'âge

1. Le *paseo de las Delicias* s'étend le long du Guadalquivir, au sud de Séville. C'est une promenade très fréquentée.

2. « Rue des Serpents », tortueuse et très animée, où sont les principaux cafés de Séville.

3. Bon vin qui se récolte surtout à Sanlucar de Barrameda.

4. Rue qui relie les extrémités de la *calle de Tetuan* et de la *calle de las Sierpes*, du côté de la *Plaza del Duque de la Victoria*.

de douze ans, il entra comme apprenti chez un des meilleurs patrons de la ville.

Ce fut alors que commença le martyre de la pauvre mère : ah! ce gamin!... le fils de parents si honorables!... Presque tous les jours, au lieu de se rendre à la boutique, il s'en allait à l'abattoir avec une bande de polissons qui avaient pour lieu de rendez-vous un banc de l'*Alameda de Hercules*[1], et qui, au grand amusement des bouviers et des garçons d'abattoir, osaient essayer une passe de cape avec les bœufs, au risque de se faire renverser et piétiner neuf fois sur dix. La señora Angustias, qui veillait souvent, toute la nuit, l'aiguille en main, pour que le garçonnet fût décemment vêtu à l'atelier, pour qu'il eût toujours des effets propres, le trouvait à sa porte n'osant pas entrer, mais esclave de la faim qui l'empêchait de fuir, le pantalon en lambeaux, la veste souillée de boue, la face couverte de bosses et d'égratignures.

Aux meurtrissures traîtresses faites par le bœuf s'ajoutaient alors les giffles et les coups de manche à balai administrés par la mère. Mais le héros de l'abattoir supportait tout, à condition que la pitance ne lui fît pas défaut : — « Cogne, mais donne-moi à manger! » — Et, l'appétit excité par l'exercice violent, il engloutissait le pain dur, les haricots avariés, la morue pourrie, toutes les denrées de rebut que la besogneuse femme cherchait dans les boutiques pour sustenter à peu de frais sa progéniture.

Occupée toute la journée à frotter les parquets de logis étrangers, à peine, de temps à autre, pouvait-elle, dans la soirée, aller chez le patron de son fils pour lui demander si le gamin faisait des progrès. Or, quand elle revenait de la cordonnerie, elle était toujours bouillante de colère et se proposait de recourir aux plus effroyables châtiments. Presque jamais le chenapan ne mettait les pieds à l'atelier : il passait la matinée à l'abattoir, et, dans l'après-midi, en compagnie d'autres vagabonds, il encombrait l'entrée de la *calle de las Sierpes*, rôdant avec admiration autour des toreros sans engagement qui se réunissaient à la Campana, en *chaquetilla*[2] pincée à la

1. Promenade ombragée, dans la partie septentrionale de la ville.
2. Veste courte et collante que portent habituellement les toreros.

taille et chapeau flambant neuf, n'ayant qu'une peseta dans leur gousset et chacun vantant ses propres prouesses. Juanillo les contemplait comme des êtres d'une prodigieuse supériorité, enviait leur bonne mine et l'aisance galante avec laquelle ils faisaient la cour aux femmes. De penser qu'ils avaient tous chez eux un costume de soie brodé d'or et que, parés de ce costume, ils s'avançaient sous les yeux de la foule au son de la musique, cela lui donnait un frisson de respect.

Le fils de la señora Angustias avait été surnommé « le *Zapaterin*[1] » par ses amis loqueteux, et il était content d'avoir un sobriquet, comme presque tous les grands hommes qui se produisent dans l'arène : — il faut bien commencer par quelque chose ! — Il portait au cou un foulard rouge qu'il avait chipé à sa sœur, et, par-dessous sa casquette, ses cheveux lui retombaient sur les oreilles en grosses mèches qu'il lissait avec de la salive. Il voulait que ses blouses de coutil ne descendissent pas plus bas que la ceinture et eussent des plis nombreux. Quant aux pantalons, vieux restes de la garde-robe paternelle rajustés par la señora Angustias, il les exigeait très hauts de taille, avec les jambes larges et le fond bien collant ; et il pleurait d'humiliation lorsque sa mère refusait de se soumettre à ces exigences.

Une cape ! Posséder une cape de travail, et n'avoir pas besoin d'implorer de camarades plus heureux, pour quelques minutes, le prêt de l'étoffe désirée !... Chez lui, dans un cabinet, gisait, oublié, un vieux matelas aux entrailles vides. Un jour de détresse, la señora Angustias en avait vendu la laine. Le Zapaterin, profitant de l'absence de sa mère qui, à ce moment-là, était en journée chez un chanoine, resta enfermé, un matin, dans l'appartement. Avec l'ingéniosité du naufragé qui, livré à son initiative, doit se fabriquer à lui-même, dans une île déserte, tout ce dont il a besoin, il se tailla une cape de combat dans la toile humide et effilochée. Puis il fit bouillir dans un pot une poignée d'aniline rouge, achetée chez un droguiste, et plongea la vieille toile dans cette teinture. Après quoi, il admira son œuvre : une cape du plus vif écarlate, qui ferait bien des envieux dans les « capées » des villages !... Il ne lui

1. « Le petit cordonnier ».

manquait plus que d'être séchée, et Juanillo la mit au soleil, parmi le linge blanc des voisines. Mais le vent, balançant la toile ruisselante, fit qu'elle macula tout ce linge, et un concert de malédictions et de menaces, de poings crispés et de bouches injurieuses, obligea le Zapaterin à ramasser son manteau de gloire et à gagner le large, la face et les mains souillées de rouge comme s'il venait de commettre un meurtre.

La señora Angustias, femme forte, obèse et moustachue, qui n'avait pas peur des hommes et qui inspirait du respect aux femmes par ses résolutions énergiques, demeurait faible et découragée devant son fils. Que faire? Ses poings s'étaient vigoureusement escrimés sur tout le corps de ce polisson; nombre de manches à balai avaient été cassés sans résultat appréciable. Ce chenapan-là, disait-elle, avait la peau plus dure qu'un chien. Habitué, hors de chez lui, aux terribles coups de tête des bouvillons, au cruel piétinement des vaches, aux horions des bouviers et des garçons d'abattoir qui traitaient sans pitié cette racaille tauromachique, il considérait les raclées de sa mère comme un fait naturel, une continuation familiale de l'existence qu'il menait au dehors; il les acceptait sans la moindre velléité de s'amender, comme un écot à payer pour être nourri; et, tandis que les malédictions et les taloches maternelles pleuvaient sur ses épaules, il songeait au pain dur avec une délectation de famélique.

Dès qu'il avait apaisé sa faim, il profitait de la liberté que lui laissait la señora Angustias, obligée de s'en aller à son travail, pour s'enfuir de la maison.

A la Campana, ce noble agora de la tauromachie, où circulaient toutes les nouvelles intéressantes pour les aficionados, ses camarades lui fournissaient des renseignements qui le faisaient palpiter d'enthousiasme :

— Zapatarin, il y a course demain!...

Les villages de la province célébraient la fête de leurs saints patrons par des capées de taureaux déjà courus, et les petits toreros s'y rendaient avec l'espérance de pouvoir dire, au retour, qu'ils avaient manié la cape sur les arènes glorieuses d'Aznalcollar, de Bollullos ou de Mairena. Ils se mettaient en route, de nuit, la cape sur l'épaule, si c'était en été, ou enveloppés dans ladite cape, si c'était en hiver, l'estomac vide, et

parlant continuellement de taureaux. Si le voyage était de plusieurs jours, ils campaient, le soir, à la belle étoile, ou bien ils étaient admis, par charité, dans le fenil d'une ferme. Malheur aux raisins, aux melons et aux figues qu'ils rencontraient sur leur chemin, durant la belle saison! Leur seule inquiétude était qu'un autre groupe, une autre quadrille eût eu la même idée qu'eux et tombât dans le village pour leur faire concurrence.

Lorsqu'ils arrivaient au terme de leur voyage, les sourcils poudreux, la bouche sèche, éreintés, éclopés par la longue marche, ils se présentaient à la mairie. Le plus effronté, qui remplissait les fonctions de directeur, vantait à l'alcade le mérite de ses gens; et ils se déclaraient très satisfaits si la générosité municipale les logeait dans l'écurie de l'auberge et les régalait d'un pot-au-feu, parfaitement nettoyé quelques minutes plus tard.

Sur la place du village, close au moyen de chariots et de charpentes en planches, on lâchait de vieux taureaux, vraies forteresses de chair, couverts de croûtes et de cicatrices, aux cornes déchiquetées et énormes : — des bêtes que, depuis maintes années, on avait combattues dans toutes les fêtes de la province; de vénérables animaux « qui savaient le latin », connaissaient toutes les malices, étaient dans le secret de toutes les roueries tauromachiques. — De quelque lieu sûr, les gars du village asticotaient ces bêtes, et les spectateurs s'amusaient moins du taureau que des toreros venus de Séville. Ceux-ci déployaient les capes en flageolant sur leurs jambes; mais leur cœur était stimulé par les tiraillements de leur estomac. Culbute : joyeuses vociférations de l'assistance. Lorsqu'un d'entre eux, pris de panique soudaine, se réfugiait derrière les palissades, la cruauté campagnarde l'accablait d'insultes; on cognait sur ses mains cramponnées au bois de la clôture, on lui donnait des coups de bâton sur les cuisses, pour le forcer à sauter dans l'arène :

— Hue, poltron! Montre donc ta face au taureau, charlatan!

Parfois, quatre camarades emportaient de l'arène un des « maîtres », pâle comme une feuille de papier, les yeux vitreux, la tête pendante, la poitrine pareille à un soufflet crevé. Le

vétérinaire accourait, ne voyait pas de sang, rassurait tout le monde. Ce n'était qu'une commotion ressentie par le bonhomme, qui avait été lancé à plusieurs mètres de distance, puis était retombé par terre comme un paquet de linge sale. D'autres fois, c'était l'angoisse d'avoir été foulé aux pieds par une bête d'un poids énorme. On jetait au vaincu un seau d'eau sur la tête, et, quand il avait repris connaissance, on lui faisait boire un grand verre d'eau-de-vie de Cazalla. Un prince même n'aurait pas été mieux soigné. Ensuite le « maître » rentrait dans l'arène.

Quand le bouvier n'avait plus de taureaux à lâcher et que la nuit approchait, deux membres de la quadrille prenaient la meilleure cape qu'il y eût dans la compagnie, et, la tenant par les coins, allaient d'estrade en estrade solliciter une gratification. Sur l'étoffe rouge pleuvaient les pièces de billon, plus ou moins abondantes selon le plaisir qu'avaient fait aux habitants les prouesses des *diestros*; et ceux-ci reprenaient aussitôt le chemin de la ville, sachant bien qu'à l'auberge ils avaient épuisé leur crédit. En chemin, il n'était pas rare qu'ils se battissent pour le partage des sous noués dans un mouchoir.

Le reste de la semaine était employé à raconter ces exploits aux copains qui n'avaient pas été de l'expédition et qui ouvraient de grands yeux. Les jeunes héros vantaient leurs *veronicas*[1] de Garrobo, leurs *navarras*[2] de Lora ou la terrible *cogida* reçue à Pedroso, — imitant les airs et les attitudes des véritables professionnels qui, à quelques pas de là, se consolaient du manque d'engagement par toute sorte de hâbleries et de mensonges...

Une fois, la señora Angustias fut plus d'une semaine sans nouvelles de Juanillo. Enfin on lui annonça vaguement qu'il avait été blessé dans une capée au village de Tocina.

1. Passe très brillante où le torero, placé en face du taureau et ayant les pieds sur la même ligne que les pieds de devant de l'animal, l'attend de pied ferme, et, au moment où celui-ci fonce, l'écarte en portant la cape de côté.

2. Passe où le torero, ayant les pieds sur la même ligne que les pieds de devant de l'animal, étend presque entièrement la cape sur le sol, et, au moment où celui-ci fonce, la ramène vivement et la relève devant la tête du taureau.

— « Mon Dieu! où ce village-là pouvait-il bien être? comment y aller? » — Elle tint son fils pour mort, le pleura, se disposa à partir; au moment où elle allait se mettre en route, elle vit reparaître Juanillo pâle, faible, mais n'en parlant pas moins de son accident avec une joie mâle.

« Ce n'était rien : une piqûre dans une fesse, un trou qui avait plusieurs centimètres de profondeur... » Et, avec l'impudeur du triomphe, il voulait montrer la chose à tous les voisins, affirmait qu'on pouvait y enfoncer le doigt sans arriver au fond. Il était fier de la puanteur d'iodoforme qu'il répandait sur son passage, et il se félicitait des attentions avec lesquelles on l'avait soigné dans ce village, lequel, à l'en croire, était le meilleur de toute l'Espagne. Les habitants les plus riches, comme qui dirait l'aristocratie, s'étaient intéressés à son sort; l'alcade était venu le voir et lui avait payé le voyage de retour. Juanillo avait encore dans sa poche trois douros, qu'il remit à sa mère avec une générosité de grand homme. Toute cette gloire, à quatorze ans!... Et sa joie fut encore plus grande quand, à la Campana, quelques toreros — des toreros pour tout de bon! — daignèrent faire attention au gamin et lui demandèrent comment allait sa blessure.

Après cet accident, il ne retourna plus à la boutique de son patron. Il savait maintenant ce que c'était que les taureaux. Sa blessure avait servi à le rendre plus audacieux. Être torero, rien que torero! La señora Angustias renonça aux corrections, que désormais elle jugeait inutiles. Elle fit comme si son fils n'existait plus. Lorsqu'il se présentait à la maison, le soir, à l'heure où sa mère et sa sœur soupaient ensemble, elles le servaient sans lui adresser la parole et elles essayaient de l'accabler par leur mépris; — mais cela ne gênait en rien sa mastication. — S'il arrivait trop tard, elles ne lui gardaient pas même une croûte de pain, et il devait s'en retourner comme il était venu.

Avec d'autres gamins aux yeux vicieux, mélange confus d'apprentis criminels et de futurs toreros, il était l'un des noctambules de l'*Alameda de Hercules*. Les voisines le rencontraient quelquefois dans les rues, causant avec de petits jeunes gens dont la présence faisait rire les femmes, ou avec de graves messieurs à qui la médisance donnait des sobriquets

de filles. Il y avait des moments où il vendait des journaux; pendant les grandes fêtes de la semaine sainte, il offrait des caramels aux dames assises sur la place de San Francisco; en temps de foire, il errait dans le voisinage des hôtels, à la recherche d'un « Anglais », — pour lui, tous les étrangers étaient des Anglais, — avec l'espoir de lui servir de guide.

— Milord, je suis torero, — disait-il aussitôt qu'il apercevait une figure exotique, comme si cette qualité professionnelle était pour les étrangers une indiscutable recommandation.

Et, afin de prouver son identité, il ôtait sa casquette et rejetait en arrière sa *coleta*, — une mèche d'un empan qu'il portait dressée au sommet de la tête.

Il avait pour compagnon de misère Chiripa[1], gamin du même âge que lui, petit de corps, aux yeux malicieux, sans père ni mère, qui vagabondait dans Séville depuis qu'il avait l'âge de raison et qui exerçait sur Juanillo l'autorité de l'expérience. Chiripa avait une joue coupée par la cicatrice d'un coup de corne, et le Zapaterin considérait cette marque comme beaucoup plus honorable que son invisible blessure.

Quand, à la porte d'un hôtel, quelque voyageuse éprise de couleur locale causait avec les petits toreros, admirait leurs *coletas*, s'extasiait au récit de leurs blessures et finissait par leur donner de l'argent, Chiripa disait sur un ton sentimental :

— Ne le donnez pas à lui, qui a encore sa mère. Mais moi, je suis seul au monde... Ah! quand on a une mère, on ne connaît pas son bonheur!

— C'est vrai... c'est vrai..., — gémissait Juanillo.

Au surplus, cet attendrissement n'empêchait pas Juanillo de continuer son existence irrégulière, de ne faire chez la señora Angustias que de rares apparitions et d'entreprendre parfois des voyages loin de Séville.

Chiripa était passé maître en l'art de vivre d'expédients. Les jours de course, il sentait naître en lui le ferme propos d'entrer au cirque avec son camarade, et, pour y réussir, il avait recours à divers stratagèmes : escalader les murs, se glisser parmi la foule, attendrir les employés par d'humbles

1. « Raccroc »; — se dit proprement, au jeu de billard, d'un carambolage fait par hasard plutôt que par adresse.

supplications. Une fête tauromachique qu'ils ne verraient pas, eux, des gens du métier!...

Lorsqu'il n'y avait point de capée dans les villages de la province, ils allaient lancer leur loque aux bouvillons des pâtures de Tablado. Mais ces attraits de la vie de Séville ne suffisaient pas à satisfaire leur ambition. Chiripa avait couru le monde, et il parlait à son camarade des belles choses qu'il avait vues dans de lointaines provinces. Nul mieux que lui ne savait voyager gratis, en se coulant furtivement dans les trains. Le Zapaterin s'extasiait à écouter les descriptions que l'autre lui faisait de Madrid, cette ville de rêve où il y avait un cirque qui était pour ainsi dire la cathédrale de la tauromachie.

Un jeune homme riche, pour se moquer d'eux, leur dit, à la porte d'un café de la *Calle de las Sierpes*, qu'ils gagneraient beaucoup d'argent à Bilbao, parce que les toreros n'y abondaient point comme à Séville; et les deux garnements entreprirent ce voyage, le gousset vide, sans autre bagage que leurs capes, — de vraies capes qui avaient appartenu à des toreros de cartel, guenilles hors d'usage achetées pour quelques réaux[1] dans une friperie.

Ils s'introduisaient avec précaution dans un wagon, se cachaient sous les banquettes; mais la faim et d'autres nécessités les obligeaient à révéler leur présence aux voyageurs; et ceux-ci finissaient par compatir à leur situation, riaient de leurs étranges mines, de leurs *coletas*, de leurs capes, et leur offraient charitablement les restes de leurs provisions. Lorsque, dans une gare, un employé leur donnait la chasse, ils couraient de voiture en voiture ou essayaient d'escalader les toits et de s'y tapir en attendant que le train se remît en marche. Maintes fois on les surprit, on leur tira les oreilles, on leur administra force gifles, force coups de pied; et ils durent rester sur le quai de quelque station perdue, tandis que le train s'éloignait comme une espérance qui s'évanouit. Alors ils attendaient le passage d'un autre train, bivouaquant en plein air; et, s'ils se voyaient surveillés de trop près, ils gagnaient pédestrement la station suivante, mar-

1. Le réal vaut 0 fr. 25.

chant à travers champs, avec l'espoir d'être plus chanceux.

Ils arrivèrent ainsi à Madrid, après plusieurs jours d'un voyage varié par de longs arrêts et par de nombreuses taloches. Dans la rue de Séville et à la *Puerta del Sol*, ils admirèrent les groupes de toreros sans engagement, êtres supérieurs auxquels ils osèrent demander, vainement, une aumône pour continuer leur voyage. Un garçon d'arènes, qui était Andalou, eut pitié d'eux, leur permit de dormir dans les écuries, et leur procura même le plaisir d'assister à une course de novillos dans le fameux cirque, qui leur parut moins imposant que celui de leur pays natal.

Effrayés de leur propre audace et voyant reculer de plus en plus le terme de leur voyage, ils revinrent à Séville par le même moyen qu'ils y étaient allés. Mais ils avaient pris goût aux voyages faits clandestinement en chemin de fer. Depuis lors, quand ils entendaient parler de fêtes qui se célébreraient dans les bourgs lointains de l'Andalousie par la capée traditionnelle, ils se mettaient en route. Ils allèrent ainsi jusque dans la Manche et l'Estramadure, et, si leur malchance les obligeait à faire le chemin à pied, ils demandaient asile dans les maisons des paysans, gens crédules et d'humeur accueillante, qu'ils étonnaient par leur sagesse, par leur audace, par leurs intarissables mensonges, leur faisant croire qu'ils étaient de vrais toreros.

Cette existence errante les amenait à employer des ruses d'hommes primitifs, afin de satisfaire leurs besoins. Dans le voisinage des fermes, ils rampaient sur le ventre pour aller voler les légumes sans être vus. Ils se tenaient à l'affût pendant des heures entières, guettant l'imprudence d'une poule isolée, lui tordaient le cou et continuaient leur route; puis, à l'étape, ils allumaient un feu de bois sec, flambaient la pauvre volatile et l'avalaient à moitié crue, avec une voracité de jeunes sauvages. Ils redoutaient les chiens de garde plus que les taureaux : c'étaient des bêtes difficiles à combattre, qui s'élançaient sur eux en leur montrant les crocs, rendus furieux par leur mine exotique et flairant en leurs personnes des ennemis de la propriété.

Souvent, lorsqu'ils dormaient à la belle étoile, dans le voisinage d'une station, en attendant le passage d'un train,

une paire de gardes civils[1] s'approchait d'eux. A l'aspect du baluchon rouge qui servait d'oreiller à ces vagabonds, les soldats de l'ordre se tranquillisaient; ils leur soulevaient doucement la casquette, et, découvrant l'appendice chevelu de la *coleta*, ils s'éloignaient en riant, sans pousser plus avant leur enquête : ce n'étaient pas de petits larrons, c'étaient des aficionados qui s'en allaient à une capée... Et la raison de cette tolérance, c'était un mélange de sympathie pour le spectacle national et de respect à l'égard de l'obscur avenir : — qui pouvait savoir si, par la suite, l'un de ces gars dépenaillés, suant la misère, ne deviendrait pas une « étoile de l'art », un grand homme qui tuerait des taureaux en l'honneur des rois, qui vivrait comme un prince, et dont les prouesses et les mots seraient rapportés dans les gazettes?...

Une après-midi, en Estramadure, pour émerveiller davantage la rustique assistance qui applaudissait les fameux toreros « venus exprès de Séville », les deux gamins voulurent mettre les banderilles à un vieux taureau bravache. Juanillo planta ses bâtons à la bête, puis s'arrêta près d'une estrade, pour jouir de l'ovation populaire qu'on lui décernait sous forme de terribles tapes sur les épaules et d'offres de boire un coup. Soudain des exclamations d'horreur l'arrachèrent à l'ivresse de la gloire : Chiripa n'était plus sur le sol de l'arène; il n'y restait de lui que les banderilles roulées dans la poussière, une sandale et la casquette. Le taureau s'agitait, irrité comme devant un obstacle, et il secouait, accroché à l'une de ses cornes, un paquet[2] de nippes qui ressemblait à un pantin. Ce paquet informe, agité par de violents coups de tête, sauta en l'air et lâcha un jet de sang; mais, avant de retomber à terre, il fut rattrapé par l'autre corne qui, à son tour, le ballotta longuement. Enfin le pauvre paquet s'abattit sur le sol et y resta flasque, inerte, ruisselant comme une outre percée d'où le vin fuit à gros bouillons.

Le bouvier, avec ses *cabestros*[3], fit rentrer le taureau dont

1. La *guardia civil* espagnole est l'équivalent de notre gendarmerie.

2. *Bulto* : — on désigne sous ce nom tout objet, soit vivant, soit inanimé, contre lequel s'exerce la rage du taureau.

3. Littéralement, « licous » : — bœufs dressés, que les taureaux sont accoutumés à suivre docilement, et qu'on introduit dans l'arène lorsqu'on veut ramener au *toril* une bête de combat.

personne n'osait s'approcher, et le malheureux Chiripa fut emporté sur un matelas à l'*ayuntamiento*[1], dans un réduit qui servait de prison. Son camarade l'y vit, la face blanche comme du plâtre, les yeux opaques, le corps tout rouge du sang que ne pouvaient arrêter les linges trempés dans le vinaigre, unique remède duquel on disposât.

— Adieu, Zapaterin! — soupira le mourant. — Adieu, Juanillo!

Et ce fut tout. Consterné, le camarade du mort revint à Séville, hanté en chemin par ces yeux vitreux, par ces adieux lamentables. Il avait peur. Une vache, qui serait sortie au pas d'une cour de ferme, l'aurait mis en fuite. Il pensait à sa mère et aux sages conseils qu'elle lui avait prodigués. Ne valait-il pas mieux se consacrer à la cordonnerie et vivre en paix? Ces bons propos durèrent tant qu'il fut seul.

Mais, rentré à Séville, il subit bientôt l'influence du milieu. Ses amis l'entourèrent, voulurent savoir de lui tous les détails de la catastrophe. A la Campana, les toreros professionnels le pressaient de questions, se rappelaient avec pitié ce petit vaurien qui leur avait si souvent fait des commissions. Juan, enhardi par de telles marques d'estime, donnait carrière à ses facultés imaginatives, racontait comment il s'était précipité sur le taureau, dès qu'il avait vu son pauvre camarade blessé, comment il avait empoigné la bête par la queue, — et maintes autres prouesses en dépit desquelles ce pauvre Chiripa s'en était allé de ce monde...

La peur s'évanouit. Torero, rien que torero! Puisque d'autres l'étaient, pourquoi ne le serait-il pas? Il songeait aux haricots avariés et au pain dur de sa mère, aux humiliations que lui coûtait chaque pantalon nouveau, à la faim, inséparable compagne de la plupart de ses expéditions. Au surplus, il éprouvait une forte convoitise de la jouissance et du luxe : il regardait avec envie les calèches et les chevaux; il s'arrêtait, pensif, aux portes des maisons opulentes, et, à travers les *cancelas*[2], contemplait les *patios*, d'une somptuosité orientale,

1. La mairie.

2. Nom andalou des portes grillées qui, sous le porche d'une maison, ferment l'entrée du *patio*. — Le *patio* est une cour intérieure, ordinairement entourée de galeries, comme un cloître.

avec leurs portiques en carreaux de faïence, leurs dallages de marbre, leurs fontaines gazouillantes qui égrenaient jour et nuit sur la vasque entourée de feuillages verts un jet de perles. Son sort était décidé. Tuer des taureaux ou mourir; être riche, et que les journaux parlassent de lui, et que les gens le saluassent, dût-il payer de sa vie ce bonheur! Il méprisait les emplois inférieurs du métier. Il voyait les banderilleros s'exposer autant que les matadors pour trente douros par course, et, après une existence de fatigues et de coups de corne, arriver à la vieillesse sans autre avenir que de monter quelque misérable boutique avec les économies péniblement amassées ou d'obtenir un emploi à l'abattoir. Plusieurs d'entre eux mouraient à l'hôpital; et il y en avait beaucoup qui demandaient l'aumône à leurs collègues jeunes. Au diable les banderilles! au diable le long apprentissage où l'on subit pendant des années le despotisme d'un maître! Tuer des taureaux tout de suite, entrer tout de suite dans l'arène comme espada.

Le malheur du pauvre Chiripa donnait à Juanillo un certain ascendant sur ses camarades, et il put former une quadrille de loqueteux qui l'accompagnaient dans les capées des villages. On le respectait parce qu'il était le plus courageux et le mieux vêtu. Quelques filles de mœurs légères, séduites par la virile beauté du Zapaterin, qui allait déjà sur ses dix-huit ans, et par le prestige de sa *coleta,* se disputaient, dans une bruyante rivalité, l'honneur de donner leurs soins à son élégante personne. En outre, il comptait sur un protecteur, ancien magistrat qui avait un faible pour la société des jeunes toreros; et l'intimité de son fils avec ce vieillard fâchait la señora Angustias, qui retrouvait pour la qualifier les plus vilains mots appris au temps où elle était ouvrière à la Fabrique de tabacs.

Le Zapaterin se pavanait dans des complets de drap anglais bien ajustés à la sveltesse de sa taille, portait toujours des chapeaux flambants neufs. Les « associées » veillaient avec un soin scrupuleux à la blancheur de ses cols et de ses plastrons de chemise; et, certains jours, il exhibait sur son gilet une chaîne d'or en plaqué, prêtée par son respectable ami, et qui avait déjà paré la poitrine d'autres « petits débutants ».

Il fréquentait les vrais toreros; il avait le moyen de payer

des verres aux vieux péons qui lui racontaient les exploits des maîtres fameux. On tenait pour certain que des protecteurs travaillaient en faveur de ce « gamin », et qu'à la première occasion il pourrait débuter dans une *novillada* au cirque de Séville.

Déjà le Zapaterin était matador. Un jour, à Lebrija, comme on venait de lâcher dans l'arène un jeune taureau très vif, ses compagnons l'avaient excité à tenter le jeu suprême : « Oserais-tu lui allonger l'estocade? » Et il lui avait allongé l'estocade. Ensuite, enhardi par la facilité avec laquelle il était sorti de l'épreuve, il accourut à toutes les capées pour lesquelles on annonçait la mise à mort d'un *novillo* et à toutes les fermes où l'on combattait et où l'on tuait des bêtes.

Le propriétaire de la Rinconada, riche métairie où il y avait de petites arènes, était un enthousiaste qui tenait table ouverte et pailler disponible pour tous les aficionados faméliques qui viendraient l'amuser en combattant ses bêtes. Juanillo, dans un moment de misère, y alla avec d'autres camarades, pour manger à la santé de l'hidalgo rural, fût-ce au prix de quelques culbutes. Ils arrivèrent à pied, après deux journées de marche, et le propriétaire, à la vue de cette bande poudreuse, dit solennellement :

— Celui qui se comportera le mieux, je lui paierai son billet pour retourner à Séville en chemin de fer.

Le propriétaire de la métairie passa deux jours à fumer sur le petit balcon de ses arènes, tandis que les jeunes gars de Séville combattaient ses bouvillons et se faisaient plus d'une fois attraper et piétiner.

— Ça ne vaut rien, farceur! — disait-il, après une passe de cape mal exécutée.

— Relève-toi donc, grand poltron! — criait-il, quand un des gars demeurait étendu sur le sable, après que le taureau lui avait passé sur le corps. — Est-ce qu'il faudra t'apporter un verre de vin pour te guérir de la venette?

Le Zapaterin tua un bouvillon si fort au goût du propriétaire que celui-ci le fit asseoir à sa table, tandis que les camarades restaient dans la cuisine avec les bouviers et les garçons de labour, plongeant la cuiller de corne dans la marmite fumante.

— Tu as gagné ton retour en chemin de fer, mon mignon. Tu iras loin, si le cœur ne te manque pas. Tu as des moyens.

Le Zapaterin, en montant dans un compartiment de seconde classe pour revenir à Séville, tandis que sa quadrille faisait la route à pied, se dit qu'une vie nouvelle commençait pour lui et jeta un regard de convoitise sur l'immense métairie, sur ces vastes olivaies, sur ces champs de blé, sur ces moulins, sur ces prés à perte de vue, où paissaient des milliers de chèvres et où ruminaient, immobiles, les pattes ramassées sous le ventre, quantité de taureaux et de vaches... Quelle richesse! Ah! s'il arrivait un jour à posséder un domaine comme celui-là!...

La renommée des hauts faits qu'il avait accomplis dans les *novilladas* des villages parvint jusqu'à Séville et attira sur lui l'attention de ces amateurs inquiets et insatiables qui espèrent toujours voir un nouvel astre éclipser les anciennes étoiles.

— Il paraît que ce garçon-là promet, — disaient-ils, quand ils le voyaient passer dans la *calle de las Sierpes*, à pas menus, les bras balancés avec affectation. — Il faudra le voir sur le vrai terrain.

Pour eux et pour le Zapaterin, le vrai terrain, c'était l'arène de Séville. Le gaillard ne demandait pas mieux que de se rencontrer face à face avec cette vérité-là. Son protecteur avait acheté pour lui un costume de gala passablement défraîchi, défroque d'une espada sans renom. Une course de *novillos* s'organisa, pour une œuvre de bienfaisance, et des amateurs influents, amis des nouveautés, obtinrent qu'on l'admît au programme, gratuitement, à titre de matador.

Le fils de la señora Angustias ne voulut pas que l'on imprimât sur les affiches ce surnom de « Zapaterin », qu'il désirait faire oublier. Pas de sobriquet, et moins encore de bas emplois. Il entendait bien se faire connaître sous son vrai nom de famille, être « Juan Gallardo », et que nul surnom ne rappelât sa trop modeste origine aux grands personnages qui, dans l'avenir, seraient indubitablement ses amis.

Tout le quartier de la Feria vint en masse à la course, avec une ferveur turbulente et patriotique. Les habitants de la Macarena[1] aussi s'intéressèrent à la chose, et tous les quartiers

1. Faubourg qui fait suite à la rue de la Feria.

ouvriers se laissèrent gagner par l'enthousiasme. Certains amateurs, desquels on respectait les décisions, souriaient de complaisance. Sans doute, ce garçon avait encore beaucoup à apprendre; mais il avait du courage et de la bonne volonté, ce qui est l'essentiel.

— Au surplus, il commence à tuer pour tout de bon. Ce n'est plus de la frime.

Pendant la course, les bonnes filles qu'il avait pour amies se démenaient, ivres d'enthousiasme, avec des contorsions d'hystériques, les yeux mouillés de larmes, bavant d'émotion, épuisant en plein jour le vocabulaire des mots amoureux qu'elles réservaient ordinairement pour la nuit. L'une jetait son châle dans l'arène; une autre, pour faire mieux, y ajoutait sa camisole et son corset; une troisième allait jusqu'à se dépouiller de sa jupe; — et les spectateurs les empoignaient en riant pour les empêcher de se jeter elles-mêmes dans l'arène ou de rester en chemise.

De l'autre côté du cirque, le vieux magistrat souriait, attendri, dans sa barbe blanche, admirant béatement la bravoure du « petit » et le bon air qu'il avait sous le costume de gala. Mais, lorsqu'il vit son protégé roulé par le taureau, il se renversa en arrière comme s'il allait s'évanouir. Ça, c'était trop fort pour lui!

Sur la seconde barrière se pavanait orgueilleusement le mari d'Encarnacion, sœur du jeune matador, — un sellier nommé Antonio, établi en boutique dans le faubourg de la Macarena, homme prudent, ennemi de la vie de bohême, qui, épris des grâces de la cigarière, s'était marié avec elle, mais à la condition expresse de n'avoir pas de relations avec ce *maleta* de Juan. C'est pourquoi le jeune Gallardo, offensé de la froide mine que lui faisait son beau-frère, ne s'était pas risqué à mettre le pied dans la boutique et n'avait pas cessé de lui dire « vous », lorsque, dans l'après-midi, il lui était arrivé de le rencontrer chez la señora Angustias.

— Je vais voir comment on lapidera d'oranges ton voyou de frère, — avait-il dit à sa femme en partant pour le cirque.

Et maintenant, de sa place, il saluait le *diestro*, l'appelait « Juaniyo », le tutoyait; et il se gonfla d'orgueil quand le

novillero, attiré à force de cris, finit par l'apercevoir et lui répondit en le saluant avec son estoc.

— C'est mon beau-frère! — proclamait le sellier, pour se faire admirer de ses voisins. — J'ai toujours pensé que ce petit-là deviendrait quelqu'un dans l'art tauromachique. Ma femme et moi, nous avons beaucoup fait pour lui...

Le retour fut triomphal. La foule se rua sur Juanillo comme si, dans les démonstrations de son enthousiasme, elle allait le dévorer. Heureusement que le beau-frère Antonio était là pour mettre de l'ordre, pour couvrir le jeune homme de son corps et l'amener jusqu'à la voiture de louage où il s'assit à côté de lui.

Lorsqu'ils arrivèrent au pauvre logis du quartier de la Feria, la voiture était suivie d'une foule nombreuse qui, à la façon d'une manifestation populaire, poussait des vivats et faisait sortir les gens sur leurs portes. La nouvelle des succès remportés aux arènes était arrivée avant le *diestro*, et les habitants accouraient pour le voir de près et pour lui serrer la main.

La señora Angustias et sa fille se tenaient sur le seuil de leur maison. Le sellier saisit presque Juan dans ses bras pour le faire descendre, jaloux de le monopoliser, criant et gesticulant, au nom de la famille, pour empêcher que personne le touchât, comme si c'était un malade.

— Le voici, Encarnacion! — dit-il en le poussant vers sa femme. — Mieux que n'aurait fait Roger de Flor[1] en personne!

Et Encarnacion n'eut pas besoin d'en demander davantage : car elle savait que son mari, en vertu de lointaines et confuses lectures, considérait ce personnage historique comme le résumé de toutes les perfections humaines, et qu'il ne se permettait de mêler son nom qu'à des événements prodigieux.

Des voisins qui revenaient de la course félicitèrent galam-

1. Célèbre aventurier du moyen âge, originaire d'Allemagne, établi à Brindes, dans le royaume de Naples. Il conduisit de Messine à Constantinople une expédition de Catalans et d'Aragonais, obtint de l'empereur Andronic II les premières dignités de l'empire, alla guerroyer contre les Turcs, sur lesquels il remporta de grandes victoires; mais, rappelé traîtreusement à Andrinople par Michel Paléologue, fils aîné de l'empereur, il fut décapité dans un banquet avec cent trente chevaliers et capitaines.

ment la señora Angustias et lui dirent, en contemplant dévotement sa panse volumineuse :

— Bénie soit la mère qui a enfanté un garçon si brave!

Ses amies l'étourdirent de leurs exclamations :

— Quel bonheur! Et combien ton fils va gagner d'argent!...

Les yeux de la pauvre mère trahissaient l'ahurissement et le doute. Était-ce bien son Juanillo qui faisait ainsi courir les gens d'admiration? Est-ce qu'ils étaient tous devenus fous?... Mais soudain elle se précipita sur lui, comme si le passé avait cessé d'être, comme si ses ennuis et ses colères n'avaient été qu'un rêve, comme si elle reconnaissait enfin sa honteuse erreur. Ses bras énormes et flasques s'enroulèrent au cou du torero, dont une joue fut trempée de ses larmes :

— Mon enfant!... Juaniyo!... Si ton pauvre père te voyait!...

— Ne pleurez pas, mère : aujourd'hui, c'est jour d'allégresse. Vous allez voir! Si Dieu veut que j'aie de la chance, je vous aurai une maison, et vos amies vous verront en carrosse, et vous porterez un foulard de Manille qui fera perdre la tête à bien des gens.

Le sellier accueillit ces projets de grandeur par des signes d'approbation adressés à sa femme, laquelle n'était pas encore revenue de la surprise que lui avait causée le changement radical constaté par elle dans les manières de son mari :

— Oui! Si ce garçon-là veut s'en donner la peine, il fera tout ce qu'il annonce... Il est extraordinaire. Mieux que Roger de Flor en personne!...

Ce soir-là, dans les cabarets des faubourgs et dans les cafés, on ne parla que de Gallardo :

— Le torero de l'avenir!... Aussi merveilleux que les roses!... Un gamin qui rabattra le plumet à tous les califes de Cordoue.

Et ces affirmations exprimaient le latent orgueil de Séville, en perpétuelle rivalité avec Cordoue, qui n'est pas moins féconde en bons toreros.

A partir de ce jour, l'existence de Gallardo changea du tout au tout. Les jeunes gens de bonne famille le saluaient, le faisaient asseoir avec eux sur la terrasse des cafés. Les charitables filles qui jusqu'alors l'avait nourri et qui prenaient soin

de sa toilette, furent peu à peu écartées avec un aimable dédain. Le vieux protecteur lui-même s'éloigna prudemment, après avoir reçu de son protégé quelques affronts, et il reporta sa tendre amitié sur d'autres « petits » qui débutaient.

L'entreprise du cirque recherchait Gallardo, le cajolait comme s'il eût déjà été un homme célèbre. Quand on mettait son nom sur l'affiche, le succès était certain : salle comble. Le menu peuple applaudissait avec enthousiasme « le gamin de la señora Angustias », prônait sa valeur. La renommée du nouveau matador se répandit bientôt dans toute l'Andalousie. Dès lors le sellier, sans que personne eût requis ses services, se mêla de tout et se constitua le défenseur des intérêts de son beau-frère. Antonio, qui, à l'en croire lui-même, était un homme de tête et fort expérimenté en affaires, voyait déjà le chemin tout tracé devant lui :

— Ton frère — disait-il à sa femme, le soir, en se couchant à côté d'elle — a besoin d'avoir près de lui un homme pratique qui administre ses intérêts. Crois-tu qu'il ne ferait pas bien de me prendre comme fondé de pouvoir? Pour lui, ce serait une excellente chose. Mieux que Roger de Flor en personne!... Et pour nous...

Le sellier contemplait en imagination les gains énormes qu'allait faire Gallardo, et il songeait aussi aux cinq enfants que lui avait déjà donnés Encarnacion, sans compter ceux qui ne manqueraient pas de venir encore : car c'était un homme d'une inlassable et prolifique fidélité conjugale. Qui sait si la fortune de l'oncle ne serait pas finalement pour les neveux?...

Pendant un an et demi, Juan tua des *novillos* sur les meilleures « places » d'Espagne. Sa renommée s'était propagée jusqu'à Madrid; et les amateurs de la capitale furent curieux de connaître « ce gamin de Séville », dont les journaux parlaient si souvent et que vantaient les connaisseurs andalous.

Gallardo, escorté par un groupe de fervents compatriotes qui résidaient à Madrid, se pavana sur le trottoir de la rue de Séville[1], près du Café anglais. Les filles de mœurs faciles souriaient de ses propos galants et avaient les yeux fascinés par la lourde chaîne d'or et par les gros diamants qu'il avait acquis

1. Cette rue, qui va de la *calle de Alcalá* à la *carrera de San Jeronimo*, est le rendez-vous habituel des toreros.

avec ses premiers gains ou pris à crédit sur ses gains futurs. Un matador doit montrer qu'il a de l'argent plus qu'il ne lui en faut, par la parure de sa personne et par les invitations prodiguées à tout le monde. Ils étaient loin, les jours où, avec le pauvre Chiripa, il vagabondait sur ce même trottoir, craignant la police, contemplant les toreros de ses yeux émerveillés, recueillant précieusement les bouts de leurs cigares !

A Madrid, la chance favorisa son travail. Il s'y fit des amis, et autour de lui se forma un groupe d'enthousiastes qui, épris aussi de nouveauté, le proclamèrent « le torero de l'avenir » et s'indignèrent qu'il n'eût pas encore reçu « l'alternative ».

— Il va ramasser l'or à la pelle ! — disait le beau-frère à Encarnacion. — Il va devenir archi-millionnaire, pourvu qu'il ne soit pas arrêté par quelque mauvais coup du sort.

La vie de la famille changea complètement. Gallardo, qui maintenant fréquentait la jeunesse dorée de Séville, ne permit pas que sa mère continuât d'habiter le taudis des années d'indigence. Si on l'avait écouté, les siens seraient allés se loger dans la plus belle rue de la ville. Mais la señora Angustias, par l'effet de cet amour qu'éprouvent en vieillissant les personnes simples pour les lieux où s'est écoulée leur enfance, voulut rester fidèle au quartier de la Feria.

Ils avaient loué un appartement bien meilleur. La mère ne travaillait plus, et les voisines lui faisaient la cour, parce qu'elles trouvaient en elle une prêteuse obligeante, aux heures de dénuement. Juan, outre les lourds et voyants bijoux qui ornaient sa personne, possédait ce qui, pour les toreros, est le luxe suprême, un cheval alezan très vigoureux, avec une selle turque à hauts arçons, avec une grande housse garnie de houppes multicolores. Enfourchant cette monture, il trottait par les rues sans autre objet que de recevoir les compliments de ses amis, lesquels saluaient sa bonne grâce par des « olés ! » sonores. Pour le moment, cela contentait son désir de popularité. D'autres fois, il se joignait à des fils de famille, et la brillante cavalcade s'en allait au pâturage de la Tablada, la veille d'une grande course, pour examiner le bétail que d'autres tueraient.

— Quand j'aurai reçu l'alternative... — disait-il à tout propos, faisant dépendre de cet événement tous ses plans d'avenir.

En attendant, il ruminait une série de projets par lesquels il se proposait de surprendre sa mère, cette pauvre femme ébaubie du bien-être qui s'était brusquement introduit chez elle et dont elle croyait l'augmentation impossible.

Vint enfin le jour de l'alternative, le jour où Gallardo fut reconnu matador en titre. Un maître célèbre lui céda l'épée et la *muleta* en pleine arène, dans le cirque de Séville, et la foule demeura muette d'enthousiasme en voyant comment, d'une seule estocade, il jetait bas le premier taureau « en forme » qui se présentait devant lui. Le mois suivant, le diplôme de ce doctorat tauromachique fut contresigné sur la « place » de Madrid, où un autre maître non moins célèbre lui donna pour la seconde fois l'alternative, dans une course où l'on combattait des taureaux de Miura.

Il n'était plus *novillero*, il était *matador*, et il figurait sur les affiches à côté de ces vieux *espadas* qu'il avait admirés comme d'inabordables divinités, lorsqu'il « capait » dans les villages. Il se rappelait avoir attendu l'un d'eux à une station, près de Cordoue, pour lui demander un petit secours, au moment où celui-ci passait dans le train avec sa quadrille ; — et il avait pu manger, ce soir-là, grâce à la généreuse fraternité qui existe entre les gens de *coleta* et en vertu de laquelle un matador au luxe princier allonge un douro et un cigare au voyou sordide qui en est à ses premières capées.

Les engagements commencèrent à pleuvoir sur le nouvel espada. Dans tous les cirques de la péninsule, on était curieux de le voir. Les journaux spéciaux popularisaient son portrait et sa biographie, non sans enrichir celle-ci d'épisodes romanesques. Bientôt il gagnerait énormément d'argent.

Le beau-frère accueillait ces succès par des mines refrognées et par de sourdes protestations : « Ce garçon était un ingrat ! C'est l'histoire de tous ceux qui parviennent trop vite. Antonio s'était donné tant de peine pour lui, s'était montré si inflexible dans ses pourparlers avec les directeurs, lorsqu'il traitait pour les courses de *novillos* ! Et maintenant que Juan était maître, l'oublieux jeune homme venait de prendre pour fondé de pouvoir un monsieur qu'il connaissait à peine, un certain don Jose qui n'était pas de la famille, et à qui il témoignait beaucoup d'estime, par cette seule raison que c'était un ancien aficionado. »

— Il s'en repentira! — concluait le sellier. — On n'a pas deux familles, on n'en a qu'une. Où rencontrerait-il une affection égale à celle des parents qui le connaissent depuis sa tendre enfance? Tant pis pour lui! Avec moi, il irait comme Roger...

Et il s'interrompait, ravalait la seconde moitié du nom fameux, craignant les moqueries des banderilleros et des aficionados qui fréquentaient le logis et qui avaient fini par remarquer cette adoration historique du sellier.

Gallardo, dans sa bonté de triomphateur, accorda une compensation à son beau-frère en le chargeant de surveiller les travaux de la maison qu'il faisait bâtir : carte blanche pour la dépense... L'espada, stupéfait de la facilité avec laquelle l'argent lui venait entre les mains, n'était pas fâché que son beau-frère le volât un peu et se plaisait à le dédommager ainsi de ne pas l'avoir pris comme fondé de pouvoir.

Juan allait enfin réaliser son plus cher désir en construisant une maison pour sa mère. La pauvre femme, qui avait passé sa vie à frotter les planchers des riches, aurait enfin son beau patio, avec des dalles de marbre et des lambris de faïence, des appartements meublés comme ceux des bourgeois, et des domestiques, beaucoup de domestiques, qui la serviraient. Lui aussi, il se sentait attaché par une affection traditionnelle au quartier où s'était écoulée sa misérable adolescence. Il lui plaisait d'éblouir les gens qui avaient eu sa mère pour femme de ménage, de faire largesse d'une poignée de pesetas, les jours où ils n'avaient plus le sou, à ceux qui jadis apportaient chez son père leurs nippes à réparer ou qui lui donnaient à lui-même une croûte de pain, quand il avait faim. Il acheta donc plusieurs vieilles maisons, entre autres celle dont le porche avait abrité le ravaudeur, les fit jeter bas et commença d'élever une belle maison qui aurait des murs blancs, des grilles de fenêtre peintes en vert, un vestibule revêtu de carreaux de faïence et une *cancela* de fer ouvragé à travers laquelle on verrait le patio et sa fontaine, au milieu de ses colonnes de marbre entre lesquelles pendraient des cages dorées pleines d'oiseaux chanteurs.

La satisfaction du beau-frère Antonio, lorsqu'il se vit pleine liberté pour l'achat des matériaux et pour la surveillance

de l'œuvre, fut un peu diminuée par une fâcheuse nouvelle : Gallardo avait une fiancée! Le matador courait alors l'Espagne, passant d'une « place » à une autre, lançant des estocades et recevant des ovations; mais, presque tous les jours, il écrivait à une certaine jouvencelle du quartier, et, pendant les brefs loisirs que lui laissait l'intervalle de deux courses, il quittait ses collègues et prenait le train pour venir à Séville « plumer la dinde[1] » avec elle.

— Voyez-vous ça? — criait le sellier scandalisé, en s'adressant à sa femme ou à sa belle-mère; — avoir une fiancée, sans en souffler mot à sa famille, comme si la famille n'était pas pour un chacun le seul endroit de ce monde où l'on puisse trouver une affection sincère!... Monsieur veut se marier. Apparemment il est fatigué de nous... Quel dévergondé!.....

Encarnacion approuvait les récriminations de son mari par d'énergiques refrognements de son beau et farouche visage, contente de pouvoir dire ce qu'elle pensait au sujet de ce frère dont la chance lui inspirait une certaine envie. Oui, Juan avait toujours été un pas grand'chose! Qui se ressemble s'assemble...

Mais la mère protestait :

— Quant à ça, non! Je la connais, moi, cette jeune fille, et son honnête femme de mère a été ma compagne à la Fabrique. Propre comme l'or, bien élevée, honnête, ayant bonne façon... J'ai déjà dit à Juan que, pour ce qui est de moi... Et le plus tôt sera le mieux.

Cette fille était orpheline et habitait chez des oncles qui possédaient un petit magasin de comestibles dans le quartier. Son père, ancien marchand de spiritueux, lui avait laissé deux maisons dans le faubourg de la Macarena.

— C'est peu de chose, — disait la señora Angustias; — mais, en somme, la petite ne vient pas toute nue : elle fournit son apport... Et pour la couture? Jésus! il faut voir ces menottes qui valent de l'or. Comme elle brode le linge! Elle se prépare sa dot à elle-même...

Gallardo se souvenait vaguement d'avoir joué avec elle dans son enfance, près du porche où travaillait le ravaudeur, tandis

1. *Pelar la pava.* — Se dit par plaisanterie de l'habitude qu'ont les fiancés andalous de s'entretenir pendant la nuit à une fenêtre. C'est à peu près l'équivalent de la vieille expression française, « le jeu de la petite oie ».

que les deux mères bavardaient. Vive, sèche et brune comme un lézard de muraille, avec des yeux de bohémienne à la prunelle, à l'iris sombres et d'une seule teinte, aussi noirs qu'une goutte d'encre, à la cornée d'une blancheur bleuâtre, au larmier d'un rose pâle. En courant, agile comme un garçon, elle montrait des jambes minces comme des roseaux, et ses cheveux s'ébouriffaient sur sa tête en mèches rebelles et tortillées pareilles à des serpents noirs... Ensuite il l'avait perdue de vue, et, au temps où il était *novillero* et commençait à se faire un nom, il avait été plusieurs années sans la rencontrer.

Ils se retrouvèrent un jour de Fête-Dieu. C'est une des rares solennités où les femmes, retenues ordinairement chez elles par une paresse orientale, sortent dans la rue ainsi que des Mauresques en liberté, avec la mantille de blonde et les œillets piqués sur la poitrine. Gallardo vit une jeune fille assez grande, élancée et robuste à la fois, la taille bien prise entre les courbes amples et fermes des hanches, montrant toute la vigueur de la chair printanière. La face, d'une pâleur de riz, se colora à l'aspect du torero, et les yeux lumineux se dissimulèrent sous les longs cils.

« Cette *gachi*-là me connaît! — pensa Gallardo avec fatuité. — Sûrement elle m'a vu au cirque. »

Il suivit la jeune fille, qui était chaperonnée par sa tante; et, lorsqu'il eut appris que c'était Carmen, la compagne de son enfance, il fut joyeusement confondu par l'extraordinaire métamorphose du lézard brun de jadis.

Ils s'amourachèrent l'un de l'autre, se fiancèrent; et tout le voisinage parla de ces amours, que l'on considérait comme flatteuses pour le quartier.

— Je suis comme ça, — disait Gallardo à ses admirateurs, en prenant un air de bon prince; — je ne veux pas imiter les toreros qui, en se mariant avec des demoiselles, n'épousent que des chapeaux, des plumes et des falbalas. Moi, je préfère celles de ma classe : joli châle, belle tournure, gentil corps. Olé!

Et les amis, enthousiasmés, faisaient l'apologie de la fille : « Une prestance de reine, certains reliefs à rendre les gens fous!... » Mais alors le torero se rembrunissait : « Assez de plaisanteries, n'est-ce pas? Moins on parlerait de Carmen et mieux cela vaudrait. »

La nuit, tandis qu'il jasait avec elle par la grille d'une fenêtre et contemplait cette face de mauresque encadrée par des pots de fleurs, le garçon du cabaret voisin se présentait devant eux avec deux verres de manzanilla posés sur un plateau. C'était l'envoyé qui venait « percevoir le loyer [1] », selon l'usage traditionnel qui permet de faire cette politesse aux fiancés quand ils se parlent par la grille. Le torero buvait un verre, offrait l'autre à Carmen; puis il ordonnait au garçon :

— Dis à ces messieurs que je les remercie bien et que je viendrai tout à l'heure... Dis aussi au patron qu'il ne reçoive pas d'argent et que Juan Gallardo paiera tout.

Et, dès qu'il avait fini de causer avec sa belle, il entrait au cabaret, où l'attendaient ceux qui lui avaient fait la politesse, — tantôt des amis enthousiastes, tantôt des inconnus qui désiraient boire un verre avec le torero.

Au retour de la première tournée qu'il fit comme « matador de cartel », il passa les nuits d'hiver à la fenêtre de Carmen, enveloppé dans sa cape à petit collet, gracieuse et pompeuse, en drap verdâtre, avec des chamarrures et des arabesques brodées en soie noire.

— On me dit que tu bois beaucoup, — soupirait Carmen, la face collée contre les barreaux.

— Sottises!... Des politesses que me font les amis et qu'il faut bien leur rendre... Et puis, vois-tu, un torero est un torero, et il ne peut pas vivre comme un frère de la Merci.

— On me dit que tu vas avec de mauvaises femmes.

— Mensonges!... C'était autrefois, quand je ne te connaissais pas... Ah! les gredins! je voudrais bien connaître les carognes qui te soufflent ces choses-là!

— Et quand nous marions-nous? — continuait-elle, coupant court par cette demande à l'indignation de son fiancé.

— Quand ma maison sera terminée, et plût à Dieu que ce fût demain! Mon polichinelle de beau-frère n'en finit pas. Le fripon y trouve son profit et il s'endort volontiers sur la besogne.

— Quand nous serons mariés, je mettrai ordre à cela. Tu verras que tout ira bien. Tu verras comme ta mère m'aime...

1. *Cobrar el piso.*

Et ces entretiens se prolongeaient, en attendant le mariage dont parlait tout Séville. L'oncle et la tante de Carmen s'entretenaient de l'affaire avec la señora Angustias, toutes les fois qu'ils la rencontraient; et, néanmoins, c'était à peine si le torero entrait parfois au logis de sa fiancée, — comme si une terrible prohibition lui en eût interdit la porte. — Les deux amoureux préféraient se voir à la fenêtre, selon l'usage.

L'hiver s'écoula. Gallardo montait à cheval et allait chasser dans les propriétés de quelques personnages qui le tutoyaient d'un air protecteur. Il lui fallait conserver son agilité corporelle par un exercice incessant, pour l'époque où recommencerait la saison des courses. Il avait peur de perdre ses « moyens », c'est-à-dire sa force et sa légèreté.

Celui qui faisait la plus infatigable propagande pour la gloire de Gallardo, c'était don Jose, le monsieur qui lui servait de fondé de pouvoir et qui l'appelait « son matador ». Don Jose intervenait dans tous les actes de Gallardo et s'attribuait sur lui des droits supérieurs à ceux de la famille même. Ce particulier vivait de ses rentes, sans autre occupation que de causer taureaux et toreros. Pour don Jose, les courses étaient la seule chose intéressante qu'il y eût au monde, et il divisait les peuples en deux catégories : d'une part, les nations privilégiées, qui ont des arènes tauromachiques, et, d'autre part, celles, trop nombreuses, où il n'y a ni soleil, ni gaîté, ni bon manzanilla, d'autant plus à plaindre qu'elles se font l'illusion d'être fortunées et puissantes, alors qu'il ne leur est pas même donné de voir une mauvaise course de *novillos*.

Il apportait à sa passion l'énergie d'un guerrier et la foi d'un inquisiteur. Bedonnant, quoique jeune, chauve avec une barbe blonde, ce père de famille, jovial et aimant à rire dans la vie journalière, était féroce et irréductible sur les gradins du cirque, lorsque ses voisins exprimaient des opinions différentes de la sienne. Il se sentait capable de se battre avec toute l'assistance pour défendre un torero ami, et il troublait les applaudissements du public par des protestations subites, quand ces applaudissements s'adressaient à un autre, qui n'avait pas eu la chance de gagner son affection.

Il avait été officier de cavalerie, par goût des chevaux plutôt que par goût de la guerre. Son embonpoint et sa passion pour

les taureaux lui avaient fait quitter le service, et maintenant il passait l'été à voir des courses, l'hiver à en parler.

Être le guide, le mentor, le fondé de pouvoir d'un espada!... Lorsque cette ambition lui vint, tous les « maîtres » avaient déjà le leur, et l'apparition de Gallardo fut pour lui une bonne fortune. Le moindre doute sur les mérites de celui-ci le faisait rougir de colère, et la discussion tauromachique prenait bientôt la forme d'un démêlé personnel. Il comptait comme une action d'éclat le fait d'avoir assailli à coups de canne, dans un café, deux aficionados ignares qui reprochaient à « son matador » d'être trop hardi. Le papier imprimé lui semblait insuffisant pour proclamer la gloire de Gallardo, et, les matins d'hiver, il allait se poster sur un coin de trottoir que chauffait un rayon de soleil, à l'entrée de la *calle de las Sierpes*, lieu où ses amis passaient souvent.

— Parfaitement! il n'y a qu'un homme! — disait-il à haute voix, comme s'il se parlait à lui-même, feignant de ne pas voir ceux qui s'approchaient. — Oui, le premier homme du monde! Et si quelqu'un prétend le contraire, il n'a qu'à me le dire... Oui, l'unique!

— Qui est-ce? — demandaient les amis, gouailleurs, faisant semblant de ne pas comprendre.

— Qui c'est?... Juan, naturellement!

— Quel Juan?

Ici, geste de surprise et d'indignation :

— Quel Juan?... Est-ce qu'il y a plusieurs Juans, par hasard?... Il s'agit de Juan Gallardo!

— Ma parole! on dirait que c'est toi qui vas l'épouser!...

Un instant après, voyant venir d'autres amis, il oubliait les mauvais plaisants qui s'éloignaient, et il se mettait à répéter :

— Parfaitement! il n'y a qu'un homme!... Le premier du monde!... Et si quelqu'un prétend le contraire, il n'a qu'à ouvrir le bec : je suis là pour lui répondre!

Le mariage de Gallardo ne fut pas une médiocre fête. A cette occasion, on inaugura la maison neuve, dont le sellier était si fier qu'il montrait le patio, les colonnes, les revêtements de faïence, comme si tout cela était l'œuvre de ses mains.

La bénédiction nuptiale fut donnée à San-Gil, devant la

Vierge de l'Espérance, dite Vierge de la Macarena. A la sortie de l'église, brillèrent au soleil les fleurs exotiques et les oiseaux peinturlurés des centaines de châles à dessins chinois dans lesquels étaient drapées les amies de la mariée. Un député fut témoin du marié. Parmi les feutres blancs et noirs de la plupart des invités ressortaient les luisants chapeaux à haute forme du fondé de pouvoir et d'autres personnages, fanatiques admirateurs de Gallardo. Ils souriaient tous, flattés de participer à la caresse de popularité qui les escortait, tandis qu'ils marchaient à côté du torero.

A la porte de la maison, il y eut, pendant toute la journée, distribution d'aumônes. Des pauvres étaient même venus des villages voisins, attirés par le bruit que faisait ce fameux mariage.

Il y eut grande ripaille dans le patio. Des photographes prirent des « instantanés » pour les journaux de Madrid : le mariage de Gallardo était un événement national. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, les guitares jouèrent sur un ton plaintif, qu'accompagnaient les battements de mains et le cliquetis des castagnettes. Les filles, bras levés en l'air, frappaient de leurs petits pieds les dalles de marbre, tandis qu'autour de leur corps gracieux les jupes et les châles tournoyaient au rythme des *sevillanas*[1]. On débouchait par douzaines les bouteilles de généreux vins andalous; de mains en mains circulaient les verres de chaud jerez, de capiteux montilla[2] et du pâle et parfumé manzanilla de Sanlucar. Tout le monde était ivre, mais d'une ivresse douce, tranquille et mélancolique, qui ne se manifestait que par le soupir et le chant. Parfois plusieurs personnes se mettaient à entonner en même temps des chansons tristes, qui ne parlaient que de bagne, de meurtres, — et aussi de la « pauvre mère », cette éternelle muse du chant populaire en Andalousie.

Les derniers invités se retirèrent à minuit, et les nouveaux époux demeurèrent seuls dans leur maison, avec la señora Angustias. Le sellier, en partant avec sa femme, eut un geste de désespoir. Ivre, il était au surplus furieux, parce que

1. Airs de danse propres à Séville.

2. *Montilla*, petite ville de la province de Cordoue, est un cru de vins renommés, analogues à ceux de Jerez.

personne n'avait pris garde à lui, ce jour-là : — « Il était quelqu'un, cependant! N'appartenait-il pas à la famille? »

— Ils nous chassent, Encarnacion! Cette sainte nitouche, avec sa face de Vierge de l'Espérance, va être maîtresse de tout, et il ne restera pas ça pour nous autres!... Tu vas voir comme la maison s'emplira de marmots!

Et le prolifique personnage s'indignait à l'idée de la postérité qu'aurait l'espada, de cette postérité qui ne viendrait au monde que pour nuire à la sienne.

Mais une année se passa sans que les prédictions du señor Antonio commençassent à s'accomplir. Gallardo et sa femme se montraient dans toutes les fêtes, avec le faste et l'élégance d'un jeune couple riche et admiré; — elle, avec des châles qui arrachaient des cris d'admiration aux pauvres femmes; lui, étalant ses diamants et toujours prêt à tirer son porte-monnaie, soit pour payer quelque chose aux gens, soit pour faire l'aumône aux mendiants qui accouraient par bandes. — Les gitanas, cuivrées et bavardes comme des sorcières, assiégeaient Carmen de leurs prophéties heureuses : « Que Dieu la bénît! Elle allait avoir un poupon, un *churumbel*[1] plus beau que le soleil : cela se reconnaissait au blanc de ses yeux. Déjà elle était quasi à moitié chemin... »

Mais Carmen, baissant les yeux, rougissait en vain de plaisir et de pudeur; en vain, l'espada se redressait, déjà fier de ses œuvres : l'enfant attendu n'arrivait pas.

Une seconde année se passa encore sans que le ménage vît réalisées ses espérances. La señora Angustias s'attristait, lorsqu'on lui parlait de ses déceptions. Sans doute, elle avait d'autres petits-fils, les enfants d'Encarnacion, qui, sur la recommandation du sellier, demeuraient toute la journée chez leur grand'mère et s'efforçaient de plaire en tout à monsieur leur oncle. Mais elle, désireuse de réparer ses dédains d'autrefois par l'ardeur de la tendresse qu'elle vouait aujourd'hui à Juan, elle aurait voulu un petit-fils de lui, pour l'élever à sa façon et pour reporter sur ce petit tout l'amour qu'elle n'avait pas donné à la malheureuse enfance du père.

— Je sais ce que c'est! — disait tristement la vieille. —

1. « Enfant ».

Carmen a trop d'inquiétudes : il faut la voir, cette pauvre petite, pendant que Juan est à courir le monde!...

Dans la morte saison, l'hiver, quand le torero restait chez lui ou s'en allait à la campagne pour les « essais[1] » de bouvillons et pour des parties de chasse, tout allait bien. Carmen se montrait heureuse : elle savait alors que son mari ne courait aucun péril. Elle riait à tout propos, et son visage s'animait des couleurs de la santé. Mais, dès que revenait le printemps et que Juan partait pour « taurer » sur les « places » d'Espagne, la pauvre femme, pâle et souffrante, tombait dans une invincible langueur, et, à la moindre allusion ses yeux s'agrandissaient d'effroi, s'emplissaient de larmes.

— Il a soixante-douze courses, cette année! — disaient les amis du maître, en parlant de ses engagements. — Personne n'est aussi recherché que lui.

Et Carmen souriait avec une mine désolée. Soixante-douze après-midi d'angoisse, où elle serait comme un condamné en chapelle, désirant et redoutant à la fois l'arrivée du télégramme!... Soixante-douze journées de terreur, de dévotions affolées, avec la crainte superstitieuse qu'un mot oublié dans une prière pût influer sur le sort de l'absent!... Soixante-douze journées d'étonnement cruel, à vivre dans une maison paisible, à voir autour de soi les visages accoutumés, à sentir l'existence suivre son cours habituel, doux et calme, comme s'il ne se passait rien d'extraordinaire dans le monde, à entendre les neveux de son mari jouer dans le patio et le marchand de fleurs chanter dans la rue sa marchandise, tandis que, là-bas, là-bas, dans des villes inconnues, son Juan, à elle, sous des milliers d'yeux, luttait contre des bêtes féroces et voyait la mort effleurer sa poitrine à chaque mouvement du chiffon rouge qu'il tenait au poing!...

Ah! ces jours de course, jours de fête où le ciel paraissait plus beau, où la rue, ordinairement déserte, résonnait sous les pieds des promeneurs du dimanche, où les guitares bourdonnaient, accompagnées de chansons et de battements de mains, au cabaret du coin!... Carmen, elle, pauvrement vêtue, la

1. *Tientas.* — Ces essais, dont on trouvera plus loin la description, ont pour objet de faire une sévère sélection des jeunes bêtes les plus braves et les plus farouches. Les autres sont vouées à la boucherie ou à la mutilation.

mantille baissée sur les yeux, sortait de chez elle pour fuir ses mauvais rêves, et elle allait se réfugier dans les églises. Sa foi simple, que l'inquiétude peuplait de superstitions, la faisait errer d'autel en autel, selon que, dans sa confiance naïve, elle attribuait momentanément plus ou moins de miraculeuse efficacité à telle ou telle image pieuse.

Certains jours, elle entrait à San-Gil, l'église populaire qui avait vu le meilleur moment de son existence : et elle s'agenouillait devant la Vierge de la Macarena, contemplait longuement la face brune de la statue aux yeux noirs et aux longs cils, cette Vierge à laquelle, disait-on, elle-même ressemblait. Elle se fiait à cette image : ce n'était pas pour rien qu'on l'appelait Notre-Dame de l'Espérance, et sûrement, à cette heure, la Macarena protégeait Juan par sa puissance divine...

Mais bientôt l'incertitude et la crainte se faisaient jour à travers ses croyances et les déchiraient. La Vierge n'était qu'une femme, et les femmes ont si peu de pouvoir ! Leur destin est de souffrir et de pleurer, comme elle-même pleurait pour son mari, comme celle-là pleurait pour son fils. Il fallait se recommander à des puissances plus fortes, il fallait implorer le secours d'une protection plus vigoureuse. Et alors, avec l'égoïsme de la douleur, comme on oublie une amitié inutile, elle abandonnait sans scrupule la Macarena. La fois suivante, elle s'en allait à l'église de San-Lorenzo, pour y trouver Notre Seigneur Jésus du Grand Pouvoir, l'homme-Dieu couronné d'épines, portant sa croix sur ses épaules, tout en sueur et tout en larmes, cette œuvre que le sculpteur Montañes a su imprégner d'une profonde épouvante.

La dramatique tristesse du Nazaréen trébuchant contre les pierres et accablé sous le poids de la croix semblait consoler la pauvre femme. « Seigneur du Grand Pouvoir ! » Ce titre vague et magnifique la tranquillisait. Si le Dieu vêtu de velours violet et de broderies d'or voulait écouter ses soupirs, ses oraisons répétées à la hâte, avec une vertigineuse rapidité, de sorte que le plus grand nombre possible de paroles fût prononcé dans le moins de temps possible, elle était certaine que Juan sortirait sain et sauf de l'arène où il « taurait » en ce moment-là. D'autres fois aussi, elle donnait de l'argent à un

sacristain qui lui allumait des cierges, et elle passait des heures à contempler le reflet des petites flammes rouges qui miroitait sur la statue, croyant voir sur la face vernie, dans ces alternances d'ombre et de lumière, des sourires de consolation, des expressions de bienveillance qui lui présageaient du bonheur.

Le Seigneur du Grand Pouvoir ne la trompait pas. Lorsqu'elle rentrait à la maison, elle y trouvait le petit papier bleu qu'elle ouvrait d'une main tremblante : « Rien de nouveau. » Et enfin elle pouvait respirer, pouvait dormir, comme fait le condamné délivré momentanément de la crainte d'une mort immédiate. Mais, deux ou trois jours plus tard, il lui fallait subir encore le supplice de l'incertitude, la torture de l'inconnu.

Quelquefois, poussée par la solidarité de la douleur, elle allait voir les femmes des toreros qui appartenaient à la quadrille de Juan, comme si ces femmes avaient pu lui donner des nouvelles.

La femme du Nacional, qui tenait un cabaret dans le faubourg même, accueillait l'épouse du matador avec tranquillité et s'étonnait de ses craintes : « Pour ce qui la concernait personnellement, elle était habituée à cette existence-là. Son mari devait aller bien, puisqu'il n'envoyait pas de nouvelles. Les télégrammes coûtent cher, et un banderillero ne gagne pas gros. Quand les marchands de journaux ne criaient pas un accident, c'était que rien de fâcheux n'était arrivé!... » Et elle continuait à s'occuper de son débit, comme si l'inquiétude ne pouvait s'infiltrer dans sa sensibilité imperméable.

D'autres fois, passant le pont, Carmen allait au faubourg de Triana, chez la femme de Potaje, le picador. C'était une espèce de gitana qui vivait dans une masure pareille à un poulailler, au milieu de marmots sales et cuivrés qu'elle terrorisait par ses cris de stentor. La visite de l'épouse du chef l'emplissait d'orgueil, mais les alarmes de Carmen la faisaient presque rire : « Il ne fallait pas avoir peur. Les toreros à pied se tiraient toujours d'affaire, et le señor Juan Gallardo avait beaucoup d'adresse dans les attaques. En somme, les taureaux ne tuaient pas souvent l'espada. Ce qu'il y avait de terrible, c'étaient les chutes de cheval. On savait bien comment finissaient tous les picadors, après une vie d'effroyables culbutes : celui qui ne mourait pas sur place, d'un accident

imprévu et foudroyant, terminait ses jours dans la folie. C'était ainsi que mourrait le pauvre Potaje, et il aurait enduré tout cela pour une poignée de douros, tandis que d'autres... »

Cette dernière phrase, elle ne la prononçait pas; mais ses yeux exprimaient la protestation intérieure contre les injustices du sort, — contre ces beaux garçons qui, dès qu'ils empoignent une épée, accaparent les bravos, la popularité et l'argent, sans courir plus de risques que n'en courent leurs humbles auxiliaires...

Peu à peu, Carmen s'accoutuma à sa situation. Les cruelles attentes des jours de course, les visites à la Vierge et aux saints, les scrupules superstitieux, elle accepta tout comme autant de choses qui faisaient partie intégrante de son existence. En outre, la chance persistante de son mari et les continuelles conversations qui se tenaient à la maison sur les péripéties des combats finirent par la familiariser avec le péril : le taureau sauvage devint pour elle un animal bonasse et noble, venu au monde tout exprès pour donner richesse et gloire à ceux dont le métier était de l'occire.

Jamais elle n'assistait à une course de taureaux. Depuis l'après-midi où elle avait vu son futur mari dans sa première *novillada*, elle n'était pas retournée au cirque. Elle sentait qu'elle n'aurait pas le courage de regarder ce spectacle, même si Gallardo n'y jouait aucun rôle. Elle s'évanouirait de terreur, à voir d'autres hommes affronter le péril, vêtus du même costume que son Juan.

Après trois ans de mariage, l'*espada* fut blessé à Valence. Carmen n'en fut pas informée tout de suite. Le télégramme arriva bien à son heure, portant l'habituel : « Rien de nouveau » ; et cela se fit par une délicate attention de don Jose, le fondé de pouvoir, qui vint faire visite à Carmen tous les jours suivants, recourut à d'habiles tours de passe-passe pour lui épargner le chagrin de lire les journaux et réussit à empêcher pendant toute une semaine qu'elle apprît la fâcheuse aventure.

Lorsque Carmen, par l'indiscrétion de quelques voisines, sut ce qui était arrivé, elle voulut aussitôt prendre le train et courir près de son mari : car elle s'imaginait qu'il était abandonné de tout le monde et qu'il manquait de soins. Mais cela ne fut pas nécessaire : au moment où elle allait partir, le

matador revint, pâle à raison du sang qu'il avait perdu, condamné à tenir longtemps une jambe immobile, mais se montrant allègre et gaillard, parce qu'il voulait tranquilliser sa famille. Dès lors, la maison fut comme un sanctuaire, et des centaines de personnes traversèrent avec recueillement le patio, pour venir saluer « le premier homme du monde », lequel, assis dans un fauteuil de jonc, la jambe allongée sur un tabouret, fumait paisiblement, comme si sa chair n'eût pas été déchirée par une horrible blessure.

Le docteur Ruiz, qui l'avait ramené à Séville, déclara qu'il serait guéri dans un mois. La vigueur de cet organisme l'étonnait. Pour lui, en dépit de sa longue pratique de chirurgien, la facilité avec laquelle se guérissaient les toreros était un mystère. La corne souillée de sang et d'excréments, souvent déchiquetée à l'extrémité en menues échardes, brisait les chairs, les lacérait, les perforait, de sorte que c'était tout à la fois une blessure profondément pénétrante, une contusion, un écrasement. Et néanmoins ces plaies atroces se guérissaient plus vite que les blessures ordinaires.

— Comment cela se fait-il? Je ne sais; c'est un prodige, — disait le vieux chirurgien, d'un air perplexe. — Ou ces gaillards-là ont des muscles de chien, ou la corne, avec toutes ses immondices, garde une vertu curative que nous ne connaissons pas...

Quelque temps après, Gallardo recommença de combattre, sans que cet accident eût refroidi ses ardeurs de matador, contrairement à ce qu'avaient prédit ses ennemis.

Au bout de quatre ans de mariage, l'espada fit une grande surprise à sa femme et à sa mère. Ils allaient devenir propriétaires, mais propriétaires en grand, ayant à eux des terres dont on ne voyait pas la fin, avec des oliviers, des moulins, de nombreux troupeaux : — un domaine aussi beau que celui des plus riches messieurs de Séville. — Gallardo était comme tous les toreros, qui rêvent d'être propriétaires terriens, d'avoir des chevaux et des centaines de Bœufs. La richesse urbaine, les valeurs de Bourse ne les tentent pas, et ils n'y entendent rien; mais le taureau les fait penser aux verts pâturages, le cheval leur rappelle la campagne. La nécessité continuelle du mouvement et de l'exercice, la chasse et la marche, pendant

les mois d'hiver, les poussent à désirer la propriété du sol. Pour Gallardo, on n'était riche qu'à la condition de posséder une métairie et beaucoup de bétail. De ses années de misère, où il cheminait à pied sur les routes, parmi les oliviers et les fermes, il gardait la fervente envie de posséder des lieues et des lieues d'un terrain qui lui appartiendrait et qui serait enclos de piquets reliés par des ronces artificielles, afin d'en interdire l'accès au reste des hommes.

Son fondé de pouvoir connaissait ce désir. C'était lui qui se démenait pour les intérêts de Gallardo, qui touchait l'argent dû par les entrepreneurs de courses et qui en dressait des comptes qu'il essayait en vain d'expliquer à son matador.

— Je n'entends rien à ces chansons-là! — déclarait Gallardo, fier de son ignorance. — Je ne sais que tuer des *bichos*. Faites ce qu'il vous plaira, don Jose. J'ai confiance en vous et je suis sûr que vous ferez pour le mieux.

Et don Jose, qui ne s'occupait guère de ses propres biens et qui en abandonnait l'administration aux soins peu expérimentés de sa femme, s'inquiétait jour et nuit de la fortune de son matador et plaçait les fonds de celui-ci avec une avarice d'usurier, pour en tirer le plus de revenu possible. Un jour, il aborda gaiement son protégé :

— J'ai trouvé ce que tu souhaites. Un domaine grand comme le monde, et à très bon marché : une occasion magnifique. La semaine prochaine, nous signerons le contrat.

Gallardo voulut savoir le nom et la situation du domaine.

— C'est *la Rinconada*, où tu as « tauré » dans ta jeunesse.

Tous les vœux du matador étaient comblés.

Lorsque Juan Gallardo vint, avec sa femme et sa mère, prendre possession du domaine, il leur montra le pailler où il avait couché avec ses compagnons de misère, la pièce où il avait mangé à la table du fermier et la petite arène où il avait estoqué un bouvillon, gagnant ainsi pour la première fois le droit de voyager en chemin de fer sans être réduit à se cacher sous les banquettes.

VICENTE BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

PORTS DE FRANCE

MARSEILLE

Marseille vient en tête des ports de France par le mouvement des navires, le tonnage et la valeur des marchandises embarquées ou débarquées, et Marseille tient ce premier rang aussi loin qu'on remonte dans l'histoire : à aucun moment elle n'a perdu sa primauté malgré la très grande prospérité qu'ont connue à certaines époques quelques-uns de nos ports, enrichis par la subite poussée du commerce des îles, par les gros profits de la course, ou par toute autre cause plus ou moins éphémère. Il semble donc que Marseille doive la permanence de sa fortune à une cause invariable écartant toute rivalité. Sur la Méditerranée, Marseille n'est pas seulement le premier de nos ports, mais notre seul grand port. Ni Cette, ni Port-Vendres, ni Nice ne peuvent entrer en comparaison avec lui. Seul, il assure les relations maritimes lointaines du sud-est de notre territoire.

Frappé de ce phénomène, Montesquieu a consacré à Marseille la moitié d'un court chapitre de son « Esprit des Lois », où il explique la naissance à Marseille de ce qu'il appelle « le commerce d'économie » et la pratique des vertus auxquelles il rattache le succès de ses entreprises.

Marseille, retraite nécessaire au milieu d'une mer orageuse, Marseille, ce lieu où les vents, les bancs de la mer, la disposition des côtes ordonnent de toucher, fut fréquentée par les gens de mer.

La stérilité de son territoire détermina ses citoyens au commerce d'économie. Il fallut qu'ils fussent laborieux, pour suppléer à la nature qui se refusait; qu'ils fussent justes, pour vivre parmi les nations barbares qui devaient faire leur prospérité; qu'ils fussent modérés pour que leur gouvernement fût toujours tranquille; enfin, qu'ils eussent des mœurs frugales pour qu'ils pussent toujours vivre d'un commerce qu'ils conserveraient plus sûrement lorsqu'il serait moins avantageux.

Malheureusement Marseille n'est pas « une retraite nécessaire au milieu d'une mer orageuse » et les navires se dirigent sur Gênes, ou Barcelone, ou Trieste, non sans alarmer les intérêts marseillais. D'autres vont desservir directement, sans faire escale ni à Marseille ni ailleurs, les Échelles du Levant ou les ports de la Mer Noire. S'il y a jamais eu nécessité de relâcher à Marseille, cette nécessité a donc disparu. Et la modération des Marseillais pas plus que leur frugalité ne sont demeurées proverbiales. Mais le rôle de Marseille comme grand port français du littoral méditerranéen reste entier.

***

La position de Marseille présente d'incontestables avantages. De tous les points de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande et d'une partie même de l'Allemagne, tout passager redoutant la mer, ou voulant simplement abréger la durée de son voyage, est invité à s'embarquer à Marseille pour toutes les destinations au delà de Suez et pour beaucoup de destinations sur le littoral méditerranéen. Marseille est toujours demeurée la Porte de l'Orient. Elle est aussi la Porte de l'Extrême-Orient depuis le percement de l'Isthme de Suez. Les marchandises ne suivent que partiellement le mouvement qui entraîne les passagers vers Marseille. Pour la plupart d'entre elles, les considérations de brièveté de parcours sont primées par les conditions de prix de transport et la distance joue assez peu dans l'établissement du prix du fret. Mais Marseille draine la plus grande partie des passagers de l'Europe occidentale se dirigeant sur l'Inde, l'Australie, la Chine et le Japon. En plus, Marseille est le seul port de la vallée du Rhône. La Provence, le Dauphiné, la région lyonnaise, la Bresse, la Franche-Comté,

la Bourgogne semblent constituer son arrière-pays. Enfin, Marseille, placée en face de l'Algérie, semblerait devoir profiter exclusivement du trafic important qu'elle entretient avec la métropole.

On pourrait donc croire que la primauté permanente de Marseille réside dans le rôle régional qu'elle joue. Sa fonction économique principale paraît être : 1° de desservir un immense arrière-pays, dépassant de beaucoup les frontières du territoire national en ce qui concerne le transport des passagers, 2° de desservir un arrière-pays beaucoup moins étendu, mais encore très vaste, pour toutes ses relations maritimes, 3° de concentrer tout le trafic maritime entre la France et l'Algérie.

Seul, le trafic des passagers répond à ces apparences. Quatre cent mille personnes environ s'embarquent ou débarquent annuellement à Marseille [1]. Mais il s'en faut que la vallée du Rhône reste dans la dépendance économique de Marseille. Dijon trouve souvent plus d'avantage à diriger ses marchandises sur le Havre que sur Marseille [2]. Des blés d'Odessa à destination de la Bourgogne passent par Anvers. Lyon reçoit des bois de construction du Nord par les ports de la Manche ou de l'Atlantique.

C'est que Marseille est très insuffisamment reliée à la vallée du Rhône : à proximité de cette vallée, elle en est séparée par des obstacles sérieux. Élisée Reclus considère que sa seule dépendance géographique « est une étroite banlieue resserrée entre les collines et la mer ». Le canal de Saint-Louis la met, il est vrai, en communication avec le Rhône, mais avec un Rhône impétueux, d'une navigation difficile. Un canal de jonction a été commencé en 1907, mais il est à craindre que sa pénétration dans l'arrière-pays soit assez faible aussi longtemps qu'il ne sera pas complété par un canal latéral au Rhône. Pour le moment, Marseille n'a de relations avec l'intérieur du pays que par le chemin de fer et par un seul réseau. L'imperfection de ses voies de transports la réduit à desservir les industries établies dans son voisinage immédiat [3].

1. 397,664 en 1905; 414,256 en 1906; 412,132 en 1907. V. le Compte rendu de la Chambre de Commerce de Marseille, année 1907.

2. *Les transports par mer aux différents débouchés d'exportation.* — Rapport de M. Artaud, p. 11.

3. Pierre Baudin. Préface de l'ouvrage de M. Paul Léon : *Fleuves, canaux, chemins de fer.*

Cette situation préoccupe aujourd'hui non seulement les représentants des intérêts marseillais, mais tous ceux qui ont souci de notre trafic maritime. La construction du canal de Marseille au Rhône permet d'espérer que dans l'avenir, l'isolement de Marseille cessera. Toutefois cet isolement est ancien; on le déplore aujourd'hui parce qu'il est nuisible au développement du port; on ne le remarquait pas jadis alors que les ports de mer remplissaient une fonction régionale moins étendue, alors que le commerce de terre et le commerce de mer demeuraient très distincts, alors que les ports commerçaient surtout entre eux.

Il ne faut donc pas chercher dans la vaste superficie de l'arrière-pays qui s'allonge derrière Marseille le secret de sa fortune. Elle n'a pas grandi et ne s'est pas maintenue en desservant cet arrière-pays. Marseille, depuis ses origines jusque vers le milieu du siècle dernier a été un entrepôt et un marché de marchandises de mer. C'est cette grande fonction historique qu'il faut tout d'abord décrire pour comprendre les causes qui ont fait de l'antique colonie des Phocéens une grande place de commerce maritime.

La ville est entourée d'une ceinture de collines dénudées et stériles; quelques arbres dus à la bienfaisante dérivation de la Durance, manifestent seuls la vie. Il est facile de les supprimer par la pensée et de s'imaginer ce que devait être la campagne environnant Marseille avant l'adduction des eaux de la Durance. Stendhal rapportait plaisamment vers 1835 que les « bastides avec ombre » portées sur les affiches de vente comportaient seulement l'ombre du mur opposé au soleil. Aujourd'hui encore, certaines parties de faubourg, qui étagent leurs maisons sur les pentes rapides d'une étroite petite vallée ouverte au plein midi, éveillent l'idée d'une rôtissoire. Pour que des hommes soient venus s'établir en un pareil lieu, il fallait qu'ils eussent une souveraine indifférence à l'égard des produits du sol. Le port abrité, que fournissait une anse, la ceinture isolatrice de collines qui l'entourait, la stérilité même dont ces collines étaient frappées, constituaient des conditions favorables. C'était là le repaire maritime, d'un accès facile du côté de la mer, d'un accès difficile du côté de la terre, défendu au surplus contre les entreprises des

terriens par le peu d'attrait que pouvaient leur offrir ces rochers sans végétation. Toute la côte environnante présente le même aspect. De Marseille en vue de Toulon, par une belle journée d'été, elle offre une extraordinaire fête de couleurs; mais son sol ne produit rien. On ne peut vivre là que du commerce.

Historiquement, Marseille a été pendant de longs siècles le trait d'union entre la France et le Levant, et même aucun pays d'Europe ne commerçait avec le Levant sans son intermédiaire : au XVIIe siècle, les Députés du Commerce de Marseille, c'est-à-dire les membres de la Chambre de Commerce, prenaient à leur charge « toutes les dépenses des Échelles du Levant, payaient les traitements de l'ambassadeur de Constantinople et des Consuls, faisaient les frais de tous les cadeaux que les autorités musulmanes exigaient pour permettre et faciliter les transactions commerciales [1] ». Jusqu'à la Révolution, notre ambassadeur à Constantinople a touché ainsi une pension annuelle de 16 000 livres versées par le Commerce de Marseille. Pour faire face à cette dépense et à tous autres frais du même ordre, la Chambre de Commerce percevait un droit sur tous les navires du Levant, à leur entrée soit à Marseille, soit dans les Échelles. L'État confiait aussi à la Chambre de Commerce le soin de régler l'émigration commerciale vers les Échelles et une ordonnance du 21 octobre 1685 [2] décida que les Français ne pourraient se rendre dans le Levant et s'y établir qu'après y avoir été autorisés par cette compagnie.

Marseille ne se contentait pas de trafiquer avec le Levant. Elle servait d'entrepôt maritime à tous les ports de la Méditerranée. Rien de ce qui se passait de Gibraltar à la Mer Noire ne la laissait indifférente; la sécurité de la navigation en Méditerranée était pour elle d'un intérêt immédiat. Tantôt, la Chambre de Commerce arme des frégates pour lutter contre les pirates; tantôt, elle paie des primes aux navires qui courent sus aux corsaires : « 3 000 livres à chaque armateur prenant un vaisseau d'Alger armé en course, 1 500 livres pour une barque armée en guerre [3] ». A différentes reprises, au début du XVIIIe siècle,

1. *Notre marine marchande*, par M. J. Charles Roux, p. 10.
2. Citée par M. J. Charles Roux, *op. laud.*, p. 12.
3. J. Charles Roux, *op. laud.*, p. 13.

des ordonnances royales « suspendent le commerce avec le Levant » en raison des ravages des corsaires ou prescrivent aux navires marchands de s'y rendre en convoi et sous escorte. Mais, plus que les organisations temporaires de convoi sous escorte, la tenace volonté des Marseillais de trafiquer librement sur la Méditerranée contribua à la sécurité croissante de la navigation. Marseille a véritablement mérité le titre de « Reine de la Méditerranée » parce que son commerce l'a forcée d'exercer sur toute cette mer un des attributs essentiels de la souveraineté, le service de la paix publique.

Elle avait un pareil besoin de faciliter l'accès des marchandises sur son territoire. Beaucoup de ces marchandises n'étaient pas destinées à l'arrière-pays ; il fallait donc les exempter des charges douanières et fiscales frappant le consommateur français, pour permettre leur triage, leur réemballage, leur mélange, bref, l'ensemble des opérations commerciales qui rendent un produit « marchand ». La franchise du port et de la ville répondait à ce besoin. L'édit de 1669 qui la reconnut officiellement ne faisait sans doute que consacrer une situation déjà ancienne. Marseille seule avait une importance suffisante en Méditerranée pour recevoir des cargaisons entières de produits riches et leur trouver des débouchés. Ses négociants possédaient assez de capitaux pour les prendre temporairement en charge ; ils avaient une clientèle assez nombreuse pour les écouler. Et beaucoup de ces marchandises arrivées par mer à Marseille en grosses masses étaient réexpédiées de Marseille par mer pour des destinations variées. De cet ancien rôle commercial, il ne reste plus guère aujourd'hui qu'un souvenir. La suppression de la franchise est pour quelque chose dans cette disparition, mais il serait exagéré d'affirmer que c'en est la seule cause. La franchise telle que l'Ancien Régime l'avait instituée, c'est-à-dire étendue à la ville entière, était incompatible, en effet, avec le développement du rôle industriel du port. D'une manière générale, on ne peut pas fabriquer en zone franche pour la bonne raison qu'une zone franche ne faisant partie d'aucun territoire douanier, ne trouve aucun débouché extérieur pour ses produits industriels. Hambourg en a fait l'expérience aussi longtemps qu'elle a voulu conserver la franchise à l'ensemble de son territoire.

Sauf les chantiers de construction navale, les fabriques et usines fuyaient ce territoire isolé pour s'établir à Altona, à Harburg, partout où le voisinage du port se combinait pour elles avec l'avantage d'appartenir au vaste territoire douanier du Zollverein, c'est-à-dire avec l'ampleur des débouchés. Marseille n'aurait donc pas pu s'en tenir au régime de l'édit de 1669, alors même que cet édit n'eût pas été abrogé par mesure législative [1]. Elle aurait dû, tout au moins, recourir à l'artifice adopté par Hambourg en 1888, et restreindre sa franchise à une zone spéciale du port.

Mais d'autres causes ont agi ; en premier lieu, le développement de certaines places du littoral méditerranéen, spécialement du Levant. Autrefois, ces places ne pouvaient pas s'adresser aux pays de production. Elles avaient recours à l'intermédiaire du négociant marseillais et une quantité considérable de cafés, par exemple, se traitait sur la place de Marseille. Aujourd'hui, il vient encore dans le port un tonnage assez important de cafés (24 987 tonnes en 1907), dont les trois cinquièmes environ sont réexportés (14 753 tonnes en 1907), mais la masse de ces réexportations se fait automatiquement. Une maison d'Alexandrie commande à une maison d'exportation anglaise 500 sacs café, option Marseille, à destination de plusieurs places du Levant au choix. Au moment où les 500 sacs de café arrivent à Marseille, la maison d'Alexandrie fait connaître vers lequel des ports désignés ils devront être acheminés. Le commerce marseillais reste parfaitement étranger à l'opération ; seul, le mouvement des marchandises en profite. Ces 500 sacs viennent en grossir la masse ; ils constituent d'abord un fret à destination de Marseille, puis, en cas de transbordement, un fret au départ de Marseille. Leur passage dans le port, quoique n'étant pas indifférent à l'armement, n'alimente pas le marché.

De plus, la clientèle qui ne peut pas se passer d'intermédiaires exige de nouveaux marchés de distribution. Gênes et Trieste, par exemple, constituent aujourd'hui, en ce qui concerne le café, des centres d'importation pour la vallée du Pô et l'Autriche-Hongrie. Autrefois, Marseille concentrait

1. La franchise rétablie en 1814 fut de nouveau supprimée en 1817.

le commerce du café de la Méditerranée tout entière. Les ports dont nous venons de parler étaient ses tributaires. Ils ont cessé de l'être. Le café a besoin de grands marchés régulateurs où viennent s'entasser les stocks. Ces grands marchés se sont créés là où se combinent deux éléments : 1° un lieu de distribution avantageux, 2° des conditions favorisant la conservation de stocks. Nous avons vu quels efforts, quelle ingéniosité ont déployés les Havrais [1] pour créer ces conditions et de quel succès ils se trouvent récompensés. Marseille n'a pas su faire de même [2]. Elle n'est plus qu'un marché de distribution et les marchés de distribution se dispersent par l'augmentation de la consommation.

Quand la consommation ne subit pas d'accroissement très rapide, la situation actuelle demeure beaucoup plus semblable à la situation ancienne. C'est ce qui se produit en particulier pour les poivres, épices et drogueries. Marseille avait en stock à la fin de 1907 plus de 600 tonnes de poivres. Elle en avait reçu pendant cette même année 1 014 tonnes, dont 411 seulement à destination définitive du marché français. Ainsi plus des trois cinquièmes de son importation de poivres n'entre à Marseille que pour reprendre le chemin de l'étranger.

Dans une proportion un peu moindre, il en est de même pour les cacaos. Les deux tiers environ des cacaos importés à Marseille sont réexportés. C'est un faible profit pour le mouvement des marchandises en poids, la somme annuelle moyenne des importations de cacaos ne dépassant guère douze cents tonnes, mais le prix de la tonne ressort à peu près à quinze cents francs : au point de vue commercial, le marché du cacao n'est donc pas sans importance à Marseille.

Pour le thé, la réexportation joue un rôle plus considérable encore. Il part de Marseille dans ces dernières années en moyenne trois mille tonnes de thé. Il y entre quelques centaines de tonnes de plus dont moins de deux cents suffisent à alimenter la consommation et dont le surplus grossit le stock existant en entrepôt.

1. Voir la *Revue de Paris*, 1er novembre 1903.

2. Le stock des cafés oscille à Marseille depuis quatre ans entre 7 000 et 3 800 tonnes. Au Havre, il s'est maintenu dans la même période aux environs de 200 000 tonnes.

Le tabac en feuilles fait aussi à Marseille l'objet d'un commerce assez considérable. Il en a été importé en 1907 7 688 tonnes dont 3 624 réexportées, Mais en 1906, le chiffre des importations s'était abaissé à 4 449 tonnes. Cette énorme diminution résultait en partie de la réduction des achats de la Régie française sur les marchés étrangers et tenait, il faut l'espérer, à une cause passagère. Les cours de 1904 et de 1905 étant avantageux, la Régie avait pu forcer ses achats et faire des approvisionnements qui lui avaient permis de moins acheter en 1906. Mais la chute des importations en 1906 doit être attribuée aussi à une combinaison moins heureuse. La Régie qui achetait autrefois aux importateurs marseillais certaines qualités, par exemple les tabacs du Brésil, s'est adressée en 1906 à des importateurs de Brême. Elle a fait de même en 1907, malgré les protestations de la Chambre de Commerce.

L'avenir de Marseille ne semble pas être dans une résurrection de sa fonction commerciale. La nature même des marchandises auxquelles cette fonction se réduit aujourd'hui marque bien son irrémédiable décadence. Ce sont des marchandises riches et d'une consommation peu extensible. Dès que, comme le café, elles arrivent à constituer un tonnage important, elles échappent au marché local souvent même au trafic du port.

Marseille serait donc tombée à un rang tout à fait inférieur parmi nos ports de commerce si elle avait mis sa confiance dans sa fonction commerciale. Mais, à côté des anciennes maisons de grand négoce, fondées jadis par d'habiles et laborieux ancêtres, de nouvelles entreprises se sont établies pendant la seconde moitié du XIXe siècle, entreprises non plus commerciales, mais industrielles, mettant en œuvre des matières premières d'un poids considérable, déterminant par conséquent l'importation d'un fort tonnage et donnant lieu parfois à une exportation appréciable.

L'esprit d'entreprise des Marseillais, leur aptitude à prendre conscience des nécessités nouvelles et à en tirer profit, a dissimulé la crise subie par le port. Les sources de bénéfices se sont seulement déplacées ; la primauté de l'antique reine de la Méditerranée n'a pas été sérieusement atteinte.

*
* *

En tête des industries de Marseille, il faut placer l'élaboration des céréales, les minoteries, les semouleries, les fabriques de pâtes alimentaires.

L'existence de grands moulins à Marseille remonte très haut; la création des semouleries, est, au contraire, récente, C'est en 1815 qu'un négociant eut l'idée de fabriquer avec des blés durs de la Mer Noire des produits semblables à la *semolina* italienne, base de toutes les pâtes alimentaires de Gênes et de Naples [1]. Plus tard, les blés durs d'Algérie sont venus chercher également à Marseille une utilisation industrielle, et comme les minoteries continuaient à moudre une quantité plus importante de blés tendres, le port de Marseille est devenu notre plus grande place française d'importation de cette marchandise. Au cours des trois années 1904, 1905 et 1906, il est entré en France moins de dix millions de quintaux métriques de blé en moyenne annuelle; Marseille en a reçu plus de cinq millions et demi [2].

C'est en 1885 que l'industrie atteint son apogée. A cette époque, elle traitait sept millions d'hectolitres de blé par an [3]. A partir de 1861, la politique libre-échangiste lui permettait de mettre à profit le triple avantage de sa situation géographique, de son activité maritime et de son expérience industrielle. Le droit d'entrée de 3 francs par quintal métrique, bientôt haussé à 7 francs, porta un coup funeste à son développement. Cependant l'admission temporaire laissait certaines facilités de recevoir les blés, particulièrement les blés durs que l'agriculture nationale n'était pas en mesure de livrer. La Douane admettait une sorte de bourse de compensation entre les importations de blés et les exportations de farines ou produits

1. Voir Émile Camau, *Marseille au XXe siècle*, p. 503.

2. En quintaux métriques :

	1904	1905	1906	1907
Importation totale des blés en France.	9 162 944	9 894 549	10 687 991	9 827 422
Importation des blés par Marseille . .	5 130 373	5 735 199	5 930 426	5 703 036

Compte rendu de la Chambre de Commerce de Marseille pour l'année 1906, p. 75; *id. ib.*, 1907, p. 91.

3. Camau, *op. laud.*, p. 500.

dérivés ; l'acquit délivré à Marseille pour l'introduction de mille quintaux de blés pouvait être apuré à Dunkerque par l'exportation de la quantité correspondante de farines, biscuits, etc... De cette manière, le mouvement d'exportation de notre meunerie du Nord et de l'Ouest vers l'Angleterre, la Suède et la Norvège donnait à la minoterie de Marseille une très appréciable facilité. Mais, en 1902, on interdit la cession des acquits à caution. Désormais, il doit y avoir identité entre l'importateur de blés et l'exportateur de produits fabriqués. Cette mesure a apporté une double entrave à notre mouvement maritime en restreignant les importations de blés par Marseille et les exportations de farines par les ports de l'Ouest et du Nord.

En dépit de tant d'obstacles, le port de Marseille reçoit encore plus de cinq millions et demi de quintaux de blés, 570 303 tonnes en 1907. La plus grande partie de ces importations a pour origine la demande de matières premières de la meunerie, car celle-ci a fait apurer à Marseille en 1907 des acquits représentant 381 448 tonnes de blés. De plus, il faut compter à son actif 41 813 tonnes de blés introduites sous le régime de l'admission temporaire et dont les acquits ont été apurés par paiement des droits d'entrée. Enfin, elle a certainement élaboré une partie notable des 252 826 tonnes de blés mises à la consommation dès leur entrée en France. Il semble donc qu'il faille attribuer à la fonction industrielle du port de Marseille la totalité des exportations et la presque totalité des importations de blés relevées par la Douane. Mais, grâce à des tarifs de chemins de fer très avantageux, la meunerie de l'arrière-pays parvient à exporter par Marseille une partie de ses produits, de telle sorte que la distinction entre les apports de l'arrière-pays et ceux de l'industrie locale est difficile à préciser.

Au contraire, nous savons de façon certaine que l'arrière-pays de Marseille attire dans ce port 270 000 tonnes de blés en transit international, arrivées par mer de l'étranger et expédiées par terre à l'étranger sous plomb de la douane [1]. C'est la Suisse et l'Allemagne qui reçoivent les importations. La Douane française ne les fait pas figurer, et avec raison, dans

1. Compte rendu de la Chambre de Commerce de Marseille, année 1907, p. 87.

ses relevés, mais si elles échappent au mouvement commercial de Marseille, elles grossissent le mouvement de son port.

La contribution totale des froments et de leurs dérivés à l'activité du port s'établit ainsi pour 1907 :

Importations relevées à la douane de Marseille.	570 303	tonnes.
Transit international.	270 000	—
Exportations de froments en grains	4 467	—
Exportations de produits fabriqués à base de froments : Farines	190 033	—
Semoules	39 407	—
Pâtes	6 988	—
Cabotage et mutations d'entrepôts.	75 203	—
Importation de farines de froment	10 446[1]	—
	1 166 847	tonnes.

Soit en chiffres ronds, douze cent mille tonnes. L'ensemble des marchandises relevées au port de Marseille, soit au commerce extérieur, soit au cabotage en 1907, dépasse peu sept millions de tonnes (7 296 362). La moitié environ des douze cent mille tonnes de froments et produits dérivés, figurant dans les statistiques du port, doivent être attribuées à sa fonction industrielle. Sans la meunerie marseillaise, la semoulerie et la fabrication des pâtes, le port de Marseille se trouverait réduit à l'approvisionnement en blé de son arrière-pays et aux expéditions de farine de quelques minoteries de l'intérieur.

Une partie des riz et des orges importés à Marseille y sont attirés par les rizeries et les brasseries locales. Cinquante-deux mille tonnes de riz, en chiffres ronds, sont entrées dans le port en 1907; vingt-deux mille tonnes en sont reparties sous diverses formes. Dix-sept mille tonnes d'orges ont été importées et quinze cents tonnes seulement exportées. Les brasseries marseillaises parviennent à exporter environ 8 000 tonnes (de poids) de bière.

Avec l'industrie de l'huilerie nous pouvons arriver à des estimations plus exactes. C'est, en effet, pour être traitées industriellement que les diverses graines oléagineuses sont importées. Il n'y a pas à se demander dans quelle proportion

1. Voir *Tableau général du Commerce et de la Navigation*, t. II, année 1907, pp. 348, 349 et 386.

cette matière première alimente les usines de l'arrière-pays; tout ce qui reste à Marseille de graines oléagineuses importées va à l'industrie locale. La quantité en est considérable et nous touchons ici à une des fabrications caractéristiques du port de Marseille. Depuis plusieurs années, Marseille reçoit plus de la moitié des graines oléagineuses importées sur l'ensemble du territoire français. La proportion atteint 66 p. 100 en 1907[1].

Mais le port ne profite pas seulement des cinq cent mille tonnes de matières premières traitées annuellement par l'huilerie marseillaise. A l'exportation, celle-ci lui fournit en 1907, d'abord 35 000 tonnes d'huiles de graines, plus 86 465 tonnes de tourteaux, résidus de la fabrication de l'huile. Ce n'est pas tout encore. Les huiles produites par les usines locales servent elles-mêmes, en partie, de matière première à la savonnerie. Le savon unicolore à base d'huile concrète domine aujourd'hui dans cette industrie, 129 798 tonnes appartiennent à cette variété sur 136 798 tonnes représentant le total de la fabrication marseillaise. Ainsi les 21 918 tonnes d'exportations de savons et les 34 388 tonnes d'expéditions de savons par cabotage que nous relevons pour 1907 se rattachent par une des matières entrant dans leur fabrication à l'industrie de l'huilerie. Enfin, il faut noter les 8 227 tonnes d'huile d'olive à épurer ou de graines oléagineuses diverses entrant à Marseille sous le régime de l'admission temporaire, les 4 311 tonnes d'huiles exportées pour opérer l'apurement. Nous arrivons ainsi à un total qui dépasse 680 000 tonnes en chiffres ronds. C'est là l'importante contribution d'une seule industrie au mouvement du port. Il est intéressant de saisir sur un exemple comment les industries s'appellent les unes les autres. L'origine fort ancienne des huileries et savonneries de Marseille se trouve dans la culture de l'olivier pratiquée par l'arrière-pays : à cette période, les matières premières mises en œuvre étaient des produits de la région. Lorsque la savonnerie trouva le moyen d'utiliser des huiles d'arachides, de sésames, l'industrie de l'huilerie se mit à élaborer des graines oléagineuses provenant de l'étranger. Il en résulta pour le port une source d'importations nouvelles et une augmentation de l'exportation. Et il en fut ainsi à

1. Importation totale en France, 867 011 tonnes; Importation par Marseille, 502 000 tonnes.

chaque progrès de l'industrie : lorsque les huiles d'arachides furent rendues suffisamment pures pour entrer dans l'alimentation, lorsque tout récemment encore, le beurre végétal fut tiré de la noix de coco. Désormais, c'était l'industrie elle-même, l'industrie du port, qui sollicitait directement un accroissement des importations, qui fournissait un supplément aux exportations.

Ce progrès agit non seulement sur la savonnerie dont il développe les moyens d'action, mais sur quantité d'industries connexes telles que la stéarinerie, la fabrication des glycérines, celle de la soude, dont les exportations par Marseille donnent ensemble en 1907 un total d'environ 15 000 tonnes. Et diverses industries chimiques viennent encore se greffer sur celle de la soude, de telle sorte qu'un lien se retrouve entre la création d'usines parfaitement étrangères en apparence les unes aux autres.

Un groupe d'industries fournit un gros tonnage d'exportations au port de Marseille, celui des matériaux de construction, chaux, ciments et produits céramiques. En 1907, le tonnage atteint 521 943 tonnes, dont 280 121 pour les chaux et ciments et 231 822 pour les tuiles, briques et carreaux. C'est plus du cinquième de l'exportation de Marseille en poids[1], et ces marchandises lourdes et d'une valeur relativement faible peuvent constituer des cargaisons pour le long cours, à destination du Sénégal, de Madagascar, de la Côte Occidentale d'Afrique, de la République Argentine, des Indes Anglaises, des États-Unis, du Brésil, de l'Indo-Chine[2]. Quant aux produits céramiques, le meilleur client du port de Marseille est la Turquie ; l'Algérie et la Russie viennent au second et au troisième rang ; puis c'est l'île de Cuba qui reçoit 12 000 tonnes de tuiles en 1907 et qui en avait absorbé 15 000 tonnes en 1905. On peut juger par là de la variété surprenante de débouchés que des objets fabriqués pesants et sans grande valeur trouvent sur des marchés éloignés. L'augmentation de capacité des navires et l'abaissement des prix de fret permettent le transport à très longue distance. Par suite, les indus-

1. 2 369 391 tonnes en 1907.

2. Compte rendu de la Chambre de Commerce de Marseille pour l'année 1907, p. 266.

tries des ports sont en mesure d'atteindre une clientèle nombreuse et dispersée. Le fait que des Cubains, des Australiens ou des Sénégalais couvrent leurs maisons avec des tuiles de Marseille prouve qu'il doit y avoir de par le monde d'autres clients possibles. Et l'armement moderne a besoin de cargaisons lourdes pour remplir ses énormes navires. L'armement français souffre du manque de fret lourd. La création d'industries fabriquant des produits de grand poids, le développement de celles qui existent déjà, offrent donc à notre pavillon un intérêt de premier ordre.

La raffinerie du sucre contribue, elle aussi, pour une part importante au mouvement de Marseille. Elle y a attiré en 1907 plus de 46 000 tonnes de sucres bruts indigènes et 61 000 tonnes de sucres bruts provenant des colonies françaises. Elle a fourni à l'exportation près de 68 000 tonnes de sucres raffinés et vergeoises, soit au total 204 000 tonnes de cargaison tant à l'entrée qu'à la sortie. Plus de 50 000 tonnes de sucres raffinés ont été livrées à destination du Maroc, de la Perse et de la Turquie d'Asie [1]. C'est d'ailleurs un succès pour nos raffineurs français, car ils se trouvent dans ces pays en libre concurrence avec l'Allemagne, l'Autriche et la Belgique.

Le groupe des textiles est représenté surtout par le jute. Et c'est bien là une industrie de port. L'utilisation principale du jute est, en effet, dans la fabrication des sacs dont on a exporté 6 265 tonnes en 1907.

Il convient de noter encore les verreries et cristalleries qui donnent à l'exportation par mer 24 680 tonnes, les papeteries qui fournissent 9 851 tonnes, les engrais chimiques, 3 677 tonnes, etc.... Ces chiffres montrent quelle forte contribution les industries du port de Marseille apportent à l'activité du commerce maritime. L'analyse approximative permet d'affirmer que deux millions de tonnes en chiffres ronds ont été embarqués ou débarqués à Marseille, en 1906, pour le service de l'industrie locale. Le tableau suivant résume les données des pages précédentes :

1. Compte rendu de la Chambre de Commerce de Marseille en 1907, p. 117.

TONNAGE DES MARCHANDISES EMBARQUÉES OU DÉBARQUÉES POUR LE SERVICE DE L'INDUSTRIE LOCALE

ANNÉE 1906

	TONNES
Blés et farines, importation et exportation . .	600 000
Riz et orges pour rizeries et malteries	50 000
Bière, exportation	8 000
Graines oléagineuses, importation	502 000
Huiles de graines, exportation.	35 000
Tourteaux, exportation.	86 000
Savons, exportation et sortie par cabotage . .	56 000
Huiles à épurer, admission temporaire	8 200
Huiles épurées, apurement des précédentes. .	4 300
Produits de stéarinerie, glycérines, soudes, exportation	15 000
Chaux, ciments, produits céramiques, exportation.	512 000
Sucres bruts indigènes, entrées par cabotage .	47 000
Sucres bruts coloniaux, importation	61 000
Sucres raffinés et vergeoises, exportation. . .	68 000
Sacs de jute, exportation.	6 200
Verrerie, cristallerie, exportation.	24 700
Papier et cartons, exportation	10 000
Engrais chimiques.	4 000
	2 097 400

M. Paul Desbief, l'ancien Président de la Chambre de Commerce de Marseille, concluait : « Le mérite des Marseillais a été de faire de l'industrie au moment où l'importance commerciale de leur port était atteinte. » C'est, en effet, à leur esprit d'initiative que Marseille est redevable de la primauté qu'elle a conservée dans la Méditerranée. Cette importance de l'industrie dans le mouvement du port rend d'autant plus fâcheux un inconvénient commun à la plupart des usines établies aux environs de Marseille, le coût élevé des moyens de communication. C'est, en général, par camionnage que s'effectuent les transports de matières premières et ceux de produits fabriqués. Les céréales traitées dans les minoteries de Marseille acquittent souvent pour la manutention et le camionnage des sommes égales au fret de la Mer Noire à Marseille. Sur les quais, des charrettes encombrent la circulation. Elles sont attelées géné-

ralement de cinq chevaux, en raison des fortes pentes à gravir pour monter du port aux usines ; les terrains industriels, ne pouvant se développer en bordure, se trouvent sur des plateaux situés souvent à 50 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. De plus, beaucoup d'usines ont été attirées par l'attrait d'une force motrice à bon marché près du canal de dérivation de la Durance. Pour faire l'économie du charbon, elles se sont condamnées à de lourds frais de transport. Des procédés de manutention et de transport plus perfectionnés à Barcelone, à Gênes, voire même dans les ports de l'Océan et de la Mer du Nord, peuvent rendre impossible la concurrence des usines marseillaises. Il importe donc de parer à une éventualité aussi funeste pour l'avenir du port.

La création du canal de Marseille au Rhône peut fournir la solution du problème en rendant facile l'accès de l'Étang de Berre et des vastes terrains qui s'étendent sur ses rives. Dans son rapport du 3 novembre 1903, présenté au nom de la Commission des Travaux publics de la Chambre des Députés [1], M. Léon Janet s'exprimait ainsi à ce sujet : « On doit citer aussi l'intérêt qu'offrira l'exécution du canal pour le développement industriel et commercial de l'Étang de Berre. C'est pour permettre le passage facile des petits bâtiments marins propres à la navigation dans cet étang que le tirant d'eau, prévu à 2 mètres entre Arles et Port-de-Bouc, sera porté à 3 mètres entre Port-de-Bouc et Marseille. Les marchandises amenées à Marseille par les grands paquebots pourront, à la suite d'un simple transbordement dans des chalands, arriver sur les rives de l'Étang de Berre, au bord desquelles s'établiront de grandes usines, qui ne peuvent, faute de terrain, s'installer à Marseille ou dans sa banlieue immédiate. »

Certaines usines actuellement installées dans la banlieue de Marseille auront avantage à se déplacer le jour où les rives de l'Étang de Berre seront facilement accessibles à des chalands de mille tonnes de portée en lourd. La création du canal de Marseille au Rhône ne profitera pas seulement au rôle industriel du port ; elle peut avoir une influence considérable sur le développement de son rôle régional.

1. N° 1259. Session extraordinaire de 1903, pp. 5 et 6.

*
* *

Marseille est redevable à son arrière-pays d'une grande partie du trafic des froments et farines qui se fait par son port. Nous avons évalué à 600 000 tonnes la part revenant à la fonction industrielle du port; mais une part égale doit être inscrite à l'actif de la fonction régionale. Sur ce chiffre, le transit international des blés débarqués à Marseille pour l'Allemagne et la Suisse, figure pour 270 000 tonnes. Il y a là une première indication fort intéressante, prouvant que le territoire desservi par le port de Marseille ne se restreint pas à nos frontières politiques. Mais les blés d'Anvers et de Rotterdam remontent le Rhin jusqu'à Mannheim et se distribuent autour de ce grand marché de céréales, jusqu'en Suisse. Marseille peut difficilement lutter contre les ports du Rhin auxquels les améliorations successives du fleuve assurent le bénéfice de transports peu coûteux. Gênes fait aussi du transit international sur la Suisse; elle en fait pour un plus fort tonnage que Marseille, pour le double souvent [1], et, depuis le percement du Simplon, sa situation est très améliorée. Notre consul à Gênes a souvent signalé le danger que les Marseillais redoutent également, « Marseille peut être privée par Gênes de la presque totalité de son transit international », écrivait tout récemment M. Hubert Giraud, vice-président du syndicat marseillais de la Marine marchande [2]. C'est là une éventualité à prévoir et il importe d'en préciser la répercussion sur le tonnage de Marseille. Le chiffre total du transit international effectué par Marseille tant à l'importation qu'à l'exportation ne dépasse pas de beaucoup celui que nous venons d'indiquer pour la seule importation des céréales. Il s'élève à 338 214 tonnes et se décompose ainsi [3] :

1. Transit international de Gênes sur la Suisse : 405 000 tonnes en 1903.

2. *Gênes et Marseille*, p. 22.

3. *Tableau général du Commerce et de la Navigation*, t. II, p. 730, 731 et 732. Année 1906.

Marchandises entrées par Marseille en transit . . .	325 458 tonnes.
Dont 305 338 sorties par le bureau de Bellegarde.	
Marchandises entrées par Marseille en transit . . .	12 756 —
Dont 9421 entrées par Bellegarde.	
	338 214 tonnes.

A coup sûr, un pareil tonnage ajouté à celui de Gênes et retranché à celui de Marseille changerait la situation des deux ports[1]. Cette victoire de Gênes sur Marseille aurait pour effet de restreindre l'arrière-pays de Marseille à sa partie française : la partie nationale de cet arrière-pays ne paraît pas devoir être atteinte par les voies nouvelles du Saint-Gothard et du Simplon. Dans un rapport récent, notre consul général à Gênes, M. de Clercq, écrivait : « Les deux ports méditerranéens ayant une zone d'influence ou, pour employer un mot à la mode, un « hinterland » différent et ne répondant pas aux mêmes besoins, ne se font pas une réelle concurrence[2]. » Avec plus de précision, M. Hubert Giraud indique, dans son étude sur *Gênes et Marseille*, que la concurrence a seulement la Suisse pour théâtre. Et il ajoute avec beaucoup de sagacité que tout accroissement de Gênes, quelle qu'en soit la cause, est une menace pour la prospérité de Marseille en vertu de cette loi de concentration qui attire les marchandises dans les ports à forts tonnages[3]. A notre époque de puissants navires, le fret tend à se grouper dans les grands carrefours maritimes qui lui assurent des départs fréquents et réguliers. Et le navire se dirige volontiers vers un port où ses chances de chargement augmentent en raison des marchandises qui y affluent. Un port exerce une attraction proportionnelle au tonnage des marchandises qu'il reçoit et qu'il expédie. Le percement du Saint-Gothard et du Simplon peuvent nuire

1. Tonnes de marchandises embarquées et débarquées :

Marseille	En 1906 : 6 745 940	En 1907 : 7 130 738
Gênes.	— 6 164 873	— 6 054 165

Il est à remarquer que les marchandises embarquées comme provisions de bord ne sont pas comprises par les statistiques françaises sous cette rubrique. Elles le sont, au contraire, sous les statistiques italiennes. Les provisions de bord embarquées à Marseille représentent en moyenne 600 000 tonnes par an. D'où un nouvel écart au profit de Marseille.

2. Rapports commerciaux. Année 1908. N° 713, pp. 21 et 22.

3. *Gênes et Marseille*, p. 92.

à Marseille non seulement en lui enlevant une partie de la zone territoriale desservie par son port, mais encore en diminuant son pouvoir d'attraction sur le trafic méditerranéen.

Pendant de longues années, le rôle régional de Marseille, bien que réduit, lui donnait un avantage sur Gênes. Avec l'établissement des bâteaux à vapeur sur le Rhône et sur la Saône dès 1826, plus tard surtout avec la création des chemins de fer, l'isolement de Marseille cessait. Gênes au contraire ne pouvait profiter d'aucun transport par eau. La voie ferrée ne vint la relier qu'à des pays beaucoup moins développés que la France. Il fallut attendre l'essor économique de l'Italie septentrionale, particulièrement de la vallée du Pô, pour que Gênes, mise à même d'améliorer son port grâce au magnifique don de vingt millions du duc de Galliera, vît croître son tonnage. C'est pourquoi de 1840 à 1880, Marseille gagne sur sa rivale une énorme avance. A partir de 1880, au contraire, des voies ferrées permettent à Gênes d'atteindre une région en grand progrès économique. Et bientôt, à travers la chaîne des Alpes, deux passages s'ouvrent pour elle sur un pays étranger. En résumé, la situation de Gênes et de Marseille a été déterminée depuis soixante ans par l'importance de leur fonction régionale. Elles n'ont pas eu à lutter pour leur fonction industrielle, à peu près nulle à Gênes et si considérable à Marseille. L'histoire de leur rivalité est celle de la zone territoriale desservie par elles. Au surplus, dans le trafic maritime actuel, les ports qui l'emportent sont ceux qui se trouvent le mieux reliés au territoire le plus vaste et le plus productif.

Une semblable constatation met en lumière l'urgence qu'il y a pour Marseille à développer sa fonction régionale. Gravement menacée en Suisse, il faut l'assurer en France. Cette nécessité n'apparaît pas toujours aux Marseillais, gens de tradition, habitués de tout temps à compter plus sur les relations commerciales extérieures que sur les ressources mêmes de l'arrière-pays : ils songent peu aux richesses qu'une mise en exploitation de la vallée du Rhône pourrait leur acquérir. Il semble pourtant que l'avenir soit de ce côté. Pour le préparer efficacement, il faut connaître avec exactitude la fonction régionale du port. Nous avons mentionné déjà les importations

et les exportations de froments et produits dérivés; nous allons passer brièvement en revue les autres marchandises.

Le plus fort tonnage est celui de la houille : importations 1 217 200 tonnes; exportations 610 554 tonnes; cabotage 43 771 tonnes[1]; soit un ensemble de 1 400 000 tonnes en chiffres ronds. Mais il s'en faut que ce total doive être porté au compte de la fonction régionale. L'exportation consiste, en entier, en charbons de soute embarqués comme provisions de bord. Ces charbons sont venus à Marseille et en sont partis pour les besoins de l'armement. De plus, ils sont venus presque entièrement par mer; nous savons en effet par le compte rendu de la Chambre de Commerce que 519 487 tonnes de charbons étrangers ont été mis en entrepôt pour la navigation. La consommation intérieure n'a eu besoin que de 700 000 tonnes environ de charbons étrangers; c'est la seule partie que nous puissions inscrire à l'actif de la fonction régionale. Encore faudrait-il connaître la quantité de charbons étrangers consommés par les industries de Marseille et la faire figurer dans le compte de la fonction industrielle. Or, d'après le rapport de la Chambre de Commerce, 369 000 tonnes de houille ont été employées par l'industrie dans les limites de l'octroi en 1907; 688 000 tonnes sont venues à Marseille par voie ferrée et 48 000 par charrettes, soit un ensemble de 750 000 tonnes de charbons, originaires en grande partie des mines du Gard et des Bouches-du-Rhône[2]. Nous pouvons admettre que la contribution de la houille au rôle régional du port est de 800 000 tonnes en chiffres ronds. Le million de tonnes demeurant sur le total de 1 800 000 tonnes est importé et exporté pour les besoins de l'armement. Il pourrait être ajouté au compte de la fonction commerciale du port.

Les vins, au contraire, sont entièrement fournis à l'exportation ou demandés à l'importation par la région que dessert le port de Marseille. A l'exportation, les vins ordinaires, qui forment la grande masse, ont pour origine le Midi viticole, l'Hérault et le Gard particulièrement. Mais beaucoup de vins en bouteilles descendent de la Bourgogne et Marseille expédie

1. Le chiffre du cabotage relevé ici est celui de 1906, celui de 1907 n'ayant pas encore été officiellement publié.

2. Ces mines ont produit en 1907 plus de 2 700 000 tonnes de houille.

un million de bouteilles de Champagne. A l'importation, les vins d'Algérie sont presque tous à destination de Paris. Des tarifs spéciaux de chemins de fer favorisent ce trafic par Marseille ; mais le grand approvisionnement parisien se fait par Rouen et par la Seine. La région desservie par le port se restreint donc aux vignobles voisins de Marseille ou s'étend jusqu'aux provinces éloignées de la Bourgogne et de la Champagne, comprend même Paris pour les vins d'Algérie, alors qu'elle va difficilement jusqu'à Dijon pour une foule d'autres marchandises et, qu'à partir de Lyon, parfois même d'Avignon, la concurrence d'autres ports se fait déjà sentir. L'arrière-pays d'un port varie suivant chaque article d'exportation ou d'importation. L'ensemble des vins reçus et expédiés à Marseille tant au commerce extérieur qu'au cabotage représente 163 000 tonnes[1].

Les industries textiles de l'arrière-pays fournissent environ 110 000 tonnes au mouvement de marchandises du port. La laine figure pour la plus grosse part dans ce total (46 756 tonnes à l'importation, 8 874 tonnes à l'exportation), mais les 16 665 tonnes de soies importées représentent à elles seules plus de 354 millions de francs et les diverses exportations de soies qui atteignent 4 134 tonnes dépassent en valeur cent millions de francs. C'est à l'industrie lyonnaise et à l'élevage des vers à soie dans la vallée du Rhône que Marseille est redevable de cet important trafic. Les services rapides qui la relient à l'Extrême-Orient favorisent en outre l'entrée des soies brutes. Les cotons indiens entrant par Marseille atteignent des points assez éloignés, Mulhouse, Dornach, Gerberwiller, Épinal et toute la région industrielle des Vosges. Leur zone de pénétration est donc très étendue. Il est curieux de remarquer que les cotons américains arrivent à Mulhouse soit par le Havre soit par Brême, de telle sorte que Mulhouse appartient à l'arrière-pays de trois ports situés respectivement sur la Méditerranée, sur la Manche et sur la Mer du Nord.

Un échange considérable de marchandises alimentaires se

1. Importation : 95 170 } *Tableau général du Commerce et de la Navigation*, t. I, pp. 120 et 121, et t. II, pp. 348 et 349.
Exportation : 32 423
Cabotage : 35 997
Total : 163 590.

fait entre Marseille et l'Algérie. Tout le bétail importé par mer à Marseille vient de notre grande colonie africaine. Plus de 12 000 bœufs et vaches, un million de moutons forment la masse de cette importation qui atteint dans son ensemble plus de 45 000 tonnes ; 7 000 tonnes de fruits secs, 16 000 tonnes de légumes frais, particulièrement de primeurs, sont expédiées par l'Algérie. Marseille reçoit en outre d'autres provenances 8 000 tonnes de fruits frais, 19 000 tonnes de fruits secs ; mais les légumes frais lui arrivent presque exclusivement d'Algérie. Au contraire les légumes secs qui figurent pour 63 millions de tonnes dans les importations de 1907 ne sont fournis par l'Algérie que pour des quantités insignifiantes.

Si nous ajoutons à ces diverses indications le tonnage des cuirs et peaux qui s'élève pour l'importation et l'exportation réunies à 41 000 tonnes environ et celui des fromages qui dépasse 7 000 tonnes, nous aurons énuméré les principales variétés de marchandises attirées à Marseille par la fonction régionale du port. Cependant, deux éléments particuliers de fret relevant de la même fonction sont assurés à Marseille par le grand nombre de ses services réguliers de navigation : certaines marchandises pouvant supporter des frais de transport relativement élevés, et les passagers.

Marseille reçoit de Paris une quantité appréciable de ces marchandises variées, nouveautés, vêtements de femmes, modes, articles divers, qui font souvent l'objet de commandes hâtives, dont la fabrication est parfois retardée par l'accumulation des ordres sur une saison de courte durée et que le caprice changeant de la mode ne permet pas de produire en stock. Deux fois par semaine, d'une façon régulière, la compagnie P.-L.-M. organise des trains de marchandises franchissant la distance Paris-Marseille en trois jours par la ligne de Nîmes, avec tarifs de la petite vitesse. Grâce à cette facilité, beaucoup de marchandises qui s'embarqueraient à Rouen ou au Havre avec moins de frais de transport sont dirigées sur Marseille.

Il en est de même des passagers. Quatre cent mille personnes environ s'embarquent ou débarquent annuellement au port de Marseille. La zone qui les fournit comprend tout le

Nord de l'Europe; un Anglais, un Allemand, un Hollandais se rendant à une destination au delà de Suez viennent prendre le bateau à Marseille. Il va de soi que seuls les passagers de cabines peuvent se permettre ce trajet plus coûteux et plus rapide.

En dépit de cet avantage, la fonction régionale du port de Marseille demeure modeste. Nous avons relevé à peine deux millions de tonnes à son actif; sans vouloir attacher trop d'importance à cette estimation très approximative, on peut tout au moins en conclure que le tonnage fourni au port par l'arrière-pays n'est pas supérieur à celui que les usines locales lui procurent. Que Marseille soit parvenue dans ces conditions à progresser d'une manière constante, c'est un résultat tout à l'honneur de ses industriels.

Nous avons déjà signalé la situation anormale des industries marseillaises, mises en communication avec le port par le moyen primitif du camionnage. Nous avons dit quelle heureuse transformation pourrait amener sur ce point la création du canal de Marseille au Rhône et l'utilisation des terrains qui s'étendent autour de l'Étang de Berre. Les industries installées à proximité d'un port doivent pouvoir profiter du voisinage de ce port, être étroitement liées à lui. A un moindre degré, l'arrière-pays d'un port doit aussi être relié à ce port aussi parfaitement que possible. Il n'est utilisable qu'à cette condition : une partie de la Suisse est passée de la zone d'influence de Marseille à celle de Gênes depuis le percement du Saint-Gothard et celui du Simplon. D'autres déplacements passent plus inaperçus ; mais leur répercussion sur le trafic d'un port n'est pas moindre. En dehors de la zone dépendant d'un port pour toutes ses relations maritimes, il en est une autre infiniment plus vaste et qui, éloignée d'un grand nombre de ports, fournit ou demande des marchandises à tel ou tel d'entre eux suivant les facilités particulières qu'il lui offre. Un tarif de chemin de fer plus avantageux, une rapidité d'expédition plus grande, une régularité plus assurée, la fréquence des services maritimes, le soin apporté à la marchandise, le coût moindre de sa manutention et mille autres détails peuvent devenir l'élément décisif d'un changement de direction.

L'arrière-pays d'un port vaut selon ce que valent ses forces

productives et ses moyens de communication. Marseille ne dessert pas la vallée de Rhône sans concurrence et elle dessert Paris, Reims ou Mulhouse pour certaines marchandises, le Nord de l'Europe pour les passagers. Son arrière-pays est donc essentiellement extensible. Elle ne peut pas négliger sa fonction régionale, en ne s'appliquant qu'à son rôle industriel, comme elle se complaisait naguère dans son rôle commercial. Le temps est passé aujourd'hui des ports de premier rang à fonction unique. Le commerce maritime se soude trop fortement au commerce terrestre pour que les ports à arrière-pays de faible étendue ou de production médiocre puissent conserver une situation prééminente.

Marseille a donc un besoin urgeut d'étendre sa fonction régionale non seulement pour l'avantage direct qu'elle en retirera, mais parce que c'est la condition nécessaire du progrès, voire même du maintien de la fonction industrielle qu'elle a si énergiquement et si heureusement remplie depuis un demi-siècle. Et ce peut être aussi, pour elle, l'occasion d'un nouvel essor de cette fonction commerciale qui a été jadis sa raison d'être pendant de longs siècles.

PAUL DE ROUSIERS

SOUVENIRS D'ENFANCE

Aucun phénomène, aucun présage ne marqua mon entrée dans ce monde. Je vis, en 1851, le jour à Saint-Lary (Haute-Garonne), dans la chambre que j'ai occupée jusqu'aujourd'hui et qui était alors celle de ma mère. Une belle fille d'Aspet m'attendait déjà pour me donner ses soins et son sein. C'était *Poupou*, ma nourrice, que j'aimai par la suite bien tendrement et qui devait rester trente-neuf ans chez nous comme cuisinière, très bonne cuisinière même. Poupou était très jolie, pas timide et « forte en gueule ». La première fois que mon père la vit, il lui demanda si elle avait beaucoup de lait :

— Si j'ai du lait? Vous allez voir ça, *Moussu Conté!*

Et la voilà qui tire de son corsage une grosse « poupe » et, visant l'autre bout de la chambre, fait gicler un puissant jet de lait!... Ma nourriture était assurée.

Mes premiers souvenirs, encore qu'ils soient bien nébuleux, ne datent guère que de ma cinquième ou sixième année. A ce moment, nous n'étions pas très loin de nous trouver tous là, les quatre enfants : moi, dit *Gnott* (de *Cagnott*, petit chien, en patois), dit encore « horrible oreillard », mon frère Fernand, dit *Pépée*, ma jolie sœur Marie — *Mimi* — qui devait mourir si jeune et que j'ai bien pleurée, enfin, plus tard, la petite dernière Blanche — *Kick*.

1. Ces pages sont extraites du « Journal » du comte de Comminges (Élie, Marie, Bernard), né en 1831, officier au régiment des guides de la Garde impériale en 1855, commandant en 1870-71 le 2e bataillon de la Garde mobile de la Haute-Garonne, chevalier de la Légion d'honneur, mort en 1894.

Ma première vision de moi-même me représente un petit garçon vêtu d'un pantalon blanc, d'une veste ronde en velours gros bleu et coiffé d'un béret blanc, le nez en l'air, la figure couverte de taches de rousseur et les yeux rouges... J'étais laid. De là le mot, célèbre dans la famille, de M. l'abbé de Saint-Victor. Comme on disait devant lui que les enfants les plus laids devenaient quelquefois les plus beaux avec l'âge :

— Eh bien ! glissa l'abbé, en prenant une prise de tabac, en voilà un qui sera diantrement beau !

Ma mère ne lui pardonna jamais.

Mon frère Fernand, affreux, malingre, méritait la gracieuse épithète de *Poutit Cagarous*. A nous voir à cette époque, mon frère et moi, on eût pu croire que nous fussions destinés à devenir des frères ennemis. Mes parents en avaient sérieusement peur, car il n'était point de tourments que je n'infligeasse à ce malheureux *poutit cagarous*. A chaque instant, c'étaient d'affreux hurlements qui, souvent, partaient de dessous le billard. Poussé à bout, mon frère m'avait empoigné par les cheveux et nous nous roulions en nous griffant à qui mieux mieux. Chacun, nous avions notre parti. Fernand était soutenu par Catherine, la femme de chambre de maman; moi, naturellement par ma nourrice, et d'ailleurs le préféré de mes parents qui m'admiraient beaucoup. De là, de terribles discussions !

Les deux frères ennemis ! Nous qui devions devenir les deux frères les plus tendres et cela sans jamais une atténuation, sans qu'aucune question d'intérêt fût seulement agitée entre nous. Lui aussi était bien revenu de sa laideur d'enfant. Quel charmant sous-lieutenant de chasseurs il a fait !

Mon père avait été très beau. Au reste, je l'ai connu relativement jeune, puisqu'il n'avait que cinquante-cinq ans quand il est mort. Très droit, très belle tournure, grand air. De bonne heure, il avait perdu ses cheveux et, selon la coutume d'alors, il avait la fâcheuse habitude de porter une perruque qui lui allait très mal et le vieillissait.

Il avait servi dans sa jeunesse en Espagne au titre espagnol, en 1826. Il était capitaine aux chasseurs de la Garde Royale, Chevalier des ordres de Ferdinand et du Phénix de Hohenlohe et de la Fidélité. Il avait gardé l'air très militaire. Avec ses

grosses moustaches, très timide, mais d'une extrême violence qui éclatait à propos de rien, il faisait retentir la maison des éclats de sa voix. Remarquablement bon, loyal et droit, c'était un vrai type de gentilhomme d'autrefois. Il m'adorait et je l'aimais beaucoup, bien qu'il me fît peur. Les paysans lui étaient très attachés, quoiqu'il les traitât comme des nègres. Malheur à qui ne lui parlait pas chapeau bas! Un revers de canne avait bientôt fait voler le couvre-chef récalcitrant. A cette époque ces façons étaient supportées tout naturellement! Nul ne songeait à s'en offusquer.

Très silencieux, ne sachant pas discourir du reste, bien qu'intelligent, très adroit et s'occupant toujours, il dessinait joliment; le soir, tapisserie; nous les avons retrouvés l'autre jour au grenier, ces grands morceaux de canevas aux dessins espagnols. Grand visiteur : à chaque instant, soit à cheval, soit en tilbury, il partait faire quelques visites dans les environs; presque toujours, il m'emmenait et nous partions juchés sur deux carcans avec un troussequin, un portemanteau de cuir garni d'une chemise et d'un habit.

A la maison, même pour le déjeuner, il portait une grande robe de chambre à ramages, serré à la taille par une cordelière et sur la tête un bonnet grec, œuvre de maman. Mais quelle main leste! Pour un rien, vlan! une claque — que nous appelions, je ne sais pourquoi, *Rébiro Martin*, appliquée avec le dos de la main.

La plus mémorable de ces claques, — je m'en souviens comme si c'était d'hier — est celle de *Zumalacarregui*. Zumalacarregui était un célèbre chef carliste, très vénéré de papa. Un jour, j'entends dire au salon que Zumala... était mort. Glorieux d'apporter une nouvelle aussi importante, comme une flèche, je file vers la chambre de mon père qui était en train de dessiner. Triomphalement je crie :

— Papa! Zumalacarregui est mort!

Pan! une gifle! J'ai dit qu'il était violent. Oui, terriblement, et, dans ses moments de colère, il devenait réellement effrayant avec ses moustaches hérissées. Ces accès le prenaient, malheureusement, assez souvent à table. Alors il ne lançait pas son assiette derrière lui au domestique, mais il la saisissait à deux mains, l'élevait au-dessus de sa tête et la cassait sur la

table de toutes ses forces. Puis il se levait, sortait et nous entendions les portes qui claquaient successivement avec fracas. Avec tout cela, parce que son cœur était bon, tout le monde l'aimait.

Maman n'avait jamais été jolie, mais d'un grand charme. Des yeux profonds, très beaux et lumineux : intelligente, ardente d'imagination, au cœur tendre et bon, faisant beaucoup de frais, spirituelle, aimable et, en même temps femme de ménage, elle menait la maison avec ordre et habileté et il le fallait, car nous n'étions pas riches ! Tout, cependant, marchait à merveille ; la table était bonne et nous recevions beaucoup.

A l'époque la plus éloignée où je la vois, elle n'était plus très jeune, les cheveux gris roulés en grosses coques de chaque côté du front, un bonnet à rubans et une mise dont je lui reprochais souvent la grande simplicité... Ses yeux toujours beaux, — ils ont été tels jusqu'à la fin, — ses dents encore belles, les mains blanches et douces, aux doigts en fuseau, mais un peu fortes, un peu flamandes ; elle travaillait sans relâche et était excessivement adroite. La mort de notre jolie sœur Marie lui porta un coup dont elle ne se remit jamais. Si la gaîté disparut, l'intelligence ne s'altéra pas. A la mort de mon père, elle dut prendre la direction d'affaires un peu embrouillées et, tout de suite, se montra fort entendue, discutant avec les notaires et les métayers, les étonnant tous par sa finesse. En 1868, nous la perdîmes. Depuis longtemps le cœur était malade et elle souffrait beaucoup. Une première attaque la laissa presque entièrement paralysée, ne pouvant plus parler qu'avec peine : le mot propre ne lui venait que difficilement et elle employait un terme autre que celui dont elle voulait se servir. Elle en riait quelquefois, quand elle n'en pleurait pas.

Son martyre dura de longs mois. Un soir, comme elle s'affaissait beaucoup, nous envoyâmes chercher le médecin. « Ayez du courage, nous dit-il, c'est la fin. » Groupés autour de son lit, nous restâmes là, silencieux. Sa respiration se faisait courte. De temps en temps, je lui prenais la main : « Maman, m'entendez-vous ? » Une faible pression me répondait. A un moment, comme j'étais à genoux près de son lit, je sentis sa main sur ma tête. Elle avait ouvert les yeux qu'elle

tenait fermés, et son regard m'enveloppa dans un rayon d'une infinie tendresse, tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Ce fut sa suprême caresse. Bientôt le râle commença, râle épouvantable qu'on n'oublie pas quand on l'a entendu... Puis plus rien. Le repos éternel avait commencé pour elle. La sœur ouvrit la fenêtre. Le jour naissait gris et triste dans une matinée d'hiver.

Saint-Lary était très joli, plus joli que maintenant, moins émondé. La maison avec ses volets verts était tapissée, du haut en bas, de plantes grimpantes. Une ceinture d'arbres et d'arbustes entrelacés, de vignes-vierges et de clématites entourait la cour jusqu'au vivier comme un mur épais de verdure. Beaucoup de fleurs : papa et maman les aimaient. Au printemps, c'était ravissant et embaumé. Plus tard, mon père eut la très fâcheuse idée de faire plaquer la maison d'une façade Moyen âge ou Renaissance, — impossible de préciser, — avec tourelles, créneaux, petites niches d'où sortaient des figurines de seigneurs en toques disant bonjour à d'autres figurines de belles dames ferronnées de perles. C'était d'un goût déplorable. Aussi n'ai-je pas manqué de faire enlever tout cela dès mon mariage. Un certain détail faisait surtout mon désespoir. Imaginez un écusson immense au-dessus de la porte et tenant une partie de la façade!

Nous vagabondions ferme dans ce joli parc et nous y faisions de fameuses parties avec l'oncle Fernand. Ah! ces explorations dans la garenne! on y voyait encore une cabane recouverte en chaume, construite, jadis, à l'usage de ma grand'mère Comminges. Cette grand mère-là, je ne l'ai pas connue, non plus que mon grand'-père. On m'a raconté que c'était un grand beau vieillard, très sourd, qui se promenait toujours dans la grande allée de cette garenne, en chantant les refrains gaillards de son ancien régiment, les Dragons de La Rochefoucauld.

De mon grand-père Mun, je n'ai qu'un très vague souvenir. Il avait été premier page de la reine Marie-Antoinette et était rempli d'esprit. Je ne le vois plus du tout et pourtant je vois ceci : à un premier de l'an, je vais lui souhaiter la bonne année; il me remercie et me dit : « Tiens, mon petit, voici pour toi. » L'objet était soigneusement enveloppé dans du papier. A peine

dehors, je déballe fiévreusement et je trouve... une vieille croûte de fromage. Je crois bien qu'il était mon parrain, ce qui explique la munificence. On l'appelait M. le comte de Serlabourse, à cause d'un de ses titres, comte de Sarlabous.

Le souvenir d'une action horrible me revient et il faut que je la confesse. Au moment de sa mort, mon grand-père avait un caniche noir déjà vieux et qu'il aimait beaucoup. Lequel caniche fut très touchant. Non seulement il suivit le convoi de son maître au cimetière, mais on ne put l'en faire sortir. Il y passa la nuit couché sur la tombe. Plusieurs jours de suite, quand on ne le trouvait pas le matin à la maison, c'était là qu'il fallait l'aller chercher... Au bout de quelques années, le pauvre animal était devenu fort misérable, tout pelé et galeux. Alors dans ma sagesse et ma cruauté d'enfant, je décidai que non seulement il devait mourir, mais que c'était moi qui le tuerais. Immédiatement, je l'attache contre un mur et armé de mon petit fusil, chargé de plombs pour oiseaux, je le fusille. Je le manque, je recommence et me voilà tirant sur cette bête hurlante jusqu'à ce qu'elle ne bougeât plus ou à peu près... Je n'ai oublié aucun détail de cette scène et j'entends encore les hurlements de ce misérable animal...

Bonne maman, une vieille petite dame, très bonne. Mon père avait fait construire, dans le parc cette petite maison qui existe encore et qu'elle habitait avec bon papa. D'un côté du corridor, sa chambre, de l'autre celle de son mari. Au fond, une salle à manger et une cuisine ; c'était simple. Et elle restait là avec une femme de chambre-cuisinière. Son grand bonheur, c'était mes visites, car elle m'adorait. Je trouvais toujours là, pour mon goûter, toute espèce de confitures et une certaine liqueur d'oranger, piquée de clous de girofle, dont je raffolais. Quelquefois on me permettait d'aller y dîner, pas souvent parce que mon père ne pouvait sentir la marquise de Mun Sarlabous. Il l'appelait : « madame ». Elle lui répondait : « monsieur ! ».

Tout ce qu'elle faisait pour m'attirer ! Que de bonnes choses offertes ! Plus tard, quand je devins grand, l'appât était une pièce de cinq francs qu'elle appelait un écu. On l'invitait, de temps en temps, à dîner au château et, quand elle devait se retirer, sa bonne venait la chercher avec une lanterne. Elle

était née Saint-Félix et c'est d'elle que nous tenons toute notre parenté de Toulouse.

Avez-vous entendu parler de M. de Florentin? Un grand monsieur, toujours vêtu d'une immense lévite dont il tenait les pans croisés sur son ventre. Il était silencieux et renfermé. On racontait qu'une fois, dans sa jeunesse, il avait pris le coche pour aller jusqu'à Paris. Arrivée dans la Babylone moderne, il se hasarde à faire une promenade au Palais-Royal où il est accosté par quelque jeune impudique. Il la suit. Le lendemain matin, il reprenait le coche de Toulouse et oncques plus ne bougea. Il habitait un fort bel hôtel de la rue Vélane, d'où il ne sortait guère. Mes parents lui faisaient une cour discrète, espérant son héritage. On me menait chez lui quelquefois, à mon grand trouble, — car il m'intimidait affreusement, — surtout à l'occasion du nouvel an. Invariablement, il me donnait un lot de livres anodins et un cornet de dragées. Il était très gardé par un grand coquin de valet de chambre à mine de sacristain, que l'on traitait, lâchement, avec une déférence extrême, lui supposant une grande influence sur son maître.

Plus tard, au commencement de mon entrée au service, je ne manquais pas d'écrire pour le 1er janvier à M. de Florentin : je gémissais dans mes épîtres sur les amertumes dont le Saint Père était abreuvé. Peine perdue, rien ne m'arrivait, pas même le cornet de dragées, et finalement l'héritage passa aux Larcan. Le Saint Père n'a jamais su à quel point j'avais gémi sur son malheureux sort!

Revenons à Saint-Lary. Je suis encore tout petit, cinq ou six ans peut-être. Un jour, on entend un bruit de grelots dans l'avenue. La famille se rassemble, on ôte nos tabliers. Un petit véhicule débouche, traîné par un cheval que son conducteur tire par la figure. Sur ce véhicule quelque chose de noir, très volumineux, qui déborde. Après deux ou trois arrêts pour laisser souffler le cheval, la télègue accoste le perron. Alors nous voyons que ce quelque chose de noir très volumineux est une femme, mais énorme, de figure assez belle et coiffée d'une mantille noire. Très dramatique, elle dit à mon père, en espagnol : « *Señor caballero*, êtes-vous le comte de Comminges? — Je le suis. — Eh! bien sachez que votre frère est mort et que je suis sa veuve! »

Là-dessus, avec l'aide d'une forte chaise et d'un solide tabouret, on descend la veuve en mantille. Il était resté dans la voiture un petit garçon de huit à dix ans qui descend tout seul, grand pour son âge, tout mince, avec une jolie figure triste. C'était son fils, Manuel, mon cousin. Pendant que nos hôtes montent le perron, je vous dirai que mon père avait trois frères, Léon, mort jeune, Auguste qui épousa une fille de très petite naissance, et enfin Ferdinand. Celui-ci, ayant pris du service en Espagne en même temps que mon père, y était resté après s'être très bêtement marié. Il avait épousé une princesse Fernandez-Cordova, d'illustre maison, mais sans un radis ou — pour la couleur locale — sans un maravedi.

Comme il venait en France, je ne sais pour quelle raison, il était mort en route, laissant sa grosse femme Pépita et le petit Manuel, assez pauvres. Les voilà entrés tous deux dans la maison; on les case dans la chambre bleue où, à cette époque, il y avait un grand lit à colonnes avec des rideaux au point de Hongrie.

C'était l'été, Pépita commence par se déshabiller, s'asseoit, en chemise, sur une chaise, au milieu de la chambre, les deux pieds écartés sur deux autres chaises. Ce sera sa posture habituelle pendant tout l'été. Enchantée de sa personne et se trouvant simplement *gordita*, grassouillette. Elle battait comme plâtre le petit Manuel que j'aimais bien; au demeurant assez bonne femme, mais insupportable. Au bout de quelques mois, elle s'en retourna en Espagne avec Manuel, dotée par mon père d'une très modeste rente viagère.

Nous n'entendîmes plus jamais parler d'eux.

En quelle année nous trouvons-nous? Je ne m'en souviens plus. Mais l'armée carliste vient d'être battue et ses chefs sont forcés de passer en France. Il en passe des quantités, Quelquefois même la nuit, on frappe à la porte : « Qui est là? — Officier carliste! » Et la porte s'ouvre toute grande. Tous colonels, du reste, ou pour le moins, majors. Ils racontent leurs campagnes à papa, on les héberge un jour ou deux, puis ils sont remplacés par d'autres.

Pan! Pan! Cette fois, c'est un vrai colonel, l'ancien don Coÿ et son fils Manuel. Ceux-là devaient rester nos hôtes des années. Don Coÿ était un gros homme, peu intelligent, très

bavard, avec des moustaches qui faisaient le tour de ses oreilles et une royale si longue qu'il la faisait descendre sur son estomac, sous sa chemise. Quand j'étais bien sage, il me la sortait. Grand fumeur, mais n'ayant pas d'argent pour acheter du tabac, il fumait des baies de genièvre qui infectaient toute la maison. C'est lui qui me chantonnait :

Dé la peau dé ton bentre
Jé férai zun tambour.
Pétit Francèze,
Restez vous donc tranquille !

Ce brave homme faisait confectionner ses culottes par le tailleur du village, sur un modèle à lui spécial, lequel, notamment, comportait une petite ouverture au fond, pour aérer. Son fils Manuel, assez beau garçon blond de vingt ans, avec de grands yeux mélancoliques : il avait perdu son cœur quelque part dans sa patrie. Qui n'a pas perdu son cœur à vingt ans, pour le retrouver et le reprendre un nombre considérable de fois ?

La cuisine avait un rôle important dans notre existence : une immense cheminée, très profonde, avec deux bancs en pierre de chaque côté du foyer. Nous, les enfants, nous y étions toujours fourrés. Papa y allumait sa cigarette et c'est là qu'il recevait les paysans. Un jour, je ne sais qui avise un petit sac très dur sous l'un des bancs, on ouvre, c'était un sac de poudre de mine, de quoi faire sauter toute la maison, que quelque bénévole commissionnaire avait déposé dans la cuisine ; sans s'occuper de son contenu, on l'avait fourré sous le banc.

Poupou trônait dans sa cuisine, toujours de bonne humeur, riant d'un rire éclatant de trompette, à l'exception des jours, cependant, où papa la mettait à la porte. Cet incident dramatique se reproduisait trois ou quatre fois l'an. Ce jour-là, je trouvais Poupou très digne, mais avec une figure de martyre résignée : « Tiens, disait-elle, tiens, Hervé, voilà un morceau de galette que j'ai faite pour toi. *Mengge-la*, mon enfant. Dans huit jours, je ne serai plus là pour t'en faire une autre. — Poupou qu'y a-t-il ? — Ton père m'a révoquée ! »

Je lui sautais au cou et nos larmes se confondaient. Et je

pleurais jusqu'à ce que j'aie vu papa... Attendrissement. — Allons! Va lui dire qu'elle reste!

Félix, le cocher, qui est resté quarante ans, je crois, n'était pas exempt de ces renvois, mais il ne partait pas non plus. Il n'a quitté la maison que pour se marier et même il fut très touchant à cette occasion; en baisant la main de mon père, il lui demanda d'emporter comme souvenir ses boutons de livrée! Ses fils sont d'élégants petits bourgeois voltairiens qui n'ont pas dû conserver les boutons.

Je vais finir l'histoire de Poupou. Mademoiselle Eulalie Croustet avait eu un fils, mon frère de lait..., un accident. Ce fils vint chez nous vers l'âge de douze à quatorze ans, comme petit groom à tout faire. Mince sujet, vite expulsé avec un coup de pied quelque part et quelques gifles de sa mère. Du reste, mort lieutenant de gendarmerie.

Mais, un beau jour, nous arrive de Toulouse un jeune jardinier, Antoine. Il sortait d'un régiment de lanciers. Poupou l'épouse. Ils eurent trois enfants, mais ne furent pas heureux. Antoine devint à peu près fou et mon père, par pure bonté, s'obstinait à le garder. Un soir, mon Antoine se coupe la gorge d'un coup de rasoir. On le croyait perdu, vu qu'il se l'était tranchée jusqu'à la luette. Le médecin la lui recoud; il guérit, seulement il est resté un peu plus fou. Puis, au bout de trois ans, il meurt. Je l'aimais assez parce qu'il savait très bien faire des pièges pour attraper des petits oiseaux, et il avait du prestige à mes yeux en sa qualité d'ancien lancier.

Voilà Poupou veuve. Survient cette vieille bête de Jean qui s'éprend de ses charmes et la conduit au pied des autels. Ils n'eurent pas d'enfants, mais jouirent en ménage d'un bonheur calme. Quand j'eus la déplorable fantaisie de quitter Saint-Lary pour Brinon-sur-Sauldre, Poupou se retira à Saman. Là, la pauvre femme tomba malade et souffrit horriblement pendant plusieurs mois. J'étais auprès d'elle quand elle mourut et je pleurai beaucoup malgré mes quarante ans.

Au village, je me rappelle avoir vu quelques vieux qui portaient encore la petite queue de cheveux nattée et la culotte. La tenue habillée des hommes consistait en un habit vert, à peu près de la coupe de celui de nos actuels valets de pied. Sur la tête, un chapeau haut de forme en poils de lapin. Les

femmes, toutes en long capulet de laine blanche, exhalaient une forte odeur de suint.

Les usages gardaient encore une sorte de couleur féodale. Ainsi l'exécrable dîme était représentée par des cadeaux que ne manquaient pas de nous apporter quantité d'habitants, paires de volailles, les plus beaux fruits, etc. La non moins hideuse corvée était, volontairement, en honneur. Quand mon père avait besoin d'un gros charroi, de pierres par exemple, il le faisait crier au sortir de la messe et c'était à qui se présenterait ; on donnait à souper aux ouvriers volontaires. A l'occasion des mariages, la noce venait se promener dans le parc et l'épousée offrait un bouquet. Je ne sache pas que mon père ait jamais poussé l'amour des vieilles coutumes jusqu'à exiger d'autres droits du seigneur...

Tous les dimanches, les hommes du village venaient au château faire « la partie » dans la cuisine, après souper. A dix heures précises, papa sonnait et tout le monde s'en allait.

*
* *

Elle avait quatre ans de plus que moi, la peau très blanche avec de grands yeux noirs. Son père était le carillonneur. Elle venait très souvent jouer avec moi et nous allions cueillir des fraises sauvages dans la garenne, au printemps. Un jour, bonne maman en ouvrant la porte de sa chambre m'a surpris l'embrassant et m'a grondé en me demandant si cette petite paysanne était ma sœur ou ma cousine. Elle s'appelait Mariougne. Il y a quelques jours, en allant à Saint-Lary, j'ai rencontré une vieille femme toute ridée et qui n'avait plus une seule dent. Elle s'est arrêtée pour me dire bonjour et je lui ai fait compliment sur les cochons qu'elle gardait. Un peu plus loin, j'ai croisé quelqu'un à qui j'ai demandé le nom d'*aquesto biello henno*. C'était Mariougne !

L'église de Saint-Lary n'était pas encore érigée en succursale et le curé de Saman venait y dire la messe un dimanche sur deux. Quand ce n'était pas notre jour, nous allions l'entendre à Saman, en voiture traînée, l'hiver, le plus souvent par des bœufs. Alors nous déjeunions chez le curé. De même,

il déjeunait au château le dimanche de messe à Saint-Lary.

Ce curé était un grand beau prêtre, très digne et très silencieux, aux yeux superbes. Il tutoyait mon père. Pas commode pour les femmes, ses paroissiennes, il exigeait qu'elles portassent des coiffes pour assister aux offices et, quand il traversait l'église, s'il trouvait quelque femme avec un madras sur la tête, il la décoiffait sans sourciller. Avec cela, prêchant très bien. Il s'appelait l'abbé Chanfreau.

On est à table. Félix, en livrée grise à énormes boutons armoriés, très important, sert. Les convives sont le curé et son frère, un jeune homme qui chante la romance, le notaire, un petit vieux à l'air honnête, qui nous emportera, un jour, 60 000 francs, le médecin, gros homme mal élevé, mais spirituel et assez drôle, bon médecin au reste, républicain enragé, nommé, en 48, commissaire de la République à Saint-Gaudens. Il n'y a pas fait de mal, se contentant de fumer des pipes dans son cabinet en buvant des bocks. Il tutoyait mon père. Au bout de la table, l'instituteur de Saint-Lary, chantre au lutrin très renommé. Papa ne dit rien, selon son habitude, le curé Chanfreau non plus. Maman fait des frais. Moi, dans un silence, je demande au Dr Dubonnat s'il est vrai qu'il nous fera guillotiner un jour : « Certainement toi! » me répond-il. Je vis bien qu'il plaisantait; mais, tout de même, cela ne me fit pas plaisir.

Après le dîner, partie de billard à quatre. Pendant que papa pointe un carambolage, on entend une voix qui entonne en sourdine le *Magnificat*. C'est l'instituteur. « Qu'est-ce que c'est? s'écrie mon père dont la moustache se hérisse. — C'est moi, monsieur le Comte, qui chante pour me désennuyer. — Allez vous désennuyer à la cuisine, malappris! Et plus vite que ça! »

Terrifié, Mariès s'esquive avec ce mouvement de côté qu'a un chien chassé du foyer. L'abbé Chanfreau regarde le plafond. Maman est navrée; les autres personnages ne bronchent pas. Papa reprend son carambolage et le manque.

Parmi nos voisins, à tout seigneur, tout honneur : les Gontaut dont la venue mettait la maison en révolution, quand leur voiture était signalée; maman nous envoyait, très fiévreuse, dans le parc avec la femme de chambre qui avait

ordre de s'asseoir sur un banc pendant que nous jouions gentiment non loin d'elle. Maman avait décidé que ça faisait très bien. Les Gontaut, quatre frères très polis, très grands seigneurs; la marquise de Saint-Blancart, très princesse. J'étais content quand ils étaient partis!

Les Chateauvert, une nichée de gentilhommes campagnards, quinze ou vingt personnes à table, en moyenne. Le royaume de la plaisanterie gauloise, très salée. Le père et la mère Chateauvert, quatre fils dont l'un, le cousin Théodore, avait servi en Espagne avec mon père, et quatre ou cinq filles. Le cousin Théodore, pour moi « cousin Prué », parce qu'il mettait des prunes dans sa poche pour *Gnot*, était très farce. D'une force extraordinaire. Un jour en Espagne, un homme du peuple lui ayant cherché noise et se précipitant déjà sur lui le couteau à la main, cousin Prué lui assène un coup de poing entre les deux yeux et le tue net. Il enlevait à bras tendu mon père sur une chaise.

Je vous disais que cette maison était le royaume de la gauloiserie : le père Chateauvert, rencontrant une de mes tantes dans le vestibule, la trousse, et lui maintenant les jupes au-dessus de la tête, la pousse à reculons dans le salon. Elle avait dix-huit ans. Il y avait bien de quoi le tuer, n'est-ce pas? On a trouvé cela très drôle. La nuit, les hommes allaient percer la porte de ces dames et les seringuaient au moment où elles grimpaient dans leur lit.

Il y avait, enchaîné sur le perron, un grand diable de singe qui était pour moi une grande attraction. Voilà qu'un jour, ce singe fait mine de se jeter sur moi. Effrayé, je recule et je dégringole les marches en m'entaillant assez sérieusement le nez. Flots de sang, hurlements. Tout le monde accourt. Au milieu de mes sanglots, j'articule : « Je suis défiguré! Jamais je ne pourrai me marier! » et je ne me consolai que sur les assurances les plus formelles, sur la parole d'honneur de ces demoiselles, qu'il me serait encore possible de me marier.

Nous allions, tous les ans, passer huit à dix jours, quelquefois plus, dans cette maison en somme très hospitalière, très cossue et très gaie. Hélas! il ne reste plus aujourd'hui grand'-chose de tout cela! Tous les survivants de cette nichée de

gentilshommes d'autrefois sont morts ou dispersés et la maison des Chateauvert est déserte.

Le marquis Pons de Bourgneuf avait éprouvé des infortunes conjugales; mais il voulait, à toutes forces, reprendre sa femme, laquelle déclarait préférer la mort à cette cohabitation. Le pauvre marquis s'en était allé trouver le Saint Père, avait intenté un procès, ennuyé tout le clergé de France et surtout de Navarre auquel il demandait des lumières. Rien n'y faisait, rien n'y a fait. Lui et sa tendre épouse, ma tante, sont morts chacun de son côté. C'était un homme très pompeux, très fleuri, très galant. Un type Restauration. Très entiché de noblesse, très fier de la sienne en quoi il avait des motifs, car les Bourgneuf sont de grande naissance. Un jour qu'il avait traîtreusement entraîné dans la galerie des ancêtres le cousin Théodore de Chateauvert et qu'il en faisait le dénombrement, ce dernier l'arrête au deuxième chevalier croisé en lui disant : « Mon cher, je me f... de mes ancêtres; juge un peu ce que je fais des tiens! »

Le marquis était sourd comme une pioche et le cousin Théodore ne manquait jamais de lui dire à ma très grande joie, en lui serrant la main avec effusion : « Tè, te voilà! Comment vas-tu, vieux cocu? » Et le marquis, ne percevant que l'effusion, y répondait cordialement. Quand Pons de Bourgneuf allait à l'église, le suisse l'attendait à la porte pour le conduire à la chapelle. Le château était très beau d'intérieur et d'extérieur; nous y allions souvent, et j'y ai vu de bien belles fêtes.

Le marquis venait nous voir souvent, et la plupart du temps quand il pleuvait à torrent. Au demeurant, très galant homme et qu'on aimait assez, tout en s'en moquant un peu.

Il ne faut pas que j'oublie sa sœur Marie-Antoinette, vraie muse de province. Elle avait épousé un vieux cousin à elle, vrai type aussi, à perruque rousse, écrivaillant je ne sais quoi de son côté. Ils habitaient presque toujours Saint-Pardit et lorsqu'on allait les voir en l'absence du marquis, la même scène ne ratait jamais. On trouvait Marie-Antoinette, la muse, seule au salon la plume à la main : « Mon mari travaille au fond du parc; mais il va venir. » Alors elle embouchait un vieux cor de chasse, en tirait un meuglement prolongé et le mari arrivait.

Chourion était une drôle d'habitation, moitié chalet, moitié vieille tour, avec des marches partout à l'intérieur, en somme une baraque, mais joliment située, très abritée; une cour remplie de fleurs, de plantes grimpantes. Nous y passions au moins un mois par an et, pour moi, ces visites étaient la joie suprême. D'abord, il y avait un tas d'animaux, un petit singe, un gros perroquet rouge et vert et quantité d'oiseaux dans une volière. Puis les deux vieilles tantes, tante Perpétue et tante Pacifique, me gâtaient à qui mieux mieux. Tante Pacifique était très bête et très bonne, tante Perpétue assez drôlette avec son nez barbouillé de tabac. L'oncle Estève, lui, — sauf le respect que je dois à sa mémoire, — était bête, commun et pas bon. Mais, à cette époque, il était très gentil pour moi. Il peignait et toute la maison, de la cave au grenier, était tapissée de portraits de famille et de paysages étonnants. Plus tard, il épousa Béatrix de Charmilly. Elle avait seize ans : jolie comme un cœur, pas coquette, — une vraie gosse, — elle se promenait le matin dans les corridors en pantalon et riait toute la journée.

Fêtes sur fêtes, à l'occasion du mariage avec accompagnement de farces très salées. La tante de Saint-Arailles jeune, avec un joli rire, mais de ces rires à trente-deux dents qui deviennent désastreux quand les trente-deux dents se fatiguent ou bien qu'il n'en reste que cinq ou six!

L'oncle Estève, pour compléter son portrait, était avare. Il gasconnait ferme, tout en scandant ses mots.

— Monsieur de Saint-Arailles, voulez-vous des épinards?

— Son*t t*'ils au jusse?

On parle d'un monsieur de Tapis :

— M. de Tapis il doit avoir une *tape* (taupe) dans ses armes!

Voilà pour l'accent. Un jour que j'étais venu en congé des Guides, il me tire à l'écart et me glisse une pièce de cinq francs dans la main : « Mon neveu, je *peinse* que tu dois dépenser de l'*argeint* dans ton brillant *régimaing*... En voici! » C'est la seule largesse que, du reste, il m'ait jamais faite.

Poltron comme la lune. En 48, il avait défendu que l'on sonnât la cloche du repas, sous prétexte que c'était trop aristocratique.

A côté, à Montroux, vivaient les messieurs de Montroux, cari-

catures de hobereaux, chasseurs, menteurs, vantards et gascons ; le grand-père, le père et le fils. Le père, un type de maître à danser de comédie, souriant et sautillant. Le fils, Godofre, un simple animal qui épousa une demoiselle de Bédaros fort sotte et prétentieuse. Des idées étonnantes pour faire du chic : à déjeuner, les volets clos et trente-six bougies allumées; en hiver, les plates-bandes de la cour piquées de roses en papiers. Et tout ce monde extrêmement susceptible; on était toujours brouillé sans savoir pourquoi.

Je crois bien que c'est Puyferrat le berceau de ma première passion. Eugénie de Ville, quinze ans, d'énormes yeux sortis, qu'on trouvait extraordinaires et un côté de la figure couturé. Les parents prétendaient qu'elle était tombée dans le feu étant enfant. L'autre côté pas trop mal. Elle chantait des airs d'opéra et son père pleurait d'émotion. Je ne me souviens pas si elle avait une belle voix, mais je me rappelle que ça s'entendait de très loin. J'ai une vague idée qu'aujourd'hui nous trouverions qu'elle hurlait. En tout cas, jadis, nous trouvions cette musique-là très belle. Moi, j'étais transporté. Ma flamme inavouée, mais visible, faisait la joie de la superbe Eugénie qui me tuait de déclarations brûlantes. Un jour qu'elle était à mes pieds dans le parc : « Prenez garde, lui dis-je, voici mes parents! » Ce « prenez-garde » a fait le bonheur de toute la maisonnée.

Ma jalousie était extrême, spécialement à l'endroit du jeune Espagnol Manuel Coÿ, que nous emmenions avec nous. Une fois, comme nous nous promenions, dans le parc, la traîtresse dit qu'elle a oublié son ombrelle et prie Manuel de l'accompagner à la maison. Moi, je me méfie et, « sans faire semblant », je suis de loin. J'oubliais de dire que l'objet de ma flamme avait allégué avoir vu un gros chien très effrayant et qu'elle n'osait pas aller seule. Infâme comédie! elle se fit embrasser par Manuel à bouche que veux-tu derrière un massif.

Le papa, baron de Ville, était le plus grand hâbleur du monde, mais excellent homme, adorant sa fille au point de ne pouvoir parler d'elle sans fondre en larmes. Sa galerie d'ancêtres consistait en deux horribles portraits de vieux chanoines très laids. Il en faisait volontiers les honneurs, en ajoutant que tout deux avaient refusé l'épiscopat.

Tarnet, aux barons de Paubrac, était un grand bâtiment de briques à deux tours, donnant sur une haute terrasse plantée symétriquement de buis taillés. L'oncle Paubrac, un grand vieillard, cravaté de blanc, vêtu d'une grande lévite flottante, très propre. Sur la tête, vissée, une espèce de mitre en cuir pourvue d'une visière. Beaucoup d'esprit, mais prodigieusement original, ayant horreur de toute innovation : les lampes étaient inconnues à Tarnet; on ne se servait que de chandelles, plantées, il est vrai, dans de beaux flambeaux d'argent. Un carrosse Louis XIII, sans glaces, fermé par des rideaux de cuir. Maman Paubrac, une grande vieille sèche, très bonne, très collet-monté et légitimiste amusante de ferveur.

A l'intérieur, de grandes pièces glaciales, meublées à la Louis XIV. Le salon glacial aussi : il fallait y geler sans rien dire. Très belles choses anciennes, magnifique argenterie. On mangeait bien, toujours sans feu. Le soir, au salon éclairé par les deux chandelles, on causait *mezza voce*. Tout éclat de voix était sévèrement réprimé par un coup d'œil de ma tante. On parlait surtout du malheur des temps et de politique. Le mot « tricolore » faisait tomber en pâmoison ces vénérables figures. On dînait à une heure et on soupait à sept. Le dimanche, on allait à la vieille maison de Lombez, qui dans le carrosse Louis XIII, qui à pied.

Bien curieuse aussi cette maison de Lombez. On peut en lire la description dans les *Parisiens en province* de Balzac. Remplie de vieilles belles choses qui feraient notre joie aujourd'hui. Quoique ce fût bien sévère, je ne m'y ennuyais pas.

Je garde de ces figures d'un autre siècle un souvenir étonné, mais très doux. Bonnes gens, si honnêtes! Nous allions à Tarnet passer tous les ans quinze jours ou un mois. Plus tard, j'y revins plus souvent. On m'y aimait toujours bien et on me recevait en enfant gâté. Mais j'y inspirais un sentiment nouveau et indéfinissable : je servais sous le drapeau tricolore! Une fois, je leur contai étourdiment que je l'avais porté dans une revue. Ma tante leva les bras, très pâle, et dit : « Tu as pu! »

Voilà, à peu près, notre parenté et notre voisinage. Nous étions souvent hors de chez nous. Tout ce monde venait aussi nous voir et parfois nous nous trouvions très nombreux à Saint-

Lary, casés on ne sait comme! Dans ces occasions, Poupou était merveilleuse. Plus il arrivait de monde, fût-ce au moment même du dîner, plus elle était contente, son repas prêt à l'heure, très bon et trois services, s'il vous plaît! Le trompe-l'œil des fleurs sur la table était alors inconnu.

En petit comité, on jouait, le soir, le reversi. Venait quelquefois un vieux chevalier de Barèze qui habitait Aurignac, le vrai chevalier de Balzac. C'était un grand vieux très propre; il apportait toujours sur lui une demi-douzaine de doubles-louis et quand il avait perdu au jeu, il ne payait pas parce qu'on ne pouvait lui rendre sa monnaie.

Que je n'oublie pas le docteur Dointis, un petit homme sec et bilieux qui me faisait grand'peur parce que mes parents disaient qu'il ressemblait à Robespierre. Très républicain, très intelligent et très bon médecin. Il dînait quelquefois. Je me souviens que son petit nom était Anthelme. Un jour qu'il était à Chourion et qu'il venait de faire une tirade foudroyante en faveur de l'égalité et contre la destruction des rangs sociaux, on annonça le dîner. Ma tante Sophie lui dit : « Mon cher Anthelme, j'ai pensé qu'avec vos idées, vous seriez charmé de dîner à la cuisine et j'y ai fait mettre votre couvert! »

Anthelme riait, mais un peu jaune. Un autre jour, on attendait monseigneur d'Artros, archevêque de Toulouse, avec tout le clergé de l'arrondissement : grands préparatifs, vous pensez! Poupou avait élaboré certaine gelée magnifique sur laquelle on comptait beaucoup et dont je rêvais; on en parlait en disant : « La gelée de l'archevêque! » Le dîner commença, fort solennel. Monseigneur d'Artros n'était pas le premier venu. C'est lui qui avait été chargé de remettre à l'Empereur Napoléon Ier la bulle d'excommunication et Napoléon, qui n'aimait pas qu'on le taquinât, avait fait fourrer le prélat en prison un assez long temps. Félix, revêtu de sa plus belle livrée, était allé à la cuisine et tardait à en revenir. Moi, je pensais obstinément à la gelée. Horriblement inquiet, tout d'un coup, je crie à maman : « Maman! et la gelée de l'archevêque, elle ne vient donc pas? » Confusion de mes parents, rires bienveillants du clergé et sourire de Monseigneur qui intercède pour qu'on ne me mette pas à la porte. Mais me l'a-t-on jetée à la tête assez souvent, « la gelée de l'archevêque »!

L'année durant, je rêvais souvent aux foires de Boulogne-sur-Gesse. Elles duraient trois jours, comme à présent. Il y avait le jour select, où se donnait rendez-vous toute la gentilhommie des environs : Gontant, Mun, Gestas, Souville, Villeneuve, etc. Vous connaissez, je crois, mes enfants, cette affreuse mêlée, cet enchevêtrement de gens, de cochons, de veaux, de charrettes, dans une atmosphère d'ail, de sueur et de poussière; mais quel paradis pour moi! quelle joie! on me bourrait de gâteaux chez le pâtissier; on me menait dans la baraque des saltimbanques. Puis il y avait ce qu'on appelait le retour de foire, c'est-à-dire qu'on allait dîner, coucher et déjeuner dans un des *castets* (châteaux); grande fête! Ce que c'est que de nous! aujourd'hui je ne connais rien d'aussi horrible que la foire de Boulogne.

Mon premier maître fut M. Larrieu, le type le plus parfait du cuistre : vaniteux, sot, sourd. Cependant, comme il m'emmenait chasser, je ne le détestais pas trop. Il me donnait mes leçons dans le vestibule d'en haut, en criant comme un possédé et en fermant les yeux. En parlant de Poupou, qui avait déjà un gros ventre, il l'appelait « une bien charmante dame! » Je crois qu'il brûlait en secret pour elle.

Quelle chasse, un jour! Le matin de très bonne heure, il vient me prendre. Le soleil est à peine levé; l'air pique. « Prenez beaucoup de poudre et de plomb, me dit-il, vous en aurez besoin. » Nous descendons du côté du bois de Mouran. Les paysans me saluent au passage. J'ai l'air décidé, mais très calme, mon petit fusil sur l'épaule, et je pense que ces paysans doivent m'admirer beaucoup. Nous voici au bois de Mouran, sous la futaie. Une petite gelée blanche grésille sous nos pieds. « Nous y sommes! » dit M. Larrieu et il me montre un petit abri de feuillage en face d'un grand arbousier; nous nous glissons dedans, prêts à tirer. Le cœur me battait. Rien d'abord. Je chuchote à l'oreille de mon compagnon : « Ils ne viendront pas! » Il me fait signe de me taire. Tout à coup, sifflement d'ailes. Un merle s'est posé et attaque les arbouses. J'épaule, je tire, il tombe. Je veux m'élancer : « Restez! » Au merle, succède une grive, deux grives, un geai, etc., et malgré la fusillade, il en vient, il en vient! nous tuâmes bien une trentaine d'oiseaux.

Maman m'avait fait commencer le piano de très bonne heure. Elle me donnait mes leçons, armée d'une baguette avec laquelle elle battait la mesure. J'y mettais une telle mauvaise volonté que maman jetait sa baguette en s'écriant : « Cet enfant me fera mourir ! »

J'entendais papa ouvrir sa porte et alors je courais après maman : « Maman ! je veux être sage ! Revenez, je serai sage ! » Et maman revenait et la porte de papa se refermait.

Tout de même, un soir que j'avais attaqué mon grand morceau, *Je suis le petit tambour*, j'entendis maman s'écrier : « Vraiment, Élie a des dispositions étonnantes ! »

On me fit souvent jouer, *le Petit tambour*, devant les visiteurs. L'abbé Chanfreau, qui était sensible, en avait les yeux mouillés. Papa jouait de la flûte et même du flageolet. Sur ce dernier instrument, il aimait à moduler *le Galop de Gustave*. Le soir, maman et lui exécutaient quelquefois de la musique d'ensemble, piano et flûte. Alors, ils avaient l'air heureux...

Mon premier cheval m'avait été donné par le cousin Théodore de Chateauvers. Je devais avoir six ou sept ans. Quand j'allais un peu loin, Félix m'accompagnait. J'en étais très vexé parce qu'il se tenait à côté de moi, au lieu de rester en arrière. On m'envoya un jour tout seul avec mon écuyer à Caumont où je passai deux jours en visite chez les Castelbajac, comme un grand garçon.

Une impression est restée dans ma mémoire : une fois que j'avais dirigé ma promenade du côté de Saint-Marcet, nous rencontrâmes un enterrement, c'était celui d'un enfant qu'on portait à visage découvert. Pour la première fois je voyais la mort et je fus horriblement effrayé.

Un gros mensonge. Cette fois j'étais allé sans Félix au bois de Mouran. Or, chez les Cadéac, dont la maison se trouve à gauche du chemin dans le village, en descendant, il y avait un gros chien que je détestais parce qu'il aboyait toujours après moi. Ce jour-là, précisément, je ne le vis pas. N'empêche qu'en rentrant, je racontai à papa que le chien s'était élancé furieusement contre mon cheval, lequel s'était cabré tout droit et avait manqué de se renverser dans le fossé ! Papa, en colère, va pour se plaindre au père Cadéac qui lui répond : « Monsieur

le comte, vous m'étonnez beaucoup, mon chien est mort il y a deux jours... » Qui fut giflé?

*
* *

Cet heureux temps à Saint-Lary devait finir. J'avais douze ans, et les leçons de M. Larrieu n'étaient plus suffisantes pour un futur Saint-Cyrien. Mes parents avaient pris un appartement à Toulouse. Nous partons. Pas de chemins de fer, bien entendu. Nous allons prendre à Rébiroschioulet une horrible patache qui y passait à six heures du soir, venant de Boulogne. Nos gros bagages suivaient par le roulage. Je ne puis penser sans frémir à cette étonnante diligence. Empilés dans le compartiment du devant, que l'on décorait du nom de coupé, nous avions le nez sur la croupe de deux méchantes rosses et ça cahotait avec un bruit de ferrailles à ne pas s'entendre. On descendait aux côtes. L'hiver, on était gelé, car il manquait toujours un ou deux carreaux. L'été, c'était l'asphyxie par la chaleur et la poussière. Enfin, après un voyage de toute la nuit avec un arrêt aux environs de l'Isle-en-Dodon, dans une méchante auberge, on débarquait à Toulouse, hôtel d'Espagne, près du quai. Il était cinq heures du matin!

Nous logions, hôtel des Bedarros, dans un petit entresol très modeste et nous y vivions le plus économiquement possible. Bons petits plats de Poupou, où étiez-vous? Poupou restait à Saint-Lary et mes parents faisaient apporter le repas de chez le traiteur. Le déjeuner seul se faisait à l'hôtel.

L'hôtel des Bedarros était, du reste, beau et je suppose qu'il l'est toujours. Les propriétaires, le marquis et la marquise de Bedarros : cette dernière, très élégante et particulièrement aimable; le marquis un vieux savant, résigné. On racontait qu'il était entré fort étourdiment, dans la chambre de sa femme, un jour qu'elle n'était pas seule. Il se hâte de refermer la porte et s'en va discrètement, mais pas assez vite pour qu'il ne puisse entendre le godelureau s'écrier : « Je vous avais bien dit qu'il fallait que je ferme la porte! » Le vieux savant ne peut se contenir. Il entre-bâille la porte : « Que je *fermasse*, monsieur! »

Les Bedarros avaient plusieurs enfants dont la belle Anna, laquelle me plaisait fort. Sa fenêtre, au fond de la cour, donnait sur celle de ma chambre. Quand je supposais qu'elle devait me voir, je prenais des poses gracieuses, mais graves; je m'accoudais sur la croisée, un livre à la main, ou bien je faisais semblant de dessiner. J'avais toujours une grande mèche qui me tombait sur les yeux. Je la rejetais en arrière par un mouvement de tête qui me semblait très séduisant. Par contre, j'étais très honteux quand il me fallait traverser la cour pour aller à la pension ou en revenir. Impossible d'avoir l'air d'un jeune homme, avec mon carton pendu au dos et Félix m'escortant. Je courais, suivi de Félix qui tirait la jambe, car il était boiteux.

On m'envoyait à la pension Vinars comme externe. Boîte convenable, mais « petit bourgeois » en diable. Jamais je n'aurais cru que l'âme de ce petit monde pût contenir tant de haine et de rage contre les « nobles », comme ils disaient. Aussi cela m'amuse, quand je retrouve un de mes anciens camarades, de l'entendre m'appeler respectueusement « monsieur le Comte ». Car ils n'ont pas changé et ils inculquent, à leur tour à leurs enfants, cet état d'âme aristophobe.

Le marchand de soupe Vinars, important derrière ses lunettes bleues et jouant au bon père, se tenait debout à la sortie de la dernière classe, le soir, et les sages étaient embrassés. Les pas sages étaient privés de l'accolade.

Au premier de l'an, les élèves se cotisaient pour lui faire un cadeau, par exemple une garniture de cheminée en bronze, avec Henry IV dessus, et le tout sous globe. Monsieur Vinars entrait avec ses lunettes bleues : « Qu'y a-t-il, messieurs? » Il n'a encore rien vu... ; tout à coup les lunettes bleues ont perçu la pendule! La surprise, l'étonnement se peignent sur sa figure : « J'étais loin de m'attendre... Mes chers enfants... » et les embrassades commencent. Tous les ans, invariablement l'étonnement était le même. Madame Vinars (Cora) une brune aux yeux charbonnés, à la lèvre fortement duvetée, était l'objet de racontars terribles. Elle aurait violenté des grands... Vénus tout entière... Moi, j'étais dans les petits et ne pouvais que rêver au sort des grands...

Félix m'apportait mon déjeuner à 10 heures : deux œufs sur

le plat, un morceau de fromage et une tartine de confitures. Le soir, je rentrais à la maison pour le dîner.

Une chose me séduisait dans la pension Vinars. C'était l'uniforme : pantalon bleu de ciel, veste bleu de ciel à toutes petites basques, collet en velours noir. Sur la tête, mes enfants! un grand schako, toujours bleu de ciel, surmonté d'un gland en argent qui roulait autour. Quels petits singes nous étions! Enfin, j'en étais enchanté. Le ton de la boîte était ultra-légitimiste et clérical, je parle du ton de la direction : chapelle, sermons, aumônier, l'abbé Serven, qui nous enfouissait la tête dans sa manche quand il nous confessait.

Madame Angélina Perez vint me donner des leçons de piano. Madame Angélina Perez était une petite femme blonde, très élégante, qui avait des lèvres minces et très rouges, des cils blancs et des yeux gris clair. Elle « avait eu des malheurs ». Je ne pouvais la souffrir et je n'ai pas dû lui donner d'agrément. Je ne sais pas si ses leçons étaient bonnes; tout ce que je sais, c'est qu'elle s'embrouillait quand elle jouait et accrochait toutes les notes. Elle venait le jeudi et le dimanche. Bonnes ou mauvaises leçons, j'acquis une réputation de virtuose et on me faisait jouer, quand il y avait du monde, le soir. Le cousin Prosper de Bertier voulut même, un jour de grande soirée, exécuter avec moi le duo de *Guido et Ginevra*. J'avais mon délicieux uniforme bleu et ma mèche dans l'œil.

Je restai trois ans à la pension Vinars. Comme j'étais destiné à Saint-Cyr, je remportais bon gré mal gré, à toutes les distributions de prix, le 1er prix de mathématiques, quoique je n'eusse jamais pu pénétrer les mystères de la division et que les autres règles de l'arithmétique me fussent peu familières et extrêmement antipathiques. Mais on donnait des représentations ces jours-là et j'y figurais avec honneur. Papa et maman y prenaient un plaisir extrême, avec une pointe d'orgueil bien naturelle! Seulement papa fit une fois un petit éclat qui me consterna. Sur le même gradin que lui, se trouvait placé un monsieur qui faisait trembler son pied, vous savez? J'avoue que c'est agaçant pour les voisins. Mais vu la solennité de la circonstance, papa eût bien dû le supporter. Au lieu de cela, il interpella le monsieur avec violence. Le monsieur

arrêta son pied tout de suite. Seulement toute la salle regardait papa. J'eusse voulu être à cent pieds sous terre!

Les vacances! J'en rêvais un mois d'avance. Je me voyais embrassant Poupou, vagabondant dans le parc, enfourchant mon cheval, en uniforme... Les paysans me disaient : « Bonjour, Moussu Élie, comme vous êtes grand! Quel beau costume vous avez! » et, enivré, je galopais, et j'allais, tout seul, très loin. J'étais heureux. « Enfance, heureuse enfance! temps heureux, qui ne reviendra jamais! Comment ne pas l'aimer? Comment ne pas en caresser le souvenir? Ce souvenir rafraîchit. » Ce n'est pas moi qui écris cela, c'est Tolstoï.

A cette époque, Saint-Lary possédait une garde nationale dont on m'avait nommé porte-drapeau. Avec quelle fierté émue je tenais ce glorieux étendard! Le gland d'argent de mon schako en tournoyait de lui-même! Ce gland... un jour, une lueur subite traversa mon esprit. Il me sembla qu'il était ridicule. Alors je l'arrêtai, en manière de pompom, avec une épingle sur le devant de mon schako bleu. Je fus assez content de mon idée. Plus tard, un autre doute me vint. Pour le coup, j'ôtai le carton intérieur du schako. J'obtins une sorte de képi. Même Cora trouva que c'était bien et toute la pension adopta le képi.

Hélas! le temps des vacances s'écoulait rapidement et le moment fatal arrivait où il fallait retrouver l'entresol de l'hôtel des Bedarros, le père Vinars et ses lunettes bleues. Mon frère m'avait rejoint dans la boîte, la deuxième année. Papa, toujours bon pour moi, faisait venir mon cheval, à Toulouse, l'été! J'allais me promener sur les allées Lafayette avec mon ami Broustet, le fils d'un marchand de grains du faubourg Matabiau. Je rentrais dans la cour de l'Hôtel en faisant exécuter à mon cheval des pas à côté, tout en louchant vers les fenêtres de la belle Anna. Bonne maman avait un appartement chez M. de Florentin et je lui carottais quelques pièces de cinq francs pour faire le garçon, surtout pour me livrer à ma passion de monnaies anciennes. Un jour, un de mes camarades m'en avait vendu pour un franc tout un petit sac. Il y avait des pièces en argent et même en or! Mais voilà que le lendemain le papa du petit garçon me les faisait rendre et ne me rendait pas, lui, les vingt sous. Je collectionnais aussi des

sous étrangers. Le marchand de sucre d'orge du Grand Rond, un tout vieux, était mon principal fournisseur. Il s'appelait le père Rouquette.

*
* *

Finies les gâteries de maman et de Poupou. J'entrai à Sorrèze. Sorrèze était un ancien couvent de bénédictins, très beau, grandiose même. au milieu d'un parc planté d'arbres séculaires, avec de belles pièces d'eau. Des salles immenses, des galeries couvertes, un grand manège, quarante chevaux, des professeurs de musique, de danse, d'escrime, beaucoup d'exercices de toutes sortes.

Les élèves étaient partagés en trois divisions, ayant chacune leur cour et leurs salles spéciales. Chaque division portait un collet d'une couleur différente, jaune les petits, bleue les moyens, rouge les grands, car nous avions un uniforme : pantalon marron à passe-poils rouges, habit marron boutonné sur le devant, et agrémenté, comme chez le père Vinars de deux basques minuscules. Pour coiffure, un demi-melon en *cuir noir*, avec une visière. Un directeur avait voulu, une fois, le changer contre une coiffure moins horrible et l'École s'était révoltée. Non, il ne fallait pas y toucher, à notre demi-melon !

J'entrai aux collets bleus, pour passer, six mois après, aux collets rouges. Nous avions une cour immense où nous cultivions quelques petits jardins, comme aux Invalides. De trois côtés, des promenoirs couverts, et de l'autre un perron monumental.

A la fin de l'année, les malins en peinture choisissaient une place sur l'un des murs et s'ingéniaient à peindre un cartouche, aussi original que possible contenant les noms d'un groupe. Les anciens écussons étaient respectés. Il en restait d'avant la Révolution.

Les dimanches et jeudis, on nous menait faire de longues promenades aux environs, lesquels sont très pittoresques. Comme la République avait été proclamée (1848), il y avait des arbres de la liberté plantés dans les villages. La première fois que nous en vîmes un, nos cœurs furent traversés d'un

souffle révolutionnaire et nous nous mîmes à danser autour, en chantant la Marseillaise. Même, arrivés au couplet : *Amour sacré...* nous crûmes devoir nous mettre à genoux! Par un de ces revirements qui sont le propre des masses, le dimanche suivant, ayant arboré le drapeau blanc au haut d'un ormeau de la cour, nous entonnions le *Vive Henry IV*.

Je ne m'ennuyais pas du tout à Sorrèze. Cependant, le jour où papa m'avait laissé à l'entrée de l'École et que la porte s'en était refermée sur moi, j'avais le cœur bien gros; puis, je m'étais très vite habitué à cette vie. En face d'une de nos salles de classe, de l'autre côté de la rue, il y avait un savetier qui éternuait souvent et ses éternuements étaient si formidables, si étranges que toute la classe se tordait. Le professeur, lui-même, ne pouvait tenir son sérieux.

La journée était coupée par des leçons d'agrément. Le maître à danser était très drôle. Il avait dansé à l'Opéra et se nommait Bertotto. Mais les séances au manège constituaient mon grand sport. Papa m'avait envoyé mon cheval ce qui me constituait une supériorité sur le menu fretin des élèves. J'avais le droit de le monter chaque fois que j'étais libre.

Le professeur d'équitation était un assez bon type. On l'appelait le « capitaine » Henry. Peut-être avait-il été maréchal des logis dans quelque régiment : il portait une tunique d'officier, longue jusqu'aux talons, un képi à trois galons et des bottes à l'écuyère : une tête de vieux trompette. En plus des leçons d'équitation, il faisait des cours bizarres : ornithologie, haute hippologie, l'art de tourner le bois, que sais-je encore? Tout cela représentait quelques petits verres à boire en plus.

Le maître d'armes, énorme, montrait son derrière pour cinquante centimes. J'ai fait, je dois le dire, cette économie. Il y avait aussi un pion polonais qui nous racontait de fortes blagues. Mais nous le prenions très au sérieux, pleins de respect et d'admiration. A l'entendre, l'ignoble Russie lui avait confisqué plusieurs châteaux somptueux et des villages entiers.

Quels furent les motifs de la révolte? Je ne me souviens plus. Un beau jour, après la récréation de midi, la division des collets rouges, au lieu de former les rangs, éclate en hurlements de bêtes féroces, bouscule les pions, s'enfourne dans

une grande salle et s'y barricade. Le directeur arrive : cris d'animaux, vociférations, chants révolutionnaires rappelant « les plus mauvais jours de notre histoire ». Chaque professeur essaye à son tour de parlementer. *Nisko!* Le Polonais se présente, suprême espoir de la direction : de plus en plus *Nisko!* Le brave et sympathique capitaine Henry, en grande tenue, un drapeau blanc à la main, veut parlementer. On l'appelle : « Vieux Sabot! »

Sans doute n'avais-je pas couru assez vite : quand j'arrivai à la porte de la salle, elle était fermée. Nous étions une douzaine dans le même cas, très désappointés. Je ne me suis consolé qu'au souper parce que j'ai pu remplir ma poche du raisin sec, dessert des insurgés. La nuit se passe et les hurlements continuent toujours. Au matin, grosse alerte ; les révoltés essayent de percer le mur donnant dans la rue. Appel à la gendarmerie. Les autorités de la ville sont en permanence. Au déjeuner, je repique sur les raisins secs. La journée se passe. Enfin, le soir, les insurgés, crevant de faim, sont forcés de se rendre à discrétion. Épilogue : douze élèves renvoyés.

Un jour, il vint à l'idée du directeur de faire reprendre les exercices militaires, car, sous le premier Empire, Sorrèze avait été une école militaire. On y conservait encore tout un arsenal d'armes de tailles diverses. Nous voilà donc formés en bataillon. C'est un élève de philosophie qui commande. Le bon capitaine Henry est instructeur en chef. On nous donne même des képis rouges. Nous les acceptons, mais à la condition formelle que nous reprendrons nos demi-melons de cuir « en dehors du service ».

On organise une musique militaire et, comme je jouais bien du piano, je suis nommé grosse-caisse. Comme je battais à contretemps et lançais des *boums* énormes au milieu des silences, je permute bientôt avec un sergent mieux doué. Je me fais coudre des galons et me voilà sergent : mon capitaine se nommait Landive. J'étais loin de me douter à ce moment que ce Landive deviendrait Landive de Montausun et nous donnerait une madame de Montausun si agréable! Nous faisions de belles promenades militaires, tambours battant, drapeau flottant...

Sorrèze avait son Académie française, l'*Athénée*, et nous ne

la trouvions pas comique. Les fins lettrés y étaient reçus sur la présentation de quelque œuvre remarquable et au scrutin secret. J'ai oublié quelle œuvre m'avait ouvert les portes de ce cénacle où l'on fumait! Sans doute, avais-je pondu quelque élucubration moyenâgeuse, avec une châtelaine belle, prisonnière et malheureuse. A cette époque je ne connaissais pas bien l'histoire de cette aïeule la comtesse Marguerite que son époux le comte de Foix tint vingt-sept ans enfermée dans le château de Saint-Marcet. Ces ruines près desquelles nous habitons aujourd'hui ne me disaient rien alors. Mon papa, bien que très gentilhomme, ne nous ressassait pas l'histoire de « sa maison ».

A notre petit déjeuner. J'arrive un jour, avant que la cloche ait sonné devant le guichet du garçon de réfectoire. Avant de frapper à l'huis, je regarde à travers une fente : Soleil se grattait la plante des pieds avec un couteau. Pan! Pan! Soleil ouvre... « Soleil, deux sous de fromage que vous couperez avec un autre couteau. » Mais Soleil jure que « ce n'est pas vrai » et coupe cyniquement le fromage avec le couteau des pieds.

Tout passe, même l'année de collège. Nous voici au moment désiré de la distribution des prix. On donne un opéra, *le Sire de Créquy*. J'y chantais modestement dans les chœurs : « Où donc est-il, le prisonnier? » Ballet, séance d'escrime, manœuvre militaire, grand carrousel dans le manège découvert. Tout cela en trois jours. Les parents étaient reçus dans un salon tendu de Gobelins qui se sont vendus plus tard 200 000 francs.

Enfin, le jour suprême est arrivé. La salle de théâtre est illuminée *a giorno*. Sur la scène, le Directeur, entouré de tous les professeurs. Le capitaine Henry « bombe ». Au milieu, un grand laurier portant des médailles d'or, d'argent, de bronze, suspendues à ses branches. Dans la salle, les élèves; aux galeries, les parents fort émus. Musique. Discours variés. L'élève E. de Comminges, 1er prix de mathématique, médaille d'or! prix de piano, médaille d'argent; prix de dessin, médaille de bronze! Joie de mes parents qui étaient venus. Et fini, Sorrèze!

En résumé, bon souvenir. Ma première idée, quand, militaire, je suis revenu en congé, a été d'aller exhiber à l'Ecole mon uniforme de chasseurs. J'avais une pipe! Mes anciens

camarades m'ont entouré avec respect. Le capitaine Henry m'a invité à boire un verre, qu'il m'a laissé payer.

L'année qui suivit mon départ — pas de chance ! —, ce fut le père Lacordaire qui prit l'École.

Ces vacances furent les dernières de mon enfance proprement dite.

A Saint-Lary, ma bonne Poupou s'essuyait souvent les yeux en pensant que je m'en irais bientôt et très loin : « *Praoubé cagnot, qué haras, tout soulet, ta lougn! Séréi morto quand tournaras* ! » Alors, je m'attendrissais aussi. Pauvre Poupou ! Elle était énorme et son gros ventre se soulevait quand elle riait ou pleurait. Les deux lui arrivaient souvent.

Il y eut, au village, une belle cérémonie, je ne sais plus à propos de quoi. Tous les jeunes gens montèrent à cheval. Ils s'étaient fait des espèces de lances avec de petits fanions blancs et rouges. Moi je les commandais et je leur fis exécuter des manœuvres extraordinaires.

Le moment approchait où je devais aller à Paris pour préparer Saint-Cyr. Maman était triste et avait les yeux rouges en terminant mon trousseau. Les adieux. Tout le monde pleure... excepté moi, sous le coup de l'excitation du départ. Mais je me rattrape après avoir dépassé la dernière maison du village. Alors mon cœur se fond et je sanglote ferme. Papa qui m'accompagne se mouche. En route pour Paris !

COMMINGES

ISRAËL ZANGWILL

Israël Zangwill, célèbre en Angleterre, à peu près inconnu en France, est né à Londres, en 1864, de pauvres parents juifs. Élevé dans une grande école juive de l'Est de Londres, il y devint professeur, puis, en désaccord avec la direction de l'école sur les méthodes d'éducation, il donna sa démission et se fit journaliste. Son œuvre, écrite en anglais, est traduite, non seulement dans presque toutes les langues de l'Europe, mais encore en hébreu et en yiddish. Quoiqu'il ait écrit fort jeune, son premier roman *The Premier and the Painter* [1] ne date que de 1888. Plusieurs de ses romans et de ses nouvelles racontent ou raillent la vie des artistes, la vie politique, la vie sociale, socialiste, ouvrière, un monde réel et observé, un monde imaginaire et inventé, Londres, Paris, New-York, beaucoup d'espèces de villes et beaucoup d'espèces d'hommes. Cependant comme Kipling est surtout le peintre de l'Inde et de la jungle, Zangwill est surtout le peintre du ghetto. Il le décrit en une quarantaine de contes, histoires humoristiques, grandes nouvelles, réunis sous divers titres : *Ghetto Tragedies*, *Ghetto Comedies*, *The King of the Schnorrers*, *Dreamers of the*

1. En collaboration avec Louis Cowen. L'éditeur Heinemann de Londres, a entrepris la publication de l'œuvre complète de Zangwill : onze gros volumes; les pièces de théâtre qu'il a fait jouer en Amérique ou en Angleterre ne sont pas imprimées dans cette collection; ses articles de journaux, ses essais, ses poèmes n'y ont pas tous été reproduits. Son drame le plus récent, *The Melting-Pot* (le Creuset), a été joué le 1er octobre 1908 à Washington.

Ghetto et un roman ou plutôt une suite de récits, *Children of the Ghetto*.

*
* *

Il y a toujours eu à Paris un certain nombre de juifs pauvres, des ouvriers et des artisans juifs. Ils habitent de préférence le IVe et le XIe arrondissements, mais ils sont noyés dans une importante population française. Depuis les pogromes russes, leur nombre augmente chaque jour. Cependant, Paris n'est pour eux qu'un lieu de passage; c'est vers New-York, vers Londres, qu'émigrent les ouvriers juifs. Les salaires avilis, les mauvaises conditions du travail à domicile ou dans les *sweat shops*, la rapacité des *sweaters*, leur paraissent douces choses après l'entassement dans le *Territoire* russe, la famine permanente, la prison, les injures, les coups. Dans un pays de liberté politique, ils respirent. Et ils arrivent en Amérique sans cesse, émigrants misérables, volés par des « requins de frontière », entassés dans les entreponts des navires, soumis aux visites sanitaires, aux enquêtes des *alien acts*. Les moins bien portants, les plus pauvres sont rembarqués. Ils reviennent, pénètrent par les ports où la police sanitaire est le moins vigilante, et vont se perdre dans ces immenses fourmilières qui les attirent.

A New-York, ils sont 750 000, dont 400 000 groupés sur un mille carré; à Londres, dans Whitechapel et les quartiers environnants, plus de 115 000. Ces ghettos modernes sont de formation volontaire. Des gens qui ont vécu dans un ghetto pendant une paire de siècles, ne sont pas capables d'en sortir simplement parce que les portes en ont été jetées bas, ni d'effacer les flétrissures de leur âme en ôtant la rouelle jaune. L'isolement qui leur a été imposé est en quelque sorte devenu la loi de leur être. Ils vivent en tas, les uns sur les autres, par besoin de chaleur sociale. De tels hommes sont eux-mêmes les portes de leurs ghettos : quand ils émigrent, ils les traînent avec eux à travers les mers dans des pays où il n'en existe pas. De Pologne, d'Allemagne, de Hollande, il s'est déversé sur l'Est de Londres des flots de

juifs : exilés, réfugiés, émigrés volontaires, dont très peu sont aussi à leur aise que le juif du proverbe, mais qui sont « tous riches, nous dit Zangwill, de leur bonne humeur, de leur industrie et de leur ingéniosité [1] ».

Au bout d'une ou deux générations ils parlent anglais. Mais la langue des arrivants est le yiddish, ce dialecte germano-latino-slavo-hébraïque, qui est, comme l'âme juive, une sorte de « palimpseste » où toutes les nations ont laissé leur trace, et qui se compose de mots hébreux, grecs, espagnols, russes, coulés dans une gangue de mots germaniques corrompus, et s'écrit en caractères hébraïques.

Le yiddish se parle dans presque tout l'univers, partout où des juifs sont réunis. Les juifs assimilés à d'autres peuples ont toujours fait la guerre au yiddish, depuis l'heure où Moïse Mendelsohn l'abandonnait et recommandait aux juifs d'Allemagne de se servir de l'allemand littéraire. Cependant, comme il est la langue d'un prolétariat de huit ou dix millions d'hommes, le yiddish n'est pas en décadence. Il s'est au contraire développé depuis que les émeutes antijuives ont resserré les juifs les uns contre les autres. Les marchands chrétiens de l' « East End » de Londres rédigent leurs réclames en ce jargon, et les sectes protestantes elles-mêmes, dont les missionnaires essayent de conquérir à l'Évangile les misérables du ghetto, annoncent les heures de leurs conférences et de leurs services à l'aide de caractères hébreux.

En France, on chercherait en vain une œuvre comparable à celle de Zangwill. Les juifs de France ont été trop peu nombreux et trop dispersés pour former une classe à part ; ils ont pu prendre place dans la société, non pas en formant un groupe solide, mais en acceptant, un à un, de faire partie d'autres groupes où ils n'étaient tolérés qu'en laissant oublier leurs origines. Je ne parle ici que de ceux qui aimaient l'argent ou la considération, car il n'a jamais manqué de juifs isolés et fiers. Les juifs français qui appartiennent à la bourgeoisie ont toujours proclamé que parler des juifs, c'était provoquer l'antisémitisme. L'antisémitisme est né tout de même et les juifs ont été obligés de se défendre. On a donc écrit en faveur

1. *Children of the Ghetto*, p. 1.

des juifs; mais il n'est pas né d'œuvre d'art. Il n'y a pas eu de littérature juive en France, parce que, depuis l'émancipation des juifs, il ne s'était pas reformé de ghetto. Dans les pays anglo-saxons le ghetto a ses journaux, ses cafés concerts, ses théâtres, ses poètes, ses romanciers. Il lit avec avidité tout ce qui lui parle de lui-même.

C'est en 1903, que, par un récit de Zangwill, sorte de poème en prose, cette littérature de ghetto a été vraiment révélée au public français. Le titre en est étrange : *Chad Gadya*[1].

C'est l'histoire d'un dilettante, d'un riche juif déjudaïsé, qui, après une longue absence, rentre à Venise, dans l'antique palais restauré où demeurent les siens. Il traverse l'escalier et l'antichambre déserts. C'est la Pâque. Le service familial tire à sa fin. Il prend silencieusement sa place à table. Devant les plats symboliques, le pain sans levain, l'os rôti, l'agneau et les herbes amères, un vieux monsieur en habit, son père, directeur d'une Compagnie des bateaux à vapeur, est assis sur les coussins prescrits par le rite, et lit le récitatif chaldéen : « Chad Gadya! Chad Gadya! un seul chevreau de la chèvre! — Un seul chevreau, un seul chevreau que mon père acheta pour deux suzim. Chad Gadya! Chad Gadya! »

L'arrivant est surpris. Quelle sérénité, quelle sécurité, quelle certitude! Quel contraste avec sa vie fiévreuse de rêveur de rêves, de peseur de problèmes! Il avait essayé d'aimer la Beauté; il avait bavardé sur la Renaissance; il avait écrit en français des poèmes d'inspiration hellénique. Malgré tous les masques dont il a essayé de l'affubler, il sent que son âme est juive, ne peut être que juive. Son enfance dans le ghetto, une longue hérédité l'ont enserré dans des émotions, dans des impulsions comme dans les courroies d'un phylactère. Chad Gadya, Chad Gadya! La vieille mélopée réveille en lui d'innombrables associations. Qu'elle était adorable l'antique succession des fêtes! la Pâque et la Pentecôte, le Nouvel An et les Tabernacles. Un désir le saisit de s'envelopper comme son père dans un châle à franges, de chanter, de se balancer avec lui dans le rythme passionné de la prière. Pourquoi les juifs ont-ils souhaité l'émancipa-

1. Traduit de l'anglais par Mathilde Salomon, *Cahiers de la Quinzaine*, 30 octobre 1904.

tion? pourquoi ont-ils essayé d'échapper à l'esclavage joyeux du ghetto? Leur vie y était centrée, complète. Mais, ils sont inquiets, condamnés à errer. Marchands allemands ou levantins, ils ont aidé à édifier la capitale commerciale du xve siècle; puis ils sont arrivés, émigrés espagnols, fuyant l'inquisition. Quelles sources d'énergie bouillonnaient dans ces extraordinaires ancêtres qui unissaient le calme de l'Orient et la fièvre de l'Occident! Il se rappelle les divisions d'un ancien recensement : hommes, femmes, enfants, moines, nonnes et juifs. Les doges ont vécu, Venise est une ruine mélancolique et les juifs vivent somptueusement dans les palais des fiers patriciens. Où est le secret de cette force des Juifs, sinon dans leur certitude intime de Dieu, leur confiance inébranlable qu'il leur enverra son Messie pour reconstruire le Temple et les placer, eux, à la tête des nations?

Mais lui, il se bat la tête contre le déconcertant mystère de la vie. La science, quel secours lui a-t-elle apporté? Elle classifie tout et n'explique rien. Les choses sont. Expliquer les choses, c'est énoncer A en fonction de B et B en fonction de A. Qui expliquera l'explication? Peut-être seulement par l'extase arrive-t-on à comprendre ce qu'il y a derrière les phénomènes. Mais non, lui ne peut croire; son intelligence est sans remords; car, même ainsi atteinte, l'Essence doit être jugée par ses manifestations, et ses manifestations sont souvent absurdes, injustes.

Il pense aux vendanges ruinées l'an dernier par un orage, et à l'effrayante pauvreté des paysans sous le joug des propriétaires; il a eu la vision d'une seiche que des pêcheurs auraient laissée haletante presque avec un râle humain sur les sables du Lido. Son âme demande justice pour la hideuse bête. Si la souffrance purifie, de quelle purification s'agit-il pour les chevaux fourbus, pour les chats affamés? Le miracle de la création, quel sens a-t-il pour les petits chiens destinés au Canal? Non. Il lui est impossible de croire en un monde mené par un Dieu juste. Tout n'est qu'un flot qui passe. Les plus sages l'ont toujours vu : c'est le loup qui dévore le chevreau, et le chien qui mord le loup, et le bâton qui bat le chien, et le feu qui brûle le bâton et ainsi de suite, indéfiniment. Et c'est la race juive qui avec l'Ecclésiaste a crié :

« Vanité des vanités, tout est vanité », c'est elle qui a lancé dans le monde cette illusion de Dieu sans laquelle la vie n'est qu'inutile angoisse.

Cela seul serait satisfaisant : Dieu! Dieu! Il a soif de Dieu. Il est ivre de Dieu, sans le calme de Spinoza, sans la certitude de Spinoza; il appelle un Dieu réel, un Dieu vivant, quelqu'un qui entende, qui soit conscient de son existence à lui, bien plus, qui manifeste par un signe qu'il n'est pas une fiction métaphysique. Pitié, amour, justice, justice pour l'individu, pour tous les êtres jusqu'aux moineaux qui se vendent deux sous la paire sur la place du marché!

L'obéissance, le culte? Il aurait prié, se serait prosterné pendant des heures; il aurait usé ses genoux sur les dalles. La vie, même pour un instant, la vie sans Dieu lui semble intolérable. La mort, la mort à tout prix pour en finir de ramper sur la lisière de la vie!

Il se glisse sans bruit par la porte entr'ouverte, descend les marches mouillées du perron de marbre et se laisse couler mollement dans le Canal : « Il se retrouva luttant, mais vainquit l'instinctive volonté de vivre. Quand il s'enfonça pour la dernière fois, le mystère de la nuit, et des étoiles, et de la mort, se mêlèrent avec un étrange tourbillon de souvenirs d'enfance frémissants de la splendeur de la vie, et les mots hébreux du juif mourant essayèrent de jaillir de sa gorge pleine d'eau : Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est Un[1]. »

Pour un lecteur de race juive, même s'il n'est pas croyant, pourvu qu'il ait vu célébrer parfois dans son enfance quelques-unes des cérémonies du culte domestique, quel rappel, quels retour! Israël qui s'efface en lui, Israël dressé tout à coup devant lui comme « une figure de granit ». Un lecteur chrétien? Il n'est pas une âme cultivée et vraiment haute qui ne goûte *Chad Gadya*. Ce qui prend dans ce poème, c'est moins la matière juive que le talent de Zangwill. Avoir posé chacun des pas de ce petit drame sur chacun des degrés de la plus vieille peut-être des chansons populaires; en quinze pages donner la substance de la philosophie, traverser l'histoire et les sciences, espérer, railler, désespérer, voilà la marque du

1. *Dreamers of the Ghetto*, p. 454 et suiv.

grand écrivain, riche de sensations et d'images, nourri de toute la culture de son temps.

Dans la littérature européenne, le juif est presque toujours un type conventionnel. Quand il n'est pas *Shylock*, le Traître ou le Boursier, il est *Nathan le Sage* de Lessing. C'est que, pour évoquer des juifs vrais, il ne suffit pas de ne pas haïr les juifs ou d'avoir rencontré dans le monde quelques juifs en habit, bien frottés de chrétien. Il faut avoir vécu au milieu des juifs, il faut avoir mangé avec eux de la *carpe à la juive*, de la *kugel* et des *matzes*. Il faut avoir passé ses soirées avec les petites gens qui jouent autour d'une table verte au « brag », au « klobbiyos »; avoir couru les carrefours où des gamines brunes dansent autour du piano mécanique tourné par une Italienne, les squares où les bonnes femmes assises devant leurs portes « bavardent et tricotent comme si la mer venait écumer à leurs pieds ». Il faut avoir grimpé les escaliers gluants des maisons ouvrières, visité les *backrooms* où des lingères travaillent quatorze heures par jour, les taudis où des familles de sept personnes vivent sur une surface de seize mètres carrés, les *sweat shops* où un brouillard de poils vole, se glisse dans le buffet, l'armoire, se pose sur le lit, sur les glaces, entre dans les manches, dans le cou, s'étale sur l'eau que vous buvez, se colle sur le pain beurré que vous portez à votre bouche, — lieux grouillants pleins de cris, de larmes et de rires, où, « dans une obscurité sans air, se sont passées tant d'aventures, ont été jouées tant de tragédies, tant de farces ». Il faut avoir été le parent ou l'ami d'un vieux rabbin fanatique, plein de scrupules, qui, la veille de la Pâque, de peur qu'une bribe de levain ne reste dans la maison, fait la chasse aux miettes entre les feuilles des livres, retourne toutes les poches, ouvre toutes les armoires, cherche à quatre pattes, une chandelle à la main, sous le buffet, sous les lits, sous les tapis; il faut avoir accompagné l'humble Rebbitzin dans *Petticoat Lane* pour faire les achats de la veille de la Pâque, quand « les grandes dames juives de l'Ouest de Londres,

laissant à la maison leurs filles qui jouent du piano et ont un abonnement chez Mudie, reviennent à leur chère ruelle..., plongent leurs mains dégantées dans les tonneaux où des concombres confits nagent dans leur saumure, ou goûtent, à même les barils amoncelés, les olives grasses et juteuses..., sans plus de fausse honte que des écolières... Car c'est la nuit des nuits... Ce soir, elles peuvent rire, jeter bas toutes les barrières sociales... et, malgré l'éclat de leur haute position qui éblouit le ghetto.., causer du temps des *Olov-Hassholom* [1] avec leurs vieilles camarades ».

Le pittoresque du ghetto, le mouvement, le grouillement de ces Orientaux, qui résistent d'abord, puis s'assimilent aux mœurs de l'Occident, voilà ce que s'amuse à peindre ce juif anglais, fier de sa race, et dont la culture n'a pas émoussé l'œil, un des plus délicats, des plus aigus qui aient regardé les hommes. Il nous conduit dans toutes les juiveries, les allemandes, les polonaises, les russes, celles de Bohême, de Galicie, qui sont encore le moyen âge, et celles de la Bukovine qui sont déjà l'Orient, à Jérusalem enfin où les juifs s'assemblent moins pour vivre que pour pleurer et mourir. Il peint les cimetières, les antiques synagogues de rite allemand et de rite portugais, recueille les légendes anciennes, les mythes qui se forment sans cesse. Il montre les juifs transplantés partout, parlant toutes les langues, « s'imaginant qu'ils font partie du sol qu'ils habitent, et souvent patriotes au point de regarder les juifs immigrés comme des étrangers », mais, malgré leur diversité de types et de caractères, si semblables au fond, et faits d'une matière si durable que, pareils au cèdre du Liban, « ils conservent les autres matières et arrêtent la putréfaction » [2].

Le goût de l'analyse psychologique l'a conduit parfois à étudier la sensibilité complexe des classes les plus raffinées; son instinct de réaliste le ramène sans cesse vers le travail, vers la classe ouvrière sans résignation ni brutalité, plutôt pudibonde que sensuelle, moqueuse, sarcastique et pleine de respect pour les choses de l'intelligence, subtile, ayant une

1. C'est-à-dire des temps où quand on parlait d'un mort, on disait « Olov-Hassholom » (paix soit sur lui), — du bon vieux temps.

2. *Ghetto Tragedies*, p. 132.

vie intérieure et le sens de la religion, folle d'ergoter sur Dieu, les origines et le sens de l'univers, fouettée sans cesse par les sarcasmes de ses tribuns au lieu d'être gâtée par les flatteries des politiciens, un peuple, non pas une plèbe, « soumis à un entraînement moral et physique, race choisie dont le régime alimentaire a été réglé par la religion », Israël, produit « d'une expérience sociale réussie ».

Toute juive a rêvé qu'elle mettrait au monde un docteur de la Loi. A six ans, tout enfant juif a appris à lire dans la Bible, plus tard dans le Talmud. La mère de toute jeune fille juive a désiré lui trouver pour mari un docteur de la Loi. Marié à onze ans, le jeune savant est nourri par les parents de sa femme, heureux de pourvoir aux besoins matériels d'un homme qui use sa vie dans l'étude et la méditation. Car Rabbi Meïr a dit : « Quiconque étudie la Loi pour elle-même, le monde entier est son débiteur; il est nommé l'Adorateur, le Bien-Aimé, l'Ami du Dieu omniprésent, l'Ami de l'Humanité. Elle le vêt d'humilité et de respect; elle le rend capable de devenir juste, pieux, honnête et droit; il devient modeste, patient et oublieux des injures[1]. » Si les ressources manquent, le savant pauvre devient parfois un *schnorrer*, le plus audacieux des mendiants, le fléau des juiveries, car il connaît la Loi qui ordonne au riche de donner et proclame que celui qui donne est béni. Mais, dit aussi la Loi : « Ronge un os dans la rue plutôt que de devoir quoi que ce soit à personne », et Rabban Gamliel, fils de Rabbi Judah, le prince, ajoute : « Il est louable d'unir à l'étude de la loi une occupation matérielle ». C'est pourquoi « beaucoup de nos sages se sont faits artisans ». Dans le ghetto, Zangwill pouvait à chaque pas trouver une espèce presque disparue du monde moderne, des hommes à qui la plus humble vie laisse le souci de la plus haute pensée.

Il raconte la vie de ces rêveurs : fourreurs, fruitiers, employés, colporteurs, revendeurs, dans la chambre desquels il y a toujours un livre; savetiers qui, tout en battant la semelle, en lissant des coutures avec un fer chaud, discutent passionnément sur l'origine du monde et le miracle, opposent ou concilient l'Évolution et la Religion, citent Kant, Spinoza,

1. *Children of the Ghetto*, p. 77.

dans un atelier-chambre qui pue la graisse brûlée, la cire fondante, où grésille un feu de coke bourré de rognures de cuir[1].

C'est dans un tel milieu qu'il fait vivre Esther Ansell, le personnage central de son chef-d'œuvre, *Children of the Ghetto*, suite de récits pleins de vie, de tragique et d'humour, l'un des plus beaux livres de la littérature contemporaine.

Esther Ansell est la fille d'un pauvre immigré, qui ne parle que yiddish, ouvrier d'occasion, tantôt tailleur, tantôt cordonnier, tantôt marchand de fruits dans les rues, « extrêmement occupé à prier quand il n'a rien de mieux à faire ». Esther est la vraie maman de toute la famille, quatre autres enfants et une grand-mère impotente qui vivent dans un galetas de l'East-End de Londres. C'est une petite fille avec une face grave et des yeux candides, une gamine obéissante et mal vêtue, mais anxieuse de plaire à sa maîtresse d'école, passionnée pour l'étude, ambitieuse de devenir une institutrice. Malheureusement elle ne peut aller tous les jours à l'école. Il faut faire la cuisine, acheter les provisions. Quand l'argent manque, elle va au fourneau populaire, « pareille avec sa démarche orientale à une Rébecca en miniature allant au puits ». Elle rêve, comme tous les pauvres gens, du jour où le travail, la chance lui apportera une vie moins haletante, moins incertaine. Mais le plus souvent ses rêves sont déçus : elle heurte la porte de son galetas et la cruche pleine de bouillon tombe à terre et se casse. Le shelling, qu'elle a économisé pour acheter le poisson et la viande de la veille de la Pâque, lui est volé au marché par un pick-pocket, et son frère Benjamin, l'espoir de la famille, qu'une « œuvre » élève et fait instruire, meurt d'un mauvais rhume.

Malgré tout, elle ne doute pas de l'existence d'une puissance invisible, quoique cette puissance lui paraisse singulièrement indifférente aux joies et aux tristesses humaines. Elle se console, soit en chantant mélancoliquement aux enfants des airs en mineur, soit en se tenant à la porte d'une petite synagogue, d'où, fascinée, elle entend les dévôts chanter, dans le crépuscule d'un samedi soir, les psaumes plaintifs de la race traquée.

1. *Dreamers of the Ghetto*, p. 416.

Elle ne manque jamais d'allumer les bougies du Sabbat, ni de préparer la viande d'une manière orthodoxe. « Jamais enfant ne fut plus sensible à la beauté du devoir, plus ouverte à l'appel de la vertu, de la maîtrise de soi, de l'abnégation... Quand elle lisait un de ses livres de prix,... ses yeux se remplissaient de larmes, sa poitrine de résolutions désintéressées et de volonté d'être juste... Elle menait une double vie, de même qu'elle parlait deux langues. L'idée qu'elle était une juive, que son peuple avait une histoire particulière, était toujours à l'arrière-plan de sa conscience. Parfois cette idée était brusquement tirée au premier plan, quand des enfants chrétiens la raillaient avec leurs couplets moqueurs, lui criaient qu'ils avaient piqué un morceau de porc au bout d'une fourchette et l'avaient donné à quelqu'un de sa race. Mais avec bien plus de force elle comprenait qu'elle était une Anglaise. Elle était bien plus fière de Nelson et de Wellington que de Judas Macchabée. Elle se réjouissait de découvrir qu'Alfred le Grand avait été le plus sage de tous les rois, que les Anglais sont les maîtres de toute la terre et ont planté des colonies dans les quatre coins du monde, que la langue anglaise est la plus noble des langues et que les hommes qui la parlent ont inventé les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe et toute chose digne d'être inventée. »

Enfin le miracle arrive. Une de ces demi-divinités, qui distribuent de la soupe aux petits pauvres, portent des vêtements à domicile et des bons de viande, instituent des prix et des bourses, la femme d'un riche commerçant, Mrs. Goldschmidt, avide de relations, de considération et de respectabilité, s'intéresse à Esther Ansell, en fait une sorte de secrétaire et de fille adoptive, l'emmène en voyage, puis l'envoie à l'Université.

Pourtant Esther n'est pas heureuse dans ce milieu où rien ne manque, sauf un peu de hauteur d'âme, où les personnes d'un certain âge restent adonnées à des pratiques purement matérielles, où les jeunes gens, n'ayant plus aucune religion et pas encore d'idéal, ne sont préoccupés que de jouissances et de réussite. Parfois un éclair jaillit de sa face et la fait paraître vraiment jolie. Mais la tête pensive, l'air d'être toujours seule, la mince jeune fille reste ombrageuse. Elle pense

à son origine, aux siens qu'on a envoyés aux États-Unis, et se dit que, malgré ses toilettes élégantes et ses bonnes manières, elle n'est tout de même qu'une « vilaine petite jeune femme à l'âme médiocre, sujette à des migraines, et absolument sans le sou ».

Dans le salon des Goldschmidt, Esther Ansell rencontre Raphaël Léon. Les philanthropes sont obligés parfois d'aller dans de singuliers milieux. Raphaël Léon est un de ces *dreamers*, un de ces rêveurs qu'Israël Zangwill aime et raille doucement, un de ces pauvres, braves, grands, admirables et un peu ridicules « Harrow boys » ou « Oxford men », qui vont s'installer dans l' « East End », passent leur temps en démarches, conseils, leçons et conférences, et, brûlant de se sacrifier au bonheur de l'espèce humaine, ne réussissent qu'à se faire voler les forces de leur corps, la chaleur de leurs âmes par des pauvres qui n'aspirent qu'à des aumônes et par des riches qui n'aspirent qu'au vote des gueux.

Les rêves de Raphaël Léon, Esther Ansell n'y croit guère : elle connaît trop le ghetto. L'orthodoxie, qui constitue le ciment d'une race, elle la voit se dissoudre chaque jour. Les nouveaux arrivants, obligés d'accepter la nourriture anglaise, le jour de repos anglais, la langue anglaise, se transforment, sous peine de mourir de faim dans leur isolement. La race chérie de Dieu ! Elle a vu son père implorer matin et soir un ciel sourd. La mission d'Israël, quelle ironie, quand on pense à sa crasse et à sa misère ! le Messianisme, l'Idéalisme, pures créations de l'esprit ! Le véritable judaïsme est une religion de « poêles et de pots ». Cependant, tandis qu'elle cause avec Raphaël Léon, elle est singulièrement émue. « L'enthousiasme l'avait toujours empoisonnée », et, tandis que l'idéaliste déroulait les thèses qu'elle détruisait de ses sarcasmes, « l'image sordide qu'elle se faisait de l'Univers semblait transfigurée en une réalité joyeuse et sacrée, pleine de possibilités infinies, de travaux dignes d'être accomplis et de nobles plaisirs ». Raphaël presqu'aussitôt aime la jeune fille ; mais elle, qui sent croître le sentiment de sa dépendance envers un milieu qu'elle n'estime plus, veut reconquérir sa liberté en gagnant sa vie. Un matin, de bonne heure, quand tout le monde est encore endormi, elle quitte la somptueuse maison des Goldschmidt et fuit à Whitechapel.

Londres s'éveille; Esther revoit son quartier, sa rue, ses voisins, sa maison.

Tout remuait dans le ghetto, car il était huit heures et demie du matin, un jour de travail. Mais Esther n'avait pas marché cent mètres que son cœur s'alourdit de pénibles pressentiments. La bonne vieille rue de jadis, où elle venait d'arriver, avait été étrangement élargie. Au lieu de maisons sales et pittoresques, se dressait une effroyable rangée de maisons ouvrières, casernes monotones de briques, qui, par leur prose ennuyeuse, morte, tuaient toute gaieté, écrasaient l'âme. En revanche, d'autres rues paraissaient incroyablement étroites. Est-ce possible qu'il ait fallu pour les traverser jadis, six enjambées à ses membres d'enfant?... Elles lui semblaient tellement sordides et crasseuses. A-t-elle pu jamais s'y promener, l'esprit léger, inconscient de leur laideur? Le lourd brouillard grisâtre qui les enveloppait ne s'élèverait-il pas un jour, ou bien était-il leur manteau naturel, nécessaire? Sûrement, jamais le soleil ne pourrait baiser ces pavés collants, ne viendrait leur verser chaleur et vie. Ces immenses boutiques magiques où l'on trouvait de tout, des pastilles de menthe et du coton, des poupées à tête de porcelaine et des citrons, lui paraissaient toutes rétrécies maintenant entre les fenêtres des minuscules maisons d'habitation. Les vieilles femmes à perruque noire, les hommes crasseux au pas lourd étaient encore plus laids et plus crasseux qu'elle ne l'imaginait. Ils lui paraissaient des caricatures d'humanité, épouvantails aux chapeaux enfoncés et aux jupons crottés. Mais, peu à peu, au fur et à mesure qu'elle avançait, elle comprenait que, malgré les bâtisseurs de « maisons ouvrières modèles », la scène, dans ses parties essentielles, n'était pas changée. Aucune trace d'amélioration, à Wentworth Street, étroite et bruyante rue-marché, dont les files de charrettes bordaient la chaussée empestée, exactement comme autrefois, quand Esther marchait sur de la boue, des épluchures et des enfants. Des enfants! il y en avait partout, pendus au sein de femmes mal lavées, sur les genoux de grands-pères qui fumaient leurs pipes, jouant sous les charrettes, se traînant dans les ruisseaux ou dans les ruelles; leurs figures étaient sales et maladives, leur teint blême; leur grâce pathétique protestait contre l'abandon où ils étaient laissés! Une gamine, en guenilles foncées, assise sur une boîte d'oranges, regardait tout ce grouillement avec une gravité surnaturelle, incarnant l'idée qu'Esther enfant se faisait du théâtre. Dans son cœur elle avait un sentiment de vide, l'impression d'être étrangère au milieu de choses familières. Qu'avait-elle de commun avec ces demi-misérables, avec cette race d'êtres à moitié barbares? Plus elle regardait, plus son cœur coulait bas. Il n'y avait là aucun étalage de vice, aucune brutalité, aucune

ivrognerie, tout simplement la saleté d'une cité orientale, sans son originalité ni sa couleur. Elle examinait les affiches et les devantures des magasins et attrapait les mêmes bribes de bavardages en passant devant la boutique du boucher. Tout lui semblait le même qu'autrefois. Çà et là, cependant, la main du temps avait tracé de nouvelles inscriptions. Pour Baruch Emmanuel, elle avait rédigé une nouvelle enseigne. C'était une mixture d'allemand, de mauvais anglais et de cockney orthographié phonétiquement en lettres hébraïques... Baruch Emmanuel avait prospéré depuis les jours où il affichait qu'il avait besoin de finisseurs et de poseurs de chevilles, sans qu'il fût capable de se les offrir... Il avait plusieurs établissements, possédait cinq maisons à deux étages, était trésorier de sa synagogne, et parlait des socialistes comme d'une variété inférieure d'athées...

La main du temps avait aussi construit une « métropole des ouvriers », presque en face de la boutique de Baruch Emmanuel, et en avait bariolé les murs avec des affiches illustrées et morales... Là des *bopes* pour une personne ne coûtaient pas plus que quatre *pence* la nuit. A la vue des journaux pendus à la fenêtre d'un bureau de tabac, Esther s'aperçut que le nombre de personnes sachant lire avait augmenté, car il y avait là des feuilles importées de New-York, rédigées à la fois en jargon et en hébreu pur. Une grande affiche, qui, en yiddish et en anglais, annonçait un meeting, lui apprit l'existence d'une filiale de la « ligue de la Terre Sainte », « the Flowers of Zion society », dirigée par des jeunes gens de l'East End, pour favoriser l'étude de l'hébreu et propager l'idée nationale juive. Juste à côté, comme pour montrer ironiquement l'autre face de la vie du ghetto, était collée une autre affiche, ayant l'air d'une proclamation royale..., qui informait le public que, par ordre du secrétaire d'État à la guerre, une vente de vieux objets en fer et en fonte, en zinc, en toile et en cuir aurait lieu à l'Arsenal Royal de Woolwich.

Comme elle avançait, la grande cloche de l'école sonna. Involontairement, elle pressa le pas et rejoignit la procession babillarde des enfants. Elle pouvait presque s'imaginer maintenant que les dix dernières années n'avaient été qu'un rêve. Était-ce en vérité d'autres enfants ou n'étaient-ce pas les mêmes qui la bousculaient autrefois quand elle pataugeait dans la même boue avec ses maladroits souliers de garçon? Sûrement, ces petites filles en robes imprimées, de couleur lilas, c'étaient ses camarades de classe. Elle avait du mal à comprendre que la roue du temps l'eût façonnée en femme et que, tandis qu'elle-même vivait, s'instruisait, et voyait les cités et les mœurs des hommes, le ghetto non touché par ses expériences continuait à suivre son ornière étroite. Une nouvelle génération d'enfants s'était levée pour jouer et pour souffrir à la place de l'ancienne, et c'était tout. Cette

pensée l'accablait, lui donnait une fois de plus le sens poignant de forces brutes, aveugles. Il lui semblait qu'elle surprenait dans cette scène familière de son enfance le secret de la grise atmosphère de son esprit. C'est là qu'elle s'était insensiblement imprégnée de ces lourdes vapeurs qui, à l'arrière-fond de son être, formaient un écran toujours sombre derrière les couleurs irisées des émotions joyeuses. Qu'avait-elle de commun avec ce dénuement? Quoi? tout. C'est avec cela que son âme avait d'imperceptibles affinités, non avec la gloire du soleil, de la mer et de la forêt, avec les palmes et les temples du Sud[1].

Trouvant une joie mélancolique à se torturer elle-même, elle repousse toutes les chances qui s'offrent à elles de nouveau, car le bonheur, dans un univers si misérable, lui paraît une sorte de monstrueuse exception. Et quand Raphaël Léon, l'ayant rencontrée sur le perron du *British Museum*, la prie de l'aider dans toutes les œuvres qu'il a entreprises, la supplie de le laisser la sauver et lui demande sa main, elle lui répond : « C'est moi qu'il faut laisser vous sauver, Raphaël. Est-il sage d'épouser le sombre esprit du ghetto qui doute de soi? » et elle disparaît dans la foule des passants. Mais, avant qu'elle ait réussi à s'embarquer pour l'Amérique, Raphaël la retrouve : ensemble, ils tenteront d'améliorer le sort de leurs frères juifs.

*
* *

L'impossibilité d'être « satisfaits », telle est la caractéristique de la plupart des héros de Zangwill, natures si fines que le monde, parfois rude, les met sans cesse à vif, — rêveurs certes, mais si lucides qu'ils n'espèrent presque rien des hommes. Vanité des vanités, voilà le fruit amer de leur clairvoyance. Le mal et le bien luttent à peu près à forces égales dans l'univers; il est douteux qu'aucun de nos efforts puisse transformer en bien la plus petite quantité de mal. Les systèmes qui se fondent sur la perfectibilité morale des hommes ne sont que des rêves : un seul méchant détruit l'effort de dix hommes de bien. Alors n'est-il pas sage de s'asseoir en criant : à quoi bon ! et d'attendre délicieusement la mort, au milieu du

1. *Children of the Ghetto*, pp. 345 et suivantes.

jeu des idées, des couleurs et des parfums? ou faut-il s'abandonner à la grâce de Dieu? Mais le juif vénitien, héros de *Chad Gadya*, que sa fortune et son amour des idées ont fait dilettante, au fond hait les dilettantes, « les tisseurs de nuages, les jongleurs de mots », et, misérable au milieu des jouissances, il cherche la mort. Dieu lui-même, le tout-puissant créateur, ne peut rien pour le désespéré. S'il agit, Dieu n'agit qu'au travers de l'homme. Le progrès peut-être est une illusion, mais les races qui ont cessé de rêver cette illusion, tombent en décadence et meurent. Agissons donc : « Je suis un Russe, je suis pour l'Action, l'Action, l'Action », dit Strelitski, le rabbin d'une confortable synagogue dans un beau quartier de Londres, qui, las de célébrer un culte formel auquel il ne croît plus, de parler devant un public dont il n'atteint pas l'âme, de se sentir le salarié et en quelque sorte le « panégyriste professionnel du riche », donne sa démission et part en Amérique pour y prêcher librement un judaïsme sans dogmes. Comme tous les idéalistes, il manquera une partie de ses rêves; ses projets avorteront; mais il ne se découragera pas. Si ses projets échouent, ce sera justice, parce qu'ils étaient simplement logiques, pures constructions de l'esprit, de la raison. La vie casse ce qui est rationnel, systématique, classé, codifié.

Peut-être, vers quarante-cinq ans, comme tant d'autres enthousiastes, il regrettera, dans les heures de fatigue nerveuse, d'avoir si peu connu la douceur de vivre. Mais quelques jours de soleil, un peu de détente, une petite réussite, et il comprendra qu'il a joui de la seule espèce de plaisir qui soit donnée à sa nature passionnée : dépenser son enthousiasme; que ce qui importe, ce n'est pas les « résultats, c'est l'action elle-même »[1]. Car il est de cette race incapable de désespoir, de cette race si active, si vivante qu'il lui est impossible de penser que ses morts eux-mêmes cesseront d'agir : « Il ne faut pas envisager le monde futur comme un lieu de repos, a dit l'un de ses sages. Là même, l'activité spirituelle continuera à s'exercer[2]. »

1. *Dreamers of the Ghetto*, p. 448.

2. Moëd Quaton, cité dans *Des Ailes à la Terre*, publication de l'Union libérale israélite.

Comme ses héros, Zangwill a la nostalgie de l'action. Elle le sollicite sans cesse; quand il y a conflit entre la vie active et la vie contemplative de l'homme de lettres, il n'hésite pas, il plante là ses livres. Voilà près de cinq ans qu'Israël Zangwill a consacré sa vie à la cause du peuple juif.

Les juifs prétendent que, dans les pays où ils vivent, ils sont des citoyens de religion juive. On se rappelle leur joie quand, dans une conférence fameuse, Renan leur révéla que leur race contenait quelques gouttes de sang étranger. Ils s'étaient donc mêlés aux peuples! Ils pouvaient avoir les mêmes aspirations, les mêmes rêves! Le vieil idéal national était bien mort; Israël n'avait plus qu'une mission à remplir : colporter au lieu de vieux habits quelques idées neuves [1]; puis il se dissoudrait dans les nations, comme un amendement dans une terre fatiguée, en les régénérant.

Tel était à peu près l'état d'esprit des juifs cultivés dans toute l'Europe quand Zangwill arrivait à l'âge d'homme. Israël avait renoncé à son antique égoïsme, pour répandre à travers le monde l'idéal de la fraternité universelle.

Les Russes commencèrent à massacrer leurs frères juifs. Les Roumains inventèrent pour eux une condition inférieure à celle du citoyen, celle de sujet, tenu aux charges, ne jouissant pas des droits [2]. Vienne élisait une municipalité antisémite. En France, paraissaient les pamphlets de Drumont et *la Libre Parole*; les pays anglo-saxons élevaient la barrière des *Alien acts* pour se protéger contre les masses toujours croissantes d'émigrants. Nous sommes un contre mille, pensaient les Juifs; à quoi bon résister? Attendons; on nous oubliera. Zangwill leur jeta ce poème :

Écoute, Israël : Jéhovah, notre Dieu, est Un;
Mais nous, peuple de Jéhovah, nous sommes doubles et si défaits!

Esclaves d'éternelles Égyptes, faisant cuire nos briques sans paille,
A l'aise dans des Sions successives, bavardant sur leurs politiques;

Pourrissant au soleil roumain, baugés en « Territoire » russe,
Conduisant au Parc, au Bois, au Prater, pendus à la queue du chic;

1. *Dreamers of the Ghetto*, p. 318.

2. Bernard Lazare, *les Juifs en Roumanie*, et Jérôme et Jean Tharaud, *Bar-Cochebas. Cahiers de la Quinzaine*, février 1902 et février 1907.

Tremblants devant les brutes, blessés de mille pointes,
Habillés de pourpre, de lin, choyés à la cour des Rois;

Fidèles amis de nos ennemis, esclaves d'une dédaigneuse clique,
En Europe les seuls chrétiens qui présentent l'autre joue...;

Pour nos pays risquant nos vies, fiers des drapeaux de nos patries,
En paiement, mis à la porte, nos haillons sanglants sur les bras;

O Tantale-Protée des Peuples, la sécurité vient du dedans!
Lion de Juda, où es-tu?... Une peau d'âne sur le dos[1]!

Lorsque le Dr Herzl vint à Londres avec son plan d'État juif, ce fut Zangwill et ses amis les « Macchabéens » qui le reçurent et l'aidèrent à rendre publics ses projets. Zangwill assista à presque tous les congrès sionistes et fut l'ami fidèle et le collaborateur du Dr Herzl. Cependant, ennemi des systèmes, il n'ignorait aucune des objections que l'on peut faire contre la reconstitution d'un État juif :

On reconstruirait le Temple. Et après? L'architecte enverrait la note. Les gens dîneraient en ville et se taperaient sur le ventre en se racontant de vieilles histoires de fumoir. Il y aurait des couturiers à la mode. La synagogue persécuterait tout ce qui la dépasse; les prêtres professionnels dégoiseraient sur les choses spirituelles devant un monde animal approbateur; la presse courrait à la défense des intérêts des capitalistes ou des politiciens; les petits écrivains seraient pleins de fiel contre ceux qui ne les appelleraient pas grands; les directeurs du théâtre national chercheraient à faire donner à leurs maîtresses les premiers rôles. Oui le bœuf viendra et boira l'eau et Jésurum, devenu gras, donnera des coups de pied[2].

Zangwill savait aussi tout ce qu'il y avait d'imprudence à choisir Jérusalem, « centre de pèlerinage des trois grandes religions, la cité la moins sainte sous le soleil..., où des quantités effroyables de misérables agonisent dans des ruelles à pic, pleines de détritus[3] »; la Palestine, ce pays dévasté, où les peuples n'ont laissé que des pierres brûlantes et de la poussière sous un amas de tombeaux et d'excréments. Mais, quoiqu'il eût l'esprit aussi détaché de l'orthodoxie et aussi laïque que

1. *Blind Children*, p. 129.
2. *Dreamers of the Ghetto*, p, 465.
3. *Id.*, p. 474.

le Dr Herzl, il craignait avec lui qu'un État juif installé dans un pays neuf ne laissât indifférente la masse des croyants. Il espérait au contraire que des hommes qui, à l'issue des fêtes de Rosch-Haschana, se séparent, chaque année depuis dix-huit siècles, en se souhaitant « l'an prochain à Jérusalem », s'enthousiasmeraient à l'idée de Sion retrouvée et du Temple reconstruit. En effet, le Sionisme rendit aux juifs le sentiment de leur unité; Israël se sentit de nouveau une Nation. De tous les pays de la « Dispersion », des Juifs s'embarquèrent pour Jérusalem. Le Dr Herzl négocia avec la Porte; mais abandonné par l'Empereur d'Allemagne, il reçut du Sultan, au lieu de la Palestine, une décoration, et, désespéré, malade, chercha dans tous les coins du monde un territoire où transplanter son malheureux peuple. En 1903, le gouvernement anglais lui offrit dans le protectorat Est Africain un vaste territoire, avec une charte d'autonomie; mais les fanatiques qui composaient la majorité du sixième congrès refusèrent de consacrer un centime des fonds sionistes aux dépenses de la mission qui fut envoyée pour reconnaître le pays, et le 27 juillet 1905, un an jour pour jour après la mort du Dr Herzl, le septième congrès déclara que le but du Sionisme ne pouvait être que la Palestine ou les pays limitrophes.

De Russie, des centaines de lettres arrivèrent pour supplier les chefs du mouvement d'accepter l'offre anglaise :

Les rues de Kieff sont pleines de lamentations; les Cosaques, les « hooligans » abattent, égorgent nos frères et personne n'est là pour nous défendre. Les organisations de la « self-defence » sont battues et ne peuvent résister aux soldats mieux armés qu'elles et mieux disciplinés... Aucune langue ne peut exprimer la tragédie qui se joue en Russie... L'émigration de Kieff et de ses environs est telle qu'en quatre jours seulement le Gouverneur a délivré 8000 passeports; cela signifie 8000 familles et vous pouvez imaginer que le nombre de ceux qui passent la frontière sans passe-port est sept fois plus grand... Ils disent qu'ils veulent aller non seulement en Ouganda, mais même en enfer; que cela ne serait pas pire. Il nous serait égal de ne vivre toute notre vie que de pain et d'eau et vêtus de haillons, si nous respirions l'air d'un pays juif... Toute la nation juive veut l'Ouganda et, si les sionistes l'ont refusé, ils n'ont parlé qu'en leur propre nom. S'il était nécessaire de trouver cent mille signatures dans la région de Kieff, nous les aurions. S'il vous en

faut un million, nous les recevrons d'Odessa, de Varsovie, d'Elizabethgrad... Nous avons été déclarés hors la loi; tout homme a le droit de nous tuer... Il se peut que celui qui vous écrit cette lettre soit tué demain... Présentez-vous vous-même au Gouvernement Anglais et demandez-lui l'Ouganda... Il n'y a qu'un mot à dire et toute l'émigration partira pour l'Est Africain. Au nom de milliers de familles...

Zangwill fonda aussitôt la « Jewish Territorial Organisation » (I. T. O.), et, trois semaines après le refus du congrès sioniste, se déclara prêt à accepter le territoire Est-Africain. Malheureusement, le gouvernement anglais en avait déjà disposé. Depuis lors Zangwill dirige l'Ito. Il négocie, voyage, fait des conférences, des discours, écrit des pamphlets, des manifestes, échange une énorme correspondance, intervient en justice. Il a maintes fois exposé le programme de l'Ito. Mais nulle part avec plus de clarté et d'élévation que dans cinq discours, l'un prononcé devant la *Court of Chancery*, le 9 avril 1908, à l'occasion d'un conflit entre sionistes et territorialistes, plaidoyer minutieux d'avocat d'affaires, les autres devant de grandes masses d'ouvriers juifs dans des réunions publiques tenues à Manchester, à Leeds ou à Londres en décembre 1907, en mai et juin 1909 et tout récemment à l'occasion de la conférence du Conseil international de l'Ito le 18 juillet 1909.

Le but de l'Ito est de procurer un territoire et l'autonomie pour ceux des juifs, qui *ne peuvent* ou *ne veulent* pas rester dans les pays où ils vivent actuellement.

L'Ito ne s'occupe pas de tous les juifs. Aux juifs qui peuvent ou qui veulent rester où ils sont, on ne demande que d'aider les autres. Les douze millions de Juifs épars sur toute la terre, on ne peut songer à les transporter dans un seul pays, en une seule génération. L'exode des juifs de Russie en 1906 après les grands pogromes peut être évalué à deux cent mille. De Roumanie, de Galicie, de Jérusalem même, des juifs partent sans cesse; des juifs viennent d'être chassés du Maroc. L'argent dépensé par les juifs dans cette émigration incessante dépasse vingt-cinq millions par an : le budget d'un petit État.

Dans la plupart des cas, cette émigration juive est une émi-

gration d'expulsion. En route, les émigrants sont soumis à des vexations et à des mauvais traitements de la part d'employés inférieurs, d'agents d'émigration clandestine, de marins et d'officiers subalternes. Les compagnies de navigation ne veulent pas tenir compte de leurs habitudes religieuses qui leur commandent une nourriture spéciale. Au port d'arrivée, la législation sur les étrangers pèse plus lourdement sur eux que sur les autres. Les Italiens ou les Allemands non admis à débarquer peuvent à la rigueur retourner en Italie ou en Allemagne. Où peut aller le juif qui fuit les pogromes russes? Ce qui vaudrait le mieux pour lui, peut-être, c'est un coup de fusil en essayant de repasser en fraude la frontière russe. L'émigration juive a encore ceci de particulier, c'est que si les juifs émigrent un à un ou en petit nombre, ils souffrent de l'isolement et que, s'ils émigrent en masse, aussitôt renaît contre eux le vieil antisémitisme. Tandis que tous les autres émigrants laissent dans un coin de la terre une patrie qui prendra leur défense s'ils sont molestés, pour l'émigrant juif il n'est pas de patrie qui le protège pendant la période où il n'a pas encore acquis de nationalité. Il faut lui trouver cette patrie. Il faut lui trouver un territoire.

Que sera ce territoire? Au lieu de « congestionner » un ghetto comme celui de New-York, les cent mille émigrants juifs qui débarquent tous les ans en Amérique devraient être éparpillés sur les milliers de milles d'un vaste pays sain. Il y a des milliers de fermiers juifs dans le monde[1]. Une classe paysanne, d'ailleurs, n'est pas indispensable; elle n'est qu'un moyen pour une fin qui est l'autonomie. Cette autonomie est absolument nécessaire. A quoi bon se donner le mal de peupler un pays neuf, si les colons n'ont pas le contrôle de leur administration? Quelle garantie ont-ils que demain des lois restrictives de leur liberté économique, politique ou religieuse ne leur seront pas imposées?

Il leur faut l'autonomie. Les philanthropes ont la prétention de porter les hommes sur leur dos pour leur faire passer la rivière. Les hommes n'y montent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Les colonies philanthropiques de la *Jewish*

1. Cette année même a été tenu à New-York un congrès où 5 000 fermiers juifs étaient représentés.

Colonisation Association (I. C. A.) qui administre les fondations Edmond de Rothschild et de Hirsch, rendent de grands services; mais elles n'offrent rien qui fasse concurrence à l'attrait malsain des grandes villes. Des 13.500 juifs qui annuellement débarquent en Argentine, 500 à peine rejoignent les colonies de l'I. C. A.; le reste demeure à Buenos-Ayres où il forme un ghetto corrompu. L'action de l'Ito au contraire est une action politique : elle veut construire un pont que des hommes libres traverseront sur leurs pieds. Un pays autonome, avec toutes les possibilités d'une vie indépendante et fière, un État où des citoyens responsables, auront la joie de gérer eux-mêmes leurs propres intérêts, exercera une puissante attraction.

L'autonomie fait peur aux juifs émancipés. Ils redoutent que l'existence d'un État juif ne compromette leur propre « statut » dans les pays de liberté. Bien au contraire : d'abord le fait de continuer à résider dans leur pays quand ils pourraient émigrer en terre juive prouvera leur patriotisme. D'autre part leur situation mondaine est bien plus compromise par l'existence d'abattoirs et de cloaques, comme le « Territoire » russe et la « Mellah » marocaine, que par un État juif prospère. S'imaginent-ils que leurs amis chrétiens auront pour eux beaucoup de respect, en revenant du Maroc où le proverbe dit que tout Arabe a le droit de tuer sept juifs?

On objecte qu'il n'y a plus de terres libres. Le Sionisme a perdu de belles occasions. En 1896, le Canada cherchait de tous côtés des hommes; il était prêt à donner aux juifs un immense territoire avec une large autonomie. En 1907, quand Zangwill commença ses négociations, le Canada avait changé de politique. Cependant les Européens ont une population blanche tout à fait insuffisante pour peupler leurs colonies; l'Angleterre n'a que douze millions de blancs a répartir dans son colossal empire; les Puissances finiront bien par comprendre qu'il n'en coûte pas beaucoup de donner quelques milliers d'hectares non encore en valeur, pour en finir avec cette irritante question juive qui intéresse une population aussi importante que celle de la Suède, de la Norvège, de la Grèce et du Danemark réunis. Si les puissances refusent, il est encore possible d'aboutir par un chemin indirect : l'autonomie peut être

facilement conquise comme elle l'a été par les habitants de la Rhodésia, comme elle l'est par ceux des Territoires des États-Unis d'Amérique quand ils ont une population suffisante.

Parmi les dix ou quinze pays étudiés par sa commission géographique[1], l'Ito en a retenu deux assez rapprochés de la Palestine pour attirer les masses juives toujours tendues vers Jérusalem. Le premier était la Cyrénaïque. Son climat, ses côtes, ses paysages passaient pour si beaux dans l'antiquité que la légende y avait placé le jardin des Hespérides. Les Juifs y ont joué un rôle important. Plus que tout autre peuple, ils ont des droits anciens à faire valoir sur cette côte sud de la Méditerranée où ils s'étaient établis lorsque la Palestine était encore un État juif, des siècles avant l'Ère chrétienne. Mais la mission que l'Ito envoya en Cyrénaïque trouva partout un sol perméable. L'eau des pluies y est si rapidement absorbée que le pays ne peut pas faire vivre, et sans doute n'a jamais pu faire vivre, une importante population.

L'autre territoire est la Mésopotamie, le berceau de la race juive, jadis l'une des plus fertiles contrées de la terre, aujourd'hui un désert presque dépeuplé. Il suffirait d'un peu d'eau pour qu'elle pût nourrir des millions d'hommes. Abd-ul-Hamid, en financier avisé, y avait envoyé en mission sir William Willcocks, l'ingénieur célèbre qui irrigua l'Égypte. Sir William Willcocks revint avec un rapport très favorable. Il ne faut pas plus de sept millions et demi de livres sterling pour aménager dans l'ancienne Chaldée une région de plus de cinq mille milles carrés et lui faire rendre un revenu d'un million de livres par an. Un crédit de cent mille livres a été accordé, et sir William Willcocks a pu amorcer les travaux. Les Jeunes Turcs ont inscrit le relèvement de la Mésopotamie en tête de leur programme de Travaux Publics. Mais les capitaux et les hommes leur font défaut. L'occasion est propice pour les Juifs de passer avec la Turquie un contrat et de lui fournir les capitaux, le travail et la population nécessaires. Ahmed Riza-bey, président de la Chambre des députés ottomane, les y a invités[2].

1. Composée entre autres membres de M. Oscar S. Strauss, ambassadeur des États-Unis en Turquie, et de lord Rothschild.

2. Voir le compte rendu de l'entrevue entre Ahmed Riza et le Grand Rabbin de Turquie dans *Il Corriere Israëlitico* de Trieste, n° du 30 avril 1909.

Il ne reste plus qu'à déterminer à quelles conditions et sous quelles garanties les Juifs accepteront, quelle sera celles des trois grandes organisations juives : le Jewish Colonial Trust (Sioniste), l'Ica ou l'Ito, à qui sera confié l'honneur de mener à bien cette œuvre gigantesque et d'apporter à la question juive le remède guérisseur.

Mais, en attendant que le contrat ait été passé, que le territoire puisse être mis en culture, que des marchés se soient établis, que des chemins de fer aient été construits, un temps assez long va s'écouler, et le problème de l'émigration est un problème immédiat. L'Ito a donc entrepris de régulariser l'émigration juive; elle la dirige sur le port de Galveston dans le Texas américain.

Galveston a été choisie parce qu'elle n'est pas autre chose qu'un port; qu'aucune industrie ne s'y est établie et que par conséquent un ghetto ne peut s'y développer. Elle ouvre tout simplement aux nouveaux arrivants toute la grande région de l'Ouest du Mississipi, où des villes plus petites et plus saines que New-York ont besoin de leurs bras. En facilitant l'établissement dans cette région de vingt mille émigrants, l'Ito espère amorcer un grand mouvement d'émigration spontanée. Les juifs réunis sous la direction de « leaders » et d'instituteurs juifs, pouvant, en cas de danger, se grouper pour leur « self-defence » et disposant d'une certaine puissance électorale, y auront une vie respectée.

Malgré les difficultés que lui créa le gouvernement russe et les railleries de la presse sioniste, l'Ito put faire partir un premier groupe d'émigrants le 1er juillet 1907 : jusqu'au 1er décembre 1907 elle en transporta plus de mille. Elle a créé en Russie plus de cent cinquante centres d'information et de recrutement des émigrants. Elle a obtenu des compagnies de navigation de notables améliorations matérielles et morales dans le transport des émigrants. Des fonctionnaires de l'Ito voyagent avec eux et les protègent contre les mauvais traitements. En arrivant aux États-Unis, les ouvriers juifs, soigneusement choisis par l'Ito, travaillent tout de suite aux conditions des Unions ouvrières et sont mieux accueillis par les ouvriers américains que les juifs qui encombrent le marché de New-York.

L'Ito a donc apporté un remède aux maux du présent; mais son but véritable est l'acquisition d'un territoire. Il ne faut pas se faire d'illusions. Quoique, sur le papier, les juifs jouissent d'une complète égalité politique, l'antisémitisme sévit furieusement aux États-Unis. Et dans le monde entier l'antisémitisme se dresse. La théorie de l'assimilation a fait faillite. Et ce n'est pas dans les pays libres que l'antisémitisme est le moins menaçant. Gibraltar, port anglais, a refusé de recevoir cinq cents juifs fuyant les horreurs de Casablanca; même si la Douma russe devenait, un jour, un parlement constitutionel, ce n'est pas elle qui pourrait refuser des lois antisémites aux paysans fanatisés par les popes et par la petite noblesse paresseuse. Partout les juifs doivent se tenir sur le pied de guerre :

Vous souvenez-vous, dit Zangwill[1], comment dans ce pays, il y a seulement quelques années, des hommes jeunes, nobles, riches ont donné sans compter leur vie pour l'Angleterre, comment les plus nobles demeures semblaient pareilles à ces maisons égyptiennes au-dessus desquelles l'ange destructeur avait passé, n'en laissant aucune sans un mort? Mais où est le juif jeune, noble, riche, qui veuille donner sa vie pour son peuple? Pendant la guerre contre la Russie, les plus grandes dames du Japon passaient leurs jours enfermées dans des salles de garde et habillées de vêtements grossiers comme ceux des convicts, fabriquant des bandages antiseptiques pour les blessés! Où est la noble dame juive qui passe ses jours à faire des bandages pour les blessures de son peuple? La chasse et les courses, les bals, les dîners, l'Opéra sont acceptables en somme dans les languissantes heures de la paix. Mais quand nous sommes sur le pied de guerre, quand l'agonie de notre peuple crie à nos oreilles, depuis les abattoirs russes jusqu'aux mellahs du Maroc et de la Hara de Tunis aux villages dévastés de Roumanie, je dis que si nos classes supérieures ne s'arrêtent pas dans leurs plaisirs et ne font pas un effort suprême pour leur porter secours, le sang de leurs frères criera vers eux du fond de leurs tombes... Y-a-t-il dans le monde seulement un millier de juifs qui aient vécu même sur le pied de paix? La race dont la naturalisation fut considérée naguère comme un déshonneur pour l'Angleterre... veut qu'on la croie maintenant le pilier du trône et de l'autel. Ils sont Anglais, disent-ils, nos gens à la mode; les affaires juives ne sont pas leurs affaires. Anglais, ils injurient une grande race en se servant de son nom pour couvrir des lâches et des larbins de l'opinion...

1. Discours du 7 décembre 1907.

Y a-t-il un pays au monde qui, dans notre humiliation, ne nous montre des juifs puissants par leur richesse, leur nom et leur pouvoir, marchands, princes, hommes d'État, soldats, juges, financiers? Cette puissance juive est une dérision pour nous; nous ne bénéficions que de l'envie qu'elle fait naître, non du secours qu'elle pourrait apporter. Cette puissance nous a détruit déjà et nous détruit encore. Qu'elle se dresse et nous sauve maintenant! Nous envoyer de l'argent, ce n'est pas assez; nous voulons le cerveau, le cœur, l'âme de nos meilleurs, de nos plus forts et non les restes de leur temps et les éparpillures de leur philanthrophie. Pendant la crise financière américaine, Pierpont Morgan et ses amis restaient la nuit devant leurs tables de travail pour sauver le crédit américain. Quand donc nos financiers veilleront-ils toute la nuit pour empêcher la destruction de notre peuple?

Unis, nous sommes invincibles. Nous pouvons édifier ce que nous voulons. Depuis des siècles nous avons pleuré, nous avons tordu nos mains qui auraient dû travailler. Depuis des siècles nous avons assez crié pour combien de temps, Seigneur, pour combien de temps? L'heure est venue d'entendre la réponse que le ciel depuis des siècles nous envoie au milieu du tonnerre et des éclairs : Pour combien de temps encore, pour combien de temps?

*
* *

L'action n'a donc pas appauvri le talent de Zangwill. Le plein jour ne l'aveugle pas comme certains hommes de lettres que les grands cris du peuple ont attirés un jour hors de leur bibliothèque et qui, après avoir heurté leurs pauvres larges fronts contre quelques murailles rugueuses, retournent en titubant à leur chère demi-lumière. Il est de taille à vivre les romans qu'il a écrits. Les nuits en chemin de fer, les semaines en paquebot, la poussière des meetings, les négociations, les correspondances ne l'usent pas. Et lorsqu'il est obligé de parler ou d'écrire, ses paroles ont le même ton que celui de ses personnages : la sincérité, la flamme, l'éloquence, la frénésie, et surtout le sarcasme. Jamais les juifs n'ont été aussi maltraités que par ce juif. Et cependant rien ne ressemble moins que son œuvre à celle des antisémites professionnels.

Il court dans les juiveries des centaines d'anecdotes qu'on se raconte le soir, quand il n'y a pas de chrétiens là. Le

portrait que les Juifs y font d'eux-mêmes est loin d'être flatteur. Ils se montrent toutes leurs tares parce qu'ils espérent les guérir. Zangwill est un conteur juif. C'est pour cela que si souple, si divers, si intellectuel, si peu anglais en somme, il ressemble si peu à un écrivain français. Il est comique, drôle, amusant, farceur, cocasse; il n'est pas un ironiste. L'ironiste français semble lever ses épaules lassées et dire : rien ne sert à rien, sourions. Le juif dit aussi : rien ne sert à rien. Mais au fond de lui, il pense : Qui sait? tout est possible! Essayons! « Car de souffrir depuis deux mille ans pour une idée est le privilège qui a été accordé seulement à Israël, le soldat de Dieu. Cela, ce n'est pas une tragédie, mais une épopée.... La vraie tragédie, la tristesse des tristesses, consiste dans le martyre d'un Israël indigne de ses propres souffrances[1] ».

ANDRÉ SPIRE

1. *Ghetto Comedies*, p. 46.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

RÉVOLUTION PERSANE

Je ne dois pas être le seul à qui les affaires persanes semblent le plus inextricable des imbroglios; mais j'avoue n'avoir pas encore rencontré de problème politique qui, au premier abord et même à l'étude répétée, m'ait paru aussi peu ressortir à nos méthodes occidentales d'analyse et de raisonnement; on ne calcule pas les grains d'une plage; on n'explique pas les sauts d'une vague ni les arabesques d'un éclair; de loin, cette révolution persane n'apparaît que comme l'assaut d'une innombrable anarchie contre un pouvoir sans consistance, la ruée d'une tempête désertique sur une oasis enfouie déjà plus qu'à moitié dans le sable.

La révolution jeune-turque fut une surprise, mais non pas une énigme. On n'attendait pas cette révolte militaire du plus discipliné de tous les peuples. Mais, sitôt le phénomène accompli, on pouvait classer ce complot d'officiers dans la catégorie des *pronunciamentos* nationalistes que produisent tous les peuples de la Méditerranée et leurs cousins de l'Amérique latine, et l'on en discernait aussitôt les causes occasionnelles et lointaines. En Perse, les témoins les plus attentifs et les mieux placés ne semblent pas avoir eu une vision plus nette que la nôtre.

Voici en deux cent seize pages hautes et compactes un gros *Livre bleu*, paru en mai dernier, *Correspondence respecting the Affairs of Persia*, *Cd.* 4581, qui nous fournit par le menu tout le détail des événements depuis décembre 1906 à novembre 1908 et que vient tout juste de compléter un autre *Livre blanc* Cd. 4733, conduisant les choses jusqu'à mai 1909. Voici dix années de *Diplomatic and Consular Reports* sur chacun des quatre ou cinq districts consulaires entre lesquels les Anglais ont partagé la Perse : cinquante ou soixante rapports abondants, minutieux et réguliers, auxquels le souci du gouvernement anglais pour le commerce indo-persan a encore ajouté des notices spéciales, *Report on the Condition and Prospects of british Trade in Persia*, by N.-W. Maclean (London, Wyman and Sons, 1904), *Report on Trade in North-East Persia*, by T.-I. Greensill (Foreign Office, Calcutta, 1905), etc. A défaut de *Livres jaunes*, que notre gouvernement songe trop rarement à nous donner, et de rapports consulaires, dont il ne se montre guère moins avare, voici *la Perse d'Aujourd'hui* de M. Eugène Aubin, un diplomate dont le nom est familier aux lecteurs de cette *Revue*; le grand public connaît de lui des livres perspicaces sur l'Inde, l'Égypte et le Maroc : sous son nom véritable d'E.-A. Descos, il était récemment encore notre ministre en Perse : quatre cent trente pages bien bourrées de noms et de faits. Et voici les excellents résumés, que publie chaque mois, depuis dix ans bientôt, le Comité de l'Asie française, dans son *Bulletin*. Voici enfin une brochure, *A brief Narrative of recent Events in Persia* (London, Luzac and C°, 1909), de l'homme que, sans conteste, savants et hommes d'État proclament le mieux instruit de la vie persane aux temps actuels et durant les siècles passés, de M. E.-G. Browne, auteur de cette *Litterary History of Persia*, qu'une traduction et une revision françaises devraient mettre à la portée de notre peuple...

On se jette avec enthousiasme sur ces trésors de documents. Plusieurs semaines de patiente endurance ne dressent devant l'esprit qu'une mêlée de peuples, de peuplades et de tribus, Bakhtyaris, Chaldéens, Loures, Kurdes, Arméniens, Turcs, Géorgiens, Turcomans, Arabes, Tadjiks, Taliches, Chahsevends, Karapapacks, une débandade de fonctionnaires et de

titres, *pichkars*, *kargouzars*, *serdars*, *sipaars-salars*, *darogas*, *beglerbegs*, *kedkhodas*, *kelanters*, *ilkhanis*, *moustofis*, *richsefids*, *kizilbachis*, et les *mirzas*! et les *khans*! et les *imans*! et les *kadis*! et les *mollahs*! et les *muftis*! et ces encombrants *moudjteheds*, qui guettent le lecteur à chaque tournant de page! et le Brave de l'Armée ou le Brave des Soldats, *Choudja-e-Nizam*, *Choudja-el-Asker*! et l'Auxiliaire du Conseil, la Lumière du Pays, le Support de l'État, le Pilier du Royaume, l'Épée de la Dynastie, *Zafer-os-Saltaneh*, *Itimad-oud-Daouleh*, *Doustour-oul-Moulk*, *Saradj-ol-Memalek!*

Vous voulez connaître Tauris, la ville révolutionnaire, dont les hauts faits remplissent nos journaux depuis deux ans; vous ouvrez *la Perse d'Aujourd'hui* à la page 37 :

Tauris doit son développement à la venue des Mongols; ce sont eux qui en ont naturellement formé la population. L'élément turc, antérieurement introduit par les Seldjoukides, se fondit avec les nouveaux venus. Le temps, la migration coutumière aux pays d'Orient et les accidents de l'histoire ont doté Tauris d'une aristocratie riche et puissante. De Djehan-Chah, prince du Mouton Noir, descend la famille un peu déchue des Djehanchahès. Les Doumbélis, qui fournirent les grands beglerbeguis du XVIIIe siècle, maintiennent encore leur ancien prestige. Les *Kouzzat* (pluriel de *Kazzi*), furent juges de père en fils; les Kelanters, administrateurs des deux quartiers, confiés aux porteurs de ce titre. Mirza Taghi-khan, qui fut le premier *sadr-azam* de Nasreddin-Chah, possède à Tauris une postérité influente. Les Kadjars y sont rares et médiocrement placés. Une branche de seyyeds Thabathabais, descendant à la fois d'Hassan et d'Hosein, vint d'Ispahan et forme aujourd'hui la principale famille de la ville; en sont issus le garde des sceaux du veliahd, Vékil-ol-Molk, et Ala-ol-Molk, qui fut ministre de l'Instruction publique, et même un grand moudjtehed, Nizam-el-Ouléma, car il est de tradition dans la famille qu'un de ses chefs figure toujours dans le corps des mollahs; la même hérédité se retrouve dans le clergé, où l'imam-djoumé et les premiers moudjteheds sont fils de grands personnages religieux d'autrefois...

L'auteur ajoute : « Les principaux de Tauris étaient devenus les maîtres de la Perse actuelle... Chose curieuse, ces aristocrates musulmans, soumis à l'influence russe, ne marquèrent pas la moindre résistance à la vague révolutionnaire : dès que le Chah se fut rendu aux premières exigences des gens de

Téhéran, ceux de Tauris entrèrent en branle. »... Et voilà pourquoi Tauris devint la forteresse de la révolution... Cherche-t-on quelque explication mieux motivée dans les vieux ou les jeunes connaisseurs de la Perse, dans les récits de Tavernier et de Chardin, qui restent, au bout de deux siècles et demi, aussi vivants et aussi exacts qu'au premier jour, ou dans les livres des Dieulafoy, dans la magistrale *Mission* de M. de Morgan, ou dans les journaux de ces voyageurs anglais qui, de lord Curzon au major Sykes, se sont fait une spécialité des choses persanes? Les deux clairs volumes de Curzon, *Persia* (London, Longmans, Green and C°, 1892), qui sont le manuel le plus complet et le mieux ordonné, ne laissent encore que la même impression de mêlée locale et d'ensemble chaotique.

Il faut en fin de compte revenir aux voyants. Pour atteindre la Perse, rien ne vaut l'admirable conduite de Pierre Loti *Vers Ispahan*. Après tant de recherches inutiles, il est reposant d'apercevoir enfin « cette Perse, la haute, la vraie, celle des altitudes et des déserts, dans la pureté de l'air, au-dessus des autres choses terrestres ».

C'est à Loti qu'il faut d'abord renvoyer quiconque veut voir « apparaître, au milieu de ses champs de pavots blancs et de ses jardins de roses roses, la vieille [terre] de ruines et de mystères avec tous ses dômes bleus, tous ses minarets bleus d'un inaltérable émail,... au brûlant soleil, dans le vent âpre et froid des altitudes extrêmes,... dans le silence infini des foins en fleur et des orges vertes,... [et ses] interminables plaines aussi montées que les sommets des Alpes, tapissées d'herbes rases et d'étranges fleurettes pâles, où à peine, au loin, surgit quelque village en terre d'un gris tourterelle... »

Et c'est à Gobineau ensuite qu'il faut se confier; car cet autre voyant, dont les Allemands ont voulu faire un prophète, fut un homme d'expérience autant que d'intuition : pour les humanités persanes, ses *Trois ans en Asie*, ses *Religions et Philosophies de l'Asie centrale* sont parfois ce que *Vers Ispahan* est pour les terres persanes. A la lumière de ces deux phares, dont les grands bras, balayant au loin l'étendue, répandent leur éblouissante clarté sur le chaos des explorations scientifiques, des rapports diplomatiques et consulaires, des dépêches et correspondances de journalistes, il semble que l'on puisse dis-

cerner quelque ordre et quelque direction dans les sautes et les renverses de cette tempête persane.

*
* *

Déposons au seuil de la Perse nos conceptions occidentales; n'allons pas y chercher ce qui fait une communauté politique à la mode d'Europe : la Perse actuelle n'est ni un État, ni une nation, ni même un territoire; c'est l'étrange combinaison d'une anarchie féodale et d'une bureaucratie centralisée, d'un désert et de cantons montagneux, qu'unit très mal et que contient plus mal encore un réseau de pistes caravanières.

Il subsiste un petit peuple, quelques familles d'un peuple *perse* (comme nous avons appris à dire avec les Grecs) ou *parsi* (comme on dit aux Indes) ou *farsi* (comme disent les Arabes et leurs disciples musulmans), et ces Parses sont les authentiques descendants des sujets du Grand Roi; ils en ont conservé, à travers de multiples adaptations, la religion et la langue. Mais ce n'est plus en Perse que vit la majorité ni l'élite de cette tribu; expulsé de ses foyers par les conquêtes arabe et mongole, c'est aux Indes, autour de Bombay, que le Parsi entretient depuis onze ou douze siècles ses autels du feu, ses tours du silence et garde, avec les manuscrits du Zend-Avesta, la langue de Darius et la religion de Zoroastre. Ces cent mille Parsis ont aujourd'hui le premier rôle dans la vie commerciale de l'Inde; de leurs aumônes, vivent pauvrement en Perse les dernières communautés de leur race demeurées fidèles au culte des aïeux; à grand'peine, la propagande et l'intervention quotidienne de Bombay maintiennent au pays natal les derniers témoins du passé : cinquante mille « Guèbres » — c'est le nom dont les Arabes ont flétri ces « Infidèles », *gaur;* on dit en Turquie *giaour* — se terrent dans les bazars de deux ou trois grandes villes persanes à l'orée du désert; après les douze siècles d'atroces persécutions qui les ont assaillis, ils auraient au cours du siècle dernier entièrement disparu sans la protection anglaise que leur ont value leurs frères de l'Inde.

Et il subsiste un territoire perse, un Fars ou Pays des Farsis,

Farsistan, ont dit les Arabes et les indigènes et les géographes après eux [1]. Au fond du golfe Persique, sur la rive orientale, face à l'Arabie, ce Farsistan dresse à deux et trois mille mètres ses trois gradins de crêtes abruptes, de prairies, de lacs et de cimes aiguës, entre la côte désertique et le plateau désert. Là, dans les vallées alpestres, parmi les pâturages fleuris, sous les pics dénudés, les Paris et les Versailles du Roi des Rois, Persépolis, Pasargades, offrent encore aux panthères et aux pilleurs de caravanes les guettes de leurs esplanades taillées dans le roc, les recoins de leurs escaliers monumentaux et de leurs pylones pharaoniques, aux cigognes et aux oiseaux du marais, les cachettes de leurs tombes rupestres et les perchoirs de leurs colonnes coiffées du double taureau. Mais Pasargades, et Persépolis dorment depuis Alexandre, depuis deux mille deux cents ans, leur dernier sommeil : une sordide et brillante cité des Mille et une Nuits, une ville de boue, d'émail et de plèbe musulmane, Chiraz, s'est couchée sous l'ombre de ces ruines impériales; les troupeaux des nomades pâturent les jardins de Xerxès, et le Fars n'est plus qu'un nom dans le registre des taxes que des maltôtiers turcs, arabes, kurdes, arméniens, ou des douaniers belges lèvent pour le compte d'un *Chahin-Chah*, d'un Roi des Rois qui parle turc.

Les gens d'Europe sont les seuls à connaître un royaume de Perse : on ne parle là-bas que d'un Empire de l'Iran, *Mamalik-i-Mahroussehi-Iran*, que les historiens locaux appellent quelquefois une fédération monarchique ou, plutôt, un troupeau royal de peuples, *Moulouk-ous-Sawaïf*. Telle est la première idée que nous devons avoir si nous voulons comprendre quelque chose à la vie politique de ce pays.

L'Iran n'est pour nous autres, Européens, qu'une expression géographique, le nom d'un plateau-cuvette qu'une triple et quadruple couronne de monts escarpés soutient à mille ou douze cents mètres d'altitude entre les gouffres de l'Océan Indien et de la Caspienne, les plaines du Tigre et de l'Indus, et les nœuds de l'Ararat et du Pamir. Sur ce plateau, cinq fois grand comme notre France, nous logeons trois États, Perse,

1. Voir la carte empruntée à l'atlas Vidal-Lablache et annexée au présent article.

Afghanistan et Beloutchistan, un Chah de Téhéran, un Émir de Kaboul et un Khan de Kélat. Mais cette division artificielle fut imposée par la volonté tyrannique des Anglais qui, au-devant de leur Inde, voulurent s'acquérir un Beloutchistan vassal et un Afghanistan stipendié : n'eussent été les menaces et même les interventions armées de l'Angleterre, l'Iran depuis 1857 ne connaîtrait sans doute qu'un souverain; de l'Ararat au Pamir, régnerait nominalement la volonté du Chah, chef unique du *Moulouk-ous-Sawaif*.

Car jamais les peuples n'ont tenu ce morcellement pour naturel : les Afghans eux-mêmes, qui en sont les bénéficiaires, tournent leur admiration vers la tiare du Roi des Rois, Pôle de l'Univers, Puits de Science, Marchepied du Ciel; recommençant l'histoire du XVIIIe siècle, ils en redeviendraient peut-être les sujets ou les maîtres, s'ils ne craignaient que sujétion, même à la mode iranienne, ne signifiât parfois obéissance aux ordres et surtout contribution aux dépenses, ou si le protecteur anglais ne leur interdisait pas rigoureusement toute aventure de guerre à l'intérieur comme à l'extérieur du plateau.

« Prenez un trou; mettez du bronze autour », disait la vieille recette du canon. Un désert central et des montagnes autour ont façonné cet empire iranien et l'on peut dire qu'il a toujours dû son unité, moins aux murailles qui l'enclosent qu'au trou qui représente les trois cinquièmes, les deux tiers peut-être de sa superficie.

Notre Europe, — ou plutôt l'intervalle entre le bord levantin de notre Europe et l'extrême bord occidental de l'Asie, — peut offrir à notre étude un phénomène tout pareil : l'unité de la Grèce antique, l'union de l'hellénisme aujourd'hui n'a été et n'est encore faite que par un trou de mer, par les eaux et les îles de l'Archipel. L'Archipel iranien, la mer intérieure de sables et de boues salines qui troue le plateau, est double ou triple en étendue de l'Archipel hellénique; en dehors du Sahara africain, la seule Arabie pourrait offrir un tel déploiement de terres désolées, et les autres solitudes asiatiques, le Gobi mongol, les Koums turcomans, sont, en comparaison, des prairies verdoyantes : les géographes arabes situaient ici « le désert le plus inhabité de tous les pays soumis à l'islam [1] ».

1. N. de Khanikoff, *Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse*, p. 183.

L'Archipel grec est ceinturé à l'ouest, au nord et à l'est par une suite ininterrompue de hautes terres, mais n'est qu'à demi fermé vers le sud par les montagnes de quelques longues ou courtes îles, entre lesquelles des portes spacieuses l'unissent à la grande mer, aux solitudes de la mer d'Afrique. Un amphithéâtre de collines et de montagnes, fleuronnées de hauts pics et de volcans, enferme l'Archipel iranien de toutes parts, sauf au midi, où les monts du Beloutchistan s'abaissent pour laisser passer les sables infertiles, qui vont en cascades, par-dessus les falaises d'une côte inhabitée, rejoindre les « dos infertiles » de la mer d'Oman.

Ressemblance plus précise encore : dans la ceinture de l'Archipel grec, l'étroit passage des Dardanelles s'ouvre à l'angle du nord-est, pour mener les navires à d'autres étendues salées, à l'Avant-Mer (Pro-pontide, mer de Marmara) et à la Mer (Pont-Euxin, mer Noire) du nord ; l'amphithéâtre iranien a son étroite porte du nord-est, le couloir d'Hérat, qui mène les caravanes aux sables du nord, à l'avant-désert turcoman, aux grands déserts du Touran, du Turkestan et de la Mongolie, et ce détroit d'Hérat a eu dans l'histoire des Iraniens la même importance que les Dardanelles dans l'histoire grecque. Car, sortant par là de leur Archipel, les Hellènes poussèrent jusqu'au fond de la mer du nord leurs colonies et leur assimilation des peuplades riveraines : Odessa et Trébizonde sont encore aujourd'hui des villes hellénisées. Sur ce chemin, les Grecs eurent durant quelques siècles leur Ville nationale : encore aujourd'hui, Stamboul turque demeure une ville grecque, dont tous les Hellènes continuent de rêver la délivrance. Au delà des Dardanelles d'Hérat, les Iraniens eurent leur Bactres (Balkh) aujourd'hui déchue, mais qui, durant les mêmes siècles où Byzance rayonnait sur les mers levantines, rayonnait aussi sur les déserts de l'Asie centrale ; et plus loin, en pleins sables du nord, Bokkara, Khiva, Samarkande sont toujours des Odessa et des Trébizonde, que le Barbare a conquises et asservies, mais que le bazar et la religion continuent de garder iraniennes.

L'Archipel grec a ses îles, parsemées ou groupées, Sporades et Cyclades, dont les rangées le divisent en mers secondaires. Des oasis ou des îles de verdure partagent aussi le désert ira-

nien. Au-devant du Khorassan, — le « Pays du Soleil », le Levant; les Hellènes de la Grèce propre appellent *Anatolie*, Pays de l'Aube, l'autre façade de leur domaine, — des lignes de montagnes (*kouh*), surgissant des sables, offrent leurs vallées et leurs sources aux oasis clairsemées du Kouhistan, Tebbès, Birdjan, Kaïn, etc. Au centre même du désert, les rivières afghanes, qui poussent à travers les sables leurs eaux superficielles ou souterraines, se réunissent dans une dépression et la remplissent de lacs et de marécages, que le soleil tropical transforme souvent en une plaque de boue craquelée; c'est le delta du Seïstan, perdu comme le delta égyptien en pleine arène dénudée, mais gorgé d'eau et, sous le climat du Caire, exubérant comme l'Égypte (la comparaison est des explorateurs anglais), dès que l'homme prend souci de l'irrigation : les Anglais, dans leur dernier accord avec la Russie, se sont réservé l'influence sur cette Égypte iranienne, dont ils pensent faire un autre vestibule de leur Inde et que leurs spécialistes de l'irrigation espèrent élargir jusqu'au pied des montagnes afghanes, aux dimensions peut-être de la vallée du Pô.

Cette vaste oasis du Seïstan et les maigres îles du Kouhistan partagent le grand désert en trois mers secondaires : *Dacht-i-Kévir* dans le nord, *Désert des Kévirs*, que des lagunes salées, *Kevir*, tachent de leurs boues saumâtres ou de leurs cristallisations scintillantes; *Dacht-i-Lout* au centre, *Désert de Lot* où, terrifiés de ce mortel espace malgré leur accoutumance de la steppe, les Arabes crurent reconnaître le pays de Lot, l'emplacement de Sodome et des villes maudites; au sud, *Déserts de Kirman, de Charan, de Régistan, de Makran*, que l'on pourrait nommer aussi *Dacht-i-Hamoun*, à cause de leurs plates et longues flaques, douces ou salines, *hamoun*.

Dans son ensemble, cette mer de sables, longue de douze ou quinze cents kilomètres, large de huit cents ou mille, couvre un territoire deux fois grand au moins comme notre France. Il se trouve des persécutés ou des bannis pour y nomadiser, des pirates pour en couper les routes, — le Kouhistan, *le Pays des Monts*, est aussi le Gayiristan, *le Pays des Bandits*, — des cultivateurs pour y mener l'anxieuse vie des oasis, des commissionnaires, des entrepreneurs et des

relayeurs de caravanes pour en exploiter les lignes de navigation. Mais deux de ces lignes seulement ont quelque clientèle, et grâce encore à l'interdiction de commercer avec l'Europe, dont l'émir de Kaboul a encerclé ses États. Pour atteindre les bazars du Khorassan et de l'Asie turcomane, les Anglais et leurs Hindous amenaient autrefois leurs marchandises aux ports du golfe Persique, Djask ou Bender-Abbas, d'où les caravanes montaient, par le désert iranien, vers Mechehed, Merv, Bokkara; pour atteindre aujourd'hui leur Égypte du Seïstan, les mêmes Anglais ont aménagé, à travers le désert beloutche, une piste bordée du télégraphe et munie de puits, de postes de garde et de bordjs-reposoirs. De la dernière gare indienne, Nouchki, cette piste encore peu fréquentée se traîne durant un millier de kilomètres autour des *hamouns*, jusqu'à la frontière persane, d'où les oasis la prolongent vers Mechehed : là, les marchandises russes barrent la route au commerce anglais et tendent déjà à le refouler vers le sud; le dernier accord anglo-russe a dû abandonner le Khorassan à l'influence de Pétersbourg [1].

Malgré les efforts des Anglais, ces traversées du désert n'ont jamais joui que d'une déplorable renommée. Aux dangers et aux souffrances de cette navigation hauturière, les caravaniers de la mer iranienne continuent de préférer, comme jadis les sages marins grecs de l'Archipel, le cabotage côtier, la longue navigation de reposoir en reposoir, tout autour de l'abîme dangereux. A la limite des *Dacht* et des collines, sur la bande de cultures émergées du sable, que les dernières eaux de la ceinture montagneuse abreuvent, mais que le désert assaille de ses rafales poudreuses et de ses dunes, sur ce rivage disputé, est une suite de reposoirs.

A distance d'étape l'un de l'autre, tous ces reposoirs sont pareils : une enceinte de terre croulante, une forteresse de briques ou de terre, des cases de boue, des coupoles d'émail ou de terre peinte, des minarets, un bazar voûté, de vastes caravansérails aux murs de terre crénelés. Une population fixe

1. Voir les excellents documents, cartes et photographies, que contient le livre trop sommaire du commandant Bouillaud de Lacoste, *Autour de l'Afghanistan. — Aux Frontières interdites*. Hachette, 1908.

et une clientèle passagère s'y accumulent ou s'en éloignent au gré des saisons, des cataclysmes ou de la politique : tandis que les tombeaux des martyrs de l'Islam attirent vers les coupoles, plaquées d'or, de Koum et de Mechehed les longues caravanes de pèlerins, qui traînent avec elles les ballots des marchands, tandis que Yezdt doit encore à ses Guèbres et à ses derniers autels du feu une autre affluence religieuse, les seuls chacals fréquentent aujourd'hui le site de la noble Veramine, un bourg misérable se barricade dans les ruines immenses de cette Nichapour, que les vieux poètes ont couronnée de leurs épithètes les plus précieuses, et la biblique Rhagès, après avoir, durant des siècles, hébergé les fauves et les brigands sous les dernières voûtes de ses citernes, voit refleurir à ses portes les jardins, les minarets, les palais et les kiosques de la moderne Téhéran. Mais, ruinés ou florissants, tous ces bazars gardent la même langue et les mêmes mœurs, et les habits et les pensées, qui, par-dessus les frontières actuelles, font d'un marchand d'Hérat le cousin d'un marchand de Téhéran, et le même orgueil d'Iraniens qui inspire au Khan de Kélat ce compliment à ses hôtes français : « Nul n'ignore chez nous que la France est à l'Europe ce que l'Iran est à l'Asie, le berceau de la civilisation, de la littérature et des arts [1]. »

Cette suite de villes et de bourgs est interrompue seulement au midi, par les sables beloutches qui débordent du plateau jusqu'à l'océan Indien : du moins, elle n'est pointillée là que de mauvaises haltes, Bam, Bampour, Djibri, Djalk « la Désolée », etc., — tels les ports crétois au sud de l'Archipel hellénique. Elle est au contraire très régulière et très dense sur les autres façades du désert.

A l'ouest, sur une droite obliquant du sud au nord, les grandes villes de Kirman, Yezdt, Kachan et Koum, doublées des bourgs de Zerand, Ardekan et Naïn, se sont un peu abritées des sables, des pirates et de l'ardente fournaise derrière un écran de monts allongés ou de kévirs toujours submergés. Au nord, de Kazvin à Hérat, juste sur le rivage sablonneux, c'est une pareille alternance de grandes cités, Téhéran, Semnan,

1. Commandant B. de Lacoste, *Autour de l'Afghanistan*, p. 160.

Damgan, Sebzevar, Nichapour, Mechehed, et de villages ou de petites villes. A l'est, la frontière de l'Afghanistan arrête aujourd'hui les caravanes sur la ligne Hérat-Kandahar-Kélat, qui nous est fort mal connue. Mais aux siècles précédents, quand l'Iran, maître de ses destinées, exploitant de l'Inde et possesseur de la Transcaucasie, n'avait à compter ni avec les ordres de l'Angleterre ni avec les défenses du Tsar, cette ligne de l'est continuait la ligne du nord, et le grand commerce de l'Asie occidentale, de la mer Noire ou du Bosphore à l'Indus, empruntait cette voie directe entre l'Europe et l'Inde, ce chemin mondial qui attira toujours sur l'Iran les convoitises de l'humanité.

*
* *

Pour comprendre ces convoitises, situons bien l'Iran à la place qu'il occupe dans les terres habitables, au centre précis de notre vieux monde, juste à mi-chemin des côtes atlantiques de l'extrême Europe et des côtes pacifiques de l'extrême Asie, entre les flots de sables, de boues ou de mers, qui l'assaillent du sud et du nord, entre le delta chaldéen et le golfe Persique, qui baignent son pied méridional, et les marais caspiens et la steppe turcomane qui enlisent sa falaise septentrionale. Voyons-le bien, sur les hautes levées de ses montagnes, continuer la large chaussée que le plateau d'Asie Mineure amène du Bosphore, du Balkan, de l'Europe centrale, et offrir aux troupeaux, aux armées, aux convois des terriens le seul passage partout asséché et toujours pourvu d'eau et de vivres.

Route mondiale, suivie ou essayée par tous les peuples et tous les conquérants que leur besoin de terres nouvelles, leur quête de richesses inconnues ou leurs combinaisons politiques lancèrent tour à tour du fond de la farouche Asie vers l'Europe méditerranéenne ou du fond de l'Europe forestière vers les soleils et les merveilles de l'Inde. Route vers l'Occident des Cyrus, des Darius, des Xerxès, des Tamerlan et des Osmanlis ; route vers l'Inde des mêmes Darius et d'Alexandre, des Grands Mongols et de Nadir-Chah ; route étudiée par Napoléon et déjà repérée par son fourrier Gardanne ; route du

lointain passé et route du proche avenir peut-être, qu'en attendant le rail, bordent déjà les fils du télégraphe anglo-indien. Tôt ou tard un *Drang nach Indien*, pacifique ou militaire, des Allemands ou des Russes lui rendra l'importance qu'elle eut dès les âges les plus lointains de notre humanité blanche.

Car c'est par là, quand les philologues eurent découvert l'étroite parenté de presque toutes les langues qui se parlent du Gange à la Bretagne et quand, à tort ou à raison, ils eurent induit de cette parenté des langues la filiation des peuples « indo-européens », c'est par là que les anthropologues firent tour à tour passer d'Asie en Europe et d'Europe en Asie les ancêtres « aryens », les premiers colons blancs dont les descendants peuplent aujourd'hui presque tout l'Occident du vieux monde.

Récemment encore, c'était du Pamir, des glaces, rocs et solitudes inhabitables de ce Toit de l'Univers, que les savants imaginaient la descente de nos prolifiques aïeux et leurs exodes successifs vers l'Inde d'une part, vers l'Europe de l'autre. Aujourd'hui, c'est dans un berceau moins étrange, dans un pays de céréales et de pâturages, dans quelque plaine bocagère de l'Europe orientale ou centrale, que l'on cherche l'origine de ces Aryens, et l'on imagine que de là, par rayonnement, non plus par ondes successives, ils assimilèrent presque toute l'Europe et la moitié de l'Asie levantine : les découvertes des archéologues en Asie Mineure semblent prouver en effet que les vieilles langues et religions de la Perse et de l'Inde gangétique leur vinrent par cette route.

Mais quel qu'ait été le sens de l'infiltration assimilatrice ou de l'hypothétique migration, l'Iran fut sûrement l'intermédiaire entre les langues et les peuples de la famille indo-européenne.

Jusqu'à nous l'Iranien a conservé sa parenté de langages, son affinité de race et d'esprit, aussi bien avec ses demi-frères du Gange qu'avec ses cousins du Balkan, de la Vistule, du Rhin et de la Seine; à ces derniers il se flatte, non sans quelque raison, de ressembler le plus. L'Iran est « aryen »; c'est même lui qui nous a fourni ce terme destiné à une si belle fortune : cinq cents ans avant notre ère, le mot figure

déjà dans les inscriptions de Darius le Vieux. Pourtant, depuis les origines jusqu'à nous, si l'Iranien a tant bien que mal préservé son aryanisme et sa peau blanche, c'est bien par miracle, malgré les assauts et les inondations des autres humanités, sémitiques, noires et jaunes, malgré les invasions des Sémites, — Chaldéens, Assyriens ou Arabes, — qui forçaient les entrées du sud-ouest et, submergeant parfois le plateau tout entier, s'en allaient jusqu'aux rives de l'Indus et jusqu'aux portes de la Chine, malgré les furieuses vagues de Jaunes, — Scythes, Turcs, Tartares, Mongols et Turcomans, — qui, du nord-est, poussaient leurs hordes jusqu'à la Méditerranée et jusqu'au Gange, malgré l'éternelle infiltration de Nègres et de Négresses enfin, que le trafiquant ou le conquérant arabe débarquait à la côte du Golfe et qui, teintant les populations *kouchites* ou *negritos* de ces rivages, montaient aussi, esclaves, concubines ou mercenaires, jusqu'aux harems et aux casernes du plateau.

Aryennes d'origine et d'esprit, les langues et les humanités de l'Iran ont toujours été sous l'influence et le métissage de ces Barbares. Il n'est pas de canton iranien qui n'ait admis un profond mélange de races, et c'est la nature ou la dose de ces mélanges divers qui, tout autour du désert central, a créé dans la ceinture montagneuse une bigarrure de parlers et de peuplades qui toujours empêcha soit la naissance d'une nation unifiée, soit la durée d'un grand État.

Le contact des Arabes a toujours aux trois quarts sémitisé la bande méridionale de plaines côtières et d'avant-monts, qui va du Tigre à l'Indus. Près du Tigre, un Pays des Arabes, un Arabistan, où vaguent les mêmes Bédouins nomades que dans l'Irak-Arabi et le Badiet-ech-Cham, occupe l'ancienne province d'Élam, la plaine intérieure de Suse, que l'Iranien disputa toujours aux Sémites du bas et qu'il réussit presque toujours à annexer à son domaine. Près de l'Indus, quelle indéfinissable mixture d'Iraniens, de Sémites, de Nègres, de Dravidiens et de Malais peut-être, fortement additionnée de Mongols, s'est répandue dans les oasis du Beloutchistan et a réuni sur le visage des Beloutches toutes les laideurs de la figure humaine ?

Au contact des Jaunes, la chaîne septentrionale entre le

Pamir et l'Ararat a été aux trois quarts mongolisée, tartarisée, turquifiée. Sous l'Ararat, l'ancienne province d'Atropatène, — on dit aujourd'hui : Azerbaidjan, — la haute plaine lacustre de Tauris et d'Ourmiah, que l'Iranien toujours disputa aux Arméniens du haut, est devenue un Pays de Turcs, une sorte de Turkestan, dont le turc azeri est la langue dominante. Aux Dardanelles d'Hérat, quelle alluvion de tous les peuples asiatiques fut laissée dans le Khorassan par les éternels flux et reflux des marées touraniennes, iraniennes, grecques, musulmanes, turques, mongoles, tartares, turcomanes, chinoises peut-être, sans parler encore de la marée russe qui approche aujourd'hui? Auprès du Pamir, la haute barrière du Sefid-Koh et de l'Indou-Kouch n'a même pas arrêté les intrusions des Jaunes : les Aïmaks et les Hezarehs se sont taillé un Mongolistan dans le haut pays entre Hérat et Kaboul.

Pourtant c'est au pied du Pamir, dans l'éventail de chaînes et de vallées qui, de l'angle nord-est, descendent vers l'intérieur du plateau, c'est dans cet Afghanistan que l'Aryen a conservé le plus intacts et son sang et sa langue : le voisinage de l'Inde aryenne, surtout la profondeur et l'étroitesse de leurs cluses ont garanti ces Montagnards; malgré l'islam et l'alphabet arabe, leurs parlers et leurs chants nous fournissent encore quelques-uns des plus beaux exemplaires de la philologie indo-européenne.

Il en fut de même dans les combes des montagnes compliquées, qui, à l'ouest du plateau, séparent la plaine sémitique et le désert iranien et qui s'étagent, se plient, s'imbriquent et se cachent l'une derrière l'autre. Dans ces monts de l'ouest aussi, l'Iranien s'est défendu; il n'a pu échapper au métissage ni au dressage de l'étranger; du moins il ne s'est pas laissé submerger ni assimiler. Kurdistan, Louristan, Farsistan même et Kerman sont demeurés pays proprement aryens : tout cet Irak Adjemi, cet « Irak des Persans », comme disent les géographes arabes, est toujours entièrement distinct de l'Irak-Arabi, qui en borde le revers; les influences étrangères ont pourtant accusé les différences, peut-être originelles, des deux ou trois grandes peuplades qui l'occupent, Kurdes, Loures et Bakhtyaris.

Plus voisins de l'Azerbaïdjan, du Turkestan azeri, les

Kurdes ont subi l'infiltration du sang jaune et comme la frontière turco-persane, qui coupe en deux leurs pâturages les fait vivre tantôt sous les fonctionnaires du Sultan et tantôt sous les publicains du Chah, leur langue et leurs mœurs ont subi l'empreinte de la domination ottomane. Plus voisins de l'Arabistan, où les ramène chaque année la transhumance hivernale, Loures et Bakhtyaris ont accueilli les fuyards et les femmes, les mots et les conceptions de leurs voisins sémites; il dut en être ainsi de toute éternité; jadis le voisinage de l'antique Chaldée avait sans doute le même résultat que le voisinage de l'Arabistan aujourd'hui. Résultat superficiel et médiocre malgré tout : après les Afghans, ce sont ces Loures et ces Bakhtyaris qui semblent le mieux s'être transmis le patrimoine de la langue et les caractères de la race. Parmi les Bakhtyaris, qui viennent de prendre Téhéran pour le compte de la révolution, il est probable que Cyrus ou Xerxès retrouverait sans trop de peine plusieurs des siens et qu'avec un peu de patience, Cambyse ou Darius arriverait à saisir quelque chose de leurs récits de campagne.

Ainsi, tout autour du désert et de sa morne uniformité, derrière la ligne des reposoirs urbains et villageois, que lèchent les tempêtes et la fournaise des sables, en surplomb de leurs bazars et de leurs caravansérails tous pareils, les montagnes donnent à l'Iran la ceinture de peuples et de langues la plus bigarrée qui soit au monde. A première vue, il semblerait que l'on ne pût réunir collection plus nombreuse et plus mêlée d'humanités discordantes. Pourtant cette diversité de costumes et de voix recouvre une ressemblance profonde et presque une parfaite uniformité de vie quotidienne, de mœurs, d'habitudes sociales et politiques. Métissés ou presque purs, sémitisés, mongolisés, turquifiés ou passés au noir, à tous ces montagnards de l'Iran il reste en commun la vie semi-nomade du pasteur.

Est-ce la nature même de ce pays montagneux, de ses paturages alpestres, juchés parfois à deux et trois mille mètres d'altitude, de ses vallées et de ses plainettes étendues sous le soleil d'Alger et de Biskra, est-ce l'irrésistible influence des lieux qui, ici comme dans nos Alpes ou comme autour de notre

Méditerranée, oblige à la transhumance, à la recherche saisonnière de l'herbe, de l'eau et de l'air pur?

Est-ce fidélité héréditaire aux mœurs les plus anciennes de ces Indo-Européens, dont l'humeur, semble-t-il, s'accommodait mieux d'une existence mi-sédentaire et mi-nomade et dont les cultures ne fournissaient qu'un appoint au principal revenu des troupeaux et des arbres? est-ce au contraire imitation du voisin, du maître arabe ou mongol, qui ne comprit jamais que la place d'un homme libre pût être ailleurs que sous la tente mobile et sous le libre ciel?

Tous les montagnards de l'Iran sont nomades, mais d'un nomadisme qui n'est ni constant ni absolu. Car tous possèdent, avec leurs tentes estivales et leurs troupeaux transhumants, des villages d'hiver, des huttes de boue, de bois ou de pierre, et des cultures où chaque année ils reviennent pour l'ensemencement et pour la récolte. Tout au long des beaux jours, ils se promènent derrière leurs bêtes, fuyant la chaleur torride et le froid, de la vallée herbue à l'alpe fleurie, puis redescendant, sous les premiers tourbillons de neige, de l'alpe éventée à la vallée close, campant dans les éboulis du sommet, sous l'arbre de la pente ou parmi les roseaux des lacs et des marécages que les pluies de l'automne et les fontes du printemps accumulent aux creux des combes sans issue. Mais tous ceux que l'hiver ne chasse pas aux plaines de l'Arabistan pour y continuer la pure vie nomade, tous les autres ont quelque part un foyer fixe, quelques-uns au flanc même des monts neigeux, — sous la neige, des agglomérations de Kurdes passent l'hiver avec leurs troupeaux dans des huttes souterraines, — la plupart autour des vallées basses et jusqu'aux bords du désert central.

Ces villages des nomades, même l'été, ne sont jamais entièrement vides; outre les gardiens des cultures, il y reste toujours des vieux, des enfants, des infirmes, les saintes gens et les boutiquiers. Il se peut même que, gagnés aux douceurs de la halte, nombre d'adultes aient délaissé la pâture pour le labourage ou pour le commerce et l'industrie sédentaire : un bourg de paysans s'est créé autour d'une source, derrière les saules et les peupliers d'une rivière semi-permanente, sur les terres irrigables, qui appartiennent au premier occupant et dont il reste toujours des étendues énormes sans cultivateurs et sans maîtres.

Une longue période de paix civile ou étrangère fait foisonner ces villages et ces bourgs; une querelle entre voisins, la menace d'une invasion étrangère ou simplement les tracasseries du leveur de taxes suffisent à les disperser. Le plus souvent, les besoins du ravitaillement et l'exploitation d'une piste caravanière créent dans chaque peuplade une ligne de ces bourgs et même de villes : commissionnaires, entrepreneurs de convois, ouvriers de la laine et du cuir, du métal et du bois, selliers et chaudronniers surtout, revendeurs d'épices et de marchandises étrangères, s'entassent dans le refuge de quelque forteresse naturelle, sur l'esplanade d'un roc surplombant, ou derrière les créneaux pointus d'une muraille en terre, sous les voûtes en terre crue et sous les toiles crevées d'un bazar; cultivateurs et jardiniers défrichent en carrés de légumes et de roses, en vergers de cerises et d'abricots, en champs de céréales, de coton et de pavots, les terres d'alentour.

Tout autour du désert, sur l'amphithéâtre des monts, ces villes-bazars ont jeté comme un filet, dont les mailles laissent toujours couler le courant et le menu fretin de la vie nomade, mais retiennent chaque année bon nombre de passants à la vie sédentaire : filet dessiné sur le sol même par les pistes qui unissent ces bazars entre eux et au reste du monde, les unes montant de l'arène centrale vers les grands et petits vomitoires de l'amphithéâtre, les autres contournant les gradins à mi-pente, celles-ci parallèles, celles-là perpendiculaires à la ceinture des villes-reposoirs et à la large voie plate qui bordent le désert.

Au carrefour de ses routes les plus fréquentées, chaque peuplade finit même par se créer une grande place de commerce, qui devient la capitale, non seulement du pays voisin, mais de l'Iran tout entier, quand les tours et retours de la politique iranienne ramènent la prééminence au maître de cette région, quand le chef de ces tribus peut temporairement fixer sur sa tête la tiare du Roi des Rois.

***

L'histoire politique de l'Iran n'est que le passage de cette tiare à travers les tribus nomades, et toujours et partout

ce passage, préparé par les mêmes circonstances générales et locales, accompagné de la même prospérité, entouré du même éclat et de la même civilisation tout à la fois primitive et raffinée, est bientôt suivi de la même ruine ou de la même décadence. Depuis vingt-cinq siècles que les historiens nous permettent de l'observer, le phénomène est tellement régulier dans sa courbe, si périodiquement semblable en ses causes et en ses effets, qu'on pourrait en ramener la notation à une formule presque algébrique, dont voici les éléments principaux.

Le premier caractère de cette vie nomade est de conserver aux communautés humaines une organisation assez hiérarchique en familles, clans et tribus et, malgré l'anarchie apparente, une autorité assez forte aux chefs de ces groupements. Le besoin d'une justice à l'intérieur du groupe et d'une défense contre l'extérieur perpétue cette solidarité étroite; chacun de ces hommes libres veut rester membre d'une tribu : *Iliat*, les *Tribus*, dit le sédentaire pour les englober tous, sans distinction de langue ni de gîte. Le besoin d'un guide et d'un arbitre sur le parcours, d'un négociateur aux passages difficiles, d'un capitaine aux inévitables chocs et rencontres maintient aussi la traditionnelle autorité des familles nobles, chez lesquelles le consentement populaire ou la loi d'hérédité désigne les chefs de clans, *khans*, ou de tribus, *ilkhanis*. Un mineur, un vieillard, un incapable peut laisser tomber en quenouille la houlette de khan. Mais vienne un héros, un meneur d'hommes : dans sa main, c'est un fort bâton de commandement qui aligne les rangs de cette cohue, transforme cette discipline sociale en une discipline militaire et tire de ces pâtres vigoureux, alertes et rompus aux fatigues, une bande de soldats prêts à toute aventure : sous son *ilkhani*, la tribu unifiée et toujours en campagne n'attend que l'occasion de bien faire.

Que la tribu voisine soit alors en querelles intestines ou le pouvoir de son *ilkhani*, en sommeil; que, chez les étrangers proches ou lointains, avec qui l'on commerce, le héros trouve des secours, des leçons, des armes nouvelles ou des subsides, qui donnent à sa bande une supériorité certaine : il attaque au premier des prétextes que la vie nomade fournit à

chaque heure, revendication de pâturages, rixe autour des sources, vol ou fuite de bêtes, dégâts dans les cultures; il soumet ou gagne la tribu divisée, en fait accepter son autorité par sa bravoure ou par ses largesses, souvent aussi par le prestige d'une généalogie sans authenticité, mais remontant aux plus vieux ou aux plus saints personnages de l'Écriture profane et sacrée, soit à Salomon et, par lui, à Abraham, soit aux Sassanides et, par eux, à Darius, soit encore aux fils d'Ali et, par eux, à Mahomet. Tout aussitôt sa bande, doublée de ces vaillantes recrues, triplée et quadruplée des braves, qui accourent de tous les déserts et de tous les pâturages intérieurs et extérieurs, devient une petite armée que d'autres opérations semblables vont grossir à chaque étape.

De proche en proche, tribu par tribu, que tout l'amphithéâtre montagneux soit parcouru; de gré ou de force, que les peuplades égrenées soient mises comme en un chapelet d'alliés, de sujets et de mercenaires par les soldats ou par les négociateurs de ce nouveau Cyrus : la chose est ordinaire; elle s'est répétée dix ou vingt fois au cours de l'histoire; la nature semble avoir préparé d'avance le morcellement et l'alignement de ces peuplades, toutes à peu près égales, sur cette pente assez régulière de gradins étroits. Les seules premières opérations d'une tribu à discipliner et d'une autre grande tribu à lui annexer offrent en vérité quelque risque; quand deux grandes tribus sont une fois coalisées, aucune des autres n'est de taille à leur tenir tête, et il est rare que les haines héréditaires, les brouilles momentanées ou l'imprévoyance des *ilkhanis* permettent de nouer à temps une fédération défensive contre le danger qui, le plus souvent, arrive en cyclone.

Si pourtant, au-devant du vainqueur, une armée rivale ou une coalition se dresse, une bataille décide de l'Iran tout entier : bataille de parade sans grande effusion de sang; rencontre homérique où les injures et les fuites tiennent autant de place que les manœuvres et les exploits; parfois même, double fuite en sens contraires des deux adversaires également épouvantés; mais, l'un d'eux se remettant plus tôt de sa panique, l'Iran tout entier est aux pieds de ce triomphateur, qui, dans quelque capitale en ruines ou vide de soldats, au fond d'un palais

sommeillant, bondé d'eunuques, de femmes et de richesses, sur la tête d'un vieillard imbécile ou d'un enfant précocement épuisé, trouve la tiare du Roi des Rois.

Audacieux et bien assis dans sa force, il prend pour lui cette tiare; superstitieux ou mal assuré encore de la fidélité soldatesque et de l'admiration populaire, il la laisse sur la tête de ce pantin, dont il règlera désormais les gestes et les paroles. Mais avec ou sans le légitime possesseur, il la ramène dans ses montagnes, tout au moins dans le proche voisinage de sa tribu, et il installe sa résidence royale au milieu des seuls dévoûments dont il puisse escompter la durée fidèle. Car sa réussite même lui prouve la fragilité des pactes et des amitiés, que la supériorité de ses armes lui valut, mais qui ne participent pas de la sainteté du droit « contribule ».

Il s'efforce pourtant de rendre ces alliances plus intimes en prenant dans son harem les filles et les sœurs des *ilkhanis* vaincus, en enrôlant dans sa garde les braves des tribus soumises, en leur donnant même les meilleures parts de son butin. Il recourt aussi aux bons offices des gens de religion et tâche de lier son sort à celui de quelque doctrine ou de quelque confrérie nouvelles : les prêtres à ses gages finissent par découvrir dans son ascendance le prophète ou le saint du culte que l'on tâche d'imposer à l'Iran tout entier.

Mais en dehors de sa tribu, ce ne sont toujours qu'engagements internationaux, éphémères : l'intérêt, la nécessité du moment les dicta; le caprice, le fait nouveau de la minute suivante va les rompre. Parmi les siens seulement ou tout à portée de leurs secours, le nouveau maître peut goûter la sécurité relative et la jouissance de sa conquête : parmi les siens surtout, il peut recruter les fermiers d'exploitation, qu'il appelle ses fonctionnaires, et les soldats dont il a grand besoin; car il a des rivaux au dedans, que son succès même décident à l'imiter, et voici les ennemis du dehors en qui toute révolution de l'Iran réveille le désir d'accaparer cette chaussée de l'Inde ou de garnisonner cette forteresse entre l'Asie glaciaire et l'Asie tropicale.

Une seule autre considération peut marquer ailleurs le site de la nouvelle capitale. Après le dévoûment de ses contribules et sa propre valeur, c'est presque toujours à l'aide ou à l'outil-

lage de l'étranger que le nouveau maître a dû sa première victoire et le succès final qu'elle entraîna : réduit aux ressources et aux méthodes des autres Iraniens, il n'aurait eu que peu de chances de l'emporter sur eux; mais chevaux et cavaliers de l'Arabie ou du Turkestan, nègres du Golfe, éléphants et armures de l'Inde, mousquets et canons, poudres et subsides, arts et procédés de la Chaldée ou de l'Europe, c'est à ces auxiliaires qu'il dut sa supériorité. Pour garder celle-ci et la maintenir incontestable à tous les yeux, il doit continuer à posséder ceux-là, pouvoir les obtenir en abondance et à toute heure, donc se bien assurer la route du ravitaillement. Sur cette route, dans la vallée la plus tempérée et la plus fertile, au carrefour le plus commode, lui ou son premier successeur finira par établir, avec sa résidence habituelle, le centre de son gouvernement.

Si son étoile veut que route et carrefour soient en plein territoire ou dans l'orbite possible de sa propre tribu, les deux conditions réunies donneront à son pouvoir et à sa dynastie une durée prospère. Si, pour tenir sa route, il doit s'éloigner du pays natal, il n'aura chance de garder la tiare qu'en transportant avec lui la majeure partie des siens, leurs troupeaux et leurs femmes, ou en agglomérant autour de sa Ville les débris de peuplades désorbitées et en façonnant l'une de ces tribus artificielles — de ces « tribus de gouvernement », tribus maghzen, du Maroc et de l'ancienne Algérie, — qui, sous le nom de Chah-Sevends, « Amis du Roi », apparaissent à maintes reprises dans l'histoire persane. Un troisième moyen fut souvent essayé, mais ne donna jamais de résultats durables : la formation d'une milice prétorienne, de janissaires « à la tête dorée », *kizil-bachis*, ou d'une armée ambulante d' « Esclaves du roi », *goulams*. Il a toujours fallu revenir à la milice de tribus.

Comme par enchantement, la Ville royale s'élève ou se relève dans une vallée des monts : de grands palais pour le maître, pour son harem, pour ses ministres, ses scribes, ses chambellans et sa valetaille; de grandes bâtisses pour ses écuries, ses casernes, sa ménagerie, ses arsenaux et ses magasins; de grands caravansérails approvisionnant un énorme

bazar aux voûtes spacieuses, aux innombrables alvéoles, pour son ravitaillement pacifique et militaire; des colonies d'ouvriers et d'artisans, attirés ou capturés de tout l'Iran et de l'étranger, de l'Inde, de l'Europe même et de la Chine, pour le service de son luxe et de son plaisir; des écoles de poètes et d'artistes fondées ou transplantées pour la joie de ses yeux et de ses oreilles, pour la splendeur de sa personne et le soin de sa gloire; de grands jardins surtout, qui lui conservent les douceurs et parfois l'illusion de la vie nomade. Car il lui faut les tapis sur l'herbe, au long des treilles et des jasmins, les buveries et les dînettes sous les arbres chargés de fruits, les causeries, les musiques et les siestes parmi les orangers; il aime la paix et le recueillement des soirs, devant les montagnes encore chargées de lumière et dont les neiges ou les rocs acérés surgissent au bout du champ de roses, à travers les platanes, derrière les haies de noirs cyprès et les allées de peupliers frissonnants.

Ville de matériaux éphémères, de terre cuite ou crue, de cailloux et de bois, rarement de pierres assemblées, mais splendidement plaquée d'or, de faïences et de mosaïques, vêtue de bois et d'ivoires ajourés, de plâtres et de stucs en dentelles, en broderies, en facettes, en stalactites, en pendentifs, et si luisante d'émail que les murailles semblent ruisseler d'azur liquide et de saphirs. Ville de sainteté, où tous les cultes de l'Iran et tous les saints de la religion dominante ont quelque superbe ou modeste coupole. Ville de terrasses et d'eaux courantes, de canaux, de jets d'eau, de bassins et de grands arbres.

Dans les faubourgs et la banlieue, la vallée sur des milliers d'hectares se couvre de taupinières, cubes de boue et de branchages, où s'entassent la nuit les petites gens. Derrière la ceinture des cimetières, les irrigations font partout verdir les vergers et les cultures. Sous l'ombre des monts, des villages fixent des milliers de nomades autour de quelques palais moins solennels, dont les jardins offrent leur fraîcheur et leurs points de vue au campement estival du maître, au repos des puissants du jour ou des riches citadins.

Dans les vallées voisines, s'élèvent bientôt d'autres palais, se creusent d'autres rigoles de marbre et d'autres bassins, rem-

plaçant quelque rustique enclos et quelque pavillon de chasse, où, comme ses ancêtres, le Maître venait affronter l'ours et la panthère; car un Roi des Rois est tueur de fauves, qui, dans ses annales, doit raconter combien de lions abattit son invincible bras. Le Maître, pris d'une soudaine tendresse pour le site, a décidé d'y transporter sa cour : Persépolis remplace Pasagardes qui, sans doute, avait pris la place d'Istakr, comme Versailles prit chez nous la place de Saint-Germain, qui avait remplacé le Louvre. Mais ici, c'est sa Ville entière, toute sa Ville royale que le Maître entend emmener : il ne saurait réduire sa gloire aux murailles de son prédécesseur; il dédaigne d'entretenir ce qu'un autre éleva; c'est le propre de quiconque là-bas détient une parcelle ou une ombre d'autorité; au mépris, aux dépens du passé, chaque potentat entreprend son œuvre propre.

Tout l'Iran contribue donc à l'embellissement et à l'agrandissement de la Ville nouvelle : pour elle, les capitales anciennes sont délaissées, vidées de leurs habitants, dépouillées de leurs richesses et parfois de leurs matériaux; pour elle, tout l'empire sue les impôts, fournit les provisions, les animaux et les femmes; vers elle, de gré ou de force, est tourné le commerce de l'intérieur et de l'étranger. Les voyageurs restent éblouis de cette éclatante merveille. Qu'il soit Hérodote ou Chardin, l'Européen en rapporte des descriptions qui, parmi nos médiocres bourgeoisies, ont peine à trouver créance :

Dès la veille, on fit vider la place royale de toutes les boutiques et de tous les revendeurs qui y étalent d'ordinaire, afin de rendre plus magnifiques l'audience et la fête que le Roi voulait donner à tous les ambassadeurs et envoyés qui étaient à sa cour. Le jour venu, sur les huit heures du matin, on vit la place royale arrosée de bout en bout et ornée comme je vais dire. A côté de la grande entrée du palais royal, à vingt pas de distance, il y avait douze chevaux les plus beaux de l'écurie du roi, six de chaque côté, couverts de harnais les plus superbes et magnifiques : quatre harnais étaient d'émeraudes, deux de rubis, deux de pierres de couleurs mêlées avec des diamants, deux autres étaient d'or émaillé et deux de fin or lisse; la selle, le pommeau et les étriers étaient couverts de pierreries assorties au harnais. Ces chevaux avaient de grandes housses pendantes fort bas, les unes en broderies d'or et de perles relevées, les autres de brocard d'or très fin et très épais, entourées de houpes et

de pommettes d'or parsemées de perles. Ils étaient attachés aux pieds et à la tête avec de grosses tresses de soie et d'or, à des clous d'or fin, longs de quinze pouces et gros à proportion, ayant un gros anneau à la tête. Douze couvertures de velours d'or frisé, qui servent à couvrir les chevaux de haut en bas, étaient en parade sur le balustre qui règne le long de la façade du palais.

Entre les chevaux et le balustre, on voyait quatre fontaines hautes de trois pieds et grosses à proportion : deux étaient d'or, posées sur des trépieds, aussi d'or massif; deux étaient d'argent, posées sur des trépieds de même métal. Tout contre, il y avait deux grands seaux et deux gros maillets, des plus gros que l'on puisse voir, tout cela aussi d'or massif jusqu'au manche : on abreuve les chevaux dans ces seaux, et les maillets sont pour fixer en terre les clous auxquels on les attache. A trente pas des chevaux, il y avait des bêtes farouches, dressées à combattre contre les jeunes taureaux : deux lions, un tigre et un léopard, attachés et chacun étendu sur un grand tapis d'écarlate, la tête tournée vers le palais; sur les bords des tapis, il y avait deux maillets d'or et deux bassins aussi d'or, pour donner à manger à ces belles bêtes.

Vis-à-vis le grand portail, il y avait deux carrosses à l'indienne, fort jolis, attelés de bœufs à la façon de ce pays-là, dont les cochers, aussi indiens, étaient vêtus à la mode de leur pays. Au côté droit, il y avait deux gazelles, et, au côté gauche, deux grands éléphants, couverts de housses de brocard d'or et chargés d'anneaux aux dents et de chaînes et d'anneaux d'argent au pied, et un rhinocéros.

La salle préparée pour l'audience était le beau et spacieux salon bâti sur le grand portail du palais, qui est le plus beau salon de cette sorte que j'aie vu au monde : il est si haut qu'en regardant en bas dans la place, les hommes ne paraissent pas hauts de deux pieds, et regardant au contraire de la place dans le salon, on ne saurait reconnaître les gens.

Il faudrait poursuivre la citation durant des pages encore... Ce n'est pas le conteur Hérodote qui nous décrit ainsi les splendeurs de Suse ou de Persépolis. C'est le véridique Chardin[1], contrôlé par vingt autres témoins d'Europe, qui virent cette Place Royale dans l'Ispahan de Chah-Abbas, au temps de notre Louis XIV. Après deux siècles et demi, Pierre Loti, rentrant dans cette place immense, à laquelle il ne trouve aucune égale en Europe ni pour la grandeur ni pour la magnificence, reste encore ébloui devant les dômes, les portiques, les ogives

1. Chardin, édit. Langlès, IV, p. 172 et suivantes.

démesurées, les minarets géants, les façades aux sveltes colonnades de ces palais aériens et légers, émaillés de la tête au pied, resplendissants comme de précieuses pièces de porcelaine. Mais « quel délabrement dans tous ces édifices qui jouent encore la splendeur! » Colonnades déjetées, toitures croulantes, dômes et minarets à moitié dépouillés de leurs mosaïques et rongés de lèpre, « cette place unique au monde, qui [n'a pas] trois cents ans, ne verra certainement pas finir le siècle où nous venons d'entrer ». Décrépitude et ruine, où les plantes sauvages commencent de s'accrocher : « on a le sentiment que tout cela s'en va sans espoir, s'en va comme la Perse ancienne et charmante, est à jamais irréparable ». Dans les proches faubourgs, l'œuvre de mort est déjà complète :

> Sur un parcours de plus d'une lieue, maisons, palais, bazars, tout est désert et tout s'écroule : le long des rues ou dans les mosquées, les renards et les chacals sont venus creuser leurs trous et fixer leurs demeures ; et çà et là, l'émiettement des belles mosaïques a saupoudré comme d'une cendre bleu céleste les éboulis de briques et de terre grise. A part un chacal, qui nous montre à la porte d'un terrier son museau pointu, nous ne rencontrons rien de vivant nulle part ; nous marchons à travers le froid silence, n'entendant que nos pas et le heurt des bâtons de mes deux gardes contre les pierres [1].

C'est que la tiare du Roi des Rois a quitté cette Ispahan d'Abbas le Sefevi : elle a passé un instant dans les mains de Nadir le Khorassanais ; elle est tombée ensuite dans celles du Turk Kadjiar qui la conserve encore, — pour combien d'années ou de mois? — et qui l'a transportée au bord de ses montagnes natales, dans ses jardins et ses palais de Sultanieh, puis de Téhéran.

De l'Ecbatane des Mèdes, qui fut la première capitale iranienne dont l'histoire nous ait gardé la description, à l'Ispahan des Sefevis, dix ou vingt Villes royales ont eu le même sort parce que la tiare fit le tour de toutes les tribus montagnardes, portant tour à tour la splendeur, puis la ruine autour du désert qui, seul, restait immuable...

1. Pierre Loti, *Vers Ispahan*, p. 214-215.

Sur trois des côtés du désert, les gradins montagneux de l'ouest, du nord et de l'est ont porté ces Villes du Roi des Rois et en conservent les ruines. Au sud seulement, dans l'ancienne Gédrosie, où l'armée d'Alexandre faillit périr de soif et d'inanition, où le sable, passant sur les monts beloutches, amène sa désolation jusqu'au rivage de l'océan Indien, nulle part de grands pâturages ne se sont prêtés à la croissance d'une puissante tribu; nulle part, une fraîche et spacieuse vallée n'a offert ses verdures et ses eaux aux centaines de milliers d'hommes et de bêtes que le Roi des Rois traîne à sa suite et installe auprès de son palais.

Les deux chaînes de l'est et de l'ouest présentaient au contraire une foule de sites favorables, entre les sables du bas et les neiges du haut. Leurs trois et quatre cents kilomètres d'épaisseur ont de longues cluses allongées, de belles combes à demi closes, au long de rivières permanentes, au bord de lacs ou de marécages facilement changés en prairie de fleurs. A l'est, la Kaboul de l'Afghan et la Ghazni du Tartare, à l'ouest la Chiraz de l'Arabe, du Dilamide et de Kerim-Khan, la Persépolis et la Pasargades du Perse, l'Ispahan des grands Sefevis, la Kermanchah du Sassanide, l'Ecbatane-Hamadan du Mède et du Kurde, la Maraga du Mongol, la Tauris du Mouton Noir et du Mouton Blanc, l'Ardébil du premier Sefevi, — pour ne citer encore que les plus illustres, — toutes sont pareillement juchées loin du désert, sur les marches creuses des monts.

Bien moins épaisse, quoique plus haute encore, la sierra du nord est un mur crénelé de hauts pics; sur eux, le volcan du Demavend hausse à cinq mille sept cents mètres son panache de fumée; entre eux, les cols et les passes ne s'ouvrent qu'à deux et trois mille mètres, et leurs rocs ne laissent tomber vers le désert iranien ou vers la jungle caspienne que des pentes abruptes et des lits de torrents. Ce n'est pas à l'intérieur, c'est au pied de ces monts que les Villes royales ont pu trouver leurs sites : au bord même du désert, elles vinrent occuper quelque étape de la ligne des reposoirs.

C'est là que nous les voyons aujourd'hui, elles ou leurs dernières traces : la Sultanieh et la Téhéran du Kadjiar, la Kazvin du second Sefevi, la Rhagès et la Veramine des vieux Aryens, puis du Parthe et du Seljoucide, la Damgan aux Cent Portes — Hécatompyle — du Parthe encore, et Nichapour, la légendaire Nisaia, d'où la mythologie des Hellènes faisait venir jusque chez eux le divin Roi des Rois Dionysos, avec son cortège triomphal de Silènes, de tigres et de Bacchantes, la splendide Nichapour du Tahéride et de Togroul-bey, — et la Mechehed de Nadir-Chah, et l'Hérat du Gouride et de Tamerlan.

Tant de cités et tant de royautés qui achevèrent ou commencèrent, l'une après l'autre, la même carrière ! De la solitude à la splendeur, puis à la ruine et à la complète désolation, quelques-unes de ces Villes ont parcouru le cycle complet, Persépolis, Pasargades, Ecbatane, Rhagès, Veramine, tandis que les autres s'arrêtaient à mi-chemin de la grandeur ou de la décadence, Tauris, Hamadan, Chiraz, Ispahan. En leur marche toute pareille, quelques-unes de ces royautés sont montées de la tente du nomade au trône du Roi des Rois, en passant par la hutte du *khan* (chef de clan), la forteresse de l'*ilkhani* (khan de tribu) et le palais du *khakhan* (khan des khans), puis sont tombées à l'inertie, aux fumeries, à la basse débauche et au gâtisme du harem, à la claie des rues, traînée par la révolte populaire, à la pyramide de crânes ou au bûcher, dressés par le vainqueur étranger, quand le poison ou le poignard d'un eunuque ne les jetait pas sous les pieds de l'usurpateur.

Durant les vingt-cinq siècles de leur histoire, les Iraniens ne reconnaissent qu'à une vingtaine de Rois des Rois la légitime revendication d'un si beau titre : aux Cyrus et Darius de la dynastie keïanide, comme disent les Iraniens, nous disons avec les Grecs *achéménide* (530-330 avant notre ère), aux Ardéchirs, Sapors et Chosroès de la dynastie sassanide (250-640 environ après J.-C.), aux Ismaïl, Tahmasp et Abbas de la dynastie sefevie ou, comme nous disons, sophie (1500-1720 environ), enfin à Nadir-Chah (1730-1747), le dernier rempart de l'Iran avant les tristes jours de l'époque présente. Dans l'intervalle de ces royautés véritables, c'est l'anarchie intérieure ou la conquête étrangère, l'Iran tiraillé entre des *ilkhanis*, qui

tiennent le titre, parfois la tiare, mais jamais le rôle ni la vraie place du Roi des Rois, l'Iran mangé sur toutes ses frontières et jusqu'aux oasis du désert par les incursions des voisins, ravagé par les armées, soumis aux fonctionnaires des empires du nord ou de l'ouest.

Avant les Keïanides, la légende synthétise des siècles d'invasions et de dominations jaunes dans le duel d'Iran et de Touran, que terminent enfin les exploits des fabuleux Zal et Roustam. L'Iran connaît ensuite les deux siècles de l'indépendance keïanide. Mais, entre les Keïanides et les Sassanides, l'invasion d'Alexandre mène les Grecs jusqu'aux bords de l'Indus, par le pourtour nord du désert à l'aller, par le pourtour sud au retour; puis, derrière Alexandre et son lieutenant Séleucus, quatre siècles de nouvelles invasions et dominations jaunes livrent la tiare aux Arsacides, *ilkhanis* de ces Parthes, qui sont de résidence iranienne, mais de descendance scythique, et qui, toujours rafraîchis de sang jaune, sont en outre profondément imbus de culture hellénique. Quatre siècles d'indépendance sassanide viennent après. Mais entre ces Sassanides et les Sefevis, l'invasion des Arabes porte l'islam jusqu'au Gange et jusqu'aux confins de la Chine; puis huit siècles de rivalités entre *ilkhanis* seïstanais (dynastie des Saffarides), farsis (Dilamides), khorassanais ou bactriens (Tahérides et Samanides), afghans (Ghaznévides), etc., font à trois reprises reparaître les terribles incarnations de Touran, dans les Turcs du Seldjoucide, les Mongols d'Houlagou, puis ceux de Tamerlan. Ces Jaunes laissent derrière eux un inextricable chaos d'*atabegs* (princes autonomes, mot à mot, *pères du bey*), que les Sefevis mettent trente ans à expulser de la ceinture montagneuse. Viennent alors les deux siècles de l'indépendance la plus entière, de la prospérité la plus impériale avec les Sefevis et Nadir-Chah. Mais une nouvelle vague touranienne hisse ensuite jusqu'au plateau et échoue à Téhéran l'actuelle dynastie turcomane des Kadjiars.

Sauf les Sassanides qui durèrent quatre siècles, avec des périodes de faiblesse et des éclipses de gloire, on voit que jamais dynastie iranienne n'a pu garder la tiare plus de deux cents ans, et les deux mille cinq cents années, dont nous savons à peu près l'histoire, se partagent en deux séries fort inégales :

durant les huit siècles du Keïanide, du Sassanide et du Sefevi réunis, l'Iran dispose de son sort; durant les dix-sept autres siècles, il subit l'esclavage ou la torture aux griffes de ses tyranneaux ou sous les sabots du cheval étranger.

C'est assurément l'origine même de ce pouvoir royal qui en cause l'instable durée. Fondé sur la force d'une tribu, par les exploits d'un héros, il tombe avec cette tribu qu'une famine, une épizootie, une mauvaise récolte ou des querelles intestines, des rivalités de clans et de chefs ruinent en quelques mois; il tombe avec ce héros ou sa proche descendance, dès que le luxe citadin et les plaisirs du harem en ont fondu l'énergie montagnarde. L'ancêtre était un pâtre-chasseur aux muscles inlassables, à la cervelle claire, à la prompte décision : les tout premiers descendants gardent quelque vigueur aussi longtemps que leur enfance fréquente la bonne école de la vie nomade : toutes les dynasties ont confié leurs premiers héritiers à la nourriture et à l'élève de leur tribu originelle. Mais la tendresse maternelle ou la défiance paternelle interrompt bientôt cette tradition salutaire : le père surtout, à mesure que son plus nombreux harem l'entoure d'intrigues et de dénonciations, n'ose plus envoyer au loin cet héritier que les mauvais conseils pourraient conduire à la révolte. La dynastie s'étiole et se gangrène dans les genoux des femmes et les complaisances des eunuques.

La catastrophe finale est d'autant plus soudaine que l'ascension fut plus rapide. Une petite armée, dans un seul combat, a décidé du triomphe : une trahison, une embuscade, ou une attaque soudaine à l'heure où la saison des batailles semble close, — car ces milices rentrent l'hiver chez elles et ne sont prêtes que l'été, — une faible supériorité dans l'armement ou les munitions, presque toujours un raid audacieux de cavalerie assurent à la révolte ou à l'envahisseur une pareille victoire; l'insubordination iranienne reprenant toujours des droits, il suffit d'un adversaire discipliné, même ne disposant que d'une poignée d'hommes : la phalange d'Alexandre mit en fuite les deux et trois cent mille hommes du Roi des Rois.

Mais c'est aussi que la tiare est une lourde couronne et qu'il faut, pour la porter, une énergie physique et morale, jointe à une présence et une fertilité d'esprit, qui ne se trouvent pas

chez le commun des chefs. Cette Royauté des Rois implique deux devoirs également difficiles : gouverner l'anarchique Iran, et non seulement le délivrer ou le défendre, mais encore le venger de ses perpétuels ennemis. Le vrai Roi des Rois, arbitre incontesté de tous ses peuples, gardien invincible de toutes ses frontières, doit encore avoir orné la couronne de nouvelles gemmes indiennes, peuplé ses écuries de juments arabes et d'étalons turcomans, sa ménagerie de tigres hyrcaniens, de lions chaldéens, d'éléphants gangétiques de chameaux tartares, rempli ses coffres de fourrures sibériennes et de soies chinoises, son harem de Circassiennes, de Syriennes et de négresses ; il doit avoir poussé ses tribus victorieuses jusqu'à Delhi, comme Nadir, jusqu'à Bokkara, comme Cyrus et Chosroès, jusqu'au Caucase, comme Abbas, jusqu'aux Dardanelles et jusqu'à Marathon, comme Darius, jusqu'au Nil, comme Cambyse ; à sa capitale des monts où chaque été le ramène, il doit avoir ajouté quelque capitale d'hiver dans les plaines étrangères, Bactres ou Tiflis ou Suse ou Babylone ou Ctésiphon ; sur sa piste de guerre, il doit pouvoir mener une meute de rois et, sans forfanterie, sur le flanc de ses montagnes taillées en bas-reliefs, se faire portraiturer montant à cheval avec un dos d'empereur vaincu pour escabeau.

Il ne s'agit pas seulement qu'il satisfasse l'orgueil national, qu'il remplisse l'idéal que lui imposent ses poètes, ses conseillers et ses peuples eux-mêmes, tous nourris dès l'enfance de cette histoire séculaire, tous lecteurs ou auditeurs du *Chah Nameh*, du *Livre des Rois* de Firdouzi. Nulle part au monde, cependant, pas même en Chine ou dans les synagogues, l'antiquité la plus reculée et la suite des âges n'a gardé autant d'influence sur les affaires publiques et privées.

De ce caractère de la vie iranienne, on ne saurait exagérer l'importance. Sans remonter plus haut que 1689, on peut comprendre toutes les raisons et toutes les pensées actuelles du peuple anglais ; de 1789 seulement ou de 1815, datent en vérité les principales « directives » des autres peuples européens ; mais en Perse, il faut commencer à Roustam et, quand toutes les autres communautés indo-européennes n'ont les regards ouverts qu'aux nouveautés du jour et du lendemain, l'Iranien, fier de son passé, est si fidèle admi-

rateur des idées, des paroles même d'autrefois, que, depuis deux siècles bientôt, sa langue littéraire est restée immobile. Le poète Roudagi, antérieur de quatre cents ans à notre Ronsard, fournit encore aux lectures et au plaisir du commun; non seulement Hafiz, qui vécut au XIVe siècle de notre ère, mais Saadi, le contemporain de notre saint Louis, « font la joie des lettrés de l'Iran, aussi bien que des plus obscurs *tcharvadars*, qui redisent leurs sonnets en menant la caravane. — Patrie enviable pour tous les poètes, ajoute P. Loti, cette Perse, où rien ne change, ni les formes de la pensée ni le langage, et où rien ne s'oublie! »

Ce n'est même pas uniquement pour se gagner le cœur de la soldatesque, faire la fortune de ses fidèles ou déverser au dehors le trop-plein de la fougue et de l'insubordination montagnardes que le vrai Roi des Rois doit annexer à son domaine iranien le double et le triple de terres étrangères. C'est par nécessité vitale, pour assurer sa subsistance personnelle et le maintien de son autorité sur l'Iran. Car, exigeant une armée nombreuse, une police omniprésente et tout un outillage de routes, de caravansérails et de ponts, le gouvernement de ce désert aux maigres oasis et de ces montagnes ardues, mal peuplées de pâtres insaisissables et sobres, — du pain et du cresson, disait déjà Cyrus... —, ne saurait être une entreprise qui « paie » : elle ne peut laisser quelque bénéfice, elle ne peut même couvrir ses dépenses que si l'on y joint d'autres affaires connexes, qui doublent les revenus sans augmenter de beaucoup les frais généraux.

Restreinte au seul Iran, la Royauté iranienne marche sûrement à la faillite, aux protestations de ses sujets, à la saisie de l'étranger. Une formule du vieil Ardechir (250 après J.-C.) reste toujours vraie là-bas : « Pas de pouvoir sans armée; pas d'armée sans argent; pas d'argent sans agriculture; pas d'agriculture sans justice. » Des trois couches de populations qui enceignent le désert, citadins, cultivateurs, nomades, les seuls villages sédentaires, en effet, peuvent rapporter quelque chose au trésor impérial. Les rôdeurs du désert et les nomades de la montagne ont tôt fait de s'enfuir devant les collecteurs de taxes. Les marchands des bazars et les bourgeois des villes crient à l'oppression, font des séditions ou des grèves dès que

le Roi veut supputer leurs revenus, prendre sa part de leur bel argent, qu'ils cachent dans un trou, envoient à l'étranger, ou taxer seulement leurs boutiques et leurs immeubles qu'ils laissent crouler pour ne pas étaler leur aisance. Le nomade est le soldat et le serviteur, le citadin est le fournisseur et le banquier du Roi, tous deux, ses associés même pour l'exploitation de l'empire. Le premier lui réclame toujours une solde; le second lui avance parfois des fonds, mais reçoit toujours en fin d'année plus qu'il ne donne. Seul, le paysan est taillable et corvéable et, dans son terrier, se trouve heureux, les gerbes battues, quand le fisc veut bien lui laisser de quoi semer et vivre jusqu'à la prochaine récolte.

Dans l'Iran tout entier, sur les 2 600 000 kilomètres carrés de ses déserts et de ses montagnes (la France n'a que 536 000 kilomètres carrés), quinze millions d'habitants vivent en temps ordinaire, dont un tiers de nomades au moins et un cinquième peut-être de citadins; il ne reste pas une moitié de la population pour payer l'impôt, et comme le Roi des Rois, suivant l'antique usage, donne plusieurs villages à chacun de ses frères, fils, fidèles et serviteurs pour leur vin, leur pain, leurs viandes, etc., que peut-il lui revenir au bout du compte?

Assurément, la zone de terres cultivées et le nombre de villages sédentaires seraient grandement accrus, peut-être triplés par un régime qui, ne faisant encore qu'assurer au cultivateur le peu que le fisc lui laisse, le protégerait du rôdeur et du nomade, écarterait de lui les avanies de l'*ilkhani* et les usures du fonctionnaire, — et c'est le rôle de cette « justice » dont parlait Ardéchir, non pas l'un de ces bavardages formalistes et lents à la manière de nos tribunaux, mais l'une de ces promptes distributions de châtiments et de récompenses, de supplices surtout et de confiscations, qui répriment le délit aussitôt qu'aperçu, — la justice que savaient pratiquer les vrais Rois des Rois, écorchant le juge prévaricateur et faisant asseoir le fils sur la peau paternelle. A l'origine de toutes les Royautés, la légende persane place Kaiomers, le « juste juge », *païchdad*, d'où le nom de cette première dynastie « païchdadienne », qui délivra son peuple, puis le civilisa, bâtit des villages et planta la première Ville royale, Bactres, au flanc du Touranien qu'elle venait d'expulser.

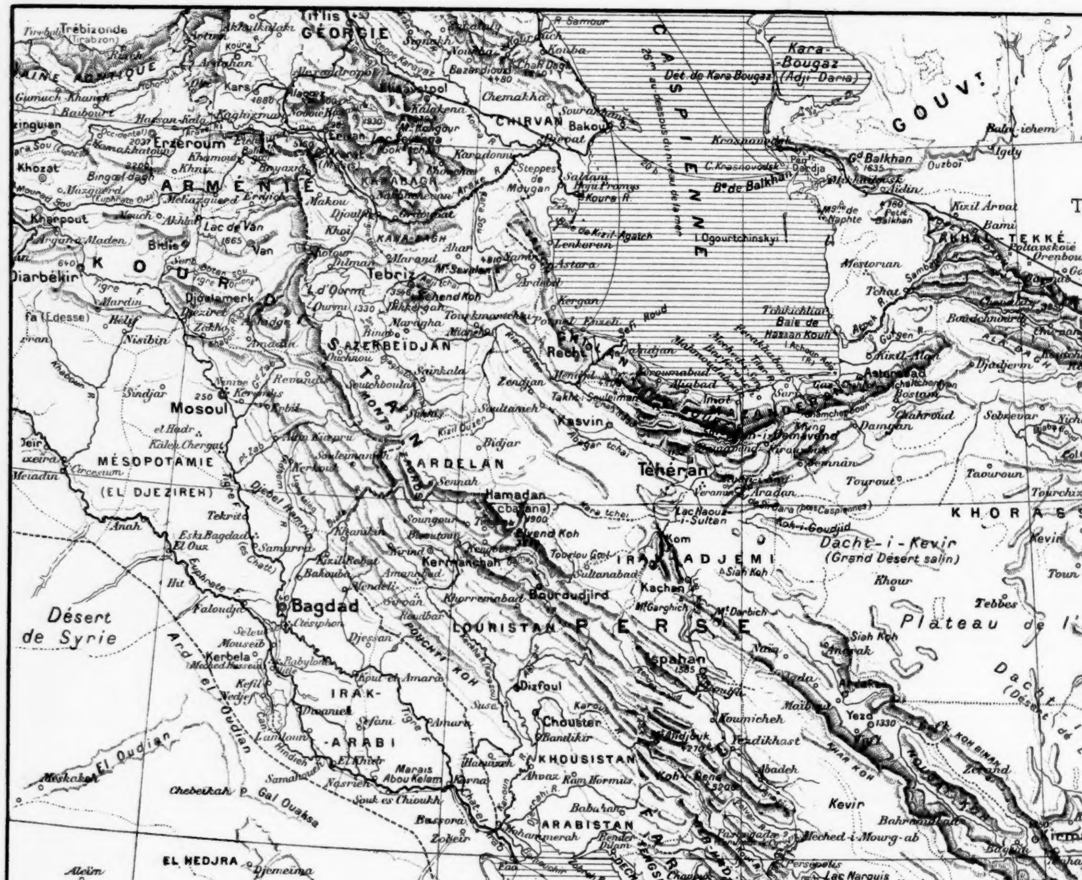
Kaiomers eut pour fils Féridoun le justicier, qui eut pour fils Menoucheher, le distributeur d'eau, le constructeur de barrages et de canaux, l'arroseur de vallées, l'asséchcur de marais, le dompteur de la steppe et du désert. Grand roi, lui aussi, qui fut toujours donné en modèle et que d'autres essayèrent d'imiter, Sapor en creusant les douze mille canaux autour de sa ville de Nichapour, puis en commençant auprès de Chuster cette digue monumentale à laquelle travaillait, dit-on, un empereur prisonnier et que Nouchirvan compléta!... Poursuivie dans tout l'Iran, cette œuvre des irrigations pourrait tripler et quadrupler encore la population sédentaire : les maigres rigoles, que les nomades font courir autour des pentes, leur valent déjà des milliers d'hectares; et combien de marais ou d'étangs seraient transformés en jardins, si les cultures épuisaient le cours des rivières inutiles ou malfaisantes! et l'Iran a des populations dressées depuis des siècles à cet ouvrage.

Donc, pacifié par la justice, transformé par les irrigations, l'Iran changerait de face, et ce régime une fois établi « paierait ». — Assurément; mais pour établir ce régime, il faut une énorme mise de jeu, en soldats, en armes, en munitions, en constructions et entretiens de canaux, de routes et de forteresses, en soldes d'ouvriers, d'ingénieurs, d'armée et de fonctionnaires. Or cette mise, chaque fois qu'un Roi des Rois, après avoir tiré son Iran — tout son Iran — de la servitude étrangère ou de l'anarchie féodale, a commencé l'œuvre de restauration, cette mise indispensable, ce n'est pas son pays rongé jusqu'à l'os qui a pu la lui fournir : il a dû s'en aller la querir au dehors... Réduit comme aujourd'hui à une moitié seulement de son domaine, comment le Roi des Rois pourrait-il faire honneur à ses affaires?

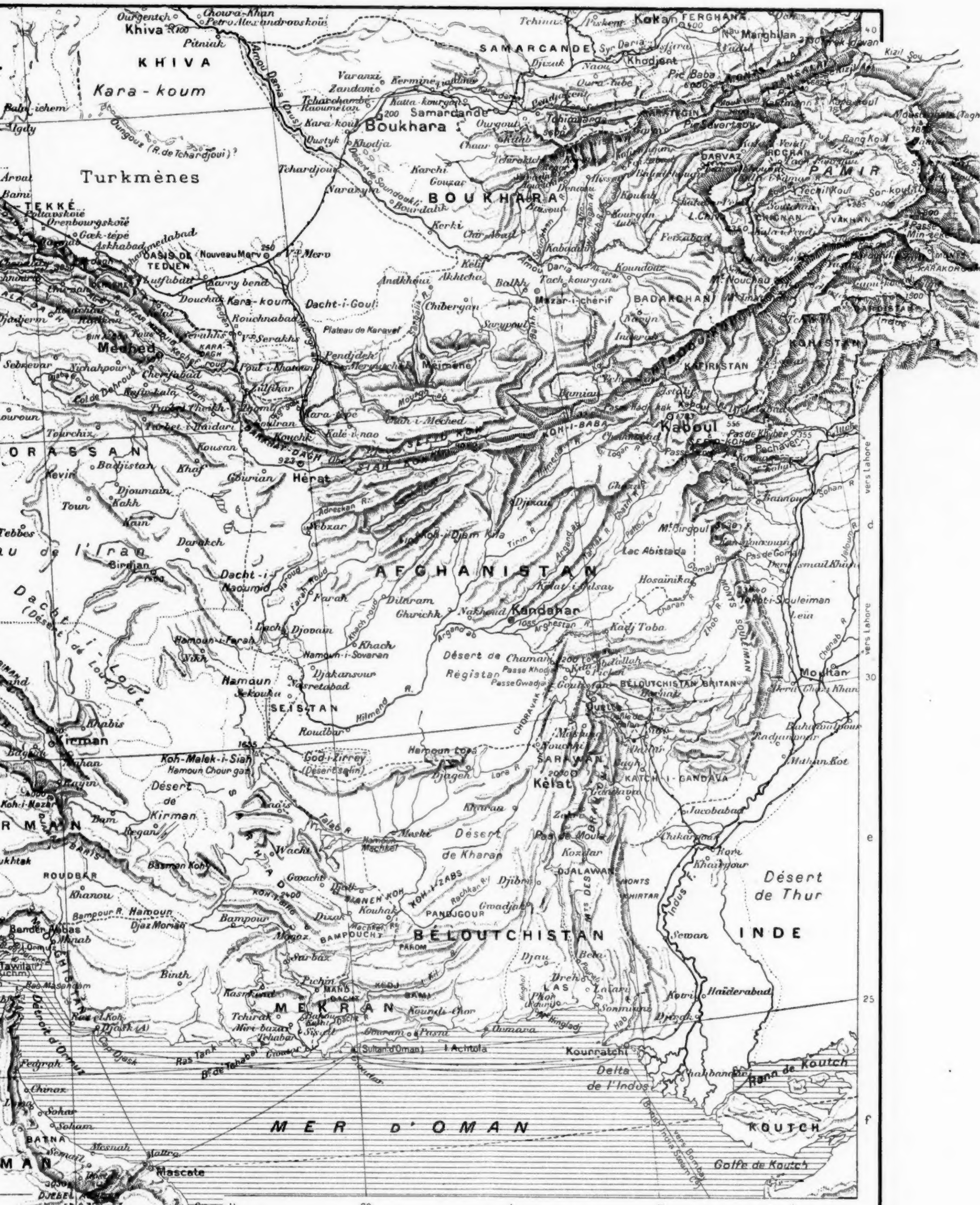
VICTOR BÉRARD

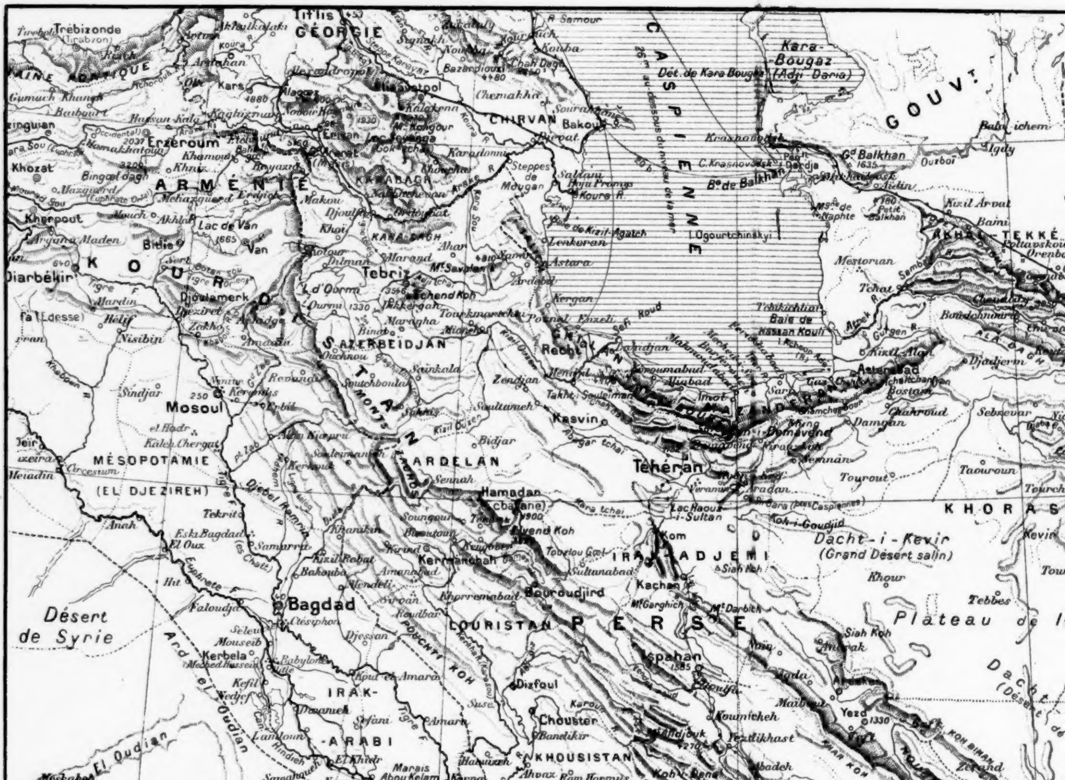
(La fin prochainement.)

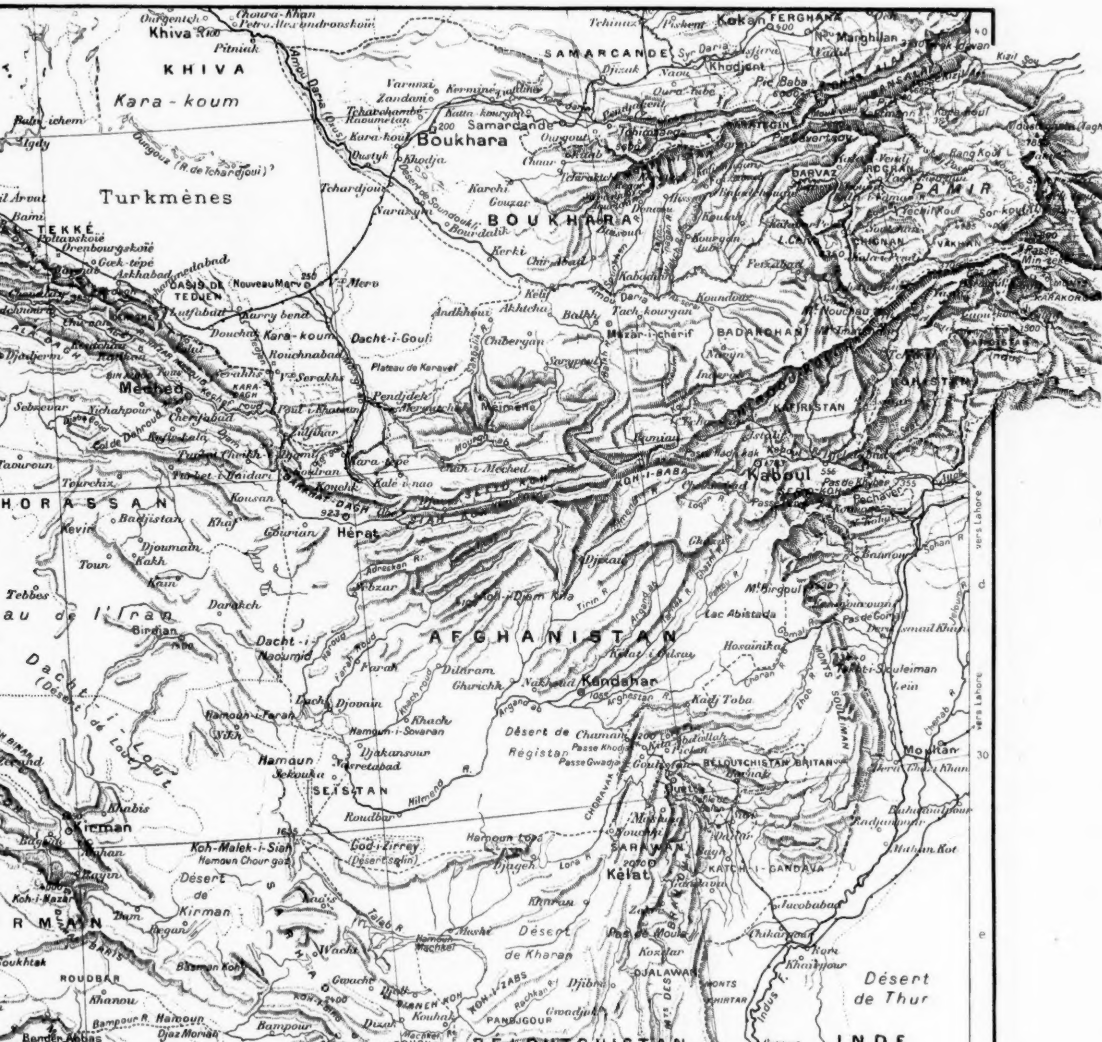
L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.



Trébizonde
GÉORGIE
Kars
Erzeroum
ARMÉNIE
Lac de Van
Van
Bitlis
Diarbékir
KOURDISTAN
Mosoul
MÉSOPOTAMIE
(EL DJEZIREH)
Tebriz
AZERBEIDJAN
ARDELAN
Hamadan
Bagdad
Désert de Syrie
LOURISTAN
PERSE
IRAK-ARABI
KHOUSISTAN
ARABISTAN
Kerbela
Bassora
Chouster
Dizfoul
Ispahan
Téhéran
Kasvin
Recht
CHIRVAN
Bakou
CASPIENNE
Kara-Bougaz
GOUVT
Astrabad
Semnân
KHORASSAN
Dacht-i-Kevir
(Grand Désert salin)
Plateau de l'
IRAK ADJEMI
Kachan
Kom
Yezd
Kevir
FARSISTAN
LARISTAN
KIRMAN
Chiraz
Bender Bouchir
GOLFE PERSIQUE
EL HASA
Grd Néfoud
D. de sable rouge
(Bons pâturages)
CHAMMAR
KASIM
Hail
Bereideh
NEDJED
(Haut pays)
Riad
ARABIE
Ouahabites
Petit Néfoud
EL HEDJRA
SOUMAAN
ZEDIR
OUOCHEM
EL HASAM
HARIK
AFLADJ
Désert du Dahna
Tropique du Cancer
OMAN
Presqu'île de Katar
Bender Abbas
40
45
50
E
F
G


Khiva
KHIVA
Kara-koum
Turkmènes
TEKKÉ
Askhabad
OASIS DE TEDJEN
Nouveau Merv
Merv
Mesched
ORASSAN
Hérat
Plateau de l'Iran
Dacht-i-Lout
Kirman
Désert de Kirman
SEISTAN
Hamoun
SAMARCANDE
Samarcande
Boukhara
BOUKHARA
Kokan
FERGHANA
Marghilan
Khodjent
DARVAZ
ROCHAN
PAMIR
BADAKCHAN
Mazar-i-chérif
Balkh
KAFIRISTAN
Kaboul
Pachaver
KOHISTAN
KARAKORUM
AFGHANISTAN
Kandahar
Désert de Régistan
Quetta
BÉLOUTCHISTAN BRITANNIQUE
Kélat
KATCH-I-GANDAVA
Jacobabad
Désert de Kharan
DJALAWAN
BÉLOUTCHISTAN
MEKRAN
Moultan
Haiderabad
Kourratchi
Delta de l'Indus
Désert de Thur
INDE
KOUTCH
Golfe de Koutch
MER D'OMAN
Mascate
Bender Abbas
Détroit d'Ormuz
Bampour
H
60
I
65
J
40
30
25


Tiflis
GÉORGIE
Trébizonde
Erzeroum
ARMÉNIE
Lac de Van
Van
Diarbékir
Mossoul
MÉSOPOTAMIE
(EL DJEZIREH)
Tebriz
AZERBEIDJAN
CHIRVAN
Bakou
Kara-Bougaz
Det. de Kara Bougaz
Gd Balkhan
B.e de Balkhan
Krasnovodsk
I. Ogourtchinskyi
CASPIENNE
Lenkoran
Recht
Kasvin
Téhéran
Demavend
Asterabad
Damgan
Sultanabad
ARDELAN
Hamadan
Kermanchah
Bagdad
Désert de Syrie
Kerbela
IRAK-ARABI
LOURISTAN
PERSE
IRAK-ADJEMI
Kom
Kachan
Ispahan
Dizfoul
Chouster
KHOUSISTAN
ARABISTAN
Dacht-i-Kevir
(Grand Désert salin)
Plateau
KHORAS
Yezd
Kevir
Persépolis
Bender Bouchir
GOLFE PERSIQUE
LARISTAN
KIRMAN
OMAN
Gd Néfoud
Dt de sable rouge
(Bons pâturages)
CHAMMAR
KASIM
NEDJED
(Haut pays)
ARABIE
Ouahabites
EL HEDJRA
SOUMAAN
Petit Néfoud
EL HASA
Péninsule de Katar
Tropique du Cancer
Désert du Dahna
GOUVT
40
E
45
F
50
G



Khiva
KHIVA
Kara-koum
Turkmènes
SAMARCANDE
Kokan
FERGHANA
Marghilan
Khodjent
Pic Baba
Samarcande
Boukhara
BOUKHARA
PAMIR
DARVAZ
Mechod
Merv
Nouveau Merv
OASIS DE TEDJEN
Dacht-i-Goul
Plateau de Karavet
Andkhoui
Balkh
Mazar-i-chérif
BADAKCHAN
Meimene
Koundouz
KAFIRISTAN
KOH-I-BABA
Kaboul
Pechaver
Hérat
HORASSAN
Birdjan
Tebbes
au de l'Iran
AFGHANISTAN
Kandahar
Kelat-i-Ghilzai
Dacht-i-Naoumid
Farah
Djovain
Hamoun-i-Farah
Désert de Chaman
Registan
Passe Khodjak
Passe Gwadja
BÉLOUTCHISTAN BRITANNIQUE
SEISTAN
Hamoun
Sekouha
Roudbar
Kirman
Koh-Malek-i-Siah
Hamoun Chour gaz
Désert de Kirman
Bam
Kelat
SARAWAN
KATCH-I-GANDAVA
Lac Abistada
Tabt-i-Souleiman
MONTS SOULEIMAN
Moultan
Dera Ghazi Khan
Jacobabad
Désert de Kharan
KOH-I-ZABS
Pas de Moula
Kozdar
DJALAWAN
Désert de Thur
INDE
Indus
BÉLOUTCHISTAN
Bampour
PANDJGOUR
MEKRAN
Haiderabad
Kourratchi
Delta de l'Indus
Rann de Koutch
KOUTCH
Golfe de Koutch
MER D'OMAN
Bender Abbas
Minab
Djask
Mascate
OMAN
Sohar
BATNA
DJEBEL AKHDAR
Sour
Seman
Sultan d'Oman
Achtola
60
65
H
I
J
25
30
40
vers Lahore

COLONS ET CANAQUES

Le 19 novembre 1907, M. Joseph Chailley s'exprimait ainsi à la tribune de la Chambre des députés :

« Actuellement un gouverneur de colonie peut tenir en échec le ministre et le Parlement, car il n'y a sur place aucun contrepoids à sa toute-puissance. *S'il a de la poigne et de l'autorité, il peut* dans sa colonie faire tout ce qu'il veut. Et M. Augagneur, gouverneur général de Madagascar, ne me démentira pas, si je dis qu'avec la constitution qui le lie à la métropole, il pourrait accomplir tous les actes qu'il voudrait, et qu'il n'est tenu que par sa conscience. »

J'ai fait personnellement l'épreuve de cette vérité, en l'année 1902, pendant laquelle, président du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie, j'entrai en conflit avec le Gouverneur de cette colonie. Le mauvais vent qui souffla alors contre moi maltraita beaucoup plus encore une tribu canaque, qui, pour son malheur, était associée à ma fortune sur ma propriété de Nassirah : un poète canaque, dans les vers qu'il composa pour être chantés par le chœur de la tribu le soir du 31 décembre 1903, tout frissonnant encore d'inquiétudes qui n'étaient pas oubliées, avait cru pouvoir appeler les cinq ou six derniers mois de l'année précédente « la tempête de la Calédonie ».

Je viens de compter les jours de séquestration, de détention et d'exil que l'amitié de cette tribu pour ses patrons a valus à

sept Canaques, hommes et femmes, de Nassirah, du 20 mai 1902 au mois de mars 1903.

Le Canaque Joseph Tenda, arrêté le 20 mai 1902, en vertu d'une décision dont j'ignore le libellé, exilé en vertu d'une décision prise au conseil privé le 21 juin, est rentré à Nassirah vers le mois de février 1903. Sa femme Eulalie a été autorisée à le rejoindre dans son exil. Détention de l'un : un mois. Exil des deux : seize mois. Total : dix-sept mois.

Le Canaque Avit, arrêté le même jour que Tenda, a été détenu à l'orphelinat, à Nouméa, du 20 mai aux premiers jours de juin. Détention : dix jours.

Le Canaque Baptiste (quinze ans), arrêté le même jour que les précédents, nommé chef de la tribu malgré la tribu et malgré lui-même par décision du 18 juin 1902, a été emmené de Nassirah par la gendarmerie le 7 juillet, pour aller prendre sa résidence et occuper son trône dans une propriété voisine; s'est enfui de cette résidence et de son trône, et s'est réfugié à Nassirah, dans les premiers jours d'octobre; a vécu en réfractaire jusqu'à la fin de novembre; s'est à cette date livré, par mon entremise à M. le Gouverneur, sur mon assurance que le chef de la colonie consentait à le « dégommer » et à le rendre à Nassirah; a été, pendant trois mois, détenu comme boy, à l'Hôtel du gouvernement, en punition de sa rébellion contre la France; a retrouvé enfin, à Nassirah, la liberté, sa famille, son rang dans la tribu et la paix, après des tracasseries de neuf mois.

Les Canaques Aïma et Béani — celui-ci marié — ont reçu de la gendarmerie l'ordre de quitter nos terres, vers le 15 juin 1902. Cet ordre n'a jamais été rapporté. On peut considérer toutefois qu'il est devenu caduc, à l'époque où l'avènement de M. Picanon a mis un terme à la politique de son prédécesseur, soit vers la mi-novembre. A trois : dix-huit mois.

A sept : quarante-trois mois et demi.

Ces pauvres diables ne sont pas épiques. Dieu me garde de les rendre mélodramatiques! Mais au moins je dirai d'eux qu'ils furent de braves gens. Je serai toujours empêché de regretter ma lamentable aventure calédonienne par le souvenir de l'incorruptible fidélité et de la confiance sans réserve, dont quarante Canaques, pendant huit mois, ont collectivement et individuellement prouvé la sûre affection qu'ils me gardaient.

Pour moi, on eût entrepris, de propos délibéré, de me ruiner systématiquement, en rendant chez moi la vie intenable à toute une catégorie de travailleurs, qu'on n'eût pas autrement procédé. Je veux bien supposer que telle ne fut pas l'intention de ceux qui me causèrent ces ennuis. Mais sans doute on ne trouvera pas étrange que nous ayons parfois regretté, nos pauvres Canaques et nous-mêmes, de n'avoir comme arbitre que la conscience d'un gouverneur colonial.

*
* *

En 1898 — je l'ai raconté ici même[1] — je m'établis, avec deux de mes frères et un ami, comme planteurs et éleveurs, sur une propriété sise à Nassirah, commune de Bouloupari, en Nouvelle-Calédonie. Sur notre domaine étaient installés une quarantaine de Canaques, dont les relations avec nous ne tardèrent pas à devenir cordiales et qui prirent peu à peu une place prépondérante dans l'organisation du travail à Nassirah. Dans le courant de l'année, la tribu nous fournissait, en nombre suffisant, des ouvriers pour des besognes diverses. Dans la saison de la cueillette du café, elle nous fournissait presque tous nos cueilleurs. Si, pour une cause ou pour une autre, ce personnel nous eût subitement manqué de parole, nous n'aurions pu le remplacer qu'au prix des plus grandes difficultés, et non sans être exposés à des pertes immédiates, irrémédiables.

On sait que la population canaque, soustraite au droit commun, est soumise au code spécial de l'indigénat. J'ignore comment fonctionne ailleurs ce régime, nécessaire sans doute, mais dangereux. En Nouvelle-Calédonie, le mécanisme en est d'une simplicité élémentaire. Le commandant d'une brigade de gendarmerie, par délégation du chef du service des Affaires indigènes, a la haute main sur une tribu. S'il doit toujours en référer aux autorités supérieures pour telle mesure disciplinaire qu'il juge utile ou indispensable, dans la pratique il décide souverainement de toutes les difficultés d'ordre courant : les menues amendes ou les condamnations à la prison,

1. Voir la *Revue* du 15 octobre et 1er novembre 1907.

qu'il inflige et fait subir sur l'heure, ne sont presque jamais revisées. Pour toute mesure de quelque importance, le chef du service des Affaires indigènes est consulté plus effectivement : sur le rapport de la gendarmerie, et sans autre forme de procès, il inflige des amendes de plusieurs centaines de francs et, sous des formes diverses, des incarcérations plus ou moins longues. De tout cela la justice ordinaire n'a pas à connaître. Si enfin une affaire offre quelque caractère de gravité exceptionnelle, le Gouverneur, unique juge de cette gravité, solutionne lui-même l'affaire, après avoir pris l'avis du Conseil privé. Le Gouverneur seul, autant qu'il m'a semblé, peut punir de plusieurs mois d'exil un Canaque, engagé chez un blanc et qui refuse de faire la cuisine; je ne sais pas si, dans ce cas, l'avis du Conseil privé est de rigueur. Contre tout abus, toute injustice dont il est ou croit être la victime, un indigène ne peut faire appel qu'au ministre des Colonies.

Le chef de la brigade de gendarmerie est chargé de surveiller l'exécution des contrats, qui peuvent être conclus entre les noirs et les blancs. A vrai dire, ce ne sont, d'ordinaire, que des contrats de louage de travail. C'est devant la gendarmerie, et avec son approbation, qu'ils sont rédigés et signés. C'est devant elle que les salaires sont payés. Elle a qualité, non seulement pour recevoir des plaintes, mais pour inspecter le travail. Dans la réalité, son omnipotence en cette matière est telle, qu'un propriétaire calédonien, qui n'est pas aimé de ses gendarmes, n'a qu'à jeter le manche avec la cognée. Par contre, aimé des gendarmes ou de ceux qui leur commandent, on peut être impunément et tranquillement un négrier. Je m'empresse d'ajouter que le négrier est un type extrêmement rare en Nouvelle-Calédonie.

Si j'entreprenais de raconter ici toutes les brimades dont j'ai eu à souffrir, j'aurais à expliquer comment le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie tient dans sa main et à sa discrétion la plupart des intérêts essentiels de chacun de ses administrés. Pour un Calédonien, l'inimitié du Gouverneur est une sorte d'ostracisme. Mais il ne s'agit que des Canaques de Nassirah, et il nous suffit de connaître les merveilleuses facilités que l'Administration possède d'intervenir dans les relations de l'employeur et des employés. Dans un pays où

plus des trois quarts des employés, Canaques, Annamites, Hébridais ou forçats, sont des pupilles de l'État, rien de plus aisé que de désorganiser une propriété, par des mesures contre lesquelles il n'est aucun recours utile. On a vu plus d'une fois des agriculteurs honorables, mais coupables de malveillance envers la politique économique du prince, demander solennellement l'aman, pour sauver leurs plantations.

Les Canaques, qui résidaient chez nous, à Nassirah en 1898, ne jouissaient même pas de la plénitude des droits assez précaires, que le code de l'indigénat reconnaît à leur race. Ils avaient, eux-mêmes ou leurs pères, pris part à la terrible insurrection de 1878, qui a laissé dans la colonie d'inoubliables souvenirs. La répression fit de nombreuses victimes et dépeupla de tribus canaques plusieurs vallées de l'île : un certain nombre de familles, survivantes des tribus insurgées, furent déportées à l'île des Pins. Nos Canaques, issus de la tribu des Houis, originaires de la région de Bouloupari, étaient de ces insurgés ou descendants d'insurgés, qui avaient perdu le bénéfice même du statut des indigènes.

En 1895, un Gouverneur, ayant besoin de main-d'œuvre pour la démocratie rurale qu'il avait entrepris de fonder en Nouvelle-Calédonie, rouvrit les portes de la Grande Terre à ces exilés assagis de l'île des Pins. Mais, pour s'assurer de leur repentir ou pour se payer lui-même de sa clémence, il leur imposa une sorte de noviciat au profit de ses colons. Il ne leur rendit point tout d'abord des terres, où ils pussent, à leur convenance et selon leurs affinités ou parentés, reconstituer leurs tribus détruites. Cette suprême faveur serait le prix de la soumission, dont il leur demandait de lui donner préalablement des preuves décisives. Il les obligea à travailler pendant cinq ans au service de propriétaires calédoniens, à peu près dans les mêmes conditions que les coolies annamites, javanais, néo-hébridais ou hindous importés dans l'île.

C'est ainsi qu'un groupe d'environ quatre-vingts Houis parvint à se caser, en deux portions numériquement égales, sur les terres voisines des anciennes résidences de leurs tribus, dans les deux propriétés contiguës de Ouitchambo et de Nassirah, au pied du mont Ouitchambo, dont ces propriétés occupent deux versants opposés. Le gros des survivants des

Houis était rassemblé là : le surplus trouva asile, ici ou là, sur des domaines de moindre étendue.

Ce n'était pas encore la fin de la captivité, puisque ces gens n'étaient pas chez eux et qu'ils rentraient dans leur patrie en mercenaires. Ces deux collectivités devaient fournir un nombre de journées de travail déterminé. Toutefois, comme elles comptaient, l'une et l'autre, des individus exemptés de travail par leur âge, des vieillards et des enfants, les propriétaires étaient tenus de mettre à leur disposition les terrains de culture nécessaires à l'alimentation de tous ceux qui, ne travaillant pas, ne recevaient pas de salaire. On leur construisit ou on leur donna les moyens de se construire des cases, qui formèrent deux petits villages canaques.

C'était donc très improprement qu'on disait « les tribus » de Nassirah ou de Ouitchambo. Mais ce que ces deux tronçons n'étaient pas encore aux yeux de l'Administration, à savoir une tribu, ils l'étaient déjà réellement, non seulement par la communauté de leurs aspirations, mais encore par une tradition que l'exil n'avait pas effacée. Ces membres épars de l'ancienne famille des Houis reconnaissaient un chef unique, nommé Samuel, résidant à Nassirah. Jusqu'à nouvel ordre, ce futur souverain n'était qu'un « engagé », au même titre que le dernier de ses sujets : quand nous devînmes acquéreurs de Nassirah, il remplissait l'office de berger, et d'ailleurs assez médiocrement. Mais notre prédécesseur s'il avait des instructions générales, ou même parfois des ordres individuels, à donner à ses Canaques, n'employait pas d'autre intermédiaire que Samuel. Le même, s'il se produisait quelque incident à Ouitchambo, on y appelait Samuel, pour qu'il fît la leçon aux récalcitrants, au nom de cette autorité qu'aucun titre officiel ne lui conférait. Les Houis de passage saluaient aussi en lui « le chef ».

Le 31 décembre 1899, expirait le contrat qui liait les sujets de Samuel aux propriétés de Nassirah et de Ouitchambo. La dernière expiation imposée était subie. Ces Canaques furent autorisés à fonder une cité nouvelle. C'est la paix de cette cité que vint profondément troubler mon élévation à la présidence du Conseil général de la colonie. Par la suite, M. le ministre des Colonies fut amené à interroger le Gouverneur au sujet de cette affaire, et il fut procédé à une enquête administrative,

dont le *Journal officiel* de la colonie du 5-26 juillet 1902 enregistra les résultats. Je ne ferai qu'en résumer ici l'essentiel.

Samuel, au nom de la tribu de Nassirah, nous avait « ouvert son cœur », au printemps de 1899. Il nous avait dit en substance que, lui et les siens, ils avaient repris racine sur le sol où on les avait transplantés, à leur retour de l'Ile des Pins. Il leur répugnerait, à la fin de leur *engagement* quinquennal, d'avoir à chercher encore une autre patrie. Le rêve de sa tribu était de se reconstituer dans notre voisinage, et en quelque sorte à notre ombre, sur des terres de Nassirah, que nous leur abandonnerions moyennant quelques compensations équitables. Ils nous proposaient une association.

Samuel voyait grand. A Nassirah, il allait commencer par réunir les deux tronçons de son épave de tribu, dont la moitié résidait sur la propriété de Ouitchambo : il nous fit à plusieurs reprises attester par les représentants les plus autorisés de ses sujets de Ouitchambo que tel était le vœu de la tribu entière. Quand la tribu serait reconstituée, il rappellerait, avec l'assentiment du Gouvernement, les membres de la famille ancienne, disséminés depuis vingt-deux ans et qui n'attendaient qu'un signe de lui, pour venir rebâtir leur case autour de celle de leur chef. Samuel voulait régner sur cent cinquante ou soixante Canaques, sous le protectorat de Nassirah.

Je ne sais ce qu'eût décidé le Gouverneur, sollicité ainsi de priver de la main-d'œuvre d'une quarantaine d'individus la propriété de son ami, notre voisin de Ouitchambo. Nous lui en épargnâmes l'embarras : nous tenions à maintenir, par l'absolue correction de nos procédés, des relations de bon voisinage, qui nous semblaient plus précieuses qu'une fort inutile suzeraineté sur une population canaque, beaucoup trop nombreuse pour nos besoins. Il fut donc par nous catégoriquement répondu à Samuel que nous consentions avec plaisir à nous associer, dans des conditions qui seraient déterminées par les lois de l'indigénat, la fraction de sa tribu qui résidait déjà à Nassirah : s'il ne pouvait s'entendre avec le propriétaire voisin, pour assurer chez lui, de la même façon, le sort du reste de sa tribu, nous souhaitions que la tribu allât se reconstituer ailleurs.

Outre que nous n'étions point gens à épouser sans examen les querelles d'autrui, nous n'étions point débarqués en Nouvelle-Calédonie en redresseurs de torts : il suffisait à la paix, sinon à la joie, de notre conscience, de ne faire de tort à personne. Il nous parut que notre politique personnelle respectait la liberté des Canaques, la politique du voisin et la souveraineté du Gouvernement. Cet arrangement bâtard, qui décevait les plus secrets espoirs et désirs de Samuel et des siens et qui devait décevoir nos pacifiques intentions, fut accepté par le parlement de la tribu entière. Samuel fut autorisé par ses sujets à proposer à l'agrément du Gouverneur un contrat, par lequel une moitié de sa tribu serait définitivement et régulièrement établie sur des terres de Nassirah, l'autre moitié sur des terres de Ouitchambo.

Au mois d'août 1899, M. le Gouverneur, en tournée dans la colonie, étant de passage à Nassirah, et notre voisin de Ouitchambo étant notre hôte en même temps que lui, nous introduisîmes le chef canaque Samuel, entouré de tous ses sujets de Nassirah, devant le représentant de la République française. Samuel parla au nom de sa tribu entière, en chef reconnu aussi bien par Ouitchambo que par Nassirah. Après le chef canaque, nous priâmes M. le Gouverneur, si tel était son bon plaisir, d'assurer au contrat projeté le bénéfice d'une forme régulière et légale : tuteur des Canaques, seul, le chef de la colonie avait qualité pour traiter en leur nom.

Le représentant de la République nous félicita vivement de la marque spontanée de sympathie et de confiance que nous donnaient nos anciens employés en tenant à rester nos associés. Il détermina les clauses essentielles de cette association. Il promit de faire dresser un contrat régulier par les soins de son administration. La même cérémonie eut lieu le lendemain à Ouitchambo.

Le 13 septembre, une convention, rédigée par M. l'administrateur Guizonnier, fut signée à Ouitchambo par les propriétaires intéressés et par le chef Samuel, et ensuite définitivement approuvée par le Gouverneur en Conseil privé. A cette convention, était liée l'organisation administrative suivante. De la tribu ainsi constituée sur un domaine à elle appartenant, Samuel fut nommé officiellement chef, avec résidence

à Nassirah. Le Gouverneur — oralement, il est vrai — attribua à sa dignité les galons de sous-lieutenant. Il fut convenu que la section de Ouitchambo désignerait à l'agrément du Gouverneur un sous-chef, qui recevrait les galons de sergent.

Dès le mois de septembre 1899, la petite tribu de Nassirah, émigrant du quartier canaque où notre prédécesseur l'avait cantonnée, transporta ses pénates sur les terres qui lui avaient été concédées, et construisit son petit village au pied du Ouitchambo. Samuel, chaque fois qu'un litige s'élevait entre ses sujets, l'eût volontiers fait trancher par notre autorité, mais nous étions résolus à favoriser, par une abstention de toute ingérence, l'éducation de la liberté chez nos libres voisins. Nous dûmes plus d'une fois leur apprendre, à leur grand étonnement, l'étendue de leurs droits égaux aux nôtres. Au code spécial de l'indigénat, nous déclarâmes substituer et nous substituâmes dans la pratique quelque chose de plus simple et de plus ferme : entre Canaques, le droit canaque, qui ne nous appartenait pas; des Canaques à nous-mêmes, le droit commun, qui ignore la couleur de la peau.

Le droit commun! C'est très dur à faire entrer, cette notion, dans une cervelle de Canaque. Et Samuel, jusqu'à son dernier jour, m'a souvent prié « d'ordonner, puisque j'étais le maître! ». Mais cela pouvait marcher très bien quand même, puisque au bout du compte, il suffisait, pour que le droit commun fût respecté, qu'il le fût par nous.

Fort joli, Nagouné, le petit village canaque de Samuel, avec sa taupinière de huttes, blottie parmi la végétation forestière, au creux d'un étroit vallon du mont Ouitchambo! Comme par enchantement, un savant travail d'irrigations, aux pentes de la montagne, fit verdoyer, en cultures étagées, le panaché des cannes à sucre, sur le talus des rigoles des tarodières. De ci de là, les plantations d'ignames dessinèrent l'ovale millénaire de leurs jardinets. Dans les clairières de la forêt, chaque Canaque eut sa plantation de bananiers, ses cultures de maïs, de manioc, de patates. Et l'on vit sur les sentiers de chèvres du Ouitchambo défiler les théories de « vieux-femmes », courbées sous les lourds fardeaux qu'elles apportaient des champs à la tribu.

Samuel régnait et ne faisait plus que cela, étant devenu trop malade pour faire autre chose. Il palabrait, et ses femmes, je veux dire les femmes de sa maison, le nourrissaient.

Le Gouvernement ayant toujours négligé de lui faire remettre les galons de sous-lieutenant, qui lui avaient été promis, il avait adopté un autre signe visible de son autorité. Sur la blancheur d'un casque colonial défraîchi, qu'il avait hérité de l'un de nous, il avait fait peindre deux petits drapeaux tricolores en éventail. Déception plus grosse : il avait rêvé de faire rentrer au giron de sa tribu, ressuscitée à Nassirah, des sujets dispersés par l'exil. Il avait, disait-il, leurs promesses formelles. Une quarantaine de Canaques, hommes, femmes et enfants, devaient rallier le bâton du chef. Nous ne soutînmes point Samuel dans la revendication de ses droits : il appartenait au Gouverneur seul de décider en la matière. Mais nous l'aidâmes à assurer à tous les siens le droit et la faculté de revenir à lui, s'il leur plaisait. Le résultat ne répondit point à ses espérances. Nous vîmes pendant quelque temps, et par intervalles, vaguer dans nos parages de petits groupes de Canaques, qui passaient, revenaient, flairaient, palpaient, pesaient, restaient énigmatiques et le plus souvent s'en retournaient. L'*Officiel* de la colonie du 5-26 juillet 1902 raconte : « Dix Canaques de Canala arrivèrent à la fin d'avril 1900; ils semblèrent d'abord vouloir se fixer en nombre à peu près égal à Ouitchambo et à Nassirah. » M. X... propriétaire à Ouitchambo, dans la lettre à M. le Gouverneur où il rapporte ce fait, ajoute qu'il « ne fit aucune démarche pour leur faire prendre une détermination quelconque. » Il ajoute aussi plus loin que « neuf des dix venus de Canala allèrent se fixer à Nassirah ».

Vers le milieu de 1899, un jeune Canaque se mêla au groupe de nos employés de sa race. C'était un assez beau garçon, plus débrouillé que la plupart de ses congénères, ayant été élevé dans une Mission et ayant longtemps travaillé à des services d'intérieur chez des blancs. Aussi longtemps que nous le crûmes de passage à Nassirah, nous nous bornâmes avec lui à des questions d'indifférente curiosité : il était, comme nos Canaques, de l'ancienne tribu des Houis; il était né dans la région peu de temps avant l'insurrection; il avait

appris par la rumeur publique le projet de ses frères de restaurer la tribu à Nassirah, et il était venu voir ce qui se passait. Les règlements ne nous permettaient pas de laisser séjourner sur notre exploitation un indigène de condition sociale aussi mal définie que la sienne ; nous l'invitâmes à faire régulariser sa situation. Il nous paraissait destiné à être inscrit dans la tribu de ses parents ; il ne le voulut point, et il demanda à être engagé personnellement à notre service, ce qui fut fait.

Lorsque la tribu de Nassirah fut installée chez elle, le dit Canaque, Joseph Tenda, nous intrigua par d'assez obscures manœuvres, dont le but nous échappait, et nous priâmes l'Administration de surveiller ce pupille suspect. Samuel nous informa qu'en ces palabres mystérieuses avaient été traitées les conditions de l'incorporation de Tenda dans la tribu.

A la tribu, vinrent s'agréger successivement, mais toujours dans la section de Nassirah, plusieurs épaves, les Canaques Maïane, Aïma, Béani, gens vraiment sans feu ni lieu, et que dans la région de Bouloupari on appelait les voyageurs. Nul blanc de Nassirah ne les invita ni ne les attira. La tribu seule les accueillit de son plein gré et de son plein droit. Ils s'y fondirent si bien que deux d'entre eux y contractèrent mariage, et chacun sait qu'un mariage canaque n'est point pure affaire de convenances personnelles : le parlement en délibère. Nous donnâmes à ces unions une ratification de pure forme, dont le naïf respect de ces pauvres gens pour leurs patrons s'entêtait à ne pouvoir se passer. Mais ces trois recrues, demeurées, comme la précédente, plus défiantes que nous à l'égard de la nouvelle organisation politico-sociale de Nassirah-Ouitchambo, voulurent, elles aussi, être expressément engagées à notre service. Je ne sais pourquoi les Canaques avaient plus de confiance en nous qu'en la loi. Avec l'aide d'une gendarmerie alors libérale, leur situation fut régularisée ou parut l'être.

Mais voici que, par-dessus les crêtes de Ouitchambo, deux cœurs canaques se parlèrent, ou, pour être plus exact, la cour des mariages de la tribu décida que la Nassirienne Philomène devait épouser je ne sais lequel de ses parents de Ouitchambo. Samuel, juriste consommé, voulait nous reconnaître le droit de refuser notre assentiment à ce mariage. La répartition de la tribu sur les deux propriétés limitrophes avait attribué Philo-

mène à Nassirah, et Samuel prétendait, avec quelque vraisemblance, qu'aux termes du contrat la tribu nous devait, en compensation du terrain concédé par nous au profit de la dite Philomène, quatre mois de travail (rémunéré) de Philomène. Si tel était notre droit, nous ne songeâmes ni à le revendiquer, ni même à nous le reconnaître. L'époux de Philomène ne venant point s'établir à Nassirah, Philomène suivit son époux à Ouitchambo. De quelque manière qu'il convînt à l'administration de traiter ses pupilles, Nassirah entendait ne traiter avec ceux qui s'associaient à lui que comme avec des hommes libres.

Le cas de Philomène n'en mettait pas moins en pleine lumière pour nous une difficulté que nous ne rencontrions point dans l'application des contrats où notre domaine était seul intéressé. Ailleurs il nous était loisible de faire notre œuvre propre et personnelle d'affranchissement de nos employés, en méprisant des droits inscrits en des papiers, qui ressemblent parfois à des patentes de négriers. Mais ce papier-ci nous solidarisait étroitement, par-dessus le Ouitchambo, avec un tiers, dans ce contrat franco-canaque. Cette solidarité ne risquait-elle point de nous créer des responsabilités qu'il nous déplaisait d'accepter et qu'il serait malaisé de décliner? Nous commençâmes dès lors à sentir vivement le danger d'être associés, en une matière si délicate, avec un tiers, fût-il l'ami le plus intime du Gouverneur.

Au mois d'août 1901, le propriétaire de Ouitchambo fut avisé par le chef du service des Affaires indigènes qu'il allait lui être expédié deux indigènes, Avit et Isidore, parents de Samuel, retrouvés dans la tribu des Touaourous, où ils résidaient sans l'autorisation exigée par l'arrêté du 9 août 1898. Officieusement prévenu par une démarche fort correcte de notre voisin, je répondis que Nassirah au moins n'accueillerait que des Canaques librement et pleinement consentants à leur incorporation dans la tribu. Le chef du service des Affaires indigènes raconte ainsi cette histoire :

« Je priai M. le commandant du Prony, de me les expédier à Nouméa, à mon bureau... Avit et Isidore arrivèrent à Nouméa, et je leur adressai des remontrances sur leur conduite, leur disant qu'ils devaient avoir conscience de leur

situation irrégulière, puisqu'aucun Calédonien n'ignorait les dispositions qui régissent les changements de tribu des indigènes. Ils prirent très mal ces paroles, et sur un ton insolent me dirent qu'ils étaient libres, qu'ils feraient ce qu'ils voudraient, et qu'ils entendaient retourner immédiatement à Touaourou. Je me rappelle, sans pouvoir préciser exactement ce qu'ils me dirent ensuite, que j'eus l'impression qu'ils récitaient une leçon qui leur avait été faite, soit par le missionnaire de Touaourou, soit par ceux de la mission de Saint-Louis, où Avit était passé avant de venir à Nouméa.

» Il ne me semblait pas possible que des Calédoniens, même intelligents, tirassent cela de leur propre cru.

» Je leur fis savoir qu'en raison de leur attitude, il ne m'était pas possible d'accéder à une demande faite sur un ton inconvenant, et qu'en attendant de prendre une décision définitive à leur égard, j'allais les envoyer réfléchir *à Ouitchambo*... »

Avit et Isidore, se laissèrent embarquer à bord du côtre *La Dumbéa*, à destination de Ouitchambo.

La France Australe, journal calédonien, mise au courant de l'affaire, embellit la vérité : à la contrainte, qui est hors de doute, elle ajouta l'invention de la violence et des menottes. J'ignorais encore et la vérité et la légende, quand, certain soir du mois d'août, je distinguai dans l'ombre, parmi la cohue de notre personnel venu aux vivres, des silhouettes inconnues. Samuel, s'avançant, me présenta Avit, son frère, et Isidore, son parent, chacun accompagné de sa femme.

— Le commandant me les envoie, ajouta Samuel le plus tranquillement du monde.

Samuel était profondément imbu de droit canaque ; il était pour lui normal qu'on lui restituât des sujets irrégulièrement émancipés. Par respect pour les anachroniques scrupules de ses patrons, il s'efforça de parler en ami qui console et en frère qui rappelle : il gémissait *in-petto* de n'oser parler en chef qui ordonne. Il conclut par ces paroles profondes :

— Aujourd'hui ils doivent obéir au commandant. Nous causerons avec nos frères, et le temps travaillera avec nous.

La fortune donc voulait que Nassirah prît livraison de ce cadeau suspect. Je ne pouvait douter qu'Avit et Isidore n'eussent, comme moi-même, une autre conception du droit que

Samuel. Franchement interrogé, Avit me déclara catégoriquement qu'il ne cédait qu'à la contrainte, et qu'Isidore et lui voulaient retourner à Touaourou. Je recueillis leur déclaration, pour la transmettre immédiatement à la gendarmerie. Je les assurai non moins catégoriquement que, très éloigné de songer à les retenir de force, je me préoccuperais plutôt de faire respecter leur liberté, même contre le gré de Samuel, s'il le fallait. Et, comme il faisait nuit et que l'heure du souper était venue, je les invitai à aller souper et se coucher à Nagouné, auprès de leurs parents.

A la paie d'octobre, bien qu'Avit n'eût aucun compte avec Nassirah, où nous avions résolu de tenir pour non avenue sa présence à la tribu, je l'invitai à venir devant moi déclarer au gendarme de service qu'Isidore et lui demandaient à être rapatriés à Touaourou avec leurs femmes. Je l'invitai même à aller porter directement cette déclaration au brigadier de gendarmerie de Bouloupari, syndic de l'Immigration; il le fit. Au mois de novembre, appelé à Nouméa par la session du Conseil général, je fis observer oralement à M. le chef du service des Affaires indigènes qu'à mes yeux la question était encore entière et que Nassirah refusait des Canaques récalcitrants.

Ils récalcitraient moins de jour en jour : comme l'avait prévu Samuel, le temps travaillait. A dire vrai, peut-être lassait-il seulement une résistance qu'ils reconnaissaient vaine. Mais nous étions fondés à penser que le régime de Nassirah, pour les détendre et les désarmer, avait travaillé avec le temps. Quand je leur rappelais que leur droit était imprescriptible et sûr de la victoire finale, ils me répondaient maintenant qu'il leur suffisait d'être libres d'aller voir leurs parents à Touaourou quand il leur plairait, et qu'ils ne quitteraient pas la tribu. Pour laisser jusqu'au bout la question entière, nous refusions d'accepter qu'aucun d'entre eux travaillât à notre service : il nous fallait repousser les offres de leur bon vouloir. Un temps vint même où l'un d'eux consentit à s'immoler, pour éloigner la foudre qui grondait sur Nassirah : Isidore m'autorisa à proposer que sa femme et lui fussent officiellement désignés pour aller prendre résidence à Ouitchambo, l'autre ménage demeurant à Nassirah.

Mais aussi longtemps que mon obscurité ne porta ombrage à personne, cette assez mauvaise machine de Nassirah-Ouitchambo fonctionna vaille que vaille. A peine grinçait-elle en quelqu'une de ses pièces. Son jeu, à Nassirah même, était parfait. Samuel régnait en toute indépendance sur les siens. Ceux-ci débattaient librement avec nous les conditions du travail que nous leur demandions. La malveillance a pu voir des intentions perfides dans notre « laisser aller à l'égard de nos engagés ». Une enquête a pu constater, sans oser pourtant nous en faire un reproche explicite, que « les colons paraissaient être à Nassirah moins exigeants sous le rapport du travail qu'à Ouitchambo ». En effet, je ne nie point, si c'était un crime, que nous fussions débonnaires, très débonnaires : nous voulions l'être. Les Canaques s'en trouvaient bien, et nous pareillement. Enfin cette paix profonde de Nassirah nous avait gagné l'estime de la gendarmerie de Bouloupari.

— On n'aurait rien à faire, nous disait-elle parfois, si l'on n'avait que des clients comme vos Canaques et vous; ça nous change.

Sans doute, en une situation aussi étrange, mon âme eût pu devenir — innocemment au moins — féodale; mais j'étais trop vieux. J'avais, pendant quinze ans, en d'autres latitudes et dans une autre condition, contracté l'habitude de jouir de la confiance des autres, sans en abuser ou m'en enivrer. J'avais toujours servi sous des chefs qui, étant sûrs de moi, me traitaient tout d'abord comme la gendarmerie calédonienne reconnut que je pouvais être traité sans inconvénient.

Le roi Samuel, étant lépreux, devait être isolé. Il parvint à se soustraire à cette nécessité qui lui répugnait, par d'habiles manœuvres, dont le succès fut grandement aidé par la superbe indifférence, avec laquelle chacun là-bas joue avec le feu.

Mais de lui-même il s'était soumis à un isolement relatif, qu'il rompait le moins possible, et seulement pour remplir les devoirs de sa charge de chef. Il avait, je le dis sans rire, un profond sentiment de sa responsabilité de pasteur de peuple :

il se savait atteint d'un mal suspect, et il concilia le mieux qu'il put le souci de la santé publique de sa tribu et l'ambition de régner, qui le tenaillait depuis vingt ans. Il voyait — l'intrépide moribond, — avec un flegme que la philosophie ne donne pas toujours, la mort venir à lui d'une vitesse uniformément accélérée. Je ne fus pas un jour médiocrement étonné, car les progrès du mal n'étaient pas antérieurement très sensibles, d'apprendre de sa bouche qu'il lui restait seulement quelques mois à vivre, mais qu'il avait d'ailleurs réglé la question de sa succession.

Comme, contrairement à la discipline spontanément acceptée par lui, il s'était, ce jour-là, sans se mêler à la foule, approché des habitations de Nassirah, je m'avançai vers lui, pour le rappeler avec bienveillance au respect d'une loi devant laquelle il s'était incliné avec résignation. Il s'appuya le dos à une muraille. Sa main droite, aux doigts noués, était, comme le bras même, depuis de longs mois, immobilisée dans un linge qui la suspendait au col de la chemise. Il leva son pied droit et, de sa main gauche, le soutint pour me le montrer. Ce pied était par-dessous plus qu'à demi rongé, hideusement béant.

— Patron, dit-il avec calme, c'est mon devoir de vous dire que je suis fichu. Avant six mois, j'aurai cassé ma pipe. Le bon Dieu le veut. Je suis venu pour vous annoncer qui doit être après moi chef de la tribu.

La royauté canaque manque le plus souvent de majesté; la personne de Samuel ne relevait pas l'emploi. Mais je ne songeai pas à rire, je vous le jure, de la conscience et de l'application avec lesquelles Samuel faisait son métier de roi, dans une détresse où tant d'autres n'eussent pas fait figure d'homme. Il me révéla donc qu'il avait désigné à la tribu Joseph Tenda pour son successeur, et que la tribu l'agréait. J'entendais pour la première fois parler de cette candidature, et je sursautai d'étonnement. Tenda ou un autre, peu m'importait assurément qui règnerait sur la tribu. Mais si peu au courant que je fusse du droit canaque, je me figurais que la couronne devait revenir à un membre de la famille de Samuel, et sans doute à son fils, le jeune Baptiste, gamin de quinze ans, dont, pour ma part, je goûtais fort l'humeur à la fois confiante et fière. J'opposai

au choix fait par Samuel les titres de Baptiste et les droits de son sang[1].

Samuel me convainquit que Joseph Tenda étant apparenté à plusieurs membres de la tribu et fils de chef, ses droits primaient ceux de Samuel même : il reprenait ce qui lui appartenait. En mariant lui-même Tenda à Eulalie, fille de son vieux parent Josimont, Samuel avait scellé l'union de la tribu entière sous le principat de Tenda unanimement accepté. Peu sensible aux autres considérations, ce dernier point seulement me touchait.

— Vous vous accordez tous entre vous sur le nom de Tenda ?

— Tous, répondit Samuel.

— Même les camarades de Ouitchambo ?

— Nos frères sont d'accord avec nous.

— Que Joseph donc soit le chef de la tribu, acquiesçai-je sans penser à mal, si c'est la loi et le désir de la tribu.

Cette désignation, purement canaque et nullement administrative, faite par Samuel plus de six mois avant sa mort[2], ne fut un mystère pour personne. Le pauvre chef se traîna, à mon insu, une dernière fois jusqu'à Bouloupari, pour informer le brigadier de gendarmerie que, trop malade pour remplir ses fonctions, il désirait dès maintenant les résigner aux mains de son successeur Tenda. Un jour que celui-ci passait devant la gendarmerie dans les premiers jours d'octobre, le brigadier Camp, qui était sur la porte, l'interpella ainsi :

— Eh ! bien, Tenda, tu vas être chef, on va bientôt te donner trois galons.

Dès la fin du mois d'août, moi-même, communiquant avec Ouitchambo par le téléphone, j'annonçais à notre voisin que Samuel, à cause de ses infirmités, désirait se décharger de la responsabilité de chef, et que Joseph dit Tenda allait le remplacer. Notre voisin rapporte « qu'il fut surpris et contrarié de voir que cette mesure avait été prise à son insu ». Mais les Canaques ne m'avaient pas plus consulté qu'ils ne l'avaient consulté en une affaire, qui me paraissait ne regarder qu'eux

1. Suppl. au *Journal Officiel*, p. 47.

2. *Ibid.*, pp. 6 et 7.

et le gouvernement de la colonie. Aucune opposition ne venait de Ouitchambo ; je ne doutai pas qu'il n'en dût survenir de nulle part. Au mois de décembre, Tenda s'étant rendu à Nouméa pour demander au chef du service des Affaires indigènes que sa mère, résidant à Saint-Louis, fût autorisée à venir demeurer avec lui à Nassirah, je le présentai, paraît-il, en disant : « Voilà Tenda, le futur chef » ; à quoi M. le chef des Affaires indigènes aurait répondu : « Nous verrons plus tard. »

La plus importante fonction d'un chef canaque, à l'égard de l'administration française, consiste à recueillir parmi les siens, pour en apporter le montant au brigadier de gendarmerie, les dix francs de l'impôt dit de capitation. Joseph Tenda porta à la gendarmerie de Bouloupari l'impôt de capitation.

Les Canaques de Nassirah et de Ouitchambo, et avec eux beaucoup de Canaques de quelques tribus cousinant avec eux, naïvement persuadés par la marche des événements que Tenda serait désigné par le Gouverneur pour recueillir la succession de Samuel, se réunirent à Nagouné, au mois de décembre, Samuel étant vivant, pour fêter le chef qui avait été choisi. Une parodie d'enquête tendra à faire entendre, sans le préciser nulle part, que j'ai moi-même, et non Samuel, choisi Joseph Tenda, comme instrument de ma ténébreuse politique. A dire vrai, personne ne s'expliquait au juste ce que je pouvais faire de Tenda. Mais lorsqu'on découvrit enfin que je fomentais une agitation canaque dans la région, le rôle jusque-là assez énigmatique de ma créature se trouva subitement éclairé : Tenda était l'agent de ma future insurrection...

Donc, en cette enquête, tous les Canaques, d'où qu'ils viennent, de Ouitchambo ou de Nassirah, répètent — officiellement — avec une touchante ponctualité, à la fin de leurs dépositions, qu'à leur avis le chef de la tribu ne devait pas être Tenda, mais Baptiste, fils de Samuel. Pas un Canaque de Ouitchambo ne manque à redire cette leçon, pas plus qu'à affirmer, avec une indignation contenue, que je soûlais abominablement tous ses malheureux frères de Nassirah. Les Canaques de Nassirah, à l'exception d'un vieillard, qu'on a trop méprisé, mais sans excepter le beau-père de Tenda, n'auraient pas été moins unanimes à contester la légitimité de Tenda. « Dès à présent, écrivait le Gouverneur au Ministre

des colonies le 5 mai 1902, quelque regrettables que soient les *intrigues* auxquelles on a pu se livrer à l'occasion de la mort du chef Samuel, je serais bien *étonné* si l'enquête révélait autre chose que des actes de rivalité plus ou moins fâcheuse entre deux propriétaires. »

Aussi souvent que les enquêteurs *y ont pensé*, les Canaques de Nassirah interrogés ont déclaré que Tenda n'était pas le successeur désigné par l'usage canaque. Mais tous ont aussi déclaré — d'après l'enquête — que Samuel, et Samuel seul, leur avait désigné Tenda. Un procès-verbal pourtant prête à un Canaque un court aperçu des faits qui établit que la désignation du chef de la tribu fut œuvre collective de tous, et non acte de souveraineté canaque d'un seul, et moins encore suggestion d'un patron machiavélique : les Canaques seuls, tous les Canaques, ceux de Nassirah et ceux de Ouitchambo, auraient désigné spontanément Tenda pour leur chef, d'accord avec leur chef Samuel. Tout ce qui est contraire à cette affirmation n'est que dépositions ou faussées ou grossièrement altérées. Je tiens de leur bouche à tous, vieux et jeunes, qu'ils avaient librement choisi leur chef d'après leur loi. Des tribus, qui leur étaient alliées par le sang, on était venu, pour fêter, sous les figuiers du village de Nagouné, non pas le servile contremaître d'un blanc, mais le chef vraiment canaque d'une tribu authentiquement autonome!

Quand le bruit se fut répandu que la désignation de Tenda, contestée par notre voisin de Ouitchambo, allait être annulée, des députations, de l'autre versant de la montagne, vinrent se joindre aux délégations de Nassirah, pour me prier de défendre le chef commun auprès du chef de la colonie. N'y pouvant rien, hélas! j'envoyai la dernière de ces délégations affirmer à la gendarmerie de Bouloupari que Tenda était le chef élu des deux sections. « Mais le brigadier, que Tenda était venu importuner plusieurs fois à propos de sa nomination de chef, refusa de les écouter », rapportent ingénûment les enquêteurs.

Samuel mourut, le 3 avril 1902. J'avais depuis longtemps des raisons de penser que, si son testament politique était discuté par notre voisin, j'entreprendrais bien inutilement de défendre ce document auprès des pouvoirs publics de la colonie.

Je résolus d'éviter à tout prix une querelle où le droit canaque même me paraissait devoir succomber.

Aussitôt Samuel mort, j'interviewai Joseph Tenda, l'héritier présomptif, et, bien qu'il eût été désigné par son prédécesseur et par le parlement de la tribu pour régner sur la tribu entière de Nassirah-Ouitchambo, je l'invitai à renoncer à une souveraineté sur Ouitchambo qui rencontrerait, je n'en doutais plus, chez le propriétaire voisin une insurmontable opposition. Grosse déception, certes, très grosse, et pour Tenda lui-même et pour tous les siens. Je vois encore les visages effarés de nos pauvres gens! La chefferie de Tenda avait rendu comme une âme nationale à cette tribu qui nous avait paru jusque-là inconsistante et mal jointe... Mais Tenda se rendit à nos raisons.

Le 4 avril 1902, j'informai le chef des Affaires indigènes de la mort de Samuel et du désir de la tribu entière d'avoir Tenda pour chef suprême. A quoi j'ajoutai :

« Toutefois comme il se peut que mon voisin n'agrée pas ce candidat de la tribu entière, nous serions d'avis, si tel était le désir de celui-ci, que les Calédoniens installés sur sa propriété à Ouitchambo fussent invités à élire un chef parmi eux. Ce serait la fin d'un condominium que je n'ai jamais vu d'un bon œil : la doctrine du chacun chez soi me convient mieux. »

Notre voisin, de son côté, écrivait : « Il y a maintenant deux sections bien distinctes, que l'on peut traiter comme deux tribus : je ne m'oppose pas à ce que l'on choisisse parmi chacune d'elles un chef, car je ne cherche à acquérir aucune influence sur les indigènes dépendant de mes voisins. »

Mais la paix entre les deux propriétés ne concordait pas avec les plans de la politique suivie dans l'île. Le 8 avril, jour de paye, le brigadier commandant la gendarmerie de Bouloupari faisait entendre au personnel de Nassirah des éclats de voix auxquels celui-ci n'était pas habitué. Fort inutilement il passait les menottes aux poignets de deux pauvres diables, qui avaient je ne sais quel compte fort peu grave à régler avec l'administration :

— Et si vous ne marchez pas droit, je vous casse la g.... en route, avec mon revolver, et je vous flambe dans la brousse avec un feu de niaoulis!

Lourde boutade de brute, pensèrent les Canaques. Pour moi,

je l'inscrivis sur l'agenda de Nassirah comme un prélude de la musique gouvernementale. Le 10 avril, le Gouverneur édictait : « Le chef de la tribu devra être pris parmi les membres de la famille de Samuel qui ont droit de chefferie, d'après la coutume indigène. Il y aurait donc lieu de réunir la tribu pour lui *faire élire* ce chef. L'indigène Tenda serait, *sous ses ordres*, nommé petit chef de la fraction de tribu de Nassirah. La séparation de la tribu en deux tribus complètement distinctes aurait pour effet de la trop morceler et serait contraire à la ligne politique poursuivie dans l'île. » Ainsi la « ligne politique » faisait passer de Nassirah à Ouitchambo une autorité souveraine, que Nassirah jugeait inutile à son fonctionnement, puisqu'il en faisait l'abandon, mais que Ouitchambo jugeait efficace, puisqu'il en réclamait l'abolition chez nous. Tenda était rayé de la liste des candidats à la chefferie, et Nassirah cessait d'être la capitale de la tribu. Pourquoi? J'étais le grand conpable.

*
* *

Mes relations de conseiller général avec le Gouverneur de la colonie s'étaient un peu tendues au cours de l'année précédente. J'avais, à la session de juin 1901, condamné assez vigoureusement la témérité avec laquelle il me semblait qu'on allait entamer la grosse entreprise du chemin de fer de Nouméa à Bourail : les devis étaient très-insuffisants, nous ne disposions pas de la main-d'œuvre nécessaire, et le chef du service des Travaux publics, admirable organisateur de campagnes électorales, ne jouissait, comme ingénieur, de la confiance d'aucun de ses concitoyens, sans que j'en excepte les plus fidèles amis du prince. Il avait alors dépendu de moi de remporter une victoire parlementaire, qui eût provoqué une dissolution de l'assemblée. Que n'ai-je eu ce courage! Je serais rentré dans mon néant. Mais, si depuis longtemps je réprouvais quelques-unes des funestes erreurs économiques du chef de la colonie, très sincèrement je le croyais encore capable, une fois qu'il les aurait lui-même reconnues, de les réparer avec autant de passion qu'il en avait mis à les commettre.

Soumis à la réélection par l'expiration de mon mandat,

j'hésitai à en demander le renouvellement. Mais, quand on est pris dans l'engrenage!... Je ne fus pas encouragé par l'Administration, qui se souvenait de la session de juin; mais je ne fus pas combattu par elle : je fus réélu sans concurrent.

Je soupçonnais très nettement que la bienveillance du prince se détournait de moi; mais j'étais trop naïf pour imaginer que j'en dusse éprouver d'autre désagrément qu'un regrettable refroidissement de rapports jusque-là fort agréables. Je ne pris même point garde à un mouvement dans la gendarmerie de Bouloupari. Le brigadier, qui avait promis à Tenda trois galons, fut l'objet d'un déplacement qui lui était absolument imprévu. Je remarquai aussitôt chez son successeur des procédés à l'égard de notre personnel et de moi-même très différents de ceux auxquels j'étais accoutumé.

La session budgétaire de novembre 1901 s'ouvrit. A ma très grande surprise, sans m'avoir même prévenu, mes collègues me portèrent à la présidence du Conseil général. J'étais l'élu de la majorité des amis du Gouverneur et de deux membres de l'opposition. Je tremblai, n'étant pas le candidat du Gouverneur lui-même. Et en effet je reçus de celui-ci des félicitations assez maussades. Mais je rentrai brillamment en grâce, à la faveur du concours très ardent et très utile que, de la meilleure foi du monde, je lui prêtai pour faire agréer du Conseil général une grosse nouveauté fiscale qui était indispensable à ses desseins. Pendant tout ce mois de novembre, on ne jura que par moi. Mon crédit paraissait alors si grand et si solide que tous les dévouements s'offraient à ma personne. Qui sait? Si le chef Samuel fût mort à cette date, Tenda eût été sans doute désigné pour lui succéder, et Nassirah eût gardé son rang de capitale!

Je fus disgracié le premier lundi de décembre 1901, la veille du jour où, après les travaux de la session budgétaire, je devais quitter Nouméa, pour regagner ma solitude de Nassirah. Ma disgrâce, qui devait rester ignorée pendant six mois, fut, dès la première heure, absolue et irréparable. Ce jour-là, sur la demande instante des plus importants négociants de Nouméa, que la politique du Gouverneur engageait, à leur corps défendant, dans une guerre civile très ruineuse pour tous, je mis respectueusement, mais résolument, le chef de

la colonie en demeure de s'incliner devant l'expression franche et catégorique du sentiment des intéressés. Par mon entremise, furent reprises des négociations, désirées de tout le monde, qui aboutirent à la réorganisation du service maritime public du tour de côtes, par lequel sont encore aujourd'hui desservies les deux côtes de l'île... Je rentrai dans ma brousse, beaucoup moins fier que terrifié de ce succès : le mot de traître avait été prononcé devant moi, et pour moi, le soir même de ce jour où je n'avais rendu service qu'à autrui.

J'ignorai dès lors tout ce que préparait l'Administration concernant les affaires calédoniennes. On méditait trois projets d'impôts nouveaux : ils étaient en contradiction avec les formelles promesses, par lesquelles avait été obtenue, quelques mois plus tôt, mon adhésion à un impôt sur les mines. Il ne m'en fut soufflé mot. Dix jours avant la date fixée pour l'ouverture de la session d'avril 1902, et quand plusieurs de mes collègues, officieusement prévenus, avaient déjà pris le paquebot pour se rendre à Nouméa, seul je n'étais informé de rien.

Non point, certes, que je fusse oublié. Au contraire je ne cessais de rencontrer partout de très reconnaissables marques d'un mauvais vouloir systématique de l'Administration. Je ne pouvais plus me dissimuler que j'étais en butte à l'hostilité d'un pouvoir, qui avait coutume de briser toute indépendance et toute résistance. Je me préparai donc tristement à lutter, pour me défendre, moi et ceux qu'on atteignait à cause de moi.

C'est dans ces conditions que, ayant décliné deux invitations, j'en acceptai une troisième et déjeunai pour la dernière fois, le 21 avril 1902, à l'hôtel du Gouvernement.

MARC LE GOUPILS

(A suivre.)

ARÈNES SANGLANTES[1]

III

Pendant les soirées d'hiver, lorsque Gallardo n'était pas à la Rinconada, un cercle d'amis se réunissait chez lui, dans la salle à manger, après le souper.

Les premiers à venir étaient toujours le sellier et sa femme, lesquels, au surplus, avaient à demeure deux de leurs enfants dans la maison du matador. Carmen, comme si elle tâchait d'oublier ainsi sa stérilité, ou que le silence de cette vaste maison l'ennuyât, gardait volontiers auprès d'elle les deux derniers de sa belle-sœur. Ces bambins, tant par tendresse naturelle que sur la recommandation de leurs parents, ne cessaient pas de câliner la belle tante et le généreux oncle, de les embrasser, de ronronner sur leurs genoux comme de petits chats.

Encarnacion, aussi lourde maintenant que sa mère, avec un ventre déformé par les continuelles grossesses, avec des lèvres où l'âge commençait à mettre des moustaches, souriait servilement à sa belle-sœur, tout en geignant du mal que lui donnaient ses mioches. Mais, avant même que Carmen pût répondre un mot, le sellier intervenait :

— Ne les gronde pas, ma femme! Ils aiment tant leur oncle et leur tante! La petite, surtout : elle ne peut pas vivre sans sa *tiita*[2] Carmen...

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.
2. « Petite tante ».

Et les deux bambins restaient là comme dans leur propre maison, devinant, avec leur malice enfantine, ce que leurs père et mère attendaient d'eux, exagérant les cajoleries et les mignardises pour ces parents riches dont ils entendaient tout le monde parler avec respect. Dès que l'on avait fini de souper, ils baisaient la main à la señora Angustias et à leurs parents, se jetaient au cou de Gallardo et de sa femme, et quittaient la salle à manger pour aller au lit.

La grand'mère occupait un fauteuil au haut bout de la table. Quand l'espada avait des invités, — et c'étaient presque toujours des gens d'une certaine situation sociale, — la bonne-maman ne voulait pas s'asseoir à la place d'honneur. Mais Gallardo protestait :

— Allons, petite mère! La présidence vous appartient. Asseyez-vous ici, ou nous ne nous mettrons pas à table.

Et il lui offrait le bras, la conduisait à son fauteuil, lui prodiguait les plus affectueuses caresses, comme s'il voulait la dédommager du tourment qu'il lui avait causé dans sa jeunesse.

Lorsque le Nacional venait, dans la soirée, passer une heure chez le « maître », comme pour accomplir son devoir de subordonné, le cercle s'animait. Gallardo, vêtu d'une riche *zamarra* [1], comme un propriétaire campagnard, la tête nue et la *coleta* plaquée jusque sur le front, recevait son banderillero avec une amabilité joviale et le traitait presque comme un membre de la famille. Que disaient les aficionados? Quels mensonges faisait-on circuler? Comment marchait l'affaire de la République?

— Garabato, donne donc à Sebastián un verre de vin.

Mais le Nacional repoussait cette politesse : « Pas de vin : il n'en buvait jamais. Si la classe ouvrière était arriérée, la faute en était au vin... » Sur quoi, tout le monde éclatait de rire, comme si le banderillero eût dit un mot plaisant auquel chacun s'attendait... Et Sebastián commençait à débiter ses rengaines.

Le seul qui demeurât silencieux, les yeux hostiles, c'était le sellier. Il haïssait le Nacional et voyait en lui un ennemi. Cet

1. Espèce de jaquette sans manches, en peaux de mouton ou de chèvre garnies de leur poil, que portent en hiver les gens de la campagne.

homme, lui aussi, en honnête et fidèle époux, était prolifique, et un essaim de moutards bourdonnait dans le cabaret autour des jupons de la mère. Les deux plus jeunes avaient eu pour parrain et pour marraine Gallardo et Carmen, de sorte que l'espada et le banderillero étaient alliés par le compérage. Cet hypocrite ! Il amenait tous les dimanches chez le matador les deux filleuls, habillés de leurs meilleures nippes, pour baiser la main de leur parrain et de leur marraine ; et le sellier pâlissait d'indignation, chaque fois que les enfants du Nacional recevaient un cadeau. « Ils venaient voler ses enfants, à lui ! Le banderillero était capable de s'imaginer qu'une partie de la fortune de Gallardo reviendrait aux filleuls !... Ah ! le voleur ! Un homme qui n'était pas de la famille !... »

Quand le sellier n'accueillait pas les paroles du Nacional par un silence hostile et par des regards de haine, il essayait de le piquer en déclarant qu'à son avis on devrait fusiller, et sur-le-champ, quiconque répandait parmi le peuple des idées fausses et mensongères : car c'était un danger pour les honnêtes gens.

Le Nacional avait dix ans de plus que son chef. Quand celui-ci commençait à combattre dans les « capées », Sebastián était déjà banderillero dans des quadrilles de *cartel* ; puis il avait fait une tournée en Amérique et avait tué des taureaux à Lima. Au commencement de sa carrière, il avait joui d'une certaine popularité, parce qu'il était jeune et agile. Lui aussi, pendant quelques mois, il avait été considéré comme « le torero de l'avenir », et les amateurs de Séville, les yeux fixés sur lui, espéraient qu'il éclipserait les matadors des autres provinces. Mais cela dura peu. Lorsqu'il revint d'Amérique, d'où il rapportait le prestige de lointains et nébuleux exploits, la foule se précipita au cirque de Séville pour voir comment il tuait, et des milliers de personnes ne purent trouver de place. Malheureusement, dans cette épreuve définitive, « le cœur lui manqua », — comme disent les aficionados. — Il planta les banderilles avec assurance, en ouvrier sérieux qui accomplit consciencieusement son travail ; mais, quand il s'agit de tuer, l'instinct de la conservation, plus fort que sa volonté, le retint à distance de la bête ; il ne profita pas des avantages que lui donnaient sa haute stature et la vigueur de son bras.

Le Nacional renonça donc aux plus hautes gloires de la tauromachie. Il serait banderillero, et rien de plus. Il se résignerait à n'être qu'un prolétaire de son art, à rester sous la dépendance de chefs plus jeunes, pour gagner un maigre salaire de péon, qui lui permettrait de faire vivre sa famille et d'amasser quelques économies à l'aide desquelles il entreprendrait un petit commerce. Son honnêteté et ses bonnes mœurs étaient proverbiales dans le monde de la *coleta*. La femme de son matador l'aimait beaucoup et voyait en lui une espèce d'ange gardien qui veillait sur la fidélité du matador. En été, lorsque Gallardo, après avoir dépêché plusieurs taureaux, entrait avec tous ses hommes dans le café chantant d'une ville de province, impatient de s'amuser et de faire la débauche, le Nacional restait muet et grave au milieu des chanteuses en robe de gaze, aux lèvres et aux yeux maquillés, comme un Père du désert au milieu des courtisanes d'Alexandrie. Ce n'était pas qu'il fût scandalisé; mais il pensait à sa femme et à ses marmots qui l'attendaient là-bas, à Séville. Pour lui, toutes les imperfections et tous les vices du monde résultaient du défaut d'instruction : sûrement, ces pauvres femmes ne savaient ni lire ni écrire. C'était son cas, à lui aussi; et ce défaut, auquel il attribuait sa propre insignifiance et la pauvreté de sa caboche, lui paraissait l'explication suffisante de toutes les misères et de toutes les turpitudes qui existent en ce monde.

Au temps de sa jeunesse, il avait été ouvrier dans une fonderie; et, comme membre actif de l'Internationale des travailleurs, il avait écouté assidûment les compagnons de son métier qui, plus heureux que lui, pouvaient lire à haute voix ce que disaient les journaux dévoués au bien du peuple. A l'époque de la milice nationale, il avait joué au soldat, figurant dans les bataillons qui portaient le bonnet rouge, symbole de leur intransigeance fédéraliste. Il avait passé des journées entières devant ces tribunes, élevées sur les places publiques, où les clubs décidaient de siéger en permanence et où les orateurs se succédaient du matin au soir, pérorant avec une faconde andalouse sur la divinité de Jésus-Christ et sur le renchérissement des objets de première nécessité, jusqu'au moment où survint une période de répression. Une grève le laissa dans la situation difficile de l'ouvrier signalé

pour son esprit révolutionnaire, et aucun patron ne voulut le reprendre dans ses ateliers.

Alors, ayant le goût des courses de taureaux, il se fit torero à vingt-quatre ans, comme il aurait pu adopter n'importe quel autre métier. D'ailleurs il avait appris beaucoup de choses et il parlait avec mépris des absurdités de la société actuelle : on ne passe pas en vain plusieurs années à écouter la lecture des gazettes. Quelque médiocre qu'il pût être dans la tauromachie, il gagnerait toujours plus et il mènerait une existence plus aisée qu'un ouvrier, même habile. En souvenir du temps où il portait le fusil de la milice, on le surnomma « le Nacional ».

Il parlait de la profession tauromachique avec une sorte de remords, quoiqu'il l'exerçât depuis bien des années, et il s'excusait de lui appartenir. Le comité de son district, malgré la résolution prise d'exclure du parti tous les coreligionnaires qui assisteraient aux courses de taureaux, parce que c'étaient des spectacles barbares et « rétrogrades », avait fait une exception en sa faveur et lui avait conservé son titre de membre actif[1].

— Je n'ignore pas — disait-il dans la salle à manger de Gallardo — que les combats de taureaux ont quelque chose de réactionnaire..., quelque chose qui rappelle l'époque de l'Inquisition... Excusez-moi, si je ne sais pas m'expliquer mieux... Savoir lire et écrire n'est pas moins nécessaire aux gens que d'avoir du pain, et on a tort de dépenser de l'argent pour nous, alors que les écoles manquent. C'est ce que répètent les journaux venus de Madrid, et ils ont bien raison... Cependant mes coreligionnaires m'estiment, et le comité, sermonné là-dessus par don Joselito, m'a maintenu sur la liste du parti...

Sa gravité tranquille, que n'altéraient en rien les moqueries et les exagérations de fureur comique par lesquelles l'espada et ses amis accueillaient de semblables déclarations, exprimait une orgueilleuse satisfaction pour cette faveur exceptionnelle dont l'avaient honoré ses coreligionnaires.

Don Joselito, humble maître d'école primaire, verbeux et

1. *Vocal,* — membre qui a droit de voter.

enthousiaste, présidait le comité du district. C'était un jeune homme d'origine israélite, qui portait aux luttes politiques l'ardeur des Macchabées, et qui tirait vanité de sa laideur olivâtre et de sa face criblée de petite vérole, parce qu'elle lui donnait une certaine ressemblance avec Danton. Le Nacional l'écoutait toujours bouche béante.

Quand le fondé de pouvoir et les autres amis de Gallardo attaquaient railleusement, au dessert, par d'extravagantes objections, les doctrines du Nacional, le pauvre homme, embarrassé, se grattait la tête :

— Vous, vous êtes des messieurs et vous avez étudié, tandis que moi, je ne sais ni lire ni écrire. C'est pour cela que nous autres, gens de la basse classe, nous sommes bêtes comme des oies. Ah! si don Joselito était ici!... Par la vie de la colombe bleue[1]! je voudrais que vous l'entendiez quand il se met à parler comme un ange!...

Et, pour fortifier sa foi un tantinet ébranlée par les vives saillies des railleurs, il allait, le lendemain, voir don Joselito qui, en tant que descendant des grands persécutés, semblait éprouver une volupté amère à lui montrer ce qu'il appelait son « musée des horreurs ». Ce juif, revenu sur la terre natale de ses ancêtres, collectionnait dans une salle de son école les souvenirs de l'Inquisition, et il mettait à cette besogne la minutie vindicative d'un prisonnier évadé qui reconstruirait, os par os, le squelette de son geôlier. Là, sur les rayons d'une armoire, étaient alignés des livres en parchemin, récits d'autodafés, questionnaires pour interroger les accusés pendant la torture. On y voyait, déployée sur une muraille, la bannière blanche chargée de la terrible croix verte. Dans les coins s'amoncelaient des instruments de torture, d'effroyables disciplines, tout ce que don Joselito trouvait aux étalages des brocanteurs, en fait d'objets capables de fendre, de tenailler, de déchiqueter; et il s'empressait de cataloguer tout cela comme autant d'antiquités provenant du Saint-Office.

La bonté du Nacional, dont l'âme simple était prompte à l'indignation, se soulevait devant cette ferraille rouillée et ces croix vertes.

1. Formule de jurement qui n'a aucun sens précis.

— Grand Dieu!... Et il y a des gens qui disent... Par la vie de la colombe!... Je voudrais voir ici un tel et un tel!

Un ardent besoin de prosélytisme le portait à exhiber ses convictions en toute circonstance, sans s'inquiéter des gouailleries de ses camarades. Mais en cela aussi il montrait de la bonté : car il s'abstenait toujours de personnalités agressives. Pour lui, ceux qui restaient indifférents au sort du peuple, et qui ne figuraient pas sur la liste de son parti, étaient « de pauvres victimes de l'ignorance nationale ». Le salut, ce serait que le peuple apprît à lire et à écrire. Pour son propre compte, il renonçait modestement à cette régénération, parce qu'il se croyait la cervelle trop dure; mais il rendait le monde entier responsable de son ignorance.

Souvent, pendant la saison d'été, lorsque la quadrille allait de province en province et que Gallardo, quittant son wagon de première classe, venait passer une heure dans le wagon de seconde classe où voyageaient « les gars », la portière s'ouvrait pour laisser monter quelque curé de campagne ou une couple de frères. Alors les banderilleros se poussaient le coude et regardaient du coin de l'œil le Nacional, rendu soudain plus grave et plus solennel par la présence de l'ennemi. Les picadors, Potaje et Tragabuches, garçons rudes et agressifs, amis des disputes et du grabuge, et qui d'ailleurs éprouvaient une instinctive aversion pour les soutanes, l'excitaient à voix basse :

— Tu le tiens!... Pousse-lui une botte!... Envoie-lui sur le museau une boutade de ta façon...

Le matador, avec toute son autorité de chef de quadrille, autorité qu'il n'est permis à personne de contester ni de discuter, roulait les yeux en regardant le Nacional, et celui-ci observait une silencieuse obéissance. Mais il y avait en lui quelque chose de plus fort que la subordination, c'était le zèle du prosélytisme; et une parole insignifiante suffisait pour que cet homme naïf engageât brusquement une discussion avec les nouveaux venus et s'efforcât de les convertir à la vérité. Or la vérité, telle qu'il l'entendait, ressemblait beaucoup à un écheveau confus où s'enchevêtraient inextricablement les tirades recueillies de la bouche de don Joselito. Ses camarades, étonnés de sa science, écarquillaient les yeux et se

sentaient flattés qu'un des leurs pût tenir tête à des gens qui avaient étudié le latin et les mettre dans l'embarras; — ce qui, par le fait, n'était pas bien difficile : car les membres du clergé espagnol ont ordinairement peu d'instruction.

Les ecclésiastiques, abasourdis par l'éloquence fougueuse du Nacional et par les rires des autres toreros, finissaient par recourir à un argument suprême : « Eh quoi! des hommes qui exposaient si fréquemment leur vie ne pensaient pas à Dieu et admettaient de pareilles impiétés? Est-ce qu'à ce moment même leurs femmes et leurs mères n'étaient pas en oraison?... »

Aussitôt, ceux de la quadrille devenaient sérieux, prenaient un air de gravité craintive, songeaient aux scapulaires et aux médailles que des mains féminines avaient cousus dans leurs costumes de combat, lorsqu'ils étaient partis de Séville. Et l'espada, atteint dans ses superstitions assoupies, s'irritait contre le Nacional, comme s'il avait vu dans l'irréligion du banderillero un danger pour son propre salut :

— Tais-toi et rengaine tes bêtises!... Pardonnez-lui, messieurs, je vous prie. C'est un brave homme, mais on lui a tourné la cervelle avec toutes ces blagues-là... Tais-toi, et ne réplique pas! Malédiction! si tu ouvres la bouche, je te la remplis de...

Et Gallardo, pour apaiser ces ministres de Dieu qu'il croyait dépositaires de l'avenir, accablait le Nacional de menaces et de blasphèmes. Alors le Nacional se réfugiait dans un silence dédaigneux. « Partout l'ignorance et la superstition! Et pourquoi? Parce qu'on ne savait ni lire ni écrire... » Et, ferme dans sa foi, avec l'obstination de l'homme simple qui ne possède que deux ou trois idées et qui ne les lâche pas, lors même qu'on les lui ébranle par les plus rudes secousses, il reprenait de nouveau la discussion, quelques heures plus tard, sans se soucier de la colère du matador.

Son anticléricalisme ne le quittait pas même en plein *redondel*, au milieu de ces capéadors et de ces picadors qui, après avoir fait leur prière dans la chapelle du cirque, s'avançaient sur l'arène avec l'espoir que les objets bénits, cousus dans leurs vêtements, les protégeraient contre le péril. Lorsqu'un taureau énorme, de grand poids, au cou gros et au poil d'un noir foncé, arrivait à la *suerte* des banderilles, le Nacional

se plaçait, les bras ouverts et les « bâtons » dans les mains, à courte distance de la bête, qu'il provoquait par des insultes :

— Viens-y, curé!

Le « curé » s'élançait, furieux, et, au moment où il passait près du Nacional, celui-ci lui plantait de toute sa force les bâtons dans le garrot, en disant à haute voix, comme s'il eût constaté une victoire :

— Tiens! voilà pour le clergé!

Gallardo finissait par s'amuser des extravagances du Nacional :

— Tu me rends ridicule! On va remarquer ma quadrille et on dira que nous sommes une bande d'hérétiques... Tu sais qu'il y a des publics à qui cela ne plaît pas. Un torero ne doit être qu'un torero...

Mais, en somme, le matador aimait beaucoup son banderillero et n'oubliait pas l'attachement de cet homme, — un attachement qui, plus d'une fois, avait été jusqu'au sacrifice. — Peu importait au Nacional qu'on le sifflât, quand, ayant affaire à un taureau dangereux, il posait les banderilles n'importe comment, pour en finir plus vite : il ne cherchait pas la gloire, ne faisait ce métier que pour gagner sa vie. Mais, dès que Gallardo s'avançait, estoc en main, vers une bête redoutable, le banderillero demeurait près de lui, prêt à le secourir avec cette lourde cape et ce bras vigoureux qui obligeaient les bêtes à « s'humilier [1] ». Deux fois, comme Gallardo avait roulé dans l'arène et se voyait près d'être atteint par les cornes, le Nacional s'était jeté sur le taureau, ne pensant plus ni à ses enfants ni à sa femme ni à son cabaret ni à rien, décidé à mourir lui-même pour sauver son chef.

La señora Angustias avait pour lui l'affection que les humbles éprouvent entre eux et qui les rapproche les uns des autres lorsqu'ils se trouvent dans un milieu plus élevé :

— Assieds-toi à côté de moi, Sebastián... Vrai, tu ne veux rien prendre?... Teresa et les petits sont en bonne santé?... Et ton établissement, est-ce qu'il marche? Conte-moi un peu ça...

1. *Humillar.* — On dit que le taureau « s'humilie » quand il baisse la tête au moment de l'attaque. Cette « humiliation » permet au torero de le combattre sans danger.

Et le Nacional disait à la bonne vieille les affaires des jours précédents, la quantité de vin vendue au débit, le nombre des bouteilles livrées en ville ; et elle l'écoutait avec l'attention d'une femme qui a connu la misère et qui sait la valeur d'un centime. Puis il parlait du développement possible de son commerce : un débit de tabac installé dans le cabaret lui irait comme un gant. Le matador pourrait sans doute obtenir cela pour lui, en usant de ses relations amicales avec les grands personnages; mais c'était Sebastián qui éprouvait des scrupules à demander une telle faveur.

— Voyez-vous, *seña* Angustias, il s'agit là d'une chose qui dépend du gouvernement, et moi, j'ai mes principes : je figure sur la liste du parti, je suis du comité. Que diraient mes coreligionnaires?

La vieille lui reprochait ces scrupules. Son vrai devoir, c'était d'apporter à sa famille le plus de pain qu'il pourrait. Cette pauvre Teresa!... avec tant de petits!...

— Ne fais pas la bête, Sebastián. Chasse toutes ces araignées qui te trottent par la cervelle... Ne me réponds pas; ne recommence pas à débiter tes sottises ordinaires. Songe que, demain matin, j'irai entendre la messe à la Macarena...

Mais Gallardo et don Jose, qui fumaient de l'autre côté de la table, avec un verre d'eau-de-vie à portée de leur main, s'amusaient à faire discourir le Nacional, pour se moquer de ses idées, et ils l'asticotaient en disant du mal de don Joselito : — « un imposteur qui faisait tourner la tête aux ignorants comme Sebastián! »

Le banderillero accueillait avec mansuétude les moqueries de l'espada et de son fondé de pouvoir. Douter de don Joselito! Une pareille absurdité ne réussissait pas à l'indigner. C'était comme si l'on avait dit de Gallardo, son autre idole, qu'il ne savait pas tuer un taureau. Mais, quand il entendait le sellier, pour qui il éprouvait une invincible aversion, prendre part à ces plaisanteries, il perdait son calme : qu'était ce gueux, vivant aux crochets du maître, pour se permettre de discuter avec le banderillero? Et alors, abandonnant toute modération, sans avoir égard à la présence de Carmen et de la señora Angustias, il se lançait, tête baissée, dans l'exposition de ses principes, avec la même chaleur que s'il eût

discuté au comité de son parti. Faute de meilleurs arguments, il criblait d'injures les croyances de ces farceurs-là :

— La bible? De la mélasse!... La création du monde en cinq jours? De la mélasse!... L'histoire d'Adam et d'Ève? De la mélasse!... Tout ça, mensonges et superstitions!

Et ce mot : « mélasse », qu'il appliquait, pour ne pas user d'un autre terme plus irrespectueux encore, à tout ce qui lui semblait faux et ridicule, prenait sur ses lèvres une extraordinaire signification de mépris. « L'histoire d'Adam et d'Ève » était pour lui l'occasion de sarcasmes qui n'en finissaient pas. Il avait beaucoup réfléchi sur ce point, aux heures de muette somnolence, durant les voyages qu'il faisait avec la quadrille, et il avait trouvé un argument irréfutable, tiré tout entier de sa propre jugeote. Comment était-il possible de prétendre que tous les hommes descendissent d'un couple unique?

— Moi, on m'appelle Sebastián Venegas, n'est-ce pas? Et toi, Juaniyo, on t'appelle Gallardo. Et vous, don Jose, vous avez aussi votre nom de famille : car chacun a le sien, et, quand deux personnes ont le même, c'est qu'elles sont parentes. Si donc nous étions tous petits-enfants d'Adam, et si, je suppose, Adam s'appelait Perez, nous aurions tous Perez pour nom de famille. Est-ce clair, ça?... Eh bien, puisque chacun de nous a un nom de famille à lui, c'est la preuve qu'il y a eu de nombreux Adams, et tout ce que nous racontent les curés, c'est... de la mélasse! ... Mais les gens sont si arriérés! Nous manquons d'instruction, et le clergé abuse de notre ignorance... Il me semble que je m'explique!...

Gallardo, se renversant sur sa chaise à force de rire, saluait l'orateur par un hourra qui imitait le mugissement du taureau. Le fondé de pouvoir, avec une gravité andalouse, lui tendait la main et le félicitait.

— Touche là! tu as très bien parlé! mieux que Castelar!

La señora Angustias, elle, par une terreur de vieille femme qui voit déjà prochaine la fin de son existence, s'indignait d'entendre tenir sous son toit de pareils discours :

— Silence, Sebastián! Ferme ta vilaine bouche d'enfer, damné! Autrement, je te mets à la porte... Si je ne te connaissais pas!... si je ne savais pas que tu es un honnête homme!...

Mais elle ne tardait pas à se réconcilier avec le banderillero, en pensant à la grande affection que celui-ci avait pour son fils, en se rappelant ce qu'il avait fait pour lui en de périlleuses conjonctures. Au surplus, c'était une grande sécurité pour elle et pour Carmen, que cet homme sérieux, de bonnes mœurs, figurât dans la quadrille à côté des autres « gars » et de l'espada qui, livré à lui-même, était excessivement gai de caractère et se laissait entraîner aisément par le désir d'être admiré des femmes.

L'ennemi des curés et d'Adam et d'Ève gardait à son chef un secret qui le rendait grave et sévère, lorsqu'il voyait celui-ci à la maison entre sa mère et Carmen. Ah! si ces femmes avaient su ce qu'il savait!...

Le Nacional désapprouvait la liaison de Juan avec doña Sol, et, en dépit du respect que tout banderillero doit au « maître », il avait osé lui parler, un jour, avec une rude franchise, en s'autorisant de son âge et de leur vieille amitié.

— Attention, Juaniyo! A Séville, on sait tout. C'est l'unique sujet de conversation. La nouvelle arrivera jusque chez toi, et il en résultera un de ces chambards... dont le bon Dieu aura le poil brûlé!... Songe que la *seña* Angustias fera des mines de *Mater dolorosa*, que la pauvre Carmen finira par se mettre en colère... Tu as affaire à une gaillarde qui te donnera du fil à retordre. Prends garde!

Le matador, ennuyé et flatté à la fois d'entendre dire que toute la ville connaissait le secret de ses amours, feignit de ne pas comprendre :

— De quelle gaillarde s'agit-il? Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Et qui veux-tu que ce soit, sinon cette grande dame qui fait tant parler d'elle?... Il s'agit de doña Sol, nièce du marquis de Moraima, l'éleveur de taureaux.

Et, comme l'espada souriait sans mot dire, le Nacional continua, sur un ton de prédicateur, en homme désabusé des vanités de ce monde :

— Quand on est marié, il faut, avant tout, chercher à avoir la tranquillité chez soi. Les femmes?... De la mélasse! Elles se valent toutes, et c'est folie de compromettre le bonheur de son existence en courant de l'une à l'autre... Votre serviteur,

depuis vingt-cinq ans qu'il vit avec sa Teresa, ne l'a pas trompé une seule fois, même en pensée... Et pourtant je suis torero, j'ai eu de beaux jours, plus d'une fille m'a fait les yeux doux...

Gallardo finit par rire du banderillero : « Il parlait comme un père capucin; et c'était lui qui voulait manger les curés tout crus?... »

— Nacional, ne fais pas la bête! Chacun est ce qu'il est, et, quand les femmes viennent à nous, le plus sage est de les laisser venir. Pour le peu de temps qu'on vit!... Un de ces jours, je peux sortir de l'arène les pieds devant... D'ailleurs, tu ne sais pas ce que c'est... ce que c'est qu'une grande dame... Si tu voyais celle-là!...

Puis, remarquant l'expression scandalisée et peinée qui apparaissait sur la face du Nacional, il ajouta ingénument, comme pour rassurer le banderillero :

— J'aime beaucoup Carmen, tu sais! je l'aime autant que jamais... Pourtant j'aime aussi l'autre; mais ce n'est pas la même chose... Il m'est impossible de t'expliquer ça... Ce n'est pas la même chose, voilà tout!

Le banderillero ne put tirer davantage de son entretien avec le matador.

Pendant la morte saison, Gallardo ne trouvait rien d'aussi agréable que de rester chez lui et de n'avoir plus à voyager continuellement en chemin de fer. Tuer cent taureaux par an, avec tous les périls et tous les labeurs de la lutte, était pour lui une fatigue moindre que ces voyages qui duraient plusieurs mois et où il devait se transporter sans cesse d'une ville à une autre.

Elles étaient rudes, ces pérégrinations faites en plein été, sous un soleil torride, à travers des plaines brûlantes, dans de vieux wagons dont le toit était chauffé à blanc. La cruche[1] d'eau de la quadrille, remplie à toutes les stations, ne suffisait pas à apaiser la soif. En outre, les compartiments étaient bondés de voyageurs : car les gens affluaient de la campagne à la ville pour jouir des fêtes et assister aux courses de tau-

1. *Botijo.* — Pendant les chaleurs, les gens du peuple emportent presque toujours en wagon une cruche pourvue d'une anse et d'une canule.

reaux. Souvent Gallardo, par crainte de manquer le train, se hâtait de tuer sa dernière bête et, encore vêtu de l'étincelant costume de combat, courait jusqu'à la station et filait comme un météore entre les groupes de voyageurs et les chariots de bagages. Il changeait de vêtements dans un compartiment de première classe, sous les regards des personnes qui s'y trouvaient avec lui et qui n'étaient pas fâchées de faire route en compagnie d'une célébrité; et il passait la nuit affalé sur les coussins, tandis que les autres se serraient pour lui laisser le plus de place possible. Ils le respectaient tous : car ils se disaient que, le lendemain, cet homme leur procurerait le plaisir d'une émotion tragique, sans aucun péril pour eux-mêmes.

Lorsqu'il arrivait, rompu, dans une ville en liesse, dont les rues étaient décorées de banderoles et d'arcs de triomphe, il avait à subir le supplice de l'adoration enthousiaste. Les aficionados, entichés de son nom, l'attendaient à la gare et lui faisaient la conduite jusqu'à l'hôtel. Ces gens, qui avaient bien dormi et qui étaient de bonne humeur, l'entouraient, le bousculaient, prétendaient le voir expansif et loquace, comme si le seul fait de les rencontrer devait être nécessairement pour lui le plus vif des plaisirs.

Après la course, s'il n'était pas obligé de repartir le soir même pour une autre « place », ses partisans venaient à l'hôtel lui présenter leurs félicitations : « Il avait été, une fois de plus, le premier torero du monde! Ah! cette estocade du quatrième taureau!... »

— N'est-ce pas? — demandait Gallardo avec une vanité enfantine. — Cela n'a pas été mal!

Et l'intarissable verbiage des « connaisseurs » ne s'inquiétait pas du temps qui s'écoulait. Déjà la nuit était venue, on allumait les becs de gaz, et les aficionados ne s'en allaient pas. La quadrille qui, en vertu de la discipline traditionnelle, attendait les ordres du chef, se tenait silencieuse dans un coin de la chambre et ne pouvait ni se déshabiller ni manger, tant que l'espada n'en avait pas donné la permission. Les picadors, harassés par l'armure de fer qui garnissait leurs jambes et moulus par les terribles chutes de cheval, roulaient entre leurs genoux le feutre raide, et les banderilleros, serrés dans leurs

vêtements de soie et trempés de sueur, envoyaient tacitement à tous les diables ces individus « collants ».

Souvent la course n'était pas unique. Il fallait tuer des taureaux trois ou quatre jours de suite; et, quand la nuit arrivait, l'espada, fourbu, mais ne pouvant dormir parce que les émotions récentes avaient irrité ses nerfs, envoyait promener le respect humain et s'asseyait à la porte de son hôtel, en manches de chemise, pour prendre le frais. Les « gars » de la quadrille, logés dans le même hôtel, se tenaient près du chef comme des collégiens punis. L'un d'eux, plus hardi, se risquait à lui demander la permission de faire un petit tour dans les rues illuminées et sur le champ de foire.

— Non! — répondait le matador, — demain, ce sont des miuras... Je sais ce que sont tes « petits tours » : tu rentrerais à l'aube, avec deux verres de trop, et tu aurais sûrement laissé une partie de ta vigueur dans quelque galante aventure. Non, je ne veux pas qu'on sorte. Tu satisferas ton envie quand nous aurons terminé.

Et, quand c'était terminé, si l'on avait quelques jours libres jusqu'à la prochaine course annoncée dans une autre ville, la quadrille retardait son départ. Alors c'était des ripailles, loin de la famille; c'étaient des débauches où l'on avait à satiété le vin et les femmes, en compagnie d'aficionados enthousiastes qui ne concevaient pas autrement la vie de leurs idoles.

Les dates des fêtes obligeaient le matador à des voyages absurdes : il partait de telle ville pour aller travailler à l'autre extrémité de l'Espagne, et, quatre jours plus tard, il revenait sur ses pas, combattait dans une localité toute voisine de la première. Les mois d'été, les seuls où les courses fussent très fréquentes, il les passait dans les trains, faisant de perpétuels zigzags sur toutes les voies ferrées de la péninsule, tuant des taureaux le jour et dormant la nuit en wagon.

— Si on mettait à la file tous les kilomètres que je parcours en été, — disait Gallardo, — cela irait pour le moins jusqu'au pôle nord!

Au début de la saison, il entreprenait gaîment ces voyages, exalté par la pensée des journaux qui parlaient de lui toute l'année et qui attendaient son arrivée avec impatience, par l'espoir de faire des connaissances imprévues et de mettre à

profit les bonnes fortunes dont la curiosité féminine lui offrait souvent l'occasion, — par la perspective de vivre ainsi, d'hôtel en hôtel, une vie dont l'insolite agitation et les désagréments mêmes contrastaient avec l'existence paisible qu'il menait dans sa maison de Séville ou dans la montagneuse solitude de la Rinconada. — Mais, après quelques semaines de cette vie vertigineuse où il gagnait cinq mille pesetas par après-midi de travail, il commençait à geindre, comme un enfant éloigné de ses parents :

— Ah! ma maison de Séville, si fraîche, tenue aussi nette qu'une tasse d'argent par ma pauvre Carmen!... Ah! les sauces que fricote ma mère!... des sauces à s'en lécher les doigts!...

Il n'oubliait Séville que les soirs de vacances, quand il n'avait pas de taureaux à combattre le lendemain, et que toute la quadrille, entourée d'aficionados désireux de laisser aux toreros un agréable souvenir de la ville, s'installait dans un café de *cante flamenco*[1] où tout, femmes et chansons, était pour le matador.

Le reste de l'année, pendant les périodes de repos que Gallardo passait chez lui, il goûtait la satisfaction de l'homme puissant qui, oubliant les honneurs, peut vivre enfin la vie de tout le monde. Affranchi des horaires de chemin de fer, n'ayant plus à s'inquiéter des taureaux, il demeurait très tard au lit : — rien à faire aujourd'hui, ni demain, ni après-demain! — Ses voyages n'allaient pas plus loin que la *calle de las Sierpes* ou la place San Fernando. Chez lui, tout paraissait changé : on y était plus gai, on s'y portait mieux, maintenant qu'on était sûr de le garder plusieurs mois.

Il sortait, le feutre rejeté en arrière, maniant sa canne à pomme d'or et regardant avec complaisance les gros diamants qu'il avait aux doigts. Différentes personnes l'attendaient dans le vestibule, debout près de la *cancela* qui laissait voir entre ses barreaux le patio blanc et lumineux, d'une réjouissante propreté. Il y avait là des gens brûlés par le soleil et qui puaient la sueur âcre, vêtus de blouses sales, coiffés de larges chapeaux aux bords effilochés. C'étaient des ouvriers agricoles qui se rendaient d'un pays à un autre et qui, traversant Séville,

1. Cette expression intraduisible désigne des établissements où les chants et les danses ont un caractère andalou très spécial.

trouvaient tout naturel de demander un secours au fameux matador qu'ils appelaient « señor Juan ». Il y avait aussi des habitants de la ville, qui tutoyaient l'espada et qui l'appelaient « Juaniyo ». Gallardo, avec cette mémoire des physionomies qu'ont les hommes habitués à vivre parmi les foules, reconnaissait le visage de ceux-ci et ne se fâchait pas de leur tutoiement : c'étaient d'anciens camarades, qui avaient été à l'école avec lui ou qui l'avaient fréquenté pendant son enfance vagabonde.

— Eh bien, les affaires ne vont pas?... Les temps sont durs, hein? pour tout le monde!...

Et, avant que cette familiarité les eût encouragés à des confidences plus intimes, il se tournait vers Garabato, qui tenait encore la *cancela* ouverte :

— Va dire à la señora qu'elle te donne pour chacun d'eux une paire de pesetas.

Puis il partait en sifflant, content de sa propre générosité et de la beauté de la vie. Dans le cabaret voisin, les mioches de Montañés, le cabaretier, et les habitués venaient sur le pas de la porte, la bouche souriante, dévorant des yeux le matador comme s'ils ne l'avaient jamais vu.

— Salut, messieurs!

Un enthousiaste s'avançait à sa rencontre, tenant un verre à la main. Mais il refusait :

— Merci pour la politesse; mais je ne bois pas.

Et il se délivrait de l'enthousiaste, poursuivait son chemin. Quelques instants plus tard, dans une autre rue, il était arrêté par deux vieilles amies de sa mère. Elles lui demandaient d'être parrain du petit-fils de l'une d'elles : la pauvre chère fille allait accoucher d'un moment à l'autre; et le gendre, un « gallardiste » forcené qui, à la sortie des courses, avait maintes fois joué du bâton pour défendre son idole, n'osait pas demander lui-même au « maître » cette insigne faveur.

— Mais, coquin de sort! est-ce que vous me prenez pour une bonne d'enfants?... J'ai déjà plus de filleuls qu'il n'y a de morveux à l'hospice.

Pour se débarrasser d'elles, il leur conseillait d'aller trouver sa mère : il ferait comme celle-ci voudrait! Et, sans plus s'arrêter jusqu'à la *calle de las Sierpes*, il se remettait en route, saluant les uns, laissant d'autres jouir de l'honneur de

marcher à côté de lui dans une glorieuse intimité, sous les regards des passants.

Il faisait une apparition au Club des Quarante-cinq, pour voir si son fondé de pouvoir y était. Ce club était un cercle aristocratique qui, comme le nom l'indiquait, n'admettait qu'un nombre limité de membres, et où l'on ne parlait que taureaux et chevaux. Les membres étaient de riches aficionados et d'opulents éleveurs, parmi lesquels l'un des plus distingués, le marquis de Moraima, était écouté comme un oracle.

Or, pendant une de ces promenades, un vendredi dans l'après-midi, Gallardo eut la fantaisie d'entrer à l'église paroissiale de San-Lorenzo. Sur le parvis s'alignaient de somptueux équipages. Ce jour-là, toute l'aristocratie de Séville allait prier devant la statue miraculeuse de « Notre Seigneur Jésus du grand Pouvoir ». Les dames descendaient de leurs voitures en robes de deuil, coiffées de précieuses mantilles, et les hommes aussi entraient à l'église, attirés par l'affluence féminine.

Gallardo fit comme les autres : un torero doit mettre à profit les occasions de se frotter aux gens qui occupent une haute position sociale. Le fils de la señora Angustias éprouvait un orgueil de triomphateur, quand des richards le saluaient et que des dames élégantes murmuraient son nom en le désignant des yeux. En outre, il était dévot à Notre-Seigneur du grand Pouvoir. S'il tolérait sans trop se scandaliser que le Nacional exprimât ses opinions sur Dieu *ou* la nature, c'était parce que la divinité était pour lui quelque chose de vague et d'indécis, dont l'existence ressemblait un peu à celle d'une personne qu'on ne connaît que pour en avoir ouï parler, et sur le compte de qui, par cette raison même, on peut entendre avec calme toute sorte de médisances. Mais quant à la Vierge de l'Espérance et à Jésus du grand Pouvoir, c'était une autre affaire : ceux-là, il les voyait depuis son enfance, et il ne permettait pas qu'on y touchât! Sa sensibilité de garçon robuste s'émouvait devant la douleur tragique du Christ portant la croix sur ses épaules; et cette face suante, angoissée, livide, lui rappelait celle de camarades qu'il avait vus couchés dans les infirmeries des cirques. Il fallait se faire bien voir de ce puissant seigneur. Le matador se mit donc à réciter dévotement plusieurs *Pater noster*, debout en

face de l'image où la flamme des cierges se reflétait en étoiles rouges dans la cornée des yeux africains.

Un mouvement des femmes agenouillées devant lui vint distraire son attention. Une dame passait entre les dévotes qui la regardaient curieusement : — une dame grande, mince, d'une beauté éclatante, vêtue d'un costume clair, coiffée d'un large chapeau à plumes sous lequel flamboyait l'or lumineux de la chevelure. — Gallardo la reconnut : c'était doña Sol, la nièce du marquis de Moraima, — « l'ambassadrice », comme on l'appelait à Séville.

Elle traversa les rangs des femmes sans s'occuper des marques de leur curiosité, satisfaite toutefois qu'on la regardât et qu'on murmurât son nom, comme si tout cela était un hommage naturel qu'on était tenu de lui rendre partout où elle se présentait. Elle s'agenouilla, inclina la tête, un instant, comme pour prier; puis ses yeux limpides, d'un bleu verdâtre où s'allumaient des reflets d'or, promenèrent dans l'église leurs regards tranquilles, comme si elle eût été au théâtre et qu'elle cherchât parmi la foule des figures de connaissance. Les yeux souriaient, quand elle apercevait une amie, puis ils recommençaient à observer l'assistance, si bien qu'à la fin ils rencontrèrent ceux de Gallardo, fixés sur elle.

L'espada n'était pas modeste. Habitué à se voir admiré par des milliers d'yeux, les jours de courses, il croyait bonnement que tous les regards devaient nécessairement être pour lui. Maintes femmes, aux heures de complet abandon, lui avaient avoué l'émoi, la curiosité et le désir qui s'étaient emparés d'elles, la première fois qu'elles l'avaient vu dans l'arène. Or, quand les yeux de doña Sol rencontrèrent ceux du torero, ils ne se baissèrent pas; tout au contraire, elle continua de le dévisager avec une froideur de grande dame; et ce fut le matador, toujours respectueux avec les riches, qui dut baisser les siens.

« Quelle femme! — pensa-t-il, avec sa fatuité d'idole populaire. — Est-ce que cette *gachi* serait pour moi?... »

Sorti de l'église, il ne put s'éloigner; et, afin de la revoir, il demeura près du portail. Son cœur, comme dans les après-midi de bonne chance, l'avertissait que la conjoncture était extraordinaire. C'était la même palpitation mystérieuse qui,

sur l'arène, le rendait sourd aux protestations du public et l'excitait aux suprêmes audaces, toujours avec un heureux succès.

Lorsqu'à son tour elle sortit de l'église, elle le regarda de nouveau, sans témoigner de surprise, comme si elle avait deviné qu'il serait à l'attendre près du portail. Elle monta dans une voiture découverte, en compagnie de deux amies; puis, au moment où le cocher fit partir les chevaux, elle retourna la tête, une seconde, pour voir encore l'espada, et sa bouche esquissa un léger sourire.

Toute l'après-midi, Gallardo resta préoccupé. Il songeait à ses précédentes bonnes fortunes, aux triomphes que lui avait valus sa fière allure de torero : — des conquêtes qui l'avaient empli d'orgueil, qui l'avaient induit à se croire irrésistible, et qui maintenant lui inspiraient une sorte de honte. — Une femme comme celle-là, une grande dame qui, après avoir couru toute l'Europe, vivait à Séville comme une reine! Ça, oui, c'était une conquête!... A son émerveillement devant la beauté de cette femme s'ajoutait le respect instinctif de l'ancien voyou qui, dans un pays où la naissance et la fortune ont tant de prestige, avait été accoutumé à révérer les grands de ce monde. Ah! s'il réussissait à attirer sur lui l'attention d'une pareille femme!...

Son fondé de pouvoir, lié avec tout ce qu'il y avait de mieux à Séville et grand ami du marquis de Moraima, lui avait parlé quelquefois de doña Sol. Elle avait la cervelle un peu dérangée, et son nom romantique s'accordait bien avec l'originalité de son caractère et l'indépendance de ses mœurs. Maîtresse d'une grande fortune après la mort de sa mère, elle s'était mariée à Madrid avec un personnage plus âgé qu'elle, mais qui était ambassadeur; — et cette qualité n'était pas pour déplaire à une jeune fille impatiente de voir du nouveau et de briller dans les milieux les plus aristocratiques.

— Ah! elle s'est bien amusée, la petite! — racontait don Jose à Gallardo. — Pendant les dix ans de son tour d'Europe, elle a rendu fous bien des gens!... Et elle visait haut, tu sais! Les reines et les impératrices avaient peur d'elle, et, six mois après l'arrivée de l'ambassadeur, intriguaient sous main pour obtenir que son gouvernement le déplaçât, lui et sa redoutable

femme. Finalement, le pauvre ambassadeur, après être allé sur place étudier la géographie de l'Europe entière, a pris le parti de mourir... D'ailleurs, s'il faut en croire la légende, elle ne se contentait pas des têtes couronnées. On prétend qu'à Paris elle s'est acoquinée avec un peintre, qu'en Allemagne elle a été grande amie d'un musicien, qu'en Russie elle a couru après un anarchiste qui ne se souciait pas d'elle... Depuis quelques mois qu'elle est revenue à Séville, après dix ans passés dans des pays froids et brumeux, elle s'est éprise de notre ciel bleu et de notre hiver ensoleillée, elle s'est toquée des choses de notre pays, elle aime à la folie nos mœurs populaires, trouve tout cela très curieux, très « artistique ». Une femme forte, habituée aux sports, grande écuyère, qu'on voit galoper aux environs de Séville avec une robe noire d'amazone, une jaquette d'homme, une cravate rouge, un feutre blanc posé sur l'or de sa chevelure. On l'a vue aussi, une *garrocha*[1] passée à l'arçon de sa selle, avec un peloton d'amis convertis en piquiers, s'en aller aux pâturages poursuivre et renverser des taureaux[2], et prendre beaucoup de plaisir à cette fête hardie et périlleuse... Quelle femme, n'est-ce pas, Juanillo? quelle femme intéressante!

Le fondé de pouvoir ajoutait que doña Sol, depuis son retour à Séville, menait une vie exemplaire; qu'elle s'était fait recevoir comme membre d'une confrérie de charité, celle du Christ de Triana[3], la plus populaire de toutes; que, certaines nuits, la maison de la dame s'emplissait de guitaristes et de danseuses; que les unes et les autres amenaient leurs familles et même leurs parents les plus éloignés; qu'on s'empiffrait d'olives, de saucisson, et que doña Sol, assise comme une reine dans un grand fauteuil, passait là des heures à demander danse sur danse, — toujours des danses andalouses, — tandis que les domestiques, raides dans leur frac et graves comme des lords, faisaient circuler des plateaux chargés de vins, de liqueurs et de friandises...

1. Longue pique semblable à celle des picadors, et dont se servent les *vaqueros*, c'est-à-dire les bouviers à cheval.

2. *Derribar toros.* — On trouvera un peu plus loin la description de cette opération.

3. Faubourg situé sur la rive droite du Guadalquivir et habité surtout par les ouvriers et par les gitanos.

Quatre jours après la rencontre dans l'église de San-Lorenzo le fondé de pouvoir aborda l'espada, d'un air mystérieux.

— Mon gaillard, tu es l'enfant chéri de la chance... Sais-tu qui m'a parlé de toi?

Et, se penchant à l'oreille du torero :

— C'est doña Sol! — murmura-t-il.

Elle l'avait interrogé sur son matador, avait exprimé le désir qu'on le lui présentât. C'était un type si original, si parfaitement espagnol!

— Elle dit qu'elle t'a vu plusieurs fois tuer des taureaux, à Madrid et ailleurs. Elle t'a applaudi. Elle reconnaît que tu es très brave... Vois un peu : si tu allais lui planter les banderilles!... Quel honneur pour toi!... Tu deviendrais le collègue de tous les rois d'Europe, ou quelque chose d'approchant.

Gallardo souriait avec modestie et baissait les yeux; mais, en même temps, il dandinait son élégante personne, d'un air qui semblait dire que l'hypothèse de don Jose n'avait rien de trop extraordinaire.

— Néanmoins il ne faut pas que tu te fasses d'illusions, Juanillo! — continua le fondé de pouvoir. — Si doña Sol veut connaître de près un torero, c'est par goût de la couleur locale, et rien de plus. « Amenez-le après demain à Tablada », m'a-t-elle dit. Il s'agit d'un *derribo de reses* de la *ganaderia* de Moraima. Le marquis a organisé cette partie pour amuser sa nièce. Je suis invité : nous irons ensemble.

Le surlendemain, le matador et son fondé de pouvoir sortirent du quartier de la Feria dans l'après-midi, équipés en vrais « garrochistes », au milieu d'une foule accourue sur le pas des portes et groupée sur les trottoirs.

— Ils vont à Tablada, — disait-on avec curiosité.

Don Jose, à cheval sur une jument blanche et robuste, était en costume de campagne, — gros veston, pantalon de drap, guêtres jaunes, et, par-dessus le pantalon, les jambières de cuir que l'on appelle des *zajones*. — L'espada, lui, avait endossé pour cette fête le vêtement bizarre qu'avaient coutume de porter les anciens toreros, avant que les mœurs modernes

1. Haras de taureaux de combat.

eussent rendu leur habillement semblable à celui des autres mortels. Il avait sur la tête un chapeau andalou de velours pelucheux, assujetti sous le menton par une bride. Le col de sa chemise, qui n'avait pas de cravate, était attaché par deux diamants; et deux autres diamants, très gros, scintillaient sur le plastron. Sa veste et son gilet étaient de velours lie-de-vin, avec pattes et soutaches noires; sa ceinture était de soie incarnat; sa culotte collante, à broderies sombres, modelait ses cuisses fines et musculeuses, serrées aux genoux par des jarretières à bouffettes de rubans; ses guêtres couleur d'ambre avaient des franges de cuir sur les côtés, et ses brodequins de même couleur, à demi-cachés dans de larges étriers arabes, étaient armés de grands éperons d'argent. A l'arçon de sa selle, sur la riche mante de Jerez dont les houppes flottaient à droite et à gauche du cheval, reposait un surtout gris à empiècements noirs et à doublure rouge.

Les deux cavaliers trottaient, portant à l'épaule, comme une lance, la *garrocha* de bois fin et résistant, pourvue, à l'extrémité, d'un tampon d'étoupe qui, fixé par une cordelette, formait bourrelet autour du fer. Au passage, on leur faisait des ovations :

— *Olé* les braves!

Les femmes saluaient avec la main :

— Dieu vous protège, beaux garçons! Amusez-vous bien, señor Juan!

Ils éperonnèrent leurs montures pour laisser en arrière la bande de gamins qui les suivait; et le pavé bleuâtre des ruelles aux murs blancs résonna sous le heurt rythmé des sabots.

Dans la rue tranquille, bordée d'hôtels aristocratiques aux grilles pansues et aux grands miradors [1], où demeurait doña Sol, ils rencontrèrent d'autres « garrochistes » qui attendaient devant la porte, immobiles sur leurs chevaux et appuyés sur leurs lances. C'étaient de jeunes messieurs, parents ou amis de la dame, qui saluèrent le torero avec une aimable familiarité, satisfaits qu'il fût de la partie. Enfin le marquis de Moraima parut et monta aussitôt à cheval.

— Ma nièce va descendre dans une minute. Les femmes, vous savez..., elles ne sont jamais prêtes!

1. Balcons vitrés.

Et il disait cela avec la gravité sentencieuse qu'il donnait à toutes ses paroles, comme si c'étaient des oracles. Le marquis était un homme âgé, osseux, aux longs favoris blancs; mais sa bouche et ses yeux conservaient encore une ingénuité enfantine. Courtois et mesuré dans son langage, vif dans ses gestes, souriant peu, c'était un grand seigneur d'autrefois, presque toujours vêtu en homme de cheval, ennemi de la vie mondaine, ennuyé des obligations sociales que lui imposait sa situation, lorsqu'il était à Séville, et n'aspirant qu'à courir la campagne avec ses fermiers et ses bouviers, qu'il traitait familièrement et presque en camarades. A peine s'il savait encore écrire, faute de pratique; mais, lorsqu'on lui parlait de bêtes de combat, d'élevage de taureaux ou de chevaux, de travaux agricoles, ses yeux s'animaient et, par leur expression résolue, décelaient le grand connaisseur.

Le soleil se voila; le drap d'or tendu sur l'un des côtés de la rue pâlit : un gros nuage noir passait dans la zone bleue découpée par les deux rangées des toits. Quelques invités regardèrent le ciel.

— Ne vous inquiétez pas, — dit le marquis, solennellement. — J'ai vu tout à l'heure un morceau de papier emporté par le vent dans une direction que je connais : il ne pleuvra pas.

Tout le monde fut rassuré : il ne pouvait pas pleuvoir, puisque le marquis en était certain. Celui-ci connaissait le temps comme un vieux pâtre, et il n'y avait pas de danger qu'il se trompât. Le marquis aborda Gallardo :

— Cette année, je te prépare des courses magnifiques. Quels taureaux! On verra si tu les tues comme de bons chrétiens. Cette année, tu sais, je n'ai pas été content du tout : les pauvres bêtes méritaient mieux.

Doña Sol parut, relevant d'une main son amazone noire sous laquelle on apercevait les tiges de ses hautes bottines de cuir gris. Elle portait une chemise d'homme serrée au cou par une cravate rouge, une courte jaquette, un gilet de velours amarante, un chapeau andalou de velours qui s'inclinait gracieusement sur les boucles de sa chevelure. Elle monta lestement en selle et prit la *garrocha* des mains d'un domestique. Tandis qu'elle saluait ses amis et s'excusait de les avoir fait

attendre, ses yeux observaient Gallardo. Don Jose, poussant sa jument, s'approchait pour faire la présentation. Mais doña Sol le prévint et s'avança vers le matador :

— Je vous remercie d'être venu. Enchantée de faire votre connaissance.

Et elle lui tendit une petite main fine, délicieusement parfumée, que le matador, dans son trouble, serra fortement dans sa grosse main habituée à terrasser des monstres. Mais la petite main blanche et rose, au lieu de s'écraser sous la pression brutale, répondit par une vigoureuse étreinte et se dégagea facilement.

Cependant Gallardo, malgré son émotion, comprit qu'il fallait répondre quelque chose, et, comme s'il parlait à un aficionado, il balbutia :

— Merci... Ça va bien chez vous?...

Un discret éclat de rire, échappé à doña Sol, se perdit dans le bruit que faisaient les sabots des chevaux sur les pavés. La dame partit au grand trot, et tout le peloton de cavaliers la suivit en manière d'escorte. Gallardo, honteux, marchait en arrière, plongé encore dans la stupéfaction et soupçonant confusément qu'il avait dit une sottise.

La cavalcade, galopant d'abord près du fleuve, laissa derrière elle la Tour de l'Or[1], s'engagea dans des avenues sablées qui traversaient des jardins ombreux, puis gagna une route bordée de cabarets et de guinguettes. Lorsqu'ils arrivèrent à Tablada, ils virent sur la plaine verdoyante, près de la palissade qui séparait le pâturage de l'enclos où était le bétail, un fourmillement noir de gens et de voitures.

Le Guadalquivir coulait le long de ce pâturage. Sur la rive opposée, en haut d'une colline, s'élevait San-Juan-de-Aznalfarache, couronné par un château en ruines. Les maisons de campagne montraient leur blancheur entre les olivaies d'un gris d'argent. A l'extrémité opposée du vaste horizon, sur un fond d'azur où voguaient des nuages cotonneux, on apercevait les maisons de Séville, dominées par la masse imposante de la cathédrale et par la merveilleuse Giralda qui,

1. Construite au bord du Guadalquivir, cette tour fit d'abord partie des fortifications de l'Alcazar, puis fut transformée en trésorerie par Pierre le Cruel, et est aujourd'hui occupée par la capitainerie du port.

sous la lumière du soleil déjà déclinant, se teignait d'un rose tendre.

Les cavaliers traversèrent, non sans peine, la foule grouillante. La curiosité qu'inspiraient les bizarreries de doña Sol avait attiré là presque toutes les dames de Séville. Ses amies la saluaient, de leurs voitures, et la trouvaient très belle dans son costume à demi masculin. Ses cousines, les filles du marquis de Moraima, les unes encore célibataires, les autres venues avec leurs maris, lui recommandaient la prudence :

— Au nom de Dieu, Sol! ne t'expose pas!...

Les « derribadors » entrèrent dans l'enceinte, accueillis au passage par les applaudissements des gens du peuple qui étaient accourus aussi à la fête. Et les chevaux, apercevant de loin et flairant l'ennemi, commencèrent à s'agiter et à piaffer, hennissant sous la main ferme de ceux qui les montaient.

Cependant les taureaux s'étaient groupés au centre de l'enceinte. Les uns paissaient tranquillement, ou restaient immobiles sur le pré dont l'herbe était un peu rouillée par l'hiver, les pattes rapprochées et le mufle bas. D'autres, plus farouches, trottaient vers le fleuve; et les bœufs vénérables, les prudents *cabestros*, se mettaient à leur poursuite, faisant sonner la sonnaille qu'ils portaient au cou, tandis que les bouviers les aidaient à opérer le ralliement en lançant avec leurs frondes des pierres qui frappaient droit dans les cornes des fugitifs.

Les cavaliers, comme s'ils tenaient conseil, demeurèrent longtemps à la même place, sous les yeux impatients du public, qui espérait quelque chose d'extraordinaire.

Le premier qui se détacha du groupe fut le marquis, accompagné d'un de ses amis. Ils galopèrent jusqu'aux taureaux, arrêtèrent près d'eux leurs montures, se dressèrent sur les étriers, agitèrent en l'air leurs *garrochas* et poussèrent de grands cris pour effrayer le bétail. Alors un taureau noir, aux cuisses puissantes, se sépara du troupeau et partit en courant vers le fond de l'enceinte.

Le marquis avait raison d'être fier de sa *ganaderia* : elle ne comptait que des bêtes fines, améliorées par d'habiles croisements. Ce n'était pas le bœuf destiné à fournir de la viande,

le ruminant à la peau sale, épaisse et rugueuse, aux sabots larges, à la tête basse, aux cornes énormes et mal placées. C'étaient des animaux d'une vivacité nerveuse, d'une robuste musculature, qui faisaient trembler le sol et soulevaient sous leurs pieds des nuages de poussière : — poil soyeux et lustré comme celui d'un cheval de luxe; oreilles d'un rouge foncé; encolure ample et superbe; jambes courtes; queue longue et mince; cornes bien faites, aiguës et polies comme si un artisan les avait façonnées; sabots courts, petits et ronds, mais assez durs pour couper l'herbe comme un outil d'acier.

Les deux cavaliers s'élancèrent à la poursuite de l'animal, le harcelèrent chacun de son côté, lui coupèrent le passage chaque fois qu'il essayait de s'écarter vers le fleuve, jusqu'à ce qu'enfin le marquis, éperonnant sa monture, gagna du terrain, s'approcha, la lance en arrêt, et planta le fer dans la croupe de la bête, si bien que celle-ci, par l'impulsion combinée du bras et du cheval, perdit l'équilibre et roula sur l'herbe, le ventre en l'air, les cornes plantées en terre et les quatre pattes au vent.

La rapidité et la facilité avec lesquelles l'éleveur avait accompli cette *suerte* provoquèrent au delà de la palissade une explosion d'enthousiasme, *Olé* les vieux! Personne ne s'entendait comme le marquis à tout ce qui concernait les taureaux. Il les maniait comme s'il les avait faits, et ce n'était pas étonnant, puisqu'il s'occupait de ses élèves depuis leur naissance jusqu'au jour où ils allaient mourir dans le cirque.

Après quoi, d'autres cavaliers demandèrent à se porter en avant, pour conquérir les applaudissements de la foule; mais le marquis préféra que ce fût sa nièce. Puisqu'elle tenait absolument à effectuer un *derribo*, mieux valait qu'elle y allât tout de suite, avant que le troupeau fût irrité par ces continuelles provocations.

Doña Sol éperonna donc son cheval qui ne cessait de piaffer, effrayé par la présence des taureaux. Le marquis se disposait à accompagner sa nièce, mais elle ne voulut pas de lui. « Non : elle préférait avoir avec elle Gallardo, qui était un torero... Où donc était Gallardo? »

Et le matador, encore honteux de sa gaucherie, vint se placer à côté de la dame, sans prononcer une parole.

Ils galopèrent tous les deux jusqu'au groupe des taureaux. Le cheval de doña Sol résistait, se cabrait, refusait presque d'avancer; mais la vigoureuse amazone l'obligeait à reprendre sa course. Gallardo agitait sa *garrocha* en poussant des cris qui étaient de véritables mugissements, comme au cirque, lorsqu'il excitait ses féroces adversaires à entrer dans le jeu.

Il ne lui fut pas difficile d'obtenir qu'une bête se détachât du troupeau. Un taureau blanc, tacheté de roux, au cou énorme, aux fanons pendants, aux cornes aiguës, se sépara des autres et s'en alla vers le fond de l'enclos, comme si c'était sa *querencia*[1] et qu'il fût irrésistiblement attiré vers elle. Doña Sol s'élança à sa poursuite avec le matador.

— Attention, madame! — criait Gallardo. — C'est un vieux taureau, un malin. Prenez garde qu'il ne se retourne!

Et le taureau se retourna, en effet. Comme doña Sol se préparait à exécuter la même passe que son oncle et faisait obliquer son cheval pour planter la *garrocha* dans la croupe et terrasser la bête, celle-ci, devinant le péril, fit volte-face et se campa, menaçante, devant les cavaliers qui la harcelaient. Le cheval de doña Sol dépassa le taureau, sans que l'amazone pût retenir sa monture, et la bête se précipita à leurs trousses, de poursuivie devenue poursuivante.

La dame ne songea pas un instant à fuir. Là-bas, il y avait des milliers de personnes qui la regardaient, et elle craignait les rires de ses amies, la compassion des hommes. Elle tira donc sur les rênes et fit front à la bête. Comme un picador, la *garrocha* en arrêt, elle piqua sa lance dans le cou du taureau qui fonçait sur elle, la tête basse. Un torrent de sang ruissela sur le poitrail blanc; mais la brute, dans son irrésistible impulsion, continua d'avancer, sans se soucier de sa blessure, plongea ses cornes sous le ventre du cheval, le secoua, l'enleva de terre. L'amazone fut jetée à bas de la selle, et une clameur d'émotion, poussée par des centaines de bouches, retentit près de la palissade. Le cheval, délivré des cornes, était parti dans une course folle, le ventre taché de sang, les sangles brisées, la selle ballottant sur les reins.

1. « Lieu de prédilection » : — c'est un lieu de l'arène où le taureau se tient de préférence et où il revient après chaque passe. Le taureau retiré dans sa *querencia* est plus dangereux à combattre.

Le taureau allait lui donner la chasse; mais un objet plus voisin attira son attention. C'était doña Sol qui, au lieu de rester immobile sur l'herbe, venait de se relever, avait ramassé la *garrocha* et l'avait bravement mise en arrêt, pour affronter de nouveau la bête : — une folle témérité, mais elle pensait à ceux qui la regardaient! un défi à la mort, mais cela valait mieux que de composer avec la peur et d'encourir le ridicule!

Derrière la palissade, on ne criait plus. La foule demeurait coite, muette de terreur. Tout le peloton des cavaliers s'était élancé au grand galop, parmi des nuages de poussière; mais le secours arriverait trop tard. Le taureau grattait le sol avec ses pattes de devant, baissait le front, allait assaillir cette femme audacieuse qui persistait à le menacer de sa lance. Un simple coup de corne, et c'en était fait! Mais, au même instant, un hurlement féroce détourna l'attention du taureau, et quelque chose de rouge passa devant ses yeux comme un jet de flamme. C'était Gallardo qui, sautant à bas de son cheval, venait d'abandonner la *garrocha* pour prendre le surtout qu'il portait à l'arçon de sa selle.

— Oooh!... Par ici!

Et le taureau, attiré par cet adversaire digne de lui, se précipita sur la doublure rouge, tournant le dos à cette femme en jupe noire et en corsage amarante qui, dans la stupeur du péril, gardait toujours la lance en arrêt.

— N'ayez pas peur, doña Sol, je le tiens! — fit le torero, pâle aussi d'émotion, mais souriant et sûr de son adresse.

Sans autre défense que le vêtement doublé de rouge, il combattit la bête, l'éloigna, évita les attaques furieuses par de gracieux écarts. La foule, oubliant sa récente angoisse, se mit à applaudir d'admiration. Quel bonheur! Être venu pour un simple *derribo*, et avoir la chance d'assister à une course quasi régulière, de voir gratuitement Gallardo combattre!

Le torero, enhardi par l'impétuosité avec laquelle la bête chargeait, oublia doña Sol et tous les autres, attentif seulement à esquiver les coups de corne. Le taureau se retournait, furieux de voir que cet homme invulnérable glissait entre ses cornes, et de nouveau il se ruait sur lui, mais ne rencontrait jamais que l'écran rouge du surtout. L'animal finit par se

lasser, ne bougea plus et, tremblant sur ses jambes, baissa son mufle baveux. Alors Gallardo, profitant de cette hébétude, ôta son chapeau andalou et en toucha le crâne du monstre. Une immense clameur d'admiration s'éleva derrière la palissade pour saluer cette gentille prouesse.

Des cris et des tintements de sonnailles résonnèrent derrière le matador, et bouviers et *cabestros* apparurent autour du taureau, l'enveloppèrent, le ramenèrent lentement vers le gros du troupeau.

Gallardo ramassa sa *garrocha*, rattrapa son cheval qui, habitué aux taureaux, ne s'était pas beaucoup éloigné, remonta en selle et revint vers la palissade au petit galop, prolongeant par cette lenteur voulue la bruyante ovation de la foule. Les cavaliers qui avaient reconduit doña Sol hors de l'enceinte saluèrent le vainqueur avec de grands témoignages d'enthousiasme; et don Jose, après lui avoir fait signe de l'œil, lui chuchota mystérieusement :

— Un vrai brave! Tu n'as pas été manchot. Très bien! parfaitement! Maintenant elle est à toi, c'est moi qui te le dis.

En dehors de la palissade, doña Sol était dans le landau des filles du marquis. Ses cousines émues l'entouraient, la palpaient, voulaient à toute force lui trouver sur le corps quelque chose de démis, lui offraient des verres de manzanilla pour faire passer la peur. Mais elle, souriant vaguement, d'un air de supériorité, accueillait avec une sorte d'indifférence dédaigneuse ces exagérations de la tendresse féminine.

Lorsqu'elle vit Gallardo arriver sur son cheval au milieu de la multitude, parmi les chapeaux agités et les mains tendues, elle lui sourit franchement :

— Venez près de moi, Cid Campeador! Donnez-moi votre main!

Et de nouveau leurs mains se joignirent, dans une longue et vigoureuse étreinte.

Le soir, tout Séville parla de l'événement. Chez le matador, on en fit de longs commentaires. La señora Angustias était aussi satisfaite qu'après une grande course : son fils avait sauvé une de ces dames de la noblesse qu'elle regardait avec

admiration, habituée au respect par de longues années de domesticité. Mais Carmen demeurait silencieuse, ne sachant que penser de cette affaire.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que Gallardo eût des nouvelles de doña Sol. Le fondé de pouvoir n'était pas à la ville : il était parti pour une chasse à courre avec quelques amis, quelques-uns des Quarante-cinq.

Enfin, une après-midi, don Jose reparut à ce café de la *calle de las Sierpes* où se réunissaient les aficionados. Il prit Gallardo à part, lui dit qu'il était rentré dans la matinée, qu'il avait trouvé chez lui un billet par lequel doña Sol le priait de passer chez elle, et qu'il venait de la voir.

— Mais, sacrebleu, tu es donc pire qu'un loup? — conclut le fondé de pouvoir, en emmenant son matador. — Cette dame t'attendait. Elle est restée chez elle plusieurs jours, comptant que tu irais la voir d'un moment à l'autre... On ne fait pas des choses pareilles! Après lui avoir été présenté et après ce qui s'est passé au *derribo*, tu lui dois une visite. C'est bien le moins que tu lui demandes des nouvelles de sa santé...

L'espada s'arrêta, gratta sa tête sous son chapeau :

— C'est que..., — murmura-t-il, gêné, — c'est que... Eh bien, oui, je lâche le mot : cela m'intimide. Vous savez bien que je ne suis pas un empoté, que les femmes ne me font pas peur, que je suis capable de dire deux mots à une *gachi* tout comme un autre... Mais avec celle-là, non! C'est une grande dame qui en remontrerait à Lepe[1] lui-même; et, quand je la vois, je comprends que je suis une bête et je ne peux ouvrir la bouche sans faire une gaffe... Non, don Jose, je n'y vais pas, je ne peux pas y aller...

Mais don Jose, sûr de finir par le convaincre, l'entraîna jusque chez doña Sol tout en lui racontant son entretien avec l'ambassadrice. Elle était un peu offensée de l'oubli de Gallardo. Toute l'aristocratie de Séville avait été la voir, sauf lui.

— Tu sais qu'un torero doit être en bons rapports avec les gens de la haute... Il s'agit d'avoir de l'éducation et de mon-

1. Expression proverbiale qui signifie : être très instruit, très perspicace. — Allusion à D. Pedro de Lepe, évêque de la Calahorra et de la Calzada, auteur d'un livre intitulé : *Catecismo católico*.

trer que tu n'es pas un vacher élevé dans une étable... Une si grande dame, qui te distingue et qui t'attend!... Tu n'oses pas y aller seul? Eh bien! j'irai avec toi.

— Ah! si vous m'accompagnez...

Et Gallardo soupira de soulagement. Ils entrèrent dans l'hôtel qu'habitait doña Sol. Le patio, de style arabe, avait des arcades multicolores d'un charmant travail, qui rappelaient les arcs en fer à cheval de l'Alhambra. Un jet d'eau retombait avec une suave harmonie dans une vasque où nageaient des poissons vermeils. Dans les quatre galeries aux plafonds ornés de caissons, séparées du patio par des colonnades de marbre, le torero vit d'anciens panneaux sculptés, des tableaux aux tons noircis, des saints à la face livide, de vénérables meubles aux ferrures rouillées, aux ais si criblés de trous de vers qu'on aurait pu les croire fusillés avec du plomb de chasse.

Un domestique leur fit gravir le large escalier de marbre où le torero eut de nouveaux étonnements, à voir de sombres silhouettes se détachant sur des fonds dorés, des vierges massives et comme taillées à coups de hache, peintes de couleurs pâlies et d'or mourant, arrachées à de vieux autels; des tapisseries d'une douce teinte de feuille sèche, encadrées de fleurs et de fruits, dont l'une représentait des scènes du Calvaire, tandis qu'une autre figurait une troupe de gaillards velus, cornus et pied-fourchus, que des demoiselles peu vêtues semblaient combattre comme des taureaux.

— Ce que c'est que l'ignorance! — disait le matador à don Jose. — Moi qui croyais que tout cela n'était bon que pour les couvents!... Il paraît que ces gens-là aussi en font cas!

Déjà le jour déclinait, et, à mesure qu'ils montaient, des lampes électriques s'allumaient sur leur passage, tandis qu'aux vitres des fenêtres brillaient encore les dernières splendeurs du soir. Gallardo allait de surprise en surprise. Lui, si fier de ses meubles achetés à Madrid, somptueusement garnis de soies voyantes, chargés de sculptures compliquées, très lourds, très riches et criant, pour ainsi dire, le gros prix qu'ils avaient coûté, il n'en revenait pas de voir là des sièges légers et fragiles, blancs ou verts, des tables et des armoires aux lignes simples, des murs d'une seule teinte, sans autres orne-

ments que de petits tableaux placés à de larges intervalles et suspendus par de gros cordons, tout un luxe dont le vernis subtil paraissait dû au seul travail des menuisiers. Il avait honte de sa propre surprise et de ce qu'il avait admiré chez lui comme le comble du faste. « Ce que c'est que l'ignorance !... » Et, lorsqu'il s'assit, il ne le fit pas sans appréhension : car il craignait que la chaise ne se rompît sous son poids.

L'arrivée de doña Sol le détourna de ces réflexions. Il la vit comme il ne l'avait pas vue encore, débarrassée de la mantille et du chapeau, exhibant cette chevelure lumineuse qui semblait justifier son nom romantique. Les bras, d'une merveilleuse blancheur, sortaient des longues manches de soie d'une tunique japonaise qui, croisée sur la poitrine, laissait à découvert l'attache d'un cou adorable, légèrement ambré, embelli par ces deux lignes qui rappellent le collier de Vénus. Les mouvements de ses mains faisaient scintiller avec un éclat magique des pierreries de toutes les couleurs, serties dans les bagues de formes étranges qui chargeaient ses doigts. Aux poignets délicats tintaient des bracelets d'or, l'un en filigrane oriental, où couraient de mystérieuses inscriptions, les autres massifs, auxquels étaient suspendues des amulettes et des figurines exotiques, souvenirs de lointains voyages. Quand elle s'assit pour causer, elle croisa les jambes avec une aisance masculine, et fit danser à la pointe de son pied une babouche rouge à talon doré, mignonne comme un jouet et couverte d'épaisses broderies.

Gallardo était suffoqué d'émotion; ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se voilaient; c'était à peine s'il distinguait des yeux clairs, fixés sur lui avec une expression moitié caressante, moitié ironique. Pour dissimuler cette émotion, il souriait, et montrait ses dents : — tout à fait la frimousse niaise d'un bambin qui veut être aimable.

Elle le remercia de son exploit de l'autre jour.

— Mais non, madame!... De rien... Ça n'en vaut pas la peine...

Il réussit cependant à reprendre un peu de sang-froid. Puis, comme la dame et don Jose s'étaient mis à causer taureaux, il retrouva enfin son assurance. Elle lui parla des courses où elle l'avait vu tuer, lui en rapporta exactement les principaux

épisodes ; et il fut tout fier à l'idée que cette femme l'avait contemplé en de semblables circonstances et qu'elle en gardait encore le souvenir tout frais.

Elle ouvrit une boîte laquée, que décoraient des fleurs étranges, et elle offrit aux deux hommes des cigarettes à bout doré, qui exhalaient un parfum pénétrant et bizarre.

— Elles sont à l'opium, — dit-elle. — C'est très agréable.

Et elle en alluma une; puis, de ses yeux verdâtres où les jeux de la lumière mettaient un frisson d'or liquide, elle suivit les spirales de la fumée.

Le torero, habitué au fort tabac de la Havane, aspirait avec curiosité la fumée de celui-ci : « Du foin; un plaisir de dames... » Mais, peu à peu le bizarre parfum que répandait cette fumée acheva de dissiper sa timidité.

Doña Sol, les yeux attachés aux siens, l'interrogeait sur sa vie. Elle voulait connaître les coulisses de la gloire, les dessous de la célébrité, la vie errante et misérable du torero qui n'a pas réussi encore à gagner les bonnes grâces du public. Et Gallardo babillait, babillait avec une subite confiance, racontait ses premiers temps, insistait avec une orgueilleuse délectation sur l'humilité de son origine, mais avait soin d'omettre tout ce qu'il regardait comme honteux dans l'histoire de son adolescence aventureuse.

— Très intéressant!... très original! — répétait la belle femme.

— Le premier homme du monde! — proclamait don Jose avec un brutal enthousiasme. — Croyez-moi : il n'y a pas deux gaillards semblables. Si vous saviez comme cet organisme-là résiste aux blessures!...

Et, aussi fier de la vigueur de Gallardo que s'il eût été son père, il énumérait les cicatrices que celui-ci avait sur le corps, les décrivait comme s'il les voyait à travers les habits. Les yeux de la dame le suivaient avec une sincère admiration dans cette promenade anatomique : — un vrai héros, timide, embarrassé et simple, comme tous ceux qui sont vraiment forts!...

Doña Sol voulut les avoir l'un et l'autre à dîner. Elle se trouvait seule, ce soir-là; le marquis et ses nièces étaient allés à la campagne, et elle n'attendait personne. Mais don Jose

répondit qu'il n'était pas libre : en rentrant, le matin, à Séville, il avait invité deux amis à souper. Alors elle insista pour avoir au moins Gallardo :

— C'est une invitation sans façon. Il faut absolument que vous me teniez compagnie. Je n'admets pas d'excuse. Vous ferez pénitence avec moi...

Et Gallardo, cédant à cette aimable violence, se décida, non sans peine, à rester.

Il ne ressortit de l'hôtel que le lendemain, à l'aube.

IV

Une grande satisfaction de vanité s'ajouta aux nombreux motifs qu'avait déjà Gallardo d'être content de sa personne. Quand il parlait au marquis de Moraima, celui-ci, bonhomme, point poseur, très reconnaissant du service rendu à sa nièce, le traitait avec une bienveillance familière ; et le matador, à son tour, enorgueilli des clandestines faveurs de doña Sol, se considérait un peu comme de la famille et témoignait au riche hidalgo un respect quasi filial.

Ce grand seigneur, vêtu comme un campagnard, vrai centaure culotté en picador et armé d'une forte *garrocha*, était un illustre personnage qui pouvait couvrir sa poitrine de cordons et de croix, revêtir dans le palais des rois un habit chargé de broderies, une clef d'or cousue à l'un des pans. Ses ancêtres les plus éloignés étaient venus à Séville avec le monarque qui expulsa les Maures, et ils avaient reçu de lui, en récompense de leurs exploits, d'immenses territoires pris à l'ennemi, territoires dont les restes étaient ces vastes plaines où paissaient aujourd'hui les taureaux du marquis. Ses plus proches ascendants, amis et conseillers des souverains, avaient dépensé dans le faste de la cour une grande partie de leur patrimoine. Lui-même, avec sa bonhomie et son affabilité, il conservait, dans la simplicité de sa vie rustique, la distinction de sa noble origine. Or Gallardo, en son for intérieur, ne pouvait se défendre de penser avec une secrète satisfaction qu'en somme ce personnage était

devenu son oncle par alliance et qu'ainsi l'ancien « Zapaterin » était un tant soit peu apparenté à toute la glorieuse lignée.

La façon de vivre et les habitudes du matador changèrent. Il cessa presque d'aller dans les cafés où se réunissaient les aficionados. Sans doute, ces aficionados étaient de bonnes gens, mais de nulle importance : de petits boutiquiers, des ouvriers devenus patrons, de modestes commis, des oisifs qui vivaient miraculeusement d'expédients occultes, sans autre profession connue que de parler taureaux.

Gallardo passait devant les vitrages de ces cafés, saluait ses partisans qui lui répondaient en agitant les mains pour l'engager à entrer.

— Je reviens, — leur disait-il.

Mais, au lieu de revenir, il entrait dans un cercle aristocratique de cette même *calle de las Sierpes*, cercle où il y avait des valets de pied en culotte courte, une imposante décoration gothique, des services d'argent sur les tables. C'était don Jose qui l'y avait introduit, et on y tolérait la présence du matador comme une originalité, parce que c'était un torero « convenable », parce qu'il s'habillait bien, parce qu'il faisait beaucoup de dépense, et surtout parce qu'on savait que le marquis de Moraima lui témoignait de l'affection. D'ailleurs Gallardo, avec sa malice d'ancien voyou, savait se faire aimer de cette brillante et ignare jeunesse.

— C'est un homme très instruit, — disaient les membres du cercle, d'un air grave.

Et, par le fait, il en savait tout juste autant qu'eux.

Le fils de la señora Angustias ne se défendait pas d'un sentiment de fatuité, chaque fois qu'il passait entre les domestiques militairement alignés sur son passage, et qu'un huissier imposant comme un magistrat, le cou orné d'une chaîne d'argent, venait lui prendre son chapeau et sa canne. C'était plaisir de se frotter à une société si élégante. Les jeunes gens, enfoncés dans de hautes chaires de drame romantique, parlaient chevaux et femmes et tenaient le compte exact de tous les duels qui advenaient en Espagne : car, sans exception, ils étaient des hommes d'un honneur vétilleux et d'une vaillance obligatoire. Il y avait au cercle même une salle d'armes ; et il y avait aussi une autre salle où l'on jouait sans désem-

parer, depuis les premières heures de l'après-midi jusqu'à l'aube du lendemain.

Gallardo jouait beaucoup. C'était le meilleur moyen de lier d'étroites relations dans ce milieu-là. Il jouait et il perdait, avec la déveine d'un homme heureux ailleurs. Sa mauvaise chance était pour le cercle un sujet de vantardise :

— Cette nuit, Gallardo s'est fait étriller, — disaient les membres. — Il a perdu au moins onze mille pesetas.

Et ce prodige de puissance à supporter les pertes, comme aussi la sérénité avec laquelle le matador lâchait son argent, lui conciliait le respect de ses nouveaux amis qui voyaient en lui un ferme soutien du jeu dans leur cercle.

Bientôt ce goût devint chez Gallardo une passion si forte qu'il lui arriva d'en oublier parfois sa grande dame. Jouer avec ce qu'il y avait de mieux à Séville! Être traité comme un égal par ces jeunes aristocrates, grâce à la fraternité que créent les prêts d'argent et les émotions partagées!

Les amis du fondé de pouvoir l'interrogeaient au sujet des pertes de l'espada. Celui-ci allait se ruiner : ce qu'il gagnerait avec les taureaux, il le mangerait sur le tapis vert. Mais Don Jose souriait avec dédain :

— Cette année, nous avons plus d'engagements que jamais. Nous récolterons de l'argent à n'en savoir que faire... Laissez donc le petit s'amuser! C'est pour cela qu'il travaille, et chacun a ses menus défauts... Le premier homme du monde!...

Don Jose considérait comme une gloire de plus, pour son idole, que l'on admirât le flegme avec lequel Juan Gallardo faisait de grosses pertes. Un matador ne pouvait pas ressembler au reste des humains, qui chicanent pour des centimes. D'ailleurs, celui-là gagnait tout ce qu'il voulait.

Depuis qu'il avait commencé ce nouveau genre d'existence, il ne se contentait plus de fréquenter le cercle; certaines après-midi, il entrait aussi au Club des Quarante-cinq. Ce club était une sorte de sénat de la tauromachie. Les toreros n'y pénétraient pas facilement, et ainsi les respectables pères conscrits de l'*aficion* gardaient toute liberté pour exprimer leurs doctrines.

Au printemps et en été, les Quarante-cinq se réunissaient

dans le vestibule et sur la terrasse de l'immeuble qu'ils occupaient, assis dans des fauteuils de jonc et attendant les télégrammes des courses. Ils ajoutaient peu de foi aux opinions de la presse; et, au surplus, ils avaient besoin de connaître les nouvelles avant que les journaux parussent. A la tombée du jour, des télégrammes arrivaient de tous les lieux de l'Espagne où il y avait eu des courses, et les membres du club, après en avoir écouté la lecture avec une gravité religieuse, commençaient à discuter et construisaient des hypothèses sur les laconiques données de la dépêche.

C'était un sacerdoce qui les remplissait d'orgueil : se tenir tranquillement assis devant la porte et prendre le frais; savoir d'une manière certaine, sans exagérations intéressées, ce qui était arrivé l'après-midi au cirque de Bilbao, ou à celui de la Corogne, ou à celui de Barcelone, ou à celui de Valence, les « oreilles » qu'avait obtenues un matador, les sifflets qu'un autre avait dû subir; — tandis que leurs concitoyens vivaient dans la plus triste des ignorances et étaient réduits à se promener dans les rues jusqu'à la publication des journaux. — Quand il y avait « de la toile cirée » et qu'un télégramme annonçait la terrible blessure d'un torero natif de leur province, l'émotion et la solidarité andalouse humanisaient les vénérables sénateurs au point de faire qu'ils communiquassent à quelque ami passant par là ce secret d'importance. Aussitôt la nouvelle se propageait dans tous les cafés de la *calle de las Sierpes*, et personne ne la révoquait en doute : c'était un télégramme arrivé chez les Quarante-cinq!

Par un privilège inouï, Gallardo avait réussi à se faire accepter peu à peu dans cette société. Il s'y présentait sous prétexte de venir chercher son fondé de pouvoir, et il finissait par s'asseoir avec ces messieurs, parmi lesquels il y en avait plusieurs qui ne l'aimaient guère et qui avaient choisi un autre *espada* pour « leur matador ».

La décoration intérieure de l'hôtel des Quarante-cinq « avait du caractère », comme disait don Jose : — hauts lambris de faïence mauresque, murs d'une propreté immaculée, splendides affiches annonçant d'anciennes courses, têtes « naturalisées » de taureaux fameux par le nombre des chevaux qu'ils avaient tués ou par la blessure faite à quelque

torero célèbre, capes de luxe et estocs offerts en don par des espadas au moment où ils avaient coupé leur *coleta*[1].

Les valets en habit servaient les maîtres en costume campagnard ou même, pendant les chaudes après-midi d'été, en manches de chemise. A l'époque de la semaine sainte, quand d'illustres aficionados, venus de toute l'Espagne, assistaient à la réception donnée en leur honneur, ces valets prenaient la livrée rouge et jaune, la culotte courte, la perruque blanche; et, ainsi costumés comme des laquais de maison royale, ils présentaient les plateaux de manzanilla à ces opulents gentilshommes dont plusieurs avaient supprimé la cravate.

Dans l'après-midi, lorsque arrivait le marquis de Moraima, doyen du club, les autres faisaient cercle autour de lui, assis dans de profonds fauteuils, et le fameux éleveur occupait un siège plus haut que les autres, une sorte de trône d'où il présidait à la conversation. On commençait toujours par parler du temps. Ces gens étaient pour la plupart des *ganaderos*, de riches propriétaires fonciers, toujours inquiets des besoins de la terre et des variations atmosphériques. Le marquis exposait les observations que lui suggérait l'expérience acquise en d'interminables chevauchées à travers la plaine andalouse, — cette plaine déserte, immense, aux vastes horizons, pareille à une mer de verdure où les taureaux, tels des requins endormis, semblaient flotter lentement parmi les houles des herbages. — La sécheresse, redoutable fléau de cette plaine, était pour les sociétaires un sujet de conversation qui durait des après-midi entières; et quand, après de longues semaines d'attente, le ciel couvert laissait enfin choir quelques gouttes d'eau, ces grands seigneurs campagnards souriaient de joie, se frottaient les mains, et le marquis disait sentencieusement, à la vue des larges ronds que faisaient sur le trottoir les gouttes tièdes :

— Merci, mon Dieu! Chacune de ces gouttes est une pièce de cinq douros!

Lorsque le temps ne les préoccupait pas, leur entretien roulait presque toujours sur le bétail et plus spécialement sur les taureaux, dont ils parlaient avec tendresse, comme s'il y

1. *Cortarse la coleta :* — c'est ce que fait le torero lorsqu'il quitte la profession et prend sa retraite.

avait eu entre ces bêtes et eux-mêmes une sorte de parenté. Les éleveurs accueillaient avec déférence les opinions du marquis, à cause du prestige que lui donnait sa fortune supérieure; et les simples aficionados, qui ne sortaient guère de la ville, admiraient son habileté à produire des animaux farouches : « Ce qu'il savait, cet homme-là!... » Quant à lui, dès qu'il dissertait sur les soins qu'exigent ces bêtes, il était tout pénétré de la grandeur de son rôle. Sur dix veaux, huit ou neuf étaient voués à la boucherie, après l' « essai » que l'on faisait de leur férocité. Un ou deux seulement, ceux qui, devant la *garrocha*, s'étaient montrés braves et avaient chargé contre le fer, étaient considérés comme des taureaux de combat et mis à part, pour être ensuite l'objet de soins assidus. Et quels soins!...

— L'élevage des taureaux de course, — proclamait le marquis, — ne doit pas être entrepris comme une affaire : c'est un luxe dispendieux. On nous paie un taureau de course quatre ou cinq fois plus cher qu'une bête de boucherie, c'est vrai; mais le prix de revient en est si élevé!

Il fallait veiller sur lui à toute heure, se préoccuper de sa nourriture et de son eau, le faire passer d'un lieu dans un autre selon les variations de la température : chacun de ces animaux coûtait plus que l'entretien d'une famille! Et, lorsque enfin il était en bonne forme, il fallait encore prendre soin de lui jusqu'au dernier moment, pour qu'il se présentât bien dans l'arène et fît honneur à la devise[1] qui flottait sur son cou. Le marquis, dans certains cirques, était allé jusqu'à se battre avec les impresarios et avec les autorités, refusant de livrer ses bêtes parce que les musiciens étaient placés au-dessus du toril, si bien que le bruit des instruments étourdissait ces nobles animaux et les rendait moins braves et moins résolus à leur sortie dans le *redondel*.

— Ils nous ressemblent! — disait-il avec attendrissement. — Il ne leur manque que la parole.

Et il parlait de *Lobito*[2], — un vieux *cabestro*, — assurant

1. *Divisa*, — touffe de rubans que l'on fixe sur le cou du taureau par un petit fer barbelé, à l'instant où il sort du *toril* pour entrer dans l'arène. — Chaque éleveur a sa « devise », dont les couleurs font connaître au public la provenance des taureaux.

2. « Louveteau ».

qu'il ne le vendrait pas, quand même on lui en offrirait tout Séville avec la Giralda. Dès que le marquis, galopant à travers les vastes pâturages, arrivait en vue du troupeau auquel appartenait ce trésor, il lui suffisait d'attirer l'attention de l'animal en criant : « Lobito! » Et Lobito quittait ses compagnons, venait à la rencontre de son maître, mouillait d'un mufle bénin les bottes du cavalier; — et, avec cela, c'était une bête d'une formidable puissance, et dont tous les taureaux avaient peur. — Alors le cavalier mettait pied à terre, tirant de sa besace un morceau de chocolat, et le donnait à Lobito qui, par gratitude, remuait sa tête armée de cornes immenses. Puis le marquis, un bras appuyé sur l'encolure, s'avançait tranquillement au milieu des taureaux qui s'agitaient, inquiets et farouches, à cause de la présence de l'homme. Mais il n'y avait aucun danger : Lobito marchait comme un chien, couvrant son maître de son corps et regardant de tous côtés, pour imposer le respect à ses terribles compagnons. Si l'un d'eux, plus hardi, s'approchait pour flairer l'intrus, il rencontrait les cornes menaçantes du *cabestro*. Et si plusieurs d'entre eux, avec une maladroite lourdeur, se réunissaient pour lui barrer le passage, Lobito allongeait sa tête armée et les obligeait à faire place.

Quand le marquis racontait les hauts faits de quelques-uns des animaux sortis de ses pâturages, une émotion d'enthousiasme et de tendresse faisait trembler ses lèvres rasées et ses favoris blancs :

— Le taureau!... C'est l'animal le plus noble qu'il y ait au monde! Si les hommes lui ressemblaient, tout irait mieux!... Par exemple ce pauvre *Coronel*[1], dont vous avez là le portrait : vous rappelez-vous quel joyau?

Et il indiquait une grande photographie encadrée luxueusement, qui le représentait lui-même en costume de montagnard, beaucoup plus jeune qu'aujourd'hui, avec plusieurs fillettes vêtues de blanc. Ils étaient tous assis au milieu d'une prairie, sur une masse noirâtre à l'une des extrémités de laquelle se dressaient deux cornes. Ce banc sombre et informe, c'était Coronel. D'énorme taille et fort agressif avec ses compagnons

1. « Colonel ».

de troupeau, il était au contraire d'une affectueuse obéissance avec son maître et avec les personnes de la famille. Il ressemblait à ces mâtins, féroces pour les étrangers, mais qui se laissent tirer la queue et les oreilles par les enfants de la maison et qui supportent toutes leurs diableries avec des grognements de bonté. — Les fillettes étaient les filles du marquis; la bête flairait leurs petites robes, tandis qu'elles-mêmes, d'abord craintives et cramponnées aux jambes de leur père, osaient ensuite, avec la soudaine audace de l'enfance, lui gratter le mufle.

Un jour, après de longues hésitations, le marquis se décida à vendre Coronel pour le cirque de Pampelune, et il assista à la course. Ah! quand il parlait de ce qui était advenu ce jour-là, ses yeux se brouillaient!... Jamais de sa vie, il n'avait vu un taureau se présenter comme le sien. La bête était entrée fièrement dans l'arène et s'était campée au milieu, éblouie par le soleil après l'obscurité du toril, étonnée par la rumeur de ces milliers de personnes après le silence du corral... Mais, dès qu'un picardor l'eut touchée, elle emplit le cirque entier de sa magnifique fureur.

— Il n'y eut plus devant Coronel ni hommes ni chevaux ni rien!... En une seconde, il renversa toutes les haridelles, envoya en l'air les picadors. Les toreros couraient, les arènes étaient en désarroi comme si l'on y eût exécuté une ferrade[1]. Le public réclamait encore des chevaux, et Coronel attendait qu'un adversaire s'approchât, afin de le mettre à mal. La moindre provocation suffisait pour qu'il accourût, attaquant avec une noblesse et un élan qui rendaient le public fou d'admiration. Lorsqu'on sonna la mort, malgré les quatorze coups de pique et le jeu complet de banderilles qu'il avait dans l'encolure, il était aussi vaillant et aussi puissant que s'il venait de quitter le pâturage. Alors...

Toujours, à ce point de son récit, l'éleveur s'arrêtait, pour raffermir sa voix qui devenait chevrotante.

« Alors » le marquis de Moraima, qui était dans une loge, s'était trouvé tout à coup, sans savoir comment, derrière la bar-

1. *Herradero.* — Pour imprimer sur les jeunes bêtes la marque de l'éleveur, deux gardiens terrassent le veau, tandis qu'un troisième lui applique sur la cuisse droite le fer rouge qui porte la marque. Cette opération, qui se fait chaque année, donne lieu à de grandes fêtes.

rière, parmi les garçons d'arène qui couraient, et à proximité du matador qui préparait sa *muleta* avec une certaine lenteur, comme pour retarder le moment où il lui faudrait affronter un animal si redoutable. « Coronel ! » s'était écrié le marquis, en se penchant sur la barrière et en frappant les planches avec ses mains. La bête n'avait pas bougé de place ; mais, à ce cri, qui lui rappelait le pays lointain où elle ne retournerait plus, elle avait levé le front. « Coronel ! » avait de nouveau crié le marquis, tant qu'enfin elle avait tourné la tête, avait aperçu cet homme qui l'appelait de la barrière et s'était précipitée sur lui en ligne droite. Mais, à moitié chemin, elle avait interrompu son élan et s'était approchée doucement, jusqu'à toucher de ses cornes les bras tendus vers elle. Son poitrail était laqué de rouge par les filets de sang qui s'échappaient des trous percés dans le garrot ; des déchirures de la peau laissaient à découvert le muscle bleu. « Coronel ! mon enfant !... » Et le taureau, comme s'il comprenait ces manifestations d'amour, avait haussé son mufle et mouillé de sa bave les favoris de l'éleveur, tandis que ses yeux clairs, injectés de sang, paraissaient dire : « Pourquoi m'as-tu envoyé ici ?... » Sur quoi, le marquis, ne sachant plus ce qu'il faisait, avait plusieurs fois baisé les naseaux de la bête, humides encore des bouffées de rage.

« Qu'on ne le tue pas ! » avait crié une bonne âme, sur l'amphithéâtre. Et comme si ces paroles eussent exprimé le sentiment de tous les spectateurs, une explosion de voix avait retenti dans le cirque, en même temps que des milliers de mouchoirs palpitaient de tous côtés comme des ailes de colombe. « Qu'on ne le tue pas !... » A cette minute, la foule, prise d'une vague émotion, méprisait son propre plaisir, abhorrait le brillant torero et son inutile héroïsme, admirait la vaillance de la bête et reconnaissait que, parmi ces milliers d'êtres doués de raison, la noblesse et la sensibilité avaient pour représentant le pauvre animal.

— Je l'ai remmené, — concluait le marquis ému. — J'ai rendu à l'impresario ses deux mille pesetas. Je lui aurais donné toute ma fortune... Après un mois passé au pâturage, Coronel n'avait même plus de marques sur le garrot. J'aurais voulu que la généreuse bête mourût de vieillesse ; mais, en ce monde, les meilleurs n'ont pas de chance ! Un taureau sour-

nois, qui n'aurait pas osé le regarder en face, l'a traîtreusement assassiné d'un coup de corne...

D'ailleurs le marquis et ses collègues en élevage passaient rapidement de cette tendre sympathie pour les bêtes à l'orgueil qu'ils ressentaient de leur férocité. Il fallait voir le dédain avec lequel ils parlaient des ennemis des courses, de ceux qui déclament contre l'art tauromachique au nom de la protection des animaux : « Des sottises d'étrangers! Des erreurs d'ignorants qui ne voient dans le bétail que les cornes et confondent un bœuf de boucherie avec un taureau de course! Le taureau espagnol est un animal féroce, le plus valeureux qu'il y ait au monde... » Et ils rappelaient de nombreux combats entre taureaux et grands fauves, combats qui toujours avaient abouti à l'éclatant triomphe de la bête nationale...

Le marquis riait au souvenir d'un autre de ses élèves. On préparait dans un cirque le combat d'un taureau contre un lion et un tigre, et l'éleveur y avait envoyé *Barrabas*, animal vicieux qu'il était obligé de séparer des autres dans le pâturage, parce que celui-ci donnait des coups de corne à ses compagnons et en avait déjà tué plusieurs.

— Or voici ce que j'ai vu de mes yeux, — expliquait le marquis de Moraima. — Barrabas avait été enfermé dans une grande cage de fer placée au centre de l'arène. On lui lâcha d'abord le lion, et ce maudit animal, profitant de ce que le taureau n'a pas de malice, lui sauta sur la croupe et commença à s'escrimer des griffes et des dents. Barrabas bondissait, furieux, pour le décoller et le mettre à portée des cornes, là où est la défense. Finalement, dans une de ses évolutions, il réussit à lancer le lion devant lui, l'accrocha, et ensuite... Ah! messieurs, tout comme une balle au jeu de paume!... Pendant un long moment, il le fit sauter d'une corne à l'autre, le secoua comme un pantin, et, finalement, d'un air de mépris, le rejeta dans un coin où celui qu'on appelle le roi des animaux, pelotonné sur lui-même, demeura coi comme un chat qu'on vient de battre. Ensuite on lâcha le tigre, et ce second acte fut plus court que le premier. Dès que le félin parut, il fut accroché par Barrabas qui le lança en l'air et qui, après l'avoir bien fait sauter, le rejeta, comme l'autre, dans un coin. Puis Barrabas, qui était un mauvais plaisant,

se promena de long en large et vint faire ses besoins sur les deux fauves...

Ces récits provoquaient toujours, parmi les Quarante-cinq, de grands éclats de rire; et un sentiment d'orgueil patriotique se mêlait à cette joyeuse hilarité, comme si la valeur du bétail espagnol eût prouvé aussi la supériorité de la nation espagnole sur tout le reste du monde.

Cependant la famille de Gallardo était à la ferme de la Rinconada. La señora Angustias, après une existence de misère passée dans les taudis de la ville, aimait la vie rustique. Carmen aussi aimait la campagne. Son caractère de femme active la poussait à surveiller de près le travail des serviteurs, et elle savourait le plaisir de posséder de vastes propriétés. Au surplus, les enfants du sellier, ces neveux qui remplissaient autour d'elle le vide laissé par l'infécondité, avaient besoin de l'air des champs. Quant à Gallardo, en faisant partir sa femme et sa mère pour la ferme, il leur avait promis de les rejoindre bientôt; mais il retardait son arrivée sous toute sorte de prétextes, et il vivait dans sa maison de la ville sans autre compagnie que celle de son domestique Garabato. C'était une existence de célibataire, qui lui donnait toute liberté pour ses relations avec doña Sol.

Montés l'un et l'autre sur des chevaux fringants, vêtus comme le jour du *derribo de reses*, tantôt seuls, tantôt en compagnie de don Jose, dont la présence atténuait un peu le scandale de cette exhibition, ils allaient voir des taureaux dans les pâturages voisins de Séville, « essayer » des bouvillons dans les parcs du marquis. Doña Sol aimait passionnément le danger, prenait plaisir à piquer les bêtes avec la *garrocha*; et souvent, lorsqu'un animal, au lieu de fuir, se retournait contre elle et l'attaquait, Gallardo était obligé d'accourir à son aide.

D'autres fois, lorsqu'on annonçait un « encagement[1] » de taureaux pour les cirques qui, vers la fin de la période hivernale, donnaient des courses extraordinaires, ils se dirigeaient vers la gare de l'Empalme[2].

1. *Encajonamiento.*
2. A 6 kilomètres de Séville, sur la ligne de Madrid.

Doña Sol examinait curieusement ce lieu, qui est le centre d'exportation le plus important pour l'industrie taurine. Il y avait d'immenses cours contiguës à la voie ferrée ; et d'énormes caisses de bois gris, montées sur roues, avec deux portes à coulisses, s'alignaient par douzaines, attendant la bonne saison des expéditions, c'est-à-dire les courses d'été. Ces caisses avaient voyagé dans toute la Péninsule, porté dans leurs flancs des taureaux sauvages jusqu'aux villes les plus lointaines, et elles étaient revenues vides pour en prendre d'autres.

Le leurre imaginé par l'homme, l'astucieuse adresse des gens du métier, réussissaient à rendre aussi maniables qu'une marchandise quelconque ces bêtes féroces habituées à la liberté des champs.

Les taureaux à expédier en wagon arrivaient au galop, par une route large et poudreuse, entre deux treillis en fils de fer armé de pointes aiguës. Ils venaient de pâturages écartés, et, quand ils approchaient de l'Empalme, leurs conducteurs, pour les tromper mieux, leur faisaient prendre une allure furibonde.

En avant, allaient à fond de train les mayorals[1] et les bouviers, la pique à l'épaule, et derrière eux couraient les sages *cabestros*, protégeant les conducteurs de leurs cornes démesurées. Ensuite venaient les taureaux de combat, les bêtes féroces destinées à la mort, « bien enrobées[2] », c'est-à-dire entourées de bœufs domestiques qui les empêchaient de s'écarter de la route, et de robustes *vaqueros* qui, fronde en main, étaient prêts à saluer d'un infaillible coup de pierre la paire de cornes qui se séparerait du groupe.

Parvenus aux cours, les cavaliers de tête s'écartaient, restaient dehors, et tout le troupeau des taureaux, véritable avalanche de poussière, de piétinements, de mugissements et de sonnailles, se précipitait dans l'enceinte avec une irrésistible impétuosité, tandis qu'on refermait vivement les portes sur la croupe du dernier animal. Les *cabestros*, instruits par l'expérience et obéissant aux bouviers, s'étaient mis de côté, aussitôt après avoir franchi la porte, et avaient laissé passer tranquillement le tourbillon qui se ruait derrière eux. Des

1. Chefs des bouviers.
2. *Bien arropadas.*

gens à califourchon sur les murs ou juchés sur des balcons excitaient les taureaux, soit par leurs cris, soit en agitant leurs feutres. Les taureaux traversaient la première cour sans s'apercevoir qu'ils étaient prisonniers, croyant toujours courir en libre campagne; et ils ne s'arrêtaient, étonnés et inquiets, que dans la seconde cour, lorsqu'ils apercevaient en face d'eux la muraille et que, se retournant, ils trouvaient derrière eux la porte close.

Alors commençait l' « encagement ». Un par un, les taureaux étaient dirigés, au moyen d'étoffes flottantes, de cris et de coups de *garrocha*, jusqu'à un couloir au milieu duquel était placée la caisse de transport, avec ses deux portes levées. Cette caisse était comme un petit tunnel à travers lequel on apercevait l'espace libre, une autre cour, un sol couvert d'herbe et des *cabestros* qui paissaient tranquillement. Cette vision du pâturage regretté attirait le taureau : il s'engageait lentement dans le couloir, comme flairant un danger; il hésitait à poser les pieds sur la rampe de bois qui, par sa pente douce, corrigeait la hauteur de la caisse montée sur roues; il se méfiait de ce petit tunnel où il était obligé de passer; mais il sentait sa croupe houspillée continuellement par les coups qu'on lui envoyait des balcons et qui le forçaient d'avancer; il voyait deux files de gens penchés sur les balustrades, qui l'excitaient par leurs sifflets et par leurs battements de mains. Du toit de la caisse, sur lequel se cachaient les charpentiers chargés de faire retomber les portes, un drapeau rouge pendait, ondulant dans le rectangle lumineux dont cette ouverture formait le cadre. Les harcèlements, les cris, ce linge écarlate qui lui dansait devant les yeux et qui semblait le défier, la vue de ces paisibles compagnons qui paissaient de l'autre côté de l'inquiétant passage, finissaient par le décider. Il prenait sa course pour franchir le petit tunnel, faisait trembler sous son poids la rampe de planches; mais, à peine était-il entré dans la caisse, la porte de devant retombait, et, avant qu'il pût reculer, celle de derrière retombait aussi. Les fortes ferrures des verrous grinçaient, et l'animal se trouvait enveloppé d'obscurité et de silence, captif dans cette étroite cellule où il ne lui était possible de se coucher que sur ses pattes. Par une trappe du toit tombaient sur lui des brassées

de fourrage ; les hommes de peine poussaient sur ses petites roues le cachot ambulant, et l'emmenaient au chemin de fer. Puis une autre caisse était disposée dans le couloir et la trompeuse opération recommençait, jusqu'à ce que toutes les bêtes fussent emballées pour le voyage.

Doña Sol, avec sa violente passion de « couleur locale », admirait ces procédés de la grande industrie nationale et se plaisait à imiter les mayorals et les *vaqueros*. Elle aimait la vie au grand air ; dans son âme fermentait ce goût de la vie pastorale que nous portons tous en nous comme un héritage de lointains ancêtres, du temps où l'homme, ne sachant pas encore tirer parti des entrailles de la terre, vivait des troupeaux qu'il avait réunis et se nourrissait de leurs dépouilles. Être pâtre, pâtre d'un bétail sauvage, c'était pour doña Sol la plus intéressante et la plus héroïque des professions.

Cela ne laissait pas d'étonner un peu Gallardo, qui commençait à se dégriser de sa première ivresse et qui se demandait parfois si toutes les dames de l'aristocratie ressemblaient à doña Sol. Il ne comprenait rien aux caprices de cette femme, aux inégalités de son humeur. Il n'osait pas la tutoyer : jamais elle ne l'avait invité à cette familiarité ; et, un jour que, d'une voix incertaine, il s'était permis de le faire, il avait vu dans les yeux d'or une telle expression de surprise qu'il en avait rougi de honte et qu'il ne s'était plus risqué à lui parler ainsi. Elle, au contraire, elle le tutoyait, comme faisaient tous les grands seigneurs amis du torero ; mais elle ne le tutoyait qu'en tête-à-tête et verbalement : lorsqu'elle avait à lui écrire un mot pour l'avertir qu'elle sortirait et qu'il ne devait pas venir la voir, elle lui disait « vous » et n'employait que les expressions froidement polies dont on se sert avec un protégé de la classe inférieure.

— Voyez-vous cette *gachi*! marmottait Gallardo, vexé. C'est à croire qu'elle n'a jamais vécu qu'avec des fripouilles qui montraient ses lettres à tout le monde... Est-ce qu'elle a peur de moi? S'imagine-t-elle qu'un matador ne peut être un galant homme?

Outre ce froissement d'amour-propre, il avait une raison plus positive d'être de mauvaise humeur et de s'attrister. Maintenant, lorsqu'il se présentait chez la dame, il n'était

pas rare qu'un de ces grands laquais habillés comme des princes lui barrât le chemin en disant d'un ton glacial : « Madame n'est pas chez elle. Madame est sortie. » Or l'espada devinait que c'était un mensonge, sentait pour ainsi dire la présence de doña Sol dans la pièce voisine, de l'autre côté de la portière. Sûrement elle était déjà fatiguée de lui, et c'était pour cela que, tout à coup, à l'heure de la visite habituelle, elle donnait ordre à ses domestiques de ne pas le recevoir.

— La flamme est éteinte! — soupirait le matador en se retirant. — Je ne reviendrai plus. Décidément cette *gachi* ne s'amuse pas avec moi...

Pour les fêtes de la semaine sainte, la famille de Gallardo retourna en ville. L'espada devait prendre part aux courses de Pâques. Souvent, de Madrid ou d'ailleurs, au sortir du cirque, il avait télégraphié à doña Sol, comme à Carmen : « Rien de nouveau ». Mais c'était la première fois qu'il tuerait en présence de la grande dame, depuis qu'il la connaissait, et cette circonstance le rendait inquiet, le faisait douter de lui-même. D'ailleurs il ne combattait jamais à Séville sans un peu d'émotion. Sur toute autre « place » de l'Espagne, il acceptait la possibilité d'un insuccès, parce qu'il ne reparaîtrait pas de sitôt dans cette ville-là; mais au pays natal, là où étaient ses plus grands ennemis!...

— On va voir si tu te distingues, — lui disait son fondé de pouvoir. — Songe à ceux qui te regarderont. Il faut que tu restes le premier homme du monde!

Le samedi de *Gloria*[1], on fit, à une heure avancée de la nuit, l'*encierro*[2] du bétail destiné à la course, et doña Sol voulut assister comme « piquier »[3] à cette opération qui avait le charme de s'effectuer dans les ténèbres. Il s'agissait de conduire les taureaux depuis le pâturage de la Tablada jusqu'aux corrals du cirque. Gallardo, malgré le désir qu'il avait d'accompagner sa maîtresse, la laissa partir seule : Don Jose avait

1. Le samedi saint. — Ce jour-là, dans la cathédrale de Séville, on découvre le maître-autel au chant de *Gloria*, en déchirant le voile noir qui l'enveloppe.

2. Conduite et enfermement des taureaux de combat au toril du cirque.

3. *Piquero*, — gardien de taureaux armé d'une pique.

formellement mis son veto à ce désir, parce que le matador devait se reposer pour être frais et vigoureux le lendemain.

A minuit, le chemin qui mène du pâturage au cirque était animé comme un champ de foire. Dans les villas, les fenêtres éclairées faisaient voir des ombres, qui dansaient enlacées, à la musique des pianos. Dans les auberges, les portes rouges projetaient un carré de lumière sur le sol obscur; à l'intérieur, résonnaient des exclamations, des rires, des accords de guitares, des tintements de verres; et l'on devinait que le vin coulait en abondance.

Vers une heure du matin, un cavalier parut, s'avançant au petit trot sur la route. C'était « l'avertisseur », — un rude bouvier qui faisait halte devant les auberges et devant les villas éclairées, notifiant que le troupeau passerait dans un quart d'heure et qu'il fallait éteindre les lumières et ne faire aucun bruit. — Cet avis, donné au nom de la fête nationale, était obéi plus promptement qu'un ordre de l'autorité. Toutes les maisons, devenues obscures, confondaient leur blancheur avec la sombre masse des arbres; les gens se groupaient sans souffler mot, dissimulés derrière les grilles, derrière les palissades et les treillages, muets comme lorsqu'on s'attend à quelque chose d'extraordinaire. Dans les promenades voisines du fleuve, les becs de gaz s'éteignaient un à un, à mesure que les cris du bouvier y annonçaient l'*encierro*.

Maintenant tout était silencieux. En haut, sur les cimes des arbres, les étoiles scintillaient; en bas, à ras de terre, l'oreille saisissait une faible agitation, une sorte de fourmillement léger, comme d'une multitude d'insectes qui auraient grouillé dans l'ombre. L'attente paraissait longue aux spectateurs invisibles.

Enfin on entendit au loin un tintement grave de sonnailles; et ce tintement grandit très vite, devint un fracas auquel se mêlait un galop confus qui faisait trembler le sol. D'abord passèrent quelques cavaliers qui, dans l'obscurité, semblaient gigantesques, et filaient à toute bride, la lance basse. C'étaient des bouviers. Ensuite un groupe de « garrochistes » amateurs, parmi lesquels galopait doña Sol, toute palpitante de cette folle chevauchée dans les ténèbres, de cette chevauchée où un faux pas de la monture sur la

route, c'était la mort certaine par écrasement, sous les durs sabots du troupeau sauvage qui accourait par derrière, à une allure enragée. Puis il y eut comme une rafale de sonnailles furieuses, qui souleva des nuages de poussière, et les taureaux passèrent comme un cauchemar, monstres nocturnes, lourds et agiles en même temps, énormes masses de chair frissonnante, soufflant avec des mugissements horribles, donnant des coups de corne dans l'ombre, tout à la fois effrayés et irrités par les cris des gardiens qui les suivaient à pied et par le galop des cavaliers qui fermaient la marche et les harcelaient de leurs piques.

Le passage de ce tourbillon pesant et bruyant ne dura qu'une minute. Il n'y avait plus rien à voir. La foule, satisfaite de ce spectacle rapide, sortait de ses cachettes, et de nombreux enthousiastes s'élançaient à la suite du troupeau, avec l'espérance d'arriver à temps pour le voir entrer dans les corrals.

Parvenus à la « place », les cavaliers se jetèrent de côté, pour laisser l'entrée libre aux bêtes; et celles-ci, grâce à l'élan de leur course et à l'habitude de suivre les *cabestros*, entrèrent dans la « manche[1] », couloir formé de palissades, qui les conduisait aux *corrals*.

Les « garrochistes » amateurs se félicitèrent du succès de l'opération : pas un seul taureau ne s'était écarté, n'avait donné à faire aux piquiers et aux péons. C'étaient des bêtes de bonne race, les meilleures des troupeaux du marquis. Le lendemain, si les matadors soutenaient l'honneur de leur art, on assisterait à des merveilles. Cavaliers et piétons se retirèrent avec l'agréable perspective d'un spectacle de choix, et les alentours du cirque demeurèrent absolument déserts, tandis que les taureaux, tranquilles dans les corrals, commençaient leur dernier sommeil.

Le matin suivant, Gallardo se leva de bonne heure. Tourmenté par une inquiétude qui peuplait ses nuits de cauchemars, il avait mal dormi. Ah! pourquoi lui demandait-on de combattre à Séville? Ailleurs, il vivait en célibataire, dans une chambre d'hôtel où il oubliait momentanément sa famille,

1. *Manga.*

parce que cette chambre « ne lui disait rien », ne contenait rien qui lui fût cher. Mais revêtir le costume de combat dans sa propre chambre à coucher, où ses yeux rencontraient partout des objets qui lui rappelaient Carmen, aller vers le danger en sortant de cette maison qu'il avait fait construire et qui abritait ce qu'il possédait de plus précieux, cela le déconcertait, le rendait perplexe comme si c'eût été la première fois qu'il avait à tuer un taureau. Et combien il lui était pénible de partir, lorsque, ayant endossé, avec l'aide de Garabato, le costume de gala, il descendait dans le patio taciturne! Ses jeunes neveux s'approchaient de lui, intimidés par les splendides ornements de ce costume qu'ils touchaient avec une admiration respectueuse, sans oser parler; sa moustachue de sœur l'embrassait avec une mine effarée, comme s'il allait mourir; sa mère se cachait dans quelque pièce obscure, ne voulait pas le voir, était malade d'appréhension. Carmen, elle, montrait plus de courage; mais pourtant elle était pâle, serrait les lèvres, battait nerveusement des cils, pour paraître sereine; et, dès qu'il était sorti dans le vestibule, elle portait son mouchoir à ses yeux, le corps secoué par les soupirs et par les sanglots, tandis que sa belle-sœur et d'autres femmes s'empressaient autour d'elle et la soutenaient pour l'empêcher de tomber.

— Dieu me damne! — disait Gallardo. — Je ne combattrais pas pour tout l'or du monde au cirque de Séville, si ce n'était que je veux faire plaisir à mes compatriotes, et aussi empêcher mes impudents détracteurs de prétendre que j'ai peur du public de mon pays!

Donc, ce jour-là, Gallardo se leva de bonne heure, erra de droite et de gauche dans la maison, une cigarette aux lèvres, en s'étirant pour vérifier si ses bras robustes avaient conservé leur agilité. Il prit à la cuisine un verre de « cazalla », y aperçut la señora Angustias, toujours diligente en dépit des années et de l'embonpoint, qui s'agitait autour des fourneaux, surveillait les servantes avec une diligence maternelle, disposait tout pour la bonne administration de la maison. Puis il sortit dans le patio, frais et lumineux. Les oiseaux gazouillaient dans la paix du matin, sautillaient dans leurs cages dorées. Un flot de soleil descendait sur les dalles de marbre, saupoudrait d'or les plantes vertes qui entouraient la fontaine, la

vasque où les petites bouches rondes des poissons soufflaient des bulles dans l'eau.

Là, l'espada vit, agenouillée par terre, une femme vêtue de noir, qui avait un seau à côté d'elle et qui frottait les dalles avec un linge mouillé dont la caresse ravivait les couleurs du marbre. Cette femme leva la tête :

— Bonjour, *señó* Juan! — dit-elle avec l'affectueuse familiarité qu'inspirent toujours les héros populaires.

Et elle arrêta sur lui le regard admiratif de son œil unique. L'autre œil disparaissait sous un réseau de rides qui venaient se concentrer dans l'orbite noire et creuse. Mais Juan, au lieu de répondre, s'en fut brusquement à la cuisine et interpella la señora Angustias :

— Mère, qui est donc cette femme, cette borgnesse rousse, occupée à laver le patio?

— Qui veux-tu que ce soit, mon enfant? C'est une honnête femme. Notre laveuse est tombée malade, et, comme celle-ci est indigente et chargée d'enfants, je l'ai fait venir pour remplacer l'autre.

Mais le torero continuait à s'inquiéter, et ses regards exprimaient le trouble et la crainte. « Malédiction! une course à Séville, et la première personne avec laquelle il se trouvait nez à nez, c'était une borgnesse!... Ces choses-là n'arrivaient qu'à lui! Une pareille rencontre était du plus fâcheux augure! Est-ce qu'on souhaitait sa mort? »

Et la pauvre maman, atterrée par les funèbres pronostics et par la violence de cette mauvaise humeur, essayait de se disculper « : Comment aurait-elle pu songer à cela? Cette pauvre femme avait besoin de gagner vingt sous pour sa marmaille. Il fallait avoir bon cœur et rendre grâce à Dieu, qui s'était souvenu d'eux et les avait délivrés d'une semblable misère... » Alors, au souvenir de l'ancienne pénurie et des longues privations, Gallardo se sentit indulgent pour son excellente mère et se tranquillisa un peu : « Bon, bon! la borgnesse pouvait rester, et il arriverait ce que Dieu voudrait!... »

Le matador traversa de nouveau le patio, tournant presque les épaules pour ne pas voir cette femme qui portait malchance et il alla se réfugier dans son cabinet, contigu au vestibule.

Les murs de ce cabinet, blancs, revêtus de faïences mauresques jusqu'à hauteur d'homme, étaient ornés d'affiches de courses imprimées sur soies de diverses couleurs. Des diplômes de sociétés de bienfaisance, tirant l'œil par leurs titres pompeux, rappelaient des courses où Gallardo avait « tauré » gratuitement pour les pauvres. D'innombrables portraits du « maître », debout, assis, déployant la cape ou se préparant à tuer, attestaient le soin avec lequel les journaux reproduisaient la physionomie et les diverses attitudes du grand homme. On voyait, au-dessus de la porte, un portrait de Carmen, où la mantille blanche faisait ressortir davantage encore les yeux noirs, la chevelure noire piquée d'œillets pourpres. En face, au-dessus du fauteuil placé près du bureau, il y avait, semblant présider à la belle ordonnance de la pièce, une énorme tête de taureau noir aux yeux de verre, aux narines brillantes de vernis, avec une tache de poils blancs sur le front, avec d'énormes cornes, fines à l'extrétrémité, claires comme de l'ivoire à la base, mais se fonçant graduellement jusqu'à devenir noires comme de l'encre vers la pointe. — Lorsque Potaje, le picador, contemplait les terribles armes de cette bête, il ne manquait pas de lâcher quelque image poétique de sa façon : « Des cornes si grandes et si écartées, disait-il, qu'un merle pouvait chanter à la pointe de l'une sans qu'on l'entendît à la pointe de l'autre... »

Gallardo s'assit près de la table élégante, chargée de bronzes, où il n'y avait d'incorrect qu'une couche de poussière datant de plusieurs jours. Ce bureau, de vastes dimensions, décoré de deux chevaux en métal, avait son encrier vide. Les riches porte-plumes, surmontés de têtes de chien, n'avaient pas de plumes. Jamais le grand homme n'avait besoin d'écrire : Don José lui apportait les contrats d'engagement et autres papiers professionnels tout préparés, au cercle de la *calle de las Sierpes*, et le matador y apposait sa signature lente et compliquée, séance tenante, sur une petite table.

A gauche était la bibliothèque, grande armoire de chêne aux portes vitrées, toujours closes, à travers lesquelles on voyait d'imposantes rangées de volumes, respectables par leur format et par le brillant de leur reliure. Lorsque Don Jose avait commencé à intituler son matador « le torero de l'aristo-

cratie », Gallardo avait conçu la nécessité de mériter ce titre en s'instruisant, pour que ses puissants amis n'eussent pas à rire de son ignorance, comme cela leur arrivait au sujet d'autres toreros. Aussi était-il entré, un jour, dans une librairie et avait-il commandé, d'un ton résolu :

— Vous m'enverrez pour cinq mille pesetas de livres.

Et, comme le libraire, perplexe, semblait ne pas bien comprendre :

— Oui, des livres, pour cinq mille pesetas, entendez-vous? avait énergiquement répété Gallardo. Des livres du plus grand format; et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais qu'ils fussent dorés.

Gallardo était content de l'aspect de sa bibliothèque. Lorsqu'on parlait, au cercle, de quelque chose qu'il ne saisissait pas nettement, il souriait d'un air entendu et il se disait : « Cela doit être dans l'un des livres que j'ai à la maison. »

Une après-midi de pluie, comme il se sentait un peu indisposé et ne savait quoi faire, il avait ouvert sa bibliothèque et il en avait tiré avec respect l'un des plus gros volumes. Mais, dès les premières lignes, il avait renoncé à la lecture et s'était mis à tourner les feuillets, comme un enfant qui s'amuse à regarder les images. Des lions, des éléphants, des chevaux à la crinière ébouriffée et aux yeux de feu, des ânes zébrés de raies multicolores, aussi régulières que si on les eût tracées au compas... « Pouah! la sale bête! » Ses yeux venaient de rencontrer les anneaux peinturlurés d'un serpent. Un animal de si mauvais augure! Le torero ferma instinctivement le médius et l'annulaire de sa main droite, allongea l'index et le petit doigt en forme de cornes, pour conjurer le sort; puis, tout tremblant, il replaça le livre sur le rayon, en murmurant deux ou trois fois le mot : « lézard, lézard », afin de dissiper l'impression de cette fâcheuse rencontre. Et jamais plus il n'entreprit d'autre exploration dans le domaine de la science...

Ce matin-là, le séjour qu'il fit dans son cabinet ne servit qu'à augmenter ses inquiétudes. Sans savoir pourquoi, il s'était mis à contempler la tête du taureau, et le souvenir le plus pénible de sa vie professionnelle s'était représenté à sa mémoire. Quelle suée il lui avait donnée, ce *bicho*-là, au cirque de Saragosse! Intelligent comme un homme, immobile, avec des

yeux d'une malice diabolique, le taureau attendait que le matador approchât, et, sans se laisser tromper par le « chiffon » rouge, visait toujours au corps. Les estocades, écartées par les coups de tête, se perdaient en l'air, sans réussir à jamais atteindre le but. Le public s'impatientait, sifflait, insultait le matador. Celui-ci suivait les évolutions du taureau d'un côté à l'autre des arènes, persuadé que, s'il se risquait à l'attaquer directement, c'était lui-même qui trépasserait. Enfin, trempé de sueur et fourbu, il avait profité d'une occasion pour en finir par une estocade basse [1], portée traîtreusement dans le cou, au grand scandale de la foule, qui lui avait jeté des bouteilles et des oranges. — Un souvenir dont il rougissait et qui, réveillé malencontreusement à cette heure-là, lui sembla d'aussi mauvais augure que la rencontre de la borgnesse et du serpent.

Il mangea seul et peu, comme il faisait toujours quand il devait combattre dans l'après-midi.

Lorsqu'il fut temps de s'habiller, les femmes disparurent. Ah! comme elles haïssaient ce costume splendide, gardé précieusement dans des enveloppes de toiles, luxueux appareil avec lequel avait été fabriqué le bien-être de la famille! Gallardo ne manquait jamais d'être déconcerté et troublé par cette fuite, dont il devinait trop aisément la cause, quoiqu'elles affectassent un air calme.

— Ne dirait-on pas qu'on va me conduire au supplice? Tranquillisez-vous donc! Il n'arrivera rien...

Les après-midi où l'espada « taurait » à Séville étaient pour les siens les plus angoissantes. Lorsque Gallardo combattait au loin, sur d'autres arènes, il fallait bien se résigner à attendre patiemment le télégramme du soir. Mais ici le péril était voisin, et il fallait absolument avoir des nouvelles de quart d'heure en quart d'heure. Aussi le sellier, vêtu en bourgeois, — complet de flanelle claire et soyeux chapeau de feutre, — s'offrait-il aux femmes pour les tenir au courant de ce qui se passerait dans l'arène, encore qu'il fût exaspéré de l'impolitesse de son beau-frère qui ne lui avait pas même

1. *Golletazo*, — estocade portée de façon à atteindre les poumons, ce qui fait que la bête vomit du sang. — C'est un coup répugnant et peu honorable pour le matador.

offert une place dans la voiture de la quadrille pour aller au cirque : à chaque taureau que tuerait Juan, il leur enverrait un gamin pour les renseigner.

Cette course fut pour Gallardo un éclatant succès. Lorsqu'il entra dans l''arène et qu'il entendit les applaudissements de la foule, il lui sembla qu'il venait de grandir.

Il connaissait bien le terrain sur lequel il marchait, se sentait là comme chez lui. Le sol des arènes n'était pas sans exercer quelque influence sur son esprit superstitieux. Le matador se rappelait les vastes cirques de Valence et de Barcelone, au sable blanchâtre, les cirques du Nord, au sable foncé, le grand cirque de Madrid, au sable rouge. Quant à l'arène de Séville, elle ne ressemblait à aucune des autres : le sable, tiré du Guadalquivir, y était d'un jaune vif, comme de l'ocre pulvérisée. Lorsque les chevaux éventrés répandaient leur sang sur ce sable, telle une cruche brisée tout à coup, Gallardo pensait aux couleurs du drapeau national, à ces mêmes couleurs qui flottaient sur le pourtour de l'édifice.

En raison de l'inquiétude nerveuse où le mettaient les courses, l'imagination de Gallardo se laissait influencer aussi par les diverses architectures des cirques. La plupart étaient de construction assez récente : les uns de style roman, les autres de style mauresque, ils avaient la banalité de ces églises neuves où tout paraît vide et froid. Au contraire la « place » de Séville était comme une cathédrale pleine de souvenirs, vivifiée par le contact de plusieurs générations. Son entrée monumentale datait du siècle où les hommes portaient la perruque blanche; son *redondel* était animé par le souvenir de tant de héros qui en avaient foulé le sol. C'était là que l'on avait admiré les glorieux inventeurs des passes difficiles, les maîtres par qui l'art avait réalisé tant de progrès, les solides champions de l'école de Ronda, au jeu correct et posé, les sveltes et allègres *diestros* de l'école sévillane, dont les tours d'adresse et la mobilité prodigieuse ravissaient le public. Et c'était là que, lui aussi, cet après-midi, enivré par les applaudissements, par le soleil, par la rumeur de la foule et par la vue d'une mantille blanche et d'un corsage bleu qui se pencheraient sur la balustrade d'une loge, il allait montrer à son peuple de quelles audaces il était capable.

Le fait est qu'il se surpassa. Jamais ses partisans ne l'avaient vu si beau. A chacune de ses prouesses, son fondé de pouvoir, debout, criait à d'invisibles ennemis :

— Osez donc lui reprocher quelque chose!... Le premier homme du monde!

Au second taureau que Gallardo devait tuer, le Nacional, sur son ordre, amena la bête, par d'habiles passes de cape, au pied de la loge où l'on voyait le corsage bleu et la mantille blanche : — c'était doña Sol, en compagnie du marquis et de ses deux filles.

Gallardo s'approcha de la barrière, tenant l'épée et la *muleta* dans une main, suivi par les regards de la foule, et, lorsqu'il fut devant la loge, il s'arrêta, ôta sa *montera* et offrit son taureau en hommage à la nièce du marquis. Beaucoup de gens souriaient avec une expression malicieuse.

Après le *brindis*, il fit un demi-tour, jeta sa *montera* par-dessus son épaule, — et il attendit l'animal, que lui amenaient les péons.

Dans un espace tout petit, en réussissant à empêcher que la bête ne s'éloignât de ce terrain, le matador accomplit sa tâche. Il voulait tuer sous les yeux de doña Sol, il voulait qu'elle le vît de près au moment où il défiait le péril. Chacune de ses passes de *muleta* provoquait des acclamations d'enthousiasme et des cris d'inquiétude. Les cornes frôlaient sa poitrine : il semblait impossible que, sous les rudes attaques du taureau, le sang ne jaillît pas. Tout à coup le matador « se carra[1] », l'épée en avant; et, si vite que le public n'eut pas même le temps d'exprimer son opinion par des cris et des conseils, il fondit sur le taureau.

Pendant quelques secondes, ce fut un corps-à-corps entre l'homme et l'animal. Puis, quand Gallardo se dégagea, on vit le taureau courir d'un pas incertain, et mugir, la langue pendante, portant la poignée rouge de l'estoc à peine visible au haut de son cou ensanglanté. Un instant après, la bête tomba; et le public, subitement dressé comme par le déclic d'un puissant ressort, éclata en applaudissements et en

1. *Cuadrarse*, — s'arrêter les pieds en équerre. — Se dit du torero qui, se trouvant en face de l'animal, se met de profil vers le cou du taureau, de manière à éviter ses coups de tête.

ovations frénétiques. Non, il n'y avait pas au monde un brave comme Gallardo! Jamais, jamais ce garçon-là n'avait eu peur!...

L'espada alla saluer devant la loge avec l'estoc et la *muleta*, les bras ouverts, tandis que doña Sol, gantée de blanc, battait fiévreusement des mains.

Et un petit objet dévala de spectateur en spectateur depuis la loge jusqu'à la barrière. C'était un mouchoir de dame, celui qu'elle avait tenu à la main, un tout petit carré de batiste parfumée et garnie de dentelles, passé dans une bague de diamants qu'elle offrait au matador pour le remercier de son *brindis*. Derechef, à l'occasion de ce cadeau, les applaudissements éclatèrent; et l'attention du public, qui jusqu'alors s'était fixée sur le torero, se porta sur doña Sol, dont on célébra la beauté par de grandes clameurs, avec la familiarité de la galanterie andalouse.

Puis un petit triangle velu et encore chaud monta de main en main depuis la barrière jusqu'à la loge : — c'était une oreille du taureau, que le matador offrait à la dame en souvenir de la bête tuée pour elle.

VICENTE BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LETTRES DE GEORGE SAND

A

EUGÈNE FROMENTIN[1]

Le 17 juin, en route pour revenir à Paris, Fromentin écrit de Châteauroux une lettre attendrie à George Sand. Ce séjour à Nohant l'a rendu bien heureux. Il se sent presque un familier du foyer. « Je n'étais guère dans mon assiette en me séparant de vous. Quoique le père ou le mari rentre chez lui, il n'est pas possible que l'ami qui vous a quittée tout à l'heure soit bien gai. Permettez-moi, chère madame, de vous embrasser encore comme tout à l'heure, aussi respectueusement, aussi tendrement que je vous aime... » Elle répond aussitôt :

Nohant, 18 juin 1862.

Bon et cher ami, comme c'est aimable à vous de nous avoir écrit de Châteauroux! Nous sommes restés tout tristes de votre départ et voilà que vous nous manquez comme si nous avions passé dix ans ensemble. Il y a des amitiés que le cœur n'a pas choisies, mais que les circonstances et les habitudes consacrent; ce ne sont pas toujours les meilleures, et elles imposent souvent plus de devoirs qu'elles n'apportent de jouissances. Il y en a d'autres qui viennent tard dans la vie, et qui prennent tout de suite la place qu'elles doivent prendre parce qu'elles sont toutes de choix et de convenance réciproque.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

Il faut donc les pousser vite à leur état normal pour réparer le temps perdu, comme disait Montaigne en parlant de la Boétie. Et c'est pour cela qu'il faut nous revenir bientôt et longtemps, aussi longtemps que vous le permettra la nécessité d'être sur la *brèche* de la peinture. Le voyage est peu de chose, le moindre séjour en fait même une petite économie de temps, du moment qu'on peut travailler, et vous savez que chez nous tout est organisé pour cela. Et pour que ce fût complet, il faudrait que votre femme n'eût pas peur de nous et se sentît bien libre avec ses enfants, dans une grande maison et un grand jardin, sans se croire obligée à rien autre chose qu'à s'occuper d'eux et de vous, car vous aimez votre femme. J'ai vu cela au plaisir naïf et bon avec lequel vous lui achetiez ce joli chiffon. Si vous l'aimez, c'est qu'elle est charmante. Si elle ne le paraît pas tout de suite, c'est qu'elle est timide, mais la timidité est une grâce pour qui sait comprendre ce qu'elle contient de modestie et de douceur. Ne me dites pas non, laissez-moi espérer qu'elle s'apprivoisera et qu'elle-même, un jour, vous dira : « Allons donc passer une saison à Nohant[1]. »

C'est un endroit simple et médiocre par lui-même, mais où beaucoup de souffrances et d'inquiétudes se sont amorties et où, en dépit de tout, il s'est consommé beaucoup de bonheur intime, grâce à je ne sais quelle influence de l'air ou du lieu. Je n'ai plus beaucoup d'années à vivre et vous ferez mieux qu'une gracieuseté, vous ferez une bonne action en mêlant un peu le courant encore plein et actif de votre vie au courant plus ralenti de la mienne et en mettant chez nous l'empreinte ineffaçable d'une belle, bonne et forte individualité. Tout cela se retrouvera un jour dans une autre vie, où l'on n'aura plus à se chercher, à s'attendre et à risquer de ne pas se rencontrer.

Pensez-y sérieusement. Dites-vous qu'il y a, dans un coin peu éloigné, quelques êtres associés par une affection complète les uns aux autres et qui tous vous apprécient, vous aiment et vous comprennent. Cela ne se trouve pas partout et il ne faut pas qu'une discrétion mal entendue nous prive, vous et nous,

1. Madame Fromentin était très fière du témoignage que George Sand rendait à son mari, et professait pour elle une vive admiration, mais elle s'effarouchait un peu de la liberté d'allures qu'elle supposait aux familiers de Nohant. Elle resta donc sur la réserve.

de tout ce qu'il y a de bon et de sain dans la confiance et les sympathies partagées absolument.

Manceau va vous écrire de son côté. Je n'ai pas besoin de vous dire : « Aimez-le », vous le connaissez à présent, et ce qu'il est pendant huit jours, il l'est toute sa vie. Maurice vous serre bien affectueusement les mains. Le moins démonstratif, il n'est pas le moins solide. Ma Lina chérie, mon jeune soleil, vous apprécie aussi et vous salue de toute sa grâce, et l'excellent petit Francis est tout fier et tout heureux de votre appel [1]. Quant à la grande Marie [2], un être d'une grande valeur, je vous assure, sous sa cornette de paysanne, elle vous remercie vivement de votre bon souvenir.

Je ne vous dis donc pas adieu, mais au revoir, et, bon gré, mal gré, j'adresse à votre compagne tous mes sentiments de sympathie et tous mes vœux de bonheur.

G. SAND

Le même jour, en effet, Manceau écrit, de son côté, à Fromentin que la lettre de Châteauroux a fait à George Sand le plus touchant plaisir. La chambre de Fromentin à Nohant est occupée par un jeune comédien, un envoyé du Vaudeville, Frédéric Febvre, qui vient demander à madame Sand l'autorisation de jouer *le Drac*. Ce sera, dit Manceau, « un immense four [3] ».

La lettre de George Sand a remué jusqu'au fond du cœur monsieur et madame Fromentin. L'artiste y répond, le 29 juin, qu'il a le plus vif désir de retourner à Nohant et d'y emmener sa femme. Il y a là pour lui un petit monde unique, qui lui tient au cœur par toutes sortes de liens. Il a rempli auprès de l'éditeur Hetzel une mission dont madame Sand l'avait chargé au sujet de son roman *Flavie*, édité en 1860 avec quelques fautes d'impression. Il a vu aussi Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, dont le rêve est depuis longtemps de mettre à la scène *la Mare au Diable* : les types lui en paraissent « scéniques », les situations « dramatiques et musicales », le cadre « riche et charmant ». Perrin lira aussi *le Drac*, dont Massé pourrait, pense-il, composer la musique.

En même temps qu'à George Sand, Fromentin écrivait à son fils

1. Le jeune Francis Laur séjournait chez George Sand et Eugène Fromentin avait offert de lui faire visiter Paris.

2. Fille de campagne au service de George Sand. — Elle jouait fort bien la comédie sur le petit théâtre de Nohant.

3. La pièce ne fut représentée qu'en 1864, sans grand succès.

Maurice : « J'ai cru faire, en allant vous voir, un pèlerinage en un lieu infiniment vénéré; et j'en rapporte, je crois, des amitiés auxquelles je n'osais prétendre. »

C'est pendant ce séjour à Nohant, au mois de juin 1862, qu'Eugène Fromentin projeta d'écrire, sous forme de lettres à George Sand, une étude sur le paysage dans le roman. Ce projet ne fut jamais réalisé.

Le 7 juillet, Fromentin écrit de nouveau à Maurice. « Il y a en moi, comme en vous, deux hommes que j'ai bien de la peine à mettre d'accord. Et le barbouilleur n'est pas le plus heureux, ni le moins morose. »

***

Quatre mois s'écoulent, et c'est George Sand qui relance amicalement Fromentin :

6 novembre 1862.

Où êtes-vous, cher ami, et que devenez-vous? Nous voici en novembre, et vous nous avez promis quelques jours de vos vacances. Trouvez donc une quinzaine à arracher à vos occupations : nous en serons tous si heureux! Nous jouons la comédie tous les quinze jours. On en prépare une *pour vers* le 20 ou 25 de ce mois. Voyons! si vous nous aimez un peu, venez vivre un peu avec des gens qui vous aiment beaucoup, que vous avez tous charmés et qui parlent de vous tous les jours. Répondez un peu et donnez-nous de l'espérance. Amenez femme et enfant. Vous savez qu'il y a une chambre-dortoir pour une famille et que nous voulons la vôtre.

G. SAND

Si vous rencontrez M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique, recommandez-lui ce brave Joseph Tournade, acteur et chanteur, que vous avez vu jouer sur le théâtre de La Châtre, cet été. Il a écrit pour lui demander un emploi. Un mot de vous le servirait bien.

Le 9 novembre, réponse de Fromentin : il est encore à La Rochelle, retenu par une foule de petits liens qui ne lui permettent pas de retourner à Nohant. « J'ai sur ma table une lettre que je vous écrivais il y a trois semaines pour vous parler de mon *Dominique*, et pour

vous dire, chose à peine avouable, que je n'ai pu y faire les changements convenus. Après je ne sais combien de luttes, d'efforts inutiles et de gémissements, j'ai pris le parti de l'envoyer à l'imprimerie tel quel, ou à peu près. Vous l'offrir dans cet état me paraissait absurde après ce que vous m'aviez conseillé et ce que j'avais promis... Mes épreuves ne me sont pas encore revenues... Il me reste donc encore un petit espoir, mais bien faible, car ce méchant livre, sorti de moi depuis trop longtemps, ne m'inspire aujourd'hui qu'un grand dégoût. » Fromentin prend des notes sur l'île de Ré, pour un travail destiné à la *Revue des Deux Mondes*[1]. Il lit avec ravissement le roman de George Sand, *Antonia*, publié l'année précédente.

Vers la fin de novembre, Fromentin fait un nouveau séjour à Nohant. A peine est-il de retour à Paris, Manceau lui signale la publication de *Plutus* dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est un ouvrage que « madame Sand a fait en se reposant; collaborateurs Aristophane, Lucien, G. Sand; moi, je mettrais, — dit le bon Manceau : — G. Sand, Lucien, Aristophane! »

Le 9 janvier 1863, Eugène Fromentin écrit à George Sand pour lui envoyer tardivement ses vœux de nouvel an. Il a été malade, et, avec lui, sa femme et sa fille. Il a lu *Plutus*, qu'il trouve exquis. « Cette modeste imitation de l'antique est bien ce qu'il y a de plus original et de plus *vous*. Quelle allure! quel style! quel caractère et que d'émotion et de vie dans la simplicité de ces lignes anciennes! Il y a tels mots de Bactis, telles entrées de votre belle et adorable Pauvreté, qui m'ont ému jusqu'aux larmes. Par le temps où nous sommes, si malsain, si mesquin, si troublé, si plein de petites disputes autour de chétifs intérêts et de vilaines ambitions en vue des plus tristes objets, on dirait une leçon tombée du ciel... Je ne sache rien de plus attendrissant, ni de plus consolant, ni de plus persuasif. »

Dominique va paraître le lendemain, avec une dédicace à George Sand. Elle recevra le premier exemplaire du livre.

La réponse de George Sand à cette lettre n'est pas datée, mais elle se place évidemment entre les lettres de Fromentin datées des 9 et 27 janvier :

Vous avez été malade, cher ami; c'est un tort de plus que vous nous faites, puisque au regret de ne pas vous voir il faut ajouter celui de vous savoir occupé le plus tristement du monde. La santé, la santé! On a bien raison de se la souhaiter entre amis au nouvel an, car elle est presque tout. Elle est le

1. Ce travail n'aboutit pas. — Les notes ont été publiées en partie par M. Gonse dans son livre sur Fromentin.

courage, le travail et l'élément de force qui lutte contre tous les déboires gros et petits de la vie. Aussi est-ce un véritable devoir de la ménager et de la soigner. Le faites-vous? Puisque votre chère famille a été éprouvée aussi, vous devez d'autant plus veiller sur vous, sur qui tout repose.

Malgré vos mauvaises nouvelles, votre lettre m'a fait grand plaisir et grand bien : je suis contente de moi quand des esprits comme le vôtre en sont contents. Autrement, où est le *criterium* de nos efforts pour bien faire? Ce n'est pas dans le public, qui a tant d'autres chiens à fouetter!

J'attends *Dominique* pour me pavaner de ma dédicace et pour relire l'ouvrage qui, avec ou sans les petites modifications que je croyais utiles, n'en est pas moins un beau et bon livre. J'ai lu *Salammbô*[1] et je m'en suis fort monté la tête. Je le dirai incessamment. Je regarde comme un devoir de « vieux », comme dit notre ami Flaubert, de protester contre les brutalités et les aveuglements de la critique, et je n'ai vu sur *Salammbô* que des *éreintages* plus ou moins polis. Ce que j'en dirai ne servira probablement de rien, mais je l'aurai dit, et, si chacun faisait son devoir, la république des lettres aurait un peu plus de cette fraternité dont aucune république ne peut se passer.

Nous sommes toujours ici contents les uns des autres. Ma chère Lina va bien dans sa situation *intéressante*, que je couve de mon mieux[2]. Maurice a fini un roman *étrange*[3] où il y a du bon, — l'originalité d'abord, et de l'invention avec des idées. — Sa lecture nous a amusés sérieusement. Moi, j'achève ma grande machine[4]. Manceau fait des vers, qui me paraissent bons. Je suis peut-être dans l'illusion sur nous trois, mais nous nous occupons, et la vie coule comme une eau rapide et claire. Je suis bien fâchée que vous n'ayez pas vu nos comédies; il y a eu des choses jouées d'une façon *nature* qui vous auraient intéressé.

Enfin, vous nous reviendrez, n'est-ce pas? et, quand vous le

1. *Salammbô* avait paru à la fin de 1862.

2. Madame Maurice Sand était alors enceinte de son premier-né, Marc-Antoine.

3. Probablement, *Callirhoé*, publié en 1864.

4. *Mademoiselle La Quintinie*, qui paraîtra en 1864.

pourrez, il faudra le *vouloir*, en vous rappelant qu'on vous aime ici d'une façon toute particulière et, je veux m'en flatter, digne de vous.

Amitiés de tous et à vous de cœur,

G. SAND

Le 27 janvier. Fromentin avise George Sand que *Dominique* a paru le 20, mais avec des fautes énormes, corrections faites à l'imprimerie après le « bon à tirer » par un correcteur trop scrupuleux. Il a fallu tout arrêter et introduire des cartons. Les exemplaires modifiés arrivent seulement à Fromentin. Il en adresse trois à George Sand, pour elle, Maurice Sand et Manceau. La dédicace est froide et officielle : « Elle ne dit rien ni de ce que je vous dois, ni du sentiment que j'ai pour vous. » Fromentin n'a pas voulu se prévaloir d'une amitié qui pouvait faire supposer chez lui encore plus d'orgueil que d'attachement.

On connaît les termes de cette dédicace, où l'auteur s'excuse de n'avoir pu rien changer à une œuvre d'essai, pleine d'inexpériences, et dont les défauts lui ont semblé sans remède. « Si le livre était meilleur, je serais parfaitement heureux de vous l'offrir. Tel qu'il est, me pardonnerez-vous, madame, comme au plus humble de vos amis, de le placer sous la protection d'un nom qui déjà m'a servi de sauvegarde, et pour lequel j'ai autant d'admiration que de gratitude et de respect? »

Le lendemain, George Sand répond :

28 janvier 1863.

Cher ami, cette dédicace n'est que trop reconnaissante. Qu'ai-je donc fait pour vous? J'ai été heureuse de rencontrer un vrai beau talent et j'ai rempli mon devoir en le disant tout haut. Et à présent que je connais le cœur et l'esprit d'où sort ce talent, je trouve que je ne l'appréciais pas encore assez. Je suis donc fière et touchée d'avoir votre amitié, qui est pour moi une récompense hors de proportion avec ma sollicitude pour vous au commencement. A présent, c'est de l'amitié aussi, bien entière et bien vraie.

Je vais donc relire votre beau et bon livre *tout d'affilée*, comme on dit ici, car je n'avais pu me tenir de le lire en numéros. Je l'avais relu ensuite en entier. Mais, il n'y a pas à dire, un livre n'est un livre que sous sa couverture, je ne sais pas pourquoi. Manceau vous écrira pour vous remercier de son

exemplaire. Maurice me charge de vous serrer les mains pour avoir pensé à lui en particulier. Il a fini son roman; le voilà plongé dans la géologie et me forçant à m'en occuper aussi, bien que je sois plongée, moi, dans l'épluchage de mon livre. Sa petite femme est forcée de le suivre dans les carrières et de rapporter des moellons plein la voiture, et on rit : voilà le plus beau de l'affaire.

Nous avons un hiver merveilleux : 18 degrés de chaleur et des violettes à pleins gazons. Que je vous plains de vivre à Paris! Ne nous oubliez pas, et, tout en travaillant, tout en vivant dans la civilisation, parlez quelquefois de nous, au coin du feu, avec votre chère femme et vos intimes, comme nous parlons de vous ici.

A vous de cœur,

G. SAND

***

Dans une lettre que nous ne possédons plus, Fromentin recommandait à George Sand un livre de son ami M. Arthur Baignères [1]. Elle lui répond :

Nohant, 8 mars 1863.

Cher ami, vous avez parfaitement raison pour M. Baignères. Il a du talent et il en aura encore [2]. Il est vrai; il a la forme aimable et l'esprit juste, et la preuve que ce qu'il fait existe, c'est qu'on ne le quitte pas quand on l'a commencé. Il a aussi la proportion et l'harmonie dans la composition, les qualités les plus nécessaires, les plus logiques, et justement les plus rares.

Je suis heureuse d'avoir de vos nouvelles; mes enfants m'ont bien parlé de vous. Ils vous aiment tout particulièrement et font par là preuve de bon goût et de bon sens. Ma petite rondelette [3] a été fatiguée à Paris. La voilà tout à fait bien et cousant du matin au soir pour le futur trésor à sa grand'mère.

1. Un recueil de nouvelles publié sous ce titre : *Histoires modernes* (Paris, 1863; Hetzel, éditeur).

2. Un autre volume du même écrivain, un second recueil de nouvelles, devait paraître, en effet, sous ce titre : *Histoires anciennes* (Paris, 1869; Hetzel, éditeur). Puis l'auteur, comme Dominique, borna ses ambitions.

3. Madame Maurice Sand.

Comme on enrage que vous soyez si loin et si peu libre! On m'a parlé aussi de madame Fromentin, qui partage avec vous les sympathies. Quand donc vivrons-nous un peu plus près et un peu plus avec vous!

Amitiés dévouées de Manceau et

à vous de cœur.

G. SAND

Quelques jours après, elle reprend :

14 mars 1863.

M. Baignères m'a écrit une si excellente lettre que je veux et dois l'en remercier. Il a la modestie de ne pas me donner son adresse : soyez donc encore mon intermédiaire, cher ami. Je vous dirai comme à lui : mes amis me suivront-ils tous, jusqu'à *La Quintinie*? Vous me disiez que c'était une œuvre de courage. Quand vous aurez lu, vous verrez qu'en effet il m'en a fallu, je ne dis pas pour braver l'inimitié des dévots, — un peu plus, un peu moins, je suis habituée à ne pas compter, — mais le courage a été de rompre avec de chers souvenirs et des tendances au mysticisme qui ont eu un grand ascendant sur les trois quarts de ma vie. Je les ai reconnus énervants, et la passion de la vérité a tué en moi tout un monde de morts. Il faut vivre, vivre toujours, vivre toujours plus, afin de vivre encore au delà de ce que nous appelons la mort.

Cher ami, que faites-vous? peinture ou littérature? heureux artiste qui vivez double, et mettez si bien en pratique ce que je viens de dire!

A vous de cœur,

G. SAND

La réponse de Fromentin est du 11 avril. Elle témoigne une vive reconnaissance pour le service rendu à M. Arthur Baignères qui est un esprit à comprendre madame Sand, non seulement dans ce qu'elle fait de beau, mais dans ce qu'elle pratique et conseille de grand, de juste et de bon. Quant à lui, Fromentin, il n'a pas l'esprit bien fort, il ne sait rien, ne pense à rien et ose à peine étudier ces graves problèmes où sa raison se perd. « Je vis dans un doute indolent, pour ne pas m'effrayer moi-même par des négations courageuses ou des affirmations qui vaudraient des actes. Mais quand je trouve enfin dans une œuvre de toute bravoure le programme exact de ce que je crois être la vérité, quand on me montre en toutes lettres ce que ma conscience balbutie tout doucement depuis tant

d'années; quand on me prêche la sainteté des seules choses qui soient saintes, et qu'on me console en m'éclairant, et qu'on me rassure en me persuadant, ne vous imaginez pas que j'hésite. Je vous suivrai de toute mon âme partout où vous irez... car je suis sûr comme j'existe que vous nous menez tous à la lumière. Votre livre est admirable, et ce qui le rend irrésistible c'est qu'il est sage, modéré, d'une équité parfaite, dans des équilibres de raison qui tranquillisent les esprits les plus poltrons. Plus de passion nuirait à l'effet profond et, pour ainsi dire, paisible que vous produisez dans l'esprit. »

Du reste, dans le monde que fréquente Fromentin, on approuve le livre. Mais il sait qu'ailleurs on proteste. Et Feuillet « fait semblant d'être exaspéré, sans doute pour cacher l'énorme plaisir que vous causez à cet amour-propre en lui faisant un si grand honneur ».

Ce que Fromentin admire surtout dans *Mademoiselle La Quintinie*, c'est qu'en cette lutte des âmes contre la discipline les armes sont les plus nobles et les plus simples; pas de ruses, pas de stratagèmes. L'auteur dit ce que beaucoup de gens ont sur les lèvres, mais ne peuvent exprimer faute de génie et de courage.

Fromentin ajoute, en terminant, qu'il a « peinturluré » tout l'hiver. Il y a un petit progrès, avec des qualités de moins : « Est-ce donc une nécessité du progrès de marcher en laissant toujours un pied qui traîne? »

Réplique de George Sand :

17 avril 1863.

Cher bon ami, votre lettre m'est une grande joie parce que vous me dites *pourquoi* mon livre vous plaît et ne vous déplaît pas. Vous pensez bien qu'avec mon expérience du public et mes nombreuses expériences sur lui, je n'en suis pas à vouloir plaire à tous et ne m'inquiète nullement de déplaire à beaucoup.

Le public n'est pas notre juge, bien qu'il nous condamne ou nous élève sur le pavois. Il ne sait ni ne veut juger ce qui le force à réfléchir. Mais dans le public néanmoins sont nos juges, le jury que nous acceptons et qui nous ébranle ou nous raffermit. Vous êtes de mon jury, à moi, et, quand vous me dites que mon travail va au vrai et au bien, je suis contente de l'avoir osé. Il y a bien longtemps, du reste, que le sujet me tentait comme nécessaire à remettre sur la scène de notre époque, car il a été traité souvent à différents points de vue et quelquefois de main de maître. C'est pourquoi je craignais le lieu commun; mais j'espère échapper à cela dans la dernière partie, explicative

de tout ce qui précède. Je suis curieuse de savoir si ce dénouement dans la vie de Moreali est ce que vous aviez prévu. Vous me le direz, si vous trouvez pour cela un moment.

Je suis toute *contrite* de penser que je ne verrai pas de sitôt ce que vous venez de faire en peinture. Mais ma Lina ne pourra plus courir d'ici au grand moment, et je ne pourrai pas la quitter, moi.

Vous dites qu'on perd d'un côté ce qu'on gagne de l'autre. Je ne crois pas qu'on perde ce que l'on a : seulement, une autre acquisition se développe davantage et nous fait croire qu'elle a tout absorbé. Ou plutôt nous mettons au service de la seconde acquisition ce qui était une qualité *crue*, et elle se trouve fondue, mais non effacée. Je suis donc bien sûre que vous êtes en grand progrès, et votre doute de vous-même est une raison de plus pour que j'y croie. Je n'ai jamais vu les gens enchantés d'eux-mêmes faire un pas de plus.

Vous devriez bien à présent venir nous voir! Voilà un temps délicieux, un moment calme pour vous et pour nous, de la place dans la maison pour votre chère famille, mon enfant qui n'est pas trop souffrante, et Manceau qui est dans les vers avec passion. Il fait vraiment beaucoup de progrès, vous l'avez stimulé extraordinairement. — Nous serions tous si heureux de causer avec vous! et je suis sûre que notre tiède printemps tout en fleurs vous ferait grand bien. Pensez-y. Si vous saviez comme on vous aime ici et le cas que l'on y fait de vous, vous n'hésiteriez pas.

Remerciez votre aimable femme du *post-criptum* qu'elle vous a fait mettre, remerciez M. Baignères de ses sympathies, et recevez de nous tous, y compris la « Marie-en-or » les amitiés les plus vraies et les plus douces.

G. SAND

Le 24 juin suivant, Manceau écrit à Fromentin qu'il a relu encore une fois *Dominique*, cette fois à voix haute : « Je ne vous écris pas le succès de cette nouvelle lecture auprès de la chère madame; il était de toutes les phrases, de tous les alinéas. Vous n'avez rien changé, vous avez bien fait : c'est admirable comme ça! »

Le 14 juillet 1863, naissait à madame Maurice Sand un fils, Marc-Antoine, — qui devait mourir au bout d'un an. — On se rappelle la jolie lettre par laquelle la grand-mère annonçait à Dumas

fils la naissance du tout petit. (*Correspondance* de George Sand, t. IV, p. 352.) Eugène Fromentin, informé, lui aussi, de cet événement, écrivit à George Sand une lettre qui n'a pas été conservée. Mais voici la réplique :

28 juillet 1863.

Cher ami, merci de vos bonnes paroles sur notre bonheur. Notre enfant vient bien, il est joli déjà et très vif. Sa petite mère le nourrit ; elle se lève et s'occupe de lui avec énergie et passion. Maurice est bien heureux aussi ; tous deux sont touchés vivement de la part que vous prenez à nos joies.

Vous avez rendu Manceau bien reconnaissant aussi, de l'avoir écouté avec tant d'intérêt et de sympathie. Vous avez été mille fois bon pour lui. Votre récompense, c'est qu'il le mérite à tous égards. Il n'est pas de cœur plus dévoué et de caractère plus *idéal* dans le sens du désintéressement. Mon avis sur sa pièce était absolument le vôtre. Seulement, je craignais d'être aveuglée par l'amitié, et vous me donnez confiance.

Connaissez-vous Edmond About? Il m'écrivait, ces jours-ci, sur *Dominique* : « Encore quelques années, et j'aurai l'âme assez forte et assez épurée pour mériter de vous dédier un beau livre comme *Dominique* ! C'est le dernier roman que j'ai lu ; j'y ai trouvé bien des choses qui me manquent et j'en suis sorti avec une volonté ferme de me compléter. »

Manceau me parle de vous à toute heure. Il est tout rayonnant de vous. Il dit que vous ne pouvez pas venir : aimez-nous quand même, comme nous vous aimons !

G. SAND

***

Dans le billet qui suit, non daté, il est question de présenter Fromentin à un personnage d'importance, — le prince Napoléon, probablement, dont on connaît les excellentes relations avec George Sand :

Vendredi.

Mon cher ami, je veux vous présenter dimanche soir à l'ami dont je vous ai parlé hier. Nous venons de causer de vous tout à l'heure. Il fait de vous le plus grand cas et sera charmé de vous connaître particulièrement. Nous serons tout seuls avec

deux ou trois amis à lui. Vous allez donc venir dimanche dîner avec nous, à 5 h. 1/2, heure campagnarde et hygiénique. Vous irez voir la pièce de Manceau, avec lui, à 7 h. 1/2, et vous reviendrez chez moi attendre l'ami en question qui ne peut venir qu'un peu tard.

Dites oui par la poste : ce sera une bonne soirée pour moi.

A vous de cœur.

G. SAND

Fromentin remercie de ce double témoignage d'estime et de parfaite bonté. Cette présentation l'effraie beaucoup : « Quand le danger de ces rapprochements imposants est passé, je m'étonne de les avoir crus si redoutables, mais l'angoisse n'en est pas moins réelle; et si la hauteur du rang me trouble moins que la gloire, je suis cependant poltron par timidité comme par respect. »

Autre billet de George Sand, non daté :

Mercredi soir.

Je suis ici pour demain et après-demain. Je n'aurai pas du tout le temps de causer avec vous, car je ne fais que courir. Mais voulez-vous que nous vous enlevions, Manceau et moi? Voulez-vous partir avec nous samedi matin? Ce serait le mieux. Vous n'auriez pas l'ennui de voyager seul et d'aller de Châteauroux à Nohant dans la mauvaise patache. *Si oui*, écrivez un mot. Nous vous retiendrons une place dans notre coupé, et vous seriez à la gare du chemin de fer Paris-Orléans à[1]... du matin, samedi.

Bien à vous de cœur.

G. SAND

Le 1er mars 1864, l'Odéon donnait la première représentation du *Marquis de Villemer*. Eugène Fromentin et sa femme étaient là. Ce fut un succès inouï. La salle trépignait, hurlait. La famille impériale, l'Empereur en tête, applaudissait à tout rompre. George Sand rentra chez elle à deux heures du matin, épuisée, mais heureuse. (Voir sa lettre à son fils : *Correspondance*, t. V, p. 17).

La même nuit, Fromentin félicite l'auteur. Sa femme et lui sortent du théâtre, où ils ont assisté au triomphe de leur amie. On lu a fait une ovation dans la rue, sous ses fenêtres, et, cachés dans le corridor de la maison, ils n'ont rien perdu des manifestations popu-

1. Le texte contient un blanc.

laires. La pièce est exquise, une rare et merveilleuse leçon de goût, de décence, de noblesse, de naturel et de grandeur dans le simple : — « la vraie puissance du génie reconnue enfin! exaltée et consacrée devant *d'autres puissances* qui ne s'en sont pas montrées jalouses. » Fromentin termine sa lettre en embrassant George Sand, pour sa femme et pour lui, respectueusement et du fond du cœur.

En juin 1864, George Sand va s'installer à Palaiseau (Seine-et-Oise); elle y passe paisiblement de longs mois, coupés de fréquents séjours à Paris, à Nohant et ailleurs. L'année d'après, un jour d'août, Fromentin se présente à la porte de la petite maison rustique. Le malheureux Manceau est à l'agonie; George Sand repose : le visiteur, éconduit par les domestiques, se retire discrètement. George Sand lui écrit :

Palaiseau, 18 août [1865].

Ah! mon ami, vous êtes d'une discrétion atroce! vous venez me voir, mes domestiques sont bêtes, et vous partez sans que je sache que vous êtes là : ils ne me le disent qu'au bout de deux heures! J'étais très malade, c'est vrai, brisée de fatigue; mais vous voir m'eût fait du bien, et l'heure de repos qu'on m'a laissée ne m'en a fait aucun. — Songez donc, depuis trois mois je veille en vain et je contemple l'agonie du meilleur des êtres et des amis. Je m'endors et me réveille avec cette pensée : il faut qu'il meure, il meurt. Le seul soulagement que je puisse éprouver est de voir quelques amis bien chers, et vous ne voulez pas qu'on me dise que vous êtes là! Aussi je vous gronde au lieu de vous remercier d'être venu, et vous voilà forcé de revenir. — Mais non, c'est trop triste et je n'insiste pas, mais sachez que, si vous revenez, vous me ferez le seul bien que je puisse sentir encore en ces cruels moments.

A vous de cœur,

G. SAND

Fromentin se hâte de répondre, le 19. Les domestiques ont fait leur devoir. Quant à lui, il savait le découragement de George Sand, il n'espérait pas voir Manceau, mais il voulait que le malade connût sa présence. Il n'apportait aucune consolation; il avait besoin de serrer tendrement la main de la maîtresse de la maison et de lui dire combien il regrette le mourant et combien il la plaint. Il retournera la voir pour l'embrasser dans son deuil comme il l'aime.

Et, le surlendemain, elle lui écrit :

21 août 1865.

Cher ami, venez mercredi 23 chez moi, à Palaiseau, pour ensevelir avec moi ce cher ami qui vous aimait tant; — à *trois heures de l'après-midi.*

G. SAND

Le départ de Paris est à 1 heure, gare d'Orsay.

Six mois après :

Paris, 97, Feuillantines.
Vendredi [février 1866].

Cher ami, je ne vous ai pas vu depuis mes tristes événements. J'ai été à Nohant, j'ai arrangé mes affaires à Palaiseau. Je me suis casée ici, aux Feuillantines, pour l'hiver. J'ai donc toujours été sur les chemins ou par les rues, et je n'ai pas voulu vous faire courir après moi par ces mauvais temps. Enfin, à partir de mardi prochain, me voilà ici, et, quand vous voudrez venir me voir, j'en serai bien heureuse. Dites-moi le jour, pour que je ne vous manque pas : c'est encore loin, les Feuillantines, et vous êtes bien occupé. Moi, je n'ai plus grand chose à faire en ce monde que d'aimer ceux qui m'aiment et de ne pas leur être lourde.

Embrassez pour moi votre chère femme et aimez-moi tous deux comme je vous aime.

G. SAND

Enfin, le 9 mai 1866 :

Mardi soir.

Mon ami, votre tableau est le diamant du Salon, et un fin diamant[1]. Si vous n'avez pas la médaille d'honneur, ce sera une injustice ou une bêtise. Mais qu'importe? Vous n'en serez pas moins le premier, et à une grande distance de tous les autres.

Je vous embrasse et je suis bien contente.

Embrassez votre femme pour moi. Je retourne à Palaiseau.

G. SAND

Ce sont les dernières lignes adressées par George Sand à Fromentin qui nous soient connues. De lui à elle nous possédons en outre quatre billets non datés, sans intérêt pour le public.

1. *La tribu nomade en marche vers les pâturages du Tell.*

Durant les dix années qu'ils vécurent encore l'un et l'autre, les deux amis ne cessèrent pourtant pas d'entretenir les relations les plus cordiales.

C'est l'époque où George Sand écrit à M. Jules Claretie, à propos de Fromentin : « Il jouit d'une considération méritée, sa vie étant, comme son esprit, un modèle de délicatesse, de goût, de persévérance et de distinction... Heureux ceux qui peuvent vivre dans l'intimité de cet homme exquis à tous égards! »

Quant à Fromentin, en signant, le 1er juin 1874, la préface de la troisième édition du *Sahara*, il rappelle, avec une émotion demeurée vive, combien l'accueil de George Sand, à ses débuts, l'a surpris, touché, rendu heureux, et il lui adresse encore un salut reconnaissant.

On trouve une preuve suprême de ces sentiments indéfectibles dans la lettre qu'Eugène Fromentin écrivit à Maurice Sand, le lendemain du jour où mourut sa mère, âgée de soixante-douze ans, à Nohant, le 8 juin 1876 :

Mon cher ami, un puissant esprit vient de s'éteindre; une grande gloire reste à notre pays. Voilà ce qui se dira dans tous les coins du monde où le nom de madame Sand a jeté sa lumière. De vous à moi, le deuil est plus intime. Vous avez perdu votre mère. Je l'aimais tendrement. Elle avait eu pour moi des bontés dont le souvenir me suivra jusqu'à mes derniers jours. Je vous prie de croire à mes profonds regrets et je vous envoie, très affectueusement, — très respectueusement à madame Maurice Sand, — la poignée de main d'un ami sincèrement affligé [1].

Deux mois après, Eugène Fromentin, en plein succès des *Maîtres d'autrefois*, récemment publiés, venait mourir lui-même dans son pays natal, le 19 août 1876, âgé de cinquante-six ans.

PIERRE BLANCHON

1. Lettre inédite.

EN GUERRE SAINTE[1]

Abou Godama le Syrien, dont Allah avait usé la vie sur les routes de la guerre sainte et dans les razzias au pays des Infidèles, était un jour assis à Médine, dans la mosquée du Prophète, et s'entretenait avec ses disciples : « Abou Godama, disaient-ils, conte-nous ce que tu as vu de plus extraordinaire sur le chemin de la guerre sainte. — Ceci », leur dit-il.

Un jour, j'entrai dans la ville de Raqqa afin d'y acheter un chameau qui porterait nos armes. Une femme vint à moi et me dit : « Abou Godama, je t'ai entendu naguère ; tu parlais de la guerre sainte et de sa récompense dans l'autre monde. Or, Allah m'a donné une chevelure qu'il n'a point accordée aux autres femmes : je l'ai coupée et j'en ai fait une entrave pour ton cheval ; mais je l'ai roulée dans la poussière, pour que nul n'y puisse jeter un regard profanateur. Je désire que tu l'emportes avec toi : puisse-t-elle te servir au pays des Infidèles, quand tourbillonneront les cavaliers héroïques, quand les flèches voleront, quand les sabres sortiront des fourreaux, quand étincelleront les lances. Sinon, qu'un autre s'en serve. Je veux que mes cheveux se mêlent à la poussière que la guerre sainte soulève sur le chemin d'Allah. Je suis veuve : mon époux et

1. Ce récit est extrait du manuscrit 3662, fonds arabe, de la Bibliothèque nationale (fol. 61 à 64), qui contient des contes et des anecdotes de provenances diverses. Il est tiré d'un recueil d'histoires édifiantes, intitulé « Le Marché du Fiancé et la Société des âmes », qui semble n'exister qu'à la Bibliothèque royale de Berlin (Brockelmann, I, 505) et qui a pour auteur un polygraphe du XIIe siècle, Djemal-ed-din ben Ali El-Djaouzi.

ceux de son sang sont morts sur le chemin d'Allah. Ah, si la guerre sainte m'eût été permise, j'aurais marché à la guerre sainte! » Comme j'acceptais son présent, elle ajouta : « Abou Godama, mon époux m'a laissé en mourant un fils, beau, instruit dans le Coran, cavalier habile, adroit à lancer des traits. La nuit, il prie; le jour, il jeûne. Il a quinze ans. Il est en ce moment à une ferme que lui a laissée son père. S'il revient avant ton départ, prends-le avec toi : je l'offre à Allah le très-haut. » Comme je prenais l'entrave tressée de ses cheveux, elle dit encore : « Enroule-la autour de ta jambe, pour que je te voie t'en servir et que mon cœur soit apaisé. »

J'obéis et je sortis de Raqqa avec mes compagnons. Comme nous arrivions à la forteresse de Moslem-ben-Abd-el-Malek, un cavalier, derrière nous, m'appela : « Abou Godama, arrête un peu; qu'Allah te garde! » J'arrêtai mon cheval, et j'ordonnai à nos compagnons de continuer leur route et de me laisser seul avec l'inconnu. Bientôt le cavalier fut près de moi et, se jetant dans mes bras, il me dit : « Louange à Allah qui m'a accordé la faveur de t'accompagner et qui n'a point déçu mon espèce. — Ami, lui dis-je, découvre ton visage pour que je sache si tu es de ceux qui peuvent aller au combat, ou si je dois repousser ta demande. »

Il obéit et découvrit un charmant visage, dont la lune pleine eût envié l'éclat. Je l'interrogeai aussitôt : « Ami, as-tu un père? — Non : je marche avec toi pour venger sa mort; il est tombé pour la foi, sur le chemin d'Allah : peut-être le Très-Haut m'accordera-t-il d'y périr, comme il l'a accordé à mon père. — Ami, as-tu une mère? — Oui. — Alors, ami, va-t'en vers elle et demande-lui la permission de partir avec nous; reviens, si elle te l'accorde; sinon, reste auprès d'elle; lui obéir est plus méritoire que faire la guerre sainte sur le chemin d'Allah. Car, tu le sais, le paradis est sous l'ombre des lances et sur les pas des mères.

— Abou Godama, tu ne me reconnais point? — Non.

— Je suis le fils de celle à qui tu as promis. Tu as bien vite oublié les dernières paroles qu'a dites mère en te donnant l'entrave! S'il plaît à Allah, je serai martyr, fils de martyr. Je t'en conjure, ne m'empêche point de combattre avec toi sur le chemin d'Allah! Je sais le saint livre d'Allah le Très-Haut

et le Tout-Puissant, je connais la *sounna* du Prophète; je puis monter un cheval et lancer un trait. Ne méprise point mon jeune âge! Ma mère m'a fait jurer de ne point revenir et m'a dit : « Quand tu seras en face des infidèles, ne recule point; donne à Allah tout ton être. Cherche seulement à te rapprocher de Lui, à rejoindre ton père qui est avec tes frères, les fidèles, au paradis. Et si Allah t'accorde la mort glorieuse, sois auprès de lui notre intercesseur : implore-le pour ta mère, pour ta famille, pour nos amis. » Puis elle m'a serré dans ses bras, et, levant les yeux vers le ciel, elle a dit : « Mon Dieu, mon maître, je te le donne, réunis-le à son père. »

Les paroles du jeune homme firent couler mes larmes : je m'attendrissais sur sa beauté, sur la grâce de sa jeunesse; j'avais pitié du cœur de sa mère et j'admirais son héroïsme : « Pourquoi pleures-tu, frère de ma mère? Est-ce ma jeunesse qui te fait pleurer? Ne sais-tu point que d'autres, plus jeunes que moi, ont été frappés pour n'avoir point répondu à l'appel d'Allah? — Je ne pleure point ta jeunesse, mais j'ai pitié du cœur de ta mère, de sa vie quand tu ne seras plus ici-bas. »

Nous reprîmes notre route jusqu'à la nuit; au matin, nous repartîmes, et notre jeune compagnon allait, répétant sans cesse le nom d'Allah. Durant les premiers jours de marche, je l'observais : il était le meilleur de nos cavaliers; à l'étape, il se faisait le serviteur de tous. A mesure que nous avancions, on voyait croître son ardeur, dans la joie et la pureté de son âme.

Un jour, après une longue chevauchée, nous parvînmes, au coucher du soleil, sur le territoire chrétien. A l'étape, notre jeune compagnon se mit à préparer notre déjeuner du lendemain car nous observions tous le jeûne. Mais il était las, et, malgré ses efforts, il s'endormit, d'un sommeil léger; tandis qu'il dormait, un sourire passait sur ses lèvres. Je fis remarquer ce sourire à mes compagnons, et quand il s'éveilla, je lui dis : « Ami, je t'ai vu tout à l'heure sourire pendant ton sommeil. — Oui, j'ai vu des choses qui m'ont ravi; et ce sont elles, sûrement, qui m'ont fait sourire. — Heureux présage, s'il plaît à Allah, heureux présage! — Il me semblait être dans un jardin aux verdures opulentes; je m'y promenais et j'entrais dans un pavillon d'argent, aux fenêtres de perles et de rubis : sur des portes d'or, pendaient des tentures de soie; des

femmes étaient là, qui soulevaient leurs voiles, laissaient voir des visages pareils à la lune pleine : « Sois le bienvenu », disaient-elles. Alors, j'étendis la main vers l'une d'elles; mais elle me dit : « Pas si vite; je ne suis pas pour toi. » Cependant, je les entendis qui se disaient les unes aux autres : « C'est l'époux de Charmante »; et elles ajoutèrent : « Approche, et qu'Allah soit miséricordieux! » Je fis quelques pas et je me trouvai dans une galerie d'or, où, sur un trône de verte émeraude, était couchée une jeune femme dont le visage avait l'éclatante beauté du soleil. Si Allah n'avait point fait mon regard insensible, j'aurais perdu l'esprit à la vue de cette galerie magnifique et de sa ravissante souveraine. En m'apercevant, elle me dit : « Sois le bienvenu. Mais va et prends patience. Le malheur s'est écarté de toi; c'est demain, s'il plaît à Allah, que nous nous unirons, à l'heure où l'on prie le zohor, — Heureux présage, s'il plaît à Allah, heureux présage. »

Et pleins d'étonnement, nous restâmes silencieux, pensant au songe du jeune homme et à tout ce qu'il lui avait montré. Allah fit l'heureux matin; nous montâmes rapidement à cheval, et tout à coup une voix cria : « Cavaliers d'Allah, à cheval, en avant pour le paradis! que vos attaques soient légères et pesantes! » Un instant après, l'armée des chrétiens (qu'Allah les abandonne!) s'avançait pareille à une nuée de sauterelles. Le premier de nous qui les chargea, ce fut notre jeune compagnon; trouant leur masse, perçant leurs escadrons, il plongeait dans leurs rangs, et autour de lui tombaient les guerriers valeureux. Je m'élançai à sa suite et, prenant son cheval par la bride : « Reviens, lui dis-je, tu n'es encore qu'un enfant, qui ignore les embûches de la guerre. — Frère de mon père, me dit-il, n'as-tu point appris la parole d'Allah : O vous qui croyez, quand vous joignez les troupes infidèles, ne leur tournez pas le dos? Veux-tu donc que j'aille en enfer? »

Alors les infidèles chargèrent sur nous d'une seule masse : je fus jeté loin de mon compagnon; chacun n'eut plus à songer qu'à sa propre vie, et les infidèles tuèrent un grand nombre de musulmans. En se séparant, les deux armées laissèrent sur le sol une foule innombrable de cadavres. A cheval, je parcourais les morts amoncelés : les cervelles coulaient sur le sol; les visages étaient méconnaissables sous la boue et le sang.

Tout à coup une voix monta : « Musulmans, par Allah, envoyez-moi Abou Godama. » J'avançai dans la direction de la voix, et je m'arrêtai devant une forme méconnaissable, maculée de sang et de poussière, que les chevaux avaient foulée aux pieds : « C'est moi, dis-je, Abou Godama. — Frère de mon père — dit la voix, — mon rêve avait raison. Je suis le fils de celle qui t'a donné l'entrave. »

Je me jetai sur son corps, l'embrassai au front et essuyai la boue et le sang qui cachaient son visage : « Ami, m'écriai-je, n'oublie pas ton oncle Abou Godama au jour de la résurrection. — Rassure-toi, on n'oublie pas un homme tel que toi. »

Comme j'essuyais son visage avec mon manteau : « Frère de mon père, prends plutôt mon manteau que le tien; attends qu'Allah m'ait rappelé à lui; les houris que tu m'as dépeintes, elles sont là, debout, à mon chevet; elles attendent que mon âme sorte; elles disent : « Dépêche-toi, car nous te désirons. » Mais, ô frère de mon père, je te prie, par le nom d'Allah, s'Il te ramène sain et sauf, emporte mon manteau teint de sang à ma mère, maintenant pauvre et désolée; remets-le-lui : qu'elle sache que je n'ai pas failli à ses conseils et que je n'ai point fui devant les infidèles. Porte-lui mon salut, et dis-lui : Allah Puissant a accepté le cadeau que tu lui as fait. Frère de mon père, j'ai une petite sœur : elle a dix ans; toutes les fois que j'entrais dans notre maison, elle venait à ma rencontre me dire : « Salut sur toi, mon frère »; quand je sortais, c'était elle qui m'envoyait la dernière parole d'adieu. La dernière fois, quand je suis parti, elle m'a crié : « Ne sois pas longtemps, frère! » Hé bien, porte-lui mon salut; dis-lui : « ton frère te dit adieu; qu'Allah me remplace auprès de toi jusqu'au jour de la résurrection. » Puis il sourit, et dit : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, Unique, sans associé; son pacte est sûr; je témoigne que notre Seigneur Mohammed est son serviteur et son envoyé. Voilà ce qu'a promis le Miséricordieux et ce que les Envoyés ont confirmé. »

Et son âme s'en alla. Qu'Allah lui accorde sa grâce et sa faveur et nous unisse à lui par le mérite de Mohammed et de sa famille! Nous l'ensevelîmes dans ses vêtements et la terre en fit sa proie; qu'Allah soit satisfait de lui et qu'il renouvelle pour nous et pour lui sa miséricorde, amen!

Quand nous revînmes de la guerre sainte et que nous rentrâmes à Raqqa, je ne pensais qu'à retrouver la maison du jeune homme. A la porte se tenait une jeune fille, en tout semblable à lui, aussi charmante et aussi belle : elle disait à tous ceux qui passaient : « Mon oncle, d'où viens-tu? — De la guerre. — Mon frère n'est-il pas revenu avec vous? » Mais on lui répondait : « Nous ne le connaissons pas. »

En l'entendant, je m'avançai vers elle : « Mon oncle, d'où viens-tu? — De la guerre. — Mon frère n'est-il point revenu avec vous? » Et elle ajouta en pleurant : « Pourquoi tout le monde revient-il et mon frère ne revient-il pas avec eux? » Je sentais les larmes me suffoquer, mais, les refoulant devant cette enfant, je lui dis : « Ma fille, dis à la maîtresse de cette maison qu'Abou Godama est à la porte et voudrait lui parler. »

La mère entendit et sortit : en me voyant, son visage changea de couleur. Je la saluai; elle me rendit le salut et dit : « Abou Godama; est-ce une nouvelle de joie ou de deuil? — Qu'Allah te garde, dis-moi ce qui est joie et ce qui est deuil? — Abou Godama, si mon fils est revenu sain et sauf, deuil; s'il est mort sur le chemin d'Allah, tu apportes nouvelle de joie. — Alors, nouvelle de joie : Allah a accepté ton présent ». Ses larmes coulèrent : « Il l'a accepté? — Oui. — Louange à Allah qui en fit un trésor de grâce jusqu'au jour de la résurrection. — Servante de Dieu, que fait la sœur de ton fils? — C'est elle qui te parlait tout à l'heure. »

Elle l'appela, et quand l'enfant comprit, les sanglots l'étouffèrent et les larmes coulèrent à flot de ses joues : « Mon enfant, lui dis-je, je t'apporte le salut de ton frère et ses dernières paroles : « Qu'Allah me remplace auprès d'elle jusqu'au jour de la résurrection. » Elle poussa un grand cri et tomba sur le sol : elle était morte; qu'Allah l'ait en sa miséricorde!

Alors je remis à la mère le manteau que m'avait donné son fils; je lui dis adieu et je m'éloignai, pensant tristement au jeune homme et à sa sœur, et admirant la fermeté héroïque de leur mère. — Qu'Allah les ait tous en sa grâce!

(Traduit par M. GAUDEFROY-DEMONBINES).

CHARLES GUÉRIN[1]

Un front large, lisse et mat ; les yeux sombres, le nez droit, la bouche charnue ; le visage, aux traits réguliers, tout blanc entre des cheveux noirs très hauts et une barbe noire : tel apparaissait Charles Guérin.

Ses traits restaient gravés dans le souvenir. Mais il fallait une assez longue intimité pour saisir toutes les nuances de cette physionomie d'abord impassible. Son regard ne livrait qu'aux amis de choix le secret délicat et douloureux d'une âme blessée dans ses profondeurs. Quel charme il avait, ce regard, et que de sentiments il exprimait! On y lisait de la réserve et de la confiance, de la pudeur et de la passion, beaucoup d'amertume, beaucoup de bonté ; il s'offrait peu et attirait extrêmement ; parfois, quand on le surprenait fixé sur vous, on s'alarmait de le sentir si droit, si pénétrant, comme chargé de souffrance et de reproche... Cette impression ne s'analyse pas.

1. Charles Guérin (1873-1907). — *Fleurs de Neige* (Nancy, 1893). — *L'Art parjure* (Munich, 1894). — *Joies Grises*, préface de Georges Rodenbach (Paris, 1894). — *Georges Rodenbach* (Munich, 1894). — *Le Sang des Crépuscules* (Paris, 1895). — *Le Cœur Solitaire* (Paris, 1898 ; Paris, 1904, édition refondue et augmentée). — *Le Semeur de Cendres* (Paris, 1901 ; Paris, 1904, édition retouchée). — *L'Homme intérieur* (Paris, 1905). — *Roberte, ou le Péché contre l'Esprit* (roman terminé en 1897, mais dont la préface seule a paru dans la revue *l'Effort*, avril 1896).

Un monument doit être inauguré, ce mois-ci, à la mémoire de Charles Guérin, sur un boulevard de Lunéville.

L'amitié de Guérin était une chose rare et délicieuse : on y gagnait de la noblesse et de la douceur; lui, cœur inquiet, devait peut-être à ses amis quelques moments de repos. Il parlait peu; sa voix était grave; quand il prononçait un nom qui lui était cher, elle avait un frémissement presque insensible, auquel ses proches ne se trompaient pas. On goûtait avec lui des heures pleines d'émotions inexprimées. Je me rappelle une promenade silencieuse sur les quais de la Seine, en avril, comme un des instants les plus débordants de ma vie.

La pâleur de Charles Guérin saisissait ceux qui le voyaient en passant; elle s'alliait à une certaine froideur distante dont s'étonnaient les lecteurs de ses vers. Quelqu'un lui en faisait la remarque. « Le spectacle est à l'intérieur », répondit-il. Spectacle violent, cruel, implacable, qui le bouleversait et dont il ne pouvait se détacher; il en fut l'unique témoin jusqu'au jour où il mourut, le 17 mars 1907, à trente-trois ans.

*
* *

Peu de poètes ont réellement souffert comme Guérin. Il disait, un soir d'abandon : « Ne cherchez pas les pourquoi, les comment... J'étais appelé à souffrir. » On ne peut nier cette vocation lorsqu'on examine les circonstances de sa vie. Il était entouré des plus tendres affections, riche et sachant jouir de la fortune; le souci de sa santé ne l'absorbait pas sans répit; dès le début, ses vers avaient trouvé de l'écho. Plusieurs deuils, il est vrai, l'avaient frappé dans la période où sa sensibilité adolescente pouvait le plus s'en affecter. Mais la douleur était en germe dès longtemps au fond de lui; il éprouvait une jouissance secrète, d'où l'orgueil n'était pas absent, à se voir envahi par elle. « Pour moi, — écrivait-il dès 1896 à un ami, — ce que je trouve de plus beau, c'est la douleur, et si je n'avais pas toujours souffert, vous n'auriez jamais lu de vers de moi; quand il m'arrive d'être heureux je cesse immédiatement de sentir, *je n'existe plus!* »

Il convient de ne faire ici qu'une part très mince à l'exagération juvénile. Ceux qui ont connu Guérin témoigneront

que les larmes de sa poésie étaient de vraies larmes, qu'il les a pleurées.

Cette angoisse affreuse l'a lentement usé jusqu'à le tuer. Ce ne fut d'abord qu'une affliction vague. Dans le *Cœur Solitaire*, Guérin soupire avec

Ceux qui portent le poids d'un cœur mélancolique[1].

Il dit :

La peine que je porte au fond de l'âme? Elle est
Pâle comme un soleil déclinant sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jarre de lait,
Et frémissante aussi comme un duvet de cygne,
Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause[2]...

Des années s'écoulent; la peine s'avive; lui s'exalte à la ressentir :

Mon âme, je te livre aux passants. Conte-leur
Ton passé, ton amour fidèle, et ta douleur,
Mon âme, ta douleur surtout! Que chacun goûte
A tes cils l'âcre sel des larmes, goutte à goutte[3]!

La même plainte revient, plainte monotone d'une souffrance qui ne cessait pas :

Je souffre, laissez-moi souffrir, laissez moi seul...
. . . . . .
Me sentant faible et seul au monde, et misérable,
Cette nuit, j'ai broyé ma plume entre mes doigts,
Et sangloté longtemps le front contre la table,
Les poings crispés, buvant mes pleurs, mordant le bois[4].

On se tromperait si l'on voulait voir dans ces vers autre chose que le simple aveu de la vérité. La « littérature », au sens excessif du mot, n'a laissé de traces que dans les premiers recueils de Charles Guérin. Tout est profondément exact dans le *Semeur de Cendres* et dans *l'Homme intérieur*. Nous essaierons tout à l'heure de toucher du doigt quelques-unes des réalités tragiques dont ces poèmes sont l'expression.

1. *Le Cœur Solitaire*, VIII.
2. *Ibid.*, XIII.
3. *Le Semeur de Cendres*, XLVI.
4. *Ibid.*, L et LI.

Charles Guérin fut un torturé, qui repoussait l'idée de voir s'apaiser sa torture :

Si jamais à mon seuil s'arrête le Bonheur,
Je lui dirai : « Poursuis ta route, voyageur,
J'ai mes hôtes; tu peux les voir par les fenêtres
Marcher dans ma maison qu'ils occupent en maîtres.
Ce sont la Volupté, la Tristesse et l'Orgueil.
Dès l'aube sous mon toit je leur ai fait accueil...
. . . . . .
Leur groupe inquiétant dans ma chambre circule;
On les distingue mal déjà du crépuscule.
Ils chuchotent. Parfois l'un d'eux parle plus fort,
Et je comprends qu'ils sont à concerter ma mort.
Mais, dis, toi qui voulais visiter ma demeure :
Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure?
Il est trop tard : l'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir;
Hâte-toi, car là-bas quelqu'un de moins indigne
Du seuil de sa maison t'appelle et te fait signe[1]. »

Les conversations intimes — elles étaient peu fréquentes, il ne les souhaitait pas — se terminaient toujours ainsi lorsqu'on essayait de le réconforter : « Je ne peux pas... Je ne peux plus... » Déjà, six ou sept ans avant d'écrire le poème qu'on vient de lire, il déclarait dans une lettre : « Mon cher ami, tout ce que vous pourrez jamais me dire tendant à me faire aimer la vie sans arrière-pensée demeurera vain... Je sais bien que pour vivre normalement et avec plénitude, il faudrait vivre comme si on était immortel. Tant pis! moi, je ne peux pas : je sens toujours le goût de la mort... »

Cette inaptitude au bonheur était même plus ancienne encore. Il s'était jeté dès la première heure, avec une sorte d'exaspération, sur tout ce qui pouvait l'entretenir. Sortant à peine du collège et voulant publier ses premiers vers, il leur choisissait en 1892 ces épigraphes, empruntées toutes à un livre ou d'autres trouvèrent leur allégement, mais dont il ne retint que des formules désabusées : « Tout ce que le monde m'offre ici-bas pour me consoler me pèse... C'est donc une véritable misère que de vivre sur la terre. Et plus un homme

1. *L'Homme intérieur*, XXXV.

veut vivre selon l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il ressent mieux et qu'il voit plus clairement les défauts de cet état de corruption... A chaque jour suffit son mal. » (*Imitation de Jésus-Christ.*)

L'enfant — il n'avait pas vingt ans — qui se donnait un tel programme de déceptions se plaisait à jeter déjà des cendres brûlantes sur sa blessure. La douleur, que lui prédisaient les livres de sa foi, lui apparut souvent comme un don divin. Puisque souffrir est le lot des hommes, il se croyait marqué pour souffrir beaucoup. L'orgueil n'est pas loin de ce sentiment, un cruel orgueil de prédestiné. Pourquoi chasser cette douleur, signe d'une plus haute humanité? Mieux vaut reconnaître sa domination inéluctable, et s'en glorifier comme d'une faveur. D'où l'opiniâtreté, l'acharnement de Guérin à souffrir :

La douleur est un vin d'une âcreté sauvage;
L'âme trop tendre encor qu'elle a rongée au vif
En devient insensible à tout autre breuvage
Qui n'a pas son goût corrosif.

Poison dont ma jeunesse avant l'heure fut ivre,
Ta morsure aujourd'hui peut seule m'émouvoir.
Ce n'est plus qu'en saignant que mon cœur se sent vivre ·
Ma force est dans mon désespoir [1].

Mais on aurait tort de supposer que Charles Guérin affectât de trahir dans la vie quotidienne les tourments qui le déchiraient. Il avait trop de goût pour jouer les foudroyés romantiques; son caractère ne l'y portait pas. S'il était presque toujours vêtu de noir, nul ne songeait à considérer ce costume comme une allusion. Une aménité constamment égale amendait ce qu'il y avait en lui d'un peu grave et d'un peu sombre. Il savait resserrer des liens étroits avec ceux-là mêmes parmi ses amis qui en politique et en religion restaient éloignés de ses propres croyances. Pendant l'un des derniers séjours qu'il fit à Paris, il se trouvait avec l'un d'eux quand une personne présente fit cette remarque : « Je ne comprends pas que vous vous supportiez l'un l'autre; vous êtes comme

1. *L'Homme intérieur*, XXVI.

l'eau et le feu ! » Il se tourna vers son ami et, le prenant affectueusement par l'épaule, murmura : « Tu l'entends?... »

Lui qui passait pour froid avait l'instinct de la bonté. Il était heureux du bonheur des autres et s'ingéniait à le provoquer ; sa délicatesse allait jusqu'aux plus petites choses. Un jour, comme il venait remercier François Coppée d'avoir consacré un article de journal à l'un de ses recueils, le vieux poète, après lui avoir dit combien il avait aimé ses vers, ajouta : « Et puis, il y a la question matérielle, qui n'est pas à dédaigner... Je parie que mon article a fait vendre votre livre ! — Oh ! certainement, maître ! répondit Guérin : toute l'édition ! » Il sortait de chez l'éditeur, qui lui avait annoncé la vente de trente exemplaires...

***

S'il fallait chercher dans son œuvre un témoignage de la force que Guérin savait donner à l'amitié, je citerais son élégie à Francis Jammes, qui servit de modèle à tant d'autres pièces du même genre :

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage...

On l'a souvent reproduite, cette élégie. Elle restera comme un des chants les plus doux et les plus purs qu'ait inspirés la rencontre de deux cœurs blessés :

Quand j'entendis, comme un oiseau mourant, crier
Ta grille, un tendre émoi me fit défaillir l'âme.
Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes,
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.
J'ai vu tes chiens joueurs languir sur le pavé,
Et, sous ton chapeau noir et blanc comme une pie,
Tes yeux francs me sourire avec mélancolie...
. . . . . .
Ami, puisqu'ils sont nés, les livres vieilliront ;
Où nous avons pleuré d'autres hommes riront :
Mais que nul de nous deux, malgré l'âge, n'oublie
Le jour où fortement nos mains se sont unies [1]...

1. *Le Cœur Solitaire*, XI.

Les épanchements de ce genre assuraient à Charles Guérin quelque répit. Mais ils demeuraient exceptionnels. Lui-même disait que pour comprendre cette espèce d'ivresse anxieuse qu'ils lui procuraient, on devrait souffrir d'une maladie cuisante et chronique qui, de temps à autre, trois ou quatre fois dans l'année, vous permît de souffler pendant quelques heures.

Les affections de la famille ou de l'amitié lui étaient nécessaires. Encore s'accusait-il de ne pouvoir jamais se donner comme il l'aurait voulu. Ce « cœur solitaire » gémissait de sa solitude et ne parvenait pas à s'en arracher à son gré. Il se plaignait qu'il y eût comme un obstacle impalpable, mais plus résistant que le fer, entre lui et la vie. Il parlait d'une sorte de fausse honte qui l'empêchait d'user des occasions heureuses et lui laissait d'affreux remords. Ce sentiment, qu'il n'était pas fait pour les joies de chaque jour, cette infirmité dont il se persuadait en la déplorant, l'obsédaient et lui causaient de véritables accès d'abattement :

Ah! la vie est ce soir trop vivante et trop belle!

Il mesurait sans cesse la distance qui le séparait du bonheur, et s'irritait contre lui-même :

... O railleur, nous aurions dû pleurer,
Nous laisser vivre enfin, tressaillir, respirer
L'arome sensuel du foin coupé, des roses,
Avec avidité jouir de toutes choses,
Et répondre à la chair qui nous cherchait ce soir.
Mais les cœurs trop subtils savent mal s'émouvoir[1]...

Quand il cessait d'incriminer ce qu'il appelait tour à tour sa lâcheté et son orgueil, c'était pour s'incliner encore avec regret vers les choses dont il ne savait pas jouir. Il disait :

Heureux cet homme, heureux d'avoir vu que le sage
Doit accueillir la vie et ne pas la chercher,
Qu'il faut jouir des jours en hôte de passage,
Trancher le pain, goûter et des fruits et du vin
Comme du dernier don qui chargera la table,
Et juger l'art pensif du poète aussi vain
Que les lignes qu'on trace en rêvant sur le sable[2]!...

1. *Le Cœur Solitaire*, I.
2. *Ibid.*, LXVI.

Et, lorsque ce tableau d'un bonheur humain ne le satisfaisait plus, il se réfugiait vers la paix religieuse, non pour y aspirer, mais, pour déplorer de n'y pas atteindre. Il jalousait la tranquillité des âmes simples et lançait au Seigneur, qui ne l'avait pas favorisé, cette parole où le reproche se mêlait presque au désir :

Mais l'homme au cœur vraiment pieux qui te confie
Le soin de sa raison et le cours de sa vie,
L'homme dont l'esprit clair n'a jamais reflété
Que l'étoile du ciel où luit ta volonté
Et dont l'âme, fontaine invisible et qui chante,
Laisse jaillir l'amour comme une eau débordante,
Celui-là vit heureux et libre d'épouvante,
Car il porte en vivant ta certitude en lui [1] !

Le plus souvent, une résignation amère succédait aux plaintes. Guérin admettait de nouveau son tourment comme inévitable, peut-être comme salutaire, et se bornait à répéter cette phrase de l'*Imitation*, dont il avait fait choix dès le début de son existence intellectuelle : « Si vous n'étiez pas sorti et que vous n'eussiez pas entendu quelque bruit du monde, vous seriez demeuré dans cette douce paix; mais parce que vous aimez à entendre des choses nouvelles, il vous faut supporter ensuite le trouble du cœur. »

Il était « sorti » et croyait que la porte ne se rouvrirait pas à ses appels; il épiait avec désespoir le trouble qu'il sentait grandir en lui.

*
* *

On ne devra pas s'étonner si l'on trouve fréquemment des thèmes religieux dans l'œuvre de Charles Guérin. L'inquiétude du divin le poursuivit sans trêve. Il était tout imprégné de catholicisme. Lui-même s'abusait lorsque, dans un de ses premiers recueils, il voulait montrer sa jeunesse

... qui se pleure et qui déchire par faiblesse
Sa chair païenne avec la haire catholique.

1. *Le Cœur Solitaire*, LXVI.

Il avait fait de fortes études philosophiques, qui l'avaient d'abord écarté de sa foi première. Mais cette crise de raison coïncidait avec une crise de volonté dont je parlerai tout à l'heure. Guérin s'arrête à mi-chemin entre la croyance et le doute. Qui devait l'emporter? Ses yeux gardaient comme l'impossibilité de se fermer à certaines lumières entrevues; la foi robuste, tranquille, aveugle, la foi sûre et joyeuse lui était interdite depuis qu'il en avait cherché les fondements. Mais la force de son hérédité, la puissance de son instinct, le rejetaient vers la religion catholique.

Ce combat, qu'il soutint jusqu'au dernier jour avec vaillance et sincérité, l'épuisa plus qu'aucun autre. Il connut des doutes d'une violence atroce. Tantôt il souhaitait cet équilibre heureux qu'une conception du monde purement humaine était capable de donner à quelques-uns auprès de lui; tantôt il se tournait avec une ardeur furieuse vers le Dieu qui le retenait toujours. Ses reniements prouvaient la persistance de sa foi. La lutte durait encore la veille de sa mort. Mais j'ai la conviction — et ce n'est pas un croyant qui parle — que la visite du prêtre au chevet de ce mourant n'a fait que prévenir une réconciliation prochaine et définitive avec un dogme dont il ne s'était jamais détaché. Les discussions qu'avaient avec lui des amis éloignés de toute confession laissaient paraître une inclination invincible : c'était celle d'un catholique, dans toute l'étendue du mot. Guérin était de sensibilité catholique; chacune de ses fibres participait à sa foi. Dans un débat simplement cérébral, il y a vite un vainqueur et un vaincu; l'issue est plus tardive quand l'être entier frémit à chaque secousse et retentit à chaque ébranlement.

Ce qui correspondait surtout à sa personnalité profonde, dans la religion catholique, c'était moins l'espoir d'une vie future que la consolation de voir dénoncer la vanité de celle qu'il vivait chaque jour : il trouvait dans le mépris des contentements terrestres une justification de son inhabilité à les partager. « Saveur de mort qu'ont les choses du monde... terreur du péché... refuge loin des tentations mauvaises... » Chacune de ces formules ne rappelait-elle pas, en le disculpant, son dégoût natif de l'agitation humaine? Le catholicisme lui convenait parce qu'il y trouvait l'expression morale de son tempéra-

ment, et parce qu'une longue hérédité lui en avait laissé le dépôt. Si l'on y réfléchit, on admettra que, pour un caractère comme celui de Charles Guérin, ces raisons, qui n'en sont pas au point de vue de l'intelligence pure, ont davantage de force réelle que celles, plus transcendantales, qui pourraient pousser, par exemple, un bouddhiste à se faire chrétien.

Les derniers poèmes de Guérin démontrent ce que son catholicisme avait de peu fondé pour son esprit, mais de puissant dans son instinct :

Bien que mort à la foi qui m'assurait de Dieu,
Je regrette toujours la volupté de croire,
Et ce dissentiment éclate en plus d'un lieu
Dans mon livre contradictoire.

Ayant pour son malheur le choix de deux chemins.
Ma vie entre chacun piétine, balancée ;
J'hésite à prendre un but, quel qu'il soit, tant je crains
De me découvrir ma pensée.

Cet aveu d'incertitude n'empêchera pas son auteur de conclure par une adhésion à la communauté romaine :

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,
C'est encor lui qui parle en moi lorsque je pense,
Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens
Me fait aimer leur espérance.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers
N'usera pas l'instinct profond de tout mon être :
Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du crucifix qui m'a vu naître [1].

Le « moment » devait venir deux ans plus tard : Charles Guérin, déjà marqué par la mort pendant un séjour qu'il faisait en Suisse pour y assister un de ses frères, put regagner à temps sa maison de Lunéville ; il expira le jour de la Passion : c'était bien un autre calvaire aux dures étapes qui s'achevait avec sa vie.

*
* *

Je voudrais ne parler qu'avec une extrême réserve d'une

1. *L'Homme intérieur*, LVIII.

épreuve qui bouleversa le cœur de Charles Guérin, et qui ne fut pas la moins tragique. Lui-même observait sur ce point une discrétion absolue; il ne s'abandonna jamais à la moindre confidence. On ne serait même pas autorisé à s'en occuper ici, si son œuvre ne contenait mainte allusion à cet amour impossible et poignant. C'est à ses seuls poèmes que je demanderai des témoignages; et si ces témoignages restent vagues, à beaucoup d'égards, du moins suffiront-ils pour placer à nos yeux Charles Guérin, entre Chénier et Lamartine, au premier rang des élégiaques français.

Doit-on déjà rattacher à ce drame les belles pièces d'amour du *Cœur Solitaire*? On y sent un élan charnel, je ne sais quoi de brûlant, de fougueux, d'emporté, qu'une aventure banale ne suffirait peut-être pas à expliquer.

Vivant sachet rempli de nard, de myrrhe et d'ambre,
Tu répands tes parfums irritants dans la chambre.
Je te respire avec ivresse en caressant,
Comme un sculpteur modèle une onctueuse argile,
Ton corps flexible et plein de jeune bête agile.
La lumière étincelle à tes cils, et le sang
Peint une branche bleue à ta tempe fragile.
La courbe qui suspend à l'épaule ton sein
Emprunte aux purs coteaux nocturnes leur dessin[1]...

On trouverait, en se reportant au livre, des passages plus sensuels. Charles Guérin connut, en tout cas, dès cette époque, les heures funèbres où l'on se sépare [2], et le *Semeur de Cendres* atteste d'autres étreintes, suivies de séparations nouvelles. Un événement grave désunit les amants après une intimité déjà longue :

Recueille-toi, regarde en arrière, revois
Les jours évanouis comme une troupe ailée;
Revois le lac au pied des monts, les prés, les bois,
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée;
Notre chambre d'amour sur la mer, et les soirs
Où la fenêtre ouverte au milieu des murs noirs
Découpait dans l'azur une baie étoilée.

1. *Le Cœur Solitaire*, XXVII.
2. Cf. *le Cœur Solitaire*, XXX.

Embrasse d'un coup d'œil d'adieu notre bonheur,
Tout ce passé d'hier qu'il nous fut doux de vivre;
Et puis dans ton nouveau foyer brûle mon livre,
Et m'écartant, malgré toi-même, de ton cœur,
Rejetant le linceul sur la volupté morte
Détourne ton espoir de la terre : sois forte[1]...

Il faut lire tout entier, et vers par vers, le poème qui suit celui dont je viens de citer un fragment : il est d'une émotion si simple et si saisissante qu'il mouille les yeux. Ces deux quatrains ajoutent quelque précision à ce que l'on savait déjà de la séparation survenue :

J'imagine souvent ta maison; je t'y vois
Usant dans le devoir une âme encor fervente;
Je reconnais ton bruit de pas; j'entends ta voix
Tendre et grave donner un ordre à la servante.

Ce soir, le jeune avril te gagne à sa douceur,
Tu te souviens, l'amour envahit ta mémoire;
Et, sentant tes genoux faiblir avec ton cœur,
Tu cesses de plier ton linge dans l'armoire[2]...

Cependant la pauvre chose humaine s'accomplit. Le désir dissout peu à peu les serments échangés lorsqu'on se quittait. Chacun souffre, traînant après lui l'image chérie. L'union des cœurs se fait plus étroite dans la solitude. On pleure, on appelle, on crie. On fait des rêves, en disant : « Je sais bien qu'ils sont chimériques. » Mais une voix insidieuse et plus forte reprend : « Il suffirait de peu pour qu'ils se changent en réalité. » L'appel au devoir n'est plus qu'un faible écho du passé. L'amant s'aperçoit que l'amour dont on est privé est plus dur à vaincre que celui que l'on possède. Jusqu'au moment où, par un hasard secondé, il se retrouve sanglotant sur l'épaule de sa maîtresse, pour commencer une existence plus amère encore, avec ses mensonges, ses doutes, ses réticences, et ses pauvres plaisirs furtifs.

Elle m'écrit : « Encore un jour vécu pour rien!
Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien,

1. *Le Semeur de Cendres*, XVII.
2. *Ibid.*, XVIII.

Se perd dans ton absence à des choses petites...

. . . . . .

Seule à présent, au coin du feu je reste assise,
Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise.
C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,
Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé...

. . . . . .

Tout à l'heure en allant et venant dans la chambre,
Je me suis dévêtue avec un soin jaloux :
Mes bagues, menu tas, dans la coupe à bijoux,
Ma ceinture, le col aux agrafes rétives,
Les rubans, les lacets, les nœuds où tu n'arrives
Jamais sans mon secours qu'à t'irriter les doigts
Quand ta fièvre les hâte et les rend maladroits;
Le corsage quittant l'épaule, une enjambée
Rapide pour sortir de la jupe tombée,
Le soupir de la gorge enfin libre, et se voir,
Nudité frissonnante au fond du grand miroir.
Alors, pleine d'horreur pour mon corps inutile,
En invoquant tes bras qui sont mon seul asile,
J'ai pleuré. Je t'écris sur mes genoux croisés.
Sur un meuble voisin, sous mes yeux sont posés
Tes livres, des objets dont chacun me rappelle
Ou le plus cher matin ou la nuit la plus belle,
Ou les plus douloureux moments de notre amour.
La bougie hésitante, à travers l'abat-jour,
Sur le lit préparé répand une douce ombre,
Et la chambre alentour est recueillie et sombre.
Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir;
Pour respirer le souffle ardent de mon désir
Et, m'emportant muette, heureuse, inanimée,
Me faire sangloter et mourir d'être aimée[1]!... »

Qu'y a-t-il là qui nous touche si fort? C'est la vieille plainte, ancienne comme le monde, de l'amour malheureux et du désir inassouvi. Les amants l'ont chantée dans toutes les langues et sur tous les rythmes. Près de nous, les poètes du XIXe siècle ont su lui donner une ampleur qui n'avait peut-être pas été atteinte.

D'où vient que l'accent de Charles Guérin trouve particulièrement le chemin de notre cœur? Est-ce par son lyrisme

1. *L'Homme intérieur*, XLIII.

contenu, et par ce ton plus réaliste qui nous fait mieux saisir la vérité toute saignante, sous une forme poétique comparable aux plus châtiées? Sans doute; mais, si la jeunesse du moment présent voue à Charles Guérin une prédilection visible, c'est aussi parce que ses vers lui font entendre une musique dont on l'avait depuis longtemps déshabituée : après trente ans de tâtonnements et d'extravagances, voici des poèmes qui se relient à la pure tradition française. Ce n'est pas que Guérin n'ait eu à chercher sa voie. Il hésita, trébucha, et commit des fautes comme les autres. Il n'atteignit que peu à peu le point où nous l'avons vu arriver. Mais son ascension suivit une ligne régulière, et nulle souffrance, physique ou morale, n'arrêta cet effort tenace vers la perfection.

*
* *

En 1894, Charles Guérin s'écriait : « Nous sommes en pleine décadence, et je le dis avec fierté [1]. » Il subissait une double influence, celle de Mallarmé et celle de Rodenbach.

Le doux, modeste et pénétrant causeur qui, dans son petit logis de la rue de Rome, rachetait par de délicates conversations la subtilité par trop elliptique de ses vers, ne manqua pas d'exercer sur Guérin une séduction qui devait s'étendre à toute une époque littéraire : il lui communiqua le goût des gloses raffinées et des attitudes précieuses. C'est le temps où, cloîtré loin de la foule, — qu'il appelait « troupeau », — le futur poète de l'*Homme intérieur* dissertait savamment sur les mérites de l'allitération, « élucidation sensorielle de l'Idée », et, pour infliger une leçon aux plats aligneurs de syllabes, composait des vers selon la formule de M. René Ghil :

Sous les pins fins pleins de plaintes, au sein des landes...

L'influence purement mallarméenne est sensible en bien des endroits des premiers essais de Charles Guérin. Elle se perpétua quelques années. Pour montrer quelle valeur particulière il lui attribuait, Guérin décidait que seuls les exemplaires de

1. *Joies grises*, 184.

luxe du *Sang des Crépuscules* (1895) contiendraient, hors texte, l' « Introït » que Mallarmé avait bien voulu écrire en préface à ce recueil ; on peut y lire des compliments comme ceux-ci : « Habitude du mètre ou les complexité et fluidité, aussi, en la pensée, rien que de sûr parmi votre invention... Subtilement vous vous gardez bien de plaquer, ce qu'on fit, une image à son élément grossier, la détachez, qu'elle flambe, à part, et entre plusieurs anime cette essence riche, pure qui est votre produit, ainsi qu'au-dessus de tout, par exemple, l'azur. » Guérin se montrait glorieux de ces éloges, et dans une lettre privée, à la fin de 1896, il disait encore : « mon maître aimé Stéphane Mallarmé ».

Georges Rodenbach, le poète de la *Jeunesse blanche* et du *Règne du Silence*, prenait aussi de l'ascendant sur son esprit. Guérin lui consacrait en 1893 une longue plaquette, et lui demandait, l'année suivante, la préface de l'*Agonie du Soleil*. Ce qu'il y a de mineur, de faible et d'incertain dans l'amoureux de Bruges et de ses beautés mortes s'harmonisait alors intimement avec sa propre sensibilité. Lui-même se plaisait aux chants ouatés, aux dorlotements et aux lotions d'âme ; on trouvait dans ses vers des « doigts anonchalis », des « vents algides », des « esseulements » et, parfois, des « fragrances ».

Cette période coïncida avec une crise de volonté très grave. Guérin, qui faisait alors profession de mépriser sa province lorraine comme alourdie de béotisme, se réfugiait dans les cénacles parisiens ou dans les groupes esthétiques bavarois ; — il fit un séjour d'un an à Munich. — Il avouait plus tard s'être fortement détraqué les nerfs en leur permettant des jeux dangereux. Rien ne l'intéressait que le bizarre, le maladif et le déformé. Il se passionnait pour l'ésotérisme et pour la kabbale. En même temps, il s'enivrait de musique. « Ces derniers mois, — confiait-il dans une lettre, — j'ai entendu beaucoup de musique en Allemagne. Je ne connais rien d'aussi débilitant pour la volonté ; on en jouit, mais on s'épuise : plus que les poètes, on devrait bannir les musiciens d'une république virile. »

Un caractère bien trempé et naturellement orienté vers la santé morale peut supporter sans grand dommage des commotions pareilles ; la sensibilité trop vive de Charles Guérin en conserva une impression lente à s'effacer. Il était de ces

êtres taciturnes et secrets qui se livrent tout entiers à ce qui les attire et doivent faire ensuite un rude effort pour s'en dégager.

Il ne pouvait cependant s'attarder à cette phase. Son goût natif luttait contre l'entraînement des influences dont il s'était laissé envelopper. Quand on a traversé cette période dans les mêmes conditions d'âge et de milieu, on arrive mieux à comprendre ce qu'il ressentait.

Les jeunes gens de dix-huit ou de vingt ans qui, entre 1896 et 1900, se préparaient à la vie littéraire souffraient d'une gêne inconsciente. Je parle surtout de ceux qui habitaient la province. Les dieux du jour étaient Mallarmé, Kahn, Viélé-Griffin. Nul ne songeait d'abord à les renier; les ricanements qui accueillaient ces noms dans les milieux de bonne bourgeoisie provinciale où vivaient nos futurs poètes les forçaient d'exagérer, par esprit de fierté, des admirations dont les groupements parisiens leur faisaient une obligation étroite. Mais je me rappelle leurs inquiétudes et leurs résistances. Inquiétudes vagues, résistances timides : elles devaient se marquer davantage par la suite. On se confiait, presque en cachette, car l'accusation de cuistrerie était grave, ses doutes sur le génie de tel ou tel. Celui qui parlait le premier s'étonnait et se réjouissait de rencontrer des approbations rapides. On osait parler de galimatias, de stérilité, de fourvoiement. La réaction contre le symbolisme prenait corps : elle devait, moins de dix ans plus tard, transformer en purs classiques un Charles Guérin, un Marc Lafargue, un Emmanuel Delbousquet, un Paul Souchon, un Pierre Camo.

Chez Guérin, l'évolution est facile à suivre. L'auteur de *Joies grises* (1894) et du *Sang des Crépuscules* (1895), qui se plaisait à fabriquer des mots étranges, à écrire des vers de quatorze ou de dix-sept pieds, et qui faisait rimer « infiniment » avec « femmes qui mentent », confessait, le 1er mai 1897, à un ami : « Je suis très irrité en ce moment par les livres dont j'ai à parler à l'*Ermitage*, vers et prose. Ah! sont-ils embêtants, tous ces gens-là, avec leur ivresse de vivre qu'ils embobinent de néologismes, de barbarismes et d'une langue de Topinambous. L'intrusion du vers libre dans la poésie française a vraiment des suites déplorables... Ces gens qui sont généra-

lement ignorants (et souvent Belges) ne se donnent pas la peine de rechercher dans leur mémoire des mots français qui correspondent à leurs sensations, et ils fabriquent des adverbes atroces et des verbes !... On se croirait revenu aux beaux jours du *Décadent* et du *Symboliste*. Et les Espoirs, et les Tristesses, et les Chevaliers, et les Lys! Quand donc en nettoiera-t-on nos pauvres parvis? Zinc doré, pendule Lohengrin... J'aime encore mieux les disciples du vieux Baghâvat : du moins faisaient-ils des vers, ceux-là! »

*
* *

N'est-ce donc plus ce même Guérin qui, dans le commentaire de *Joies grises*, avait violemment attaqué la rime et prôné l'assonance? « Par quelle aberration, disait-il, en vint-on à faire disparaître l'assonance au profit de la rime?... Pardonne, Erato, à ceux-là qui furent fauteurs, s'ils ont cru agir pour le bien de l'Art. »

Lui-même devait supplier Erato de l'absoudre pour avoir tenu de pareils propos. Il pratiqua néanmoins l'assonance pendant longtemps. Souvent même il composa des poèmes aux assonances exclusivement féminines, et alternées : les effusions lyriques du *Cœur Solitaire* en ont gardé une mollesse et une allure chancelante qui nuisent à leur élan. Pourtant, dans ce recueil, la coupe du vers est plus sûre, les enjambements plus discrets, et lorsque le poète use d'un rythme peu fréquent, c'est celui-ci, par exemple, accouplement de vers de sept et dix pieds, qui n'est pas sans grâce :

Puisque l'ennui, pauvre homme,
Te jette encore à de nouveaux voyages,
Emporte au moins dans l'âme
L'adieu doré des beaux jours de l'automne [1].

Mais Charles Guérin ne disciplina vraiment sa métrique qu'avec l'*Homme intérieur*. La correction y affecte une rigueur de plus en plus sévère. « Je me sens devenir maniaque »,

1. *Le Cœur solitaire*, LII.

disait-il en souriant. La physionomie des vers, leur aspect matériel, prenaient à ses yeux presque autant d'importance que leur cadence à son oreille.

Il travaillait régulièrement et beaucoup. Sa correspondance est pleine d'aveux sur ses hésitations et ses reprises : « J'ai là mille vers de mon prochain volume, et je suis désespéré... Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir juger mon œuvre. Vous savez dans quelle mesure on peut se fier aux amis ! Bienheureux ceux qui ont confiance en eux-mêmes. Je travaille avec nausée huit heures par jour... »

C'était son système. Il ne croyait pas à l'« inspiration » romantique ; l'assiduité lui apparaissait comme la condition d'un art maître de soi : « Il faut, disait-il encore, se présenter chaque jour devant soi-même ; c'est une politesse que l'on doit à son talent. » Il s'enfermait dans son appartement ; un de ses petits frères avait seul licence d'y pénétrer, et pour les cas graves.

La perfection à laquelle il parvint ainsi, c'est dans ses vers descriptifs qu'il désirait surtout l'atteindre. Le lecteur qui parcourt un livre de Charles Guérin est d'abord ému par l'intensité de souffrance et de passion qu'il y exprime ; un second regard révèle un tout autre aspect de cette sensibilité.

Guérin était un observateur délicat : ce lyrique savait noter « la taupe aux mains de vieil ivoire », ou, dans l'herbe, les sauterelles qui

Traînent leur ventre rose et font plier les prêles[1]...

Tantôt il indiquait d'un seul trait le paysage, ou bien le dessinait vivement :

C'est l'heure, après la pluie, où, redevenant pur,
Le ciel du soir se peint dans les vitres riantes,
Où les trottoirs mouillés réfléchissent l'azur
Et les pieds nus des mendiantes.

Tantôt il le traitait plus largement ; tel ce tableau d'automne, aperçu depuis la fenêtre de sa chambre :

1. *Le Semeur de Cendres*, LXVI.

Le soleil soucieux se couche en ce moment,
La fraîcheur et la paix du jardin sont plus grandes.
Je vois le long du buis cheminer lentement
Le jardinier qui verse à boire aux plates-bandes.

Le jour baisse. La brise agite mon rideau,
Et tandis que je suis des yeux sur le parterre
L'arrosoir qui répand sa chevelure d'eau,
Mon âme à son murmure égal se désaltère.

J'écoute, pieds furtifs, sur les chemins sablés
Rôder mon épagneul en quête de son maître.
Une servante passe avec un bruit de clefs,
Et son ombre remplit un instant ma fenêtre.

C'est un des soirs pensifs du déclin de l'été.
Je songe. Un livre ouvert sur ma table frissonne,
Et je respire avec des pleurs de volupté
L'air dont l'odeur trahit l'approche de l'automne [1].

C'est à la veille de mourir que Charles Guérin possédait pleinement sa maîtrise. Il avait asservi la matière maniée; cadence et mots lui appartenaient. Je citerai une dernière pièce, que je considère comme son chef-d'œuvre de science poétique. Les mouvements des vers s'adaptent justement à la chose décrite, chaque syllabe y est calculée, chaque virgule joue son rôle, le son des mots et la forme des lettres s'allient pour produire la sensation voulue; ce pur poème plaît à l'œil, caresse l'oreille et donne à l'esprit cette satisfaction tranquille, entière, joyeuse, de l'objet sans défaut :

Si tu veux voir un vase aux belles formes naître,
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre
Où l'ébaucheur travaille assis devant le jour.
Il jette un pain de terre onctueux sur son tour,
Le mouille, et, résistant à l'effort du mobile,
Élève entre ses mains la frissonnante argile.
D'un pouce impérieux il l'attaque en plein cœur,
La creuse et la façonne au gré de sa vigueur.
Regarde, sous l'active étreinte qui la guide,
Le vase épanouit sa grâce encor liquide.

1. *L'Homme intérieur*, I.

Tandis qu'il l'arrondit de la paume au dehors,
Ses doigts joints et courbés en polissent les bords.
L'argile cependant, sans relâche arrosée,
Comme un miroir voilé reflète la croisée.
Souple et svelte, le col jaillit des flancs égaux;
Il chemine en faisant onduler ses anneaux.
Menée au plus haut point déjà, sa tige molle
Expire, et le potier la renverse en corolle.
Le tour s'arrête. Alors, et prenant un répit,
L'humble maître, content de son œuvre, sourit[1].

Ces vers, que l'on peut comparer sans crainte au plus irréprochable poème grec, il les a conçus devant un vieil ouvrier de la fabrique paternelle, à Lunéville.

***

En effet, si l'art classique revit en lui, c'est dans son temps et dans les faits qu'il observait que Charles Guérin cherchait son inspiration. Les pièces qui se rapprochent le plus des formes antiques ont une origine tout à fait moderne. Le magnifique poème XXVIII de *l'Homme intérieur*, que sa longueur empêche de reproduire ici et dont rien ne se peut détacher, fut écrit au bord de la Méditerranée, au Lavandou : — le voyage en barque vers les Iles bleues est un voyage aux îles d'Hyères. — Plus tard, un biographe, s'entourant de documents qui restent encore épars, pourra sans doute retrouver ainsi l'origine de ses plus beaux vers.

Guérin voyageait beaucoup. Si l'on s'en étonnait, il murmurait : « Je ne vous souhaite pas mon aiguillon. » Il supportait difficilement les longs séjours. Un fâcheux lui disant : « Mais cela ne vous fatigue donc pas! » il répondit, avec ce sourire et cette narine ironiques qu'il savait prendre : « Quand vous avez mal aux dents la nuit, vous vous promenez de chambre en chambre, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai toujours mal aux dents. » Il connaissait l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie. Quelquefois il partait brusquement, traversait Paris, et courait se réfugier sur la côte basque, ou dans un petit village de Provence. Il appelait cela « changer son âme de pot ».

1. *L'Homme intérieur*, XVIII.

Mais il s'attachait de plus en plus à sa Lorraine natale. Il aimait résider à Lunéville, et surtout dans sa maison de campagne, à Vadelaincourt, près de Souilly, dans la Meuse; — le paysage de jardin cité plus haut vient de Vadelaincourt.

Je n'essaierai pas de dire quel vide Guérin a laissé parmi ses amis. Ils eurent le sentiment d'une catastrophe. Cependant, la plupart ne le voyaient que rarement, et, comme il aimait peu les longues correspondances, l'influence qu'il exerçait sur eux n'était ni directe ni active. Mais il les tenait reliés par un lien puissant. Ni lui ni eux ne s'en rendaient peut-être compte. Que de fois ils l'ont vainement cherché des yeux depuis qu'ils l'ont perdu!... Au deuil intime qu'ils ressentent se mêle le souci de l'avoir vu partir au moment même où il se possédait, et dans une période littéraire incertaine où son exemple aurait pu venir en aide à bien des hésitants.

La nouvelle de sa mort les atteignit comme un coup inattendu. On le savait inquiet, souffrant, mais non pas près de disparaître. Il avait, cependant, achevé de s'amaigrir, et son visage se ridait. Il était allé à Saint-Maurice, dans le Valais. J'ai devant les yeux la dernière photographie de Charles Guérin vivant; elle a été prise là. Il est en costume de marche, appuyé des deux mains sur le rebord d'une fenêtre, silhouette noire et mince tournée vers un fond de neige lumineuse : c'est ainsi que je veux le voir pour la dernière fois, plutôt que renversé sur son lit, immobile et les yeux clos...

On croit qu'à Saint-Maurice il aurait eu déjà une congestion cérébrale. Mais il ne prévint personne : ce jeune homme qui avait composé son épitaphe avant vingt ans s'était habitué à l'idée de finir.

Il rentra seulement à Lunéville. Il semblait plus triste, plus renfermé que d'habitude, et passait beaucoup de temps dans sa chambre. — « Charles travaille... », disait-on. — Il rangeait ses livres et mettait de l'ordre dans ses manuscrits. Enfin, quand il sentit qu'une nouvelle attaque était prochaine, il donna, toujours silencieux, un regard à ceux qu'il aimait, remonta chez lui, rangea quelques papiers sur la table, posa sa plume par-dessus; puis il se coucha pour mourir.

JEAN VIOLLIS

PAUL LE NOMADE[1]

VIII

Paul vint passer l'été chez ses beaux-parents, à Ganneville, petite plage normande. Il était arrivé avec Marguerite, un soir, après dîner, pour se mettre au lit. Le lendemain matin, il se leva sans réveiller sa femme. Rien ne bougeait encore au premier ni au second étage, et, si quelques rumeurs discrètes n'avaient témoigné que les domestiques se mettaient à leur besogne, la maison eût été parfaitement silencieuse.

« Tant mieux! » se dit Paul. Il allait pouvoir visiter seul, et à l'abri de toute influence partiale, ce fameux Ganneville, — ou plutôt, à en juger par les renseignements qu'il possédait, il le dénigrerait à son aise : car, en vérité, quel charme trouvait-on à un quai uniforme, rectiligne, sablonneux, à une demi-rue ayant la mer pour ruisseau, qui s'appelait tour à tour Ganneville, Sanval, Rouque, Saint-Mil, Carbec, etc., — et cela sans aucun motif, sinon pour signifier qu'après s'être espacées à raison de cinq par kilomètre les villas reprenaient des intervalles de quarante mètres? — D'ailleurs Paul avait eu les oreilles rebattues de ce Ganneville : « Vous verrez, quand nous serons à Ganneville... Vous verrez le sable de Ganneville... les vagues de Ganneville... les fournisseurs de Ganneville... » Ce nom de Ganneville l'agaçait. Devait-on faire de tels embarras parce qu'on avait dans un endroit banal, au bord de la mer, une villa où l'on ne man-

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

quait jamais de perdre les mois d'août et de septembre, comme tous les bourgeois?

Marguerite eût répondu : « La villa de Ganneville est la plus belle du monde parce qu'elle appartient à mes parents... » La villa de Ganneville faisait pour ainsi dire partie intégrante de la famille : l'esprit de famille voulait qu'on l'admirât. C'était de là que les préventions de Paul tiraient leur origine la plus secrète et la plus profonde. Il sentait que le clan de sa femme tendait à lui imposer une « mentalité ». Orphelin, il ne pouvait réagir en soumettant Marguerite à l'action du clan Méliande. Il était un homme isolé en face d'une société, ce qui le portait instinctivement à une résistance d'autant plus âpre pour la conservation de son individu moral.

Ce n'était donc pas seulement d'après les descriptions que Paul se dépeignait d'avance Ganneville. Bien qu'il s'estimât certain de le trouver laid, il avait hâte de détailler cette laideur, car les rapports entre l'image préconçue d'un objet et l'objet lui-même sont toujours un vif attrait pour la curiosité. Néanmoins, l'heure étant propice, Paul s'accorda le loisir de visiter le rez-de-chaussée de la villa, où il savait que personne ne couchait.

L'ameublement avait un aspect bourgeois, simple, fragile, — balnéaire, en un mot. — Une tenture d'andrinople était ornée de marines et de japoneries. La famille, quand elle prenait sa nourriture, contemplait des crustacés qu'un peintre ami avait représentés pour elle parmi diverses variétés d'huîtres.

« Comment se fait-il — songea Paul — que le rez-de-chaussée soit d'un bon tiers plus petit que le premier étage?... Ou bien l'aurais-je rêvé?... » Il explora le salon : nul autre accès ne se découvrait là que les portes donnant sur le corridor et la salle à manger, qu'il trouva disposée comme le salon, mais où il finit toutefois par remarquer un placard. Cédant à une impulsion machinale, il l'ouvrit : ô stupeur! la vision qui s'offrit à lui ne fut pas une vision de pots de confiture ou de paquets de biscuits rangés à l'étroit dans l'obscurité. L'espace, au contraire, s'agrandit, la lumière entra plus vive, des plantes vertes apparurent, de larges baies, une bibliothèque tournante, une table chargée de livres, une corbeille à papier, un homme accoudé sur la table. « Où donc ai-je vu cela? » se

demanda Paul. Et il se rappela que c'était dans la collection de « nos auteurs en villégiature », à cette nuance près qu'au lieu d'écrire, l'auteur prenait ici le thé. Paul reconnut en lui son beau-père, M. Émile Sart, romancier à succès depuis vingt-cinq ans, chevalier de la Légion d'honneur.

— Vous êtes matinal, mon cher Paul! — s'écria celui-ci, d'un ton qu'il s'efforça de rendre joyeux.

— Je vous renvoie le compliment, — repartit Paul, — vous le méritez bien plus que moi : je ne fais que sortir de mon lit.

— Le mérite — dit M. Sart — n'est pas grand pour moi qui suis gouverné par mes habitudes. Elles m'ont classé parmi ces hommes qu'on appelle « du matin ». C'est avant midi seulement que je puis abattre la besogne sérieuse, les quatre ou cinq pages du roman en cours. La broutille supplémentaire s'expédie tant bien que mal dans la journée, entre les divertissements... Vous le voyez, je suis en costume de travail.

M. Sart ne portait pas cependant un de ces travestissements qui accompagnent encore, chez quelques écrivains, la genèse des pensées illustres. La seule pièce fantaisiste de son vêtement était un gilet croisé à broderies bretonnes, jaunes sur fond noir. Le reste, pantalon de flanelle blanche, vareuse bleue, souliers de tennis, n'avait rien de plus artiste que bourgeois ou inversement.

— Je vous dérange? — demanda Paul.

— Pas le moins du monde! — répondit M. Sart. — Il est vrai que je m'isole rigoureusement quand je me tiens ici. On doit alors ignorer mon existence. Une petite porte dont je garde la clef me fournit une issue spéciale, là, derrière ce palmier : je puis me sauver sans passer par les appartements... Je vais sur la plage, je marche, je marche, et, en marchant, je combine tout dans ma tête : alors il ne me reste plus qu'à mettre mes idées sur le papier. Je rentre et j'écris comme sous la dictée, sans une hésitation, sans une rature. Je ne me relis jamais, tant je suis sûr de moi... Mais il faut, pour que je produise mes quatre ou cinq pages, qu'on ne me distraie pas au cours de ma promenade : autrement, le fil est coupé... J'arpente donc la grève à une heure où j'ai toutes les chances de ne rencontrer aucun ami, et mon béret blanc, qui s'aperçoit de loin, défend à ma famille d'approcher.

— Décidément, — reprit Paul, — je regrette bien d'avoir ouvert ce placard de la salle à manger!

— Ne regrettez rien, — dit M. Sart, — vous êtes le bienvenu, et, en outre, la surprise que vous avez eue en valait sans doute la peine... Vous n'auriez pu ouvrir ce placard si la clef ne s'était trouvée dans la serrure, et elle n'y serait plus si j'avais fini de prendre mon thé. Il faut bien que le domestique puisse entrer pour m'apporter des *muffins*! J'en redemande souvent : les *muffins* doivent se consommer chauds, comme vous le savez... A propos, puis-je vous en offrir? Je vous conseille d'accepter. La cuisinière les réussit à merveille, parce que je l'ai dressée... Malheureusement, il n'y a que cela de bon ici : vous mangerez bien mal, mon pauvre Paul! Ma femme est trop idéaliste pour s'occuper de l'art dans la préparation des ragoûts, ce que j'aurais dû soupçonner quand je l'ai épousée... Elle désirait en moi le littérateur : l'homme, le simple homme qui mange, devait être négligé. Pourtant les deux ne font qu'un, puisque, après tout, si on fait de la littérature, c'est avec l'espoir d'en tirer des repas convenables, entre autres choses.

— Vous avez toujours la gloire! — dit Paul; — elle vous consolera.

Le visage de M. Sart se rembrunit :

— Peuh! la gloire, — grommela-t-il. — Croyez-moi, la littérature est un fichu métier.

Il y eut un long silence pendant lequel M. Sart tortilla nerveusement la pointe de sa barbe. On le sentait en proie à une souffrance mêlée de rage sourde.

Le domestique avait servi Paul, qui loua les *muffins* pour ranimer la conversation, sans obtenir comme réponse autre chose qu'un grognement distrait. Il dit ensuite :

— Vous êtes bien ici, dans une espèce de serre, et, malgré cela, l'exposition vous assure le plus possible de fraîcheur... Vue sur la mer de trois côtés, à travers des plantes vertes : c'est joli... Quelle grande pièce! elle doit avoir la superficie du salon et de la salle à manger réunis.

— Peu s'en faut, — répondit M. Sart, toujours sombre.

— Nous passerons ici de charmantes soirées, — reprit Paul.

M. Sart eut un mouvement de tête brusque, mais il se contint aussitôt.

— J'ai dû renoncer bien à regret, — dit-il, — à faire profiter ma femme et mes enfants de ce coin agréable. Voyez tous ces papiers : je ne pourrais les laisser traîner ; il faudrait les ranger à midi, les étaler de nouveau le matin, et cela sans jamais en changer l'ordre. J'en deviendrais fou !... Du reste, c'est ma femme qui a voulu établir ici un sanctuaire pour la littérature, dont elle a le fétichisme.

Paul s'écria :

— Vous êtes heureux : ma belle-mère vous admire. Être un grand homme pour sa femme ! cette gloire comblerait des gens de ma connaissance... Et vous avez toutes les autres gloires, y compris celle dont dispose l'État.

M. Sart répliqua d'un ton véhément :

— Vingt-cinq ans de travail, de travail acharné, vous croyez peut-être que cela se paie avec un bout de ruban ?... J'enrichis de mes pensées, de ma substance intellectuelle, le patrimoine commun ; je donne toute mon âme, en somme. La société me décore, et elle est quitte ?... Ah ! il y a l'argent ! Je gagne de l'argent !... Les épiciers aussi... Est-ce que l'argent est une récompense suffisante pour le littérateur ?... Ma récompense est d'avoir la vie empoisonnée. Si vous saviez comme la critique, les journalistes, les confrères, les intrigants !... Quelle galère que la littérature ! Et voilà vingt-cinq ans que je rame... Vous appelez cela le bonheur ? Mieux vaut casser des cailloux, mon cher.

Il y eut encore un long silence. M. Sart, ayant frappé la table de son béret blanc, demeura immobile, comme hypnotisé par le plafond où il semblait lire, écrite en caractères visibles pour lui seul, l'histoire de vingt-cinq ans d'injustices accumulées. Soudain il reprit son béret d'un geste violent, se leva et dit :

— Sortons.

Mais il n'avait pas atteint la porte dissimulée derrière le palmier quand il se retourna. Son expression avait changé. Il pressa le bras de son gendre affectueusement :

— Mon cher Paul, je vous ai considéré tout de suite comme mon fils. Vous allez devenir semblable à mes autres enfants par votre séjour avec nous jusqu'à l'automne. Ayez donc pour moi l'indulgence qu'on a pour son père : ne m'en veuillez pas de mes manies.

Puis, brusquement, il l'embrassa.

Paul fut attendri par ces quelques mots prononcés avec une expression caressante et bonne, et où l'on ne sentait nul cabotinage. Ainsi M. Sart avait été successivement l'égoïste mécontent d'un accroc à ses habitudes, l'ambitieux aigri et l'excellent père de famille, — trois personnages également sincères. — Son âme renfermait un assortiment de diables à ressort qui surgissaient de leur boîte à tour de rôle. Marguerite était bien sa fille...

Et, tandis que le béret blanc, tabou redoutable, s'éloignait du côté de Sanval, Paul se dirigea vers Ganneville.

Le paysage était blond par la couleur de la grève comme par la lumière. Les villas, espacées d'abord le long d'une anse qui avait le contour d'un sein de femme, se serraient ensuite de plus en plus, en s'effaçant dans une brume dorée. La teinte de la mer, blonde elle-même près du rivage, virait plus loin au vert tendre par des gradations opalines.

Paul rebroussa chemin quand il aperçut distinctement les rangs de cabines alignées devant le casino, et fit dès lors la navette entre ce point et la « villa Cantilène » : — M. Sart l'avait baptisée ainsi du nom de son premier roman. — Dans ces nombreuses allées et venues, il s'appliquait à recouvrir ses traces pour ne pas abîmer le sable, un beau parquet tout neuf, poli par la marée descendante. On eût dit un immense placage d'un bois clair aux veines ondulées et d'une exquise finesse. Quelques enjolivures s'y remarquaient. Les petits animaux qui retournaient à la mer laissaient derrière eux une empreinte pareille à une guipure. On voyait aussi des fougères dessinées par les minuscules filets d'eau. Tout cela suscitait chez Paul un intérêt persistant. Mais, comme il relevait la tête, il aperçut les volutes lointaines laissées au bord du ciel par un vapeur. Alors il s'arrêta, saisi d'une émotion mystérieuse qui lui donnait envie de pleurer. Pourquoi?

Comme il se posait cette question, des voix le firent se retourner. C'étaient le fils et les filles de M. Sart : Albert, Marguerite et Suzanne.

— Vraiment, Paul, c'est insensé! — dit Marguerite coupant court aux effusions matinales. — Il paraît que tu es entré chez papa!... Tu l'as empêché d'écrire pendant une grande heure...

Ne comprends-tu pas qu'il faut respecter le travail d'un romancier comme lui?

— Je l'ai trouvé derrière un placard, — répondit Paul. — Il travaillait à prendre du thé avec de la mie de pain au beurre fondu, et, sur son invitation, j'ai collaboré à ce travail.

— Voilà que tu dis encore des bêtises! — s'écria Marguerite.

Mais Suzanne intervint :

— Tu es méchante, ma petite Mag! Paul ne connaît pas encore le règlement... Et puis, vous savez, Paul, papa est très bon, aussi bon que grand écrivain... Il faut qu'il vous aime bien pour vous avoir gardé si longtemps.

— Une heure d'audience, fichtre! et avant midi, — reprit Albert en retirant sa pipe de sa bouche. — Un académicien n'aurait pas plus!

Marguerite lui poussa le coude :

— Tais-toi donc! — murmura-t-elle.

Puis elle poursuivit à haute voix :

— Quel temps délicieux!... Comment va ta migraine, Suzon?... Paul, tu ferais bien d'aller dire bonjour à maman.

Paul jugea cette idée excellente, parce que sa belle-mère lui plaisait par la ressemblance qu'avait Suzanne avec elle... Suzanne, dont il suivait maintenant de l'œil la silhouette décroissante, tandis qu'il regagnait la villa Cantilène, était plus petite que sa sœur, un peu moins jolie, mais elle rachetait cela par la stabilité de son humeur. Toujours tendre et douce, elle conservait à l'état habituel cette allure de biche un peu effarouchée par laquelle Marguerite avait d'abord séduit Paul, pour redevenir chèvre après ses fiançailles. Celui-ci aurait volontiers épousé la cadette au lieu de l'aînée, mais il s'était aperçu trop tard de sa préférence, les Sart n'ayant montré d'abord qu'une de leurs filles, afin de ne pas embrouiller les vœux des soupirants. D'ailleurs, la sympathie de Paul pour Suzanne s'était surtout accrue loin d'elle, par la vie commune avec Marguerite.

A quoi tenait qu'on eût telle ou telle destinée! Aujourd'hui même existaient certains jeunes gens au bénéfice desquels les marieuses étaient en quête depuis quelque temps. Si ces limiers conjugaux avaient flairé la piste Sart l'hiver dernier, Marguerite

eût été découverte, Paul épousait Suzanne... O théorie des âmes sœurs!

« Bah! — songea Paul, — Suzanne a des malaises journaliers dont elle se plaint tous les quarts d'heure, ce qui m'aurait ennuyé. Et maintenant j'en serais peut-être à préférer Marguerite... Pourquoi se marier? Je n'ai pas réfléchi. Je suis sans excuse... Ou plutôt, je n'en ai qu'une : l'espoir que ma mère ressusciterait dans ma belle-mère. C'est la singularité de mon cas... »

A tort ou à raison, en effet, Paul pressentait chez madame Sart un peu encore de cet amour maternel qu'il avait perdu si jeune.

Il la trouva étendue sur une chaise longue. Elle éprouvait comme Suzanne des malaises vagues, d'où, sans être précisément souffrante, elle empruntait un charme de langueur. A côté d'elle, sur un guéridon, étaient rangés des bibelots que Paul reconnut tous avec attendrissement : un petit flacon en cristal taillé contenait une infusion de graines de fenouil dont elle se frottait parfois les yeux, — moyen de conserver la vue, disait-elle ; — un autre, beaucoup plus petit, était rempli de sels anglais. L'encrier avait pour gaine un œuf en maroquin. Et tous les objets nécessaires à l'écriture et à la lecture étaient là, petits, jolis, propres, bien ordonnés. Un livre broché, sous une reliure mobile en cuir, et trois carnets couvraient le reste, miraculeusement disponible, de l'étroite surface.

Madame Sart, qui avait le teint mat et des cheveux à peine grisonnants, saupoudrés, semblait-il, d'une cendre légère, eut, en accueillant Paul, des regards souriants dont son visage fut encore adouci. Paul se pencha vers elle pour l'embrasser. Elle lui prit la tête en disant :

— Mon grand garçon!

Et Paul imagina, un instant, qu'il n'était plus orphelin.

— Je rêve, — poursuivit-elle, — que je vous ai toujours connu.

Mais Paul cessa de s'épanouir quand elle reprit :

— Vous aurez aussi un vrai père en monsieur Sart. Je me réjouis de ce que deux mois passés avec nous vous permettront de le connaître. C'est une si belle nature! Le talent, la bonté, il a tout, absolument tout.

Rien n'arrêta plus madame Sart lancée sur cette pente. Elle confirma, en les développant, les paroles de son mari. Elle nourrissait pour lui, pour le littérateur surtout, une véritable dévotion, prolongement d'un culte que, toute petite, elle avait déjà voué à l'art d'écrire. Plus tard, la réflexion lui était venue : l'œuvre d'une femme éprise de belles-lettres, songea-t-elle en ce temps-là, ne consiste pas à produire elle-même des livres ; donner à un auteur le milieu propice, le recueillement, l'indépendance, le bien-être, lui assurer les joies conjugales et paternelles en sachant le mettre à l'abri de tout l'encombrement, telle était la véritable collaboration littéraire des femmes. Cela répondait mieux à leur idéal d'abnégation.

Bref M. Sart apparut aux yeux de Paul comme réellement divinisé, mais c'était un dieu souffrant, un Christ des lettres sur le Calvaire. Madame Sart prit un visage de *Mater dolorosa* pour parler de cette Passion dont elle voilait les épisodes sous des allusions plus ou moins claires.

— Eh quoi! — demanda Paul, — on lui refuse la rosette?

Il se repentit sur-le-champ d'avoir posé cette question, car il craignit de s'être aliéné du coup la sympathie de sa belle-mère, qui dit un peu sèchement :

— Je vais voir où en est le déjeuner.

Et elle se leva, non sans agilité.

Paul continua de constater que la religion du clan des Sart était une religion chagrine. A table, on causait peu. Le front de M. Sart demeurait nimbé de soucis que l'on respectait comme le nuage dont se voilait Jéhovah sur le Sinaï.

Après le déjeuner, M. Sart avait coutume d'emmener toute la famille. Il conduisait lui-même la charrette anglaise, que suivait Albert avec le tonneau. On alternait les trois buts de promenade invariables : un château en ruine, un étang, un petit bois. Ces parties de plaisir étaient mornes quand on se trouvait à côté du père de famille, tandis qu'on riait quelquefois dans le véhicule d'Albert. Ce n'était pas que M. Sart fût d'une tristesse absolument uniforme. Mais les brusques saillies d'humour qu'il avait par intervalles rendaient plus sinistre la mélancolie d'où elles émergeaient, comme les rocs isolés au milieu

d'un océan donnent des points de repère à ceux qui contemplent son immensité.

Quelle source alimentait cet océan d'amertume? Paul continua longtemps de l'ignorer. Une pudeur semblait arrêter les révélations des initiés... Marguerite, Suzanne et Albert étaient-ils même parfaitement initiés?...

Mais un jour, madame Sart dit à son mari :

— J'ai lu dans les « déplacements et villégiatures » que M. de Puyfacond venait d'arriver à Saint-Mil.

— Je le sais aussi, — répondit M. Sart. — Souhaitons qu'il s'y trouve assez bien pour n'en plus bouger!

Ce que l'on pouvait traduire, — on le sentait : — « N'engageons pas une conversation qui m'agacerait... »

Près d'une semaine plus tard, au moment où il était question de la promenade coutumière, M. Sart fut supplié par sa femme d'y renoncer. Elle ajouta :

— Tu as une visite importante à faire.

— Oui, à Saint-Mil! — s'écria M. Sart. — Tu me persécutes, avec ton Puyfacond... Je t'en prie, une fois de plus et pour toutes, ne m'en parle plus.

Lui-même en reparla presque aussitôt, parce qu'il cédait au besoin trop contenu de laisser déborder son fiel. La présence de ses enfants, au lieu de l'apaiser, l'excitait : à son irritation s'ajouta le dépit de ne pas s'être maîtrisé devant eux.

— Qu'irais-je faire chez ce vieux?... me retourner le poignard dans la plaie?... Comme il est le seul disposé à me rendre justice, je penserais tout le temps à l'injustice des autres. Non, je veux oublier... Oublier, c'est ma seule ressource.

Madame Sart joignit les mains :

— Émile, mon ami, je t'en conjure, ne te laisse pas aller au découragement. Il est impossible que le génie n'arrive pas à s'imposer. Tu triompheras. Ne retarde pas ton succès en négligeant ceux qui t'estiment à ta juste valeur. Si M. de Puyfacond est le seul, raison de plus pour entretenir de bons rapports avec lui!

— Et puis, — reprit M. Sart, — ce vieux galantin voudra m'avoir à dîner; il faudra lui rendre la politesse : or il ne viendra pas dépareillé, c'est-à-dire sans madame Caldeau.

N'ai-je pas assez de tous mes déboires sans y joindre de mauvaises fréquentations... ennuyeuses, par-dessus le marché?

— Nous avons reçu madame Caldeau cet hiver, — objecta madame Sart.

— Dans un tas, elle passait. Ici, ce n'est pas la même chose... J'en ai assez. Qu'on me laisse tranquille. Je ne ferai aucune démarche... Me voyez-vous me présenter, à chaque vacance, avec les deux ou trois voix que je décrocherais outre celle de Puyfacond?... Et je ne les décrocherais pas!... Le mérite, est-ce que cela compte aujourd'hui?... Je me refuse à battre le tamtam. C'est peut-être bête; je ne veux pas, du moins, être grotesque, faire comme Zola, me proclamer candidat perpétuel... Il doit bien savoir que l'Académie ne répondra jamais à ses coups de sonnette. Encore est-ce bien fait pour lui : comment diable ignore-t-il qu'on ne crache pas sur les tapis d'un salon, et que l'Académie est un salon?...

Oh! oh! c'était donc cela, l'impuissance à devenir académicien, qui faisait répandre par M. Sart une ombre lugubre sur toute sa famille!... Paul en éprouva un âpre besoin d'irrespect :

— Pour un salon, — dit-il, — elle manque de femmes.

On eût dit que la foudre venait de tomber. Paul reprit :

— Mais des « immortelles », au féminin, des fleurs de cimetière... l'emblème serait cruel dans un asile de vieillards!

M. Sart, s'étant concentré pendant une seconde, articula lentement :

— Mon cher, avec deux mots vous avez trouvé le moyen de donner deux preuves de mauvais goût : la première, en faisant un calembour laborieux; la seconde, en vous moquant de l'Académie française.

— Si le mauvais goût se trouvait de mon côté, — riposta Paul, — il ne serait donc pas du côté de l'Académie!...

M. Sart se leva brusquement :

— Puisque je rencontre des ennemis jusque chez moi, — s'écria-t-il, — je n'ai plus qu'à m'en aller.

On s'empressa pour le retenir, tandis que son gendre s'éclipsait vite et sans bruit.

— C'est idiot! c'est idiot! Mon Dieu, que c'est idiot! — murmura Paul, tout en marchant à grandes enjambées.

Il était en face de la mer, à laquelle un attrait instinctif l'avait conduit. Là il éprouva de nouveau cette émotion mystérieuse dont il avait déjà été si profondément remué. Mais, cette fois, il comprit. La mer représentait pour lui la liberté. On s'embarquait sur elle, on allait. Aussitôt les routes s'ouvraient; on pouvait mettre le cap sur un point cardinal, puis sur l'autre, sans rencontrer d'obstacle. Le chemin n'était plus un mince ruban, tout devenait chemin, rien ne demeurait de la petitesse humaine, ni les petits champs rigoureusement limités, ni les petites maisons où les petits clans s'enracinent pour végéter comme des plantes sous châssis... Pourquoi ne pas avoir conservé à sa disposition le large espace?... Et Paul vit mieux l'étroitesse de sa prison? Il s'y était enfermé lui-même et il avait jeté la clef par la fenêtre. Il étouffait dans cette famille Sart, dans cette minuscule chapelle où l'on adorait Émile Sart. Quel dieu mesquin et envahissant! Son culte absorbait tout. Paul désormais devrait assister sans répit à une sorte d'office funèbre parce qu'un auteur riche, décoré, connu, de talent banal, avait envie d'entrer à l'Académie française et savait que l'Académie ne lui ouvrirait pas.

Fuir, il fallait fuir... Mais Marguerite ne s'en irait pas sans emporter dans son cœur le dieu Sart. Elle resterait toute imprégnée de l'encens prodigué à ce fétiche... La quitter elle-même, quelle affaire! En mesurant d'un coup d'œil le nombre et la pesanteur des habitudes morales, sociales ou autres que cette solution bouleverserait, Paul se trouva comme le possesseur d'une bibliothèque de cent mille volumes devant une perspective de déménagement. — Et puis il avait un certain sens de justice. Le mariage pour lui était un contrat; on ne pouvait le déchirer, non plus que les autres, suivant le bon plaisir d'un seul contractant : or Marguerite ne semblait pas même songer à la possibilité d'une rupture.

Entraves sur entraves!... Dire que la plupart des hommes s'en forgeaient ainsi. Pourquoi? Leurs motifs variables les poussaient toujours à la même fin : la reproduction, la génération d'êtres pareils à eux, pareillement esclaves... Et, en considérant cet universel esclavage, Paul subit toujours plus forte la tentation de liberté que lui offrait la mer. Elle donnait le désir de tous ces pays inconnus que baignaient ses bords et

elle permettait de l'exaucer. Paul rêva de vie errante; puis, comme il méprisait en ce moment les aspirations communes aux hommes, ce goût de se calfeutrer pour attendre la mort bien au chaud, il se dit que peut-être il n'était pas l'un d'entre eux... Il venait d'une planète étrangère, de quelque satellite confondu dans la poussière de la voie lactée. Après une mort, son âme, follement éprise du grand espace, était partie, avait perdu sa route et rencontré enfin la terre, globe habité, où elle s'était réincarnée... Ces fantaisies l'amusèrent. Il en oublia les Sart.

Tout à coup un Sart se dressa devant lui. C'était Albert.

— Joli temps! jolie brise! — dit celui-ci. — Dommage que nous ne puissions faire du *yachting*.

Il s'arrêta, les jambes écartées, la pipe à la bouche, les mains dans les poches, pour contempler la mer; il affectait un air entendu comme les gens qui regardent trotter un cheval avant de l'acheter.

Il reprit, d'un ton guilleret :

— Vous savez que Marguerite vous a cherché... du mauvais côté. C'est de la veine pour vous! Je l'ai laissée faire. Une scène de moins, voilà ce que vous me devez.

— Merci! — dit Paul qui se dérida.

— A charge de revanche, quand je serai marié! — répondit Albert. — Je n'aime pas les scènes.

— Ni moi non plus!

— Il n'y paraissait pas, tout à l'heure!... On se serait cru au théâtre : le théâtre à domicile!... Je faisais la grimace. Le drame, quand on le joue pour de bon, ce n'est pas un amusement, pas plus pour les spectateurs que pour les acteurs... Mais je suis fautif : je devais vous prévenir. La connaissant d'avance, vous ne vous seriez pas cogné à la marotte académique de papa.

Paul haussa les épaules :

— On se laisse surprendre, on a tort. Il est si simple de ne rien dire!

— Quand tout a été dit, précisément! — fit Albert. — J'avais parlé, moi, et de mon mieux. J'ai interviewé papa, une fois, car cela m'ennuyait de le voir triste, et tout le monde avec lui, pour une chose qui n'en vaut pas la peine. Je lui ai

demandé : « Pourquoi fais-tu le soupirant muet autour de l'Académie? Tu as déjà mauvaise mine, je t'assure. Va! ne meurs pas pour cette vieille polygame aux quarante maris. Elle suit ses caprices. Il y a des hommes très forts dont elle ne veut pas, et il lui prend des béguins pour des inconnus. Toi-même, réciterais-tu les noms des quarante académiciens? C'est aussi difficile que les sous-préfectures... » Je lui ai dit cela et beaucoup d'autres excellentes choses... N'est-ce pas que j'avais raison?... Je parie que vous ne saviez pas que Puyfacond était académicien.

— Ma foi, non! — répondit Paul; — du moins je ne me le suis pas rappelé tout d'abord.

— Papa s'est obstiné à ne rien comprendre, — poursuivit Albert. — Lui qui me gâte, qui me laisse le traiter en camarade, il m'a bousculé... Je n'y reviendrai plus... C'est dommage, un homme si plein de talent! et gentil!... car papa est gentil. Il faut le voir quand il y a une maladie à la maison, un rien, un rhume de cerveau seulement!... Et s'il veut l'Académie, c'est à cause de nous autant que pour lui.

— L'œil de veau! — s'écria Paul.

Cette exclamation surprit Albert, qui en poussa une sorte de grognement.

— Oui, — dit Paul, — l'*Œil de veau*, de Courteline, un conte d'une philosophie très profonde. J'y pense à propos de votre père. Il était une fois un collégien et son correspondant. Or ce dernier jugeait qu'il n'y avait rien de meilleur que l'œil de veau. Comme il était très content du collégien, il lui fit avaler les deux yeux d'une tête de veau presque par force, et le petit en eut le cœur soulevé jusqu'à l'indigestion inclusivement. Moralité : « Ce qu'on trouve exquis doit être exquis pour ceux qu'on aime... » Vous, Albert, parce qu'on vous aime, on tient à faire de vous un fils d'académicien, gloire qui ne vous touche guère, et ainsi, parce qu'on vous aime, vous vivez entouré de tristesse... Il y a de l'œil de veau partout. Dans les ménages...

Paul s'arrêta, songeant à « tes ongles ». En effet, c'était peut-être l'amour qui poussait Marguerite à s'intéresser aux ongles de son mari, et, de là, par une conséquence immédiate, à lui devenir insupportable.

— Très juste! J'approuve, — dit Albert. — Mais quoi! Qu'il m'ingurgite ou non l'œil de veau, papa sera toujours mon papa...

Les deux jeunes gens cheminèrent quelque temps sans parler. Paul, en réfléchissant, dut reconnaître que les adorateurs du dieu Sart étaient excellents. L'exigeante majesté du dieu lui-même était suffisamment compensée par de la bonté. On ne pouvait pas le haïr. Cela gênait Paul pour se débattre contre la tyrannie dont il souffrait; — c'était une entrave de plus.

— On a philosophé, — reprit Albert. — Avec vous, c'est un sport passable. J'avais tout de même une autre idée en venant vous trouver : l'idée de vous mettre à l'aise. Quand il y a eu des mots un peu piquants, on s'inquiète. On se dit : « Quelles excuses vais-je demander ou va-t-on m'apporter?... » N'en attendez pas, n'exprimez aucun regret, faites comme si rien ne s'était passé. Croyez-en mon expérience de la famille... J'énumère. Moi : je répète que je n'aime pas le drame. Une scène d'attendrissement ou une scène de colère, épargnez-moi cela... Maman : pour elle, vous avez risqué un trait d'esprit malheureux, suivi d'une riposte un peu raide, le tout sans y penser. Elle n'a vu qu'un feu de paille. Déjà, elle commence à l'oublier... Suzanne marche avec maman... Marguerite... la connaissez-vous seulement?

— Mal, je le crains! — répondit Paul en riant.

— Un mari ne connaît pas sa femme, repartit Albert, — Il la voit toute en beau ou toute en laid; je me le suis laissé dire. Marguerite oublierait comme maman, et plus encore! c'est de son caractère. Mais elle a un sermon rentré qui lui fixe peut-être les idées. Je vais vous indiquer un bon truc : promenons-nous, revenons en retard pour le dîner; maman me fera des reproches, à moi; Marguerite, à vous... Un sermon chasse l'autre.

— Le plus important, — dit Paul, — est de savoir comment nous allons nous regarder ce soir, votre père et moi.

— Vous ne vous regarderez pas du tout, — conclut simplement Albert. — Papa dîne chez Puyfacond : il faisait atteler quand je suis parti... Et demain la scène de cette après-midi sera loin!

IX

— Qu'apportes-tu là? — demanda Marguerite à son mari, les yeux luisants de curiosité.

— Ma tenue de travail, — répondit-il.

Et il déplia une veste et un pantalon bleus.

— Quelle horreur! — s'écria Marguerite. — Tu vas t'habiller en ouvrier?

— En ouvrier mécanicien, — répliqua Paul. — J'ai donc préféré la veste au bourgeron trop lâche, qui vous expose à être pris dans les engrenages.

— C'est pour un déguisement peut-être?

— Pour me déguiser, tous les jours, de sept heures du matin à six heures du soir, excepté les dimanches et jours fériés.

— Je ne comprends pas.

— Cela signifie que j'entre décidément chez Vasat, le constructeur de machines.

— Il devait te prendre comme ingénieur.

— Plus tard, s'il y a une place. En attendant, je fais chez lui mon apprentissage.

— Et combien te paiera-t-il?

— Me payer?... Est-ce que le professeur paie ses élèves?... Je vais prendre chez Vasat des leçons de pratique dont j'ai bien besoin, car je n'ai encore de notions que sur la théorie. Et l'on va m'instruire gratis. C'est de l'or en barre... Mais, par extension de ce principe, j'en conviens, les patrons ne donneraient plus un sou à leurs employés, sous prétexte qu'on s'instruit toute sa vie.

Paul montrait une satisfaction extrême, ce qui indigna Marguerite.

— Tu ne peux pas accepter cela, — dit-elle. — Je veux absolument que tu refuses.

— Il est trop tard, — fit Paul avec un calme souriant. — Je me suis entendu aujourd'hui avec le patron; il a ma parole. En sortant de chez lui, j'ai acheté la cotte et la veste. Cette dépense rend mon engagement irrévocable parce qu'elle est énorme, comparée au chiffre de mon salaire.

— Il fallait me prévenir.

— Je t'ai prévenue. Tous les jours ou peu s'en faut, depuis la première semaine qui a suivi notre retour à Paris, je te répétais : « Je ne trouve rien. Irai-je chez Vasat? » Tu répondais : « Peut-être!... » ou quelque chose d'étranger à la question. Plus tard, je t'ai avertie, à trois ou quatre reprises, que la situation offerte par Vasat était celle de « volontaire » et que j'étais décidé à l'accepter. Tu répondais alors : « Le gigot est trop cuit », ou : « Je sens un courant d'air », ou : « Une deuxième verrue a poussé au menton de madame Sablonceaux », ou : « Tes ongles, mon chéri!... »

Marguerite jugea Paul complètement fou. Son titre d'ingénieur lui faisait obtenir une situation d'ouvrier non payé! Que dirait le monde?

Cependant Paul continuait de paraître joyeux :

— Tu m'énerves! — s'écria sa femme.

Il expliqua sa bonne humeur : il pouvait bien justement se féliciter, après ses longues démarches infructueuses, de se voir tirer enfin de l'oisiveté.

— Pour échapper à la paresse sans gagner d'argent, — repartit Marguerite, — tu n'as qu'à travailler chez toi. Tu y gagnerais de rester libre. Ce serait aussi plus honorable.

Fallait-il continuer cette discussion? rappeler à Marguerite qu'elle favorisait mal les études professionnelles tentées par son mari? S'il lisait auprès d'elle, il lui « lisait au nez », outrage qu'elle ne pouvait supporter, ou bien elle interrompait par des propos féminins les descriptions de machines où il voulait s'absorber. La roue dentée BC engrenait alors avec des histoires de domestiques et le piston PP′ était refoulé par la maladie de madame X... Quand Paul s'isolait, Marguerite l'accusait de la fuir.

Mais il ne servirait à rien de rééditer ces vieilles constatations : elle n'en tenait jamais compte. Mauvaise volonté? Non pas : sa nature, aussi impulsive qu'inapte aux réflexions suivies d'effet, était la seule coupable.

Enfin Paul s'ennuyait auprès de sa femme pendant la journée. Il eût payé pour avoir une obligation qui le maintînt hors de chez lui du matin au soir. De là son indifférence sincère pour le gain, la considération mondaine et l'avenir.

— Mieux valait aussi taire cette raison qui était la véritable.

Donc Paul ne dit que ces mots :

— Il faut que j'achète encore un réveille-matin. J'y cours.

Et il sortit.

Le lendemain, vers six heures et demie, dans une aube sale, il remontait la rue de la Folie-Clignancourt. Des ouvriers le croisaient en foule, et bien peu marchaient dans le même sens que lui. « Est-ce un symbole? — songea-t-il, — devrai-je naviguer à contre-courant parmi les hommes?... » Et il remarqua ensuite que le travail, recherché par lui comme une libération, ne réjouissait guère les autres. Ils paraissaient mal réveillés, ils avaient le teint terreux, la mine de gens qui ont plus bu que mangé. Quelque chose de répandu sur toute leur personne les mettait en accord avec le Paris matinal : même toilette mal faite, même crasse modérée, même ennui exempt de tristesse tragique, même monotonie de troupeaux que les maisons. Paul en reçut une impression de fâcheux augure.

Il prit une rue latérale, puis d'autres, et comme il avait étudié son itinéraire d'avance il déboucha juste en face d'une porte cochère au-dessus de laquelle on lisait : *Vasat et Cie, construction de machines*. Après l'avoir franchie, il traversa une cour pleine de grosses ferrailles qui se rouillaient.

— Monsieur Roseau, s'il vous plaît? — demanda-t-il à un homme de peine occupé à balayer.

L'homme indiqua l'atelier situé derrière les bureaux de la comptabilité.

Un corridor sur lequel s'ouvraient des portes vitrées mena Paul jusqu'à un vaste hall éclairé par en haut. C'était un espace encombré, lui aussi, de ferrailles grandes et petites, masses noirâtres ne laissant entre elles que d'étroits passages. Il y avait, en longues rangées, des étaux et des machines vers lesquels obliquaient les courroies de transmission dont le réseau interceptait la vue comme les arbres dans un bois. Mais tout cela était immobile et désert.

Paul découvrit enfin un homme à veste bleue. Il s'en approcha et demanda encore :

— Monsieur Roseau?

C'était M. Roseau lui-même, — le contremaître qui devait présider à l'installation de Paul et le prendre sous ses ordres. — Il lui montra l'armoire aux vêtements de travail : elle exhalait une odeur composite d'homme pauvre où l'on distinguait les apports de l'huile de machine et de l'ail. Ensuite il le conduisit près d'un étau et lui remit un morceau de fer en disant :

— Limez-le jusqu'à ce qu'il soit plan de tous les côtés. Il faudra aussi le travailler bien d'équerre... Je dois vous prévenir que c'est difficile.

— Quand saurai-je limer? — demanda Paul.

— Jamais.

D'autres instructions lui furent notifiées : il était interdit de s'asseoir, de quitter sa place, de parler à personne et de fumer. Là-dessus, M. Roseau abandonna le « volontaire ».

Un gémissement se fit entendre auquel répondirent des murmures qui se propagèrent dans toute l'étendue de l'atelier. Ils se précisèrent, devinrent un ronflement de roues qui tournent ; leur note grave se fit plus aiguë et, enfin, ne changea plus. C'étaient les transmissions qui s'ébranlaient.

Bientôt, comme à un signal donné, une file d'hommes envahit l'extrémité du hall. Ils coururent aux armoires, enfilèrent leurs cottes et se dispersèrent autour des machines-outils. Au bout de deux ou trois minutes, plus personne n'entra. Les grincements du métal arraché par copeaux commencèrent. Ils s'espacèrent à des intervalles égaux et la rumeur générale du travail prit un rythme.

Paul fut d'abord entraîné. Il se sentait l'un des exécutants d'un grand concert, un exécutant absorbé par sa partie et appuyé par l'ensemble, qui lui communiquait la force collective. Il lima donc avec entrain. Quand toute une face de son morceau de fer, débarrassée des crasses et des oxydes, eut l'éclat du métal pur, il y appliqua une réglette qui décela une bosse. La bosse, corrigée, se métamorphosa en creux, et le creux, corrigé, se métamorphosa en bosse... Et ainsi de suite, indéfiniment...

Paul se retourna vers l'horloge : il n'avait encore usé qu'une trentaine de minutes. Quatre heures et demie devaient encore s'écouler jusqu'à la pause destinée au déjeuner ; après quoi, il faudrait changer les bosses en creux et les creux en bosses

depuis une heure jusqu'à six heures. Le souvenir de Sisyphe revint à la mémoire de Paul, qui l'écarta comme « pompier » : il se reporta cependant à ses années de collège, aux sermons de retraite, où l'on parlait de l'enfer, de son éternité. On citait alors l'apologue de l'hirondelle : une hirondelle venait tous les mille ans effleurer de ses plumes un globe de diamant gros comme la terre, et, quand le globe serait usé, l'éternité ne ferait que commencer... « J'attends le retour de cette hirondelle », songea Paul. Il avait des crampes à l'avant-bras, et il se donna pour tâche de porter le poids de son corps pendant cinq minutes sur chaque hanche alternativement; mais il n'obtint, par cette méthode, aucun répit à l'engourdissement douloureux de ses jambes. Ah! combien on avait raison de vouloir accorder des chaises aux demoiselles de magasin!

Il eut des pensées socialistes. Les ouvriers qui l'entouraient se mouvaient pourtant avec aisance et rapidité : on s'habituait à se tenir debout. Donc pas de plaintes, sous peine de passer pour une femmelette!... Et M. Vasat était un patron modèle, puisqu'il avait adopté la journée de dix heures, — un minimum extrême en ce temps-là. — Dix heures de travail. On se levait à six heures du matin, ce qui obligeait à se coucher vers dix heures du soir. En quittant l'usine à six heures, on ne pouvait dîner avant sept, ce qui laissait deux heures seulement de plein loisir. L'ouvrier sage causait alors un peu avec sa femme, fumait une pipe, lisait un journal, et c'était tout : la fatigue ne lui permettait rien de plus. Que gagnerait-il à la journée de huit heures? De faire mieux sa toilette, de « bricoler » un peu chez lui, de jouer quelques minutes avec ses enfants, de moins se presser pour venir à l'usine. Ce serait quelque chose, mais, après tout, peu de chose. Le tourneur n'en resterait pas moins tourneur jusqu'à sa mort, l'ajusteur resterait ajusteur, puisqu'ils n'auraient pas le loisir de vaquer avec suite à d'autres occupations et que, selon le progrès, les activités humaines allaient toujours en se spécialisant. Ils seraient des machines intelligentes pendant une partie du jour, et, le reste du temps, des animaux mangeant, buvant, dormant et se reproduisant : ils ne deviendraient pas des hommes. Quatre heures de travail manuel et quatre heures de travail intellectuel, telle serait la solution à indiquer, s'il

était permis de prévoir une société qui pût destiner la moitié de son temps à la pensée pure, mais une telle société paraissait bien chimérique.

Ces idées traversaient le cerveau de Paul, mais par lambeaux, tant le souhait : « Je voudrais être à midi », les coupait souvent.

Enfin ce souhait fut accompli, comme cela ne pouvait manquer, et Paul s'en alla déjeuner presque en face de l'usine, chez le marchand de vin Barbarat, qui l'accueillit en bras de chemise et les manches retroussées, pour exhiber, sans doute, ses magnifiques tatouages. Là se donnait rendez-vous l'aristocratie secondaire de la maison Vasat et Cie, sous-ingénieurs et chefs d'atelier, parmi lesquels Paul regretta de ne pas rencontrer Roseau, qu'il eût essayé de corrompre par des consommations.

Il entendit en ce lieu quelques potins, pareils à tous les autres. Et on lui apprit qu'il n'y avait aucun avenir pour les « volontaires » chez MM. Vasat et Cie.

— Je m'en moque, — dit Paul, — pourvu que je n'apprenne pas indéfiniment à limer.

— Vous en avez pour deux ou trois jours tout au plus, — lui répondit-on. — Après cela, vous passerez au « traçage », puis à la « plate-forme », où l'on essaie les machines, puis au bureau de dessin.

La chère du mastroquet parut exquise à Paul, qui se hâta de manger afin de pouvoir consacrer plus de temps à savourer une tasse de café et un cigare. Ce fut alors un nirvana divin. Mais comme l'heure s'écoulait vite!

En rentrant à l'usine, il passa devant une file de travailleurs rangés près de la porte. Ainsi, ceux qui arrivaient les premiers ne voulaient pas bénéficier de leurs quelques minutes d'avance pour se mettre plus posément à la besogne : ils auraient paru faire du zèle au détriment de leurs camarades et induire par la concurrence entre ouvriers à les exploiter encore davantage. Cette solidarité était une grande et belle chose. Paul n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'elle s'imposait parfois à coups de poing.

Quand les ouvriers entrèrent en masse, il remarqua aussitôt qu'ils gardaient tous leur cigarette. Alors lui-même alluma un cigare dont l'odeur, eût-on dit, fit accourir Roseau.

— Mâtin, un cigare! — s'écria celui-ci.

— Tout le monde fume, — répondit Paul.

— C'est une pure tolérance, — répliqua Roseau. — On achève la cigarette commencée dehors. Quant aux cigares, les ouvriers n'en fument que le dimanche.

Le contremaître tourna le dos pour inspecter le travail d'un jeune ajusteur posté tout près de là. Il lui fit une rude semonce et poursuivit sa tournée.

Paul ne se priva pas de continuer à fumer son cigare, en songeant : « Solidarité ouvrière, soumission à la discipline patronale, cela revient au même, cela se réduit à *faire comme tout le monde*, et on fera bien plus encore comme tout le monde quand l'État sera le seul patron... C'est aussi la vie bourgeoise que de faire comme tout le monde... ». Et il se sentit anarchiste.

— Fourneau de fourneau ! — grommela-t-on à côté de lui.

Ces paroles de révolte l'attirèrent. Elles étaient proférées par le jeune ajusteur.

— Il vous a embêté? — demanda Paul, profitant de ce que Roseau disparaissait dans les profondeurs de l'atelier.

— J'ai « loupé » ça, qu'il m'a dit! — repartit l'ouvrier en brandissant une pièce. — « Loupé!... » C'est sa mère qui l'a « loupé », ce tuyau d'évier de Roseau !

Après quoi le contre maître fut accusé d'infortunes conjugales, diatribes dont Paul se réjouit, tel un collégien qui entendrait vilipender le pion. Puis, cédant à une curiosité, le « volontaire » s'enquit de l'autorité supérieure :

— Le patron est-il gentil?

— Le singe? — répondit le jeune ajusteur. — Ce que je m'en f...! Je ne le connais pas. On ne le voit jamais. Un ouvrier est embauché, un ouvrier est réglé : il s'en mêle comme de savoir combien ma chienne a de puces. Ça regarde les autres, ces espèces de vaches... Paix! v'là Roseau.

Et les deux interlocuteurs se remirent à leur tâche, d'un air innocent.

Paul considéra la situation de son voisin. Celui-ci dépendait bien du patron, mais comme on dépend d'une divinité lointaine et invisible. Son maître réel était ce Roseau, un subalterne contre lequel n'existait aucun recours effectif. En appeler de lui au patron équivalait à prier Dieu pour supprimer l'autorité

d'un tsar. Peut-être le jeune ajusteur faisait-il partie d'une organisation syndicale; mais le syndicat, lui aussi, était une divinité lointaine et invisible. Quelles gens le dirigeaient? On avait voté pour eux, que l'on ne connaissait pas, sur l'avis d'autres hommes, que l'on ne connaissait pas non plus. Tel était, tel serait toujours le sort de l'individu au milieu d'une société nombreuse. L'électeur, l'homme libre, jetait un morceau de papier dans une caisse de bois, et cela formait quelque part un dieu mystérieux, inaccessible et caché, l'État. Et l'on avait des maîtres : les fonctionnaires, insolents derrière leur guichet, les gendarmes... Se plaindre d'eux à la divinité supérieure, quelle tentative vaine, sinon dangereuse!

Aussi Paul rêva de fractionner assez la société pour que chacun sentît l'influence de sa volonté personnelle sur le groupe auquel il appartiendrait. Quand il en arriva aux voies et aux moyens, il pataugea.

Il persistait cependant à limer son morceau de fer. L'après-midi fut en tout pareille à la matinée...

Six heures! enfin! six heures! La journée était finie. Paul prit de la pâte visqueuse, — du savon, disait-on autour de lui, — à laquelle il ajouta du grès en poudre pour se frotter les mains avec ce rude mélange sous un des robinets de la cour, suivant l'exemple donné par les ouvriers. Une crasse noire, irréductible, resta incrustée dans les sillons de son épiderme : — stigmates du travail dont il se trouva fier. — Malgré le souvenir d'un supplice, il éprouvait le même contentement que les gens de sport après une performance mémorable. Quel bourgeois aurait ainsi limé pendant dix heures, et non pas pour gagner de l'argent, ni de la gloire, — pour rien, pour éviter de rester chez lui?

Ce n'était pas la seule cause de sa satisfaction. A un détour de son chemin, des perspectives sur le monde s'étaient tout à coup démasquées. Des hommes existaient, que jusque-là il connaissait de nom seulement : les ouvriers, les prolétaires, dont il venait de s'approcher, ce qui l'avait porté à réfléchir sur leur sort, et changeait sa manière d'envisager la société. Détruire l'ordre existant? il ne le croyait cependant pas possible. La Cité future demeurait pour lui une de ces chimères qui exercent et amusent la fantaisie. Il ne s'était pas enrichi

de vérités, il avait seulement ouvert une porte donnant sur un large espace inconnu. C'était, tout de même, une admirable découverte.

Et comment l'avait-il faite? En se livrant à une épuisante et fastidieuse corvée. Et pourquoi avait-il accepté cette corvée? Parce que la compagnie perpétuelle de sa femme le rebutait. Donc la souffrance pouvait engendrer du bien.

Paul s'en aperçut encore quand il rentra chez lui. Sa pâleur, les traits de son visage contractés par la fatigue changèrent les sentiments de Marguerite :

— Comme tu as du courage, mon chéri! s'écria-t-elle. C'est beau ce que tu fais là!

Et elle développa ce thème toute la soirée, car l'absence prolongée de son mari, les traces qu'il portait d'une pénible besogne accomplie, avaient transformé en héros celui qu'elle jugeait encore fou ce matin même.

Paul retrouva la béatitude de chez Barbarat, mais combien plus exquise! Les caresses d'une jolie femme remplaçaient le contact rude et rebelle du fer. Elle sentait bon, sans pourtant s'être parfumée, car l'odeur des armoires à cottes demeurait assez aux narines de Paul pour qu'il perçût, par contraste, l'arome subtil émané d'une chair jeune et soignée. Quel cadre à la charmante houri qui accueillait l'ouvrier exténué! De l'art, du goût, du bien-être, du luxe partout, les fleurs, les meubles, les vases, les moindres bibelots, et la table avec ses cristaux, son argenterie, sa nappe, et le repas! Or tout cela n'était rien encore. Il y avait l'amour!

Paul, couché auprès de Marguerite, eut une pensée religieuse.

« Quelque chose, — se dit-il, — manque au bonheur des élus qui habitent le ciel : c'est de passer dix heures par jour en enfer... »

X

Paul avait constaté sur sa paume droite l'existence d'une ampoule qui en couvrait presque la moitié. Aussi dut-il s'envelopper la main dans un mouchoir pour recommencer le façonnage de son morceau de fer.

— Vous êtes blessé? — demanda Roseau.

— Une simple ampoule, — répondit Paul, qui l'exhiba, non sans orgueil.

Roseau la trouva énorme. Il voulait bien faire pâtir moralement les « volontaires », mais non pas détériorer leur peau, dommage matériel dont le patron se fût sans peine aperçu au cours d'une tournée dans l'atelier, et qu'il eût peut-être imputé à la mauvaise administration du contremaître : pourquoi celui-ci n'avait-il pas « entraîné » le jeune Méliande progressivement?

— On ne se laisse pas abîmer comme ça! — reprit Roseau avec humeur. — Venez, je vais vous mettre au « traçage ».

Il le mena au « marbre », — une vaste table, un carré de métal bien plan, bien poli, où passaient toutes les pièces avant d'être façonnées. — Elles arrivaient de la fonderie, grossières, ébauchées : il s'agissait de tracer à leur surface les limites précises que devaient suivre les outils mécaniques pour les rendre conformes aux dessins.

Ce travail exigeait souvent de l'ingéniosité, toujours une extrême attention, et il était varié. Paul s'y intéressa d'emblée au point de ne plus sentir la fatigue de ses jambes. Il goûta de nouveau la saine ivresse que donne la symphonie des besognes collectives. Parfois il écoutait en lui-même une mélodie continue et d'une douceur fortifiante, que le rythme des machines, au lieu de la troubler, rehaussait comme fait l'orchestre pour le chant. Cela le reportait à ses bons moments de collège, à l'étude du soir, en hiver, où, par un ingénieux ajustage, il assemblait des mots latins en hexamètres. L'utilité, réelle ou imaginaire, de cette besogne, l'avenir, le baccalauréat, le bagne de l'internat, tout cela disparaissait alors : il ne subsistait plus qu'un bien-être moral où l'on était plongé comme dans une mer sans bords, sans fond et sans surface. C'était une volupté, — symphonique aussi, car elle était accompagnée par le petit sifflement des becs de gaz, les frottements de pied sur le parquet, les bruits de toux, de pages tournées, et le murmure léger des plumes qui couraient comme une armée d'insectes. — Aujourd'hui, les outils déchirant le fer faisaient une musique aussi douce. Paul oubliait pourquoi il était là. MM. Vasat et Cie avaient sombré dans le néant

comme le reste du monde. Paul s'occupait de « tracer ». Avait-il un but? il l'ignorait. Le travail existait seul, le travail pour le travail, le travail qui récompensait, non par ses résultats, mais par lui-même. Paul fut alors vraiment heureux...

Ce bonheur, à l'usine du moins, dura un mois environ, — jusqu'au jour où un jeune ingénieur aborda Paul et lui dit :

— Voulez-vous venir à la plate-forme? C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant.

Offre inattendue... Paul l'accepta aussitôt parce que la nouveauté l'attirait.

La plate-forme était un gigantesque marbre posé à plat sur le sol, pourvu de rainures spéciales et où l'on essayait les moteurs.

— Vous aiderez Bernard, l'ouvrier que voilà, — dit l'ingénieur avant de quitter Paul.

Un monteur commençait l'assemblage des pièces destinées à constituer une machine à vapeur. Paul lui servit de domestique : il allait chercher des chiffons, de la graisse, des outils, des morceaux de bois; il aidait aux manœuvres de force, à tout ce qui ne demandait ni adresse ni intelligence. Malgré cela, il avait la satisfaction d'apprendre quelque chose : il participait à la mise en place des organes qu'il avait « tracés ». Le temps s'écoulait encore. Mais les journées odieuses furent celles que l'on consacrait aux essais. On passait dix heures à regarder tourner la machine; on la graissait, on palpait tous les axes pour voir s'ils s'échauffaient. Il n'y avait pas d'autres intermèdes à ce spectacle monotone.

Petit à petit, Paul, chargé entre temps de suppléer Bernard, connut les moteurs, qui devinrent pour lui des êtres vivants, caractérisés par des attributs individuels aussi bien que spécifiques. Leur observation lui fit goûter la jouissance particulière aux amateurs de races d'animaux, et il prenait plaisir à parler des machines, non pas au point de vue commercial, mais en expert.

Un client vint une fois tandis que des moteurs tournaient.

— Voici le type en question, — lui dit l'ingénieur qui l'accompagnait, en désignant la machine surveillée par Paul.

On vint chuchoter quelques paroles à l'oreille de l'ingénieur.

— Excusez-moi, — reprit-il, — je suis à vous dans un instant.

Le client resta seul avec Paul.

— Combien de tours? — demanda-t-il.

— Trois cents, — dit Paul qui ajouta, sans y songer : — Cela mange encore trop de vapeur... On fera quelque chose d'excellent de ce petit tourne-broche, mais plus tard, quand on l'aura mieux étudié... Je préfère le modèle MP qui, lui, est parfait.

Aussitôt Paul comprit qu'il aurait dû se taire, d'autant que le prompt retour de l'ingénieur l'empêcha de se dédire. Paul avait parlé comme font les connaisseurs devant les tableaux dont ils ne méditent ni la vente ni l'achat, suivant ce besoin qu'on a d'exprimer ses appréciations. Les machines seules existaient à ses yeux et lui faisaient oublier les intérêts de MM. Vasat et Cie, comme les siens propres. — Les siens? il en avait, du reste, si peu! Qu'on l'occupât, il ne demandait rien de plus. Mais, justement, on allait peut-être le renvoyer pour ses paroles contraires aux vues de M. Vasat, qui étaient de lancer le moteur à trois cents tours et de lui faire le plus de réclame possible, même au détriment du fameux modèle MP, d'ailleurs plus cher.

On ne le renvoya pas. Lorsqu'on vit le client, malgré ses intentions antérieures, renoncer au moteur à trois cents tours et acheter une autre machine, cette volte-face fut attribuée aux conseils de Paul. M. Vasat demanda des explications à celui-ci très courtoisement. Paul ne cacha rien et ne montra ni regrets ni forfanteries; sur quoi le patron conclut :

— Je ne vous en veux pas; mais vous admettrez, j'en suis certain, que je dois être seul à engager la ligne commerciale de la maison : autrement, il y aurait de fausses manœuvres.

Paul crut donc que ses appréhensions n'étaient pas fondées. Il se rassurait trop. Si on ne lui ferma pas l'accès de l'usine, il y devint un ignoré. Désormais, tous les monteurs se trouvèrent pourvus de leur aide.

— Rien à faire pour vous aujourd'hui, — déclarait-on à Paul. — Occupez-vous comme il vous plaira : forgez, manœuvrez les machines-outils vacantes, rabotez, fraisez, regardez...

Il erra dans l'atelier. Il se donna comme programme de

construire une locomotive en miniature ; mais les engins n'étaient jamais disponibles au moment où il en avait besoin, ce qui l'obligeait à des attentes interminables. Il passait une partie de son temps, assis sur des pièces de fonte, à observer le travail des autres, et cela l'humiliait de vivre parmi cette foule active, en ilote de l'oisiveté, seul de son espèce. S'il trouvait l'occasion de s'instruire auprès d'un mécanicien, Roseau apparaissait comme un esprit soudain matérialisé.

— On n'est pas ici pour causer, — disait le contremaître à l'ouvrier. — Que je vous y reprenne! Vous serez réglé, et vivement encore!

Il ne s'adressait pas à Paul.

Quand tous deux se croisaient dans l'atelier, ils ne faisaient qu'échanger des regards malveillants, presque haineux. On sentait que Roseau considérait Paul comme un parasite encombrant dont il ne pouvait se débarrasser malgré son âpre désir. Ce désir était la conséquence de la furieuse envie du petit parvenu à l'égard d'un « monsieur » de naissance. Paul redressait la tête, avec le souci de paraître insolent, — à quoi il réussissait fort bien parce que son aigreur allait croissant chaque jour. — Cet état de choses ne pouvait se prolonger : pour y mettre fin, Paul fut trouver le patron, qui se montra d'une amabilité déconcertante.

— Vous vous trompez, — dit M. Vasat, — je ne suis pas mécontent de vous. Mon plus grand désir serait d'utiliser vos services. Vous pourriez nous en rendre déjà de fort appréciables. Mais comment faire? La situation ne s'est pas modifiée : encombrement partout, trop de personnel pour un travail insuffisant. Prenez patience, attendez la reprise des affaires qui ne saurait beaucoup tarder. D'ici là, complétez votre instruction technique. L'atelier vous est ouvert largement. Au reste, que désirez-vous? Je vous satisferai dans toute la mesure du possible.

Paul formula des demandes auxquelles on fit des objections si spécieuses que toute insistance eût été désobligeante. M. Vasat lui promit enfin de l'envoyer au bureau de dessin aussitôt qu'il y aurait une place libre.

— Ah! — s'écria le directeur pour conclure, — les débuts dans l'industrie sont bien difficiles. — Je puis compatir

mieux que tout autre à votre sort : j'ai passé par là, moi aussi.

De cet entretien Paul déduisit que, sans penser le moins du monde à le renvoyer, on ne serait pas fâché qu'il prît un congé définitif. M. Vasat ne voulait pas mécontenter des amis qui lui avaient recommandé le jeune ingénieur. Si Paul quittait la maison, il fallait que ce fût en apparence de son plein gré. Alors M. Vasat dirait aux protecteurs : « Monsieur Méliande est parti malgré toute la bienveillance dont j'ai fait preuve à son égard. » Et les protecteurs se retourneraient vers Paul : « Vous sollicitez une place, on vous la procure avec peine, et vous la quittez sans bonnes raisons!... A l'avenir, ne comptez plus sur nous. » Les explications ne serviraient à rien. Entre le puissant M. Vasat et le petit « central » armé seulement d'un carré de parchemin, qui choisirait-on pour le croire? Poser la question, c'était la résoudre.

Et l'humeur de Paul s'envenima encore. Il résolut toutefois de demeurer, pour ne pas perdre ses appuis et avec l'espoir bien vague d'obtenir un tabouret au bureau de dessin. Une autre cause, et la plus forte, le retenait : la frayeur de ce calvaire qu'était la recherche d'une situation et qu'il gravirait pour se soustraire au supplice plus douloureux encore de la vie au foyer. Il serait obligé de mendier de porte en porte, accueilli partout comme les placiers le sont à domicile, avec une grande impatience adoucie par peu de politesse : « On était assiégé de demandes, la maison avait son personnel au complet », — refrains inévitables.

Mais la crainte raisonnée d'un mal futur finit par demeurer impuissante devant le mal présent qui s'aggrave. Il fallait que la colère de Paul, thésaurisée contre la maison Vasat, fût dépensée en une seule fois; il le sentait, il le désirait malgré lui.

Il crut, un jour, avoir de la joie : une « raboteuse » était libre. Il allait pouvoir avancer la fabrication de sa locomotive en miniature et rendre les heures plus légères. Il cala soigneusement, sur le bâtis mobile, une pièce à dégrossir. La machine fut embrayée. Déception! l'outil, après avoir arraché un peu de fer, se refusait à y mordre davantage.

— Parbleu! — murmura Paul entre ses dents, — on me laisse les vieux clous!

Il traita la raboteuse de salope et brutalisa un levier de commande. Ce geste fit surgir Roseau.

A sa vue, Paul eut d'abord un mouvement de colère : ensuite il reprit du sang-froid, le sang-froid de l'homme enragé, quand il se replie sur lui-même pour mieux assurer le mauvais coup dont il assommera son adversaire. Il mit les mains dans ses poches et prit la physionomie d'un maître qui va écouter les explications de sa laveuse de vaisselle. Cette attitude lui fut facilitée par le fait que Roseau était de petite stature.

— Vous avez détérioré cette machine, — dit le contremaître.

Paul ne répondit pas; il jouit quelque temps de l'embarras de son ennemi que ce silence gênait.

— Pourquoi touchez-vous à des outils dont vous ne savez pas vous servir? — demanda enfin Roseau.

Paul demeura muet. Alors Roseau mit en action les leviers, observa le fonctionnement des rouages, les arrêta, puis, désignant la machine, il reprit :

— Elle est fichue, bonne à envoyer rue de Lappe... C'est bien la peine de sortir des grandes écoles pour faire un dégât pareil dans les ateliers où on travaille!

Paul affecta de rire :

— J'y suis! — s'écria-t-il. — Vous avez envie de mon diplôme! Faites un signe, et vous le recevrez. Il fallait me le réclamer plus tôt... Vous saviez pertinemment que cette raboteuse était hors d'usage. L'aurais-je trouvée disponible sans cela?... Eh! parbleu!... vous l'avez détériorée vous-même pour me jouer un mauvais tour.

— C'est une indignité! — s'écria Roseau, — un reproche pareil adressé à un honnête homme!... Je ne permettrai pas...

La parole lui fut coupée :

— Vous ne permettrez pas!... Je prends la même permission que vous qui m'accusez à faux... Paix! ne dites rien. Vous désirez que je m'en aille? Je pars. Bonsoir!

Et Paul lui tourna le dos, courut revêtir sa tenue de ville et quitta l'atelier, remettant à plus tard le soin de prendre congé du patron.

« Tant pis! — se dit-il quand il fut dans la rue, — cela ne pouvait durer plus longtemps. »

Il conservait son âme pleine de fiel. On ne pouvait se dissimuler qu'en réalité l'avantage restait à Roseau et à MM. Vasat et Cie dont Paul avait comblé les souhaits. Il était le vaincu.

Une heure sonnait. Où aller maintenant? Chez lui? Oh! non : n'importe quel endroit lui semblait préférable, puisque l'usine, ce bagne, avait été une oasis au prix du foyer conjugal.

En flânant au hasard, en regardant les étalages sans les voir, Paul repassait toute sa vie bien courte de jeune marié, vie qu'il voyait d'abord médiocre, puis, dans ces derniers temps, intolérable. Une seule brève éclaircie : ses premiers retours de l'usine, quand il rentrait anéanti par les dix heures de travail qu'il avait passées debout.

Mais il lui avait suffi, pour s'endurcir à son existence ouvrière, de sa semaine de début chez Vasat et Cie. S'il éprouvait encore à la fin de cette période une grosse fatigue, du moins ne lui voyait-on plus les traits ravagés. Marguerite retrouvait ainsi le Paul ordinaire, qui n'avait pas de quoi l'entretenir dans la pitié : comme il ne portait plus les stigmates extérieurs qui montraient son héroïsme, cet héroïsme fut oublié pour autre chose.

Dès le sixième soir après l'entrée de Paul à l'usine, Marguerite avait dit :

— Lave-toi les mains, chéri : tu les as toutes sales.

— C'est la crasse du fer, — avait répondu Paul. — Elle s'incruste. Pour l'enlever, il faut s'enlever la peau.

— Frotte bien avec la brosse à ongles, — avais repris Marguerite, — et d'abord avec un citron. Rien ne résiste au citron. Va, mon trésor.

Paul avait obéi. Il était revenu sans avoir obtenu de résultats appréciables.

— Tu ne sais pas t'y prendre! — s'était écriée Marguerite.

Et dès lors les mêmes paroles s'étaient échangées entre les deux époux, tous les jours, à la même heure, sans que devînt plus rare le refrain : « Tes ongles ».

Marguerite ne semblait pas se rendre un compte exact des nécessités de la vie que menait Paul. Il l'entendait parfois demander, au milieu de la semaine :

— Que fais-tu demain?

— Je vais à l'usine.

— Ah! c'est vrai. Je n'y pensais plus.

Un soir elle insista pour qu'il vînt avec elle faire un tour, le lendemain, aux Champs-Élysées. Paul refusa :

— L'usine! — dit-il, — tu oublies l'usine.

— Pardon, mon chéri : tu vas à l'usine! je l'oubliais, en effet... Mais, après tout, une fois par hasard, tu resterais avec moi pour me faire plaisir, où serait le mal?

Paul exposa qu'on le renverrait. Les courses indispensables : affaires, enterrements, l'obligeaient à des absences que Roseau trouvait déjà trop nombreuses.

Cela n'empêchait pas Marguerite de revenir à la charge périodiquement.

— Tu me demandes toujours la même chose! — s'écria enfin Paul, impatienté.

— C'est trop fort! — répondit Marguerite. — Voilà la première fois.

Et elle était sincère, il ne l'ignorait pas. Il avait déjà constaté en elle une sorte de maladie de la mémoire. L'impression présente abolissait chez elle tous les souvenirs ou lui en suggérait de faux. Marguerite se mettait à table avec une envie de champignons : « Nous aurons des champignons », — annonçait-elle à Paul; des haricots verts apparaissaient, qu'en fait elle avait commandés.

Que ce fût de l'infirmité, non de la malice, Paul n'en souffrait pas moins. Il souffrit davantage quand Marguerite eut des remords.

« Pauvre Paul! — songea-t-elle soudain, — il a raison de me reprocher mon indifférence... » Elle ne comprenait rien à cette carrière d'ingénieur où l'on commençait par faire l'ouvrier sans l'espoir d'acquérir les talents de l'ouvrier. Et « tracer », monter les machines, les regarder tourner pendant dix heures! jamais elle ne pourrait s'intéresser à de pareils travaux. Paul vivait dans un monde inconnu où elle ne le suivait pas. C'était une séparation de vie complète. Marguerite se sentit pareille à ces femmes de marins qui ne savent pas trouver sur une carte les ports où leurs hommes font escale. Cependant elle voulut absolument remédier à cet état de choses. Elle

médita comme il était dans sa nature de méditer, sans jamais se recueillir. Elle imita enfin les gens qui donnent des conseils sur les matières où ils manquent de toute compétence : « Prends garde de tomber ! » disent les mères qui envoient leur fils au manège, et c'est ainsi qu'elles participent de loin à l'équitation, ou, quand elles ont l'âme virile, elles préconisent le courage, elles citent l'exemple du père, qui savait se tenir à cheval après sa première leçon. Par un exercice analogue de la sollicitude, Marguerite ajouta quelques suppléments aux : « Tes ongles ! »... « Rien ne résiste au citron !... »

— Mon chéri, tu ne sais pas te faire valoir. Parle à monsieur Vasat, propose-lui des perfectionnements à ses machines, apporte-lui une invention, montre que tu es quelqu'un, impose-toi.

C'était une partie du nouveau répertoire.

« Tu as étudié l'industrie dans les romans de ton père », avait envie de répondre Paul, tant sa femme trahissait d'ignorance de la vie réelle. Il évitait les discussions, il hochait la tête, prenait un air profond et murmurait :

— J'ai mon plan.

Marguerite disait encore :

— Tout le monde peut arriver aujourd'hui aux plus hautes situations.

Cette idée, au moins, donnait prise à la raison. Paul objectait :

— A être président de la République, par exemple?... Je suppose qu'il y ait trente présidences dans l'espace d'une vie humaine; encore le chiffre est-il fort exagéré... Calcule, si cela t'amuse, combien de gens, sur dix millions environ de citoyens majeurs, ne seront jamais présidents de la République, et cela de toute impossibilité !

Marguerite haussait les épaules :

— On arrive à la fortune, à la gloire, à être millionnaire !...

— La fortune de la France — répondait Paul — est très au-dessous de cinq cent milliards, tout compris. Il n'y a donc pas cinq cent mille individus, pas cinq pour cent des dix millions de citoyens majeurs, pas un Français sur vingt, à qui le million soit accessible. Prétendre que tout le monde peut devenir millionnaire, c'est prétendre que ton dé à coudre a la contenance d'un litre.

Cela convainquait Marguerite, qui le lendemain reprenait :

— Tu ne sais pas te faire valoir... Aujourd'hui tout le monde peut arriver.

— Je ne veux arriver à rien! — dit un jour Paul, pour en finir.

Marguerite, aiguillée par ces mots sur une voie fâcheuse, rappela qu'elle avait quitté le nom de Sart pour celui de Méliande : en stricte justice, Paul avait le devoir de s'illustrer un peu. Et il s'entendit faire une morale presque quotidienne où on l'écrasait d'Émile Sart.

« Tes ongles!... » — « Tes mains!... » — « Tu ne sais pas te faire valoir... » — « Tout le monde peut arriver... » — « Vois papa, imite papa!... » — Telles étaient les gouttes d'eau, insignifiantes chacune, qui formaient pluie, et cette pluie était allée en grossissant à mesure que l'usine, d'autre part, devenait de plus en plus inhabitable.

Quand on se trouvait sous un ciel maussade, on changeait de climat. Rien n'était plus simple.

« Comment — se demanda Paul — ai-je pu être inepte au point de tolérer une vie pareille? » Il en demeura stupéfait.

Mais, s'il avait manqué d'énergie, de décision, il n'en manquerait pas toujours. L'occasion était bonne. Il se sentait capable de tout et porté aux liquidations par celle qu'il venait d'opérer chez Vasat. La seule question était de savoir quel procédé employer.

Ne plus revenir auprès de Marguerite, disparaître?... Lâcheté! même en s'expliquant par lettre. — Provoquer une scène, se mettre en colère?... A quel propos? Marguerite, qui oubliait bien de se corriger, ne s'y refusait jamais en principe. — Lui dire froidement : « Quittons-nous, parce que je suis fatigué de vivre avec toi », ce n'était pas facile. — Et si, dans un amas de griefs, chacun manquait de gravité, lequel choisir comme sujet d'un éclat?

Puis, en y réfléchissant, il dut s'avouer que d'une certaine manière il aimait Marguerite. Il avait des raisons de chair pour tenir à elle. Cette pensée lui fut odieuse. Il se reconnaissait lié par des entraves assez viles, en somme, comparables à celles de l'alcoolisme, car si l'on supprimait, dans l'attrait pour la femme, le désir d'une progéniture et les choses de

l'âme, que restait-il? Or l'idée de la paternité ne s'était pas encore présentée sérieusement à l'esprit de Paul. Dès lors il s'estimait encore moins que si, demeuré célibataire, il eût continué de s'ébattre parmi des amours dénuées de prétentions au monopole et variées. C'était là une vie plus noble que celle de maintenant, puisque le plaisir n'y était pas la rançon d'un esclavage... Outre l'ennui, le mépris de soi-même attendait Paul à son foyer.

Ayant repassé sa vie conjugale, il continua d'errer. Il entrait maintenant en fureur contre Paris, trop géométrique. Les voitures roulaient sur le pavé de bois, les piétons suivaient des rubans d'asphalte, et tout se trouvait réglementé : — la circulation des êtres doués de mouvement, le commerce des boutiquiers, la hauteur des maisons, l'alignement et l'espacement des marronniers. — Quelle joie ce serait si la butte Montmartre se changeait en Vésuve! Les maisons crouleraient; des cendres et des pierres ponces pleuvraient. Et bientôt les ruines de Paris ne seraient plus que des espaliers de lierres et de clématites parmi une forêt vierge.

Paul était parvenu aux grands boulevards, où il s'arrêta soudain. Des mots qu'il prononçait à haute voix firent se retourner les passants :

— J'ai été si près de le tuer!... Un travers de doigt plus à gauche, et le mariage ne se faisait pas...

Il venait de penser à son duel avec ce M. Linar, un avocat très pourvu de causes, et de vingt-cinq ans plus âgé que lui, qui, devenu ensuite son ami, l'avait introduit chez les parents de Marguerite. Mais il oubliait la préface de ce duel... Environ un an avant de se marier, ayant cru comprendre, par les romans et par les conversations de ses camarades, que l'adultère était un sport indispensable, il avait jeté son dévolu sur madame Linar, rencontrée par lui à plusieurs bals. Celle-ci le rebuta nettement. Alors il avait jugé que le rôle d'amoureux platonique et fidèle embellirait cette aventure : il avait écrit lettres sur lettres, accueillies d'abord par une sèche rebuffade de madame Linar, puis renvoyées. Il avait persisté. De là, au cours d'une soirée, une allusion discrète et polie de M. Linar à la nécessité d'arrêter ce flot épistolaire, réponse

moins polie de Paul, propos envenimés, impertinences, échange de témoins...

Après avoir pensé tout haut, Paul se dit, — intérieurement, cette fois : — « Je ne savais pas tenir une épée : il était de première force. Je me précipite sur lui, les yeux fermés, et lui les garde ouverts : il me rate et je le transperce... On dit que le poumon a été effleuré... Une éraflure d'épiderme aurait mieux valu pour ma destinée... Mais j'adopte la pire solution : je lui administre pour un mois de lit, avec une demi-année de convalescence. Soyons chevaleresques! Les adversaires se voient, se fréquentent, s'apprécient, s'embrassent, et le blessé marie l'autre... De quoi se mêlait-il, ce Linar? De faire mon bonheur? Il s'en moquait bien! On marie les gens avec moins de souci que les animaux... »

Paul oubliait de s'en prendre à lui-même, qui avait tant prié M. Linar de lui chercher une femme. Sa colère enfin rencontrait un homme sur qui foncer : il éprouva une sorte de soulagement à entasser toute son infortune sur les épaules de M. Linar et il mit à les en charger le temps qu'il lui fallut pour atteindre les quais de la Seine.

Là, il usa le temps à feuilleter des bouquins : le hasard le fit tomber sur un vieux roman d'Émile Sart.

« Quelle mazette que mon beau-père! — se dit-il. — La qualité de sa bêtise elle-même n'a pas changé. »

Il emporta le livre afin de savourer une joie mauvaise et silencieuse en déchiquetant à loisir cette littérature.

Le soir tombait; Paul alla s'attabler dans un café jusqu'à l'heure du dîner. Quand il se décida enfin à rentrer, il ne savait pas encore comment il romprait avec Marguerite, mais il romprait, c'était absolument décidé.

« Bah! — songea-t-il, — fions-nous à l'inspiration. Je guetterai Marguerite, et au premier : « Tes ongles! » ou à la première parole de la même espèce, je me déchaîne, je prononce des mots irréparables... »

Mais aucune occasion ne se présenta d'abord. Dès qu'il revit sa femme, Paul dit :

— J'ai quitté l'usine définitivement, parce que le contremaître m'ennuyait.

Loin d'essuyer des reproches, il fut félicité par Marguerite;

qui lui sauta au cou en se déclarant bien contente... Elle en oublia : « Tes ongles ! » et les autres discours habituels. Comment se fâcher ?

On dîna. Paul, revenant à ses préoccupations, eut l'air froid, absent, précisément parce qu'il se repliait sur lui-même. Il s'inquiéta de voir les minutes s'écouler et les propos de Marguerite, hasard extraordinaire ! demeurer tels qu'on ne pouvait en tirer un prétexte d'irritation sans paraître dément... Il faudrait donc, finalement, se conduire en fou !

Dès qu'on eut passé au salon, Marguerite, s'étant mise à fureter dans la pièce, mit la main sur le roman d'Émile Sart déposé par Paul sur un meuble.

— Un livre de papa, les *Faveurs bleues* ! s'écria-t-elle. C'est toi qui viens de le rapporter ?... Ne trouves-tu pas le titre délicieux ?

— Fade, comme le reste.

— Peux-tu parler ainsi d'une œuvre de papa ?

— Pourquoi non ? Je m'y connais autant que toi. Les hommes compétents, les critiques, regardent ton père comme un écrivain sans valeur. Ce n'était pas la peine de me citer tous les jours son exemple : « Travaille comme papa !... Imite-le !... » J'ai assez entendu ces conseils. Tu ne me les donneras plus. Je te le défends. Ils sont ennuyeux et inutiles ! Je préfère l'obscurité à la gloire d'un Émile Sart, d'un amuseur...

Marguerite s'était dressée, toute rougissante :

— Tu enrages parce que tu es un raté. On ne parlera jamais de toi... Je ne te savais pas aussi bassement envieux !

— Envieux ! et de qui ? d'un feuilletoniste, d'un homme qui débite la littérature comme du sucre... « Produit garanti... Marque de fabrique... Ne partez pas à la campagne sans le corset de madame Aglaé... ni sans le dernier volume d'Émile Sart... » J'estime l'Académie française. On a bien tort de lui reprocher les membres illustres dont elle s'est privée. Si l'on tenait compte des nullités qu'elle refuse, cela ferait compensation !

— Je ne supporterai pas... je ne supporterai pas..., — balbutia Marguerite, d'une voix toute étranglée par la colère.

Elle courait s'enfermer dans sa chambre; mais, comme elle avait la main sur le bouton de la porte, Paul l'arrêta :

— Un instant, je te prie. J'ai quelque chose de très sérieux à te dire. Tu parles de « supporter ». Qui donc supporte le plus? Quant à moi, si j'ai accepté de faire l'ouvrier dix heures par jour, sans salaire et sans avenir, c'était parce que le bagne, oui, le bagne, m'eût soulagé de...

Il s'interrompit en faisant un geste comme pour chasser l'essaim de pensées violentes qui tourbillonnait en lui; ses yeux changèrent d'éclat : on eût dit qu'un désir les faisait briller. Il parla posément et avec une anxiété contenue :

— J'ai tort de récriminer. Je suis le plus coupable... de beaucoup! En t'épousant, je m'engageais à te rendre heureuse, et tu ne l'es pas. Comment le serais-tu avec un mari toujours morne et ennuyé?... Nous nous sommes trompés tous les deux, de bonne foi. Nous avons fait une expérience de vie commune; elle avorte : pourquoi s'obstiner à souffrir l'un par l'autre? Le remède est si simple! Je te rends ta parole, rends-moi la mienne. Quittons-nous. Veux-tu? Je t'en prie. Un seul mot. Fais-moi signe que oui.

Marguerite semblait hésiter, mais c'était parce que la prière de son mari lui semblait vide de sens. Elle murmura seulement :

— Tu ne sais pas ce que tu dis : nous sommes mariés.

Puis elle disparut.

Une lueur entrevue par Paul s'éteignait. Il avait senti la liberté toute proche, il l'avait appelée en la mendiant, et, tout d'un coup, elle se trouvait loin. Il eut une courte stupeur. Sa proposition de rupture amiable lui paraissait tellement simple, en effet, si conforme à la sagesse la plus élémentaire, qu'il ne comprenait rien à son échec. « Nous sommes attachés ensemble, nous en souffrons : délions-nous. » Et on lui opposait une fin de non-recevoir en disant : « Nous sommes attachés. » Rien de plus. Cette réponse suffisait à tout. O entêtement! stupidité!

Paul fut de nouveau secoué par une violence intérieure. Il venait de manquer l'occasion d'obtenir avec franchise, sans vaine stratégie, sa mise en liberté immédiate. Mais patience! Il n'y renonçait pas. Il s'évaderait en foulant aux pieds toutes les lois, toutes les convenances... En attendant,

il éprouvait le besoin de s'en prendre à quelqu'un. A Marguerite? Autant frapper dans le vide!... Et qui donc était coupable, sinon l'auteur du mariage, Linar?...

Paul se précipita chez M. Linar.

XI

Jusqu'au moment où Paul fut devant la porte des Linar, sa colère le chauffa d'une flamme égale que rien ne faisait vaciller. Mais, quand il eut sonné, les événements furent dépourvus de ce caractère sérieux qui convient au prologue des scènes dramatiques. Des voix d'enfants se firent entendre :

— Laisse-moi, Dédé!

— Non, pas toi tout seul, moi avec toi.

— Tu es trop petit.

— Je veux aussi, je veux aussi.

Le bouton de la porte, ébranlé à tort et à travers, finit par agir sur le pêne, et Paul put entrer. Il avait devant lui un domestique qui souriait, une bonne grondeuse et les deux petits Linar trépignant d'aise.

— Voyons, Dédé!... voyons, Gabi!... si vous n'êtes pas sages..., — disait encore la bonne.

Cependant Paul, sérieux et déjà gêné, demandait :

— Monsieur Linar?... Il faut absolument que je lui parle.

Gabi et Dédé se sauvèrent aussitôt, criant :

— Papa! papa! il y a un monsieur.

Et la bonne courut après eux... Monsieur Linar apparut.

— Quelle bonne surprise! — dit-il.

Puis, remarquant le visage contracté de Paul, il ajouta :

— Mais qu'avez-vous donc?

Paul vit dans un éclair l'absurdité de sa situation. Il sentit qu'il fallait lancer tout de suite et sans exorde des paroles indignées, sous peine de ne plus les lancer jamais et d'être venu pour rien. En même temps, son élan contre Linar se trouvait brisé comme celui d'un coureur qui arrive inopinément sur un terrain très sablonneux. Paul n'était plus tout à fait emporté et pas encore de sang-froid. C'est pourquoi il eut un débit de pitoyable acteur; il gonfla sa voix outre mesure :

— Vous devriez bien le deviner, — s'écria-t-il, — si vous interrogiez votre conscience!... Je viens vous reprocher la mauvaise action que vous avez commise envers moi et envers ma femme en nous mariant. Deux êtres sont malheureux à cause de vous... Oui, vous avez commis une mauvaise action, je le répète bien haut!

Il le répétait si haut qu'une porte s'entr'ouvrit, laissant voir le visage effaré de madame Linar. M. Linar fit un signe de main rassurant, mais il eut presque aussitôt à calmer Dédé et Gabi qui étaient revenus sur leurs pas et piaillaient en chœur :

— Le monsieur est méchant!

— Couchez-vous tout de suite! — dit-il avec un geste de menace.

Puis il appuya sur un bouton. Le domestique répondit à l'appel. Il y eut un silence. Paul, qui ressentait une honte indicible, baissa la tête; il esquissait un mouvement de retraite, quand M. Linar le retint par ces mots prononcés d'un ton de politesse froide :

— Restez encore un peu, je vous prie. Nous avons à parler de choses importantes, n'est-il pas vrai?

Le domestique reçut l'ordre d'allumer du feu dans le cabinet de travail, où Paul se laissa conduire machinalement.

— Aurons-nous maintenant une explication tranquille? — demanda M. Linar, sans rudesse, lorsqu'ils furent seuls. — En vérité, vous faites des entrées!... Ma femme s'épouvante, mes enfants hurlent. Grâce pour eux!... Mais, tant que vous ne troublerez pas la paix de ma famille, parlez comme il vous plaira, et même accablez-moi d'invectives. Elles ne mèneront pas loin. Je vous arrêterai toujours quand je le voudrai, parce que vous m'avez mis une fois à deux doigts de la mort, dans un duel que nous avons déploré ensemble. Entre nous deux, il y a une voix du sang, la plus impérieuse : vous ne pouvez plus être mon ennemi.

— Je suis vraiment bête! — murmura Paul en s'affalant sur une chaise.

Il avait la gorge serrée. Ses yeux le piquaient.

— Parbleu! — reprit M. Linar, — vous avez du chagrin, et, sous prétexte que les larmes ne sont pas viriles, vous y sup-

pléez par la colère... Nous sommes ainsi, dans notre sexe. J'aurais fait comme vous, à votre âge.

Cette dernière phrase ne correspondait à aucune intention de raillerie dans la pensée de M. Linar. Il ne témoignait cependant de son arrivée à mi-chemin entre la cinquantaine et la soixantaine que par la grisaille demi-neigeuse de sa barbe taillée en pointe et de ses cheveux encore drus. Pour le reste, allure, teint, regard, taille, il demeurait jeune. Ses sentiments, jeunes aussi de fraîcheur et d'intensité, provenaient toutefois, pour une part, de ce qu'il confinait à la vieillesse : comme il s'était marié sur le tard, il ne comptait guère voir ses fils atteindre de son vivant l'âge de Paul; il désirait aimer celui-ci pour goûter l'affection paternelle parvenue à une phase qu'autrement peut-être il ne connaîtrait pas. Ainsi s'expliquait sa mansuétude qui allait en s'accroissant.

— Quels sont vos chagrins? — disait-il. — Vous êtes malheureux en ménage, si je vous ai compris. Voilà un bien grand mot. Tout n'est pas perdu pour quelques scènes. Un peu de patience! Il n'y paraîtra plus. En attendant, ne me réclamez que des consolations générales très vagues. Je refuse d'écouter le récit de vos drames de ménage, par lequel vous m'inviteriez à juger votre femme, c'est-à-dire à la condamner. Demain, la réconciliation se fera entre elle et vous. Échange de caresses. Deux bouches qui se baisent ont toutes deux raison, et, comme il faut que quelqu'un ait tort, ce sera moi. Non, merci!

M. Linar discourait en arpentant la pièce. De temps en temps, il s'arrêtait devant Paul, qui sentait encore les larmes trop près de ses paupières et une trop forte montée de sanglots au fond de sa gorge pour oser parler. Après un silence, M. Linar s'écria :

— Je suis égoïste! Quand un ami est dans la peine, il faut l'aider, au risque même de perdre son affection... Il s'agit d'atténuer votre chagrin, et je redoute de me prononcer, même en apparence, contre votre femme! Que reste-t-il donc de la consolation si l'on refuse d'être partial? Celui que l'on console doit avoir raison contre tout le monde, ou bien l'on n'allège pas son fardeau d'un atome... J'aurais dû songer aussi que vous êtes orphelin. Vous n'avez personne auprès de qui vous soulager, un instant, du poids le plus lourd, le plus doulou-

reux, celui des griefs qu'on a contre sa femme; personne, excepté moi, car voici que peu à peu je reprends conscience de mon devoir... Je vous ai marié : marier quelqu'un, c'est se rendre comptable de son avenir... On peut se tromper, malheureusement, comme ce fut peut-être mon cas : dès lors, je ne puis vous enlever le pauvre bonheur des plaintes. Il n'éteindra pas la dette que j'ai contractée envers vous, et il me restera, pour satisfaire la justice autant que possible, à frapper ma poitrine devant vous en disant : « C'est ma faute... » Mais que rembourse-t-on avec la monnaie des regrets? Hélas! je n'ai qu'elle à vous offrir.

Ces paroles remuèrent Paul à tel point qu'il brava tous les risques d'attendrissement excessif et répondit avec force :

— Je ne puis vous laisser parler ainsi! Il n'y a de coupable que moi. Ma conduite est inqualifiable. Une colère folle m'amène ici; elle s'atténuait, il devenait même possible de la maîtriser au moment où vous êtes apparu, et alors qu'est-ce que je fais? Je m'entête, je ne veux pas renoncer, je crie plus fort que je n'aurais crié sans cela... Comment excuser une action pareille, ou seulement la comprendre? Et je la commets envers vous, la seule personne qui m'aime! C'est honteux, honteux! Je ne trouve pas de mot... Quant à mon mariage, vous n'avez aucune responsabilité. C'est moi qui vous ai prié, supplié de me marier. Vous me résistiez, je m'en souviens...

— Trop mollement! — repartit M. Linar. — J'aurais dû résister jusqu'au bout, parce que je vous connaissais. Vous m'êtes sympathique, mais vous n'êtes pas de ces personnages que les lecteurs de romans appellent « sympathiques ». Votre cœur répugne aux attachements très exclusifs, « sa bonté s'étend sur toute la nature », comme on dit dans *Athalie*, de sorte qu'il n'en a pas de reste pour une femme particulière... Vous manquez d'aptitude au dévouement conjugal; mais, si votre intelligence perçoit un bien général à poursuivre, vous le poursuivrez... ou vous souffrirez. J'estime ce caractère. Il fait les grands hommes. Malheureusement, on ne pardonne rien aux grands hommes inconnus. On dirait de vous : « Quoi! ce Paul Méliande a une femme jolie, honnête, charmante, et il l'accuse de ne pas le comprendre! Passe encore s'il était un génie : or qu'est-ce que Paul Méliande?... » Le mariage risquait ainsi de

vous isoler moralement. Puisque je savais tout cela, j'ai eu tort de ne pas être plus ferme.

Paul, flatté par là comme il avait envie de l'être, en éprouva soudain un rassérènement. Ce fut d'un ton presque enjoué qu'il répliqua :

— Il faudrait cependant, pour être juste, me laisser ma part de ma faute. C'est la principale. Et même, ce n'est pas une part, c'est le tout... Avec votre système, on ne donnerait pas une boîte d'allumettes à un ami, sous prétexte qu'il peut mettre le feu en rentrant chez lui. Un âge vient pourtant où les hommes doivent être réputés savoir ce qu'ils font, et, s'ils ne le savent pas, tant pis pour eux!... Tant pis pour moi si je me précipitais sur le mariage avec autant d'attention qu'une mouche sur une vitre! Vous n'étiez pas tenu d'y voir plus clair en moi que moi-même. Au fond, mon désir d'épousailles n'était qu'une soif de nouveauté, rien de sérieux. Je me faisais illusion là-dessus; mais, à la moindre réflexion, j'aurais discerné la vérité... Comment vous reprocher de m'avoir attribué la dose de raison qui est normale à mon âge?

M. Linar secoua la tête avec tristesse :

— Ce n'est pas la question, mon pauvre ami! Quoi que vous disiez, j'aurai toujours la responsabilité de vous avoir fait connaître telle jeune fille plutôt qu'une autre. Si vous me pardonnez, je persiste à m'accuser moi-même... Laissons cela. Occupons-nous plutôt du présent, qui ne vous oblige pas du tout à désespérer de l'avenir. Peu de gens aiment l'inconnu autant que vous, cela est certain. Je tiens de vous-même que vous êtes dans la vie comme un explorateur. Mais, justement, le mariage est fertile en découvertes : la femme, la mère, l'enfant!... L'enfant, surtout, qui refait sous nos yeux toutes les étapes de l'humanité, avec des variantes personnelles inédites! Il nous ménage toujours cet inconnu qui vous est nécessaire. Il naît : on attend ses premiers pas! Il marche : on attend l'éveil de sa pensée!... Et ainsi de suite, indéfiniment : car lui-même, à son tour, aura des enfants.

— Je ne songeais pas du tout à ma descendance, — objecta Paul. — Il m'était venu pour la jeune fille une fringale maladive comme une envie de femme enceinte, et, deux jours après mes fiançailles, cela me passait.

— Il fallait rompre.

— Impossible! Je n'en étais pas à la répugnance. Je me disais : « Cette envie reviendra demain », et, à force d'y compter pour le lendemain, je me suis trouvé marié... En outre, on répétait partout que ma fiancée était délicieuse, de sorte que je subissais l'ascendant de l'opinion publique... J'avais peut-être quelques velléités de reprendre ma parole; mais, bientôt elles se dissipaient. On s'embrassait : La chair est faible; j'éprouvais beaucoup de plaisir sur le moment. Dans les intervalles, je recommençais à estimer que la jeune fille n'était pas un objet bien extraordinaire.

— Vous explorez vite! — dit M. Linar.

Paul répartit en souriant :

— On explore d'un coup d'œil les îles trop petites.

— Surtout, — ajouta M. Linar, — quand on les avait prises de loin pour des Edens mystérieux!... L'aptitude à vous créer de vastes mirages et le besoin de mesurer exactement la réalité sont à la fois des traits de votre caractère. Prenez patience! Vous aborderez au continent de l'enfant. La jeune fille, la nouvelle épousée, ne sont qu'épisodiques : l'enfant est la vie tout entière. Et par lui vous redeviendrez heureux... Un ménage constitue une société... Moi, qui précisément, ai comme spécialité de plaider les affaires de sociétés, je commence, avant tout examen de leur cas, par étudier l'attitude des actionnaires. S'ils se disputent, je devine qu'il n'y a pas de minerai à extraire de leur mine ou de voyageurs à transporter par leurs tramways, ou du moins pas assez. Ils sentent que l'objet de leur association n'est pas atteint : ils souffrent, ils se plaignent. Comment s'étonner s'il en est ainsi pour les ménages, dont le but est la procréation? Je suis surpris, au contraire, lorsque j'en vois un si grand nombre prospérer sans enfants... On a peut-être plus de peur de la solitude que d'amour pour la liberté. Ce n'est pas votre cas... Quoi qu'il en soit, vous voici dans la nasse où je vous ai poussé. Le seul parti à prendre que je connaisse est d'y rester : vous finirez par vous y trouver bien.

Paul s'écria :

— Non, ce serait trop absurde!... Puisqu'un enfant me retiendrait auprès de ma femme, mieux vaut profiter de ce

que je n'en ai pas pour rompre... Du reste, vos conseils viennent trop tard : ma décision est prise. Quand une existence devient intolérable, il faut en changer. La mienne est une succession de petits supplices ridicules qui ne me laissent pas même la consolation de pouvoir me rendre intéressant. Ainsi... Vous allez rire, tant pis !...

Et, s'animant à mesure, il récita son chapelet de griefs. Il s'efforçait parfois à la plaisanterie, sans dérider M. Linar. Celui-ci, en effet, jugeait de plus en plus lourd son propre poids de responsabilités.

Quand le récit de Paul fut terminée, M. Linar hésita longtemps, l'air soucieux; puis, soudain, il dit :

— Quittez votre femme...

Les yeux de Paul brillèrent.

— Quittez-la sans lui faire soupçonner une rupture. Prenez comme prétexte un voyage d'ingénieur, que vous prolongerez... Peut-être découvrirez-vous que, malgré tout, vous aimez madame Méliande : c'est inouï combien les femmes embellissent à distance!... Je crois que la vôtre vous aime. Elle abuse de vous comme d'une propriété indiscutable; mais de maltraiter ce qui vous appartient n'est pas une raison pour s'en détacher volontiers... La solution que je vous propose, n'engage pas l'avenir, et, si vraiment la désunion de votre ménage est irrémédiable, le provisoire deviendra tout doucement définitif.

Paul éprouvait une joie profonde. Ce n'était pas que sa décision de redevenir libre pût être ébranlée, mais jusque-là il se sentait seul, en hostilité contre un monde, tandis que maintenant il avait un appui. Il attribuait aux paroles de M. Linar ce sens unique : « Sortez de prison!... »

Et Paul, en rentrant chez lui, se reprenait à voir la vie comme un grand espace propice aux nomades.

JULES SAGERET

(A suivre.)

LES GRIEFS D'UN CURÉ

Je dois à l'obligeance de l'un de mes amis, M. l'archiviste Daucourt, la communication d'un manuscrit intitulé : *Les Griefs d'un Curé, ou Relation des 12 principales mortifications d'un curé, par manière de Discours de Dédicace entre trois curés, pour récréer leur esprit accablé de chagrin. Par un curé qui a tout expérimenté lui-même.*

Le manuscrit date de la fin du XVIIIe siècle : on y cite une lettre de Mgr d'Uzès au Procureur Général du Parlement de Toulouse, du 13 août 1762. Nous le croyons inédit; du moins les recherches faites ne nous ont pas appris qu'il ait été imprimé, quoique l'auteur ait manifesté quelque part l'intention de le faire. Plusieurs personnes l'attribuent à M. le curé Raspiler, curé de Courroux (diocèse de Bâle); pour notre part, nous en doutons. La liste des principaux ouvrages de Raspiler, publiée par M. A. Kohler, n'en fait pas mention et d'autres indices encore permettent d'en douter. Il est même probable que toutes ces descriptions ne s'appliquent pas uniquement à l'ancien évêché de Bâle.

Le manuscrit, assez volumineux, débute par cette épigramme : *Homo homini lupus*, et se termine par une table des matières soigneusement détaillée qui spécifie tous les dangers et toutes les misères qui guettent un pasteur, tels : Curé mourant tout à fait chagriné de ses parents, page 15 ; ils sont ingrats, ibd. ; fondations sont aujourd'hui usurpées, p. 130; maîtres d'école sont difficiles à contenter, p. 161, sont malicieux, p. 163, etc., etc. Le manuscrit a 250 pages d'une écriture serrée et appliquée. L'auteur y a intercalé plusieurs pages d'un cahier de 1516, l'intitulé : *Epistola multum vera de miseria Curatorum scripta a plebano Seniore Anno 1516.*

« Je n'ai pas traduit le latin en français, dit l'auteur : les curés l'entendent et il n'est pas nécessaire que les séculiers sans étude comprennent. »

L'auteur ajoute : « Dans l'écrit présent, j'observerai la méthode et pratique des médecins auprès desquels le principal est de connaître la maladie, sur quoi il est facile d'appliquer la médecine. Ainsi dans cette première partie, je parlerai de chaque adversité, en particulier, et avec le temps, dans la seconde partie, j'ordonnerai le remède. » Cette médecine, si l'auteur a pu la préparer, n'est point parvenue jusqu'à nous, et c'est grand dommage, car elle devait contenir de merveilleuses recettes de diplomatique villageoise et citadine. « Quant à la construction de cet ouvrage, continue l'écrivain, je le dresserai par manière de dialogue; d'un côté, parce que de cette façon la matière projetée peut être proposée avec beaucoup plus d'impression; d'un autre côté, parce que le style en sera plus agréable, selon l'humeur imputée aux personnes que je nomme : Pierre Plein d'Ardeur, curé de Maison de Dévotion, Paul Ardent de Charité, curé de l'Église de Patience, Laurent Souffre-Douleur, curé de la Ville de Persécution. »

Nous laisserons parler l'auteur; il aime le mot juste, nous n'y voulons rien changer, mais il est bien entendu que nous abrégeons et résumons nombre de passages, en faisant les raccords nécessaires à l'enchaînement du récit; nous mettons entre crochets [ ] les passages où nous avons le plus retranché du texte primitif.

ÉDOUARD DIRICQ

L'envie a réduit sous son obéissance la plupart tant des ecclésiastiques que des séculiers, avec l'imagination opiniâtre qu'ils croient qu'il n'est point d'état plus heureux, plus tranquille et plus commode pour vivre à l'aise et se donner du bon temps que celui des curés ou pasteurs des âmes. C'est la raison pour laquelle il y en a peu qui, dans toutes les occasions qui se présentent, s'empêchent de trahir leur esprit envieux et malveillant par des discours piquants, injurieux et sensibles. Nous leur donnerons audience.

Plaintes de l'homme du commun. — Les séculiers sont dans la pleine persuasion et l'homme du commun croit que personne n'est plus heureux que les pasteurs : « Il faut, disent-ils, que nous autres, pauvres bourgeois et paysans, donnions au prince rentes et argent, et ce dernier sous tant de noms qu'on ne saurait tous les marquer, comme sont les impôts, les con-

tributions, les péages, les aides, les subsides, les capitulations, les censes foncières, la dîme, les frais de l'officier, les poules, la taille, l'accise, l'argent des corvées, les diètes, etc. Et quand tout ceci ne suffit pas, on trouve de nouveaux termes et de nouvelles raisons pour extorquer de l'argent. Les ecclésiastiques sont francs de toutes ces choses : non seulement, ils ne donnent rien, mais il faut qu'on leur contribue richement, et ils ont dans leurs livres de rentes quantité des mots susdits, avec quoi ils conjurent plus vigoureusement la bourse de l'homme du commun que le démon, car ils chassent beaucoup plus facilement les quarts d'écus de la bourse que le Belzebut d'un possédé. »

Item l'homme du commun dit : « Nous autres, pauvres gens, devons rudement travailler jour et nuit, au logis et à la campagne ; il faut que nous allions tantôt ici, tantôt là, qu'il fasse bon ou mauvais temps, lorsque au contraire le curé est assis au logis et prend son repos ; il peut dormir le matin si longtemps qu'il veut et, s'il n'est pas las d'être sur le duvet et que les mouches ou le soleil ne l'incommodent point, il peut demeurer couché jusqu'à ce que la cuisinière ait préparé le dîner, pourvu qu'il lise de temps à autre une sainte Messe. Après dîner, il peut derechef reposer une couple d'heures, puis il boit un coup sur vêpres et va promener jusqu'au souper.

» Nous autres, pauvres gens, avons un rude travail, beaucoup de soin, de souci et avec cela une pauvre pension ; le traitement ordinaire est un morceau de pain bis et de l'eau fraîche ; si, par hasard, un morceau de fromage arrive, il tient lieu de dessert. On emporte tous les jours plus de viande de la table d'un curé qu'il n'en vient toute l'année sur la mienne ; il vit mieux le jour du Vendredi Saint, que moi le jour de Pâques. »

Plaintes de ceux qui sont un peu au-dessus du commun. — Les séculiers, qui sont un peu plus que l'homme du commun, qui portent l'épée et la perruque, ont sans cesse la bouche ouverte, mais il n'en sort qu'injures et calomnies. Voici leurs discours ordinaires : « On donne trop aux pasteurs et néanmoins, ils ont déjà un beaucoup plus grand revenu que nous ; ils ne rapportent rien au prince territorial ; mais nous devons veiller à son intérêt et assembler l'année une grande somme d'argent. Je changerais volontiers mon gage contre celui de mon curé et je gagnerais

beaucoup à ce change; ils ont une bonne vie; ils ne font que dormir, boire et manger. »

Plaintes des chapelains. — D'autres parlent un peu plus miséricordieusement, et de fait les chapelains dans les églises, cathédrales et collégiales tiennent pour une mortification particulière de fréquenter tous les jours le chœur et de remplir l'église en criant. « Quand un curé, disent-ils, va une fois le jour et une demi-heure à l'église, il est tenu pour un pieux, zélé, vigilant pasteur des âmes; nous autres, il faut que, dès le matin, nous soyons à l'église et lorsque, sur le tard, nous sommes en quelque bonne compagnie, la cloche se fait entendre et nous appelle à Vêpres, et souvent les Vêpres des morts surviennent, et il n'y a point de fin pour rejoindre la compagnie. Les curés s'assemblent et sont de bonne humeur; ils peuvent boire, et nous devons crier, tant que nous pourrions mourir de soif. Les curés sont exempts de toutes ces fâcheries; ils n'ont point de surveillants; leur doyen vient tous les ans une fois faire la visite et, après, il poursuit son chemin. »

Plaintes des religieux mendiants. — Messieurs les religieux mendiants peuvent beaucoup raconter de leurs mortifications desquelles les curés ne savent rien : « Les curés n'ont point les vêtements rudes et pesants sous lesquels nous suons et ne pouvons nous défendre de la vermine; ils ont des chemises déliées et des habits légers; ils ne rôdent pas çà et là pour faire la quête, où nous pourrions geler en hiver et étouffer en été; mais l'hiver ils demeurent au logis, dans la chambre chaude, l'été à l'ombre, dans des berceaux de charmille pénétrés de doux zéphirs. Nous devons avoir soin où nous trouverons une auberge : chez les païsans, le matelas est d'ordinaire une botte de paille, et la courte pointe, une puante serge de cheval; les compagnons de lit sont les souris, les jeunes chats, les poules, les oies, les cochons de lait qui crient et sautent dans la chambre; mais le curé sait son gîte et quand il veut aller dormir, la vieille Ursule a déjà fait le lit. Nous obtenons chez les païsans une pauvre nourriture et boisson : les viandes ordinaires sont, — quand le bonheur en veut, — un morceau de chair de porc qui a deux doigts de lard et la soie sur la peau, et cela dans des choux aigres, de la bouillie de farine de seigle, un pot plein de lait, une écuelle de salade, une couple d'œufs

pourris et, avec ça, l'agréable pain bis; la boisson est du poiré, du vin piqué qui sent le tonneau, une cruche pleine de bière qui n'est pas encore épurée et dans laquelle nagent les grains de houblon.

» Le curé a tous les jours deux fois son bon boire et son bon manger sur table et il peut le faire apprêter comme il le veut. Si nous sommes au logis dans le couvent, la portion de vin ou de bière est très petite; en été elle pourrait bien être encore une fois aussi grande et cependant plusieurs se lèveraient de table avec la soif. Nous avons assez à manger; mais notre sale frère Lambert, cuisinier, ne peut rien préparer comme il faut : une chose est crue et sanglante, l'autre est trop cuite ou brûlée.

» Nous autres religieux sommes encore opprimés d'une autre pierre plus pesante qu'un quintal, savoir : nous autres hommes n'avons pas la même humeur ni inclination et ce qui réjouit l'un chagrine l'autre. Aucun curé ne ressent ces traverses; il peut faire de sa maison un couvent, dans lequel il est prieur, sous-prieur, gardien, vicaire et même provincial. S'il dort toute la nuit jusqu'au jour, il ne doit point appréhender de pénitence, car dans la maison de cure il n'y a point de petites tables séparées pour manger avec les chats, et le médecin a défendu de boire de l'eau. »

[*Plaintes des religieux qui vivent sous un abbé.* — La plus grande mortification des religieux dans les abbayes et prévôtés provient de ce que leurs supérieurs sont *ad vitam*, desquels si l'on est une fois haï, la disgrâce demeure tant qu'ils ont en main le timon du gouvernement, affliction que les curés ne connaissent ni de loin ni de près.]

. . . . . .

Voilà à peu près les sentiments d'un chacun, touchant l'état tranquille des curés. Mais combien ces gens s'éloignent de la vérité! Je dissiperai leur envie et j'ôterai le couvercle de dessus le pot où ils ne verront, avec les enfants du prophète, que coloquinte, amère comme la mort elle-même : *Mors in olla*, oui, la mort est dans le pot. Bien des gens s'imaginent qu'il y a dans le pot une viande qui sent bon; je mettrai le contraire devant leurs yeux et je prouverai que la mort, la coloquinte et semblables herbes pernicieuses sont dans le pot; car les

mortifications d'un curé sont si nombreuses et si puissantes qu'elles lui rongent la vie.

I

PREMIER DISCOURS

[Le Dimanche de la Dédicace[1] peut bien être appelé le Dimanche des conviés, car, au lieu où l'on célèbre la Dédicace, les bons amis s'assemblent. Lors donc que c'était la Dédicace de la Maison de Dévotion, M. Pierre Plein d'Ardeur invita les deux curés, ses voisins, M. Paul Ardent de Charité et M. Laurent Souffre-Douleur. Ceux-ci, étant partis de bon matin, se rejoignirent auprès du village et allèrent de compagnie vers la maison de cure. Ils devaient passer devant le cabaret où l'on entendait un grand bruit de danses et de disputes, ce qui leur fit déplorer le relâchement des mœurs, en constatant qu'ils ne pouvaient aller à l'encontre de cela sans s'attirer sur le coup toute la commune : le cabaretier a un grand louage; il faut qu'il donne beaucoup au prince et à la commune pour le cabaret; si l'on veut chasser les hôtes, il ne pourra pas plus payer, de manière que l'intérêt seigneurial et commun est inexcusablement amoindri. C'est la Dédicace : tout s'en va; l'argent s'en va, la conscience s'en va, la chasteté s'en va et au diable certainement.

Pendant ce discours, les deux curés traversèrent la place où se tenait la danse publique, qui fourmillait de gens, et ils entendirent des gens qui se disaient les uns aux autres : « Voyez comme ces Messieurs courent après le boire et le manger; il leur est plus nécessaire d'aller à la Dédicace que de s'occuper de leurs offices. »]

M. Paul. — Ne nous soucions pas de ces discours; quand ces gens-là nous verront entrer à l'église, ils verront qu'ils ont mal jugé.

[Étant arrivés à la maison de cure, où ils furent reçus à bras ouverts, ils racontèrent à M. Pierre Plein d'Ardeur ce que les gens avaient dit; il devint ardent et impétueux et voulut sur

1. Fête patronale de la paroisse.

l'heure faire comparaître les calomniateurs dans la maison de cure et leur donner une dure réprimande. Mais sur les exhortations de M. Laurent, il y renonça. Tous trois firent alors leurs dévotions et, étant de retour à la maison, ils s'assirent au jardin, dans un lieu de plaisance, pour tenir un bon discours jusqu'à ce qu'il fût temps d'aller à table.]

M. Pierre. — Il y a quelque temps, M. Georges Sans Consolation, curé du Lieu de Désordre, étant malade, je lui ai rendu visite. Quand on eut remarqué que c'était fait de sa vie, je vis avec étonnement comment les choses se passèrent dans la maison de cure. La cuisinière fit transporter dans l'école un grand coffre rempli de linge et ramassa du salé, du lard, du beurre, de la farine, des pois, des lentilles, de l'orge, des épices, des lits, des habits, de l'étain et semblables, dont elle remplit une chambre du maître d'école. Le maître d'école ne perdit pas non plus de temps à faire bon butin; le vin lui semblait si bon que toute la nuit il ne fut pas à jeun. Sa femme ayant même pris les poules, les chapons, les oies, elle les enferma dans sa maison.

M. Laurent. — J'ai été exécuteur du testament d'un curé qui fut vingt-cinq ans dans un endroit et eut une cure passable. Nous autres, exécuteurs du testament, fouillâmes tous les coins; mais nous ne pûmes trouver en argent que cinq chillings et quelques cruizers, laquelle somme ne fit pas tout à fait six bons batz. Dieu sait s'il y en eut pas davantage ou si le reste ne tomba pas entre les doigts crochus. Les parents accusèrent nous autres, exécuteurs du testament, qu'il fallait que nous eussions partagé l'argent. Après avoir vendu le bétail, le grain, etc., nous tirâmes à peine autant que nous puissions payer les dettes et autres frais. J'envoyai les [papiers à l'évêché], ajoutant que les parents sortiraient les mains vides. On me renvoya douze écus; les ayant remis aux parents, ils dirent que je leur restituais cela par un remords de conscience.

M. Pierre. — Ainsi vont les choses; mais écoutez maintenant la suite de ma relation. Les parents de M. Georges arrivèrent aussi; mais s'étant saoulés, ils tombèrent en discussion, se reprochèrent les uns aux autres que l'un ayant reçu du curé plus de biens que l'autre, il fallait donc qu'après la mort une égalité fût faite, qu'alors ils partageraient les uns avec les

autres. Cela arriva dans le poêle [1] et le malade couché dans la chambre entendait tout avec moi. Il est facile de s'imaginer quel crève-cœur il en ressentit.

Je le consolai si bien que je pus, et à la fin je chassai ces ivrognes de la maison; s'étant assemblés dans la grange, l'alarme fut encore pire; je ne pus demeurer plus longtemps, car il faisait nuit et je n'osais découcher à cause de différents malades. Là-dessus je partis. Je ne fus pas plus tôt sorti de la maison que les parents, comme des chiens enragés, se lancèrent sur moi parce que j'emportais la clef de la cave. Craignant qu'ils ne me rouassent de coups, je donnai la clef à la cuisinière.

Étant retourné le lendemain, je trouvai M. Georges expiré. Après la Messe que je dis pour le repos de son âme, le dîmeur me raconta que lui, la cuisinière et la servante du bétail avaient été seuls près du mourant, que les parents avaient continué leurs querelles, jusqu'à ce qu'ils en vinssent aux coups, et qu'ayant fait prier le maire de bien vouloir mettre en paix ces gens-là, il avait répondu que M. Georges n'avait pas mérité qu'il encourût la disgrâce de ces gens par rapport à lui.

Aux obsèques, ce fut encore bien autre chose. Bon Dieu! comme tout allait sens dessus dessous ! La cuisinière était sans cesse occupée à mettre cuire, car un essaim de parents, de compères, de filleuls, de filleules, de compatriotes et d'autres amis étaient arrivés. Les maîtres d'école des alentours comparurent aussi de bonne heure et conféraient, avec Messieurs les maîtres d'école leurs voisins, des cantiques qu'ils chanteraient dans le convoi. Un chacun prétendait posséder le plus beau. Les vapeurs du vin leur étant montées à la tête, ils commencèrent d'éprouver les cantiques et la Messe. Alors s'éleva un bruit confus dans la maison de cure, comme dans un cabaret un jour de foire. Plusieurs ecclésiastiques, clercs et religieux vinrent aussi, mais plutôt à cause de la bonne chère que pour prier pour le défunt.

L'enterrement fini, je marchai à pas de géant vers la maison de cure; là, il y avait un tel entassement de gens que j'eus toutes les peines de fendre la foule. La cour était toute remplie

1. Chambre chauffée par un poêle, à la mode alsacienne.

de mendiants. On leur distribua les aumônes ordonnées dans le testament, mais ils ne s'en contentèrent point. Ils voulurent aussi avoir à boire et à manger. On leur distribua du pain et du vin, puis on les fit sortir de la cour; mais la plupart demeurèrent devant la porte, et quand on l'ouvrait, ils se glissaient toujours dedans, l'un après l'autre; les uns se tenaient devant la cuisine, les autres devant la cave. Ayant vu un robuste soldat congédié, je lui dis de chasser dehors ces mendiants intraitables, de se tenir près de la porte et de n'en plus laisser entrer aucun, qu'il aurait à boire et à manger à son souhait et la vieille culotte de M. le Curé défunt pour récompense. Ce lui fut une commission agréable; aussi il s'en acquitta fidèlement.

Dans la grange, il y avait deux tables, l'une pour les porteurs de morts, l'autre pour les maîtres d'école. Sous le noyer, dans la cour, était la troisième table; là étaient assis les compères et les commères, les filleuls de baptême et de confirmation de M. le curé. Dans le poëlle d'en bas, était une longue table; là étaient assis les parents et, parce qu'ils ne pouvaient pas tous s'asseoir, il y avait devant le poëlle, près de l'escalier, une table pour les petits-neveux et les petites-nièces. Dans le poëlle d'en-haut, étaient les ecclésiastiques, et dans la cuisine il y avait presque autant de cuisinières que de pots près du feu. Dans la maison du maître d'école, se faisait la rôtisserie par quelques femmes établies pour cela. Dans le garde-manger près de la cuisine, on donna premièrement à manger à ceux qui devaient servir à table, et après on commença de servir. Un chacun était joyeux et de bonne humeur.

Les ecclésiastiques firent rouler les discours sur les points suivants : Qui emporterait le bénéfice vacant ? Combien rapporte-t-il par an ? Combien M. Georges a-t-il laissé d'argent ? etc. Les parents recommencèrent tout aussitôt la dispute de hier à cause de l'héritage; les porteurs de morts et les autres louaient Monsieur le défunt; les maîtres d'école étaient occupés avec leurs chants; les compères et les commères eussent volontiers su ce que le défunt avait légué à ses filleuls et filleules; les garçons et les filles badinaient les uns avec les autres et il s'éleva à la fin un tel bruit, comme quand les Turcs courent en bataille. Sur le soir, les curés avec leurs

maîtres d'école, la tête rouge comme un coq d'Inde irrité, partirent pour se rendre au logis; les autres tinrent bon jusque bien avant dans la nuit. Le lendemain matin, les uns étaient couchés dans le poëlle, d'autres dans la grange et avaient horriblement dégobillé. Et cependant, le bon M. Georges était couché dans l'église et personne ne pensait à lui.

[A ce moment, on servit le dîner, M. Pierre n'eut pas plus tôt mangé la soupe qu'un messager arriva, le priant d'aller tout de suite près d'un malade dans la filiale de Sans Nécessité. M. Pierre partit immédiatement.]

M. Paul. — C'est une vraie mortification, lorsque l'on commence à manger et qu'il faut se lever, l'estomac vide, pour faire quelques lieues çà et là. La bêtise des païsans est si grande que, quand il leur vient dans la pensée, ils courent nous appeler que ce soit de jour ou de nuit. Et si l'on différait seulement une fois, en sachant qu'il n'y a aucune nécessité, alors les paroissiens commenceraient à tellement murmurer qu'on ne pourrait les apaiser.

M. Laurent. — La difficulté est encore plus grande lorsqu'il faut visiter des malades infectés de quelques maladies contagieuses, et le danger est d'autant plus grand que, d'ordinaire, il faut aller le matin, à jeun, près de ces gens-là. C'est encore pire quand la chambre du malade est pleine d'ordure et de puanteur, comme il est de coutume chez les païsans. S'ils font [pour assainir] une fumée de grains de genévrier, elle est si épaisse qu'on pourrait étouffer et lorsque le malade se lève dans son lit pour recevoir la Sainte-Cène, il en sort une telle puanteur que le pasteur pourrait tomber en défaillance.

M. Paul. — Nous discourons, mangeons et buvons lorsque au contraire M. Pierre, notre confrère, sera famélique, altéré, las et fatigué.

Sur ces entrefaites, M. Pierre, rentra en riant de bon cœur. Il s'assit et avant que de manger ou boire quelque chose, il raconta le tour qu'on lui avait joué : « Le gros Guillaume, de *Sans Nécessité*, étant venu de la campagne au logis, tout brûlant de soif, avait bu un pot plein de lait; mais ayant trouvé au fond du pot une souris qu'il avait presque avalée avec le lait, il en eut une telle répugnance qu'il dut

rendre tout son lait, ce qui ayant augmenté sa soif, il m'a fait appeler et désiré que je lui donnasse l'Extrême-Onction, pour avoir entendu une fois prêcher que l'Extrême-Onction fortifie l'homme, non seulement au spirituel, mais que souvent elle aide aussi à recouvrer la santé du corps. Je lui ai dit qu'il devait manger une livre de lard et autant de fromage et boire une bonne cruche de vin avec cela et qu'ensuite il pourra me faire dire si cette cure lui a été avantageuse.

M. Laurent. — Je suis fâché que sans nécessité, M. Pierre ait dû faire à jeun cette fâcheuse promenade. Mangez pendant que je raconterai ce qui m'est arrivé le jour de Noël. Pendant un vent impétueux et qu'il neigeait fortement, je fus appelé auprès d'une malade dans une filiale. Comme j'entrai dans le poëlle, je vis plusieurs femmes qui y étaient assises et je demandai où se trouvait le malade. L'une de ces femmes répondit : « Monsieur, c'est moi. » N'ayant remarqué en elle aucune maladie, je lui dis : « Pourquoi, par un si beau mauvais temps, sans aucune nécessité, m'avez-vous appelé ici? — Monsieur, répondit-elle, je confesse tous les ans le jour de Noël; or étant une vieille femme et vous encore jeune, j'ai cru que vous seriez plus tôt ici auprès de moi, que je ne serais auprès de vous dans l'église. »

Lui ayant dit ce qu'il y avait à dire, je retournai au logis; mais le temps s'étant écoulé, il fallut que j'abrégeasse tous mes offices ce qui occasionna de grands murmures.

La troisième fête de Pâques suivant, je fus derechef appelé auprès d'un meunier, dont le moulin était éloigné d'une bonne lieue. Comme j'entrais au moulin, le meunier montait l'escalier, portant un sac de blé pour le moudre, et il me dit : « Monsieur, entrez seulement au poëlle. Dans un moment, je serai à vous. » N'ayant point trouvé de malade au poëlle, je fis mettre à genoux le marguillier auprès du Vénérable; je sortis et donnai au meunier une forte réprimande dont il se soucia peu. Il me donna de rudes paroles. « Il faut, dit-il, que je livre une grande vente; je ne puis donc arrêter le moulin; je n'ai d'ailleurs personne qui puisse moudre à ma place et cependant après Pâques vous voulez avoir mon billet de confession. »

Une autre fois, mon vicaire fut cherché sur le minuit, par un temps pluvieux, par le fils d'une femme qu'il avait admi-

nistrée quelque temps auparavant. Elle n'était point plus mal; mais elle lui dit qu'ayant le temps long, puisqu'elle ne pouvait dormir, il devait pour tuer le temps lui prier un chapelet.

*
* *

[Ces discours prirent fin avec le repas et les trois convives s'en allèrent au jardin dire les Vêpres dans la maison d'été.

Mais il fallait qu'ils passassent devant la grange où était une longue table bordée de frères, de sœurs, de beaux-frères, d'oncles, de tantes, de neveux et nièces du curé. Tous ceux-ci étaient de bonne humeur. Comme ils virent passer les ecclésiastiques, ils leur crièrent de venir leur faire raison. M. Pierre et M. Paul n'en avaient nulle envie, citant le proverbe : *Qui se mêle parmi le son...* Mais le sage M. Laurent les y décida quand même. Ils allèrent donc et quand ils eurent un peu discuté, l'un des païsans s'écria : « M. Laurent, *moi* et vous avons ci-devant été camarades d'école, si mon père m'avait laissé apprendre, je serais aussi présentement un Monsieur comme vous êtes. »]

M. Laurent. — Mon ami, c'est une autre chose d'aller en classe et une autre chose d'apprendre. Je me souviens que vous avez fréquenté l'école avec moi; mais je me ressouviens aussi que vous n'avez pas appris et étudié avec moi : vous aimiez mieux la fourche à fumier que les rudiments; c'est pourquoi sur les avis du maître d'école votre père vous a retiré de la classe pour vous mettre au travail. C'eût peut-être été votre plus grand malheur, si votre père vous avait fait étudier. Vous avez le crâne tout à fait dur et épais : la science eût pu difficilement y pénétrer. Il est vrai que si on vous eût laissé faire vos classes avec les autres, à la fin votre père vous eût pendu une épée, avec quoi tous les ans, quatre ou six semaines pendant les vacances, vous vous eussiez promené d'une extrémité à l'autre du village; mais après tout vous fussiez devenu un soldat ou un maître d'école de village et ces deux espèces d'hommes ayant de tout temps eu pour héritage que, dans leur vieillesse, ils doivent se laisser inscrire au rôle des mendiants, rendez grâce à Dieu de votre état et tâchez d'y vivre content,

[Les ecclésiastiques prirent congé, dirent leurs Vêpres et enfilèrent derechef un discours.]

M. Laurent. — Je ne puis prendre en mauvaise part ce qu'a dit ce bonhomme, car les gens du commun pensent et parlent généralement de même. Souvenez-vous, Messieurs, des condisciples que vous avez eus depuis les basses classes jusqu'en théologie; plusieurs ont commencé d'étudier, mais ils n'ont pas continué parce que le maître n'a pu obtenir tel entonnoir avec quoi il eût pu leur infuser la science dans la tête, mais qu'étant d'une telle stupidité — ou d'une telle malice, — ils n'ont pu recevoir aucune leçon, et parce qu'ils n'ont rien voulu apprendre, les verges ayant aussi été rompues en vain sur eux, ils se sont enfin ennuyés des coups, sont devenus tisserands, tricoteurs, tanneurs, mégissiers, etc. Les uns sont montés, avec le commun, un peu plus haut dans les classes; mais s'étant lassés de porter les livres, ils ont pris en place le mousquet; ils ont mieux aimé être sous la canne du sergent que sous la férule du maître d'école. Des basses classes, nous sommes entrés en philosophie; alors quantité d'eux sont demeurés en arrière; les uns sont devenus marchands, d'autres laquais et homme de chambre; les uns, péagers; les autres ont de bonne heure pris femme et loué des cabarets; les uns ont appris la musique et sont devenus maîtres d'école; des autres ont voulu voyager, sont allés à Rome voir le pape et expérimenter comment on mange ailleurs les poissons frits. D'autres enfin ont appris l'arithmétique et sont devenus présentement M. l'Administrateur, M. le Maître d'hôtel, M. le Baillif, M. le Trésorier, M. le Greffier du péage, M. le grand Forestier, etc.

La philosophie finie, la plupart d'entre nous se sont faits religieux; nous avons tenu bon jusqu'en théologie et l'on nous a reçus au séminaire où nous avons dû être dressés pour la charge d'âmes. Quand on pense ainsi au passé, on trouve deux choses : 1° que dès notre jeunesse jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il nous a fallu porter le pesant sac d'école. Quelle grande difficulté ç'a été et quelles fâcheries sont survenues, personne ne le sait que nous. Notre jeunesse d'alors et le défaut de mûres considérations nous ont aidés à porter le fardeau; mais quand nous y pensons présentement, la promesse assurée de la meilleure cure de tout le diocèse ne

pourrait persuader aucun de nous de se charger encore une fois de ce qu'il a souffert. La seconde est que nos autres condisciples, qui n'ont pu ou n'ont voulu se rendre capables d'exercer la pénible charge d'âmes, nous regardent maintenant d'un air fier et dédaigneux, ainsi M. Idiot Glorieux, officier d'Arcadie, qui me laisse avec les païsans attendre hors du poëlle, lorsque j'ai quelque chose à lui dire. Et cependant, lorsque nous corrigions leurs arguments, nous avons trouvé dans leurs compositions de plus grands boucs qu'ils n'ont présentement de chevaux.

M. Pierre. — Un pasteur qui veut bien s'acquitter de sa charge a tant à faire qu'à peine il a le temps de prendre le sommeil nécessaire, et mon beau-frère, ce grossier païsan, a l'air de dire que nous sommes si bien à notre aise! Ce sac à vin peut siffler et chanter en tenant la charrue; quand il est dans la grange, le fléau à la main, il fait toutes sortes de singeries. Pendant ce temps, il faut que je sois sur les livres, que j'étudie, écrive et prie; près de quoi, je deviens souvent mélancolique, que tout boire et tout manger me répugne. Si le dimanche vient et que l'office soit de Dominica, j'ai toujours deux heures à prier, deux heures pour tenir l'office et le sermon, une heure et demie pour le catéchisme et les Vêpres et, si cela doit se faire dans la filiale, j'ai deux heures à marcher çà et là: souvent je suis aussi appelé près des malades, de manière que le soir je suis tellement abattu que je me mets au lit sans boire ni manger. Tous les jours de la semaine, il faut que nous étudiions et, quand on monte en chaire, les païsans remarquent tout aussitôt si l'on a un sermon étudié ou non, hormis que l'on ne veuille faire comme certains ecclésiastiques, lesquels n'ont chez eux d'autres livres qu'un ou deux prédicateurs français où ils apprennent par cœur un sermon. Je vous rapporte ici qu'un de ces pasteurs, ayant desservi un an sa paroisse, alla joindre l'officialité et dit : « Messieurs, donnez-moi ou une autre cure ou un autre livre, car ayant débité tous mes sermons, je n'ose les répéter de crainte que mes auditeurs ne le remarquent. »

(La fin prochainement.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

RÉVOLUTION PERSANE[1]

La dynastie du Turc-Kadjiar, contre laquelle les villes persanes viennent d'accomplir leur révolution, règne sur l'Iran depuis 1796. Elle a compté jusqu'ici sept Rois des Rois :

Agha-Mohamed (*ilkhani* des Turcs-Kadjiars). . .	1796-1797
Feth-Ali-Chah (neveu d'Agha-Mohamed).	1797-1835
Mohamed (petit-fils de Feth-Ali-Chah).	1835-1848
Nasr-ed-Dine (fils de Mohamed).	1848-1896
Mozaffer-ed-Dine (fils de Nasr-ed-Dine)	1896-1907
Mohamed-Ali (fils de Mozaffer-ed-Dine).	1907-1909
Ahmed (fils de Mohamed-Ali, âgé de onze ans) .	Août 1909

Comme les innombrables dynasties qui l'ont précédée, celle-ci menace de s'effondrer sous cette tiare du Roi des Rois, que les seuls Sassanides ont su porter quatre cents ans (250-640 de notre ère), que, parmi les autres détenteurs, les plus vigoureux, les Achéménides (550-330 avant notre ère) et les Sefevis (1500-1720 ap. J.-C.), n'ont pu garder en tête que deux siècles et qui, le plus souvent, tomba dans le butin de l'envahisseur, du Touranien surtout et du Sémite, des Barbares du nord et de l'ouest.

Cette tiare, les villes persanes estiment au bout d'un siècle que le Kadjiar l'a toujours indignement portée : elles veulent, sinon lui en ôter, du moins lui en limiter la jouissance et lui

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

en défendre le troc ou la mise en gage, afin d'éviter que les Barbares ne la confisquent de nouveau. Le Kadjiar est-il vraiment coupable? un autre se fût-il mieux tiré de la situation difficile où le mettaient les nécessités intérieures et extérieures de l'empire? Problème historique, dont on pourrait négliger l'étude s'il n'avait cette autre face tournée vers l'avenir : le Kadjiar étant seul responsable, le contrôle des villes pourra-t-il sauvegarder l'indépendance de l'Iran? ou, les nécessités de la situation étant inéluctables, aucune force humaine ne pourra-t-elle arrêter la descente du Russe, qui déjà a saisi Tauris, Kazvin et Mechehed, les trois portes du nord, ni la montée de l'Anglais, qui déjà tient pour son domaine les provinces du Golfe et le Seïstan?

*
* *

Comme tous les autres *ilkhanis* (chefs de tribu), qui, avant lui, avaient conquis ou convoité la tiare, le Kadjiar avait trouvé l'Iran dans la plus sanglante des anarchies. Au cours de nos XVIe et XVIIe siècles, avait paru, monté puis dégénéré (1500-1720) la dernière dynastie de Rois des Rois véritables, ces Sefevis ou, comme les « Francs » disaient alors, ces Sophis, qui avaient définitivement chassé l'envahisseur mongol, unifié et pacifié l'empire et étendu ses frontières jusqu'à la mer Noire et jusqu'à l'Indus. Sous Abbas le Grand (1580-1628), l'Iran avait retrouvé l'indépendance que, depuis la dynastie sassanide, depuis mille ans, les invasions jaunes et musulmanes lui avaient fait perdre. Mais Chardin, cinquante ans plus tard, pensait déjà que « la Perse cessa de prospérer dès que ce grand prince cessa de vivre » et moins d'un siècle après, en 1722, la dynastie des Sophis croulait sous la poussée d'une bande d'Afghans, qui dévastaient Ispahan et les villes du sud, massacraient un million de bourgeois et de paysans, puis se dispersaient devant les quelques milliers d'hommes d'un *ilkhani* turc du Khorassan, nommé Nadir.

Né dans une tribu turc-afchare de la frontière khorassanaise; enlevé dès l'adolescence par les pirates du désert tur-

coman, qui lui donnaient huit années de dure éducation; fugitif de cet esclavage; mercenaire d'un petit khan, dont il enlevait bientôt la fille, après l'avoir tué; fonctionnaire du Roi des Rois, qui lui affermait la satrapie du Khorassan; dépouillé de cette ferme et mis hors de la loi à cause de ses brigandages; accueilli de son oncle, l'*ilkhani* (chef de tribu) des Turcs-Afchars, dont il débauchait les meilleures bandes; toujours brigand et, de nouveau, satrape du Khorassan, mais pour son compte cette fois et du droit de son sabre, pendant que l'invasion, puis l'anarchie afghanes dissolvaient l'empire et livraient au Turc-Osmanli les provinces occidentales (1722-1726) : Nadir était à quarante ans le maître de la tiare, bien qu'il se proclamât encore l'esclave, *kouli*, du dernier Sefevi, Tamasp, et que *Tamasp-kouli-khan*, « le Khan esclave de Tamasp », fût le titre dont il daignât se parer.

Les Afghans dispersés et les frontières contre l'Osmanli reconquises, Nadir convoquait les chefs du peuple iranien dans la plaine de Mogan, au pied des montagnes natales du Sefevi, dans ce pays caucasien que Pétersbourg commençait d'entamer, au bord de cette frontière de l'Araxe que déjà Tamasp voulait abandonner à Stamboul. Les chefs du peuple, bien entourés de ses troupes, lui offraient, puis lui imposaient la tiare (1736).

Alors, dix années durant, il est le dernier Roi des Rois paniraniens, conquérant de Kandahar, de Bactres et de Kaboul, vainqueur des Uzbegs et du Grand Mogol, triomphateur de l'Inde et du Touran jusqu'à la mer d'Aral et jusqu'au Gange, tueur de cinquante mille Hindous, pilleur de Delhi dont les trésors fabuleux — 750 millions, dit-on — lui permettaient d'abandonner à son peuple trois années d'impôts, suzerain de Bokkara et restaurateur de Mechehed, dont il comptait faire sa Ville royale au pied de ses montagnes khorassanaises, au devant de cette imprenable enceinte de rocs et de pics, que le nomade aujourd'hui continue d'appeler Kelat-i-Nadiri, la Forteresse de Nadir-Chah [1]. Mais à peine rentré de cette marche triomphale, qui faisait de lui le successeur des Khosroès et des

1. Voir dans Mac-Gregor et surtout G. Curzon, *Persia*, I, p. 132, la description de ce cirque, entièrement clos de monts abrupts, sauf deux entrées qui n'ont que quelques mètres de large.

Darius, — le second Bacchus, auraient dit les Hellènes, — il mourait, comme Alexandre, en pleine folie sanguinaire (1747).

Sa descendance ne put conserver que la principauté du Khorassan, sous la vassalité des Afghans; les autres satrapies se déclarèrent indépendantes; dans le sud-ouest, un *ilkhani* des Bakhtyaris, Ali-Murdan-khan, et un *ilkhani* des Zends, Kerim-khan, essayèrent de ramener la tiare à leurs villes du Fars, en restaurant l'autorité nominale du Sefevi; Kerim-khan parvint même à reconquérir toute la Perse occidentale, des rives de la Caspienne aux rives du Golfe; il installa à Chiraz sa Ville royale qui, pour un instant (1760-1780), ressuscita les beautés d'Ispahan; mais le reste de l'Iran n'était qu'une mêlée de tribus et d'*ilkhanis*, d'où émergeait enfin la fortune du Kadjiar.

Depuis sept cents ans, les vicissitudes de l'histoire asiatique avaient promené ces Turcs du Touran à la Méditerrannée et du Liban au Caucase. Le Mongol avait rencontré la tribu sur sa route; il l'avait emmenée en Syrie et installée dans le pays d'Alep pour défendre cette marche de son empire contre les Seldjoucides du Taurus. Tamerlan l'avait ramenée sur l'Araxe contre les Géorgiens et autres montagnards insoumis. Le Sefevi l'avait enrôlée dans son artificielle tribu des sept clans kizil-bachis (têtes dorées), puis l'avait dispersée en colonies militaires sur toute sa frontière du nord, quelques clans à Kandahar dans l'extrême-est d'autres, à Érivan dans l'extrême-ouest, le gros au centre, autour d'Asterabad, dans la steppe transcaspienne, au pied des monts khorassanais. Pasteurs et caravaniers, soldats du Chah et portiers de la steppe, les Turcs-Kadjiars vécurent là, durant le XVIe et le XVIIe siècle, divisés en deux groupes principaux, les Moutonniers, *Kouyounlous*, et les Chameliers, *Davalous*, toujours en guerre contre le Turcoman, leur voisin, presque toujours en révolte contre le Roi des Rois, quand ils n'en recevaient pas la solde ou la bastonnade, en fait presque indépendants depuis le début du XVIIIe siècle.

De la dynastie kadjiare, le khan Fath-Ali fut le premier grand ancêtre : vers 1720, il avait réuni sous sa houlette d'*ilkhani* tous les clans d'Asterabad; en 1728, Nadir, alors satrape du Khorassan, le faisait assassiner. Son fils, Mohamed-

Hosein, profitait de l'anarchie afghane pour rançonner la bande de forêts et de terres gorgées d'eau qui, longue de cinq cents kilomètres et large de dix à quinze lieues, s'étire entre le rivage de la Caspienne, et le rempart de l'Elbourz. Mais Nadir-Chah reconquérait bientôt ces provinces et emmenait en otage le petit-fils, Agha-Mohamed, que l'on faisait ennuque à Mechehed. Après la mort de Nadir, le satrape de Chiraz, Kerim-khan, trouva, dans le butin de Mechehed, ce jeune fauve que l'opération n'avait point adouci, qu'elle avait rendu plus sournois, plus froidement ambitieux, plus désireux de sanglantes revanches. Kerim l'emmena, toujours otage, et essaya de l'apprivoiser dans le luxe de sa Chiraz : « Mais, — racontait plus tard Agha-Mohamed, devenu Roi des Rois et maître des palais de Kerim, — lorsque j'étais auprès de Kerim dans la grande salle du Conseil, je m'occupais à couper les tapis avec un canif que je cachais sous ma robe, pour faire à Kerim le seul mal que je pusse lui faire... Je suis bien fâché aujourd'hui d'avoir gâté ces beaux tapis; je n'avais pas prévu l'avenir. »

Cet eunuque féroce et sans prévoyance est le héros de la dynastie. A la mort de Kerim-khan, il s'enfuit de Chiraz, rétablit son pouvoir sur sa tribu d'Asterabad, réduit à son service plusieurs autres tribus du nord, surtout les Turcs-Afchars, dont il fait assassiner l'*ilkhani* et dont il enrôle les braves; puis il recommence, étape par étape, la royale chevauchée de Nadir-Chah : en vingt années de victoires et de fuites (1779-1798), il gagne, perd et regagne, province par province, la moitié occidentale de l'Iran; il constitue enfin l'empire et le pouvoir du Kadjiar, tels qu'ils ont subsisté jusqu'à nous.

***

Cet empire, par l'œuvre même d'Agha-Mohamed, avait été fait de quatre morceaux juxtaposés : provinces caspiennes au nord, provinces de l'Irak, du Fars et du Kirman au sud, Azerbaidjan et Kurdistan au nord-ouest, Khorassan à l'est. Les successeurs d'Agha-Mohamed essayèrent de compléter leur domaine vers le levant iranien, mais ne purent lui adjoindre que deux pauvres morceaux de Seïstan et de Mekran.

Dans les provinces caspiennes[1], le pouvoir du Kadjiar fut aussitôt reconnu et s'est jusqu'à nous maintenu sans peine.

Les tribus, les *Iliat*, de cette région sont toutes d'origine et de langues touraniennes, comme le Kadjiar, et la majorité est de race et de langue turques, comme lui. Elles sont peu nombreuses et groupées dans une sorte d'enclos extérieur, au coin sud-est de la Caspienne, entre le revers du plateau, la frontière russe et la mer, dans le pays d'Asterabad. Depuis des siècles, les dévastations des Turcomans, qui franchissent le Kopet-Dagh et le fossé de l'Atreck, ont dépeuplé ce pays fertile et l'ont rendu à la vaine pâture. C'est contre ces Turcomans que les Rois des Rois sefevis avaient transplanté leur colonie militaire de Turcs-Kadjiars. Turcoman contre Turc, les guerres privées et civiles achevèrent de ruiner la plaine, sans trop monter aux pentes des monts. Jusqu'en 1881, le Turc, appuyé des forces du Roi des Rois, ne pouvait presque rien contre le Turcoman fuyard, que le Touran voisin accueillait dans ses sables. Mais après 1881, quand les Russes furent installés sur l'Atrek par un traité brutal qui supprimait toutes les anciennes prétentions de l'Iran au-delà, le Turcoman fut pris entre la police russe et la tricherie persane. Une révolte en 1889 n'aboutit, après des victoires, qu'à la mort des chefs par trahison et à la dislocation des clans par les soldes, titres et cadeaux que Téhéran continue de distribuer.

La ville des Turcs-Kadjiars, Asterabad, entourée de trente-quatre villages turcs, a dans son territoire d'autres nomades ou mi-nomades, dont les tentes noires et les noirs troupeaux tachent tour à tour la plaine basse et les collines. Autrefois marché et ville militaire de la steppe, Asterabad n'est plus qu'une enceinte croulante, enfermant des arbres et des cubes de boue que domine le consulat russe; les Russes ont occupé l'ilôt d'Achourada en face de Bender-Gez, le seul port naturel de toute cette côte, et leur monopole de la mer Caspienne transforme la région en une province du commerce russe.

D'Asterabad à Recht, entre la mer et le brusque à-pic des monts dénudés, le Mazanderan et le Guilan déroulent cinq cents kilomètres de rivage plat, d'eaux stagnantes, de fourrés,

1. Sur ces provinces caspiennes, voir les scientifiques descriptions et les merveilleuses photographies de M. de Morgan, *Mission en Perse*, t. I.

de rivières, de bois et de premières collines chargées de bourgs et de villages sédentaires. La chaleur et les pluies de la Caspienne (26 mètres au-dessous de nos mers) font, durant l'été, un climat tropical à cette jungle exubérante. C'est l'ancienne Hyrcanie, que peuplaient de tigres les poètes gréco-romains, le Thabaristan des géographes arabes, — le Pays de la Hache (thabar) et des Bûcherons, — l'Oultre-Monts, *Mazanderan*, des Iraniens. Ces vingt-cinq ou trente mille kilomètres carrés (le vingtième de notre France environ) ont une population de sédentaires clairsemés, dont il serait impossible de dire le nombre : est-ce deux, ou trois cent mille âmes? Les bourgs et les villages vivent de la terre et de l'élève du ver à soie; les deux ports, Recht et Barfourouch (30 à 50 000 habitants?), vivent du commerce caspien, et les villes de Sari et d'Amol (8 à 10 000 habitants?) vivotent encore de leurs bazars délaissés. Tous sont de sang très mêlé, mais de langue et de culture proprement iraniennes. L'Iranien a absorbé jadis les colonies militaires de Kurdes et de Géorgiens, qu'avaient installées les anciens Rois; il absorbe aujourd'hui les colonies commerciales que le trafic des cocons attire de la Russie méridionale et de tout le Levant osmanli.

De ces populations iraniennes, le maître kadjiar, touranien, n'était pas désiré; mais il en fut accepté dès qu'Agha-Mohamed eut, par un bon tour, délogé les Russes qui venaient de construire une forteresse aux portes mêmes d'Asterabad (1781). Bien avant Pierre le Grand, les Russes arrivés sur le bas Volga, guettaient ce pays de la soie; leurs Cosaques en avaient pillé les rivages dès le milieu du XVIIe siècle; leurs soldats en avaient occupé les ports et les villes durant l'anarchie afghane (1722-1732); ils avaient alors extorqué du débile Tamasp un traité qui leur en reconnaissait la possession; la fièvre et autres maladies les en avaient chassés en 1732; mais ils ne considéraient — et ne considèrent toujours — le Chah que comme un usufruitier, eux-mêmes étant, de par ce traité de Recht, les seuls propriétaires et leurs bateaux de guerre continuant jusqu'à nous les visites, les débarquements et même les annexions dans les rades et les îlots.

La peur du Russe, jointe à la haine de cet Infidèle, a été la nourricière du « loyalisme négatif » — pour reprendre un joli

mot de lord Curzon — que ces provinces de la Caspienne témoignèrent au Kadjiar. Elles ont été le berceau de sa fortune; elles lui sont demeurées fidèles aussi longtemps qu'il put sembler le champion, même malheureux, de l'indépendance iranienne; elles deviennent aujourd'hui l'un des foyers révolutionnaires : c'est qu'il est apparu à tous les yeux comme le stipendié de l'invasion russe, l'instrument de la « pénétration pacifique ».

En 1894-1895, après avoir vendu à un Russe, M. Lianazoff, le monopole des pêcheries sur toute la côte caspienne, le Kadjiar concédait à une compagnie russe, — qui n'était que la couverture de l'État russe, — la route de Recht à Kazvin, puis le double raccord de Kazvin à Téhéran et de Kazvin à Hamadan, puis la poste et l'exploitation péagère de cette route, enfin la police par le moyen de Cosaques[1]. Cette route, sur laquelle désormais circulaient les chars russes, en attendant le rail et les locomotives, devenait l'entrée de la « pénétration pacifique », que les steamers russes de la Caspienne amenaient au rivage :

Les seuls bateaux russes peuvent naviguer sur la Caspienne, écrit en 1907 le vice-consul anglais. La compagnie *Caucase-Mercure* est subventionnée par le gouvernement russe pour le service de la poste et, si besoin, pour le transport des troupes et du matériel militaire. Plusieurs de ces *steamers*, construits en Suède ou en Angleterre et envoyés par morceaux, ont été reconstruits à Tver sur le Volga et sont descendus par le fleuve dans la Caspienne.

Le tonnage de la Caspienne s'est grandement accru depuis 1856, année où les premiers *steamers* y parurent. En 1865, 11 *steamers Caucase-Mercure* et deux autres fréquentaient les ports de la Perse : au total 3 130 tonnes; plus, 400 ou 500 bateaux à voiles de 40 à 100 tonneaux. En 1879, les Russes disposaient sur la Caspienne de 4 150 tonnes-vapeur et 64 500 tonnes-voiles. Ils ont aujourd'hui, sur 265 *steamers*, un tonnage de 118 347 tonnes et, sur 544 voiliers, un tonnage de 114 699 tonnes, tant pour le service direct Bakou-Enzeli (deux départs par semaine) que pour le cabotage hebdomadaire d'Astrakhan à Ouzounada et Bender-Gez.

1. Voir sur Recht et le Guilan les *Notes* de M. J. Ferrand dans le *Bulletin* de la Société de Géographie d'Alger (avril-juin 1902) et le rapport détaillé du vice-consul anglais Rabino, *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 864.

Par ces bateaux et par cette route russes, les Rechtis voyaient leur port d'Enzeli, leur bazar et leur commerce accaparés. Le Russe poussait devant lui des Grecs et des Arméniens, qui s'emparaient de leurs affaires, des Caucasiens et des Tartares, qui leur prenaient les grosses besognes. Le douanier russe de Bakou contrôlait et pillait leurs envois. L'offre et la demande russes réglaient tous leurs prix. Les Cosaques du consulat russe les bâtonnaient dans leurs propres rues. Et la concession, signée par le Chah, était de quatre-vingt-dix-neuf ans. Et les journaux russes disaient ouvertement que, pour accomplir sa mission historique, Pétersbourg serait tôt ou tard obligée de saisir le gouvernement direct de ce passage et d'allonger ses rails entre la Caspienne et le golfe Persique. Et le Chah, de plus en plus lié par ses emprunts russes, ne demandait qu'à se laisser convaincre ou forcer.

Ajoutez qu'hospitalière aux Levantins, grecs surtout, et aux Occidentaux, français et italiens, qu'attirait et fixait à Recht le commerce des cocons, la bourgeoisie rechtie subissait leur influence, copiait leur costume et leurs mœurs, adoptait quelques-unes de leurs idées, surtout leur haine railleuse de l'espionnage et de la vénalité russes. Non seulement ces musulmans attiédis boivent du vin de Chiraz, comme tous les autres citadins de l'Iran ; mais ils ne refusent ni la *vodka* ni le jambon qu'ils appellent en souriant du « rossignol ». Ces promptes intelligences iraniennes font l'admiration des étrangers :

On croit volontiers en Europe, écrit en 1903 le vice-consul anglais de Recht[1], que l'instruction populaire est entièrement négligée en Perse. Rien n'est plus faux. Ici, il n'est presque pas de petite fille ou de petit garçon qui n'aille à l'école apprendre à lire et à écrire ou à réciter au moins quelques versets du Coran. L'intelligence naturelle de ces enfants est telle que, tout jeunes encore, ils savent tenir leur place parmi les adultes de façon à faire l'étonnement d'Européens.

Recht a des écoles élémentaires, qui sont très fréquentées, et une école secondaire avec programmes européens, où sont enseignés le persan, l'arabe, le français, le russe, la géométrie, l'algèbre, l'arithmétique et la géographie. On y passe des examens auxquels j'ai assisté : j'ai été frappé de l'extraordinaire habileté de ces garçons qui écrivaient un joli français après une période d'enseignement incroyablement courte.

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 109, p. 17.

A ces jeunes Rechtis, le français, depuis quinze ou vingt ans, a communiqué nos soucis de patrie et de liberté, de droits politiques et sociaux. Beaucoup sont venus en Europe, à Paris surtout, compléter leur éducation; nos Facultés ont instruit une Jeune Perse en même temps qu'une Jeune Turquie, pour continuer dans le monde islamique la nouvelle « Geste du Dieu-progrès par la France » (le mot, trop joli peut-être, est de l'un de mes amis persans). Rentrés chez eux, ces Rechtis sont devenus médecins ou fonctionnaires dans les villes, surtout médecins et *mirzas* (secrétaires) à la Cour royale de Téhéran et à la Cour princière de Tauris : là, ils ont vu de près le trafic que le Chah et le Veliahd (prince héritier) faisaient de l'Iran avec les corrupteurs de Pétersbourg.

Quand la guerre russo-japonaise vint montrer à toute l'Asie comment un peuple, qui sait s'adapter à la lutte contre l'Europe, finit par s'affranchir et par vaincre le colosse, les Rechtis de Téhéran, les premiers, parlèrent de constitution ou, du moins, de contrôle national sur la politique du Roi des Rois (1905-1906). Quand cette constitution, accordée par Mozaffer-ed-Dine (5 août 1906), ratifiée par Mohamed-Ali (11 février 1907), fut supprimée par le coup d'État de juin 1908, les Rechtis hésitèrent à déclarer la guerre au Kadjiar.

Mais leur vaillance un peu réservée[1] fut secouée, quelquefois violentée par les mêmes *fédaïs* caucasiens que nous retrouverons à Tauris. Ces *dévoués* (c'est le sens de *fédaïs*), Arméniens et Géorgiens surtout, qui depuis cinq ans menaient la guerre ouverte contre le gouvernement russe, accoururent de Tiflis et de Bakou : l'ordre un peu rétabli dans les villes russes leur faisait des loisirs; combattre le Chah leur était une autre façon de combattre, indirectement, le Tsar; le succès, par ce détour, leur semblait mieux assuré; ils escomptaient dans la Perse libre un terrain de refuge et de complicité d'où préparer à l'avenir leurs expéditions révolutionnaires. Il faut convenir que, parmi ces patriotes arméniens et géorgiens, des professionnels de la bombe s'étaient mêlés qui, dans

1. *Livre Bleu*, 4 581, p. 199 : Recht, October, 7, 1908. — Anarchy still prevails in Talich. No one in Ghilan has the courage to take active measures in support of the Constitution.

la riche bourgeoisie persane, voyaient une belle matière à rançons, une abondante source de « dons volontaires ».

Le Rechti accueillit ces alliés avec reconnaissance d'abord, avec moins d'enthousiasme par la suite. Mais sa politesse et sa docilité toutes persanes lui firent adopter les formules que ces disciples avancés de l'Occident lui apportaient comme les derniers mots du progrès : c'est ainsi que ce patriote devint un « social-démocrate », qui continua de s'intituler aussi « nationaliste ».

Organisés en ville libre sous un conseil électif, les Rechtis ont été en 1909 les recruteurs et les ravitailleurs de la révolution, et c'est un khan tounekabouni, — Tounekaboun est un district du Mazanderan occidental, — qu'ils ont mis en campagne, avec les bandes soldées par eux, contre Kazvin et Téhéran (mai-juillet 1909).

Plus connu sous ses titres honorifiques de Nasr-es-Saltaneh et de Sepehdar-i-Azam que sous son nom de Vali-khan, ce Tounekabouni est aujourd'hui ministre dans le Comité exécutif provisoire qui gouverne la Perse (août 1909). Les Rechtis l'avaient eu pour gouverneur et avaient apprécié son énergie, quoiqu'un peu brouillonne, et son zèle, quoiqu'un peu intéressé, à lancer de nouvelles affaires, constructions de routes, exploitations de mines, etc. Leur admiration un peu naïve — ces Iraniens, malgré tout, respectent fort le bâton qui les a caressés — a valu le portefeuille de la Guerre à ce « Généralissime » (c'est la signification de *Sepehdar*) d'antichambre que le Chah avait décoré en 1906 d'un si haut panache pour quarante ans de bénéfices dans les fermes d'impôts, les gouvernements de provinces, la fabrication des Monnaies, la direction des Douanes, le ministère des Télégraphes et qui, de 1906 à 1908, avait continué le service royal et sa fortune dans les concessions pétrolifères, le gouvernement du Guilan et les fournitures de l'armée. En août 1908, il marchait encore à la tête des troupes royales contre la révolution de Tauris; en novembre 1908, par haine de ses co-généraux, par défiance patriotique de la collaboration russe ou par simple horreur du danger, trouvant surtout fort désagréable de se ruiner pour maintenir en campagne des semblants de régiments, dont il ne connaissait jusque-là l'existence que pour en empocher la

solde, il quittait l'armée royale et rentrait dans ses terres de Tounekaboun; au printemps de 1909, le Chah l'envoyait reprendre et voulait en faire un gouverneur de Kazvin; sur la route, les Rechtis, qui venaient de tuer leur gouverneur, l'arrêtèrent et, presque de force, en firent un sauveur de la patrie avec le Serdar Assam, le général révolutionnaire du Sud, qui est aujourd'hui le ministre de l'Intérieur, le représentant de l'Irak et du Fars dans le nouveau gouvernement.

Les grandes provinces du Sud, — le vieux pays d'Ecbatane et de Persépolis, le glorieux pays de Chiraz et d'Ispahan, — n'ont jamais eu que haine et mépris à l'endroit du Kadjiar.

On comprend sous les noms d'Irak, de Fars et de Kirman toutes les provinces occidentales et sud-occidentales de la Perse, les deux revers de l'amphithéâtre montagneux entre l'arène du désert et les plaines extérieures du Tigre ou les rives du Golfe : sous le nom de Khouzistan et d'Arabistan, la vallée tropicale du Kharoun leur est un appendice. Il est difficile d'évaluer la superficie de ces montagnes et de leurs marches creuses, de leurs combes intérieures et de leurs plainettes côtières, de leur « pays froid », *sardsir*, et de leur « pays chaud », *garmsir* : elle dépasse probablement cinq cent mille kilomètres carrés et équivaut à notre France. Le nombre de leurs populations nomades, de leurs « viveurs au désert », *sahra-nichins*, dans les campements d'été et d'hiver, *yeilaks* et *kichlaks*, doit dépasser un million et demi. Celui des sédentaires, villageois et citadins, *deh-nichins*, *chehr-nichins*, doit atteindre deux millions. Le sang et les patois iraniens dans nombre de tribus, la langue et la culture iraniennes dans toutes les villes se sont perpétués malgré les invasions et les croisements. Le Kadjiar, aux yeux de presque tous, est le Barbare, fils du Touran maudit.

Les chefs des nomades ont conclu des pactes individuels et collectifs avec ce dispensateur de l'argent et des grades. Le plus souvent, néanmoins, ils vivent en marge de son autorité et il se contente des petits présents, des quelques recrues et des signes de respect extérieur dont ils veulent bien reconnaître ses fournitures d'armes et de munitions, sa solde déguisée sous le nom de cadeaux, ses titres et grades honorifiques,

ses délégations d'autorité effective sur les villages des sédentaires. Il est telle région, comme les montagnes bordières de l'empire turc, le Poucht-i-Kouh, où depuis trois siècles une famille de « valis » a gardé l'autonomie la plus complète.

Quand la solidarité « contribule » se maintient à l'intérieur de ces puissantes tribus, le Roi des Rois lointain est un bien petit prince, comparé à l'*ilkhani* de ces Bakhtyaris, qui peut disposer de cinquante mille guerriers, ou à l'*atabeg* de ces Kachkaïs, qui conduit quarante mille familles; il est plus impuissant encore contre les grands chefs bédouins du bas, les *cheikhs* de son Arabistan, dont la résistance pourrait être appuyée de la connivence osmanlie et de toute la masse bédouine de l'Irak-Arabi et même du Nedjed. Les fonctionnaires du Kadjiar sont assiégés dans les villes, ses convois et ses courriers enlevés sur les routes, et ses soldats dépouillés à nu et bâtonnés.

Si depuis un siècle l'un de ces *ilkhanis* du Sud n'essaya pas de reconquérir la tiare sur les gens du Nord, la faute en fut aux rivalités raciales de ces tribus, à leur anarchie intestine et, surtout, à leur pauvreté. Trois races et trois groupes de langues se partagent ces Kurdes et Loures iraniens, ces Kachkaïs touraniens et ces Bédouins arabes : de l'un à l'autre de ces groupes, et même à l'intérieur du premier, de Kurdes à Loures et de Loures-Feilis à Loures-Bakhtyaris, c'est la guerre héréditaire. A l'intérieur de chaque tribu, des centaines de clans et de khans se querellent sous le commandement peu respecté de l'*ilkhani* : de si larges groupes ambulants ne sauraient avoir une cohésion bien disciplinée, et l'*ilkhanat* est un sujet de dissensions entre les membres de la famille princière, comme la tiare entre les membres de la dynastie royale. Le plus souvent, chacune des grandes tribus obéit, non pas à un chef unique, mais à une sorte de triumvirat : l'*ilkhani* (khan de la tribu) est surveillé par un *ilbegui* (bey de la tribu) et par un *hakim* (gouverneur). Les attributions restant indécises, la brouille et le guerre civile finissent toujours par éclater entre ces triumvirs, et l'on fait appel à l'intervention du Kadjiar, lequel entretient soigneusement les causes de discordes et parvient, sinon à gouverner ces nomades, du moins à les tourner les uns contre les autres et à se fortifier un peu de leur impuissance.

En dehors de leurs troupeaux, ces tribus n'ont aucun revenu qui leur permette d'acquérir un outillage et des provisions de guerre. Leurs maigres cultures ne leur donnent que le pain nécessaire et quelques denrées d'exportation pour acheter au bazar les provisions indispensables de sucre, de thé et, parfois, de pétrole; certains continuent, depuis l'aube de l'humanité aryenne, à se nourrir de glands. Une seule industrie leur rapportait autrefois quelque argent sonnant : les tapis que les femmes fabriquaient sous la tente. Aujourd'hui des Suisses et des Allemands ont centralisé et européanisé cette industrie dans les usines qu'ils ont construites à Kermanchah et autres grandes villes. Il ne reste aujourd'hui aux *Iliat* (gens de tribu), pour s'acheter les fusils et les cartouches qui sont leurs seuls meubles et provisions de luxe, qu'un gagne-monnaie : le transport des marchandises européennes, de l'Angleterre et de l'Inde surtout, qui débarquent aux ports du Golfe, du Kharoun ou du Tigre, à Bender-Abbar et Bender-Bouchir, à Ahwaz et Chouster, à Bassorah et Bagdad, et montent vers les bazars du plateau. Trois pistes très fréquentées et une quatrième, à peu près impraticable, traversent les *Iliat* : la route des Kurdes entre Bagdad, Kermanchah et Hamadan; la double route des Loures-Feilis et des Loures-Bakhtyaris entre Chouster et Hamadan et entre Ahwaz et Ispahan; la route des Kachkaïs entre Bouchir et Chiraz.

La route kurde est surtout un chemin de pèlerinage et de sépulture : les musulmans iraniens descendent, morts et vivants, vers le Tigre et l'Euphrate, vers l'ancien pays de Ctésiphon et de Babylone. En cette Terre Sainte de Kazemeïn, de Samarra, de Nedjef et de Kerbela, où reposent le gendre et les petits-fils du Prophète, Ali, Hassan et Hosein, et les saints Imans de leur famille, l'islam iranien a ses Saints Sépulcres et ses grandes Mosquées-Universités; les vivants y viennent en aussi grand nombre qu'à la Mecque; les morts pensent y trouver l'entrée directe du paradis. Chaque année, cinquante ou soixante mille pèlerins, huit à dix mille cadavres, cent cinquante à deux cent mille bêtes de charge dégringolent de l'Iran vers Bagdad, par les cluses et les « eaux noires » de Kermanchah. Cette marée d'hommes et d'animaux entraîne avec elle les charges d'opium, de peaux et de laines, de tapis

et de fruits secs, dont les gens du plateau paient à Bagdad les cotonnades, sucres et manufactures, que leur reflux rapporte.

La double route des Loures devrait être le grand chemin du commerce entre le Golfe et l'Iran occidental, et même, — les interdictions et tracasseries des Russes empêchant les communications par les frontières du nord, — l'entrée de l'Europe dans le royaume du Kadjiar. Grâce au Kharoun, en effet, et grâce aux vallées de ses affluents, les arrivages du Golfe peuvent facilement atteindre par eau ou par caravane le pied des monts, et les cluses du Louristan, quelqu'abrupte que soit ici la muraille iranienne, quelqu'étroits et raides qu'en soient les cañons et les escaliers, devraient offrir un passage aux voitures. Entre Dizfoul et Hamadan, les Sassanides eurent une route carrossable dont les grands ponts ruinés subsistent encore. Mais cette route des Loures-Feilis est aujourd'hui impraticable. Les difficultés naturelles en sont grandes : jusqu'à Dizfoul, c'est la plaine chaotique, chargée de cailloux roulants ou ravinée par les trombes des torrents; entre Dizfoul et Khoremabad, c'est un autre chaos de brousse et de forêts, de roches et d'eaux bondissantes : « les moindres ruisseaux ont découpé, dans les marbres, des précipices dont on a peine à voir le fond », dit M. de Morgan. Autour du petit bazar de Khoremabad, on retrouve les plaines, puis les larges combes du plateau, les lacs et les terres fertiles et les « alpes » plaquées de neige au flanc des monts caillouteux. Mais bien plus grandes encore sont les difficultés humaines :

Tous les Loures sont nomades. Ceux qui pendant l'hiver descendent dans la Susiane sont de beaucoup les moins sauvages. Habitués à vivre en contact avec les Persans et les Arabes pendant quatre mois de l'année, ils ont appris quelque chose de la civilisation. Mais ceux qui restent dans les vallées de l'intérieur sont de véritables bêtes féroces. Entre Khoremabad et Dizfoul, la poste est faite par des piétons qui partent isolément, passent comme ils peuvent les montagnes et en huit ou neuf jours arrivent à destination. Autrefois, c'étaient des cavaliers qui faisaient le service; mais ils étaient souvent pillés, parfois tués par les Loures et l'expérience de quelques années a démontré qu'il était plus sûr de faire passer clandestinement les dépêches. Des caravanes circulent tous les mois. Les muletiers se groupent et attendent le bon plaisir du gouverneur pour partir. Le pays est si dangereux et les autorités si pusillanimes que ces cara-

vanes ne quittent la ville qu'escortées de cinquante ou cent cavaliers; on voit alors des milliers de mulets et de chevaux suivre les sentiers des monts; le soir, des feux brillent sur les coteaux; on croirait qu'un corps d'armée est en marche; mais à la moindre attaque les cavaliers du gouverneur disparaissent, les muletiers s'enfuient et tout le bagage peut tomber entre les mains d'une vingtaine d'hommes décidés[1].

La route des Loures-Bakhtyris était, récemment encore, toute semblable. Il n'y a guère plus de quinze ans que les Anglais, inquiets des empiètements du commerce russe, découvrirent cette entrée du Kharoun et s'occupèrent de la prolonger par un service de caravanes vers les bazars d'Ispahan et de Yezdt, où leurs Parsis et leurs Hindous les appelaient. Aujourd'hui, cette route des Bakhtyaris mérite d'être appelée par les consuls anglais et par les indigènes la « route Lynch » : la compagnie anglaise de navigation Lynch Brothers, dont les bateaux ont le quasi monopole du Tigre jusqu'à Bagdad et du Kharoun jusqu'à Ahwaz, l'a pacifiée et commence d'en aménager les plus mauvais endroits. Cette piste de caravane à travers brousse et rocs a révolutionné — au sens propre du mot — la Perse méridionale. Les consuls anglais d'Ispahan écrivaient de 1899 à 1906[2] :

1899. — La question des routes en ce pays est de la plus véritablement grande importance, non seulement pour nous, mais aussi pour les Persans. Les routes sont indispensables pour nous mettre en état d'affronter la concurrence commerciale des Russes et d'obtenir l'égalité dans les marchés de la Perse centrale, notre juste part dans les marchés de la Perse septentrionale.

1903. — Deux maisons russes ont installé des dépôts à Ispahan : le gouvernement russe les aide de primes à l'exportation, de tarifs spéciaux sur les chemins de fer et les bateaux, de crédits à la Banque Russe; elles peuvent vendre ici aux prix de Moscou; les importations russes ont octuplé ou décuplé...

Durant les trois années dernières, la route d'Ispahan à Ahwaz, généralement connue sous le nom de *Lynch's Road*, a rendu de grands

1. De Morgan, *Mission en Perse*, II, p. 174 et suivantes. Outre de Morgan, Curzon, E. Aubin et les autres voyayeurs, il faut lire sur cette région l'admirable rapport sur Kirmanchah de l'agent anglais M. H.-L. Rabino (1903), *Diplomatic and Consular Reports*, *Miscellaneous Series*, 590.

2. *Diplomatic and Consular Reports*, *Annuals Series*, n° 2 260, p. 12 et 13; n° 3 305, p. 5 et 11; n° 37 403, p. 6; n° 3 923, p. 7.

services et devient plus fréquentée à mesure qu'elle est mieux connue. En 1902, le Télégraphe Indo-Européen l'a bordée de ses fils. Son grand désavantage est la neige qui la bloque parfois en hiver... Les chefs des Bakhtyaris ont promis de faire tout leur possible pour la tenir ouverte cet hiver, et je suis plein d'espoir en leur réussite.

1906. — Durant l'année 1905, MM. Lynch Brothers ont mis en route 2 262 bêtes d'Ispahan à Ahwaz, avec 4 089 charges, et 5 077 bêtes d'Ahwaz à Ispahan avec 10 831 charges. Le trafic est grandissant, malgré la neige en hiver. Une caravane de 80 mules, partie d'Ahwaz le 11 janvier 1906, a été bloquée à Ardal; après un arrêt de 16 jours, elle a péniblement regagné Ahwaz.

1907. — L'agent de MM. Lynch Brothers me fournit le tableau du trafic entre Ahwaz et Ispahan durant les quatre années dernières :

NOMBRE ANNUEL DE CHARGES[1]

	1903	1904	1905	1906
D'Ispahan à Ahwaz.	2 496	4 058	4 089	5 474
D'Ahwaz à Ispahan.	4 215	7 889	10 831	13 972

Pour le commerce du Fars, cette Lynch's Road des Bakhtyaris remplace de jour en jour la route des Kachkaïs, qui, par le plus court, cascade de Chiraz à Bouchir et qui, durant les trois derniers siècles, fut le lien entre la Perse du sud et le reste du monde, bien que ses vertigineux *kotels* (défilés en échelle, dont on a la vision et presque le vertige dans les descriptions de Pierre Loti) ne laissent passer qu'un à un cavaliers et chargements. Mais les Bakhtyaris sentent bien que leur nouvelle fortune et la ruine de leurs anciens rivaux dépendent de leur entente avec la maison Lynch Brothers, de leur soumission à ce Roi de la route. Les chefs des Bakhtyaris recueillent en espèces sonnantes le prix d'une amitié qui les fait agents d'étape, recruteurs d'hommes et de bêtes, surveillants et protecteurs de convois. Entre le Roi de la route et les *ilkhanis*, *ilbeguis*, *khans*, etc., l'alliance est devenue chaque année plus intime. Aussi lorsque, durant ces derniers mois, les bazars du haut ont appelé à l'aide leur fournisseur anglais contre le despotisme de l'anarchie, ce sont les Bakhtyaris qui tout aussitôt ont répondu.

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 3 360, 3 579, 3 885 et 4 134.

Si l'on excepte la Ville royale, Téhéran (210 000 habitants), la Ville princière, Tauris (170 000 h.), la Ville religieuse, Mechehed (70 000 h.), les deux ports et le vestibule caspiens Barfourouch, Recht et Kazvin (30 à 40 000 habitants), les provinces occidentales et sud-occidentales possèdent aujourd'hui toutes les grandes villes de l'empire : Ispahan, 80 ou 100 000 habitants; Kirman, Kermanchah, Chiraz et Yezdt, 30 ou 40 000; Hamadan, Kachan, Koum, Dizfoul, 20 à 30 000; Bouchir, Mohammerah, Chouster, Bouroudjird, 10 à 20 000; et chacune de ces villes a dans sa clientèle un assez grand nombre de bourgs dont chacun a plusieurs milliers d'habitants [1].

Politiquement, ces villes peuvent se diviser en deux groupes. Celles de la région Hamadan-Kermanchah, plus voisines du Roi des Rois, échelonnées sur la route religieuse, plus éloignées de l'influence anglaise et un peu noyées dans la barbarie kurde, ont toujours été plus enclines à la résignation de l'heure présente, plus facilement contenues par les fonctionnaires du Roi des Rois. Celles de la région Ispahan-Chiraz, de langue et de culture plus iraniennes, ont été entretenues par dix siècles de poètes dans l'exécration du Touranien, par les traces de leur splendeur récente et par la rancœur de leur ruine actuelle dans l'admiration du Sefevi et du Zend, qui les avaient faites si belles, et dans l'horreur du Kadjiar qui les a saccagées. Depuis un siècle, bercées de rêves messianiques par les prophètes et gens de religion, elles ont patiemment attendu l'apparition du divin justicier, dont en 1848 le Bab [2], leur compatriote, se disait le précurseur. Le premier Kadjiar, Agha-Mohamed, n'en était venu à bout qu'après des mois de sièges et par un étalage d'atrocités : à la prise de Kirman, il avait donné en esclaves 20 000 femmes et enfants à ses soldats et l'on raconte qu'il s'était adjugé 70 000 yeux humains que, de la pointe de son couteau, il avait comptés sur des plats. Ses héritiers ont continué le même régime : il y a vingt ans

1. J'emprunte ces chiffres, très hypothétiques, à l'étude de M. E. Fevret, *le Groupement des Centres habités en Perse*, dans la « Revue du Monde Musulman » (1907, II, p. 195) et je profite de cette rencontre pour recommander la lecture de ce périodique à tous nos diplomates et officiers du dehors.

2. Nous reviendrons là-dessus.

encore, un de leurs princes, gouverneur d'Ispahan, ne faisait pas scandale en ordonnant d'ouvrir la cage thoracique d'un mécontent et d'en tirer le cœur, qu'il tournait et soupesait dans sa main, avant de l'écraser sous son talon.

Courbées sous la peur, ces prudentes villes du Fars sont d'un tempérament peu guerrier; les terribles souvenirs de l'invasion afghane les entretiennent dans leur amour de la paix civile et étrangère; elles n'ont eu d'espoir durant tout le XIXe siècle que dans la révolte d'un prince kadjiar, à qui elles avanceraient l'argent pour s'acquérir une armée, revendiquer le trône à la mort prochaine du Roi et ramener la tiare dans quelque Ville du sud. En 1835, au décès de Fath-Ali-Chah, le Kadjiar Hassan-Ali-Mirza (Ferman-Ferma) essaya de cette révolte à Chiraz. En 1850, au décès de Mohamed-Chah, le jeune Nasr-ed-Dine eut à reprendre Ispahan. De 1870 à 1888, le fils préféré de Nasr-ed-Dine, le fameux Zill-es-Sultan (âgé aujourd'hui de cinquante-neuf ans), semblait le vengeur désigné. Fils aîné du Chah, mais fils d'une concubine, il n'était pas le dauphin, le *veliahd*. Son père, qui le préférait, avait réuni néanmoins pour lui, en une sorte de vice-royauté, toutes les provinces méridionales, un territoire plus grand d'un quart que la France.

Ferme policier des villes et des routes, dur mainteneur des tribus, féroce exploitant des villages, Zill-es-Sultan s'acquit une armée régulière de vingt mille hommes, disciplinés, armés et outillés à l'européenne, et une vingtaine de mille irréguliers. Mais au bout de dix-huit ans, Nasr-ed-Dine prit peur de ce trop puissant vice-roi; il ne lui laissa après 1890 que le gouvernement du Fars, où Zill-es-Sultan, fonctionnaire de son frère Mozaffer-ed-Dine (1896-1907), puis de son neveu Mohamed-Ali, continuait sa cruelle et rapace administration, quand la révolution de 1907 éclata.

Ces prudentes villes du Sud marchèrent pour la révolution avec les villes du Nord, mais après elles et très loin derrière elles. Dès 1907, elles acclamaient la Constitution, chassaient leurs gouverneurs les plus impopulaires et nommaient des conseils locaux pour surveiller désormais les fonctionnaires du Kadjiar. Mais quelques meneurs, ici un personnage religieux dont le gouvernement négligeait la pauvreté, là un notable mar-

chand, n'avaient excité et soudoyé la foule que pour satisfaire des rancunes ou des intérêts personnels :

Janvier 1907. — D'Ispahan, M. Barnham écrit qu'Agha-Nedjefi a fait faire les élections de manière à avoir des défenseurs de ses intérêts dans l'Assemblée nationale. Le Conseil local, qui a pris le gouvernement de la province sous la présidence du Cheikh Noroullah, se réunit deux fois par semaine et, se mêlant de tout, produit le mécontentement général et la confusion.

Février 1907. — Agha-Nedjefi, causant avec le secrétaire du consulat, a parlé de la nécessité qu'il y aurait de forcer les Juifs, les Arméniens et même les Européens d'Ispahan à adopter un costume et des mœurs plus conformes au respect qu'ils doivent à l'islam.

Mars 1907. — Le peuple a réclamé le renvoi de Zill-es-Sultan : le Chah a cédé. Les chefs du mouvement furent Cheikh-Noroullah pour les *mollahs* et Hadji Mohamed-Hosein Kazerooni pour les marchands. Hadji Mohamed est créancier de Zill-es-Sultan pour une grosse somme; il croit sans doute avoir plus de chance d'être payé si Son Altesse n'est plus gouverneur ici.

A Chiraz, un Comité de cinq cents prêtres et marchands a juré de défendre l'Assemblée et la Constitution au prix même de leur sang, et un patriote a ponctué son cri de *Vive la Liberté*! d'un coup de couteau dans l'œil d'un enfant juif [1].

Zill-es-Sultan chassé, on apprécia tout aussitôt les douceurs de sa détestable tyrannie. Les villes étaient menacées par les nomades qui accouraient au pillage; les routes coupées n'amenaient plus au bazar ni les marchandises achetées dans les ports, ni les fleurs et les fruits de la banlieue, ni même le pain quotidien. Une jacquerie de *raiat* (paysans) chassait les dîmeurs des bourgeois. Les riches marchands, insultés dans les rues, n'osaient plus risquer leurs belles mules et leurs précieuses personnes sur le chemin des roseraies les plus proches. Pris entre les brigands du dehors et les larrons du dedans, les Farsis sentirent décroître leur zèle constitutionnel. Zill-es-Sultan apparut en sauveur quand le Chah voulut bien le renvoyer comme gouverneur à Chiraz, à la fin de 1907; en juin 1908, quand le Chah accomplit son coup d'État, c'est ce même Zill-es-Sultan que les villes du Sud proposèrent comme lieutenant-général du royaume aux constitutionnels du Nord; si Zill-es-Sultan fût resté gouverneur de Chiraz, il

1. *Livre Bleu*, 4 581, p. 26, 20, 24 et 25.

est probable que « son énergie à restaurer l'ordre et à punir les voleurs », disent les diplomates anglais, eût maintenu tout le Sud dans l'obéissance : « Il est évident que le Chah n'a pas de partisans à Ispahan : néanmoins, les chefs nationalistes semblent en proie à une grande crainte[1] ». Il fallut l'exemple de Tauris et les longues instances des Rechtis pour décider ces tièdes patriotes, il fallut même l'arrivée des Bakhtyaris et du Serdar Assad pour les forcer à donner, non leur sang, mais leurs subsides, à la cause révolutionnaire.

Cet Hadji-Ali-Ghouli-Khan, plus connu sous son titre honorifique de Serdar Assad, est un membre de la famille princière des Bakhtyaris. Durant les dix années dernières, il avait disputé ou partagé avec ses frères et cousins l'*ilkhanat*, l'*ilbeguat* et le *hakimat* de la tribu, en faisant appel, pour appuyer ses prétentions, tantôt à l'autorité du Chah, tantôt à l'arbitrage de la légation anglaise ou du Roi de la route. Trompé dans ses ambitions et mécontent du nouveau Chah Mohamed-Ali, il s'était depuis 1907 rapproché des libéraux, puis mêlé de politique, et le coup d'État l'avait forcé à prendre la fuite. En Europe, à Paris surtout, il connut alors des jours heureux : l'argent ne lui manquait pas. Ce ne fut pas sans peine que, au printemps de 1909, les lettres pressantes des Rechtis le décidèrent au retour, pour prendre dans le Sud le commandement des patriotes-révolutionnaires.

Il partit de Paris, accompagné de sympathies anglaises, qui ne se traduisaient pas seulement en paroles. La diplomatie de Sir Edward Grey, loyalement fidèle à l'accord anglo-russe, gardait la neutralité entre le Chah et la révolution. Mais le commerce anglais et — pourquoi ne pas le dire? — la maison Lynch Brothers, menacés dans leurs intérêts vitaux, ne pouvaient avoir aucune tendresse pour cet accord, qui livrait à l'influence et au trafic russes toute la Perse du nord, y compris Ispahan, ni pour le Kadjiar, qui ne semblait plus qu'un vice-roi de Pétersbourg. L'opinion anglaise était émue par les assassinats de riches Parsis, Juifs et Arméniens, dont

1. *Livre Bleu*, 4 581, p. 174 : It appears that the Shah has no supporters in Ispahan; but, in spite of this, the nationalist leaders seem to be in a great state of fear.

on recevait la nouvelle de Kirman, Yezdt, Chiraz : les fonctionnaires du Chah passaient pour favoriser, tolérer du moins, ces attentats contre des sujets et des protégés anglais.

Le Serdar Assad rentra dans ses montagnes par les bateaux et les chemins anglais : « alors que toutes les autres routes sont infestées de voleurs, la route des Bakhtyaris reste ouverte », écrivaient les diplomates anglais [1]. Le Serdar, ayant recruté parmi ses Bakhtyaris la plus étrange des armées, marcha sur Ispahan qui l'accueillit, puis, par Kachan et Koum, il fit sa jonction avec le Sepehdar et les Rechtis, devant Téhéran. Après la capitulation du Chah, il est devenu le collègue du Sepehdar dans la direction du syndicat gouvernemental qu'ont formé les révolutionnaires unis du Nord et du Sud. Il est ministre de l'Intérieur, en attendant mieux peut-être; car, en quittant Paris, il montrait son grand sabre, incrusté de la devise *Mort au Kadjiar*; si ses associés les Rechtis y consentaient, pourquoi cet *ilkhani* vainqueur ne prendrait-il pas la tiare, suivant le mode traditionnel, éternel, des révolutions de l'Iran?...

A son défaut, un autre prétendant tâche de mettre en branle les tribus du Sud. Le troisième fils de Mozaffer-ed-Dine, Salar-ed-Daouleh (né en 1881), gouverneur du Louristan et gendre du puissant « vali », avait essayé, dès le printemps de 1907, d'une révolte contre son frère Mohamed-Ali : trahi par les siens et abandonné du consul anglais de Kermanchah, chez lequel il s'était réfugié, il fut emprisonné, s'échappa, vint en Europe, à Stamboul d'abord où les Jeunes Turcs lui firent bon accueil, puis dans les capitales de l'Occident, où peut-être ne trouva-t-il pas l'aide qu'il avait espérée. On dit que, rappelé par ses amis du Louristan, il se met en marche de nouveau vers la tiare.

Mais il semble que les Rechtis ne veuillent pas lâcher cette tiare aux gens du Sud et c'est pourquoi, gardant le petit Kadjiar qu'ils ont intronisé, ils voudraient, au-dessus du Serdar et du Sepehdar, installer comme premier ministre Nasr-el-Moulk, un troisième type de réformateur-patriote, l'aristocrate-libéral du Nord-Ouest.

1. *Livre Bleu*, 4733, p. 12.

* * *

L'Azerbaidjan et les provinces du nord-ouest furent longtemps acquis au Kadjiar par le même sentiment que les provinces caspiennes : haine du Russe chez les sédentaires et chez une partie des nomades. Mais ce sentiment était doublé d'une parenté touranienne entre le Turc-Kadjiar et les Turcs-Azéris que font ici la majorité des sédentaires.

La haute plaine close de l'Azerbaidjan[1] (1 300 mètres au-dessus de la mer), dont les trois quarts (4 à 6 000 kilomètres carrés) sont occupées par les eaux salées ou les boues salines du lac d'Ourmiah, a toujours eu dans sa clientèle politique et commerciale les longues vallées qu'y débouchent (50 000 kilomètres carrés, dit M. de Morgan) et les deux revers de sa ceinture montagneuse, dont les pasteurs viennent s'approvisionner et hiverner dans ses bazars, cultiver ou piller ses jardins, ses vignobles et ses champs de céréales. Vers le nord, sa clientèle autrefois s'étendait jusqu'au Caucase. Mais la frontière russe, depuis 1828, a enlevé presque tout ce domaine et rattaché à Tiflis le pays qui est au delà de l'Araxe. Les Russes n'ont aussi laissé vers l'est qu'un pan de cantons montagneux et de côte caspienne. De même, après huit ou dix siècles de guerres, qui souvent ont amené l'Osmanli jusque dans Tauris, qui l'amènent encore dans les villages contestés, la frontière turque a enlevé aux gens de l'Azerbaidjan toute intimité avec les revers de l'ouest. Mais vers le sud ils restent les fournisseurs de presque toutes les tribus kurdes de l'empire iranien, sauf des tribus les plus méridionales que nous avons trouvées sur la route Bagdad-Hamadan et qui vont au bazar de Kermanchah.

Plaine lacustre; vallées caspiennes; montagnes kurdes : ces provinces du Nord-Ouest peuvent avoir quelque 200 ou 250 000 kilomètres carrés et leurs 3 ou 4 millions d'habitants (??) se partagent en trois pays : deux pays iraniens encadrant un pays touranien.

1. Voir la scientifique description de M. de Morgan dans le tome premier de sa *Mission*, et les cinq premiers chapitres de *la Perse d'aujourd'hui*, de M. E. Aubin.

Les invasions, montant du lointain Touran sur le plateau khorassanais, puis contournant le désert iranien par la rive du nord, enfilant enfin la trouée de Zendjan et inondant la haute plaine de Tauris, ont en effet coupé en deux la masse indigène, dont les fuyards se sont réfugiés dans les montagnes du pourtour, Kurdes au sud, Galiches, Taliches et congénères au nord. Les uns et les autres, bien qu'ayant absorbé une forte quantité de sang jaune, ont gardé dans leur langue et leur type des caractères franchement iraniens. Ils oscillent aujourd'hui de la vie sédentaire à la vie nomade, du brigandage au service du Roi. Les montagnards du nord, peu nombreux (quelques milliers de familles) sont de plus en plus fixés au sol par le défrichement des forêts caspiennes et par le commerce avec les marchés et les bateaux russes. Dans le sud au contraire, les puissantes tribus kurdes — 550 à 600 000 âmes peut-être — ont des cultures autour du lac, des villages jusque sous la neige des monts, mais restent fidèles à la transhumance et au régime social et politique qu'elle entraîne.

On pourrait s'étonner que ces Kurdes, si nombreux et si compactement installés depuis des siècles dans la région, n'aient pas conquis plus souvent la tiare pour un de leurs *ilkhanis*. En fait, ces Suisses de l'Iran ont vécu à l'écart tant que l'étranger n'est pas venu les troubler dans leurs pâturages, et les innombrables vallées de leurs montagnes les ont divisés en une myriade de clans et de tribus, qui théoriquement ont des chefs communs, qui pratiquement vivent autonomes : chaque fois qu'un Européen en entreprend le dénombrement, c'est une nouvelle liste qui vient s'ajouter aux nomenclatures des prédécesseurs. Pour cataloguer cette cohue, on la partage d'ordinaire en trois groupes : tribus kurdes de l'Azerbaidjan, qui fréquentent ou même habitent le pourtour sud du lac; tribus du Kurdistan propre; tribus du pays de Kermanchah. G. Curzon en 1891 connaissait dix tribus principales dans la première région, onze dans la seconde, quinze ou seize dans la troisième, dont la tribu des Kalhours commune aux deux dernières régions. En 1903, le vice-consul anglais de Kermanchah dresse le catalogue des Kalhours[1]; il trouve quinze

1. *Diplomatic and Consular Reports, Miscellaneous Series,* n° 590, p. 49.

grands clans, ayant chacun son *khetkhoda* et divisés en vingt-huit petits clans, ayant chacun son *agha*, *khan* ou *kelanter* : au total 12 000 familles et 4 000 guerriers, dont quatre familles nobles se partagent le commandement.

Aux querelles et guerres civiles, qui résultent fatalement de ces divisions, s'ajoutent la guerre étrangère et la guerre religieuse. La frontière turco-persane a coupé le Kurdistan en deux parts inégales : deux tiers au Sultan, un tiers environ au Chah, 600 000 Kurdes peut-être à celui-ci, 1 500 000 pour le moins à celui-là. Les deux gouvernements se disputent le service des tribus-frontières, tolèrent, encouragent même le brigandage tant pour se garder soi-même que pour gêner le voisin.

Tout le long de la frontière, une zone dépeuplée, terrain de razzias, sépare les villages persans des villages turcs, — kurdes les uns et les autres. Cette zone, assez étroite il y a cinquante ans, au temps où le Kurde gardait ses armes moyen-âgeuses, la lance et la cotte de mailles, s'est élargie avec l'introduction des fusils à longue portée et pour le service de Dieu : mal convertis par les Arabes depuis douze siècles, les Kurdes suivent leurs maîtres turc et persan dans les deux Églises sunnite et chiite de l'islam, l'Église de Mahomet et l'Église d'Ali, et quelques-uns ont combiné les deux croyances musulmanes en une religion ésotérique dans laquelle, Mahomet restant le prophète, Ali devient le fils de Dieu, Dieu lui-même incarné, d'où le nom d'Ali-Illahis, que les bons musulmans donnent à ces adorateurs d'Ali. C'est grâce à ces éléments de dissensions kurdes que le Kadjiar a tant bien que mal installé son pouvoir dans son Kurdistan. Au centre des monts, la province de Sennah est presque indépendante.

Au bord de la grande route Hamadan-Bagdad, les Kurdes de Kermanchah ont toujours été surveillés et à demi mâtés par les chefs d'empires qui successivement eurent besoin de ce passage. Aux confins de l'Azerbaidjan, toutes les tribus menaient, il y a cinquante ans encore, la même vie nomade de brigandage et de misère. Quelques-unes sont restées à l'état sauvage, vivant dans les rochers, comme des fauves, à peine vêtues, mangeant des glands et, l'hiver, pour se garantir du froid, se vautrant demi-nues au milieu de feuilles mortes dont

elles remplissent leurs cavernes. La plupart sont devenues sédentaires sous la pression d'un chef kurde que le Chah avait nommé gouverneur de l'Azerbaidjan et qui put installer des sous-gouverneurs dans quelques bourgs, en choisissant ces fonctionnaires du Roi parmi les chefs héréditaires. Un semblant d'administration fut même organisé après la révolte, qui en 1887-1888 amena les troupes royales jusque dans les monts.

Dans la plaine lacustre, six siècles d'invasions jaunes n'ont pas superficiellement turquifié ou mongolisé les populations; des régions entières sont de pure descendance et de seule langue touraniennes. Dans les villages et les villes même, le Mongol et le Turc azeri s'étaient installés à demeure; leurs *ilkhanis* avaient, durant des siècles, connu la pleine indépendance; ils avaient bâti au bord du lac leurs Villes royales de Tauris et de Meraga. Le turc azeri est aujourd'hui la langue dominante, même des bazars. C'est un « Pays de Turcs », un Turkestan véritable, qui sépare des Iraniens du plateau leurs congénères du Caucase et de l'Arménie.

La dernière invasion afghane, iranienne, avait laissé dans ce Turkestan des marques et des souvenirs atroces : le Kadjiar apparut comme le libérateur et le vengeur touranien. Et la haine du Russe était ardente en ce pays-frontière. Depuis que les Cosaques du Tsar étaient arrivés sur le revers septentrional du Caucase (1785), les deux empires étaient devenus voisins : les provinces alors persanes du Chirvan et du Daghestan bordaient la Caspienne jusqu'à l'embouchure du Terek; au sud même du Caucase, la propagande de Pétersbourg travaillait les principautés chrétiennes de Mingrélie, d'Iméréthie et de Géorgie, qu'un lien de vassalité avait rattachées à l'empire du Sefevi, et cette Arménie d'Érivan, que le Sultan disputait au Roi des Rois.

Dans l'interrègne qui précéda l'accession d'Agha-Mohamed, le prince de Géorgie fit à Catherine II un public hommage de ses domaines héréditaires et annexés, de ses trois forteresses de Tiflis, Érivan et Choucha, de toute la Transcaucasie intérieure jusqu'à l'Araxe. Agha-Mohamed se jeta sur le rebelle, en culbuta les quarante mille hommes, en

enleva la capitale, Tiflis, massacra les prêtres et quelque dix mille habitants et ramena seize mille esclaves (1795). Aussi le peuple musulman et les *ilkhanis* de ce Nord-Ouest acclamèrent ce tueur de chrétiens, quand, après seize années de royauté effective, il accepta la couronne dans cette même plaine de Mogan où Nadir avait reçu naguère le titre de Chah (1796).

Mais cet exploit fut sans lendemain : à peine Agha-Mohamed s'était-il éloigné pour faire sur les confins orientaux de l'empire la même besogne d'unification et de reconquête, à peine était-il arrivé à Mechehed, qu'une double armée russe déboulait du Caucase pour venger, disait la vertueuse Catherine, les horreurs de Tiflis. Géorgie, Daghestan et Chirvan étaient envahis ; au delà même de l'Araxe, le Russe campait dans la plaine de Mogan ; Agha-Mohamed, qui accourait à la défense, était assassiné (1797) et, sous son lâche neveu Fath-Ali-Chah, quinze années de guerre intermittente (1798-1813) ne laissaient de répit à l'Iran qu'autant que les victoires de la France révolutionnaire, puis napoléonienne, obligeaient le Tsar à tourner toutes ses forces vers l'Europe. En 1813, le traité de Gulistan abandonnait aux Russes les neuf dixièmes de leurs conquêtes, non seulement les principautés chrétiennes de Géorgie et de Mingrélie, mais encore les provinces musulmanes de Daghestan et de Chirvan et même, au sud de la Koura, la plaine de Mogan et, par Lenkoran-Astara, l'une des entrées du plateau iranien.

Encore ce traité de Gulistan était-il si machiavélique que les empiètements russes pouvaient continuer durant la paix et qu'au bout de treize ans les prétentions d'un ambassadeur russe en faisaient sortir la guerre. Agha-Mohamed trouvait alors un imitateur aussi brave, — aussi malheureux, — dans le prince royal Abbas-Mirza, qu'une agression hardie amenait à quelques lieues de Tiflis (septembre 1826), mais qu'une grande défaite rejetait au sud de l'Araxe, puis des montagnes iraniennes, et qui devait, l'année suivante (septembre 1827), abandonner son palais même de Tauris à l'invasion de Paskiévitch. Au début de 1828, le Kadjiar s'en remettait à la générosité du Tsar : le traité de Tourkmantchaï ajoutait à la Transcaucasie russe les khanats de Nakitchévan et d'Érivan, toute la rive gauche de l'Araxe, et stipulait pour les bateaux de guerre russes

le monopole de la Caspienne. Le Russe, dès lors, tenait sur cette façade toutes les entrées maritimes et terrestres de l'Iran.

Ces désastres affaiblirent d'abord le pouvoir du Kadjiar sur les tribus et les villes du Nord-Ouest; ils engendrèrent ensuite, à mesure que la prise de la Russie devenait plus proche, un loyalisme actif, qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, fit de l'Azerbaidjan le meilleur soutien de la dynastie. Le Kadjiar avait bâti sa Ville royale, Téhéran, au débouché des routes qui montent de ses provinces caspiennes sur le plateau; il installa à Tauris la Ville de son prince-héritier, de son *Veliahd*, et jusqu'à nous l'Azerbaidjan a accepté les charges et les bénéfices de ce « dauphinat » : charges militaires et financières, qui furent lourdes et que sédentaires et nomades durent également supporter, car le dauphin voulut avoir toujours prête son armée de soldats, de scribes et de courtisans, et ses arsenaux et son trésor, pour s'assurer la tiare contre les compétiteurs qu'un changement de règne ne manquait jamais de susciter parmi les fils du Roi des Rois; bénéfices de toutes sortes, mais réservés à une camarilla, qui exploitait d'abord le « dauphiné », puis accompagnait à Téhéran le *Veliahd* devenu Roi et prenait avec lui l'exploitation de l'Iran, si bien que, depuis un siècle, chaque nouveau règne a amené de Tauris une nouvelle bande de favoris et que, ministres ou gouverneurs de provinces, les Turcs-Azéris et autres Mongolisés de l'Azerbaidjan ont été dans tout l'empire les principaux associés du Turc-Kadjiar.

Ces Turcs et ces Kurdes du Nord-Ouest ont formé une aristocratie gouvernementale, dont les fils, dès l'enfance, recevaient les plus hauts grades de l'armée et, dès l'adolescence, les plus hautes charges du gouvernement. Cette aristocratie s'est toujours piquée, non de fanatisme religieux, — le bon Turc n'est presque jamais un fanatique, et le Kurde est toujours détaché des biens de l'au-delà, — mais de culture ou tout au moins de semblants européens. Elle a fait élever ses fils par des précepteurs occidentaux; elle les a envoyés aux écoles de l'Europe, dans les écoles militaires de la France, au temps où le prestige napoléonien tournait encore tout le Levant vers le Paris du Second Empire, puis dans les académies de Vienne et de Pétersbourg, dans les universités allemandes ou suisses et

— les plus riches — dans les collèges anglais. Nasr-el-Moulk, fils et petit-fils de ministre, chambellan du Veliahd, secrétaire du Chah, ministre lui-même à plusieurs reprises, est le type de ces aristocrates azerbaidjanais, bien qu'il soit né à Hamadan en 1858. Ancien élève de Balliol-College à Oxford, il est aujourd'hui l'espoir des villes persanes qui attendent de cet élève des Anglais le vrai régime parlementaire, car il n'est de bon Parlement qu'à Londres. Mais vainement elles implorent depuis trois mois le retour de ce Premier *in partibus*, que le Chah au printemps dernier avait inutilement déjà nommé à la présidence du Conseil : Nasr-el-Moulk reste à Paris, aux eaux de Suisse et d'Allemagne ; il refuse la charge du pouvoir ; il n'en avait jamais accepté les ordinaires bénéfices, disent les Jeunes Persans : c'est le seul de leurs hommes d'État auquel ils décernent ce brevet d'intégrité.

Comme le loyalisme négatif des provinces caspiennes, le loyalisme actif des provinces nord-occidentales a subsisté aussi longtemps que le Kadjiar s'est posé en adversaire des Russes, en défenseur de la terre musulmane et de l'indépendance iranienne. Mais l'Azerbaidjan se révolte, quand le Kadjiar se fait le serviteur ou le complice de Pétersbourg.

C'est qu'à Tauris, comme à Recht, la « pénétration pacifique » non seulement froissait le sentiment du populaire, mais surtout ruinait les riches gens du bazar. Tauris était devenue le principal marché de la Perse, depuis que le Veliahd Abbas-Mirza avait ouvert la route occidentale vers Erzeroum et Trébizonde, que les caravaniers arméniens adoptèrent et que le transport des cotonnades et manufactures anglaises suivit désormais. Une autre route, plus directe, unissait autrefois Tauris au monde occidental, par Érivan et les ports de la mer Noire. Jusqu'en 1878, aussi longtemps que Kars et Batoum restèrent turques, les Russes, maîtres d'Erivan, durent laisser ouverte cette route afin d'avoir les bénéfices d'un transit qu'un petit détour par Bayazid leur eût enlevé. A partir de 1880, les Russes fermèrent le passage de leur Transcaucasie à toute marchandise européenne et la seule route Erzeroum-Trébizonde resta aux importateurs de Tauris, devenus les entrepositaires de l'Anglais pour toute la Perse du nord jusqu'au Khorassan.

La pénétration russe, qui poussait, par tous les moyens, les cotonnades et manufactures moscovites et qui forçait les trois portes de la Perse, Mechehed, Recht et Tauris elle-même, non seulement enlevait aux gens de Tauris leur clientèle lointaine du Levant iranien; mais dans leur bazar même et dans tous les bourgs de leur Azerbaidjan, elle introduisait des agents et courtiers de toutes les races et de toutes les religions que connaît la Transcaucasie; Tiflis héberge les représentants de soixante-dix langues :

Depuis quelques années, écrit en 1901 le consul général anglais de Tauris, nos voisins de Russie ont déployé une grande activité, surtout en recherches de mines et projets de routes, et par l'établissement d'une succursale de cette « Banque d'Escompte et de Prêts de Perse », qui est sous la protection de l'État russe. Cette Banque est alliée à la Compagnie de Transports Nadjena. Elle fait sur marchandises des avances de 50 p. 100 aux clients de la Russie. Elle demande au Chah la concession d'une route de Téhéran à Tauris et à Djoulfa sur l'Araxe, où viendra le chemin de fer Batoum-Kars-Érivan[1].

Le bazar de Tauris vivait de commerce, sans doute, mais devait aux opérations de banque ses plus beaux revenus : les propriétaires des alentours étaient aux mains de ses sarafs (manieurs d'argent, changeurs, usuriers), qui faisaient quelque crédit avant la récolte, moyennant l'honnête intérêt de 12 à 15 pour 100. La Banque russe se contentait de 6 à 7 pour 100.

1904. — Les importations russes, qui étaient de 673 000 livres sterling en 1902-1903, sont montées à 843 000 livres en 1903-1904. Cet accroissement, pour les trois quarts, est dû aux cotonnades que la succursale de la Banque d'Escompte se charge de placer, cherchant la clientèle, amenant les marchandises, réglant les frais de douanes et d'entrepôts, livrant partout, au gré du client, perdant sur les laissés-pour-compte, rabattant sur les prix du marché. La route russe a été commencée à Djoulfa où le rail arrivera l'an prochain; les marchandises russes atteindront en wagons directs la frontière persane; qui prendra encore la longue et dangereuse route Tauris-Trébizonde?

1906. — Malgré les troubles intérieurs et les effets de la guerre russo-japonaise, la Russie garde sa situation de fournisseur pour

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 2 685.

une moitié de nos importations. La diminution, qui avait signalé la première année de la guerre, a cessé, bien que la Banque russe n'importe plus pour le compte des marchands et restreigne ses affaires en toute direction. La route russe Djoulfa-Tauris est terminée; sur roues, elle permet à deux bœufs de transporter la charge de six chameaux pour le prix d'un seul [1].

A cette pénétration commerciale, les Russes tentaient d'ajouter une pénétration politico-religieuse, par les soins d'une mission orthodoxe, qui, très richement dotée, essayait à son tour de convertir les quarante ou cinquante mille Nestoriens de l'Azerbaidjan. Ces chrétiens d'Assyrie, fuyant l'islam et le massacre turc, se sont refugiés durant les deux derniers siècles dans les vallées de leurs monts, puis dans les villages et bourgs iraniens, où toutes les Églises occidentales, catholique, anglicane, calviniste, ont envoyé des missionnaires pour les convertir. Tauris est ainsi devenue une ville de missions, d'écoles rituelles, d'hospices entretenus par la crédule charité de l'Europe — en chacun de leurs rapports, les consuls anglais répètent leur « Warning to the charitable ». — Aux moyens de leurs concurrents, il semble que la mission russe ait ajouté une propension plus charitable encore à distribuer de l'argent parmi tous les sujets, chrétiens et autres, du Chah.

Mais ce que Pétersbourg n'avait pas prévu, bien qu'elle l'eût préparé, c'était une pénétration révolutionnaire, qui peu à peu remplissait Tauris de proscrits et de *fedaïs* (mot à mot *dévoués*, conspirateurs) échappés du Caucase, surtout de l'Arménie russe et turque. Ces *fedaïs* furent parmi le peuple les prédicateurs de la haine contre le Tsar; dans la milice des bourgeois, ils furent le meilleur élément de l'armée révolutionnaire. Ils avaient l'habitude de la bombe et de la bataille au couteau : c'est grâce à eux que Tauris durant près d'un an (août 1908-juillet 1909) fut inutilement assiégée, à moitié prise, reperdue et reprise et toujours perdue par l'armée royale. Il est probable que, sans eux, quelque tricherie persane eût été essayée entre le chah et ses sujets. Mais jamais ils ne voulurent d'autre traité que l'acquiescement pur et simple du Kadjiar au régime du Parlement dans la capitale et des conseils électifs dans les provinces.

1. *Diplomatic and Consular Reports*, nos 3 308 et 3 736.

*
* *

Un Guilan et un Mazanderan presque dévoués, un Fars et un Irak toujours frémissants, un Azerbaidjan fidèle : à ces trois morceaux d'Iran occidental, le Kadjiar aurait bien voulu joindre l'autre moitié du plateau, surtout les grandes vallées nord-orientales, les tribus montagnardes de l'Afghanistan, dont les bandes, après avoir submergé quelque temps la Perse, avaient continué près de cinquante ans de ravager l'Inde (1747-1793). Parfois domptés et unis sous un chef unique, les *ilkhanis* de cette région partageaient le plus souvent leurs services entre les chefs rivaux de Hérat, de Kandahar et de Kaboul (1793-1855); dans la dernière moitié du XIXe siècle seulement, avec l'aide des Anglais et par la vaillance d'une bande de kizil-bachis, déracinés de l'Iran occidental, la dynastie des Baroukzis devait annexer à son émirat de Kaboul le tohu-bohu de tribus iraniennes et touraniennes, qui se disputent les deux revers du Sefid-Koh.

Il semble que le Kadjiar aurait dû avoir beau jeu en cette anarchique Levant pour sa besogne de police et d'unification. Mais, par le fait des Russes, il ne put s'y prendre que trop tard et, par le fait des Anglais, il échoua.

De ce côté, le héros de la dynastie, Agha-Mohamed, n'avait fait qu'une courte apparition : à peine entré dans le Khorassan, il avait été rappelé au Caucase par l'invasion des Russes et il était mort sur l'Araxe. Son premier successeur, Fath-Ali-Chah, trente années durant (1798-1828), n'eut de forces et de projets que contre les empiètements et les nouvelles invasions de ces mêmes Russes. En 1830, quand le traité de Tourkmantchaï eut réglé aux dépens du Roi des Rois la frontière turco-persane et quand le Kadjiar eut refait un peu son armée, alors seulement le vaillant *Veliahd* (dauphin) Abbas-Mirza put entreprendre ce Levant iranien. Il commença par la ceinture de villes-reposoirs autour du grand désert, faisant le tour de Kirman à Mechehed, par Yezdt, Kachan, Semnan, Sebzevar et Nichapour; il continua par le Khorassan, où neuf *ilkhanis* turcs, kurdes et mongols disputaient la rançon des sédentaires aux cheikhs arabes et aux beys turcomans, qui montaient

chaque année du désert iranien et des steppes transcaspiennes. La grande campagne de 1832 réduisit les forteresses des *ilkhanis* : à travers les montagnes soumises, elle amena l'armée d'Abbas-Mirza jusqu'au bord de la plaine turcomane, où les tribus de Saraks furent massacrées pour servir d'exemple. En 1833, Abbas-Mirza envoyait enfin son fils Mohamed-Mirza contre les Afghans; mais sa mort soudaine faisait lever ce premier siège d'Hérat; Mohamed-Mirza, devenu *veliahd*, se hâtait de revenir à Tauris pour préparer la succession de son grand-père Fath-Ali; il passait une année dans l'inaction de cette attente (octobre 1833-octobre 1834), puis deux années encore à abattre l'usurpation de ses oncles.

En 1837, reconnu enfin Roi des Rois, il reprenait le chemin de Hérat et commençait le second siège : au bout de six mois, la place tenait toujours, défendue par un volontaire anglais, et un négociateur anglais venait signifier à Mohamed-Chah que l'invasion de l'Afghanistan était un *casus belli* : les possesseurs de l'Inde, dans leurs récentes conquêtes du haut Gange, retrouvaient à chaque pas les traces de Nadir-Chah et des émirs afghans, de la dévastation iranienne; ils ne voulaient pas qu'un Iran unifié fût suspendu sur la vallée de l'Indus, dont ils préparaient l'annexion. Le Kadjiar négligea cette menace : une flotte anglaise arriva dans le Golfe, débarqua un régiment de Cipayes sur l'îlot de Karak, et les émissaires anglais fomentèrent la révolte dans les provinces méridionales, que Mohamed-Chah venait à peine de conquérir sur son oncle rebelle. Il fallut céder : Hérat une fois encore échappa (1838).

Jusqu'à la fin de son règne (mai 1848), Mohamed-Chah se souvint d'autant mieux de la leçon, qu'il avait à gagner les bons offices de Londres contre les Russes, qui brusquement annexaient l'îlot d'Achourada sur la côte du Mazanderan, et contre les Turcs qui rouvraient les querelles séculaires sur les indécises frontières de l'ouest. Les Anglais se chargeaient, d'ailleurs, de lui mettre devant les yeux une bonne leçon de choses afghanes : pour sauver de tout accaparement iranien ou russe ce boulevard de leur Inde, ils décidaient de l'occuper eux-mêmes; les guerres entre émirs et khans ouvraient à leurs garnisons Kandahar et Kaboul ; mais deux ans après (1839-1841), il ne restait plus un Anglais dans l'Afghanistan ; le bon

coutiller afghan avait tout massacré; l'expérience avait coûté trente mille hommes et cinq cents millions.

L'Anglais vengea ses morts en reprenant Kaboul, mais pour l'évacuer aussitôt, et il tira de cette coûteuse leçon une politique indo-afghane, qu'il appliqua près de quarante années (1841-1878), qu'il eut la folie d'interrompre par une seconde expédition (1879), mais qu'un nouveau massacre des Anglais à Kaboul (1880) vint aussitôt rétablir et qui jusqu'à ce jour a prévalu. Constituer un Afghanistan autonome sous le commandement militaire d'un seul émir; ne pas intervenir dans les affaires de cet émir avec ses peuples, mais lui fournir les moyens de se maintenir contre les révoltes et les compétitions; surtout ne jamais permettre que, par des traités ou par des guerres, il aille chercher ailleurs que dans l'Inde les protecteurs ou les défenseurs de son pouvoir, telle fut désormais la politique indo-afghane de Londres.

Contre cette politique, le Kadjiar a échoué, chaque fois qu'il a voulu reprendre sa marche vers le Levant. Les villes et les sédentaires de l'Afghanistan ne demandaient pourtant qu'à l'accueillir, à secouer la vassalité de Kaboul et l'exploitation des tribus montagnardes, à rejeter l'odieux patronage de l'Anglais, de l'Infidèle. Hérat surtout appelait les troupes du Roi des Rois. A peine délivré du siège par l'intervention anglaise, le khan de Hérat lui demandait refuge dans « l'asile de l'islam » (1843); en 1845, il se déclarait son simple *hakim* (satrape-gouverneur); en 1852, il invoquait son aide contre une invasion des gens de Kandahar. Le jeune successeur de Mohamed-Chah, Nasr-ed-Dine (1848-1896), qui avait réuni des troupes sur cette frontière pour abattre une longue révolte du Khorassan, envoya son général et ses *ilkhanis* occuper Hérat : pour la troisième fois, les soldats du Kadjiar revoyaient les murs de cette place, qu'ils occupèrent enfin (avril 1852).

Sitôt la nouvelle connue en Europe, la menace de Londres arriva : Nasr-ed-Dine dut songer à ses provinces méridionales que les prédications babistes (nous reverrons ce mot) travaillaient, qu'une nouvelle apparition de la flotte anglaise dans le Golfe pourrait amener à la révolte; il se hâta de signer le traité anglo-persan de janvier 1853, par lequel il abandonnait Hérat

et toute prétention à une autorité temporelle ou spirituelle sur l'Afghanistan.

Fils de Mohamed-Chah, petit-fils d'Abbas-Mirza, Nasr-ed-Dine gardait pourtant son rêve d'unité iranienne : en 1856, il accueillait l'émir de Kaudahar, dépouillé par l'émir de Kaboul, et, sous le prétexte de prévenir une invasion afghane, il envoyait des troupes assiéger Hérat pour la quatrième fois. Londres renouvela ses menaces. Cette fois, le Kadjiar, mieux assuré de son empire, était tranquille du côté des Russes, qui souhaitaient aux Anglais cette réponse persane sur Hérat à la prise française de Sébastopol. Après sept mois de blocus, Hérat capitulait (26 octobre 1856).

Le 1er novembre 1856, le gouverneur général de l'Inde déclarait la guerre à la Perse. Le 4 décembre, la flotte anglaise occupait à nouveau l'îlot de Karak ; une petite armée de débarquement enlevait Bouchir et la banlieue côtière au pied des monts ; puis, ne pouvant escalader cette muraille droite, elle reprenait la mer jusqu'au fond du Golfe, forçait l'entrée du Kharoun, remontait la rivière vers Ahwaz et menaçait d'occuper la plaine de l'Arabistan, ce Pays des Arabes où l'autorité du Kadjiar n'était encore que nominale. Les Anglais commençaient à distribuer des vivres et des vêtements au peuple... Nasr-ed-Dine accepta le traité que la médiation de Paris avait ménagé entre les deux ambassadeurs anglais et persan (5 mars-avril 1857) : le Kadjiar s'engageait de nouveau à évacuer Hérat, à ne plus y revendiquer la moindre apparence d'autorité temporelle ni spirituelle et à ne jamais intervenir dans les affaires de l'Afghanistan, qui désormais ne regardaient que l'Angleterre.

C'en était bien fait cette fois de l'unité iranienne. Durant la fin du XIXe siècle, les Anglais, après avoir annexé toute la basse et haute vallée de l'Indus, arrivaient aux portes orientales du plateau, comme les Russes étaient arrivés aux portes nord-occidentales ; de proche en proche, ils occupaient ces portes mêmes ; la passe de Khayber amenait leurs rails et leur avant-garde sur les derrières de Kaboul ; la passe de Bolan, puis le district de Quettah annexé et une double ligne de chemin de fer poussée jusqu'à Chaman les rendaient maîtres de Kandahar au premier caprice. Nasr-ed-Dine aurait eu peut-

être une dernière chance, s'il avait su mettre à profit contre les Anglais la révolte des Cipayes et les trois années de pénible répression qu'elle exigea (1857-1860). Mais il était encore sous le coup de son humiliation et le Khorassan lui donnait de gros embarras.

Assailli par les Bédouins du désert iranien et par les Turcomans de la steppe transcaspienne; mal rattaché aux autres domaines du Kadjiar par la ligne de villes-reposoirs qui va de Téhéran à Mechehed : ce Khorassan n'était — et n'est toujours — qu'une loque, trouée et traversée par les pilleries des nomades. Les seules grandes villes, derrière leurs murailles de terre crénelées, appartiennent aux fonctionnaires du Chah. Les tribus, les *Iliat*, ne peuvent même pas être coalisées contre l'agresseur du dehors, à cause de leurs querelles de races : en cette province frontière, les Sefevis et Nadir-Chah ont transplanté des colonies militaires de toutes leurs peuplades iraniennes et touraniennes; des *ilkhanis* kurdes y régissent encore deux cent mille de leurs congénères, et cent mille Arabes, cent mille Turcs ou Tartares y disputent les pâturages à deux cent mille Mongols.

L'état normal du Khorassan, écrivait M. Eastwick en 1862, est la guerre : pillages, meurtres, brigandages, petites insurections, exécutions de cinq, dix, vingt voleurs, sont faits hebdomadaires; engagements de cavaleries, sièges de forteresses et de villes se renouvellent chaque année, et tous les cinq ou dix ans, une grande guerre[1].

Jusqu'en 1890 environ, les voyageurs et diplomates anglais ont gémi — avec raison — sur cette anarchie khorassanaise, qui barrait à leur commerce de Bender-Abbas l'entrée de l'Asie turcomane. Depuis 1890, depuis 1900 surtout, ils ont plus hautement et plus justement encore dénoncé la main du Russe, qu'ils rencontraient partout ici, sur le commerce des bazars et sur le gouvernement des tribus. Mais peut-être auraient-ils mieux servi les affaires de leur peuple et l'influence de leur gouvernement par une franche dénonciation de la politique anglaise en ce Levant iranien.

Dans un Iran pacifié et policé, ce Khorassan aurait bientôt

1. *Journal of a Diplomate*, II, p. 216, cité par G. Curzon, *Persia*, I, p. 180.

connu la paix et retrouvé la splendide prospérité d'autrefois : ce rivage nord du désert iranien étant seul à offrir une suite continue de reposoirs, c'est forcément par là que les caravanes de toute l'Asie centrale et les armées du Roi des Rois auraient établi la route commerciale et politique entre les deux moitiés de l'empire, entre les Irak et Azerbaidjan de l'ouest et les Afghanistan et Beloutchistan de l'est; sur cette bande de terres arrosées et de verdures, le rail venu de la mer Noire ou du Bosphore aurait tôt ou tard filé vers le Pendjab, et cette route mondiale entre l'Inde et l'Europe aurait eu sa grande station à Nichapour, Hérat ou Mechehed; qui sait même, les Dardanelles de Hérat rouvrant à l'empire et au commerce iraniens les vastes étendues du nord, qui sait si l'on n'aurait pas vu refleurir, entrer en rapports intimes avec les Européens du golfe Persique ou de l'Inde et sauver enfin leur indépendance ces Byzance, ces Odessa et ces Trébizonde iraniennes, Bactres, Khiva, Bokkara et Samarcande, dont les Russes alors étaient séparés par un désert de deux et de trois cents lieues?

Mais au bout d'un Iran mutilé, ce Khorassan ne fut plus qu'un moignon mal tronçonné, un foyer d'agitation lancinante où, tôt ou tard, les ulcères puis la grangrène, — la corruption étrangère et la trahison, — se mettraient. Jusqu'en 1880, le rôle des tribus turcomanes, que la steppe du bas nourrissait sans Dieu ni maître, fut d'entretenir ces perpétuels lancinements. Après 1880, quand les boulets de Skobebef eurent écrasé l'indépendance turcomane, après 1890, surtout, quand les rails d'Annenkoff se furent allongés de la Caspienne au Mourgab, tout le long de la frontière khorassanaise, le rôle des Russes fut d'ouvrir et de gangréner systématiquement ces ulcères. Mais de 1860 à 1907, ce fut le rôle des Anglais de rendre le mal inévitable, puis incurable : ils l'avaient préparé par l'amputation de l'Afghanistan, qu'ils avaient jugée indispensable à leur sécurité; ils l'activèrent en écartant de parti-pris, soit par égoïsme, soit par maladresse, tous les palliatifs que les nécessités de la vie quotidienne suggéraient au Kadjiar pour rendre quelque afflux de vie à ce pauvre membre de l'empire.

Afin de remplacer la route afghane vers l'est et vers le nord,

vers l'Inde et vers les Khanats, le Kadjiar pensait donner au commerce de Mechehed le contact avec les ports du Sud et, pour cela, acquérir une suite de villes et de villages-reposoirs, une bande cultivable et peuplée, entre le Khorassan et les côtes du Golfe ou de la mer d'Oman. Cette sage politique, que, durant quinze années (1857-1872), la force même des choses imposa à l'indolente incurie de Nasr-ed-Dine, aurait sauvé peut-être la monarchie iranienne : privé des tribus et des villes afghanes, l'empire eût néanmoins retrouvé une certaine unité et comme une symétrie vitale, si l'Égypte seïstanaise, les oasis beloutches et les ports du Mekran lui eussent donné, à l'est du grand désert, une autre bande de sédentaires et de nomades; tout autour de l'Archipel désertique, qui eût troué l'empire en son milieu, les sujets du Roi des Rois auraient alors fermé l'anneau; entre eux, les besoins du commerce auraient, mieux que la police et l'administration du Kadjiar, établi, vaille que vaille, la circulation nécessaire à un minimum de vie nationale.

Mais les Anglais réclamèrent pour le Beloutchistan la même autonomie que pour l'Afghanistan; puis ils s'en adjugèrent le protectorat effectif (1876) et prirent l'administration directe du district de Quettah, qu'ils agrandirent d'année en année. Puis leurs commissaires de délimitation (1870 et 1873) voulurent bien reconnaître au Chah la partie la plus désolée du Mekran et la partie la plus marécageuse du Seïstan; c'était dans l'ensemble, un vaste territoire, plus grand qu'un tiers de la France, mais presque partout inondé par les sables du désert ou par les eaux des montagnes afghanes, et presque toujours menacé ou ravagé par les nomades du haut et du bas.

Une bonne police, des irrigations asséchantes et arrosantes auraient pu rendre à ce pays une nombreuse population sédentaire, et les Anglais s'indignent volontiers contre le Kadjiar qui n'a pas su organiser ces provinces. Ils oublient que ce double ouvrage, pour être profitable, aurait dû englober toute l'Égypte seïstanaise et la majeure partie du désert beloutche; car il était inutile, impossible même, d'assécher la moitié persane, la partie la plus basse du Seïstan, tant que la moitié afghane continuerait de lâcher ses torrents sur les terres à peine reconquises; et il était pareillement impossible d'irri-

guer et de surveiller le Mekran occidental, tant que le désert beloutche lâcherait ses pillards sur les oasis restaurées : en l'absence d'un maître unique, il eût été puéril de tenter la double entreprise. Une fois encore, la politique anglaise d'amputations et de vivisections iraniennes causait la ruine du pays, l'impuissance du Roi des Rois et, par voie de conséquence, — l'égoïsme étant toujours récompensé, — la disparition du commerce anglais dans toute l'Asie Centrale.

Le Khorassan, province nominale de la Perse, n'est plus aujourd'hui qu'une dépendance de l'Empire russe. La gent religieuse de Mechehed, qui est la seule autorité durable en ce pays et qui vit du Saint Sépulcre de l'Iman Réza, n'a que paroles d'admiration et de reconnaissance pour cette Russie qui a délivré leur industrie religieuse du terrible gêneur turcoman. Le Saint Sépulcre de Mechehed est le plus célèbre de l'Iran : il attire presque autant de pèlerins que ceux de Nedjef et de Kerbéla ; autrefois, sur la route de Téhéran à Mechehed, les pèlerins connaissaient les « sept étapes de la peur », les sept journées de route désertique entre Bostam et Nichapour, durant lesquelles on voyait soudain apparaître quelque horde turcomane qui dépouillait les hommes, éventrait les chargements, enlevait argents et bijoux, et emmenait dans leurs sables femmes et enfants. Sur toutes les routes aboutissant à Mechehed, il en était de même. Grâce aux Cosaques de la poste russe, les routes sont aujourd'hui presque sûres, et le clergé de Mechehed en recueille les bénéfices dans le nombre quadruplé de pèlerins.

Aussi quand des Rechtis de Téhéran, des Turcs azerbaidjanais et des *fédais* du Caucase furent envoyés ici pour prêcher et, par tous les moyens, y compris la bombe, « pousser » la révolution, on dut accepter leurs offres de services, mais jusqu'au bout le Kadjiar, serviteur du Russe, eut pour lui le dévoûment des Khorassanais ; aucun *ilkani*, aucune bande de patriotes ne partit de Mechehed pour se joindre aux patriotes du Sud et du Nord dans leur marche sur Téhéran.

*
* *

L'empire du Kadjiar menace aujourd'hui de disparaître et l'indépendance de l'Iran avec lui. Les Russes lui ont enlevé

de grands territoires dans le nord-ouest, de grandes dépendances dans le nord-est, — provinces et principautés du Caucase, khanats de la mer d'Aral, — et le libre usage de la Caspienne, et le contact avec l'Europe et avec la Chine : pertes appréciables, ruineuses même, mais non pas mortelles, et que cet empire aurait pu supporter s'il eût été constitué de taille à vivre sur lui-même ou s'il eût retrouvé par les routes maritimes du sud ce que désormais les Russes l'empêchaient d'atteindre par les voies terrestres du nord. Mais les Anglais, croyant défendre leurs frontières de l'Inde et les routes de leurs cotonnades vers l'Asie Centrale, l'ont toujours empêché d'acquérir le développement nécessaire : ils semblent n'avoir surveillé sa débile croissance qu'à la façon de ces « faiseurs de monstres », qui vivent des infirmités de leurs enfants-martyrs.

Avant qu'il disparaisse, s'il fallait faire le portrait caricatural, mais ressemblant de cet empire, on devrait le représenter sous la forme d'un géant manchot et cul-de-jatte, avec une pauvre tête aplatie, qui serait les provinces caspiennes, un torse assez normal, mais rongé de tuberculose, l'Irak et le Fars, un énorme ventre creux, le Désert, un bon bras droit, l'Azerbaidjan, un moignon gangréné pour bras gauche, le Khorassan, et deux jambes tranchées à mi-cuisse, le Seïstan et le Mekran : au total, dix-sept cent mille kilomètres carrés, trois fois la superficie de notre France, et neuf ou dix millions d'habitants, dont deux millions et demi ou trois millions de nomades, un million et demi de citadins, et le reste de cultivateurs toujours prêts à quitter la glèbe. Tel était le corps politique dont le Kadjiar eut depuis un siècle à diriger le fonctionnement : même une bonne administration aurait-elle donné une longue vie à cet organisme infirme?...

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

DETLEV VON LILIENCRON

Le poète Liliencron est mort le 22 juillet dernier. Sa mort est, pour les lettres allemandes, un deuil profond. Après le grand silence du lyrisme allemand, qui durait depuis la mort de Heine, la voix de Liliencron avait paru libératrice, et on a écrit que sa pensée « semblait faite de la vie et de la lumière qui remplissent un monde jeune, émergé récemment de l'inconnu ». Sans doute, cet enthousiasme a tardé, et il s'en faut qu'il ait été unanime. L'existence de Liliencron a été une lutte prolongée contre la gêne, contre la conspiration du silence et contre le goût public qui préférait à sa poésie robuste l'idéalisme doucereux des keepsakes. Un critique qui renouvelle tout ce qu'il touche et qui fut le premier à parler intelligemment de Liliencron, il y a vingt ans, Franz Oppenheimer, a dit que « le colosse germanique, bardé de fer, appuyé sur ses canons, meurtrier d'aspect jusqu'à la barbarie, se nourrissait alors intellectuellement de bouillie et de petits gâteaux[1] ». Il exagère; mais, dans l'effort viril et un peu inculte, qui fonda l'Empire et la richesse nationale, il restait peu de place pour les soucis d'art. La lecture des poètes était passe-temps des femmes; de petits volumes, dévots ou mièvres, hideusement vêtus de

1. Franz Oppenheimer, *Detlev von Liliencron*, 1890.

reliures dorées, encombraient les étagères. Aucun intérêt grave ne pouvait s'attacher aux Oscar Redwitz et aux Julius Wolff d'alors. Puis, Gervinus n'avait-il pas professé que l'ère de création poétique était close et que l'ère de l'action avait commencé? On oubliait la collaboration que les poètes, depuis l'âge classique, avaient apportée à l'œuvre même de l'unité nationale et comment ils avaient su, les premiers, assurer le respect du nom allemand dans le monde. Liliencron a surgi dans cette période où la légitimité même de la poésie fut en question. Son héroïsme fut d'avoir affirmé la poésie nécessaire et vitale. Il a vécu pour elle et n'a pas faibli dans sa foi. Il a accepté la pauvreté durable par fidélité à cette croyance. Il aurait pu, comme un autre, aller au-devant de l'inintelligence publique, écrire pour des *magazines*, consentir les mutilations exigées par les convenances, être l'eunuque qui garde, au service de la société, le harem des formes vieilles. Il a mieux aimé sa liberté dans la gêne, et il a ennobli sa bohême par cette hauteur d'âme qui ne consent pas de diminution.

Comment s'est fait le revirement d'opinion qui fait de lui aujourd'hui un poète national de l'Allemagne? Il est à craindre qu'on n'ait pas estimé sa poésie tout de suite dans ce qu'elle offre de plus délicat. Le peuple allemand, facilement admiratif, a un goût moins sûr et moins alerte que les autres peuples, quand il s'agit de distinguer ce qui, en art, est de valeur durable. Il a estimé Liliencron pour son blason, pour son passé d'officier expert à conter savoureusement ses aventures de guerre. Il l'a aimé pour sa qualité de buveur émérite, disposé à dénombrer jovialement ses conquêtes féminines. Quand le temps fut venu où la sentimentalité d'un autre étudiant balafré, Victor von Scheffel, parut un peu niaise, Liliencron eut le public qui avait fait le déplorable et long succès du poète de *Gaudeamus*. Il continuait à effaroucher les âmes pudiques. Mais Guillaume II, qui sait parfois écouter de bons conseillers, pensionna le poète; il fallut cesser de diffamer le pensionnaire de l'Empereur. Les qualités vraies de Liliencron, qui sont d'un artiste authentique et fort, d'un penseur triste, d'un créateur verbal qui eut le courage, la vigueur et le droit de renouveler la forme de son art, ne furent pas visibles à tous, même quand le succès lui vint. Pourtant il paraît bien que le goût de la

nation, régénéré par la « révolution lyrique » de 1890, a adopté Liliencron dans son intégrité. Mais ce goût, il a d'abord fallu le former.

Ce fut l'œuvre des jeunes cénacles de littérateurs qui se réunissaient chez Michaël-Georg Conrad à Munich, chez Hermann Conradi à Leipzig, chez Jules et Henri Hart, à Berlin et à Friedrichshagen, de 1886 à 1891 et plus tard chez le poète Richard Dehmel, à Pankow. Cette « toute jeune Allemagne » poétique se montrait indifférente à l'accueil de la critique et de la foule. Elle eut soin de dresser elle-même ses critiques, d'affiner la sensibilité de quelques hommes, et, au lieu de tenter la conquête des Revues consacrées, fonda ses Revues à elle.

Elle a fait lentement ainsi le travail d'érosion qui a effrité les résistances. Elle a tiré parti habilement de la jalousie nationale des Allemands, qui, sans avoir elle-même des mobiles esthétiques, a rendu tant de services à la cause de l'art. En un temps où les Français, les Scandinaves et les Russes avaient renouvelé presque tous les genres littéraires, il fut aisé d'humilier l'amour-propre allemand, en ridiculisant l'indigence évidente d'une tradition littéraire décrépite, et d'appeler l'attention publique sur la poésie des jeunes, en qui résidait l'unique chance du salut.

Certes, Nietzsche venait de proclamer haut son espérance nouvelle. Mais cette espérance était « européenne ». Michaël-Georg Conrad et Jules Hart voulaient un art germanique. Leurs cénacles s'époumonnaient en professions de foi, suivies de réalisations distinguées, mais grêles. Dans cette recherche confuse des formes, apparut Liliencron. Agé de près de quarante-cinq ans, en 1889, il était déjà très sûr de son métier et affermi dans son attitude. Il semblait l'immoraliste irrespectueux qui porte en lui l'humanité nouvelle. Il dominait ces jeunes gens de toute son expérience et de sa maturité. Il les gagnait par son irrésistible séduction de bon vivant et de bon camarade et par sa modestie vraie, enthousiaste naïvement des qualités d'autrui. Sa supériorité propre triomphait par sa seule carrure. Il nous faut dire quel était ce nouveau venu qui avait vécu si obscur et qui fut, en un moment, l'idole des jeunes et le scandale des hommes rassis.

I

LA VIE DU POÈTE

Il n'est pas aisé de se renseigner sur sa vie[1]. La réponse faite par lui, il y a quelques années, à une Revue, *Das literarische Echo*, qui lui avait demandé une notice autobiographique, a toujours découragé les indiscrets : « De telles notices de moi sur moi-même ont toujours été pour moi l'abomination de la désolation. Ce que je préférerais, c'est me creuser une tanière dans la lande, à l'entrée de laquelle j'écrirais : « Laissez-moi la paix ! Ici demeure M. Friedrich-Wilhelm Schulze. Entrée interdite[2] ». Se cacher, vivre à l'abri de la gloire, mais aussi de la diffamation, de la jalousie sordide, de l'hypocrisie et de la platitude bourgeoises, voilà ce qui fut le mouvement naturel d'une âme sensible à l'excès. Nous attendons avec curiosité ce que nous apportera le livre d'Anton Lindner. Pour l'instant, il nous faut nous contenter de ce qui a transpiré par les *interviews* de ses amis, Richard Dehmel, Gustave Falke, Michaël-Georg Conrad, Maximilien Fuhrmann, Timm Kröger, Carl Bulcke, Heinrich Spiers, Paul Remer. Il faut lire entre les lignes de ses romans et de ses poèmes. La vie de ce « Mécène », qu'il décrit dans le roman qui porte ce titre, c'est l'existence qu'il aurait aimé à mener au service de l'art, si la fortune lui avait souri. Mais le héros étourdi et mélancolique que met en scène son *Breide Hummelsbüttel* et qu'on retrouve encore dans son dernier livre, le roman de *Vie et Mensonge*, est assurément, pour la plus grande part, Liliencron tel qu'il fut; et dans plus d'une de ses *Nouvelles de guerre*, on reconnaît son humanité et son simple courage.

Sa ville natale fut Kiel, où Friedrich, baron von Liliencron, naquit le 3 juin 1844, d'une famille danoise d'origine, et anoblie en 1673. Le prénom de Detlev est un nom de guerre. Il n'est pas fils de général, comme ce Caïus Enewold de Vor-

1. Je dois de vifs remerciements au poète Richard Dehmel, l'ami le plus intime de Liliencron, qui, avec sa légendaire obligeance, a lu en épreuves les pages qui suivent et a bien voulu en compléter les indications.

2. Voir aussi son poème : *Armut, Einsamkeit und Freiheit.* (Gesam Werke, t. X, 58).

brüggen, qui est son portrait ressemblant dans le roman de *Vie et Mensonge*. La légèreté folle de l'aïeul, qui vécut avec une serve au château des ancêtres et eut le cœur assez libre de préjugés pour l'épouser, causa la déchéance de la branche aînée. L'héritage et les châteaux de Slesvig-Holstein allèrent aux collatéraux dont le blason n'était pas souillé de mésalliance. Notre poète est fils d'un fonctionnaire des douanes, excellent homme, dont on ne saurait rien, sans le *Requiem* pathétique, où le poète a célébré son grand cœur[1], et d'une Américaine, fille de ce général von Harten, qui combattit pour l'indépendance des États-Unis aux côtés de Washington et vécut dans son intimité. Cette femme distinguée, qui eut le goût de la poésie, qui lisait Shakespeare, Byron et Heine, accueillait Klaus Groth et aima les premiers vers d'un autre poète du Holstein, longtemps obscur à force de délicatesse, Théodore Storm, est celle à qui Liliencron croit devoir l'héritage du don poétique.

Il fut l'enfant mélancolique et rêveur qu'il a décrit dans *Vie et Mensonge*, enclin au spleen, et qui fuyait la maison paternelle, disparaissant dans des fourrés ou des recoins, où on ne le retrouvait plus pendant des jours. Mais une immense impressionnabilité, joviale, belliqueuse, amie des aventures, le rendait sociable aussi, le liait d'amitié tendre avec la première bande de tsiganes qui passait. Ce spleen méditatif, joint à la vivacité de l'impression présente, est resté le propre de toute sa vie intérieure.

A l'École des humanités de Kiel, où il fit ses études secondaires, les camarades faillirent l'assommer comme « Prussien » et comme « traître », parce qu'il était entendu que les Prussiens à la bataille d'Idstedt en 1850 avaient livré le Slesvig aux Danois : il apprit par des coups, en sixième, l'histoire politique de la Prusse contemporaine. Mais les dames du chapitre noble d'Itzehœ, parmi lesquelles il avait ses tantes, le consolaient par des gâteries. Il leur dut le talent, mais aussi la passion du whist, qui lui fut si funeste; et maintes fois, plus tard, les excellentes vieilles filles le tirèrent d'embarras après des parties trop imprudemment engagées dans les mess d'officiers. Il a eu un grand chagrin dans sa vie, dont il ne

1. *Die heilige Flamme* (Ges. W., t. X, 78).

s'est jamais consolé. Le regret de Wulff Gadendorf, dans *le Mécène*, est son propre regret : « Une vocation profonde de devenir officier de cavalerie me fut interdite par la situation de fortune précaire et embrouillée de mon père[1] ». Force lui fut de faire son volontariat au 37e de fusiliers westphaliens, à Mayence. Il fit, à l'école de guerre d'Engers, sur le Rhin, son apprentissage d'enseigne et d'officier, et fut partout soldat exact, mais boute-entrain infatigable de plus d'un mauvais tour. Ces jeunes gens choquaient par des plaisanteries douteuses les touristes anglais, de passage sur le Rhin, et dont la lorgnette plongeait dans les chambrées. La nuit, ils amoncelaient des bottes dans les couloirs sombres pour culbuter un officier de ronde, myope et détesté. Liliencron était de toutes les conspirations. Entre temps, aux semaines de congé, il était déjà l'amant volage, qui esquisse des idylles avec des filles de garde forestier, et le promeneur solitaire qui marche dans sa rêverie et, « dans la forêt taciturne, à travers les rayons de lune, écoute les voix mystérieuses de la nuit[2] ».

La vie sérieuse le prit, quand il fallut prendre part, en 1863, à la répression des troubles de Pologne. Il défila devant Guillaume Ier, qui, debout sous la neige à la lueur des torches, sur la terrasse de son petit palais de Berlin, avait tenu à voir ses régiments partir pour la frontière. La foi monarchique enthousiaste du poète garda ineffaçablement le souvenir du vieux roi, vigilant la nuit d'hiver, malgré son grand âge, et qui semblait l'incarnation visible du devoir. Puis ce furent les grandes guerres. Les carnets de marche de Caïus de Vorbrüggen sont ceux de Liliencron. Les *Nouvelles de guerre* reproduisent, sous une broderie très légère, la trame de ses aventures vraies. Il suivit, comme jeune lieutenant au 37e de ligne, la casquette à gaîne de cuir du vieux Steinmetz. Il fut de l'armée qui, de Silésie, sur l'extrême aile gauche des Prussiens, entrait en Bohême et, de l'ouest, convergeait avec les masses que le roi amenait du Nord. Il connut les bivouacs dans les champs détrempés par les nuits glaciales, et la soif durant les journées de marche torrides. Il fut de l'assaut des

1. *Der Maecen* (Ges. W., V, 169).
2. *Leben und Lüge* (Ges. W., XV, 87).

collines de Nachod et de Skalitz, d'où les chasseurs autrichiens envoyaient les rafales de plomb. Mais telle est la « pudeur virile de son courage », comme Peter Hille l'a si poétiquement appelée, que nous n'aurions rien appris de sa blessure, si nous ne savions que son Caïus Vorbrüggen se trouve, après la bataille, couché sous des cadavres, avec une artère du ventre tranchée par une balle de revolver. A la paix, il rejoignit sa « ville dorée » de Mayence, reçut beaucoup de lettres signées Frida, Clara, Julia, Marie; mena joyeuse et trop dispendieuse vie, dont le tira brusquement la campagne de France.

Il faut lire, dans les carnets de *Vie et Mensonge*, ses faits de guerre en 1870. Il arriva devant Metz, trop tard pour Saint-Privat. Il ne connut que les énervantes journées du siège, les surprises incessantes sous les bombes énormes du fort Saint-Julien, Noisseville, et les combats d'avant-postes sans nombre, dans les jardins et les cimetières. A l'assaut du château de Ladonchamps, il fut blessé au genou, le 7 octobre. Puis, insuffisamment guéri, il partit avec son corps pour investir Péronne. Il connut la guerre régulière contre l'armée qu'avait su former, secouer, renouveler un général « intelligent, tenace, de regard étendu », Faidherbe, et la guerre irrégulière contre des bandes innombrables de francs-tireurs. Il fit, comme officier d'ordonnance de son colonel, ces raids à cheval, dont l'essentiel est conté dans les *Nouvelles de guerre*. Son émotion poétique fut d'abord celle de cette vie harassée et traversée de périls. Il a aimé ces temps de galop à travers le sifflement des balles, entre les lignes ennemies. Et comment une telle existence, soutenue par un souci moral élevé, n'aurait-elle pas sa beauté? Comment un cœur et une imagination d'artiste ne seraient-ils pas soulevés d'enthousiasme au spectacle « des escadrons de fer roulant dans un flot d'or, d'argent et d'acier, chatoyants de couleur et de soleil sur un fond de poussière? » Ses carnets de marche d'alors, voilà donc ses premiers canevas. L'occasion se trouva à la paix, d'en tirer parti, quand il dut quitter le service, tout jeune, en 1875, « pour dettes et pour blessures ».

Il passa par la douloureuse hésitation de l'officier obligé de chercher un emploi civil. Accepterait-il la « vie philistine », tant méprisée, et la vie bureaucratique si somnolente? Il essaya

de fuir jusqu'en Amérique. Il espéra trouver du service dans l'armée de quelque République sud-américaine, Il attendit six mois à New York; vécut d'expédients; se fit professeur de musique, peintre en bâtiment, et palefrenier; et revint, plein de désillusions et d'amertume, en février 1877. Deux ans il essaya encore de tenir, à Hambourg, et de faire des études supérieures de musique. Par pauvreté, il capitula.

Il fit, chez le *Landrat* (sous-préfet) de la petite ville de Borby (1879-81), puis chez celui de Ploen le stage requis pour entrer dans l'administration. On eut de la peine à le prendre au sérieux, quand les *Fliegende Blätter* publièrent son premier poème, *Le régiment qui passe*[1]. En mars 1882, il fut nommé pourtant capitaine des digues et *Hardesvogt* dans une petite île perdue au bout du monde, Pellworm, en face de Husum, la « ville grise sur la mer », qui fut si chère à Théodore Storm. Il fut ainsi à la fois procureur du roi, juge de paix et officier de police. Comment est-il devenu poète? A vrai dire, il l'avait toujours été. Ses tiroirs, dès 1870, se remplissaient de brouillons romanesques et lyriques. Il lui fallut la mélancolie de l'exil pour sentir la gravité de sa vocation. Et puis, le poète apprit beaucoup aussi de ses fonctions nouvelles. Il n'avait connu jusque-là, en dehors de la vie de guerre, que la jeunesse élégante des casinos militaires. A présent il vit de près dans l'existence quotidienne, les souffrances et les passions des simples gens. On devine dans plus d'une de ses ballades rustiques le drame passionnel, qu'il a observé[2]. Il y a beaucoup de lui-même dans ce « vieux gouverneur » qu'il décrit dans la préface de son premier recueil et dont il fait le souverain d'une île lointaine, falote, avec des herbes rares, des arbres, où se cachent dans la feuillée quelques fruits terrifiés, et une petite ville unique, enlisée profondément dans la vase de son port :

Sa vie était pareille à la marche du ciel.
A jour fixe, il signait des rapports officiels.
A onze heures, venait l'officier de service.
Au dîner, il fallait que trois plats se suivissent

1. *Die Musik kommt.* (G. et W., VII, 181).

2. P. ex. *Der Haidebrand* (Ges. W., VII, 145) et l'épisode de la maison Frerk Frerksen dans *Poggfred*.

Ou quatre; il parcourait les livres à la mode;
Le matin du dimanche, il écrivait des vers.
Je les ai retrouvés, épars, dans sa commode.
Je les ai lus, buvant mon grog (un vieux travers!)
Et j'en extrais pour vous ceci.

Ces vers égarés et qu'il retrouve, ce sont les siens propres. Mais la solitude, qui lui a donné l'énergie de publier, l'a émancipé aussi. Il sentit mourir en lui plus d'une croyance; il passa au crible plus d'un préjugé. Ce fut le bénéfice de cette rêverie, traversée d'amourettes rustiques et de chasses au phoque, dans l'île encadrée de digues que n'approche un vapeur qu'une fois par semaine. La solitude de Pellworm nous a valu ce poète songeur et chasseur, l'un des plus naïfs et des plus tristes dont la mélodie ait frappé les oreilles contemporaines.

Cet exil dura un an et demi. D'octobre 1883 à la fin de 1885, on le retrouve ensuite dans une magistrature analogue à Kellinghusen, en Holstein. Que faut-il croire des légendes, si aimables, qui courent sur son administration? On sourit encore, au pays, de sa facilité à accorder, sans compter, des permissions de danser aux aubergistes, et de l'indulgence qu'il témoignait aux chemineaux, aux romanichels, à tous « les marcheurs de la bruyère », en qui il reconnaissait des frères. Mais il semble avoir eu l'estime absolue de ses chefs. Ce poète sut être un fonctionnaire correct et poursuivre néanmoins sa méditation. De son île perdue dans la mer du Nord, il avait souvent cherché, « des yeux de l'âme » le rivage de la patrie. Il ne quitta plus désormais cette grève, avec ses flaques dans le sable, cette mer où galopaient sans fin les écumes blanches, ce paysage de marais bordé de bois sombres. Son âme s'y était prise. Même démissionnaire, il reste à Kellinghusen jusqu'en 1889. En vain essaya-t-il du séjour de Munich, une année. Le pays holste le rappelait. Il faisait à Berlin de courtes visites aux poètes amis. Mais il retournait à sa lande près de la mer et à sa solitude.

Il vécut de sa plume, et dans une grande pauvreté. L'aisance complète ne lui est jamais venue. On dit qu'il pleura plus d'une fois sur le berceau de son fils Wulff, en songeant à son avenir. La gêne a tari souvent sa productivité. Le talent ne revenait, et le goût d'écrire, qu'avec le succès. Il n'a jamais su travailler

sur commande. La petite pension impériale, sans le tirer d'affaire, lui a épargné du moins la pire indigence. On ne soupçonnerait pas, à le lire, cette lutte de chaque jour, tant ses doléances sur la condition du poète sont impersonnelles. Il a caché sa misère sous des inventions fantaisistes qui mystifiaient le public. Il imaginait d'admirables contes, où il décrivait son hôtel luxueux, ses écuries qui à l'entendre, logeaient, des étalons de pure race. Il ne sortait qu'en Daumont attelée de six alezans clairs, précédés d'un piqueur nègre. Il allait déjeuner aux restaurants du *high life*, et, de retour, conviait les amis à des réceptions qui offraient les danses de Mirjam l'Hindoue, de Marinka et de Kathinka, les Polonaises.

La vérité est qu'il eut souvent les visites de l'huissier. Un intime, pour lui assurer du moins la table de travail, la lui fit faire d'une charpente énorme, massive, envahissante, impossible à soulever et à faire sortir des portes ou des fenêtres, invendable, insaisissable. De guerre lasse, il vint habiter Altona, dans le quartier distingué de Palmaille sans doute, mais en pension, pour n'avoir pas de meubles à lui. Souvent, avec Gustave Falke il courait alors la solitude des champs. Ils devisaient des choses de leur art. Des auberges de matelots ou de paysans les accueillaient. Le soir, Kœnigstrasse, un petit restaurant voyait paraître le long manteau gris à pélerine et le vaste chapeau mou du poète. Mais, une fois par trimestre, même dans les mauvaises années, il fallait à ce gourmet le luxe des grands restaurants de Hambourg, Ehmke ou Pforten, et des agapes délicates, arrosées de bordeaux ou de pommery, en compagnie de quelques connaisseurs. Dans les dernières années, après son mariage, c'est Altrahlstedt, dans la banlieue hambourgoise, qui l'a fixé et il y trouva un peu de sécurité bourgeoise, sans être tout à fait à l'abri des tentations mauvaises. Il prêta son nom, par besoin, à l'un des cabarets littéraires de Berlin, il y a quelques années, quand ce fut la vogue de ces *Ueberbrettl* qui singeaient notre *Chat Noir*, et sa collaboration honora l'entreprise. Sa grande consolation aurait été de posséder quelque part un petit ermitage où se retirer pour faire des vers. Il ne l'eut jamais. Mais ce qu'il ne possédait point, il l'imagina. Il inventa un château en Espagne hyperboréen dont le nom même de *Poggfred* est

aujourd'hui illustre. Ce nom en bas-saxon veut dire « Silence des Grenouilles ». Liliencron le choisit pour nous apprendre que le coassement de la vulgarité se taisait au seuil de son rêve. Tout imaginaire qu'il ait été, Poggfred sera, dans l'histoire littéraire de ce temps, le pendant rustique de cet autre asile, de ce Wahnfried, où un plus ambitieux que lui, qui ne fut pas moins malheureux, chercha, près de Bayreuth, l'apaisement plus réel de ses chimères. Dans la réalité, Liliencron n'a habité qu'une pauvre masure louée par lui, parce qu'elle avait vue « sur des champs encadrés de haies vertes, des prés avec des bestiaux au pâturage. Une rivière passait, d'une coulée riante près de ce Tusculum. Dans le lointain profond, c'étaient les bois et la mer du Nord ; à une lieue à la ronde, pas une âme[1]. » Il a vécu de longs étés dans cette « solitude des solitudes », près de Kellinghusen, et dans ce jardinet où quelques légumes nécessaires laissaient encore la place d'un parterre d'œillets et d'une tonnelle. Beaucoup de ses poèmes en respirent le souvenir transfiguré. Cette maisonnette fut la ruche, nichée dans un berceau de fleurs et de rameaux, où tout ce qui bruissait d'abeilles dans la grande « bruyère lyrique » d'alentour lui apportait de la douceur. Elle était comme cernée de souffles et de pensées qui y déposaient leur rosée au matin. S'accouder là, sur la porte pratiquée dans la haie, ou partir pour la chasse dès l'aube : il ne lui en fallait pas plus, pour être inspiré.

Très peu d'amis, sept ou huit au plus, ont été admis à l'hospitalité de l'agreste ermitage. Mais l'admiration est unanime sur les qualités charmantes de l'homme. Comme il savait découvrir les mérites des débutants les plus timorés, en connaisseur à la fois et en grand frère, qui, ayant connu les difficultés des débuts, voulait les épargner aux cadets ! Son physique, en trente ans, n'avait presque pas changé. Très haut de buste, il n'était pourtant que de taille moyenne et avait pris de l'embonpoint vers la cinquantaine. Ses cheveux en brosse, sa forte moustache militaire n'arrivaient pas à faire illusion sur la mansuétude foncière qui se lisait dans ses yeux gris d'acier, mélancoliques, malicieux et doux. Il se prodiguait.

1. *Der Maecen*, p. 88.

Il était plein de sève. On le quittait fortifié et enrichi. « Il monte dans notre sang comme une vie jeune », a dit de lui un délicat poète, Carl Hauptmann, et encore : « Il entre dans notre maison et dans notre cœur comme un rire chargé de visions viriles, malicieuses, réconfortantes. Il ouvre notre regard sur une patrie, sur sa glèbe et sur sa destinée. »

Comment cet homme si robuste, et dont l'action fut si contagieuse, a-t-il été si malheureux intérieurement? Quelle notion s'est-il faite de la vie et de l'art, et de quelle souffrance souffre-t-il? Que nous annonce-t-il sur l'art et la vie sociale de demain? La nécessité où l'on est de poser ce problème, à propos de lui, prouve à elle seule l'importance de sa personne morale.

II

BALLADES ET POÈMES DE GUERRE

Six volumes de densité moyenne contiennent tout l'œuvre lyrique de notre poète : *Les Luttes et les Joutes*, *les Luttes et les Buts*, *Brouillard et Soleil*, *Butin Bigarré*, et les deux volumes de *Poggfred*. Mais ce ne sont pas là les titres primitifs. Les recueils ont changé de contenu et de titre. Les érudits auront matière à d'amples recherches pour en restituer les physionomies successives[1]. Mais il faut retenir le nom que portait ce recueil des *Adjutantenritte*, qui fut son œuvre de début. C'est un nom modeste et hardi. Liliencron s'attribue, en poésie comme dans la vie, un rôle d'officier d'ordonnance. Il

1. Disons pour abréger que les *Adjutantenritte* (Chevauchées d'un officier d'ordonnance, 1884) forment en gros la matière de *Luttes et Joutes* (Kaempfe und Spiele, 3e éd., 1904); les *Gedichte* (Poèmes, 1889) et *Der Heidegaenger* (Le Marcheur de la Lande, 1891) sont réunis et enrichis de pièces nouvelles dans *Kaempfe und Ziele* (Les Luttes et les Buts, 3e éd., 1904). Les *Neue Gedichte* (Poésies nouvelles, 1893) forment le fond de *Nebel und Sonne* (Brouillard et Soleil, 3e éd., 1904). *Bunte Beute* (Butin Bigarré) réunit, en 1903, les pièces éparses de diverses Revues. Le poème de *Poggfred*, dont plusieurs fragments figuraient dans les plus anciens recueils de Liliencron, avait douze chants en 1896. Il en a vingt-quatre dans l'édition de 1904. L'édition des Œuvres complètes (*Sämtliche Werke*) a paru à Berlin, chez Schuster et Lœffler, en quinze volumes (1904-1909). Nous la citons sous la sigle *W*. Sa prose romanesque est, croyons-nous, d'une valeur moindre, et de même ses drames, qui remplissent un volume. Deux volumes posthumes viennent de paraître, l'un de vers, *Gute Nacht* (Bonsoir), l'autre de nouvelles en prose : *Letzte Ernte* (dernière moisson).

essaie des explorations, commandées et dirigées encore par une volonté plus haute, mais en terrain inconnu. Il reconnaît encore des chefs, et l'on s'aperçoit qu'il suit de grands modèles. Déjà pourtant il a son coup d'œil à lui.

Il faut retenir ensuite qu'il n'est pas tout d'abord un lyrique au sens français du mot, mais plutôt un conteur. Il est un homme d'action qui ne peut offrir, lorsqu'il commence d'écrire, que le récit de ses aventures. Aussi bien parmi les lyriques, de qui il apprend, a-t-il préféré surtout les plus narratifs : le vieux recueil anglais des *Reliques* de Percy; les poèmes de Byron, Lenau, Platen, Annette de Droste et Strachwitz, auxquels il joignit plus tard Théodore Fontane. Rabelais lui laisse quelque chose de sa truculence dans le conte gras. Il aime George Sand pour la tendresse de ses descriptions rustiques, Balzac et Maupassant pour leur notion forte de la fatalité qui étreint la vie humaine. Tourguénieff surtout a ses sympathies pour son art de noter les impressions fortes et fugitives de la vie physique.

Mais, comme tout bon poète allemand au XIXe siècle, Liliencron composa d'abord des ballades. Cela est conforme au génie candide, héroïque et populaire de ce lyrisme adolescent qui est celui des Allemands. Le genre de la ballade est pauvre. Nos romantiques n'ont pas réussi à l'acclimater dans notre poésie française si cultivée, si triste et si virile. Pourtant nous en avons aimé une forme plus somptueuse et savante dans *la Légende des Siècles*, dans *les Trophées* et dans les *Poèmes barbares*. Il y a une grande monotonie dans le thème éternel des grands coups d'épée, donnés en service d'une cause féodale ou d'une cause d'amour. Mais aucun genre ne traduit plus simplement, et à plus grands traits, nos instincts primitifs, et la fatalité qui, nous ayant suivi à la piste, nous jette à la fosse enfin, railleuse ou tragique.

Ce que Liliencron introduisit dans la ballade, c'est le sentiment vif de sa patrie holste et de l'humanité qu'elle a produite, rugueuse, têtue, taciturne, énorme dans la haine à la fois et dans la jovialité massive. De vieilles chroniques fournissent la matière :

> Toute chronique est un étang pour le poète.
> C'est une inépuisable, une insondable source,

a-t-il écrit depuis[1]. Mais cette matière, il l'organise. Il reconstitue, en militaire et en sportsman, les tableaux de guerre. Des souvenirs personnels animent la lettre morte des annalistes. D'où une grande et savoureuse propriété des termes dans son art de peindre l'armement, les attitudes, le galop des bêtes, le mouvement des masses. Il apparut tout de suite que le renouvellement de la poésie ne consiste jamais qu'à revenir aux plus simples sensations et au plus usuel vocabulaire par lequel le menu peuple et les gens de métier désignent leurs gestes et leurs émotions.

Mais Liliencron n'oubliait pas que le thème humain de la ballade ne peut pas consister seulement dans le heurt des piques et dans le choc des cavaleries. Elle dit la répercussion de ces faits brutaux dans l'émotion humaine. D'instinct, il saisit la technique de ce genre très fixé, qui met aux prises les personnages dans un dialogue abrupt, où les ripostes précises s'échangent avec les défis insolents. Mais il faut admirer davantage la marche foudroyante de son action et la hardiesse du coloris, qui pose le paysage. Quelques images sanglantes, des lueurs de torches, des hennissements de chevaux qui s'ébrouent, voilà tout le camp du roi Abel. Les Frisons en marche sous le clair de lune jaune, avec des haches, des masses d'armes, et la châsse de Saint Christian, cahotée dans un chariot sonore, voilà la mort rampante, qui va le cerner. Une mêlée, où brille l'armure d'or du roi parmi les armures noires de ses cavaliers, et, à l'aube, un cadavre royal lancé au pied des digues, un corps blanc de page jeté aux corbeaux, c'est toute la fatalité où il devait succomber[2]. Annette de Droste seule avait su peindre de ce pinceau fiévreux, qui trouve dans le conflit des lueurs et des brumes un parallèle au choc des escadrons, et, dans le sommeil lourd des oseraies, où dorment les cygnes calmes, un contraste nécessaire avec les brutalités basses que préparent les hommes. Une histoire de guet-apens, dans la forêt; une guerre civile résumée en quelques strophes; une flèche vibrante fichée à la gorge du roi Niels; une couronne et des joyaux souverains roulant au

1. *Poggfred* (W., XII, 97).
2. *Koenig Abels Tod* (W., VII, 15).

marécage; un roi mort dont la face et la barbe grise sont foulées aux pieds des chevaux : voilà le drame qui se déroule dans les strophes rudes du poème sur le *Duc Canut l'Illustre*[1]. Rien d'autre jamais que des thèmes de passion jalouse ou d'ambition forcenée. Il s'agit de conquérir une femme ou un royaume. Des fêtes de réconciliation entre frères ennemis; une chasse à l'élan; une trahison de reine; une délation immonde; le choc de deux barques dans la nuit; un roi jeté aux flots, le poignard dans le cœur, tandis que le frère usurpe la femme et la couronne : voilà tout le poème de *la Chapelle de l'Étoile sombre*[2]. Une fatalité ironique referme sur les innocents et sur les coupables les branches antagonistes de ses cisailles terribles. Liliencron assassine ses rois après les triomphes les plus insolents. Il les fait tenailler au fer rouge, comme des sangliers pris au piège, après toute une vie de victoires, où retentissait à gorge déployée leur rire triomphal : c'est la destinée de son *Ragnar Lodbrok*[3]. Il fait prendre dans l'étau formidable de l'armée de Rantzow les dix mille hommes d'*Old Stissen le Bravache*[4]. En revanche, il fait un amiral dix fois victorieux d'un gueux en fuite qui a planté un couteau dans la gorge du Suédois coupable d'avoir courtisé de trop près sa payse[5].

Peut-être, comme on l'a signalé, y a-t-il un peu d'obscurité dans ces poèmes concis et si durement martelés aux jointures. Les ripostes se croisent comme des flèches dardées, si raide qu'on ne suit plus leur vol. L'action passe quelquefois comme un éclair dans la brume. Mais cette obscurité n'atteint pas le sens général, qui s'enveloppe à dessein dans un mystère prémédité pour donner du malaise. On comprend pourquoi il dresse debout, entre les créneaux du donjon, cette femme aux écoutes dans l'aube calme et qui attend si vainement une lueur d'armures qui tarde, tandis qu'on rapportera tout à l'heure sur des piques un cadavre qui gisait seul dans les bruyères. Quand Wiebke Poggwisch a arraché au messager balbutiant la

1. W., VII, 22.
2. W., VII, 13.
3. W., VII, 10.
4. *Old Stissen Prahlhans*, W. X, 79.
5. *Nis van Bombell*, 1713. W. X, 60.

nouvelle sanglante — ses huit fils couchés dans la plaine; son époux qu'on rapporte, une hache dans la poitrine, — on n'a pas de doute sur le sens de cette étoile du matin qui se lève et des chants des oiseaux dans l'espace. Liliencron tire un effet de terreur, précisément de cette antithèse entre la cruauté et de la destinée humaine et l'impassibilité de l'univers, et c'est une leçon de fraternité qu'il songe à dégager de cette dure méditation sur l'absolue solitude humaine dans l'indifférence monstrueuse des choses.

Pourtant sa maîtrise ne fut complète que le jour où il aborda des sujets contemporains, la guerre d'aujourd'hui. Liliencron est le seul poète allemand qui ait su rendre concrètement la beauté barbare de cette guerre. Non seulement parce qu'il l'a vue : Koerner et Eichendorff, qui l'avaient vue, n'ont pas su la décrire. Mais Liliencron l'a vue avec une sensibilité d'artiste. Ses impressions, restées emmagasinées longtemps, surgissent avec une vigueur hallucinatoire, et il ne dit que ce qui s'offre de choses vécues à son regard intérieur obsédé. Sa vision, de peu d'étendue, mais d'autant plus aiguë, embrasse des scènes courtes et vives, où se presse une action soudaine et condensée. N'attendons jamais de lui, du moins à cette époque, le tableau d'une grande bataille. Le lieutenant qui conduit sa section ne sait pas quelle est sa place dans l'ensemble des mouvements d'une armée. Ce qu'il a pu voir, c'est une patrouille d'officiers en avant d'un peloton de hussards rouges; un crépitement de fusillade; un geste silencieux du chef; et aussitôt la charge ventre à terre, les housses des chevaux balayant les herbes; un coup de sabre bas sur un garde-mobile à l'affût. Puis le ralliement; un cheval de trompette qui galope, la selle vide, hennissant, écumant, affolé. Sous des mûriers, un homme qu'on retrouve, la poitrine trouée. Et pour la première fois, peut-être, l'officier de hussards quitte son flegme de dandy, laisse tomber son monocle et ne rougit pas de mouiller de larmes le visage mort du trompette fidèle[1]. Ou bien, ce sera l'avancée de la ligne des tirailleurs, par des villages en feu, des champs foulés et balayés d'une trombe de balles; la marche en avant, dans une glaise glissante qui fume. Tout à

1. *Die Attacke*, W., VII, 40.

coup on sent son cheval faire panache et s'abattre, raide mort. On avance à pied, dans les flaques rouges, parmi les voitures du train, prises dans les cadavres, et parmi les chevaux d'artillerie qui ruent dans leurs traits. Mais un choc léger sur la poitrine; et on perd connaissance, pour ne se réveiller que la nuit, seul parmi les morts. On a les gants poisseux d'un liquide fade, et l'on sent qu'un filet tiède qui est du sang aussi, filtre de quelque part, on ne sait d'où, et qu'avec lui s'en va la vie[1]. De telles scènes ne sont pas inventées, mais vues; comme cette autre encore : un coup de baïonnette, une chute, un cheval fou qui se cabre sur vous, qu'on voit par les fers, par la sangle, par son ventre tout meurtri de l'éperon, souillé de sang, éclaboussé de boue; et sur tout cela la nuée foudroyante de l'obus qui éclate, dans un écroulement du ciel et de la terre, parmi les cris d'épouvante, et les décombres qui font une auréole de poussière à cette mort et à cette gloire[2].

La guerre réelle pour le soldat qui marche dans le rang, n'est que cette série d'impressions courtes. La victoire n'est que cet officier arrêté sur son alezan qui gratte la terre et dont les naseaux flairent les cheveux d'un garde mobile mort, tandis qu'éclate au loin la salve d'artillerie qui salue le nouvel Empereur. Et si parfois le tableau s'élargit, la bataille sera presque invisible : un soleil de soufre pâle éclairant des colonnes en marche à l'horizon; un étincellement lointain de casques; un fourmillement de points noirs le long des haies et des fossés; un ourlet de petits nuages blancs dont se brode au loin la plaine; et, tout près, après le crépitement léger, un camarade qui s'affaisse, tandis que des gouttelettes noires jaillissent sur sa poitrine d'une source imperceptible.

Ces récits sobres, faits de touches larges, négligées, et qui semblent juxtaposées sans art, en réalité se recomposent en ensembles solides, quand on est au bout et à bonne distance d'observation. La vérité leur vient précisément de l'absence de lignes, de remplissage, de procédé. Sous le galop des escadrons, qui fait osciller le gazon en soubresauts prodigieux, la syntaxe aussi s'écroule; et il reste, quand la charge a passé,

1. *Der Haidegaenger*, VII, 100.
2. *Krieg und Friede*, W., VII, 68.

une terre ravinée où les mots traînent comme des mottes éparses, où les bornes et les clôtures de la phraséologie convenue gisent renversées, tandis que gronde encore au loin la cataracte galopante. Mais d'emblée cette facture parut légitime, et même la seule possible : tant il est vrai que l'art ne se renouvelle que par la vie, que la vie seule crée les formes de l'art, et qu'aux jours où les formes anciennes s'épuisent, il faudra toujours repartir de la sensation immédiate, fraîche, et à tout prix sincère.

C'est la sincérité de cette restitution qui permettra aussi une reconstruction des ensembles. Liliencron rappellera les faits dans l'ordre où ils ont frôlé notre sensibilité. C'est le souvenir qui fait surgir les images, disloquées en apparence. Elles émergent, sanglantes et morcelées, du courant intérieur qui les absorbera de nouveau et ne les a laissé paraître au jour que sous l'attraction d'une sensation présente qui les appelle.

Pourquoi, ce soir justement, une vision d'un cheval jaune traînant sa bride, ruant, et qui porte encore en selle ce cavalier mort en qui l'on reconnaît l'ami le plus aimé, alors qu'aujourd'hui l'on est debout sur la digue de Pellworm? Est-ce parce que la rougeur du crépuscule sur le monde d'îles lointaines, grises, mais liserées d'or et presque évanouies dans le mystère, évoque le mystère sanglant des crépuscules d'autrefois? Est-ce parce que de cette grève désertée par le reflux se dégage comme une odeur de cadavres? Est-ce au contraire le souvenir ancien qui donne au spectacle pacifique d'aujourd'hui son sens funèbre?

Pourquoi sous les *Linden* de Berlin, cet autre souvenir d'un ami qui s'effondra un jour aux avant-postes, laissant seulement dans la neige une trace de sang? Une fumée qui passait a-t-elle rappelé ce moulin, que l'incendie consumait lentement un soir de bataille, et ce feu de bivouac près duquel, sur une civière de fusils, reposait un cadavre aux cheveux blonds et une tête chère? Est-ce plutôt la mélancolie latente de l'âme qui donne à cette odeur flottante des rues un relent de cette fumée du champ de mort? On ne sait. L'impression présente se noie de souvenir, comme aussi le deuil intérieur transforme et assombrit les impressions les plus insignifiantes et les charge de tristesse. Cette fusion de la sensation présente,

qui effleure la surface de l'âme, et du sentiment engourdi, profond, qui aussitôt reprend son cours, voilà l'unité qui intègre ces images flottantes.

S'il en est ainsi, l'intention du poète nous paraît s'approfondir et gagner en largeur. Ce qu'il veut faire sentir, c'est le lien le plus secret par lequel nous tenons au monde. Notre sensation découpe un infime morceau de l'univers sans limites. L'Incompréhensible est béant autour de nous. Un tourbillon nous entraîne. Ce que nous voyons, ce sont des destinées qui roulent dans ce gouffre infini et des hommes qui de toute la vigueur de leur mains crispées s'agrippent aux bords. Qui accuser ? En vouloir à la vie universelle qui nous offre cette apparence redoutable ? Prenons garde : il se fait peut-être là un travail obscur de la Force, d'où nous proviennent nos énergies vitales elles-mêmes et qui nous exalte dans des collisions dont la raison nous échappe. Quel est notre rôle là-dedans ? D'abord nous battre, parce qu'il le faut; ensuite pleurer sur toutes les affections que nous sacrifions dans l'inconcevable lutte, et donner une pensée juste même à l'adversaire. Telle est la philosophie latente de ces tableaux de bataille, et elle fait oublier les strophes rares où le poète confond cette Force souveraine et mystérieuse, avec l'homme couronné qu'on salue dans la canonnade et qui passe, la latte au poing, dans le torrent des escadrons [1].

III

LES POÈMES D'AMOUR

C'est comme poète de l'amour cependant que Liliencron a été le plus admiré, le plus contesté et le plus abondamment honni. Par quelle décadence du goût, dans le pays de Gœthe et de Heine, ce culte de l'amour, qui est une des formes les plus saines du culte de la beauté et l'une des manifestations les plus spontanées de la vie, a-t-il paru blasphématoire ? Quel embourgeoisement prodigieux a imposé sa pruderie au peuple

1. W., VII, 53; *Unter einer Buche*, VII, 66.

le moins fait pour elle, à un peuple qui, de sa nature, est gai, d'une gaîté presque trop grosse, léger, d'une légèreté presque trop insouciante, et dont la qualité la plus saillante en tout cas est la vitalité. Le courage de Liliencron est d'avoir osé peindre avec joie et d'avoir glorifié avec franchise ce qui a été peut-être sa vie propre, mais ce qui est, en tout cas, l'état moyen des mœurs, d'avoir trouvé à ces mœurs un charme, une sincérité et une puissance de sentiment plus respectable que les convenances figées.

Le scandale fut grand et presque égal à celui qui accueillit Heine, quand il publia son *Nouveau Printemps*. Mais chez Heine il n'y avait qu'une quinzaine de noms d'amantes diverses. Que dire de Liliencron, chez qui l'on en compte environ soixante-quinze, et je dois en oublier. A-t-il réellement vécu toutes ces idylles? A coup sûr, il en a inventé plus d'une. Son imagination supplée à la parcimonie de la destinée. Mais pourquoi essayer une justification? Il ne le faut pas. Nous ne ferons pas à un poète cette injure d'une enquête pharisaïque sur sa vie privée. On en arrive ainsi à penser que des poèmes, qu'un goût libre et pur jugerait admirables, s'ils étaient épars, deviennent condamnables dès qu'ils sont d'un auteur unique et qu'ils témoignent, par leur réunion, que ce poète a une vie privée différente de la morale, sinon de la moralité usuelle. Maurice Reinhold von Stern a dit avec justesse de Liliencron « qu'une joie profonde, rassasiée, reconnaissante, l'anime quand il parle des grâces de la chair », mais que cette joie est d'une naïveté qui prend le cœur. Je veux bien, mais pourquoi venir à son secours? Il vaut mieux se souvenir de la devise que Liliencron a affichée en grandes lettres dans sa chambre et sur laquelle il tient les yeux fixés durant son travail : « Tant que nous ne décrirons pas notre vie de façon à relater toutes nos faiblesses, depuis celle de l'ambition jusqu'au vice le plus bas, nous n'apprendrons jamais à nous aimer. » J.-J. Rousseau n'eût pas mieux dit. Il ne s'agit pour nous que de savoir s'il y a bénéfice pour la poésie et gain pour la sincérité morale à admettre sympathiquement chez Liliencron le goût qu'il a eu pour tant de silhouettes gracieuses qui ont troublé son cœur mobile. Et à ce compte, je serais disposé à les aimer toutes, celles qu'il ima-

gine altières et majestueusement despotiques comme des reines, et les plus humbles aussi, les préférées, les petites bohémiennes aux membres bronzés qu'il faisait danser sous les noisetiers pleins de loriots et qui, l'été passé, les noisettes tombées, fuyaient comme des biches, après s'être couronnées des dernières roses.

Liliencron n'a pas, dans ce genre non plus, trouvé tout de suite sa maîtrise. Ce n'est pas le lieu de préciser la succession et la durée des influences qu'il a subies. Je suis porté à croire que l'action de Heine est plus ancienne, et celle de Gœthe plus prolongée. Sans doute Liliencron exagère, dans sa modestie, quand il dit quelque part, dans *Brouillard et Soleil* :

Mon rythme est le latin connu de monsieur Heine;
Je suis son moindre marmiton.
La liqueur qui remplit les bouteilles est sienne.
Et moi je rince ses flacons.

Mais il est exact qu'il s'est parfois amusé à imiter la cadence de Heine et qu'il a passé par toutes les nuances du sentiment heinéen en amour. Il a aimé, comme lui, le *Reisebild* en vers, l'idylle de voyage courte, attendrie et ironique. Telle pièce sur une Juive admirable, rencontrée à la table d'hôte et dont il s'éprend, tandis que l'époux, chevalier du cure-dents, soucieux uniquement de sa toilette dentaire, mérite par cela seul le sort qu'Artaxerxès sut préparer pour Haman, est par la mélodie, le tour humoristique, la solennité drôle du biblisme, un lied satirique et tendre de Heine. Ailleurs Liliencron a le défi insolent du Heine cynique de 1840; à celles qui font les mijaurées, il promet l'attaque prochaine, téméraire, assurée de vaincre. Il a de Heine enfin le procédé vrai du *lied*[1] romantique, qui dessine en deux traits à peine indiqués et enlumine de quelques teintes sobres, comme un crêpon japonais, le paysage où passent les amants. Il a de lui la mélancolie surtout, à la chute des feuilles, quand les bruyères sont plus pâles et que, dans une mélodie intraduisible, passe le frisson déjà de la grande tristesse qui vient et de la vie qui s'en va :

1. *Liebeslied*. W., VII, 166.

Die Nacht ist rauh und einsam — Die Bæume stehen entlaubt;
Es ruht an meiner Schulter — Dein kummerschweres Haupt...
Du brichst ein dürres Aestchen, — Das ist so knospenleer.
Und reichst mir deine Haende : — Wir sahen uns nimmermehr !

Il a de lui la tristesse des séparations non consenties, et celle, plus déchirante, des séparations que l'on consent, quand l'évidence se fait, dans le cœur vide, aux jours d'automne si décolorés qu'ils font désespérer des printemps futurs. Et il a même de Heine ce sentiment, raffiné, rare et vrai, d'un amour subitement éveillé pour une morte, que l'on n'a pas aimée de son vivant, mais dont on se souvient, fou de douleur et de désir quand elle n'est plus. Mais il est trop tard, et l'amie, que l'on n'avait pas songé à conquérir, dort dans l'île grise des tombes, et ses petites mains, qu'on n'avait pas cherchées, sont jointes sous les cyprès derrière la porte gardée par les sphinx funèbres.

Ce que Liliencron tient de Gœthe est différent, par la mélodie et par les images. Il lui doit la pureté de ses idylles rustiques, où la moindre auberge prend des lignes d'architecture grecque, le courage de la sensualité saine, le rythme populaire et dansant, et la sagesse souriante, nourrie d'Horace.

Surtout n'entre pas dans ma chambre,
O jeune fille aux cheveux d'ambre :
Tu n'en sais pas tous les dangers,
Ni l'ardeur de mon cœur léger.
Surtout n'entre pas dans ma chambre...

Surtout ne croise pas ma route,
Jeune fille : sois sage, écoute;
Quand je me promène au jardin
Où tu cueilles du romarin,
Surtout ne croise pas ma route...

Ne viens jamais sous la tonnelle,
De peur que je ne te révèle,
Des choses trop faites pour t'édifier,
Et qu'on est trop prompt à se confier.
Ne viens jamais sous la tonnelle [1].

Ailleurs, les fuites à pas de loup des amantes, après les

1. *Frühling*. W., VIII, 98.

visites furtives aux amants, sont de l'inspiration qui nous a donné *la Visite* de Gœthe[1], et tel poème, transporte *sous les Cytises et les Lilas*[2] le « Wanderer » de Gœthe, avec son vers libre, ses interpellations gnomiques, son panthéisme fiévreux, sa confiance illimitée en une nature qui fait vivre côte à côte les fauves et les gazelles, soulève des tempêtes furieuses sur la face des planètes, mais pare aussi de lilas clairs le berceau d'ombre où une svelte fille nous offre à boire frais dans une cruche de grès et un baiser par surcroît.

Évidemment il y a déjà l'impressionnisme de l'école contemporaine du plein air dans telle peinture d'épaules lumineuses, vues à travers les framboisiers, et dans cet art de dire le balancement des ombres et des taches de soleil, le bercement des lueurs sur la nacre des chairs. Ainsi se parachève l'art personnel de Liliencron, à mesure qu'il se rend compte, par le regard, des moyens d'expression nouveaux que lui fournit l'heure présente. Il fait, en poésie, ce qu'avaient réalisé les peintres avant lui. Il conquiert pour l'idylle nouvelle des milieux que leur orgueil ou leur humilité sociales en avaient exclu. Enfin, il renonce pour jamais aux attitudes pathétiques de tristesse ou de mélancolie. Il se borne à des émotions complexes, passagères et familières. Il y mêle la dispostion momentanée qui vient du paysage, et au lieu de l'effusion sentimentale, motivée par un événement, il nous donne cet événement même, reconstitué avec toutes les associations fugitives d'images, de velléités, de rêves qui remplissaient la conscience au moment où il se produisait.

L'attente d'amour, dans cet art nouveau, n'exhalera plus, comme dans Heine, sa plainte éloquente. Ce sera une pensée impatiente, attachée à des visions précises. C'est le frisson dans des ténèbres presque matérielles qui vous frôlent. Ce sera la description du vide même, de l'attention tendue et qui compte tous les bruits, la chute des gouttes sonores, le froissement des feuilles sur le gazon, le bruit du cheval qui broute, le trot du furet qui glisse dans l'ombre, tandis qu'on est là, pressant un mouchoir blanc sur un cœur puéril et endo-

1. Früh am Tage. W, VIII, 102.

2. Unter Goldregen und Syringen. W. VIII, 72.

lori[1]. L'attente d'amour, ce sera encore de préparer une rose-thé, que l'on projette de piquer aux cheveux de l'amie, à son entrée, mais qu'il faut disputer à cinq visiteurs, à l'assesseur maladroit, à l'adjoint distrait qui la froisse dans ses gants gris-perle, tout en parlant des élections prochaines, à l'homme du monde, infatigable danseur, qui déjà la choisit pour sa boutonnière, au poète qui déjà la déshonore par de mauvais vers. Mais une fois en fuite ces fâcheux, et lorsqu'elle entre enfin, celle qui est tant attendue, ce sera un accueil militaire, inconnu jusque-là dans le lyrisme :

« Chapeau bas, d'abord! Fixe! Ne bougeons plus! La tête en avant! » Et je lui attache la rose thé dans ses cheveux noirs! Une dernière clarté, tombée dans la chambre, opalise son fin visage[2].

Ainsi l'idylle moderne, joviale ou triste, mobile avant tout, revient à sa nature première, à sa tradition, puisqu'elle s'épanouit en conte dialogué, après s'être longtemps égrenée en mélodie pure.

Le cadre de ces idylles varie avec l'humeur changeante de cet amoureux qui grappille à toutes les vignes et cueille des roses par-dessus les clôtures les mieux défendues. Mais il a innové, là encore. Plus qu'un autre, le lyrisme allemand est resté agreste. Le peuple y tient la place que, dans d'autres littératures, tiennent les aristocraties de caste, et la tradition fait durer des formes qui furent la création spontanée du *lied* populaire. Il s'en faut que Liliencron ait renoncé à ces formes restées jeunes. Moiken Thaysen, la fille du pêcheur, et qui lui dit ses contes de fée dans son exil de Pellworm[3], n'est pas très différente des petites pêcheuses que connut Heine à l'époque de *Heimkehr*, ou de l'héroïne émerveillée à laquelle, dans le Harz, il conte un jour la légende des chevaliers de l'Esprit à venir. Il ne faut donc pas se figurer trop délicates ces amies campagnardes. Elles sont d'une beauté ferme et drue, comme les fermières que Roll appuie aux flancs d'un jeune taureau, et qui représentent un symbole si vigoureux.

1. *Ueberraschung*. W., VIII, 128.
2. *Ich und die Rose warten*. W., IX, 45.
3. *Verbannt*. W., VII, 106.

C'est d'une humeur badine et sur un ton très plébéien que le poète lie conversation avec une petite vachère attardée entre les haies. Puis l'inspiration s'élargit quand l'orage s'annonce à larges gouttes ; et quand c'est l'averse à flots, quand la foudre éclate en gerbes de flammes, cette petite hutte de vieilles tuiles et de planches, où s'abrite le couple, est le lieu d'une révélation presque mythologique. Elle grandit jusqu'à paraître la demeure où Zeus se montre à Sémélé. Tout le poème est traversé de la flamme d'orage et du torrent de vie qui se déverse du ciel, dans de la terreur, du rire et de la tendresse [1]. Ainsi les épisodes les plus familiers baignent comme dans le courant des forces élémentaires et dans une atmosphère saturée de germes. Quelque chose de la fatalité qui mène les mondes et de l'ironie supérieure qui pèse sur les destinées, s'y manifeste. Cela suffit pour qu'ils ne soient point frivoles.

Liliencron nivelle devant cette loi impérieuse de l'amour toutes les conditions sociales. Le rythme qui mène l'orchestique des mondes est aussi celui qui emporte, dans le frou-frou des traînes, la valse de la foule parée des fêtes mondaines. Une même ivresse secrète est au cœur des petites comtesses qu'il ramène pâmées sur son épaule, aux fins de bal, au grand trot de ses alezans, et dans l'âme des jeunes femmes altières, dont il revoit dans sa mémoire la silhouette fine, découpée sur le ciel d'Italie, et qui laissent flotter leur rêve sur une lumière mélodieuse, faite de clair de lune et de la musique des fontaines [2].

Mais sa pensée la plus tendre est celle qui anime ses idylles faubouriennes. Voilà où il s'éloigne le plus du romantisme d'autrefois, si hostile à la vie des grandes villes. Liliencron sait extraire de la vie urbaine toute la poésie dont elle est imbue et moite. Heine, le premier, avait eu le sentiment nouveau de la vie des capitales. Mais ses vignettes courtes sont devenues dans Liliencron des aquarelles ruisselantes de lumière. Ce n'est pas que Liliencron aime les tavernes où s'engouffre la plèbe, avec leurs vociférations, leurs querelles, leurs danses lourdes. Mais il sait découvrir au quatrième étage, au-dessus de ces spélonques, la mansarde où

1. *Ueberraschung*, W., VIII, 128.
2. *Italienische Nacht*, W., VIII, 66.

quelque pauvrette l'accueillera et où il vivra, au-dessus des cris sauvages et des fumées de l'alcool, des heures de ferveur ingénue dans le clair de lune traversé de sons de cloche[1]. Ces rendez-vous avec des grisettes acquièrent une noblesse antique par le sentiment profond qu'il a au cœur de ce qu'il y a de rare et de périssable en toute joie. Barrer le passage à une petite Bavaroise accorte dans les rues de Munich; suivre à la trace une petite Berlinoise dans la bousculade qui se presse aux baraques foraines, vers les boniments des danseurs de corde et les mugissements des orgues de barbarie : c'est pour Liliencron un art en quelque sorte philosophique; c'est une théodicée et une justification de la vie. Il découvre ainsi, dans les combles, quelques chambrettes égarées, refuges de bonheur simple, ruches où de laborieuses abeilles amassent un peu de douceur dans leur pauvreté. Heureux ceux qui savent mettre la main sur ces rayons de miel sauvage! Liliencron excelle à ces bonnes fortunes. Une colporteuse en madras rouge, rencontrée près d'une fontaine, un jour torride de juillet, lui est une compagnie suffisante. C'est le privilège du poète de piétiner les préjugés. Les moindres allées et venues dès lors sont pour lui pleines des surprises d'une joie dionysiaque et d'une émotion sacrée. En chemin de fer, les *Schaffner*, contre un pourboire modeste, protègent avec une jalousie de prêtres les compartiments où des couples communient[2]. Une fois de plus, la parole du sage antique se vérifie, qu'il n'y a rien de laid dans la maison de Jupiter. Tout ce qui est réputé vulgaire ou canaille, les soirées dans les *Biergaerten*, les parties de carrousels, les bals suburbains des demoiselles de magasin et des servantes, des employés de commerce et des soldats, voilà les sujets qui se présentent spontanément sous le pinceau de Liliencron[3]; et il n'en rougit pas; il y tient, comme Manet ou Pissarro tiennent à leurs rendez-vous de rapins et de filles dévêtues, sous les ombrages des bords de la Seine.

J'oserai écrire pourtant cette chose surprenante : Liliencron

1. *Der schœne Glockenklang.* W., VIII, 48.
2. *Ichwar glücklich,* W., VIII, 164.
3. *Kleine Geschichte,* W. VIII, 107. *Kurz ist der Frühling,* VIII, 103.

n'a pas été un peintre de la femme. Il n'a chanté que son propre désir, vivant, jovial ou sombre, ardent d'une flamme presque cosmogonique ou fugitif comme un feu de paille. Il n'a pas su le secret de l'âme féminine. Il n'a aimé que le sourire et le facile consentement de celles qui sont conquises par un serrement de mains furtif sous les acacias, de celles qu'on prend par la taille dans une salle d'auberge et qu'on est presque étonné de retrouver encore près de soi, sur l'oreiller, et à l'aube après le rendez-vous du soir. Liliencron les prend d'un élan, d'un regard sous leur chapeau, d'un compliment soufflé à l'oreille. Il se sent invincible, et il ne trouve pas de ridicule à cette attitude de coq de village. Il semble que toutes l'attendent, derrière les aubépines, et les haies sont pour lui pleines de baisers à cueillir comme de framboises, l'été. Il fait sa cueillette goulument. Cela est sain. Ce qu'on a appelé son réalisme est, pour une grande part, ce sans-gêne de bon garçon. Car il ne faut pas oublier quand on le traite de réaliste qu'il ne voit jamais les choses comme elles sont. Encore moins les voit-il en laideur. Toutes choses, en amour, lui sourient d'un large sourire épanoui. Il a une philosophie de Faune heureux, étalé au soleil, et qui le soir célèbre des noces improvisées sous les chênes. Mais ses amies aussi sont des nymphes un peu rustiques, hautes en couleur, un peu trop charnues, avec une toute petite âme tendue de désir. Il a connu beaucoup de cœurs aisément émus, pas un cœur profond, pas une âme forte.

Faut-il dire, après cela, que sa passion soit sensualité pure, sans tendresse, sans mélancolie ? Il est si facile à toucher qu'il s'attache à une impression immatérielle, ramenée par la fumée du souvenir, aussi vivement qu'à l'impression présente, et il advient alors qu'il ne puisse s'empêcher de pleurer. Il a dans le bonheur une cruauté très oublieuse et jusqu'à cette muflerie qui se débarrasse soudain d'une responsabilité trop lourde. Il reconduit cyniquement à la gare et embarque pour la destination la plus lointaine l'amie irréprochable de ses jeunes années ; il noie dans le bavardage vain et dans le cliquetis des chopes les sanglots étonnés de celle qu'il brutalise. Mais, peu après, elle surgit dans le remords de ses nuits solitaires, et sa blessure est d'autant plus douloureuse qu'elle saigne après coup. La vie et les mœurs lui ont fait ce cœur

banal et lâchement brutal. Au moins a-t-il la candeur d'avouer sa faiblesse; du reste, il sait souffrir aussi plus noblement. Il a connu ces adieux lamentables, aux jours d'automne où l'on rencontre pour la dernière fois celle qui s'en va et où la main se crispe, sans même les sentir, sur les épines du bord de la route. Il est secourable aux moments graves. Peut-être n'apportera-t-il qu'un arbrisseau vivant, avec ses racines et une motte de terre, sur le lit où se meurt la bien-aimée. Dehors, c'est déjà le silence qui s'avance sur les nuées, et le bruit des faux dans les prairies :

Entends-tu le tranchant des faux dans la vallée?

Mais c'est pudeur du cœur, s'il étouffe alors ses sanglots et dit seulement ce frisson qui passe et ce suprême pressentiment.

Ainsi ce poète impressionniste est aussi le poète de la mort. Il le fallait bien, justement parce qu'il ignore le lien et la durée des choses, et en voit seulement la fuite. Il s'en émeut d'une émotion toujours neuve. Il s'attache avec la même ferveur à toutes les impressions qui passent; mais des alluvions d'émotions nouvelles recouvrent sans cesse le passé, et il se peut alors que, fossoyeur de ses propres souvenirs, il remue, pelle à pelle, cette poussière et retrouve, sanglotant, les gages des serments d'autrefois ou, sur un cercueil, quelque inscription naïve qui dit toute la passion d'autrefois : « Ich habe dich so sehr geliebet! » La loi pourtant de tout est que toutes choses meurent, et, en dépit de nos révoltes, c'est la loi de l'amour aussi. Liliencron n'a pas de révolte. Il n'a que des pleurs, et tout à l'heure il aura déjà un sourire. Il est changeant et fort, inconsciemment cruel et plein de délicatesse, avec des coins un peu négligés et des coins d'ombre, comme la nature même — et comme l'âme.

CHARLES ANDLER

(La fin prochainement.)

PAUL LE NOMADE[1]

XII

C'était le soir. On venait de faire monter en voiture les voyageurs pour la ligne de Brest. Paul s'appuyait à la portière de son wagon, tandis que Marguerite se tenait devant lui sur le quai, immobile, sérieuse.

— Si tu as soif, — dit-elle, — tu trouveras une bouteille d'eau d'Évian et un flacon de cognac dans la valise. Je t'ai acheté aussi un petit gobelet de corne, où est le sucre enveloppé dans un mouchoir rose, à moi... N'oublie pas. Tout cela se trouve du côté du linge.

Puis, grimpant sur le marchepied, elle embrassa son mari brusquement, d'une manière un peu convulsive. Quand elle eut remis le pied sur le quai, le train s'ébranla presque aussitôt. Les deux époux agitèrent leurs mains. Ils ne se virent plus. Alors Paul se jeta sur sa banquette en murmurant :

— Ouf!... libre, enfin!

Il déplia son journal, mais, au bout de la première colonne, il s'aperçut qu'il n'avait rien lu.

« Eh bien, non! — se dit-il, — je ne suis pas libre!... »

Ces simples mots : « le sucre enveloppé dans un mouchoir rose », le poursuivaient de bourdonnements comme des guêpes, et, comme elles aussi, infligeaient des piqûres lancinantes...

Jusqu'à son départ, Paul avait dû vivre en époux, puisque

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

la rupture brusque était impossible, mais il s'était appliqué aussi à éviter toute occasion pour Marguerite de dépasser les strictes obligations conjugales, afin qu'il n'eût pas de dettes de cœur envers elle. Aussi avait-il mis tous ses soins à faire seul ses préparatifs de voyage. Marguerite, en s'informant alors si rien ne manquait, pouvait considérer son devoir de femme comme rempli; mais elle avait fait beaucoup plus que son devoir : elle s'était ingéniée à inventer une tendre attention, ne fût-ce qu'une superfluité, un rien...

« Jamais je n'aurais songé au sucre! — se dit Paul. — Et ce mouchoir rose brodé, ourlé à jour, elle y tient... Mais, pressée par le temps, parce que je pouvais survenir et enlever de ma valise tous les éléments de grog, elle a pris ce qui lui tombait sous la main, une chose précieuse pour elle, peu lui importait... Elle m'aime donc. Et si elle m'aime, je ne suis pas libre!... »

Cette pensée tordit le cœur de Paul. Aucune fatuité orgueilleuse ne le consolait, car il était trop accessible à la pitié. Il voyait comme un vide affreux cette existence de femme vouée à la tristesse de l'abandon. Et de se sentir lui-même la cause de ce mal lui était insupportable. Il n'eût pas souffert davantage d'entendre gémir tout le long de la route un être humain écrasé entre la caisse et le châssis de sa voiture. Traîner avec soi le tourment d'un autre, ce n'était pas être libre.

Or Paul tenait à sa liberté; il l'avait payée cent mille francs, versés à une grande société, un « Omnium » de produits chimiques, qui lui donnerait des appointements et l'enverrait en Amérique, en Tunisie, partout... En attendant, il allait en Bretagne, à l'Abernoz, seconder dans son oisiveté forcée le directeur d'une fabrique d'iode, la dernière qui traitât les herbes marines : — cette archaïque usine devait être modifiée de fond en comble aussitôt que l'Omnium, tout récent, aurait achevé d'organiser ses affaires industrielles. — Mais les cent mille francs n'étaient rien pour Paul : la décision à prendre, ses démarches, l'habileté diplomatique, la possession de soi-même dont il avait dû faire preuve envers sa femme, tout cela lui avait coûté davantage. Aussi fit-il tous ses efforts pour se prouver que Marguerite ne l'aimait pas.

C'était l'évidence même. Le passé le démontrait par toutes

ces journées vécues sans une pensée commune. Dans un ménage franco-chinois où aucun des époux n'aurait appris la langue de l'autre, l'échange d'idées eût été le même qu'entre les Méliande. Comment songer à de l'amour? Si Marguerite n'avait jamais voulu se laisser suggérer une séparation à l'amiable, c'était parce qu'elle n'en comprenait même pas la nécessité. Autant lui proposer de vivre sans corset.

Soudain une piqûre lancinante fit tressaillir Paul : le sucre enveloppé dans un mouchoir rose!... Mais il tenta encore de s'endurcir : « Quel imbécile je fais!... Au fond, je n'éprouve que la gêne d'une habitude rompue... Mon séjour à l'Abernoz est censé provisoire. Ce provisoire nous paraîtra si doux que Marguerite oubliera de m'inviter à en sortir... »

Paul continua longtemps de subir cette guerre intérieure où deux sentiments, la pitié et la soif d'affranchissement, luttaient avec obstination sans qu'un avantage définitif se marquât d'un côté ou de l'autre. Il en était fatigué jusqu'à l'hébétude, et cependant il ne dormait pas. Quel dommage! Seul comme il l'était dans son compartiment, bien étendu, enveloppé de bonnes couvertures, c'eût été délicieux de goûter le bien-être précurseur du sommeil. Autrefois ce départ lui eût procuré une joie sans mélange. Rien ne l'amusait alors comme ces nuits en chemin de fer qui d'un même saut vous font franchir la distance et le temps. Autrefois il était un jeune poulain échappé, ruant joyeusement à travers les convenances... Que n'avait-il été poulain jusqu'au bout, — à la mairie, par exemple, en détachant un « non! » à la figure des Sart en guise de pétarade. C'eût été là un souvenir pour lui!... Comme il avait changé! Maintenant il était cheval de charrue... « Autrefois!... » De quand datait donc la fin de cet « autrefois »? D'un an ou deux...

Lorsque Paul descendit à Saint-Brieuc pour changer de train, il s'aperçut qu'il n'avait pas eu conscience des arrêts depuis Laval.

Il lui fut encore infligé deux transbordements. Le dernier le fit passer d'un wagon, roulant sur une petite ligne d'intérêt local, dans un char à bancs rustique, envoyé à sa rencontre.

Tout près de la gare, — une maisonnette isolée en pleine campagne, — la route s'engageait entre deux hauts talus cou-

ronnés d'ajoncs. Ces haies épineuses contrastaient par une floraison d'un jaune éclatant avec les hêtres épars çà et là que l'hiver avait effeuillés. Les fossés étaient pleins d'eau. Les troncs des arbres se coloraient en vert du côté où la pluie saisonnière les avait fouettés. Paul voyagea d'abord emprisonné, car les hautes bordures du chemin, qui formaient écran à gauche et à droite, arrêtaient encore la vue en avant et en arrière, tant il y avait de sinuosités. Ce tortueux corridor ne s'ouvrait que par en haut sur le ciel, pays noirâtre coupé de lacs bleus. Parfois cependant des entrées de champs permirent de voir la terre environnante : on apercevait alors les clochers, les landes vertes, jaunes, rousses, bosselées de granit, les montagnes de l'horizon pareilles à une traînée de brumes, les hêtraies que le « suroît » avait courbées pour toujours sur les manoirs comme des vagues figées, — visions rapides, imprévues. Elles tenaient du rêve.

Il y avait souvent des carrefours. A chacun d'eux, se dressait une croix de pierre aux sculptures presque effacées qui, par leur naïveté, semblaient remonter au moyen âge. Paul put déchiffrer à demi une date : 17... Le XVIIIe siècle se présentait ici avec la même vétusté qu'ailleurs le temps des croisades. Et partout la Bretagne apparaissait comme un pays en retard de plusieurs centaines d'années sur le reste de la France. Paul passa devant une chapelle de style Renaissance, toute fruste elle aussi, qui abritait sous son porche deux rangs d'apôtres ou plutôt de barbares mérovingiens.

A la traversée d'un village, le cocher s'arrêta devant une boutique où il pénétra, ce qui permit à Paul de la regarder à loisir. Elle n'avait qu'une fenêtre en plein cintre surbaissé, au vitrage divisé en petits carreaux d'un vert bouteille. Les marchandises ne se devinaient que vaguement à travers la pénombre. Un chat dormait sur l'appui de la croisée, auprès d'un pot de géranium. Au bout de quelques minutes, la marchande se montra sur le seuil, discutant avec le cocher en un langage rauque où il était impossible de surprendre ni intonations ni mots français. Son bonnet, muni de deux petites anses, rappelait en réduction certains hennins, et elle avait les cheveux tirés en arrière et cachés, ce qui lui faisait un grand front comme aux femmes peintes par les Primitifs.

Ainsi Paul se sentait éloigné même de son temps. Les souvenirs toujours présents de son départ lui semblèrent empruntés à une histoire qu'il venait de lire, mais qui ne le concernait pas. Une chaîne se rompait : il était libre.

Et soudain, comme si la nature eût voulu offrir à Paul un emblème de cette liberté, le vent de mer se mit à souffler. Le char à bancs venait d'arriver en haut d'une côte d'où l'on découvrait une région étrange et vaste. Des jetées de rochers, des îles noires de pins ou gazonnées, des hameaux disséminés parmi des écueils, des bancs de galets, de hauts promontoires, formaient des plans successifs entre lesquels s'insinuaient des étendues que le vol des nuages rendait tour à tour sombres et scintillantes. Ce n'était pas la lumière seule qui variait l'aspect de ces étendues; elles différaient aussi de coloration. Il y avait parmi elles des bras de mer, des grèves de sable; quelques-unes étaient vaseuses; les varechs mouillés en faisaient verdoyer plusieurs comme des prés nouveaux. Un ourlet neigeux limitait cette région, car les vagues se brisaient, et derrière lui s'étalait la haute mer avec ses taches d'indigo qui se mouvaient lentement.

On descendit la côte. On atteignit le rivage; puis, comme la marée était encore basse, le cocher voulut profiter du raccourci que fournissait la grève. Il poussa son cheval : les roues enfoncèrent dans le sable mouillé; il fallut prendre le pas. Paul remarqua bientôt, sur des massifs rocheux, tout alentour, une foule de travailleurs, hommes et femmes, presque tous courbés, armés de faucilles qu'ils manœuvraient sans relâche. C'était la récolte des goëmons. On les tassait dans des charrettes qui démarraient péniblement, parmi les cris et les coups de fouet; on les attachait entre des perches pour en façonner des radeaux que la mer tout à l'heure allait soulever; des barques à sec attendaient le flot pour emporter leur cargaison d'herbes marines... Tout cela devait-il alimenter la fabrique d'iode? Paul s'informa auprès du cocher.

— La fabrique! — s'écria celui-ci avec un sourire, — il y en a bien trop pour elle!... Le goëmon est pour engraisser la terre... On se presse à le couper, parce que couper le goëmon n'est permis que dans le mois de février seulement... Les

fermiers viennent le charger, et ils payent, oui donc, jusqu'à des cinq francs la charretée!

La conversation continua sur ce sujet. Les goëmons servaient encore au chauffage ou à nourrir les cochons, et, lors des grandes marées, au « bas de l'eau », on en trouvait une espèce appelée « lichen », qui s'expédiait par batelées en Angleterre, où l'on en faisait des tisanes et peut-être des confitures... Mais, au milieu de tout cela, l'extraction de l'iode ne devait compter que pour une industrie bien secondaire.

Cependant Paul, s'étant retourné, vit une nappe d'eau allongée en forme de langue, couper le chemin que le char à bancs avait déjà parcouru. Sous le soleil au déclin, elle s'épandait silencieusement comme une huile ensanglantée. La mer montante la déversait, par une ouverture étroite, entre des rochers tels maintenant que le métal fondu au moment où il va se refroidir. Des silhouettes, en ombres chinoises, surprirent d'abord Paul : c'était une barque suivie par un homme qui marchait sur l'eau. Bientôt il comprit qu'un radeau de goëmon, affleurant à peine, supportait cet homme.

Mais on parvenait aux confins de la grève. La route serpenta de nouveau entre de hauts talus, parmi des masses de plus en plus sombres et indistinctes. Enfin l'obscurité se fit. Quand le cocher, ayant allumé sa lanterne, se fut remis en route, on traversa un bois. Paul s'aperçut qu'on dépassait une grille, puis une barrière. Les roues firent grincer du gravier, un carré de lumière apparut, et presque aussitôt parla une servante indigène tenant un falot :

— Entrez dans la maison, — dit-elle. — Je vais prêter la main à Job pour envoyer votre coffre en haut. Monsieur et madame Gauthrel sont à vous espérer, au salon.

Paul fut introduit. Il se trouva en présence d'un homme trapu, lourd, bilieux, décoré : M. Gauthrel, ex-capitaine de cavalerie, directeur de l'usine d'iode. Madame Gauthrel, une brune mince et jolie, mais encore plus singulière que jolie, se leva de son fauteuil avec des ondulations de couleuvre. Elle portait une robe de chambre en lainage crème, garnie de broderies japonaises bleu sur bleu. Ses cheveux, taillés à une longueur égale, lui tombaient autour du col. Elle donna un

petit coup de tête pour les rejeter en arrière, tandis qu'elle tendait à Paul une main souple comme du caoutchouc.

« Madame Gauthrel est enceinte », — songea-t-il.

Cependant le directeur s'excusa sur un fort coryza de n'être pas sorti au-devant de son hôte. Et, comme pour prouver ce dire, il tira un vaste mouchoir. Alors Paul, stupéfait, le regarda en se demandant ce qu'il allait faire : M. Gauthrel, en effet, sérieux et lent, procédait à une opération mystérieuse. Ayant plié le mouchoir suivant une diagonale, il se l'appliqua comme un masque sur le bas de la figure, depuis les racines des moustaches, puis en réunit les deux bouts dans une seule main, qu'il tint derrière sa tête. Un pan triangulaire de linge lui pendait ainsi devant la bouche : ce fut ce pan qu'il utilisa de la main restée libre pour agir enfin selon la coutume des gens enrhumés du cerveau.

Sa femme parut fort impatientée. Paul le remarqua. Le directeur, conservant la mine grave et assurée d'un homme qui a déterminé, pour toute sa conduite, les règles définitives de la sagesse, dit à Paul :

— Voulez-vous que je vous conduise dans votre chambre? Ce n'est qu'une installation provisoire, car je ne sais pas quelles sont vos intentions. Peut-être voudrez-vous loger chez l'habitant, mais je dois vous prévenir que nous sommes très isolés. Kergal, qui est à deux kilomètres sept hectomètres, ne possède pas de boucher : on est obligé de se faire apporter la viande par le facteur. Je ne vous conseille pas le hameau de Saint-Maudez, à sept cents mètres d'ici, où les plus belles chambres ont pour plancher la terre battue...

Et M. Gauthrel cita toutes les localités d'alentour, avec leurs distances exactes, sauf erreur de quelques décamètres. Finalement on ne trouverait de pension acceptable qu'à Runoden, la paroisse ; encore y avait-il cinquante-cinq minutes de marche entre ce bourg et l'usine.

— Vous ne feriez jamais ce trajet que je n'y verrais, en ce qui me concerne, aucun inconvénient, — poursuivit le directeur. — La fabrique n'a besoin ni de vous, ni de moi, ni de personne. Elle est comme nous dans une situation d'attente. Mais le grand chef désire évidemment que nous fassions acte de présence habituelle : voyez donc si vous ne préférez pas

demeurer ici. Le logement est gratuit et il y a place pour vous, à condition que vous ne soyez pas trop difficile. Quant à la nourriture, on s'arrangerait : deux francs par jour... La vie ne coûte rien, si l'on sait utiliser les ressources locales. Un beau poisson de cinq ou six livres nous revient couramment à...

Paul connut ensuite le prix des pommes de terre, du mouton, du beurre, du cidre... Cependant madame Gauthrel avait pris ostensiblement un volume où elle affecta de se plonger, sans oublier toutefois les petites secousses de tête par quoi elle rejetait sa chevelure sur ses épaules.

Son mari acheva la description économique du pays. Il parlait sans hâte, en recherchant la plus grande précision possible, comme si la vie matérielle d'une armée entière eût reposé sur l'exactitude des chiffres qu'il citait. Enfin il fit une pause et consulta sa montre.

— Sept heures douze! — proclama-t-il. — Je vais vous conduire à votre appartement. Vous voulez, sans doute, faire un peu de toilette? Le dîner a été reculé aujourd'hui à sept heures trente : nous avons le temps. Excusez-moi si je marche devant pour vous montrer le chemin.

Paul le suivit. Ils gravirent un escalier à vis et tout en pierre. Sur le premier palier bâillaient deux vestibules. M. Gauthrel ouvrit une porte : on était arrivé.

M. Gauthrel prit parmi ses breloques une petite boussole et porta ses regards alternativement autour de lui et sur l'aiguille aimantée. Il étendit ensuite le bras :

— Tirez, — dit-il, — par la pensée, une ligne depuis le pot à eau jusqu'au bouton de la crémone : c'est la direction du méridien magnétique.

Ces paroles effrayèrent Paul. Avait-il affaire à un fou?

Mais le directeur reprit :

— Si l'on veut reposer bien, il faut s'étendre le long du méridien magnétique, la tête au nord. L'expérience le prouve. Depuis que je dors suivant cette orientation, j'ai cessé d'éprouver des secousses nerveuses au moment de l'assoupissement, comme cela ne manquait jamais de m'arriver autrefois, et je me sens beaucoup plus frais et dispos à mon ever. Je vous livre ma recette... Figurez-vous que je la tiens d'un simple spahi, pas indigène, je dois le dire, un engagé

volontaire... A propos de spahi, comment se porte votre oncle Montreuil, mon vieux camarade d'Afrique?... Ah! l'excellent homme! C'est lui qui m'a procuré ma situation actuelle. Il est allé trouver son ami Thil et lui a dit : « Mon vieux, on a fendu l'oreille à Gauthrel, et le pauvre diable est assez embarrassé pour l'instant. Case-le donc quelque part dans ton Omnium... »

— Mon oncle Montreuil va bien, — répondit Paul. — C'est par son intermédiaire aussi que je me suis abouché avec monsieur Thil.

Et il ajouta, pour s'attirer à tout hasard la considération de son supérieur :

— J'ai pris cent parts.

— Mâtin! — s'écria M. Gauthrel. — Vous allez devenir millionnaire!...

Il exprima ensuite ses regrets de n'avoir pu se ménager les mêmes espérances. La vie était bien dure pour les fidèles serviteurs de la patrie. On ne l'avait pas récompensé. Il devrait être général... Il cita ses travaux, en particulier ses études sur le harnachement, — qui serait, à l'heure présente, beaucoup plus pratique, solide et moins coûteux, si on l'eût écouté.

— Mais je vous empêche de faire vos ablutions! — conclut-il.

Paul fut enfin délivré. — Il se demanda anxieusement si de tels entretiens n'allaient pas occuper la plus grande partie de ses journées... Quel homme naïf que ce bon Gauthrel! Ne croyait-il pas que les parts d'Omnium atteindraient à dix fois leur valeur d'émission? Paul souhaitait seulement que cette entreprise vécût assez pour lui permettre d'user le lien conjugal; s'il pouvait, auparavant, se défaire de ses parts, en douceur, il n'y manquerait pas. Une débâcle finale était à craindre, avec ce Thil, sorti de l'armée pour des raisons inconnues.

« Attendons, — se dit Paul, — voyons venir les événements! »

Aussi bien n'éprouvait-il pas une mauvaise impression du milieu où cette attente commençait. La chambre même lui plut. Le parquet, un peu gondolé, avait un poli rougeâtre tirant sur le blond par endroits. Des lithographies étaient

accrochées aux murs. Sur celle qui représentait la *Bataille des Pyramides* on remarquait les chevaux arabes qui faisaient des yeux blancs, et, à côté, dans la *Veillée d'Austerlitz*, les grenadiers, en acclamant Napoléon, avaient les regards des chevaux arabes. Ces physionomies, dites « expressives », attendrissaient Paul tout en lui paraissant ridicules. Une mélancolie vague l'envahissait. Il respirait dans la pièce le parfum des vieilles maisons, arome de fleurs séchées entre des papiers jaunis, que tout enfant il avait senti dans la villa Montreuil, à Versailles, chez ses grands-parents. Les souvenirs lui donnaient des émotions plus fortes quand une odeur en était l'occasion, car ils étaient alors éveillés par quelque chose d'immatériel, — on eût dit par une âme.

Leur charme, à ce moment-là, ne fut gâté par aucune amertume. Paul ne jugea pas que le passé fît tort au présent. La vie était amusante, en somme. Quoi de plus bizarre que ce mélange d'images recueillies aujourd'hui : les Bretonnes exhumées du XVe siècle, un pays créé par quelque dieu pris de rêves hallucinatoires, un homme marchant sur les eaux et M. Gauthrel dormant le long du méridien magnétique!... Encore n'était-ce pas fini, sans doute : madame Gauthrel demeurait parmi les découvertes à faire. Des aliments nouveaux s'offraient encore à la curiosité de Paul, ce qui le fit descendre avec un empressement joyeux pour se mettre à table.

Il était de cinq minutes en retard, ainsi que M. Gauthrel le lui fit observer, mais sans aigreur, à titre de pur renseignement. Une discussion s'engagea sur l'heure exacte. On alla ainsi jusqu'au gigot : car, si le directeur mangeait lentement, il parlait moins vite encore. Il fut ensuite question de l'oncle Montreuil pendant le découpage du gigot. Madame Gauthrel ne disait rien. Elle avalait prestement ce qu'elle avait dans son assiette; après quoi, elle dardait sur la muraille d'en face des regards inspirés, en évitant, c'était manifeste, de contempler la tête de son mari encadrée par deux pointes de serviette. Entre temps, elle poussait de petits soupirs. « Elle désire qu'on s'occupe d'elle », songea Paul, et, profitant d'un silence, il dit :

— Vous êtes bien isolés ici. Les distractions doivent manquer, surtout pour une femme!

— On ne s'ennuie jamais quand on aime l'art et la nature! répondit madame Gauthrel, avec un enthousiasme affecté.

— Oh! ce n'est pas l'occupation qui nous manque! — ajouta le directeur. — Ma femme a une passion pour la peinture, elle lit, elle fait des broderies qui ont un véritable cachet artistique, elle taquine même la muse, à ses heures, si bien que le ménage me retombe sur les bras... Je ne m'en plains pas : j'ai toujours eu beaucoup de goût pour la popote... Et puis, sans me mêler du fonctionnement de l'usine, je me préoccupe de l'avenir. Des questions que les ingénieurs oublient volontiers, — je ne dis pas cela pour vous, — ce sont les questions de droit. Je passe mes journées à les étudier. Ainsi, nous avons ici une jetée qui aboutit à la route; l'usage permet aux pêcheurs d'y accoster : je me demande ce qui arriverait si le trafic du pays se développait au point de causer de l'encombrement...

Madame Gauthrel l'interrompit :

— Léon, tu es processif.

Elle fit siffler les s : on eût dit un serpent irrité.

Mais le directeur reprit :

— C'est vous qui allez vous ennuyer! Je n'ai qu'une distraction à vous offrir, la chasse aux oiseaux de mer : il y a des courlis, des huîtriers, des chevaliers, des pluviers dorés, toute espèce de sauvagine... Si le cœur vous en dit, je mets mon fusil à votre disposition. Dame! vous ne le trouverez pas très à la mode, c'est une vieille pétoire.

— Je ne veux pas vous en priver, — dit Paul.

— Il y a beau jour que je ne chasse plus! — répliqua M. Gauthrel.

— Un fusil est surtout un prétexte à promenade.

— Je ne sors jamais.

— Pourtant le pays est magnifique.

— Ma femme le dit aussi. Mais je n'ai pas le temps d'y aller voir, et d'ailleurs je ne suis pas curieux.

Ces paroles ôtèrent à Paul la peur qu'il avait eue de subir la compagnie perpétuelle de son directeur, et la suite de la conversation le rassura encore davantage.

On se leva de table pour passer au salon, où un joli feu de bois était allumé. M. Gauthrel, qui avait bu beaucoup de

cidre, eut à la figure des plaques rouges contrastant avec le fond bilieux de son teint. Son parler devint encore plus lent; il soufflait après chaque mot.

— Vous fumez, n'est-ce pas? — demanda-t-il à son hôte, en lui tendant des londrès et des allumettes.

Mais il poussa une exclamation quand Paul se mit en devoir d'allumer un cigare.

— Pas comme cela! on éreinte les boîtes d'allumettes. Au bout de cinq ou six fois, elles ne peuvent plus servir.

Et il exposa que la friction des allumettes sur la boîte devait s'opérer dans le sens de la largeur et non de la longueur.

Il dit ensuite à sa femme :

— Clara, ma fille, ne te laisse pas intimider par monsieur Méliande. Il permettra bien que tu te livres à ton vice devant lui : fume ta petite cigarette.

Madame Gauthrel obéit, en minaudant un peu. Elle fumait gentiment, comme une novice. Après une courte aspiration, elle rejetait la tête en arrière, fermait à demi les yeux, et soufflait de tous côtés sur les nuages bleus ou blancs qui voltigeaient autour d'elle.

Cependant le directeur ne parlait plus. Englouti dans un fauteuil, près du feu, il méditait ou somnolait. Le silence régna...

Paul, ne sachant que faire, s'approcha de Clara comme elle étalait des cartes sur une table :

— Une patience? — demanda-t-il.

— Non, — répondit madame Gauthrel, — je consulte l'avenir. Voulez-vous que je vous tire les cartes?

Et, sans attendre l'assentiment de Paul :

— Une femme blonde, de tout cœur; une lettre, sous peu... Madame Méliande est blonde, n'est-ce-pas? Elle va vous écrire... Une route, sous peu aussi... Elle compte vous rejoindre.

Paul laissa échapper, avec une certaine vivacité :

— Impossible!... Où l'installer?

Mais madame Gauthrel poursuivit sa consultation, et, après l'avoir terminée, elle dit :

— C'est trop bête de croire aux cartes, mais elles me servent à bâtir tous les soirs un nouveau roman. J'y trouve du changement qui me distrait... Il y a des choses auxquelles je crois davantage : les lignes de la main, entre autres...

Paul ne manqua pas de mettre à profit l'occasion offerte. Et madame Gauthrel, sur sa demande, lui prit la paume : délicatement, pour en considérer les sillons. Après quelques observations banales, elle s'interrompit :

— C'est bien curieux. Jamais je n'ai vu cette ligne aussi marquée, même dans les exemples donnés par les livres.

— Quelle ligne?

— Je ne peux pas vous le dire : ce serait indiscret.

Clara eut un sourire équivoque. Paul insista. Elle s'exécuta enfin, après une assez longue défense :

— Vous avez des goûts de don Juan, mais à un point!...

— Je l'avoue, — répondit Paul d'un air bravache.

— Il n'y a pas de quoi se vanter, — riposta sèchement madame Gauthrel. — Je préfère de beaucoup ma nature, à moi. Regardez comme j'ai une belle ligne de fidélité!

Et Paul, en se penchant, eut le visage chatouillé par les cheveux de Clara, qui ne parut pas s'en apercevoir. Quand elle releva la tête, elle avait une expression bienveillante et douce qui semblait être l'effet d'un amour universel.

— Mon mari dort, — dit-elle avec attendrissement. — Il va falloir que je le réveille pour le coucher. Vous même devez avoir besoin de repos après un pareil voyage!

M. Gauthrel fut tiré de son assoupissement. On échangea des bonsoirs.

Une fois dans son lit, Paul se demanda ce qu'il ressentait : gêne ou plaisir? Les matelas n'étaient pas mauvais, et il y avait quelque volupté à pouvoir allonger ses membres dans toutes les directions sans gêner quelqu'un, et à se dire : « Si je ronfle, nul ne s'avisera de me réveiller en sursaut ». — Le réveil en sursaut, quelle horrible secousse! — Toutefois Paul éprouvait le malaise vague des gens distraits qui ont oublié leur canne en sortant : « Il me manque quelque chose », songent-ils, et ils ne trouvent pas tout d'abord quelle chose... Paul découvrit enfin que c'était la solitude qui l'incommodait.

Il s'en fit des reproches. Vraiment pouvait-il se considérer comme seul ici, au milieu de tous les souvenirs que ce vieux logis lui suggérait?... Il se revit enfant, au collège, le cœur troublé par la puberté naissante. C'était alors qu'il avait goûté le meilleur amour, l'aspiration vers la femme, et non vers

une femme. En s'attachant à une femme, on éliminait les autres. Que de charmes on se donnait à regretter! Ce devait être la théorie de don Juan... Don Juan reporta les pensées de Paul sur madame Gauthrel. Clara serait pour lui l'objet d'un amusement, d'un *flirt*; d'une passion, jamais! On ne quittait pas une chaîne pour en reprendre une autre. *Non bis in idem*... Qui donc avait la manie de répéter : « *Non bis in idem* » ? C'était son professeur de troisième... Le voilà justement qui entre en classe. Il dépose ses papiers sur un dolmen, et Paul, assis sur une touffe d'ajonc qui ne pique pas, se met à prendre des notes...

Il venait de s'embarquer pour le pays des rêves.

XIII

« Puisque je suis ingénieur attaché à une usine, il faut que je voie cette usine », — se dit Paul en achevant une tasse de café au lait. — Il était seul. Il sortit.

Devant lui s'étendait le jardin, un enclos carré que des arbres entouraient de toutes parts. Paul contourna la plate-bande centrale, nue et rendue verdâtre par des herbes naines clairsemées. Il put alors embrasser du regard toute la maison, qui était grise, avec deux étages, dont un de mansardes. Les ardoises du toit, lequel s'affaissait par places, prenaient la teinte du vieux granit, afin, semblait-il, de former avec la maçonnerie un tout plus uniforme. On apercevait derrière le faîte le sommet pointu de la tourelle où s'enroulait l'escalier.

Une porte jadis peinte en bleu s'encadrait d'un mur blanc que le fourré cachait presque aussitôt. Elle donnait dans un verger où Paul se risqua. Deux allées, bordées de buis, se croisaient. Quelques tiges de graminées finissaient de pourrir sous les pommiers au tronc verdi. Dans un angle se dressait un arbre étrange, élancé comme un palmier, et qui, en guise de palmes, portait d'immenses chenilles noirâtres hérissées d'écailles : Paul reconnut enfin un araucaria dépouillé de ses branches inférieures. En ce lieu on ignorait tout des alentours, tant la clôture était haute. Mais, à l'opposé de l'entrée, il y avait une issue en contre-bas, très étroite, que l'on atteignait

en descendant quelques marches. Paul continua par là son exploration.

Il vit alors un grand espace tout enveloppé de brumes. Des silhouettes déchiquetées apparaissaient pour disparaître bientôt; d'autres se montraient à leur place : on ne pouvait savoir si c'étaient des chaînes de montagnes ou de petits rochers. Entre elles et le rivage, dormait une eau couleur de plomb, près de laquelle picoraient des oiseaux de toutes les tailles, difficiles à distinguer pour la plupart, tant leur teinte ressemblait à celle des sables vaseux qu'ils fouillaient du bec.

« Voilà l'occasion, — pensa Paul, — d'aller chercher la fameuse pétoire ! »

Et, revenant à la maison par un autre chemin, il découvrit enfin l'usine. S'il n'avait pas vu sous un auvent une pile de briquettes et un tas de cendre, il eût passé devant elle avec indifférence, la prenant pour une ferme. Des poules erraient. La cheminée, placée latéralement, était presque dissimulée par les arbres. Il n'y avait ni bruit ni fumée.

Paul entra. La salle où il pénétra d'abord était occupée par des bassins en ciment remplis d'un liquide trouble. Un ouvrier unique, morne et déguenillé, qui tournait autour d'eux en agitant leur contenu au moyen d'une sorte de raclette, ne parut pas même s'apercevoir de l'arrivée d'un visiteur. Dans les pièces voisines, il n'y avait personne. Enfin Paul, ayant poussé une porte sur laquelle était écrit le mot : « Bureau », dérangea un homme qui lisait la *Presse Brestoise* au milieu de cornues, de fioles et de registres poussiéreux.

— Que désirez-vous? — demanda cet homme.

On s'expliqua. C'était lui, qui sous le titre de contre-maître, dirigeait effectivement l'usine. Il n'avait rien à faire. La fabrication était intermittente. On travaillait « seulement pour dire qu'on travaillait », telle était la consigne venue de Paris. Si monsieur l'ingénieur voulait suivre du commencement à la fin l'extraction d'un peu d'iode, il lui faudrait un mois environ.

Paul, en se retirant, songea : « Les travaux pratiques ne pourront pas m'occuper, même à titre de simple spectateur... » Il lui restait bien la théorie professionnelle, la lecture, la chasse. Mais il ne jugea pas ces ressources tout à fait suffi-

santes : il s'intéressa de nouveau à madame Gauthrel. Qu'allait-elle faire... ce matin?... Comme il venait d'arriver dans le jardin après avoir enjambé une dalle de pierre verticale posée entre deux montants de granit, il leva les yeux vers le premier étage de la maison et aperçut Clara. Elle rêvait, le front appuyé aux carreaux; elle semblait affreusement triste. Ses regards, en tombant sur Paul, parurent changer d'expression; mais bien vite elle quitta la fenêtre...

Paul ne la revit pas de toute la matinée. Il trouva le directeur seul et plongé dans ses paperasses.

— Voyez, — fit celui-ci, — je travaille comme si je voulais devenir avocat... Vous n'imaginez pas en combien d'occasions l'exercice d'une industrie, quelle qu'elle soit, peut susciter des litiges. Il faut les prévoir tous, je dis : « tous », et, pour être bien défendu, le cas échéant, se rendre capable de se défendre soi-même... J'ai un maître, l'ouvrage que voici : *De la propriété privée sur les confins maritimes*. D'après lui, j'imagine tous les procès qui peuvent se présenter. Vous ne devineriez pas combien il y en a, rien que sur l'usage de notre jetée : cent trente-neuf exactement. J'ai entrepris leur étude fort détaillée. J'en suis déjà au troisième...

— Très intéressant, très utile! — s'écria Paul. — Je venais vous rappeler votre aimable offre d'hier au soir.

— Quelle offre?

— De me faire chasser.

— Ah! oui... le fusil!... Excusez-moi : je n'y étais plus, au milieu de ces questions importantes qui m'absorbent... Le temps me fait défaut même pour accompagner madame Gauthrel dans ses parties de peinture : comment aurais-je celui de courir après des oiseaux?... Prenez donc mon fusil. Sans vous, il continuerait de se rouiller à son clou...

Ce fut alors que Paul inaugura ses promenades sur les grèves. Il brûla bien moins de cartouches qu'il ne l'avait prévu. Souvent, lorsqu'il débouchait sur une grande étendue sablonneuse, des mouettes montaient dans le ciel, très loin. Leurs clameurs ressemblaient aux grincements de poulies d'une flotte à voiles qui eût appareillé tout entière sur un signal. Puis une bande d'oiseaux plus petits se levait, puis une autre. Cela formait une colonne confuse qui tourbillonnait. Le silence

se faisait bientôt et elle retombait avec une lenteur apparente comme les mille fragments d'un papier déchiré.

Cette chasse, presque infructueuse, fut cependant productrice d'appétit et de belle humeur. Il était bon à l'âme de se sentir bien en selle sur un corps alerte qui ne connaissait plus la fatigue.

Madame Gauthrel parut à déjeuner avec une jupe courte en velours à côtes et un béret. Elle se mouvait librement, d'où il fallait induire que la finesse de sa taille était naturelle.

« Décidément, — songea Paul, — elle n'est pas dans un état intéressant », — conclusion où il prit plaisir, sans qu'il eût toutefois aucune visée précise sur madame Gauthrel. Il voyait dans la grossesse un état vertueux, une espèce de leçon de morale, un prêche permanent, un empêchement de danser en rond qui lui eût rappelé tous les jours son ancien esclavage conjugal. — « Ancien »?... combien peu!... Et il écarta bien vite ses souvenirs, qui étaient pour lui comme un bruit de bottes de gendarmes pour un évadé.

Après le café, madame Gauthrel se retira et on la revit bientôt chargée de nombreux fardeaux.

— Tu as compliqué encore ton harnachement d'artiste! s'écria le directeur.

Elle ne répondit pas, mais elle déposa tout ce qu'elle avait entre les mains pour aller se palper la chevelure devant une glace.

Paul se saisit d'une grande partie de l'attirail abandonné par Clara. Il prit en outre le fusil, — un « chaperon », pensait-il.

— Remercie donc monsieur Méliande, qui veut bien te servir de porte-bagage! — dit M. Gauthrel.

Clara demeura encore muette et sortit, suivie par Paul.

Quand ils eurent fait quelques pas, elle rompit le silence :

— Vous êtes fort aimable... Heureusement que je ne vais pas loin!...

Paul murmura les protestations obligatoires, puis il reprit, pour engager l'entretien :

— C'est tous les jours que vous faites de la peinture?

— Tous les jours, — répondit Clara, — quelque temps qu'il fasse. Quand il pleut, je m'installe dans une cabane de

douaniers... On ne se figure pas les ressources infinies que présente ce pays breton, si merveilleux, si baigné de mystère et d'infini!...

Elle poursuivit avec lyrisme. C'était là, évidemment, une rhétorique voulue, destinée à provoquer l'admiration pour l'âme capable de tels accents. Mais l'effet que Paul en ressentit fut au contraire un besoin de taquinerie.

— Oui, cette nature est belle, — dit-il, — et on ne peut l'embellir en la copiant. Au fond, l'art n'a aucune utilité.

— Il sert au moins à consoler! — répliqua madame Gauthrel avec un soupir.

— De quoi?

— Des chagrins de la vie.

— Lesquels?

— Vous êtes indiscret.

Clara cependant ne semblait point fâchée. Au bout d'un court silence, elle dit :

— Sincèrement, vous n'éprouvez aucune fatigue? On pourrait s'arrêter ici, où je vois une petite étude à faire.

— Je marcherais encore pendant plusieurs kilomètres, — répondit Paul, — pour peu que vous préfériez un autre paysage.

— Voilà qui est d'un homme tout à fait galant! — s'écria Clara. — Madame Méliande doit être bien triste loin d'un mari tel que vous.

— On ne se met pas en frais pour sa femme.

— Pour celles des autres, alors?

— Bien entendu!

Madame Gauthrel eut un petit sourire acide qui fit apparaître une fine plissure à l'angle extérieur de son œil gauche, tandis que rien ne changeait au voisinage de l'œil droit.

On arriva enfin à l'emplacement élu d'avance par elle, — une pente gazonnée sous une roche en surplomb. — Tout ce qui constituait les éléments essentiels du pays se découvrait de là : bois, chaumières, granits, landes, grèves, sans former cependant un ensemble trop panoramique. Ce choix prouvait de l'intelligence.

L'installation se fit. Clara, ayant enveloppé ses jambes d'une couverture épaisse, ouvrit sa boîte de couleurs. Alors Paul se

coucha dans un endroit sec et huma les aromes qui montaient autour de lui, car il avait écrasé les capitules flétris de camomille sauvage dont le sol était couvert. Avec les bouffées de cette odeur alternaient celles qui s'exhalaient du varech. Mais il y eut un parfum qui noya tous les autres, tant il absorba l'attention de Paul : c'était celui de Clara, un mélange subtil, évocateur. On voyait en le respirant un souk des épices à Bagdad, au temps des califes, sous le soleil, et une femme qui froissait entre les doigts une grappe de poivrier près de la fontaine.

« Madame Gauthrel est capiteuse, — songea Paul; — il serait peu sincère de ne pas en convenir avec moi-même. Elle me donne des idées d'enlacement, comme un lierre. Elle m'agace. J'ai envie de m'en aller, et je reste. Cela commence mal. Je laisse déjà entamer ma liberté. Pourtant, faut-il repousser les occasions de s'amuser?... »

Il agita en son âme les deux sagesses contraires, la prévoyante et l'insouciante, jusqu'à en avoir des tiraillements d'estomac. Il bâilla.

— Vous vous ennuyez? — dit madame Gauthrel.

— Oui, — répondit Paul, étourdiment. — Ou plutôt, non! — fit-il aussitôt en prenant conscience de son impolitesse, — non! c'est physique, c'est un effet du temps mou et humide.

— Ne cherchez donc pas à vous excuser! — s'écria Clara d'un ton qu'elle souhaitait flegmatique. — Croyez-vous que je vous en veuille? Je m'ennuie bien, moi.

— Dans ce moment-ci? — demanda Paul. — Cependant vous avez une distraction qui vous plaît... Je ne dis pas cela pour moi, mais pour la peinture.

Clara se montra nerveuse :

— Heureusement que j'ai la peinture!... Sans cela je serais devenue folle. Une femme jeune encore ne peut supporter la vie d'ermite que nous menons. Je n'ai vu personne, entendez-vous, personne, depuis que je demeure ici. Je suis adorée par mon mari, pourtant; il me gâte comme pas un homme ne le ferait en me déchargeant presque des soins du ménage, mais je perds ainsi une occupation... Du reste, cela lui fait plaisir. A chacun ses aptitudes : il en a pour le pot au feu, pas pour les arts; moi, c'est l'inverse. Je l'aime beaucoup aussi, et j'ai

prouvé mon amour en acceptant de venir me cloître. Tout cela n'empêche pas que la solitude me tue.

Ainsi, après avoir ignoré l'ennui la veille au soir, Clara s'en mourait maintenant. Paul le remarqua, non sans un secret émoi : car il supposa, par analogie, que la même contradiction existerait au sujet de M. Gauthrel, aimé aujourd'hui, détesté demain.

Il reprit :

— J'insiste. Je vous assure que vous avez mal interprété mon bâillement. Mettez-vous à ma place. Hier je traverse un pays extraordinaire, mais sauvage ; je me trouve transporté comme par un coup de baguette de fée dans une vieille maison confortable, accueilli par le meilleur des hommes et sa femme qui le complète parfaitement.

Clara se mit à rire :

— Oh ! mon pauvre monsieur, quelle gaffe !

— Quelle gaffe ? — demanda Paul, surpris.

— Réfléchissez, — dit Clara quand elle eut apaisé son hilarité. — Ce sont les caractères opposés qui se complètent. Alors je suis la plus méchante des femmes.

— C'est vrai, — répondit Paul. — Hé là ! je rallonge ma gaffe ! Pardon... Il y a des jours où l'on est en veine... Monsieur Gauthrel applique la science, la méthode, l'exactitude, aux moindres choses de la vie, au frottage des allumettes, par exemple : en cela, vous le complétez... Je disais que le charme de mon arrivée, hier soir, a été bien au-dessus de ce que je pouvais attendre. On m'accueille en ami, vous tirez mon horoscope, je chasse avec le fusil de monsieur Gauthrel, nous causons maintenant, vous et moi... Comment donc et pourquoi aurais-je trouvé l'ombre d'une possibilité de m'ennuyer ?

— Votre femme vous manque : l'homme a besoin d'une compagne.

— Toujours la même ? Monogamie, monotonie !... Vous m'avez appelé Don Juan et vous me croyez mari modèle ? Je ne mérite ni l'un ni l'autre de ces titres. Appelez-moi nomade. Je répugne à me caserner pour la vie dans un pays, dans une maison, dans une famille, dans un cœur. Mais je voudrais aller partout, être partout bien accueilli. Si le monde était fait à mon idée, on pourrait aborder au hasard n'importe

quel individu et trouver en lui un ami : on l'emmènerait tout de suite déjeuner ou dîner, suivant l'heure, et on aurait l'assurance de n'avoir affaire ni à un homme du monde, glacial de correction et de nullité, ni à un ivrogne se collant à vous comme la tique sur le chien... Quant aux femmes, je les rêve toutes bonnes, jolies, spirituelles, intelligentes, et avec le tempérament de Messaline... Je supprime, bien entendu, la jalousie, incompatible avec les vertus hospitalières.

Madame Gauthrel souriait, mais du côté de Paul seulement : car les deux moitiés de son visage possédaient le pouvoir de se mettre en désaccord.

— Vous n'êtes pas comme tout le monde, — dit-elle; — vous avouez au moins une partie de ce que vous pensez, la partie inconvenante de préférence.

— Je vous ai choquée? — demanda Paul.

— Moi? grand Dieu! — répondit-elle sur le ton d'une femme trop cuirassée par les épreuves pour jamais s'étonner de rien.

Elle balança son pinceau en clignant des yeux.

Mais Paul éprouva le besoin de conférer à sa tirade un caractère purement philosophique.

— On ne s'ennuierait pas dans mon humanité, — s'empressa-t-il de conclure; — malheureusement, elle aurait vite fini de s'amuser... Si les femmes étaient tout ce que j'ai dit, elles ne consentiraient pas à devenir mères. Plus de bébés, plus d'hommes : après une génération d'heureux nomades, notre espèce disparaîtrait. Or il faut qu'elle subsiste. La vie s'obstine à se maintenir malgré toutes les misères, malgré la mort, l'expérience le prouve. Ce n'est pas la vie qui est faite pour nous, c'est nous qui sommes faits pour la vie.

— Vous voici moral, — dit Clara, — moins sincère, par conséquent!

— Cela vient peut-être de ce que je me refroidis, — repartit Paul, bien qu'il fasse très doux pour un mois de février. — Comment pouvez-vous rester ainsi dans l'immobilité sans finir par geler?

— J'ai ma couverture et je suis entraînée : ne vous inquiétez pas de moi... Mais que je ne vous retienne pas : courez, chassez, réchauffez-vous!

Paul voulut s'assurer que ce n'était pas un congé pour toute la fin de la journée :

— Votre attirail, — dit-il, — aura le même poids d'ici à la maison que de la maison ici : on ne peut donc vous le laisser porter seule. Je repasserai vers quatre heures et demie. Me le permettez-vous ?

Il avait le regard du chien qui mendie une caresse.

— Je le permets, — répondit madame Gauthrel sur un ton franchement aimable, où perçaient même des intentions séductrices.

Mais, quand Paul revint de la chasse, il ne la retrouva plus, bien qu'il fût exact au rendez-vous. Et il remarqua, en outre, le soir, pendant le dîner, qu'elle se mettait en frais de cajoleries pour M. Gauthrel. Alors il la compara mentalement à une panthère noire qui folâtrerait avec un bœuf en faisant patte de velours. Était-ce un jeu spontané, ou ne devrait-on pas plutôt y voir un déploiement de grâces provocatrices à l'adresse du spectateur ?

Comme il se posait cette question, la bonne apporta le courrier, où se trouvait une lettre pour lui. Il la décacheta un peu nerveusement, sous le regard inquisiteur de Clara.

Marguerite racontait simplement la première journée qu'elle avait passée loin de Paul :

Albert, mon garde du corps, couche dans la chambre du fond, comme c'était convenu avec toi, pour que je ne sois pas toute seule à la maison. Nous avons causé après ton départ. Je l'aime beaucoup; mais, quand il m'a quittée en me disant bonsoir, j'ai regardé ton fauteuil, au coin de la cheminée. Tu n'y étais pas. Cela m'a fait éprouver un sentiment de vide. Je n'ai pas dormi de la nuit...

Nulle autre parole d'amour ne se rencontrait en cette lettre, si l'on exceptait les baisers de la fin. Et ce fut cette absence de rhétorique passionnée qui toucha Paul. On arrivait, pensait-il, à tourner de belles phrases pour se faire valoir à soi-même, pour se prouver la richesse de sa sentimentalité ; on s'échauffait après être parti à froid, comme les orateurs qui se font pleurer eux-mêmes sur la tombe d'un indifférent. Mais l'émotion toute simple, exprimée au courant de la plume, sans effort littéraire, ne pouvait être artificielle.

C'était la première fois que Marguerite écrivait à son mari, lui faisant découvrir une femme qu'il ne connaissait pas, une femme à la tendresse contenue et sincère : il l'aima. Combien elle différait de cette madame Gauthrel, dans l'esprit de qui l'on sentait un inquiétant machiavélisme! Mais l'être nouveau révélé à Paul n'était pas en réalité Marguerite : il sortait d'elle comme un globule de pur métal hors du minerai où nul ne peut le découvrir en temps ordinaire. Paul mit toute son application à se retracer les traits précis de celle qu'il avait quittée, à se remettre en mémoire les éternelles piqûres d'épingles, la mesquinerie suppliciante de la vie conjugale passée, — et il comprit alors que le fantôme charmant suggéré par quelques lignes d'écriture était une création de son propre esprit... Pourquoi fallait-il avoir souffert d'un esclavage et souffrir encore de la délivrance?

« C'est que je manque d'énergie », songea Paul. Et, après avoir froissé brusquement la lettre, il la jeta au feu sous le nez de M. Gauthrel déjà presque endormi.

Il rencontra aussitôt le regard de Clara où il crut lire une offre langoureuse de consolation. Puis, lorsqu'on alla se coucher, il lui serra la main d'une étreinte un peu forte, qu'elle ne parut pas rebuter.

« Bah! — se dit-il, — un clou chasse l'autre!... »

XIV

La réalité donna tort à ce proverbe : « Un clou chasse l'autre. » Elle eût mieux justifié qu'on le remplaçât par celui-ci : « Un clou se plante auprès d'un autre... » Car Paul reçut encore de sa femme des lettres qui, chacune, lui firent éprouver la même crispation de cœur. Mais il tint bon. Il se persuada de plus en plus, conformément d'ailleurs à une partie de la vérité, que la Marguerite épistolaire était une créature d'un autre monde, une espèce de Madone : on pouvait lui rendre un culte intérieur comme aux habitants du ciel, sans que cela fût au détriment de passions plus terrestres. Il s'efforça aussi d'affaiblir ce lien qui, bon gré mal gré, le rattachait à une épouse réelle : ses réponses, d'une froideur correcte, se firent

attendre, sans que jamais il pût se décider à être brutal, soit par une signification précise de rupture, soit par un silence complet. Il insinuait bien qu'il entendait avoir recouvré sa liberté définitive, mais ses allusions n'étaient même pas relevées. Marguerite, sans doute, le considérait toujours comme un objet lui appartenant.

Et pendant trois semaines les journées de Paul, à l'Abernoz, furent peu différentes de la première. Il vit Clara, chaque après-midi, aux heures où elle peignait. Le charme qui émanait d'elle s'accrut, et les événements, suivant un cours ordinaire, tendirent d'abord vers la fin naturelle des longs et fréquents tête-à-tête entre un homme et une femme.

Le plus souvent, Paul et Clara ne se disaient rien de remarquable. Ils furent, à ce moment de leur vie, comme sur une de ces routes où l'on marche assez longtemps sans croire avancer, tant la contrée qu'elles traversent paraît uniforme; quelques ressauts de terrain inattendus permettent seuls de découvrir le paysage et font connaître la distance franchie. Paul ne garda ainsi de ses rapports avec madame Gauthrel que le souvenir de trois ou quatre conversations formant étape.

Il y en eut une dont M. Gauthrel fit les frais.

— Je l'aime beaucoup, ce pauvre Léon, — dit Clara, — mais enfin il ne m'a jamais comprise. Au fond, il ne croit pas qu'une femme ait une âme. Il a contracté ces idées-là en Afrique... Les femmes ont tort de se laisser épouser simplement parce qu'on les trouve gentilles et bien faites; elles font une bêtise aussi quand elles se laissent tenter par le physique des hommes. Léon était très joli garçon à l'époque où il m'a demandée en mariage; il avait un air raide et sérieux que je prenais pour de la distinction. Sous cette apparence-là j'ai constaté le vide. Léon ne sent rien, il ne comprend pas grand'-chose, et, avec cela, il est prétentieux. Il a toujours été lent; il s'alourdit encore par la mangeaille et la boisson et le manque d'exercice...

Paul l'interrompit :

— Je devrais me payer un fusil.

Car il entrevoyait la consommation d'un adultère en sa faveur comme une contingence possible, quoique reculée dans

un lointain nébuleux. Et cette pensée inquiétait sa conscience : emprunter à M. Gauthrel sa femme et son fusil, c'était trop d'un !

— A propos de quoi dites-vous cela ? — dit Clara. — Vous ne m'écoutez pas, je parle à un mur... Ah ! je suis vraiment malheureuse de n'avoir personne avec qui parler de ce qui m'intéresse ! Je resterai donc toujours seule ! Un mari comme le mien n'est pas un compagnon, et, quand je trouve un causeur, il se moque de moi.

Paul voulut saisir la main de Clara :

— En quoi est-ce que je me moque de vous ?

Elle le repoussa d'une chiquenaude.

— Si vous ne le savez pas, c'est que vous êtes fou... Encore une fois, quel rapport y a-t-il entre ce que je vous disais et votre : « Je devrais me payer un fusil » ? Expliquez-vous raisonnablement, je vous en défie bien.

Il fut d'abord très embarrassé. Après avoir songé à l'aveu de la vérité, qu'il jugea trop audacieux, il gagna du temps par quelques taquineries et s'avisa enfin d'une solution.

— C'est moi, plutôt que vous, — dit-il, — qui serais en droit de récriminer. Avec un peu d'attention, vous m'auriez compris tout de suite. J'achèterai un fusil, pour que monsieur Gauthrel et moi ayons chacun le nôtre. Votre mari pourra prendre l'exercice qui lui est nécessaire, et, s'il ne le prend pas, je n'y serai du moins pour rien.

— Pas mal inventé ! — s'écria Clara. — Mais, en s'abstenant de chasser, Léon ne vous fait pas de sacrifice : il suit son goût. Il déteste se priver pour les autres. Vous savez parfaitement qu'il est d'un égoïsme absolu.

Sans participer à de telles accusations, ce qui semblait à Paul trop lâche, il convenait de mettre à profit les dispositions de Clara.

— Je l'estime, au contraire, fort obligeant, — répliqua Paul. — Il a de grandes qualités, que vous ne pouvez apprécier parce que vous étiez faite pour devenir sa femme comme vos pieds pour chausser des sabots de pêcheur breton... Quand votre corset vous gêne, vous dites : « Sale corset ! » Pourtant il est bien innocent. Votre mari ne mérite pas plus de reproches. Encore peut-on essayer un corset ; un mari se prend de con-

fiance. Il va ou ne va pas : le hasard y est pour beaucoup. N'accusons personne, plaignons-nous du mariage.

— Faut-il nous en plaindre tous deux également?

— Vous cohabitez, comme disent les juges; et moi, non. Cela fait une différence en ma faveur. Sans cela, je ne serais pas plus heureux que vous.

— Madame Méliande vous ennuie, hein?

Cette question choqua Paul, qui cependant réagit aussitôt. Il s'irrita de sentir qu'une susceptibilité conjugale persistait dans son être latent. Mais, tout en se révoltant contre le souvenir de sa femme, Paul ne put se tenir de la respecter jusqu'à un certain point, car il tut le réquisitoire qu'il formulait contre elle au fond de son cœur.

— C'est moi qui l'ennuie, — répondit-il. — Si elle pense à l'amour, je lui parle philosophie; et je lui parle amour, quand les chiffons la préoccupent. Nos balanciers ne battent pas ensemble : le mien fait *tic* au moment où le sien fait *tac*. J'ignore peut-être l'art de plaire aux femmes.

— Qui sait? — dit Clara en détournant la tête.

Elle laissa pendre son bras, dont Paul s'empara aussitôt et qu'il attira doucement.

— Non! — fit-elle, — laissez-moi.

— Je vous ai fâchée? — demanda-t-il d'un air navré.

— Prenez ma main : je ne vous donnerai jamais plus.

Et Paul déposa des baisers précipités sur le poignet de madame Gauthrel, si longtemps qu'elle s'écria :

— Gardez-en pour demain... Un douanier!... Partez...

Paul obéit, bien qu'on ne vît aucun douanier : il éprouvait le besoin de calmer la fièvre qui lui était venue.

Ainsi une étape se trouvait franchie. Les baisers sur la main de Clara, désormais acquis selon le droit coutumier, furent au programme de toutes les entrevues. Et ce programme ne changea pas jusqu'à certaine conversation sur l'amour.

Elle se tint par un jour d'averses. Paul et madame Gauthrel avaient dû se réfugier sous une petite cabane en pierre sèche. Ils étaient assis tout près l'un de l'autre. La tempête soufflant derrière eux chassait la pluie en hachures serrées qui

effaçaient le monde : ils étaient encore rapprochés par une sensation commune d'isolement.

— Que ce temps est lugubre! — dit Clara. — Il faut bien s'ennuyer chez soi pour avoir le courage de le braver.

— Si votre ennui vous chasse de la maison, — répondit Paul, — il chasse aussi le mien, puisqu'il me permet de vous rencontrer en tête à tête.

— Pas de marivaudage à la pâte de guimauve! — riposta Clara.

— Cherchez des distractions à domicile pour les jours de mauvais temps, — répliqua Paul. — Il est invraisemblable qu'une femme intelligente comme vous n'en trouve pas. Lisez.

— Je lis des romans. J'en lis assez toute la matinée. Ils ne parlent que d'amour. Ils m'énervent.

— Comment ne vous agaceraient-ils pas? Ils mettent en scène un homme et une femme qui se cherchent à travers les obstacles variés. Le rideau tombe quand les obstacles sont vaincus et au moment où commence la possession. C'est toujours la même chose. De sorte que les prétendues histoires d'amour sont en réalité celles du désir. Elles mériteraient leur nom, d'ailleurs, que ce serait encore plus toujours la même chose.

— J'ai les nerfs crispés pour une autre raison, — dit Clara tristement; — je souffre des romans parce qu'ils me font rêver d'un bonheur impossible.

— Oui, impossible! — s'écria Paul, — vous dites bien!... L'amour appelé heureux est un désir toujours satisfait. Il devient pareil à l'habitude que j'ai de fumer des cigarettes : depuis longtemps elles ne me procurent plus aucune jouissance, et je ne puis m'en passer, de sorte qu'avec elles je me suis enrichi, non d'un plaisir, mais d'une possibilité de privation.

— Mon pauvre ami, pour parler comme vous le faites, il faut que vous n'ayez jamais aimé... Moi non plus, je n'ai jamais aimé...

Ils s'alanguirent, pénétrés tous deux d'une amère volupté. Paul s'aperçut qu'il avait le bras autour de la taille de sa voisine. Soudain Clara lui imprima aux lèvres un ample baiser, — et elle était debout, enveloppée de son manteau, courant avec légèreté sous la pluie, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

Il rejoignit bientôt madame Gauthrel, mais cela fut sans

conséquence, tant la bourrasque gênait les effusions par son tumulte et les douches cinglantes qu'elle déversait. Clara en outre se dérobait.

Et, une fois rentrée, elle se conduisit à l'égard de Paul en étrangère, ce dont il éprouva une sorte de crainte. Pouvait-elle revêtir une pareille cuirasse de tranquillité devant son mari, et d'indifférence sous les regards d'un homme à qui elle avait dit par un geste : « Vous me prendrez bientôt » ?... Elle apparaissait comme une femme de calcul et de volonté. Son joug serait un joug de fer. Paul, d'autre part, conservait sur la bouche l'impression matérielle de son baiser, — d'un caustique au miel.

Ce baiser l'empêcha de dormir, la nuit, malgré tous ses efforts.

« Clara, — se disait Paul entre les moments où il changeait de côté dans son lit, — Clara ne m'aime pas cependant; elle s'ennuie. J'arrive ici comme un théâtre ambulant débarqué à la suite d'un naufrage. On fera tout pour garder la distraction inespérée qui, une fois partie, ne reviendrait sans doute jamais... Je n'aime pas non plus cette Clara : je l'aime pour la durée de mon séjour ici, et encore à condition qu'il dure peu... Elle ne manque pas d'intelligence, elle cause, mais quelle comédienne! Combien elle m'a donné de petits bains de glace pour m'échauffer mieux par la réaction!... Avec cela, on la devine voluptueuse et sournoisement violente : je présage une rupture accompagnée de nombreux désagréments. Or les facilités de rupture sont ce qui importe le plus en amour. Que madame Gauthrel aille au diable!... Et pourtant... »

Alors Paul se représentait les souples et frais enlacements promis par le corps de Clara.

— Seigneur! — soupirait-il, — les désirs de la chair sont un fardeau intolérable!

Il était en proie à de cruelles perplexités.

Soudain il se dressa sur son séant, se retourna, et bourra l'oreiller de coups de poing en s'écriant à haute voix :

— Non, non, et non! Je ne veux pas de cette femme. Elle m'embête!

Et une joie de vainqueur lui vint comme s'il avait terrassé un ennemi.

Sa résolution était prise : puisque son trouble avait une origine sensuelle, c'est-à-dire physique, il le combattrait par des moyens physiques. Il partirait le matin pour la chasse et ne reviendrait que le soir, après avoir déjeuné en chemin. Sans doute, on le reverrait à dîner, mais il ne pourrait alors s'intéresser à autre chose qu'à manger et à dormir. Ne plus penser, redevenir brute, cela guérissait de tout.

XV

Dès l'aurore, il mit son projet à exécution.

Tout alla bien pendant les premiers jours. Clara, qui semblait ne s'apercevoir de rien, montrait par toute sa manière d'être quelque chose de tranquille et d'aisé, signifiant : « Je suis sûre d'arriver à ce que je veux. » Les soirées se passaient dans le calme. Quand Paul, somnolant à côté de M. Gauthrel, entr'ouvrait les yeux, les réalités étaient pour lui la continuation d'un rêve : était-ce vrai que cette femme le couvât du regard à travers la fente de ses paupières demi-baissées, comme un chat roulé en boule au soleil observe un moineau ? Paul éprouvait alors un malaise et changeait de position dans son fauteuil.

Le jour, il marchait, il marchait allègrement, et ne traînait un peu la jambe qu'au retour. Vers le milieu de la journée, il abritait ses rêveries dans les creux de rochers.

« Je me crois affranchi, — raisonna-t-il une fois, — et je ne le suis pas du tout. Clara me tiendrait par le désir d'elle si je ne me fatiguais pas, et, maintenant que je ne veux pas la désirer, je dépends d'elle encore par l'obligation où je suis de m'endolorir la plante des pieds. Je ne fais que choisir entre deux formes d'un même esclavage. »

Deux formes, il disait vrai, qu'il reconnut bientôt pour être celles de l'esclavage érotique. Céder ou résister aux sens revenait toujours à subir de leur fait une atteinte à la liberté. Ils forçaient l'homme qui voulait rester chaste à mener une vie de galérien, à se priver de sommeil et de nourriture, ou à faire un exercice musculaire incessant comme l'écureuil en cage. Ceux qui obéissaient aux attraits charnels devaient surmonter leurs dégoûts quand ils s'adressaient aux prostituées

vulgaires. S'ils prenaient des maîtresses, ils tombaient sous l'autorité de femmes intelligentes et mauvaises qui leur faisaient expier rudement la volupté, ou, s'ils rencontraient des femmes bonnes et bêtes, ils étaient bientôt partagés entre le désir de les abandonner et l'ennui de les faire souffrir. Quant aux femmes intelligentes et bonnes, elles incitaient à la liaison perpétuelle, équivalent du mariage, et le mariage était la négation même de la liberté.

On avait beau se retourner, celle-ci pâtissait toujours des sens. Mais d'où venait, en dernière analyse, leur influence tyrannique, sinon de l'instinct qui portait l'homme à se reproduire, à propager la vie? La vie était donc la suprême dominatrice. Elle n'avait aucun égard aux convenances particulières des êtres qu'elle régissait. On la servait, elle ne servait personne.

Paul fut frappé de terreur et attristé devant cette puissance. Il se rappela qu'il avait dit : « La vie n'est pas faite pour nous, c'est nous qui sommes faits pour la vie. » Et la pensée d'avoir peut-être prononcé une parole profonde lui donna une petite consolation.

La crainte qu'il ressentait fut renouvelée d'une manière plus précise et plus immédiate par une lettre de sa femme :

Te rappelles-tu que nous avons ri de tous les bébés que la tante Montreuil prétend avoir attendus, sans succès d'ailleurs? J'ai déjà été punie une fois, par un très léger accident, tu le sais. Nous y avons fait à peine attention. Voilà pourquoi je ne peux pas te donner du tout comme sûre la nouvelle que je vais t'annoncer...

Marguerite faisait ensuite comprendre qu'elle était peut-être enceinte. Paul eut une sueur froide. Cette fois, c'était la main du gendarme qui s'abattait sur lui par derrière, à l'improviste, on allait le ramener en prison.

Après le premier choc, il songea : « Comment ne m'y suis-je pas attendu?... » Il s'était marié, en effet, sans nulle prévision de la paternité. Il en avait parlé, il y avait même pensé, mais sans appliquer ces paroles et ces pensées à sa propre vie, — inconséquence, peu rare d'ailleurs : ne faisait-on pas de

même, par exemple, à propos de la mort? on se conduisait comme si elle ne menaçait que les autres.

Puis Paul se ressaisit. Comme plusieurs semaines devaient s'écouler encore avant qu'il y eût aucune certitude, la panique était déraisonnable. Toutefois il demeura inquiet, le cœur plus torturé que jamais. L'ombre d'un pouvoir terrible était sur lui, et il sentait que, si ce pouvoir se manifestait, il ne lui résisterait pas : que l'enfant vînt, Paul serait sous la dépendance de la mère. Il considéra ce résultat comme aussi fatal que s'il avait découlé d'une loi physique.

« Pourvu que Marguerite se trompe! » soupirait-il sans cesse.

Il cherchait s'il n'y aurait pas quelque part un dieu à invoquer pour empêcher les causes de produire leurs effets.

Dès lors il eut un motif de plus pour aller se fatiguer à la poursuite des oiseaux de mer. Mais, à mesure qu'il s'entraînait, le salutaire engourdissement de son être devenait de plus en plus difficile à obtenir.

Une après-midi, pour surprendre des « chevaliers » posés du côté du large, il traversa une île rocheuse, allongée, plantée de sapins, et qu'il avait abordée à la faveur de la marée basse. Il faisait presque chaud. La brise de mer elle-même soufflait avec une langueur amollissante.

Paul rencontra une clairière pleine de rocs fendus que recouvraient des lierres et des mousses. Après une escalade, il tressaillit : Clara!... Clara... couchée par terre! Son chevalet dressé tout près d'elle ne portait pas de toile et les objets nécessaires à la peinture gisaient en désordre alentour.

— Bonjour! — dit-elle avec un rire nerveux.

— Bonjour, — répondit Paul d'une voix mal assurée, car il était ému en voyant madame Gauthrel moulée par l'enroulement de ses jupes.

— Vous venez à propos, — reprit Clara. — Je ne peux pas travailler. Le courage m'a manqué au moment où je voulais commencer une toile. Asseyez-vous là. Distrayez-moi un peu.

Paul obéit, en demandant :

— Qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? vous devez bien le savoir... Ah! comment donc croyez-vous que je sois faite?... Je souffre et j'ai pu cacher longtemps ma souffrance; mais c'est trop, je ne peux plus...

Sa poitrine se tendait vers Paul. Il fut comme les hommes qui, au moment où ils vont tomber d'une hauteur à pic voient l'abîme venir à leur rencontre. Il eut aussi le vertige de la soif devant les lèvres de Clara et devant la profondeur humide et ardente de ses yeux.

Elle comprit la véhémence de ce trouble. Son bras se souleva langoureusement tandis qu'elle murmurait :

— Paul!...

Alors, ayant saisi la main qui sollicitait son étreinte, Paul se pencha...

Certaines émotions violentes communiquent, dit-on, à l'âme une vitesse, une indépendance et une lucidité de pensée tout à fait extraordinaires. Pendant une chute, on repasse toute sa vie en détail. Un financier, qui eut les côtes enfoncées par une voiture, combina des affaires très complexes entre les jambes de derrière du cheval et la première roue. Ce fut ainsi que les réflexions de Paul abondèrent tandis que l'espace diminuait entre son visage et le visage de Clara.

« Cette fois, je suis pris, — se dit-il. — Une maîtresse, une femme légitime et peut-être un enfant, tout cela ensemble, que de complications! Clara m'a vu de loin, elle a préparé toute une mise en scène. Elle me désire : je suis flatté. Prendre une femme qui vous désire, ce doit être délicieux; c'est la première fois que cela m'arrive. Je serais bête de perdre une occasion unique. Pas de remords!... Ce que je fais n'est pas bien... Ma liberté, ô ciel! Les voluptés sont brèves; et, après elles... Cette Clara est d'une rouerie!... Au fond, je la déteste. Elle me secouera comme un hochet... Tant pis! nos baisers seront paradisiaques... Ils viennent. Les voilà proches... Je suis un lâche. Oh! combien je donnerais pour ne pas atteindre cette bouche! Un prétexte, et je lève la tête... »

Or justement il leva la tête. Il s'écria :

— Trois courlis!

De gros oiseaux venaient de passer à petite distance et Paul avait pu les reconnaître au long et fin crochet de leur bec.

— Trois courlis! — reprit-il en se mettant debout, — je vais les pincer. Vous permettez? Ils n'ont pas dû aller loin.

Et il s'en fut. Il songeait : « Le fusil de M. Gauthrel m'a permis de ne pas prendre madame Gauthrel... » Quant aux

courlis, ce n'était pas la peine de les chercher, car, effrayés certainement par la vue soudaine de deux êtres humains, ils voleraient encore longtemps. Paul se contenta donc de patienter quelques minutes; après quoi, il épaula et brûla deux cartouches. Puis il se demanda s'il retournerait auprès de Clara. Cela ne présentait aucun danger : le fil de l'entretien amoureux, tendu à l'extrême, rompu ensuite comme d'un coup de ciseau, ne pouvait se renouer. D'autre part, si Paul revenait, il atténuerait l'affront : Clara sauverait plus facilement la face. On ferait de part et d'autre comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, tandis qu'en restant éloigné Paul disait clairement : « Je n'ai pas voulu de vous... » Mais ce qui le décida surtout, ce fut la curiosité.

Il trouva madame Gauthrel s'installant pour peindre.

— Vous les avez ratés? — dit-elle d'un ton sec et méprisant.

— Absolument, — répondit-il; — on ne peut rater mieux.

— Vous êtes maladroit, mon cher monsieur! — reprit-elle.

Paul écarta les deux mains de son corps en baissant un peu la tête. Et il soupira :

— Tant mieux pour les pauvres oiseaux!

Clara garda le silence d'abord. Ses lèvres se contractèrent : on eût dit un arc de sauvage qui se bandait pour lancer un trait empoisonné. Mais peu à peu elle changea d'expression par l'effet d'un travail mystérieux de sa pensée. Elle devint grave. Puis, délibérément, elle se leva et vint à Paul, la main tendue.

— Merci! — prononça-t-elle d'une voix virile.

Paul, surpris, balbutia bêtement, tout à fait au hasard :

— Il n'y a pas de quoi.

Mais Clara poursuivit sévèrement :

— Parlons comme des gens sérieux et droits, cela en vaut la peine... Il y a dans la vie d'une femme des heures où elle doit faire un choix décisif qui engage tout l'avenir. Grâce à vous, j'ai conservé l'estime de moi-même et je suis sûre de ne plus jamais la perdre. Séparons-nous donc maintenant comme des amis. Nous nous reverrons en amis. Le voulez-vous?

Paul protesta en termes embarrassés qu'il ne demandait pas mieux. Il prit congé.

« Quelle femme! » songeait-il. L'offre, par elle, de

l'amitié devait être le stratagème connu, le coup, classique au jeu d'amour, indiqué par tous les romans, l'abatage de la carte qui ménageait la continuation de la partie. Le fait d'avoir joué cette carte ne décelait pas, sans doute, un esprit d'invention singulier, mais qui donc aurait montré l'aplomb et l'énergique hypocrisie de Clara? Paul fut de nouveau sous la terreur de cette femme qui avait des sens à coup sûr ardents et travaillait pour eux avec le sang-froid d'un homme d'affaires.

Ces préoccupations le poursuivirent jusqu'à l'instant où il rentra. Comme il accrochait son fusil dans le vestibule, la bonne l'aborda vivement :

— Une dépêche pour vous, — dit-elle.

Il ouvrit fébrilement le pli bleu et lut :

Marguerite souffrante. Alitée. Accident sérieux, mais pas danger immédiat.

SART

Et Paul se dit aussitôt : « Il faut que je revienne auprès de Marguerite. » Il se le dit avec désespoir, mais sans se rendre compte qu'il était libre de discuter cette impulsion. Peut-être son hérédité ou son éducation le plaçait-elle en ce moment sous l'empire du devoir, dieu antique et sourd auquel on obéit parfois d'autant mieux qu'il déplaît davantage. Le « sucre dans un mouchoir rose », les lettres, mille riens, des mouvements de pitié, d'amour même, tout cela s'était rassemblé en une armée de forces, insignifiante chacune, irrésistibles par leur nombre et leur cohésion : elles entraînaient Paul à l'insu de sa conscience.

Il sentait un grand vide. Il lui sembla que le monde entier, jusque-là étendu devant ses yeux, se repliait soudain comme un rouleau. La vie n'avait plus de perspective. L'avenir disparaissait. Paul se retrouvait dans un présent morne, invariable, étroit, éternel, dans l'état d'homme marié.

Il se hâtait cependant de faire ses préparatifs de départ.

XVI

Paul dut aller rejoindre sa femme dans la banlieue de Paris : les médecins avaient conseillé de faire respirer l'air de la cam-

pagne à Suzanne Sart, devenue un peu neurasthénique ou anémique, — on ne savait pas au juste, — ce qui avait décidé M. Sart à louer pour trois mois une villa située près d'une petite station, à une heure de la gare d'Orléans... — Il gardait ainsi un contact suffisant avec ses éditeurs, les critiques, tous les confrères qu'il fréquentait le plus possible, et surtout il pouvait ne manquer ni mariage ni enterrement. Il installa, dès les vacances de Pâques, sa femme et Suzanne. Albert et Marguerite les suivirent, et ce fut huit jours après sa venue au « Chalet des Glycines » que celle-ci fit une fausse couche et eut de graves hémorragies.

La première personne que Paul rencontra, en arrivant, vers la fin de l'après-midi, au Chalet, fut son beau-père. Celui-ci l'accueillit d'une manière distraite.

— Nous n'avons plus — dit-il — de sérieuses inquiétudes, bien qu'elle soit encore très faible. Elle souffre moins. Du reste, vous allez la voir.

Et il précéda Paul sans rien ajouter, sans lui demander de nouvelles, ni de son voyage, ni de son séjour à l'Abernoz, ni de ses projets ultérieurs.

Ils entrèrent dans une chambre où ils virent madame Sart, penchée sur le lit, et qui se retourna aussitôt pour faire signe avec la main de marcher doucement :

— Elle dort, — murmura-t-elle.

On n'apercevait Marguerite que vaguement, sous les rideaux à demi fermés. Elle avait le visage tourné vers le mur. La masse de ses cheveux permettait seulement de distinguer une petite partie de son profil, à peine moins blanc que les draps. Cette pénombre, cette pâleur, affectèrent Paul : il se mit à penser à la mort, à une mort prochaine, dont il serait l'auteur. Et, en effet, pour avoir accompli sa fonction d'époux, n'était-il pas la première cause de la maladie actuelle de sa femme? L'être de Marguerite subissait par la douleur physique la dépendance de son être à lui. Paul avait senti la puissance de ce lien et c'était pour cela qu'il était venu, il le comprit maintenant.

Mais il lui fut désagréable de rester en méditation, debout devant ce lit. Qu'avait-il à y faire?... Quand il se retira, il reconnut, aux regards de sa belle-mère, qu'elle avait attendu de lui une plus longue station.

« En revanche, — songea-t-il, — je devrais dire quelque chose. Quoi? quelque chose de pathétique, un mot de situation, un mot frappé, un mot du cœur, un de ces mots... »

Il ne trouva rien. Il eût souhaité de pleurer : les larmes ne vinrent pas. Les embrassades ne le tentèrent en aucune façon, car il lui répugnait de faire des avances à ses beaux-parents. Il devinait en eux un amas de reproches non formulés et ne voulait pas avoir l'air de leur demander pardon.

Madame Sart lui dit, en ouvrant la porte avec précaution :

— Elle a passé toute la journée à vous attendre. Elle était agitée. Voilà une heure seulement qu'elle commence à reposer. On la laissera dormir jusqu'à demain matin.

On accusait Paul, sans doute, d'avoir flâné sur les boulevards au lieu de prendre le premier train.

Il répondit :

— Je me suis mis en retard parce que j'ai rencontré après déjeuner un vieux camarade de collège qui m'a raconté des histoires jusqu'à trois heures.

C'était faux : il avait pris les voies les plus rapides depuis l'Abernoz, sans faire d'autres haltes que les haltes strictement obligatoires; une correspondance avait été manquée. Mais, en ce moment, comme sa belle-mère l'agaçait, il éprouvait le besoin de l'exciter contre lui-même.

Dans le corridor, Suzanne apparut devant lui, portant une bouillotte d'eau chaude.

— Je suis content de vous revoir, Suzanne! — dit-il avec un sourire affectueux.

— Ah! vous voilà! — répondit-elle.

Et elle continua son chemin, sérieuse, affairée.

Ainsi Paul se retrouvait dans la chapelle Sart comme un apostat repenti auquel on voulait remontrer sa faute avant de l'admettre de nouveau à la communion. Il eut envie de repartir. Mais que dirait Marguerite, à son réveil? Pauvre femme, si pareille à une morte! Comment risquer de lui infliger encore une souffrance? Et puis, Albert qui était allé faire des courses à Paris, ne tarderait pas à revenir; il serait peut-être, comme de coutume, un Sart moins intolérant que les autres...

L'heure qui précéda le dîner sembla désespérément longue.

Paul se sentait inutile ici comme un mâle d'abeille dans une ruche ; il était le mari de la reine, un être sans personnalité, dont l'existence ne comptait que par ses rapports avec celle de Marguerite. Il se révoltait. Il fut torturé, en même temps, parce que sa volonté le maintenait malgré tout dans le parti de la pitié : on prenait une femme, on lui imposait les douleurs de maternités conduites ou non à terme, on souffrait à son tour, c'était justice.

Et Paul parcourut de long en large une grande allée, à l'extrémité du jardin. Ses débats intimes n'empêchaient pas un ennui morne de peser sur lui.

Un train de marchandises déboucha de la tranchée du chemin de fer, toute proche... Que de wagons !... Encore un !... encore un !... Paul regretta de ne les avoir pas comptés, ce qui eût été une distraction, et il guetta le train suivant avec impatience, pour ne pas manquer, cette fois, de faire un dénombrement exact. Il guetta comme si une grave mission lui incombait, et, en fait, il ne voyait pas d'autre but à sa vie...

On dîna enfin. Ce fut, malgré la présence d'Albert, un repas comme beaucoup de ceux qui suivent des funérailles, où les convives sont accablés par une contrainte subie de mauvais gré.

Paul s'échappa aussitôt que possible afin d'épier encore les trains de marchandises.

Bien que la nuit commençât, on apercevait le paysage formé de masses confuses. Soudain, entre les arbres qui couronnaient les collines de l'horizon, parut s'allumer un incendie lointain. Ce n'était d'abord qu'un point rouge. Il grossit, il prit l'apparence d'un morceau de métal en fusion, il quitta la terre. On put alors reconnaître la lune malgré la difformité de son disque, aplati comme par un forgeron maladroit. Des nuages la cachèrent presque aussitôt.

Un bruit de pas se fit entendre derrière Paul, qui se retourna.

— Fichu retour, hein? — dit une voix. — On vous fait la tête.

C'était Albert.

— J'ai cru pendant le dîner que vous étiez à l'unisson de la famille, — répondit Paul. — Cela me fait du bien de sentir, à votre ton, que je me suis trompé : on n'aime pas à se

trouver seul de son espèce parmi les gens d'une autre espèce.

— Comme une poule dans la cage aux lapins, — fit Albert. — Les lapins murmurent : « Est-il permis d'avoir des plumes?... Avons-nous des plumes, nous?... » Ah! je peux me vanter de mon toupet. J'ai maintenu votre droit à être ce que vous étiez. « On n'abandonne pas sa femme! » criait papa. Je vous défendais, je proclamais : « C'est tout naturel pourtant, si on ne l'aime pas! »

— Belle défense! — dit Paul en riant.

— Pas si mauvaise! — poursuivit Albert. — On n'aime pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut, et, quand on se force à l'amour, on n'a pas l'air convaincu, ce qui fait encore plus mauvais effet que n'importe quoi. Tout cela, je l'ai très bien expliqué à papa, et je lui demandais : « Que veux-tu qu'il fasse enfin, ce garçon? qu'il joue la comédie? Il est mauvais acteur : tu lui jetterais des pommes cuites. Il préfère s'en aller. A mon avis, c'est plus consciencieux... » Figurez-vous que mes raisons ne mordaient pas. On m'accusait de dire des bêtises. Je me suis attiré le tonnerre de maman!... De maman! un tonnerre!... elle qui est la douceur même et toujours calme!... « Tu n'aimes donc pas ta sœur? » Elle ne faisait que me répéter cela. Si, parbleu! je l'aime, je suis un frère excellent. Mais qu'on me transvase dans une peau de mari, qu'est-ce que je serais? On ne sait pas; moi non plus!... On m'a élevé dans l'idée que Marguerite était très gentille, ce qui a peut-être aidé mon goût. Je ne peux pas deviner ce que je penserais d'elle si je n'avais pas toujours pensé la même chose. Alors à quoi bon me comparer avec vous?

— J'aurais pu ne pas épouser Marguerite, — dit Paul. — Vos parents ont dû vous en faire l'observation.

— Cent fois! — répondit Albert. — Ils déclaraient : « Quand on épouse une femme, c'est pour la rendre heureuse... » Je corrigeais : « Pour se rendre heureux, soi... Pourquoi en vouloir à celui qui ne réussit pas? Il est maladroit ou victime de la déveine. On ne me fera jamais avaler qu'il se rende malheureux exprès... » Suzanne était indignée : « Toi, Albert, tu es un égoïste, comme tous les hommes!... » Je ripostais : « Toi, Suzanne, tu prends peut-être le mariage pour un sport de dévouement; ton bonheur personnel, tu le piétines?... Très

bien! je vais te satisfaire. Je te présente demain un cul-de-jatte indigent, laid, qui a la jaunisse : ce sera ton fiancé. Pauvre diable! tu peux faire son bonheur sans faire le tien. Voilà l'idéal... Veux-tu que je te dise la vérité? Tu refuserais ce cul-de-jatte. Tu rêves le jeune homme exquis, le bonbon fondant... Quand on mange des bonbons fondants, c'est peut-être pour leur plaisir, et pas pour le sien?... » Mon vieux Paul, je me suis usé la langue à vous soutenir. Cela n'a pas avancé vos affaires.

— Et Marguerite, — demanda Paul, — que pense-t-elle de moi?

— Elle n'a jamais dit de mal de vous... De bien, non plus... Vous lui manquiez, et cependant elle se passait de vous sans larmes. Elle avait l'idée que vous reviendriez bientôt. Je n'ai pas compris grand'chose à ses sentiments. Je crois que vous étiez pour elle comme le soleil, sans vous flatter... Quand il s'en va, le soir, il aurait beau dire : « Adieu pour longtemps! » on est certain de ne pas tarder à le revoir : il ne voudrait pas, bien sûr, faire un pied de nez aux vieilles règles du jour et de la nuit que toutes les petites filles connaissent déjà.

— Le fait est que me voilà! — murmura Paul.

— J'aurais pris votre retour à cent contre un! — dit Albert.

— Pourquoi?

— Parce que Marguerite a eu cet accident.

— Je la plains, en effet... Du reste, toutes les femmes sont à plaindre.

— Passablement. Il y a de sacrés quarts d'heure dans leur spécialité!

Après quoi, Paul et Albert gardèrent le silence.

Ils s'assirent sur un banc, près de pruniers en fleurs. Des pétales neigeux s'abattaient, pareils aux papillons qui agonisent. Un train de grande ligne, ayant passé comme un ouragan de ferraille, disparut dans la tranchée : on eût dit alors qu'il creusait un sillon à travers un sol d'ouate, en soulevant d'épais flocons. Tout s'apaisa de nouveau. Un chat maraudait, sans faire même frissonner l'herbe frôlée par sa fourrure.

Paul soupira.

— Qu'est-ce que les femmes ont donc fait? — dit-il. — Tout s'acharne contre elles... Nous leur disons : « Soyez jolies,

bonnes, gracieuses, dévouées!... » ou, en meilleur français : « Ayez toutes les qualités qui nous sont utiles, mais pas d'autres!... » On développe leur sensibilité, on ne leur laisse rien de ce qui pourrait les distraire le jour où elles auraient un profond chagrin!... elles en ont toutes... Voilà où les hommes ont conduit la femme par l'éducation. Et l'œuvre de la nature n'est pas plus clémente. La mère souffre des grossesses, des accouchements, des inquiétudes... La maternité est une maladie. Quand une femme mariée n'a pas d'enfants, c'est encore, presque toujours, un effet de la maladie... Les vieilles filles rancissent, et c'est dans la misère que les prostituées se reposent de leur corvée de bétail à plaisir.

— Fichtre! — s'écria Albert. — Vous ne l'avez pas joyeuse, la tirade! mais tout ça est vrai... Il faut bien dire que, si nous n'avions pas pitié de la femme, nous serions un peu rosses. Lui laisser toute la peine, quand elle nous donne des enfants, et n'avoir que le plaisir, ce n'est déjà pas trop juste.

Ils se turent. Paul reporta toute sa compassion sur Marguerite. Pourquoi lui en vouloir si elle avait une cervelle d'oiseau, si elle était inappliquée, impulsive, oublieuse? Ses défauts avaient des avantages : ils l'empêchaient de voir les douloureuses fatalités et d'en parler. Une femme très sensible et, contrairement à Marguerite, prévoyante, sérieuse, réfléchie, inquiète, aurait de quoi assombrir une vie entière par les menaces de mort qu'elle découvrirait partout : dans les maladies de ses parents, dans ses propres grossesses, dans la fragilité des nouveau-nés, dans les voyages en chemin de fer. Pour un cheveu tombé de la tête de son mari, elle se lamenterait sur la calvitie future. A chaque nouvel an, elle dirait : « Encore une année finie, perdue!... c'est quelque chose qui est mort... » Chaque changement de saison, ou d'appartement, chaque abandon de robe, chaque bris de porcelaine, amèneraient de pareilles réflexions. Ce serait un *De profundis* continuel dans la chambre nuptiale changée en chapelle funéraire... Existait-il de telles épouses? Paul n'en savait rien, mais il les jugeait possibles, et il en déduisit que Marguerite n'était pas le plus mauvais lot... Pauvre Marguerite!

— Allons voir si elle dort toujours, — dit-il subitement, d'une voix très attendrie.

Albert et lui marchèrent tout de suite à pas de loup comme s'il y avait eu dans le jardin, autour d'eux, des êtres chéris dont il fallait respecter le sommeil.

La lune demeurait cachée, mais les nuages pommelés qui avaient absorbé ses rayons s'étaient remplis d'une lumière pareille à du lait. Nulle forme, dans la campagne, n'apparaissait avec précision; les ombres se fondaient, la même douceur noyait tous les contours. On eût dit qu'une caresse étendue sur chaque chose comme un duvet fin gardait le sommeil du monde contre les cauchemars.

Quand Albert et Paul entrèrent, Marguerite remua, mais sans ouvrir les yeux. Une veilleuse placée près d'elle sur la table de nuit éclairait ses draps et son profil pâle. On entendait par une porte ouverte la respiration régulière de madame Sart. Marguerite dormait avec une grâce d'enfant.

Albert sourit, ce qui amena un sourire pareil sur les lèvres de Paul. Ils se prirent la main.

— Je reste, — chuchota Paul.

Et, demeuré seul, il s'assit au pied du lit. Il regarda sa femme et il songea, puis ses yeux se fixèrent sur la veilleuse, d'un modèle désuet, mais pareille à celle qu'il se rappelait avoir vue sur sa table de nuit, il y avait de cela vingt ans au moins. C'était comme une tour en miniature, dont les meurtrières, pratiquées à sa partie supérieure, s'ouvraient sur un brasier. Des lueurs opalines se balançaient contre les parois du minuscule édifice.

Alors Paul se rappela une vision de son enfance.

Il était dans une couchette, il voyait sa couverture toute blanche. Près de lui, une draperie énorme, qui tombait d'une couronne d'or fixée au plafond, servait de seuil à un espace noir, un royaume d'ombre, — le lit maternel qu'un demi délire l'empêchait de reconnaître. — Paul, frémissant, attendait une apparition. Elle venait déjà, elle pesait sur sa poitrine avant qu'il pût la voir : il faisait un grand effort et se retournait... Quelle était donc cette tour aux fenêtres de feu? Pourquoi avait-elle des murailles transparentes? Qui l'habitait? Sans doute, un monstre mou, de couleur grise, qui gonflait son dos avec lenteur et soulevait ainsi la lumière... Voici qu'un fantôme s'agitait dans le royaume d'ombre, mais le petit Paul

n'avait plus peur : soudain sa mère se trouvait debout devant lui, et, comme par enchantement, il jouissait d'un calme délicieux, sans avoir compris si ce calme lui venait d'une potion ou du seul attouchement des mains maternelles...

Paul, revenu au présent, admira combien la tendresse avait de pouvoir.

« Que ne suis-je certain d'éprouver toujours celle que j'éprouve maintenant pour toi ! » — songea-t-il en regardant sa femme. — Et, comme si elle avait entendu, celle-ci ouvrit les yeux, des yeux qui n'exprimèrent ni surprise ni reproche, mais l'amour plein de sécurité. Ils conservaient le regard qu'ils avaient eu sous leurs paupières. Qu'une femme était belle ainsi !

Marguerite montra ses lèvres, et Paul y déposa un baiser dont elles se colorèrent un peu. Elle dit, d'une voix à peine perceptible :

— Tiens-moi la main.

Paul obéit. Il n'y eut pas d'autre parole échangée, mais Marguerite souriante se rendormit.

XVII

Marguerite, bientôt complètement rétablie, revint à Paris avec Paul. Ils connurent alors une lune de miel, au moins un quartier; puis chacun reprit son être habituel : Marguerite fut comme auparavant peu appliquée à comprendre la vie morale de son mari, et celui-ci trouva de nouveau les journées longues, car il ne pouvait ni travailler chez lui ni échanger des idées.

Un observateur superficiel n'eût pas remarqué de métamorphose dans le ménage Méliande. Il y en avait une cependant : si Paul persistait à rêver de sa liberté, il ne voulait plus la prendre, il opposait un refus catégorique à ses désirs intimes. Un devoir existait pour lui, le premier peut-être qu'il eût conçu depuis la perte de sa foi, et ce n'était pas un devoir enfermé dans la cassette de l'idéal, parmi les héroïsmes qu'on admire avec l'espoir secret et vivace de ne jamais avoir à les pratiquer; c'était une obligation réelle, un ordre inviolable, suggéré par les sentiments, formulé par l'intelligence, imposé par la

volonté. Quand Paul avait la nostalgie de l'espace qui s'étendait à l'infini autour de l'étroite prison conjugale, il revoyait une image : Marguerite couchée dans son lit, au Chalet des Glycines, son bref réveil, son sourire, sa tendre sécurité. Blesser le cœur de cette femme-là serait un acte barbare, impossible.

Certes elle différait de la femme présente. Toute personne humaine était ainsi composée d'une foule d'êtres, quelques-uns proches parents, plusieurs appartenant à des familles étrangères, mais qui se tenaient par la main, et formaient une seule chaîne traversée par un même courant vital. On ne pouvait dès lors se montrer hostile sans atteindre ceux qui vous étaient le plus chers. Il y avait deux types de femmes réunies sous la seule désignation de Marguerite : les unes, futiles, inconscientes, vides, ennuyeuses pour Paul, vaquaient au train ordinaire de la vie; les autres, qui forçaient la tendresse et l'admiration, restaient le plus souvent cachées pour surgir dans leur splendeur quand se présentaient les occasions propices. Et, comme ces occasions étaient demeurées à peu près nulles avant le départ de Paul pour l'Abernoz, il n'avait pas aimé Marguerite jusqu'à ce moment. Il avait découvert ensuite l'épouse épistolaire. Une telle épouse, oubliant son compagnon quand il se trouve auprès d'elle, l'aime s'il est absent : on possède un volume, on ne le feuillette même pas, on aura toujours le temps de le lire, il est là, cela suffit; mais, pour peu qu'on se sépare de lui, combien ne doit-il pas contenir de beautés!... Puis d'autres femmes s'étaient révélées en Marguerite : celle qu'on a fait souffrir, celle qui pardonne sans parler de pardon. Paul finit par voir apparaître celle qui se dévoue.

Ce fut une nuit. Des douleurs sourdes à l'épigastre le réveillèrent après un rêve d'empoisonnement. Simple malaise qui passerait. Mais il fallait quitter un lit qu'une large et lente houle commençait de bercer : Paul se leva furtivement, sans que Marguerite ouvrît les yeux, car elle avait le sommeil profond. Il s'en alla pieds nus dans le corridor, où il arpenta longuement le tapis. C'était ainsi, par un mouvement obstiné, qu'il réussissait le plus souvent à dissiper les troubles naissants de son économie. Il avait allumé une lampe électrique afin de ne pas heurter les meubles dans ses allées et venues. Mais, cette fois, il ne réussit pas à rétablir l'ordre dans ses affaires

physiologiques. Il vacillait, il étendait les bras pour conserver l'équilibre. L'appui des murs lui fut nécessaire. Son front s'humecta. La simple gêne d'abord subie se changea en souffrance qui s'accrut jusqu'à devenir une véritable torture. Paul s'assit par terre, cramponné d'une main au coffre à bois et passant l'autre sur son estomac où il sentait une poire d'angoisse qui s'écartait, s'écartait...

Et, en même temps, un trouble moral l'envahissait. Il s'imaginait avoir une décision importante à prendre : il voulait vouloir, mais il lui était impossible de savoir quelle chose... Toutefois il se leva, d'où s'ensuivit une si invincible lassitude qu'il s'étendit. La douleur disparut alors au point que le parquet fut pour lui une couche moelleuse, comme immatérielle, où il éprouva un bien-être céleste... Et voici que la lampe électrique se mit à bleuir. Elle diffusait autour d'elle une vapeur où il la vit peu à peu se fondre, bien qu'il la regardât fixement et avec curiosité. Des ténèbres opaques se répandirent devant ses yeux béants. L'idée de la mort lui vint sans l'émouvoir plus qu'un mot vide de sens. Il entendit rouler un fiacre et, aussitôt après, tomba dans le néant absolu...

Il en sortit au milieu d'odeurs de vinaigre. Il revit la lumière sans transition, mais le loisir lui manqua pour goûter le voluptueux repos qui suivait sa résurrection. Marguerite était agenouillée auprès de lui, bassinant ses tempes et disant d'une voix étranglée :

— Reviens à toi, Paul, reviens!

Cela le mit d'abord de méchante humeur, comme un homme qu'on aurait dérangé. Il se leva vite et facilement.

— Je n'ai rien du tout! — s'écria-t-il.

Une brusque nausée le prit et il courut s'enfermer dans le cabinet de toilette.

Quand il rouvrit à sa femme, il répéta :

— Je n'ai rien du tout.

Cette fois, il se sentait remis, juste assez fatigué pour désirer poursuivre son sommeil interrompu; il avait seulement un peu de chaleur à la peau.

Marguerite le serra contre elle :

— Oh! que j'ai eu peur! Je te croyais mort, tu avais les yeux ouverts, fixes. Je voulais monter aux chambres de

domestiques, mais je n'osais pas te quitter. Pourquoi n'as-tu pas appelé? Y avait-il longtemps que tu étais en syncope? Il faudra voir un médecin. C'est un empoisonnement peut-être. Mon chéri, je ne veux pas te perdre, je ne veux pas te perdre...

Elle sanglota.

— Nous n'avons pas de chance! — répondit Paul. — Si tu avais continué de dormir comme tu le faisais quand je suis parti, je me glisserais maintenant à côté de toi. Je t'aurais épargné un mauvais moment : toute seule dans la nuit avec un homme inanimé, tu as dû en effet avoir une frayeur!... Je suis contrarié, très contrarié...

Il ne l'était pas autant qu'il le prétendait : car, sans le réveil inopiné de Marguerite il n'eût pas savouré cette joie de se voir traité comme un bien précieux, unique, par une jolie femme que des sourires encore trempés de larmes embellissaient merveilleusement. Elle s'attachait à lui par les mains, par les regards, par tout le corps, par toute l'âme!...

Tandis qu'il se recouchait, Marguerite noua deux mouchoirs roses autour de l'ampoule dépolie de son bougeoir, ce qui plongea la chambre dans une pénombre charmante. Paul se souvint de son départ pour la Bretagne. Il regretta sa dureté de cœur, mais n'était-ce pas elle qui avait susciter l'amour?

— Veux-tu que je te prépare une infusion chaude? — demanda Marguerite. — Ou bien prendrais-tu un petit verre d'eau-de-vie pour te remonter?

Elle dut convenir qu'il était plus sage de laisser en repos un estomac déjà tracassé. Elle regrettait de ne pouvoir se donner de la peine, se dépenser en soins. Quand il fut constaté que vraiment Paul n'avait besoin de rien, elle s'installa sur le lit, les jambes croisées, avec une souplesse étonnante, et commença l'interrogatoire. D'où provenait ce malaise subit? On chercha, inutilement. Tout fut mis sur le compte d'une « fausse digestion », suivant la coutume qui est de tenir pour expliquées les choses que l'on ne comprend pas, si on leur applique un nom connu.

Paul analysa sa syncope, dont il devait toujours garder un souvenir très précis.

— Je me suis évanoui par morceaux, — dit-il. — Ce qui disparut d'abord, ce fut la faculté d'accorder mon activité avec

mon intelligence. Je perdis ensuite le sens du toucher, puisque le parquet m'a semblé aussi confortable que le meilleur des lits : cela coïncidait avec la suppression de la souffrance. Mais je sentais encore, puisque je me trouvais bien. Alors j'ai été privé de la vue, puis de l'ouïe. L'attention a survécu au reste pendant quelques secondes, car je me rappelle fort bien mon entrée dans le noir et le silence, je l'ai constatée avec calme, sans le moindre effroi... Le phénomène le plus intéressant a été le virement de la lumière au bleu. Nous avons peut-être des nerfs différents pour chacune des couleurs fondamentales, qui sont le jaune, le rouge et le bleu, et l'on verrait bleu juste avant l'évanouissement complet parce que les filets nerveux préposés à cette couleur seraient atteints les derniers par la syncope... De là une conséquence importante pour l'art de la photographie en couleurs : il faudrait obtenir les images colorées, non point par un cliché unique, mais en superposant trois clichés simultanés... Voilà une invention qui me rendrait illustre, si quelqu'un ne m'a précédé!... Or je crois que...

— Mon pauvre chat, tu es surexcité! — dit Marguerite.

S'inclinant vers Paul, elle lui tâta les joues et le front.

— Peut-être as-tu un peu de fièvre... bien peu! — reprit-elle. — Le pouls?... Non, soixante-quinze...

— Couche-toi, — murmura Paul.

— Tout de suite... Dors : tu as trop parlé.

Il sembla que ces mots eussent le pouvoir d'un charme. Paul regarda encore un peu l'être joli et singulier qui veillait sur lui. C'était un génie dont la longue tunique se nuançait de rose sur les reliefs tandis qu'une ombre gris perle, accrue par degrés, modelait finement le creux des plis. Il avait une posture pareille à celle des Orientaux quand ils se tiennent assis parmi les coussins de leurs divans; il la conservait avec une grâce aisée. On devait donc, sans nul doute, l'apparenter aux Ephrits ou Djinns que célèbrent les *Mille et une Nuits*, mais il ne ressemblait qu'aux meilleurs d'entre eux et les enfants d'Iblis étaient mis en fuite par son auréole... Paul ferma les yeux...

Quand il les rouvrit, Marguerite n'était plus là. L'aube s'insinuait par les fentes des persiennes. Des moineaux pépiaient.

Dans l'intervalle des roulements de voiture, Paul entendit un bruit léger venu de la pièce voisine et pareil à celui qu'eût fait une souris grignotant du papier. Il se leva brusquement, il accourut : Marguerite, en chemise de nuit, compulsait des liasses considérables de journaux de modes.

— Tu es folle! — s'écria-t-il. — Est-ce l'heure d'étudier tes toilettes?

— C'est pour toi que je travaille, — répondit Marguerite. — Je lis les *Petites Consultations du Docteur* qui terminent chaque numéro : il doit bien y en avoir une qui donne des renseignements sur les syncopes.

— Voilà une femme gentille, mais pas raisonnable! J'aurais préféré te voir au lit à côté de moi... Et quelle inspiration t'a réveillée?

— Je ne me suis pas réveillée, puisque je n'ai pas dormi.

— Pas du tout?

— Pas du tout. Tu comprends qu'il fallait bien quelqu'un pour te garder. Je suis restée assise au pied du lit, sans remuer, jusqu'au moment où il a fait jour.

— Assise en tailleur?

— Oui. Je suis très souple.

Paul estima qu'elle devait avoir conservé cette pose pendant deux ou trois heures, et il s'en émerveilla, lui qui trouvait intolérable d'attendre quinze minutes sans rien faire dans une gare. Encore Marguerite n'avait-elle pas eu la ressource de fumer. L'idée de chercher une distraction quelconque ne lui était même pas venue, tant son souci l'absorbait.

Une force divine existait donc au fond de la femme et lui permettait de tout surmonter quand il s'agissait de se dévouer à autrui.

Paul bénit l'incident, par ailleurs désagréable, qui avait fait jaillir cette flamme cachée. A la vérité, elle parut s'éteindre aussitôt : Marguerite redevint dans le courant de la journée ce qu'elle était habituellement. Toutefois un nouveau lien unissait les âmes des deux époux, car un attachement secret subsiste chez la femme pour l'homme — fût-il un étranger — sur les traits de qui elle a vu l'image de la mort. Paul, d'autre part, avait découvert une des personnes incluses en Marguerite et peut-être la moins soupçonnée jusque-là. Elle se dissimulait

derrière les autres en temps ordinaire, mais il la devina bien vivante, armée, prête à l'action dès qu'un signal serait donné.

XVIII

Pendant l'ère inaugurée par l'épisode du Chalet des Glycines, il ne pouvait plus être question de revenir à l'Abernoz. La volonté de Paul le liait à Marguerite, et Marguerite refusait tout séjour long et lointain, parce qu'elle eût été séparée des autres Sart. Autre obstacle : les difficultés d'installation dans le coin peut-être le plus sauvage de la Bretagne.

Un emploi d'ingénieur vient d'être créé aux mines de phosphate de l'Oued-Mechteur. Elles seront exploitées par une filiale de l'Omnium. Si vous n'acceptez pas cette situation, nous serons obligés de vous considérer comme démissionnaire...

En achevant de lire cette lettre, Paul s'écria :

— Paris ou rien !

Il avait déjà sollicité de l'Omnium une place à Paris. Les réponses à ses premières demandes furent qu'il devait attendre le résultat des transformations projetées. L'Omnium ne devint plus ensuite qu'une sorte d'abstraction. Il finit par liquider, ce qui tourna en faillite. Bien entendu, M. Thil et ses pareils s'en tirèrent les braies nettes. Bref il vint un jour où Paul vit ses cent mille francs évaporés, ce qui ne le surprit nullement.

Il avait acheté un objet, sa liberté ; s'il ne jouissait pas de cette acquisition, le vendeur garderait tout de même l'argent. A considérer les événements sous cet angle, Paul réduisait sa perte à son sacrifice moral, et, puisqu'il le consommait volontairement, il faisait bon marché du reste. Cependant il éprouva un réel ennui quand la ruine de l'Omnium fut avérée. Jusque-là il avait pu maintenir Marguerite dans l'ignorance, mais les journaux allaient parler : M. Sart ne manquerait pas d'être mis au courant, et Marguerite saurait tout. « Comment ! — s'écrierait-elle, — Paul ne m'a rien dit ! Je n'ai pas sa confiance. Il me traite en petite fille... » Des explications pénibles étaient à craindre, si elle apprenait, par une voie indirecte la diminution de la fortune conjugale. Paul jugea nécessaire d'être lui-même l'annonciateur de la mauvaise nouvelle.

Il s'y décida, un matin, en revenant de chez son homme d'affaires. Désagréable corvée ! Il mit à prendre courage tout le temps qu'il avait encore disponible avant le déjeuner. L'entrée en matière auprès de Marguerite lui sembla aussi difficile que le jour où il était résolu à rompre avec elle. Imaginant des débuts d'entretien sur la pluie et le beau temps, il s'exerça aux transitions. Il ne parvenait à en inventer que de ridicules et murmurait :

— Puéril ! idiot !

Et il continua de se gâter l'humeur par de vains efforts.

Tout s'en trouva simplifié.

— Voilà plusieurs mois — dit Marguerite en l'accueillant — que tu ne m'as paru aussi grognon.

Elle fournissait un exorde si commode que Paul craignit de laisser voir sur son visage une expression d'heureux soulagement. Il détourna la tête et fit un geste violent, le mieux joué qu'il put.

— J'ai de terribles raisons pour l'être ! — s'écria-t-il. — Sais-tu ce qui nous arrive ?

— Une petite contrariété, je pense... Tu n'as déjà plus l'air ennuyé.

— C'est tout de même l'air d'un homme qui a perdu beaucoup d'argent.

— Quel argent ?... Tu joues à la Bourse ?

— Non... L'Omnium...

— Je ne connais pas ce monsieur. Tu ne m'en as jamais parlé.

— Pardon ! plusieurs fois... Mais ta mémoire n'a rien retenu... Il s'agit de l'Omnium qui m'avait envoyé en Bretagne.

— Le fabricant d'iode ? Eh bien ?...

— Une culbute. Patatras ! Ruiné.

— Cela t'est bien égal.

— Pas tout à fait. J'y perds cent mille francs.

— Cent mille francs !...

Marguerite répéta plusieurs fois ce chiffre énorme, avec les intonations variées d'une personne qui voit fondre sur elle une catastrophe soudaine. Elle exprima successivement la stupeur purement animale, l'effroi, la douleur consciente, la révolte. Ce n'était pas possible ! Une somme tellement considérable ne

disparaissait jamais sans bouleverser l'ordre des choses. Dieu, la nature, devaient murmurer longtemps à l'avance : « Tu vas perdre une fortune ! » Ils le devaient, d'une telle nécessité que Marguerite crut avoir entendu leurs voix secrètes prophétiser en son cœur.

— Je m'en doutais ! — dit-elle.

Puis elle réagit. Elle insulta l'Omnium, ce voleur. Il fallait le poursuivre, le faire mettre en prison. Paul affirma que tous les recours légaux étaient épuisés. Alors Marguerite tourna sa colère contre lui :

— On dirait que je suis une étrangère pour toi. Tu me laisses vivre tranquille, sans l'ombre même d'un pressentiment, et tout à coup je reçois ce coup de massue. Le saisissement va me rendre malade. Tu t'en moques !... Et je ne savais même pas que tu confiais ton argent à une canaille comme cet Omnium ! Si tu me parlais de tes affaires, je t'empêcherais de les mener en dépit du sens commun.

Paul soutint qu'il s'était expliqué sur sa participation à l'Omnium au moment de son départ pour l'Abernoz. Depuis lors il avait gardé le silence, « parce que, dit-il, Marguerite ne s'intéressait à rien et ne comprenait pas grand'chose ».

Une querelle s'éleva ainsi. Paul la termina par ces mots :

— Tu auras beau gémir, tu ne retrouveras plus nos cent mille francs.

Marguerite retomba dans son premier accablement.

— Nous sommes ruinés : que faire ? Je vais demander à mes parents de nous prendre chez eux.

— Pourquoi — s'écria Paul — ne me proposes-tu pas de faire des factions dehors avec un écriteau sur le sternum : « Ayez pitié d'un pauvre bourgeois qui a perdu la huitième partie de ses rentes » ? Nous en sommes là. C'est-à-dire que rien n'est changé. Voilà quelque temps, d'ailleurs, que tu ne jouissais pas de ces cent mille francs : souffrais-tu beaucoup ? Ne mettons plus d'argent de côté. Privons-nous de ce luxe, et nous vivrons comme auparavant.

Marguerite formula ce principe que, si l'on subissait une diminution de fortune, il fallait réduire son train.

— Soit ! faisons des économies ! — dit Paul.

— Lesquelles ?

— Les grosses, de préférence. Je vais résilier le bail. En d'autres quartiers, nous trouverons pour deux mille francs de moins des appartements pareils à celui-ci.

Autant proposer à Marguerite de vivre aux colonies!... Paul combattit toutes les objections par des arguments qu'elle avoua elle-même péremptoires, mais dont le pouvoir déterminant demeura nul. Elle était conservatrice : le changement lui paraissait mauvais en soi, et, quand la fatalité lui imposait une déplorable modification d'habitudes, comme de connaître une perte de cent mille francs après l'avoir ignorée, elle répugnait à y joindre une révolution. Tout au plus se résignait-elle aux petites réformes.

— Tu vois bien — fit observer Paul — que le mal n'est pas si terrible, puisque tu juges inutile d'y appliquer les remèdes sérieux!

Marguerite frappa du pied en s'écriant :

— Tu m'énerves! tu m'énerves!

Elle était sincère. On la torturait en lui montrant la contradiction de ses désirs. Elle voulait faire des économies en maintenant son chiffre de dépenses, pour conserver ses excédents de revenus en conservant tout son luxe. De tels problèmes ne se résolvent que par les larmes : elle pleura.

Ce fut la fin de la crise, d'où Paul sortit doublement satisfait : car il est toujours agréable d'avoir terminé des explications pénibles et de consoler une jolie femme, pour peu qu'elle s'y prête.

Il était donc fort joyeux, le soir, quand on sonna.

Son beau-père apparut, avec la mine qu'il devait avoir lors d'une élection à l'Académie française.

— Quelqu'un est souffrant? — demanda Paul.

M. Sart répondit :

— Tout le monde va bien, Dieu merci... Mon pauvre ami! mon pauvre ami! je suis bien sensible au malheur qui vous arrive.

— Quel malheur? — reprit Paul, dont la figure s'était soudain obscurcie comme celle d'un homme qui reçoit un fâcheux.

Il avait bien deviné, en effet, que l'affaire des cent mille francs allait revenir sur le tapis après qu'il s'en était cru définitivement débarrassé.

Paul, s'apercevant de l'extrême désobligeance qu'il y avait à repousser une offre de sympathie, renia en lui-même les sentiments que son attitude pouvait faire soupçonner. Son beau-père, par bonheur, l'interpréta mal, cette attitude; il se disait : « Quelle pose ridicule! On est toujours très ennuyé de perdre une somme importante. Je comprends qu'on fasse le stoïque devant des étrangers; mais en famille!... »

Et la conversation s'engagea. Paul affirmait qu'on ne devait attacher aucune importance à son revers de fortune, et M. Sart en démontrait la gravité.

— Soyez franc, — ajoutait celui-ci, — au fond, vous êtes d'accord avec moi.

Et devant les protestations de Paul, il finit par lui faire de la morale :

— Vous devez regretter un bien qui n'est pas le vôtre, mais celui de vos futurs enfants. Un père de famille est comptable de sa fortune à sa descendance d'après la loi elle-même, qui le traite comme un usufruitier en lui retirant le droit de tester.

— J'ai trouvé le moyen — répondit Paul — de ne mériter aucun reproche. Ma femme, admettons-le, me donne un nombre d'enfants représenté par *n*. Vous n'aurez plus ensuite qu'à faire la supposition que voici : « Paul s'est privé d'engendrer un enfant de plus pour compenser aux *n* autres la perte des cent mille francs... », ou « deux enfants de plus, ou trois, ou davantage... », cela dépend de *n*... Je me charge de mettre le problème en équation. La formule qui s'en dégagera peut fournir des bébés fractionnaires, c'est à craindre, mais le mal n'est pas grand, puisqu'ils resteront, par hypothèse, hypothétiques.

— Vous ne respectez rien! — s'écria M. Sart. — Je n'ai jamais pu causer un peu sérieusement avec vous.

Il prit congé, fort en colère. Sur le pas de la porte, il fit volte-face et lança d'un ton comminatoire ces mots :

— On va essayer de vous tirer de là!...

A partir de ce jour, Paul eût retrouvé sa vie normale, sans un fumiste qui vint poser dans toutes ses cheminées des appareils de chauffage très modernes : on déboursait quelques centaines de francs pour économiser environ dix francs de

combustible par an, car on ne faisait de feu qu'aux époques où le calorifère n'était pas allumé.

Marguerite s'essayait de la sorte aux économies. Elle remplaça ensuite le valet de chambre par un autre peu stylé qui, de ce chef, reçut des gages moindres. Là se bornèrent les grandes réformes. Pour le surplus, Marguerite s'attacha aux détails. Elle guettait les soldes, elle s'y fournissait de dix objets quand il lui en fallait un seul, sous prétexte que l'occasion ne se renouvellerait pas; afin de gagner cinquante centimes sur un chiffon, elle courait tout Paris et dépensait au moins soixante centimes d'omnibus.

Cette période ne parut pas à Paul très différente d'une ère de prospérité. Il lui semblait depuis longtemps n'avoir rien perdu par la débâcle de l'Omnium, lorsqu'un beau jour il en récolta un bénéfice.

M. Sart, qui n'eût pas fait un geste en faveur de son gendre nouvellement marié pour lui assurer une situation, avait été positivement atterré par cette perte d'argent. « Ma pauvre fille! — songea-t-il, — je dois la remettre à flot. » Il s'agita, il intrigua, et Paul se trouva, grâce à lui, chargé de la chronique scientifique et industrielle de la *Lumière*, grand journal du soir. On payait des appointements fixes de trois cents francs par mois pour un article hebdomadaire.

Ce fut bien plus pour Paul que la reconstitution de ses revenus, ce fut l'achèvement du bonheur conjugal. Marguerite désormais respecta en lui l'homme qui *faisait quelque chose* : — car pour elle s'occuper, compléter à domicile une instruction technique, lire, étudier, ce n'était pas *faire quelque chose*. — « Je travaille pour le journal », disait Paul, et cette parole magique suffisait à le protéger contre les importunités.

L'intellectuel et l'imaginatif, en lui, eurent de quoi dépenser leurs énergies, et ils cessèrent de tourmenter le bon époux aux heures qui lui revenaient.

Provisoirement, Paul se crut donc parvenu à un état d'équilibre définitif.

JULES SAGERET

(A suivre).

UN PEINTRE DU BOSPHORE

Le 4 octobre 1760, rentrait à Malte un navire qui ne ressemblait ni à l'une des galères de l'Ordre, dont le retour de « caravane » était attendu, ni à l'un des vaisseaux que le roi de France envoyait parfois saluer le Grand Maître; ceux des Maltais qui avaient fait la course contre le Turc ou le Barbaresque reconnaissaient la célèbre galère Capitane du Grand Seigneur, — la galère du *Capoudan-pacha*, du grand amiral turc. La population courait aux remparts; mais l'alarme se changeait en surprise quand la galère turque, amenant son pavillon, entrait dans le port pour se livrer d'elle-même aux chevaliers. Parti de Constantinople, comme chaque année au printemps pour sa tournée traditionnelle dans l'Archipel, le grand amiral avait fait relâche à Kos; un vendredi, tandis qu'il était à la mosquée avec ses officiers et la plupart de ses matelots musulmans, les esclaves chrétiens qu'il avait laissés à bord s'étaient révoltés, avaient mis à la voile et réussi à gagner la haute mer.

A Constantinople, l'irritation fut extrême. L'incident menaçant de mal tourner pour les intérêts de la France dans le Levant, Versailles, sur les conseils de l'ambassadeur, M. de Vergennes, racheta au Grand Maître ce navire et, après de longues négociations, il fut décidé qu'une frégate du Roi viendrait chercher la galère capitane à Lavalette pour la ramener à Constantinople. Par égard envers la Porte, ces bâtiments ne devaient prendre

à leur bord aucun chevalier de Malte[1]. L'un d'eux obtint cependant qu'une exception fût faite en sa faveur; il ne devait qu'à son talent de peintre l'honneur d'appartenir à l'ordre de Malte.

Depuis dix-huit ans, Favray vivait à Malte[2], où il avait été attiré en 1744 à sa sortie de l'Académie de France, par quelques chevaliers qui l'avaient connu à Rome; il avait compté d'abord n'y faire qu'un séjour de quelques mois, mais, « les occasions d'exercer son talent » s'étant de jour en jour offertes plus nombreuses, il avait fini par rester dans l'île, peignant des tableaux dans les églises, faisant les portraits du Grand-Maître ou des chevaliers, retraçant dans ses toiles les principaux faits de l'histoire de l'Ordre ou les détails des cérémonies du chapitre général, s'adonnant surtout à reproduire le paysage ou les costumes des Maltaises dont les soieries éclatantes, les riches broderies, les coiffures étranges l'avaient séduit. Le grand-maître Pinto, en faisant du peintre, le 30 septembre 1751, un chevalier servant d'armes de la langue de France. l'avait définitivement fixé dans l'île où le hasard l'avait conduit. Sous ce ciel de Malte, si semblable au ciel d'Orient, devant ces femmes, dont les costumes comme les mœurs lui rappelaient tout ce que les marins et les négociants à leur retour des Échelles lui racontaient, Favray avait eu plus d'une fois la tentation d'entreprendre le voyage de Turquie. Il ne connaissait de la Méditerranée que ce qu'il avait pu en voir au cours des caravanes qu'il avait, comme tout membre de l'Ordre, dû faire à bord des galères de la Religion. Le renvoi de la Capitane lui offrait l'occasion d'aller jusqu'à Constantinople; mais avant de s'embarquer, il se souvint qu'il avait

1. Sur la prise de la galère Capitane, voir Sonnini, *Voyage en Grèce et en Turquie* 2 vol. in-8°, I, p. 253, et Bonneville de Marsangy, *Le Chevalier de Vergennes. Son Ambassade à Constantinople*. Paris, 1894. 2 vol. in-8°. Un poème en langue maltaise, *Il gifen torc* (le vaisseau turc), de G.-A. Vassallo, célèbre les exploits des esclaves chrétiens dont le souvenir est encore rappelé par une inscription dans l'une des chapelles de la Cathédrale de Saint-Jean-Baptiste. Ferris, *Il maggior Tempio di S. Giovanni Battista in Malta*. Malta, in-18, 1900, p. 71-73.

2. Né à Bagnolet en 1706, Favray avait été emmené à Rome en 1738 par de Troy, quand ce peintre avait été appelé à remplacer Natoire à la tête de l'Académie de France. Sur la nomination de Favray comme pensionnaire, ses travaux à l'Académie et sa copie de l'*Embrasement de Rome*, de Raphaël, voir la *Correspondance des directeurs de l'Académie de France*, IX et XI, *passim*.

été pensionnaire du Roi, et il envoya à Paris quelques-unes des toiles qu'il avait peintes depuis sa sortie de l'Académie de France à Rome et dont les chevaliers de Malte seuls avaient pu jusqu'alors apprécier les mérites. Ces tableaux, qui devaient ouvrir à Favray les portes de l'Académie des Beaux-Arts, ne rencontrèrent en France qu'un accueil assez réservé; Diderot les vit au Salon de 1763 et les trouva « misérables »[1]. Des amateurs moins sévères avaient cependant pris plaisir à regarder ces représentations de costumes et d'usages inconnus à Paris, et Mariette, en notant dans son *Abecedario*[2] le nom de Favray, ne manquait pas de signaler combien il était heureux que ce peintre eût pu obtenir l'autorisation de monter à bord de la galère Capitane: « Il va faire à Constantinople ce qu'il a fait à Malte et ce qu'y a fait avant lui Van Mour[3] et, comme il le surpasse de beaucoup en talents et que les sujets sont intéressants, il ne peut manquer de faire des ouvrages qui plaisent. »

*
* *

Le 19 janvier 1762, la frégate l'*Oiseau* entrait avec la galère Capitane dans le port de Constantinople. Depuis leur départ de Malte, les deux navires avaient navigué sous le pavillon aux fleurs de lis; mais aux Dardanelles le comte de Moriès, qui commandait le bâtiment du Roi, avait appris que la Porte verrait avec plaisir le pavillon turc arboré sur la Capitane et il avait aussitôt fait hisser le drapeau rouge aux trois croissants. Comme d'habitude, le Sérail fut salué de vingt et un coups de canon, puis le comte de Moriès « fit tirer la Capitane de toute son artillerie et, tout le temps qu'elle tira, il fit tirer de la frégate avec elle pour marquer la satisfaction qu'il avait de l'avoir amenée »[4]; à ces salves répondaient les batteries de la

1. Diderot, *Salon de 1763. Œuvres complètes*, éd. Garnier, X, p. 220.

2. P.-J. Mariette, *Abecedario*, II, p. 236, 237.

3. Sur J.-B. Van Mour, peintre du Roi en Levant, voir notre article *Revue de Paris*, 25 août 1903.

4. Voir aux Archives nationales, B[4] 102 (*Marine*, Campagnes-Méditerranée, 1761-1762), le journal du voyage de Malte à Constantinople du comte de Moriès, commandant la frégate l'*Oiseau* et ses lettres de Malte, 9 dé-

capitale. Une foule innombrable faisait retentir de ses acclamations les rives d'Europe et d'Asie. Autour des navires qui s'apprêtaient à jeter l'ancre, se pressaient les embarcations, mahones chargées de musulmans avides de contempler le vaisseau qui leur était rendu, caïques majestueux portant le tendelet d'étoffe claire où se dissimulait quelque prince, ou ornés de coussins aux soies brillantes sur lesquels nonchalamment étendus les pachas attendaient le moment de dire aux officiers du Roi les paroles de bienvenue. Les draperies recouvrant l'arrière effilé de ces caïques impériaux tombaient jusque dans l'eau et laissaient voir dans leurs plis chatoyants des poissons d'argent ciselé qui lentement glissaient suivant le mouvement rythmé de vingt-quatre rameurs. Sous cette lumière d'un éclat si pur, qui fait sur le Bosphore le charme de certains jours d'hiver, un tel spectacle ne pouvait manquer d'impressionner un artiste. Favray n'oublia jamais son entrée dans la ville des Sultans : dans plusieurs de ses toiles, il a cherché à indiquer tout ce qu'il a ressenti au cours de cette journée triomphale.

Après quelques semaines consacrées à la présentation au Grand Vizir du comte de Moriès et des officiers de la frégate royale, à la remise solennelle de la Capitane aux officiers de l'amirauté, et aux préparatifs de départ de l'*Oiseau* et des trois cent cinquante matelots français et maltais qui, sous les ordres du lieutenant de vaisseau de Selve, avaient assuré la conduite du bateau turc, M. de Vergennes put enfin s'occuper de son hôte. C'était pour un ambassadeur en Turquie une bonne fortune que la visite d'un peintre; M. de Vergennes chercha à la prolonger. « Il s'est, écrit Mariette, saisi de Favray et l'a retenu, se chargeant de le faire trouver bon au Grand Maître. » Le chevalier s'habitua à Constantinople avec la même facilité qu'il s'était attaché à Malte. L'entourage de M. de Vergennes ne manquait pas d'agrément : outre le baron de Tott et monsieur et madame Chénier, il comprenait Raulin, premier secrétaire, et le marseillais Pierre Guys, qui tout en dirigeant ses comptoirs s'adonnait aux belles-lettres.

cembre 1761 ; de Modon, 5 janvier 1762 ; de Constantinople, 5 mars, et de Toulon, 12 avril 1762. Pierre de Chailan, comte de Moriès du Castellet, promu chef d'escadre à son retour de Constantinople, mourut à Pise le 25 novembre 1794. Archives nationales. *Marine*, C 7 220.

Du Palais de France où il était logé, Favray était bien placé pour contempler Stamboul et l'entrée du Bosphore ; mais à cette vue il préférait le panorama plus étendu que lui offrait le palais de Russie. Il trouvait dans ces deux ambassades toutes les facilités et il s'y attardait. Les tableaux qu'il a faits de la *Rivière des Eaux Douces*, du *Fond de la Corne d'Or*, des *Châteaux d'Europe et d'Asie*[1], ne sont guère que des études ; il les a commencés au cours d'une promenade ou d'une partie de chasse en compagnie de quelque ambassadeur ; il n'a pas eu le temps de les terminer et il ne lui a pas été possible de revenir sans protection achever l'ouvrage interrompu.

Dès son arrivée, il avait tenu à offrir à M. de Vergennes un tableau qui pût lui rappeler le souvenir de la rentrée à Constantinople de la galère Capitane : il peignit, en 1762, une toile qui est conservée précieusement par les descendants de l'ambassadeur et dont il fit bientôt plusieurs répliques ; le panorama restant à peu près le même, l'artiste ne faisait varier que les attitudes et les costumes des personnages ou les positions et la forme des navires. Guys possédait un de ces tableaux « d'une grande vérité »[2] ; il en existait deux autres dans la collection de la Couronne.

Longtemps après avoir quitté Constantinople, Favray prenait encore plaisir à reproduire ce paysage, qui évoquait en lui tant de souvenirs, et il voulait que ceux de ses amis qui l'auraient sous les yeux en connussent tous les détails. Dans une lettre qu'il écrivit de Malte le 10 janvier 1774, au chevalier Turgot[3], il commentait son tableau :

... J'ai tardé à vous envoyer la vue de l'entrée du port de Constantinople, parce que j'attendais une occasion sûre ; je profite du

1. Deux de ces tableaux se trouvent à Boisbrion chez le marquis de Vergennes. Le troisième appartient à M. le marquis de Biencourt.

2. Voir notre article : *Un Amateur marseillais du XVIIIe siècle. Inventaire du Cabinet de Pierre-Augustin Guys.* — *Revue historique de Provence*, juin 1902. *Revue de Provence*, 1903.

3. Dans les Archives de l'ancien château des Turgot, à Lantheuil, près Caen, est conservée une correspondance de Favray avec le chevalier Turgot. Ces lettres sont au nombre de huit. La première est datée de Constantinople, le 14 juillet 1768. Les autres sont écrites à Malte entre le 10 janvier 1774 et le 31 juillet 1788. Nous devons la communication de cette précieuse correspondance à l'héritier des Turgot, M. Étienne Dubois de l'Estang.

départ de M. le chevalier de Lescalopier, qui vient de finir ses caravanes et qui s'en retourne à Paris; il veut bien s'en charger et vous la remettre en bon état. Je crois qu'il est à propos de vous en faire, Monsieur, une explication afin de vous mettre au fait et la voici :

Or écoutez petits et grands. Premièrement, les montagnes qui terminent l'horizon sont les montagnes de Brousse, l'ancien royaume de Bithynie dont Prusias était roi; on voit une montagne (dans la partie droite du tableau en le regardant en face) qui est plus haute que les autres qui la couvrent; c'est le mont Olympe de Bithynie, car il y a celui de Thessalie où messieurs les Dieux s'assemblaient; ce mont est presque toujours couvert de neiges, qui ne fondent qu'en partie au cœur de l'été. A la partie gauche du tableau, les montagnes qui sont plus avancées se nomment en turc *Maltépé*, et les Grecs les nommaient Chrysopolis; entre ces montagnes et celle de Brousse, la mer qui sépare est le golfe de Nicomédie; la langue de terre qu'on voit dans le milieu du tableau et qui s'approche insensiblement est l'ancienne Chalcédoine qui n'est plus aujourd'hui qu'un village. En suivant toujours la gauche du tableau depuis Chalcédoine, on voit un sérail dont les murs sont blancs et couverts de plomb (comme toutes les maisons royales et les mosquées); on l'appelle le *Saraï* d'Asie; il fut bâti par Amurat second, dans le goût persan, après son expédition de Bagdad. Ce sérail est aujourd'hui abandonné parce que ce même Sultan et le Sultan Achmet, père du grand seigneur régnant, étaient à ce sérail lorsqu'ils furent déposés; et depuis, ils ne vont plus qu'en Europe, d'où l'on peut retourner par terre à la ville de Constantinople. Après ce sérail, le coteau que l'on voit couvert de maisons est Scutari, faubourg de Constantinople en Asie; les édifices blancs qu'on y voit sont des mosquées avec leurs minarets, qui sont des colonnes de pierre avec escalier dedans, où les Muezzins, espèces de sacristains, montent pour appeller les Musulmans à la prière; ce sont leurs clochers.

L'on voit, proche de Scutari, une tour bâtie dans la mer, à très peu de distance de la terre, où il y a trois pièces de canon à fleur d'eau. Les Francs l'appellent la tour de Léandre et les Turcs, la tour de la Pucelle. Je ne sais pourquoi ce nom de Léandre, car ce devrait être aux Dardanelles et non point à l'entrée du Bosphore où est située cette tour.

Voilà pour ce qui regarde l'Asie qui est séparée de l'Europe par le Bosphore et la mer Blanche, dont on voit une échappée derrière Sainte-Sophie. Il y a dans cette mer Blanche, à quatre lieues de Constantinople, quatre îles; elles paraissent se toucher, mais elles sont séparées par un petit canal : la première, proche de l'Asie, est l'île des Princes; la deuxième Calki, la troisième Antigoni, et la qua-

trième, derrière le sérail, est Proti : cette dernière n'est habitée que par un couvent de caloyers; les trois autres ont une ville chacune et trois couvents.

En reprenant la gauche du tableau, le regardant toujours de face, est le commencement de la ville de Constantinople, séparée de Galata et de Péra (lieu d'où la vue a été prise) par le port. La grande mosquée qui a six minarets est celle de sultan Achmet Ier; elle est bâtie sur la place de l'Hippodrome. Le petit dôme couvert de plomb, que l'on voit au bas de la Mosquée, est le dôme du tombeau de ce Sultan. Après, l'on voit Sainte-Sophie qui a quatre minarets et n'est séparée des murs du Sérail que par la largeur de la rue qui s'élargit en cet endroit. Depuis Sainte-Sophie, tout ce qui est rempli d'arbres est le Sérail ou Saraï, qui se termine à ce qu'on appelle la Pointe du Sérail, où le sultan Mahmoud a fait bâtir des petits appartements qu'on y voit. Le kiosk ou pavillon peint en vert, qui termine la pointe, est le kiosk d'Amurat; de là il s'embarqua pour l'expédition de Babylone.

En suivant la mer, on voit que les murs du sérail sont garnis de tours de distance en distance, et il y a sous des petits toits, le long des murs, des pièces de canon. On voit les remises des barques du Grand Seigneur; elles sont couvertes de tuiles; et un kiosk où il y a sept arcades, bâti par Soliman II, celui qui eut l'impolitesse de nous chasser de Rhodes. Un autre, plus bas, et séparé de celui aux Arcades, est le kiosk où le Grand Seigneur se met lorsque la flotte part, et où le Capitan Pacha reçoit le Cafetan et les ordres du Prince. Il y a deux ans que tout cela fut brûlé; je ne sais si on les a rebâtis de la façon qu'ils sont peints.

Au milieu du sérail, il y a une pointe, comme le clocher de nos villages; dessous est la chambre du Divan, où les ambassadeurs dînent avec le Grand Vizir le jour qu'ils ont audience du Grand Seigneur. L'édifice qui est proche de Sainte-Sophie, où il y a un petit dôme comme un couvercle à lessive, était anciennement l'église de Saint-Jean-Chrysostôme et aujourd'hui une salle d'armes où se conservent les armes des empereurs grecs qui sont magnifiques. A côté de cet édifice est l'entrée de la première cour du sérail. Le harem, ou l'appartement des femmes, a les fenêtres du côté de la mer Blanche, afin qu'elles ne soient vues de personne.

En reprenant la gauche du tableau, tout ce qui est en devant et en deçà de la mer, le coteau rempli de maisons peintes de diverses couleurs se nomme *Fondoukli*. Les maisons qu'on y voit, avec des jardins séparés les uns des autres par de grandes murailles, appartiennent à des seigneurs turcs. L'édifice de pierres, où il y a cinq petites coupoles couvertes de plomb est *Topana* ou la fonderie; c'est là où l'on débarque pour venir à Péra. La mosquée, qui se voit par

derrière avec son minaret, est la mosquée de Topana, et le reste des maisons qui viennent terminer le côté droit du tableau viennent aboutir à *Galata,* dont on voit le commencement d'une tour des murs de ce faubourg de Constantinople en deçà du port.

Les jardins qu'on voit et qui sont tout à fait sur le devant, est le jardin du Palias de Russie, dont on ne voit que l'extrémité où il y a des figures. C'est du palais où la vue a été prise. Ce qui termine le coin du tableau, est un jardin turc où sont représentées des femmes turques, dans un kiosk; d'autres se promènent, d'autres regardent au travers des jalousies. Les murs élevés sur les murailles, à angles saillant et rentrant, sont faits afin que les voisins ne voient pas chez les autres.

L'on voit deux bâtiments français (dont l'un est quasi à la pointe du sérail), qui entrent dans le port par le vent Sud-Est qui est la traversée et qui est presque toujours bonace, comme la mer le fait voir. Les petits bâtiments à deux voiles se nomment voliques; ce sont eux qui ne font qu'aller et venir, portant toutes sortes de provisions d'Asie en Europe.

Vous voyez, Monsieur, que lorsqu'on entre dans le port de Constantinople, on a l'Asie à droite et l'Europe à gauche; ce qui forme les deux bras de mer, à droite est le Bosphore, ou canal de la mer Noire qui en est éloigné d'environ six à sept lieues; le bras qui est sur la gauche en entrant est le port, qui a une lieue et demie de profondeur et se termine à ce qu'on appelle les *Eaux Douces* à cause d'une petite rivière qui se jette dans le port.

J'ai cru, Monsieur que cette explication vous était nécessaire pour vous donner une idée de la vue. Je vous envoie un grand tableau pour un petit où vous jugerez du détail, qui m'a pris beaucoup de temps, comme vous pouvez vous l'imaginer; mais étant destiné pour vous, j'ai eu du plaisir à le faire! Il est étroit n'ayant pas voulu faire la toile de deux pièces...

L'explication était détaillée, mais il semble que le chevalier Turgot n'ait pas été satisfait de la manière dont le peintre avait disposé sa composition; pour lui, la vue aurait gagné à être prise des îles des Princes ou du rivage de la mer de Marmara; on aurait ainsi évité les maisons qui alourdissent tout le premier plan du tableau. Favray crut nécessaire de réfuter cette objection et il y revint à deux reprises dans sa correspondance avec le chevalier; le 23 novembre 1774, il lui écrivait :

... Quant à l'objection que vous me faites, Monsieur, que les objets de devant interrompent la vue et qu'il aurait été plus avantageux de la mer ou des îles des Princes, de la mer les objets sont

trop près, et des îles, ils sont trop éloignés ; car il y a près de quatre lieues de la première île à Constantinople. Je l'ai dessiné de là, mais les objets se perdent et le tableau que vous avez est plutôt l'entrée du port qu'une vue de la ville dont on ne voit que le commencement en le prenant de Sainte-Sophie; les objets de devant donnent une idée du local, de la forme des maisons, enfin font voir le tout tel qu'il est; de la marine, on ne verrait qu'une partie du Sérail sans faire voir les côtes et les montagnes d'Asie, ce qui n'aurait rien signifié. C'est ce détail de devant qui m'a donné beaucoup de peine et que je crois le plus nécessaire au tableau. D'ailleurs, comme Péra est élevé, les parties se découvrent toutes et donnent véritablement une idée de l'immensité de la ville; et de la marine, on ne voit presque rien; on ne pourrait pas juger de la largeur du port ni de la situation du Bosphore.

Je dois ajouter encore qu'on n'a pas la liberté de peindre où l'on veut. Si j'avais eu quelque maison à la marine, ce n'aurait été qu'à force d'argent et pour peu de temps ; les grands n'ont pas les préjugés du peuple, mais ils craindraient et le peuple et leurs propres domestiques qui pourraient les perdre auprès du gouvernement; ce qui ne peut arriver à Péra dans le palais d'un ministre, car vous pourrez observer qu'il faut du temps pour détailler ce qu'il y a...

Le 28 août 1775, Favray ajoutait :

... Je crois vous avoir répondu, Monsieur, sur les objections que vous me faisiez au sujet de la vue, que les maisons sur le devant embarrassent le tableau ; il est vrai; mais, c'est un portrait qui donne l'idée de cette grande ville, des maisons des Turcs et de leurs constructions; de sa situation par rapport au voisinage de l'Asie, du commencement du Bosphore, de la mer Blanche ou Propontide, du golfe de Nicomédie et des montagnes de l'ancien royaume de Bythinie. La vue des îles des Princes est trop éloignée; on voit une ligne de maisons depuis les sept tours jusqu'à la pointe du sérail, d'une distance de près de quatre lieues, ce qui ne peut rien décider. Dans la vue telle qu'elle est, on voit tout le sérail, Sainte-Sophie, et une autre mosquée, la côte d'Asie, et de l'élévation de Péra d'où la vue est prise, on découvre beaucoup de choses qui auraient été bornées par les murs et les arbres du sérail; on voit aussi la largeur du port qui sépare Constantinople de Péra et de Galata ; d'ailleurs les commodités ne se trouvent pas là comme en chrétienté; les Turcs ne laissent pas toujours la facilité de faire ce qu'on veut, non pas que les grands ne permissent tout, mais ils craignent l'ignorance et la superstition des petits et il est assez difficile d'avoir ces commodités comme je les ai eues aux Palais des Ministres pour peindre tout

d'après nature et compter les arbres et les maisons, l'une après l'autre, ce qui vous prend un temps infini, mais elle est aussi juste que la nature...

Favray n'exagérait pas l'exactitude de sa peinture; il avait apporté dans son travail le même souci de la vérité et la même précision dans le détail dont il avait déjà donné tant de preuves, à Rome comme à Malte. Le Président de Brosses n'avait en effet trouvé dans sa copie de Raphaël « rien de bon que la fidélité des contours ». Diderot, au Salon de 1763, devant l'*Intérieur de l'église de Saint Jean de Malte*, s'était étonné de ce « morceau d'un travail immense » et, tout en critiquant sévèrement le sujet que Favray aurait dû éviter s'il avait eu « une étincelle de génie », il ne pouvait s'empêcher de louer « la patience de l'artiste ». A Malte, dans cette lumière qui ne laisse rien échapper au regard, Favray s'était laissé entraîner par ses dispositions naturelles : l'aridité du pays convenait à la précision de son pinceau. A Constantinople, où l'atmosphère transparente baigne les choses dans une lumière éclatante sans cependant accuser trop nettement leurs contours, sa manière s'était modifiée. La vue de la Pointe du Sérail peinte en 1762 pour M. de Vergennes est à cet égard bien différente de celle qu'en 1774, une fois revenu à Malte, il a faite pour le chevalier Turgot. Toute douceur a disparu dans ce dernier tableau; sous la sécheresse de la peinture, la précision du dessin apparaît; en regardant ce paysage on est comme fatigué de l'effort que le peintre a fait pour compter les uns après les autres les arbres et les maisons.

Aucun des peintres que la vue de la Pointe du Sérail à séduits n'a d'ailleurs donné au même degré que Favray l'illusion de la réalité. Melchior Lorchs dans son admirable dessin de 1575 ne nous montre qu'une partie de la ville turque, car à l'époque où il résidait à Constantinople les ambassadeurs habitaient Galata d'où ils ne pouvaient voir que Stamboul. Van Mour avait travaillé aux mêmes endroits que Favray; mais ses paysages sont arrangés et composés. Les dessins, que le baron de Gudenus s'est appliqué à faire au cours de son séjour à Constantinople comme secrétaire de l'ambassade impériale et qu'il a dédiés aux « ambassadeurs étrangers et aux Mécènes », ne donnent aucune impression d'ensemble. Hilaire et les artistes

dont Choiseul-Gouffier s'est entouré n'ont guère reproduit que des vues isolées. Seul, Melling est parvenu à donner la vision du panorama qui se déroule sous les yeux de certains points de Constantinople et il a représenté la nature avec la plus minutieuse exactitude; mais il faudrait feuilleter plusieurs planches de son album de Constantinople avant d'avoir de l'entrée du port de Constantinople l'impression que donne une seule toile de Favray.

Les études auxquelles Favray se livrait devant ces paysages devaient suffire à absorber son temps pendant les mois d'automne et d'hiver : la belle saison lui offrait les occasions de peindre les costumes si variés des personnages qui fréquentaient l'ambassade.

*
* *

La mode n'était plus alors d'aller passer l'été au village de Belgrade, au milieu de la forêt merveilleuse que les descriptions de Lady Montague ont rendu célèbre; on avait peu à peu délaissé les *bendes*, ces grands réservoirs silencieux auprès desquels le peintre Van Mour avait passé tant d'heures agréables. Soit que l'air fût devenu malsain à Belgrade, soit que la sécurité y ait paru moins grande, les Francs, qui voulaient se mettre à l'abri des chaleurs ou de la peste, s'étaient portés vers les deux villages du Haut Bosphore, où, dès les premières années du XVIIIe siècle, quelques ministres et quelques marchands avaient commencé à résider. A partir de 1730, de nombreuses habitations s'étaient construites à Bouyoukdéré et à Thérapia; à l'époque de M. de Vergennes, ce dernier village était devenu le centre d'une petite société.

Sous l'influence des différents secrétaires que, depuis M. de Villeneuve, les ambassadeurs du Roi avaient placés à Bucharest et à Jassy auprès des princes phanariotes, grâce aux relations presque quotidiennes des premiers drogmans de la Porte et de l'amirauté avec les ministres étrangers et avec leur personnel, par suite enfin des mariages de plus en plus fréquents des drogmans d'ambassade et des marchands francs avec les jeunes Grecques de Constantinople, les usages de France s'étaient

introduits dans les familles du Phanar où ils avaient pris, selon le mot du baron de Tott, « autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais ». La longue liaison de M. de Vergennes avec mademoiselle Anne Testa avait contribué à mêler plus intimement encore la société levantine et la société étrangère. Les Européens purent alors facilement pénétrer chez les Souzo, les Ypsilanti, les Mavroyéni, dont les somptueuses habitations se dissimulaient, le long des quais de Thérapia, derrière de misérables façades. Jamais on n'eut l'occasion de rencontrer autant de « beautés grecques ». Guys en profitait pour étudier les mœurs, les usages et les habillements de ces femmes et les comparer avec ceux des Grecques de l'antiquité; il préparait au milieu d'elles son « Voyage littéraire de la Grèce ou Lettres sur les Grecs anciens et modernes », qui devait lui valoir auprès de ses contemporains une réputation bien oubliée aujourd'hui; Favray, son ami, y cherchait pareillement des modèles.

Les visites, suivant la coutume d'un pays où les communications étaient difficiles, duraient plusieurs jours. Était-on invité chez madame la Première Drogmane, on venait s'installer chez elle; le dîner était à la française; puis la lune ayant paru, tandis que les personnes âgées prenaient l'air sur le quai, la compagnie allait en caïque se mêler à la flottille des embarcations qui, au son de la musique, montait et descendait le long des maisons; « on critiquait les propriétaires, qui, de leurs kiosks, critiquaient à leur tour ». Puis les matelas de coton, les couvertures de soie étaient apportés à profusion dans la grande salle du premier étage où l'on se retirait pour la nuit. Le lendemain, la pêche et la chasse attiraient en Asie, « où une petite prairie, un café turc, et quelques petits charriots couverts et traînés par de petits buffles promettaient aux dames tout ce que le pays offre de plus agréable ». La chasse était médiocre; les dames étaient cahotées; mais on rapportait « quelque vase de lait caillé, du cresson recueilli dans une fontaine et il n'y avait qu'une voix sur les délices dont on venait de jouir ». Les journées se passaient ainsi chez les seigneurs phanariotes comme chez les marchands francs; d'heure en heure Favray rencontrait de nouveaux sujets de tableaux.

Les femmes se paraient « souvent sans sortir de chez elles,

sans avoir dessein d'être vues, c'est-à-dire uniquement pour elles-mêmes[1] »; elles étaient dans toutes ces occasions vêtues avec la plus grande recherche; elles aimaient « ces grandes parures dans lesquelles il était aisé de juger que la vanité avait été plus consultée que la saison[2] ». Dans deux tableaux qu'il a peints en 1764[3], Favray nous montre trois de ces belles Levantines : elles ont la haute mitre aux franges brodées « où les diamants brillent à côté du jasmin et des fleurs »; leurs cheveux tombent en tresses sur les épaules ou sont roulés autour de la tête. Le *macrama*, voile de mousseline tissé d'or aux extrémités, laisse voir, sur la chemise de gaze de soie blanche et aux larges manches, *l'arteri* qui serre étroitement la taille et soutient le sein, et malgré le caftan et la pelisse on découvre, attachée par une boucle enrichie de diamants et d'émeraudes, la ceinture brodée que la nouvelle mariée, « comme une preuve de sa bonne éducation », ne laissait détacher qu'après une longue résistance.

Il manquait quelque chose à ces trois belles Levantines : l'éventail fait d'un petit miroir rond et de plumes que maintenait ce cercle d'argent martelé dont les touristes, qui le trouvent aujourd'hui si fréquemment dans les bazars d'Orient, ne peuvent plus s'expliquer l'usage. La grâce de cet ornement n'avait pas échappé à André Chénier qui notait un jour : « Il faudra voir de placer quelque part l'éventail fait de plumes de paon[4]. » Favray le mit entre les mains du joli modèle qui posa pour lui dans les jardins d'un riche Phanariote, et ce tableau parut à Guys un portrait si fidèle de la femme d'Orient qu'il le fit graver dans la deuxième édition de son *Voyage littéraire*. La planche de Laurent porte la légende suivante : *Dame grecque habillée à la turque, dans l'intérieur de son jardin, avec un éventail de plumes de paon, une autre avec une coiffure appelée doudondournou et un éventail de plumes doctrus* (sic)[5].

1. Guys.
2. Tott, I, p. 75.
3. Ces deux tableaux, donnés au musée de Toulouse par le Musée central des Arts de Paris au moment de la formation des musées départementaux, sont actuellement déposés dans la salle des mariages de la mairie de Toulouse.
4. A. Chénier, *Œuvres complètes*, p. p. Dimoff. Paris, in-18, p. 283.
5. Ce tableau et son pendant, représentant cinq femmes en promenade dans le bazar, sont conservés à Boisbriou. Ils ont été tous deux gravés par Laurent et insérés par Guys dans son ouvrage.

La danse était le principal charme de la Grecque. Favray consacra une de ses toiles à ce jeu dont madame Chénier se plaisait à vanter les délices, commentant avec Guys dans des lettres devenues célèbres les diverses danses alors en vogue à Constantinople[1]. Dans la prairie de Beïcos, sous les arbres séculaires qui ombragent la promenade du Grand Seigneur, auprès du café où le musulman écoute en rêvant le bruit de l'eau voisine, la farandole des Grecques se déroule. Au premier plan un groupe de dames européennes regarde la danse, que leur explique le drogman à longue robe et à bonnet de fourrure. Le cafetier turc avec son plateau et le marchand de *simitch*, personnage indispensable en ces sortes de fêtes, s'approchent du groupe, tandis que, dans un coin écarté, des chasseurs déjeunent gaiement. Au fond du tableau, quelques Turcs isolés, des arabas dételées, une caravane de chameaux. C'est toute la vie du Bosphore que Favray, dans ce délicieux tableau, a peinte pour M. de Vergennes.

Dans toutes ces toiles, Favray a surtout représenté des Grecs; il semble avoir peu connu la société musulmane. Elle fréquentait les ambassades, moins il est vrai que du temps de Van Mour. La réaction qui avait suivi la mort d'Achmet III avait peu duré et les dessins de Liotard ou de Gudenas prouvent que les Turcs à cette époque ne fuyaient pas les artistes. Le sultan Mustapha était d'ailleurs grand ami des arts et « quiconque y excellait était sûr d'avoir part à son estime et à sa bienveillance[2] ». Mais à cause de son titre de chevalier de Malte, Favray n'était peut-être pas bien vu à la cour du Grand Seigneur et il fallut que la fantaisie prît à l'ambassadeur et à l'ambassadrice de France de se déguiser en Turcs, un jour de l'année 1766, pour donner à l'artiste l'occasion de peindre ces somptueux costumes qui étaient pour lui l'un des attraits du Constantinople.

Sur un divan, entre deux fenêtres tendues d'étoffes vertes, l'ambassadeur est assis à la turque, chaussé de babouches jaunes. Autour de son haut turban rouge, s'enroule une écharpe blanche barrée d'une bande d'or. Sa robe de dessous,

1. Robert de Bonnières, *Lettres grecques de Madame Chénier*, précédées d'une étude sur sa vie. Paris, 1879, in-18.

2. *Id.*, p. 190.

que l'on voit à peine, est blanche avec des bouquets de fleurs roses et de feuilles vertes. Sa véritable robe est en soie jaune, semée des mêmes bouquets brodés. Par-dessus ces deux robes, il porte un caftan rouge fourré et bordé d'hermine; il a, derrière, la belle fourrure noire que sans doute lui a donnée le Sultan après sa première audience. De la main gauche appuyée sur un genou, il tient, par un geste bien familier à l'Oriental, un *tesbih* ou chapelet de cornaline; à la main droite, il a son tchibouk. Un serviteur venait de l'apporter en grande cérémonie; s'étant arrêté à une distance du divan qu'une longue expérience seule pouvait lui permettre d'apprécier, il avait posé sur l'épais tapis rouge une soucoupe en filigrane d'or contenant la petite pipe en terre émaillée de pierreries, tandis que, d'un mouvement désappris de nos jours, il avait gracieusement fait tourner le mince tuyau en bois de jasmin de manière à placer juste à la portée des lèvres du fumeur le bout du tchibouk qui, pour un personnage d'aussi grande distinction, était d'ambre orné de diamants.

Près de l'ambassadeur, sur un coussin, le peintre a placé deux grosses montres : « un Turc, soumis, pendant le ramazan, à la révolution d'un temps marqué par la loi et toujours pressé d'en voir arriver le terme, s'environne de toutes les montres et de toutes les pendules qu'il possède; il ne se lasse point de compter les heures et les minutes[1] ».

Lorsque, devenu ministre des Affaires Étrangères, M. de Vergennes posait devant le peintre Callet pour le beau portrait qui le représente en grand habit de cour, assis à sa table de travail, il devait se rappeler en souriant le divan où pour Favray il avait passé tant d'heures habillé à la turque. Ces deux portraits si différents font un contraste singulier dans les salons du château de Boisbriou où le général marquis de Vergennes les conserve pieusement avec tous les souvenirs qui se rattachent à la vie de son ancêtre et parmi lesquels se trouve l'épée d'or que la nation française de Constantinople offrit à l'ambassadeur au moment de son départ, « en hommage de reconnaissance, d'amour et de respect ».

1. Tott, I, p. 74.

*
* *

« Voilà M. le chevalier de Saint-Priest qui vient relever M. de Vergennes. Je suis fâché de le quitter et je serai bien aise de revoir M. le chevalier de Saint-Priest; j'ai fait caravane avec lui : il y a quatorze ans que je ne l'ai vu. » Ce changement d'ambassadeur, que Favray annonçait avec tant de philosophie à son ami Turgot[1], allait permettre au peintre d'assister à une audience impériale, cérémonie bien rare à l'époque où le sultan ne recevait les ambassadeurs étrangers qu'à l'occasion de leur arrivée et de leur départ. Aucun document ne mentionne Favray parmi les personnes qui assistèrent avec Vergennes et Saint-Priest à l'audience du mardi 29 novembre 1768; il n'en a pas moins laissé deux tableaux et une esquisse qui se rapportent à cette cérémonie. L'un des tableaux est à Boisbriou; l'esquisse, qui se trouve maintenant en ma possession, a été rapportée de Constantinople en 1811 par M. Raiffé; quant au troisième tableau, le seul vraiment important, il appartient à l'un des descendants de Saint-Priest, M. le comte de Virieu.

L'Audience donnée à M. de Saint-Priest par le Grand Seigneur figurait au Salon de 1771 sous le n° 63; c'était l'un des tableaux vers lequel se portait, « avec plus de foule », un public qui n'avait connu à quelques-uns des salons précédents que les Turcs de fantaisie de Carle Vanloo ou de Jeaurat[2]. « La singularité en fait le principal caractère et la scène neuve qu'il présente excite un instant la curiosité. » Le livret terminait la longue description qu'il faisait de la cérémonie représentée sur cette toile, en remarquant que le Grand Seigneur était ressemblant. « C'est bien le cas de dire, écrivait un critique, qu'on peut mieux le croire que l'aller voir. Mais ce qu'on peut vérifier aisément, c'est que M. le chevalier de Saint-Priest ne ressemble point, défaut peu intéressant au surplus et qui n'ôte pas à ce tableau le mérite d'un costume rare[3]. »

1. Lettre du 14 juillet 1768. Archives de Lantheuil.

2. Voir notre article de la *Gazette des Beaux Arts* : les Peintres de turcs au XVIIIe siècle.

3. *Lettres sur les peintures, sculptures, exposées au Palais du Louvre le 25 août 1771* dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, Londres, 1784, XIII p. 84.

Diderot critiquait la « mauvaise composition [1] » du tableau ; il ignorait que Favray n'aurait pu, pour mériter ses louanges, modifier en quoi que ce fût la position ou l'attitude du moindre de ses personnages. Un cérémonial immuable réglait les audiences impériales et fixait aussi bien les places du chevalier de Pontécoulant et du baron allemand Bietzel qui accompagnaient Saint-Priest, du premier secrétaire Lebas, du premier drogman Deval, du premier député de la nation, Simon Laflèche, et de M. de Sade, capitaine de vaisseau, commandant la *Sultane*, que celles du Grand Vizir, Nichangi Mehemet Emin Pacha, et du premier Drogman de la Porte, Nicolaki Draco. C'était toujours la même scène qu'un Van Mour ou qu'un Favray avait à peindre ; seules changeaient les figures des personnages.

Il semble que, au début de l'ambassade de M. de Saint-Priest, la manière de vivre de la société de Constantinople se soit modifiée, et que Favray ait eu moins l'occasion de fréquenter les beautés grecques. La guerre avait été déclarée entre la Russie et la Porte ; les bandes de soldats irréguliers qui partaient pour la frontière, rendaient peu sûre la villégiature au Bosphore ; on ne s'éloignait guère de Péra que pour aller dans le vallon des Eaux Douces d'Europe ou sur les hauteurs de Daoud Pacha voir manœuvrer les troupes que le baron de Tott faisait marcher à la française, et c'était sous la tente que, en 1769, le Grand Vizir donnait audience aux ministres étrangers.

Favray, qui assista à l'une de ces audiences [2], en a conservé le souvenir pour M. de Saint-Priest dans un tableau qui se trouve maintenant en la possession de l'un des descendants de l'ambassadeur, M. de Charpin [3].

La tente, immense, en étoffe bleue brodée d'or et toute doublée de rouge, est ouverte des deux côtés. Le Grand Vizir, assis à la turque sur des coussins, a, suspendues au dessus de lui, ses armes, arcs, carquois, étui à pistolets, sabre damasquiné. En face, sur un tabouret recouvert d'étoffe rouge, est

1. Diderot, Salon de 1771. *Œuvres complètes*. Ed. Garnier, XI, p. 487.

2. Une dépêche de M. de Saint-Priest, du 10 avril 1769, rend compte de cette audience. *Aff. étr. Turquie*, vol. 150, fol. 230 et suiv.

3. Au château de Pierreux, par Charentay près Lyon.

M. de Saint-Priest. Autour d'eux, les drogmans en costume oriental, les officiers du Grand Vizir et la nombreuse suite de l'ambassadeur. Dans le camp, et auprès de hautes piques à queues de cheval rouges qui indiquent la présence du Grand Vizir, les soldats portent, les uns, le costume traditionnel des janissaires, les autres, l'uniforme nouveau donné aux soldats instruits par Tott, la tunique rouge, le pantalon bleu et la coiffure blanche.

Mais tout cet appareil guerrier était venu troubler l'existence de Favray ; il se prit à regretter Malte : Mariette signale en effet qu'en 1771 « il se trouvait à Marseille, d'où il comptait se rendre à Malte pour y passer le reste de ses jours... »

***

Favray avait soixante-cinq ans lorsqu'il rentrait à Malte pour reprendre auprès du Grand Maître la vie de travail que l'attrait de l'Orient lui avait fait abandonner pendant près de dix années. Une famille française, depuis longtemps établie dans l'île, l'entourait des soins les plus affectueux. « Je sors, écrivait-il à Turgot, d'une maladie qui commençait à devenir sérieuse. Vous savez, Monsieur, que ce pays est la pépinière des fièvres malignes ; mais la mienne n'a pas été jusque-là ; j'en ai été quitte pour des vésicatoires, de l'*épicaquana*, des saignées et autres telles denrées de médecines qui m'étaient inconnues, mais qui m'ont fait connaître tous les soins que madame et mademoiselle L'Hoste ont eus de moi ; en vérité, c'est joliment mourir que de mourir entre leurs mains, et c'est ce qu'on n'a pas manqué de dire au Grand Maître qui m'en a fait compliment, à qui j'ai répondu que véritablement je n'avais qu'à me louer de leurs soins, mais qu'elles m'avaient gâté puisqu'elles m'avaient ôté le goût de mourir comme un Diogène. »

Les chevaliers de langue française avaient d'ailleurs toujours trouvé chez les L'Hoste, à « la Lotterie » comme ils disaient, le meilleur accueil, et Favray ne cessait de donner à Turgot des nouvelles des divers membres de cette famille si hospitalière, de l'abbé Stanislas, de « la signora Giovanna, aujourd'hui madame la marquise Cedronio, qui ne faisait que pleurer

lorsqu'on prononçait votre nom après votre départ de Malte » ; il n'oubliait pas dans cette énumération la vénérable mère de M. L'Hoste, la signora Annuzi, qui mourait à quatre-vingt-six ans : « Cette dame comme vous savez n'était pas un grand esprit, et j'ai observé ce qu'on dit que l'âme prête à se séparer du corps voit les choses plus claires ; elle disait des choses dans ses derniers moments plus spirituelles qu'elle n'en avait dites pendant toute sa vie ; elle parlait toujours de vous. »

Il voyait chez eux toute la société de l'île, les chevaliers en résidence, Lescalopier, Savaillan ou Marbeuf, le Grand prieur de Champagne, les compatriotes que l'Ordre attirait à Malte, comme le comte d'Orsay, en compagnie duquel voyageait le peintre Suvée, ou les commandants des bateaux du roi qui faisaient escale à la Valette, et parmi eux « M. le vice-amiral des Indes, le bailli de Suffren, qui fait une belle comparse avec son cordon bleu sur sa large panse. »

La charge de Grand Maître, tenue de 1741 à 1774 par le Portugais Pinto, avait passé ensuite à un Espagnol, Ximénés. Elle était depuis 1775 entre les mains d'un Français, Emmanuel de Rohan [1]. Il fit faire profession à Favray en 1781, « croyant que le premier bâtiment porterait la nouvelle d'une vacance dans le prieuré de France ; mais celui qu'on croyait aux abois en a rappelé et on dit qu'il est très bien à présent ; de cela je ne l'en blâme point ». En 1785, après avoir fait partie de l'Ordre pendant près de quarante-cinq ans, Favray était promu commandeur.

Il devenait le 24e titulaire de la commanderie de Valcanville, près Valognes, dont dépendaient les fiefs nobles et seigneuries de Canteloup, Vexley, Sanxetourp, Mont de Saint-Cosme, Hemevez, les Bonhours, Fierville, Equerdeville et Ancteville. Le revenu en était de 7118 livres [2]. « Je compte, écrivait-il, que j'ai peu de temps à en jouir. Je ne suis entré en

1. Favray a fait le portrait du grand maître Emmanuel de Rohan. Ce portrait, dont une copie décrite par Millin dans ses *Antiquités nationales* (III, p. 29) se trouvait à la commanderie de Saint-Jean en l'Isle près Corbeil, a été gravé à Rome par F. Grec et D. Cunego. Cette gravure sert de frontispice au livre : *Codice del sacro militare ordine gerosolimitano...* Malta, 1782, in-fol.

2. Sur la commanderie de Valcanville, voir le livre de E. Monnier : *Ordre de Malte. Les Commanderies du grand prieuré de France d'après les documents inédits conservés aux Archives nationales à Paris.* Paris, 1872, in-8°.

rente qu'au mois de mai et ne puis rien recevoir avant le mois d'octobre. Peu je recevrai, par les réparations qu'il y a à faire et les charités dont mon beau-frère qui est mon procureur ne fait que me prêcher. Il est bon à m'envoyer une bagatelle et donner tout aux pauvres. J'ai beau lui dire qu'il y a ici une grande misère et que les misérables sont sous mes yeux ; il dit faire les charités d'où l'on reçoit ; il a raison ; mais les misérables que vous voyez font tout autre effet. »

Servant d'armes, chevalier ou commandeur, Favray n'avait cessé de peindre : « Cette diable de muse de la Peinture me tient enchaîné près d'elle. » A quatre-vingt-deux ans, il travaillait encore : « Malgré la faiblesse de la vue, la pesanteur de la main et l'épuisement de l'imagination, je passe toujours mon temps à faire quelques bagatelles ». Malte est en effet rempli de ses œuvres [1]. Mais, tout en travaillant aux portraits des Grands Maîtres, des chevaliers ou des notables de l'île, en ornant de tableaux d'histoire ou de religion les palais et les églises de l'Ordre, il ne pouvait oublier l'Orient : « Je m'amuse à faire deux tableaux ; l'un est Athènes moderne ou la Grèce moderne, j'y travaille actuellement ; l'autre sera Rome moderne. Dans le premier régnera l'ignorance, la paresse et la destruction des belles choses ; l'autre ne représentera que l'étude et les récompenses de la vertu ; si ces deux tableaux réussissent, je compte les envoyer en France ».

Nous ne savons s'il a donné suite à ce projet. En 1779, il avait exposé au Salon du Louvre une *Rue de l'Hippodrome à Constantinople*. Les critiques avaient trouvé « amusant le spectacle du costume d'un assemblage innombrable d'étrangers encore plus piquants par leur nouveauté que les personnages de M. Lepicié » ; mais, « faute de fond, de perspective et de clair obscur », toutes ces figures leur avaient paru « découpées et collées avec choix. » Et l'un d'eux se demandait d'où sortait « ce M. Favray qui déjà académicien et même ancien » exposait pour la première fois au Salon [2].

1. Bachaumont. *Mémoires secrets*, XIII, 219. Lettre II sur les peintures exposées au salon du Louvre le 25 août 1779. — Archives de l'art français. Nouv. période, II, 1er fasc., p. 110. Lettres sur les Salons de 1773, 1777 et 1779, adressées par Du Pont de Nemours à la Margrave Caroline-Louise de Bade.

2. Sur l'envoi de ce portrait exposé aux Offices sous le n° 484, voir les *Nouvelles Archives de l'Art français*, 1876, p. 391.

Pouvait-il s'étonner d'être ainsi oublié, quand lui-même, il écrivait : « Je ne sais où l'on est venu me déterrer à Malte, M. le commandeur Ricci à qui le Grand Duc a donné la direction de la chambre des peintres dans sa Galerie de Florence et qu'on a fait augmenter, a écrit plusieurs lettres au commandeur Sozzini pour avoir mon portrait. Je ne l'ai jamais voulu faire disant que j'étais trop petit pour être logé avec ces grands hommes ; enfin une dernière lettre lui est venue : ordre du Grand Duc qu'il le voulait absolument et j'ai été obligé de le faire ; je me suis peint en philosophe asiatique. » Dans ce portrait, l'artiste s'est en effet coiffé du bonnet fourré que J.-J. Rousseau a popularisé, et le caftan bordé de fourrures qu'il a revêtu, largement ouvert, laisse voir, sur le gilet brodé, la croix étoilée du commandeur de l'Ordre de Malte.

En véritable philosophe, Favray, alors âgé de quatre-vingt-deux ans, écrivait à son ami Turgot : « Les années s'accumulent les unes sur les autres, dont je ne me chagrine guère, mais au contraire. Car ce siècle-ci est le siècle des événements ; il touche à sa fin et heureusement moi aussi. Je suis fort sensible de ma nature et s'il arrive quelques événements qui me pourraient affecter (par rapport à mes amis qui sont jeunes, car à mon âge il ne se faut affecter de rien pour soi), du moins je ne les verrai pas. »

Ce portrait des Offices, les deux Tableaux du Louvre, et les nombreuses peintures qui se trouvent à Malte dans le palais des Gouverneurs ou dans les églises de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Paul, étaient à peu près les seules toiles de Favray qui fussent connues ; son œuvre turque était ignorée, et nous ne saurions trop remercier M. le général marquis de Vergennes, M. le comte de Virieu, et le regretté M. Étienne Dubois de l'Estang de nous avoir ouvert si aimablement leurs archives de familles et leurs collections.

AUGUSTE BOPPE

COLONS ET CANAQUES[1]

Une jeune femme canaque, engagée au service d'un particulier, se plaignait un jour à un brigadier de gendarmerie calédonien qu'on voulût lui ingurgiter malgré elle une purgation, afin de lui faire passer son lait :

— Quand Madame, raconta-t-elle, a voulu me faire prendre une purge, parce que je lui avais dit que mes seins me faisaient mal et que mon lait coulait sur mes vêtements, j'ai cru qu'elle voulait m'empoisonner : elle me fit attacher les deux mains derrière le dos et essaya de m'ouvrir la bouche, pour introduire l'entonnoir; mais je serrai fortement les dents et ne pris pas la purge. Madame me fit alors détacher, et m'enferma dans une chambre, en plaçant la purge à côté de moi.

Depuis tantôt huit ans, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, pour faire passer son lait à la colonie, procédait de même. La purgation préparée sous forme d'impôts, on invitait quelques conseillers généraux à lui attacher les mains et les pieds et à la maintenir à terre pendant l'opération.

Les leaders du conseil devaient se concerter à table, avec le Gouverneur, sur la manière de présenter à cette assemblée une de ses médications fiscales. Bien que j'eusse notifié en termes catégoriques ma résolution formelle de m'opposer de toutes mes forces aux mesures proposées, je fus prié avec une impérieuse insistance de prendre part à cette délibération. J'acceptai

1. Voir la *Revue* du 1er octobre 1909.

cette occasion de dire tout haut au Gouverneur, devant ses amis assemblés, ce qu'il feignait de n'avoir jamais entendu.

Sans ambages et sans réticences, comme sans violences et sans récriminations inutiles, avec une modération que, pendant près de deux heures, l'attention soutenue de mon auditoire autorisa à garder quelque espérance, je fis l'inventaire de l'œuvre tentée par lui en Nouvelle-Calédonie.

Je donnai mon approbation à l'idée qu'il avait conçue de débarrasser la colonie du bagne. Mais je blâmai la précipitation avec laquelle cette besogne était conduite. Je signalai les très visibles troubles économiques que cette éviction causait dans un organisme, dont le bagne avait été longtemps la pièce essentielle et était demeuré une pièce très importante. Trois millions d'argent de moins, dans un pays dont le commerce extérieur se monte à une vingtaine de millions, et le budget à trois millions! Sept ou huit mille consommateurs de moins, pour un élevage créé en vue de subvenir aux besoins de ces clients, et dont la production dépassait maintenant ces besoins même d'une manière inquiétante! Trois ou quatre mille ouvriers de moins pour les travaux publics, dans une île qui se plaignait de manquer de main-d'œuvre, à l'heure même où l'on commençait une voie ferrée de 172 kilomètres! Pourquoi ne pas procéder à une liquidation progressive et lente? Ce n'était pas une tumeur localisée qu'on enlevait. On coupait à la colonie bras et jambes... et estomac.

J'abordai l'œuvre de la colonisation agricole, qui était, avec la suppression du bagne, la grande pensée du règne, — le Paradis reconquis sur l'esprit des ténèbres et rendu à la vertu. Des colons étaient, par milliers, venus de France, par delà cinq mille lieues de mer : ils avaient répondu à un appel promettant 80 p. 100 de revenu *net*, par la culture du caféier, aux petites gens de grand courage, qui apporteraient 5 000 francs dans leurs bas de laine. Quel succès cette œuvre n'a-t-elle pas eu en France! En Calédonie, c'était un désastre. Je demandai à mes auditeurs ce qu'étaient devenus tant de colons, dont les premiers coups de bêche avaient été successivement célébrés comme autant de victoires par la littérature officielle, le colon instituteur, le colon marsouin, le colon qui avait neuf enfants, le colon gendarme, et celui à qui

l'on devait un Manuel du planteur, et celui dont le Gouverneur lui-même avait préfacié le Journal. Je ne citai pas seulement des ruines individuelles : en moins de huit ans, les centres nouveaux de Bouloupari, de Do-Thio et de Ciu étaient retournés au néant; tous les autres végétaient et dépérissaient. Avant l'ère nouvelle, la colonie exportait 231 tonnes de café : après que les colons de l'ère nouvelle auraient dépensé environ six millions sur le sol calédonien, elle en exportait cinquante tonnes de plus, représentant un revenu *brut* de moins de 100 000 francs pour le capital engagé! Naguère pourtant, quand on parlait des destinées promises au café, on jonglait avec les chiffres de 60 et même de 100 millions. Maintenant c'était un sauve-qui-peut de pauvres diables ruinés. La faute avait été très lourde, mais commise de bonne foi, encore qu'on puisse raisonnablement reprocher à un gouverneur d'une colonie française de s'être fié bien hâtivement à de décevantes apparences, et d'avoir alloti des milliers d'hectares, sans avoir fait reconnaître la nature du sol.

Mais, malgré les faits, malgré les chiffres, nier l'erreur, s'y entêter! Continuer une réclame, maintenant mensongère, pour attirer dans des fondrières de petites gens de France ayant quelques économies! Je demandai que l'on répudiât l'utopie, hier encore excusable, coupable désormais.

J'annonçai, continuant à parler de l'agriculture, la débâcle fatale et prochaine de l'élevage, auquel l'afflux des colons de France avait valu une prospérité passagère et factice. Tous ces acheteurs allaient devenir vendeurs à leur tour. L'écart entre la production et la consommation serait plus grand qu'il n'avait jamais été dans l'île. Au dehors, nul débouché. J'examinai les résultats des sacrifices arrachés à la colonie, au profit de cette œuvre mort-née de la colonisation agricole, à savoir un budget spécial de 400 000 francs. Les statistiques étendaient sur le papier des centaines de kilomètres de routes nouvelles. Mais ces routes, qui les entretiendrait? Qui même déjà les entretenait? Combien de kilomètres dès maintenant repris par la brousse, à l'inauguration desquels on avait bu le champagne!

Je m'en pris enfin à l'exécution des grands travaux publics, grâce auxquels notre colonie devait être dotée d'un outillage

moderne. Je ne pouvais prédire qu'une drague, à laquelle nous avions affecté 100 000 francs, nous en coûterait 200 000 et serait inutilisable. Je ne pouvais même pas avancer avec certitude qu'une cale de halage, dont la construction était commencée, s'effondrerait, faute de fondations, sous un navire d'un poids moitié moindre que ceux pour lesquels on la construisait. Mais la vie publique m'avait déniaisé, et j'avais vu de près à la besogne, s'il faut ainsi parler, notre service des travaux publics. J'élevai avec force des doutes sur l'heureuse issue des tâches que nous entreprenions, d'un bassin de radoub, pour lequel nous jetions à l'eau 60 000 francs, d'un wharf, dont les matériaux déjà achetés ne pourraient pas être utilisés, de notre chemin de fer surtout, sur lequel les fonds d'un emprunt de cinq millions filaient avec une rapidité vertigineuse. Je n'aurais pu préciser que le prix de revient du kilomètre de voie ferrée, prévu à 90 000 francs, atteindrait environ 290 000 francs. Mais je savais que des équipes d'électeurs fidèles, remplaçant sur les chantiers la main-d'œuvre pénale, gagnaient, comme terrassiers, 23 fr. 10 par jour.

Je demandai pourquoi trois impôts nouveaux étaient nécessaires, alors que, quelques mois plus tôt, il nous était proposé de consacrer les excédents de notre budget ordinaire à l'érection, soit d'un monumental post-office, soit d'un palais de justice. La vérité était le déficit, que les expédients ne pouvaient plus masquer. Je constatai d'ailleurs loyalement que l'ensemble de cette politique féconde en ruines privées et publiques recevait l'approbation du collège électoral; M. le Gouverneur, bien entendu, n'ignorait pas plus que moi la valeur de ces manifestations du sentiment public.

En dépit de la mutuelle courtoisie que nous parvînmes, le Gouverneur et moi, à maintenir en ce long débat, notre désaccord se révéla irréductible.

— Tout se tient, — conclut-il, — dans la logique de mon programme. Ni palinodie, ni concessions. Ou j'ai absolument échoué, ou j'ai absolument réussi.

Nous décidâmes donc non moins fermement l'un que l'autre, moi que je n'irais pas à sa suite dans une voie qui menait la colonie aux pires déboires, lui qu'il poursuivrait sa marche à l'étoile dans des chemins fixés par la géométrie.

Nous échangeâmes avec vigueur, devant l'assistance, une poignée de mains, que je me plus à estimer loyale.

L'effet politique de cette entrevue fut le suivant. Comme la femme canaque, mais pendant une huitaine de jours, le Conseil général se débattit contre les trois impôts nouveaux qu'il s'agissait de le contraindre à absorber. La médecine avait été si soigneusement préparée, si habilement dissimulée (ce n'étaient que de simples remaniements de taxes, destinés à mieux proportionner les charges!) que l'on prévoyait à peine une légère nausée du patient. Mais la mixture, consciencieusement étudiée par celui-ci, révéla sa nature et son objet véritables. Certes, je connaissais trop bien notre maître pour prendre plaisir à irriter son ressentiment. Je m'ingéniai à vider sur le sol le contenu de ses fioles suspectes et dangereuses, en épargnant à son amour-propre toute blessure publique. Les deux premières fioles culbutées, lui-même retira la troisième de la table du Conseil général.

Moins d'une heure après la clôture de la session, était révoqué un agent des postes de Bouloupari, le plus irréprochable fonctionnaire de la colonie, dont le seul crime était sa sympathie bien connue pour moi. De vieux amis intervinrent intrépidement en sa faveur. Il dut à son absolue innocence d'être seulement déplacé.

Le lendemain même de mon déjeuner au Gouvernement, le droit canaque fut modifié. Dans une lettre du 22 avril, le chef des Affaires indigènes rectifia, à propos de la désignation du chef de la tribu Nassirah-Ouitchambo, sa première interprétation de la doctrine du Gouverneur. « C'est par erreur que dans ma note précitée j'ai parlé d'*élection*. Il suffit de préparer un choix qui sera fait par M. le Gouverneur lui-même... M. le Gouverneur est disposé, tout en nommant un chef unique pour l'ensemble de la tribu, à désigner également un petit chef, qui, *sous l'autorité du premier*, dirigera la section de *Nassirah*. »

Curieux effets d'un déjeuner, pensai-je! Non moins curieux effets du déplacement d'un trône : notre voisin acceptait le principe de la chefferie unique, depuis que le Gouverneur avait découvert que le siège de cette chefferie, « d'après la coutume indigène » sans doute, devait être à Ouitchambo.

Le trône fut offert au réfractaire Avit, qui, à l'enquête, a déposé en ces termes : « Vers le 20 avril, M. X... m'a fait appeler, pour me demander, dans le cas où je serais nommé chef (Avit étant frère de Samuel) si je voulais aller habiter Ouitchambo. Il me promettait par mois dix francs et une bouteille de vin. Je lui répondis que je ne voulais pas être chef, mais que j'allais trouver ceux de Ouitchambo et de Nassirah, pour leur dire que Tenda n'était pas chef, et les consulter à ce sujet. Le 28 avril, je suis retourné chez M. X..., avec Josimont et Désiré de Nassirah, ainsi que les vieux de Ouitchambo. Je lui fis connaître que je ne voulais pas être chef, qu'il ne pouvait pas y avoir deux chefs, puisque Tenda l'était déjà. M. X... me dit qu'il fallait obéir au Gouverneur, qu'on ne devait pas se laisser monter la tête par Tenda, car on avait déjà vu des Gouverneurs *envoyer des Canaques à Obock et à Tahiti, parce qu'ils leur désobéissaient*. Le même jour, le brigadier m'ayant dit que j'avais des chances d'être nommé, je lui ai répondu que je ne voulais pas être chef, mais que je ne voulais pas non plus *être contre le Gouverneur*. »

« Être contre le Gouverneur », formule précieuse en sa simplicité, pour impressionner des cerveaux canaques. Pour l'instant, elle menaçait d'Obock tout Canaque qui ne renierait pas en son cœur l'erreur impie « que Joseph Tenda avait été déjà désigné par sa tribu, toute sa tribu. »

Toutefois ni l'appât d'une liste civile de cent vingt francs et d'une bouteille de vin mensuelle, ni la crainte d'Obock ne purent décider Avit à accepter le trône.

Nos Canaques de Nassirah nous informèrent que le Gouverneur désirait parler à Baptiste, leur camarade, fils du roi défunt. Il pouvait le convoquer directement. Il préféra le mander à Nouméa par l'entremise de notre voisin. Mais Baptiste rata volontairement le rendez-vous fixé.

Citons intégralement la déposition de l'intermédiaire du Gouverneur : « Je fis donc dire à Baptiste de venir. Mon intention était de le faire venir avec Philippe et Patrice à Nouméa. Il ne vint que le lendemain de mon départ pour Nouméa. Il était accompagné d'Avit et d'Étienne. Ma femme lui demanda s'il voulait aller rejoindre Patrice et Philippe à Nouméa, pour répéter devant le Gouverneur ce qu'il venait

de dire. Voyant qu'il avait peur d'aller seul à Nouméa, madame X... lui fit comprendre qu'elle le conduirait à Bouloupari en voiture, que, pour passer ce centre, elle le cacherait sous une couverture, pour qu'on ne le vît pas. Il répondit qu'il irait bien, si Étienne y allait, mais qu'il n'avait pas de vêtements propres. Étienne lui dit alors : Madame fera sans doute pour toi ce qu'elle a fait pour Philippe et pour Patrice, elle te donnera un pantalon et une chemise. » Il fut entendu qu'il partirait le lendemain par le courrier, mais il ne se présenta pas : bravant le danger « d'être contre le Gouverneur », il revint rire à Nassirah de ces histoires de brigands.

Mais, moi, je n'en riais pas. Je trouvais devant moi, dans ma propre maison, le Gouverneur de la colonie occupé à organiser un conflit qui y faisait régner la terreur, et j'avais entendu dire sur tous les tons, à Nouméa, que cet homme « aurait ma peau ». Et juste à la même heure, le ministre des Colonies, à qui l'on avait représenté la convention franco-canaque de Nassirah-Ouitchambo comme un vrai contrat de servage, demandait à son agent en Calédonie des explications à ce sujet. Pour le ministre, j'étais un négrier, pour le Gouverneur un agitateur. Comme un simple Canaque, je pris peur, moi aussi.

Sur le conseil du chef de la Mission d'inspection qui visitait alors la colonie, je dénonçai le contrat qui liait envers nous les Canaques de Nassirah. Le 4 mai, je demandai au Gouverneur, puisque le ministre tenait cette convention pour abusive et que j'en souffrais moi-même sans aucun profit, « de vouloir bien y substituer, après consultation nouvelle des Canaques intéressés, un nouveau contrat qui fût en harmonie avec la réglementation qui régit dans la colonie les engagements des indigènes avec les blancs ».

Ne tenant pas moins à répudier la responsabilité des mesures dont l'initiative ne m'appartenait pas, je demandai que la convention future « rompît toute communauté d'intérêts, tout partage d'autorité, toute solidarité entre les deux propriétés de Nassirah et de Ouitchambo en tout ce qui touche les rapports des propriétaires avec la tribu. »

Refus péremptoire, à l'égard de la seconde partie de ma requête, de scinder en deux la tribu : un seul chef sera nommé,

qui résidera à Ouitchambo et de qui relèvera le sous-chef de Nassirah. Refus conditionnel d'accepter la dénonciation du contrat même : le Gouverneur l'annulera dans le cas seulement où des abus lui auront été signalés et où il aura reconnu ces abus. Je ne voulais pas posséder malgré moi des esclaves. Je proclamai, à l'adresse de tous les Canaques intéressés, la seule vérité légale : « Vous êtes libres », leur dis-je. De la sorte, j'étais assuré au moins de me mettre à l'abri du soupçon d'arracher des dépositions de complaisance aux Canaques de Nassirah, par la peur des inévitables représailles que je pourrais exercer contre eux. Mais s'ils n'avaient rien à redouter d'un maître en disgrâce, ils vivaient dans une épouvante semée par une gendarmerie qui caracolait et pétaradait.

Le 13 mai, notre voisin introduisit devant le Gouverneur une longue plainte contre nos agissements.

Comme la force de ce duel à la muette prenait une tournure chaque jour plus déplaisante dans les ténèbres, je résolus de la porter au grand jour, en provoquant, s'il était nécessaire, une enquête. Je rédigeai, sous forme de lettre au Gouverneur, un document sur l'appellation juridique duquel je suis insuffisamment fixé. Je sais que, sous le nom de diffamation, il m'a deux fois conduit devant des juges. Mais, deux fois acquitté avec tous les honneurs de la guerre, je suis autorisé à penser qu'il n'était pas diffamatoire.

J'y renouvelai ma dénonciation du contrat canaque, présentée dix jours plus tôt, et je la motivai par des considérations d'impérieuse nécessité, tirées des bruits fâcheux que la presse, en France aussi bien que dans la colonie, répandait sur l'application même de ce contrat. D'après ces rumeurs publiques et même publiées, la tribu de Nassirah-Ouitchambo, déjà violentée dans sa collectivité par l'acte même qui l'avait fondée, se plaindrait ouvertement de violences individuelles, qui feraient d'elle, depuis plus de deux ans, une tribu captive chez des négriers : le Gouverneur lui-même n'avait-il pas ouï parler de morts suspectes, d'empoisonnements? J'énumérai quelques-unes des plus notoires horreurs de ce que les journaux appelaient les scandales de Bouloupari. En suite de quoi, je narrai, de la façon la plus strictement conforme à la vérité, la désignation du chef Tenda. Je ne dissimulai d'ailleurs aucu-

nement que la variabilité des interprétations du droit canaque était, chez le Gouverneur, liée à des considérations étrangères à ce droit. Je terminai en sollicitant une enquête.

Avant que je n'eusse achevé d'écrire ma lettre, cette enquête, qu'on me savait résolu à rendre nécessaire, était décidée. Mais, afin d'assurer efficacement la liberté et la sincérité de toutes les dépositions, on arrêta et séquestra immédiatement trois Canaques de Nassirah.

« Le 15 mai 1902, à six heures du soir, le brigadier et un gendarme à cheval, revêtus de leur uniforme... se sont rendus à Nassirah et ont prévenu les sieurs Le Goupils et Roumy qu'ils allaient conduire à leur caserne les indigènes Baptiste et Tenda, leurs engagés, ainsi que le canaque Avit, pour les embarquer le lendemain à six heures du matin sur la vapeur *Cagou* à destination de Nouméa ».

Avit était à la pêche : je donnai à espérer que, prévenu par mes soins, il serait le lendemain à six heures à bord du *Cagou*. Quant aux deux autres Canaques, ils ne manqueraient pas au rendez-vous; mais, à cette heure ils étaient dans ma maison, et la gendarmerie, malgré son uniforme, ne me paraissant pas *revêtue* d'ordres suffisants à forcer ma porte, j'invitai la gendarmerie à repasser.

Le lendemain 16 mai, ma lettre en poche, je m'embarquai à bord du *Cagou* avec les trois Canaques. Je représentai inutilement à Tenda que son enfant Dieudat (donné par Dieu!), âgé de quelques mois à peine, était à ce moment en danger de mort : affolé par tous les dangers réels et imaginaires dont la gendarmerie épouvantait la tribu, il voulut se rendre à cette convocation. J'étais résolu à demander, sans beaucoup d'espoir, à être admis par M. le Gouverneur avec eux — avant de déposer ma lettre. En arrivant à Nouméa, à bord même du *Cagou*, les trois Canaques furent cueillis par trois agents de police et emmenés dans des directions différentes, Tenda, le plus dangereux, à l'îlot Freycinet, Avit au dépôt de la vallée de l'Orphelinat, Baptiste à la vallée des Colons, chez le chef des Affaires indigènes déjà désigné pour faire partie de la commission d'enquête. Je déposai ma lettre au Gouverneur.

Le lendemain dimanche, je me rendis à une audience personnelle que j'avais demandée au chef de la colonie et qui

m'était accordée. Lorsque j'arrivai au Gouvernement à l'heure fixée, j'y trouvai réunis, *sur convocation*, le chef des Affaires indigènes, M. X..., notre voisin, les indigènes Tenda, Avit et Baptiste, assistés de l'interprète officiel Ferdinand.

Je n'étais point venu pour me laisser étouffer à huis-clos, et j'insistai pour obtenir une audience personnelle, si inutile qu'elle me parût dès lors. Pour m'obliger à comparaître, M. le Gouverneur m'envoya dire « qu'aux termes du décret organique du 12 décembre 1874, il avait le droit formel de faire paraître devant lui tout citoyen pour une question d'ordre général et intéressant la colonie ». C'est bien possible après tout : naguère encore un gouverneur avait le droit d'expulser tout citoyen qui le gênait. Qu'il usât donc de son droit : je donnai à son secrétaire mon adresse en ville, et je m'en allai attendre les gendarmes. Ils ne vinrent pas. Le 19 mai, j'informai M. le Gouverneur que Tenda, séquestré à l'îlot Freycinet, venait de perdre son fils Dieudat.

« Aujourd'hui, me fut-il répondu par M. le Gouverneur, il serait même trop tard pour que le père pût revenir assister aux obsèques. Il ne reste plus qu'à déplorer l'incident. »

J'aurai sa peau... il aura sa peau... ils auront sa peau... Je n'entendais autour de moi que conjugaison du futur du verbe avoir avec ma peau pour complément direct. Pour assurer à toutes les mesures, prises ou préparées contre mon honneur et ma sûreté, la publicité qu'on était si soigneux d'éviter, le 21 mai, je fis paraître intégralement dans le journal la *France Australe*, ma lettre au Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.

Tout de même! nous n'étions pas venus, en ce pays, quinze Français et Françaises, avec qui la gendarmerie autrefois n'était pas familière, pour nous y laisser obscurément brimer, nous et de pauvres gens coupables de nous aimer. Au moins ainsi, le prince paierait de sa personne. Au surplus je ne mettais personne en danger que moi-même. Mais pour défendre ma peau, je préferais le plein jour, que le bon Dieu a mis à la disposition de tous.

Le 27 mai, une commission fut nommée à l'effet de faire la lumière aussi complète que possible sur tous les faits intéressant la tribu de Nassirah-Ouitchambo. Elle était composée de MM. le chef d'escadron, M..., commandant la Compagnie

de gendarmerie, président, A... chef de service des Affaires indigènes, et G..., chef du service des Affaires administatives et commerciales, membres, et du brigadier de gendarmerie P..., chef de la brigade de Bouloupari, secrétaire.

Le 30 mai, la commission se transporta à Bouloupari. Je déclinai immédiatement sa compétence par lettre au Gouverneur remise aux mains des commissaires. Je représentais en cette lettre, mon étonnement, la personnalité même des commissaires mise à part, « 1° que M. G... placé, malgré sa responsabilité personnelle, trop directement sous la dépendance du Gouverneur, prît part à une enquête où la propre responsabilité du chef de la colonie était engagée par les événements; 2° que M. M..., commandant de la Gendarmerie, eût à connaître de faits où ses subordonnés et par conséquent l'arme de la Gendarmerie pouvaient avoir encouru quelques responsabilités; 3° que M. le chef de service des Affaires indigènes fût érigé en juge d'actes émanant parfois de son service, et en juge d'instruction procédant à une enquête sur ces mêmes actes ». J'ajoutais que j'aurais peut-être passé outre à ces irrégularités; « mais l'absence, à l'ouverture des débats, de trois Canaques directement intéressés à l'affaire, que l'on tenait depuis quinze jours séquestrés en une détention qui autorisait tous les soupçons, m'avertissait du danger d'accepter en un seul point l'arbitraire de cette procédure ».

La loi de Lynch m'eût en effet offert à peu près autant de garanties. J'eusse volontiers comparu devant des juges : j'étais au contraire autorisé à garder devant ces trois messieurs une attitude qui s'accordait avec l'objet poursuivi par moi. Je n'accuserais autrui ni ne me défendrais moi-même. Un autre dénoncerait et plaiderait, s'il lui plaisait. Moi, les bras croisés, sans opposer à quoi que ce soit aucune dénégation, aucune contradiction, je laisserais, sur ma personne, fouiller les poches et les doublures, et retourner les vêtements de l'un des deux négriers de Nassirah-Ouitchambo. Je renonçais, il est vrai, à la faculté de défendre ces malheureux Canaques; mais la vérité, je n'en doutais pas, les défendrait bien toute seule, et d'ailleurs — je n'en doutais pas davantage — très inutilement.

La Commission siégea, du 30 mai au 8 juin, tantôt à la gendarmerie de Bouloupari, tantôt en l'un ou l'autre des deux

villages canaques de Nassirah et de Ouitchambo. Tous les Canaques de l'un et l'autre sexe furent interrogés. Avit et Baptiste, ramenés de Nouméa pour déposer, furent laissés provisoirement à Nassirah, leur déposition faite. Quant au dangereux Tenda, condamné à être pendu avant d'être jugé, il déposa la corde au cou : amené à la gendarmerie de Bouloupari, il fut aussitôt ramené à l'îlot Freycinet.

Ce n'étaient pas de méchantes gens, ces commissaires, et je reconnais qu'ils ont trahi, dans la mesure où leur sécurité le leur permettait, les espérances de leur maître. Je leur avais fait porter une table et des chaises au village de Nagouné, pour qu'ils pussent siéger avec quelque commodité et aussi quelque dignité, sous les arbres de la tribu. Je les plaignis, et je pus conserver des relations extrêmement courtoises avec tous, presque amicales avec l'un d'entre eux.

Les résultats les plus intéressants de l'enquête sont les suivants : aucun Canaque de Nassirah n'a fait entendre aucune plainte d'aucune sorte contre ses patrons. Je n'ai point assisté à ces interrogatoires, dont l'accès m'a été interdit; j'ai eu pourtant un jour, le plaisir d'entendre de loin un gamin, que je ne voyais pas et qui se croyait loin de mes oreilles, claironner gaîment cette réponse : « Ici, à Nassirah, il est bon! » Aucun Canaque de Nassirah n'a dit un mot du régime intérieur de la propriété de Ouitchambo. Il n'est point parti d'eux une seule accusation, ou spontanée, ou suggérée. Tous les Canaques de Ouitchambo, presque sans exception, ont terminé leurs dépositions par l'affirmation indignée que leurs malheureux frères de Nassirah étaient tous les dimanches abominablement soûlés par leurs patrons. Il y a quasi-unanimité sur ce point. J'ignore pourquoi la commission d'enquête a négligé d'éclaircir ce grief en interrogeant les Canaques de Nassirah : ils eussent déclaré qu'on interdisait impitoyablement à Nassirah tout tafia et tout alcool, mais non l'usage modéré du vin. De cette instruction contradictoire, il fût probablement ressorti que le seul litre de vin corrupteur, revélé par l'enquête, était le litre mensuel attribué au trône de Ouitchambo.

Quant aux faits énoncés dans ma lettre au Gouverneur de la colonie, aucun n'a été imputé à Nassirah. Les trois enquêteurs m'ont attribué, dans leurs conclusions, la paternité de

la candidature de Joseph Tenda; mais ils écrivent autre part naïvement ce qui suit : « Cette idée de voir Tenda succéder à Samuel est si bien entrée dans la cervelle des Canaques de Nassirah-Ouitchambo que, quand paraît la note de M. le chef de service des Affaires indigènes disant que le chef doit être pris dans la famille de Samuel, *personne ne veut y croire. Pour eux le véritable chef est Tenda, ils le répètent sur tous les tons* ».

Au bout de neuf jours, la commission résuma ainsi ses travaux : « Il paraît nécessaire de faire remarquer que les indigènes n'ont formulé aucune plainte relative à la main-d'œuvre. »

*
* *

Par décision du Gouverneur du 21 juin 1902, le Conseil privé entendu, il fut « interdit au nommé Joseph Tenda de résider tant dans la réserve indigène de Nassirah-Ouitchambo que sur le territoire de la commune de Bouloupari... N'appartenant à aucune tribu existante, il sera incorporé dans la tribu de Saint-Louis, avec l'assentiment du chef de cette tribu... »

La décision ne se préoccupe point de la situation légale de la femme de l'exilé, sur le travail de qui le contrat nous créait un droit ferme. Nous n'autorisâmes pas seulement, nous engageâmes Eulalie à aller rejoindre son mari. Quant à la vieille mère de Tenda, installée auprès de son fils depuis six mois seulement, elle s'obstina à attendre à Nassirah la fin de ces absurdités. Jusqu'au retour de son fils, elle vint, tous les quinze jours environ, m'offrir une botte de cresson, ou une corbeille de champignons et, ne sachant pas le français, elle portait la main sur mon cœur, puis sur le sien, pour me rappeler que je lui devais son Tenda.

Tous les faits, antérieurs à l'enquête ou relevés par elle, ayant démontré que le maintien de l'unité de la tribu était contraire aux intérêts et désirs des Canaques et des propriétaires et par suite contraire à l'ordre public, l'unité de la tribu fut solennellement maintenue. Mais la situation de la colonie exigeant que Nassirah fût tenu sous une étroite surveillance, la résidence du chef fut fixée à Ouitchambo.

L'enquête ayant démontré qu'il pouvait être dangereux pour l'indigène Baptiste, âgé de quinze ans, de recueillir la succession de feu son père, l'indigène Baptiste fut nommé chef. En transférant de Nassirah à Ouitchambo un Canaque au travail duquel Nassirah avait droit par son contrat, on marquait d'ailleurs d'autant plus fortement la profondeur de la chute de Nassirah. « Pendant la minorité de Baptiste, le commandement de la tribu sera exercé par l'indigène Poindi. »

Le contrat des propriétaires avec les Canaques, jusque-là unique, et dénoncé par moi, fut scindé en deux : ce fut toute la nouveauté de cette convention nouvelle. Le 25 juin, M. le Gouverneur me la fit tenir avec l'avis suivant : « Dans le cas où ce contrat ne vous conviendrait pas, je ne puis vous laisser ignorer qu'à moins qu'il ne s'agisse de modifications de détail, pour lesquelles l'administration se montrerait conciliante, votre refus de signer serait considéré comme un refus définitif de maintenir l'ancien état de choses. Auquel cas l'administration se verrait obligée d'aviser et de prendre telles mesures qu'elle jugerait utiles *pour sauvegarder les intérêts des indigènes*. » Les Canaques allaient être militairement sommés de déguerpir, pour la sauvegarde de leurs intérêts. Pour nous-mêmes, l'exil en masse et brusque de la tribu, à l'époque de l'année où son concours nous était le plus utile, était un coup très sensible à notre exploitation. Nous signâmes sans correction ce document. Mais aussitôt, dans une lettre, où j'en expédiais la copie au Ministre des colonies, j'écrivais : « J'ai été sommé de signer, et j'ai effectivement signé, sous peine de perdre la collaboration de braves qui m'ont témoigné leur attachement. C'est dire que j'accepte la responsabilité de cet engagement en toutes ses dispositions légales et justes ; mais je décline la responsabilité de toute clause qui le rendrait répréhensible ».

Le 6 juillet, à Nassirah, Baptiste, chef, Poindi, régent, et les Canaques majeurs signèrent la convention ; le 7 juillet celle de Ouitchambo fut signée. Quand le brigadier P... eut reçu à Nassirah et mis en poche cet acte solennel, il invita Baptiste à le suivre à Ouitchambo, où l'attendait un trône. Le royal gosse, à pied, partit, à travers le paddock, derrière les deux chevaux de son cortège militaire ; mais, aux premiers pas il boitilla, au bout de cinquante mètres il boita douloureusement, et force

fut à l'escorte royale de laisser le roi revenir rire encore, pendant vingt-quatre heures, à Nassirah, de la cérémonie.

N'ayant plus du tout à s'occuper de Ouitchambo, où régnait maintenant l'ordre le plus parfait, la gendarmerie de Bouloupari put se consacrer tout entière à son rôle de tutrice des Canaques de Nassirah.

— Force restera à la loi, — me répétait le brigadier P... trois ou quatre fois par mois, lorsque nous n'étions pas tout à fait d'accord. Et nous n'étions presque jamais d'accord.

On avait eu la main heureuse, en le choisissant, car son ingéniosité même était grande à trouver des occasions de mettre au service de la loi une force, qu'il sentait débordante de bonne volonté. J'ai raconté qu'un certain nombre de Canaques errants, hommes ou femmes, étaient venus s'incorporer à la tribu de Nassirah, avec l'assentiment de Samuel et des siens. Trois des hommes s'y étaient mariés, Tenda, Maïane et Aïma. Maïane était mort, Tenda était exilé; mais Aïma et Béani, la quatrième des recrues de Nassirah, vivaient paisiblement depuis deux ans au village de Nagouné, et y payaient régulièrement leur impôt de capitation. L'enquête elle-même les connut, les identifia et les laissa tranquilles. « Pour sauvegarder les intérêts des indigènes », le brigadier P... détruisit les paillottes, que l'orage avait respectées. La loi, au trot de deux grands chevaux de la gendarmerie, se rendit un matin à Nagouné, et enjoignit à Aïma et à Béani de déguerpir dans les vingt-quatre heures, et d'aller se mettre aux ordres du chef de la tribu de Tomo qui réclamait, assurait-on, des sujets indûment soustraits à son autorité. Toutes les misères que je leur avais involontairement causées, n'avaient aucunement altéré la confiance des Canaques en mes connaissances juridiques, et surtout en ma parole. Eux aussitôt d'en référer à moi.

M. le Gouverneur, dans une lettre au Ministre contemporaine de tous ces événements, a fixé lui-même avec précision sa jurisprudence sur ce point. « Il arrive, dit-il, et même assez fréquemment, que les indigènes, soit par mariage, soit pour tout autre motif, se fixent dans une autre tribu sans esprit de retour. Il leur suffit d'obtenir l'autorisation du chef de la nouvelle tribu, et, à ce point de vue, l'administration leur laisse toute latitude. » Aïma et Béani avaient l'assentiment du chef de

Nassirah. Ils prétendaient n'avoir jamais avoir appartenu à la tribu de Tomo. Si tant était que le chef de Tomo les eût réellement réclamés, il appartenait à la gendarmerie de défendre leurs droits contre une réclamation insoutenable.

Je savais cela, mais je savais aussi que le droit canaque était momentanément obscurci à l'endroit des Canaques de Nassirah. Bien que nos deux Canaques parlassent vaguement de g..... qui pourraient être utilement cassées, je les amenai sans trop de peine à se soumettre à la force.

— Ça va bien, patron, — acquiescèrent-ils, — on partira.

Béani, Aïma et sa femme prirent la route de l'exil. Chargés de leur fortune, ils défilèrent tous les trois, un matin, devant leurs amis néfastes et impuissants, dont ils vinrent serrer les mains. Deux jours après ils étaient de retour. Ils se fussent soumis à un arbitraire qui respectât au moins leur dignité! Mais d'être accueillis à Tomo par un chef qui, ignorant qu'il les avait réclamés, leur demanda ce qu'ils venaient f... là, la farce leur parut indécente; à moi aussi.

— Nous restons ici, — dirent Aïma et Béani, déposant leur fortune proscrite sur le sol de Nassirah, — à moins que vous ne nous chassiez vous-même. Et que le brigadier vienne nous chercher!

Le brigadier vint les chercher, et il ne les trouva pas.

Il revint, et il ne les trouva pas davantage. L'appareil de la loi est majestueux et bruyant : le droit canaque a l'ouïe fine et de bonnes jambes. On ne trouve que les Canaques qui consentent à être trouvés. J'ai plus d'une fois aidé l'action de la justice, et parfois même, l'action de l'injustice, quand je l'ai cru utile aux victimes, en invitant les Canaques à se livrer spontanément; j'ai toujours été écouté par eux. Mais je ne suis pas cru normalement obligé de mettre cette force morale au service de la force calédonienne, pour l'aider à chasser deux Canaques, non de chez moi, mais de chez eux. Je me reproche seulement, — oh! sans trop de véhémence — de n'avoir pas toujours réprimé un sourire, lorsqu'il m'arriva d'entendre de loin, dans un village canaque aux cases vides, quelques roquets galeux saluer la maréchaussée de mon pays.

A Nassirah, pendant tout ce temps, il ne mourut pas un bœuf ni un veau, au décès duquel, s'il était tué pour la boucherie,

la brigade n'ait rempli tous les devoirs de l'état civil, ou, s'il était mort d'accident dans la brousse, dont elle n'ait assuré l'incinération dans les formes et délais prescrits par la loi.

Je ne veux pas compter comme un surcroît de travail, imposé par Nassirah à la gendarmerie, une officieuse collaboration à la série de croquis calédoniens, où le journal officieux de la colonie avait entrepris de faire retracer la vie intime de Nassirah par un jeune « Rudyard Kipling », qui se couvrit trop modestement d'un pseudonyme. Cette collaboration était pour la gendarmerie un honneur et un plaisir.

Une joie très vive — ce devait être la dernière, et encore a-t-elle été gâtée rétrospectivement par une amère déception — fut donnée au mois d'août, au bon serviteur qui, depuis tant de mois, était commis à la surveillance de ma personne.

Ce fut le brigadier qui m'apporta, étant huissier, une « requête introductive d'instance devant le tribunal correctionnel de Nouméa », à l'effet que j'y fusse condamné, pour diffamation, à cinquante mille francs de dommages et intérêts non compris toutes autres réparations civiles, telles que frais de poursuite, de jugement, coût d'insertions dans quatre journaux, frais d'exécution et autres... Et ce, bien entendu, sans préjudice des jours de prison qu'il appartiendrait à la justice et à la sagesse du tribunal de m'octroyer. Je pus croire que l'huissier, lorsqu'il me remit ce grimoire, allait se pâmer!

La presse de l'Imprimerie Calédonienne, qui roulait sans relâche pour éditer les *Croquis calédoniens*, avait mis moins de hâte à publier le rapport et le dossier de l'enquête Nassirah-Ouitchambo. Les bonnes feuilles en furent communiquées, dès le commencement de juillet, à la curiosité de M. l'Inspecteur M... alors en instance de départ.

Il a été même tiré quelques exemplaires d'un supplément du *Journal officiel* portant la date 5 juillet. Il ne parut toutefois que le 26 juillet, avec un erratum rectifiant une assez étrange erreur de date. Il est du moins avéré que le rapport fut publié plus de quatre semaines après le temps où il fut achevé, et seulement après qu'un journal local eut bien voulu, sur ma prière, témoigner quelque étonnement de cette prolongation d'un silence inexpliqué. On eût désiré évidemment ne pas remettre entre mes mains cette arme défensive, pour le duel,

maintenant privé et judiciaire, qui allait succéder à l'action administrative.

On sait la fin : je comparus deux fois devant la justice de mon pays. Mon juge en première instance, et mes trois juges en appel se trouvèrent être des juges. Deux fois de suite je fus défendu d'office et triomphalement par un avocat, dont la bienveillance à mon égard ne fut certes pas volontaire, je veux dire par ce supplément au *Journal officiel* du 5 et 26 juillet 1902, auquel je renvoie le lecteur.

La fin, ai-je dit. Pas tout à fait.

Le Gouverneur fut, à la suite des rapports des inspecteurs, appelé à Paris, pour conférer avec le ministre. Il quitta Nouméa un mercredi d'octobre. Le soir du dimanche qui précéda son départ, Baptiste, fils de Samuel, chef unique de la tribu, en résidence à Ouitchambo, abandonnant son trône, s'enfuyant de l'asile où il était défendu contre le poison de Nassirah, Baptiste, tandis que je dînais, entra dans notre salle à manger, escorté de deux camarades. Depuis deux mois, il ne manquait pas un dimanche à venir à Nassirah et à m'y faire demander, par quelque intermédiaire, si son singulier exil prendrait bientôt fin. Lorsque le départ du Gouverneur fut fixé, j'autorisai deux de ses camarades à l'informer que sa présence à Nassirah serait avec plaisir tolérée par nous, jusqu'au jour où justice lui serait rendue. Je lui donnai rendez-vous pour le mercredi. Il accourut, radieux, dès le dimanche soir, avec les deux messagers. Je ne lui cachai point que, selon toute vraisemblance, quelque épreuve suprême l'attendait encore : le brave gosse s'en remit aveuglément, pour être conduit enfin à la liberté et à la tranquillité, à l'auteur de toutes ses misères.

Une dizaine de jours s'écoulèrent dans une paix toute relative pour Baptiste et pour Nassirah. Afin de marquer, par quelques coups décisifs que malgré le départ du Gouverneur, « la séance continuait », le brigadier P... avait de nouveau mobilisé ses hommes, pour les lancer à la recherche des Canaques Aïma et Béani, résidant à Nagouné en violation des droits du chef de Tomo. Bruyantes cavalcades, éternel chou blanc. Je dois dire que, malgré le ridicule dont ces expéditions ratées les couvraient, les braves gendarmes de la brigade approuvaient le plus manifestement qu'ils pouvaient les sentiments et la tac-

tique des êtres inoffensifs et persécutés, qu'ils avaient mission d'appréhender. Mais, parmi tout ce vacarme, il était remarquable qu'un chef canaque eût pu quitter, abandonner sa tribu, sans que cette désertion provoquât la moindre émotion, et à peine moins étonnant que l' « engagé » Baptiste ne fut pas réclamé par son « engagiste » à la gendarmerie. Quand donc serait-il dressé un procès-verbal contre Nassirah, si Nassirah employait impunément un « engagé » de Ouitchambo?

C'était encore un beau dimanche, comme dit la chanson de Nadaud. Je venais d'achever la distribution des vivres au personnel de la propriété, lorsque deux gendarmes à cheval, fendant le grouillement de nos Canaques de tout âge et de tout sexe dans l'étroite cour intérieure de Nassirah, m'annoncèrent par la silencieuse majesté de leur entrée que la Loi avait encore quelque compte sévère à exiger de nous. J'aimais beaucoup l'un d'entre eux, le gendarme D..., joyeux et pacifique garçon, qui m'aimait bien aussi, parce que je savais toujours conserver à ces farces leur caractère et les jouer avec lui en toute cordialité; il n'a jamais eu en toute sa carrière, m'a-t-il déclaré plusieurs fois, « autant d'agrément avec aucun autre prévenu ».

Quand je lui eus demandé quel mauvais vent l'amenait encore, il sourit à peine, et, toujours à cheval, appuyé d'une main sur la croupe de sa bête, les yeux dans les yeux du camarade qui l'accompagnait, comme pour marquer que je ne devais pas chercher d'issue, il prononça :

— C'est extrêmement désagréable... Je suis envoyé pour vous dresser trois procès-verbaux.

— Je n'en désirais qu'un, — lui dis-je avec mansuétude. — Je les recevrai pourtant tous les trois; mais c'est une orgie véritable! Donnez...

Et je tendis la main. Tout Nassirah, rieur et confiant, grouillait autour du gendarme bon enfant et populaire.

L'excellent homme devait constater d'abord que je contrariais et contrecarrais la gendarmerie dans l'exercice de ses fonctions. Je ne dissimulai pas que le grief fût grave et ne prêtât aucunement à la plaisanterie : au contraire je fis vivement sentir combien j'en comprenais moi-même la gravité. Cette attitude respectueuse mit immédiatement le défenseur de

la loi en grande confiance avec l'inculpé, et il tomba sur-le-champ d'accord avec moi que l'imputation d'un tel délit devait être entourée d'un faisceau de circonstances probantes. A la lumière de ce principe, nous étudiâmes de bonne foi, le gendarme toujours à cheval et moi arrêté à mi-chemin dans l'ascension de l'escalier de ma maison, le fait qui m'était reproché, à savoir qu'Aïma et Beani ne se trouvaient jamais dans leurs cases à la tribu, chaque fois qu'il plaisait à la gendarmerie d'aller les y chercher. La nature de ces visites militaires, disais-je, ne suffisait-elle pas à expliquer le médiocre empressement des Canaques à les recevoir? Cet argument fit une grande impression sur les esprits judicieux du gendarme D... et de son collègue.

— Pardi! J'en ferais tout autant qu'eux, — dit même celui-ci.

Je demandai si l'action personnelle, qui devait m'être imputée en un procès-verbal, avait été perçue *de visu* ou *de auriculu*, comme on dit parfois là-bas. Non : ce n'était qu'une induction. Il était tiré argument de la dernière déconvenue que la maréchaussée avait éprouvée le jeudi précédent : pour épargner, ce jour-là, une course inutile à deux dignes gendarmes, à qui je ne voulais pas de mal, je les avais prévenus qu'ils ne trouveraient personne à la tribu. Et ils n'y avaient en effet trouvé personne! Toute la tribu, pus-je dire et prouver sur-le-champ, était en voyage dans une tribu voisine, à dix lieues de là : elle était rentrée la veille.

— Ne parlons plus de cette affaire-là, — dit l'excellent homme... — Autre chose. J'ai à vous dresser procès-verbal, pour employer à votre service un indigène engagé sur une autre propriété.

Baptiste était là, à quatre pas derrière les chevaux des deux gendarmes, montrant sa tête, caché pour le reste par un des piliers de pierre de la cour. Ce fut, dans tout le personnel, un trépignement de curiosité hilare. Le nom de Baptiste courut sur toutes les bouches.

Seul, je ne l'entendis point, ou je ne voulus point d'abord qu'il pût s'agir de lui. De l'air le plus innocent du monde, j'affirmai, avec beaucoup de rondeur, que je ne connaissais point présentement, parmi tout le personnel employé à Nas-

sirah, la présence d'aucun Canaque, qui n'y fût régulièrement inscrit sur les registres bien connus des gendarmes eux-mêmes.

— Il faudrait pourtant être sérieux un coup, — dit le bon gendarme.

Il nomma Baptiste qui, pardieu! je le savais bien, était engagé chez M. X.... Baptiste travaillait depuis au moins dix jours à Nassirah... Je devais comprendre moi-même que cela ne pouvait pas durer!

A mon tour, je précisai : Baptiste, fils de Samuel, engagé à Nassirah au mois de janvier 1900, disparu de Nassirah depuis le 7 juillet 1902? il avait été nommé chef de la tribu Ouitchambo-Nassirah par décision du 18 juin de la même année. S'agissait-il de ce Baptiste? Était-il authentiquement constaté que ce Baptiste, soustrait à la mauvaise influence de l'exilé Tenda, soustrait à la non moins mauvaise influence de méchants patrons qui l'avaient jadis terrorisé, s'était évadé de son trône, et s'était réfugié à Nassirah?

Baptiste, derrière son pilier, était convulsé par le rire.

— Vous êtes sûr de cela, mon bon M. D...? — interrogeai-je. — Vous êtes prêt à le certifier?... Oh! descendez de cheval. Mon papier, mon encre, ma plume sont à votre disposition pour l'établissement de ce procès-verbal. Je répondrai nettement à vos questions. Je travaillerai avec vous, et de grand cœur, à la prose qui devra être rédigée. Et quand vous aurez achevé votre œuvre, je ferai appel à l'huissier qui est en vous, et moyennant une honnête rétribution qu'on ne lui fera point attendre, l'huissier constatera le procès-verbal du gendarme...

Je n'ai jamais su de quel troisième procès-verbal j'étais menacé ce matin-là. Tout le monde riait; le bon gendarme prit le parti de faire comme tout le monde.

— Ah! zut!... et puis zut! — jeta-t-il soudainement, avec l'allégresse de l'homme qui rentre dans sa nature.

Et, rassemblant les rênes de sa monture, il lui donna, avec l'éperon, le signal du départ. Mais alors la lettre de la consigne reçue lui revint à l'esprit.

— Ce n'est pas tout ça! — dit-il. — Aïma et Beani, nous avons ordre de les rechercher. Ils sont revenus à la tribu?

Je répondis — à titre d'ami — que je les avais vus rentrer la veille, mais qu'il dépendait d'eux, et d'eux seuls, d'y être

ou de n'y être pas, que d'ailleurs il appartenait à la gendarmerie de s'en assurer par ses propres moyens.

Ce fut la dernière tentative contre la liberté d'Aïma et de Béani. Mais le zut! d'un gendarme ne suffisait pas à régler le cas autrement grave de Baptiste, chef canaque. Baptiste s'était retiré dans la brousse, sans se soucier d'une dépêche de dix lignes lui représentant qu'il entrait en rébellion contre la France. M. le gouverneur Picanon, qui débarqua sur ces entrefaites en Calédonie, arrivait avec mission de solutionner l'affaire Nassirah-Ouitchambo.

Il scinda Nassirah-Ouitchambo en deux tribus absolument distinctes. Les chefs de l'une et de l'autre ne furent pas élus. Ils ne furent même pas choisis par le Gouverneur dans les familles régnantes. M. Picanon institua un droit canaque, vaguement inspiré de la jurisprudence de Salomon : il désigna pour la chefferie les doyens de chaque tribu.

M. Picanon ne prit pas au tragique l'affront que Baptiste avait fait à la République française. Il fut convenu entre le chef de la colonie et moi que, au premier jour de loisir que lui laisseraient les affaires calédoniennes, j'enverrais près de lui le jeune rebelle. Quand je reçus le signe annoncé, je fis appeler Baptiste. Je lui dis que, conformément à son désir, le représentant de la République consentait à accepter sa démission ou son abdication. Comme il s'était « révolté contre la France », le Gouverneur ne pourrait pas faire moins que de lui tirer les oreilles très doucement. Il resterait un mois ou deux à Nouméa, en punition, attaché... à la personne du Gouverneur. Ensuite, à son gré, il irait se fixer à Nassirah, à Ouitchambo, ou ailleurs.

— Tu prendras demain le courrier, — lui dis-je. — Au brigadier, qui t'arrêtera — car le brigadier t'arrêtera, — tu présenteras ce sauf-conduit du Gouverneur, que j'insère en ta poche : ne le perds pas.

Baptiste, arrêté par le brigadier, prit la patache, et, le soir, il fit sa soumission à la France.

MARC LE GOUPILS

LE CHEVAL

RICHESSE NATIONALE

L'élevage — nul ne l'ignore — est une œuvre de longue haleine et à transformations particulièrement lentes. Un outillage nouveau dans la machinerie hippique ne peut rendre son plein effet qu'au bout de plusieurs années. Mais l'industrie chevaline ne saurait rester immuable. Le cheval d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à celui d'hier, qu'à celui de demain. Dans l'adaptation du cheval au service de la selle, nous sommes loin du palefroi, du destrier et du roussin et, si les guerriers d'antan se trouvaient en présence de nos descendants de *Monarque*, de *Dollar*, de *Sancy* ou de *Saint-Simon*, ils auraient peine à croire que ces coursiers puissent rentrer dans la même classification zoologique que leurs montures. De même, pour le cheval de harnais, l'immobile carrossier des temps antiques, splendide à l'arrêt et processionnel dans sa marche, s'est effacé, peu à peu, devant le tractionneur actif, énergique et de fonds éprouvé. Les allures hautes sur place, mais inutiles par leur lenteur, se sont transformées en gestes étendus et rapides. Notre cheval actuel avait toujours eu, pour ainsi dire, le monopole de la traction sur route : comme il était le plus demandé, dans tous les pays civilisés, c'est vers ce type parfaitement déterminé que tendaient les efforts des éleveurs, sous toutes les latitudes.

Mais, les choses changent brusquement avec l'apparition de l'automobile. Les ateliers de construction se remplissent et se vident comme une chaîne sans fin; on passe, sans transition, aux moteurs les plus puissants et aux carrosseries les plus confortables. Tout le monde est pourvu en même temps, et cette industrie prend, en dix années, un développement qui eût normalement exigé un demi-siècle d'existence. Aussi, un temps d'arrêt inévitable se produit-il dans cette fabrication intense; il ne s'agit guère, maintenant, que de voitures de remplacement, destinées à ceux qui en possédaient déjà; la surproduction arrive; mais l'automobile n'en conserve pas moins le terrain conquis sur nos races chevalines; elle cause à notre élevage un dommage que les plus optimistes n'essaient pas de nier. En présence de cet état de choses, il n'est pas sans intérêt d'étudier nos principales races chevalines, d'examiner le point de leur évolution et l'avenir qui leur semble réservé.

***

La race percheronne est confinée, actuellement, dans les départements d'Eure-et-Loir et de l'Orne; Nogent-le-Rotrou, Courtalin, Mortagne et Bellème constituent les centres d'élevage les plus importants. Son origine passe pour très ancienne : on dit qu'elle descend d'étalons orientaux laissés dans la contrée, soit après la bataille de Poitiers (732), soit au retour de la première croisade. Au XVIIIe siècle, des croisements du même genre, tentés sur l'espèce indigène, furent du plus heureux effet; c'est de cette époque, dit-on, que le cheval percheron naquit à la célébrité. Il ne se rencontrait pas, alors, avec les dimensions volumineuses qu'on lui trouve aujourd'hui. Il était plus léger, plus brillant, plus rapide dans ses allures; sa tête était carrée, son encolure bien placée, son épaule bonne, son poitrail large sans être lourd. Il manquait de longueur dans les lignes de la croupe; ses jarrets péchaient parfois par leur étroitesse et les dessous se montraient souvent insuffisants; mais il avait un tempérament sanguin et résistant. C'était, jusqu'à l'apparition des chemins de fer, le cheval de poste par

excellence. Cet ancien type a disparu, faute d'emplois, pour se transformer en un animal beaucoup plus gros, plus massif, plus lymphatique, avec des allures plus basses, mais plus fort et plus apte à la traction des poids considérables que les besoins de l'époque réclament. Ce nouveau type est très recherché, à l'heure actuelle, non seulement en France, mais dans l'Europe entière et surtout en Amérique, où on le paie des prix considérables, s'il est de robe noire et de forme mastodontale.

Le boulonnais a beaucoup d'analogies avec le percheron, sinon comme modèle, tout au moins comme origine et comme utilisation. La légende lui attribue également une origine contemporaine des légions de César. C'est, du reste, de tous nos chevaux de trait, celui qui rappelle le plus le grand ancêtre oriental, par l'expression générale, la finesse des tissus et la nature des membres. Son dos laisse parfois à désirer, ses genoux sont souvent renvoyés et ses pieds se montrent fréquemment défectueux; mais l'ensemble représente un type à intensité de contraction, avec des muscles courts et gros, qui en font un tractionneur puissant. Sa forme extérieure varie quelque peu, suivant qu'il est né dans le Bas Boulonnais, dans le Haut Boulonnais ou dans le Calaisis. Très pur sur le premier de ces trois territoires, il s'y montre avec de la force générale, de l'ampleur et de la distinction, traduisant ainsi la longue amélioration dont il a été l'objet. Dans le Haut Boulonnais, on le trouve moins massif, mais très trempé et propre à un service plus rapide : c'est de cette région, au reste, que sortaient autrefois les mareyeurs et les chevaux de poste. Dans le Calaisis, si riche en alluvions, l'animal devient grand, fort, mais lymphatique, à l'instar des chevaux belges, dont il possède quelques-uns des caractères.

En général, le boulonnais donne surtout l'impression d'un sujet très pur dans son type, malgré les croisements souvent inopportuns que sa race a subis. Percherons, nivernais, flamands, normands, chevaux de pur sang, tous ces déracinés ont été employés avec un égal insuccès, dans notre famille chevaline du Nord, assez confirmée maintenant pour se reproduire sur elle-même, dans les meilleures conditions possibles. Cet élevage est florissant; des débouchés considérables lui sont ouverts aussi bien en France qu'à l'étranger; mais c'est avec la

République Argentine, que s'opèrent les transactions les plus rémunératrices, ce dernier pays recherchant de préférence les animaux de robe grise.

L'ardennais actuel ne rappelle en aucune façon son ancêtre d'il y a cent ans environ, qui présentait, à peu près, tous les caractères propres aux chevaux de montagne. Petit, court, trapu avec des jarrets souvent clos, mais très rustique et d'une assez grande finesse de tissus, due à son origine arabe, tel était l'ancien cheval des Ardennes, spécialisé au trait léger et à la selle. Au cours du XIXe siècle, cette race fut l'objet de nombreux croisements, dont on ne trouve plus d'autre trace dans les chevaux actuels que les allures excellentes et actives, léguées, dit-on, par l'élément anglo-normand, que l'on utilisa vers 1840. Notre ardennais moderne est représenté par un animal de proportions moyennes, très trapu, très profond, avec une tête camuse et une excellente musculature. Ses pieds sont parfaits, et son tempérament rustique fait qu'il se contente d'un élevage des plus économiques. Il marche fort bien. Il descend de l'ardennais belge, qui est lui-même issu de l'étalon brabançon accouplé à la jument des Ardennes, et dont le berceau est la province du Luxembourg. De nombreuses importations ont eu pour effet de régénérer nos races de l'Est, et nous possédons actuellement dans cette contrée une population chevaline, qui s'améliore de jour en jour et qui pourra se passer, sous peu, de l'influence désormais inutile de l'élément belge. Du reste, si l'on en croit les échos de ce pays, le cheval ardennais de Belgique serait sur le point de se transformer en un genre plus gros, plus fort et plus lymphatique. Il tendrait à devenir un animal de trait de grandes proportions, que nous n'aurions plus aucun avantage à importer, puisque notre sol nous fournit, soit dans le Perche, soit dans le Boulonnais, des individualités de mêmes dimensions, et de qualité supérieure. En somme, l'ardennais, qu'il soit belge ou français, doit rester un sujet de cadre moyen, rustique, énergique, profond, marchant bien et apte, avant tout, au service de l'artillerie.

Le cheval de trait breton, varie généralement, comme taille, de 1 m. 46 à 1 m. 58. Il a la tête carrée et forte, l'encolure épaisse et courte, l'épaule droite, le garrot noyé, la poitrine peu descendue, le dos foulé, le rein long et mal soudé, les

flancs creux, la croupe large, mais avalée, la queue attachée bas et la culotte assez accusée. Les jarrets sont forts, les os des membres gros, les jambes chargées de poils et les pieds souvent plats. Ce portrait peu flatteur est celui du cheval vulgaire, qui n'a encore subi aucune amélioration. Quand on avance vers le littoral nord, la race change d'aspect et se présente sous un dehors très différent. Dans la région de la Bouillie, grâce à l'heureux accouplement du percheron avec la jument du cru, on trouve des animaux très distingués, ayant de la densité et une grande finesse de tissus, dues surtout à des croisements arabes pratiqués avec suite, pendant longtemps, et abandonnés depuis une vingtaine d'années environ. Du côté de Lannion, l'espèce est plus forte et offre une certaine analogie avec le cheval boulonnais, qui y a fait un long stage, comme reproducteur. Enfin, dans le département du Finistère on rencontre une race de tractionneurs, de robe aubère ou alezane, rappelant en bien des points le type ardennais, particulièrement dans la tête camuse et un peu pointue, ainsi que dans la poitrine descendue et les allures à la fois énergiques et rapides. Quel que soit son modèle, quelle que soit sa provenance locale, le cheval de trait breton est l'objet de transactions nombreuses. On le recherche particulièrement dans le midi de la France et en Espagne, en raison de sa rusticité et de la modicité de son prix d'achat. Ce sera, assurément, le dernier survivant de l'espèce chevaline.

Les races de trait que nous venons de passer en revue si brièvement, après avoir subi des modifications plus ou moins heureuses, tentées surtout à titre d'essais, sont arrivées à un type fixe, répondant à une destination utile. Le charmant postier gris, percheron ou breton, le mareyeur boulonnais, le routier cauchois, rouan bleu, et le diligencier poitevin se sont transformés, comme nos usages, pour se synthétiser en un genre plus grand, plus fort, réclamé par les besoins de notre époque. Le cheval de trait n'existe que pour traîner des poids plus ou moins lourds. C'est une force motrice appliquée à la traction.

Dès lors, les qualités de puissance musculaire, de poids et de calme, supérieures à celles qu'on rencontre chez les chevaux de demi-sang, lui deviennent indispensables. En résulte-t-il

que sa conformation et la direction de ses lignes doivent être différentes? Certains éleveurs peu éclairés prétendent que le cheval de trait tire surtout par sa masse, et ils recherchent un animal volumineux, avec une tête lourde, une encolure démesurément chargée, des épaules droites et massives, conditions, qui seraient éminemment favorables à la puissance de traction, puisque le centre de gravité se trouverait complètement rejeté sur l'avant-main.

Cette construction spéciale pourrait être avantageuse, si la masse du cheval agissait sur la charge à traîner à la façon d'un poids inerte, qui, posé sur le plateau d'une balance, enlève un corps placé sur l'autre plateau. Mais il en est tout autrement. Sans doute, la masse est utile pour un cheval de trait; mais, comme elle agit horizontalement et non verticalement, ses effets ne pourront être efficaces qu'à la condition d'être poussés en avant par une force motrice considérable, provenant de la puissance musculaire de l'animal et ayant forcément son point de départ principal dans l'arrière-main, chez le cheval de trait comme chez le cheval de selle. Les *shire horses*, qui tirent franchement les plus lourds poids connus, sont un exemple vivant, en faveur de cette thèse. D'autre part, la puissance absolue d'un muscle est proportionnelle à son volume, et le poids total du corps est proportionnel à celui de l'ensemble des muscles, par conséquent, ce poids total peut donner la mesure de la puissance musculaire absolue. Mais il est également vrai que la puissance des muscles est proportionnelle à l'énergie qui excite leur contraction.

D'où il résulte que le cheval de trait doit posséder, avec la masse et le volume, une bonne dose de vitalité et d'énergie. Il n'en est pas toujours ainsi, et certains éleveurs, persuadés que la masse fait uniquement la force, ne se sont préoccupés que de développer le volume et de créer d'immenses animaux de modèle défectueux, lourds, lymphatiques et sans ressorts. Toutefois, nos races de trait sont depuis longtemps très améliorées, et si le sang y a été introduit, à certaines époques, à titre de germe excitant, on peut dire que désormais, la sélection seule, accompagnée d'un bon régime, suffira pour les maintenir à leur niveau actuel.

Le cheval de trait a peu de chose à redouter de l'automobile,

car il représente un fort tractionneur, aussi économique que possible. Son élevage est simple, et c'est dès l'âge de dix-huit mois qu'il rend des services à la ferme, tout en continuant sa croissance. Il est donc tout bénéfice pour le propriétaire. L'automobile employée aux travaux des champs serait très onéreuse, et d'un maniement difficile en terres labourées. Elle exigerait une double conduite, la sienne d'abord, et aussi celle de la machine agricole qu'elle ferait mouvoir. En raison de son prix d'achat toujours élevé, elle ne pourrait convenir qu'aux grandes cultures, industriellement agencées. Le modeste fermier, qui n'aura jamais l'espoir de l'utiliser pour son propre compte, restera fidèle à ses chevaux, sinon par goût, tout au moins par nécessité, et c'est avec eux qu'il exécutera ses transports sur route. A l'heure actuelle, le cheval de trait est celui qui se vend le mieux; les races qui le fournissent n'ont jamais été aussi prospères, et toutes les régions d'élevage s'orientent vers sa production. C'est même une erreur zootechnique, car cet animal ne peut être lui-même que dans certaines zones; c'est aussi un mauvais calcul financier, puisque la surproduction ne tardera pas à se manifester.

*
* *

Passons aux chevaux de selle. Nous ne traiterons pas ici de la race pure anglaise, dont l'historique est présent à toutes les mémoires et qui se suffit à elle-même, puisqu'elle constitue l'industrie de l'hippodrome et qu'elle procrée des chevaux de selle et surtout des reproducteurs, considérés à juste titre comme améliorateurs des espèces secondaires — autant de rôles qui échapperont toujours à l'influence de l'automobile. Nous nous bornerons à rappeler très brièvement ce qu'ont été nos races de demi-sang, ce qu'elles sont en face de la traction mécanique et nous confondrons dans une seule et même étude la race pure anglo-arabe et la race de demi-sang du Midi, qui ne se différencient plus aujourd'hui.

Comme la plupart de nos races françaises, le cheval du Midi tire son origine première de l'ancêtre oriental, introduit dans notre pays aux époques qui s'échelonnent à partir de

l'invasion des Sarrazins, du retour des Croisades et des guerres du Premier Empire. A partir de cette date et jusqu'à nos jours, les missions officielles se sont succédées en Syrie, pour en ramener des éléments reproducteurs. Vers le milieu du XVIIe siècle l'andalou a fait, lui aussi, son apparition dans le bassin de l'Adour, et c'est exactement en 1840, que le *racer* anglais, fut introduit dans la zone méridionale. Avant lui, le cheval bigourdan ou navarrin, tout comme son voisin le béarnais, se ressentait uniquement de l'influence orientale. Il était de taille moyenne, charpenté, avec un bon tissu, une jolie physionomie, une énergie sans pareille, et il brillait surtout par sa grande rusticité qui lui permettait de rester un excellent serviteur, malgré l'élevage médiocre qui lui était imposé. Il constituait un excellent fonds d'espèce indigène, un terrain merveilleusement préparé, pour accepter le reproducteur d'outre-Manche. Avec celui-ci tout change comme par enchantement : les lignes s'allongent, la taille grandit, la robe devient foncée, le galop s'étend, en un mot, le bigourdan se modernise, en devenant anglo-arabe.

L'importation anglaise aurait pu rester un bien, si ses effets n'eussent dépassé une certaine limite; mais l'engouement ouvrit un champ trop vaste à son influence.

Alors qu'il eût été utile de s'en tenir à des croisements sagement alternés, on ne cessait de retourner aux géniteurs de course, qui, après avoir créé l'anglo-arabe à 50 p. 100, le seul vrai, devait donner le jour au 75 p. 100, trop éloigné du sang oriental et dépourvu, de ce fait, de la rusticité indispensable à l'espèce. Tout un système d'encouragements d'hippodrome est actuellement en vigueur dans le Midi. Il a eu pour effet de pousser encore vers l'anglais la production régionale, à tel point que le fond arabe serait très endommagé, si l'administration des Haras ne venait là, comme ailleurs, faire sentir son influence bienfaisante, tant par le choix judicieux de ses étalons que par la répartition opportune des primes réservées aux mères. Aussi les différentes régions pyrénéennes ont-elles pu conserver des caractères spéciaux à leurs élèves, suivant que ceux-ci provenaient de Tarbes ou de Pau. Si le bigourdan est trop allégé, si sa nervosité devient parfois excessive, le béarnais, en revanche, est

doué d'un sang moins chaud, sa charpente est plus forte et quand il émigre vers le nord, après le sevrage, il prend une taille et une ampleur qui le façonnent à des utilisations nouvelles. Toutefois, nous sommes obligés de constater qu'il n'existe plus aujourd'hui qu'une bien minime différence entre la race de pur sang anglo-arabe et la race de demi-sang du même nom, puisqu'il faut souvent remonter le cours de plusieurs générations, pour retrouver un ancêtre impur dans le *pedigree* de certains animaux, auxquels nous donnons le qualificatif trop conventionnel de demi-sang. Ces deux races, confondues en une seule, présentent donc les mêmes qualités et les mêmes défauts, et il est regrettable qu'elles n'aient pu continuer à se différencier par le modèle, la dose variable de sang arabe et le mode d'élevage, ce qui eût permis à l'une de rester toujours le contrepoids de l'autre.

Le cheval limousin est, lui aussi, un animal du Midi plus grand, plus charpenté et apte à des besognes plus diverses. Le haras de Pompadour, situé dans cette région, fournit une excellente leçon en matière d'élevage, et les animaux qui en sortent font sentir à l'espèce environnante le double bienfait d'une bonne origine et d'une éducation bien comprise.

En résumé, qu'il soit bigourdan, béarnais ou limousin, le quadrupède de ces régions, est sans conteste, le meilleur cheval de cavalerie du monde. Malgré ses défauts d'aplomb parfois accentués, malgré l'insuffisance fréquente de son ampleur, il n'en reste pas moins un excellent guerrier par son énergie, par sa rusticité relative et par son fond à toute épreuve. C'est dire que l'automobile ne saurait, en aucune façon, entamer cette race, orientée tout entière vers la selle, et dont le trop plein s'exporte ou s'utilise sur place, en mode de carrossage léger et modeste, trop distant de l'automobile pour que celle-ci puisse jamais le supplanter.

Le postier Norfolk-breton a les honneurs de la mode actuelle, grâce à la diversité de ses aptitudes. C'est un bon ouvrier des champs, en même temps qu'un tractionneur de demi-luxe, et il occupe, assurément, la première place dans le service de l'artillerie. Il est fort, avec des allures brillantes et actives, et sa mise en service, encore trop tardive, pourrait

devenir plus prompte, sous l'influence d'un élevage mieux compris. Le croisement de Norfolk anglais avec la jument indigène a donné le type utile que l'on rencontre, de nos jours, dans les centres améliorés de la vieille Armorique; mais c'est surtout les environs de Saint-Pol de Léon qui fournissent le modèle le plus recherché. Cette région, à partir de 1840, a été soumise, pendant longtemps, à l'influence du reproducteur de pur sang anglais, dont les lignées héréditaires, croisées avec le *hackney* moderne, produisent aujourd'hui les échantillons les plus élégants. Dans les autres parties de la Bretagne, où l'espèce naturelle s'est toujours confinée dans le genre trait, le même croisement a donné des animaux de formule analogue, mais moins avancés dans le sang. On peut donc trouver dans le Finistère toute la gamme du postier, partant du trait pur pour arriver au *hackney* le mieux réussi. Entre temps, le reproducteur anglo-normand a, lui aussi, marqué son empreinte dans cette race, et ce sont surtout les individualités de cette famille dérivées du Norfolk, qui ont le mieux produit.

Tel qu'il est, le postier breton a de nombreuses destinations en France et à l'étranger. Le *Concours central des Reproducteurs* l'a mis en lumière et lui a attiré une clientèle rémunératrice. L'automobile le concurrence sur certains points, cependant. Il est sûr qu'il a perdu à peu près complètement, aujourd'hui, le débouché des tramways, des omnibus et des voitures de livraison. Mais cette concurrence ne saurait s'étendre au service de l'armée, sauf pour la traction des convois sur route : un canon monté sur automobile serait d'un maniement difficile en terrain varié; une balle malencontreuse pourrait immobiliser la pièce, alors que la mort de deux ou trois chevaux est chose réparable. Les batteries d'artillerie ont pour mission de se transporter rapidement sur divers points du combat, à travers fossés, talus et ravins. Nos excellents chevaux s'acquittent de cette tâche avec une supériorité reconnue de tous, alors qu'une automobile échouerait devant des accidents de terrain pareils. Enfin, la question de prix serait à envisager; il est sûr que pour le moment, le moteur animal reste économiquement supérieur à l'autre.

La race normande semble avoir eu une grande célébrité dans des temps d'ailleurs assez reculés, puisque déjà vers la

fin du XVIIIe siècle, certains auteurs constatent avec regret qu'elle n'est plus ce qu'elle avait été jadis. Les étalons employés jusqu'au moment de la Révolution, en dehors de ceux que l'on prenait sur les lieux, appartenaient aux races barbes, arabes, espagnoles, puis mecklembourgeoises et danoises. Vinrent ensuite les demi-sang anglais, dont l'heureuse influence ne saurait être contestée. Sous le Premier Empire, on rassembla tout ce qu'il y avait de passable dans le pays, en y adjoignant de mauvais chevaux du Nord, danois ou autres, dont la production fut plutôt néfaste. A la même époque, des étalons orientaux, d'origine plus ou moins noble, furent importés en Normandie, et certains servirent de point de départ à nos familles actuelles : *Bacha, Assland, Massoud* et *Émir* sont des noms qu'on retrouve à la source des meilleurs *pedigrees*.

A la deuxième Restauration, par suite des dernières guerres de l'Empire, la race était pour ainsi dire éteinte dans ses sources vives, et ce fut d'abord avec des reproducteurs de la race même qu'on tenta de réparer ce désastre. Mais l'état d'infériorité et d'abâtardissement de ces animaux se montrait tel que leur action ne pouvait être que funeste. Peu à peu, l'administration des Haras les fit disparaître, pour les remplacer par des chevaux de pur sang anglais, et par des fils de ceux-ci. Ce fut là le second point de départ de la race actuelle, dite anglo-normande. Parmi ces géniteurs d'outre-Manche, il convient de citer : *Royal Oak, Sylvio, Young Emilius, Pick-Pocket, Lanercost, Tipple Cider*... etc... etc... utilisés de 1820 à 1840, et *Trouville, Tonnerre des Indes, Affidavit, The Heir of Linne*... etc... qui appartiennent à l'histoire contemporaine. Actuellement, tout en faisant des retours indispensables au sang pur, cette race se reproduit, surtout, par sélection.

Le cheval anglo-normand, quoique d'un type très homogène, présente quelques variations de modèle, suivant le territoire où il est né. On constate même, parfois, des différences assez sensibles, entre les animaux qui vivent dans des herbages limitrophes. La race du Merlerault est plus tardive de développement et souvent un peu sauvage de caractère, mais plus vigoureuse, plus trempée, plus près du sang et plus confirmée dans son espèce qu'aucune autre famille

normande, elle offre le vrai type d'un excellent cheval à deux fins. La vallée d'Auge, fort riche en plantureux herbages, produit et élève le carrossier anglo-normand, généralement plus fort, plus étoffé, mais à tissu moins fin que le cheval du Merlerault. Ce spécialiste du harnais est assez confirmé dans ses qualités pour se reproduire constamment dans son type, sans qu'il soit nécessaire de recourir à de trop fréquentes infusions de sang pur, qui sont, néanmoins, du plus heureux effet, lorsque les pères sont bien choisis.

Dans la plaine de Caen, les juments poulinières sont peu nombreuses, mais c'est un centre d'élevage des plus riches. L'agriculture y est très avancée; le sol produit, en abondance, des fourrages artificiels; tous les travaux de culture s'y font à l'aide de chevaux de sang, qui sont rentrés l'hiver à l'écurie, après avoir passé l'été à la charrue et au piquet. C'est dans la plaine de Caen que sont élevés en grande partie, avec des soins très perfectionnés, la plupart des poulains de choix, issus des meilleures juments de Normandie. Dans la Manche, toute l'espèce est de demi-sang, mais avec des degrés divers d'amélioration et des caractères de famille distincts suivant les localités. Au nord du département, la race de la Hague, autrefois de taille moyenne, mais fortement charpentée et membrée, présentait certains caractères des espèces de montagne; elle a grandi sous l'influence des progrès de l'agriculture et de croisements bien entendus, tout en conservant ses qualités natives de vigueur et de rusticité. Dans le Cotentin, la production est à peu près semblable à celle du Bessin, mais avec plus de sang sur certains points. On y rencontre des types supérieurs, car c'est le centre de l'amélioration la plus ancienne. L'Avranchin possède une population chevaline plus petite, plus légère, mais rustique, énergique et douée d'un excellent tempérament. Les juments sont employées aux travaux d'agriculture et livrées en même temps à la reproduction. Cette région est précieuse pour la fabrication du cheval de guerre. Enfin, les autres parties de la Normandie entretiennent un animal dont le modèle sort insensiblement du gabarit natal, pour se rapprocher de la formule des contrées voisines : postier en Seine-Inférieure, et trait dans l'Eure, à Mortain et au sud de Vire. Telle est, exposée en trop peu de

mots, la situation que la race normande doit aux efforts combinés de l'administration des Haras, des éleveurs et de la *Société d'Encouragement pour l'amélioration du cheval français de demi-sang*.

Cette Société a joué un rôle prépondérant en Normandie, dès l'époque de sa fondation, qui remonte à l'année 1864. Elle a établi des séries de prix au trot monté et attelé, dont les conditions sont sagement entendues. Dans tous les centres où se font les courses au trot, les allures se sont développées, non seulement chez les sujets qui paraissaient sur l'hippodrome, mais aussi dans les masses chevalines où les trotteurs étaient introduits comme éléments reproducteurs. En outre, stimulés par l'appât du gain, les éleveurs ont appris, bien vite, à mieux nourrir et à comprendre que l'emploi du sang devenait indispensable. Aussi, le niveau du cheval de service s'est-il sensiblement élevé, et il s'est créé, en même temps, cette race de trotteurs français, qui égale, en vitesse, les espèces similaires des pays étrangers. Toutefois, la préoccupation unique du record a fait perdre de vue, dans certains cas, la production du vrai bon cheval et on a cherché des animaux dont la seule valeur résidait dans la rapidité des allures. C'est une erreur, assurément, car la qualité dans une race ne doit jamais être obtenue au détriment du modèle.

C'est en Normandie que l'industrie trotteuse tient le plus de place, en ce moment. Elle y reçoit des encouragements nombreux qui lui permettent de vivre, encore, dans une prospérité relative. Les premières courses au trot antérieures à la création de la Société d'Encouragement, remontent à 1831, et coïncident avec l'introduction des demi-sang anglais, dont *Y Kattler* et *The Norfolk Phœnomenon* représentaient les individualités les plus marquantes. C'est dans leur descendance, unie à celle des étalons de pur sang, dont *The Heir of Linne* est le plus connu, qu'on trouve nos meilleurs chevaux d'hippodrome actuels.

Le cheval vendéen, tout comme son voisin, le charentais, présentait la plupart des caractères propres aux animaux nés et élevés sur un sol riche, mais extrêmement humide : grande taille, formes communes, sabot trop développé et tempérament tout à fait lymphatique. Tel était le type ancestral du Marais, issu, lui-même, de chevaux poitevins et hollandais. Le modèle

est transformé aujourd'hui, grâce aux différents systèmes d'amélioration, dont l'histoire est analogue à celle des systèmes employés en Normandie. Les mêmes éléments reproducteurs ont été introduits aux mêmes époques. Les arabes ou anglo-arabes s'appelaient, *Isly*, *Raz-el-Abiad*, *Croissant*, *Lazzarone*..., etc., tandis que les anglais les plus connus étaient *Amadis* (1830), *Gambetti* (1845), *The Roue* et *Black-Eyes* (1856). Ces races procèdent donc de sources communes, et sont, de ce fait, presque identiques.

L'histoire de la population chevaline de Saône-et-Loire, fait ressortir également les alternances de sang oriental et de sang anglais, savamment combinées. D'autre part, l'anglo-normand, lui-même, dès sa création, fut régulièrement uni à ces diverses espèces indigènes, qui lui sont, toutefois, restées inférieures comme qualité de carrossiers et de trotteurs. Leur mérite n'en est pas moins réel, et c'est, maintenant, vers la production du cheval de remonte qu'elles sont sagement orientées, particulièrement en Saône-et-Loire, où derechef l'outillage anglo-normand, soumis aux influences locales de la région, produit une charpente et une direction de rayons, très propices au service de la selle.

***

La Vendée, les Charentes et la Normandie sont de tous nos centres d'élevage ceux qui ont le plus souffert de l'invasion automobile. La moindre statistique ouvrirait les yeux des plus incrédules. Le nombre des voitures automobiles, qui était de 1672 en 1899, atteint, en 1908, le chiffre énorme de 37 586, voitures bourgeoises et voitures industrielles comprises. De son côté, le recensement militaire, constate dans la ville de Paris, la présence de 98 284 chevaux en 1900, pour les trouver réduits à 79 460 têtes, en 1908. La *Compagnie générale des Omnibus*, dont l'effectif comprenait 16 000 sujets, il y a dix ans, n'en emploie plus que 10 000 aujourd'hui. Enfin, les *Petites Voitures*, ont éliminé de leur service près de 2 000 quadrupèdes. De pareils faits se passent de commentaires et donnent l'idée exacte du grand dommage porté à

l'élevage du carrossier. En vain objectera-t-on que la création des chemins de fer n'a jamais diminué le nombre des chevaux, qu'elle l'a même augmenté; la question est tout autre, ici.

Les voies ferrées ont toujours desservi des intérêts généraux, qui appelaient, comme indispensable auxiliaire, le cheval, destiné aux différents transports de la gare à domicile. L'automobile se substitue aux deux services, par son aptitude à tous les usages aussi bien que par sa façon de s'accommoder de toutes les distances. Le carrossier de haut luxe n'a donc plus comme débouchés à l'heure actuelle que le service de certains sportsmen, restés, malgré tout, fidèles au cheval, ainsi que le démontre l'exhibition des attelages internationaux, primés annuellement au Grand Palais. L'exportation, de son côté, absorbe un certain nombre de sujets payés cher; mais la demande française s'est faite trop rare; le cheval de harnais reste souvent chez son producteur; nous sommes déjà en pleine crise. Aussi beaucoup d'éleveurs découragés ont-ils le tort de se tourner désormais du côté du trait, où la surproduction ne tardera pas à se faire sentir. Ils agiraient plus sagement, en abordant résolument la fabrication du bon cheval de selle, vers lequel iront, forcément, des encouragements tous les jours plus nombreux.

Quel doit être ce cheval de selle?

Pendant longtemps, on a préconisé, pour la selle, le cheval court, raide dessus, fait en montant et avec un garrot proéminent. Les indications s'arrêtaient là. Voilà, évidemment, un type très propre au service du bât, mais qui resterait inférieur à sa tâche, avec le genre d'équitation que pratiquent les générations actuelles. Nous pensons, au contraire, que quelle que soit son origine, quel que soit son degré de sang, le cheval de selle doit être ogival, longiligne et à étendue de contraction, selon les belles expressions d'Alasonière. De plus, et avant tout, il importe qu'il s'équilibre le mieux possible à toutes les allures. En un mot, pour qu'un animal puisse porter un poids quelconque, il est de toute nécessité qu'il commence par se bien porter lui-même.

Cet équilibre si recherché à juste titre dépend du modèle, du degré de sang et de la façon dont chaque sujet se sert de ce

qu'il a, façon qui peut être naturelle ou acquise, et dont le résultat se traduit par une souplesse générale dans tous les mouvements. Le bon modèle a été décrit maintes et maintes fois, mais souvent avec trop de lacunes. L'encolure proportionnellement longue et bien placée, les épaules longues et couchées, les bras tendant à la verticale, la poitrine très descendue, des jarrets dans la ligne d'aplomb et fonctionnant bien, des reins musclés, un dos rigide sans excès, de bons pieds, de l'étendue générale, du sang, de la carrure et enfin des aplombs irréprochables, point qu'on perd trop souvent de vue, telle est, à notre sens, la meilleure synthèse du *riding horse*.

Un animal ainsi fait se selle presque toujours bien, si le haut des épaules s'accuse en relief sur les côtes, ce qui est le propre des chevaux ogivaux. Ceux qui se rapprochent du plein cintre, peuvent aussi se seller convenablement, si leur dos est suffisamment plongé, car dans ce cas seulement, le haut du *scapulum* s'accentue assez pour fournir à la selle les coins qui lui sont indispensables. Cette conformation, justement anathématisée en d'autres circonstances, devient ici une qualité relative, et le fait de la souligner n'a rien du barbarisme hippique que certains pourraient croire. C'est là, pensons-nous, la vérité, car la rondeur de la côte, unie à un dos très droit, implique le plus souvent une épaule effacée et noyée. La selle ne trouve plus comme point d'arrêt que le garrot, partie éminemment vulnérable, et qui d'ailleurs, ne saurait remplir, à lui seul, le but cherché, car c'est latéralement, par les pointes d'arçon et non à l'aide du pommeau, que nous arriverons à fixer le harnachement à sa vraie place. Tout cavalier, homme de cheval, en aura fait sûrement la remarque, pour arriver à cette conclusion que, dans tous les pays et dans toutes les races, les animaux portant bien la selle sont à l'état de minorité.

De bons aplombs sont les facteurs les plus essentiels de l'équilibre. Le cheval bien appuyé antérieurement et postérieurement marche dans la ligne, en assurant la sécurité du cavalier. L'animal dont les quatre jambes sont ensemble possède une base de sustentation trop courte qui limite le champ d'oscillation du centre de gravité; celui qui est dévié en dehors

ou en dedans, fait des mouvements inutiles et nuisibles, qui peuvent entraîner des fautes graves quand la fatigue commence à se faire sentir. Les jarrets doivent être sains et nets, puisque leur principale mission consiste à pousser toute la masse en avant; s'ils manquent de puissance dans leur jeu, les allures roulent sans aucune détente et deviennent par suite inacceptables.

Enfin, le rein se maintiendra souple, et c'est là, nous n'hésitons pas à le dire, la clé de l'agrément que peut donner un cheval. Rien à entreprendre avec un rein dont la raideur n'a pu être vaincue. Serait-il du plus beau type, l'animal inerte dans cette partie deviendra lourd, à l'instar d'une charrette, tandis qu'un individu médiocre, mais doué d'un rein souple, s'équilibrera toujours, parce qu'il pourra s'engager. Sa colonne vertébrale se pliera à la façon d'un pont; il restera moelleux dans toutes ses articulations; il se portera lui-même. Un animal ainsi favorisé peut prendre alternativement toutes les positions exigées par tous les genres d'équitation. Il se met, tour à tour, sur les épaules, quand il est en pleine vitesse, en équilibre horizontal, lorsqu'on exige de lui un service de chasse ou de guerre, et enfin sur les hanches, si on lui demande de rassembler le plus complet. Il est bon à toutes les besognes, maniable aussi bien en course qu'en terrain varié, et tout à fait vibrant dans les airs de manège, dont il peut parcourir entièrement la gamme la plus savante, depuis le passage jusqu'à la pesade, dernier terme du cheval équilibré sur les hanches. Dans l'équitation courante, il se montrera d'une adresse surprenante, qu'il s'agisse de sauts, de grimpettes ou de descentes rapides, et sa conduite sera aussi facile que sûre. En un mot, c'est le *rara avis*, l'être privilégié.

Il serait impossible de rechercher toujours le modèle accompli et de ne vouloir utiliser que ce dernier, dont la rareté est proverbiale. Le système des compensations intervient alors avec efficacité : tel animal, aux épaules très couchées et dont le mécanisme des membres antérieurs se fait en toute liberté, peut rendre de précieux services, même avec des jarrets médiocres, car une poussée moyenne suffira pour la progression de la masse, dont l'ébranlement est facilité par l'heureuse disposition de l'avant-main. Mais les compensations de

modèle deviennent lettre morte, quand il s'agit d'exploiter des chevaux trop douloureux dans les jarrets. Il est, pour ainsi dire, impossible de faire un service convenable avec un tel sujet, dont tous les gestes traduisent une douleur incurable. Non seulement il ne peut être question avec lui de mise en main ni de rassembler; mais, même dans l'équilibre horizontal, en lui laissant prendre telle position qu'il pourra, son utilisation restera toujours précaire. S'il a, en plus, quelque nervosité, il se défendra, se ruinera et prendra du caractère, les défenses morales étant presque toujours consécutives aux causes physiques.

Les allures sont conséquence du modèle et de l'équilibre naturel ou acquis. Qu'il s'agisse du pas, du trot ou du galop, elles ne seront jamais trop longues; le champ d'oscillation de l'enjambée devra atteindre sa limite maxima, et celle-ci s'effectuera avec le membre, pour ainsi dire, tendu, le geste arrondi restant l'apanage du carrossier. En somme, le cheval marchera d'une façon rasante sans excès, mais jamais rampante; il y a un monde entre les deux. Un certain *tride* est même à rechercher pour tous les genres d'équitation, car il est l'indice d'un bon équilibre et d'un tempérament énergique : dans le travail à travers champs, à la chasse et à la guerre, les actions trop basses peuvent présenter quelques inconvénients qui n'existent plus sur des terrains artificiellement agencés, pistes, routes, manèges... Les allures seront enfin puissantes et ondulantes dans une cadence régulière et bien sentie.

Mais, revenons à nos populations chevalines de l'Ouest. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'on peut trouver dans leurs rangs, à l'heure actuelle, d'excellents chevaux de selle qu'on souhaiterait toutefois plus nombreux. Ces races comptent une certaine quantité de familles, trotteuses ou autres, très avancées dans le sang et ayant, de ce fait, l'aptitude pour être avantageusement exploitées sous des cavaliers. Les classements des concours montés, ainsi que les palmarès des parcours d'obstacles, en sont la preuve constante. *Pic*, par *Cambronne, demi-sang*; *Vendéen*, par *Oran, demi-sang*; *Rupin*, par *Korrigan, demi-sang*; *Riquiqui*, par *Page, demi-sang*; *Miss Othello*, par *Saint-Julien, demi-sang; Harde*, par *Caustique, demi-sang*,... etc... etc..., sont des *jumpers* trop connus pour qu'il

soit nécessaire de rappeler leurs prouesses. La Normandie et les contrées analogues possèdent donc des animaux avancés dans le sang. D'autre part, le cheval de ces régions doit avant tout être fort ou ne pas être, sous peine de se confondre avec l'anglo-arabe du Midi et du Centre, qui ont déjà leur clientèle assurée. Aussi est-il indispensable de conserver à nos races de l'Ouest la force générale, l'ampleur, le volume qui leur permettront d'être utilement accouplées à l'élément pur et de fournir, ainsi, une pépinière de chevaux de selle plus perfectionnés. Le croisement direct est une chose excellente, en bien des cas; mais il n'a pas le caractère de nouveauté que certains lui attribuent, ainsi qu'en témoigne l'historique de nos diverses espèces de demi-sang. Il faut reconnaître, néanmoins, que cette catégorie de reproducteurs a été par trop délaissée, dans certains pays, et que les encouragements spéciaux à leur descendance ne manquent pas d'opportunité. Toutefois, le croisement est chose assez délicate, pour n'être employé qu'avec le plus grand discernement : un produit issu de cette formule n'a de réelle valeur que s'il est vraiment réussi; dans la négative, tout débouché lui est interdit.

Aussi, ne saurait-on trop recommander aux éleveurs de n'y consacrer que leurs meilleures juments. Des poulinières larges, profondes, bien reliées et assez étendues, conviennent spécialement à l'étalon pur, et permettent d'augurer un produit dont la conformation sera à l'abri des heurts trop souvent redoutés en pareils cas. Des mères ainsi établies indiquent un degré d'amélioration suffisant pour ne pas se montrer trop distantes du mâle qui leur est destiné, et c'est dans ce style qu'il est bon de les choisir, car on ne saurait brûler impunément une étape dans l'appareillement. D'autre part, le régime et l'élevage doivent s'améliorer pour des produits que leur conception a rendus plus exigeants. Enfin, ceux-ci auront l'ampleur *maxima* de leur race ainsi croisée, sous peine de se confondre avec le cheval de pur sang, qui leur serait toujours supérieur, comme utilisation. Tels sont, en trop peu de mots, les résultats du croisement direct dans une race, dont il reste écarté, comme élément constitutif de reproduction, après une première génération.

Mais il ne suffit pas de produire des chevaux de selle : il

faut encore les écouler. Les remontes militaires en absorbent la majeure partie. Que faire du reste? Depuis quelques années, il y a une véritable renaissance de l'équitation en France; nos chasses à courre sont plus suivies; au Bois de Boulogne, on constate une augmentation sensible de cavaliers. Ceux-ci, malheureusement, se remontent, de préférence, en Angleterre et en Irlande, alors que nos chevaux français feraient tout aussi bonne figure entre leurs mains. Il s'agit donc de faire connaître nos jeunes élèves, de les exhiber en public, dans des épreuves susceptibles de prouver leur aptitude à la selle.

La *Société Hippique Française* s'est déjà chargée de ce soin. Sous l'impulsion de son président, le baron du Teil de Havelt, c'est désormais vers cette branche de l'élevage qu'elle dirige tous ses efforts. On ne saurait trop l'en louer. Elle a fait beaucoup dans ce sens et fera plus encore. Si elle encourage le cheval de chasse jusqu'à l'âge de six ans, elle montre une tendance de plus en plus marquée à réserver ses épreuves d'obstacles aux seuls produits nationaux. Voilà encore une excellente mesure qui, généralisée, donnera une clientèle au marché de nos chevaux de selle. Ceux-ci, bien choisis et soumis à un bon dressage, se révèleront, sans peine, les égaux des *hunters* d'outre-Manche; des exemples l'ont déjà prouvé, et, ce qui était considéré, à tort, par certains comme une exception, deviendra la règle générale. Il ne restera plus qu'à convier aux assises hippiques du Grand Palais les acheteurs de tous pays, pour leur démontrer qu'un même toit peut abriter la qualité unie au modèle, grâce au système d'encouragements, traditionnel, mais progressiste, que la *Société Hippique Française* a toujours appliqué pour le plus grand bien de notre élevage.

X. X. X.

ARÈNES SANGLANTES[1]

V

Quelques jours après cette course mémorable, doña Sol quitta Séville pour se rendre à l'étranger. La noble dame, déjà lasse d'un amour dont elle n'espérait plus de sensations nouvelles, se sépara sans façon de Gallardo et ne prit pas même la peine de répondre aux lettres par lesquelles celui-ci exprimait, en termes gauches et un peu ridicules, les sincères inquiétudes de sa passion déçue.

Or, par une singulière ironie de la destinée, ce fut au moment où la fantasque maîtresse brisait ainsi les relations coupables que la femme légitime s'exaspéra de l'infidélité de Gallardo et que la paix du ménage fut douloureusement troublée. Jusqu'alors, Carmen, vaguement instruite par les commérages des voisines, avait gardé le silence; mais, quand l'amour adultère se fut affiché en plein cirque, sous les yeux de tout un peuple, l'injure devint trop cruelle et l'épouse n'eut plus la force de se taire.

Un jour, elle fit dire au Nacional qu'elle voulait lui parler.

Elle reçut le banderillero dans le cabinet du matador : là ils seraient seuls, n'auraient pas à craindre la fâcheuse intervention de la señora Angustias. Quant à Gallardo, il était au cercle de la *calle de las Sierpes*. Depuis quelques semaines,

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

il y fréquentait d'autant plus assidûment qu'il avait peur de se trouver en tête à tête avec sa femme et que la bruyante société du cercle l'aidait à oublier ses sombres pensées.

Le Nacional s'assit sur un divan, la tête basse, le chapeau entre les mains, n'osant pas regarder la femme de son chef. Comme cette pauvre Carmen avait mauvaise mine! Ses yeux, noircis de cernes montraient qu'elle avait beaucoup pleuré; ses joues brunes et son nez fin, légèrement rougis dénonçaient le frottement du mouchoir. Après quelques instants d'un pénible silence, elle commença, d'une voix émue :

— Sebastián, il faut que vous me disiez toute la vérité. Vous êtes un honnête homme; vous êtes le meilleur ami de mon mari...

Le banderillero approuvait de la tête; mais il était fort inquiet de la question qui allait suivre ce solennel exorde. Qu'est-ce que la señora Carmen voulait savoir de lui?

— Que s'est-il passé entre doña Sol et Juan? Qu'est-ce que vous avez vu? qu'est-ce que vous supposez?

Ah! le bon Nacional! Avec quel empressement il saisit le moyen qu'elle lui offrait de la consoler sans faire positivement un mensonge!

« Ce qu'il avait vu?... Mais il n'avait rien vu de mal, jamais!... » Et il ajouta, en levant gravement la main :

— Je vous le jure sur la tête de mon père! Je vous le jure par mes idées!...

Il appuyait sans scrupule son serment sur le sacro-saint témoignage de ses idées, parce qu'en réalité il n'avait rien vu, et que, n'ayant rien vu, il lui était loisible de croire que rien de mal ne s'était passé.

— Quant à ce que je suppose, — continua-t-il, — c'est qu'ils sont tout simplement amis. Les gens bavardent, cancanent, inventent toute sorte d'histoires. N'y faites pas attention, señora Carmen. Chassez les soucis, soyez gaie, vivez en joie. Il n'y a rien de meilleur en ce monde!

Mais elle revint à la charge :

— Me prenez-vous pour une sotte, Sebastián? Depuis qu'il a commencé à s'enticher de cette dame... (autant lui donner ce nom-là qu'un autre!...) j'ai tout deviné. Le jour qu'il lui

dédia un taureau et qu'il reçut d'elle cette bague de diamants, j'ai compris ce qu'il y avait entre eux, et des envies me sont venues de lui arracher le bijou et de le fouler aux pieds!... D'ailleurs, il y a longtemps qu'ils ne se gênaient guère : ils se promenaient comme mari et femme, sous les yeux de tout le monde, chevauchaient ensemble comme des gitanos qui vont de foire en foire...

Le Nacional, voyant Carmen sur le point de fondre en larmes, crut nécessaire de l'interrompre :

— Et vous croyez toutes ces impostures, ma pauvre fille? Vous ne vous apercevez pas que c'est des inventions de ses ennemis, des propos d'envieux?

— Non. Je connais Juan... Vous imaginez-vous que ce soit la première fois? Il est ce qu'il est, et il ne peut pas être autrement. Ah! le maudit métier, qui rend les hommes fous!... Après deux années de mariage, il a eu pour maîtresse une belle fille des halles, une bouchère. J'ai beaucoup souffert, quand je l'ai appris; mais je ne lui en ai pas soufflé mot : il se figure encore que je ne sais rien... Et après celle-là, combien d'autres! Des danseuses de café-concert, des roulures de cabarets, jusqu'à des femmes de maison publique, par douzaines!... Je me taisais, pour avoir la paix à la maison; mais aujourd'hui, c'est différent : cette femme-ci n'est pas comme les autres. Juan en est toqué, il en perd la raison. Ce qui l'enivre, c'est l'orgueil d'être aimé par une grande dame!... Ah! il me dégoûte! Maintenant, c'est à peine si nous nous parlons : on dirait que nous ne sommes plus mari et femme, que nous ne nous connaissons plus. Moi, je couche là-haut seule; et lui, il dort en bas, dans une pièce qui donne sur la cour... Auparavant, je lui passais tout : c'étaient de mauvaises habitudes, inséparables du métier; les toreros ont la manie de se croire irrésistibles pour les femmes. Mais, à présent, je ne peux plus le sentir : il me fait horreur!

Elle s'exprimait avec véhémence et une lueur de haine brillait dans ses yeux.

— Ah! comme cette femme l'a changé!... Il n'est plus le même. Il ne veut plus fréquenter que des godelureaux de la haute. Les habitants du quartier et tous ces pauvres gens de

Séville qui étaient ses amis, qui l'ont aidé à ses débuts, il ne les regarde plus, il s'en éloigne avec dédain; eux, ils commencent à se plaindre de lui, et, un de ces jours, ils le hueront en plein cirque, pour le punir de son ingratitude... Autre chose encore. L'argent arrive ici à profusion, et il n'est pas facile d'en faire le compte. Juan lui-même ignore ce qu'il possède; mais moi, j'y vois clair! Pour se faire bienvenir de ses nouveaux amis, il joue gros jeu et perd beaucoup, de sorte que tout cet argent, s'il entre par la porte, sort par la fenêtre. Je ne le lui reproche pas : car, en somme, cet argent. c'est lui qui le gagne; mais déjà il a dû emprunter à don Jose pour les besoins de la ferme, et s'il a pu, dernièrement, faire l'acquisition de quelques olivaies, afin d'arrondir le domaine, c'est avec l'argent des autres qu'il les a payées. Presque tout ce qu'il touchera durant la prochaine saison est mangé d'avance par les dettes. Et s'il lui arrivait un malheur?... s'il se voyait dans la nécessité de se retirer, comme tant de toreros?... Il a voulu me faire changer mes habitudes, comme il a changé les siennes, et j'en saisis bien le motif. Lorsque ce monsieur rentre au logis après une visite à sa doña Sol, il nous trouve mal accoutrées, sa mère et moi, avec nos châles et nos peignoirs pareils à ceux que portent les femmes du pays. C'est lui qui m'a obligée à mettre ces chapeaux venus de Madrid, ces vilains chapeaux qui me vont fort mal, je le sais, et avec lesquels je ressemble aux guenons qui dansent sur les orgues de Barbarie. La mantille est pourtant si gracieuse!... Et c'est lui aussi qui a voulu acheter cette voiture infernale, cette automobile où j'ai si grand'peur et qui pue comme le diable!... Pourquoi toutes ces folies? Parce qu'il pense toujours à l'autre, parce qu'il désire que je lui ressemble, parce qu'il a honte de moi!...

Le Nacional éclata en protestations : « Quant à ça, non! Juan était bon, et ce qu'il en faisait, c'était par amour pour sa famille, à laquelle il voulait procurer le luxe et le confort. »

— Juaniyo sera tout ce que vous voudrez, seña Carmen; mais, croyez-moi, il mérite aussi un peu d'indulgence. Combien de femmes meurent de jalousie en vous voyant! N'est-ce donc rien, d'être la femme du plus brave des matadors, de remuer l'argent à la pelle, d'avoir une maison

qui est une merveille et d'être maîtresse absolue chez soi?... Car le maître vous laisse la pleine et entière disposition de toutes choses.

Les yeux de Carmen se mouillèrent, et elle porta son mouchoir à ses yeux, pour essuyer ses larmes.

— Ah! comme j'aimerais mieux être la femme d'un savetier! Comme j'aurais été heureuse, si Juan, au lieu de choisir cette maudite carrière de la *torería*, avait continué son apprentissage! Les belles filles ne songeraient pas à me le prendre, et il m'appartiendrait tout entier. Nous aurions peut-être à passer de durs moments; mais, le dimanche, bras dessus, bras dessous, nous irions goûter à la campagne, sous une tonnelle. Au contraire, quelles peurs ils me donnent, ces odieux taureaux!... Non, ce n'est pas une vie!... Vous dites que j'ai de l'argent tant et plus : c'est vrai. Mais sachez, Sebastián, que l'argent est pour moi comme un poison, et que, plus il en arrive chez nous, plus je me fais de mauvais sang... Les gens me jalousent, imaginent que je suis au comble du bonheur; et moi, j'ai des regards d'envie pour les pauvresses que je rencontre avec leur marmot sur le bras, qui lui sourient, et oublient ainsi leur misère!... Ah! avoir un enfant! C'est de n'en pas avoir que me vient mon malheur. Tout changerait, si Juan voyait à la maison un bambin qui fût de lui...

Et Carmen se mit à pleurer des larmes qui ruisselaient d'entre les plis de son mouchoir et baignaient ses joues chaudes. C'était la douleur de la femme stérile qui envie, à toute minute, le bonheur des mères; c'était le désespoir de l'épouse qui, son mari s'éloignant d'elle, feint d'attribuer sa disgrâce à diverses causes, mais en elle-même accuse surtout sa propre infécondité.

Le banderillero sortit consterné de cette entrevue, et s'en alla aussitôt à la recherche de son chef, qu'il trouva à la terrasse des Quarante-Cinq.

— Juan, — lui dit-il, — j'ai causé avec ta femme. Ça va mal. Elle sait tout. Tâche de la calmer et de te bien comporter envers elle. La pauvre petite! C'est péché de la faire souffrir... Prends garde! Elle a du caractère, et, si elle se fâche tout de bon, tu auras des ennuis avec elle...

Gallardo, désespéré par l'abandon de doña Sol, épouvanté

d'avoir peut-être compromis irrémédiablement son bonheur domestique, ne savait quoi répondre et se grattait la tête. Puis, comme le banderillero insistait, répétait qu'il fallait absolument oublier la grande dame et se réconcilier avec Carmen, le matador s'écria :

— Malédiction! C'est à n'y plus tenir. Fasse Dieu que, dimanche prochain, un taureau m'embroche et que tout soit fini!... Pour ce que vaut l'existence!...

Toute la semaine, il fut presque toujours hors de chez lui. Les sourcils froncés, le mutisme de Carmen lui faisait peur; et il redoutait encore plus qu'elle ne parlât.

Cependant le beau-frère Antonio, mettant à profit les dissensions familiales, était venu s'établir chez Juan avec toute sa progéniture. Sous prétexte que les affaires n'allaient pas, il avait renoncé à son métier de sellier, et, tout en vivant avec les siens aux crochets du matador, il attendait tranquillement que celui-ci, par ses belles relations, lui procurât, une facile et lucrative sinécure.

Le dimanche suivant, Gallardo devait donner sa dernière course de la saison. Ce matin-là, il ne fut pas hanté par les vagues terreurs et par les soucis habituels : il s'habilla joyeusement, avec une surexcitation nerveuse qui doublait la vigueur de ses muscles. Quel plaisir de courir sur l'arène dorée, d'émerveiller par sa bonne grâce et par ses hardiesses de casse-cou douze mille spectateurs! Il n'y avait de vrai que cet art, le seul qui donnât gloire et fortune. Tout le reste, famille et amourettes, ne servait qu'à compliquer l'existence et à se créer des ennuis. Ah! les belles estocades qu'il allait planter! Il se sentait la force d'un géant. Il avait hâte de décharger sur les taureaux la colère amassée en lui par les chagrins domestiques et par l'outrageante fugue de doña Sol.

Quand la calèche fut à la porte, Gallardo, contrairement à son habitude, traversa la cour sans se préoccuper de l'émotion des femmes. Carmen ne se montra pas. Mais le beau-frère était là, s'admirant lui-même, très fier d'un « complet » neuf qu'il avait chipé à l'espada et qu'il avait fait rajuster à sa taille.

— Te voilà plus fringant que Roger de Flor en personne! —

lui dit le torero, badin. — Allons, monte en voiture : je te mène au cirque.

Et le sellier, exultant d'orgueil, enchanté d'être vu dans les rues de Séville entre les capes de soie et les grosses broderies d'or de la quadrille, s'assit à côté du grand homme...

L'amphithéâtre était bondé : cette course avait attiré un nombreux public, non seulement de la ville, mais aussi de la campagne; les gradins exposés au soleil regorgeaient d'une multitude accourue des villages.

Dès la première minute, Gallardo laissa voir son excitation nerveuse. Il s'avançait loin de la barrière, allait à la rencontre du taureau, l'amusait par des passes de cape, tandis que les picadors attendaient l'instant où la bête se précipiterait sur leurs misérables haridelles.

On remarquait dans le public une disposition peu favorable au torero. On l'applaudissait, comme toujours; mais les démonstrations d'enthousiasme n'étaient nourries et chaleureuses que du côté de l'ombre, à l'endroit où les gradins offraient des files symétriques de chapeaux clairs, tandis qu'elles étaient rares du côté du soleil, à l'endroit où, parmi la foule tumultueuse et multicolore, beaucoup de spectateurs, grillés par la chaleur torride s'étaient mis en bras de chemise.

Gallardo comprit le péril de sa situation. S'il avait seulement un peu de malchance, une moitié du cirque se lèverait en vociférant contre lui, en lui reprochant son ingratitude à l'égard de ceux qui l'avaient « lancé ».

Il se jeta avec sa crânerie ordinaire entre les cornes du taureau; mais l'épée fut arrêtée par un os.

Ses partisans l'applaudirent : l'estocade était bien marquée, et, s'il n'avait pas réussi, ce n'était pas sa faute.

Il se remit en position pour tuer. Mais, voici que l'épée heurta au même point, et le taureau, en s'agitant, fit sauter le fer à quelque distance.

L'espada prit des mains de Garabato un nouvel estoc et revint droit à la bête qui l'attendait, sur ses quatre membres, d'aplomb, le cou sanglant, le mufle baveux, les naseaux presque au ras du sol.

Le matador, tenant la muleta devant les yeux du taureau, renvoya tranquillement en arrière, avec la pointe de son épée,

les banderilles qui retombaient entre les cornes. Il voulait procéder au *descabello*[1]. Après avoir appuyé l'extrémité de la lame sur le haut de la tête et cherché en arrière du crâne le point vulnérable, il fit un brusque effort pour enfoncer l'estoc. Le taureau frémit douloureusement, mais il resta debout, et, d'un rude coup de tête, il repoussa le fer.

Une partie du public grogna, et l'on entendit même quelques sifflets.

— Malédiction! — murmura Gallardo. — Pourquoi ces gens me traitent-ils avec tant d'injustice?

De nouveau le matador appuya l'épée, et enfin il réussit à atteindre la moelle épinière : le taureau tomba foudroyé.

Du côté de l'ombre, on applaudit par esprit de classe; mais, du côté du soleil, ce fut une explosion de sifflets et d'invectives.

Gallardo, tournant le dos à ses insulteurs, salua ses partisans avec la muleta et l'épée. Il était exaspéré par les sarcasmes de cette canaille, et, de rage, il serrait les poings.

« Que veulent-ils donc? Le taureau ne permettait pas davantage. C'est une cabale montée par mes ennemis... »

Et il passa une bonne partie de la course debout près de la barrière, observant avec un dédain affecté ce que faisaient ses camarades et les accusant, dans son for intérieur, d'avoir intrigué contre lui.

Quand il reprit, pour son second taureau, les instruments de mort, il ordonna au Nacional et à un autre péon d'attirer l'animal avec la cape vers les gradins occupés par la populace. Il connaissait son public : il savait qu'il fallait flatter les « citoyens du soleil », cette remuante et terrible démagogie, qui apportait au cirque ses haines sociales, mais quittait avec la plus grande facilité les sifflets pour les

1. Le *descabello* consiste à enfoncer l'épée en arrière des cornes du taureau, de façon à couper la moelle épinière à l'union de la colonne vertébrale et du crâne, ce qui amène la mort immédiate de l'animal. C'est un coup de grâce par lequel on achève une bête déjà estoquée. Mais, lorsque le coup est porté maladroitement, il n'en résulte pour la bête qu'une piqûre légère, et cette maladresse excite toujours l'indignation des spectateurs.

On distingue plusieurs sortes de *descabellos*. Celui dont il s'agit ici est le *descabello a pulso* : le matador, après avoir placé la pointe de l'épée à l'endroit voulu, remonte lentement la garde jusqu'à la position verticale, puis enfonce la lame d'un coup sec.

applaudissements, dès qu'une légère marque de considération venait flatter son orgueil.

Les péons, après avoir lancé leurs capes au taureau, commencèrent à courir, pour l'amener du côté ensoleillé de la piste. La populace accueillit cette manœuvre par un mouvement de joyeuse surprise. Le drame de la mise à mort allait donc se dénouer, non pas à grande distance, comme cela arrivait presque toujours, pour la commodité des richards assis à l'ombre, mais tout près des prolétaires et juste sous leurs yeux.

La bête, restée seule un moment, se rua sur le cadavre d'un cheval, donna de la tête dans les flancs ouverts, enleva sur ses cornes, telle une loque pendante, la pitoyable carcasse qui répandait autour d'elle ses entrailles et ses excréments. Le cadavre s'abattit, presque replié sur lui-même, et le taureau s'en fut, d'une allure incertaine, puis vint de nouveau le flairer avec des reniflements sonores et plongea pour la seconde fois ses cornes dans le ventre béant, tandis que le public riait de cette stupide obstination à chercher de la vie dans un corps inanimé.

— Vas-y, mon fils!... Mâtin! quelle vigueur!... Continue : je te regarde...

Mais soudain l'attention de la foule se détourna du taureau en fureur pour se porter sur l'espada qui traversait la piste à pas rapides, cambrant la taille, tenant d'une main la muleta ramassée autour du bâton et balançant l'épée de l'autre, comme si c'était une canne légère. Tout le public du soleil applaudit.

— Tu les as! — dit à Juan le Nacional, qui était venu se poster à proximité du taureau, la cape prête.

La foule battait des mains, appelait l'espada :

— Par ici! par ici!

Tous, pour ne pas perdre un seul détail du combat, voulaient que le taureau fût tué en face de leur gradin.

Gallardo hésitait entre les appels contradictoires de ces milliers de bouches. Un pied sur l'étrier de la barrière, il cherchait l'endroit le plus propice pour la mise à mort. En somme, il valait mieux conduire le taureau un peu plus loin : le matador se sentait gêné par le cadavre de ce cheval qui obstruait de sa triste dépouille toute cette partie de l'arène. Le choix fait, il jeta sa *montera* vers les gradins, et cent mains

s'allongèrent, pressées les unes contre les autres, pour saisir le dépôt sacré.

Gallardo fit signe au Nacional de lui amener la bête par une passe de cape; puis il déploya la muleta, et l'animal fonça en beuglant, passa sous le chiffon rouge.

— *Olé*! — rugit la foule, reprise d'amour pour son ancienne idole et disposée à admirer tout ce qu'accomplirait l'espada.

Il continua son travail, aux exclamations de la populace, qui, toute proche, lui donnait des conseils de prudence :

— Attention! le taureau a encore tous ses moyens!... Ne te fourre pas entre lui et la barrière! Conserve la retraite libre!

D'autres, plus enthousiastes, lui recommandaient l'audace :

— Envoie-lui un de tes bons coups!... Vlan! D'une estocade, tu le mets dans ta poche!...

Mais la bête était trop grande et trop méfiante pour se laisser « mettre dans la poche ». Excitée par le voisinage du cheval mort, elle montrait une tendance à revenir vers lui, comme si la puanteur de ce ventre ouvert l'enivrait. Après diverses évolutions, le taureau, fatigué par la muleta, demeura enfin immobile sur ses pattes.

Le matador avait derrière lui le cadavre du cheval. C'était une fâcheuse situation; mais il était déjà sorti victorieux de situations pires.

Il voulut profiter de l'arrêt de la bête. Le public le stimulait : parmi les hommes qu'il apercevait debout à la contre-barrière et le corps penché en avant pour ne rien perdre de l'acte décisif, il reconnaissait maints aficionados de la basse classe, qui, après lui avoir témoigné de la froideur, semblaient disposés maintenant à l'applaudir, touchés qu'ils étaient par la déférence dont il avait fait preuve envers le peuple.

Il se prépara donc pour l'estocade, leva l'épée à la hauteur de ses yeux. Mais, brusquement, il lui sembla que la terre tremblait, qu'il était projeté au loin, que tout le cirque s'écroulait sur lui, que le ciel s'emplissait de ténèbres et qu'un effroyable vent d'aval rugissait dans l'obscurité. Son corps vibra douloureusement des pieds à la tête; son crâne bourdonna comme s'il éclatait; une angoisse mortelle contracta sa poitrine, et il eut la sensation de choir dans un précipice sans fond, de s'abîmer dans le néant.

Au moment précis où il se disposait à porter le coup, le taureau s'était élancé furieusement contre lui : le choc brutal fit rouler et disparaître entre les pattes du monstre galopant cet ennemi paré de soie et d'or. Les cornes n'avaient pas transpercé l'homme; mais toute l'armure frontale l'avait heurté, renversé, terrassé comme par un coup de massue.

Le taureau, ne voyant plus devant lui que le cheval mort, allait charger de nouveau sur cette carcasse; mais il sentit entre ses pattes un obstacle, et, méprisant le cadavre, il préféra s'attaquer à la brillante marionnette qui gisait sur le sable, l'enleva au bout d'une corne, la secoua quelques secondes, la rejeta de côté. Puis, pour la troisième fois, il fit mine de fondre sur le torero évanoui.

La multitude, étonnée par la rapidité de ces péripéties, demeurait muette, le cœur serré. La bête allait tuer l'homme. Peut-être était-ce déjà fait...

Mais, soudain, un cri jaillit de toutes les gorges et rompit le silence. Une cape venait se déployer entre le taureau et sa victime; une étoffe était pour ainsi dire collée au mufle par des bras vigoureux qui s'efforçaient d'aveugler la bête. C'était le Nacional qui, par une inspiration de dévouement désespéré, s'était élancé vers le monstre et exposait sa propre vie pour sauver celle de son chef.

Surpris de ce nouvel obstacle, le taureau tourna la queue à l'homme tombé et chargea contre le Nacional. Celui-ci, engagé entre les cornes, reculait en agitant la cape, ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, mais satisfait malgré tout, d'éloigner de Gallardo la brute féroce.

Le public, intéressé par ce nouvel incident, oubliait presque l'espada. Tout le monde criait, comme si les cris pouvaient aider le courageux banderillero. Les femmes sanglotaient, détournaient la tête, tordaient leurs mains crispées. Enfin, juste à l'instant où le taureau baissait le front pour frapper, le Nacional eut la chance de réussir à se dégager par un écart, tandis que le taureau, dans l'élan d'une course folle, conservait sur ses cornes la cape réduite en guenilles.

L'émotion éclata en un tonnerre d'applaudissements. La multitude versatile acclamait le Nacional et remarquait à peine

le corps inanimé de l'espada, qu'on emportait de l'arène, la tête ballante, au milieu des toreros et des employés du cirque.

A Séville, pendant toute la soirée, on ne parla que de la blessure de Gallardo, la plus grave qu'il eût reçue de sa vie. Plusieurs journaux avaient déjà mis en vente des feuilles spéciales; et la nouvelle, télégraphiée par toute l'Espagne avec d'abondants commentaires, produisait autant d'effet que s'il se fût agi d'un personnage politique victime d'un attentat.

Dans la *calle de las Sierpes*, l'imagination andalouse se donnait carrière. Selon les uns, le pauvre Gallardo venait d'expirer. C'était sûr : car le renseignement venait d'un homme qui l'avait vu sur un lit de l'infirmerie, blanc comme une feuille de papier, un crucifix entre les mains. Selon d'autres, il respirait encore, mais il ne tarderait pas à mourir : il avait toutes les entrailles arrachées, le cœur, les reins, tout, et le taureau avait fait de son corps un vrai crible!...

Par le fait, Gallardo était assez mal en point : il avait une jambe cassée, un coup de corne dans le bras, des contusions à tous les membres. Mais il n'en avait pas moins repris connaissance assez vite, et, vers neuf heures du soir, on put le rapporter chez lui.

Il sortit des arènes couché sur une civière à laquelle faisaient escorte les médecins, les hommes de la quadrille encore vêtus de leurs costumes de gala, et quelques-uns des Quarante-cinq, lesquels, dans l'émoi de la catastrophe, ne s'offensaient pas d'être coudoyés par d'autres aficionados en haillons. Tous marchaient en silence, graves et mornes, consternés comme si la patrie était sur le point de perdre une de ses gloires.

L'arrivée à la maison fut pénible. Le patio retentit de cris navrants. Dans la rue, des voisines et des amies de la famille, croyant déjà Gallardo mort, hurlaient et s'arrachaient les cheveux. Après que la civière eut disparu derrière la porte close, quantité de gens demeurèrent sur la chaussée à contempler les fenêtres, à tâcher de deviner ce qui se passait de l'autre côté du mur, à gloser sur l'événement.

Le blessé fut installé dans sa couche avec les plus minutieuses précautions. Il était tout enveloppé de linges et de

bandages sanglants, qui exhalaient une forte odeur d'antiseptiques. De son costume de combat, il n'avait gardé qu'un bas rose. Ses vêtements de dessous étaient troués en plusieurs endroits, coupés en d'autres à coups de ciseaux. La *coleta* pendait, défaite et emmêlée, sur le cou. Le visage avait une blancheur d'hostie.

Le blessé, sentant qu'une main touchait les siennes, entr'ouvrit les yeux, aperçut Carmen, — une Carmen aussi blanche que lui, aux yeux secs, à la bouche décolorée, — et il lui sourit légèrement.

Ensuite, à un signe que fit Gallardo, le Nacional s'inclina, tâchant de comprendre le murmure presque imperceptible qui s'échappait de ces lèvres exsangues. Et il descendit à la hâte, vint dire au fondé de pouvoir :

— Juan veut qu'on télégraphie tout de suite au docteur Ruiz.

— C'est fait, — répondit don Jose, content d'avoir prévenu ce désir. — Déjà le docteur est en route. Il arrivera ici demain matin.

Les médecins qui avaient opéré les premiers pansements se montraient moins pessimistes : Gallardo pouvait s'en tirer ; il était d'une constitution si robuste ! Ce qu'il y avait de plus à craindre, c'était la commotion subie, cette secousse capable d'assommer sur place un homme ordinaire ; mais lui, il n'avait pas tardé à sortir de la syncope, à recouvrer ses sens. Quant aux blessures proprement dites, elles ne semblaient pas très dangereuses. Celle du bras était assurément peu de chose : le pis qui pût arriver, c'était que le membre perdît un peu de sa souplesse. La jambe donnait plus d'inquiétude : peut-être Gallardo resterait-il boiteux.

« Boiteux !... » Ce mot frappa au cœur don Jose, qui jusqu'alors s'était efforcé de paraître impassible. Son matador boiteux ? son matador incapable de combattre les taureaux ?

— Non, non ! c'est impossible ! Il est absurde de supposer que Juan vive sans combattre. Qui donc le remplacerait ?... Non, vous dis-je, c'est impossible !... Le premier homme du monde !... Et vous voulez qu'il se retire ?...

Le lendemain, le docteur Ruiz arriva par l'express de Madrid. Souriant dans sa barbe d'un blanc pisseux, il était

venu sans bagages, débraillé comme toujours, le gilet déboutonné, son gros ventre de bouddha ballottant sur ses jambes courtes. Il avait reçu le télégramme au sortir d'une *novillada* organisée pour faire connaître un « gamin » de Las Ventas, — une bouffonnerie qui l'avait beaucoup diverti : après une nuit blanche passée dans le train, il riait encore au souvenir de cette farce, comme s'il ne se rappelait plus l'objet de son voyage.

Lorsqu'il entra dans la chambre de Gallardo, celui-ci ouvrit les yeux, et un sourire d'espérance ranima sa physionomie.

— Courage, mon brave! — lui dit le docteur ; — ce n'est pas encore ce coup-là qui t'enverra dans l'autre monde. Vrai, tu as de la chance!

Et il examina le blessé avec une grande attention. Certes la blessure était sérieuse ; mais le docteur en avait tant vu dont les toreros s'étaient guéris aisément, en dépit des plus fâcheuses apparences! C'est pourquoi il s'attendait toujours à d'étonnantes guérisons, comme si les cornes eussent apporté en même temps la blessure et le remède.

— Quand on ne meurt pas dans le cirque même, — affirmait-il, — on peut dire qu'on est sauvé. La guérison n'est plus qu'une affaire de patience.

Trois jours durant, le matador fut soumis à des opérations atroces, et le docteur dut lui extraire de la jambe maintes esquilles du tibia fracturé. Puis, satisfait de sa propre adresse :

— Qui a prétendu que tu ne pourrais plus « taurer »? — s'écria-t-il gaîment. — Crois-moi, tu estoqueras encore, mon garçon, et le public n'a pas fini de t'applaudir...

Gallardo, blême, amaigri, comme réduit par la souffrance, demeurait allongé sur sa couche et avait à peine la force de demander à boire. Le docteur avait interdit l'accès de la chambre à la mère, parce que celle-ci ne pouvait se retenir de sangloter et de hurler, chaque fois que le pansement des blessures arrachait à son fils quelque plainte involontaire. Mais Carmen, entrant d'un pas léger, les yeux baissés, venait s'asseoir près du lit et restait là, timide, muette, toujours prête à donner ses soins silencieux. La catastrophe lui avait fait oublier ses griefs contre l'infidèle, et, dans sa douleur ingénue, elle s'accusait même d'avoir été cause du malheur... Oui, elle s'était

montrée trop sévère avec son mari, et, si le sang-froid habituel avait manqué à l'espada en face du taureau, c'était parce qu'elle l'avait troublé et irrité par sa jalousie folle...

Dès que le blessé alla mieux, le docteur, pour le distraire, permit à quelques amis de venir le voir, et les plus célèbres aficionados de Séville commencèrent à défiler près du lit. La fumée des cigarettes se mêla à la puanteur de l'iodoforme. Sur les tables, les fioles de médicaments, les paquets de coton hydrophile et les bandes voisinèrent avec les plateaux chargés de verres et les bouteilles de vin dont on régalait les visiteurs. Un jour, Gallardo demanda un cigare.

— Vive Dieu! tu es guéri, mon garçon! — s'écria le docteur; — un homme qui fume n'est plus malade...

Et, à partir de ce jour, la chambre du convalescent ne désemplit pas. C'était comme un salon où l'on causait, où l'on discutait du matin au soir. Naturellement, la conversation roulait presque toujours sur les taureaux et sur la tauromachie : le moyen de parler d'autre chose, lorsque don Jose était là? On passait en revue tous les matadors de l'Espagne, on célébrait leurs qualités, on censurait leurs défauts, on faisait le compte de leurs gains, et on proclamait que Gallardo avait été et resterait sans rival.

— Le premier homme du monde! — concluait invariablement le fondé de pouvoir.

Souvent le docteur se prenait de bec avec le Nacional, quand celui-ci, entêté dans sa marotte politique, demandait si la révolution ne se ferait pas bientôt.

— Et que t'importe, à toi? — ripostait le docteur. — La seule chose dont tu dois te préoccuper, c'est de bien connaître les taureaux, afin d'éviter qu'ils t'attrapent, et de banderiller le plus souvent possible, afin de faire vivre ta famille.

Mais le Nacional se regimbait contre l'humiliation que le docteur prétendait lui imposer à cause de son métier de torero. N'était-il pas un citoyen comme les autres? N'était-il pas un électeur dont plus d'un homme politique avait sollicité le suffrage, au moment des élections?

— J'ai bien le droit d'avoir mon opinion, ce me semble! Je suis membre du comité de mon parti. Que ma profession soit basse et réactionnaire, je ne l'ignore pas; mais s'ensuit-il

qu'il me soit interdit d'avoir mes principes? Est-ce ma faute, à moi, si Fernando VII, en fermant les universités tandis qu'il ouvrait l'École de tauromachie de Séville, a rendu ridicule et odieuse la profession qui me nourrit? A bas les tyrans, docteur!

Le Nacional connaissait l'histoire de son pays dans ses rapports avec l'art tauromachique; et, autant il exécrait le *Sombrerero*[1] et autres toreros partisans de la royauté absolue, autant il admirait le fier Juan Leon qui, au temps de l'absolutisme, ne craignait pas de défier la servilité populaire et se présentait dans l'arène en costume noir, parce qu'alors on appelait les libéraux « les Noirs », de sorte qu'il lui arrivait souvent, à la sortie du cirque, d'avoir à traverser une canaille injurieuse et menaçante. Au dire du Nacional, la tauromachie était une survivance du passé, un jeu barbare; mais elle n'en avait pas moins ses grands hommes, aussi dignes de respect et d'admiration que les autres.

— Où prends-tu que cet art-là soit réactionnaire? — lui répliquait le docteur. — Tu es un cœur d'or, Nacional, et tu as les meilleures intentions du monde; mais cela n'empêche pas que tu sois un ignare. Apprends donc, pour ta gouverne, que les courses de taureaux ont été un progrès. Tu m'entends bien? Je dis un progrès, un adoucissement des mœurs, un divertissement moins cruel que les spectacles auxquels notre peuple se complaisait autrefois.

Et Ruiz, verre en main, se mettait à parler, à parler, ne s'interrompant, de temps à autre, que pour boire un coup :

— Prétendre que la tauromachie remonte à une haute antiquité, c'est commettre une lourde erreur ou un gros mensonge. Il est vrai que jadis on tuait des taureaux en Espagne, pour amuser les gens; mais l'art tauromachique, tel qu'il se pratique aujourd'hui, est de date relativement récente. Le Cid attaquait des taureaux à la lance, c'est entendu. Les chevaliers maures et chrétiens joutaient contre des taureaux dans les carrousels, je n'en disconviens pas. Mais alors il n'existait point de toreros professionnels, et on ne se mettait pas en peine de donner aux bêtes une mort noble, conformément aux règles d'un art...

1. « Le Chapelier », surnom du fameux matador Antonio Ruiz.

Une fois lancé, le docteur ne s'arrêtait plus, et, avec une pittoresque érudition, il faisait revivre dans son discours les plus lointains souvenirs de ces combats qui sont devenus la fête nationale de l'Espagne.

C'était seulement en de très rares occasions, par exemple au mariage des rois, ou lorsqu'on signait un traité de paix, ou lorsqu'on inaugurait une chapelle dans une cathédrale, que cette réjouissance avait lieu. Les seigneurs qui devaient y prendre part, vêtus de soies brillantes, s'avançaient dans la lice sur leurs chevaux de bataille, pour combattre l'animal à coups de pique ou de *rejon*[1], sous les yeux des dames. Si le taureau réussissait à les démonter, ils tiraient l'épée, et, avec l'aide de leurs laquais, ils lui donnaient la mort en le frappant au petit bonheur, sans s'astreindre à aucune méthode. Quand la fête était donnée pour le populaire, la multitude descendait dans l'arène et attaquait en masse l'animal, jusqu'à ce que celui-ci succombât sous les coups de poignard.

— Tout cela, — concluait le docteur, — ce n'étaient pas de vraies courses de taureaux : c'étaient des chasses à la bête féroce. En somme, le peuple avait alors d'autres distractions, et l'on n'éprouvait pas le besoin de perfectionner cet amusement-là.

Les spectacles les plus goûté de ces gens-là, c'était la religion qui les leur offrait : des spectacles riches en émotions poignantes, des spectacles où l'on avait la chair de poule et où, par-dessus le marché, on gagnait force indulgences. Les autodafés, pendant lesquels on brûlait des hommes, étaient bien plus intéressants que ces jeux où l'on ne tuait que des bêtes. La vraie fête nationale d'alors, c'était l'Inquisition qui se chargeait de l'organiser.

— Mais un jour vint, — ajoutait le docteur avec un fin sourire, — où l'Inquisition vieillit : tout passe, en ce monde. Elle était morte de décrépitude bien avant que les lois révolutionnaires la supprimassent. Les mœurs étaient changées, et les bûchers, avec leur ridicule accompagnement d'homélies, de

1. Le *rejon* est une sorte de javeline, longue seulement d'un mètre et demi. Aujourd'hui encore, dans les courses royales, il y a des *caballeros en plaza* qui combattent avec cette arme.

cagoules et d'abjurations, avaient cessé de plaire. D'autre part, la période des grandes guerres européennes était close : on ne se battait plus, ni en Flandre ni en Italie, et les aventuriers ne s'embarquaient plus pour aller à la conquête de l'Amérique. Ce fut alors que l'art tauromachique prit naissance. Pour distraire le peuple qui s'ennuyait, on construisit des cirques permanents, on forma des quadrilles de toreros professionnels, on assujettit la course à des règles fixes, et la foule trouva cela fort de son goût. Aux chevaliers succédèrent dans l'arène des plébéiens qui firent métier d'exposer leur vie à prix d'argent, et le public devint le maître souverain de la *plaza* démocratisée. Les petits-fils de ceux qui avaient assisté avec un dévot enthousiasme au rôtissage des hérétiques et des juifs se plurent à contempler avec une bruyante allégresse la lutte de l'homme et du taureau, lutte où l'homme n'était que de temps en temps la victime. Dites, cela ne fut-il pas un progrès?

Le docteur insistait sur son idée :

— Un progrès incontestable ! Et voilà la raison pour laquelle, moi qui suis révolutionnaire en toutes choses, je n'ai pas honte d'avouer que j'aime les courses de taureaux. Ces courses sont barbares, je vous l'accorde. Mais les peuples qui se disent civilisés n'ont-ils pas d'autres plaisirs aussi sauvages? Est-ce en Espagne seulement qu'on se délecte à des spectacles mortels? Les inutiles courses de chevaux qui se pratiquent en Angleterre, en France et partout, ne laissent-elles pas chaque année sur les hippodromes plus d'hommes tués qu'il n'en périt dans nos arènes? Et la chasse à courre, et les combats de coqs, et les séances de boxe, et tous ces sports brutaux qui écrasent les nez, cassent les jambes, fracturent les crânes, est-ce donc des passe-temps anodins?... En somme, chaque peuple a ses jeux violents; et, qui sait? peut-être un peu de brutalité est-il nécessaire pour secouer la monotonie de notre existence trop douce, pour réveiller dans nos organismes débilités les énergies viriles. Que des hommes valeureux et adroits, s'astreignant à observer des règles d'une indubitable sagesse, affrontent et tuent au grand soleil, sous un ciel de feu, en présence d'une foule multicolore qui les applaudit, une bête énorme et féroce, c'est sans doute un spectacle sanglant; mais, à coup sûr, c'est aussi un spectacle de beauté...

Au bout d'une quinzaine de jours, le docteur déclara qu'il s'en retournait à Madrid.

— Désormais, mon brave, — annonça-t-il à Gallardo, — tu n'as plus besoin de moi. Ne fais pas d'imprudence. Va te reposer à la campagne. Tu es bâti à chaux et à sable, et, dans quelques mois, tu ne te ressentiras de rien.

Tant que la fièvre avait tourmenté le blessé, tant que d'affreux cauchemars avaient hanté ses nuits, Gallardo ne s'était plus souvenu de doña Sol. Mais, lorsque la santé revint, le vieil amour revint avec elle; et, un beau matin, le matador demanda au fondé de pouvoir si sa maîtresse s'était inquiétée de lui.

— Certes, — répondit don Jose. — Deux ou trois jours après l'accident, j'ai reçu d'elle un télégramme, expédié de Nice, qui réclamait de tes nouvelles.

— Et après?

— Après... je n'ai plus rien reçu... Elle a dû être renseignée par les journaux, qui publiaient les bulletins du docteur. Car on a parlé de toi dans l'Europe entière!... Au surplus, tu ferais mieux de ne pas te tracasser pour une amourette. L'essentiel, aujourd'hui, c'est que tu recouvres tes forces et que tu recommences à « taurer ». Tu as jusqu'au printemps prochain pour achever de te rétablir. Dis : veux-tu « taurer » encore?

— Si je veux « taurer » encore?... Et c'est vous qui me demandez cela, don Jose?... Oui, oui!... Je passerai l'hiver à ma ferme, et, au printemps, j'estoquerai tous les taureaux qu'on mettra devant moi. Vous pouvez me signer un engagement pour les courses de Pâques.

— A la bonne heure!... Crois-moi : il est temps d'oublier les jupons pour songer aux affaires. La gloire d'abord; le gain, ensuite; et, si tu désires des femmes, tu en auras par surcroît...

L'indifférence évidente de doña Sol avait-elle froissé trop rudement l'amour-propre de Gallardo? ou, pendant les interminables semaines qu'il était resté immobile sur sa couche, la jambe prise dans l'appareil, tandis que sa femme veillait tendrement à côté de lui, avait-il fait réflexion sur sa conduite et senti quelque remords de ses erreurs passées? Le certain, c'est qu'à dater de ce jour il ne parla plus de doña Sol à son fondé de pouvoir...

Avant que toute la famille partît pour la Rinconada, la

señora Angustias voulut que son fils allât s'agenouiller devant la Vierge de l'Espérance. C'était un vœu qu'elle avait fait dans la funeste soirée où elle l'avait vu revenir sur une civière, livide comme un cadavre. Que de fois, depuis, elle avait pleuré en invoquant cette gracieuse reine des cieux, aux longues paupières et aux joues brunes! Que de fois elle l'avait suppliée de prendre sous sa protection le pauvre Juanillo!

La cérémonie s'accomplit par une belle matinée de soleil. Quoique ce fût jour ouvrable, l'église San Gil, toute enguirlandée de fleurs, s'emplit de ce qu'il y avait de mieux dans les quartiers voisins : corpulentes matrones aux yeux bruns, au gros cou, habillées de soie noire, avec des corsages et des jupes tendus par les chairs débordantes, avec des mantilles de dentelle encadrant des visages pâles; ouvriers rasés de frais, en complet neuf et en chapeau rond, le gilet barré par une grande chaîne d'or. Des mendiants, accourus en bandes comme pour une noce, faisaient la haie devant le portail; et les commères du quartier, tête nue, les bras chargés de marmots, se bousculaient en attendant avec impatience l'arrivée du cortège. On allait célébrer une messe solennnelle, avec accompagnement d'orchestre et de chant, et les prêtres entonneraient un *Te Deum* d'allégresse pour rendre grâce au Seigneur qui avait sauvé Juan Gallardo.

Enfin le cortège parut et s'ouvrit un passage parmi la foule. En avant marchaient, dans un froufrou d'épaisses robes de soie noire, la mère et la femme du matador, qui, entourées de parentes et de voisines, souriaient sous la dentelle de leurs mantilles. Derrière elles, Gallardo, suivi d'une interminable escorte de toreros et d'amis, tous habillés de vêtements clairs, avec des chaînes et des bagues dont l'éclat tirait les yeux, coiffés de feutres blancs qui faisaient contraste avec les sombres couleurs des toilettes féminines.

Le matador avait un air grave. C'était un catholique sincère. Il ne pensait guère à Dieu, et, quand les choses n'allaient pas à son gré, il blasphémait comme un Turc; mais aujourd'hui c'était une autre affaire : il s'agissait de remercier la bonne Vierge de la Macarena. Il entra donc à l'église avec componction, et tous les autres firent comme lui, sauf le Nacional qui resta dehors, sur la place.

— Je suis libre penseur, — crut-il opportun d'affirmer devant un groupe de camarades. — Je respecte toutes les croyances; mais ce qui se passe là-dedans, pour moi, c'est de la mélasse... Mon intention n'est pas de manquer de respect à la Vierge et de lui dénier sa part de mérite. Mais pourtant, si je n'étais pas arrivé assez vite pour détourner le taureau, quand Juaniyo était par terre, je vous demande un peu ce qu'il serait advenu du pauvre diable?

Par les portes ouvertes refluaient jusqu'au parvis les plaintes des instruments, les voix des chanteurs, une mélodie douceâtre et voluptueuse qui se mêlait aux parfums des fleurs et de l'encens. Des toreros et des aficionados, groupés devant l'église, grillaient cigarette sur cigarette. Parfois quelques-uns se détachaient et poussaient une pointe jusqu'au cabaret le plus proche...

A la sortie du cortège, les mendiants se bousculèrent, jouèrent des coudes sous les poignées de menue monnaie. L'espada, radieux et magnifique, donnait le bras à Carmen qui, tremblante d'émotion, marchait, les yeux baissés, une larme arrêtée entre les cils. C'était une larme de bonheur, et il lui semblait qu'elle venait de se marier pour la seconde fois.

VI

Après avoir passé tout l'automne et tout l'hiver dans sa ferme de la Rinconada, Gallardo revint à Séville vers la fin de mars.

La campagne, le grand air, l'exercice l'avaient complètement rétabli. Non seulement il ne boitait plus, mais il croyait bien avoir la jambe aussi libre et aussi forte que naguère. C'était à peine si, après une longue marche, après une chasse qui avait duré toute l'après-midi, il sentait encore un peu d'engourdissemeut dans le jarret. Mais le travail du matador sur l'arène ne dure que peu de minutes; et d'ailleurs ces légères incommodités disparaîtraient bientôt, comme avaient déjà disparu les plus graves. Quelquefois, quand il était seul dans sa chambre, il se campait devant le miroir et faisait le geste de celui qui estoque : — vlan! — Le taureau invisible

s'écroulait sur le sable imaginaire, et Gallardo souriait d'allégresse en pensant à la déception de ses ennemis qui espéraient jouir du spectacle de sa décadence. Il lui tardait de se revoir au cirque, où, pour le dédommager de sa blessure, le peuple ne manquerait pas de l'accueillir par des acclamations frénétiques.

En attendant la course de Pâques, pour laquelle il était engagé aux arènes de Séville, il avait le plaisir de recevoir à chaque instant des visites d'amis qui l'abordaient, le sourire aux lèvres :

— On va donc te revoir à l'œuvre! L'*aficion* a les yeux sur toi. Eh bien, comment vont les forces?

— Je ferai mon possible, — répondait-il avec une feinte modestie. — J'espère que je ne m'en tirerai pas trop mal. Je ne me ressens plus de mes blessures...

— Tu vas « taurer » comme un ange! — interrompait don Jose, avec les transports de la foi. — Tu vas mettre les *bichos* dans ta poche!...

Le jour de la course, le départ de Gallardo pour le cirque fut plus pénible qu'autrefois. Carmen s'efforça de paraître calme et voulut même assister à la vêture de son mari. Mais, si elle faisait semblant de se montrer insouciante et joyeuse, elle n'en devinait pas moins qu'une secrète inquiétude travaillait l'esprit du matador. En dépit des apparences, celui-ci n'était plus si sûr de lui-même : il doutait maintenant de l'agilité de sa jambe et de la vigueur de son bras.

Lorsque Juan descendit dans le patio, coiffé de la *montera*, la cape sur l'épaule, la señora Angustias lui jeta les bras autour du cou et fondit en larmes. Elle ne prononça pas un mot; mais ses gros soupirs révélaient suffisamment ses angoisses. Courir le taureau, pour la première fois après la catastrophe, dans ce même cirque où il avait été si affreusement blessé, n'était-ce pas trop téméraire? Ses superstitions de femme du peuple s'insurgeaient contre une telle imprudence. Ah! quand Juanillo prendrait-il enfin sa retraite? N'avait-il pas gagné assez d'argent?... Mais le beau-frère intervint, avec son autorité de conseiller de la famille :

— Voyons, petite mère, il n'y a pas de quoi se désoler de la sorte. Une course comme les autres, en somme! A quoi bon

troubler Juanillo par des pleurnicheries, au moment où il s'en va à la *plaza*?

Carmen accompagna son mari jusqu'à la porte. Elle voulait lui donner l'exemple du courage.

— Bonne chance ! — lui dit-elle en souriant.

Mais, aussitôt que la voiture, suivie par une bande de galopins, eut tourné le coin de la rue, elle monta dans sa chambre, alluma des cierges devant la Vierge de l'Espérance, s'agenouilla et se mit à prier et à pleurer.

Une bruyante ovation et des battements de mains frénétiques saluèrent le défilé des quadrilles. Tous les applaudissements étaient pour ce Gallardo qui avait failli mourir et qui, toujours aussi fier et aussi vaillant, revenait offrir au peuple le magnifique spectacle de son adresse et de son intrépidité.

Quand le matador eut à combattre son premier taureau, une nouvelle explosion d'enthousiasme éclata. Dans les loges, les femmes en mantilles blanches l'observaient avec leurs jumelles. Ses ennemis mêmes se sentaient entraînés par un irrésistible courant de sympathie. Pauvre garçon! il avait tant souffert! Toute l'assistance lui était acquise. Jamais Gallardo n'avait eu un public aussi complètement à lui.

Face au président, il ôta sa *montera* pour le *brindis*.

Olé! olé!... L'ovation, après l'avoir accompagné dans sa marche vers le taureau, s'acheva en un silence d'attente, lorsqu'il eut rejoint la bête.

La muleta au poing, il se campa devant l'animal, non plus comme autrefois, lorsqu'il déployait le chiffon rouge presque sur le mufle de la brute, mais à quelque distance. Il y eut dans l'amphithéâtre un mouvement de surprise; mais personne ne souffla mot.

Plusieurs fois le matador frappa du pied le sol, pour provoquer son adversaire. Enfin celui-ci attaqua mollement, passa sous la muleta. Mais l'espada s'était jeté de côté avec une hâte visible. Sur quoi, nombre de spectateurs se regardèrent : « Qu'est-ce que cela signifiait?... »

Gallardo vit près de lui le Nacional et, quelques pas plus loin, un autre péon de sa quadrille. Mais il ne leur cria pas : « Tout le monde au large ! »

Sur les gradins s'élevait une rumeur produite par de vives discussions. Les partisans du matador jugeaient nécessaire de s'expliquer au nom de leur idole :

— Il souffre encore de sa blessure. Il n'aurait pas dû « taurer » si tôt... Cette maudite jambe! Ne voyez-vous pas?...

Les deux péons aidaient l'espada dans ses passes. La bête s'agitait, étourdie par l'envolement des étoffes rouges, et, dès qu'elle chargeait, une cape la détournait de l'espada.

Pour sortir au plus vite de cette fâcheuse situation, le matador se profila, l'épée haute, et bondit sur le taureau [1]. La lame se planta dans le garrot, vibrante, prête à rejaillir. Un murmure de stupeur accueillit le coup. Au lieu d'enfoncer l'estoc jusqu'à la garde, le matador s'était mis précipitamment hors de la portée des cornes.

— Comme l'épée est bien placée! — criaient les fanatiques en applaudissant à tout rompre, pour que le tapage suppléât au nombre.

Mais les connaisseurs souriaient de pitié. Ce garçon allait perdre l'unique mérite qu'il possédât : la bravoure, l'audace. On avait bien vu ce qui s'était passé : au moment où l'épée atteignait le taureau, le matador avait instinctivement raccourci le bras et détourné la tête, par l'effet de cette peur qui fait qu'un homme ne veut pas regarder le péril en face.

L'estoc tomba par terre. Gallardo en prit un autre et, toujours accompagné de ses péons, revint au taureau.

La seconde estocade ne fut pas plus heureuse que la première : la moitié de la lame resta hors du garrot. Les spectateurs des gradins commencèrent à protester :

— Il n'appuie pas!... Les cornes lui font mal au cœur!

Gallardo ouvrait les bras en croix, pour donner à entendre que l'animal avait son compte et que, d'un moment à l'autre, il s'abattrait. Mais le taureau s'obstinait à rester debout et balançait la tête à droite et à gauche.

Le Nacional se mit à le taquiner, à le faire courir, saisit les occasions de frapper sur le cou avec sa cape, de toute la

1. Les passes de muleta, qui exigent du matador beaucoup d'intelligence et une grande connaissance du bétail, servent à amener l'animal au degré de fatigue voulu et à régler la position de la tête et des pieds : — c'est donc une faute d'abréger arbitrairement ce travail.

vigueur de son bras, pour enfoncer l'épée. Le public devina l'intention du banderillero et proféra contre lui de grossières insultes. Du côté du soleil, on brandissait déjà des gourdins, on jetait dans l'arène des oranges et des bouteilles. Mais le bon Sebastián supportait ces bordées d'insultes et de projectiles comme s'il eût été sourd et aveugle, et il continuait à pourchasser le taureau, en homme heureux d'accomplir son devoir et de sauver un ami.

Bientôt la bête vomit par la bouche un flot de sang et plia lentement les pattes; mais elle n'en gardait pas moins la tête haute et elle semblait prête à se relever et à attaquer. Alors le Nacional pesa furtivement sur l'épée et la fit pénétrer jusqu'à la garde... Malheureusement, le public s'aperçut de cette manœuvre, et, transporté de colère, se mit à trépigner, à hurler :

— Brigand! assassin!

On s'apitoyait sur le pauvre taureau, comme si, de toute façon, il n'était pas destiné à périr, et l'on menaçait du poing le Nacional avec autant d'indignation que s'il venait de commettre un crime sous les yeux des spectateurs.

Cependant Gallardo se dirigeait vers la présidence, pour saluer, tandis que ses partisans plaidaient en sa faveur les circonstances atténuantes :

— Il n'a pas eu de chance, — disaient-ils, un peu ébranlés dans leur foi. — Le taureau était si mauvais!...

Jusqu'à l'heure d'entrer en lice pour son second taureau, Gallardo demeura près de la barrière, immobile, plongé dans de sombres réflexions. Il avait beau essayer de se faire illusion : il était bien obligé de s'avouer qu'il n'était plus le même. Les taureaux lui paraissaient plus grands, plus résistants. Ceux d'autrefois tombaient sous son épée avec une facilité miraculeuse; ceux d'aujourd'hui s'entêtaient à ne pas mourir. Autre chose encore : son bras, au moment de pousser l'épée, lui paraissait plus court. Autrefois, ce bras atteignait avec la rapidité de l'éclair le garrot de la bête; aujourd'hui, c'était un voyage interminable à travers un espace où l'estoc ne rencontrait rien. Et ses jambes aussi avaient changé : maintenant elles lui obéissaient mal, semblaient avoir une vie propre, indépendante du reste de son corps. Sa volonté leur ordonnait en

vain de rester calmes et fermes ; c'était à croire, qu'elles avaient des yeux, qu'elles discernaient le danger : dès que la bête chargeait, elles bondissaient de côté avec un élan incoercible.

Pour atténuer ce que ces constatations avaient de trop affligeant, Gallardo retournait contre le public la rage que lui causaient sa soudaine faiblesse et la honte de son désastre. Que voulaient donc ces gens-là? Qu'il se fît tuer pour leur plaisir? Certes il n'avait plus besoin de prouver son courage : il portait sur le corps, gravés dans la chair, les témoignages de sa folle audace. Il avait vu de près la face décharnée de la Mort, et c'est pourquoi il savait mieux que personne le prix de la vie.

« Si vous croyez que je vais vous sacrifier ma peau!... » — grommelait-il, tout en observant la foule à la dérobée.

Quand son second taureau parut dans l'arène, Gallardo avait recouvré son sang-froid, et il était décidé à faire consciencieusement son devoir professionnel, mais, autant que possible, sans se laisser découdre. Il marcha vers la bête avec la fière attitude des grands jours, cria très haut :

— Tout le monde au large!

La foule s'agita, avec un murmure de satisfaction. Il avait dit : « Tout le monde au large! » Il allait donc renouveler quelqu'un de ses anciens exploits. Mais le Nacional, avec sa clairvoyance de vieux péon habitué aux fanfaronnades des matadors, comprit le mensonge théâtral de cet ordre et continua de suivre son chef, la cape sur le bras.

Gallardo déploya la muleta à quelque distance de l'animal et, avec une appréhension manifeste, commença les passes, aidé par Sébastián. A un certain moment, comme le matador avait tardé un peu à relever « le chiffon », le taureau fit mine de l'assaillir, mais, en réalité, il ne bougea pas. Néanmoins Gallardo, qui se tenait trop sur ses gardes, se laissa tromper par cette apparence et sauta en arrière. C'était fuir une bête qui n'avait pas attaqué. Ce malencontreux recul mit le public en gaîté, et une voix gouailleuse brailla :

— Sauve-toi vite! Il t'attrape!

Le matador blêmit de colère, et sa fureur se déchargea contre l'animal qui lui valait cette injure en plein cirque de Séville. Marchant de biais vers le taureau, il le frappa traîtreu-

sement d'une estocade oblique [1], et le taureau tomba comme un bœuf d'abattoir. Quelques-uns applaudirent sans savoir pourquoi; d'autres sifflèrent; la grande masse garda le silence.

Au sortir du cirque, le matador put constater la froideur de la foule. Les groupes passaient près lui sans un salut, sans une acclamation. Pour la première fois, il goûta toute l'amertume de l'échec. Ses banderilleros eux-mêmes avaient le sourcil froncé et demeuraient taciturnes comme des soldats en déroute.

Les jours suivants, Gallardo éprouva le besoin de se montrer, de causer avec ses amis dans les cafés populaires et dans les petits cercles de la *calle de las Sierpes*. Il espérait qu'en obligeant par sa présence les mauvaises langues à une discrétion courtoise, il couperait court aux commentaires hostiles; et il passait des après-midi entières au milieu de ces aficionados modestes, qu'il avait si longtemps négligés pour rechercher l'amitié des gens riches.

Dans la soirée, il allait aux Quarante-cinq, où le fondé de pouvoir tâchait d'imposer à force de cris et de gestes ses convictions admiratives. Brave don Jose! Avec son enthousiasme à l'épreuve du canon, il ne parvenait pas à se mettre dans la cervelle que son matador pût cesser d'être le héros qu'il s'imaginait. Jamais une critique, jamais un reproche. Tout au contraire, c'était lui qui se chargeait de fournir des excuses à l'espada; et il y ajoutait quantité de bons conseils pour l'avenir :

— Tu te ressens encore de ta blessure. C'est ce que je répète à tout le monde : « Quand il sera tout à fait rétabli, vous le verrez à l'œuvre et vous m'en direz des nouvelles!... » Crois-moi, voici ce que tu dois faire : avec cette vaillance que Dieu t'a donnée en partage, tu vas droit au taureau, et, vlan! d'une estocade enfoncée jusqu'à la garde, tu le mets dans ta poche...

Le matador approuvait par un sourire énigmatique. Il n'aurait pas demandé mieux que de mettre les taureaux dans sa poche; mais, hélas! ces maudites bêtes étaient devenues énormes et intraitables!

1. *Atravesada.* — Dans cette estocade, l'épée, entrée au flanc droit du taureau, ressort au flanc gauche, ou y manifeste sa présence sous les chairs par une boursouflure. Jamais un tel coup n'est excusable.

Pendant la dernière quinzaine d'août, Gallardo prit part à trois ou quatre courses, dans les villes des provinces méridionales, et il y fut médiocre : — une ou deux estocades qui, par hasard, portèrent au bon endroit et firent plier les pattes à la bête; mais, presque toujours, des coups incertains, qui ne pénétraient pas assez profondément, et, plusieurs fois, d'inexcusables maladresses, d'involontaires mouvements de recul causés par le souci instinctif de la conservation.

Or, dès qu'il faisait un pas en arrière, la populace l'insultait. Déjà on savait partout ce qui s'était passé à Séville, dans la course de Pâques, et on ne lui pardonnait plus la moindre faute. Ces gens qui l'avaient vu d'une hardiesse folle, affrontant aveuglément le danger, voulaient qu'il fût ainsi jusqu'au jour où, pour leur plaisir, il succomberait dans l'arène. Ses ennemis étaient heureux de se venger enfin de ses longs triomphes; et ses collègues, avec d'hypocrites démonstrations de regret, se complaisaient à parler de sa décadence. Le charme était rompu. Désormais le public se sentait mal disposé à son égard. Lorsqu'il réussissait, on ne l'applaudissait plus autant que jadis; et, lorsqu'il échouait, on l'accablait de protestations et d'outrages.

Don Jose lui-même, sans être d'ailleurs ébranlé dans sa foi, ne pouvait se dissimuler que les choses prenaient une mauvaise tournure. « Son matador » demeurait pour lui « le premier homme du monde »; mais le convalescent avait recommencé trop tôt à « taurer ». Ce n'était pas le courage qui manquait à Gallardo; mais c'étaient les forces qui trahissaient son courage. Puisque le pauvre garçon était encore fatigué de ses blessures, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se reposer jusqu'à l'année prochaine.

— Veux-tu que je te donne un conseil? — lui dit un jour le fondé de pouvoir. — Il est impossible qu'un homme comme toi se montre dans l'arène sans être applaudi. Accorde-toi donc le loisir nécessaire pour que ton bras et ta jambe retrouvent toute leur souplesse. Je me charge d'arranger la chose. Un certificat de médecin, publié dans les journaux, suffira pour justifier ton inaction momentanée, et je me mettrai d'accord avec les entrepreneurs de courses au sujet de tes engagements. Ils te remplaceront par un second espada, qui se contentera

d'un modeste salaire, et c'est toi qui bénificieras de la différence. Puis, l'an prochain, tu reparaîtras dans l'arène et tu feras pâlir de rage tous tes rivaux.

Mais Gallardo n'entendit pas de cette oreille : il avait sur le cœur ses récents insuccès, et son amour-propre ulcéré avait besoin d'une revanche immédiate. Qu'il n'eût pas été bon dans les dernières courses, il était le premier à le reconnaître; mais il en attribuait la faute à sa nervosité. Maintenant il se sentait maître de lui-même, et on verrait bientôt qu'il était capable de refaire tout ce qu'il avait fait autrefois.

Repoussé de ce côté, don Jose, que l'obstination du maître peinait, mais qu'elle attendrissait aussi d'une sorte d'admiration compatissante, essaya d'un autre moyen pour l'éloigner pendant quelque temps de ces cirques espagnols où le public, ingrat et monté contre lui, n'avait aucune indulgence envers un convalescent :

— Eh bien! puisque tu veux continuer à « taurer », voici ce que je te propose. J'ai causé avec un entrepreneur qui partira dans quelques jours pour l'Amérique. Pars avec lui. Je te signerai un contrat très avantageux. Là-bas tu t'entretiendras la main, et tu reviendras avec beaucoup d'argent.

Aller en Amérique? Non, non! Gallardo s'y refusait absolument. Ce départ eût ressemblé à une déroute. Il se devait à lui-même de rétablir à Madrid sa réputation ébranlée, de prouver à ses compatriotes qu'il était toujours digne de leur estime et de leurs acclamations. Il avait un engagement dans la capitale pour la semaine suivante : à aucun prix, il ne consentirait à le résilier.

Lorsqu'il arriva à Madrid avec sa quadrille, il y trouva le mauvais temps. En pleine saison printanière, le thermomètre avait subitement baissé, ce qui n'est pas rare en ce pays où le climat est variable et quinteux. Il faisait froid; le ciel gris se fondait en averses, mêlées parfois de flocons de neige, et les gens avaient endossé de nouveau leurs cabans et leurs pardessus. Bon gré, mal gré, il fallut remettre au premier beau jour la course annoncée pour le dimanche. Le directeur, les employés du cirque, les aficionados regardaient en l'air avec la même angoisse que le laboureur qui craint pour sa récolte.

Une éclaircie, quelques étoiles aperçues dans le ciel à l'heure où l'on sort des cafés, leur inspiraient une joie trompeuse :

— Voyez : le temps se découvre. Il fera beau demain. Après-demain on courra...

Vaine espérance! Le lendemain, les nuages obstruaient de nouveau tout le ciel, et il recommençait à pleuvoir.

Ce repos forcé dura quinze jours, et la quadrille de Gallardo était désolée de cette inaction. Partout ailleurs qu'à Madrid, elle s'y fût résignée sans peine : car alors les frais d'hôtel eussent été à la charge de l'espada. Mais, en vertu d'une fâcheuse coutume, depuis longtemps établie, les chefs de quadrille, sous prétexte que tous les toreros devaient avoir un domicile dans la capitale, se dispensaient de les y défrayer, si bien que les pauvres péons et les pauvres picadors, logés dans une méchante *casa de huespedes*[1] tenue par la veuve d'un banderillero, s'imposaient nombre de petites privations, rognaient sur le tabac, et songeaient avec amertume que, le jour où l'on donnerait enfin la course, ils auraient déjà mangé cette poignée de douros qu'ils gagneraient au péril de leur vie et qui était si nécessaire à l'entretien de leur famille.

Gallardo, installé seul à son hôtel, n'était pas de meilleure humeur. Dans sa perplexité d'homme populaire qui sent son prestige affaibli, il prodiguait les visites au Café anglais, où se réunissaient les partisans des toreros andalous; mais il n'osait pas entrer dans les cafés de la *Puerta del Sol*, fréquentés spécialement par les fanatiques de l'école madrilène, par ces intransigeants que contriste la supériorité tauromachique de Séville et de Cordoue, et qui déplorent que, depuis Frascuelo, la capitale ne se puisse glorifier d'un seul nom illustre. Il savait que ceux-ci ne l'avaient jamais admiré, qu'ils se réjouissaient aujourd'hui de sa décadence, et que, s'il se montrait dans la salle, cette injuste clique s'empresserait de déblatérer contre lui.

Le désir de se faire des amis, de s'attirer la sympathie du plus grand nombre possible de personnes, le portait maintenant à tolérer, à rechercher même des relations qu'il aurait évitées et méprisées l'année précédente. Le soir, lorsqu'il se

1. Sorte de pension bourgoise, d'ailleurs ouverte à tout venant, mais où l'on paie moins cher qu'à l'hôtel.

promenait au centre de Madrid, il se laissait aborder, dans la *calle* de Séville, par ces toreros bohèmes qui tiennent leurs conciliabules sur le trottoir et passent la moitié de la nuit à se vanter les uns aux autres de leurs exploits mensongers : — tous bien vêtus, coquets, fringants, avec une mirobolante ferblanterie de bagues et de chaînes en doublé. — Ils le saluaient pompeusement du nom de « maître », lui lâchaient en plein visage des louanges hyperboliques, et finissaient par lui emprunter cinq pesetas.

Cette plèbe de la tauromachie avait ses grands hommes, qui du reste devaient la considération dont on les entourait à tout autre chose qu'à de savantes estocades. Tel d'entre eux, connu pour fuir devant les taureaux, était célèbre et redouté pour la facilité avec laquelle il maniait la *navaja*[1]. Tel autre avait passé quelques années au bagne pour avoir tué un homme d'un coup de poing. Ce qui avait valu au fameux *Tragasombreros*[2] l'illustration dont il jouissait, c'était le pari qu'il avait fait, une nuit de crapule, dans un cabaret de Vallecas, de manger un feutre cordouan frit par petits morceaux, en buvant du vin à discrétion, pour faire couler les bouchées.

D'autres, superbes gaillards à l'allure insolente, fiers de leur vigueur virile, ne se lassaient pas de conter à Gallardo les bonnes fortunes qui paraissaient être leur plus clair moyen d'existence. Lorsque la matinée était belle, ils s'en allaient au *Paseo de la Castellana*[3] pour y faire leurs conquêtes, à l'heure où les institutrices de grande maison viennent y promener les enfants. Ils rencontraient là des *Misses*, des *Fraüleine*, récemment débarquées à Madrid avec des idées fantastiques sur ce pays de légende ; et, dès qu'elles apercevaient un joli garçon à la face rasée et au large feutre, elles se persuadaient que c'était un torero. Avoir un torero pour amoureux !

— Un peu fades, vous savez, cher maître, ces *gachi*-là ! Grands paturons, poil de filasse ; mais, somme toute, commodes à l'usage. Oh ! oui, commodes, je ne vous dis que

1. Couteau à ressort dont le bas peuple espagnol se sert comme d'une arme offensive et défensive.

2. « Bouffe-chapeaux », — sobriquet.

3. Promenade qui traverse les quartiers nord-est de Madrid, depuis l'Hôtel de la Monnaie jusqu'au Palais de l'Industrie et des Arts.

ça!... Et, comme elles ne comprennent pas un traître mot d'espagnol, on n'a pas besoin, avec elles, de se mettre en frais d'éloquence. Il suffit de rire, de leur montrer des dents blanches, de rouler des yeux de poisson frit. Elles ont beau ne pas savoir parler chrétien, lorsque ensuite on leur fait signe qu'on serait bien aise d'avoir un peu d'argent, elles vous en donnent tout de suite pour le tabac et pour le reste... A cette heure, j'ai trois de ces jouvencelles qui m'aident à vivre...

Certains d'entre eux se consacraient aux étrangères des music-halls, aux danseuses et aux chanteuses qui grillaient d'avoir, dès les premiers jours de leur installation à Madrid, un amant « toréador ». C'étaient des Françaises sémillantes, au nez retroussé et à la poitrine plate, idéales créatures qui, dans leur sveltesse immatérielle, possédaient à peine, sous les plis de leurs robes parfumées et froufroutantes, un peu de réalité tangible; c'étaient des Teutonnes massives, alourdies par l'abondance de la chair, blondes comme des Walkyries; c'étaient des Italiennes à la chevelure noire et huileuse, au teint d'un brun olivâtre, au regard tragique. Et les petits toreros riaient au souvenir de leurs premières intimités avec ces amies enthousiastes :

— Vous n'imaginez pas ce que sont ces femmes-là, cher maître! Elles veulent à toute force qu'on leur explique la manière de combattre les taureaux; et, pour contenter leur caprice, il faut, dans le moment où l'on aurait plutôt envie de dormir, sauter à bas du lit, placer au milieu de la chambre une chaise qui figure le *bicho*, faire des passes de cape avec un drap et planter des banderilles avec les pincettes!

Après cette leçon de tauromachie, la danseuse ou la chanteuse ne manquait pas de demander à son bel ami le cadeau d'une riche cape brodée d'or, pour s'en parer lorsqu'elle se produirait en public; et le bel ami promettait généreusement de satisfaire ce désir. Mais, comme on n'a pas de ces capes-là à la douzaine et qu'on ne peut pas les acheter pour deux sous, le cadeau se faisait attendre. Cependant la liaison des deux amants devenait de plus en plus étroite, et le *novio*[1] s'en autorisait pour solliciter de son amie quelques prêts, pour porter au

1. Fiancé ou amoureux.

mont-de-piété les bijoux qu'elle avait eu la faiblesse de lui remettre, pour faire main basse sur tout ce qui lui tombait entre les griffes. Et finalement, lorsque la femme, réveillée de son rêve d'amour, protestait contre cet abus de confiance, le torero, par une magistrale raclée, lui démontrait la force de sa passion et recouvrait son prestige de héros légendaire.

Outre les distractions qu'offrait à Gallardo la compagnie de cette peu scrupuleuse jeunesse, il avait encore, pour se récréer, l'obséquieux empressement d'un certain admirateur qui le persécutait de ses suppliques. C'était un cabaretier de *Las Ventas*, un rude Galicien, musclé comme un hercule, court d'encolure, haut en couleur, qui avait réalisé une modeste fortune dans sa guinguette où les servantes et les soldats venaient danser, le dimanche. Il n'avait qu'un fils, petit de taille et faible de constitution, mais destiné néanmoins, de par la volonté paternelle, à devenir une des gloires de la tauromachie.

— Ce gamin-là promet, — déclarait le cabaretier à Gallardo. — Vous savez, señor Juan, que je m'y connais un peu. J'ai déjà dépensé passablement d'argent, afin de le lancer dans la carrière; mais, pour aller loin, il lui faut un parrain, et il ne saurait en avoir de meilleur que vous. Ah! si vous consentiez à diriger une *novillada* où mon fils tuerait!... On y viendrait en foule, et c'est moi qui prendrais tous les frais à ma charge...

Le malheureux garçon qui, d'abord, comme tant d'autres enfants du peuple, s'était passionné pour les courses de taureaux, avait à subir maintenant la tyrannie de son père, fermement convaincu de sa vocation. Une nuée de parasites, d'aficionados de bas étage, d'anciens péons qui, de leur obscur passé tauromachique, ne conservaient d'autre souvenir que la *coleta*, s'agitaient autour du cabaretier, consommaient chez lui à crédit, sollicitaient de menus subsides en échange de leurs conseils; et, tous ensemble, ils formaient avec le père une sorte d'assemblée délibérante qui avait pour unique objet de tirer de l'ombre la future étoile.

Le bonhomme, sans même consulter son fils, organisait des courses dans les arènes de Tetuan ou de Vallecas, et se chargeait invariablement des frais. Ces cirques de banlieue se mettent volontiers à la disposition de quiconque éprouve le désir d'être corné et piétiné par un taureau, sous les regards

de quelques centaines de spectateurs. Mais ce n'est pas un divertissement gratuit. Pour rouler sur le sable, les culottes en lambeaux, le corps souillé de bouse et de sang, il faut payer d'avance la location de toutes les places. C'était le père qui se chargeait de distribuer lui-même les billets, et il emplissait l'amphithéâtre d'amis complaisants et d'aficionados besoigneux. Au surplus, il avait à financer pour le salaire des péons et des banderilleros qui, en leurs habits de tous les jours, assistaient son fils dans l'arène, tandis que celui-ci éblouissait l'assistance par un costume tout neuf, que le tailleur de Gallardo lui avait confectionné moyennant sept mille réaux[1] : — c'était pour l'avenir du petit, et il ne fallait pas lésiner!

Durant la course, le cabaretier, debout entre les deux barrières, animait l'apprenti matador en brandissant un gros gourdin qu'il ne quittait jamais; et, dès que le jeune homme faisait mine de se reposer un instant, le terrible papa se dressait derrière lui, mafflu et apoplectique :

— T'imagines-tu que je dépense mon argent pour que tu te croises les bras? Un peu d'amour-propre, morbleu! et ne reste pas là à minauder comme une demoiselle!...

Quand le pauvre garçon, sanglé dans son costume de soie rouge, revenait tout tremblant à la maison, la cape trouée, les os moulus, sa mère courait à lui, les bras ouverts, pâle d'inquiétude. Mais le cabaretier, brandissant toujours son gourdin, hurlait de fureur :

— Feignant! poule mouillée! Tu as été pire qu'un *maleta*! Et dire que c'est pour ce gredin-là que je me suis ruiné!...

Furieux, il levait son terrible gourdin; et le *diestro* vêtu de soie et d'or, qui venait d'assassiner deux bouvillons inoffensifs, prenait la fuite en cachant sa tête entre ses bras, tandis que sa maman s'efforçait de le protéger.

Mais, dès le lendemain, le cabaretier avait retrouvé son optimisme : « On n'a pas toujours la main heureuse. Plus d'un matador fameux s'est vu en aussi mauvaise posture... » Et il organisait de nouvelles courses aux arènes de Tolède ou de Guadalajara, avec l'assistance de ses fidèles amis, et, bien entendu, toujours à ses frais.

1. Le *real* vaut 0 fr. 25.

Sur ces entrefaites, le matador reçut une longue lettre de Carmen. La pauvre femme, après avoir longtemps hésité, avait enfin pris la résolution de dire à son mari tout ce qu'elle avait sur le cœur, et elle le lui disait sans circonlocutions.

Il fallait que Juan « se coupât la *coleta*[1] » et vînt paisiblement vivre de ses rentes, soit dans sa maison de Séville, soit dans sa ferme de la Rinconada, près des siens, les seuls qui eussent pour lui une sincère affection. Elle n'avait plus un moment de tranquillité; elle était plus tourmentée par l'inquiétude que dans les premières années de son mariage. Toutes les nuits, son sommeil était troublé par d'épouvantables cauchemars. Ah! le public avait été trop ingrat envers Gallardo! Cette foule sanguinaire avait perdu la mémoire de ce que celui-ci avait naguère fait pour elle, lorsqu'il était en possession de toute sa vigueur. La lettre se terminait ainsi :

Nous t'en supplions, mon cher Juan, ta mère et moi. Prends ta retraite! Pourquoi taurer davantage? Nous avons bien assez pour vivre, et je souffre horriblement de te voir insulté par cette canaille qui ne te vaut pas. Ah! mon Dieu, s'il t'arrivait un malheur! Je crois que j'en deviendrais folle.

Cette lecture troubla beaucoup Gallardo, mais ne réussit pas à le convaincre. Prendre sa retraite? Quelle sottise! Des lubies de femme!... Au surplus, c'était facile à dire, mais ce n'était pas facile à faire. Se couper la *coleta* à trente ans! Comme ses ennemis riraient de lui! Non, il n'avait pas « le droit » de se retirer, tant que son corps serait sain et capable de combattre. Jamais torero n'avait abandonné les arènes dans de pareilles conditions. N'était-ce donc rien que la gloire? Ne devait-on pas avoir l'amour-propre de son métier? Que diraient ses milliers de partisans, qui avaient eu pour lui tant d'admiration, et qu'auraient-ils à répondre, quand les autres leur jetteraient à la face que Gallardo s'était retiré par poltronnerie?

Et puis, quoique l'argent ne fût pas tout, force était bien aussi d'y songer. En somme, l'état de ses finances n'était pas brillant. Il n'avait pour capital que les épargnes faites dans les premières années de son mariage. Par la suite, il est vrai,

1. *Cortarse la coleta*, — c'est-à-dire abandonner le métier de torero, prendre sa retraite.

ses gains avaient toujours crû; mais ses dépenses et ses prodigalités avaient crû beaucoup plus vite. Il avait joué gros jeu, mené une vie fastueuse. Les biens qu'il avait ajoutés à son domaine de la Rinconada pour l'arrondir, il les avait acquis au moyen d'emprunts faits à don Jose et à d'autres amis. Certes il était encore assuré d'une honnête aisance; mais, s'il renonçait aux superbes revenus des courses, — deux ou trois cent mille pesetas par an, — il serait obligé, quand il aurait payé ses dettes, à restreindre beaucoup son luxe et à vivre, en gentilhomme campagnard, sur le produit de ses terres.

Or cette obscure existence de modeste propriétaire astreint à l'économie l'effrayait, lui qui était accoutumé à parader fièrement devant les foules et à jeter l'or par les fenêtres. Il devrait mettre un frein à sa libéralité de grand seigneur, se priver désormais de crier dans les cafés et dans les cabarets : « C'est moi qui paie tout! » Il devrait congédier la bande des parasites et des flatteurs qui pullulaient autour de lui, et dont les requêtes pleurardes le divertissaient. Si une jolie fille du peuple venait encore le trouver, il ne pourrait plus la faire pâlir d'émotion en lui passant aux oreilles des pendants d'or et de perles; et il ne pourrait plus s'amuser à tacher de vin son beau foulard de soie, pour lui faire ensuite la surprise de lui en offrir un autre plus riche. Il était un matador à l'ancienne mode, prodigue, magnifique, bourreau d'argent, prompt à secourir les malheureux par de princières aumônes; et il s'était toujours moqué des toreros de la nouvelle école, vulgaires industriels qui tenaient leurs comptes comme de petits marchands, faisaient minutieusement la balance des frais et des recettes, et n'avaient garde d'oublier les cinq centimes d'un verre d'eau bu dans une gare... Non, non, jamais Gallardo ne pourrait renoncer à son faste et se résigner à cette lésinerie!

Et il pensait aussi aux besoins de sa famille où tout le monde était habitué à la vie opulente, depuis que l'argent affluait dans la maison comme d'une source inépuisable. Outre sa mère et sa femme, il avait à ses crochets sa sœur, son beau-frère, toute leur marmaille, et c'était lui qui devait les entretenir, puisque ce bavard d'Antonio, convaincu que son alliance avec un homme célèbre l'autorisait à un perpétuel farniente, avait définitivement renoncé au travail. La pauvre maman ne pourrait

plus réjouir ses derniers jours par d'abondantes aumônes, distribuer l'argent à profusion entre les femmes indigentes du voisinage, et prendre la mine confuse de fillette en faute qu'elle avait coutume de prendre, lorsque son fils faisait semblant de se mettre en colère parce qu'elle avait épuisé en quinze jours les cent douros destinés à ses charités. Et Carmen, si économe, si dévouée aux intérêts de son mari, serait la première à limiter volontairement sa dépense, à s'imposer des privations, à retrancher l'élégant superflu qui embellissait sa vie. Hélas! tout cela, ce serait l'évidente déchéance, et le matador rougissait de honte à la seule pensée d'y consentir. Il se disait que ce serait un crime de réduire ainsi les siens à la portion congrue. Et que fallait-il pour éviter un tel désastre? Il ne fallait qu'aborder plus franchement les taureaux, se jeter plus résolument entre les cornes. Eh bien! il les aborderait, il se risquerait avec autant de témérité qu'autrefois!

Il répondit à sa femme par une lettre assez courte, où il affectait la gaîté, mais où certains mots laissaient deviner un secret froissement d'amour-propre. Il la grondait doucement de n'avoir plus la même foi en lui, parlait de ses échecs récents comme de malchances fortuites et insignifiantes; et il finissait en promettant des merveilles pour la course prochaine, — à condition, bien entendu, que les taureaux fussent bons... Avec de bons taureaux, il damerait le pion à Roger de Flor!...

De bons taureaux! Telle était maintenant sa préoccupation constante. Jadis une de ses vanités était de ne pas s'occuper du bétail, de ne pas aller voir dans le toril, avant la course, les animaux qui lui étaient destinés.

— Je fais connaissance avec eux lorsqu'ils entrent dans l'arène, — disait-il, — et je tue tout ce qu'on me présente.

Désormais, au contraire, il tenait à les examiner d'avance, à les choisir, à préparer son succès par une minutieuse étude de leurs qualités et de leurs défauts.

VICENTE BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(La fin au prochain numéro.)

LES GRIEFS D'UN CURÉ[1]

II

SECOND DISCOURS

[Le temps de la Dédicace de l'église de Patience étant venu, M. Paul Ardent de Charité, curé du lieu, invita à un souper de Dédicace Messieurs ses deux voisins souvent mentionnés, lesquels comparurent de bonne grâce et, après avoir vaqué à leurs offices, ils parlèrent de choses et d'autres. Il fut dit combien la langue caustique des païsans exagère, avec quelle facilité les paroissiens font d'une mouche un éléphant, pour quelles raisons les religieux sont bienvenus auprès du commun et plutôt mal vus des pasteurs auxquels ils enlèvent force bénéfices sans avoir l'air d'y toucher.]

M. Laurent. — Un jour, je trouvai deux païsans en chemin, lesquels me dirent que c'était la quatorzième fois qu'au nom de toute la communauté, ils accusaient leur maître d'école, qu'aussi, ils avaient déjà fait de grands frais, mais qu'ils ne pouvaient obtenir sa cassation, encore qu'ils eussent avancé les plus importants griefs contre lui; qu'on les avait toujours renvoyés avec ces paroles que le pauvre gourmand ayant femme et enfants, on ne pouvait pas si facilement le mettre à l'aumône et en misère, que c'est un vieux serviteur, que même on ne casse pas un vieux vacher parce qu'il est

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

vieux, etc. « Le vieux goinfre, se reposant là-dessus, ne donne à personne, ni au curé, ni au maire, aucun bon mot. Cependant nous faisons beaucoup de frais. » — Au contraire, dit le maire, je me confie de faire casser notre curé avec six batz. — Lui ayant demandé de quelle manière il s'y prendrait, il me répondit : « M. notre curé est un homme vigilant, édifiant et sobre; néanmoins, il ne me coûterait pas plus de six batz pour le débusquer de la cure dans l'espace de quatre semaines. Voici comme : il est connu que plusieurs grosses dondons roulent et mendient çà et là dans le pays. Quand l'une d'elles viendrait à ma porte, je ferais avec elle le contrat suivant : je lui donnerais trois batz et dirais qu'elle doit aller s'asseoir hors du village, derrière une haie, et que, quand elle me verrait venir avec deux autres compères, elle se mettrait à pleurer, qu'après que je lui en aurais demandé la raison, elle dirait qu'ayant été devant la maison de cure pour demander une aumône, le curé l'a fait entrer au poëlle et qu'ayant été toute seule au logis, il l'avait violée. Cela étant ainsi machiné, je prendrais avec moi deux des meilleurs amis du curé et, par un autre prétexte, je les mènerais au lieu destiné. Après que la femme aurait fait sa déposition selon l'instruction que je lui aurais donnée, je la prierais de n'en rien dire à personne et, pour l'obliger à cela en apparence, je lui donnerais les trois autres batz promises en lui ordonnant de passer son chemin. Ensuite, je témoignerais à mes deux compagnons du mortel chagrin que je ressens du malheur du curé; je les conjurerais de n'en rien dire à qui que ce fût. D'abord après, je tomberais en discussion avec le curé; je l'accuserais d'avoir violé une coureuse et je le convaincrais par la déposition de ses deux meilleurs amis. »

[Le dîner était servi; les trois convives se mirent à table. Le maître d'école les servait; ils étaient gais et de bonne humeur; ils burent une ou deux bonnes santés, comme du Révérendissime Ordinaire, de son Suffragant, du Vicaire général, des Conseillers, du Doyen, etc. Le repas ayant pris fin, M. Paul invita ses deux convives à faire un tour de promenade dans la campagne. La cuisinière était de bonne humeur, car son maître lui avait permis d'aller une demi-heure à la danse. Cette autorisation ne plut point à M. Laurent.]

M. Paul. — Mon maître d'école est un bon garcon, mais ma

cuisinière à été allaitée d'une tigresse; elle ne se laisse rien dire et je ne puis la mettre à la raison qu'avec de bonnes paroles. Elle entend le ménage et y prend bien garde; mais son mauvais caractère me fait beaucoup souffrir.

M. Pierre. — Je la congédierais et en prendrais une autre; je ne garde aucune cuisinière longtemps; d'abord qu'elles commencent de vouloir dominer, je les paye et les renvoie. La première année qu'un curé a une ménagère, elle l'appelle M. le Révérend Curé; la deuxième année, elle dit simplement M. le Curé; la troisième année, elle ne dit autre chose que : « Vous, donnez-moi de l'argent ». Quand elle parle sur ce ton-là, il est temps qu'on lui écrive sur le dos le congé avec la porte de la maison. La première année, la cuisinière dit au curé : vos vaches, vos poules. La deuxième année : « Notre vache a un veau; nos poules font des œufs; il faut que je mette notre lit au soleil. » La troisième année, tous les mots sont à la première personne : ma vache, mes poules, mon lit. Holà, il est temps de leur faire passer la porte; c'est pourquoi je n'en garde aucune plus de trois ans.

M. Laurent. — De trop fréquents changements amènent la ruine d'une cure. Il faut convenir qu'on trouve très rarement une bonne, fidèle, intelligente, vertueuse et consciencieuse cuisinière et que d'ordinaire elles sont parentes des cinq vierges folles. Je trouve cinq sortes de vices dans les femmes qui ont coutume de donner des ménagères.

Le premier vice est la jaserie ou plutôt la mauvaise langue effrénée. Par leur débridement de langue, elles s'enveloppent dans toutes sortes de pièges, avec quoi elles causent aux curés plusieurs graves incommodités.

Le deuxième vice est la colère qui éclate tantôt contre les valets, tantôt contre les voisins, ce qui remplit la maison de cure de criailleries et de disputes. Même, il y en a qui répandent leur venin contre le curé, disputant effrontément avec lui, le contredisant hardiment en face, comme une paysanne son Jean. Il faut qu'une telle vierge folle soit congédiée sur l'heure.

Le troisième vice, c'est la paresse qui quelquefois devient telle que la cuisinière aurait volontiers une servante qui la servît; vice qui est encore accompagné d'un autre : c'est qu'elle ne pense qu'à boire et à manger, ce que le curé ne peut

empêcher, la ménagère ayant la clef de la cuisine et de la cave. De là s'ensuit le quatrième vice, qui est que telles personnes, si bien entretenues, deviennent amoureuses et ont sans cesse le mariage en tête, d'où il vient par là au pauvre pasteur un grand danger et dommage; danger d'être ruiné parce que la ménagère reçoit secrètemeut son galant de nuit auprès d'elle et qu'un tel coquin, voyant son avantage, prend chez le curé ses meilleurs effets; danger, à cause de la réputation; ainsi quand une telle personne devient enceinte d'un autre, le curé est soupçonné lui-même. Il peut aussi très bien arriver que la personne accuse le pasteur même d'être le père, encore qu'il soit innocent, et, qui plus est, il se trouve des garces si malicieuses, lesquelles, ayant eu à faire avec un autre en fait d'impudicité, cherchent à faire tomber sur le pasteur afin que, comme père putatif de l'enfant, il se rachète; avec quoi, elles épousent le vrai père de l'enfant.

Je connais un ecclésiastique qui, s'étant arrêté malgré lui dans un grand repas jusqu'un peu avant dans la nuit, s'en esquiva à la fin secrètement et s'en alla sans lumière au logis. Ayant appelé sa servante, qui était déjà couchée, pour lui apporter une lumière, cette effrontée arriva n'ayant que la chemise et la robe qu'elle tenait d'une main. Tout en présentant la lumière, elle laissa tomber la robe et fut assez longtemps jusqu'à ce qu'elle l'eût ramassée. Tout aussitôt, le curé lui fit une sanglante réprimande et lui donna en même temps son congé. Un domestique de la maison ayant grondé à l'encontre, disant que ce n'était pas là une manière, il fut aussi congédié. Peu de temps après, les deux individus se marièrent ensemble et la femme accoucha avant le terme. Ensuite, le curé trouva sous la paille du lit, tant de la cuisinière que du serviteur, une grande quantité de chemises, de cravates, de mouchoirs, de nappes, de serviettes et autres qu'ils avaient destinés pour prendre avec eux.

Il y a plus de trente ans que j'ai connu un jeune prêtre tout à fait pieux, auquel on joua un tour diabolique. Il avait reçu comme ménagère une simple fille mendiante qui était venue demander l'aumône à sa porte et qui n'avait plus ni père ni mère. Pendant quelques années, tout alla très bien; mais le maire du lieu, qui tourmentait le curé de toute

manière, entra en secrète intelligence avec la cuisinière pour apprendre d'elle ce qui se passait au logis; seulement la confidence devint si grande que le maire engrossa la cuisinière. Alors il lui donna une pièce d'argent et l'instruisit qu'elle devait avancer que le pasteur avait commis cette faute et là-dessus s'en aller en un lieu étranger sans qu'on la connût. La fille ayant suivi en tout le mauvais conseil, aussitôt le le maire en informa le supérieur ecclésiastique et en appela aux témoins en présence desquels la fille avait parlé. Encore que le curé persistait dans la négative, il fut tellement grevé par les témoins qu'il fut cassé de la cure et mourut peu de temps après, profondément chagriné. La fille, ayant appris tout cela, en eut un vif repentir et vint attester par serment l'innocence de son maître, ce qui fut d'autant plus avéré que le maire n'en fut pas plus tôt averti qu'il prit la fuite et fut dès lors invisible.

. . . . . .

M. Laurent ajouta : Le cinquième vice dont plusieurs servantes sont infectées, c'est l'infidélité. Si la ménagère est infidèle, le curé ne pourra empêcher, malgré tous ses soins et toute son inspection, le dommage qu'elle lui cause secrètement. S'il constitue l'une des servantes pour contrôler l'autre, de deux choses, l'une arrivera; ou il y aura entre elles une guerre continuelle et tant de disputes qu'à la fin le curé les congédiera, de manière que, toutes les nouvelles lunes, on verra une autre servante à la cure. Ou bien, l'infidèle cuisinière, remarquant qu'elle est surveillée, partagera ses larcins avec l'autre servante; voici comme. De temps en temps, elle lui permet de vendre un pain; alors elle peut sans empêchement vendre au boulanger un sac de grain pour s'acheter une nouvelle robe; elle ne dira rien quand la servante du bétail donne au maquignon un pot de beurre et prend pour cela de l'étoffe pour un mouchoir ou un tablier, parce qu'ensuite la cuisinière ose mesurer au charretier dix sacs de grain et n'en accuser que six au curé : quand le charretier retourne, il lui apporte, au lieu de l'argent restant, une fine pièce de lin. Quand la servante du bétail fait raccommoder ses souliers, elle donne chaque fois au cordonnier un bon fromage, et la cuisinière ne le paie qu'avec du salé et du lard; mais il est

poli et il apporte à la servante du bétail des souliers neufs pour son nouvel-an. Ayant dû pendant l'année plumer les oies, elle peut déjà donner pour récompense à la femme du cordonnier autant de plumes qu'il en faut pour un coussin.

Quant au tailleur, il ne demandera pas d'autre paiement que de la farine pour la cuisine; aussi toutes les fois qu'il apporte un habit, il a son boire et son manger. Ce qu'il ne consomme point, il peut le prendre avec soi au logis et dire à sa femme que, quand elle a besoin de lait pour les enfants, elle n'a qu'à venir le querir à la cure et qu'elle y trouvera aussi de temps en temps un coin de beurre frais au fond du pot. Si la sœur de la servante du bétail va avec elle sur les prés du curé, elle emporte avec soi, au logis, autant de fourrage qu'il en faut pour nourrir une génisse; la sœur ou belle-sœur de la cuisinière osera, sans hésiter, venir avec un grand panier et querir autant de pois, de lentilles, d'orge, de lard, de viande, de beurre qu'elle peut porter.

De cette manière, les deux servantes vivent dans une parfaite union, tellement que le curé croit que tout va bien et de bonne foi au logis. Point n'est facile de le détromper, et si ce sont ses parents qui l'essayent, les servantes sont tout de suite armées de ce bouclier général : « Quand les parents viennent, disent-elles, nous ne pouvons leur donner assez pour le voyage; quand nous leur avons rempli tous les sacs et paniers, ils font comme les femmes des Hébreux, qui empruntèrent toutes sortes de choses à leurs voisins d'Égypte, mais ne les restituèrent point. »

M. Pierre. — J'ai expérimenté les vices des cuisinières, j'en eus quatre dans un an et celles-ci ressemblaient aux quatre saisons de l'année.

Au printemps, je prenais la première. Elle demeura à mon service ce quartal de printemps. Mais pour cette même raison qu'elle était comme le printemps, je la congédiai. Au printemps, les campagnes et les bois, les jardins et les arbres s'habillent de toutes sortes de couleurs et quand on entre dans un jardin où il y a différentes fleurs, on voit, presque tous les jours, une nouvelle décoration. Il en allait ainsi avec ma cuisinière; elle avait toujours quelque chose de nouveau en habit, du moins un autre ruban sur la tête. Elle ne rece-

vait pas plus tôt deux sols, qu'elle troquait avec quelqu'un l'ornement précédent et donnait les deux sols de retour, encore que souvent le précédent fût plus beau et plus précieux que le nouveau. Au printemps, les oiseaux commencent à chanter : cette personne m'a tellement rempli la maison de cure en chantant qu'elle m'a tout à fait ennuyé. Mais ce qui m'exposa au plus grand danger et me consterna entièrement fut ceci : les oiseaux couvent au printemps et cette coquine, ayant fait faute avec un garçon, devint enceinte. Les autres femmes l'ayant remarqué en elle, on en parla mal dans tout l'endroit, et moi seul n'en sachant rien, je fus innocemment soupçonné. J'en fus premièrement averti par un religieux qui l'apprit dans différentes maisons où il avait été. Tout aussitôt, je la congédiai; mais elle n'enleva le soupçon que l'on avait de moi que jusqu'à ce qu'elle eût épousé celui dont elle était enceinte. Là-dessus, je pris une autre servante, laquelle passa l'été chez moi.

Elle ressemblait tout à fait à l'été. En été, tout vient à maturité et les granges sont remplies de foin et de la récolte, à quoi un grand soin est requis. Cette cuisinière était diligente et assidue, infatigable au travail, savait tout bien entreprendre, de manière qu'elle me rapporta beaucoup. Mais, comme l'été est chaud, de même cette personne était pleine de feu, ardente et colère; elle disputait, grondait et injuriait tout le jour. Elle ne donnait à personne un bon mot, et comme en été, souvent on entend bruire le tonnerre, de même elle faisait un tintamarre continuel et frappait de temps en temps, de manière qu'aucune servante ou ouvrier à gage ne pouvait supporter sa mauvaise humeur. Moi-même, je n'obtenais aucun bon mot d'elle. Elle continuait son travail et quand je voulais prendre mes repas, il n'y avait pas encore de soupe au feu, et quand je l'avertissais, elle me répliquait qu'il n'y avait aucun remerciement à mériter et qu'encore qu'elle emploierait toute la diligence possible, je ne le reconnaîtrais point. Cette manière ne me convenait nullement parce que j'eus le nom comme si je n'étais pas maître dans la maison de cure, mais bien la cuisinière, et, aucun mercenaire ne voulant plus travailler chez moi en payant, il fallut donc que je me défisse de cette mauvaise pièce.

L'automne étant venu, j'obtins une servante du *pays Aîgris*. Elle était tout à fait naturalisée selon sa patrie, car son regard était toujours fier et plein d'aigreur, et comme l'automne est désagréable à cause des épais brouillards, des frimas, des nuits, des courts jours, de la flétrissure des feuilles et que tout a perdu la vie dans la campagne, de même il n'y avait presque plus de vie dans cette personne; elle faisait toutes choses avec dédain, murmure et lenteur et, étant déjà âgée, elle était malpropre et très sale. Dans ses yeux, il y avait un épais brouillard qui de temps en temps se changeait en une pluie, à quoi le nez contribuait aussi, de manière que son calendrier marquait toujours un temps humide.

Je connais un curé d'une vie édifiante et d'une vertu particulière; il a une servante insupportable, du visage de laquelle souvent les gouttes tombent dans les viandes, particulièrement quand elle fait la pâte. Mais ce curé est d'une telle perfection que, sachant et voyant cela, il sait néanmoins tellement se vaincre, qu'il n'y remédie pas et qu'il garde la servante. Mais telle perfection me fut impossible, je la congédiai et j'obtins la quatrième servante à l'entrée de l'hiver.

Celle-ci se conformait parfaitement au temps de l'hiver. En cette saison, on engraisse les oies, les bœufs et les vaches. Cette quatrième servante, ayant planté son piquet près du fourneau, avait son rouet à filer devant soi, mais elle ne l'inquiétait pas trop. Son meilleur travail était de boire et de manger, de dormir et ne rien faire, ce qu'aussi lui profita très bien, car elle devint grosse et grasse. Les vaches, les veaux, les bœufs, au contraire, devinrent maigres, car elle n'en avait aucun soin et la servante du bétail à son exemple devint fainéante et négligente. Les longues nuits convenaient très bien à ces deux-ci : elles ne se lassaient point d'être couchées. On avait fait de bon vin cette année-là; le vin nouveau était fort à leur goût et au lieu de prier, le soir, le chapelet, elles buvaient un pot de vin nouveau pour le bonsoir. Là-dessus elles reposaient parfaitement bien. Quand elles devaient se lever le lendemain de bon matin, le lit chaud étant plus agréable à la cuisinière que le poëlle froid; il fallait que la servante du bétail le chauffât. La cuisinière demeurait dans son repos, disant qu'elle ne se portait pas bien.

Comme en hiver, la neige embellit tout et couvre d'un beau blanc tapis tout ce qui est haïssable de même, ces deux dondons excellaient à embellir leur peu de valeur. Mais mon ménage tombant entièrement en ruine, je fus aussi contraint de congédier ces deux femmes et là-dessus, j'eus le nom comme si j'étais mauvais, parce que je n'en gardais aucune. Je suis affligé des servantes comme saint Pierre, mon patron, et si ma cure le permettait, je prendrais un cuisinier.

[On était au temps de la moisson et la Dédicace tombait sur la fête de Saint-Jacques. Les trois convives qui, tout en discourant, étaient arrivés dans les champs, remarquèrent que les récoltes paraissaient très inégales.]

M. Pierre. — On pourrait facilement deviner quels sont les champs du curé, car ce sont toujours les plus mal venus et cependant la cause n'est pas à la terre.

M. Paul. — La plupart des revenus de ma cure consistent en champs et en prés, mais je ne puis les faire valoir comme un séculier. Je m'explique. M. mon prédécesseur a gardé valets, servantes et bœufs pour cultiver les biens. Ainsi j'ai fait; mais j'y ai éprouvé tant de dommages qu'il m'a fallu prendre un autre moyen; le valet et les servantes étaient sans cesse en disputes et quand ils vivaient en très bonne union, il en résultait des choses qui avaient mains et pieds. Il est connu que sortes de gens n'ont aucun bonheur avec le bétail : ainsi, au lieu de travailler, ils font l'amour; de nuit, ils veillent ensemble; de jour, ils se couchent à la campagne derrière une haie. Ils sont paresseux, lents et négligents; cependant, ils veulent être mieux nourris que dans la maison d'un païsan, sur quoi le poète a pu dire :

Presbyterum famuli sunt omni tempore pigri :
Sudant quando vorant; frigerunt, quando laborant[1].

Nous avons parlé des infidélités des servantes, mais celles des valets! Ils peuvent vendre à vil prix plusieurs gerbes aux

1. Les serviteurs des curés
Sont paresseux en tout temps,
Transpirant à trop manger,
Grelottant à travailler.

voisins; ils peuvent mener l'engrais sur les champs d'un autre, prendre de la semence au double, semer la plus petite partie et vendre le reste. Quand ils se font donner une cédule du maréchal et du charron, ils y font mettre un tiers de plus, parce qu'ils ont bu de compagnie pendant l'année. Tout est négligé; à la fin de l'année, les valets et les servantes sont gras comme des blaireaux; mais les vaches et les bœufs sont maigres comme des squelettes.

Ayant amodié les biens à un locataire, j'en ai eu encore plus de dommages. J'ai donné la moitié de la semence, et il a fallu que je crusse que le païsan fournissait l'autre moitié. Mais il en a tant demandé que ma portion seule a été suffisante. Il menait sur ses champs la plus grande partie de l'engrais. Quand les gerbes étaient partagées, j'avais le choix des deux monceaux; mais les gerbes d'un tas étaient liées tout à fait lâche, de manière que de trois on eût pu en faire deux, et il liait tellement celles de l'autre tas que ma servante ne les prenait point à cause de leur petitesse. A présent, je fais tout labourer en payant : le travail est très mal fait, et si je raisonne beaucoup avec le païsan, il me donne de mauvaises paroles. Quant à tous les autres dommages, herbes, fruits et choux que l'on me vole, je n'en dirai rien.

M. Pierre. — Et cependant, si le curé demande son bien qui lui est nécessaire pour vivre, on le publie comme un prêtre rongé d'avarice. Les religieux sont exempts de toutes ces fâcheries; ils quêtent si souvent qu'ils veulent et ils obtiennent tout par prière,

M. Laurent. — Mes paroissiens ne me livrant pas tout mon revenu, j'offris un jour de remettre la dette aux pauvres qui ne pouvaient me payer, ajoutant qu'ils devaient simplement me le dire. Là-dessus, un débiteur, qui me devait considérablement, arriva avec habit tout déguenilleux et me pria de lui remettre sa dette. Je le fis. Dès qu'il fut dehors, il rencontra un païsan et lui dit : « Aujourd'hui, tu m'as mérité une bonne journée. » L'autre me rapporta le propos. M'étant ultérieurement informé, j'appris que le déguenilleux était un homme fort à son aise et qu'il lui avait emprunté le vieil habit. Quand je lui reprochai cette tromperie, il répondit : « Chacun s'aide comme il peut. »

M. Laurent. — Ces trompeurs n'en demeurent pas là; les séculiers usurpent souvent les pieuses fondations : dans mon livre de paroisse, sont marqués vingt-six journaux de champs et prés lesquels appartinrent autrefois à la cure. Il est vrai que je sais bien, comme il peut être arrivé après l'irruption des Suèdes[1], qu'un chacun s'est attitré ce qu'il a pu obtenir.

M. Paul. — Le partage de nos revenus est très inégal; les uns ont trop, les autres trop peu. Si le Révérendissime Ordinaire relevait tous les revenus des curés, il pourrait procurer à un chacun autant d'argent, de vin et de grains qu'il en faut pour l'entretien d'un ou plusieurs prêtres.

. . . . . .

III

TROISIÈME DISCOURS

[Messieurs les deux convives habituels comparurent à la Dédicace de la Ville de Persécution, auprès de M. Laurent, où, après avoir vaqué à leurs exercices pieux, ils enfilèrent incontinent ce troisième et dernier discours.

M. le maître d'école de l'Église de Patience ayant manifesté fort aigrement le ressentiment qu'il avait éprouvé à la Dédicace dernière, les habitudes de ces Messieurs les maîtres d'école firent l'objet de plusieurs remarques et l'on cita la lettre du vieux curé de campagne de 1516 qui prouve bien qu'à cette époque déjà, MM. les ecclésiastiques et leurs régents ne vivaient pas toujours en paix.]

M. Paul. — Mon maître d'école, dont j'ai toujours fait tant de cas, s'est très mal comporté le soir de la dernière Dédicace; il était ivre, j'eusse volontiers vu qu'il se fût retiré au logis; c'est pourquoi le lui ayant dit, il fallut entendre comme ce compagnon me rabroua : « Quoi, dit-il, faut-il que j'aille au logis? J'ai dû servir tout le jour et maintenant on m'ordonne de sortir. Est-ce là le remerciement? Je pensais : à présent on me donnera aussi à manger et à boire; mais il faut que je me retire avec l'estomac vide! »

1. Les Suédois de la guerre de Trente Ans.

Pendant qu'il enrageait ainsi, la cuisinière rentra et me raconta comment, en notre absence, le maître d'école avait fait venir sa femme et ses enfants, ouvert le garde-manger et la cave, porté à boire et à manger, rempli à la femme et aux enfants les poches de viandes, de gâteaux et que ce fut la raison pour laquelle il y avait eu si peu de viande au souper.

Le maître d'école niait tout. Il disait que sa femme, ayant dû aider dans la cuisine, avait, après que nous fûmes sortis, consommé ce que la cuisinière lui avait donné; que si autre chose avait été dérobé, ce n'était pas arrivé par lui; que peut-être la cuisinière même l'avait pris avec elle à la danse et donné aux jeunes grivois; qu'elle devait se taire où qu'il lui reprocherait plusieurs semblables tours. Là-dessus, la cuisinière se mit en colère, commença de disputer avec lui et, s'étant lancée sur lui, elle lui arracha de la poche la moitié d'un rôti qu'il y avait fourré. Avec quoi l'ayant convaincu de son infidélité, il courut tout en furie au logis. Tout aussitôt sa femme arriva, voulait commencer une nouvelle querelle avec la cuisinière; mais j'empêchai tout et mis fin à la Dédicace.

M. Pierre. — Ces compagnons ne sont pas autrement. Ils tiennent toujours plus volontiers avec les laïques qu'avec nous; car devant nous servir et n'ayant que de la peine avec nous, mais obtenant leur gage des laïques, ils penchent du côté que l'arbre les tient à l'ombre. Il faut aussi qu'avec nous, ils gardent le respect, mais avec les païsans ils sont Monsieur le maître d'école et agissent la première personne, *agunt primam personam.*

Tous les ennemis et persécuteurs des ecclésiastiques sont punis de Dieu, avec ces deux ou du moins avec un de ces châtiments, qu'ils doivent souffrir un affront et mépris publics ou être réduits à une extrême pauvreté. Combien en ai-je connu, qui, ayant été en grande autorité, en grand pouvoir, ont enfin été déposés de leur charge, méprisés d'un chacun, et à la fin ont dû souffrir faim et fâcheries.

M. Laurent. — Un curé ne saurait si facilement se défaire d'un maître d'école, parce qu'il ne dépend pas de lui, mais d'un plus haut supérieur. Si le curé forme quelques plaintes contre lui, il sera vite conclu contre le curé, comme s'il cherchait d'opprimer le pauvre maître d'école.

M. Paul. — Je tiens pour une des plus grandes mortifications qu'un curé puisse avoir, quand il a le malheur d'avoir un malicieux maître d'école, car un tel va au cabaret du lieu, à la maison commune, auprès de ses compères et fillieux, où il parle mal du curé à tous les paroissiens.

Envoyant leurs enfants à l'école auprès de lui, il faut qu'ils se montrent portés pour lui afin qu'il enseigne bien les enfants et ne les traite pas rudement. De temps en temps, ils se servent aussi de lui pour tenir le manuel, dresser des comptes et remarquer les autres choses qui se passent dans la communauté, ainsi il a la plus favorable occasion pour mal recommander le curé et lui ôter l'affection de ses paroissiens.

[L'arrivée d'un jeune garçon, que M. Laurent avait recueilli par charité, fit dévier le discours. Chacun des deux convives loua l'intention de M. Laurent et fit remarquer que s'ils usaient de même, leur parenté pousserait de grands murmures : « Eh quoi! dirait-elle, M. notre frère, M. notre oncle, élève les enfants des autres et laisse ses plus proches parents dans la nécessité! »]

M. Pierre. — Mes parents ne sont ni pauvres ni riches. Mais ils me sont tellement à charge, que souvent tout impatient je suis du sentiment de résigner ma cure et d'entrer dans un couvent. Quand ces pensées sont passées, il m'en tombe d'autres dans l'esprit, savoir comme je voudrais permuter et être envoyé en une cure éloignée, afin que je pusse être exempt de la foule de mes parents; mais d'autres inconvénients me détournent derechef de ce dessein.

M. Laurent. — Loin que cette entreprise vous procurât quelque soulagement, elle augmenterait les fâcheries, car les parents ne s'épouvanteraient point de la distance, mais visiteraient tour à tour monsieur leur frère ou oncle, de manière que la maison curiale serait rarement ou jamais vide de parents; ils croiraient qu'après un si long voyage, leur appartient aussi un long séjour; ils croiraient aussi indubitablement que monsieur leur oncle doit d'autant plutôt accomplir leurs souhaits qu'ils ont entrepris un si pénible voyage pour l'amour de lui.

M. Paul. — J'en ai l'expérience. Mes frères et beaux-frères sont éloignés de dix lieues de moi; chacun d'eux vient

deux fois par an, et me demeure sur le cou jusqu'à ce que je leur donne ce qu'ils souhaitent, et quand je pense les avoir contentés, à leur départ ils veulent encore avoir un viatique. Après que je le leur ai donné, on vient me dire : « Au logis, les enfants attendent avec impatience ce que je leur apporterai de monsieur leur oncle; le beau-frère ou la belle-sœur espère aussi d'obtenir quelque chose. » Lors donc que les valises et les poches sont pleines, une bande part, laquelle est tout aussitôt relevée de sentinelle par une autre, car aucun ne veut moins moissonner dans la maison curiale. De cette manière ils emportent le blé, et la paille reste au curé, de quoi les frères et beaux-frères se soucient peu, mais ne consultent que comme ils peuvent faire leur coup : qu'il en aille après avec le curé comme il voudra. Ils achètent champs et prés, vaches et bœufs, extorquent au curé l'argent pour cela, et l'épuisent tellement qu'il ne lui reste aucun viatique pour ses vieux jours, et s'il se trouve en nécessité, il ne peut espérer le moindre secours de ses parents.

M. Pierre. — Mes parents me chargent de la plus grande et plus pesante croix que j'aie. Quand l'un sort, l'autre arrive. Tantôt les habits manquent, tantôt la nourriture. Quelquefois l'un a fait des dettes; l'autre veut acheter un pré ou un champ; l'un veut changer sa maison, sa grange, ses bœufs, etc.; mais il n'a pas le retour. Pour toutes ces choses, il faut que j'aie la bourse ouverte et que je paye. Si je ne le fais pas, les sœurs me remplissent la maison de hurlements; les frères murmurent et injurient.

Je n'ai pas à me consoler d'être délivré de cette croix tant que je vivrai : si mes frères et mes sœurs viennent à mourir, les inquiétudes s'augmenteront, car auparavant, j'étais surchargé de trois ou quatre frères, mais à présent, je suis attaqué d'autant qu'un chacun a laissé d'enfants. Il faut que je dote les nubiles qui veulent se marier; que je prenne chez moi, élève, habille et entretienne les mineurs, d'où me naissent mille fâcheries, dont le récit demanderait une semaine entière.

M. Laurent. — Cela est sans doute un grand tourment; mais j'estime qu'un curé a sujet de s'affliger quand il doit voir que tout ce qu'il a employé pour les parents ne profite point, mais qu'ils s'appauvrissent seulement auprès. J'en donne

deux raisons. Les parents se reposant sur l'assistance de monsieur leur oncle ou frère deviennent paresseux, négligent de travailler, veulent bien boire et bien manger, car n'ayant pas acquis avec peine et labeur ce qui leur a été donné par monsieur leur frère, ils se soucient peu de le mal employer; ils disent d'eux : « Qu'il s'en aille, comme il a été gagné. » Il arrive à ces gens-là comme aux soldats qui font bon butin; lorsqu'ils devraient le ménager, afin que, la guerre finie, ils l'employassent pour leur entretien, ils le prodiguent sans nécessité, vont chez le vivandier, mangent, boivent, jouent jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus rien; puis doivent endurer la faim comme auparavant; et quand on les congédie, ils s'adonnent au larcin ou mendient et rendent témoignage à ce proverbe : « Jeunes soldats, vieux mendiants ».

J'attribue la seconde raison à la volonté de Dieu, car les biens d'Église étant destinés pour l'entretien des Ecclésiastiques et non pas pour les séculiers, Dieu permet qu'ils ne profitent point à ceux-ci, quand ils leur sont appropriés. Ce qu'un curé a de superflu appartient à l'Église et aux pauvres; si ses parents sont pauvres, il peut les assister comme pauvres; mais s'ils sont riches, il vole aux pauvres et à l'Église ce qui leur appartient de justice et l'on sait par expérience que le bien volé et injuste ne prend pas racines. Souvent j'ai déjà expérimenté que les parents des Ecclésiastiques ont reçu de grands biens de leurs oncles, mais sont devenus tout à fait pauvres, et même plus pauvres qu'ils n'étaient auparavant, ce qui a donné lieu à ce proverbe : « Le bien des prêtres enlève le bien ».

M. Laurent. — J'aurais volontiers encore un frère, par lequel je rendisse sage celui que j'ai; car étant frère unique, il s'imagine être *hœres ex asse*, et même ce qui concerne la succession paternelle, il l'a tirée à soi par voie de fait, comme si mon père m'avait déshérité. Je n'ose dire aucun mot du partage de la succession paternelle, si je ne veux recevoir les plus mauvaises paroles et avoir un frère mal gracieux; tout aussitôt il dira : « Mon frère, vous n'avez pas besoin de votre héritance. Voulez-vous donc m'en priver et la pendre au cou de gens étrangers? Vous en aurez peu d'honneur, quand les gens entendront qu'avec votre frère unique, vous voulez partager les cendres qui sont dans le cendrier. On dit que ce

curé a même partagé avec son frère un sac qui restait encore, que l'ayant fait couper en deux par le milieu, il a obtenu en sort la partie d'entrant, c'est pourquoi l'on dit : « Les sacs des prêtres n'ont point de fond, etc... » Il faudrait qu'avec la plus grande fâcherie j'entendisse semblables discours, si je faisais seulement la moindre mention d'un partage. Je passe sous silence, si j'en venais sérieusement à l'exécution, et, encore que dans le partage je me contenterais chaque fois du moindre, ou que je prendrais, il ne voudrait pas que je le lui cédasse, mais jetterait sa vue sur ce que j'aurais reçu, tiendrait l'un pour méprisable et bagatelle, mais priserait l'autre comme des morceaux trop gros qui lui seraient échappés. Que si je ne veux pas enterrer l'amour fraternel, il faut que je lui cède tout mon patrimoine, ce qui ne sera regardé autrement que comme une obligation sans aucun remerciement.

M. Pierre. — Je dois l'avouer, un tel frère ne me conviendrait point. Il vaut mieux le premier que le dernier déplaisir. Je l'expédierais avec de courtes et bravantes paroles ; au reste, je le laisserais faire la moue, injurier et gronder si longtemps qu'il voudrait. Tant qu'on lui cède, il ne devient que toujours plus arrogant et plus effronté ; mais si on le prend de rudesse, à la fin il s'adoucira, et, s'il veut avoir du secours il faudra qu'il donne de bonnes paroles. Aussi je lui interdirais tout à fait la maison curiale, et me déferais entièrement de lui ; il faut faire voir à ces sortes de gens que la fraternité corporelle n'est pas un esclavage.

M. Laurent. — De là, ne s'ensuivrait rien autre qu'une entière division des esprits, et un scandale public, non pas auprès des sensés et informés du fait, mais auprès des malicieux et des impies ; ceux-ci par simplicité, ceux-là par malice l'interpréteraient en mal à l'ecclésiastique. Avant que j'en parle plus amplement, il faut que je rapporte combien loin mon frère pousse son impétuosité. Ses demandes sont nombreuses et imprudentes, mais ce qui me déplaît le plus, c'est que, quand je lui envoie ou aux siens quelque chose, il le méprise et pense obtenir davantage. Souvent, il m'a reproché que je lui envoyais le plus rejetable, et que je me gardais le meilleur, encore que ce soit le contraire. J'en donne un petit exemple. J'avais deux canaris ; il fallut que je lui promisse

de lui en envoyer un. Je lui donnai le choix, et afin qu'il ne pût prétexter que je lui eusse envoyé le moindre, il fallut qu'il prît avec soi celui qu'il avait choisi. Une autre fois entendant chanter celui qui m'était resté, il se repentit de son choix malheureux, voulut faire l'échange. Pour le contenter, je lui fis aussi présent de l'autre; dans peu de temps, celui-ci étant mort, il dit que je ne le lui eusse pas donné, si je n'avais pas su qu'il était vieux ou malade.

Il est arrivé de même avec d'autres choses précieuses; ainsi quelque bien que je lui fasse, je ne puis jamais le contenter, et j'obtiens ingratitude et mépris à l'encontre. S'il vient dans ma maison, il me cause les plus grandes incommodités; il prend avec soi chevaux et chiens, valet et servante, femme et enfants, et fait un tapage parmi mes domestiques, non autrement qu'un housard qui est dans l'exécution; il ordonne plus dans un jour que moi dans toute une semaine.

Personne n'est plus malheureux que ma ménagère. Elle ne peut assez fournir, et quand elle allègue pour excuse qu'elle n'oserait rien faire sans moi, ou qu'on n'a pas ce qu'on lui demande, alors elle a à attendre un torrent de paroles outrageantes, et doit se donner de garde qu'elle ne reçoive des coups. Près de toutes ces choses, il faut que je me montre affable, que je mette la servante à côté, et même que je promette de lui donner son congé. Outre tout cela, il veut aussi me commander dans ma propre maison, il contredit ce que je dis, ou témoigne son déplaisir avec un visage bravant, une mine refrognée, un silence impatient! Si j'ai quelque étranger à table, il regarde fièrement, veut savoir la raison pour laquelle celui-ci est ici, ordonne que je le dépêche au plus vite; qui plus est, quand je donne de riches aumônes, s'il n'ose gronder contre les aumônes, cependant il murmure contre les pauvres comme étant indignes d'une telle charité.

En un mot, encore de mon vivant il commande sur moi et sur le mien; ainsi j'aurais très volontiers encore un frère ou une sœur qui lui enseigneraient d'autres mœurs; je les prendrais pour me secourir à le brider et réprimer. Si un chien étranger vient dans la maison, celui du logis l'attaque et lui fait gagner la porte; en la fermant, je suis délivré de tous les deux. Un frère dompte l'autre et le chasse de la maison curiale,

car quand ils arrivent ensemble, il ne manque point de dispute, particulièrement quand les têtes sont échauffées des vapeurs du vin; près de quoi, le curé a sujet de se défaire des deux, sans qu'ils se plaignent de lui; mais les deux, l'un contre l'autre, s'attribueraient la faute; alors *inter duos litigantes tertius gaudet*, et c'est la raison pour laquelle j'aimerais mieux avoir deux frères qu'un seul.

M. Pierre. — Tant plus de frères, tant plus de surcharges! Ils s'imaginent que pour cette même raison que nous sommes ecclésiastiques, ce serait notre devoir de leur donner tout ce dont nous n'avons pas besoin. Souvent j'ai demandé à mes frères et à mes sœurs ce qu'ils feraient si j'étais devenu moine; le Couvent eût emporté mon héritance, alors ils n'eussent pas eu le moindre secours à attendre de moi et eussent dû se contenter de chercher auprès de moi quelque bon avis ou consolation.

M. Paul. — Un religieux n'ôte pas seulement l'héritance à ses frères et à ses sœurs; mais il les visite de temps en temps, apporte quelques images et quelques chapelets, et leur fait plusieurs jours des frais, lorsqu'au contraire un curé n'ose venir sans avoir le gousset garni.

M. Laurent. — Pour cette fois, nous cesserons de discourir des griefs fâcheux qu'a un curé : à la première rencontre, je parlerai des moyens avec quoi nous pouvons notablement être délivrés des difficultés et fâcheries que nous avons déduits jusqu'ici. Il faut nous armer de patience et penser que chaque situation a sa croix et qu'il serait injuste si nous autres voulions seuls en être exempts.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

RÉVOLUTION PERSANE[1]

Sous les opérations combinées de Londres et de Pétersbourg, l'empire de l'Iran est devenu une sorte de monstre, aux organes déformés, aux membres raccourcis ou tordus; de l'ancien domaine du Roi des Rois, le Kadjiar ne possède que quatre ou cinq morceaux disloqués. L'histoire a connu d'autres États aussi mal constitués et plus cruellement amputés encore par les fantaisies des voisins, mais que l'habileté et la patience d'une dynastie soutenaient quand même et que la science gouvernementale d'un grand roi ou d'un grand ministre parvenait quelquefois à réparer : qu'étaient au milieu de notre XVIIe siècle l'empire moscovite et la monarchie brandebourgeoise?

Dans le Kadjiar, l'Iran n'a trouvé ni son Romanof, ni son Hohenzollern, ni son réformateur sur le modèle occidental, ni son administrateur sur le patron local et traditionnel. Tous les Iraniens instruits et presque tous les voyageurs ou diplomates européens sont d'accord dans le mépris un peu irrité qu'ils témoignent à cette dynastie sans courage, comme sans prévoyance, — le féroce Agha-Mohamed et le sage *veliahd* Abbas-Mirza exceptés. Le Kadjiar n'a pas seulement ignoré les progrès de l'Europe; il a même négligé les exemples sécu-

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

laires des Rois des Rois, ses prédecesseurs. Son gouvernement n'a été qu'une exploitation fiscale, par l'us et l'abus du droit de conquête : en cela, ce Turc s'est montré le cousin véritable de son voisin l'Osmanli.

Le Roi des Rois, de par la nature même de son empire et son pouvoir, avait toujours eu quatre ou cinq soucis d'administration intérieure : d'abord, le ménagement de la tribu, aux forces et au dévouement de laquelle il devait la tiare; puis, le ravitaillement et la police de sa Ville royale, dans laquelle sa personne et toute sa fortune étaient comme embarquées et battues des flots de l'anarchie iranienne ; puis, la surveillance et le domptage des *Iliat*, des nomades, dont un *ilkhani* pouvait soudain surgir en compétiteur de la tiare; puis, la satisfaction ou le musellement des citadins, dont les frondes permanentes pouvaient troubler le repos du Maître et servir de prétexte à de plus graves rébellions; enfin, la traite et la tonte du troupeau des *raiat* (villageois), dont le produit devait nourrir ces quatre ou cinq étages de coûteux parasites. Le Kadjiar n'a songé qu'à « faire de l'argent »; pour diminuer ses frais et avances et pour augmenter ses revenus liquides, il a laissé tribu, Ville, *iliat*, citadins, *raiat*, chacun vivre à sa guise et tous s'entendre ou se combattre, au hasard du jour, et se soumettre ou se débattre aux griffes de ses fermiers d'impôts.

***

Sa tribu de Turcs-kadjiars, il n'a pas pensé à la maintenir groupée autour de lui, ni seulement à en demeurer l'*ilkhani*. Alors qu'il montait sur le plateau, il la laissait se disperser dans les bourgs de la plaine côtière, au bord de la steppe transcaspienne, s'empaysanner autour de son ancien marché d'Asterabad. De cette bande de guerriers jadis nombreuse et qui peut encore mettre en ligne une dizaine de mille cavaliers, il ne réservait même pas le commandement temporaire ou viager à son délégué direct, à quelque membre de son clan, de sa plus proche famille : c'est le khan des Iskenderlous, issus d'un frère de Fath-Ali-Chah, qui en devenait le chef héréditaire, le meneur suprême en paix comme en guerre,

l'ordonnateur de justice et de pâturages, le mandataire du Roi des Rois auprès de toute la tribu, son distributeur de pensions et de titres, avec le pouvoir et le nom d'*ilkhani*.

Ainsi, dans ce petit monde kadjiar, un dualisme était créé dont on a vu les résultats en décembre 1908 et juillet 1909. Contre les conseillers du Roi kadjiar, quand la Jeune Perse a cherché (décembre 1908) un avocat qui pût parler haut; contre le Roi kadjiar lui-même, quand la Jeune Perse a cherché (juillet 1909) un chef de gouvernement, qui lui fût un répondant de sagesse politique et sociale auprès des puissances, à qui s'est-elle adressée et qui lui a donné son concours? L'*ilkhani* kadjiar, le vieil Ali-Reza-khan, plus connu sous son titre honorifique d'Azed-el-Moulk, aujourd'hui tuteur de l'enfant royal et le plus riche propriétaire de l'empire. Trop vieux pour aventurer sa fortune en quelque coûteuse aventure, — il doit avoir soixante-dix ans, — Azed-el-Moulk respectera sans doute la couronne de son royal pupille; mais qu'il vienne à l'idée de ses fils ou de l'*ilkhani*, son successeur, de porter la main sur la tiare : qui pourrait les empêcher de la prendre?

Dans le choix de sa Ville royale, la rencontre, autant que le calcul, a décidé le Kadjiar en faveur de Téhéran, après qu'il eût hésité un instant en faveur de Sultanieh. Le site de Téhéran répondait à l'une des conditions que doit remplir toute Ville royale : le nouveau Roi des Rois restait dans le voisinage, dans l'orbite plutôt de sa tribu, au carrefour sur le plateau des deux routes qui débouchent du pâturage et des provinces kadjiars, route directe d'Asterabad et du Mazanderan à travers les hauts cols et les neiges du Demavend, route coudée, plus longue, mais bien plus praticable, du Mazanderan et du Guilan à travers cette trouée du Sefid Roud qui, de Recht à Kazvin, est la seule entrée du plateau iranien sur la Caspienne. Au carrefour de Téhéran, viennent se couper encore deux autres grands chemins de l'Iran, les deux routes cruciales du nouvel empire : route ouest-est, de l'Azerbaidjan au Khorassan, de Tauris à Mechehed, par les fertiles vallées des rivières occidentales et par le pourtour nord du grand désert (Tauris-Zendjan-Kazvin-Téhéran-Damgan-Nichapour-

Mechehed), et route nord-sud, de la Caspienne au golfe Persique, par la trouée du Sefid-Roud, le pourtour occidental du désert, puis les cluses et les *kotels* du Fars (Recht-Kazvin-Téhéran-Kachan-Ispahan-Chiraz-Bouchir).

Mais le carrefour le plus central de toutes ces routes, c'est Kazvin, — ce n'est pas Téhéran, — Kazvin, où le premier Sefevi, *ilkhani* d'une tribu du nord comme le Kadjiar, avait installé d'abord sa Ville royale; Kazvin, moins proche du désert central, mieux pourvue d'eaux et de terres cultivables, entourée partout de vergers et de grands arbres, et dont les vallées de la banlieue se prêteraient à l'établissement de nombreux sédentaires. Le désert entre jusque dans les rues de Téhéran; de longs canaux doivent amener à la Ville les eaux de ses jardins et de ses fontaines; le pied extrême de l'Elbourz offre d'étroites terrasses à des résidences et à de petits villages d'été; mais les rocs surplombants ne sont qu'éboulis de cailloux ou coulées de lave, qu'entaillent à vif les couloirs torrentiels et que les neiges recouvrent six mois par an : beau décor que couronnent le fronton aigü et les fumées du Demavend et que les artistes de la Perse ont popularisé, presque autant que les artistes japonais leur Fouji-hama! mais beau décor de vie guerrière, de rêveries et de jeux nomades, et mauvais cadre de vie civilisée, d'activité pacifique.

Kazvin, même militairement, eût été préférable, puisque, abandonnant ses contribules dans la plaine d'Asterabad, c'est à d'autres tribus du nord-ouest, aux Kurdes et Turcs de l'Azerbaidjan que le Kadjiar demandait le principal appui de son autorité, et puisque cet Azerbaidjan devenait le mieux peuplé et le plus riche de ses domaines (un trentième environ de la superficie totale, un quart peut-être de la population de l'empire), le Kadjiar devait doubler sa Ville royale, Téhéran, d'une Ville princière, Tauris : Kazvin à mi-chemin eût tenu les deux rôles.

Kazvin, pourtant, n'eût encore été qu'un choix médiocre : pas mieux que Téhéran, Kazvin n'eût rempli la condition essentielle de toute Ville royale. La Ville ne doit pas être seulement la forteresse du Maître dans le pays ou le voisinage de sa tribu; elle doit être son bazar et, surtout, son arsenal; elle doit facilement et constamment le ravitailler des armes, des muni-

tions, des instructeurs, des ouvriers, bref de tous les moyens et auxiliaires, sans lesquels l'Iran ne saurait être maintenu dans l'obéissance royale et dans l'indépendance nationale.

L'exemple du Sefevi aurait dû avertir le Kadjiar. Après Ardebil, sa ville originelle du nord-ouest, le Sefevi avait aussi quitté sa première Ville royale du plateau, Kazvin, et il était venu s'installer à Ispahan, sur un gradin des montagnes méridionales : c'est que le Golfe seul pouvait lui donner des relations avec l'Europe, les routes plus directes de l'ouest et du nord étant coupées déjà par les éternels ennemis de Moscou et de Stamboul. Pour le Kadjiar, de combien le voisinage du Golfe était devenu plus nécessaire, depuis qu'au nord et à l'ouest Turcs et Russes avaient accaparé tous les chemins entre l'Iran et la mer Noire! Au nord, le Russe enferme le Roi de Téhéran dans un blocus commercial; à l'ouest, quand les brigandages du Kurde ou du Bédouin osmanlis les laissent passer, que peuvent amener au prince de Tauris ou au gouverneur de Kermanchah les lentes et rares caravanes, parties de Trébizonde, de Stamboul ou d'Alexandrette et traînant à travers l'Anatolie ou la Mésopotamie leurs files d'ânes et de chameaux? quelques armes et quelques munitions cachées dans les ballots de cotonnades; mais les canons et le gros matériel de guerre et les énormes provisions de bouches à feu que demandent les batailles d'aujourd'hui?

Téhéran, Ville royale, a fait du plus proche et du plus avide ennemi de l'empire le fournisseur ou le correspondant obligatoire du Maître : Pétersbourg a pu régler ses complaisances au ravitaillement royal, — à l'existence même de la dynastie, — sur les complaisances du Kadjiar à la pénétration russe. Dans notre Europe, nous voyons le sort tout pareil de la malheureuse Serbie, et comment l'Obrenovitch de Belgrade dut trahir son peuple pour se garder à lui-même la tolérance du voisin austro-hongrois. Depuis un siècle, le Kadjiar de Téhéran a été le même jouet des Russes : les faveurs de Pétersbourg préparèrent chaque nouvelle prise de territoire ou d'influence; les brutalités russes punirent le moindre refus du Chah, son premier scrupule d'honnêteté ou de patriotisme; les excuses et les servilités persanes durent, chaque fois, mendier la grâce du Tsar.

Et Tauris, Ville princière, doublait les funestes conséquences de Téhéran, Ville royale. Dès 1828, dans le traité de Tourkmantchaï, qui enlevait définitivement à la Perse ses principautés et provinces caucasiennes, — plus de deux cent mille kilomètres carrés, les deux cinquièmes de notre France, — le premier dauphin kadjiar, le *veliahd* Abbas-Mirza, qui s'était généreusement jeté dans la guerre de revanche contre les Russes, faisait insérer l'article VII :

L'Empereur de Russie s'engage à reconnaître le prince Abbas-Mirza comme successeur au trône de Perse.

Le dauphin de Tauris est si mal assuré de la succession paternelle! Sans compter les *ilkhanis* usurpateurs qui peuvent surgir d'autres tribus, il a autant de compétiteurs possibles que de frères. Cette dynastie turco-iranienne hésite entre la coutume turque, qui donne le commandement au plus ancien de la race, et la coutume iranienne qui préfère le fils aîné du défunt roi. La coutume iranienne a prévalu; mais un point reste mal élucidé : est-ce le fils aîné, quelle qu'en soit la mère, femme légitime, concubine reconnue ou simple figurante du harem? est-ce le premier fils de l'épouse suprême, de la Reine officielle? Cette seconde préférence, elle aussi, a prévalu en théorie. Mais dans la pratique, le Kadjiar a parfois désigné un fils de concubine et créé des précédents ou des prétextes aux ambitions de tous les *Chahzadés* (fils de Chah). Et qu'est-ce que la Reine véritable? est-ce la première épouse légitime ou la première épouse de sang kadjiar? Le Roi kadjiar a toujours épousé des princesses de sa tribu et de sa proche famille. Mais il a toujours eu d'autres épouses de sang noble, filles d'*ilkhanis* kurdes, loures, turcs ou arabes : parmi ses fils, il en est toujours qui peuvent aller chercher dans la tribu maternelle l'aide d'un puissant oncle ou cousin.

En cette incertitude de l'héritage, le dauphin de Tauris doit longtemps à l'avance se ménager des appuis au dedans et au dehors de l'empire. La désignation ou la reconnaissance par les États étrangers — par les Russes surtout — ne lui est pas moins nécessaire que la désignation par son père ou la reconnaissance par ses sujets. Dans ses casernes, son arsenal, son trésor ou son crédit, il doit avoir toujours prêts les

moyens d'aller prendre la tiare et de la disputer à tout usurpateur. Tauris étant, plus encore que Téhéran, sous l'ombre du Russe, c'est de la complaisance russe que dépend le ravitaillement du *veliahd* plus encore que le ravitaillement du Roi. En 1828, quelques mois après le traité de Tourkmantchaï, comme la populace de Téhéran avait massacré une ambassade russe et comme le lâche Fath-Ali-Chah se laissait entraîner, par les menaces des *mollahs* et par les excitations de ses autres fils, à vouloir profiter de l'embarras où la guerre des Balkans mettait Pétersbourg, le général Paskiévitch écrivait au *veliahd* Abbas-Mirza :

Votre Altesse me demande comment elle doit agir dans les circonstances difficiles qu'à amenées pour Elle la rupture de nos relations amicales avec la Perse. Qu'Elle examine attentivement la position dans laquelle Elle est placée, ainsi que les provinces qui lui sont soumises, et Elle aura résolu la question.

Le très puissant Chah, votre père, veut commencer la guerre. Nos provinces limitrophes n'ont pour défense que les troupes des forteresses. Vous pourrez donc, au mois de juin, pénétrer dans le pays ouvert et le ravager; mais vous ne prendrez pas les places fortes et vous ne vous déciderez pas à marcher en avant, laissant à dos ces positions formidables... Au mois d'octobre, quand les montagnes sont couvertes de neiges, je me porte sur Tauris : les troupes du Chah et celles de vos frères sont rentrées dans leurs foyers; vous restez seul avec les troupes de l'Azerbaidjan; je fais la conquête de ce pays pour ne plus jamais vous le rendre. Tout espoir de monter sur le trône sera dès lors perdu pour vous. Il ne se passera pas un an avant que la dynastie des Kadjiars ait cessé de régner... Votre indépendance politique est entre nos mains. Tout votre espoir doit être dans la Russie : elle seule peut précipiter votre ruine; elle seule peut vous servir d'appui[1].

Tous les *veliahds* qui depuis un siècle se sont succédé à Tauris ont entendu le même langage, et tous ont dû l'écouter, le premier avec plus ou moins de confiance, les suivants avec une déférence marquée, le dernier, celui qui devint Mohamed-Ali-Chah, avec une entière soumission, — tous avec une résignation faite d'incurie et d'égoïsme. La cour princière de Tauris devenait ainsi une succursale du gouvernement général du Caucase. Le *veliahd* laissait aux Russes le choix ou

1. Fonton, *la Russie dans l'Asie-Mineure*, p. 402 et suivantes.

le contrôle de ses serviteurs et officiers les plus intimes, surtout de sa maison étrangère, médecins, musiciens, vétérinaires, etc. Il confiait parfois à des Russes le commandement de sa garde et l'instruction de sa petite armée, souvent à des précepteurs russes l'éducation de ses enfants, tandis que les transitaires russes d'Érivan et de Tiflis prenaient peu à peu le monopole de son bazar.

Aussi chaque règne nouveau, chaque transport de la camarilla delphinale à la Cour de Téhéran fut-il un nouvel apport d'influence russe et de modes russes dans la Ville royale, d'ingérence russe dans le gouvernement de l'empire. Par une progression ininterrompue, presque fatale, les successeurs d'Agha-Mohamed, de ce sauvage ennemi des Russes, sont devenus les amis, les pupilles, les salariés enfin de Pétersbourg; au bout du compte, Mozaffer-ed-Dine et Mohamed-Ali n'ont fait que compléter l'ouvrage, en livrant — au sens précis du mot — les portes septentrionales de l'empire aux financiers et ingénieurs russes, en accordant aux Cosaques la police même des deux routes qui montent vers la Ville princière et vers la Ville royale, de l'Araxe vers Tauris et de la Caspienne vers Téhéran.

Le général Paskiévitch ajoutait, dans sa lettre au *veliahd* Abbas-Mirza :

> Ne comptez ni sur les promesses des Anglais ni sur les assertions des Turcs... Les Anglais ne vous défendront pas : leur politique n'a en vue que les intérêts de leurs possessions de l'Inde. Nous pouvons en Asie conquérir un royaume, et personne ne s'en inquiètera. En Europe, chaque pouce de terrain peut donner lieu à des guerres sanglantes : la Turquie est nécessaire à l'équilibre européen; mais les puissances de l'Europe ne regardent pas qui gouverne la Perse.

Quand il se serait trouvé en Europe une puissance pour « regarder qui gouverne la Perse », comment aurait-elle pu venir au secours du Kadjiar, atteindre Tauris et Téhéran, sans le concours ou la bienveillance de la Russie ? Napoléon avait attentivement regardé vers la Perse pour cette invasion de l'Inde, dont la pensée durant sept ou huit ans (1800-1807) ne le quitta pas : c'est par le chemin de la Perse, qu'il voulait

porter le coup mortel à l'Angleterre, et l'exemple d'Alexandre achevait d'enthousiasmer le rival de César.

Napoléon envoya au Kadjiar ses officiers Gardanne, Fabvier, etc., qui se mirent à préparer les étapes et les remontes de la future expédition : ils disciplinèrent l'armée royale, lui donnèrent des fusils et des canons, même des fonderies et des arsenaux. Mais le Kadjiar demandait que le tout-puissant empereur forçât les Russes à lui restituer ses provinces du Caucase, et Napoléon eut à choisir entre l'amitié persane, qui lui serait utile en Asie, et l'alliance russe qui lui était nécessaire en Europe : il dut sacrifier le projet persan; de toutes façons, l'inimitié russe le lui eût fait irréalisable (1808).

Les Anglais s'offrirent alors (1807) : les menaces de Napoléon leur avaient montré l'importance de la chaussée iranienne pour la sécurité de leur *estate* hindou. En 1813, ils ménageaient entre le Kadjiar et les Russes le traité de Gulistan. En 1814, ils signaient avec lui une alliance défensive, qui lui promettait les secours militaires ou les subsides de Londres en cas d'invasion de l'Iran, pourvu que le Chah ne fût pas l'agresseur. Ce traité de Téhéran (novembre 1814) est resté le code des relations anglo-persanes jusqu'à la guerre de 1857. Mais quand en 1827 les empiètements et même les commencements d'invasion russes rendirent la guerre inévitable, Londres profita de la lettre du traité : Fath-Ali-Chah, au sens judaïque du mot, était devenu l'agresseur. Les historiens anglais de la Perse n'ont jamais excusé cette trahison : « la guerre avait été provoquée par une occupation agressive d'un territoire persan[1] »; depuis dix ans, des instructeurs anglais préparaient au *veliahd* Abbas-Mirza une armée qui ne pouvait lui servir que contre les Russes; Londres s'en tirait par le versement de 200000 *tomans* (2 millions de francs environ) et rachetait la suppression de la clause « secours militaires » dans le nouveau traité d'alliance.

Mais si « la conduite de l'Angleterre fut en cette rencontre aussi impolitique et bornée qu'injuste[2] », voit-on par quel moyen Londres aurait pu contre les Russes fournir à Tauris

1. Mot de l'ambassadeur anglais J. Sheil, dans C. Markham, *History of Persia*; p. 397.

2. C. Markham, *History of Persia*, p. 397.

des secours effectifs? Même débarquées dans les ports du Golfe ou du Kharoun, par quel miracle les troupes ou les munitions de l'Inde auraient-elles pu monter sur le plateau, puis gagner l'Azerbaidjan à travers deux mille kilomètres de montagnes insoumises? Ispahan, Kermanchah tout au plus, mais surtout Chiraz pouvaient être efficacement secourues par les maîtres de l'Inde et du Golfe, pourvu que des princes-gouverneurs énergiques tinssent ouvertes les routes du Fars et de l'Irak : de 1830 à 1890, les Anglais et les autres Occidentaux donnèrent le puissant renfort de leurs officiers, de leur ravitaillement, de leurs subsides parfois aux princes-gouverneurs des villes du Sud; de 1830 à 1840, les instructeurs français permirent au prince Mohamed-Ali-Mirza, gouverneur de Kermanchah, de réduire les turbulents *ilkhanis* kurdes et loures et de reprendre un instant Bagdad aux Osmanlis; de 1840 à 1850, son fils et successeur Ali-Mirza tira les mêmes services des Layard et Rawlinson; à Ispahan, de 1870 à 1890, Zill-es-Sultan posséda, grâce aux mêmes Anglais, la seule armée régulière et bien fournie que la Perse du Kadjiar ait jamais connue.

Mais que faire pour le *veliahd* de Tauris ou pour le Roi de Téhéran? déclarer aux Russes une guerre qui ne pouvait être utile à la Perse que si l'on s'ouvrait une route à travers l'Anatolie turque ou la Transcaucasie russe, si donc une coalition anglo-turque, ou mieux, le soldat turc n'étant point suffisant, si quelque coalition anglo-franco-turque, anglo-austro-turque, anglo-prusso-turque, — que sais-je?, — bref une coalition paneuropéenne se formait à seul effet de secourir le Kadjiar et de réserver l'Inde à la domination de l'Angleterre?

L'alliance anglo-persane, que les traités formulaient, que les intérêts communs auraient dû faire permanente et inébranlable, ne put être durant un demi-siècle (1807-1857) qu'une suite de menteries réciproques, de brouilles et même de guerres ouvertes. Après la guerre anglo-persane de 1857, quand on renonça à la formule de l'alliance, on tâcha de continuer la tradition d'amitié et de soutien mutuel; mais la force des choses continua d'être plus forte que la volonté de ces partenaires maladroits, et de 1857 à 1907, rien ne fut changé, sinon que chaque défaillance de l' « ami » anglais

jeta le Kadjiar dans la dépendance plus profonde de l' « ennemi » russe, et que chaque trahison du « client » persan obligea le « protecteur » anglais à des voies de fait plus graves et à des prises de sûretés plus dommageables pour la vitalité de l'empire iranien : quelqu'égoïste qu'ait été la politique de Londres dans les affaires belouches et afghanes, on ne peut pas s'étonner que les maîtres de l'Inde aient exagéré les précautions contre le Roi, complice ou victime de Pétersbourg.

Le moins imprévoyant des Kadjiars, Nasr-ed-Dine (1848-1896), chercha contre l' « ennemi » russe et contre l' « ami » anglais le secours d'un troisième correspondant. Voyant les services pacifiques et militaires que la Turquie du Tanzimat tirait de la collaboration française, entendant presque les échos de la canonnade napoléonéenne en Crimée, Nasr-ed-Dine demanda à la France du Second Empire des instructeurs de toutes sortes; il fit du français la langue scientifique de son laïque enseignement; il voulut avoir une « École Polytechnique » à Téhéran et il en fit sa pépinière de candidats à toutes les charges... Dans l'estime de la Perse, le français, jusqu'à l'apparition toute récente de l'allemand, est resté le seul véhicule de la civilisation occidentale; c'est un devoir pour nous, Français, de ne pas ménager notre sympathie à celui de nos clients intellectuels qui, malgré tout, nous est demeuré le plus fidèle...

Si le désastre final du Second Empire n'eût pas enlevé à la France sa primauté continentale, il est possible que le Kadjiar eût toujours trouvé à Paris les bons offices dont il profita, après ses défaites de 1857, pour traiter avec l'Angleterre. Mais quand bien même Napoléon III et ses héritiers fussent demeurés les arbitres de cette querelle permanente que l'on appelle la paix européenne, les imagine-t-on recommençant à Poti les héroïques folies de Sébastopol et faisant lâcher au Russe sa prise sur le Persan comme sur le Turc?... La France lointaine pouvait être l'amie de bon conseil, l'associée de travaux pacifiques, surtout la camarade de plaisir et de jeux : mais, voisine par le Golfe et par l'Inde, la seule Angleterre pouvait être l'alliée toujours utile, la collaboratrice d'attaque et de défense. Dès 1814, par les articles III et IV du traité de Téhéran, l'Angleterre se refusait à toute collaboration offensive; mais

l'alliance strictement défensive eût encore suffi, à condition que les deux parties contractantes en respectassent l'esprit et la lettre. Si les Anglais y manquèrent, la raison la plus forte fut que le Kadjiar, en installant son trône à Téhéran et son fils à Tauris, les obligeait d'avance à ce parjure. Ainsi le choix mal calculé des Villes royale et princière enlevait à la Perse le seul garant possible de son indépendance, — et la conduite moins bien calculée encore du Kadjiar à l'égard des nomades, des *Iliat*, lui enlevait le seul instrument possible de son autorité.

***

Deux lourdes charges et deux médiocres bénéfices : tels sont en temps ordinaire les revenus que le Roi des Rois tira de ses nomades.

Il en a toujours les charges, quel que puisse être son désir de les éviter. Il doit contenir les tribus sur leurs terrains de parcours, les empêcher de trop déborder sur les récoltes des sédentaires, d'assiéger de trop près les villes et leur immédiate banlieue; et il doit surveiller les coalitions de leurs *khans* et les complots de leurs *ilkhanis*, ne pas laisser grandir dans une tribu puissante des appétits ou des chefs de domination, qui la lancent un jour sur la route de la tiare. Défendre ses villageois et citadins et défendre sa couronne : que le Roi des Rois le veuille ou non, le seul voisinage des *Iliat* l'oblige à cette double et perpétuelle défensive, et les plus puissants Rois ont su ce qu'il en coûtait de fatigues, de sang et d'argent, pour soutenir ce double dessein.

Si le Roi est toujours en campagne, si d'un bout à l'autre de son empire ses soldats promènent ou établissent son autorité, il peut espérer deux bénéfices : les nomades lui paieront des redevances et lui fourniront des milices.

Les redevances ne seront presque jamais que preuves de soumission, flattant l'amour-propre, mais ne remplissant guère les caisses du Maître. Les nomades, très pauvres en argent liquide, sans grand commerce et sans autre industrie que celle des troupeaux et des laines, ne paient jamais qu'en nature,

en provisions surtout; ces cadeaux difficiles à voiturer, à consommer ailleurs que sur place et dont le Maître ou ses fonctionnaires ne peuvent user que pour leurs besoins ou leur plaisir immédiats, on ne saurait les faire entrer dans le budget de l'empire; à peine leur arrivée capricieuse, souvent inattendue, soulage-t-elle les dépenses de la maison royale; même durant les tournées royales, ces cadeaux profitent surtout aux innombrables parasites du Roi et disparaissent gâchés ou renvendus par eux; les plus précieux ne servent encore qu'à l'ornement des résidences. En octobre 1890, après la dernière révolte du Kurdistan (1888-1889), le *Veliahd* parcourt les tribus domptées :

Les cadeaux suivants avaient été préparés par le général Saïf-ed-Din, gouverneur de Moukri : un cheval de 100 tomans; 150 pains de sucre; 50 livres de thé; 160 kilogs de bougies; 80 kilogs de chandelles; 1 920 kilogs de riz du Guilan; 480 kilogs de riz de l'Azerbaidjan; 640 kilogs de pain; 20 plateaux de sucreries; 320 kilogs de pois chiches; 80 kilogs de sel; 10 selles couvertes de tapis; 20 selles couvertes de cuir; 4 200 kilogs de paille hachée; 2 000 bottes de trèfle; 1 600 kilogs d'orge, — et 1 000 tomans en argent (7 à 8 000 francs), sans compter des cadeaux moins considérables à chacun des officiers du palais[1].

Ces cadeaux appellent, comme de juste, le retour de dons égaux pour le moins, la politesse voulant qu'entre amis, qui plus a, donne plus : se fait taxer d'avarice un puissant Roi qui ne sait pas avoir l'accueil généreux; est méprisé pour sa misère un faible Roi qui n'a pas les moyens de réjouir ses visiteurs. Aux provisions, tapis, chevaux, faucons, lions de chasse, tigres enchaînés, ânes sauvages et loups danseurs qu'il reçoit, le Roi doit répondre par des armes, des cartouches, des ustensiles, des manufactures et surtout des inutilités venues de loin, ou par des bijoux, bibelots, soies, galons et chaudronneries de ses bazars. Les honnêtes échanges de femmes achèvent l'amitié : le Roi, — deux et trois mille ans avant notre ère, nous voyons par les inscriptions cunéiformes les plus grands Rois de Babylone, de Ninive ou de Thèbes l'Égyptienne en user ainsi, — le Roi prend dans son harem les sœurs et filles

1. De Morgan, *Mission*, II, p. 35.

de ses *ilkhanis*; il donne quelques-unes de ses innombrables filles et sœurs aux plus utiles et aux moins barbares.

A faire la balance, le Roi, même recevant beaucoup en nature, ne reçoit rien en richesse utilisable et, donnant beaucoup en argent, il paie non seulement la valeur réelle de ses cadeaux, mais encore les commissions et voleries des multiples intermédiaires : bien tenus, ses comptes ne devraient donc avoir une rubrique *Nomades* que dans la colonne des *Dépenses*, tout au plus dans celle des *Profits et Pertes*. A supposer même qu'il soit assez énergique et puissant pour imposer ses gouverneurs aux bourgs des tribus et que les tribus soient assez mâtées et craintives pour payer un impôt régulier et sonnant, encore ce régime n'a-t-il chances de durée que si le Roi prend pour gouverneurs un *khan* ou un *ilkhani* local et s'il lui abandonne les bénéfices de l'entreprise en même temps que les risques. A vouloir courir lui-même après son argent, à seulement organiser une tournée annuelle de ses collecteurs dans les montagnes, il sait bien qu'il dépenserait vingt fois le revenu et qu'une armée de trente mille hommes peut-être devrait accompagner partout les scribes du fisc.

Pour leur service de milices, les *Iliat* ont toujours des braves en surnombre, que le Roi veuille marcher contre un révolté du dedans ou contre un ennemi du dehors. Mais il faut que le Roi entende la guerre comme l'ont toujours entendue ces nomades, non point une expédition tactique de marches réglées, de sièges et de batailles, non point une guerre de courage, d'habileté et de patience, mais un *raid* de pillage et de dévastation, de villages brûlés, de récoltes hachées, de vergers et de jardins rasés, de villes surprises, de sédentaires rançonnés, torturés ou vendus. De toutes les montagnes, alors, les bandes accourent, chacune en sa tenue de travail ordinaire, « les Farsis, avec des bonnets de feutre, des tuniques à manche, des cuirasses à écailles de fer, de longs caleçons, des boucliers d'osier, de grands arcs, des flèches de canne, un court javelot et un poignard ; les Irakis, les Khouzis et les Mazanderanis (je modernise seulement les noms donnés par Hérodote), les Khorassanais, les Balkis, les gens de la frontière touranienne, avec les mêmes armes et à peu près le même équipement; les Arabes, en robes retroussées, avec de longs arcs; les Nègres,

en peaux de lion ou de léopard, avec des arcs en bois de palmier et des javelots en corne de chevreuil, une moitié du corps peint en blanc, l'autre en rouge... » De ces milices de Xerxès aux milices de Nadhr-Chai, on eût vainement cherché quelque différence, et celles d'aujourd'hui n'ont remplacé que l'arc par des fusils, les uns démodés, les autres « dernier système ».

Mais l'instrument militaire reste le même, et pareille la besogne qu'il peut accomplir : se jeter sur un territoire ou sur un monde; en gâcher toutes les ressources, en détruire la population, en égaliser les plaines et les monts dans un même désert; en boire les fleuves et en sauter les détroits; pousser aussi loin qu'il y a de l'herbe pour les bêtes et du butin pour les hommes, mais tourner le dos dès que la marche ne nourrit ou ne « paie » plus, et refluer en déroute devant la bravoure du moindre adversaire ou la difficulté du moindre obstacle : dans l'empire et hors de l'empire, ces milices, abandonnées à leurs instincts, ne sont pas capables d'un autre service. La paix rétablie, que reste-t-il au Roi? un domaine saccagé qu'il lui faut repeupler et replanter à grands frais. Pourtant, ces fauves sont susceptibles d'un dressage; quand le Roi des Rois en prend le temps et la peine, il en peut tirer des meutes utiles.

Pour les grandes chasses, on se sert des bêtes féroces, dressées à chasser, lions, léopards, tigres, panthères, onces. Les Persans appellent ces bêtes dressées *yourzes* : elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance et qu'on lui fait passer devant, le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. Si le fauve l'aperçoit, il fait un cri et s'élance et, à grands sauts, se jette dessus la bête et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le prendre et, pour le consoler, on le caresse et on lui conte que ce n'est pas sa faute; mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête : on dit qu'il entend cette excuse et en est satisfait. J'ai vu cette chasse en Hyrcanie, l'an 1666, et l'on me disait que le roi avait de ces animaux trop grands pour être portés en croupe par un cavalier : on les portait dans des cages de fer sur un éléphant, sans avoir les yeux bandés, et le gardien avait toujours la main à la fenêtre de la cage, parce

que, quand l'animal aperçoit une bête, il fait un cri et il faut le lâcher à l'instant[1].

Mot pour mot, cette description de Chardin, pourrait être transposée en un traité court, mais complet, de police iranienne. Le Roi des Rois, toujours en chasse contre les bandits, doit porter en croupe quelque nomade dont il couvre les yeux d'un épais bandeau d'argent, qu'il attache par la crainte ou par la discipline. Les grands Rois des Rois dressèrent des *Iliat* de la petite espèce à les suivre partout; ils encagèrent aussi de grandes tribus et les promenèrent d'un bout à l'autre de l'Iran; même, pour les avoir toujours sous la main, ils laissèrent les cages en plein territoire de chasse; nous avons retrouvé au bord du pays turcoman des Turcs azerbaidjanais et trente ou quarante mille familles kurdes qu'avait amenés et maintenus de force le Sefevi.

Ce maniement des nomades a ses risques : le fauve en croupe peut brusquement planter ses crocs dans la nuque du cavalier; sorti de sa cage, il peut se jeter sur les rabatteurs, sur le Maître lui-même et non sur le gibier; il peut même, s'il tombe en chasse sur des congénères, se tourner pour eux et mettre à leur service toutes les habiletés que le dressage lui a inculquées; encagé par le Sefevi, dressé par les Rois de Mechehed, puis de Chiraz, le féroce Kadjiar a dévoré ses dompteurs et fini par prendre leur place. C'est pourquoi l'éternelle expérience a enseigné le Roi des Rois d'avoir auprès de lui, — non plus en croupe, mais sous ses yeux, à portée de la main qui flatte et qui récompense, à portée aussi du pistolet ou du couteau, — quelques fauves mieux domestiqués encore, mieux enchaînés par l'intérêt et par toutes les raisons de vivre, y compris la vie de leurs femelles et de leurs petits que le Roi a soin de prendre en otages. De Darius à Abbas le Grand, le vrai Roi des Rois a toujours eu une troupe de ces Immortels ou de ces Amis du Roi.

En ce point, le Kadjiar a suivi l'exemple. Mais de ses Chah-Sevends (Amis du Roi), le Sefevi avait fait une petite armée de guet, une sorte de gendarmerie mobile veillant à la sûreté et au repos de l'Empire. Le Kadjiar n'a jamais été préoccupé

1. Chardin, édit. Langlès, III, p. 398.

que de soi : il n'a écrémé ses tribus que pour avoir sa garde et s'il l'a fait armer et dresser par l'Europe, c'est à des instructeurs russes qu'il l'a confiée, c'est le modèle des Cosaques qu'il lui a donné, et le nom même de Cosaques et un général russe, nommé par Pétersbourg, payé au guichet de la Banque russe d'Escompte, recevant les instructions de la légation russe à Téhéran.

Ces trois ou quatre régiments de Cosaques persans, — deux à trois mille hommes sur le papier, quinze à dix-huit cents dans le rang, — n'ont jamais été assez nombreux pour un autre service que celui de la Cour et de la capitale. Les tribus auraient, par dizaines de milliers, fourni des volontaires à ce corps bien habillé, bien nourri et régulièrement payé. Mais ni le Kadjiar, qui donnait l'argent, ni le Russe, qui l'avançait et qui faisait le dressage, ne se souciait d'augmenter l'effectif. Tous deux n'avaient envie que d'une garde royale, d'une brigade de sûreté autour de la personne même du Roi, pour éviter à ses successeurs le sort de Nasr-ed-Dine assassiné. Le Kadjiar songeait à rogner le moins possible sur son budget de dépenses personnelles. Le Russe pensait qu'un Iran pacifié serait de force et d'humeur à repousser la « pénétration pacifique ». Pétersbourg aurait bien voulu que la police du Khorassan, des Provinces caspiennes et de l'Azerbaidjan fût confiée à des Cosaques, mais à des Cosaques russes, qui déjà circulaient sur les routes de Tauris, de Kazvin et de Mechehed, pour le service des communications consulaires — et l'inepte Kadjiar eût sans peine accepté, jusqu'aux portes de ses Villes royale et princière, une gendarmerie étrangère, ennemie, qui escortait sa poste et ses caisses et ne lui coûtait rien! Dans les provinces du Sud, Pétersbourg comptait pousser lentement son front de Cosaques policiers et postiers, qui déjà descendaient de Mechehed au Seistan : en attendant que « le poisson fût noyé », on le laissait se débattre dans une anarchie qui avait le grand avantage de mettre une infranchissable barrière entre les arrivages anglais du Golfe et les bazars ou les arsenaux du Roi et du Veliahd.

La brigade de Cosaques persans, bien tenue et bien commandée par des officiers russes, rendit les services que l'on en attendait contre les criailleries de la foule, les troubles

de la rue et même les premières émeutes de la révolution. Mais quand les petites armées patriotes du Nord et du Sud se mirent en branle, le Roi, presque assiégé déjà dans son palais, ne put détacher à la défense de son territoire le plus proche que deux cents de ces Cosaques, qui furent aussitôt débordés et durent se replier un peu vite de Kazvin sur Téhéran; quand les Rechtis et les Bakhtyaris eurent fait leur jonction sous la Ville royale, quelle résistance pouvaient opposer à la masse des Croyants, à la nation tout entière, ces deux milliers de musulmans commandés par des Infidèles? Ah! si chaque grande ville, chaque grande province seulement avait eu son demi-millier de Cosaques royaux, il est probable que la révolution, dès le début, eût tourné court : à Recht, à Tauris et à Ispahan, le fouet d'une centaine de braves aurait aussitôt ramené le *mollah* à sa mosquée, le marchand à son bazar, le Bakhtyari à sa montagne et le *fedaï* à sa frontière turque ou russe. Est-ce par insouciance, est-ce par calcul que le protecteur russe négligea cette élémentaire précaution? pensait-il vraiment que les villes accepteraient toujours l'odieuse et stupide conduite du Kadjiar à leur endroit? ou désirait-il la révolte des citadins qui rendrait son intervention nécessaire? Il semble invraisemblable — mais l'imprévoyance et l'aveuglement de Pétersbourg ont dépassé toute vraisemblance — que la légation russe n'ait pas vu, depuis plus de trois ans, que les citadins étaient exaspérés contre le Roi.

***

Les exigences des citadins et leur idéal de politique ont toujours été simples : tout recevoir du Roi des Rois et ne jamais rien ou presque rien lui payer. Le thème le plus ordinaire de leurs poètes favoris, c'est les devoirs de Sa Majesté le Roi envers Sa Seigneurie le marchand. Le *Gulistan* (Jardin de Roses) et le *Bostan* (Verger) de Saadi commencent, tous deux, par un long chapitre « touchant la conduite des rois » :

Conseils de Khosroès Perviz à son fils Chirouieh

Un roi, qui opprime les commerçants, ferme les sources de la richesse au peuple et à l'armée : comment les gens prudents

iraient-ils se fixer dans un pays qu'ils savent si mal gouverné? O roi, qui recherches une bonne renommée, sois bienveillant pour les marchands et les envoyés étrangers.

Lettre de Sapor à Khosroès Perviz.

Le prince ne meurt pas qui laisse après lui des ponts, des mosquées, des caravansérails et des hospices. Mais s'il meurt sans laisser de pareils souvenirs, il est pareil à l'arbre qui a végété sans porter de fruits[1].

Une anecdote toujours citée montre encore mieux comment le bazar entend les relations de Roi à Marchand :

Le souverain de Chiraz, Kérim-Khan, allait quitter la salle d'audience, fatigué d'une longue journée, quand un homme entra, qui criait justice : « Qui êtes-vous? demanda Kérim. — Un marchand à qui des voleurs viennent d'enlever tout ce qu'il possédait. — Et que faisiez-vous pendant ce temps? — Je dormais. — Et pourquoi dormiez-vous? reprit Kérim sur un ton de colère. — Parce que je me suis trompé sur vous : je pensais que vous, vous étiez éveillé ».

Veiller sur tous les besoins du commerce à l'intérieur et à l'extérieur des villes; faire la police du bazar, le purger des charognes qui l'empuantissent — Pierre Loti nous a dit la vérité sur ce pays des roses — et des filous qui l'infestent, l'orner de fontaines, de beaux émails, de mosquées et d'écoles, de places couvertes ou spacieuses; faire la police des routes qui y amènent les convois de l'empire et de l'étranger; border les pistes caravanières de réservoirs ou de sources, et de reposoirs; les munir de ponts sur les grandes rivières, de quelques pavés aux fondrières marécageuses; en élargir les défilés moins larges que le chargement des chameaux ou des ânes; d'un bazar à l'autre et d'une frontière de l'empire à l'autre bout, assurer la poste des lettres par des courriers, pour le commun du peuple, et les relais de chevaux et de soldats pour les riches; surtout, empêcher les pilleries des nomades et leurs vols à main armée ou faire restituer, et au delà, les chargements enlevés (« c'est une maxime dans le pays qu'on n'y vole sur les grands chemins que par la faute des archers » et le Roi ou

1. *Bostan*, Traduction Barbier de Meynard, p 10-21

ses gouverneurs doivent « envoyer des gens sur les lieux demander le vol et les voleurs; à défaut de quoi, en renvoyer d'autres au bout de quelques jours, prendre l'hôte du logis ou du caravansérail où le vol a été commis et les gardes des chemins, qui sont obligés de payer la valeur du vol, ou leurs cautions à leur place; si tous ensemble n'ont pas le moyen de satisfaire, c'est aux lieux les plus proches du vol, villes ou villages, d'en être responsables[1] ») : tels sont aux yeux des citadins les premiers devoirs du Roi.

Les marchandises entrées au bazar sous sa sauvegarde, il doit le plus tôt possible les en faire sortir par ses achats : il doit être — lui ou ses gouverneurs — le client fastueux qui ne regarde pas à la dépense, qui achète beau, qui achète gros, qui achète tout et qui paie en argent, en nature ou, mieux, en dîmes et en terres aux dépens des villageois. Troisième chapitre des devoirs royaux : attirer de l'étranger les fournisseurs et les clients dont l'Iran ne saurait se passer, leur faire l'entrée facile et le séjour agréable, mais les tenir de près pour qu'ils restent une proie; ne jamais permettre que leurs bénéfices même légitimes puissent en quoi que ce soit diminuer le profit des nationaux; ne jamais admettre qu'ils exploitent l'empire sans passer par l'intermédiaire ou la société du bazar.

Pour remplir ce coûteux programme, les marchands n'ont jamais admis que le Roi pût leur demander un impôt direct ou indirect; le Coran ne déclare légitime que la dîme sur les produits de la terre; les marchands ne veulent payer que sur leurs récoltes de la banlieue. Ils doivent tolérer que le Roi, étant le plus fort, lève des droits de douane aux frontières et de passage sur les routes. Mais les droits de passage, *rahdaris*, vont, comme de juste, aux chefs des nomades qui, bordant le chemin, sont chargés de la garde et théoriquement responsables des vols à restituer; et les chefs des marchands avaient pris l'habitude de récupérer les droits de douane avec une assez jolie commission. Les douanes, mises aux enchères par le Roi, étaient prises par eux ou leurs amis : sous vingt prétextes, ils chicanaient les redevances au trésor, dissimulant la valeur réelle des entrées et des sorties, niant les progrès du

1. Chardin, édit. Langlès, VI, p. 125-126.

commerce, alléguant une année la peste, l'année suivante la famine, les pluies ou les tremblements de terre, la guerre civile ou étrangère, le brigandage.

Fermier de la douane la plus proche de son bazar ou partenaire du fermier, le gros marchand avait en main un bel instrument de profit pour lui-même et de ruine pour ses concurrents, surtout pour ses concurrents étrangers : il pouvait détaxer ses propres envois, les faire passer en contrebande et se rattraper sur les chargements d'autrui, retarder et gâter ceux-ci par ses lenteurs et ses taquineries, quand encore le vol officiel n'était pas organisé sur les marchandises attendant la visite et amoncelées en plein air, sous le soleil et la pluie, mal surveillées le jour, plus mal gardées la nuit. Le consul anglais d'Ispahan écrit en 1898 :

Les droits, que les importations et exportations sont supposées payer à la douane, varient beaucoup pour les Persans eux-mêmes. On ne paie pas *ad valorem*, mais tant par charge, et ce tant par charge varie suivant les objets, mais non d'après leur prix. Une partie est payée au débarquement à Bouchir; le reste devrait l'être à Chiraz, Ispahan ou quelque autre bazar; mais ce reste s'évapore en route. Quant aux Européens et aux Turcs, ils ont à payer 5 p. 100, [suivant les conditions imposées par les Russes en 1828 et concédées, depuis, aux autres puissances]. Mais à Kermanchah, c'est 8 p. 100 que l'on demande aux Turcs. Par ce système, tandis que l'Européen paie 5 p. 100 sur ses exportations d'opium, le Persan n'est guère taxé qu'à 2,5 p. 100 environ.

En 1895, on parla d'un tarif 5 p. 100 *ad valorem*, auquel les marchands d'Ispahan accordèrent leur consentement. Mais à Chiraz, il y eut de l'opposition : les petits marchands tenaient pour la réforme, voyant la concurrence impossible contre les gros marchands qui faisaient des arrangements spéciaux avec le douanier; mais les gros marchands firent grève, fermèrent le bazar et le gouvernement céda.

En 1899, nouvel ordre royal pour établir le droit de 5 p. 100 *ad valorem* sur toute entrée ou sortie et sur toute marchandise persane ou européenne. De nouveau, le bazar de Chiraz protesta et le gouvernement laissa dormir la réforme. Il est bien regrettable que l'avertissement n'ait pas été publié six mois à l'avance : il est probable que la majorité des marchands aurait accepté ce tarif, qui pouvait gêner les bazars de Bouchir, Chiraz, Kermanchah, etc., mais qui ne causait aucun dommage aux bazars du Nord et du Centre et qui aurait valu de larges gains au Trésor... On ne saurait trop dire et il

est facile par vingt exemples de prouver combien cette réforme douanière est désirable : tout en faisant les affaires du gouvernement, elle mettrait les Européens et les petits marchands sur un pied d'égalité avec les gros [1].

Pour gager ses emprunts russes, le Kadjiar décide la réforme douanière. Rapport du consul anglais de Bouchir en 1900 :

On éprouve quelque satisfaction à noter que la nouvelle administration douanière sous contrôle européen a mis un terme au déplorable état de choses que je décrivais en 1898, quand les marchandises, débarquées à la douane, étaient à la merci des fonctionnaires sans scrupules, s'appropriant le bien d'autrui, avec pleine impunité d'ordinaire. On n'a pas encore réglé toutes les réclamations du commerce anglais pour les disparitions de marchandises; mais le gouvernement s'en occupe. La confiance renaît dans la communauté marchande pour la sécurité des chargements confiés à la douane; tout déchet ou manque dûment prouvé a été aussitôt payé.

Néanmoins, le vieux système garde ses partisans, et la raison n'est pas difficile à trouver. Avec le fermier qui, d'ordinaire, était le gouverneur du jour, les principaux marchands faisaient un contrat spécial et les droits pour eux étaient considérablement réduits. Aujourd'hui, tous doivent payer plein tarif. Il faudra quelque temps avant que le peuple comprenne les bénéfices d'une douane honnête et uniforme. Mais si la réforme dure et si notre énergique directeur, M. Simais, reste en fonctions, on verra avant peu les améliorations introduites pour le chargement et le déchargement des navires, la circulation dans le port, etc.... Reste un souhait : c'est qu'après les douanes, le gouvernement réforme la justice; l'absence de justice véritable est durement sentie par la colonie de marchands anglais [2].

A vrai dire, il ne s'agissait encore que d'une réforme locale et temporaire : à Bouchir, le Kadjiar avait donné le contrôle de la douane à la Banque Impériale de Perse (société anglaise) avec un tarif uniforme à 5 p. 100 *ad valorem*. Contrôle et tarif plaisaient aux Anglais, comme on voit. En 1903, le Kadjiar étend la réforme à tout l'empire et, sur le conseil des Russes, qui veulent bien consentir à cette modification de leur traité de 1828, c'est à des receveurs et à des contrôleurs belges qu'il confie tous ses bureaux. Un tarif spécifique rem-

1. *Diplomatic and Consular Reports*, *Annual Series*, n° 2 260, p. 11.
2. *Ibid.*, n° 2 631, p. 7.

place l'ancien droit général de 5 p. 100. Les Belges arrivent, s'installent, mettent partout de l'ordre et remplissent leur mandat avec un zèle et une honnêteté auxquels il n'est pas de témoins européens qui ne rendent justice. Les gros marchands font inutilement le tapage que l'on devine. Par malheur, le petit commerce et les Anglais y joignent bientôt leurs plaintes :

Le nouveau système pèse sur le petit commerce plus lourd que sur le gros : les multiples petites dépenses de timbre et de droits subsidiaires ne comptent pas sur un grand chargement; elles semblent énormes au petit commissionnaire... En outre il faut payer les droits comptant, et les règles et démarches compliquées n'ont pas été bien comprises par les indigènes. Il est certain que nombre de petites maisons ont dû fermer.

En outre, le nouveau tarif a pour résultat le plus clair de faire renchérir de beaucoup certaines denrées que consomment tous les Persans, sauf les plus pauvres : le thé, par exemple, paie aujourd'hui 100 p. 100; autrefois, il ne payait que 5, comme les autres marchandises[1].

Les Parsis et les Hindous, qui, dans les ports et les bazars du Sud, sont les agents commerciaux de l'Angleterre, critiquent le tarif, que les Belges ont établi pour favoriser, dit-on, les Russes et ruiner ce qui reste de l'ancien monopole anglais. Accusation mensongère, quant à l'intention que l'on prête à ces honnêtes Belges; mais constatation véridique, quant aux résultats derniers de la réforme. Pour faire de l'argent, les Belges avaient dû taxer plus lourdement les marchandises précieuses et les articles de luxe : or, le commerce anglo-indien avec la Perse vit de trois ou quatre articles qui, sous peu de poids, ont beaucoup de valeur, le thé et l'indigo à l'entrée, l'opium à la sortie, par exemple... Il fut donc entendu que le douanier belge exploitait la Perse pour le compte du Tsar et la livrait à la « pénétration pacifique ».

Cette réforme douanière eût été acceptée néanmoins ; les rapports des consuls anglais disent que tout le monde peu à peu en appréciait ces bénifices. Mais puisque le Kadjiar en tirait les profits les plus clairs, il aurait fallu qu'il appliquât la

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3 408 et 3 032.

moindre part de ces nouveaux et gros revenus à quelque objet d'utilité publique, de commodité commerciale, à la meilleure police des routes, par exemple, ou à la réorganisation de la poste, à la réfection de quelques ponts et caravansérails. Le traité russo-persan de 1901 (publié seulement en février 1903), qui lui avait concédé l'abrogation du traité de 1828, et le traité anglo-persan de février 1903, qui avait codifié le tarif, imposaient la suppression de tous droits de passage : les Anglais surtout avaient stipulé la suppression des voleries dont leurs caravanes souffraient grandement sur les pistes du Sud; ils pensaient obliger le Roi, par ce moyen détourné, à leur construire ou concéder des routes carrossables :

Art. IV. — Le gouvernement persan s'engage à supprimer toutes les taxes de *rahdari* actuellement perçues pour l'entretien des routes de caravane et de ne pas permettre l'établissement d'autres taxes de routes ou de barrière, ailleurs que sur les voies carrossables, comportant des travaux d'art, dont la concession a été ou serait accordée par firmans spéciaux; la perception ne pourrait commencer qu'après l'achèvement de la route ou, du moins, de ses principaux tronçons entre des localités importantes.

Il faut voir comment le Kadjiar tient cet engagement!

Depuis l'établissement d'un vice-consulat à Yezdt — écrit en 1906 le vice-consul anglais, — le gouvernement a dû supprimer le *dallaldari*, taxe levée sur chaque bête de somme au sortir de la ville. Mais il a conservé, sur toutes les routes du district, le *tufengchigari*, ou taxe de garde, que doit payer chaque mule, âne ou chameau de transport.

Mes réclamations, — écrit en 1905 le consul de Kirman, — ont fait cesser le *daroghaï* ou droit de police; mais nos marchands me disent que l'on essaie partout de rétablir cette exaction[1].

Les routes de la Perse sont désormais de deux sortes : celles du Nord, où circulent les Cosaques de la poste russe, ne connaissent que les taxes régulières; celles du Sud restent barrées des anciens droits de garde, d'accompagnement, de bienvenue, *rahdari*, *salamati*, etc., partout où un consul anglais n'est pas sur les lieux pour protester quotidiennement. Par les soins des Russes, les routes du Nord sont, les unes, aménagées à

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, nos 3 374 et 3 748.

l'européenne (Recht-Téhéran; Djoulfa-Tauris), les autres un peu mieux pourvues de reposoirs et de relais. Partout ailleurs, le Kadjiar laisse tomber en ruine les ouvrages de ses prédécesseurs.

De toute éternité, le Rois des Roi avait sur ses pistes des relais d'hommes et de chevaux pour la poste des lettres et des voyageurs : Hérodote connaissait déjà cette poste royale. Au temps du Sefevi, le système avait été renouvelé et complété par la collaboration des villes et du gouvernement : à la mode musulmane, les riches citadins laissaient en mourant de quoi fonder un caravansérail ou capter une source, et les personnages de la Cour, femmes et filles du Roi surtout, voulaient gagner les joies du ciel par quelqu'une de ces pieuses fondations; les pistes sont encore bordées de ces admirables monuments que la barbarie des deux derniers siècles a saccagés. A sa mode ordinaire, le Kadjiar n'a songé aux postes que pour « faire de l'argent » : il a mis en fermage relais et reposoirs; les voyageurs les plus indulgents perdent le calme à nous décrire cet enfer d'hommes et de chevaux :

Un « tchapar-khaneh » est une maison de poste : quatre corps de bâtiments en boue séchée au soleil, trois très bas, un élevé d'un étage, entourant une cour carrée; les trois bâtiments bas sont des écuries et des magasins à fourrage; le bâtiment à étage, construit sur la voûte qui est l'unique porte, est la maison du voyageur. Ces maisons, toujours indignement tenues, ne sont que nids à vermine. Voyager en *tchapar* consiste à aller de maison de poste en maison de poste, sur des chevaux qu'on est censé trouver à chacune de ces stations : le prix est fixé gouvernementalement à un *kran* par cheval et par *farsakh* (environ 6 kilomètres). Les rosses sont généralement hors d'âge, couturées de plaies vives et nourries presque exclusivement de mauvais traitements... On nous donne à Mezraï un lot de bêtes d'abattoir qui mérite une mention spéciale. Une mule marche sur son boulet antérieur droit, veuf de suspenseur; un cheval, dont le garrot rongé est remplacé par de l'étoupe, laisse voir distinctement trois vertèbres à nu; un deuxième, aveugle, a le sabot droit décollé... Outre que charger et monter de semblables moribonds est odieux, il est facile de présager les péripéties douloureuses qui attendent au cours de l'étape : or, trente kilomètres nous séparent de Kazvin [1].

1. J. de Pontevès de Sabran, *Notes de Voyage d'un Hussard*, p. 88 et 97.

Cette poste, qui ne profite qu'au Roi et à ses fermiers, est devenue plus odieuse aux villes, à mesure que la Perse, entrée dans l'Union postale, recevait plus de colis postaux et que la majeure partie de ses importations de luxe se faisaient sous cette forme. Ici encore, les villes du Sud avaient le plus à souffrir des retards, des pertes et des vols : dans le Nord, malgré les tracasseries et les pilleries du *tchinovnik*, les bateaux et les fourgons russes desservaient beaucoup mieux les bazars; grâce à la poste russe, les gens de Tauris et de Mechehed pouvaient venir concurrencer jusque chez lui le marchand de Yezdt, de Koum, même de Kirman et de Chiraz. Comme les douanes, il pouvait donc sembler que les postes du Kadjiar ne fussent qu'un outil de la « pénétration pacifique » contre le Sud et contre les Anglais.

Les Anglais avaient mis leur confiance dans le télégraphe, meilleur instrument d'influence politique et commerciale. Dès 1863, ils avaient obtenu du Kadjiar la concession d'une ligne transpersienne, qui, faisant suite aux lignes d'Anatolie et d'Europe et se raccordant aux lignes terrestres ou maritimes de l'Inde, unirait directement Londres à Bombay. Complétée et doublée de 1863 à 1905, cette ligne anglo-indienne va de Tauris à Téhéran, puis à Kachan, où elle bifurque; une branche par Yezdt et Kirman gagne le Seistan et la frontière belouche et l'autre, par Ispahan et Chiraz, le cable de Bouchir. Sur ce tronc anglais, Nasr-ed-Dine, pour la seule rapidité de ses exigences financières, brancha plusieurs lignes persanes : Téhéran-Recht, Téhéran-Mechehed, Téhéran-Hamadan-Khanikhine (frontière turque vers Bagdad), Hamadan-Dizfoul, etc. Nasr-ed-Dine mit une ardeur extrême à punir tous les attentats contre le fil qui lui donnait un si prompt moyen de rançonner ses gouverneurs les plus lointains. Sous son règne, le télégraphe devint l'un des organes vitaux de l'État, et le ministère des Télégraphes, l'une des charges les plus hautes, — et les plus lucratives.

Il est probable qu'au bout des trente années de la concession anglaise, Nasr-ed-Dine eût repris l'exploitation directe des lignes anglo-indiennes. Mais, en 1903, pour éviter toute dépense d'entretien, ses successeurs prirent l'Anglais comme fermier de la ligne acquise et, lui laissant deux fils pour son

usage exclusif, ils se contentèrent d'un fil persan sur ses poteaux et de la moitié de ses bénéfices. Un système analogue remit au Russe certaines lignes du Nord : Pétersbourg se chargea de les entretenir sous condition d'en avoir l'usage exclusif un certain nombre d'heures chaque jour; de Téhéran à Mechehed, chaque jour, il est une heure ou deux, pendant lesquelles le télégraphiste russe remplace le télégraphiste persan et dispose de toute la ligne pour le Tsar. On devine les conséquences de cet effermage : le trafic indigène est à la discrétion du télégraphiste étranger; les bureaux du Sud deviennent les foyers d'influence ou d'excitations anglaises et accueillent dans leur exterritorial asile les opposants et les rebelles; les bureaux du Nord deviennent la proie du Russe; tout le commerce et tous les secrets de l'empire sont livrés à ses rivaux commerciaux ou politiques... Mais l'inepte Kadjiar reçoit des deux mains, sans rien débourser.

On aurait pu croire que, du moins, les villes lui tiendraient compte de l'autonomie, ou plus exactement de l'anarchique indépendance que son indifférente incurie leur laissait, de la liberté d'administration, de bazar, de pensée et de parole, de discussions religieuses et philosophiques surtout, que lui et ses gouverneurs leur abandonnaient presque sans contrôle. Mais cette liberté même avait pour première conséquence d'exaspérer dans le cœur de ces Iraniens raffinés et sophistes le mépris de ce Barbare... Ici, les événements des dernières semaines m'obligent d'exposer au lecteur quelques considérations sur l'histoire religieuse et morale de l'Iran que j'aurais voulu lui épargner; mais il semble que, dans l'avenir immédiat de la révolution persane, ces habitudes de pensée peuvent avoir autant d'inflence peut-être que les besoins économiques, si pressants et si grands qu'ils soient.

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement.)

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
V. BLASCO-IBÁÑEZ	Arènes sanglantes (*1re partie*)	5
Cte ERNEST PICARD	Sedan. — Derniers Efforts	55
ERNEST FORICHON	Marly	82
CHARLES BOUGLÉ	Darwiniens à Cambridge	107
ANDRÉ TIBAL	Christian-Frédéric Hebbel	121
MARCELLE TINAYRE	L'Ombre de l'Amour (*5e partie*)	147
JACQUES SERMAIZE	Esquisses italiennes	187
***	Le Débarquement des Anglais en Allemagne	197

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

JULES SAGERET	Paul le Nomade (*1re partie*)	225
GEORGE SAND	Lettres à Eugène Fromentin. — I	258
***	Obus de Perforation et Obus explosifs	283
V. BLASCO-IBÁÑEZ	Arènes sanglantes (*2e partie*)	297
PAUL DE ROUSIERS	Ports de France. — Marseille	334
COMTE DE COMMINGES	Souvenirs d'Enfance	359
ANDRÉ SPIRE	Israël Zangwill	388
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Révolution persane. — I	415

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
MARC LE GOUPILS . . .	Colons et Canaques. — I.	449
V. BLASCO-IBÁÑEZ. . . .	Arènes sanglantes (*3e partie*).	472
GEORGE SAND	Lettres à Eugène Fromentin (*fin*).	531
EL DJAOUZI	En Guerre sainte	547
JEAN VIOLLIS	Charles Guérin.	553
JULES SAGERET	Paul le Nomade (*2e partie*)	574
ÉDOUARD DIRICQ.	Les Griefs d'un Curé. — I.	619
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Révolution persane. — II.	633

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

CHARLES ANDLER. . . .	Detlev von Liliencron. — I.	673
JULES SAGERET.	Paul le Nomade (*3e partie*).	701
AUGUSTE BOPPE.	Un Peintre du Bosphore	754
MARC LE GOUPILS . . .	Colons et Canaques (*fin*)	775
X. X. X.	Le Cheval, Richesse nationale.	797
V. BLASCO-IBÁÑEZ . . .	Arènes sanglantes (*4e partie*)	817
ÉDOUARD DIRICQ	Les Griefs d'un Curé. — II	854
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Révolution persane. — III.	872

GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
OCT 28 1909

16e Année. N° 20. 15 Octobre 1909.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Charles Andler. . .	*Dellev von Liliencron.* — I.	673
Jules Sageret. . . .	*Paul le Nomade* (3e partie).	701
Auguste Boppe. . .	*Un Peintre du Bosphore*	754
Marc Le Goupils . .	*Colons et Canaques* (fin).	775
X. X. X.	*Le Cheval, Richesse nationale*	797
V. Blasco-Ibáñez . .	*Arènes sanglantes* (4e partie)	817
Édouard Diricq. . .	*Les Griefs d'un Curé.* — II.	854
Victor Bérard . . .	*Questions extérieures.* — *Révolution persane.* — III.	872

Copyright, 1909, by *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

LIVRES NOUVEAUX

AUTEUR, ACTEUR, SPECTATEUR,

par **Tristan Bernard.**

C'est là un traité de psychologie théâtrale en trente ou quarante leçons, et chacune de ces leçons, donnée par un homme d'esprit comme Tristan Bernard, est bien la plus amusante et la plus ingénieuse qui se puisse imaginer. Les auteurs dramatiques méditeront utilement sur ces pages : ils y trouveront des renseignements précieux sur ce que le public attend de leurs pièces. M. Tristan Bernard est un observateur subtil et avisé. Rien de ce qui touche à l'art et au métier dramatique ne lui est étranger. Et les profanes ne goûteront pas moins ce livre charmant : car le plus souvent l'auteur a illustré ses leçons d'anecdotes toujours délicieusement racontées.

STATISTIQUE ANNUELLE DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE,

par **Jean Birot.**

En 32 pages, grâce à l'ingéniosité des abréviations, à l'art de grouper les chiffres, l'auteur réussit à nous donner les statistiques essentielles du monde entier : population, aliments, textiles, combustibles, métaux, navigation, traction, valeur des échanges, finances, forces militaires. C'est un extrait intelligent et sûr des principaux annuaires statistiques que publient les grandes nations.

UN PARDON,

par **Paul Renaudin.**

La première de ces trois nouvelles, celle qui donne son titre au recueil, est la plus poignante et la plus profonde. M. Paul Renaudin, déjà connu par les *Mémoires d'un petit Homme* et par *les Champier*, a trouvé l'emploi, dans *Un Pardon*, de ses plus solides qualités, et le public aimera ces pages qui sont, non seulement fortes, mais généreuses. Les deux autres récits, ingénieusement imaginés et bien conduits, nous donnent moins l'impression d'être vrais, mais prouvent cependant l'un et l'autre un réel talent de romancier et d'écrivain.

MARIE STUART,

par **Lady Blennerhassett.**

Cette biographie parut l'an dernier en allemand. François Mignet avait renouvelé l'histoire de Marie Stuart en exposant, grâce à ses recherches dans les archives de Simancas, les relations entre la reine d'Ecosse et l'Espagne de Philippe II. La publication par le gouvernement anglais des *Calendars of State Papers* révèle le secret des négociations de Marie Stuart avec l'Angleterre, le Pape, la France et l'Espagne. Il est maintenant possible d'écrire l'histoire de son règne et de sa captivité, d'après les relations des diplomates qui négociaient et intriguaient en son nom. Le livre de Lady Blennerhassett est précis et bref.

LETTRES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE JOACHIM MURAT.

Le troisième volume de cette correspondance de Murat, qui doit comprendre plus de dix mille lettres ou documents, explique les actes et les intentions du beau-frère du Premier Consul pendant son passage au gouvernement de Paris. Parmi les documents qu'a choisis pour les publier l'érudit M. P. Le Brethon, tout un dossier est consacré à l'attitude si discutée du gouverneur de Paris dans la dramatique affaire du duc d'Enghien. Nos lecteurs se rappellent que la *Revue de Paris* a eu la primeur des documents essentiels concernant cette affaire.

LES OISEAUX ARTIFICIELS,

par **François Peyrey.**

Avec une préface de Santos-Dumont.

Poète distingué, l'auteur des *Folles Navrances* fut violemment conquis par ce que Santos-Dumont appelle : « l'idée aérienne ». Dans un premier volume, *Au Fil du Vent*, M. François Peyrey nous avait donné une histoire admirablement documentée de l'aérostation. Aujourd'hui, c'est à l'aviation qu'il consacre cette solide étude, érudite et claire. L'ouvrage est appelé au succès : il se lit agréablement, et pourtant il est scientifique ; l'auteur a le don précieux d'exprimer et de faire comprendre sans effort, même aux lecteurs ignorants, les notions les plus arides. Et n'est-ce pas beaucoup pour le retentissement d'un tel livre que de nous être recommandé par une préface de Santos-Dumont ?

DANS LE JARDIN DE SAINTE-BEUVE,

par **Georges Grappe.**

M. Georges Grappe a fait précéder ces quelques études fort intéressantes, sur Victor Hugo, Alexandre Dumas père, George Sand, Edgar Quinet, Balzac, Mérimée et Sainte-Beuve lui-même, d'une curieuse préface, où il nous raconte une conversation posthume avec Sainte-Beuve. Cette conversation ne fut qu'en rêve, naturellement, mais l'auteur a su l'imaginer et nous la raconter avec beaucoup de grâce et de verve. Ces pages d'introduction sont peut-être les plus heureusement venues du volume.

L'ENLIZÉ DU MONT SAINT-MICHEL,

par **Jean Joseph-Renaud.**

Roman dramatique et roman fortement noué, vigoureusement écrit par un homme de talent. Le décor, autant que le sujet même, était digne d'un écrivain. Il fallait une plume experte pour nous décrire l'admirable mont Saint-Michel, le désert de ses grèves dorées, et la solitude sauvage de Tombelaine. M. Jean Joseph-Renaud ne s'est pas montré inférieur à cette lourde tâche.

A VENDRE

6.200 francs

VOITURE DIÉTRICH

60 HP. 1905

état de neuf

S'ADRESSER

50, avenue Montaigne, Paris

VALS

SAINT-JEAN Maux d'Estomac, Appétit, Digestions

PRÉCIEUSE Foie, Calculs, Bile, Diabète, Goutte.

MARIE Eau de Table, légère, limpide et gazeuse.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).

Contre les Engelures
Crevasses et Gerçures
N'EMPLOYER QUE LA

Crème Simon

L'exiger dans les Magasins
et refuser
les Produits Similaires

PNEU LE GAULOIS

Établis^ts BERGOUGNAN & Cie

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — **DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.**

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(vià CALAIS ou BOULOGNE)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide. — Services officie de la poste (vià Calais).

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)

Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)

Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0.

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classes.) (*Pour les Bains de mer seulement.*)

Voyages Circulaires à prix réduits

en France et à l'Étranger

avec itinéraire tracé au gré des voyageurs

Délivrance toute l'année de billets permettant d'effectuer un voyage empruntant les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigables des pays européens. Le parcours ne peut être inférieur à 600 kilomètres.

La durée de validité est de 60 jours jusqu'à 2000 kilomètres, 90 jours de 2000 à 3000 kilomètres, et de 120 jours au-dessus.

Billets de 14 jours pour LONDRES :

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **72** fr. **85** ; 2e classe : **46** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

Billets d'une journée à LONDRES :

Délivrés les Samedis et Dimanches

Prix au départ de Paris : 1re classe : **56** fr. **25** ; 2e classe : **34** fr. **35** ; 3e classe : **25** francs.

Pour les trains consulter les affiches.

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'As cension, de la Pentecôte, du 14 Juille de l'Assomption, de la Toussaint e de Noël.

Prolongation de la validité des Billets d'Aller Retour ordinaires.

Billets d'Excursion pour la Vallée d la Meuse.

Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. 25 3e classe, **23** fr. **20**. Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, le Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse Grottes de Han et Rochefort.

Prix : 1re classe, **72** fr. **70** ; 2e classe, **53** fr. 20 Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visite la Belgique.

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël

Délivrance de Billets d'Excursion à prix très réduits pour

LONDRES et BRUXELLES

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles.

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours Prix très réduits

Billets circulaires dans le Comté de Kent.

Délivrés au départ de Paris conjointement avec des billets Paris-Douvres ou Paris-Folkestone Validité : 33 jours.

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts.

A des prix excessivement réduits.

H. LAURENS, Éditeur, 6, rue de Tournon, Paris (VIe)

Manuels d'Histoire de l'Art

Collection de volumes in-8° (17×25), publiée sous la direction de

M. Henry MARCEL

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ANCIEN DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS

OUVEAUTÉ :

LES ARTS DU TISSU

Par **Gaston MIGEON**

CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE

n volume illustré de 175 gravures. Broché, **10** fr. — Relié . . . . . **12** fr.

ÉJA PARUS :

LA GRAVURE

Par **Léon ROSENTHAL**

DOCTEUR ÈS LETTRES

n volume illustré de 160 gravures. Broché, **10** fr. — Relié . . . . . **12** fr.

LA PEINTURE

des Origines au XVIe siècle

Par **Louis HOURTICQ**

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

n volume illustré de 171 gravures. Broché, **10** fr. — Relié. . . . . **12** fr.

OUS PRESSE :

La Peinture du XVIe siècle au XIXe siècle, par Louis GILLET, 2 volumes.

N PRÉPARATION :

'ARCHITECTURE, par François BENOIT, professeur à la Faculté des Lettres de Lille, 2 vol.

A SCULPTURE, par P. PERDRIZET, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy et Paul VITRY, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, 2 vol.

LES ARTS DU MÉTAL, par Victor CHAMPIER, administrateur de l'Ecole des Arts industriels de Roubaix, 1 vol.

LES ARTS DU BOIS, par Léon DESHAIRS, conservateur de la Bibliothèque des Arts décoratifs, 1 vol.

LES ARTS DE LA TERRE, par René JEAN, 1 vol., etc.

Le but de cette collection est de donner l'histoire de l'évolution des diverses formes d'art à travers les ges, sans distinction de pays. Le lecteur trouvera dans ces « **Manuels** », une véritable encyclopédie ppuyée d'innombrables exemples où les procédés, les monuments, les vicissitudes des divers arts lui sont xposés avec une méthode et une clarté toutes scientifiques, d'après les sources les plus sûres.

En un an trois volumes ont paru dans cette collection qui représente un des plus gros et un des plus tiles efforts de la librairie d'art de notre temps. Ces « **Manuels** », en effet, font une place égale à l'histoire es beaux-arts proprement dits et à l'histoire des arts industriels trop souvent considérés comme secondaires par les historiens.

L'illustration de chaque volume est très abondante et très complète ; les gravures, pour être très arlantes, sont données à une échelle aussi grande que possible.

Nul doute que les collaborateurs groupés autour d'une personnalité comme M. Henry Marcel n'attirent ur cette importante collection l'attention et le succès qu'elle mérite.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS RAPIDES

entre

PARIS - BIARRITZ - DAX - PAU

et autres Stations Thermales du Sud-Ouest

VOITURES DIRECTES : Sleeping-car, Lits-toilette, Compartiments-couchettes

La Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi, met en marche depuis le 1er juillet un nouveau train rapide quotidien, 1res et 2es classes, partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 40 du soir, arrivant à Bordeaux à 3 h. 43 du matin, à Biarritz à 7 h. 30, à Dax à 6 h. 18, à Pau à 7 h. 55, à Lourdes à 8 h. 58, à Bagnères-de-Bigorre à 10 h. 12.

Pour le retour, ce train part de Bagnères-de-Bigorre à 3 h. 35 du soir, de Lourdes à 5 h. 7, de Pau à 6 h. 2, de Dax à 7 h. 32, de Biarritz à 6 h. 7, de Bordeaux à 10 h. 30, et arrive à Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 58 du matin.

BILLETS D'EXCURSIONS

en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

de la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : **86** fr. — 2e Classe : **63** fr.

DURÉE : **30 jours** avec faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux, et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande**, et retour à **Paris**, *via* **Blois** ou **Vendôme**.

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : **54** fr. — 2e Classe : **41** fr.

DURÉE : **15 jours** sans faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais**, et retour à **Paris**, *via* **Blois** ou **Vendôme**.

Ces billets sont délivrés toute l'année

CARTES D'EXCURSIONS EN TOURAINE

Ces cartes délivrées toute l'année à Paris et aux principales gares de province, comportent la faculté de circuler à volonté dans une zone formée par les sections d'Orléans à Tours, de Tours à Langeais, de Tours à Buzançais, de Tours à Gièvres, de Buzançais à Romorantin et de Romorantin à Blois.

Elles donnent, en outre, droit à un voyage aller et retour, avec arrêts facultatifs, entre la gare de départ du voyageur et le point d'accès à la zone définie ci-dessus.

Leur validité est de **15 jours**, non compris le jour du départ à l'aller, ni celui de l'arrivée au retour, avec faculté de prolongation à deux reprises de **15 jours** moyennant supplément.

Des cartes de famille sont délivrées avec une réduction de **10** à **50** % sur le prix des cartes individuelles, suivant le nombre des membres de la famille.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

NOUVEAUTÉS :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

ALFRED BINET

Directeur de Laboratoire à la Sorbonne (Hautes Études)

Les Idées Modernes sur les Enfants

Depuis une trentaine d'années, en Allemagne, en Amérique, en Italie, en France, des médecins, des physiologistes et des psychologues ont cherché à introduire les méthodes scientifiques dans les choses de l'éducation. Voilà ce que l'auteur examine en toute impartialité. Son livre s'adresse aux pères de famille, aux éducateurs, aux hommes politiques, à tous ceux qui s'intéressent au problème de l'enfance.

Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**

GYP

LA CHASSE DE BLANCHE

Il est impossible de trouver un volume plus agréable que **La Chasse de Blanche**, l'auteur nous offre une série de nouvelles dialoguées qui constituent une lecture vraiment récréative.

Un volume in-18. . . . . **3** fr. **50**

PIERRE SOUVESTRE et AUGUSTE WIMILLE

Avec une préface de Louis BLÉRIOT

La Traversée de la Manche en Aéroplane

C'est le livre d'actualité par excellence que doivent lire petits et grands intéressés aux progrès et aux manifestations si poignantes de la Science Moderne.

Un volume in-18, avec figures d'après des photographies directes. Prix. . . **3** fr. **50**

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : **95** centimes. — Cartonné toile : **1** fr. **75**

ALFRED DE MUSSET

COMÉDIES & PROVERBES

Deux volumes.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LE LIVRE QUE CHACUN DOIT AVOIR SUR SA TABLE

L'ALMANACH HACHETTE · 1910 · est Paru

Pour 1fr 50 on a:

436 Pages de texte inédit
800 Illustrations inédites
16 Cartes d'Actualités Géographiques en Couleurs.
286 Rébus racontant une Passionnante Aventure.
8 Grands Concours par Lettres et par Cartes Postales.
9.420 Francs de Prix de Concours.
74 Places de Théâtre ou Cinéma, à prix de faveur, valables dans 57 Villes
1 Carte d'identité avec photographie gratuite.
3 Bons d'achats à prix réduits.
300 Francs de rentes viagères à attribuer à un vieux ménage.

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
79, Boulevard Saint-Germain, Paris

1 Fr. EN VENTE PARTOUT A partir du 15 Octobre 1909 **1 Fr.**

LES RACES HUMAINES

Les TYPES ◎ Les MŒURS ◎ Les COUTUMES de tous les Hommes dans le Monde entier

OUVRAGE COMPLET EN 12 LIVRAISONS
UNE LIVRAISON PAR SEMAINE

D'UNE RACE A L'AUTRE

Les Climats creusent des Abîmes

Des Races Blondes du Nord aux Noirs Pygmées du Cœur de l'Afrique,
Des plus splendides types de Beauté des Races Blanches
Aux Hideurs Esquimaudes et Fuégiennes

CE LIVRE RÉVÈLE

L'Impressionnant Tableau de l'Humanité

Son texte rapide, d'une documentation de premier ordre,
— comprend, en regard de chacune de ses pages, —

UNE INCOMPARABLE PROFUSION DE PHOTOGRAPHIES
Saisies par des explorateurs dans tous les coins du Monde.

12 MAGNIFIQUES PLANCHES EN COULEURS
Sous une couverture découpée en passe-partout, présentent
LES DOUZE TYPES LES PLUS SAISISSANTS DES RACES HUMAINES

PLUS DE 400 PHOTOGRAPHIES

CONDITIONS ET MODE :: DE PUBLICATION ::
12 Livraisons : 1 par semaine, à partir du 15 Octobre 1909.
DANS CHAQUE LIVRAISON
Du prix de 1 Fr net,
32 pages de texte et de gravures et 1 planc. en couleurs

PRIME aux SOUSCRIPTEURS
Tous les souscripteurs à la Publication complète qui nous feront parvenir leur adhésion avant le 1er Novembre 1909 recevront gratuitement le titre et les tables tirés en couleurs, qui seront vendus à part.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

ANATOLE FRANCE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Pierre Nozière

Roman

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

PIERRE DE COULEVAIN

Au Cœur de la Vie

Roman

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

HENRI DE NOUSSANNE

Roman pour ma Fiancée

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

DANIEL HALÉVY

La Vie de Frédéric Nietzsche

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

IMPRIMERIE L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. PARIS. — 1289-10-09.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50 *c.*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

LIVRES NOUVEAUX

PROBLÈMES DE PSYCHOLOGIE AFFECTIVE,

par **Th. Ribot.**

La *Psychologie des Sentiments* est un livre classique. Mais le scrupule scientifique de M. Ribot est tel qu'aujourd'hui il tient à préciser quelques-uns des problèmes de psychologie affective, qui ont été discutés depuis son grand ouvrage, et sur lesquels lui-même a de nouveau réfléchi. On connaît la manière de l'auteur qui a fait le succès sans précédent de ses *Maladies de la Mémoire* : une grande clarté, de la simplicité, une documentation riche et bien ordonnée et surtout un admirable esprit positif, qui sépare le connaissable de l'inconnaissable et ne penche jamais, dans les explications qu'il propose, du côté du mystère.

LES RÉVOLTÉS,

par **Jean Raÿter.**

Ces poèmes sont d'une inspiration large et puissante, et les vers sont d'un écrivain solide qui dit vigoureusement ce qu'il veut dire. Mais que M. Jean Rayter est donc pessimiste ! Rien ne trouve grâce devant ses yeux :

Tout dans l'humanité n'est que honte et mensonge.

Il fait profession de mépriser tout ce qui enchante les yeux et le cœur des autres hommes. Et quelle impatience ! quelle promptitude à s'irriter sans cesse ! Il est impossible que le poète des *Révoltés* ne trouve pas quelque douceur à tant souffrir : on finit par lui en vouloir un peu d'attiser avec trop de complaisance les flammes dont il est dévoré.

SUR LA PENTE DU COLLECTIVISME,

par **Eugène Dufeuille.**

Si du titre de ce livre l'on rapproche l'épigraphe liminaire, empruntée à Charles-Quint : « Il n'y a pas de nation au monde qui fasse autant pour sa ruyne que la française », on verra tout de suite de quel côté de la barricade combat notre auteur. A vrai dire, il s'y tient sur la crête et, s'adressant aux deux camps, remontre aux uns que leur audace est négatrice d'organisation sociale, aux autres que le salut dans la défense de leurs positions « est là où se trouvent la dignité et le devoir ».

LE PRESTIGE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

par **Hippolyte Buffenoir.**

M. Buffenoir est un dévot de Rousseau. En marge de l'œuvre, au pied de la statue, il a recueilli et déposé une gerbe de souvenirs, de documents et d'anecdotes sur Rousseau et les femmes les plus remarquables de son temps, sur les visiteurs les plus illustres du philosophe et leurs impressions, enfin sur certains détails de sa vie. « C'est parce que Rousseau a écrit, — déclare M. Buffenoir dans son avant-propos, — que Bonaparte a pu entrer victorieux dans toutes les capitales de l'Europe. »

LA PASSION D'ABEILARD ET D'HÉLOÏSE,

par **Jean Bertheroy.**

« Ce livre n'est point écrit pour les amateurs de scandale. C'est l'histoire pathétique de deux êtres qui, après s'être passionnément aimés, se sont trouvés brusquement arrachés aux bras l'un de l'autre et que, sur le déclin de leur vie, une tendresse spirituelle a rapprochés. » Le nom seul de madame Jean Bertheroy sur la couverture de ce livre nous était déjà une sûre garantie. Les lecteurs liront avec passion ces pages de passion, et ils ne seront pas moins intéressés par la reconstitution de Paris au XIIe siècle, de la vie au « pays latin », si bruyant, si pittoresque, si ardent, autrefois comme aujourd'hui.

CONTES ONDOYANTS ET DIVERS,

par **Louis Mullem.**

Alphonse Daudet admirait l'esprit de cet écrivain remarquable, et c'est l'auteur des *Contes du Lundi* qui trouva un éditeur à l'auteur des *Contes d'Amérique*. Musicien et conteur, Louis Mullem, aujourd'hui disparu, aurait pu être une des gloires de ce temps ; mais « il y avait en lui un grand besoin de préparation, de perfection, puis une inclination trop vive à « causer » ses idées et aussi à les rêver... Il ne concevait pas l'art comme un travail journalier où chaque minute compte... Il préféra rester hautain, silencieux, inconnu, plutôt que de faire de son talent une bête de somme portant les fardeaux et montant les côtes... » Ce livre posthume fera regretter cette paresse à écrire de Louis Mullem, dont M. Gustave Geffroy, dans la préface de ce livre, nous trace un vivant et émouvant portrait.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL GRIOIS,

Le second volume de ces mémoires, que M. Arthur Chuquet publie avec introduction et notes, raconte la campagne de Russie, la campagne de Saxe, la campagne de France et le siège de Mézières, épisode de l'entrée des Alliés en France. Une fois de plus, à lire le récit d'un témoin sur la retraite de Russie, on se sent saisi d'horreur, et à propos de la campagne de France on trouve, avec le général Griois, plus d'occasions peut-être d'admirer Napoléon « dans ses revers que dans l'éclat de sa prospérité ».

MEÏR,

par **Elise Orzeszko.**

M. Kozakiewicz a été bien inspiré en nous donnant une version française de ce « roman de mœurs juives ». L'auteur polonais, madame Elise Orzeszko, est l'un des plus grands écrivains de son pays, et *Meïr* est son œuvre maîtresse. Le drame est émouvant; quelques scènes sont d'une beauté tragique. Excellemment traduit par l'un des traducteurs de *Quo vadis*, ce roman slave est appelé à un grand succès.